BIBLIOTHECA ORIENTALIS

UITGEGEVEN VANWEGE HET

NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

Jaargang XXXVII
No. 1/2
Januari-Maart 1980

ONDER REDACTIE VAN
E. van DONZEL, hoofdredacteur, M. N. van LOON,
H. J. A. DE MEULENAERE, M. J. MULDER, C. NIJLAND en M. STOL

Redactie en Administratie:
Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten
Noordeindsplein 4ª-6ª, 2311 AH Leiden (Nederland)

Tweemaandelijks recenserend en bibliografisch tijdschrift
op het gebied van het Nabije Oosten
Abonnementsprijs Hfl. 190.— per jaar

zojuist verschenen :

R. FRANKENA, Kommentar zu den altbabylonischen Briefen aus Lagaba und anderen Orten. Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 1978 (24,5 cm., VII + 308 pp.) = Studia ad Tabulas Cuneiformes a F.M.Th. de Liagre Böhl Collectas Pertinentia, SLB IV. ISBN 90 6258 125 0. *f* 45.—

Jean LECLANT, Recherches dans la Pyramide et au Temple Haut du Pharaon Pépi Ier. à Saqqarah. Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 1979 (26,5 cm., VI + 23 pp., 17 pls., 2 tableaux en dépliant). *f* 35.—
ISBN 90 6258 146 3.

Emma BRUNNER-TRAUT, Egyptian Artists' Sketches. Figured Ostraka from the Gayer-Anderson Collection in the Fitzwilliam Museum, Cambridge. Leiden, Istanbul, 1979 (26,5 cm., X + 88 pp., 7 drawings in the text, 65 ills.) = Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, Tome XLV. *f* 35.—
ISBN 90 6258 045 9.

E. van DONZEL, Foreign Relations of Ethiopia 1642-1700; Documents relating to the journeys of Khodja Murad. Leiden/Istanbul, 1979 (26,5 cm., XIV + 294 pp., 12 pls.) = Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, Tome XLVI. *f* 58.—
ISBN 90 6258 046 7.

Samuel GREENGUS, Old Babylonian Tablets from Ishchali and Vicinity. Leiden/Istanbul, 1979 (26,5 cm., VIII + 128 pp., 112 pp. of facsimile drawings of 326 tablets) = Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, Tome XLIV. *f* 90.—
ISBN 90 6258 044 0.

ANATOLICA 6. Annuaire International pour les civilisations de l'Asie antérieure, publié sous les auspices de l'Institut historique et archéologique Néerlandais à Istanbul. Leiden/Istanbul, 1979 (26,5 cm., VI + 194 pp., 50 afb.). *f* 45.—

E.C.L. DURING CASPERS, The Bahrain Tumuli. An Illustrated Catalogue of Two Important Collections. 1980. 27 cm., 68 pp., 42 pls. *f* 50.—

M.W. DALY, British Administration and the Northern Sudan, 1917-1924. The Governor-Generalship of Sir Lee Stack. 1980. 27 cm., XII + 280 pp., frontispiece. *f* 50.—

J.P.A. van der VIN, Travellers to Greece and Constantinople. Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales. 1980. 27 cm., 2 vols, XIV + 328 pp., VI + pp. 329-751, 8 pls. *f* 150.—

BIBLIOTHECA ORIENTALIS

JAARGANG XXXVII

1980

BIBLIOTHECA ORIENTALIS

UITGEGEVEN VANWEGE HET
NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN
TE LEIDEN

ONDER REDACTIE VAN

E. VAN DONZEL
M.N. VAN LOON
H.J.A. DE MEULENAERE
M.J. MULDER
C. NIJLAND
M. STOL

JAARGANG XXXVII

1980

NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN TE LEIDEN — 1980

REDACTIE EN ADMINISTRATIE
Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten
Noordeindsplein 4-6, 2311 AH Leiden - Nederland

INHOUD VAN JAARGANG XXXVII, 1980 (nrs 1-6)

HOOFDARTIKELEN

BOEKBESPREKINGEN

LIJST VAN MEDEWERKERS

Jaargang XXXVII
No. 1/2
Januari-Maart 1980

BIBLIOTHECA ORIENTALIS

UITGEGEVEN VANWEGE HET

NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

ONDER REDACTIE VAN
E. van DONZEL, hoofdredacteur, M. N. van LOON,
H. J. A. DE MEULENAERE, M. J. MULDER, C. NIJLAND en M. STOL

Redactie en Administratie:
Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten
Noordeindsplein 4a-6a, 2311 AH Leiden (Nederland)

Tweemaandelijks recenserend en bibliografisch tijdschrift
op het gebied van het Nabije Oosten
Abonnementsprijs Hfl. 190.— per jaar

INHOUD

HOOFDARTIKELEN

BOEKBESPREKINGEN

HOOFDARTIKELEN

Études d'onomastique ouest-sémitique

Lorsque, en 1928, Martin Noth avait publié son étude sur les noms propres israélites dans le cadre de l'anthroponymie sémitique[1]), la Bible et les papyrus araméens d'Éléphantine constituaient les principales sources de sa documentation, aisément utilisables: onomastique ouest-sémitique et noms propres bibliques et juifs étaient, dans la pratique, deux termes presque équivalents. Il est vrai que beaucoup de noms ouest-sémitiques avaient apparu depuis longtemps dans les textes cunéiformes, dans les inscriptions palmyréniennes et nabatéennes, phéniciennes et puniques, mais ils n'avaient guère été réunis en recueils specialisés[2]) ni fait l'objet d'analyses systématiques[3]). Depuis lors, une série de faits nouveaux a si profondément modifié la situation que nombre d'études d'onomastique ouest-sémitique ont pu récemment voir le jour. La publication de nouveaux textes araméens d'Égypte, de nouvelles inscriptions palmyréniennes, nabatéennes, phéniciennes ou puniques, d'un nombre toujours croissant de sceaux hébreux, phéniciens, araméens, ammonites et autres n'a pas cessé d'enrichir notre connaissance. Quatre autres grandes sources se sont révélées, qui ont fourni une onomastique complémentaire: Mari, Ugarit, Alalaḫ, auxquelles Ebla vient de s'ajouter. Les nombreux anthroponymes ouest-sémitiques transmis par les tablettes paléo-babyloniennes, néo-assyriennes et néo-babyloniennes ont bénéficié des progrès du déchiffrement et de l'analyse; la lecture matérielle en est mieux établie et le sens devenu plus sûr dans la mesure, du moins, où les connaissances défaillantes du sémitique occidental ne perpétuent pas des erreurs anciennes ou n'en créent pas de nouvelles.

En effet, les conditions dans lesquelles se présentent nos sources en rendent l'utilisation délicate. Elles contiennent une onomastique composite, un mélange de noms sémitiques et autres. Parmi les noms sémitiques eux-mêmes figurent des anthroponymes akkadiens, amorrhéens, cananéens, nord- et sud-arabiques, araméens, phéniciens, hébreux, ammonites, moabites, édomites. Appliquée à de telles données, l'analyse onomastique doit s'astreindre à n'utiliser que des critères empruntés à des grandeurs culturelles et surtout linguistiques claires et distinctes.

[1]) M. Noth, *Die israelitischen Personennamen im Rahmen der gemeinsemitischen Namengebung*, Stuttgart 1928.

[2]) On notera cependant E. Ledrain, *Dictionnaire des noms propres palmyréniens*, Paris 1887, désormais remplacé par l'ouvrage de J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford 1971, dont les critiques d'un recenseur apparemment ignorant de la dialectologie araméenne (*BiOr* 29, 1972, pp. 210-216) ne diminuent en rien la valeur et l'utilité. M. Lidzbarski, *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik*, Weimar 1898, avait réuni dans le lexique le matériel épigraphique connu au siècle passé. Puis, K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, Helsingfors 1914, avait marqué d'un astérisque les noms non akkadiens, qui sont pour la plupart d'origine ouest-sémitique. Enfin, Th. Bauer, *Die Ostkanaanäer*, Leipzig 1926, avait rassemblé les noms amorrhéens connus avant la découverte de Mari.

[3]) Il convient néanmoins de relever le chapitre «Einige Gruppen semitischer Personennamen" du livre de Th. Nöldeke, *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, Strassburg 1904, pp. 73-106, ainsi que les nombreuses observations d'ordre onomastique éparpillées dans les trois volumes de M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik* I-III, Giessen 1900-1915.

L'étymologie d'un nom propre sémitique ne sera donc considérée comme acquise que si l'on peut le ramener, dans sa totalité, à des éléments lexicaux et grammaticaux relevant d'une langue précisément connue. Tel est aussi l'objectif que se proposent, à des degrés divers, les auteurs des trois études récentes que nous désirons présenter ici.

I. Noms propres d'Hébreux dans les sources extra-bibliques[4])

Sans doute n'a-t-on jamais douté de ce que les quelque 1400 noms différents que l'Ancien Testament attribue aux Israélites et aux Judéens des temps bibliques ne représentent qu'une partie de l'ancienne anthroponymie hébraïque. Michaël Heltzer et Michaël Ohana se sont donc proposé de recueillir dans les sources épigraphiques les anciens noms propres hébreux qui n'interviennent pas dans la Bible et de montrer que ces noms, attestés entre le Xe et le VIe siècle av. n. è., se retrouvent dans les documents juifs plus tardifs, dont l'anthroponymie reflète ainsi une tradition remontant à l'époque du Premier Temple.

La monographie comprend cinq chapitres, dont le premier et le plus long (pp. 27-119) consiste en une liste alphabétique de près de 400 anthroponymes inconnus de la Bible, mais attestés dans les inscriptions de l'époque du Premier Temple et souvent identiques ou apparentés à des noms employés plus tard: 1) à l'époque néo-babylonienne et perse, 2) à la période hellénistique, jusqu'à l'an 70 de notre ère, et 3) à l'époque talmudique, jusqu'au VIe siècle. Les références se rapportant à chaque anthroponyme pris en considération sont donc généralement classées en deux, trois ou quatre groupes, suivant les données fournies par les sources épigraphiques, papyrologiques et littéraires, aussi bien hébraïques, araméennes et akkadiennes que grecques et latines. Le chapitre II (pp. 120-159) offre une classification de ces noms d'après les éléments théophores et les racinnes nominales et verbales. Dans les trois derniers chapitres, les auteurs tirent certaines conclusions d'ordre onomastique de l'emploi des noms pré-exiliques dans les sources, respectivement, de l'époque néo-babylonienne et perse (pp. 160-168), hellénistique (pp. 169-178) et talmudique (pp. 179-181). Dans la conclusion de leur étude (pp. 182-184), M. Heltzer et M. Ohana insistent sur la nécessité de poursuivre cette recherche au fur et à mesure que les découvertes fournissent de nouveaux noms hébreux non attestés dans la Bible. Cette recherche, soulignent-ils, ne pourra que confirmer l'existence d'une tradition anthroponymique ininterrompue que la Bible ne nous fait connaître que partiellement. Le livre s'achève par deux excursus. Le premier traite des noms propres qui sont attestés dans la Bible par les seuls Livres d'Esdras et de Néhémie, mais se rattachent à la tradition préexilique (pp. 185-190). Le second excursus (pp. 191-200) consiste en un tableau synoptique des noms extra-bibliques groupés suivant les quatre périodes prises en considération.

La monographie de M. Heltzer et M. Ohana constitue un complément très utile à l'ouvrage désormais classique

[4]) Michael Heltzer — Michael Ohana, *Massōret ha-šĕmōt ha-ʿiḇriyyīm ha-ḥūṣ-miqrāʾyīm mitteqūp̄at Bayt Riʾšōn ʿad ḥătīmat ha-Ṭalmūd*, Haifa, Haifa University Press, 1978 (24 × 17 cm, texte dactylographié, 200 + IV pp.) = Studies in the History of the Jewish People and the Land of Israel. Monograph Series, vol. II.

de M. Noth, bien qu'elle vise plutôt à mettre en relief les éléments spécifiques de l'anthroponymie israélite, alors que Noth s'était efforcé de la placer dans le cadre plus large de l'anthroponymie sémitique. La valeur d'un tel ouvrage dépend évidemment de l'habileté des auteurs à distinguer les noms hébreux d'autres anthroponymes ouest-sémitiques et à identifier correctement les éléments composants de ces noms. Leurs conclusions sont souvent convaincantes, et c'est probablement le souci exagéré de n'omettre aucun nom susceptible d'apparaître un jour comme significatif qui les a portés à introduire dans leur liste environ 40 noms ammonites, moabites et édomites qu'ils qualifient du reste comme tels.

Le nombre de cas discutables ou franchement inacceptables n'est cependant pas négligeable. Nous en donnons ci-dessous une liste sériée qui n'est nullement exhaustive.

1. M. Heltzer et M. Ohana n'ont pas distingué les noms portés par les Philistins canaanisés des noms réellement hébraïques ou portés par des Hébreux. C'est certainement le cas du nom *MTT* (pp. 57, 197) du roi d'Ascalon connu sous le nom de *Metinti* dans les inscriptions d'Asarhaddon [5]), du nom de son père *ṢDQ'* (pp. 66, 199), appelé *Ṣidqā* dans les Annales de Sennachérib [6]), ainsi que du patronyme *ŠB'T* (p. 68, 199) d'un ministre du roi d'Ascalon. Ces trois noms nous sont connus grâce au sceau aniconique du ministre qui s'appelait *'BD'L'B*. C'est probablement aussi à un nom philistin que l'on a affaire dans le cas de *'LDG[N]* (pp. 32, 127, 193) qui contient, à ce qu'il semble, l'élément théophore «Dagan», dont les auteurs n'ont cependant pas fait mention dans leur liste des théophores non israélites aux pp. 133-134.

2. D'autres noms sont probablement araméens. C'est notamment le cas de *'LDLH* (pp. 32, 127, 193), nom connu par ailleurs [7]). En toute hypothèse, les caractères de la légende de son sceau ne relèvent pas de l'écriture typiquement hébraïque. Ceci vaut également pour le nom *'LŠGB* (pp. 34, 127, 193) d'un sceau de provenance inconnue, dont la légende reflète l'écriture araméenne avec le *bêth* ouvert en haut. On a l'impression que les auteurs n'ont pas réexaminé systématiquement les données paléographiques, mais se sont contentés de suivre les opinions reçues.

3. On remarque aussi que le nombre de noms ammonites est plus élevé que M. Heltzer et M. Ohana ne l'indiquent. On peut citer au moins le cas des noms *BYD'L* (pp. 37, 128, 193) et *TMK'L* (pp. 70, 129, 200), gravés sur un sceau trouvé sur l'ancien territoire ammonite. Est-ce négligence ou oubli, mais le fait reste que ce sceau, qualifié dans le livre d'«hébraïque» (p. 37), a été correctement classé parmi les sceaux ammonites dans la dissertation de M. Ohana, *Ha-kĕtūḇōt ha-'ammōniyyōt wĕ-ha-Miqrā'* (Haïfa 1976, p. 50), dirigée par M. Heltzer.

4. Il faut déplorer par ailleurs des erreurs d'interprétation qui mènent à des rapprochements inacceptables. C'est ainsi que le nom *'ḤY'YL* (pp. 30, 130, 192), **'Aḥī-'eyāl*, «Mon frère est un soutien», n'a évidemment rien à voir avec le nom *'ḤYLY* de l'époque perse [8]), en cunéiformes *A-ḫu-ia-a-li-e*. Nous nous trouvons ici en présence de la racine *y/wly*, attestée en palmyrénien [9]) et identique à l'arabe *yalī* ou *waliya*, «être proche». **'Aḥ-yālī/yālē* signifie donc «Le frère est proche». Aucun rapport étymologique, non plus, entre *'ḤY'YL* et Οχιηλος de III Esdras 1,9, qui devrait normalement correspondre à *y'y'l* de II Chroniques 35,9, «El a prêté attention» [10]) selon l'acception de *y/w'y* en nord-arabique. Il semble cependant que Οχιηλος ou Αχιηλος, variante de certains manuscrits, soit une transcription de *'ḥy'l*, «Mon frère est El».

5. Le nom propre *'PLY* (pp. 35, 180, 193), qui apparaît sur un sceau datant de la fin du VIIe ou du début du VIe siècle av. n. è., est selon toute vraisemblance le fréquent hypocoristique akkadien *Aplaya*, *Apliya* ou *Aplī*, «fiston», comme le suggère la date du sceau. Ce nom n'a rien de commun avec le *'PWLY* d'Éléphantine, variante orthographique de *YNBWLY* [11]). C'est un nom néo-babylonien écrit en cunéiformes *Im-bu-lì-ia/iá* [12]) et signifiant «Mon dieu (m')a appelé» (*inbû* > *imbû* ou *ibbû*).

6. Le nom *RG'* (pp. 68, 175, 181, 199), signifiant probablement «tranquille» (cf. Psaume 35,20), n'a pas de rapport étymologique avec 'Ραγέλος que l'on rapprochera de 'Ραγηαδαδος [13]) = *Rā'ē* (< *Rāḏē*)-*Hadad*, «Aimant Hadad». On sait que le γ sert à rendre le *'ayin* quand celui-ci correspond à un *ġayin* ou à un *ḍād* primitifs, d'où il faut conclure que le graphème *'ayin* était encore polyvalent à l'époque gréco-romaine.

7. Les formes *Y'WŠ* et *YKL* ne comportent pas d'élément théophore *Yaw-* réduit à *Y-*, comme M. Heltzer et M. Ohana paraissent le soutenir (p. 122). *Y'WŠ* est un élément verbal employé à l'imparfait, «Que (Dieu) accorde!», tandis que *YKL* est vraisemblablement le parfait du verbe *ykl*: «(Dieu) a fait preuve de force». De même, la terminaison *-y* n'est pas une abréviation du nom de Yahwé, comme semblent l'affirmer les deux auteurs (p. 125), mais une finale hypocoristique commune aux langues sémitiques. Le *-y* en question y joue le même rôle que, par exemple, le *-ka-* de l'iranien ou le *-ek* du polonais, pour citer un exemple emprunté aux langues indo-européennes.

8. On rencontre aussi des rapprochements basés sur des lectures matériellement fautives. Les données rassemblées sous le nom ammonite *'W'* (p. 29) en offrent une illustration. En effet, le prétendu nom *'WH* d'un papyrus araméen d'Éléphantine doit se lire *'PH* [14]), un nom probablement égyptien. Quant à l'Αὐαηλος d'un papyrus grec d'Égypte [15]), c'est en réalité un Αὐδηλος, nom nord-arabique bien connu.

9. La classification des éléments théophores reflète une certaine confusion. Nous avons déjà noté que le nom de Dagan y manquait. Dans la catégorie dite d'épithètes et de noms divins (pp. 131-133), on trouve le vocable *MLK* (pp. 132-133) avec les cinq exemples suivants: *'ḤTMLK*, *GDMLK*, *YHWMLK*, *MLKB'L* et *MQNMLK*. Quatre de ces noms contiennent apparemment l'élément théophore *Milk*: «Sœur de Milk», «Mon bon génie est Milk», «Milk est seigneur», «Propriété de Milk». Mais l'on peut songer aussi, dans le cas de *GDMLK* (ou *GRMLK*?) et de *MQNMLK*, à des noms de fonctionnaires royaux: «Mon bon génie est le roi», «Propriété du roi». C'est à ce groupe qu'appartiendrait aussi le nom *ŠRMLK* (pp. 70, 200), «Mon rempart est le roi» [16]), qui n'est pas repris dans la liste, sans doute par oubli. En revanche, l'élément *mlk* du nom *YHWMLK* est un prédicat nominal ou, plus probablement, verbal, comme le suggèrent l'expression biblique *yhwh mālak* [17]) et le nom parallèle *Ba-(')al-ma-lu-ku* [18]), Βαλμαλακος [19]). Toutes ces précisions et distinctions manquent dans l'ouvrage recensé.

L'impression qui se dégage donc de cette monographie est celle d'un travail compilé trop hâtivement à partir d'un fichier dont on n'a pas soupesé toutes les données. Le livre n'en rendra pas moins d'appréciables services en raison du matériel abondant qu'il réunit et qu'il présente avec de nombreuses références bibliographiques.

II. L'onomastique des documents araméens d'Égypte [20]).

Les textes araméens d'Égypte contiennent plus de 1000 anthroponymes différents, araméens, assyriens, babyloniens, hébreux, phéniciens, moabites, nord-arabiques, égyptiens, iraniens, asianiques, grecs. Les noms sémitiques y sont évidemment les plus nombreux et constituent un des apports les plus considérables à notre connaissance de l'onomastique des Sémites occidentaux vers le milieu du Ier millénaire av. n. è. Le matériel contemporain de la Babylonie, notamment celui des archives des Murašû, a fait récemment l'objet d'un travail de M.D. Coogan [21]) et de l'étude magistrale de Ran Zadok [22]), que nous analyserons plus loin. On éprouvait donc le besoin de disposer pour l'Égypte d'un travail similaire, exécuté consciencieusement et d'une main experte, tout en sachant que la publication prochaine des fragments de papyrus araméens découverts en 1966-67 et en 1971-72 à Saqqara nécessitera l'intégration de données nouvelles dans le corpus de l'onomastique araméenne d'Égypte. On ne peut cependant pas dire que l'étude de cette onomastique a été négligée jusqu'à présent. P. Grelot lui a consacré récemment tout un chapitre dans les *Documents araméens d'Égypte* [23]), que nous avons eu le plaisir de présenter dans les colonnes de *BiOr*. [24]) Il n'avait cependant pas l'intention de dresser un répertoire complet, se contentant de récapituler les résultats obtenus par son étude des textes traduits dans son livre. Le travail de W. Kornfeld, *Onomastica Aramaica aus Ägypten*, était donc destiné à combler une lacune que déploraient non seulement les sémitisants, mais aussi les égyptologues et les spécialistes du domaine iranien. L'auteur a fait de son mieux et a pu dresser l'inventaire presque complet des noms de personnes. Il faut cependant signaler que quelques textes ont échappé à son attention. C'est notamment le cas du fragment de papyrus publié par Edda Bresciani dans les *Mélanges Volterra* [25]) et de l'ostracon 228 de la collection Clermont-Ganneau, édité par Hélène Lozachmeur dans «Semitica» [26]).

Après quelques pages consacrées aux particularités phontétiques décelables dans les noms sémitiques et à leur description morphologique (pp. 19-25), l'auteur énumère les noms araméens, probablement araméens, akkadiens, hébreux, phéniciens et sud-sémitiques (pp. 25-28). Il passe ensuite en revue les principaux éléments lexicaux des noms égyptiens (pp. 28-31), iraniens (pp. 31-33), «hourro-anatoliens» (pp. 33-34) et grecs (p. 34), indiquant au début de chaque section les équivalences entre les graphèmes araméens et les phonèmes propres à ces diverses langues.

On voit ainsi que le titre de l'ouvrage ne correspond pas exactement à son contenu, puisque l'auteur a manifeste-

[5]) R. Borger, *Die Inschriften Asarhaddons, Königs von Assyrien* (AfO Beih. 9), Graz 1956, p. 60, ligne 57.

[6]) K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 205b; D.D. Luckenbill, *The Annals of Sennacherib*, Chicago 1924, p. 196a (index); etc.

[7]) K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 96b.

[8]) A.T. Clay, *BE* VIII/1, Philadelphia 1908, n° 121. La lecture *'ḥylw*, adoptée par M. Heltzer et M. Ohana, n'est pas correcte.

[9]) Ch.-F. Jean–J. Hoftijzer, *Dictionnaire des inscriptions sémitiques de l'Ouest*, Leiden 1965, p. 107; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux* (Bibl. arch. et hist. 92), Paris 1972, p. 193.

[10]) Comparer G.L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions*, Toronto 1971, p. 646.

[11]) C'est le nom d'une seule et même personne, écrit *'pwly* dans E.G. Kraeling, *The Brooklyn Museum Aramaic Papyri*, New Haven 1953, n° 3, lignes 4 et 21, et *ynbwly* dans l'*op. cit.*, n° 13, ligne 4.

[12]) Voir, par exemple, L. Messerschmidt–A. Ungnad, *VS* I, Leipzig 1907, n° 70, col. III,24; G. Contenau, *TCL* XII, Paris 1927, n° 4, ligne 11, et n° 48, ligne 4.

[13]) Cf. E. Lipiński, *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics* I, Leuven 1975, pp. 124-125, avec bibliographie ultérieure.

[14]) Lecture reconnue déjà par P. Grelot, *Documents araméens d'Égypte*, Paris 1972, p. 274, n.*o*, et pp. 463-464.

[15]) Ce papyrus des archives de Zénon sera réédité dans les *Papyrologica Lugduno-Batava* XX (sous presse), voir n° 59, verso, ligne 2. Cf. aussi W. Peremans–E. Van 't Dack, *Prosopographia Ptolemaica* VI (Studia Hellenistica 17), Louvain 1968, n° 16355. Nous devons ces références à Mr W. Clarysse.

[16]) On en rapprochera le nom *ŠR'L*, «Mon rempart est El», des Ostraca 42 et 48 de Samarie. Ce nom n'est pas mentionné par M. Heltzer et M. Ohana. L'on notera à ce propos l'orthographe *šr* du mot «rempart», sans *w* interne, dans l'inscription de Zakkur A, 10. Le premier élément des noms *šrmlk* et *šr'l* peut cependant se rattacher aussi à la racine *śry* ou *šry*. Cf. R. Zadok, *On West Semites in Babylonia during the Chaldean and Achaemenian Periods. An Onomastic Study*, 2e éd., Jerusalem 1978, p. 87.

[17]) Sur cette expression on peut voir E. Lipiński, *Yāhweh mâlāk*, dans *Biblica* 44 (1963), pp. 405-460, et *La Royauté de Yahwé dans la poésie et le culte de l'ancien Israël*, 2e éd., Brussel, 1967, pp. 336-391.

[18]) K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 49a. Ce nom *Ba'al-malōk*, attesté par les inscriptions d'Assurbanipal, est porté par le fils de Yakinlu, roi d'Arwad.

[19]) Archives de Zénon: T.C. Skeat, *Greek Papyri in the British Museum*, VII. *The Zenon Archive*, London 1974, n° 2141, ligne 35. Cf. W. Peremans — E. Van 't Dack, *Prosopographia Ptolemaica* VI, n° 16358. Ces références nous ont été aimablement communiquées par Mr. W. Clarysse.

[20]) Walter Kornfeld, *Onomastica Aramaica aus Ägypten*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1978 (24 × 15 cm, 144 pp.) = Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte, 333. Band. — ISBN 3 7001 0029 1.

[21]) M.D. Coogan, *West Semitic Personal Names in the Murašû Documents* (Harvard Semitic Monographs 7), Missoula 1976. On pourra se reporter aux recensions de F.M. Fales, dans *Oriens Antiquus* 17 (1978), pp. 223-227; R. Zadok, dans *BASOR* 231 (1978), pp. 73-78, et dans *Israel Exploration Journal* 28 (1978), pp. 290-292.

[22]) Voir ci-dessous, n. 83. En outre, R. Zadok, *The Jews in Babylonia during the Chaldean and Achaemenian Periods according to the Babylonian Sources*, Haifa 1979.

[23]) P. Grelot, *Documents araméens d'Égypte*, Paris 1972, p. 455-508. Voir aussi P. Grelot, *Notes d'onomastique sur les textes araméens d'Égypte*, dans *Semitica* 21 (1971), pp. 95-117.

[24]) *BiOr* 31 (1974), pp. 119-124.

[25]) E. Bresciani, *Frammenti di un testo aramaico da Saqqara del V sec. a. Cr.*, dans *Studi in onore di Edoardo Volterra* VI, Milano 1971, pp. 529-532 et 1 pl.

[26]) H. Lozachmeur, *Un ostracon araméen inédit d'Éléphantine*, dans *Semitica* 21 (1971), pp. 81-94.

ment l'intention de présenter l'onomastique des documents araméens trouvés en Égypte, et non d'offrir un corpus des noms propres araméens attestés en Égypte, ce qui est bien différent et qui suppose un choix. W. Kornfeld a préféré retenir tous les noms propres, quels qu'ils fussent.

La suite de l'ouvrage consiste donc en un catalogue qui se divise en six parties principales: noms de personne sémitiques (pp. 37-76), égyptiens (pp. 77-97), iraniens (pp. 98-112), «hourro-anatoliens» (pp. 113-116), grecs (pp. 117-118), puis les «Lallnamen» (pp. 119-120). Suivent les noms d'origine douteuse (pp. 121-125), les noms fragmentaires (pp. 126-127), et quelques noms inutilisables en raison de leur lecture très incertaine (p. 128). W. Kornfeld énumère les mentions de chaque nom dans les documents publiés, signale les explications proposées, indique brièvement les parallèles décelés dans les textes non araméens ou trouvés en dehors de l'Égypte et donne des références bibliographiques. Un index rétrograde, destiné à faciliter les restitutions de noms propres dans les passages lacuneux (pp. 129-136), et un registre (pp. 137-144) regroupent tous les anthroponymes examinés.

L'abondant fichier que W. Kornfeld met ainsi à la disposition du sémitisant et de l'égyptologue constitue un instrument de travail particulièrement utile à quiconque s'intéresse à l'onomastique de cette période et à la phonétique de l'égyptien de la Basse époque. Nul doute qu'il rendra service malgré des défauts graves que nous nous permettrons de signaler.

1. Si les références aux textes d'authenticité douteuse de la collection Michaelidis sont omises, — peut-être involontairement, — l'auteur reprend en revanche les noms propres du Papyrus de Madrid, publié par J. Teixidor[27], et de la stèle du prêtre de Baal, éditée par A.Dupont-Sommer[28]. Or, il y a tout lieu de penser que ces deux textes — surtout le papyrus[29] — sont des faux modernes dont les noms propres (*'LYŠ*, *'NN*, *'BDB'L*, *'BDṢDQ*, *'ZRB'L*: pp. 41, 65, 66, 119) auraient dû être omis ou classés sous une rubrique spéciale avec les noms des pièces suspectes de la collection Michaelidis.

2. Le catalogue de W. Kornfeld offre aussi plusieurs exemples de noms propres qui n'en sont pas ou qui proviennent d'une lecture erronée des textes. C'est ainsi que l'auteur fait preuve d'un manque regrettable d'esprit critique en reprenant purement et simplement les noms ou prétendus noms d'un papyrus fragmentaire de Göttingen réédité par R. Degen[30] qui n'a pas saisi le sens de cette pièce comptable et n'en a pas su déchiffrer correctement tous les signes. Voici notre lecture de la colonne préservée:

1. *mtr šm'b š* «fourgon de Šum'ab: (un) s(icle);
2. *šlmẏẇ š* Šelemyaw: (un) s(icle);
3. *ntk 'l šlm š* prêt au débit de Šillem: (un) s(icle);
4. *s'rt 'tr š* orge d'Itoro (?): (un) s(icle);
5. *m'rt šm'dd š* grotte de Šum-Adad: (un) s(icle)».

Le *šin* final, qui apparaît à chaque ligne de cette colonne du papyrus, est l'abréviation usuelle de *šql*, «sicle». A la ligne 1, il faut lire *mtr* au lieu de *ntr*. La lecture *mtr*, reconnue déjà par Theodor Nöldeke au siècle passé[31], est certaine car la barre transversale du *mêm* est préservée et visible même sur la photographie. L'emploi parallèle des mots *s'rt* et *m'rt* aux lignes 4-5 semble indiquer que *mtr* n'est pas un nom propre. Ce pourrait être le substantif araméen *mtr*, emprunté à l'akkadien *muterru*, «fourgon» ou «pelle à four»[32]. C'est l'instrument de travail du potier, du fondeur, du boulanger. On pourrait songer aussi à l'akkadien *maturru*, «barque», attesté surtout à Mari[33], mais ce mot n'est pas connu jusqu'ici en araméen. En toute hypothèse, l'on supprimera le nom *NTR* de la liste de W. Kornfeld (p. 84) et l'on écartera la suggestion de R. Degen, selon lequel la lecture *mtr* donnerait ici le nom de Mithra[34]. Le rééditeur du papyrus ne se rend visiblement pas compte de l'anachronisme flagrant d'une telle interprétation dans un papyrus qu'il faut dater du VIIe ou du début du VIe siècle av. n. è. Comme le *šin* de la fin des lignes ne fait pas partie des noms propres, on corrigera ensuite le nom *ŠM'BŠ* du catalogue de W. Kornfeld (p. 74) en ŠM'B, probablement **Šum'āb* ou **Šemu'āb*, «Progéniture du père». En conséquence, on remplacera aussi le *ŠLMYWŠ* de W. Kornfeld (p. 73) par *ŠLMẎẆ*, **Šelemyaw* (ligne 2).

A la ligne 3 de cette liste de redevances perçues, il faut lire *ntk 'l šlm š* à la place de *ntb'l šlm'*. On supprimera donc les prétendus noms *ŠLM'* (p. 73) et *NTB'L* (p. 123). L'emploi du terme *ntk*, qui correspond à l'ugaritique *nṯk* et à l'hébreu *nšk*[35], nous livre la première attestation araméenne explicite de ce type de prêt à intérêt[36].

La ligne 4 se lit *s'rt 'tr š* au lieu de *s'dt 'trš* et ne comporte qu'un seul nom propre, à savoir *'tr*. On supprimera donc les prétendus noms *S'DT* (p. 64) et *'TRŠ* (p. 101), repris par W. Kornfeld à R. Degen. Ce dernier, ignorant apparemment que l'Égypte ne fut conquise par Cambyse qu'en 525 av. n. è., fait de *'TRŠ* un nom iranien tout en datant le papyrus du VIIe siècle av. n. è.! Le nom *'TR* du papyrus de Göttingen pourrait correspondre à l'égyptien *ỉr.ty-r-w* = 'Ιθορώυς, qui est attesté précisément à la même époque[37], mais la transcription grecque semble

[27]) J. Teixidor, *Un nouveau papyrus araméen du règne de Darius II*, dans *Syria* 41 (1964), pp. 285-290; id., *Nota sobre un papiro arameo del año 417 antes de Cristo*, dans *Sefarad* 10 (1964), pp. 325-326 et 1 pl.

[28]) A. Dupont-Sommer, *Une stèle araméenne d'un prêtre de Ba'al trouvée en Égypte*, dans *Syria* 33 (1956), pp. 79-87 et pl. IV.

[29]) Cf. J. Naveh, *Aramaica dubiosa*, dans *JNES* 27 (1968), pp. 317-325 (voir pp. 321-325). Il est regrettable que ce papyrus ait été inclu dans le manuel de J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*, vol. 2, *Aramaic Inscriptions*, Oxford 1975, pp. 147-148. Il pourra cependant y servir d'exemple typique de faux moderne.

[30]) R. Degen, *Ein Fragment des bisher ältesten aramäischen Papyrus*, dans *Neue Ephemeris für semitische Epigraphik* 2, Wiesbaden 1974, pp. 65-70 et pl. VI,20.

[31]) Th. Nöldeke, dans *Verzeichnis der Handschriften im Preussischen Staate*, I. *Hannover. Die Handschriften in Göttingen*, 3. *Universitäts-Bibliothek. Nachlässe von Gelehrten. Orientalische Handschriften*, Berlin 1894, p. 494.

[32]) Cf. S.A. Kaufman, *The Akkadian Influences on Aramaic* (Assyriological Studies 19), Chicago 1974, p. 74.

[33]) Cf. *CAD* 10/I, *M/1*, pp. 427-428.

[34]) «Sollte das erste Zeichen ein *m* gewesen sein, so kann ein mit *mtr* (Mithra) zusammengesetzter Name vorliegen» (*Neue Ephemeris für semitische Epigraphik* 2, p. 67, n. 3).

[35]) L'on notera, en particulier, l'expression identique *nšk 'l* dans Exode 22,24.

[36]) L'on complétera donc l'étude de E. Lipiński, Nešek *and* Tarbīt *in the Light of Epigraphic Evidence*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica* 10 (1979), pp. 133-141. En araméen, on se serait attendu à *nkt*.

[37]) Cf. J. Quaegebeur, *Le dieu égyptien Shaï dans la religion et l'onomastique*, Leuven 1975, p. 241.

indiquer que le nom se terminait par une diphtongue. Quant à *s'rt*, c'est vraisemblablement le plus ancien exemple connu de l'emploi du *samek* pour marquer le /*ś*/ étymologique en araméen.

La ligne 5 comporte également un seul nom de personne. On supprimera donc chez Kornfeld le nom *M'DT* (p. 58), lu *m'rt*, «grotte» servant probablement d'étable ou de grange[38]. Pour *ŠM'DD* Kornfeld ne renvoie qu'à l'onomastique du IIe millénaire av. n. è. (p. 74). Le nom **Šum-Adad*, «Progéniture d'Adad», est cependant attesté dans l'anthroponymie contemporaine et doit être considéré comme araméen en raison de la graphie cunéiforme MU.U.U.[39])

3. Cet exemple de confiance inconsidérée dans la valeur d'une édition textuelle n'épuise pas la liste des noms dont la lecture doit être corrigée. Une série de cas nous en est fournie par l'emploi que W. Kornfeld fait du papyrus araméen d'El-Hibeh, édité par Edda Bresciani[40]. L'auteur y trouve les noms *MNK* et *MNKWN* (p. 58), alors qu'il s'agit de la préposition *min* suivie du suffixe de la deuxième personne, respectivement du singulier et du pluriel. Le cas de *mnkwn* est clair malgré les lacunes du texte, puisque *mnkwn*, «de chez vous», fait pendant à *'myn*, «chez nous», lecture certaine selon l'éditrice du papyrus. En revanche, le très intéressant nom propre *ŠWŠNNŠ*, attesté aux lignes 4 et 5[41], est ignoré de Kornfeld. C'est vraisemblablement un anthroponyme iranien formé à partir du nom de la ville de Suse, *Šūšan*, au moyen du suffixe *-ina* suivi de la désinence nominale *-š*. L'unique nom de ce papyrus rapporté correctement par l'auteur est ainsi *YŠBYH* (p. 55).

4. Les fautes de lecture ne manquent pas non plus dans des papyrus mieux connus et plus souvent étudiés. Par exemple, au lieu de *'RG* (p. 41) et de *'RY* (p. 42), il faut lire *'DY*, nom araméen bien connu sous les formes *'Addī* et *'Adday*. *NBWZYR* (p. 60) doit se lire *NBWḤY* (p. 61) et *NBWLY* (p. 61) est en réalité *YNBWLẎ* (p. 114), nom néo-babylonien écrit en cunéiformes *Im-bu-lì-ia/iá* et signifiant «Mon dieu (m')a appelé» (*inbû* > *imbû* ou *ibbû*), comme nous l'avons déjà noté plus haut[42]. *PNDYMS* (p. 116) doit probablement se lire *PNDŻMS* ou *PNRŻMS*. *PNḤS* (p. 91) doit être remplacé par *PḤ'* (p. 86)[43] et *TMṀT* (p. 96) est une création pure et simple de l'auteur. Au lieu de *YMḤZT* (p. 123), il faut lire *ẎMḤWT*. On notera à ce propos que l'auteur ne pointe pas les lettres incertaines et présente donc comme assurées des lectures qui ne le sont nullement. C'est également le cas de *R'YBL* (p. 71), qu'il faut probablement lire *Ẏ'ŻBLW* ou bien *R'ẎBLW*. Quant au prétendu nom ZBY (p. 48), seules les lettres *zb*[ ] en subsistent.

5. On sait que les graffiti araméens d'Abydos nous livrent quelques noms propres que l'auteur a rapportés d'après les éditions du *CIS* II et de M. Lidzbarski. Il vient cependant de publier une nouvelle édition de vingt graffiti phéniciens et araméens d'Abydos, l'accompagnant d'excellentes photographies[44], les premières à notre connaissance qui aient été publiées à ce jour. Elles permettent de vérifier et de compléter les anciens déchiffrements, notamment ceux des trois inscriptions araméennes qui entrent ici en ligne de compte.

Si la première inscription[45] ne livre pas de nom nouveau dont la lecture soit assurée (le *bg'gy* de W. Kornfeld semble inacceptable), la seconde[46] offre une nouvelle attestation du nom *'ŠMRM* (cf. p. 42), ainsi qu'un nom *TMYM*, «parfait». La première lettre de la ligne 3, que Kornfeld interprète comme un *'aleph* (*tm'm*), semble être en réalité un *yōd* couché sur le flanc droit, tout comme l'est le *šin* du début de la ligne 2. Le troisième graffito[47] se lit *ksy br mtt* (Kornfeld: *nsy br mtt*). Il livre un exemple supplémentaire du nom *KSY* (p. 56), attesté également par une tablette araméenne des Musées du Cinquantenaire à Bruxelles[48] et par les Annales de Téglat-phalasar III qui mentionnent un Araméen (^h^*A-ru-mu*) *Ke-ši-i*[49]. Le patronyme *MTT* est la forme abrégée de noms tels que *Mat-tat-tu₄*-^d^INANNA[50], «Don d'Ištar», ou *mttyh(w)*, Ματταθια(ς)[51], «Don de Yahwé».

6. Un point sur lequel l'ouvrage de W. Kornfeld laisse souvent à désirer est celui de l'interprétation des noms et de leur répartition linguistique. Nous n'insisterons pas ici sur la confusion déplorable du hourrite avec les langues «asianiques», qui prive de sa valeur philologique la section consacrée aux noms «hourro-anatoliens». L'auteur n'y est même pas parvenu à identifier un noms aussi catactéristique que *'BRMWŠ*, qui est évidemment identique à Ουβραμουασις, Οπραμουασις, Ουπραμουσις, Οπραμωσις, Οπραμοας[52], «Effluve d'Upra». Ce nom n'a rien de commun avec le hourrite *ewri*, «seigneur», mais contient le nom du dieu anatolien Upra.

Ce qui est plus grave, c'est qu'un ouvrage traitant de noms propres attestés en Égypte classe des noms égyptiens connus parmi les anthroponymes sémitiques ou douteux. *ḤRWṢ*, interprété comme nom sémitique signifiant «or» (p. 51), est de toute évidence le nom égyptien *ḥr-wḏ3*, «Horus prospère», puisque le *ḏ* est régulièrement rendu

[38]) Cf. l'ostracon araméen d'Arad, n° 38, édité par J. Naveh, dans Y. Aharoni, *Kĕtūḇōt 'Arad*, Jerusalem 1975, p. 189.

[39]) K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 225b; J.N. Postgate, *The Governor's Palace Archive* (Cuneiform Texts from Nimrud II), London 1973, n° 10, ligne 5'.

[40]) E. Bresciani, *Un papiro aramaico da El Hibeh del Museo Archeologico di Firenze*, dans *Aegyptus* 39 (1959), pp. 3-8.

[41]) Cf. J. Hoftijzer, *Ein Papyrusfragment aus El-Hibeh*, dans *Vetus Testamentum* 12 (1962), pp. 341-342.

[42]) Voir ci-dessus n. 12.

[43]) Cf. E. Lipiński, *«P3-(N)-ḤR, fils de Raučaka»*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica* 6/7 (1975-76 = *Miscellanea in honorem Josephi Vergote* [parus en 1975]), pp. 381-388 (voir pp. 381-385). Cette lecture de l'inscription n° 6 d'Edfou a été reprise trois ans plus tard par R. Degen, sans la moindre indication de sa source; cf. *Neue Ephemeris für semitische Epigraphik* 3, Wiesbaden 1978, pp. 63-64.

[44]) W. Kornfeld, *Neues über die phönikischen und aramäischen Graffiti in den Tempeln von Abydos*, dans *Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Österreichischen Akademie der Wissenschaften* 115 (1978), pp. 193-204 et fig. 1-18.

[45]) M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik* III, pl. IX,39 = W. Kornfeld, n° 10 (p. 198 et fig. 8).

[46]) M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik* III, pl. XI,59 = W. Kornfeld, n° 13 (pp. 199-200 et fig. 10).

[47]) *CIS* II,133 = W. Kornfeld, n° 16 (p. 202 et fig. 14).

[48]) O. 3654, ligne 10.

[49]) *III R*, pl. 9, lignes 135-136.

[50]) Cf. R. Zadok, *On West Semites in Babylonia*, pp. 37 et 110.

[51]) Esdras 10,43; Néhémie 8,4; I Chroniques 9,31; 15,18.21; 16,5; 25,3.21.

[52]) Cf. L. Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, Prag 1964, pp. 369 et 378.

par un *ṣadé* dans les langues sémitiques de l'Ouest. La traduction «or» n'est même pas possible, car *ḥrwṣ* devrait apparaître en milieu juif ou phénicien, ce qui n'est pas le cas. En araméen, le mot «or» s'écrirait **ḥr(w)q* et, plus tard, **ḥr(w)'*, preuve *ḥarū'ā* et *ḥrā'ā*, «jaune d'or». Précisons en passant que le grec χρυσός ne peut pas provenir de l'akkadien *ḫurāṣu*, comme W. Kornfeld l'affirme, mais uniquement du cananéen *ḥarūṣu*, avec syncope du *a* bref.

Le nom égypto-sémitique *'BDḤP*, «Serviteur d'Apis», a été classé correctement parmi les noms sémitiques (p. 65) en raison de sa structure, mais l'auteur n'hésite pas à voir en *ḥp* le nom de la déesse hourrite Ḫebat!

Parmi les noms égyptiens qui ont trouvé place parmi les «dubia», relevons *ḤR* (p. 122), variante orthographique de *ḤWR* ou, plus probablement, forme dialectale du même nom correspondant à 'Αρ-, ensuite *PḤH* (p. 124); c'est-à-dire *P3-(n-)ḥ3.t*, «Celui de l'avant»[53]), puis *'TY* (p. 119), qui répond à l'égyptien *ỉd.yy* ou *ỉd.y*[54]), en grec 'Ατίας / 'Ατια[55]).Les rapprochements avec *ỉt.y* et *ỉd.y*, proposés par Kornfeld, montrent que l'auteur n'est pas toujours en mesure d'établir correctement les équivalences entre les lettres sémitiques et les phonèmes égyptiens tels qu'ils sont transcrits par les égyptologues.

7. La même remarque vaut aussi pour les noms iraniens. En outre, l'auteur ne se rend apparemment pas compte de l'évolution que certains phonèmes iraniens ont subie au cours des siècles. Le cas le plus frappant est celui du phonème /č/ que les scribes araméens d'Éléphantine indiquaient au Vᵉ siècle av.n.è. au moyen du *šin*. L'auteur cite trois exemples (p. 32), dont deux sont corrects (*'RYYŠ* = **Ariyača-* et *PRNYŠ* = **Farniča-*), tandis que le troisième n'est qu'une erreur reprise à R. Degen (*'TRŠ*). Mais les transcriptions cunéiformes néo-babyloniennes, qui sont plus nombreuses et obéissent aux mêmes lois d'équivalences phonétiques que celles de l'araméen, attestent également l'équivalence *z* = *č* étymologique. Déjà au temps de Cambyse, le nom de la même personne appelée * *Ṛta-rōz* < * *Ṛta-raučah* pouvait s'écrire *Ar-ta-ru'-uz*[56]) ou *Ar-ta-ru-šú*[57]). La forme pehlevie *rōz*, «jour, éclat», de l'époque des Sassanides[58]) est donc attestée déjà dans la seconde moitié du VIᵉ siècle av. n. è. C'est à fortiori la forme que l'on peut attendre à la fin du IVᵉ siècle dans l'inscription n° 6 d'Edfou, où il faut lire *RZK* = *Rōzaka* < **Raučaka*[59]), en dépit du démenti catégorique de W. Kornfeld. On trouve un autre exemple probable de *z* = *č* étymologique dans le nom *ZKRH*, attesté en Égypte vers la même époque[60]). Ce nom, que Kornfeld classe, sans explication valable, parmi les noms sémitiques (p. 49), est vraisemblablement un nom iranien réduit à l'élément *čaxra-*, «roue de char». La spirantization du *kaf*, evidente dans la double graphie *ḤNDSYRM* et *KNDSYRM* du nom d'une seule et même personne (pp. 114 et 115), explique ici son emploi pour rendre le χ d'un nom étranger.

Un autre problème d'équivalences phonétiques a trait au phonème iranien /z/ que la tradition parallèle sémitique désonorise parfois, notamment dans le voisinage immédiat d'une autre consonne sonore. Un bon exemple de cette dissimilation partielle est fourni par le mot *mazda-* que les scribes assyriens prononçaient [*masda*] et écrivaient donc *mašda*. On peut se référer au nom *Mašdak(u)* (**Mazdaka-*) attesté dès la fin du VIIIᵉ siècle av. n. è. dans les inscriptions de Sargon II[61]). Le même élément, muni d'une autre finale hypocoristique, se rencontre dans le nom *MSDY*, transcrit par Kornfeld *MSRY* et classé parmi les noms «hourro-anatoliens» (p. 115), alors que l'explication suggérée par les parallèles cités au même endroit se rapporte au nom *MṢRY*, «Égyptien». Un autre exemple de l'équivalence *s* = /z/ est fourni par les transcriptions néo-babyloniennes *Ba-gi-'a-su* et *Ba-gi-ia-a-zu* du nom **Baga-yaza-*[62]).

C'est également dans le groupe «hourro-anatolien» qu'a échoué le nom hybride irano-sémitique *'TRLY* (p. 114), composé de l'élément théophore iranien *ātar*, «Feu sacré», et du prédicat sémitique *ilī*, «mon dieu».

En revanche, on est surpris de trouver parmi les noms iraniens le nom araméen *YWNY'* ou *YNY'* (p. 107), «le Grec», à l'état emphatique, alors que le nom d'origine iranienne *'ZGD* (p. 66), «Messager»[63]), figure parmi les noms sémitiques. Ce terme couramment utilisé en judéo-araméen de Palestine sous les graphies *'zgd* ou *'yzgd* est attesté en Babylonie dès le VIᵉ siècle av. n. è. comme nom de la famille *Ašgandu/a*[64]). C'est aussi de Babylonie que proviennent les premiers juifs qui portent le nom d'Azgad[65]).

8. L'explication des noms sémitiques laisse également à désirer. Ceci concerne en premier lieu les noms babyloniens et assyriens, dont certains, comme *YNBWLY* (p. 114) et sa variante *YPWLY* (p. 113), «Mon dieu (m')a appelé»[66]), ont même échoué parmi les noms «hourro-anatoliens».

Nous ne reviendrons pas ici sur les noms *'BSLY* (p. 38) et *'ḤTBW* (p. 40), dont nous avons traité ailleurs[67]), mais nous voudrions préciser que le nom *'ḤTBSTY* / *ḤTWBSTY*

[53]) Cf. E. Lipiński, *art. cit.*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica* 6/7 (1975-76 = *Miscellanea in honorem Josephi Vergote*), pp. 382-383.

[54]) H. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, t. I, Glückstadt-Hamburg 1935, p. 54, lss.; t. II, Glückstadt-Hamburg 1952, pp. 141b et 150a.

[55]) F. Preisigke, *Namenbuch*, Heidelberg 1922, col. 64.

[56]) Th.G. Pinches, *Old Persian Names in Babylonian Contracts*, dans *Hebraica* 8 (1891-92), pp. 134-135, ligne 5. Nous devons cette référence et la suivante à l'amabilité de Dr. K. Butz.

[57]) J. N. Strassmaier, *Inschriften von Cambyses*, Leipzig 1890, n° 384, ligne 11. Cf. R. Zadok, *On the Connections between Iran and Babylonia in the Sixth Century B.C.*, dans *Iran* 14 (1976), pp. 61-78 (voir p. 76).

[58]) Cf. D. N. MacKenzie, *A Concise Pahlavi Dictionary*, London 1971, p. 72.

[59]) E. Lipiński, *art. cit.*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica* 6/7 (1975-76 = *Miscellanea in honorem Josephi Vergote*), pp. 385-386. Cf. W. Hinz, *Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen*, Wiesbaden 1975, p. 202.

[60]) A. Cowley, *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, Oxford 1923, n° 81, ligne 105. Un nom sémitique *zkrh* n'est pas attesté par ailleurs.

[61]) K. L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, pp. 135b et 318a.

[62]) A. T. Clay, *BE* X, p. 41a.

[63]) E. Lipiński, dans *BiOr* 34 (1977), p. 100.

[64]) J. N. Strassmaier, *Inschriften von Nabuchodonosor*, Leipzig 1889, n° 271, ligne 9; id., *Inschriften von Nabonidus*, Leipzig 1889, n° 105, ligne 11; n° 232, ligne 11; n° 665, ligne 19; id., *Inschriften von Cambyses*, n° 233, ligne 41. Voir en outre M. A. Powell, *Der neubabylonische Familienname* Ašgandu *und die Urkundengruppe Nbn 314, TCL XII 122, Nbn 668*, dans *ArOr* 40 (1972), pp. 124-129.

[65]) Esdras 2,12; 8,12; Néhémie 7,17; 10,16.

[66]) Voir ci-dessus, n. 11.

[67]) E. Lipiński, *North-West Semitic Inscriptions*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica* 8 (1977), pp. 81-117 (voir pp. 107-108).

(pp. 40 et 51), auquel Kornfeld donne un sens inacceptable[68]), est décidément un nom sémito-égyptien signifiant «C'est une sœur qu'Oubasti». La structure du nom, avec le sujet théophore en seconde position, est typique de l'anthroponymie akkadienne plus récente, mais se rencontre également chez les Sémites de l'Ouest. Les anthroponymes contenant l'élément théophore *bnt* = *Bānītu* sont en principe akkadiens. Le nom de la déesse pris isolément apparaît dans le nom féminin *BNT*, dont l'auteur fait un nom masculin (p. 44), bien que l'inscription *CIS* II,123 désigne la personne appelée *BNT* au moyen du pronom féminin *hy*[69]). Le nom *BNTSRL*, dont *BNTSR* (p. 44) est probablement une forme abrégée, signifie «Bānīt est la déesse de la ville», **Bānīt-issar-āli*. On sait en effet que le nom d'Ištar, employé également au sens de «déesse», change par assimilation en *Iššar*[70]), prononcé d'abord [*Iśšar*][71]), puis [*Issar*] par suite du changement *ś* > *s* survenu en araméen. L'expression *Ištar āli*, «déesse de la ville», est bien connue à l'époque néo-babylonienne[72]).

Bien qu'il soit parfois malaisé de distinguer un nom araméen d'un nom akkadien, l'orthographe ne laisse planer aucun doute sur le cas de *'ḤYQR*, que l'auteur considère à tort comme un nom akkadien (p. 27, § 1.5). Il est plus difficile de distinguer certains noms araméens, hébreux et phéniciens, mais une *mater lectionis* permet plus d'une fois de trancher le problème. C'est ainsi que l'explication du nom *'ZWR* «(le dieu) a aidé» (p. 66), ne peut convenir qu'à un nom phénicien que l'auteur ne mentionne cependant pas parmi les anthroponymes de cette langue (p. 28, § 1.7). Si l'explication de Kornfeld est correcte, *kšy br 'zwr* (p. 56) est un Phénicien et son nom doit se lire **Kuši* (cf. Κοῦσις), alors que la forme correspondante araméenne est **Kušay*[73]). Les précisions de ce genre ne sont jamais données dans le volume recensé. Cependant, il y a lieu de douter du bien-fondé de l'explication de *'ZWR* offerte par Kornfeld. En effet, ce nom est identique à l'anthroponyme biblique *'Azzūr*, tout comme *ZKWR* est tout simplement *Zakkūr* et comme *ḤṢWL* doit se lire *Ḥaṣṣūl*. Les noms de ce groupe *qattūl*, forme intensive d'adjectifs utilisés comme anthroponymes, sont restés incompris de W. Kornfeld qui traduit *ZKWR* par «(le dieu) s'est rappelé» (p. 49) et *ḤṢWL* par «(le dieu) a délivré» (p. 48), comme si ces formes étaient des parfaits verbaux. En réalité, *'Azzūr* signifie «Très aidé», *Zakkūr*, «Viril» ou «Virilisé», et *Ḥaṣṣūl*, «Délivré». Ce dernier nom, qui dérive du *haqtal* / *'aqtal* de la racine *nṣl*, se retrouve plus tard avec la terminaison adjectivale *-ī* ou *-ay* à Palmyre (*'ṣwly*)[74]) et peut-être dans un texte démotique d'Éléphantine (*3ḏrj* = *'ṣly*)[75]), où l'on a proposé d'interpréter *3ḏrj* dans le sens d'«Azarias» sans tenir compte des équivalences habituelles entre le sémitique occidental et l'égyptien de la Basse époque.

Cette série de noms propres n'est pas la seule où la morphologie ne trouve guère son compte. C'est ainsi que *TM'*, «La perfection (même)»[76]), voudrait dire selon Kornfeld: «(le dieu) est parfait» (p. 76). En fait, ce nom féminin aurait un sens proche du nom *tgrṭrj*[77]) ou *t(j)ḳrt*[78]), attesté par les papyrus démotiques d'Éléphantine. On pourrait en effet rapprocher ce nom d'apparence sémitique du mot *tiklā*, «perfection» ou mieux «œuvre parfaite», attesté au Psaume 119,96, ainsi que du nom féminin Θέκλα, connu surtout par les *Actes de Paul et de Thècle*, œuvre chrétienne du IIᵉ siècle de notre ère. *Tgrṭrj* serait ainsi *Tiklat-ēlī*, « Œuvre parfaite de mon dieu», et *t(j)ḳrt* en serait une forme abrégée, identique à Θέκλα. Cependant, *tgrṭrj* ou *t(j)ḳrt* doit être un nom masculin.

La notion d'orthographe phonétique paraît également étrangère à l'auteur, même dans le domaine des noms sémitiques. Une forme comme *HWŠYH* (p. 47) est dès lors expliquée comme «fautive». D'autres erreurs proviennent d'un examen inadéquat des variantes purement orthographiques. Au lieu de *SYNKŠD* (p. 63), il convient donc de lire *SYNKŠR*, variante orthographique de *SNKŠR* (p. 64).

9. Les noms grecs d'Égypte sont en général mieux connus. Malgré cela, un nom aussi répandu que Ἡρακλίδης ou Ἡρακλίδιος figure parmi les noms d'origine douteuse (p. 121). Or, la graphie phonétique *HRGLTY*, avec la sonorisation du *k* et l'assourdissement concomitant du *d*, n'est pas surprenante si l'on tient compte des parallèles démotiques, sur lesquels notre collègue J. Quaegebeur a attiré notre attention. Le même texte araméen contient le nom *'RSYN* que l'auteur identifie correctement avec 'Αρσίνοος (p. 79). Mais il classe ce nom grec, attesté déjà dans l'Iliade XI,626, parmi les anthroponymes égyptiens! En outre, il le situe aussi parmi les noms sémitiques, lisant *'DSYN* à la place de *'RSYN* et proposant une explication inacceptable (p. 38), dont nous faisons grâce aux lecteurs.

Le même texte livre aussi le nom *'RMYS* qui est de toute évidence Ἑρμαῖος, Ἑρμίας ou Ἑρμείας, très bien attesté en Égypte[79]). Kornfeld en fait une transcription araméenne de la transcription grecque du nom égyptien

[68]) Cf. E. Lipiński, dans *BiOr* 31 (1974), p. 121. L'ignorance de données élémentaires, à laquelle on se heurte en l'occurrence chez W. Kornfeld, mais aussi chez J. Teixidor, dans *Syria* 53, 1976, p. 311, nous oblige à rappeler certains faits qui sont évidents pour des spécialistes: 1) le mot akkadien *bāštu* ne signifie pas «Schutzgeist», mais peut s'employer dans une acception métonymique; 2) la transcription araméenne *-bsty* ne correspond ni à la forme néo-assyrienne ni à la forme néo-babylonienne de ce mot; 3) la transcription «Bastet» du nom de la déesse égyptienne est conventionnelle; 4) la prononciation usuelle de ce nom divin au Iᵉʳ millénaire av. n. è. était [*Ubasti*], avec *-i* final, comme en témoignent les transcriptions akkadiennes, grecques et araméennes.

[69]) E. Lipiński, *art. cit.*, dans *Orientalia Lovaniensia Periodica* 8 (1977), p. 111.

[70]) Cf. B. Batto, *«DINGIR.IŠ.ḪI» and Spirantization in Hebrew*, dans *JSS* 16 (1971), pp. 33-34.

[71]) Comparer F. M. Fales, *A Cuneiform Correspondence to Alphabetic* ש *in West Semitic Names of the I Millennium B.C.*, dans *Orientalia*, n.s. 47 (1978), pp. 91-98 (voir p. 97, n. 24).

[72]) W. von Soden, *AHw*, p. 399b; *CAD* 7, *I-J*, p. 273a.

[73]) Cf. E. Lipiński, dans *Vetus Testamentum* 25 (1975), pp. 689-691.

[74]) M. Gawlikowski, *Monuments funéraires de Palmyre*, Warszawa 1970, p. 191, n° 26; J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, p. 6b.

[75]) K.-Th. Zauzich, *Papyri von der Insel Elephantine* (Demotische Papyri aus den Staatlichen Museen zu Berlin 1), Berlin 1978, P. 13 538, ligne 5.

[76]) Cf. E. Lipiński, *La stèle égypto-araméenne de Tumma', fille de Bokkorinif*, dans *Chronique d'Égypte* 50 (1975), pp. 93-104 (voir pp. 98-99 et 104). On peut se référer aussi au nom de l'ange *Tummi-'Ēl*, «Perfection de Dieu», attesté désormais en araméen et en transcription grecque; cf. J. T. Milik, *The Books of Enoch. Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, Oxford 1976, p. 154, n° 17, et p. 396 (index).

[77]) K.-Th. Zauzich, *op. cit.*, Papyrus Berlin P. 13 579, ligne 6.

[78]) *Ibid.*, Papyrus Berlin P. 15 521, lignes 4 et 5.

[79]) Cf. F. Preisigke, *Namenbuch*, col. 103-105.

ḥr-m-ḥb (p. 79)! L'invraisemblance de cette solution est accrue du fait que le texte en question contient un nombre particulièrement élevé de noms grecs[80]). Parmi ces noms, on relèvera aussi le nom masculin *'PLNYS*, donc 'Απολλώνιος, et non 'Απολλωνίς, comme l'auteur le note (p. 117), n'étant apparemment pas à même de distinguer le nom féminin du nom masculin grec.

10. Enfin, qu'il soit permis de mettre en garde les usagers éventuels de l'*Onomastica Aramaica aus Ägypten* contre les parallèles accumulés par W. Kornfeld. De tels parallèles, même s'ils proviennent d'une autre région et datent d'une période différente, sont extrêmement utiles à condition qu'ils soient corrects. Or, divers noms cités ne sont pas pertinents, alors que d'authentiques parallèles sont parfois omis. Par exemple, *Maḫ-si-ia-a-u*[81]) n'est probablement pas le même nom que *MḤSYH* (p. 57), puisque le *samek* de l'hébreu ou de l'araméen aurait normalement été rendu en néo-assyrien par un signe cunéiforme comportant *šin*, ce qui n'est pas le cas. *Maḫ-si-ia-a-u* doit donc correspondre au nom hébreu *m'śyh(w)*.

Autre exemple: l'anthroponyme *ZBBW* (p. 48) est rapproché abusivement du nom du dieu mésopotamien Zababa. En réalité, *ZBBW* est un nom féminin, comme l'indique le contexte (*l'ḥty*, «à mes sœurs»), et il est apparenté au substantif arabe *zabīb*, «raisins», bien attesté dans l'anthroponymie féminine arabe[82]). La forme **Zabībō* correspond exactement à l'arabe *Zabība* et au nord-arabique (thamoudéen) *zbbt*.

Ces échantillons du savoir-faire de W. Kornfeld donneront sans doute l'impression que l'on se trouve en présence d'une compilation faite de seconde main et reflétant une préparation philologique inadéquate, ainsi qu'une connaissance lacuneuse du milieu égyptien et proche-oriental. La majorité des noms présentés dans le volume recensé ont toutefois un sens bien établi que l'auteur n'a généralement pas manqué d'indiquer à la suite de ses devanciers. Par ailleurs, l'ouvrage pourra rendre service en tant que fichier, en attendant le jour où paraîtra, espérons-le, une étude similaire réalisée par une équipe de spécialistes.

III. Sémites de l'Ouest en Babylonie à l'époque chaldéenne et achéménide[83]).

Les documents cunéiformes de l'époque chaldéenne et achéménide contiennent un riche matériel onomastique et toponymique qui invite à entreprendre une étude des populations ouest-sémitiques établies en Babylonie à cette époque. Le travail très fouillé de Ran Zadok se présente comme une introduction à l'histoire de ces populations et consiste en une analyse des noms propres araméens et nord-arabiques («Arabian») de la Babylonie du Ier millénaire av. n. è. La compétence que l'auteur s'est déjà acquise dans ce domaine garantit le sérieux de l'ouvrage qui se révèle à la lecture une œuvre remarquablement bien menée. C'est aussi l'étude la plus vaste et la plus approfondie du sujet que l'on ait jamais entreprise du point de vue analytique et synthétique.

L'introduction (pp. 1-7) examine les problèmes méthodologiques que présente ce genre de recherche. Le corps même de l'ouvrage se divise en deux grandes parties qui ont trait, respectivement, aux noms araméens (pp. 8-191 et notes aux pp. 265-313) et aux noms nord-arabiques (pp. 192-239 et notes aux pp. 313-326). Après la présentation des témoignages directs de la présence araméenne en Babylonie (pp. 8-21), l'auteur aborde l'analyse du matériel onomastique. Il essaie d'abord de déterminer les critères suivant lesquels il est possible de distinguer les noms propres araméens d'autres anthroponymes ouest-sémitiques (pp. 21-28). Ensuite, il offre une classification des noms araméens suivant leurs éléments théophores (pp. 28-78) et leur structure syntaxique et morphologique (pp. 78-175). Cette étude lui permet de conclure que la majorité des noms ouest-sémitiques de Babylonie est effectivement araméenne (pp. 175-187). Il termine cette section par quelques considérations sur la condition sociale des Araméens de Babylonie (pp. 187-191). Comme les noms nord-arabiques sont de loin inférieurs en nombre aux noms araméens, l'auteur juge que leur examen doit se baser également sur les sources néo-assyriennes (pp. 192-193). Il classifie ces noms en tenant compte des critères phonétiques, morphologiques, lexicaux, cultuels et onomastiques (pp. 193-210). Ensuite, il offre un aperçu historique de la pénétration arabe en Mésopotamie au Ier millénaire av. n. è. en se basant sur les données anthroponymiques ainsi acquises (pp. 210-239).

Après une brève revue rétrospective des résultats obtenus (pp. 240-242), l'auteur examine les problèmes d'orthographe et de phonologie que pose la transcription cunéiforme des noms ouest-sémitiques (pp. 243-264 avec notes aux pp. 327-333). Viennent ensuite des listes de noms propres formés à partir d'un seul mot (pp. 334-339), de suffixes anthroponymiques (pp. 339-340) et de racines araméennes et exclusivement arabiques intervenant dans les noms propres (pp. 340-345). Ces listes manquent dans la première édition de l'ouvrage. Celui-ci s'achève par d'importants index de mots et noms akkadiens (pp. 346-349), de sumérogrammes (pp. 349-350), de noms ouest-sémitiques et d'autres noms étrangers en transcription akkadienne (pp. 350-400), de mots et noms en caractères ouest-sémitiques (pp. 400-410), grecs (p. 411), iraniens (p. 411), latins (pp. 411-412), et par un index général des sujets traités (pp. 412-420). Des *Addenda* (pp. 420-434) et *Corrigenda* (pp. 435-437) sont placés à la fin du volume, dont les nombreux index font un instrument de travail indispensable à quiconque s'intéresse à l'onomastique et à la phonétique des langues sémitiques ou à l'histoire de la Babylonie ou des Sémites de l'Ouest au Ier millénaire av. n. è.

Les observations qui suivent ont trait à quelques points particuliers dont l'étude nous paraît devoir être complétée ou la présentation revisée et, éventuellement, corrigée.

1. L'auteur pose à bon escient le problème de l'emploi de l'élément théophore *Iltar* / *Iššar* en néo-babylonien, où le changement phonétique *Ištar* > *Iltar* > *Iššar* constitue une exception (pp. 35-36). On pourrait songer à une diffusion du culte et du nom de la déesse assyrienne Ištar, dont le nom était effectivement prononcé *Iltar* / *Iššar* vers la fin de l'époque néo-assyrienne, encore que sous cette

[80]) Il s'agit du texte A. Cowley, *Aramaic Papyri*, n° 81.

[81]) K. L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 123a.

[82]) R. Zadok, *On West Semites in Babylonia*, p. 317, où l'on trouvera les références voulues.

[83]) Ran Zadok, *On West Semites in Babylonia during the Chaldean and Achaemenian Periods. An Onomastic Study*, Jerusalem, H. J. & Z. Wanaarta and Tel-Aviv University, 1977 (32 × 20 cm, texte dactylographié, XVI + 400 pp.); Revised version 1978 (32 × 20 cm, texte dactylographié, XVI + 437 pp.).

double forme se cache en réalité un nom articulé [*Iśśar*], avec la fricative latérale *ś* redoublée, dont l'existence en araméen ancien est certaine. Le passage *ś* > *s* est cependant attesté en araméen dès la fin du VIIe siècle av. n. è. par le mot *s'rt* du papyrus fragmentaire de Göttingen et il apparaît dans le nom même d'Ištar vers la fin du VIe siècle av n. è., comme en témoigne le nom *BNTSRL* = *Bānīt-issar-āli*[84]). Bien sûr, il faut tenir compte de l'existence de différents dialectes araméens, dont certains étaient plus conservateurs que d'autres.

Il existait aussi une forme abrégée du même élément théophore, [*Śśar*] ou [*Śar*], auquel se rapporte directement la graphie dŠÁR du nom d'Ištar (cf. p. 36). Ceci explique, entre autres, l'orthographe XV-BÁD du nom du roi Sarduri III d'Urarṭu dans les inscriptions d'Assurbanipal[85]). Une semblable aphérèse se retrouve plus tard dans le nom d'Atargatis qui apparaît notamment sous les formes Δερκετώ et *tr't'*[86]). Il est sans doute inutile d'ajouter que Δερκετώ n'a rien à voir avec le terme ugaritique *drkt*[87]), qui signifie purement et simplement «piédestal» ou «podium»[88]).

2. Il y a lieu de se demander si la même aphérèse n'a pas joué dans le cas de l'élément théophore «Adad» ou «Hadad». S'il en est ainsi, au moins une partie des noms groupés par l'auteur sous le nom de parenté *dād*, «oncle, favori» (pp. 57-58), devrait être reportée sous l'élément théophore *Adad* (pp. 45-48). Effectivement, le nom du même sheikh «arabe» portant un nom araméen est écrit indifféremment *Bir-*dIM ou *Bir-da-ad-da* dans les inscriptions d'Assurbanipal[89]). On peut en conclure que des scribes néo-assyriens considéraient l'élément théophore *dad* comme phonétiquement et, sans doute, réellement identique à une forme usuelle du nom d'Adad.

Une autre forme abrégée du nom d'Adad était *Ad(d)*, en araméen *Had(d)*, que l'on retrouve précisément dans *Ab-da-da*. L'auteur traduit ce nom par «*Dād* est père» à la p. 57, mais il admet dans les *Addenda* (p. 425) que ce nom peut signifier aussi «Serviteur de Had(d)», *'bdhd*. Cette seconde interprétation nous paraît pratiquement certaine.

Quant à *Ḫa-an-da-da* et *Ḫa-an-di-di*, que Ran Zadok explique dans le sens de «'An est un oncle» (pp. 39 et 57), ce sont des noms anatoliens, plus précisément louvites. *Ḫanda* est en effet un élément théophore louvite, comme l'indique le parallélisme des noms *Ḫa-an-da-pi-i*, *Sa-an-da-pi-i* et *Ša-an-da-pi-i*[90]). Il dérive du louvite *ḫant-*, «devant», auquel se rattache également le mot louvite *ḫantawat-*, «seigneur, chef, souverain», et il apparaît en araméen sous les formes *ḥnd-*, *knd-* ou *knz-*, en grec comme Κινθα- ou Κενθα-, et en lycien comme *Xñta-*. Le suffixe *-da*/*-di* de *Ḫa-an-da-da* / *Ḫa-an-di-di* représente probablement la finale louvite *-(a)ddu* d'onomastique[91]).

3. La transcription *Šē* de la forme apocopée araméenne du nom du dieu Sin de Harran (p. 43) doit probablement être corrigée en *Ši'*, comme l'indique la variante *-Si-i*. Le *e* de la graphie *Si-e* marque ici la fermeture de la glotte et correspond ainsi au signe '. Cet emploi du signe *e* se retrouve ailleurs, par exemple dans le nom *Na-ta*$_5$*-e-*DINGIR.MEŠ, que l'auteur identifie correctement à Νασαηλος et rattache à la racine *nś'* (p. 88). Il conviendrait donc de compléter le paragraphe consacré à la transcription cunéiforme de l'*aleph* ouest-sémitique, à la p. 243.

4. L'auteur localise Kannu' dans la région du Moyen Euphrate ou dans celle du Ḫabūr (p. 49). Il renvoie à cet effet à une note de M. Fales qu'il ne paraît pas avoir comprise[92]). Fales affirme que la localisation de Kannu' dans la région de Harran ne lui paraît pas justifiée. En effet, il semble qu'il faille situer Kannu' en Transtigrine[93]), à l'est d'Assur, où il y aurait donc eu une importante colonie araméenne et un centre du culte d'Aplad(ad).

5. Le problème des origines de *Rammān* (pp. 49-50) peut désormais être réexaminé à la lumière de l'emploi de cet élément théophore dans le nom paléo-babylonien d*Ra-ma-nu-um-a-bi*, attesté sur l'une des tablettes dites de Tell Senkereh[94]). Ce nom offre une base plus solide à l'interprétation du nom paléo-babylonien *Bu-ra-ma-nu-um* de la région de la Diyala[95]) dans le sens de **Bur-Rammānum* ou de **Bun-Rammānum*[96]), avec assimilation de *n* à *r*. Si ces deux noms sont bien amorrhéens, comme l'on peut en convenir, il faudra chercher l'origine du culte de Rammān dans une région proche du Djebel Bishrī, non loin de la Raṣappa néo-assyrienne, dont la province devait contenir la localité de *Bit-*d*Ra-man-nu*[97]). En effet, Raṣappa ne doit point être localisée dans le Djebel Sindjar, comme Ran Zadok le fait (p. 278) à la suite de Forrer[98]), mais à Reṣafa, à 30 km au sud du confluent de l'Euphrate et du Balīḫ[99]).

[84]) Voir ci-dessus pp. 7a et 9a.

[85]) K. L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 193b.

[86]) On trouve encore cette forme chez Jacob de Sarug; cf. J. S. Assemani, *Bibliotheca Orientalis* I, pp. 327-328.

[87]) Cette opinion, dont la paternité revient à W. F. Albright, a été reprise par ses disciples, bien que Albright lui-même l'eût abandonnée se rendant compte de son caractère pour le moins aléatoire. On la retrouve dernièrement chez R. A. Oden, *Studies in Lucian's De Syria Dea* (Harvard Semitic Monographs 15), Missoula 1977, pp. 71-72.

[88]) On notera les expressions *yrd ldrkt*, «descendre du podium», *kḥṯ drkt*, «siège du podium», et *b'lt drkt*, «Dame du podium». Le mot *mlk*, utilisé en parallélisme avec *drkt*, signifie quelque chose comme «loge royale». Contrairement à l'opinion couramment reçue, le *drkt* de *'arṣ drkt* n'est pas un substantif mais un verbe: «terre foulée» ou «que j'ai foulée». On trouvera aisément les passages concernés dans R. E. Whitaker, *Concordance of the Ugaritic Literature*, Cambridge, Mass., 1972. Le nom *drkt* correspond en fait à l'akkadien *parakku*.

[89]) Cf. K. L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 64.

[90]) *Ibid.*, pp. 85b et 192b; E. Laroche, *Les noms des Hittites*, Paris 1966, p. 156, n° 1100.

[91]) E. Laroche, *op. cit.*, p. 332.

[92]) F. M. Fales, *Censimenti e catasti di epoca neo-assira*, Roma 1973, p. 105, n. 85.

[93]) E. Lipiński; *Apladad*, dans *Orientalia*, n.s. 45 (1976), pp. 53-74 (voir p. 65).

[94]) Tablette éditée par Ch.-F. Jean, *Contrats de Larsa* (TCL X), Paris 1926, n° 133, R°, ligne 153, où D. Arnaud, *RA* 70 (1976), p. 89a, a lu le nom en question.

[95]) F. R. Kraus, *Nippur und Isin nach altbabylonischen Rechtsurkunden* (*JCS* 3), New Haven 1951, p. 100, n° 89, ligne 13.

[96]) Comme l'auteur semble le suggérer malgré sa transcription **Bur-Rammānum*: pp. 49-50.

[97]) C. H. W. Johns, *Assyrian Deeds and Documents* I, Cambridge 1898, n° 64, ligne 7. On corrigera «Rašappa» en «Raṣappa» chez J. C. Greenfield, *The Aramean God Rammān / Rimmōn*, dans *Israel Exploration Journal* 26 (1976), pp. 195-198 (voir p. 196, n. 13).

[98]) E. Forrer, *Die Provinzeinteilung des assyrischen Reiches*, Leipzig 1921, pp. 14ss.

[99]) Cf. H. Cazelles, *Une nouvelle stèle d'Adad-nirari d'Assyrie et Joas d'Israël*, dans *CRAI* 1969, pp. 106-117 (voir p. 110 et p. 115, n. 25).

6. Il convient peut-être de rapprocher le nom ŠEŠ-*iá-la-'*, cité à la p. 54, d'*A-ḫu-ia-a-li-e* (p. 52), que l'auteur propose d'expliquer par le verbe *l'y*, «être capable», «avoir le pouvoir de» faire qqch. (pp. 93, 356b). La forme araméenne *'ḥyly* de ce dernier nom[100]) indique cependant que nous nous trouvons en présence de la racine *w/yly*, attestée en palmyrénien[101]) et identique à l'arabe *yalī* ou *waliya*, «être proche», et *walā'* ou *walāya*, «se comporter en ami», «être un ami». ŠEŠ-*iá-la-'* signifierait ainsi «Le frère est un ami» et *A-ḫu-ia-a-li-e*, «Le frère est proche». Il faudrait alors ajouter la racine *W/yly* à la série des verbes «primae *W/y*» (pp. 82-83).

7. Le signe AD employé au début d'anthroponymes ouest-sémitiques est interprété systématiquement dans le sens de *'ab*, «père» (pp. 53-54 et 352-353). Or, cette explication est sujette à caution et, dans certains cas, à coup sûr erronée. Par exemple, le nom AD-*ḫa-ra/ri/ru* est certainement identique à l'arraméen *hd'r* d'une tablette inédite de Bruxelles[102]) et AD-*ra-am* ne saurait être dissocié de *'drm* et de *hdrm* de l'anthroponymie biblique. De même, AD-*ra-ḫi-i* n'est pas distinct de ᵈ*Ad-du-ra-ḫi-i*, ni AD-*re-ḫi-me* de U-*ra-ḫi-mu* ou encore AD-ZALÁG-' de ᵈIM-ZALÁG et de *hddnwry*. Il semble donc que le signe cunéiforme AD possède la valeur syllabique *ad* plus souvent qu'on ne l'a pensé et qu'il peut marquer une forme abrégée *Ad(d)* ou *Had(d)* du nom du dieu Adad / Hadad.

8. L'auteur rattache le verbe araméen *ḥzy* à la racine sémitique *ḥdy* (p. 86). Ceci pose un problème vu que le syriaque *ḥāzā* et la transcription cunéiforme des noms araméens au moyen du signa *za* indiquent que la racine en question est *ḥzy*, «regarder», «prendre soin de». Par ailleurs, la racine verbale *ḥdw* est attestée en arabe avec le sens d'«imiter» et, en ugaritique (*ḥd*), dans l'acception «examiner». On la retrouve en araméen dans des noms comme *Ḫa-di-a-ni*, *Ḫa-di-ia-a-ni*, *Ḫa-da-an-nu* (cf. p. 160).

9. L'auteur fait dériver les noms *Ba-ḫi-a-ni* / *Ba-aḫ-ia-nu*, *Ba-ḫi-i*, *Ba-ḫa-a-a*, *Ba-ḫu-ú*, ainsi que les anthroponymes féminins *Ba-ḫu-tu₄* et *Ba-ḫu-ti-e* de l'akkadien *baḫû*, «maigre» (pp. 161-162, cf. p. 328), ce qui est un pis aller. Ran Zadok considère en effet — et à juste titre — que la constance de la graphie cunéiforme avec *ḫ* ne peut pas présupposer un *'ayin* ouest-sémitique qui correspond, dans l'orthographe néo-babylonienne et néo-assyrienne, tantôt à un *ḫ*, tantôt à un ', voire à un zéro orthographique (pp. 245-247). La conclusion dépasse cependant ces prémisses et l'auteur a eu l'heureuse idée de revoir son interprétation des anthroponymes en question dans les *Addenda* de l'ouvrage (pp. 430-431). En effet, tout s'explique si ces noms se rattachent à la racine *bġy*, «chercher, désirer», et signifient «Désiré» ou «Désirée». Le *ġayin* devait encore s'articuler en araméen ancien d'une manière distincte du *'ayin*, mais ne pouvait être indiqué comme tel dans l'écriture alphabétique: celle-ci indiquait les deux phonèmes au moyen du graphème *'ayin*. L'anthroponyme ugaritique *b'yn*, auquel Zadok se réfère dans le corps de son ouvrage (p. 308), pourrait éventuellement se rattacher à la racine *p'y*, «bêler», «gémir» comme une femme qui enfante (Isaïe 42,14). C'est de cette racine que dérivent les noms féminins *Pū'ā* (Exode 1,15), *Pu-'-i-tu₄*, *Pu-i-tu*[103]), dont R. Zadok ne fait pas état. Cependant, *b'yn* est toujours à Ugarit le nom du même militaire (*mdrġl*) ou du même groupe (toujours *bn b'yn*) de militaires, dont l'origine étrangère ne peut être exclue. Ceci donne plus de poids à une autre explication, finalement retenue par l'auteur (pp. 430-431): *b'yn* supposerait le passage *ġ* > ', dont on possède d'autres exemples dans les textes d'Ugarit[104]).

10. Selon l'auteur, les noms *Ba-ru-ḫa* et *Bé-ru-ḫa-'* (de préférence à *Bi-ru-ḫa-'*; cf. p. 131) se rattachent à la racine *brḥ* (pp. 340 et 344, n. 6),«fuir» en hébreu, mais «rendre limpide» au pa'el du syriaque. Ce faisant, Ran Zadok ne tient pas compte des noms *Ba-ru-ḫu*-DINGIR / *Ba-ru-ḫi*-DINGIR[105]) et *Ba-ri-ḫu*[106]). Il y a lieu de se demander si ces noms ne reflètent pas, en réalité, la spirantisation *k* > *ḵ*, tout comme *Nu-uš-ḫu*, *Na-áš-ḫu*, etc., qui transcrivent le nom divin *Nusku* de l'anthroponymie araméenne (p. 259). On aurait alors affaire aux noms «cananéens» *Barūk-'El* et *Barūkā'*, ainsi qu'au nom araméen *Barīk*, en grec Βαριχος.

11. L'interprétation du nom *Áḫ-ab-ú* est pareillement sujette à caution. Car il n'est nullement certain que le *-ú* représente le suffixe *-ūhu*, comme R. Zadok l'admet (pp. 195, 315) à la suite de M.D. Coogan[107]). En effet, on s'attendrait à ce que la forme araméenne ancienne eût conservé le *-h*, ce qui n'est pas le cas, comme le montrent les formes araméennes *'ḥbw* (VIIᵉ siècle av. n. è.)[108]) et *'ḥtbw* (début du Vᵉ siècle av. n. è.)[109]). L'absence de l'*aleph* dans les deux cas semble indiquer qu'il s'agit d'un nom akkadien plutôt qu'araméen. Peut-être a-t-on affaire à la finale *-ū* du locatif adverbial: «Un frère (est donné) pour le père», ce qui serait un exemple typique d'«Ersatzname» ou de «nom de substitution». Le locatif adverbial n'est cependant pas très productif en akkadien.

Nous ne voudrions pas achever ce compte-rendu sans souligner une nouvelle fois la valeur de l'ouvrage de R. Zadok. C'est une étude très fouillée, d'une honnêteté exigeante et traçant des voies dans un domaine encore peu exploré. On ne peut que souhaiter que sa qualité scientifique contribue à lui susciter des émules.

Leuven/Louvain, octobre 1979 E. LIPIŃSKI

* * *

100) Voir ci-dessus, n. 8.
101) Voir ci-dessus, n. 9.
102) O. 3655, ligne 11.

103) K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 64a. On ne peut cependant pas exclure un rapport entre l'hébreu *Pū'ā* et l'ugaritique *pġt*.
104) A.F. Rainey, dans *Lĕšonénu* 35 (1970-71), pp. 12-13.
105) K.L. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, p. 52b.
106) *Ibid.*, p. 276b.
107) M.D. Coogan, *West Semitic Personal Names in the Murašû Documents*, p. 110, cf. p. 68.
108) Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles, O. 3659, ligne 6.
109) *CIS* II,122, ligne 1. Cf. ci-dessus, n. 67.

The Peshitta and its manusripts.
A Review

Since I rarely allow myself these days the luxury of accepting a volume for review, I offer no apology for dealing in some detail with a work that permits me to return for a short while to problems which caught my interest a quarter of a century ago. Perhaps not every reader will devour this weighty volume with as much appetite as I did, and only those who have toiled in the vineyard of collating Peshitta manuscripts will fully appreciate the achievement of Dr. Koster. Hence, if I temper my praise of his erudition and diligence with some critical remarks, I should like this paper to be taken, as a whole, as the tribute of an old-timer to a recent doctoral candidate, who has carried out an extremely difficult and cumbersome mission.

Let me acquaint the reader, first of all, with Koster's achievement. Since the days of Sionita's edition in the Paris Polyglot (1645), the Syriac version of the Bible[2]) has been indispensable both for textual and exegetical studies. It is for almost one hundred years that the differences between the readings of an ancient Peshitta codex and the prints have intrigued students of Peshitta Philology[3]). The methodological and practical issues of a critical edition were finally summarized in a pilot study, a quarter of a century ago, by the present writer[4]). It was thanks to the leadership and perseverance of Professor P.A.H. de Boer that shortly afterwards the Peshitta Institute was founded in Leiden. Ever since then materials were assembled, collaborators and assistants got busy, and the first issues of the critical edition have come off the press.

Dr. Koster's work, then, is the first large-scale attempt at an interpretative effort of the vast experience gained in connection with the Leiden enterprise[5]). Formally, it is the doctoral thesis of a former assistant — probably somewhat reworked — written by a mature scholar who has had the benefit of gaining an intimate knowledge of Peshitta manuscripts through his work on the Leiden editorial staff. It reflects credit not only on the author but also on the Institute as a whole as well as on Dr. Koster's thesis director, Professor de Boer (p. 8).

Koster's study is conceived in the tradition of "textual histories" that are intended to supplement the actual editions[6]). It is, as remarked, the first large-scale history of the manuscript evidence of a book of the Peshitta, and it is exhaustive, as well as exhausting. While not all the manuscripts are reflected in the Leiden edition as it stands, the study is backed up by the material of almost one hundred manuscripts collated for the Institute.

Let me start with what to me seems the most important result claimed by the author (see summary, p. 529). The text of the Peshitta — in Koster's interpretation of the evidence — develops away, further and further, from its primary form which was more akin to the Hebrew (MT). The process, as we shall see, is both linguistic and exegetical, i.e. Koster claims that a certain exegetical ("targumic") flavour is secondary rather than primary. This, as will be admitted, is a rather exciting result — should it turn out to be correct. We shall come back to this point.

Typologically — though not by necessity *in specimine* — the primary type of the Peshitta is represented for Exodus by the famous MS BM (= BL) Add 14425, noted in the Leiden edition as 5 b 1 and known to all students of the history of Peshitta studies as Barnes-Pinkerton's D[7]). Since MS 5 b 1 is the only manuscript that can be said to be deviating considerably from the overall standard, it has always been a matter of speculation to what extent it is a core-specimen of a different tradition, a leftover of an earlier stage or a secondary harmonization outside the Peshitta tradition. In any case, it seems pretty obvious that Koster's views about the history of the Peshitta text are largely influenced by his analysis of 5 b 1 — and justifyably so. We shall therefore have to take a hard look at that view, even though a review cannot do justice to the entire problem. The Barnes-Pinkerton controversy of 1914 thus remains the cornerstone of the discussion a threescore of years later.

It is the major task of a textual history to try and get some order into the mass of readings. Preferably, the student of textual tradition hopes to establish stemmatic relationships which can lead to the delimitation of subgroups. The user of the Leiden Peshitta notices that MSS have been divided into subgroups (A, B, C etc), and such subgroups are dealt with by Koster. But not all users of the edition and of Koster's work are specialists in the Peshitta. For the benefit of the general Biblical Philologist it ought to be stated clearly that the subdivision of Peshitta MSS

1) M.D. Koster, *The Peshiṭta of Exodus — The Development of its Text in the Course of Fifteen Centuries*. Assen/Amsterdam, Van Gorcum, 1977 (24 cm., XIX + 650 p.) = Studia Semitica Neerlandica no. 19. Price: Dfl. 198.00. ISBN 90 232 1503 6.
2) Unless otherwise stated, I am using 'Bible' in the sense of 'Old Testament'. Cf. my remark in *Vetus Testamentum Supplement* 1975, p. 71. I shall usually spell 'Peshitta' rather than 'Peshiṭta'.
3) This type of critical study may be said to have started with Cornill's introductory chapter to his commentary on Ezekiel (1886; p. 137f). Cornill's study was conceived in the wake of the new philological awareness created by Wellhausen and Lagarde, and it must be judged in that spirit. Cornill's opinion about the Codex Ambrosianus of the Peshitta has long been taken as a classical example of a philological howler. At the time it did contribute to the confusion as well as to the recurring attitude that a very early codex was judged to be secondarily corrected. It is one of the results of the Leiden edition — as one can see conveniently from Koster's analysis — that we are now in a better position to recognize that while the Ambrosianus is a representative of the ancient standard text, it is not a particularly good specimen.
4) First results were presented at the 1954 Congress of Orientalists and printed in its Proceedings. It was in Cambridge that I made the acquaintance of Professor E. Hammershaimb of Aarhus who had just proposed to the then newly founded International Organization for the Study of the Old Testament, that an edition of the Peshitta should be undertaken. Finally, publication of my pilot study took place as "Prolegomena to a critical edition of the Peshitta" in *Scripta Hierosolymitana* 8 (1960) = *Text and Language in Bible and Qumran* (1960) 163-202 (= *TL*). All previous editorial attempts are reviewed there. The classical summary of half a century ago remains L. Haefeli, *Die Peschitta des Alten Testamentes* (1927).
5) It was preceded by the much less ambitious volume of P. B. Dirksen, *The Transmission of the Text in the Peshiṭta Manuscripts of the Book of Judges* (1972). The only other large-scale investigation of Peshitta Bible manuscripts is that contained in the Johns Hopkins dissertation of Leona Glidden Running on the Peshitta of Isaiah (1964). It is somewhat astonishing that one does not find any reference to Dr. Running's material in Koster. Note also her summaries in *Andrews University Seminary Studies* 1965-66.
6) In the field of Biblical Philology the most recent examples are the volumes prepared by Robert Hanhart and John Wevers in the Göttingen Septuagint series.
7) That is the siglum used in the Barnes-Pinkerton discussion, *JTh St* 15 (1914) 14f. Cf. *TL* 176f.

does not really yield stemmatically meaningful units in the sense of the Rahlfs-Ziegler tradition. Hence it is entirely appropriate that these sigla do not appear, as a rule, in the Leiden apparatus, and Koster's work is an implicit justification. Perhaps one does not like to include negative statements. But in this case it ought to be stated that the subgroups have no stemmatic value.

We have, thus, "ancient" MSS as a subgroup, just as we have "later" MSS, subdivided into Western and Eastern. We have Lectionaries and we have *Shemahe*- MSS (which turn up, again, under the hallowed misleading title as "massoretic"). This has nothing to do with textual sub-crystallizations,notwithstanding the fact that a few codices can be conceived of as belonging to a "family". The "ancient" MSS are those written up to ca 1100 C.E., and some later MSS show special affinities to this early subgroup. By and large, the text of the pre-1100 MSS[8]) emerges from the analysis as the text of the Peshitta, especially if most of these MSS agree, in contrast to later ones (note especially p. 154f.) It goes without saying that there are certain readings of interest for the Biblical Philologist which occur in later MSS only.

As a point of method, it can be argued that the analysis of collations must be carried out for each book of the Bible, since the structure of evidence need not be the same in each case. Koster is aware of this and does not claim general validity for his analysis. However, the facts as presented by him agree to such an extent with what we have been led to assume on the basis of previous studies that I doubt whether his work has to be repeated for other books. To be sure, there would be changes of emphasis and borderlines, but I tend to expect that no major differences in configuration would emerge from a set of parallel inquiries.

One may hold that a reviewer is but to report or criticize. Yet, at this juncture I cannot refrain from expressing feelings of both satisfaction and wistfulness. If Koster's analysis of the status of MSS written up to the 11th century is basically correct — and I can see no reason to deny that — his results uphold to a remarkable degree what I had projected a quarter of a century ago on the basis of small samples[9]). To be sure, the full significance of "ancient" MSS as a subgroup can be evaluated fully only once we can compare later subgroups, as now done by Koster. And, as suspected at the time, a few details elude us without the corrective of vast collations from later MSS. Also, only a very detailed study can decide where the exact dividing line between early and late MSS is to be drawn[10]). For me personally, Koster's exhaustive analysis is a welcome corroboration of what I have maintained all along. The textual facts of the Peshitta are not of the type that need collations of a hundred MSS for the edition of a book. If an edition of the Peshitta is not meant as an exercise in the entire inner-Syriac development[11]) — a subject of interest for very few scholars — but as a textual-exegetical tool for the Biblical Philologist, very little would have been lost had the advice been accepted to publish an *editio minor*, based on the pre-1000 (or 1100, as the case may be) MSS. Since my many projects do not permit me to carry out at present my own analysis of the material in the Leiden Peshitta, I may be pardoned for welcoming the results which emerged in this study of a distinguished member of the Leiden Institute itself. These results — the emphasis is all mine — are the more welcome since neither Koster (nor Dirksen, before him) set out to establish that point, and the nature of the edition was of no direct interest to them.

There remains another result to be pointed out, hardly of less interest to the Peshitta Philologist. Due to the very fact that this is by far the most ambitious analysis undertaken, I do not think I am entirely wrong in assuming that Koster's findings may have influenced the director of the Peshitta Institute to revise his editorial principles[12]). If this assumption is correct — whether in direct connection with the dissertation or in a more general way — this is a step of importance. The 1100 C.E. borderline has now been fixed as regards the full publication of collations. It is a somewhat unusual step for an editorial enterprise of this stature to introduce a major change of procedure soon after the initial volumes have been published. While I personally can only congratulate the editor on that decision — and whomsoever helped him make up his mind in that direction — I cannot but ponder: had such a decision been adopted back in 1956, the edition of the Peshitta might long have been completed and a whole generation of students might have already benefited[13]).

Let us return to Koster's findings as regards the grouping of MSS. We have already seen that in spite of a few family relationships, the material does not yield to stemmatic subgroupings[14]), and categorization remains entirely formal: ancient, Western, Lectionaries etc. The Biblical Philologist concludes that *grosso modo* no Biblical text tradition, whether Hebrew or versional, yields to the Lagardian-Lachmannian model. For the Hebrew we knew it all along; for the Greek, Wevers' editions have lately practically done away with the old model, even though some subgroups are salvaged; for the Targum the method was never attempted and for the Latin and Arabic it yields little. Now the Peshitta turns out to have a similar type of problem — as was to be expected — and the subgroupings are merely chronological-denominational[15]) or liturgical.

---

8) More specifically, Koster has thought in terms of a hypothetical standard for the first part of the ancient period. This he termed BTR (p. 2), to allow for the configuration where Ms 5 b 1 and the MSS up to the 8th century agree against later MSS. For the moment I shall simply register that I am not happy both with the analysis of facts which led to yet another abuse of the term TR (= Textus Receptus) and with the attempt to maintain dubious subgroupings. For the pre-1100 (or ca. 1000 C.E.) line cf. also Dirksen p. 41.

9) Cf. *TL* p. 200. On the basis of the samples I suggested at the time the tenth century as a dividing line. In any event, ca 1000 C.E. is a convenient date, and since we do not possess enough dated MSS of the 11th century, I would not be dogmatic about the exact line to be drawn.

10) Looking at various data of Koster (cf. e.g. pp. 185, 378, 527f) one notices the possibility of two lines, about 900 C.E. and about 1100 C.E.

11) Cf. the alternatives as phrased *TL* p. 168f.

12) Note the *Preface* to the Genesis-Exodus volume (I,i) of the Leiden Peshitta (1977). Thanks to Professor de Boer's unfailing courtesy I see, while writing this review, that this system is kept to in Part II,ii (1978).

13) I did not hide my feelings on that subject in the opening footnote to my "Prolegomena" (*TL* p. 163). But, then, almost a quarter of a century has passed.

14) Note some stemmatic attempts such as p. 253, 324, 367, 439.

15) For some reason it is not really made clear that even this kind of categorization hides a major problem. Our manuscript evidence is such

Koster's findings for the denominational division may be summed up thus: while later Western MSS are, on the whole, somewhat different from the pre-1100 standard they are closely connected. Eastern MSS, on the other hand, turn out to be the basis of what will later on emerge as the standard text of the prints (p. 531).

Having said this much about the interesting results of Koster's analysis, I do not wish to detract by way of criticizing odd details. But I cannot conclude this review without uttering some misgivings about what seem to be slightly more than minor details.

My first remark concerns what may look like an issue of bibliography. But it is far-reaching, and I am afraid it has influenced the material judgment of Koster. I do not wish to be a stickler for bibliographical perfection, and I am fully aware that seasoned scholars who roam from one area of Semitic and Biblical studies to another are always likely to miss some piece of information. But it is a different matter if a doctoral candidate misses almost the entire recent literature on the subject! For me this is a bit hard to swallow. To be sure, the old rule applies for students of theology or Semitics: *hebraica non leguntur*. Koster seems completely unaware — in spite of notes in international bibliographies — that there is a flourishing center of Peshitta studies in Jerusalem from which doctoral dissertations emerge. With all due modesty, Koster's study has suffered considerably from this lack of information[16]).

It is not only Jerusalem dissertations that are unknown to Koster. Above (n. 5) I referred to Dr. Running's work which remains unmentioned. Yet, worst of all, it turns out that Koster is unaware of the fact that the one manuscript that is decisive for his entire argument — i.e. MS BM (= BL) Add 14425 (5bl), in its Exodus part, was the subject of a thesis written a quarter of a century ago! Since Koster builds his argument — to a large extent on the basis of this MS — on the construction, that the development of the Peshitta text points in a direction away from the original more MT-like type, this omission cannot be easily brushed aside. Instead of a reasoned argument against his predecessor, we get an analysis which hardly scratches the surface of the real issue. I am extremely distressed that I have to point this out, but I would fail in my duty as a reviewer were I to keep silent.

This, then, forces us back to the most important single issue to which Koster rightly apportioned a considerable part of his book (about one sixth of the volume, p. 55f, 177f.). In 1952[17]) H. Gordon wrote his Manchester MA thesis on the subject: *The Syriac text of the Book of Exodus in MS BM Add 14425 compared with the MT and the Peshitta*[18]). Gordon — and after him Wernberg-Møller — started off from the well-known fact that seventy years ago Barnes and Pinkerton (cf n. 7) came to diametrically opposed results as regards the nature of 5 b 1. Whereas Barnes viewed that codex as a MT-oriented revision of the standard Peshitta text — even though this was the earliest dated biblical MS — his student Pinkerton took that MS to represent a pre-form of the standard Peshitta[19]). Koster now comes down squarely on Pinkerton's side, i.e. his analysis points to the typological priority of 5 b 1 and against the assumption that it represents the result of a textual MT-oriented revision. It would have been more fruitful for the volume under discussion had Koster been aware that the only other analysis of Exodus came to the opposite result[20]).

I do not think this reviewer can be expected to remedy this defect. I submit that the entire work of Koster has to be reexamined carefully and all judgment be suspended meanwhile. Only once the problem of MS 5 b 1 is settled, once and for all, shall we be able to judge whether there is substance to Koster's suggestion as regards the general trend of a development of the Peshitta text, away from its MT-type origin[21]).

---

that we simply do not possess Eastern codices from before the pre-1000/1100 borderline. And, after all, we possess only two pre-1000 codices of the entire Peshitta, one of which is only about three quarters intact. These basic facts somehow get lost in the juggling of sigla. Incidentally, I am gratified by the prominent position accorded by Koster to MS 8 a 1 (p. 170f.) which is none other than Paris Syriac 341. Today it seems absolutely incredible that I had to "discover" that codex for the student of the Peshitta (cf. *Bulletin John Rylands Library* 37 (1955) 431) and that the first use of it was made in my sample in the "Prolegomena".

16) All the following (Hebrew) dissertations written by my students are pertinent, one way or the other, and were mentioned in reviews or lists in good time to be used for a 1977 publication:

I. Avinery, *Syntaxe de la Peshitta sur le Pentateuque* (1973)

Y. Maori, *The Peshitta Version of the Pentateuch in its relation to the sources of Jewish Exegesis* (1975)

C. Brovender, *The Syriac shemahe Manuscripts — a typological and comparative study* (1976).

By the way, some further aspects of Peshitta Philology will be discussed in the forthcoming dissertation of S. Assif, *The Bible Version of Jacob of Edessa — diachronic studies in Syriac linguistics.*

It would lead us too far away from our subject were we to discuss examples (cf. also n. 21). Thus, e.g., Koster underpins his theory of gradual change of the Peshitta tradition by assuming that the original Syriac version was not "Syriac" enough. Consequently, he builds on statements to the effect that it was the genius of the language itself which was responsible for textual changes, or that Syriac is a language in which syntactically much is possible (p. 193; incidentally, this is Koster's way of putting it, not Nöldeke's). Since Avinery's work is the first attempt to substitute exact facts for the fancy of generalities, it is a pity that Koster was unaware of it.

17) The date in the microfilm I am using is not clear enough to be read. It looks like 1952, but might be 1957. I have not rechecked with the Manchester University authorities. Somehow I have a very faint recollection that when I talked about my interest in Peshitta MSS with the late Professor H. H. Rowley when I lectured in Manchester in 1953, it was he who drew my attention to that thesis. But this may be a phantom recollection.

18) I realize that Dr. P. Wernberg-Møller in his study of the Genesis part of 5 b 1 (*JSS* 13 (1968) 136f) was unaware of that thesis. Koster could have found the bibliographical reference, for instance, in Maori's work.

19) It would lead us too far afield were we to explore the background to that controversy in light of previous statements concerning the character of the Ambrosianus or the Florentinus, on the one hand, and issues in the field of NT-Peshitta, on the other. Note also *TL* p. 176.

20) Theoretically, the results for Exodus may contrast those worked out for Genesis. This, however, would be a rather amazing state of affairs.

21) Koster's analysis of the variants of 5 b 1 will certainly be of value, and a thorough comparison with Gordon's results may decide the issue. Somehow I suspect that the matter is more complicated and that the inquiry has to be more sophisticated, linguistically speaking, not to mention the old question of Aphrem's biblical quotes. To illustrate, I shall offer as a random example a question from the first set of instances I encountered in Koster's discussion (p. 55).

Ex 32,7 the Hebrew reads: *lekh red*. The entire Peshitta tradition renders this: *ḥoth zel lakh mekka*. To be precise, the Ambrosianus alone omits *lakh* — and I am not absolutely convinced (in contrast to Koster in the Leiden Peshitta, p. 194) that this is merely a scribal mishap. But neither this is my point, nor the question why *mekka* is added (the Peshitta might have been influenced by Dt 9,12). Now, in this standard rendering

A final point — less central to Koster's argument, but of no little consequence in any discussion of the character of the Peshitta. The only previous exercise of studying an Exodus text on the basis of a large number of manuscripts is Arthur Vööbus' study of Exodus 15. He studied those MSS in connection with his interest in Peshitta antecedents. Specifically, he was interested to point out affinities to the Palestinian Targum which — to his mind — emerged from an analysis of those variant readings[22]). The study of Vööbus has been subjected to an extensive critique by Koster (p. 198f) which quite properly referred to my own review of Vööbus, written twenty years ago[23]).

While, on the whole, Koster concurs with my views, his wording (pp. 200; 596f) forces me to emphasize that I should like two issues to be kept apart. Disproving Vööbus' attempt to prove the origin of P from Targumic antecedents on the basis of variants in Peshitta MSS is not the same as negating the Targumic origin of P. Koster's work is an analysis of the collations from Peshitta MSS and, methodologically speaking, it was not designed to explore the issue of Targumic origins. I do not know whether Koster possesses at all the tools to undertake such an inquiry. In any case, I cannot quite see why a cautious student should have persuaded himself that his analysis was sufficient to pronounce on the Targumic origin of the Peshitta — a tasty morsel to bite off, but easy to choke on. Vööbus may be off the mark, as he probably is. That leaves the issue of the Targumic origin of P where it was before. It is possible that we have a terminological misunderstanding, and the argument may have become obfuscated by another issue, namely whether the Targumic basis of P is more akin to Onqelos than to the Palestinian type of Targum or vice versa.

Leaving aside that secondary problem, I should like to make it quite clear that I cannot share Koster's contention that the Targum-like character of P is the outcome of the later history of that version and that it does not lie at its roots[24]). I regard this claim of Koster as unproven, and I think it is highly improbable. Allowing for all the differences of opinion and detail, I believe in the basic soundness of the views uttered by Perles and all his successors. Let me illustrate this point, again, with an example which Koster ought to have noticed in this context, i.e. a problem posed by a reading of 5 b 1[25]).

The text of Ex 16,29 reads in the Hebrew: *ʾal yeṣe ʾiš mimǝqomo*. The standard text of P (Koster's BTR) renders this: *la nepoq naš men tǝraʿ bayteh*. This can hardly be called a verbatim rendering, and the exegetical aspect is a problem in its own right. The intriguing point, however, is that 5 b 1 reads *tǝḥumeh* instead of *tǝraʿ bayteh*. If anything, this is a much more pronounced 'targumic-exegetical' way of rendering[26]). I do not wish to decide at present whether "Targumisches Profil" is really the best term to describe the non-verbatim character of the Pentateuchal Peshitta. Such a term assumes certain positions as regards the interrelationship of halachic and non-halachic exegesis on the one hand and targumic literary crystallization, on the other. There is enough material in the dissertation of Maori to enrich such a discussion. In any event, we may be encountering instances of competing exegetical traditions in 5 b 1, as contrasted with standard-Peshitta traditions, any of which may or may not tally with a tradition in Aphrem. In my submission, this is an extremely far cry from claiming that the type of exegetical character encountered — term it targumic or not — stands at the end of the textual development of the Peshitta.

I have dwelt at some length on some points, because Koster's work, as a whole, is an important contribution to the field. All those who know the despair of the philologist who gets bogged down by collations and loses sight of his target, will appreciate this attempt to make sense out of the thousands of seemingly unconnected details. This reviewer is grateful to Dr. Koster that he gave him an opportunity to reflect anew on some basic questions of Peshitta Philology, and he looks forward to future contributions from Koster's erudite pen.

Jerusalem, April 1979 M. H. GOSHEN-GOTTSTEIN

* * *

the order of the verbs is inversed: Hebrew *lekh red* is inversed in *ḥoth zel*. Ms 5 b 1, however, does not share that inversion and renders: *zel ḥoth lakh* (I have checked the reading in the photograph at my disposal). This order of verbs stands certainly closer to MT. In Koster's view one would have to assume that 5 b 1 represents the original type of order which — for some not so clear reason was then inversed in the rest of the P-tradition. There is just one hitch in that reconstruction of textual dynamics. In Syriac we have *zel ḥoth* (Ex 19,24) and we have an idiomatic *zel lakh*. But I am not aware that Syriac has *ḥoth lakh*. I would require evidence to be convinced that **ḥoth lakh* is "well-formed", as linguists nowadays would say. I can imagine a corrector who inversed in accordance with MT and unwittingly left the original *lakh* (idiomatic after *zel*) in its place. I would require strong proof to convince me that this is the reading of the '*Ur-Peshitta*'. In short, the linguistic inquiry into the relationship of 5 b 1 with the standard tradition has to become much more sophisticated, before this major problem can be solved.

[22]) A. Vööbus, *Peschitta und Targumim des Pentateuchs* (1958)

[23]) *JSS* 6 (1961) 266f.

[24]) I cannot say I am happy with Koster's final formulation (p. 212). He says: "In as far as one can speak of a 'Targumisches Profil' in P, this is therefore to be found not at the beginning but at the end of the development of its text".

[25]) Much of the material in Maori's dissertation is pertinent and might have guided Koster's treatment. Cf. especially ch. xi, p. 259f.

[26]) Cf. the discussion by Maori, p. 282f.

Sur le rôle de la forme relative en tigrigna

Rainer Maria VOIGT, *Das tigrinische Verbalsystem*, Berlin, Dietrich Reimer, 1977 (24 cm., 470 p.) = Marburger Studien zur Afrika- und Asienkunde, Serie A: Afrika, Band 10. DM 40.–.

Avec la publication du livre de R.M. Voigt sur le système verbal du tigrigna les études éthiopiennes viennent de s'enrichir d'un ouvrage d'une qualité exceptionnelle, conçu dans la meilleure tradition de l'orientalisme allemand. C'est un événement non seulement au niveau du tigrigna, durement négligé puisque les derniers livres publiés en occident sur cette langue datent d'il y a 40 ans environ, mais aussi dans le domaine de la linguistique éthiopienne en général où les travaux de ce sérieux et de cette ampleur sont assez rares de nos jours. Basé sur une thèse de

doctorat soutenue à l'Université de Marburg en 1974, le livre de R.M. Voigt traite d'une manière très détaillée tous les emplois possibles du verbe conjugué en tigrigna, permettant d'entrevoir l'extrême complexité et richesse du système verbal de cette langue et l'énorme distance parcourue par les langues néo-éthiopiennes par rapport au système minimal à deux temps du guèze. Le tigrigna possède sans doute l'un des systèmes verbaux les plus compliqués du sémitique, n'ayant d'égal, peut-être, que le néo-syriaque. Il dépasse de loin en complexité celui de l'amharique, qui pourtant ne pèche pas par excès de simplicité, pouvant employer jusqu'à 4 formes là où l'amharique n'en emploie qu'une seule; ainsi par exemple au présent-futur composé de l'amharique *yadärgall* correspondent en tigrigna: *yǝgäbbǝr*, *yǝgäbbǝr allo*, *yǝgäbbǝr ǝyyu* et *kigäbbǝr ǝyyu*. Le fantastique foisonnement de formes verbales simples, composées et sur-composées est répertorié consciencieusement et avec une remarquable compétence dans cet ouvrage dont l'un des principaux mérites réside dans l'extrême richesse du matériau sur lequel il est basé. La plupart des exemples cités sont tirés des publications datant d'après la deuxième guerre mondiale, donnant ainsi une idée claire de la langue littéraire contemporaine. De fréquentes et très pertinentes comparaisons avec l'amharique et occasionnellement avec d'autres langues éthiopiennes permettent de placer certains phénomènes dans le cadre plus large du néo-éthiopien, tandis qu'une tentative d'explication historique des deux formes de base *gäbärä* et *yǝgäbbǝr*, à partir de l'opposition entre état et action — sans doute une sorte de tribut de rigueur à la linguistique comparative dans une thèse de doctorat — est proposée dans l'introduction.

Le livre comporte quatre parties consacrées chacune à l'une des formes verbales de base — parfait, gérondif, imparfait et jussif-impératif. Dans chaque partie les verbes sont traités d'abord sous leur forme simple, puis en composition avec des auxiliaires. Là, l'auteur introduit une innovation intéressante en incluant parmi les auxiliaires, outre la copule et les verbes *konä*, *allo* et *näbärä*, aussi les «auxiliaires descriptifs» comme *ṣänḥe* «attendre», *täräfä* «rester», *ḥadärä* «passer la nuit», *wäʿalä* «passer le jour» etc. qui ajoutent une qualification aspectuelle au processus exprimé par le verbe auxilié. A l'intérieur des quatre parties chaque élément de base est envisagé sous sa forme positive et négative, indépendante, relativisée et subordonnée par une conjonction, puis les formes accompagnées d'auxiliaires (simples et composés) sont examinées à leur tour selon le même schéma. Cette approche, malgré un certain automatisme, enrichit considérablement le contenu du livre qui réussit ainsi à couvrir de larges chapitres appartenant à la structure de la phrase plus qu'au système verbal proprement dit. Ceci s'applique tout particulièrement à tout ce qui concerne l'emploi de la forme relative du verbe et il faut féliciter l'auteur d'avoir accordé, à ma connaissance pour la première fois dans l'histoire des études éthiopiennes, une place aussi importante et si bien méritée à cet élément capital de la structure du sémitique éthiopien. C'est aussi à la forme relative que vont se référer les remarques qui suivent, remarques qui peuvent souvent être considérées comme l'écho de quelques préoccupations de l'auteur de ces lignes plutôt que comme des corrections apportées à cet excellent ouvrage.

*

De nombreux chapitres et paragraphes du livre sont consacrés à ce que l'auteur appelle les *Kopulasätze* c'est-à-dire des constructions comportant un verbe sous sa forme relative et la copule. L'exposé minutieux de toutes les combinaisons possibles, recueillies par l'auteur dans ses sources, d'un verbe relatif — positif ou négatif, simple ou composé, relativisé dans ses deux composantes ou dans une seule, avec la copule à son tour — positive ou négative, simple ou composée, indépendante, subordonnée ou élidée — constitue une preuve éclatante de la richesse presque accablante de la syntaxe du tigrigna. Le lecteur se sent littéralement submergé par la multitude des formes, d'autant plus que l'approche «atomiste» de l'auteur lui dicte de classer les constructions selon des critères formels, au détriment de la fonction ce qui aurait permis sans doute de réduire considérablement le nombre des catégories. Il est vrai que le livre propose des explications d'ordre général concernant les constructions à verbe relatif et copule mais celles-ci aussi sont réparties entre trois des quatre parties principales consacrées respectivement au parfait (p. 99-104), au gérondif (p. 173-175) et à l'imparfait (p. 296-298, 315, 353-354, 380). De cette façon certaines définitions sont formulées dans la première partie, à propos du parfait (par exemple la distinction entre la phrase coupée et la construction à verbe relatif + copule ou la distinction entre un relatif concret et abstrait) tandis que d'autres, non moins essentielles (comme le caractère du complément de copule dans la phrase coupée ou le parallélisme entre l'adjectif et le verbe relatif servant de complément à la copule) sont reléguées dans la troisième partie. Il semble qu'une sorte de résumé «horizontal» faciliterait au lecteur de saisir l'unité fondamentale entre certaines constructions, quelle que soit la forme du verbe relatif qui sert de point de départ à la classification.

Dans sa première analyse des constructions comportant une forme relative et la copule (p. 100-102) l'auteur distingue très justement entre ce qu'il appelle les *Kopulasätze* (phrases coupées), c'est-à-dire les cas où le relatif sert de sujet à la copule accompagnée de son complément prédicatif (autrement dit de son attribut), et les *Kopulativsätze* dans lesquelles le relatif est placé directement devant la copule, c'est-à-dire qu'il occupe la place du complément prédicatif. Toutefois cette distinction est vite abandonnée au profit du seul terme *Kopulasatz*, la deuxième construction étant définie comme le résultat de la transposition de la copule après le relatif et par la suite la phrase coupée et le relatif + copule sont traités ensemble. Or, il y a une différence fondamentale dans la fonction et dans la structure de ces deux constructions, que l'auteur définit d'ailleurs correctement, mais à laquelle il ne semble pas attribuer un poids suffisant.

1. La phrase coupée

La phrase coupée (*cleft sentence* en anglais) représente un procédé syntaxique permettant de transférer l'emphase, qui repose naturellement sur le prédicat verbal d'une proposition verbale, sur un autre membre de la proposition. Ceci consiste en ce que le verbe est abaissé au niveau d'un nom, en prenant par exemple la forme relative, et reçoit une fonction de nom — celle du sujet. Par contre le membre de la proposition que l'on veut mettre en relief devient prédicat, ou dans les langues qui n'emploient pas

de propositions nominales, complément de la copule[1]). C'est ainsi que la proposition simple *təmali Ḥagos nəkälbu bəṭäbänğa qätälo* «hier Ḥagos a tué son chien avec un fusil» peut devenir tour à tour *təmali nəkälbu bəṭäbänğa zəqätälo Ḥagos əyyu* «c'est Ḥagos qui a tué hier son chien avec un fusil», ou *təmali Ḥagos bəṭäbänğa zəqätälo nəkälbu eyyu* «c'est son chien que Ḥagos a tué hier avec son fusil», ou *təmali Ḥagos nəkälbu zəqätälo bəṭäbänğa əyyu* «c'est avec un fusil que Ḥagos a tué hier son chien» et *Ḥagos nəkälbu bəṭänänğa zəqätälo təmali eyyu* «c'est hier que Ḥagos a tué son chien avec un fusil», selon que l'on veut mettre en relief le sujet, le complément d'objet direct, le complément d'instrument ou l'adverbe de la proposition sous-jacente. D'autres membres de la proposition sous-jacente peuvent ainsi recevoir un poids particulier à condition de ne pas représenter son prédicat verbal.

La phrase coupée en tigrigna présente certaines caractéristiques qui lui sont propres et qui ne se manifestent pas normalement dans d'autres constructions dans cette langue. Ceci s'applique aussi bien au sujet qu'au complément de la copule et, secondairement, à la copule.

a. Le sujet dans la phrase coupée. Le sujet de la phrase coupée est représenté par un verbe relatif qui constitue la forme nominalisée du prédicat verbal de la proposition sous-jacente. Il semble que la distinction entre un relatif concret (correspondant à un participe) et un relatif abstrait (équivalent d'un infinitif) (p. 100-104) n'a pas de portée en tigrigna étant donné que dans cette langue toutes les phrases coupées ont une structure de base unique. D'ailleurs la distinction entre le relatif concret pour exprimer le sujet et le complément et le relatif abstrait pour tout le reste adoptée par l'auteur d'après H. J. Polotsky, qui l'avait établie à partir de l'anglais où le relatif concret est introduit par un pronom (*who*, *whom*, *whose* etc.) et le relatif abstrait par une conjonction (*that*) ne pourrait s'appliquer au tigrigna qui ne connaît qu'une seule marque de relativisation *zə*/*ə*[2]). De même une autre classification en relatif concret pour le sujet et relatif abstrait pour tout le reste, citée par l'auteur et obtenue pour l'amharique selon que la copule est en accord avec le verbe relatif ou qu'elle reste à la troisième personne du masc. sing.[3]), n'est pas pertinente pour le tigrigna où, normalement, la copule est toujours en accord avec le sujet du verbe relatif. Quant à la possibilité de remplacer le relatif abstrait par un infinitif, possibilité qui représente un autre critère permettant de distinguer entre le relatif abstrait et le relatif concret en amharique, elle est tout-à-fait exceptionnelle en tigrigna : *kəmməhar ilka məggədalka ʿaša ika* (NAF 37/19)[4]) «c'est par bêtise (littéralement «tu es bête») que tu te mortifies en disant 'que j'apprenne'».
Il se peut qu'en tigrigna la nominalisation de la forme relative du verbe ne pas ressentie comme totale, à l'encontre de l'amharique où celle-ci s'accompagne de l'article défini (p. 300), quoique des exemples surprenants existent : *əti zəkädos nabäy eyyu* (MIB 24/6) «où est-ce-que j'irai?»[5]).

Tout verbe peut être relativisé et devenir sujet d'une phrase coupée, même la copule, qui se construit alors à partir de la racine *kwn* ou le verbe d'existence : *zaqunay eyyä zəkäwwən* (NIZ 5/14) «c'est diacre que je serai»; on invite des moines à un repas mais ils répondent *ayfalnan, ab subaʿe ina zällona* (MWḤ 16/22-23) «non, c'est en retraite que nous sommes». Souvent le verbe relativisé est à un temps composé, les deux composantes portant la marque de relativisation : *əntay əyyu zəbəl zällo* (MIB 27/18) «qu'est-ce qu'il est en train de dire?»; *bäti zämänʼti gəna, nəggəd, bəməṣʼaññan agmalən iyu zəmmaläs zənäbärä* (NAF 7/7-8) «mais à cette époque-là c'est par des bêtes de somme et des chameaux que la marchandise circulait». Toutefois si un gérondif entre dans la composition il reste sans la marque de relativisation, tout en correspondant à une forme relativisée : *məsʼu abti ʿarat iyä kof ilä zənäbärku* (MIB 97/20-21) «c'est sur le lit que je m'étais assise avec lui»; *afqirkiyyo zənäbärki nəmäṣaʾi nabraki iki* (MIB 69/1-2) «c'est pour ta future situation que tu l'avais aimé».

b. Le complément de copule. Plus extraordinaire encore que l'emploi d'un verbe comme sujet d'une proposition est la nature du complément de la copule dans la phrase coupée. Dans une proposition ordinaire à copule le complément peut être uniquement un nom (substantif, adjectif, participe, verbe relatif) ou un pronom — seuls, ou accompagnés de quelques prépositions ou de la marque d'appartenance *nay*. Dans la phrase coupée, par contre, n'importe quel membre de la proposition sous-jacente peut précéder la copule et lui servir de complément. L'auteur cite (p. 296) le sujet, une expression adverbiale, un gérondif et une proposition subordonnée. A cette liste il faut ajouter les différents compléments du verbe, celui d'objet direct : *məḥmay ab mäwädda'taʾu ḥəfrätən wərdätən əyyu zäməṣṣə* (NAF 9/2-3) «ce que la médisance apporte à la fin c'est la honte et l'humiliation», d'objet indirect : *nərəʾəsom iyom ziʾayyu* (NAF 15/11) «c'est pour eux-mêmes qu'ils travaillent», ou prédicatif : *nəbəṣotäy ḥagäz ab kəndi zəkonom, ṣorən ṣägämən əyyä zəkonom zälloku* (MWḤ 28/19-20) «au lieu d'être un secours pour mes compagnons c'est un fardeau et un tracas que je suis pour eux»; *ṣaʿda ləbsi zəläbäsu wättadärat əyyom zəmäsälu* (268/14-15) «ils semblent des soldats vêtus de blanc» (littéralement «ils sont des soldats vêtus de blanc qu'ils semblent»), ainsi que le discours direct : *gälä nəgbärällu eyyä zəbəl zälloku* (MWḤ 11/11) «ce que je suis en train

[1]) Polotsky, H. J., *Études de syntaxe copte*, Le Caire, 1944, p. 58-62.
[2]) *Ibid.* p. 68.
[3]) *Cf.* Goldenberg, G., «Studies in Amharic syntax», *Journal of Ethiopian Studies*, t. 3 no 1 (1965), p. 16-17.
[4]) Pour la transcription j'ai adopté la méthode employée par l'auteur avec quelques légères simplifications. Lorsque les citations se rapportent aû livre sous revue seules la page et la ligne sont indiquées. Les autres publications citées sont les suivantes :

EWN	*Eritrean Weekly News* ou *Nay Ertra sämunawi gazeṭa*
KM	Asräs Täsämmạ, *Kələttä mäfatəḥ*, sans lieu, 1961 calendrier éthiopien
MIB	Ar'aya Bälay, *Män-əyyu bädäläñña*, Asmära, 1958 c.é.
MHQ	Həzbawi hayl̇ətat ḥarənnät Ǝrtra, *Mahdärä qalat*, sur le terrain, 1975
MWḤ	Yəsḥaq Gäbrä Iyäsus, *Marqosay, wäyni məs ḥəmbaššay*, Asmära, 1965 c.é.
NAF	Mängəsti Ertra-kəfli təmhərti, *Mäṣḥaf nəbabən astäwaṣ'o fəltätən — nəsaləsay kəfli*, Asmära, 1962
NIZ	Abbäba Täsfägyorgis Bäʿattay, *Nəmän'yyä zənägro*, Asmära, 1966 c.é.
RC	Danəyäl Däfo, *Robinson Kruso*, traduit par Musa Aron, Asmära, 1950 c.é.

Les exemples en guèze sont tirés de la Bible dans l'édition de A. Dillmann, Leipzig, 1853-1861.
[5]) Voir aussi 297/18-19 et MIB 97/7-11. L'influence de l'amharique n'est pas à exclure.

de dire c'est 'faisons quelque chose pour lui'». Quant au gérondif jouant le rôle de complément de copule, il ne s'agit que de l'une de ces propositions subordonnées qui reçoivent l'emphase grâce à leur transposition dans une phrase coupée. Il n'est donc nul besoin de se lancer dans des explications compliquées (p. 173-175) faisant croire à l'existence de constructions spéciales comportant une forme relative, la copule et un gérondif lorsque, en réalité, le gérondif constitue avec la copule le prédicat et le relatif — le sujet d'une phrase coupée. Dans cette position le gérondif exprime toutes les nuances de sens que l'auteur a si bien décrites à propos du gérondif subordonné (p. 150-166) avec, en plus, celle de cause, fréquente dans la phrase coupée : *əgziʾabher näziʾatom zəfäṭäräs kalə' zəfəṭṭärdo səʾinu əyyu?* (NAF 44/16) «est-ce parce que d'autres n'ont pu être créés que Dieu a créé ceux-ci?».

C'est le caractère particulier du complément prédicatif qui permet d'identifier une phrase coupée là où le relatif est élidé pour cause d'évidence : «les étrangers s'enrichissent en faisant du commerce tandis que le peuple reste pauvre. *nəḥna, səlä zäytämaharna ina nəbəl nəkäwwən* (NAF 6/29-30) «nous, il se peut que nous disions 'c'est parce que nous ne sommes pas instruits [que nous ne pratiquons pas le commerce]'», ou dans des propositions avec *əmbär*: *anäs əkkʷa nägär ab məlu' 'addi täbällilu məs ṣänḥanni əyyä əmbär kəzzaräb ḥasab aynäbärännən* (MWḤ 21/18-19) «même moi, c'est lorsque l'affaire s'est trouvée propagée dans tout le village [que j'ai parlé] mais je n'avais pas l'intention de parler». C'est aussi grâce au complément prédicatif que l'on peut classer parmi les phrases coupées des propositions dans lesquelles un mot ou une expression de «substitution» remplacent le relatif: *əzuy ab kalə' əntäkädät səlä käytəḥəmmä eyyu* (278/13) «ceci [que ceci se fait] c'est pour qu'elle ne soit pas calomniée si elle va chez un autre»; *məknəyatu dəmma kab Həyyabu konä kab kalə' zäysämʼe səlä zənäbärä əyyu* (127/17-18) «et la raison de cela [que ceci est arrivé] c'est parce qu'il n'a pas entendu ni de Həyyabu ni d'un autre».

c. La copule. On a quelquefois tendance à exagérer l'importance de la copule dans les phrases coupées au point d'oublier que celles-ci existent aussi dans des langues qui ne s'en servent pas obligatoirement, comme le copte, l'arabe[6]) ou le guèze, par exemple : *männu zähorä əmwəstetəkkəmu* (I Samuel 14/17) «qui [est-ce] qui est parti parmi vous»; *lämənt zäwärädka... anä aʾammər təzhərtäkä wäʾəkäyä ləbbəkä kämä tərʾay ṣäbʾa zäwärädka* (I Samuel 17/28) «pour quoi [est-ce] que tu es descendu ... je connais ton insolence et la méchanceté de ton cœur; [c'est] pour voir la guerre que tu es descendu»; *wäyəbelo Dawit əmʼayte mäṣaʾkä wäyəbelo əmnä təʾyəntä Ǝsraʾel anä zädəḥənku* (II Samuel 1/3) «et David lui dit 'd'où viens-tu?' et il lui dit '[c'est] du camp d'Israël que moi je me suis sauvé'».

Pour R. M. Voigt la copule constitue une composante fondamentale de la phrase coupée, comme le prouve son choix du terme *Kopulasatz*, malgré des exemples d'où la copule est absente mais que lui, il considère comme des constructions elliptiques «employées seulement dans le discours direct, dans des propositions interrogatives, dans quel cas la forme négative est beaucoup plus fréquente» (p. 301). En fait, étant donné le nombre élevé de cas d'absence de copule dans des phrases coupées interrogatives, il serait utile de procéder à une petite étude statistique sur la fréquence respective des propositions avec ou sans copule, avant de pouvoir affirmer qu'il s'agit d'une ellipse plutôt que d'une construction existant de plein droit dans la langue.

Une importance excessive est également attribuée au problème de l'accord ou du non-accord entre le sujet de la copule et celui du verbe relatif[7]) et l'auteur est amené à présenter une classification compliquée en *Kopulasätze* personnels et impersonnels (p. 103, 297). En réalité, la structure normale d'une phrase coupée en tigrigna demande l'accord de la copule avec le sujet du verbe relatif. Ce phénomène attribué très justement à l'attraction (p. 101) n'est pas si choquant si on le compare avec la phrase coupée à relatif concret en amharique (*əne näññ yämäṭṭahut* c'est moi (littéralement «moi je suis») qui suis venu», ou avec des constructions comme celle du français ancien rapportée par H. J. Polotsky[8]) :

ce ne suis je pas qui le fais
mais ces maulvais juïfs felons.

En outre une partie des cas considérés par l'auteur comme des *Kopulasätze* impersonnels tels que : *nay kʷəlləna əyyu, kʷəllena ənnəräkbo əyyu* (297/27) «il est à nous tous, il est [celui] que nous possédons tous», n'appartient pas à la phrase coupée mais plutôt à cette autre construction dans laquelle le verbe relatif sert de complément prédicatif à la copule et qui sera traitée dans le paragraphe suivant. Quant aux phrases coupées authentiques dans lesquelles il n'y a pas d'accord entre la copule et le relatif, certaines parmi elles se laissent expliquer par une sorte d'attraction au second degré lorsque la copule s'assimile à un pronom ou à un suffixe pronominal qui la précède directement : *əti anä zədälyo nəssu əyyu* (297/9) (et non pas *eyyä*) «c'est lui que je veux»; *ezom säbʼay əntay kʷäynom əyyom məs ḥatätkuwom gäṣom zələwwäṭ* (297/11-12) «qu'arrive-t-il à cet homme que son visage change lorsque je l'interroge?» (voir aussi 174/11-12, 297/10). Dans les autres cas de non-accord, au moins dans certains parmi eux, l'influence de l'amharique n'est pas à exclure, la majorité des jeunes intellectuels érythréens étant bilingue.

2. Verbe relatif + copule

Inclue sous le terme de *Kopulasatz* est la construction comportant un verbe relatif suivi immédiatement par la copule avec, comme sujet, un substantif quelconque (p. 101-104, 124, 296-299, 383-389). L'auteur reconnaît très correctement la différence entre la phrase coupée et cette construction sur le plan syntaxique — le verbe relatif comme sujet dans celle-ci et comme complément prédicatif de la copule dans celle-là, et fonctionnel — mise en relief de toute partie de la proposition sous-jacente, sauf du verbe, dans l'une et légère emphase sur le verbe dans l'autre — mais il ne leur accorde pas assez d'importance pour les traiter ensuite séparément. Or, dans une langue ayant un ordre de mots aussi rigoureux que le tigrigna

[6]) Polotsky, *op. cit.* p. 66.
[7]) Par exemple F. R. Palmer «Relative clause in Tigrinya» *JSS*, t. 7 (1962), p. 42 nie à la phrase coupée du tigrigna le statut de *cleft sentence* pour deux raisons dont l'une est l'accord de la copule avec le verbe relatif, contrairement à la forme unique de l'anglais *it is*.
[8]) *Op. cit.* p. 59 note 3; voir aussi Polotsky, H. J. Compte rendu de W. Leslau, *Documents tigrigna*, *JAOS*, t. 67 no 2 (1947), p. 146-147.

on ne peut pas ne pas tenir compte de la disparité entre un verbe relatif placé quelque part devant le complément prédicatif et la copule ou après celle-ci, et un verbe relatif occupant la place du complément prédicatif, directement devant la copule.

On ne se lassera pas de répéter que la fonction d'une phrase coupée est de mettre en relief cette partie de la proposition qui n'est pas le verbe, en la transformant en prédicat. Il est donc contradictoire d'inclure dans la même catégorie une construction qui, de l'aveu de l'auteur lui-même, entraîne «une accentuation du verbe principal» (p. 101) et dans laquelle «la différence avec un imparfait simple ou un imparfait suivi de la copule est de peu d'importance» (p. 296). En effet il s'agit d'une construction assez proche de la proposition verbale sous-jacente mais qui exprime une nuance de sens à laquelle les langues européennes ne sont pas sensibles: *əti gäli'u... zifəllät eyyu əti gäli'u gən ...ayyəfəllätni* (236/4-5) traduit par l'auteur «Einige ... sind bekannt, andere ... sind jedoch nicht bekannt» (littéralement «une partie est [celle] qui est connue, mais l'autre n'est pas connue»). Cette nuance correspond moins à la notion de l'emphase qu'à la conception générale de la prédication dans certaines langues éthiopiennes[9]).

En examinant la structure des propositions à verbe relatif et copule en tigrigna on remarque, comme le note l'auteur (p. 299), le parallélisme entre celles-ci et des propositions ordinaires à copule, ayant comme complément prédicatif un substantif: *əzi mäṣḥaf'zi nab kəlättä kəfli zətäkäflä əyyu. ətu qäddamay ab bəzuḥ hagärat zətäfältä wəruy zanta əyyu* (MWḤ (I)/2-3) «ce livre est divisé en deux parties. La première est une histoire célèbre connue dans de nombreux pays», ou un adjectif: *baḥri zibbəhal ḥadä čäwam zəkonä kəfli may kab wəqyanos zinə'əs əyyu* (234/1-2) «la mer est une étendue d'eau salée qui est plus petite que l'océan».

Nous dirions donc que dans la construction en question le verbe passe par un processus de nominalisation qui en fait un équivalent de participe et qui lui permet de profiter des notions inhérentes à la proposition à copule. Il s'agit surtout des notions statiques de qualification et de permanence, face aux caractéristiques dynamiques d'action et de devenir appartenant à la prédication verbale. La combinaison de la qualification, fournie par la copule, avec le contenu lexical du verbe nominalisé produit des expressions qui servent à donner une définition du sujet et qui se rencontrent surtout dans des textes, dans des passages descriptifs: *säb bəkəlättä 'aynät aṣṣäwawta yəṣṣawät. əti ḥadä 'aynät bələmad zigəbbär iyu. əti kal'ay dəmma, bətəmhərti. əti bələmad ziṣəwwät ṣäwäta təhkitən g^wəd'atən zäməṣṣə' iyu. əti nay təmhərti ṣäwäta gəna bəbəlhatən bə'aggäbabni ziṣəwwät iyu.* (NAF 24/8-11) «l'homme joue à deux sortes de jeux. Le premier genre se fait par l'usage (litt. «est qui se fait par l'usage»). Le deuxième par l'étude. Le jeu qui est joué par l'usage entraîne (litt. «est qui apporte») la paresse et les dégâts. Par contre le jeu par l'étude est joué (litt. «est qui est joué») avec intelligence et convenablement»; *Almaz Bärhe nab zətäbahlät zətäla'akku iyä* (MIB 61/11-12) «j'ai été envoyée (litt. «je suis qui a été envoyée») chez la dénommée A.B.»; *zəsäfrällu gäza sälästä kəfli zəḥazä näbärä* (MIB 101/3) «la maison où j'habitais contenait (litt. «était qui tenait») trois pièces». Dans ces propositions la question à laquelle répond le prédicat n'est pas «que fait-il?», «que devient-il?» comme dans une proposition verbale, ni «qui est celui qui fait?», «qu'est-ce-ce qu'il fait?» (dans le sens littéral) etc. comme dans une phrase coupée, mais plutôt «qu'est-il?», «comment est-il?», c'est-à-dire que la question est posée sur le verbe en tant que qualifiant, la réponse étant «il est [celui] qui...», «elle est [celle] qui...» etc.

Il n'est pas exclu qu'à l'origine de la construction comportant un verbe relatif suivi de la copule se trouvent des propositions relatives dont l'antécédent aurait disparu parce qu'identique au sujet de la copule: *əti... ḥaddəš säwasəw təgrəñña bəḥadä... liq ənglizawi əttäṣaḥfä säwasəw eyyu* (EWN 10.4.1944) «cette grammaire nouvelle du tigrigna est une grammaire qui a été écrite par un professeur anglais». L'hypothèse d'une proposition relative originale explique aussi le fait que le sujet de la copule n'est pas toujours en accord avec celui de la forme relative ce qui semble perturber l'auteur (p. 103) qui essaie d'y voir une proposition impersonnelle: *qəddəm attäḥalalfay zäk^wərrə'ən səkəfta zäynäbäron näbärä* (MIB 19/19-20) «ma précédente manière de passer [d'une classe à l'autre] était [celle] qui rend fier et dans laquelle il n'y a pas de crainte». Ajoutons que cette construction est souvent employée en subordination, en particulier dans des propositions de contenu et causales.

3. *ənna* + parfait + copule

En analysant des constructions comportant un parfait précédé de la conjonction *ənna* qui indique la concomitance, et suivi de la copule (p. 96, 99, 105-106, 128) R. M. Voigt cherche à établir un rapprochement entre celles-ci et la construction à verbe relatif + copule qui vient d'être décrite. Ayant constaté que *ənna* + prf. + copule s'accompagne dans la majorité des cas d'une action parallèle rendue par un imparfait composé avec *allo* et subordonné au moyen de la conjonction *kə*, il propose le schéma suivant (p. 99)

sujet	prédicat	copule
S	zə + prf	copule
kə + imprf + *källo*	*ənna* + prf	copule

Toutefois il semble que c'est avec la phrase coupée propre et non pas avec la construction à verbe relatif + copule que la comparaison devrait se faire. D'une part *ənna* + prf se rencontre, à l'instar des autres propositions subordonnées, comme complément de copule dans une phrase coupée ordinaire à sujet relatif: *bəfəqrən təhtənnan ... məs k^wəllu säb ənna'assaneku əyyä zənäbbər zənäbärku* (KM 1/7-8) «c'est en faisant du bien à tout le monde, avec amour et considération, que je vivais», *əti zəgäbro k^wəllu ənnafälätku iyä zəgäbro* (154/28-155/1) «tout ce que je fais c'est en sachant que je le fais». D'autre part l'on trouve des propositions que l'on peut identifier, grâce au complément de la copule, comme des phrases coupées et dans lesquelles figure la construction *kə* + imprf + *allo* à la place du verbe relatif sujet: *ḥasabka kədəggəfo ənkälloku bə'abiy adnaqot iyä* (MIB 83/14-15) «c'est avec une grande admiration que je soutiens (litt. «pendant que je soutiens») ton idée». D'ailleurs la construction *kə* + imprf + *allo* n'est pas la seule à pouvoir remplacer le verbe relatif, sujet d'une phrase coupée. D'autres conjonctions remplissent occasionnellement cette fonction sans que soit altérée la structure de la proposition: *təmhərtäy məs wädda'ku kə'ayyi ədälli səlä zəkonku əyyä* (321/1-2) «c'est parce que je veux travailler que j'ai terminé mes études» (littéralement «lorsque j'ai terminé mes études»). Nous proposons donc de remplacer le schéma établi par l'auteur par le schéma suivant:

sujet	prédicat	copule
ze + prf / imprf	proposition conjonctionnelle	copule
kə + imprf + *allo*	*ənna* + prf	copule

Il est intéressant de signaler qu'un phénomène comparable existe en amharique où le verbe relatif est quelquefois remplacé par un verbe accompagné par la conjonction de concomitance *sə*[10]): *yəhənnən yämmiyasazzən nägär sənägrəwo bätəm əyyazzänhu näw*[11]) «c'est en m'attristant beaucoup que je vous raconte (litt. «quand je vous raconte») cette affligeante affaire»; *səttənnaggär gəmbarwan k^wästəra näw*[12]) «c'est en plissant son front qu'elle parle» (litt. «quand elle parle»), par la conjonction conditionnelle *bə*: *bənəmäkrəh lantäw bəlän näw*[13]) «si nous te conseillons c'est pour ton bien», ou, occasionnellement par d'autres conjonctions: *yä'aläm səltəne tarik... əndämmiyasayyäw läwṭ yätäfätro həgg mähonun näw*[14]) «c'est le fait que la révolution est une loi naturelle que montre (litt. «comme montre») l'histoire mondiale de la civilisation».

4. Gérondif et copule

Toujours au sujet des substituts possibles du verbe relatif dans une phrase coupée il semble que l'on peut citer également le gérondif[15]). La classification adoptée par l'auteur pour l'emploi du gérondif et de la copule (p. 170-180) prête à confusion parce qu'elle n'attache pas assez d'importance à l'emplacement du gérondif par rapport à la copule. On rencontre le gérondif et la copule dans trois cas: 1. le gérondif est placé directement devant la copule en tant que verbe auxilié devant son auxiliaire, les deux constituant un seul verbe; 2. le gérondif est placé directement devant la copule à laquelle il sert de complément dans une phrase coupée à sujet relatif (voir ci-dessus par. 1 b); 3. le gérondif se place soit après la copule (directement ou non) soit devant le complément prédicatif de celle-ci. Ces dernières constructions, de par la nature de leur complément prédicatif, se laissent comparer avec des phrases coupées dans lesquelles le gérondif jouerait le rôle du verbe relatif sujet: *anä, anä aykonkun qätiläyyo* (= *zəqätälkuwwo*) (173/14-15) «moi, ce n'est pas moi qui l'ai tué»; *əti ḥadä: anäs nəssəka ḥarič tämaṣṣə' iläs ḥamok^wəsti iyä amṣi'e* (= *zämṣa'ku*) *bälo. əti ḥadä kä'a: anä'wwən ḥamok^wəsti iyä amṣi'e* (= *zämṣa'ku*) *bälä* (NAF 42/18-20) «le premier lui dit: 'en disant: «toi tu apporteras de la farine» c'est de la cendre que j'ai apportée'. Et l'autre dit: 'moi aussi c'est de la cendre que j'ai apportée'»; *abza däset bə 30 mäskäräm 1659 əyyä mäṣi'e* (= *zəmäṣa'ku*) (RC 33/1) «c'est le 30 septembre 1659 que je suis arrivé sur cette île»; *əzi kənənägräkkum ina mäṣi'na* (= *zəmäṣa'na*) (MWḤ 14/28-29) «c'est pour vous dire cela que nous sommes venus»; *kämäy gäbira əyyä amliṭa* (= *zämläṭät*) (MWḤ 33/19) «comment a-t-elle échappé?»; l'exemple suivant illustre très clairement le parallélisme entre le gérondif et un verbe relativisé: *gəddənnät koynunna ina wäṣi'na əmbär suba'e ḥizna ina qännina zällona* (MWḤ 14/6-7) «c'est par nécessité que nous sommes sortis, mais c'est ayant pris la retraite que nous passons la semaine». Si l'on objecte en disant qu'il s'agit ici simplement d'un verbe composé on pourra citer des exemples dans lesquels le gérondif est nettement séparé de la copule, ce qui n'est pas possible dans un verbe composé: *käm zäfqəra fäliṭa dəyya däbdabbe lə'ikatəlläy* (171/11) «est-ce en sachant que je l'aime qu'elle m'a envoyé une lettre?», *kämzi ilka kəsab mä'as iyu?* (MIB 88/6) «jusqu'à quand tu te conduiras comme ça?».

L'interprétation qui vient d'être proposée peut paraître quelque peu choquante étant donné que le gérondif en tigrigna n'a pas de forme relative[16]). Mais n'oublions pas que dans un verbe composé le gérondif, même dépourvu de la marque de relativisation, se trouve dans la position d'une forme relative: *bəsänkukko iyu'zi k^wəllu mä'at wäridunna zällo* (NAF 39/22-23) «c'est à cause de lui qu'est descendue sur nous toute cette colère», face à: *nəḥna mäṣaḥəfti känänəbbəbən kalə' nägärat kənəmmäharən... ilna ənnəkäyyəd zällona* (NAF 26/19-21) «c'est pour lire des livres et apprendre d'autres choses que nous allons». Ajoutons que, si dans un gérondif composé on remplace l'auxiliaire *näbärä* par le gérondif *näyru*, ce qui est assez courant (p. 196), on obtient deux composantes qui ne peuvent pas porter la marque de relativisation mais qui ne remplissent pas moins le rôle de sujet dans une phrase coupée: *käṣənnə' ilä əyyä gämmiräyyo näyrä* (196/3) «c'est dans l'intention d'apprendre que je l'avais commencé», contre: *məsana əttəḥaddər ṭəray iyu mäsilunna zənäbärä* (198/6-7) «ce qui nous avait semblé c'est que tu passerais seulement la nuit avec nous». L'on peut d'ailleurs citer un autre cas de gérondif employé comme sujet en tigrigna: c'est le gérondif qui remplace quelquefois le verbe relatif sujet du verbe *mäsälä* (p. 163-164): *nabäbboka zəṣäḥafkayyo mäl'əktəs bäṣiḥuwwomdo yəmässəl* (227/8-9) «est-ce qu'il semble que la lettre que tu as écrite à ton père lui est arrivée?», face à la construction courante: *ayyəmäslännan čənqi zəmäṣänna* (227/7) «il ne nous semble pas qu'il nous est arrivé un malheur»[17]).

Il semble que cet emploi substantival du gérondif là où l'on s'attend à un parfait relatif, est à placer dans le

---

[9]) Le même phénomène existe en amharique. J'en parle dans «Évolution de la phrase amharique — la nominalisation du verbe» à paraître dans les *Comptes-rendus du Ve Congrès International des Études Éthiopiennes, Nice* 1977.

[10]) *Cf.* Goldenberg *op. cit.* p. 16 et pour un traitement plus général Shisha-Halevy A. «Thématisations marginales du verbe en néo-égyptien», *Orientalia Lovaniensia Periodica*, t. 9 (1978) p. 51-54, 65.

[11]) Mäk^wännən Endalkaččäw, *Ǧoro ṭäbi*, Addis Abbäba, 1951 c.é., p. 45/9-11.

[12]) Mängəstu Lämma, *Ṭälfo bäkise*, Addis Abbäba, 1961 c.é., p. 21/10-11.

[13]) *Ibid.* 9/13.

[14]) yätyopya gizeyawi wättaddärawi astädadär därg, *Yätəgəl mə'əraf*, Addis Abbäba, 1968 c.é., p. 5/4-5.

[15]) Je suis ici une suggestion orale de H. J. Polotsky.

[16]) Pour un emploi dialectal du gérondif précédé de la marque de relativisation en amharique *cf* Bender M. L. et autres, *Language in Ethiopia*, London, 1976, p. 95-96.

[17]) Malgré la similarité entre les constructions avec *mäsälä* en tigrigna et *mässälä* en amharique cette dernière langue n'emploie pas de gérondif à la place du relatif. *cf.* O. Kapeliuk, «'Il semble que' ou 'il semble qui' — un problème de syntaxe amharique», *Analecta Orientalia* 1980 (sous la presse).

cadre plus large de l'expansion du gérondif au détriment du parfait en tigrigna d'aujourd'hui.

5. Auxiliaires relativisés

Il arrive souvent que dans une phrase coupée ou dans la construction à verbe relatif et copule le verbe relatif lui-même est un verbe composé (voir notamment p. 112-114, 122-127, 188-189, 197-198, 348-350, 377-380). Dans ce cas l'auxiliaire, le plus souvent *allo* ou *näbärä*, s'accompagne aussi de la marque de relativisation, produisant des constructions quelque peu déconcertantes. Cette complication supplémentaire aurait moins alourdi l'exposé de l'auteur s'il s'était tenu plus strictement à la distinction entre la phrase coupée et la construction à verbe relatif et copule. Dans la phrase coupée le verbe auxilié et son auxiliaire se placent soit après la copule soit devant son complément prédicatif, tandis que dans la deuxième construction le verbe relatif et son auxiliaire se placent directement devant la copule : *bənay däqqi wäṣa'i q"anq"a ina a'tinayyom zällona'mmo* (188/16-17) «car c'est dans une langue étrangère que nous les avons rapportés», face à : *ahazat q"əṣri əzom ab la'li täṣəḥifom zälläwu iyom* (189/7-8) «les chiffres sont ceux qui sont inscrits au-dessus»; *säbat ab bä'atti əyyom zəqəmmäṭu zənäbäru* (377/11-12) «c'est dans les cavernes que les hommes habitaient», contre : *ha qädäm käm kä gäbirka zədəmmäṣ zənäbärä əyyu* (377/24-25) «*h* auparavant (qui) était prononcé comme *k*».

Toutefois, même en distinguant bien entre les deux constructions on ne résout pas tout le problème car le tigrigna présente aussi des cas où seul l'auxiliaire relativisé suit la copule, ainsi que des cas où l'auxiliaire relativisé, sans copule se trouve seul à la fin d'une proposition.

a. *eyyu zällo, əyyu zənäbärä.* De l'avis de l'auteur les constructions avec un auxiliaire relativisé placé directement après la copule ne représentent qu'une variante des *Kopulasätze* dans lesquels «la copule se trouve devant, entre ou après les deux formes verbales relativisées» (p. 377). Certains exemples semblent confirmer à première vue cette constatation : *gize'u əkko bəfəṣṣum käfi'u əyyu zällo. betä krəstiyanən gädamən ab zäyyəḥəffärällu gizeyat ina bäṣiḥna zällona* (phrase coupée) (MWḤ 14/16-18) «l'époque est vraiment tout-à-fait mauvaise. C'est à une époque où les églises et les monastères ne sont plus respectés que nous sommes arrivés»; *nəməzar ṭəray iyä məs'atom zəkäyyəd zälloku'mbär* (phrase coupée), *əti zigä-brəwwo gəbrəs ayəgäbron iyä zälloku* (NAF 19/11-12) «c'est seulement pour me promener que je vais avec eux, mais je ne fais pas les actes qu'ils font»; ... *məs ḥatätu ziw-wähabom zənäbärä məllaš* (proposition relative) *wätru ḥadä əyyu zənäbärä, malät 'əzi addi dəka əyyu...' zəbəl zənä-bärä* (relatif + copule). *əzu məllaš'zi ... ḥaqqi əyyu zənäbärä* (MWḤ 23/2-7) «lorsqu'ils posaient la question la réponse qui leur était donnée était toujours une, c'est-à-dire elle (était qui) disait : 'ce village est pauvre'». Toutefois en examinant les deux derniers exemples on s'aperçoit que les constructions *əyyä zälloku* et *əyyu zənäbärä* ne sont pas accompagnées d'un autre verbe relatif, comme il se devrait dans une phrase coupée ou dans la construction à verbe relatif et copule, mais plutôt par un verbe indépendant dans l'un et par un numéral et un substantif dans l'autre. D'autres exemples corroborent cette observation : *əḥalləm dəyyä zälloku wäyəs ḥaqqi əyyu?* (350/5) «suis-je en train de rêver ou c'est la vérité?»; *ḥaläfti mängäddi əwwən kirə'əyəwwom ayyəkə'əlun əyyom zənäbäru* (379/11-12) «en effet les passants ne pouvaient pas les voir»; *gäna ğämmari ika zälloka* (RC 3/23) «tu es encore un débutant»; *Marqosay naytu gädam nəgus əyyu zənäbärä* (MWḤ 29/17) «M. était le roi du monastère».

Il semble que sur le plan de la structure de la proposition les cas qui viennent d'être cités se laissent ramener à une copule simple fonctionnant comme auxiliaire ou comme deuxième composante de prédicat dans une proposition copulative. Cette copule serait «élargie» par l'adjonction des formes relatives *zällo* et *zənäbärä* par une sorte de mimétisme avec la phrase coupée. Les exemples suivants révèlent le parallélisme entre la copule au présent ou au passé et la construction en question : *əti zigäzzə' q"äl'a Täklu Bərhanä iyu zənäbärä, nəssu kä'a mämahərtu əyyu* (NAF 18/4-5) «l'enfant qui achetait était T.B. et lui il est son camarade de classe»; *nay Marqosay awra zəbäläṣä mäṣṣawäti gən ənsəsatat əyyom zənäbäru. əta ... arägit ṭel ab k"əllu ətäfätwät mäṣṣawtu näbärät* (MWḤ 33/5-13) «mais les animaux étaient le principal jouet de M. La vieille chèvre était son jouet préféré». En tant qu'équivalent de copule *əyyu zənäbärä* peut également entrer comme deuxième composante dans les expressions à verbe relatif et copule : *əti hədu' wäḥazi ... mər'ay zädännəq əyyu zənäbärä* (RC 1/13-15) «la vue de ce calme ruisseau était étonnante» (litt. «qui étonne»).

Si cette analyse est correcte nous sommes ici en face d'un phénomène nouveau en tigrigna qui présente deux caractéristiques principales : 1. la copule, sous sa forme indépendante *əyyu*, s'accompagne d'un auxiliaire, 2. cet auxiliaire prend la forme d'un verbe relatif. Quant au premier point tout semble indiquer que l'auxiliaire sert à mieux préciser le temps de la copule qui, de par sa nature, a un caractère général, non-lié à un moment précis[18]) : *ki'ənqəfänna zikə'əl koynu ayyəsəmmə'annən əyyu zənäbärän zällon* (350/15-16) «je n'ai pas eu ni je n'ai le sentiment qu'il peut nous empêcher»; *nay grik dämokrasi gən nəbarot ziṣäqqəṭ iyu zənäbärä, nay bərğwa dämokrasi dəmma nəšäq-qalon nəgäbbaron zidäqq"əs iyu, səläzi kələtti'u nay bəḥasot dämokrasi iyu* (MHQ 43/12-17) «mais la démocratie de la Grèce opprimait les esclaves, tandis que la démocratie bourgeoise broie les travailleurs et les paysans; pour cette raison toutes les deux sont de fausses démocraties». Occasionnellement cet auxiliaire apparaît sous une forme différente : *ṭämika ika əttəhəllu?* (191/25) «aurais-tu faim?»; *azzeyu əttäsämamə'e eyyu zikäwwən* (352/7-8) «il sera probablement très convenable». Ces exemples permettent d'avancer l'hypothèse qu'un nouveau paradigme de la copule composée est en train de se former, paradigme dans lequel l'auxiliaire prendrait, de façon assez surprenante, la forme relative. Cette interprétation aussi excentrique qu'elle puisse paraître, est confirmée par le phénomène suivant.

b. *zällo* et *zənäbärä.* Il y a des cas où les deux formes relatives *zällo* et *zənäbärä* suivent directement un verbe sans l'intermédiaire de la copule et se trouvent à la fin de la proposition. Dans tous les exemples rapportés par l'auteur (p. 114-115, 126-127, 350, 380) et dans ceux que j'ai pu recueillir moi-même, le verbe qui précède ces deux formes est un verbe négatif indépendant : *akkayda Almaz ayäḥg"äsännən zällo ... käm qəddəm ab gäza kof aytəbələn, kab bet təmhərta bəša'a aytəmäṣṣə'ən ... nə'ay'wwən loməs käm qädäma aytəḥəggəzən, aytäṣṣawtännən zälla* (MIB 24/23-25/4) «moi, le comportement d'Almaz ne m'a pas réjouie... Elle ne reste pas à la maison comme avant, elle n'arrive pas à l'heure de l'école et maintenant elle ne m'aide pas ni ne me cause pas comme auparavant»; *ḥadirunni zənäbärä fəqri bäzi gize'zi yəwədda' ayyəbbəhalən zənäbärä* (MIB 54/16-18) «à cette époque-là on ne pouvait pas dire que l'amour qui m'avait habitée finirait».

Ces exemples font penser plus à un verbe final suivi de son auxiliaire qu'à un *Kopulasatz* ayant perdu sa copule, comme l'explique l'auteur. Il est en outre intéressant de signaler que tous les exemples que j'ai recueillis proviennent du même texte (MIB), ainsi que 8 du total des 10 exemples cités par R. M. Voigt. De toute façon il faudrait procéder à une enquête plus approfondie avant de pouvoir affirmer que les formes relatives des auxiliaires *allo* et *näbärä* commencent, elles aussi, à fonctionner comme des auxiliaires.

Jerusalem, October 1979 O. Kapeliuk

* *

[18]) Leslau, W. *Documents tigrigna*, Paris, 1941, p. 73.

BOEKBESPREKINGEN

ALGEMEEN

J. H. HOSPERS (Ed.), *General Linguistics and the Teaching of Dead Hamito-Semitic Languages*, Leiden, E. J. Brill, 1978 (25 cm, 109 p.). Price : *f* 64.–. ISBN 90 04 05806 0.

This work contains a number of contributions on this general subject.

J. H. Hospers, "Applied Linguistics and the Teaching of Dead Languages", p. 2-16.

One cannot teach Classical Hebrew as if it were a spoken language. The role of explicit grammatical rules and translation into the mother tongue are being revalued in modern language teaching. An adult simply cannot learn a second language in exactly the same way as a child acquired its first one.

Hospers agrees with K. C. Diller : 'Decisions on language teaching methodology have not been primarily the result of practical and disinterested experimentation; they have been decisions based instead on different theories of language'. As for these theories, Chomsky makes a distinction between Empiricism and Rationalism. According to the empiricist school a second language is to be learned through habit formation and pattern drills. The rationalist school has occasioned several teaching methods, among which the 'grammar translation' method, but also some 'direct' methods. Many do now agree that a cognitive structuralization of the material — not least by means of grammatical explanations — favours the process of learning. One can observe in recent times a clear turn towards Rationalism. The audio-lingual method has failed primarily in not preparing the student to the use of language for communication.

For the teaching of 'dead' languages the present day cognitive approach will help us appreciably further than the purely direct method, which wanted to do without mother tongue or paradigms. We must take the text as our point of departure. Grammar must be learned from texts. But apart from that, some place should still be found for a priori grammatical theory. Particularly in the teaching of 'dead' languages, the script must be brought into the teaching from the start. A longish receptive phase should be part of the due process of learning. In this phase the student should read many easy texts in order to get acquainted with the language.

K. K. Riemschneider, „Der Unterricht des Akkadischen für Studenten der vorderasiatischen Archäologie", p. 23-31.

Es darf als Regel gelten dass der vorderasiatische Archäologe, selbst wenn er sich während seines Studiums mit Keilschriftsprachen beschäftigt hat, später kaum in der Lage ist, einen akkadischen Text zu verstehen. Akkadisch gilt bei Nichtassyriologen als äusserst schwer zu erlernende Sprache. Es ist abwegig, von einem Archäologe Interesse für epigraphische Fragen zu erwarten. Für ihn kommt es doch vor allem darauf an, das Verständnis eines bereits erschlossenen Textes nachvollziehen zu können. Mit der Lektüre von Texten in Keilschrift sollte erst dann begonnen werden, wenn zu erwarten ist, dass die Studenten nicht nur mit der Bestimmung von Formen keine Schwierigkeiten mehr haben, sondern auch einen grossen Teil des Wortschatzes wirklich beherrschen. Der Unterrichtende sollte daher mit seinen Studenten Texte in Umschrift lesen. Jungbabylonische literarische Texte, die Epen und Mythen also, sowie Hymnen, Beschwörungen und natürlich Gebete, sowie ein Teil der Köningsinschriften, könnten in Umschrift gelesen werden. Es gibt eine schwierigkeit : Es gibt kein für den Unterricht geeignetes Buch, das eine wirklich ausreichende Auswahl an umschriebene Texten enthielte. Erst nachdem den Studenten das Verständnis umschriebener Texte keine allzu grossen Schwierigkeiten mehr bereitet, sollte man mit der Lektüre von Keilschrifttexten beginnen.

Um jeden beliebigen Keilschrifttext zu interpretieren, wird der Archäologe immer auf die Hilfe des Philologen angewiesen sein. Es ist für den Archäologen vor allem wichtig, dass er Texte in Umschrift verstehen kann. Er sollte fähig sein, einen Keilschrifttext, der ihm bei Ausgrabungen oder im Kunsthandel begegnet, ungefähr datieren und seine Bedeutung ermessen zu können.

J. F. A. Sawyer, "The Teaching of Classical Hebrew", p. 37-47.

By far the most difficult part of Hebrew is obviously its phonology. Detailed phonology might be taught independently in the language laboratory, not during the lessons for beginning students. Another error in emphasis is the traditional preoccupation with comparative philology and historical linguistics.

1) Word-formation. Our first task is to teach students how to identify the component parts of a word like ūmibbāttēhem. This method must describe the data synchronically, in terms of variations from a norm, e.g. w^{e}- > ū-, min > mē-, mɛlɛk > malk-. There has been a tendency to assume that translation is inadequate to define meaning. According to this theory, language teaching should be done without recourse to translation at all, the so-called direct method. But statements like min means 'from' are perfectly valid semantic statements. The meaning of words varies from one context to another, but then that variation from a norm can be discussed.
2) Syntax. Chapters on syntax that incorporate exercises should be studied from the start. If the aim of the course is to enable students to read the masoretic text, then the basic rudiments of the masoretic punctuation system is important. A neglected area of Hebrew grammar is word-order. However, the principles involved have not been sufficiently investigated.
3) Vocabulary. The application of semantic theory to the teaching of Hebrew is still in its infancy.
a) The importance of a term's context can hardly be overestimated. The smallest unit of context is the sentence. The student should work with sentences which belong to real contexts in the Hebrew bible.
b) Arrangement of vocabulary. The best solution would be to encourage the students to compile their own semantic fields as they progress.
c) Semantic word-types. Grouping vocabulary according to phonological or morphological characteristics is obviously helpful.

S. Wild, „Didaktische Probleme des akademischen Unterrichts im Klassischen Arabisch", p. 51-64.

Das Ziel des Sprachunterrichts des Klassischen Arabisch ist rein passiv. Erreicht werden soll nur das Verständnis von Texten, nicht die Fähigkeit zu sprechen oder zu schreiben. Die Normalsituation ist oft durch mangelnden Lehrerfolg gekennzeichnet. Der Prozentsatz von im ersten Semester Klassisch Arabisch wieder 'Abfallenden' ist notorisch hoch. Man muss bessere pädagogische Möglichkeiten des Arabisch-Unterrichts finden. Eine grosse Schwierigkeit liegt in dem Verhältnis von Klassischem Arabisch zur modernen Schriftsprache. Die pädagogische Schwierigkeit, das Problem der nichtgeschriebenen kurzen Vokale zu überwinden, ist nicht zu unterschätzen. Wild glaubt nicht dass Beeston's Vorschlag, nur noch das Schriftbild ernstzunehmen, den Studenten weiterhilft.

Schriftliche pattern-drills, z.B. Kontrastierungen schwacher Verbalformen könnten einen Prozess bewusst machen und abkürzen, der andernfalls unbewusst und langwierig verläuft. Die Schwierigkeit, ein unbekanntes Wort nachzuschlagen, ist umso grösser, als dem unzureichenden Stand der lexikalischen Hilfsmittel ein besonders umfangreiches und differenziertes Vokabular gegenüber steht. Was fehlt, sind Wortstatistiken, die einen Hinweis geben, welche Vokabeln 'lernenswert' sind.

Moderne sprachwissenschaftliche Methoden haben bisher wenig pädagogisch Brauchbares für den Unterricht im Klassischen Arabisch abgeworfen. In vielen allgemeine Darstellungen des modernen Sprachunterrichts wird dem Problem, wie eine reine Schriftsprache zu dozieren ist, geringe oder keine Aufmerksamkeit geschenkt. Bis jetzt scheint eine gewisse Skepsis angebracht, ob die Methodik der transformationell-generativen Grammatik die Didaktik des Klassischen Arabisch entlasten kann.

Ein Sprachunterricht ist nicht denkbar, wenn er nicht eine Einführung in die die Sprache tragende Kultur enthält. Es ist deutlich feststellbar, dass die meisten in neuerer Zeit erschienenen Lehrbücher für einen Beginn mit dem modernen Hocharabisch optiert.

A. D. Crown, "Experiments in applying Language Laboratory Techniques to teaching Classical Hebrew", p. 68-85.

This paper is a description of the methods and apparatus used in the summer school of the department of Semitic Studies of the University of Sydney, and their impact on first year Hebrew teaching. The summer school has two initial objectives. Firstly, to 'sell' the department and its courses to students with some basic Hebrew knowledge, and second, to provide a sample course in classical Hebrew for beginners.

The author gives an extensive explanation of the use of a language laboratory in teaching the Hebrew alphabet and its pronunciation. The primery vowels are taught, and care is taken to build in to the material, fundamental grammatical knowledge. Five letters is the limit that can reasonably be digested in one session of three hours.

The ethos of the course is towards comprehension and the reduction of the grammar to being a tool of comprehension. These essential elements can be taught and yet confined to a place in the process of learning to read. Students begin to read on the fifth day, after which attention is given to building up vocabulary and grammatical knowledge. There are serious limitations in what can be achieved in teaching details of grammar. (There are only ten sessions). Internal vowel changes are troublesome, and students are requested to set aside that problem in favour of cognition of the structural outline.

H. J. W. Drijvers, "History of Civilization and the teaching of Dead Languages", p. 86-92.

Culture and history acquire a function and meaning in the teaching of dead languages, which is fundamental for teaching, insafar as this is aimed at the understanding of texts which represent another culture from another period in time. Culture and history do not function as a sort of 'background' which can give the texts more relief, but without them the sense often escapes us. Not only does the understanding of texts require external information, but also developments within language itself require historical and other information in order to be understood.

J. H. Hospers, "The Role of Diachronics in the teaching of Old Testament Hebrew", p. 93-107.

When examining some recent teaching material for Classical Hebrew, we meet in general with the trend towards the greatest possible elimination of diachronics. However, some authors make a sparing use of diachronic explanation. Even though one wants to work purely with the synchronic method, practice often makes it impossible to do without diachronics. For practical reasons, some writers of teaching grammars will deviate from the purely synchronic method. According to new insight, diachronic linguistics must always study the changing of one coherent system into a second coherent system. One must always start with a description of two or more systems. Comparative as well as historical linguistics are now once again legitimate parts of General Linguistics.

The teaching of Classical Hebrew can and should profit from these new attitudes bearing on the relation between historical linguistics and synchronic description. Hospers states: 'When I still want to advocate diachronic explanations in teaching Classical Hebrew, I am particularly interested in the phonological and morphological levels'. One should use a grammar emphasizing the historical evolution. When teaching a language, all means of explaining ought to be used, including diachronic linguistics. One has to relate one's teaching to forms taken from an earlier stage whenever this can enhance the pupil's understanding, or obviate the need for memorizing a number of loose and strange data.

Ghent, September 1979 G. Janssens

EGYPTOLOGIE

Denise SCHMANDT-BESSERAT, *Immortal Egypt.* Malibu, Undena Publications, 1978 (28 cm., VIII und 62 S., 47 Tafeln.), hardbound $ 16.00. ISBN 0 89003 056 1; softbound $ 9.50. ISBN 0 89003 057 X.

Anläßlich der Ausstellung „Images for Eternity. Egyptian Art from the Brooklyn Museum" im Jahr 1975/76 wurde an der University of Texas in Austin eine Vortragsreihe inszeniert: Eingeladene Wissenschaftler berichteten über ihre laufenden Forschungen. Die Vorträge wurden in dem vorliegenden Band zusammengefaßt; gewidmet ist er John Albert Wilson†, der diese Sitzungen noch leitete.

S. 5-12 macht D. Schmandt-Besserat (An Early Recording System in Egypt and the Ancient Near East) einige kleine kugel-bzw. scheibenförmige Ton-/Steinklötzchen bekannt, die in ihrer Bedeutung als Brettspielklötzchen bislang mißverstanden seien. Sie erinnern vielmehr mit ihren Ritzmarken an solche des akkadischen abnati-Systems und könnten, wie dort, vorschriftliche Rechenhilfen darstellen. Im Bereich des Niltals kann sie Verf. in Early Khartoum nachweisen sowie in Abydos. In Khartoum fanden sie sich in mesolithischem Zusammenhang, hier ausschließlich aus Ton. Die Beispiele aus Abydos sind ungleich sorgfältiger in Kalkstein, Steatit und Alabaster ausgeführt. Es könnten sich in ihnen Beziehungen des Niltals zu Vorderasien widerspiegeln, die weit über das 4. vorchristliche Jt. zurückreichten. Eine Karte veranschaulicht die weite Verbreitung des Systems. Vermißt werden photographische oder wenigstens zeichnerische Abbildungen der ägyptischen Beispiele. — Den Grund für die Herausbildung der Gaue im Alten Ägypten sieht K. Butzer (Perspectives on Irrigation Civilization in Pharaonic Egypt, S. 13-18) in der Tatsache, daß sich während des Alten Reiches, einer Periode immer schwächer ausfallender Nilfluten, die Notwendigkeit ergab, zur Kontrolle der alljährlichen Überschwemmung große und unabhängige Bewässerungsbecken anzulegen. —

Bei dem Vortrag von W. K. Simpson geht es um die „Aspects of Egyptian Art: Function and Aesthetic" (S. 19-25). Ägyptische Kunst, so betont der Referent, kann nur verstanden werden als integrierender Teil der ägyptischen Religion; diese bindet Handwerker wie Künstler. Statuen und Wandschmuck müssen ebenso zweckbestimmt gesehen werden wie etwa ein Kochtopf oder ein Ackergerät. Doch galten daneben durchaus aesthetische Gesichtspunkte: Die hohe Kunst des Mittleren Reiches und des Neuen Reiches wurde während der 26. Dynastie andachtsvoll kopiert. Man könnte diese Liste unschwer zeitlich nach oben und unten erweitern, gleiche Tendenzen finden wir bereits im Neuen Reich, und noch früher; der noch zu erwähnende Vortrag von C. Aldred gibt dafür überzeugende Beispiele. —

H. A. Liebowitz zeichnet in „The Impact of the Art of Egypt on the Art of Syria and Palestine" (S. 27-36) ein anschauliches Bild von den Anregungen, die die bildende Kunst des syrisch-palästinensischen Raumes Ägypten verdankt, Anregungen, die jene asiatischen Künstler weniger auf Reisen durch Ägypten sammelten als vielmehr bei ihrer Begegnung mit importierten ägyptischen Waren. Die Beeinflussung der palästinensisch-syrischen Kunst durch Ägypten reicht bis in die Mittlere Bronzezeit zurück. Sie läßt sich zunächst besonders deutlich nachweisen auf Stelen von Ugarit: Reschef erscheint auf ihnen als thriumphierender Pharao, wenn auch mit unägyptischen Attributen, weniger ausgewogenen Proportionen, relativ flach gearbeitet ohne die in Ägypten sehr viel differenziertere Oberflächenbehandlung.

Diese entbehren auch jene menschengestaltigen Metallfigürchen des syrischen Küstenstreifens, vor allem aus Byblos, der Mittleren Bronzezeit; ihr ägyptisierender Charakter ist dennoch in der Haltung, der Perücke und dem Stil augenscheinlich. Eine weitere Gruppe, die aufgrund der Haltung und Kleidung ihrer Figuren, aber auch des Stils und der naturgetreuen Wiedergabe der Details, etwa der Augen, ebenfalls ägyptische Vorbilder vermuten lassen, stellen die Beinschnitzereien von el-Jisr, Tell Beit Mirsim und Tell el-Ajjul dar. Gleiches gilt für Siegelzylinder mit ägyptischen Motiven, etwa dem *'nḫ*-Zeichen oder der Sonnenscheibe.

Einen Höhepunkt stellten in diesem Zusammenhang die Elfenbeinschnitzereien der Späten Bronzezeit dar: Motive wie auch die Ausführung sind deutlich ägyptisch geprägt. —

Nach Lucas ist Bronze als Zinn-Kupferlegierung eine Erfindung West-Asiens, die von dort nach Ägypten gelangt sei, Th. A. Wertime (Tin and Egyptian Bronze, S. 37-42) weist nun auf bedeutende Vorkommen von Kassiterit, d.h. Zinnstein, hin, die in den letzten Jahren, nach heftigen Regenfällen, in der ägyptischen Ostwüste ebenso wie im Gebiet des 6. Nilkataraktes entdeckt worden sind; bei einem von ihnen, am Gebel el-Mueilha, fanden sich sogar acht Inschriften aus der Zeit Pepis II. Diese Entdeckungen zwingen dazu, jene angeblich bekannten Zinnvorkommen im Nahen und Mittleren Osten erneut unter die Lupe zu nehmen. Der Ref. stellte fest, daß — entgegen der allgemeinen Schulmeinung — in Persien, der Türkei und Griechenland keinerlei Zinnvorkommen nachzuweisen sind, wohl in Thailand, daß von dort aber keine Spuren einstiger Handelsbeziehungen in Richtung Sumer oder fernerem

Westen sich verfolgen lassen. Die neuen Entdeckungen in Ägypten und dem Sudan legen also mehrere, von einander unabhängige Ursprünge nahe. Die Suche nach alluvialem Gold könnte zu der Begegnung mit Fluß-Zinn geführt haben. —

In dem Vortrag von L. Mesnick Gallery, The Garden of Ancient Egypt (S. 43-49), vermißt man den Ansaz zu wissenschaftlicher Forschung; denn über Zusammenfassungen derart allgemeiner Natur ist die Ägyptologie eigentlich hinaus; auch die Literaturangaben zeigen, daß Verf. die neuere, sehr differenzierte Forschung zu den verschiedenen einschlägigen Fragenkomplexen nicht kannte. —

Die Künstler der frühen 18. Dynastie ließen sich bekanntlich durch Werke des beginnenden Mittleren Reiches inspirieren, speziell der thebanischen Monumente Nephepetrês und Seanchkarês. Weniger bekannt war, wie C. Aldred (Tradition and Revolution in the Art of the XVIIIth Dynasty, S. 51-62) zeigt, der bewußte Rückgriff auch auf Vorbilder der altehrwürdigen Residenz Memphis. Und doch sind auch diese nachweisbar bzw. zu vermuten: Die Prozessionen der südlichen Opferhalle von Dêr el-baḥri (die dafür zitierten Tafeln 3 und 4 fehlen, die Nummerierung der folgenden entspricht infolgedessen nicht mehr den Verweisen!) scheinen in Proportionen und Stil jenen des Pyramidenbezirks Pepis II. eng verwandt. Pharao als Sphinx etwa gehört zum Motivschatz des Alten Reiches. Hatte etwa auch die Reise nach Punt ikonographische Vorbilder unter den heute verlorenen Reliefs der langen Aufwege des Alten Reiches? Und die Geburt des Gottes auf den Wänden der Sonnenheiligtümer? Besucherinschriften der frühen 18. Dynastie bei memphitischen Bauwerken, die Errichtung einer Sechmet-Kapelle im Totentempel des Sahurê, die Ausgrabung des großen Sphinx von Giza, die Identifizierung eines archaischen Königsgrabes in Abydos mit jenem des Osiris wohl unter Amenophis III. beweisen tiefste Bewunderung der 18. Dynastie für das Alte Reich, und davon ist selbst die Amarna-Zeit nicht auszunehmen.

Bindende Tradition einerseits-andererseits allseitige Aufnahme von Neuem, letzteres ist gerade für die 18. Dynastie, eine Epoche mächtiger Expansion und Begegnungen vielfältiger Art mit dem Ausland, typisch. So beobachten wir in der Kunst zugleich eine Revolution in der Themenwahl wie auch in ihrem Verhältnis zum Raum. Mit einer ganz neuen Wiedergabe des Sonnengottes erscheint nun vor allem die königliche Familie in neuem Licht. Die familiär anmutenden Szenen sind dennoch weiter rein religiös zu verstehen, indem der König, die Königin und die Kinder die göttliche Triade auf Erden wiedergeben.

Tübingen, September 1979 INGRID GAMER-WALLERT

* * *

Henry George FISCHER, *The Orientation of Hieroglyphs. Part I. Reversals.* New York, the Metropolitan Museum of Art, 1977 (in-4°, XXIII + 147 p., 1 frontispiece et 126 figures au trait; rélié pleine toile, sous jaquette) = *Egyptian Studies* II. LCCCN 77-083179.

Deuxième volume de la série «Egyptian Studies», cet ouvrage constitue la première partie d'une étude sur l'orientation des hiéroglyphes; il envisage les inversions d'orientation, alors que la seconde partie sera dévolue à l'écriture rétrograde.

Les inversions «normales» font l'objet du premier chapitre. F. établit tout d'abord les principes fondamentaux: l'orientation de l'écriture procède d'une logique reposant, d'une part sur la relation complémentaire entre art et écriture, d'autre part, sur la prédominance du sens dextroverse des hiéroglyphes, qui découle elle-même de la prédominance de la dextralité chez l'homme, en général. L'inversion tient donc à trois causes: confrontation, concordance, symmétrie. En établissant ces principes, F. propose de fixer définitivement la signification de la convention → ou ←, utilisée dans la publication de monuments inscrits: la direction de la flèche doit marquer le sens des hiéroglyphes, et non celui de la lecture. L'inversion due à la confrontation, de règle dans les scènes de temple ou de tombe, est fort connue, et seule son extension aux noms ou titulatures de particuliers mérite d'être relevée. L'inversion provoquée par la structure symmétrique d'un objet ou d'un groupe d'objets (fausses portes, statues...), attestée dès l'Époque Thinite, se répand durant l'Ancien Empire pour devenir fréquente plus tard. L'inversion par concordance, c'est-à-dire nécessitée par la position d'un élément à l'intérieur d'un ensemble, remonte à la naissance même de l'écriture, et est systématiquement utilisée; les cas où un personnage, tourné vers la gauche, est accompagné d'une légende dextroverse, relèvent de l'influence du brouillon en cursive. Sur les objets transportables (couteaux, chevets, peignes) à deux faces inscrites, l'inversion par concordance, de manière que l'orientation de l'avers et du revers soit la même, est moins fréquente qu'on ne l'attendait; en revanche, les stèles gravées «recto-verso» montrent souvent une inversion sur le revers, inversion provoquée par la position du monument par rapport au sanctuaire ou à quelque lieu privilégié. F. examine ensuite les stèles normales, où le texte principal concorde avec l'orientation du roi, face au dieu, à partir de l'Époque Ramesside; les obélisque, sur lesquels la disposition des inscriptions change à partir du Moyen Empire; les statues, où les textes des côtés ne s'accordent dans la même direction, l'avant, qu'après l'Ancien Empire, l'arrière étant dominé par l'orientation dextroverse, sauf si une figure divine, par exemple l'enseigne d'un porte-enseigne, n'entraîne une inversion. Sur les sarcophages, on observe une évolution conduisant à la généralisation, au Moyen Empire, d'une orientation commandée par la prédominance du côté gauche de la tête, indiqué souvent, à l'extérieur, par une paire d'yeux. Dans les scènes de temple, le dieu a le dos tourné au sanctuaire, le roi lui fait face; les quelques exceptions tiennent à des particularités architecturales, à l'influence d'une image divine spécialement renommée, ou à la teneur de la scène (ainsi le roi tourne le dos au sanctuaire quand il massacre les ennemis).

Le deuxième chapitre s'intitule «Vocative Reversals». A l'Ancien Empire, les inscriptions contenant les propos d'un personnage sont parfois en sens inverse de celles qui introduisent ces propos. Procédés analogues: l'inversion de *ḏd.f*, celle, à trois ou deux degrés, de *wḏ nswt*, celle du nom de celui à qui un locuteur s'adresse, celle du signe indiquant l'interpellation. F. évalue la logique plus ou moins parfaite de ces cas d'inversions.

Dans le troisième chapitre, il examine les inversions par

concordance à l'intérieur d'une ligne ou d'un groupe de lignes, inversions affectant ou le sujet, ou l'objet (direct ou indirect) de l'action. Il y a inversion du sujet dans le cas des porteurs d'offrandes qui font face à celui qui en bénéficie, et, par extension, dans le cas des listes d'offrandes, des formules d'offrandes dans leur totalité ou dans un de leurs éléments; la direction de noms des domaines funéraires de la procession de *Nṯr-pw-nswt* est commandée par l'orientation de la chapelle funéraire de *Ḫnt-kꜣw.s*, sise 70 m plus loin! Il y a inversion, aussi, pour opposer un personnage au spectacle qu'il contemple, ou au rituel accompli en sa faveur. L'inversion de l'objet de l'action est utilisée dans les scènes de musique, de naissance d'animaux, et pour indiquer le point d'aboutissement d'un mouvement. Dans les légendes des scènes religieuses, on relève l'inversion de *mry*, «aimé (de telle divinité)», du nom de la divinité; inversion aussi dans la formule rituelle *ỉr.f n.f dỉ ʿnḫ*, ce qui indique, au demeurant, qu'elle a été réinterprétée au Nouvel Empire. Sporadiquement, certains éléments subissent une inversion, lorsqu'on veut indiquer le changement de direction d'une action ou en diviser les phases.

Le quatrième chapitre envisage l'inversion d'hiéroglyphes isolés. Il appert que l'orientation de la voile gonflée (P 2) et du bateau remontant le fleuve (P 5) de la fonte Gardiner ne correspond pas à l'orientation le plus fréquente; que dans l'association du signe des jambes en marche (D 54) et de son inversion (D 55) dans les expressions comme *šm-ỉy*, *ʿḳ-pr*, la position relative des deux signes est conditionnée par le contexte, que certaines inversions de la tête d'oie (H 1) tiennent à ce que l'oie en question est une oie à qui on tord le cou; que le renversement du bâton (S 43) correspond à un changement dans la façon d'utiliser l'objet qu'il représente. Mais la plus spectaculaire découverte du chapitre est celle-ci: les deux orientations inverses du signe de la jambe avant de bœuf (F 44) correspondent aux deux sens du mot *ḥpš*, «jambe avant de bœuf», et «force».

En guise de conclusion, F. dresse un synopsis chronologique des emplois de l'inversion. Dans l'appendice, il traduit et commente les inscriptions de la statue du charpentier *Kry* (MMA 65. 114), d'un fragment au nom de *Wtꜣ*, de la tombe de *Ḏʿw* (Caire CG 1431), et de la stèle de *Dd* (Caire 20513).

Un tel ouvrage montre à la fois combien l'égyptologie peut avoir de retard dans certains domaines, puisqu'il a fallu cent cinquante ans pour qu'un sujet aussi fondamental soit systématiquement étudié, et à quelle réussite aboutit sa pratique, quand elle est le fait d'un savant comme le Professeur F. Car non seulement interprétations, explications, démonstrations s'ordonnent avec la rigueur et l'érudition qui lui sont coutumières, mais encore, la présentation, — papier luxueux, reliure solide, typographie aérée et discriminative, figures impeccables — vient ajouter le confort des yeux à la satisfaction de l'intellect. Faut-il dire, — tant c'est évident —, que voilà un ouvrage qu'on rangera, avec celui qui le complétera, parmi les «usuels» d'une bibliothèque égyptologique; qu'il inaugure, — sous les meilleurs auspices —, une des entreprises les plus nécessaires: jeter les fondations de l'épigraphie égyptienne, à laquelle il ne manquera plus désormais qu'une paléographie hiéroglyphique? Soulignera-t-on que F. a mis en lumière des usages et des principes dont la connaissance a valeur heuristique, et permettra d'élucider tant de difficultés sur lesquelles on avait coutume de fermer pudiquement les yeux, et de progresser dans la compréhension de maints documents, l'étude de l'orientation constituant désormais, grâce à F., un impératif du travail d'éditeur? Bref, l'ouvrage de F., — et celui qui va le compléter —, apportent non seulement un énorme acquis au savoir égyptologique, mais encore, ils élargissent le registre technique du métier d'égyptologue.

Voirci quelques notes prises au fil de la lecture:

— p. 24: Chacune des deux faces de la stèle d'Amosis à Karnak (Vandersleyen, *RdE* 19, 1967, 123-59) est dextroverse; il n'y a donc pas d'inversion comme on le pourrait attendre. Le recto et le verso portant le même texte, cela pourrait confirmer l'hypothèse que le graveur a préférer recommencer sur une face le travail qu'il avait accompli sur l'autre et dont il n'était pas satisfait.

— p. 55, n. 140: A signaler l'emploi de *ḏd mdw* dans le bas de la stèle Berlin 7311 (= Simpson, *The Terrace of the Great God at Abydos*, pl. 32, ANOC 22. 3) pour introduire, en guise d'argument (*ḏr ntt*) à l'appel aux vivants du registre supérieur, la formule «le souffle de la bouche» (Vernus, *RdE* 28, 1976, 141, *12*).

— p. 65-8: F. Explique judicieusement que l'inversion de la formules d'offrandes sur la stèle d'Edfou Florence 6364 (fig. 71) suggère graphiquement que cette formule s'adresse au propriétaire de la stèle; ajoutons que le nom de ce propriétaire est exceptionnellement suivi de l'adjectif démonstratif *pn*, utilisé précisément de cette manière dans la *récitation* des formules. Il y a donc redoublement graphique, par l'inversion, d'un élément linguistique, l'adjectif démonstratif *pn*, et accumulation de deux procédés de même effet, mais d'origine différente, pour souligner l'essence vocative de la formule que le fait même qu'elle soit fixée par écrit tend à estomper.

— p. 110: Fischer relève une exception possible à la logique de l'inversion par concordance: la table d'offrandes Caire J.E. 46602, provenant d'Edfou, où le *f* de *ḥmt.f* subit une inversion qui paraît ne pas s'accorder à l'orientation du nom du personnage auquel il se rapporte (*Ḥr-In-ḥr.t*). En fait, la même famille est connue par la stèle Caire J.E. 42201, qui nous indique que *Ḥr-ỉny* (hypocoristique transparent de *Ḥr-In-ḥr.t*, comme *Wpꜣy*, hypocoristique des noms formés avec *Wp-wꜣwt*), est fils de *Nfr-ḥtp* et de la dame *Snb*. Or, c'est cette dame *Snb* qui était désignée par *ḥmt.f* sur la table d'offrandes; *.f* inversé se rapporte donc, non pas au nom *Ḥr-In-ḥr.t*, mais au nom du père *Nfr-ḥtp*, lequel, sur cette même table d'offrandes a la même orientation (senestroverse) que le *.f* inversé. Voilà donc une exception possible qui ne l'est plus.

— p. 140: Commentant l'expression *dm.tw rn.ỉ ḥr twt.ỉ*, F. remarque «it does not seem likely that the name of the deceased is to be pronounced «over» his statue, which was undoubtedly placed in the tomb rather than exposed to public view». Personnellement, je suis enclin à admettre que cette statue porte-enseigne a été exposée dans un temple, qu'elle a pu servir de support à une pratique d'intercession comme celle explicitement définie sur la statue d'Amenhotep fils de Hâpou, et fort pertinemment glosée par Morenz (*La religion égyptienne*, p. 142); dans ce cas, il n'y a aucune raison d'écarter la traduction «que mon nom soit prononcé sur ma statue» ou même «que

mon nom soit prononcé à cause de ma statue» puisque F. lui-même indique ce sens de *ḥr* avec l'expression *dm rn*. — p. 3, et 61-2. Le principe fondamental de l'orientation des inscriptions est leur logique. Toutefois, ainsi que le constate F., cette logique n'est que «partially defensible». En fait, bien des difficultés seraient aplanies si l'on précisait que la logique des inversions est une logique «structurale», en d'autres termes, qu'il en va des inversions comme de certaines affixes dans bien des langues: elles n'ont pas de valeur intrinsèque, mais servent seulement de différentiateurs, pour opposer, tout aussi bien, le nom du roi à ce qui se rapporte au dieu, la présentation d'un au spectacle qu'il contemple, le locuteur à l'allocuté, etc... Dans certains cas, les inversions sont l'exacte transposition graphique d'éléments linguistiques, mais, en général, elles renvoient, plus qu'à la logique, à l'idéologique. Car leur raison d'être procède directement de ce que l'art égyptien exprime plus systématiquement que d'autres arts, la vision qu'une société a du monde, de son organisation et de ses hiérarchies. Et ce caractère idéologique très poussé de l'art égyptien se manifeste jusque dans l'écriture qui lui est consubstantielle, et dans son orientation; d'où les procédés comme celui que F. a si magistralement décrit.

Bois le Roi, septembre 1979 P. VERNUS

* * *

K.A. KITCHEN, *Ramesside Inscriptions* I 7-8; III 1; 2; 3; 4. Oxford, B.H. Blackwell, 1975. 1978 (8vo, 60 p.; 32 p.; 32.; 32 p.; 32 p.).

Die hier anzuzeigenden Hefte des „KRI" haben gemeinsam, daß sie fast durchgängig Texte von Beamten enthalten, einmal aus der Zeit Sethos' I., dann aus der Zeit Ramses' II. I 7-8 führt dabei auf, nach „Kategorien" geordnet: Vezire (*Nb-Jmn* und von *Pꜣ-sr* sein Grab TT 106, wobei die gesamten Texte des Grabes, auch die unpublizierten, nach eigenen Abschriften gegeben werden), die Königssöhne von Kusch (*Jmn-m-jpt* und *Jwnjj*) und deren Untergebene, die Vorsteher der Scheunen (*Nfr-sḫrw*, *Zꜣ-jst*), die Oberdomänenverwalter (*Hw-nfr* — dessen Zuordnung zu diesem Amt mir allerdings fraglich erscheint; mir scheint er eher zum kgl. Totentempel zu gehören —, *Rwrw*), dann kgl. Funktionäre, Angehörige der Palastverwaltung, Angehörige der Armee im weitesten Sinn, Hohepriester des Amun (*Wp-wꜣwt-msw*, *Nb-nṯrw*) und allgemein Tempelangestellte, sodann die Angehörigen von Deir el-Medineh, wobei auch „Collective Sources", d.h. Ostraka mit Angaben über das „Leben in Deir el-Medineh" kopiert sind. Am Ende folgen 2 Seiten Addenda und Korrigenda zu den bisher erschienenen Texten aus der Zeit Sethos' I. Es ist wieder ein umfangreiches Material, das hier zusammengefaßt ist, wodurch auch die Beschäftigung mit den Privatpersonen dieser Zeit sehr erleichtert wird. Leider enthalten aber bekanntermaßen diese Texte aus Gräbern, von Statuen oder Stelen nur sehr selten echte biographische Angaben — von historischen Hinweisen ganz zu schweigen, so daß die überwiegende Masse der Texte rituellen oder religiösen Inhalts sind. Wer dafür Interesse hat, wird in den genannten Heften viel Material finden; wer aber die Menschen der damaligen Zeit sucht, wird mit Familienangaben und Titeln vorlieb nehmen müssen.

III 1-4 umfaßt die Inschriften der Vezire, der Königssöhne von Kusch und der Angehörigen der nubischen Verwaltung unter Ramses II. Am Anfang stehen die zahlreichen Denkmäler des schon unter Sethos I. im Amt befindlichen Vezirs *Pꜣ-sr*, wobei einige bisher unbekannte Denkmäler, bes. aus Deir el-Medineh, erscheinen. Bei diesen Texten fiel mir auf dem Türpfosten aus Qantir (III 10,7) die Benennung des Thot als „Herr der Pferde" auf, die mir sonst nicht bekannt ist.
Es folgen die Denkmäler des Vezirs *Ḫ'j*, des *Nfr-rnp.t* (hier dürfte Ostr. Cairo 25747 sicher dem *Nfr-rnp.t* unter Ramses IV. gehören) — hier vermißte ich die Statue Leiden D 44. Dann folgt bzw. folgen *R'-ḥtp*/*Pꜣ-R'-ḥtp*, die Verf. als eine einzige Person annimmt, und der ... *mjj* aus Sedment.
Bei den Königssöhnen von Kusch werden aufgeführt die Denkmäler von *Jwnjj*, *Ḥqꜣ-nḫt*, *Pꜣ-sr*, *Ḥwj*, *Stꜣw* und *'n-ḥtp*. Es folgen dann kleine Erwähnungen in Graffiti, auf Türpfosten usw. der Beamten der nubischen Verwaltung.

Wie bereits angedeutet, ist der größte Teil der hier vorgelegten Texte nicht als inhaltlich bedeutsam anzusehen. Um so mehr muß man dem Verf. dankbar sein, daß er sich dieser mühevollen Arbeit unterzogen hat. Dabei sind die meisten der Texte von ihm auch noch nach dem Original oder nach Photographien kollationiert worden. Vielleicht geben aber diese Zusammenstellungen Anstoß zu neuen Fragestellungen und beleben die Erforschung der ramessidischen Beamtenschaft.

Hamburg, Oktober 1979 W. HELCK

* * *

M.A.A. NUR EL-DIN, *The Demotic Ostraca in the National Museum of Antiquities at Leiden*. Leiden, E.J. Brill, 1974 (4to, 680 S., 32 Tf.) = Collections of the National Museum of Antiquities at Leiden, Vol. I. *f* 199.00.

Als erster Band der neuen Serie „Collections of the National Museum of Antiquities at Leiden" (Verlag E.J. Brill 1974) werden *The Demotic Ostraca in the National Museum of Antiquities at Leiden* vorgelegt. Der Verfasser, M.A.A. Nur-El-Din, hat es sich zur Aufgabe gemacht, die Leidener demotischen Ostraka in ihrer Gesamtheit herauszubringen[1]). Er folgt damit dem Beispiel St. V. Wångstedts, der 1965 *Die demotischen Ostraka der Universität zu Zürich* ediert hat; mit dem Unterschied, dass die Anzahl der Zürcher Texte bei Wångstedt 54 beträgt[2]), während die Publikation der demotischen Ostraka von Leiden bis zu der stattlichen Höhe von Nr. 590 ansteigt[3]). Damit hat Verf. eine gewaltige Tat vollbracht.

[1]) Unerwähnt und unbearbeitet geblieben sind die beiden demotischen Ostraka F 1901/1.110 und F 1901/9.212, die wir im Jahr 1958 haben photographieren können.

[2]) Vgl. auch a.a.O., Vorwort; id., *Or.Suec.* XIV-XV (1965-1966), 45 ff.

[3]) Es sind 591 Texte, da Nr. 448A neben Nr. 448 tritt.

Das ansehnliche Opus ist folgendermassen aufgebaut:
Es beginnt mit dem Inhaltsverzeichnis, den Abkürzungen und Sigla. Nach einer Einführung (S. 1-5) werden in acht Kapiteln (S. 7-374) alle 591 demotischen Ostraka einzeln besprochen, unter Angabe von Inventarnummer, Farbe, Grösse, Dicke, Herkunftsort, Datierung, Erhaltungszustand, und mit Umschrift, Übersetzung, kurzen Bemerkungen zu Schreibung, Grammatik, Wortschatz und evtl. mit Einzelheiten zum Inhalt. Es folgen die Indices (S. 377-560), ebenfalls nach Wångstedts[4]) Vorbild mit dem demotischen Faksimile[5]) in zwei Sparten je für Ptolemäerzeit und für Römerzeit: (a) Appellativa, (b) Titel und Ämter, (c) geographische Begriffe, (d-g) Monate, Tage, besondere Daten, (h-j) Zahlen, Brüche, Arurenbruchteile, (k-m) Götter-, Kaiser- und Personennamen[6]), schliesslich die fortlaufende Liste mit Inventarnummern und Datierung, sowie die Konkordanz der Inventarnummern. Die nächsten 100 Seiten bringen die Faksimile-Zeichnungen von 404 Texten in Originalgrösse; 32 Phototafeln enthalten die durchwegs sehr guten Aufnahmen von 129 Texten[7]).

Die demotischen Ostraka in Leiden sind im letzten Jahrhundert ans Museum gelangt: Zwei Texte (Nr. 220 und 382) aus der Sammlung G. Anastasy hat man schon 1829 inventarisiert und 1865 publiziert; alle übrigen Texte hat J.H. Insinger in Karnak, Luxor, vielleicht auch in Medinet Habu erworben und zwischen 1887 und 1901 ans Museum gegeben; mit seiner Notiz der Herkunftsorte[8]) stimmen die Texte inhaltlich überein.

Die exakte zeitliche Zuweisung gelingt bei den knappen kurzen Ostraka-Texten, die die aktive Kenntnis der damaligen Gegenwart bei Schreiber und Empfänger, bei Gläubiger und Schuldner voraussetzen, für dreizehn Texte der Ptolemäerzeit (durch Doppeldaten und hohe Zahlen der Regierungsjahre) und für vierzig Texte der Kaiserzeit[9]).

Die inhaltliche Gliederung der Texte geschieht in acht Kapiteln:

I. Taxes Nr. 1-51
II. Various Payments Nr. 52-62
III. Texts concerning Land: Nr. 63-82
IV. Reminders and Accounts Nr. 83-277
V. Legal and Literary Texts Nr. 278-364
VI. Lists and Records of Personal Names Nr. 365-408
VII. Miscellaneous Texts Nr. 409-426
VIII. Others Nr. 427-590[10])

Im I. Kapitel gibt es Quittungen für Salz-Steuer (Nr. 1-4), Bier-Steuer (Nr. 5, 6), Kopf-Steuer (Nr. 7-12)[11]), Deich-Steuer (Nr. 13, 14, 15), Bad-Steuer (Nr. 10, 15, 18, 19, ähnlich 20-22), für *ktm* und *isw* (Nr. 23-34, samt ausführlicher Diskussion des Problems und Schriftproben), Palm-Steuer (Nr. 35), Sänger-Steuer (*dnjt n rmṯ-iw* = *f-ḏd* Nr. 36).

Im II. Kapitel betreffen die Zahlungen z.B. den „Weizen des Pharao" (Nr. 53, 55, 56), Saatgetreide (Nr. 57, 58, 59), Stroh-Ladungen (Nr. 62).

Im III. Kapitel findet man einen fragmentarischen Werk-Vertrag über Ackerbestellung, wobei der Ackerherr die Gerätschaften zu besorgen hat (Nr. 64), einen Pachtvertrag über einen Acker-Anteil (Nr. 65), Acker-Pacht mit Erwähnung der Ochsenfütterung (Nr. 70), Pacht-Quittungen[12]) (Nr. 68(?), 69, 71, 72) und eine Quittung über ratenweise Abzahlung der Pachtbeträge (Nr. 67); sodann

[4]) Wångstedt, *Ausgewählte demotische Ostraka*... (1954), 191 ff.

[5]) Auch von Texten, deren Faksimile nicht hat gegeben werden können, sind die Schriftzüge in die Indices aufgenommen.

[6]) Bei Wångstedt, a.a.O. existiert beim „Wörterverzeichnis" und bei den „Personennamen" jeweils eine Liste „Unleserliches".

[7]) Von den Nr. 160, 382, 448, 519 sind Photos vorhanden, aber kein Faksimile.

[8]) Daß Nr. 121 aufgrund der Notiz „für den Tempel (*rpj*) des Haroëris" nicht aus Theben, sondern aus „Kom-Ombo (?)" stammen könnte, möchten wir ablehnen. Der Gott Haroëris wird in thebanischen Tempelreliefs oft genug dargestellt und erscheint in den verschiedensten thebanischen Personennamen; in einem DO Medinet Habu (Lichtheim Nr. 150, 7) ist von einem Schreiber als „Agent (*rd*) des Haroëris" die Rede. Zum Vergleich bietet sich auch Nr. 217 an, wo in Zl. 8 zwar die „Schreinöffner des Haroëris" genannt werden, aber in Zl. 3 die „Schreinöffner des Chons" *nb-'ḥ'* „Herrn der Lebenszeit" (statt *ḏnsw nb Mtn*); hier zweifelt man nicht an der thebanischen Herkunft. Theben wird als *Nwt* aufgeführt. *Wꜣst* ist auf die Tempeleide mit Anruf beim Gott „Month-Herrn-von-Theben" beschränkt, vgl. Nr. 286 (Spuren von *Wꜣst*), 316, 317, 319. Hingegen geschieht der Anruf beim „Stier" als dem („Herrn) von Medamod" (*kꜣ (nb) Mtn*) z.B. Nr. 278; das ist in Nr. 299, 305, 309 zu ergänzen. An Ortsnamen erscheinen außerdem *ꜣmwr* (Krokodilopolis/Oberäg.) im Brieffragment Nr. 343, dann „ein Mann aus Hermopolis" (*rmṯ-Ḫmnw*) in der Rechnung Nr. 208, der „Distrikt von Diospolis Parva" (*tꜣ kḥ Hwt*) in der Personenliste Nr. 227.

[9]) III. Jht. v.Chr. mit Doppeldatum für Ptol. II. Philadelphos (vgl. S. 326, 562, 569) und Ptol. III. Euergetes I.: Nr 1, 60, 66, 428
II. Jht. v.Chr. mit hohen Regierungszahlen für Ptol. VIII. Euergetes II.: Nr. 74, 201, 261, 278, 279, 280.
II. Jht. v.Chr. mit Doppeldatum für Kleopatra III. und Ptol X. Alexander I.: Nr. 63, 73, 281.

Römerzeit für Caesar Augustus	19	Belege,
Tiberius	17	Belege,
Caligula	2	Belege,
Nero	1	Belege,
Antoninus Pius	1	Belege,

Alle übrigen Texte teilt Verf. folgendermaßen auf:

Early Demotic (?)	1	Beleg	Nr. 427
early Ptolemaic	3	Belege	Nr. 226, 325, 335
II. Jahrhundert v.Chr.	2	Belege	Nr. 276, 277
Ptol.	277	Belege	
Ptol.?	42	Belege	
Ptol./Rom.	1	Beleg	
Roman ?	70	Belege	
Roman	125	Belege	
„?"	17	Belege	

Inhaltliche Gründe für seine Datierung gibt Verf. bei den zwei Mitgift-Listen Nr. 276, 277 (II. Jahrh. v.Chr.). Da der Schreiber von Nr. 5 bekannt ist, hat Verf. diesen Text auf S. 10 mit Recht zu den frühptolemäischen gezogen. Sodann kann man aus inhaltlichen Gründen Nr. 2, 3, 4 (Salzsteuerquittungen) als frühptolemäisch beschreiben (vgl. Lichtheim, *Dem. Ostr. Medinet Habu*, 13 zu Nr. 12), aus paläographischen Gründen auch z.B. Nr. 6, 135, 383, 426, 429, 526. — Sicher als „frühptolemäisch" auszuschließen sind Nr. 325, 335, ähnlich Nr. 91, 431. Die vorsichtigerweise mit einem Fragezeichen versehene Zuweisung von Nr. 427 als „frühdemotisch?" entfällt: Des Verf. Beobachtung „The signs are written in no clear order and the handwriting is that of a beginner" trifft gewiss zu; mit frühdemotischem *nꜣ* und *msw* (Erichsen, *Auswahl frühdem. Texte* III, 20a 46a ff.) läßt sich eine zeitliche Verwandtschaft der „krakeligen" Zeichenfolge von Nr. 427 nicht erkennen; mehr kann man nicht lesen; wir schlagen als Datierung „spätptol./röm." vor. Es liegt nahe, die Gruppen „Ptol.?" (42 Belege) und „Roman ?" (70 Belege) zu dem einzigen Beleg für „Ptol./Roman" zu ziehen und mit diesen mehr als hundert Ostraka die Zeitspanne des letzten Jahrhunderts v.Chr. und des ersten Jahrhunderts n.Chr. abzudecken.

[10]) Mehr Übersicht wäre wohl gewonnen, hätte man als eigenes Kapitel die nicht-profanen Texte abgespalten und dann alle Abmachungen über Land (wie Nr. 63), über Pacht von Baugrund (Nr. 410), von Liturgien (Nr. 323, 324), Übereinkunft (Nr. 414 „Über 15 Tage" an Arbeitskraft oder Tempel-Dienst ?), die rechtsgültig, also einklagbar sind, in einem eigenen Kapitel vereinigt.

[11]) Nr. 7,2: „Jahr 35" (statt J. 15) nach dem Faks. Das passt inhaltlich besser zum „banker" *Pꜣj-kꜣ*, wenn er wirklich mit dem *Pꜣj-kꜣ*, S. des *Gphrs*, identisch ist.

[12]) Nr. 66 fällt aus der Gruppe der „Acker-Pacht-Quittungen" heraus; denn der als vollständig bezeichnete Text, in direkter Rede abgefasst, bringt weder die Namen der Partner noch ein Datum, es kann also nur eine eilige Nachricht sein; ohne Faks. oder Photo!

Land-Zumessungen (Nr. 73, 74[13]), 75, 76), einen objektiv stilisierten Teilungsvertrag in Zusammenhang mit einer Landzumessung (Nr. 78 „und sie sollen teilen"), Listen von Land-Losen (Nr. 77 und 79 gehören nach Schrift, Größe und Inhalt zusammen), Land-Vermessungen (Nr. 80, 81, 82).

Im IV. Kapitel sind zunächst rechtsgültige Dokumente von Abmachungen zwischen Privatleuten zusammengetragen, die Datum und die Namen der Vertragspartner angeben[14]). Es folgen Abrechnungen, genannt *ip*, und Listen, genannt *wn*, über Gelder, Getreide, Flüssigkeiten[15]), manchmal in der 1. Pers. Sing[16]) abgefasst (Nr. 95, 97, 102 V, 149, 137, 157, 188), den Unterhalt (*ḫrt*) betreffend (Nr. 159, 173). Hübsch die Abrechnung vom Ziegelstreichen (Nr. 229)[17])!

Das überaus interessante V. Kapitel enthält Tempel-Eide (Nr. 278-322), zwei Verträge über Liturgien-Pacht (Nr. 323, 324), dann einzelne, z.T. sehr fragmentarische literarische Texte, die Verf. als „Hymns(?)" (Nr. 325, 326), „Vows" (Nr. 327-330), „Magical Texts (?) (Nr. 331, 332) bezeichnet, ein Horoskop (Nr. 333), eine medizinische Vorschrift (Nr. 334), Briefe (Nr. 335-357)[18]), Schreib- und Grammatik-Übungen (Nr. 358, 359). Auf die Tempel-Eide und die beiden Liturgien-Pachten (Nr. 278-324) werden wir gleich näher eingehen.

Nach dem VI. Kapitel mit Listen und Aufstellungen von Personen (Nr. 365-408) bringt das VII. Kapitel eine Wein-Überschreibung vom „Grossen der Kultgenossenschaft" (Nr. 409), den Miet-Vertrag eines Bau-Grundstücks, demzufolge der Mieter später seine Balken, Steine und Türen wieder mitwegtragen darf (Nr. 410)[19]), eine „Übereinkunft" (*n3 hnw* Nr. 414) und fragmentarische Quittungen (Nr. 415, 419 (?), 420, 424, 425).

Im VIII. und letzten Kapitel stehen neben manchen unbestimmbaren Bruchstücken zwei Schul-Übungen oder Onomastika (Nr. 430: Hölzer/Bäume und Steine, Nr. 487: Körperteile), ein Vertrag (Nr. 522R) und fragmentarische oder verblasste Quittungen (Nr. 428, 448, 523, 535).

Besonders die Tempel-Eide lohnen eine genauere Betrachtung; denn sie bieten uns ein buntes Bild des thebanischen Alltags der spätptolemäischen römischen Zeit und zeigen auf, wie man sich bemüht hat, die Streitigkeiten der einfachen Leute durch das doppelte Urteil zu beenden.

Nr. 278: Streit um die Dokumente einer Schuldforderung (*n3j sh.w r'-wh3*), auf welche der Eidkläger — eine Frau, deren Sohn in zl. 6 genannt wird — Anspruch erhebt. Das doppelte Urteil — bei Eidleistung und bei Eidverweigerung — hat man nicht notiert, wohl aber, daß der Eid dem *šms*-Beamten ausgehändigt werden soll[20]).

Nr. 279: Reinigungseid vom Verdacht des Baum-Diebstahls, und zwar auf dem Uferland des Eidklägers[21]).

Nr. 280: Der Streit geht um eine Weinlieferung, die nach dem Wortlaut des Eides zwischen dem Eidkläger und dem Beklagten samt dessen Mitarbeitern im Vorjahr auf ein halbes (Mass) festgesetzt war. Mit dem Eid gekoppelt wird die Auslieferung „der" Hacke, also einer bestimmten Hacke: Die Hacke ist im Eideswortlaut selbst nicht genannt, soll aber sowohl bei Eidleistung wie bei Eidverweigerung hergegeben werden. Da alle dem Streit beiwohnenden Leute wissen, bei wem sich die Hacke eben befindet, muß stets derselbe Mann gemeint sein, der sie herausrücken soll, nämlich der Eidkläger; er gedachte durch Zurückhalten der Hacke den Gegner zur Weinlieferung zu zwingen[22]).

Nr. 281: Der Beklagte steht im Verdacht, einen Feigenbaum umgehauen zu haben, der dem Vater des Klägers gehört. Falls er sich weigert zu schwören, muß er die hohe Summe von zwei Talenten zahlen[23]).

---

[13]) Nr. 74,2: *P3-hb ntj ḫn* „des *P3-hb*, welcher zu [den Leuten des ...] gehört, [...]" (statt *P3-hb* ... [ ]).

[14]) Schade, dass bei Nr. 83, 84, 86, 87 der griechische Text nicht beigefügt worden ist!

[15]) Nr. 89,2: *P3-dj-Ḥr-wr p3j-f bk* „sein Diener P." (statt *P3-dj-Ḥr-wr* ...)
Nr. 99, x + 4: *ibd 4 3ḫt sw 11* (oder *21*) „vierter Überschwemmungsmonat Tag 11 (oder 21)" (statt *P3-k3m* (?) *ḥḏ* (?))
Nr. 139 II, 1: *n3* (?) *r.ỉr = j r'-[wḫ3 ḥr = w]* „die (Silberlinge), [über die] ich einen Schuld[schein] gemacht habe" (statt *ntj r ỉr = j r'-[wḫ3]* „(the amount) about which I will make a debt")
Nr. 172 II, x + 3: *618* (statt *318*)
Nr. 180, x + 3: *ỉrp 20* (statt *ỉrp 30*)
Nr. 206, x + 3: *p3 ỉrp r.ṯ3j = w r-bnr* „der Wein, den sie herausgenommen haben (statt: *p3 ỉrp r.dj = wr.r =* k „the wine which they have given to you")
Nr. 206, x + 4: [...] *r tš 16 tn ḥḏ 1 ḳ[d 7] 1/2 r 28* „[...] macht 16 Raten, zu je 1 [3/]4 Silberling, macht 28" (statt [...] ... *r tš 16 tn ḥḏ 1 ... r 28*)
Nr. 228 I, x + 5: [... *Ḏd-Ḫn]sw-iw = f-'nḫ* (statt [...] ... (*s3*) *'Iw = f-'nḫ*).

[16]) Nr. 90, ohne Datum, ohne namentliche Erwähnung der Partner, aber in direkter Rede, kann nur als Brief eingeordnet werden; ebenso dürfte Nr. 92 ein Brief sein.
Nr. 92,2: *tw = j ỉn = w [n =]k* [...] *5.t* „Ich habe [d]ir fünf [...] bringen lassen." (statt *tw = j ỉn ... 5.t* [...] „I pay ... 5").

[17]) Nr. 229,2: *p3 ỉp* (*n*) *n3 ḥmw.w* (?) *ppj-ṯb ... 1.500* „die Rechnung der Handwerker (?): Ziegelstreichen ... 1.500" (statt *p3 ip* (*n*) *n3 ... 1500*)
Nr. 229,3: [...] *ṯb* „Ziegel"
Nr. 229,4: *p3 ỉnj* „den Stein"

[18]) Nr. 335,2: ... *ỉw = f ḫpr iw dj p3 nṯr mtr = k* Nr. 335,3: *ḫn p3 m3'* (usw.), Nr. 335,5: *ỉn.n3-w k.t ḫpr ỉr = k djt 'l n3 ntj šn* (?): ... „Wenn es geschieht, dass der Gott veranlasst, dass du zugegen bist (3) an dem Ort, ... 5 Wenn (es) anders geschieht, dass du die (Leute), die inspizieren (?), heraufschickst mit dem (Dienst)-Schiff des N., so ..." In diesem fragmentarischen Brief an einen Vorgesetzten ist wohl soviel zum Zusammenhang zu rekonstruieren: Die Absender möchten sich — so Gott will — mit dem (Vorgesetzten) *N3-nfr-Ḏm3* an einem bestimmten Ort persönlich treffen; falls N. aber mit dem (Dienst-)Schiff (nur) die Inspektoren (?) schickt, dann bitten sie um eine Sendung von ... . — Aus paläographischen Gründen ist der Text besser in die spätptolemäische Zeit einzuordnen!

[19]) Nr. 410 R,5: *'š-šll* „beten"
Nr. 410 V,9: *mtw-tn djt n-j ssw-hrw 60* „und ihr werdet mir 60 Tage (Frist) geben"
Nr. 410 V,10: *r f3j r-bnr mtw = j ṯ3j n3j = j sjw n3j = j ỉnrw* „um hinauszutragen. Und ich werde meine Balken und meine Steine wegnehmen".

[20]) Nr. 278,6: ... *p3j-ṯ šr bn-pw ỉr.tj-j w*[n ...] „deinen Sohn. Nicht ist mein Auge offen gewesen. ..." (vgl. Pl. 19 und Kaplony-Heckel, *Tempeleide* Nr. 11)
Nr. 278,7: *r.w3ḥ = ṯ dj n-ỉm = w* „was du davon gegeben hast"
Nr. 278,9: *r-ḏrt p3 šms ntj ⸢sḫ⸣ r šms* (Zl. 10) *p3 srtjqws* (?) „in die Hand des *šms*-Beamten, der ⸢eingeschrieben⸣ ist, den Strategen (?) zu begleiten".

[21]) Nr. 279,4: [... *n]tj ḥtp dj ỉrm n3 ntj ḥtp ỉrm-f* „[(Gott), wel]cher hier wohnt samt denen, die mit ihm wohnen!" Zur Kurzform von *ỉrm = f* vgl. a.a.O. Nr. 60; damit entfällt Verf.s Lesung" *p3j* und *ḥtp* als „Schlüsselwort" etwa „offerings".
Nr. 279,6: Die Formel *bn-pw = j* [...] bis [... *bw]-ỉr-rḫ = j* ist zu ergänzen *bn-pw = j ṯ[3j bn-pw = j djt ṯ3j = w bw]-ỉr-rḫ = j* usw. „Ich habe nicht weggenommen, ich habe nicht veranlasst, dass sie wegnehmen; ich kenne niemanden, der ...".

[22]) Verf.s Interpretation, bei Eidleistung gebe der Kläger die Hacke, bei Eidverweigerung der Beklagte, möchten wir ablehnen. —
Nr. 280,10: *ỉw-f tm ỉr = f* „Wenn er ihn nicht leistet"; der Schriftzug *ir = f* steht deutlich da, ist aber ineinandergelaufen, vgl. *r ỉr = f* in Zl. 2.

[23]) Nr. 281,6: *ỉw ỉw = s* [...]*3mnj3s* (in Spuren auf Pl. 20) *p3j-k ỉṯ* ... einen Feigenbaum, der dem ..., S. des Amonios, deinem Vater, gehört". Zl. 7: *ḳnṯ ...r p3j = j ỉtj bn-pw = j djt š'd = w* Zl. 8 *bw-ỉr-rḫ = j rmṯ*

Nr. 282: Der Streit geht um ein Gewand-(Teil), z.Zt. in der Hand des Beklagten; er hat es an ebendemselben Ort verloren oder liegengelassen, wo man es gefunden hat, und soll durch einen Eid dieses Wortlauts den Anspruch seines Gegners zurückweisen. Der Ausgang des Streits durch Eidleistung wird nicht explicite mitgeteilt, sondern nur, wie man bei Eidverweigerung verfahren soll: In diesem Fall hat der Eidkläger den Wert des Gewand-(Teils) zu beschwören, und er, der verlierende Beklagte, muß es voll bezahlen[24]).

Nr 283: Ein Mann soll für einen Diebstahl (*ṯ3j* „wegnehmen, an sich nehmen, stehlen") seines Vaters zur Rechenschaft gezogen werden. Er kann sich freischwören; bei Eidverweigerung soll er (der Eidkläger?) sich an eine andere Instanz wenden (?). Falls das Original die Lesung *sw 12* „Tag 12" zulässt, hat man fünf Tage vor dem Termin der Eidleistung den Streit verhandelt und den Wortlaut niedergeschrieben[25]).

Nr. 284: Die Güter einer Person — wohl ein Nachlass — sind zwischen einem Mann und einer Frau aufgeteilt worden, und zwar so, dass der Mann nur die Kuh bekommt; zum Weiterverkauf braucht er als Besitznachweis die betreffende Abstandsurkunde von der Seite der Frau. Er sichert ihr — als Gegenleistung — mit einem promissorischen Eid seine Verzichtschrift auf die übrige Habe zu; seine Ehefrau erscheint als Eidhelferin. Bei Eidverweigerung hat er zwei Talente zu zahlen; aber man erfährt nicht, wie die Sache dann weiterlaufen soll[26]).

Nr. 285: Das hochinteressante Fragment (Kaplony-Heckel, *Tempeleide* Nr. 160) legt Verf. erfreulicherweise jetzt im Photo vor. Von einem Streit um (...), Weizen und andere spezifizierte Güter ist nur mehr das doppelte Urteil erhalten: Bei Eidleistung geht der Beklagte frei aus, bei Eidverweigerung muß er zweihundert Silberlinge zahlen.

Wichtig ist der Anschlusstext; aber auf die (a.a.O., 206) gegebene Lesung von *smṯ* als *smj* „verklagen" und auf den Vorschlag, dass man die hohe Summe von fünf Talenten an den Month-Tempel für ein neuerliches Prozessieren zu zahlen habe, geht Verf. nicht ein.

Nr. 286: Ein Mann wahrt seinen Anspruch auf den vierten Teil eines strittigen Hauses; Der vierte Teil stehe ihm zu als sein Anteil aus einer Abmachung mit dem Eidkläger; durch einen Eid kann der Streit zu seinen Gunsten ausgehen[27]).

Nr 287: Im Zusammenhang mit einem Pachtabkommen muss ein Mann einen Eid leisten und gewinnt in diesem Fall 150 Silberlinge aus einer Summe von 197 Silberlingen. Die Pacht betrifft die *brḫ.w.*, die „Fütterer" (?); auf dem Verso ist von der Pachtangelegenheit nur so viel erhalten, dass bei Nichteinhaltung des Zahlungstermins ein neuer Termin genannt ist[28]).

Nr. 288: Im Streit um einen Kasten (oder Kasten-Sarg) kann eine Frau den schon bezahlten Gegenstand offensichtlich durch einen Eid gewinnen[29]).

Nr. 289: Zwei Personen sollen nach dem Tod des Vaters für dessen Schulden aufkommen. Eidkläger ist eine Frau mit ihrem Sohn.

Nr. 291: Dieser Text und DO Bodl 479, Strassburg 349, 675, 1329 bilden eine Gruppe von fünf Prozesseiden, die dieselbe Hand niedergeschrieben hat, und die im Jahr acht, am sechsten Tag des ersten Überschwemmungsmonats vor dem Stier von Medamod zu leisten sind[30]).

Nr. 292: Der Streit geht um 25 Mass Wein. Der Eidkläger hat bei einer Weinlieferung Unstimmigkeiten festgestellt und verlangt von *P3-dj-Ḫnsw* einen Reinigungseid[31]).

---

iw š'd = f „Feigenbaum ... meinem Vater. Ich habe nicht veranlasst, daß sie abgehauen haben; ich kenne keinen Menschen, der abgehauen hat ...". Mit dieser Rekonstruktion der bekannten Formel entfällt Verf.s dreifaches „I did not cut off figs (Zl. 5); I did not cut them off (Zl. 7); [I did not] cut it off (Zl. 8)".

[24]) Der Text ist sehr fehlerhaft und undeutlich geschrieben; des Verf.s Zuweisung der Personen und seine Lesung von Zl. 4 (*ḫ3' = s*) ist dem Versuch von a.a.O. Nr. 184 unbedingt vorzuziehen.
Nr. 282,1: Entsprechend des Verf.s Übersetzung hat man *r ỉr = f* vor *n M3'-Ḥr* einzufügen.
Nr. 282,5/6: *mtw M3'-Ḥr ỉr 'nḫ* r swn = s ... „dann soll *M3'-Ḥr* einen Eid über seinen Wert leisten"; das ist die übliche Konstruktion eines Bedingungsnachsatzes mit dem Konjunktiv; das *r* vor *ỉr 'nḫ* ist unkorrekt.

[25]) Faksimile und Photo sind für Zl. 8 nicht scharf genug. Aus den von Thissen (*Enchoria* VI, 1976, 140) vorgeschlagenen Lesungen *mtw = f mḥ i.ir-ḥr p3 s3wtj* „er wird bezahlen vor dem Wächter" passt *mḥ* (abgesehen von der höchst eigenwilligen Schreibform) nicht zu der üblichen Formel der Tempeleide *p3 ntj ỉw = f r wnḥ = f mtw = f mḥ = f* (o.ä.) „dann soll er das, was er offenbart, vollbezahlen"; *s3wtj* „der Wächter" ist als Streitinstanz bisher nicht belegt. Das Verbum nach *mtw = f*, wohl ein Verbum der Bewegung, könnte nach Form und Bedeutung vielleicht *st3tj* „sich wenden an, ziehen zu" gelesen werden.

[26]) Nr. 284,6: *ỉw = j djt = st* kann nicht als Perfekt verstanden werden, vgl. *Tempeleide*, a.a.O. und Thissen, a.a.O.
Nr. 284,18: *r-ḏrt* ... Ebensowenig wie *p3 s 2* (*Tempeleide*, a.a.O.) „in die Hand der zwei Leute" befriedigt *p3 h3j* (?) „des Ehemanns" (Verf.); man erwartet die Nennung eines Beamten.

[27]) Nr. 285: Allerdings ist die Zuweisung der im schwer leserlichen Ostrakon genannten Personen an die Streitparteien nicht sicher: Der Eidkläger *P3-šr-'Inpw*, S. des [...], (Zl. 3) hat wegen „des Hauses der Kinder des [...] im Westen" mit dem „[...], dem S. des *P3j-ḥwtj*". (Zl. 2) den Prozeß begonnen; wer aber ist die in Zl. 13 — bei Eidleistung — und in Zl. 15 — bei Eidverweigerung — genannte dritte Person *P3-dj-Min* (?), die mit dem Eidleister, bzw. Beklagten m.W. nicht identisch sein kann; denn es heisst: „Wenn er den Eid leistet, so soll *P3-dj-Min* (?) ... 1/4 ... geben". Wenn er sich weigert, ihn zu leisten, so soll *P3-dj-Min* (?) ..."

[28]) Nr. 287,5: *n-ṯ* (Verf.) ist hier unmöglich von Position und Inhalt her.
Nr. 287,6: *ỉwj.t* „Pfand" (statt *'Imn-t3j = f-nḫt.t*)
Nr. 287,7: *tw = j gm* „Ich finde" (statt *bn-pw = j gm*)
Nr. 287,8: *pḥ = w* „sie haben erreicht (statt *'3-pḥtj*)
Nr. 287,9: *mtw Ḥr* „So soll Horos (statt *mtw = s*)
Nr. 287,10: *mtw = f ḫpr n.im = s ḥḏ 47 n wḏ3-ỉp* „und es werden darin enthalten sein 47 Silberlinge als Zahlungsrest" (statt *mtw = f ... ḥḏ 47* (*n*) *spḥ n ỉp*).

[29]) Nr. 288: Das Fragment ist durch einen Nachtrag in Zl. 7 bzw. durch ein fälschlich in der 1. P. Sg. formuliertes Urteil für den Fall der Eidverweigerung sehr unklar.
Zl. 5: [...] *t3j tbj.t ntj w3ḥ = k djt st m-ḏb3 st n*[ ] „[, die Gelder o.ä.] für diesen Kasten, um die du ihn dem [...] verkauft hast" (statt *nkt tbt ntj ỉw = k djt*).

[30]) Nr. 291: Vgl. *Tempeleide*, Katalog! Da in den anderen vier Belegen der Eidempfänger derselbe ist, nämlich der „Gottesvater" *Ns-p3wtj*, S. des *Wsjr-wr*, gilt das gewiss auch für Nr. 291. — Eidleister sind erhalten in DO Bodl 479 *P3-dj-Ḫnsw*, S. des *Pa-Mnt*,
in DO Str 349 *P3j-k3*, [S. des ...],
in DO Leiden Nr. 291 *P3j-k3*, [S. des ...], in DO Str 675 *Pa-n3-ỉrjw*, [Sides [...] Der Wortlaut der fünf Texte unterscheidet sich nur durch die Artaben-Summe bei Weizen und bei Oelsaat. Man könnte also Nr. 291 eigentlich vollständig rekonstruieren, aber leider ist für das Schlüsselwort ... *-Nwt* („... von Theben") die Lesung noch nicht gelungen. Im Beleg Leiden ist dies Wort weggebrochen.

[31]) Nr. 292: Mit des Verf.s treffender Rekonstruktion und Lesung von [*.ỉr]p* „Wein" entfällt der Vorschlag *Tempeleide*, 394.
Nr. 292,1: [*ḫt p3 'nḫ ntj ỉw-]ỉr P3-dj-Ḫnsw* (statt] *P3-šr-Ḫnsw*). Für die fehlenden Zeilen-Anfänge und -Enden möchten wir ergänzen:
Nr. 292,6: [*r ḫn r p3j = k*] 'wj „in dein Haus hinein" (statt *'wj = j*); grammatisch ist *'wj = j* als „my house" unmöglich; es müsste [*p3j = j*] *'wj* heissen; vom Inhalt her ist „in dein Haus" vorzuziehen.

Nr. 293: Streit um eine Teilung, bei der die „Schreinöffner" (*wnw*) schwören sollen[32].

Nr. 294: Reinigungseid; für den Fall der Eidverweigerung hat *Pꜣj-kꜣ*, S. des *ꜣpln*, zwei Mass Wein zu liefern[33].

Nr. 298: Der Wortlaut des von einer Frau zu leistenden Tempeleides erinnert mit seinen Wendungen an *Tempeleide* Nr. 23, 205, 218. Da das Fragment das doppelte Urteil nicht bewahrt hat, können wir für den ganzen Streit — analog zu *Tempeleide* Nr. 23 — nur vermuten, dass ein Mann nach dem Tod seines Bruders das Erbe der verwaisten Neffen und Nichten sicherstellen will, ehe seine verwitwete Schwägerin sich wiederverheiratet[34].

Nr. 308: Im Fall der Eidverweigerung — nur so viel hat das Fragment vom Text bewahrt — soll die Beklagte vor eine weitere Instanz, nämlich „vor Lysimachos" geführt werden.

Nr. 313: Des Verf.s Vorschlag, den Text so zu interpretieren, dass der Eid zur gleichen Zeit geschworen und aufgeschrieben worden sei, widerspricht dem üblichen Verfahren, wonach der assertorische Eid nach dem Anruf der Gottheit sinngemäß lautet: „Sowahr (der Gott) ... lebt, habe ich dies oder das getan bzw. unterlassen", und der promissorische Eid: „Sowahr (der Gott) ... lebt, werde ich dies oder das tun bzw. unterlassen". Vor allem muss ein solches Dokument, um eine gültige Rechtsurkunde in einem Verfahren zu sein, unbedingt die Namen der Streitparteien, das Datum, möglichst den Ort der Eidesleistung enthalten. Davon ist in Nr. 313 nichts vorhanden, auch nicht in Ansätzen, die eine Rekonstruktion ermöglichten. Das Stück scheint vielmehr eine eilige Nachricht, ein kurzer Brief zwischen zwei die Situation beherrschenden Leuten zu sein. Dass der Text nicht ergänzt werden kann, bedauert man um so mehr, als die „Ältesten" erwähnt werden, sich also eine offizielle Angelegenheit erahnen läßt.

Nr. 317: Streit um zwei Posten aus einem Pachtabkommen und zehn Mass Wein.

Nr. 318: Eigenartig, dass der Eidleister nach dem Schwur zahlen muß! Demnach enthält der Wortlaut des Eides noch einen anderen Posten, von dem der Mann sich hat freischwören können.

Nr. 322: Reinigungseid einer Frau[35].

Unmittelbar in die Tempel-Wirtschaft führen die beiden „liturgical contracts" (Nr. 323, 324) ein, die Verf. mit acht bekannten Texten vergleicht. Bei Nr. 323[36]) „aus dem Jahr 9/10 n.Chr."[37]) werden keine Titel genannt, in Nr. 324 vom Jahr 147/148 n.Chr. tragen die vier beteiligten Personen den Titel „Gottesvater" (*it-nṯr*). Solche Verträge über Liturgien-Pacht beschreiben erstens die Pflichten des Pächters am Tempel[38]), zweitens die Pflichten des Liturgen, d.h. des Verpächters, dafür die Einkünfte und Sporteln herauszugeben, auf die der Pächter Anspruch hat. In Nr. 324[39]) wünscht *Ḥr*[40]), der S. des *Pꜣ-šr-ʿšꜣ-iḫj*[41]), seine Einkünfte aus der Liturgien-Pacht schriftlich zu sichern[42]). *Ḥr* will nämlich einen Tempel-Monat seines

Nr. 292,6/7: *tw-s tꜣj = k* / Zl. 7: [*mwt* (o.ä.) *i.ir djt*] *fꜣj = w* „Sieh! Deine [Mutter (o.ä.) ist es, die veranlasst hat,] dass sie hineintrugen". (statt *iw = w fꜣj = w* (sic!)

Nr. 292,8: [*bn-pw = j ṯꜣj.tj = w*] *bn-*[*pw = j dit*] *ṯꜣj = w n.im = w*

Nr. 292,9: [*bw-ir-rḫ = j rmṯ*] *r.ṯꜣj = f* „Ich habe sie nicht weggenommen. Ich habe nicht veranlasst, dass] sie sie wegnehmen". [Ich kenne keinen Menschen,] der weggenommen hat" (statt *dj = j s* in Zl. 6, *dj = w* in Zl. 8 und *dj = f* in Zl. 9, obwohl unter *dj* „geben" im Vocabulary S. 444 kein Beleg aus Nr. 292 eingetragen ist).

Nr. 292,12/13: *ỉw-f stꜣtj r tm* [*ỉr = f pꜣ ntj ỉw = f*] Zl. 13: *r wnḥ = f mtw = f djt =* [*st*] (statt *r-ḏrṯ = f*): „If he refuses to swear at his hand" ist als Formel bisher nicht belegt.) Hingegen ist *wnḥ* „offenbaren" auf der privaten Photographie gut zu erkennen und ergibt die übliche Formel bei Eidverweigerung, die auch in Nr. 315, 317 belegt ist.

[32]) Nr. 293,2: *n ḥꜣt-sp 10 ỉbd 3* ... (statt: *ḥꜣt-sp 12*)

Nr. 293,7: ... *gr nkt ỉw.ỉr = w pš = f*, „irgend eine andere Sache, die man geteilt hat (statt *gr ... pš = f*). Der nachlässige Schreiber hat in Zl. 2 mehrfach herumkorrigiert, Zl. 8 zuerst ganz vergessen, dann hineingeschoben, Zl. 10 gestrichen.

[33]) Nr. 294,1: Zu *ꜣpln* (statt *Gplnꜣ*) vgl. Mattha, *Dem. Ostr. Index*. Der Kontext ist voller Auslassungen: Der Anruf an den Gott fehlt völlig; die Formel „es ist kein Falsch in dem Eid" ist am Schluß angehängt; beim Datum in Zl. 9 fehlt die Jahresangabe.

Nr. 294,3: *ꜣsk* entfällt; hier ist der Name des Streitgegners zu erwarten.

Nr. 294,4: *smn = j st* „ich habe es festgesetzt (statt *smn ỉrm-n*)

Nr. 294,5/6: ... *tꜣ ỉst* (*n*) *rn = s* „ebendiese Stätte".

[34]) Nr. 298: Vgl. *Tempeleide* Nr. 205 (Eid bei Diebstahlsverdacht), Nr. 218 (Gelöbnis getreulicher Ablieferung von Abgaben), Nr. 219 (eidliche Zusage über Vermögensteilung); mit der Wendung *pꜣ nkt* (s. unten) *nb ntj ỉw = f* (r) *ỉjt* „jegliche Habe, welche kommen wird" *Tempeleide* Nr. 218 (s.o), mit der Wendung *n pꜣ ḫjr* „in der Strasse" *Tempeleide* Nr. 23 (worin eine Mutter nach dem Tod ihrer wohl kinderlos gebliebenen Tochter Anspruch auf Rückgabe der Aussteuer erhebt) und zusammen mit der Formel *bn ỉw = j tm ỉrtj = j n pꜣ ntj ỉw = f* [...] „Ich werde mein Auge nicht verschliessen vor dem, was [...] *Tempeleide* Nr. 205 lässt sich für Zl. 4/5 der Sinn etwa folgendermassen rekonstruieren: „Jeglicher Gegenstand, (aus dem strittigen Eigentum), der [mir unter die Augen] kommen wird [auf den Äckern (?), ...] in der Strasse, den werde ich vor dich bringen", —

— Analog zu *Tempeleide* Nr. 218, 7/8 lesen wir in Zl. 4 *nkt nb* „jeglichen Gegenstand" (statt *pꜣ šmš nb* „any official (?)"), auch wenn kein Photo zur Nachprüfung gegeben ist.

[35]) Von dem in der oberen Hälfte ganz verwitterten Text (Verf. 8 Zl., nach eigenem Photo wohl 12 Zl.) lässt sich über Verf.s Lesungen hinaus noch erkennen:

Nr. 322, x + 7: ... *kpj r-k r pꜣ ḫꜣj r ḥḏ* 25 „heimlich vor dir in der Höhe von mehr als 25 Silberlingen".

Nr. 322, x + 8: *bn-pw = j šm ỉw-ir rmṯ ỉw = j ḥms*

Nr. 322, x + 9: *ỉrm = k* „Ich bin nicht zu einem Mann gegangen, solange ich bei dir sitze".

Nr. 322, x + 10: *ỉw = s ỉr pꜣ ʿnḫ mtw = f wꜣj*

Nr. 322, x + 11: *r-s* (statt *ỉj*) *iw = s tm ỉr = f pꜣ ntj ỉw = s*

Nr. 322, x + 12: *r wnḥ = f mtw = s djt* [...] „Wenn sie den Eid leistet, soll er von ihr ablassen. Wenn sie ihn nicht leistet, soll sie das, was sie offenbart, hergeben".

[36]) Nr. 323,2: *Ḥr-pꜣ-bk* (statt ... *-Ḥr*(*pꜣ*)*-bk*),

Nr. 323,4: *sꜣ Ḥr-sꜣ-Ist* (statt *sꜣ* ... *-Mwt* (?)

Nr. 323,9: *pꜣ ʿq pꜣ ỉwf* „das Brot und das Fleisch" (statt *pꜣ* ... *pꜣ iwf*), vgl. DO Brüssel E 353,6 (= *CdE* XLIV (1969), 228).

[37]) Nr. 323,11: *sḫ n ḥꜣt-sp 19* (statt *39*), also Jahr 12/11 v.Chr. oder 32/33 n.Chr.; der Paläographie nach kann der Text auch ins II. Jahrhundert n.Chr. gehören, also ins Jahr 115/116, 134/135, 155/156 oder 177/178 n.Chr.; die Liturgien-Pacht *Theb. Ostr.* D 31 (Thompson) stammt aus dem Jahr 189/190 n.Chr.

[38]) Neben Prozessionsdienst, Tempeldienst, Festdienst (*šmsw*, *ʿršw*, *ḫʿw*) verspricht der Pächter das „Vermeiden von Reklamationen gegen den Verpächter" (DO Str II (= *ZÄS* 49 (1911) 38), *Theb. Ostr.* D 31, 122, 221, 235), bzw. „zu vermeiden, dass der Verpächter beim Pächter reklamieren muss" (D 175).

[39]) Nr. 324,3 (Einschub) *Ḥtr* (statt *Ḥr* ...)

Nr. 324,6 *ỉnk s* „mir gehört es" (statt *mtw-k s*); *pꜣ ḥnḳ pꜣ nḥḥ* „das Bier und das Oel".

[40]) *Ḥr* „mit Determinativ" geschrieben, wie in dem um vier Jahre früheren Liturgien-Vertrag DO Str II (*ZÄS* 49 (1911), 38).

[41]) Zu *Pꜣ-šr-ʿšꜣ-iḫj* vgl. Lichtheim, *Dem. Ostr. Med. Habu* Nr. 126,4 (statt *Pꜣ-šr-ʿnḫj*)

[42]) In Nr. 324 beginnt *Ḥr* die direkte Rede mit der Formel „Ich verpachte dir den Tempel-Monat meines Enkels", als sei er derjenige, der als Liturg die Verpachtung vornimmt; aber er fährt fort „im Tausch gegen den Monat deines Sohnes, und ich werde ihre Dienste machen"; davon leitet er seinen Anspruch auf die Einkünfte ab. Für die fragliche Zeichengruppe in Zl. 6, die Thompson in *Theb. Ostr.* D 31,5,6 noch als *ỉw = w wm* „when they eat" gelesen hat, liefern D 235, 6 und Str II den Schlüssel *ỉw ỉnk s* „es gehört mir" (statt *mtw = k s*). Das Oppositum „es gehört dir" (*mtw = k s*) hebt der Schreiber in Nr. 324,7,10 besonders hervor: Er setzt unter die ganze Gruppe *mtw = k s* ein grosses *= k* zusätzlich.

Enkels (von der Tochter her) verpachten und dafür von seinem Kollegen *Pꜣ-dj-Ḫnsw-pꜣ-ẖrd*, S. des *Ḥtr*[43]), einen Tempel-Monat von dessen Sohn, namens *Ḥtr*, in Pacht nehmen; wir haben hier also einen Tausch von Liturgien-Pachten.

Fassen wir zusammen!

Das Verdienst des Verf.s ist es, das bisherige Material der demotischen Ostraka an Steuerquittungen, Verträgen, Rechnungen usw. um wichtige neue Belege vermehrt zu haben, und zwar in einer Publikation, die sich als brauchbares Werkzeug beim demotischen Studium bewähren wird. Welch eine Fülle an Material hat Verf. uns durch die ausgezeichneten Indices voll erschlossen! Durch seine ungeheure Mühe, zu jedem Lemma ein oder mehrere Faksimile zu liefern, verfügen wir nun zu mehr als 550 Stichwörtern (Index a) über verschiedene Schreibungen und können dann sofort den Kontext zum Vergleich heranziehen. Verf. hat uns damit einen Schlüssel zu manchem bisher rätselhaften der vielen unveröffentlichten demotischen Ostraka geschmiedet. Dadurch, dass er alle Texte, auch unleserliche oder unverständliche, vorlegt und zu deuten versucht, versieht er uns mit einem Vorrat an Belegen, die zum Entziffern anderer ungelesener Texte helfen. Wenn wir in unserer Besprechung da und dort eine andere Lesung vorschlagen, möge der Verf. dies nur als Aufforderung verstehen zum Weitermachen. Wir wünschen ihm dazu wieder viel Geduld, viel Mut und viel Erfolg.

Marburg, Mai 1979 — URSULA KAPLONY-HECKEL

* * *

[43]) Der Verpächter *Pꜣ-dj-Ḫnsw-pꜣ-ẖrd*, S. des *Ḥtr*, ist als „Gottesvater" auch im Jahr 136/137 n.Chr. (Mattha, *Dem. Ostr. Nr.* 264,1) nachweisbar.

Verschiedene Einzelheiten:

Zum Vokabular (Index a)

377 *ꜣsḳ* Nr. 294,3 entfällt (passt nicht zum Kontext eines Tempeleides als erstes Wort)
378 *ỉi* „to come": Nr. 322,7 entfällt (lies: *r-s*)
379 *ỉwjt* „pledge" auch Nr. 287,5 (statt *Imn-tꜣj = f-nḫtt*)
381 *ỉnj* „Stein" Nr. 229,4
Nachtrag: *ỉnk*: *ỉw ỉnk st* „es gehört mir" Nr. 324,6
ỉrt „eye" auch Nr. 278,6; Nr. 354,9 (statt *ḥꜣtj* „heart")
383 *ʿwj* = „to owe": ungewiss Nr. 100, x + 3; Nr. 131,4
386 ʿḥʿ „time": *Ḫnsw nb ʿḥʿ* auch Nr. 217,3 (statt „*nb Mtn* (?)")
ʿḥʿ „stehen": *ỉw = w ʿḥʿ* Nr. 337,4 (statt *Jb* „Elephantine")
ʿḳ „bread": auch Nr. 323,9
389 *wnḥ* „to reveal" auch Nr. 292,13
390 *wḏꜣ.t* Rest: *wḏꜣ.t-ỉp* Nr. 287,10
391 *bjr* Korb: *bjr ḫm* „kleiner Korb" Nr. 340, 3 (statt „boat")
bnr „outside" auch Nr. 206,3 (statt *n = k*)
393 Nachtrag: *ppj-ṯb* „Ziegelstreichen" Nr. 229,2
394 *pḥ* auch Nr. 287,8 (statt *ʿꜣ-pḥtj*)
397 *mwt* „mother" Nr. 356,3 (statt *nꜣ ntj sḥn* „those who lease")
400 unvollständiges Faks. bei *mtw = k st* in Nr. 324,7.10: An beiden Stellen ist ein zusätzliches *-k* unter die ganze Gruppe gezogen, *mtw = k* entfällt Nr. 324,6 (lies: *ỉw ỉnk st* „es gehört mir")
404 *nḥḥ* „oil" auch in Nr. 324,6.8 (zur römischen Schreibung vgl. Erichsen, *Glossar*, 224)
nkt „thing" auch Nr. 298,4 (statt *šms* (?) „the *šmš*- (official)"), entfällt Nr. 288,5 (lies: *tꜣj tbj.t*, statt *nkt* (*n*) *tbj.t*)
405 *r-r = s* auch Nr. 322,7 (statt *ij* „to come")
r-r = k entfällt Nr. 206,3 (lies: *r-bnr*)
412 *ḥwt-nṯr* „temple" auch Nr. 339,5
ḥꜣt-sp „year (in dating)" entfällt Nr. 290,6
ḥꜣtj „heart" entfällt Nr. 354 R 9 (lies: *ỉrt* „Auge")
417 *ḫꜣj* („Ausmass") auch Nr. 322, y + 7
418 *ḫm* „young", auch „klein", in *bjr ḫm* „kleiner Korb" Nr. 340,3 (statt „boat", „the second determinative seems to be a boat"); unvollständiges Faks.: Bei (*nꜣj = j*) *ḫm-ḫl*(*w*) („my boys") fehlt das Determinativ des „sitzenden Mannes" oder „Kindes" und die „Pluralstriche" Nr. 337,7 (ähnlich bei *ẖrd*), Faks. Nr. 418 unvollständig
427 *sḥn* „to lease" entfällt Nr. 356,3 (vgl. oben *mw.t* „Mutter")
430 *šp* „to receive" entfällt Nr. 287,10 (vgl. oben *wḏꜣ.t* Rest")
433 Nachtrag: *n ḳp* „heimlich" Nr. 322, y + 7
435 *kʿkʿt* „kind of bread" auch Nr. 340,1
439 *tws* „sieh!" (Erichsen *Glossar* 612) Nr. 292,6 lies: *tws tꜣj = k*[„sieh! Deine[...") (statt *dj = j s* (*n*) *tꜣj = k* „I have given it (to) your [")
ṯb Ziegel Nr. 229,2 (in *ppj-tb* Ziegel streichen)

Zu den Geographischen Bezeichnungen (Index c)

451 *Jb* entfällt 338,4 (lies: iw = cḥc „indem sie stehen")
Wꜣst „Theben" auch 286,3; 317,2; 319.
Mtn „Medamud" entfällt lies *ʿḥʿ* Nr. 217,3

Zu den Personen-Namen (Index m)

495 *ꜣpln* auch Nr. 294, 1: V. des *Pꜣj-kꜣ* (statt *Gplꜣ*)
497 *ʾIw = f-ʿnḫ* entfällt Nr. 228 I, 5 (lies [*Ḏd-Ḫns*]*w-ỉw = f-ʿnḫ*)
500 *ʿnḫ- Ḫnsw* lies lieber *ʿnḫ = f-n- Ḫnsw* Nr. 92,1
500 *ʿꜣ-pḥtj* entfällt Nr. 287,8 (lies *r pḥ = w tꜣ ḥꜣt*
505 *Pꜣ-ḥtr* auch Nr. 324,3 (eingeflickt): S. des *Pꜣ-dj-Ḫnsw-pꜣ-ẖrd* und Enkel des *Pꜣ-ḥtr*
508 *Pꜣ-šr-n-ʿnḫ* entfällt, lies dafür: *Pꜣ-šr-ʿšꜣ-iḫj* Nr. 324,1, auch Nr. 370, x + 5: V. des *Ns-pꜣj = w-tꜣ.wj*. Vgl. auch Lichtheim, *Dem. Ostr. Med. Habu* Nr. 126,4,
510 *Pꜣ-šr-ḥf* entfällt, lies *Pꜣ-šr-Mḥjt*. Nr. 372,
511 *Pꜣ-šr- ḏnsw* auch Nr. 299,2 (statt *Pꜣ-dj- ḏnsw*)
536 *Ḥr-pꜣ-bk* auch Nr. 323,2: V. des *Pꜣ-šr-Imn-Rʿ-nb-nsw.t-tꜣ.wj* (statt ...*-Ḥr-pꜣ-bk*)
538 *Ḥr-sꜣ-Is.t* (geschrieben wie Nr. 170,4; 395,3) auch Nr. 323,4: V. des *Nḫt-Mnṯ*.

Olivier MASSON, *Carian Inscriptions from North Saqqâra and Buhen*, with contributions by G. Th. Martin and R. V. Nicholls. London, Egypt Exploration Society, 1978 (32 cm, IX-102 SS., XXXVIII Taf.) = Excavations at North Saqqâra by W. B. Emery, Documentary Series, Fifth Memoir. ISBN 0 85698 075 7.

Es ist eine seltene Freude, ein so glänzendes und inhaltschweres Werk wie dieses zu besprechen, das uns O. Masson mit wichtigen Beiträgen der oben genannten Kollegen geschenkt hat. Die Herausgabe dieses hochwichtigen Materials, das den von der Egypt Exploration Society geführten Ausgrabungen verdankt wird, hätte nicht besser ausfallen können. Seit Jahrzehnten ist der Vf. als der beste Kenner der karischen Schrift (und nicht nur dieser) bekannt, sodass die schwierige Aufgabe in bessere Hände nicht hätte gelegt werden können. Mit der Genauigkeit, mit der er uns in seinen vielen Veröffentlichungen geradezu verwöhnt hat, bietet uns Vf. nun auch diese Inschriften, die eine ungemeine Bereicherung der karischen Epigraphie darstellen.

Das Werk ist auch mit allen Hilfsmitteln versehen, die sich ein Forscher nur wünschen kann. Die stattliche Reihe der schönen Photos, die klaren Zeichnungen vieler Texte, die Edition in Zeichen, die im richtigen Masse normalisiert sind, mit dem wesentlichen Kommentar, das dazu gehört,

mit den nötigen und wertvollen Verweisen auf die übrigen karischen Inschriften, alles trägt dazu bei, die Bewunderung des Benutzers und seinen Dank für die grosse aufopfernde Arbeit, die das Werk sicher gekostet hat, zu erregen. Als ein besonderes Geschenk schätze ich persönlich die Wörterlisten am Ende, insbes. den „Index B" (S. 98-101), der alle karischen Texte aus Ägypten umfasst, wobei beide Listen A und B dankenswerterweise sowohl in direkter alphabetischer Folge als auch in rückläufiger[1]) dargeboten sind.

Ein wichtiger Punkt in der Ausgabe epigraphischen Materials ist die Wahl einer passenden Umschrift und auch diese, die Masson gewählt hat, verdient unbeschränktes Lob. Ich finde darin die beste Form der auch von mir im Prinzip gewählten Umschriftsweise. Nur glaube ich nicht, dass man sehr unvorsichtig wäre, wenn man noch das eine oder das andere Zeichen statt mit einer Nummer, mit einem Lesewert darstellen würde. Wenn man bedenkt, dass Vf. selbst viele Lautwerte gebraucht, die mit Recht in seiner Schrifttafel S. 10 mit „?" versehen sind, so meine ich, dass man ruhig *7* mit *z* (oder wenigstens I, eine wohl nicht schwer zu findende Type) wiedergeben kann, wie ich es denn auch im Folgenden tue (darüber noch w.u.). Ähnlich behalte ich für *25*, das wir w.u. so oft besonders als Genitivendung erwähnen werden, das Originalzeichen θ bei (ohne den inneren Strich, dessen Führung stark variert, von senkrecht über schräg bis wagerecht, denn alle sind sich darüber einig, dass nur ein Zeichen vorliegt).

Was *31* angeht, so ersetze ich diese Nummer mit τ, da Ševoroškin und ich unabhängig von einander dazu gekommen sind, seinen Wert als eine Art *t* zu bestimmen. Für *14* = griech. *qoppa* kann man ebenso gut *q* verwenden, zumal gerade Vf. S. 14 für diesen von mir vorläufig schon gebrauchten Lesewert eine Lanze bricht. Ich verhehle mir nicht, dass *q* manchmal mit *k* kollidiert (z.B. in *mqkume* in 10 a) oder mit *g* (in *qgu-25-oz* in 16, worauf wir w.u. zurückkommen), usw. Da aber im Grunde genommen auch die Werte *k* und *g* noch zu beweisen sind und fürs erste um nichts sicherer sind als *q* selbst, so mögen uns solche Schreibungen, bei denen etwas im Spiel sein könnte, das uns noch entgeht, gerade stets daran erinnern, wie sehr alle unsere Umschriften des Karischen noch auf dem Sand gebaut sind.

Wer die umschriebenen Texte in diesem Werk (aber auch in jeder anderen Arbeit über das Karische) durchliest, wird sich nicht des Eindrucks erwehren können, dass nicht vieles klar und annehmbar erscheint. Sollen wir nun deshalb die Flinte ins Korn werfen und das Karische auf sich beruhen lassen? Ich glaube es entschieden nicht. Selbst mit einem unsicheren Arbeitsmittel, wie unsere vorläufige Umschrift es ist, lässt sich doch bequem die nocht nicht genau zu lesende Sprache diskutieren. Das wird wohl viele Leser überraschen, da man allgemein annimmt, dass man Texte zunächst lesen muss und erst dann verstehen kann. Dem ist aber nicht so, wie jeder weiss, der sich mit Entzifferungen irgendwie befasst hat. Es gibt eine Art „graphische" Entzifferung des Inhalts der Texte, die ihrer Lesung vorangeht und oft diese erleichtert oder gar erst möglich macht. Statt weitere Worte darüber theoretisch zu verlieren, sehen wir uns den karischen Fall an, wie er sich jetzt darstellt.

Zuerst wollen wir aber eine Frage beantworten, die sich wohl dem Leser als erste aufdrängt: bringen die neuen Inschriften etwa durch eine karisch-ägyptische Bilinguis den ersehnten Schlüssel zur karischen Schrift und Sprache? Leider lautet die Antwort „nein", wie schon Vf. S. 16f. sagt. Weder Nr. **1** (S. 20f.) noch Nr. **7** (S. 25f.) können als Bilinguen gelten. Während die erstere verstümmelt ist und man eventuell denken könnte, dass die Lücken die Entsprechungen zwischen dem karischen und dem ägyptischen Text verschlungen haben, lässt sich dasselbe für N. 7 nicht sagen. Denn hier sind im karischen Teil drei wörter vollständig erhalten und im ägypt. Teil (s. S. 86) *ʾIrš* (ꜣ) *sꜣ Nrskr sꜣ ʾIʿḥ-*...
„Iresh(a) son of Nerseker son of ʾIaḥ..."
Unsere heutige Umschrift des karischen Teils lautet aber:
*Avder*θ *Uvshd-27-*θ *30-eτlse-*θ
Jeder Versuch, diese drei Namen mit den drei ägyptischen in Einklang zu bringen, erscheint hoffnungslos. Ich kann mir nur denken, dass die Karer von Saqqâra oder Karomemphitai (s. S. 2 § 3) einen doppelten Namen trugen: einen karischen im Innern des Karikon und einen ägyptischen (oder ägyptisch sein wollenden) im Verkehr mit den übrigen Bewohnern des Landes.

Wie dem auch sei, so fällt diese Frage dem Historiker und nicht dem Sprachforscher zu. Dieser verweilt lieber bei den drei karischen Namen und bemerkt, dass sie alle die seit langem bekannte Genitiv endung θ = *25* bieten. Wenn nun die Kette der Namen diegleiche ist wie im ägypt. Teil, d.h. A (Sohn) des B (Sohnes) des C, so ist die Endung bei den beiden letzten Namen selbstverständlich. Aber auch beim ersten ist sie leicht zu erklären: der erste Genitiv hängt von einem (als selbstverständlich) ausgelassenen Regens ab wie „Stele, Grab" od. ähnl. Ein weiteres, ganz einfaches Beispiel dieser Art scheint mir **48 d** *Egé-27-s-*θ zu sein (Weiteres scheint der Stein kaum zu enthalten).

Bevor wir uns nun den längeren und komplexen unter den neuen Texten zuwenden, möchte ich den Zustand der karischen Forschung, wie er sich vor diesem neuen Buch darstellte, kurz darlegen, damit es evident wird, welche Fortschritte dieses ermöglicht.

Von den karischen Inschriften aus Karien selbst waren uns nur eine fast vollständig und eine andere grösstenteils verständlich. Ich meine Deroy[2])
14 *sies : sτesa|s : msu*θ*o*Hθ | *nad*θ : *nko*θ
„diese Grabhöhle (ist) des M., Sohnes(?) des Nad"
15 ⊕*o*Ω*onu sτesa|n k*θ*r*ˀ*oτulv*θ | *sl-nko*θ *29-kov|kovedans*
„TʰoΩonu, des Kθ. Enkel(??), hat die Grabhöhle ...t".
Dass in der ersteren *nko*θ und in der letzteren *sl-nko*θ Verwandtschaftsnamen sind, schien und scheint mir ziemlich evident, sowie auch, dass der zweite Terminus ein Kompositum des ersteren nach dem Typ von engl. *grandchild* ist. Eine Schwierigkeit blieb aber gegen diese Deutung: warum wies der zweite Verwandtschaftsname die Endung -θ auf, die nur in 14 berechtigt ist? Diese Frage wird nun von den neuen Inschriften zwar noch nicht gelöst, sie stellen sie aber durch reichliches Material in einen neuen Rahmen.

Von diesen neuen Inschriften betrachteten wir oben zwei kürzere, die einen oder mehrere Namen im G. auf -θ enthielten. Auch längere und komplexe Inschriften fangen oft mit einem Namen im G., also auf -θ, an, sie stellen uns aber vor verwickelte Fragen, auf die wir erst w.u. eingehen werden. Ich möchte zunächst zeigen, dass es auch Inschriften gibt, die mit einem Nominativ beginnen, so z.B.
37 *?-?-dazes ?-ean*θ*he adoshavkos*
Hier scheint mir das 1. Wort der Name des Eigentümers (oder Bestatteten) im Nom., das 2. der Vatersname im Gen. (über die Erweiterung *-he* s. w.u.) und das 3., das ja im Nom. zu stehen scheint, ein Attribut des ersten Namens und wohl ein Titel des Eigentümers zu sein.
25a *Egnks* ˈ *név-27-*θ*he* ˈ *ngaékhe* (in **b** ist das 3. Wort ausgelassen). Hier scheint zunächst das 3. Wort mit dem 2. zu kongruieren, aber nach Abstreifung des *-he*, das eine Enklitika darstellt (s. w.u.), merken wir, dass es die Genitiv-endung -θ nicht enthält, also eher mit dem ersten Namen im Nom. kongruiert (vgl. w.u. S. 36)
27 *kqod*ˀ*ves* ˈ *g-32-*θ*-oz*θ ˈ *n-32-gok*θ*he*
39 *q-30-q-27-s* ˈ *mavae-43-v-27-z*θ*he* ˈ *nk*...

Hier gibt schon Vf. die natürlichste Ergänzung *n-k*[*-o-*θ an, weil dieses Wort in 2, 8, 19, 31 und in durch *-he* erweiterter Form in 35 zu finden ist. Aber das ist ja das Wort, wofür wir in Karien die Bedeutung „Sohn" vermutet hatten! Nun erweist sich das Wort auch in Saqqâra als den häufigsten Verwandtschaftsnamen, denn dafür sprechen **8** und **19**:
19 *evo-32-*θ : *mst-28-n-?-*θ | *mqqu-*θ : *ṇko*θ
8 *evo-32* ˈ *ṁe-29-va-*θ*he* | *s-27-n-32-*θ ˈ *nko*θ | *n-32-gok-*θ*-he*

Beide Inschriften beginnen mit demselben Namen, der im 19 im G., in 8 aber im Nom. steht, und man sieht, dass der Gen., wenigstens in dieser Stammklasse, einfach durch Hinzufügung der Gen.-endung -θ gebildet wird.

In **19** steht zwischen dem Namen am Anfang und „Sohn" ein Wort mehr, das entweder ein Attribut zum Vatersnamen (die Endung ist ja die gleiche) oder der Name des Grossvaters sein wird[3]).

In diesem Text begreift man ohne weiteres, dass *nko*θ die Gen.-Endung aufweist, nicht aber in **8**. Man wird zu dem Schluss gedrängt, dass *nko*θ sowohl Nom. wie auch Gen. sein kann. Das ist ja schliesslich auch im Latein für ein Wort wie *canis* und (wenigstens in der Schrift) auch wie *senatus* der Fall. Dass das Wort für „Sohn" (oder „Kind", wie wir w.u. noch sehen werden) nicht immer ausgedrückt ist und zur Angabe des Vaters meist der Name dieses im Gen. genügt, scheint mir eine so weit verbreitete Erscheinung, dass es kaum einen Einwand gegen die Deutung bilden kann.

Auch in **8** finden wir ein Wort mehr zwischen dem Namen am Anfang und *nko*θ, und dafür gilt das eben Gesagte, aber es folgt auch noch ein Wort nach *nko*θ und zwar dasselbe, das wir schon oben in **27** am Ende getroffen haben.

Dieses Wort ist das häufigste in unseren Inschriften. Es findet sich 12 mal und vorwiegend am Ende oder gegen das Ende der Inschrift[4]). Ein Verwandtschaftsname scheint ausgeschlossen zu sein, schon weil er sich nur in Saqqâra findet. Man muss also an einen Titel oder Ethnikon denken, aber ein Titel scheint mir unwahrscheinlich, weil 12 mehr als 1/4 der brauchbar erhaltenen Texte ausmacht. Ich vermute daher, dass dieser „Titel" nicht viel mehr als „Mitglied des Karikon" oder „Karomemphitas" bedeutet, also eher ein Ethnikon ist. Zwar gilt in Griechenland die Regel, dass das Ethnikon nur dann gesetzt wird, wenn das Begräbnis im Ausland stattfindet. Aber waren die Karomemphitai nicht wenigstens halbwegs im Ausland? Ich überlasse dem Historiker die Prüfung dieses Vorschlags.

Bei der Bestimmung der Inschriften, die mit dem Nom. anfangen, wird der Leser bemerkt haben, dass wir zunächst eine Reihe Beispiele anführten, wo der Nom. auf *-s* auslautet. Ausnahmen gibt es, von denen wir schon eine, *Evo-32* in 8 sahen. Ich gehe darauf nicht ein, um eher eine andere Erscheinung hervorzuheben. In **11**, **16** und **22** endigt der erste Name auf *-z*: *mku*θ*oz*, *qgu*θ*oz*, *ravu*θ*oz*. Wenn meine Lesung *-z* stimmt (sie wäre dann nicht nur Umschriftsbehelf), so muss dieses *z* als *ts* verstanden werden, und wir hätten also Stämme auf *-t-* mit Nominativ-*s*. Falls man die beiden ersten Namen identifizierte, indem man *q* als *ṅ* auffasst, so hätten wir nur zwei Beispiele auf *-oz*, dafür aber einen interessanten phonetischen Schluss (die vier Zeichen sind ganz deutlich und sicher).

Ein anderer Verwandtschaftsname scheint mir *nga-28-k* zu sein. Man findet ihn zweimal auf **3**, der schönen Stele, der die Ehre zuteil geworden ist, als die schönste auf dem Umschlagsblatt des Buches angebracht zu werden. Darauf ist ein liebevolles Ehepaar dargestellt. Eine Zeile Inschrift läuft den Rücken des Mannes entlang, eine dazu symmetrische den Rücken der Frau entlang (beide von unten nach oben). Erhalten ist von beiden Zeilen fast nur das letzte, eben angeführte Wort. Ich kann mir nur denken, dass die erstere Zeile besagte: „[A (Mannesname), der B (Frauenname)] Gatte" und die andere: „[B (Frauenname),

---

[1]) Bei dieser letzten Anordnung ist nur typographisch zu bemängeln, dass die Wörter nach dem Anfang einkolumniert worden sind, und nicht, wie es nur richtig ist, nach ihrem Ende, damit das Spiel der Endungen, aus dem man die Morphologie der Sprache gewinnt, deutlich hervortritt. Ich erwähne diese Kleinigkeit nur, damit andere Autoren in ihren a-tergo-Indices diesen kleinen Mangel, soweit es von ihnen abhängt, vermeiden mögen.

[2]) Für diese Sammlung in *L'Antiquité Classique* XXIV (1955) 305-335 und andere Angaben verweise ich auf meine beiden Artikel „Eur." = „Zum Karischen", *Europa, Festschrift E. Grumach*, Berlin (W. de Gruyter) 1967, SS. 218-28, und „Conv. Pisa" = *Annali Scuola Normale Super. di Pisa* serie III, vol. VIII 3 (1978) pp. 791-803.

[3]) Auf eine dritte Möglichkeit macht mich Dr. M. Poetto aufmerksam: es könnte ein Attribut zu „Sohn" sein, z.B. „der ältere". Ferner bemerkt Dr. Poetto, dass es doch im Anatolischen ein Verwandtschaftswort gibt, das an das seltsame *nko*θ anklingt: heth. *nega-*, das zunächst als „Schwester", dann aber von Otten, „Zalpa" (StBoT XVII, 1973) S. 36 auch als „Tochter" gedeutet wurde. Die Einzelheiten wird er selbst ausführen.

[4]) Eine Ausnahme wäre **36**, wo es das erste Wort der Inschrift wäre. Das kann ich aber nicht glauben. Im Photo Taf. XXI 1 sieht man, dass der Steinmetz die Inschrift sauber wie üblich um die Tür angebracht hatte. Unser Titel war aber entweder in der ersten Vorlage nicht vorhanden oder vom Steinmetzen einfach vergessen worden. Dann blieb ihm nichts anderes übrig als ihn oberhalb der schon fertig eingemeisselten Inschrift anzubringen. Dabei verfuhr er aber planlos und brachte zunächst in grossen Buchstaben die Genitivform des Titels an, vergass aber die Enklitika, die er dann klein hinzufügen musste. (Oder war er auch daran unschuldig und verlangte man erst zu spät von ihm, dass auch die Enklitika *-he*, die vielleicht nur eine Feinheit der Schriftsprache darstellte [s. oben im Text] geschrieben wurde?) Jedenfalls zeigt schon dieser unschöne Zusatz m.E. klar, dass dieses nicht das erste Wort, sondern nur das letzte sein kann, wodurch dann die übliche Wortfolge der anderen Inschriften wieder hergestellt wird. Vgl. den ähnlichen Fall von **28** w.u. S. 36 Fn. 6.

des A (Mannesname)] Gattin", wobei dasselbe Wort sowohl masc. wie auch fem. sein konnte, was auch von deutsch *Gatte*, wenigstens in der juristischen Sprache, und jedenfalls von lat. *conju(n)x*, ital. *consorte*, usw. gilt.

Dieser Terminus kommt in **25a** wieder vor (schon oben S. 35 angeführt), wo man ohne weiteres „*Egnks*, des *Név-27* Gattin" übersetzen kann. Im dritten Beleg des Wortes **10b** *Egnuokθhe* ' *ngaék|he* hiesse dann „der E., der Gattin (Grab)", scil. Gattin des vorher in **10a** Genannten *Qarulq*. Wem die Auslassung des Namens des Mannes nicht zu hart vorkommt, wird diese Deutung annehmen [5]), zumal die Verschiedenheit der Hand in beiden Inschriften sich nun leicht dadurch erklärt, dass die Frau wohl den Mann überlebt hat und **b** erst bei ihrem Tode angebracht worden ist. Nur eine letzte kleine Schwierigkeit besteht darin, dass man die Genitivform *ngaékθhe* erwartet, das θ aber ausgelassen ist. Das wird erst die Zukunft klären.

Noch ein Punkt scheint mir in dieser allerersten Analyse der neuen Inschriften wichtig zu sein. Wir sahen, dass viele Inschriften mit dem Namen des Eigentümers im Gen. anfangen und meinten: der Gen. wird von dem als selbstverständlich ausgelassenen Substantiv für „Stele, Grab" od. ähnl. abhängen. Nun findet sich oft nach dem ersten Namen im Gen. [6]) ein Element, das von *uma* (in **5**), über *um-27* (5 mal und *um-27-sa* in **18**) bis *u-27* (3 mal) schwankt. Vf. nennt es eine „formule postposée" (wenigstens einmal aber S. 24 zu Nr. **5** geradezu „postposition"). Diese Auffassung, die an sich plausibel erscheint, stösst aber gegen die Tatsache, dass dieses Element anderswo kaum vorkommt. Es wäre also ein grammatischer Zug, der lediglich dem Karischen von Saqqâra eigen wäre. Ich frage mich aber, ob dieses Wort nicht etwa das vermisste regierende Wort für „Stele" oder „Grab" od. ähnl. ist. Es dürfte dann natürlich nicht neben einem Nom., sondern immer nur nach einem Gen. erscheinen, und diese Bedingung ist erfüllt. Dass ein Wort dieser Bedeutung [auch „Asche, (sterbliche) Hülle" od. ähnl. wäre denkbar] nur an einem Ort (Saqqâra) gebraucht wird, während andere Orte andere Termini dafür bevorzugten, scheint mir möglich. (Oben sahen wir, dass die Grab h ö h l e in Karien *sτesa-* hiess).

Was die starken, auffälligen Schwankungen des Wortes angeht, so scheint mir, dass sich zunächst ein enges Verhältnis zwischen *a* und *27* (ein kleines Quadrat, das eine Änderung des *o* ausdrückenden Kreises sein könnte) ergibt. *27* könnte also einen dem *a* nicht fernstehenden Vokal ausdrücken, zumal für den vokalischen Wert von *27* schon andere Indizien sprachen. Schwerer ist das Schwanken zwischen *um-27* und *u-27* zu erklären. Dass der Hinweis auf die Abwechslung *m* / *w* im Akkad. und im Hethit. dazu genügen kann, die reduzierte Form *u-27* als *u(w)-27* zu erklären, glaube ich nicht. Doch Besseres weiss ich einstweilen nicht zu bieten. Von der weiteren Variante *32-m-27* in **28** war schon oben in Anm. 6 die Rede (auch *32* dürfte ein Vokalzeichen sein).

Nach dem, was wir bisher gesagt haben, dürfte die Analyse weiterer ähnlicher Inschriften dem Leser selbst nicht schwer fallen, und wir brauchen kaum weitere Beispiele zu geben. Wohl aber müssen wir noch eine Frage betrachten, die wir oben nur gestreift haben: die nach dem Wert der Enklitika *-he*. Masson hat sie S. 18 § 12.3 behandelt und dabei zwei Punkte besonders hervorgehoben: 1. dass sie ganz besonders nach (der Genitivendung) -θ erscheint; 2. sie ist ausserhalb Saqqâras sehr spärlich vertreten. Diese letztere Tatsache schränkt schon wesentlich die Bedeutung dieser Partikel ein, die ja nicht ein wesentliches grammatisches Element des Karischen darstellen kann. Unser Kummer darüber, dass es uns noch nicht gelingt, ihre Funktion zu bestimmen, braucht also nicht gross zu sein, handelt es sich doch anscheinend mehr um eine in Saqqâra beliebte stilistische Eigenheit.

Immerhin möchte ich wenigstens d a s Beispiel anführen, wo diese Enklitika vom vorhergehenden Wort sorgfältig durch den Worttrenner : getrennt ist

34 *Av-38-onθ* : *u-27* : *N-32-saqθ :he* : *n-32-gokθ :he* | *qlveglτθ :he*

Hier ist also der erste Name (m.E. des Eigentümers bzw. Bestatteten) im Gen. von dem ausnahmsweise ausgedrückten *u-27* „Grab" (od. ähnl.) regiert. Das 3. Wort wird wohl der Name des Vaters sein, und ich muss gestehen, dass ich zunächst in ähnlichen Fällen für *-θhe* an einen „doppelten" Genitiv (vom Typ des luvischen *malha-ssa-ssis* EN-*as* „Herr des Ritu-al-s", wobei *-al(is)* etwa dem *-ssa-* entspricht) gedacht hatte, Vermutung aber, die sich nicht halten lässt. Dass dieser zweite Personenname mit dem darauf folgenden „Titel" (worüber s. oben: „Karomemphitas"?) den Anfang (nur zwei Buchstaben, von denen *32* [nur in Texten aus Ägypten] wohl ein Vokal sein wird) gemeinsam hat, scheint mir nicht auffallend und kaum der Erklärung bedürftig. Endlich wird das letzte Wort (hapax) wohl ein Titel sein, und zwar wohl ein eigentlicher und wichtiger als der (m.E.) generische *n-32-gok*, der ihm vorangeht.

Analog, aber einfach ist

5 *Rg-40-aqθ* ' *uma* ' *32* ' *32-27-qθ-he* ' *n-32-gokθ-he*

wo allerdings das erste *32* eine zusätzliche Schwierigkeit darstellt (dazu Masson ad 1. S. 24 mit Fn. 2). Man beachte aber auch

4 *M-38-alvn* : *32θozθ* : *n-32-gokθ-he 29-1-38-on* : *n* ...

Hier ist unsere Enklitika nur einmal und zwar an den „Titel" (3. Wort) angehängt; Das vierte Wort kehrt (nach Masson ad 1. S. 23) als zweites in **24** wieder. Ob am Ende etwa *n[koθ* (hier „Kind", da es sich um eine Frau handelt!) zu ergänzen ist, weiss ich nicht. Das 2. Wort macht (was ich nicht verhehlen will) unserer Annahme Schwierigkeit, dass *-oz* anderswo Nominativ-endung ist. Doch ist die Bildung des Gen. noch näher zu untersuchen wie überhaupt die allerersten Elemente der Morphologie des Karischen, die erst jetzt anfängt, aus diesem neuen Material zu erscheinen.

---

[5]) Auffallend ist höchstens, dass an beiden Stellen fast derselbe Frauenname erscheint: in 25a *Egnks* und in 10b *Egnuok*. Das Verhältnis zwischen beiden könnte etwa dasselbe sein wie im deutschen zwischen *Anne* und *Annerle* und dgl. mehr.

[6]) Zwei Ausnahmen in der Stellung dieses Wörtchens am 2. Platz der Inschrift hätte man, wenn man der Edition folgte. Aber die eine (in **28**) ist schon dort S. 38 Fn. 3 berichtigt (es handelt sich um *32-m-27*, das ibd. schon richtig mit *um-27* verbunden wird, vgl. hier w.u.). Die andere Ausnahme wäre **35**, wo nach S. 41f. man zunächst die Gruppe „des Sohnes des Avdeon" und erst dann „des *D-28-hse* Grab" hätte. Das kann ich nicht glauben, und wenn man das Photo Taf. XX 2 betrachtet, so sieht man, dass diese Hauptgruppe „des D. Grab" wagerecht oben, an der bequem zu lesenden und in die Augen springenden Stelle angebracht ist. Dann folgt auf dem rechten Türpfosten „des Sohnes des Avdeon" und schliesslich auf dem linken der Rest der Inschrift. So kommt die ganze Inschrift ins normale Gleis der anderen Texte. Eine analoge Anordnung der Inschrift mit den beiden ersten Worten unmittelbar über der Tür und dem dritten (letzten) Wort, unserem vermutlichen Ethnikon, d a r ü b e r zeigt auch **38**.

Da ich dem Leser noch keine überzeugende Erklärung der Enklit. *-he* bieten kann, so will ich zum Schluss anstatt zu schwacher Theorien ihm zur Hilfe einen Prospekt der ganz oder fast ganz erhaltenen Inschriften geben, der ihm am einfachsten ihre syntaktische Struktur veranschaulicht. Dabei gebrauche ich folgende Abkürzungen: Nom(inativ), Gen(itiv), „Ethn." = *n-32-gok*

a) m i t e r s t e m (W o r t =) N a m e n i m N o m. :

16	Nom. auf *-z*	Nom. (auf *-s*) ...
37	*-s*	Gen.+*he* Nom. (auf *-s*)
6	*-32*	Gen. Ethn. im Gen.
27	*-s*	Gen. Ethn. im Gen.+*he*
4	*-n*	Gen. Ethn. im Gen.+*he* Gen. *n* ...
36	*-k*	Gen. Nom.(*-z-+he*) Ethn. im Gen.+*he*
42	*-q*	Gen.+*he*
39	*-s*	Gen.+*he nk* ...
8	*-32*	Gen.+*he* Gen. *nkoθ* Ethn. im Gen.+*he*
22	*-z*	Gen.+*he* Gen.
12	*-e*	Gen.+*he* Ethn. im Gen.+*he*
32	*-o*	Gen.+*he* Ethn. im Gen.+*he*

b) m i t e r s t e m (W o r t =) N a m e n i m G e n. :

7, 26	Gen.	Gen. Gen.
5	Gen. *uma*	Gen.+*he* Ethn. im Gen.+*he*
33	Gen. *32-m-27*	Gen. Gen.
9	Gen. *um-27*	Gen. Gen.+*he nga-28-k*
30	Gen. *um-27*	Gen.+*he o-27-g*
F	Gen. *u-27*	Gen. x y
20	Gen. *u-27*	Gen.+*he* Ethn. im Gen.+*he*
28	Gen. *32-m-27*	Gen.+*he-38* Gen.
10a	Gen.	Gen.[?]+*lav|θ-27-k* Gen. *mqkume*
b		Gen.+*he ngaék+he*
34	Gen. *u-27*	Gen.+*he* Ethn. im Gen.+*he* Gen.+*he*
35	Gen. *um-27*	Gen. *nkoθ+he* Gen.+*he* Gen.
18	Gen. *um-27-sa*	Gen. Gen.
21	Gen. ?-?	Gen. Ethn. im Gen.
19	Gen.	Gen. Gen. *nkoθ*
23	Gen.	Gen.+*he* Ethn. im Gen.+*he*
24	Gen.	Gen.(-)*he 27-k* Ethn. im Gen.+*he*
38	Gen.	*-s-he-θ*[!] Ethn. im Gen.+*he*

Daraus möchte ich einstweilen nur den negativen Schluss ziehen, dass wenigstens Beispiele wie 42 und 22, aber m.E. wohl auch mehrere andere die Idee Ševoroškins (die Masson S. 18 mit Fn. 3 anführt), *-he* (wie luvisch *-ha* und lykisch *-ce*) sei „wörterverbindend" etwa wie lat. *-que*, ausschliessen (s. z.B. auch **37**, worüber oben S. 35). Positives darüber zu sagen, muss ich Anderen überlassen. Eine Besprechung muss sich damit zufrieden geben, dass sie auf die nun möglichen Fortschritte der Forschung hinweist.

Pavia, August 1979 P. MERIGGI

* * *

Hermann SCHLÖGL, *Der Sonnengott auf der Blüte. Eine ägyptische Kosmogonie des Neuen Reiches*. Genève, Éditions de Belles-Lettres, 1977 (30 cm., 72 pp., 3 figg.) = Aegyptiaca Helvetica, 5. Prix: 20 FS.

Dans la collection «Aegyptiaca Helvetica» (volume 5), a paru la thèse de licence (summa cum laude) d'Hermann Schlögl, consacrée au dieu solaire et à son thème floral. Dans «Blüte», la notion de fleur en floraison est implicite et convient bien au lotus, plutôt qu'au papyrus, où l'on devrait parler, alors, d'ombelle. Le fondement de ce travail est la publication de Morenz-Schubert, *Der Gott auf der Blume*, dans laquelle Morenz s'interroge sur l'origine du thème floral, sur son évolution égyptienne, et Schubert sur sa relation avec l'Inde. Un demi-siècle s'est écoulé entre ces deux travaux et Schlögl peut aujourd'hui compléter l'ouvrage, depuis longtemps classique de Morenz, par quelques nouveaux documents. Il peut aussi éclaircir certains points qu'on connaît mieux à présent et, si nécessaire, apporter quelques corrections. Le but principal que l'auteur s'était fixé consiste à rechercher l'origine cosmogonique de l'image qui nous montre la divinité sur la fleur de lotus. Il a divisé son travail en deux parties principales, les divinités sur la plante (pp. 11-16), la cosmogonie (pp. 17-34), suivies d'un catalogue (pp. 35-53).

Tandis que Morenz étudiait toutes sortes de divinités qui peuvent être représentées sur le lotus ou le papyrus, Schlögl, lui, se consacre au seul dieu solaire et à ses différents aspects sur le lotus (bélier, roi, enfant, scarabée, faucon, pour suivre l'ordre choisi par l'auteur pour son catalogue), en insérant un petit chapitre sur les fils d'Horus debout sur le lotus (voir désormais Seeber, *MÄS* 35, 1976, pp. 130-131), un excursus sur Herischef et un autre sur Nefertoum. Puisqu'on ne possède pas de représentations avant le Nouvel Empire, l'auteur ne catalogue systématiquement que celles de cette époque et celles de la 3[e] Période Intermédiaire. Il ne tient compte des documents de Basse Epoque que lorsque cela lui semble utile. Tout document ptolémaïque ou romain est laissé de côté.

La lecture des 24 pages consacrées au thème cosmogonique, est aisée; l'auteur veille avec soin à alterner textes et représentations. La présentation du catalogue est claire et agréable [1]).

Dans le premier chapitre, l'auteur parcourt les *Textes des Pyramides* et les *Coffin Texts*, à la recherche d'attestations d'une divinité en relation avec le lotus. Il en trouve quelques traces possibles aux endroits où sont nommées diverses plantes, mais doit convenir que les contextes ne laissent guère transparaître une éventuelle signification cosmogonique. On regrettera d'ailleurs l'absence de mise au point sur l'identification de ces plantes, tout en convenant que le chemin serait long et épineux. Pour prendre un exemple, la plante *ḳ3dt* (pp. 11-12) a été identifiée par Loret, *La flore pharaonique*, n° 128, comme le concombre, mais cette identification a été rejetée par Keimer, *Gartenpflanzen*, p. 131. Dans les textes médicaux, nous apprenons qu'«elle pousse sur son (propre) ventre» comme une autre plante, la *śnwtt*, *Wb.* IV, p. 157,7. Le *Wb.* IV,

---

[1]) Je remercie J. Yoyotte qui a bien voulu discuter certains points avec moi et m'a fait bénéficier de ses précieux conseils.

p. 157,6, suggère d'assimiler cette plante [hieroglyphs] à une plante [hieroglyphs] etc., dont Erman et Grapow transcrivent le nom «*šnw* ?» ou «*šnnw* ?», qui est bien attestée, depuis les hautes époques, dans un vieux «rituel d'offrande» (Kees, *ZÄS* 57, 1922, p. 92 sq.; Altenmüller, *MDAIK* 22, 1967, p. 10, n. 4 et 23, 1968, pp. 1-8), et se retrouvera dans des textes religieux plus récents (*CG* 20564 avec photo dans Loret. *La résine de térébinthe (sonter) chez les anciens Égyptiens* (Le Caire, 1949); Sauneron, *Rituel de l'embaumement*, p. 55; Griffith-Thompson, *The Demotic Magical Papyrus of London and Leiden*, Col. 27, l. 10). On peut, hélas, hésiter à la fois sur la lecture et sur l'identification botanique de ce second vocable. Certains auteurs (ainsi Griffith-Thompson, *op. cit.*, p. 158, note; Erichsen, *Demotic Glossar*, p. 438) se sont demandé s'il ne fallait pas translittérer *snw-pt* et reconnaître ici le nom égyptien de la moutarde (cf. la transcription grecque σιναπι). Une variante du Moyen Empire [hieroglyphs], publiée par Vandier (en dernier lieu, dans *Festschrift für S. Schott*, p. 121 sq.) paraît à première vue leur donner raison, mais G. Posener nous fait remarquer que la version en question du «rituel d'offrande» n'a pas la correction des versions de la 18e dynastie, il s'agirait d'une étourderie de copiste. A considérer l'ensemble des attestations, le signe du ciel aurait originellement fait partie du groupe [hieroglyphs] *nw* et une lecture *sn-nw* serait finalement préférable (en ce sens Černy, *CED*, pp. 157-158). Sur la version Horbeit du «rituel d'offrande» (*ASAE* 10, 1910, p. 8 et planche), une gravure nous donne l'image de cette plante *sn-nw*. On peut y reconnaître la figure du lotus bleu (ainsi Naville, *ASAE* 16, 1916, p. 188; *REA* 1, 1927, pp. 33-34; Stavnik, *CdE* 11, 1936, pp. 31-32 et *RdE* 2, 1936, pp. 165-171); Altenmüller, *MDAIK* 23, 1968, p. 3). Il reste que graphies et contextes n'invitent pas à identifier le *sn-nw* (surnom du lotus) et la *snwtt* qui «pousse sur son ventre» (Dawson, *JEA* 20, 1934, p. 186, n° 17) et du même coup, on devrait renoncer à toute connexion entre la plante *ḳ3dt* et le lotus.

A propos de la plante *ḳ3dt*, il est peut-être opportun de comparer un texte parallèle à *CT* I, p. 94 a-b, puisqu'il caractérise d'avantage «celui qui se trouve sur la plante *ḳ3dt*» en disant qu'il «est un, qui est sur son sommet» (*ḳ3.f*), *CT* VI, p. 232 o. Ce passage fait penser à un texte ptolémaïque d'offrande de lotus à Edfou, «je (le roi) t'apporte le lotus, de l'intérieur duquel tu (Horus, en tant qu'enfant solaire) es sorti et es apparu sur le tertre haut (*ḳ3y-ḳ3*), tu es Rê...» (*Edfou* VII, p. 162, 12-13).

L'auteur (p. 15) mentionne un dernier exemple *CT* VI, p. 281 e (corriger IV en VI) avec «ceux qui viennent sur les plantes *k3k3* et qui sont dans les eaux *mînt*». Or la plante [hieroglyphs], [hieroglyphs] *k3k3* = *Kk* nous est connue par quelques textes de nature différente (*Wb.* V, p. 109, 2-7). Plusieurs auteurs ont été amenés à penser qu'il pouvait s'agir d'un mot général pour traduire le mot «buisson» (Gardiner, *Admonitions*, p. 86; Edgerton et Wilson, *Historical Records*, p. 26, n. 33a; Blackman-Fairman, *JEA* 29, p. 10 n. (b); Goyon, *CdE* 86, p. 294) et en particulier, le mot «ricin», le KIKI des grecs, hypothèse émise déjà par les rédacteurs du *Wb.* (V, p. 109,2 probablement d'après Loret, *Rev. de Médecine* 8, 1902, p. 694 et Keimer, *Gartenpflanzen*, p. 70 et 164). Dawson néanmoins exprime un avis divergent sur l'identification du *k3k3* avec le ricin (*Aegyptus* 10, 1929, p. 68). Il est pourtant probable que le *k3k3* est une plante bien déterminée puisqu'il en est fait état dans les recettes de médicaments (Grapow, *Wb. äg. Drog.*, p. 526) et que le *k(3)k(3) nḥsw* est une drogue servant pour la préparation du kyphi (Chassinat, *Khoïak* II, p. 425 sq. et Derchain, *RdE* 28, 1976, p. 64). Bien qu'un terme égyptien *dgm*, copte ϭⲟⲙⲉⲥ (Crum, *Dict.*, p. 466a), se soit appliqué au ricin, il reste plausible que le KIKI ait pu en être plus ou moins synonyme (*Wb. äg. Drog.*, pp. 583-584). En tout cas, que le *kk* ait été un «buisson» ou «arbuste spécial inflammable» ou le «ricin» en particulier, le passage *CT* VI, p. 281 ne concerne pas le thème du «Sonnengott auf der Blüte».

Pour la relation qui peut exister entre Horus et la feuille de lotus, on peut maintenant consulter l'article de D. Meeks sur Harpocrate dans *L.Ä.* II, surtout colonne 1004. Quant à *s ḫ3 tpy* que Fairman traduit par «l'homme de la première feuille de lotus» avec un point d'interrogation, on peut se demander avec lui s'il ne faut pas plutôt penser à «l'homme du premier millier» (*JEA* 29, 1943, pp. 20-21).

Même si on ne trouve pas toujours dans ces éléments ce qu'on cherche pour les rattacher à une idée précise, il était utile de s'interroger sur leur nature.

Grâce à des traces qu'on trouve un peu par ci et par là, on commence à mieux connaître «Horus sur son papyrus». Deux rituels, ayant été célébrés lorsque le prêtre s'apprêtait à entrer dans le temple, nous viennent à l'esprit. L'un est celui du P. Berlin (3014 et 3053, I, 9) avec la «formule de la marche vers la place sainte» et l'autre celui d'Edfou qui s'intitule «circuler dans le vestibule»[1 bis]). Dans le texte ptolémaïque, une parité est établie entre le roi et Horus, la divinité à qui il s'adresse. L'officiant a l'épithète *ḥry wȝḏ.f* et le dieu est un faucon d'or «sur son papyrus». D'autre part, le prêtre investi du rituel pour Mout porte précisément ce titre. Mais qui était ce *Ḥr ḥry wȝḏ.f*? Une image dans le temple de Séthi I à Abydos nous le montre lorsque le roi effectue une purification (*îrt snṯr*) à son idole (Calverley, *The Temple of King Sethos I at Abydos* III, pl. 16) et dans la barque d'Amon on le voit dressé devant la chapelle du dieu. A nouveau, on le retrouve dans un culte d'Osiris au temple d'Hibis où il se situe dans le sanctuaire de l'annexe osirienne (Davies, *Hibis* III, pl. 25). La procession des prêtres, gravée dans les escaliers des temples d'Edfou et de Dendara, avait lieu lors de la fête du Nouvel An. Le prêtre tient une enseigne d'*Ḥr ḥry wȝḏ.f* devant lui (par ex. Chassinat-Daumas, *Dendara* VIII, p. 103,3 et pl. 741). Dans ces temples tardifs, il est représenté enfin, comme image symbolique parmi les constellations (par ex. Mariette, *Dendara* IV, pl. 84 c 5, où il est le dieu de la 5e *sbḫt*). Ce n'est pas ici le lieu de reprendre un examen exhaustif de cette divinité aussi complexe (Yoyotte, *Ann. EPHE*, Ve section, tome 85, 1975-6, pp. 198-199). Pour conclure, notons brièvement qu'on la voit aussi sur les monuments magiques en parallèle avec l'emblème de Nefertoum (par ex. sur les stèles d'Horus et sur un sarcophage, *So lebten die Alten Ägypter*, Katalog, Ausstellung Basel, 1976-7, p. 28). Quant à son appartenance à une région, il existe des documents qui le situent soit à Memphis, soit à Atfîh où le plus ancien de ces témoignages est du temps d'Osorkon I (fragment de stèle, Petrie, *Heliopolis*, pl. 40).

[1 bis]) *Edfou* I, p. 55.

Schlögl termine cette 1e partie de son étude avec la conclusion qu'il n'a rien trouvé qui lui permette d'affirmer que le lotus soit le support ou le lieu d'apparition d'une divinité et qu'il n'a pas de preuve pour situer la cosmogonie du lotus à l'Ancien Empire, comme l'a fait Morenz.

La 1e partie du 2e chapitre sur la cosmogonie a comme titre «le nom du roi et les représentations du roi sur la fleur». Le document le plus ancien que l'auteur cite, est l'amulette de Thoutmosis IV où le nom du roi est inscrit au-dessus d'une fleur (Ba 1) qui est plutôt une ombelle de papyrus qu'un lotus, (comparer par ex. fig. 21 dans Keimer, *BIE* 37, 1956).

La tête juvénile émergeant du lotus, trouvée dans la tombe de Toutânkhamon, est un témoignage exceptionnel et fait partie des plus anciens objets touchant au thème de l'enfant sortant du lotus. Il ne s'agit pas encore du thème cosmogonique tel qu'il se présente dans les textes et représentations à la 19e dyn., néanmoins cette idée s'en dégage. Par ailleurs Schlögl attribue au roi mort sa participation dans l'au-delà à la renaissance quotidienne du soleil. Or, il ne veut pas rattacher la tête de Toutânkhamon au chapitre 81 du *LdM* «Formule pour prendre l'aspect d'un lotus» comme l'a fait J. Yoyotte, car les vignettes de ce chapitre montrent la tête d'un adulte sur le lotus. Est-ce que ce n'est pas parce que Toutânkhamon est mort jeune qu'il est représenté en tant qu'enfant? La question reste posée. Il est d'ailleurs difficile de dire en général, si le roi se lève tous les matins comme le soleil, ou si le roi mort se régénère par le soleil levant, comme l'a déjà remarqué Tait, *JEA* 49 (1963), p. 135.

C'est à l'époque où apparaissent dans les hymnes les premières mentions roi- enfant- soleil que Schlögl range le pendentif en or qu'il attribue, comme d'autres avant lui, à Ramsès II (Bb 2). Sa comparaison avec la plaquette de Ramsès II au Louvre, en vue de le dater, ne me semble pas très heureuse. Sur cette plaquette, Ramsès II, bambin, est assis sur un coussin, les deux jambes repliées. Il est vêtu d'une jupe plissée et porte l'index droit à sa bouche. L'avant-bras gauche épouse la forme des cuisses. La coiffure du jeune roi présente la mèche caractéristique des enfants royaux, le front est orné d'un diadème uré. Deux rubans, maintenus par un bijou, sont accrochés à l'arrière du diadème. A moitié cachée par la mèche, on distingue une importante boucle d'oreille. En revanche, le pendentif en or (Bb 2) montre une divinité au corps momifié, assise sur un lotus. Elle est couronnée du disque solaire. Un bonnet moule le crâne et le serpent lové se détache de la coiffure. Cette divinité porte la mèche de l'enfance, malheureusement disparue, et un large collier qui se termine par un contrepoids orne sa poitrine. Ce qui frappe dans la représentation n'est pas tant sa ressemblance avec la plaquette de Ramsès II enfant, que sa similitude avec certaines amulettes comme par ex. le bijou de Kama⟨ma⟩ (Ac 2) mère d'Osorkon III (Kitchen, *CdE* 52, 1977, p. 46) ou celui du Louvre (Ac 3). Cette comparaison nous incite à penser que le bijou du Louvre E 11074 avait été exécuté sous la 22e ou 23e dyn. Nous sommes là en contradiction avec l'auteur qui le date de l'an 400 av. J.-C. comme l'a déjà fait Möller. Il est probablement un emblème religieux porté par un prêtre ou dévot d'un des dieux béliers: Banebded, Herischef ou Khnoum (Möller et Boreux). On a d'ailleurs un bel exemple de ce type d'amulette. Un bélier assis, couronné de l'atef, est accroché au bout d'une chaîne et porté par un prêtre du bélier de Mendès dont la fonction est confirmée par l'inscription qui se trouve sur le pilier dorsal de la statue (De Meulenaere-MacKay, *Mendes* II, p. 199, n° 63 et pl. 25). Ce pendentif peut se comparer à celui de Maât, l'insigne honorifique des grands juges depuis l'époque saïte et connu sous une autre forme, dès l'Ancien Empire (*ASAE* 40, 1940, p. 185, référence due à O. Perdu). On peut imaginer que le pendentif de Boston (Bb 2) ornait la poitrine d'un souverain pontife responsable d'un grand culte d'une divinité solaire. En ce qui concerne le pendentif du Louvre avec le bélier assis sur le lotus, Morenz a pensé à Herischef, ce qui n'est pas impossible étant donné ses tendances à un syncrétisme avec le bélier du dieu solaire lors de sa course nocturne, ou avec le bélier d'Amon au Nouvel Empire (*LÄ* II, col. 1016-17). Malheureusement on n'a aucune inscription concernant ces bijoux qui nous résoudrait le problème.

Avec la plaque en faïence de Ioupout II (Bb 3), Schlögl constate le changement qui est intervenu dans la représentation. On voit maintenant un enfant nu, assis sur un lotus. Très peu de documents nous sont parvenus de Ioupout I et II, deux rois peu connus du Delta. C'est le mérite de von Beckerath, *JARCE* 5 (1966), pp. 43-48 et inscription n° 26, p. 52, d'avoir pu démontrer que Ioupout I de l'inscription n° 26 du quai de Karnak est chronologiquement distinct de Ioupout II de Ṯntremou (Leontopolis = Tell el Muqdâm, Yoyotte, *BIFAO* 52, 1953, pp. 179-192) mentionné sur la stèle de Pi(ankh)y (*Urk.* III, p. 45, l. 114).

Sur le pendant de la plaque de faïence conservé au Musée de Brooklyn (Fazzini, *Miscellanea Wilbouriana* 1, p. 65, fig. 36), le roi lui-même est représenté, avec les caractéristiques des rois éthiopiens, c'est-à-dire avec une préférence pour des formes archaïsantes (nez épaté, lèvres épaisses, épaules larges, taille fine et jambes très musclées). Si on consulte le tableau de Kitchen dans son article de la *CdE* 52 (1977), p. 43, on constate qu'il y a environ 50 ans entre Ioupout I et Ioupout II et que ce dernier a régné pendant plus de 30 ans, de 754-720 (ou 715). Il est donc vraisemblable d'attribuer les plaques Edinburgh et son pendant Brooklyn 59.17 à Ioupout II, comme l'a fait Schlögl [2]).

Avec le 2e et dernier chapitre, l'auteur traite de l'apparition de l'enfant solaire dans le lotus, dont le thème est chanté dans les hymnes des 19-20e dyn.; il étudie d'autre part les figurations du bélier assis sur le lotus, consignées sur le registre supérieur de la paroi latérale de la barque d'Amon thébain. En reconnaissant dans le bélier le dieu solaire de la nuit, Schlögl pense probablement à certaines représentations des tombes royales, où un dieu humain criocéphale, couronné le plus souvent des cornes latérales supportant le disque (Myśliwiec, *Studien zum Gott Atum*, Vol 1, p. 47, n. 39; pp. 41-42; pp. 169-70) se tient debout dans la barque solaire, en

[2]) Voici d'autres attestations pour Ioupout II: Riefstahl, *Ancient Egyptian Glass and Glazes in the Brooklyn Museum*, p. 61; «La stèle de donation de Tell el Roba», Yoyotte, *Mél. Maspéro* 4, p. 125, doc. 10 et *BSFE* 25 (1958) p. 21, fig. 3; «Statue», Caire E 38261, Daressy, *RT* 30 (1908) p. 202 et *BIFAO* 30 (1930) p. 626, Yoyotte, *BIFAO* 52 (1953) p. 190, I; «Socle», Naville, *EEF* 7 (1890) pl. I.

tant que souverain de la Douat. Les textes de l'Amdouat l'appellent couramment *ỉwf* et quelquefois *R'* et sur des représentations proprement funéraires on voit le bélier momiforme entouré d'Isis et de Nephtys. Une inscription de part et d'autre du dieu nous apprend qu'il est Osiris et Rê, dans un cycle perpétuel (Derchain, *P. Salt 825* I, p. 155 et fig. F et H)[3]). Sur la frise de la première salle hypostyle à Edfou, dans des tableaux intégrés au rituel horaire de ce temple, on voit le bélier d'Atoum, debout dans la barque, parmi d'autres divinités (*Edfou* III, p. 226, pl. 73). Ce dernier est d'une manière générale le soleil couchant dans les hymnes solaires. Il n'y a pas de doute que l'image du bélier (c'est le bélier de la race «ovis platyra aegyptiaca», l'incarnation du dieu Amon) sur le lotus évoque le parcours quotidien du soleil, et cette allusion cosmique communique au dieu une puissance suprême. Et qui mieux qu'Amon, le passager de la barque, est à même d'affirmer cette puissance? Surtout si on imagine le moment où il quitte son sanctuaire, son image secrète étant cachée dans la chapelle installée sur la barque. En cette sortie matinale, le dieu franchit la porte centrale du pylône et provoque, entre les deux montagnes, la levée du soleil grâce aux rayons duquel le monde entier doit de vivre (comparer P. Berlin 3049, traduit par Assmann, *Hymnen und Gebete*, p. 274 sq.). Cette même idée est transposée sur les registres latéraux du dais de la barque. C'est Amon, le bélier, assis sur le lotus en tant que divinité universelle par excellence. La création de l'univers par Amon et le cycle perpétuel de tout ce qui existe sont psalmodiés dans les hymnes ramessides et, pour ne pas contrarier la souveraineté du dieu, on évite quelquefois de prononcer son vrai nom.

Quant à la barque d'Amon du temple de Khonsou (cour, côté est, *PM* II, p. 231 (21)) attribuée à Hérihor, on peut voir, en se fondant sur le dessin dressé par «the Epigraphic Survey of the Oriental Institute» (Parker, *A Saite Oracle Papyrus from Thebes in the Brooklyn Museum*, p. 3, n. 4 et p. 4, fig. 1), qu'il y a bien un bélier assis sur le lotus, et portant la couronne atef au-dessus des cornes latérales[4]). Du fait de la présence du bélier sur le lotus, il convient de répertorier la barque d'Amon du temple de Khonsou sous le sigle Aa (au lieu de C 2) du catalogue, en même temps qu'il faut corriger le dessin dans *LD* III, pl. 244b). L'auteur ne semble pas avoir consulté le papyrus publié par Parker. Il est de l'an 14 de Psammétique I. Sur la vignette (pl. 1) très détériorée, on peut distinguer le dais d'une barque d'Amon, placé sur un brancard et porté en procession par des prêtres. Cependant, un fragment de cartouche trouvé sur le dais l'attribue à Taharka. Il reste assez de traces pour constater que la décoration sur la paroi du dais est de type classique et qu'une divinité se trouve assise sur une fleur de lotus entourée de deux déesses ailées. A l'heure actuelle, il ne subsiste plus que la fleur. Les images sur les registres des barques dans les différents temples sont semblables, néanmoins une petite différence se remarque à Médinet Habou (Aa 14). Avec les éléments du tableau on peut lire le prénom de Ramsès III, *Wsr- mȝ't- R' mry'Imn* (Champollion, *Notices* I, p. 351, A) et cela déjà se constate dans le sanctuaire de la barque de Séthi I à Gournah (Aa 7 et 8), où on lit *Mn- mȝ't- R' mry 'Imn*. Mais plus souvent encore, on trouve ces combinaisons d'idéogrammes qui expriment le nom du roi sur le registre inférieur, par ex.: le faucon couronné du disque solaire est assis sur le signe *mn* et tient la plume = *Mn- mȝ't- R'* (Aa 1, Abb. 1a).

Dans son classement de naos (Ab) provenant d'un modèle de barque et probablement faute d'avoir pu consulter l'ouvrage d'Arundale-Bonomi, *Gallery of Antiquities selected from the British Museum*, pp. 4-5 et pl. 2, l'auteur n'a pas vu que les deux naos ne font qu'un. Il est conservé au British Museum sous le n° 11015, et l'inscription qui se trouve dessus l'attribue à Thotemhat. D'autres naos du même genre sont connus, celui du British Museum n° 11013 de Chabataka (Budge, *The Egyptian Sudan* II, pp. 32-33) et ceux du Musée du Caire exposés dans la salle 19, vitrines A et R.

L'objet Ad 5 peut se rattacher aux groupes des pieux sacrés (pour d'autres renseignements consulter l'article de B. van de Walle, *Le pieu sacré d'Amon*, dans *Archiv Orientalni* 20, 1952, p. 111 sq.) montés sur socle, dont je n'ai pas trouvé de commentaire dans la partie texte de l'ouvrage à analyser. Au-dessus de trois corolles de lotus superposées, évoquant un bouquet monté, apparaît la tête de bélier aux cornes recourbées caractéristiques du dieu Amon, couronnée du disque solaire. On connaît le rôle des bouquets d'Amon et la puissance du dieu qui s'y manifeste. C'est vrai également pour le bâton d'Amon (*mdw šps n 'Imn*) qui a bénéficié d'un culte avec un clergé propre (Nelson, *Oriental Institute Communications* 18, 1934, p. 50, fig. 21). Bien que la statuette de *Ḥȝ-m-tyr* (Ad 3), qui tient devant lui le pilier lotiforme surmonté de la tête de bélier d'Amon, soit un peu différente des personnages portant à leur gauche l'enseigne à tête de bélier, ces statuettes doivent appartenir à la même catégorie de gens qui expriment leur piété personnelle envers le dieu Amon.

A partir de la 19[e] dyn. on voit apparaître le soleil du matin sous la forme d'un scarabée sortant du lotus (D2-6). Cette variante se trouve sur des pectoraux et des bagues où elle est accompagnée, dans le premier cas, d'extraits du chapitre 30 B du *LdM*. Le tableau composite lotus — scarabée — tête de bélier (D 6) nous donne bien, cette fois-ci, une image de la course de l'astre durant la journée (*RdE* 29, 1977, pp. 133-136 et notes 69-70). Une image semblable est sur le cercueil de *Ḫnsw-ḥtp*, prêtre sous Horemheb, Leemans, M 8, pl. I.

L'auteur constate que les débuts de la cosmogonie du lotus dans les textes et représentations se manifestent au tournant de la 18[e] à la 19[e] dyn. Ce sont les hymnes au ch. 15 du *LdM* datés de la 19[e] dyn. et le *P. ramesside Berlin* 3049. Une mention se trouve sur l'*ostracon Caire* 25207 et une autre dans le *P. Chester Beatty* XI (verso, pl. 68 D, x+3, Gardiner, *HPBM*) des 19-20[e] dyn., ce dernier étant malheureusement très fragmentaire. A la même époque, le bélier s'asseoit sur une corolle de lotus

[3]) Il est Amon-Rê-Horakhty dans la tombe d'Osorkon II, Montet, *Osorkon II*, pl. 37.

[4]) Je remercie Claude Traunecker d'avoir vérifié ce détail sur place. Il me dit que le museau du bélier est abîmé, néanmoins sûr, ce qui explique l'erreur du dessin de Lepsius. C. Traunecker a étudié en détail les barques d'Amon et son travail doit paraître prochainement, en même temps qu'une étude sur la chapelle d'Achoris à Karnak.

[5]) J. Yoyotte prépare un article sur ce petit monument qui doit paraître prochainement.

dans la barque d'Amon et les enfants d'Horus commencent à se montrer debout, sur un lotus à longue tige, sans que leur rapport, avec la cosmogonie, soit clair.

Puis, à la 21[e] dyn., on a les premiers témoignages de l'enfant solaire sur le lotus, thème qui aura de plus en plus de succès et qui s'étend à d'autres divinités, même au roi, par la suite.

Schlögl dit que ni Herischef, ni Nefertoum, ne sont des divinités sur la fleur, et il pense avoir réuni suffisamment d'exemples pour en discuter. Par rapport à Morenz, qui voit en Herischef un dieu sur le lotus, dans un passage tiré du «livre de la vache céleste», l'auteur a maintenant à sa disposition une collation récente du texte exécutée sur place par les collaborateurs du Prof. Hornung; il propose une nouvelle traduction et rectifie celle de Morenz. La voici: «ich kenne den Ba dieses Gottes, dessen Gesicht das des Herischef ist», (*ḥrjšfw*) (tombe de Séthi I). Mais Schlögl se demande si le mot «*ḥrjšfw*» n'est pas mal orthographié. Pour le texte voisin sur le sarcophage de Toutânkhamon, l'auteur se sert de la traduction de Piankoff «I know the name of this god, it is He who is on his lake», et en vient à la conclusion que Herischef sur la fleur est une pure construction théologique que les documents égyptiens infirment.

Dans l'excursus 2 consacré à Nefertoum, qui constituerait en soi un sujet de recherche, Schlögl n'a guère poussé son étude plus loin que son prédécesseur, encore ce dernier tenait-il compte des textes ptolémaïques. Les deux auteurs sont de l'avis que Nefertoum n'est pas un dieu sur la fleur et que lotus et dieu créateur sont deux entités différentes.

En analysant tous ces témoignages, et en dehors de la barque d'Amon, on constate que le thème de la divinité sur la fleur était particulièrement «populaire» à l'époque libyenne. Cette «popularité» s'était étendue puisqu'on a trouvé des ivoires montrant l'enfant sur le lotus en Samarie, et ces ivoires ont pu être datés du 8[e] siècle. Ceux fabriqués à Arslan Tash au 9[e] siècle sont très semblables aux style et sujet égyptiens (Giveon, *The Impact of Egypt on Canaan*, pp. 34-50). On aurait tort de les passer sous silence car ils sont contemporains des bracelets de Nimlot et de la plaque de faïence de Ioupout II, pour ne citer que ces deux exemples.

De nombreux bronzes de l'enfant assis dans ou sur un lotus sont connus, et l'auteur en cite deux exemples (Ac 4 et 5). Il est également intéressant de comparer l'enfant Rê- Horakhty sur le lotus dans le sanctuaire du temple d'Hibis, où sont énumérées des statues de divinités à travers toute l'Égypte (Davies, *o.c.* III, pl. 4), aux représentations de la stèle de Cleveland (C 10), des bracelets de Nimlot (C 11) et du talisman d'Osorkon (C 12).

A l'époque hellénistique, les amulettes de l'enfant sur le lotus étaient très répandues et avaient une valeur talismanique. Et enfin, mais ce n'est pas moins important, je mentionnerai les textes d'offrandes de lotus, si merveilleusement conservés sur les murs des temples ptolémaïques et romains. Par leur grande richesse en idées touchant de près aux événements cosmiques, ils sont importants pour prendre une vue d'ensemble sur le sujet. Schlögl n'en tient pas compte puisqu'il a recherché surtout les origines du thème.

Avant de terminer, voici quelques remarques et corrections:

p. 16, réf. 32, pour plus de facilité: Moret, *Le rituel du culte divin journalier en Égypte*.
p. 19. Ioupout est autant enfant solaire qu'Harpocrate.
p. 24, réf. 77 = Ad 4, la tête de bélier du Musée de Louqsor a maintenant le n° 221.
p. 24, réf. 78 = Ad 3, *Ḥȝ-m-tỉr* porte devant lui la *tête d'Amon*, ce n'est pas la tête de bélier du dieu solaire, comme le voit Schlögl (Spiegelberg, *ZÄS* 62, 1927, p. 25).
p. 24, réf. 82 = C 10, *Šd-sw-Nfrtm* était grand prêtre sous Sheshonk I (Tait, *JEA* 49, 1963, pp. 134-135 et Kitchen, *3[e] Période Intermédiaire*, table 18). Quand de nombreuses principautés se chevauchent, il est utile de citer le roi sous lequel le propriétaire de l'objet a vécu.
p. 25, réf. 91, Ihi est plutôt le fils d'Hathor, il n'est un jeune Horus que tardivement (Allam, *MÄS* 4, 1963, p. 133 sq).
p. 32, réf. 164 et 166, Ostracon *CG* 25207, Erman, *ZÄS* 38, 1900, p. 24.
p. 35, Aa 3, *BIFAO* 24, 1924, pl. VI.
p. 37, Aa 10, image: Chevrier-Drioton, *Le temple reposoir de Séti II à Karnak*, pl. X et pl. en couleur (sans n°) de la paroi reconstituée.
—, Aa 11, *id.*, pl. IX.
p. 40, Ac 3 = Louvre E 11074.
p. 45, C 1 est maintenant publié par l'auteur dans le catalogue d'exposition, *Le don du Nil, art égyptien dans les collections suisses*, 1978, n° 225, photos a et b.
p. 47, C 6, *JEA* 49, 1963, pl. XVII, calice XVI c, reconstruction p. 113, fig. 4. Tait pense le dater sous Sheshonk I (p. 135).
p. 53, E, naos semblable, Musée du Caire, salle 19, vitrine B.
p. 58, 99) *PM* I, part I, p. 339 (2).

Marie-Louise Ryhiner

* * *

Marcelle BAUD, *Le Caractère du Dessin en Égypte Ancienne.* Paris, Librairie d'amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1978 (24 cm., 94 pages, 24 color plates, 98 monochrome plates). 80 F.

In this work Marcelle Baud discusses some of the basic principals of two-dimensional representation in ancient Egypt, a study which began with her early and important book on the subject published in 1935. The introduction to the present work was written between 1937 and 1939. In this introduction she states, what is to her, a guiding precept to an understanding of Egyptian art. She compares the art of ancient Egypt with that of the Cubist movement in the twentieth century and finds in both the notion of representing things, not by their momentary aspect, but by their essence. The author is convinced that modern attitudes in art have made it possible to appreciate and understand the art of ancient Egypt by liberating the viewer from the necessity of finding the type of representation which has been made standard by a "western" view of art and reality.

According to the author the general judgements in the past concerning Egyptian art have been based on faulty premises, a notion with which almost anyone who has made a study of Egyptian art would agree. She maintains that the standardization of the hieroglyphic characters can be used as a basis of understanding of the particular nature of Egyptian art, for in this standardization can be observed almost all of the principles which govern the forms of the art. The following rules emerge from this discussion.

1. The totality of characteristics of a motif are expressed. The principal character is given in its true proportion and in the aspect most easily understood.
2. The elements of decoration are represented in relation to a moving spectator. The scribe (Baud uses "scribe" to designate the artist-draughtsman) moves, and by so-doing, invites the spectator to participate in this action.
3. The proportions employed express the major theme or idea of the scene depicted.

The first of these rules is taken up in Chapter II. After some general observations on the manner of depiction of the human figure, exceptions to the standard are considered. These are classified as representations of permanent or acquired physical characteristics. Representations of the sick, lame, blind, dwarfed and obese are considered as permanent, while those of the aged and representations pertaining to a particular occupation are classified as acquired. Two observations are included in this chapter which are important. The limbs are shown in true profile in inverse proportion to the amplification of the action they describe and an element of decoration is suppressed when it is unnecessary to an understanding of the activity of which it is a part. Chapter III deals with the position of the spectator in relation to the scene and to the subtle variations in this relationship, immobile before it, moving around it, in the center of the action and moving into the action. In Chapter IV, which is concerned with the rules of proportion the size relationship between images of men and women are explored (man and woman of equal size, woman smaller than man and woman very much smaller than man). When parts of the composition are so interrelated that they cannot be separated the proportions of each are in proper relationship. When this is not the case, the size relationships revert to the rule of the importance of each part to the whole. The problem of the ancient Egyptian depiction of space is taken up in Chapter V, "Perspective". Due regard is given to the difficulty of understanding the Egyptian desire to record what exists (or is known to exist) rather than what may be seen from one viewpoint at one particular time. Exceptions to the rules are indicated as in the case of parts of animals or buildings which have been represented in a seeming three-quarter view. In this chapter the standard register system and the juxtaposition of elements is also discussed. Chapter VI is concerned with views of the face, particularly those exceptional examples of the frontal face of humans and animals. Chapter VII is devoted to examples of expressive compositions and the final chapter (VIII) to the techniques of drawing.

There are some small errors in the text and the captions to the illustrations. The name of Nestor l'Hôte is misspelled in two places. The illustration of Plate 80, c. is given as an ostracon when it is, in fact, a detail from the Turin Erotic Papyrus copied by Erman. A number of illustrations are given with no source or with incomplete information. The illustrations are almost entirely drawings and watercolors done by the author. In some cases a comparison with other sources shows that they are not completely accurate in detail. As a general introduction to the two-dimensional art of ancient Egypt this book will serve, particularly for the non-specialist reader. It brings together a large number of examples and it discusses those aspects of Egyptian art which are difficult for the observer who is unfamiliar with the subject. It would have been useful if some of the extensive bibliography on the aesthetics and aspects of Egyptian art had been cited or included.

Detroit Institute of Arts, October 1979 — WILLIAM H. PECK

* * *

Hippolito [sic!] ROSELLINI, *Monumenti dell'Egitto e della Nubia*, I, *Monumenti storici*, Pisa 1832; II, *Monumenti civili*, Pisa 1834; III, *Monumenti del culto*, Pisa 1844; reprographie de l'édition originale, Genève, Éditions de Belles-Lettres, 1977; (3 volumes de planches, 29,5, 169 + 135 + 86 pls.) = *Collection des classiques égyptologiques*.

Après Champollion et Lepsius la *Collection des classiques égyptologiques* nous présente la reprographie des trois volumes de planches des *Monumenti* de Rosellini en une réduction qui les rend beaucoup plus utilisables que les originaux. La reprographie proprement dite est précédée d'une introduction de Robert Hari, qui, tout en résumant les événements qui ont été à l'origine de l'expédition franco-toscane de 1828-29, se propose en même temps de déblayer le camp des malentendus qui ont accompagné l'issue des volumes, surtout après la mort de Champollion et de Rosellini. De toute façon l'expédition reste toujours le premier exemple d'une collaboration scientifique internationale dans le domaine des études égyptologiques telle qu'on pourra la retrouver peut-être seulement beaucoup plus tard, lors de la campagne de sauvegarde des monuments nubiens menacés par la construction du Haut Barrage à Assouan.

La reprographie en réduction de ce genre d'œuvre a évidemment pour but de mettre à disposition des savants des volumes qui ne se trouvent pas sur le marché antiquaire (et quand cela arrive le prix en empêche souvent l'achat) mais dont on reconnaît l'importance. Au contraire, dans l'édition réduite, même les bibliothèques égyptologiques nouvelles pourront disposer des planches de Rosellini et de ses collaborateurs. Il suffirait de cela pour en savoir gré aux responsables de la *Collection des classiques égyptologiques*. Mais leurs mérites ne s'arrêtent pas là, bien sûr. Quoi qu'on en dise en effet l'on ne consultera certainement pas les planches de Rosellini seulement pour y découvrir des monuments qui étaient conservés à l'époque mais ne le sont plus aujourd'hui. L'on ne consultera ces planches même pas seulement pour s'émerveiller de la

précision des dessinateurs. Qu'il suffise de rappeler à ce sujet ce que H. Schäfer (*Von ägyptischer Kunst*, Wiesbaden 1963[4], p. 269) eut à dire sur eux au point de vue de leur interprétation des représentations égyptiennes.

La reprographie ne se contentera donc pas de fournir aux égyptologues un instrument technique de travail, mais elle les obligera de méditer sur la valeur culturelle de l'œuvre de l'expédition franco-toscane. Bien sûr cette valeur pourra se comprendre surtout en utilisant les planches selon leur destination originale, qui était d'illustrer un texte. Mais en absence de ce dernier il sera aisé d'en individuer la portée même à partir de l'organisation des planches.

Le premier volume est en effet dédié aux monuments historiques (*Monumenti storici*). Il s'ouvre avec une série très significative de portraits de rois et de reines (pll. I-XXIV). Suivent: monuments divers relatifs surtout aux rapports entre Égypte et pays étrangers (XXV-XXIX); les obélisques de Karnak (XXX-XXXIV); scènes des parois de temples de la XVIII[e] dynastie (XXXV-XXXVIII); naissance divine d'Aménophis III à Louqsor (XXXIX-XLIII); scènes de Horemheb au Gebel Silsilah (XLIV). C'est enfin le tour de la XIX[e] dynastie, avec les représentations de Séti I[er] à Karnak (XLVI-LXII), de Ramsès II (LXIII-CXVII; entre autres la bataille de Qadech), de Merneptah (CXVIII-CXX), Merneptah Siptah (CXX-CXXII), de Ramsès III (CXXII-CXLVI), de Hérihor (CXLVII); suivent monuments divers de la XXII[e] dynastie à l'époque romaine (CXLVIII-CLXIX).

Le deuxième volume nous présente les monuments civils (*Monumenti civili*). Il s'agit des scènes de la vie quotidienne qui décorent les chapelles funéraires. Les reproductions sont divisées par arguments. Animaux (pll. IV-XXXI); travaux des champs (XXXII-XXXVI); vendange (XXXVII-XXXIX); horticulture (XL); tissage (XLI-XLII); menuiserie (XLIII-XLV); sculpture (XLVI-XLVIII); maçonnerie (XLIX); forge (L-LII); types de vases (LIII-LXII); cordonnerie (LXIII-LXVI); préparation du pain (LXVII). Suivent sujets divers relatifs à la vie d'une maison: plan d'une maison (LXIX); décorations (LXX-LXXIII); mobilier (LXXIV-LXXVI); musique, danse, jeux, banquets, cuisine (LXXVII-CV); navigation (CVI-CX); sports (CXI-CXV); activités militaires (CXVI-CXXII), administratives (CXXIII-CXXIV) et enfin funéraires (CXXV-CXXXV).

Le troisième volume concerne les monuments du culte (*Monumenti del culto*). Il rassemble 86 planches avec reproductions de scènes relatives au culte extraites des décorations pariétales de temples et tombeaux. Il s'agit du volume dans lequel l'absence du texte s'avère plus sensible, de sorte qu'il est difficile d'en individuer le fil du discours à partir des seules planches.

En oubliant encore une fois la présence du texte dont les planches constituent l'illustration, un exposé, encore que bref, comme celui que nous avons fourni, des sujets représentés dans les *Monumenti* de Rosellini est plus que suffisant si l'on veut reconstituer certaines des tendances qui en ont ordonné l'agencement de la matière.

En premier lieu un aspect s'impose: les sources des planches sont exactement les mêmes pour les trois volumes: représentations des parois des temples et des tombeaux. La ligne de démarcation entre monuments historiques, civils et cultuels ne passe pas par la destination des monuments mêmes, mais par les sujets représentés. Rosellini nous propose donc une lecture immédiate des représentations égyptiennes, une lecture que nous appellerons descriptive, au sens qu'elle se borne à décrire, d'une manière absolument objective, ce que chaque scène représente en soi, en en déduisant l'interprétation exclusivement en tenant compte de ce que la scène effectivement représente. C'est donc cette interprétation objective qui se trouve à la base de la répartition des matières. Preuve en soit que le troisième volume, comme nous l'avons dit, est le moins organiquement agencé, de ce point de vue, justement parce que les scènes de culte ont constamment besoin d'une référence à quelque chose qui n'est pas exprimé tel quel dans la représentation.

Tout ceci nous permet d'individuer le critère adopté par Rosellini. La quantité immense de représentations que nous a léguée l'Égypte ancienne devait de quelque sorte être ordonnée dans un schéma qui la rende intelligible aux yeux des savants européens, donc aussi à Rosellini même.

Au critère descriptif-objectif s'accompagne un deuxième aspect, très significatif, le critère chronologique. L'on conçoit fort bien que la première tâche que se sont imposée Champollion et Rosellini a été d'établir une chronologie autant que possible suivie de l'histoire égyptienne. Il fallait, en ce sens, mettre d'accord les sources classiques, et surtout le texte de Manéthon, avec les monuments égyptiens, en premier lieu les inscriptions hiéroglyphiques. De ce fait la chronologie de l'Égypte ancienne ne pouvait ne pas s'identifier avec la succession des rois d'Égypte. D'un côté le genre de monuments dont on disposait, de l'autre côté la vision même occidentale contemporaine de l'histoire, s'orientaient vers une identification de la chronologie avec l'histoire, donc de l'histoire égyptienne avec la succession des pharaons. Un procédé technique devenait ainsi la base et en même temps l'expression d'un procédé d'interprétation culturelle.

L'union des deux critères (descriptif-objectif et chronologique-historique) constitue ainsi la base de lecture que nous devons appliquer à l'œuvre de Rosellini. Par exemple la série de portraits royaux du premier volume se justifie exclusivement dans cette perspective.

Mais c'est cette union même qui nous invite à méditer. De même que le critère chronologique aboutit à l'identification de l'histoire de l'Égypte avec l'histoire des rois, de même l'objectivité de la description est en réalité fonction d'une lecture immédiate des représentations, qui se borne à la représentation et ne tient en aucun compte la fonction du monument sur lequel elle se trouve. On en arrive à la conclusion que les deux aspects sont en réalité expression d'une inspiration unique. Donc l'objectivité descriptive aura un sens seulement à l'intérieur de cette inspiration; l'objectivité comme telle n'existe point.

Les planches de Rosellini, examinées de ce point de vue, devront perdre quelque peu de leur valeur documentaire pour acquérir une valeur culturelle. Car cette considération apparemment objective des monuments de l'Égypte ancienne, qui semble s'arrêter surtout à l'aspect phénoménologique de la documentation, c'est l'Égyptologie même qui est en train de naître. Bien sûr Rosellini appartient à une époque à laquelle il était beaucoup plus important de décrire que de comprendre le passé pharaonique, et c'est justement ce qu'il a fait. Du reste l'importance

de son œuvre (et la preuve la meilleure, s'il en fallait, que dans son cas il s'agissait bien d'une interprétation de la culture égyptienne et non d'un simple recueil «objectif» de monuments) nous est témoignée par le succès de sa formule. En quelque sorte les *Monumenti* constituent le point de départ pour toute une série de travaux égyptologiques qui en adoptent les critères. Quand un schéma, formellement technique, est conservé par des générations de savants comme support à une vision déterminée de l'Égypte ancienne, on devra conclure que, dans ce schéma, technique et culture, objectivité et interprétation ne sont point séparables. Le schéma est donc lui-même avant tout un instrument culturel.

Nous pensons que ce genre de considérations seront à la base de l'utilisation que tout égyptologue fera des planches des *Monumenti*. Nous avons voulu quand même les manifester, d'un côté pour exprimer notre gratitude aux éditeurs de la reprographie, de l'autre côté pour rendre hommage à un des fondateurs de l'Égyptologie.

Naples, mai 1979 CLAUDIO BAROCAS

* * *

Hermann SCHLÖGL, *Geschenk des Nils: Aegyptische Kunstwerke aus Schweizer Besitz*. Basel, Aegyptologisches Seminar der Universität, 1978 (28 cm., 112 S., 392 Tafeln, 1 Karte).

There are fundamental differences in philosophy between American and Continental exhibitions; these differences can now be discussed in terms of this catalogue. Those who organize special exhibitions of Egyptian art here in the United States generally expect one scholar, and only one scholar, to write all of the catalogue entries (Fazzini, *Images for Eternity*; Aldred, *Akhenaten and Nefertiti*, rev. *Bior* 32 (1975), 204-5; St. Wenig, *Africa in Antiquity* II; I.E.S. Edwards, *Tutankhamun: His Tombs and its Treasures*. Often those authors are not affiliated with the institutions which have mounted the show. On the Continent the entire staff of the hosting museum is pressed into service for writing those entries (Berlin, Ägyptisches Museum, *Ägyptische Kunst aus dem Brooklyn Museum*, rev., *BiOr* in press; Hildesheim, *Echnaton, Nofrete, Tutanchamun*; and Villa Hugel, *Götter und Pharaonen*). The latter approach usually results in a volume of modest cost, with great popular appeal. The additional benefit is pedagogically sound; student collaborators are exposed to a major aspect of museum work. Any uneveness can, as in the volume under discussion, be removed by a careful editor. It is a wonder that American museums, most of which are presently experiencing financial reverses, have not modified their position on this matter.

To help defray some of the production costs, the editors of Continental catalogues can sell advertising space occasionally to publishers but more often to dealers, as a glance at the back of this volume reveals. Many of these same dealers were lenders to the exhibition. The governments of Switzerland and the Federal Republic of Germany see no conflict of interest, no ethical dilemma, in this intercourse. In the State of New York, the Office of the Attorney General attempts to prevent dealers and the curatorial staffs of museums from interacting. Consequently, few American museums could sell such advertising space and fewer still would venture to include objects in the possession of dealers, no matter how significant those objects might be, in their special exhibitions. As nonprofit, tax exempt organizations, public museums in America cannot act in a way beneficial to a commercial enterprise.

It is, therefore, worthwhile to keep these two divergent positions in mind whenever special exhibitions of Egyptian art are viewed.

The objects in *Geschenk des Nils* are, in the main, a sampling from seven public, nine private, and an undisclosed number of anonymous Swiss collections. The criterion which determined their selection was beauty. *De gustibus non est disputandum*. One is, therefore, hard pressed to criticize the selections. The connoisseurship of the Swiss collectors is evident in this volume whose thrust is to celebrate the present state of Swiss Egyptology and to place it into its historical perspective. To that end, the Preface (pp. 9-13) is an admirable précis of Egypt's influence on Switzerland from the Egyptianization of Roman Helvetia to Egypt's influence on certain aspects of Swiss thought in the twentieth century.

To assist the general public, for whom the volume is primarily intended, a chronology complete with dates and selected cartouches of particular pharaohs are included; unfortunately those of the Ptolemies and Roman emperors are omitted (pp. 104-107). That chronology is followed by a glossary, primarily an alphabetical roster of the deities mentioned (pp. 108-110). A list of abbreviations (p. 111) and a map of Egypt (p. 112) complete the text.

The catalogue is divided into sections, based on the historical divisions of ancient Egypt with a section on scarabs/seals and another on glass paste intercalated. Each of these sections is prefaced by either a historical or topological synopsis.

It would have been useful if hand copies of the texts of all the inscribed objects were given. One wonders why some objects (Nos. 155, 180, and 193) have their inscriptions recorded whereas more significant works (Nos. 34, 105, 113, 120, 153, 154, *passim*) do not. Likewise, several objects (Nos. 27, 56, 86, 89, 99, 100, *passim*) are illustrated with two or more views which add little to our understanding of the pieces. Several major works are illustrated by a single, front view despite the accompanying entries which refer to details of other views. In this context additional photographs of No. 110, dated to the Old Kingdom; No. 142, identified as Mentuhotep Seanchkare; and No. 183, called Nefertiti, are necessary. These objects will be the topic of discussion for some time to come.

The following are more specific comments:

Nos. 10-11-12: The accompanying illustrations of these mace heads are upside down.

No. 181: See R. Fazzini and J. Manning "Archaeological Work at Thebes by The Brooklyn Museum", *Newsletter ARCE* 101/102 (1977), pp. 12ff.

No. 183: This head ought to be compared to Essen P100 and to Bologna KS1802. All three share a general configuration and exhibit similar breaks.

No. 226: Such hawk-headed terminals ought to be datable to the Ptolemaic Period. Although the sequence is not firmly established, Saite examples appear to be of sheet gold (E. Bresciani, *La tomba di Cinnehebu* [Pisa 1977], pl. xxx) whereas Ptolemaic examples appear to be of the type illustrated here (Brooklyn acc. no. 65.3.2: R. Fazzini, *Images For Eternity* [Brooklyn 1975], p. 126, no. 112).

No. 274: The identification of the figure as Osorkon II is very tempting. Certainly, the piece belongs to the Third Intermediate Period, which applied that particular decoration to thrones of large bronzes. Compare, Sotheby Parke-Bernet, Inc. (New York), *Fine Egyptian, Western Asiatic, and Classical Antiquities* (11 Dec. 1976), Lot 290; and a similarly decorated faience figure of Sakhmet or Bastet inscribed for Takelot II (New York, The Metropolitan Museum of Art, acc. no. 25.184.16: unpublished).

No. 283: To the bibliography, add J. Leclant, *Recherches sur les monuments thébains* (Cairo 1965), pp. 167, and 435.

No. 287: To the bibliography add: E. Kerrn Lillesø, "Four Late Egyptian Sculptures in Thorwaldsen's Museum", *SÄK* 6 (1978), p. 103, no. 9.

No. 290: The object might conceivably date to Dynasty XXVII. More significant is the appearance of the word *Twtw* in a pre-Ptolemaic context. Such evidence seems to support J. Quaegebeur's theory (*Egypt's Glorie* [Brussels 1976], p. 95, no. 54) that a deity *Twtw* appeared well before the time of Ptolemy VIII Euergetes II, as postulated by S. Sauneron, "Le nouveau sphinx composite du Brooklyn Museum", *JNES* 19 (1960), pp. 269ff.

No. 295: The jackal almost certainly decorated the top of a Late Period wooden coffin, perhaps dated to Dynasty XXV. Compare New York, The Metropolitan Museum of Art, acc. no. 96.4.1, which belongs to Tabekenkhonsu. See, *GM* 22 (1976), p. 22, no. 3.

No. 300: The round face with its fleshy chin and thick throat has more in common with such figures from the early Late Period (E. Bresciani, *La tomba di Ciannehebu* [Pisa 1977], pls. XXIX and XXXV) than to those of the Ptolemaic Period (Brooklyn acc. no. 37.332E: E. Riefstahl, *Ancient Egyptian Glasses and Glazes* [Brooklyn 1968], pp. 110f, no. 77) whose golfball chin, sickle-shaped smile, and elegant features compare favorably to representations of Arsinoe II (Rome, The Vatican, Museo Egizio, no. 25: A. Roullet, *The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome* [Leiden 1972], p. 109, no. 180, and Fig. 203).

No. 343: This relief belongs to a series, two other examples of which are in New York, The Metropolitan Museum of Art, acc. no. 66.99.185: unpublished; and in Chicago, The Oriental Institute no. 3509. The dimensions, material, style, and weathered surfaces are shared by all three. No one has heretofore suggested the limestone monument from which these fragments might have come. The style of this figure appears as early as Dynasty XXX (compare, G. Steindorff, "Reliefs From the Temples of Sebennytos and Iseion in American Collections", *Journal of The Walters Art Gallery* 7-8 [1944-45], pp. 38ff). One cannot, therefore, exclude the possibility that these limestone fragments come from a structure of the fourth century B.C.

Hermann Schlögl should be commended for overseeing the production of this volume and for coordinating the efforts of the eight contributors. *Geschenk des Nils* contains a wealth of information to satisfy the appetites of a general public and whet those of Egyptologists for some time to come.

The Brooklyn Museum, August 1979 ROBERT S. BIANCHI

* * *

Pierce M. VERMEERSCH, *L'Elkabian, Épipaléolithique, de la Vallée du Nil Égyptien, Elkab* II. Bruxelles, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, 1978 (157 pp., 61 figures, 15 tables, 6 plates) = Uitgaven van het Belgisch Comité voor opgravingen in België / Publication du Comité des fouilles belges en Égypte. ISBN 90 6186 080 6.

During the Terminal Pleistocene-Early Holocene time interval, the Nile Valley was inhabited by hunters and food collectors who were in possession of a wide variety of stone manufactural techniques and styles. The Early Holocene assemblages of lithic artifacts belong to the Arkinian (ca. 7500 B.C.), Shamarkian (5750 B.C.), and Qadan (lasting to ca. 4000 B.C.) in Nubia, The Qarunian in the Fayum Depression (6150-5190 B.C.), and the Kabian in Upper Egypt, near Idfu. The Kabian is the subject of this monograph under review. Vermeersch who first reported on this industry in 1968 provides here the final publication on that Epipalaeolithic industry.

The bulk of the monograph deals with the description of the lithic artifact assemblages (Chapter 3, pp. 33-102). Technical reports on the fauna, sediments, and charred wood from the site by A. Gautier, M. Couvert, and F. Gullentops complete the descriptive section (Chapter 4, pp. 103-123). These reports are followed by an interpretative overview of the Kabian — its ecological aspects and place in the prehistory of Egypt.

The characterization of the Kabian assemblages is phrased in standard typological designations and a number of morphological attributes (mostly on cores). The author concludes that the various assemblages dating to ca. 6000 B.C. (based on 6 radiocarbon dates) from three levels at the site are similar. The blanks — mostly blades and bladelets (about 40 mm in length), were predominantly detached from single platform cores. Bladelets were often transformed into backed bladelets — one of the most frequent tool classes. Burins, scrapers, and composite tools are absent, but notched and denticulated pieces are numerous in some assemblages. Geometric microliths are rare, but microburins, are quite abundant. The industry was considered related to that of the Shamarkian by Wendorf and Schild (*Prehistory of the Nile Valley*, Academic Press: New York, 1977).

Vermeersch, however, takes issue with this viewpoint and notes that the Kabian is more closely related to the assemblage from Site E-72-5 from the Dyke area, the Western Desert of Egypt. This Terminal Palaeolithic assemblage does share many of the typological elements present in the Kabian assemblages, but it must be noted that geometric microliths are common in contrast to backed bladelets which are rare. Also endscrapers and burins are present. In addition, triangles are more common among geometrics. It is important, however, to note that the faunal analysis by Achilles Gautier leads him to con-

clude that the occupations at El-Kab Site were seasonal (July-November, i.e., occurring during the period of inundation). If this was the case, the possibility that certain aspects of the assemblages, e.g., the abundance of backed bladelets and microburins are related to seasonal activities, such as fishing, should be considered. Comparison between assemblages without any consideration for contextual evidence can be risky. A. Gautier's palaeoecological inferences are commendable. Although one may question the validity of the absence of bird bones for determining the season of occupation because their absence may be due to the vagaries of preservation or the pattern and locus of processing and consuming birds, the manipulation of faunal data for ecological and cultural analysis is essential for an anthropological understanding of prehistoric economy. One of the most striking aspects of the faunal assemblages at El-Kab, for example, is the very low frequency of hartebeest, which is otherwise common in other Palaeolithic and Epipalaeolithic sites in the Nile Valley. Gautier attributes the rarity of hartebeest remains to preferential hunting. It is also interesting to note that the remains of gazelle are relatively high. This may indicate that desert conditions were not hyperarid with greater moisture than at present which fits well the evidence for moist conditions in the Egyptian Sahara at that time (F. Wendorf and F. A. Hassan, Holocene Ecology and Prehistory in the Egyptian sahara, in *The Sahara and the Nile*, M. Williams and F. Faure, eds., Balkema: Rotterdam, 1980).

Vermeersch is to be commended for his interest in geomorphology, stratigraphy, and sedimentology of the site. Several pediments, terraces, and formations were recognized and mapped. Sediments were subjected to granulometric and heavy mineral analysis by F. Gullentops. The Kab Nile deposits dating to ca. 6000 B.C. are correlated with the Arminna Member of the Gebel Silsila Formation at Kom Ombo. It may be added that it also correlates with the Arkin Formation in Nubia (7410-5750 B.C.).

In addition to the Kabian industry, circular structures of mud bricks and artifacts of the Predynastic period were located at El-Kab. They are reported by M. A. Demuynck and P. M. Vermeersch in Chapter VI. The ceramic assemblage includes red polished pottery, black-topped pottery, and rippled pottery and is assigned by the authors to the Badarian. It may be noted here that the suite of lithic tools is very similar to that of the assemblages from the Khattara-Nagada sites as described by T. R. Hays (T. R. Hays and F. A. Hassan, *Neolithic Economy at El Khatara*, University of Texas at Arlington, 1976). At those sites, lithic artifacts are associated with a ceramic assemblage similarly attributed by Hays to the Badarian. Unfortunately, there is no date on the Predynastic remains from El Kab. The dates obtained on the Khattara-Nagada Predynastic sites indicate that the sites are much younger than what has generally been accepted as the age of the Badarian.

L'Elkabien is an important contribution to the prehistory of Egypt. Students of Egyptian prehistory will certainly welcome this work which sheds a great deal of light on one of the industries belonging to the last hunter-gatherers of the Nile Valley.

Pullman, Washington, September 1979 — FEKRI A. HASSAN

* * *

Manfred BIETAK, *Tell el-Dab'a II*. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1975 (1 vol. in 4°, 220 pp., 47 pl; separate portfolio with 4 plans) = Untersuchungen der zweigstelle Kairo des Österreichischen Archäologischen Institutes I. ISBN 3 7001 0136 8.

Field archaeology in the Nile Delta can in very truth be said to be among the "late arrivals" in the areas of expertise and endeavor in which Egyptologists are involved. But in a real sense it was worth waiting for, since the modern excavator in the area now comes with a high standard of training. Gone are the days of the gentleman's "treasure-hunt" in which unskilled laborers are permitted to dig, unchecked by the ever-present and watchful eyes of a cadre of site supervisors. Gone too are the days when one would receive incredulous stares if one demanded the presence at the site of such scientists as osteologists, soil chemists, palaeobotanists and the like. The "New Archaeology" has long since become quite customary throughout the world; but in Egypt it has only recently made its appearance, and that is why the book under review is so refreshing.

Dr. Bietak comes to the excavations of Tell el-Dab'a in the east-central Delta with a wealth of experience gleaned in the Thebaid, Nubia and abroad. The book itself, the first volume to appear in a series dealing with the results of the excavation, is a model of its kind. The work is divided into six sections of which the third is the longest. This deals with the palaeogeology of the East Delta, and in terms of the technical training required fully to understand it, would be difficult for the average Egyptologist to control. The aim of the exercise principally is to reconstruct for antiquity the pattern of Nile branches in the Delta; and whether one agrees with it or not, it is the most detailed treatment to date of this involved topic. This leads, in the fifth and sixth sections, into a discussion of the relationship of Tell el-Dab'a, Qantir and their environs to the ancient geographical and political configuration of the Delta.

Occasionally, when the interpretation of historical texts is used as evidence, the discussion becomes debatable. Surely it is a little daring to attempt an elucidation of the name of L.E. 8, "Harpoon East", on the basis of the presence of a sizeable body of water in the western half of the Wady Tumilat (p. 88). Moreover, with reference to the same area (cf. 218 ff) there is no reason to deny the identity of Tell el-Maskhuta with the *town* Pithom, the Patoumos of Herodotus, which is now known to have been in existence from the turn of the 7th-6th cent. B.C., and which undoubtedly reflects Necho II's interest in canalizing the area. I am not sure that on p. 183f the 400-year stela has been interpreted correctly, and I question the attribution of Nehesy to Dyn. 14 (p. 186), a family which is probably illusory (cf. *Orientalia* 39 [1970], 21 f). No one can doubt that *P'ḏdkw* is a body of water, but is it not a little dangerous so confidently to identify it with the harbor of Piramesses (cf. Abb. 44)?

One very useful addition to such a discussion might have been a formal list, arranged by *dossier*, of all the occurrences of *Ḥwt-w'rt* (such as that provided in part by S. Hodjache and O. Berlev, in *CdE* 52 [1977], 25 ff). A pertinent comment is made on Avaris by line 16 of the 2nd Kamose stela, where the extent of its rule is described

as extending from Hermopolis to Pi-Hathor (cf. Hammad, *CdE* 30 [1955], 207; säve-söderbergh, *Kush* 4 [1956], 56; H. S. Smith, *ZÄS* 103 [1976], 58 and 61; actually Montet came rather close: cf. *CRAIBL* 1956, 115). The latter is not Gebelein, but *Pr-Ḥtḥr* in the north-east Delta, probably on the Bubastite branch, mentioned in Anast. iii, 3, 3 and the Adoption Stela 25 (Caminos, *JEA* 50 [1964], 93). The same name and site undoubtedly lurks behind the garbled *Ḥwt-ḥrt* and *Ḥwt-ḥrt* in a papyrus in the Golénischeff collection (Caminos, *Literary Fragments in the Hieratic Script*, pl. 6, 3:14), where it follows the sequence Avaris-Retehty, and procedes the "Ways of Horus". We have, then, a list of toponyms ranging down the Bubastite branch, providing a context for Avaris, and a putative Pi-Hathor, so close to the frontier that it could in a cliché stand for the northern limit of Avaris's rule. Whether it is another name for *'Imt* (Helck, *Die altägyptischen Gaue*, 196) is a moot point.

On the whole, however, the scholarship reflected in this work is of an exceptionally high order, and of a similar standard is the format, which brings me to a note of personal concern. If fold-outs, colour plates, colour plans and section drawings represent a continuing trend, we are soon going to find site reports turning into "coffee table books", a beauty to behold, but prohibitively expensive to the students of archaeology who so desperately need them. One hopes that moderation and common sense will begin to ameliorate this trend.

Near Eastern Studies, University of Toronto, may 1979 — DONALD B. REDFORD

* * *

Peter KAPLONY, *Studien zum Grab des Methethi*. Riggisberg, Abegg-Stiftung Bern, 1976 (8vo, 113 pp.) = Monographien der Abegg-Stiftung Bern, 8.

To the series of monographs on objects in the collection of the Abegg-Stiftung Bern has been added the present work on material from the tomb of Methethi. The impetus for this publication is the presence in that collection of a sizable painted relief (89 × 81 cm) of the master of the tomb in a fowling scene. Methethi is shown on a papyrus skiff, throwing stick in one hand and catch of birds in the other, accompanied by his son, his wife and a young woman, presumably a daughter. The wild life of the marsh and the water are suggested by the fragmentary remains around the edges of the principal subject.

The tomb of Methethi is to be classed as one of those phantom monuments of Egyptian art and history. Its exact location is unknown although it has been suggested that it probably was at Saqqara in the vicinity of the Unas pyramid. The discovery of the tomb and the objects it contained probably took place during the decade of the second world war. Reliefs from the tomb are known to be in Richmond (Virginia), Toronto, Paris, Kansas City, Berlin and New York. Five famous statues are in the collections of Boston, Brooklyn and Kansas City. Dr. Kaplony has used the relief in Bern as the focus for a provisional catalogue of the known material from the tomb, a catalogue which almost certainly can be amplified in the future. The material from the tomb began to make its appearance in the literature in 1948 and, as Dr. Kaplony rightly points out, a number of the objects passed through the hands of P. and M. Mallon.

Studien zum Grab des Methethi is divided into five sections. The first, on the raised reliefs, deals with the principal piece in Riggisberg, the relief in Richmond of the inspection of stores and treasure houses and the relief in Toronto of grain and donkeys. The second section is devoted to the sunk reliefs: a fragment of the architrave in Paris with Methethi and his son, Ptah-hotep, the right and left door jambs of the facade in Kansas City; a relief from the left facade in Toronto and from the right facade in Berlin and a false door in New York. Section three deals with the five statues, one each in Boston and Kansas City and three in Brooklyn. Section four concerns a group of paintings on plaster in Paris and the fifth, and final, section takes up the identity of Methethi, his family and the other persons recorded in the tomb. The work is completed with an index to the text and to the 215 notes, a useful addition which makes the consultation of the references considerably easier. Dr. Kaplony has considered and published material from the tomb before, the present work can be taken as a summary of his previous work. The somewhat speculative nature of the interpretation of some of the subjects may be open to argument and details of the translation of the 'biographical' inscriptions may be debatable but the compilation of the material is of great use and interest. It is seldom that the scattered remains of a destroyed monument have been assembled with the thoroughness here presented. The documentation of the known objects will prove of great use to anyone interested in the group as a whole or any of the single objects. The photographs of the pieces are generally good and the inclusion of two color plates adds to an impression of the nature of the material. In a monograph of this modest size, it would be quibbling to expect more illustrations with additional details but these would have been useful to the scholar.

The administration of the Abegg-Stiftung is to be congratulated on the series of monographs pertaining to varied aspects of the collection which have been published, ranging from Charles Wilkenson's *Two Ram-headed vessels from Iran* to the present work. The quality and diversity of the material in Riggisberg deserves to be known to the scholarly community and to the public. Such monographs serve to place the objects in historical context and to make them available for further study.

The Detroit Institute of Arts, November 1979 — WILLIAM H. PECK

* * *

Rainer HANKE, *Amarna-Reliefs aus Hermopolis*. Hildesheim, Gerstenberg Verlag, 1978 (8vo, XII + 212 S., 61 Abb.) = Hildesheimer Ägyptologische Beiträge, 2. Preis: DM 46.–.

Students of the Amarna Period should welcome this book. Given the very uneven standards of epigraphic work in the late Günther Roeder's *Amarna-Reliefs aus Hermopolis*

(1969), it has been difficult to use this material as fully as one might wish. A systematic re-studying of the blocks is surely needed, as well as the inclusion of any new blocks that have come to light since the corpus first appeared. Some of these desiderata have been addressed in this book by Rainer Hanke who, as editor of the original publication following Roeder's death, brings an unrivalled experience to his task.

The first section is devoted to the publication of fifty-two blocks. One of these (no. 1) was discussed in Roeder's volume, but the photograph had been lost and is here published for the first time. Photographs of the other pieces were found among the papers of the late Ludwig Keimer. All of these blocks are presumably in private hands and no other documentation for them is known. Hanke's publication is as helpful as it can be under the circumstances. The photographs are reproduced at an adequate scale, with line drawings to clarify the occasional obscurities, and the characteristics of each piece are described in the text. It will be interesting to see how many blocks "turn up" following the appearance of this book.

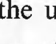
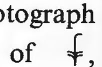
In his second section, Hanke attempts to reassemble some of the decorated buildings from which these blocks came, and offers suggestions as to their location at Amarna. Many of the Hermopolis blocks belonged either to a "sunshade" or "chapel" (*pr*) situated in "the 'House of Rejoicing' of the Aton in the Estate (*pr*) of Aton in Akhetaton", i.e., the great temple of the Aton in the central city. (The Maru-Aton blocks, which share some characteristics with the Hermopolis material but were excavated in the southern part of El Amarna, do not enter into this discussion.) Other parts of the temple can be reconstructed as well, but they are more difficult to place within the vastness of the structure. The most interesting results are obtained with the fragments of the small shrines and chapels, the rough position of which can be inferred from the excavation plans of the great temple. Lacking an architect's eye for such things, I can only say that Hanke's work seems plausible to me, but that I wish he had connected his text and plates more closely with specific captions.

The final part of Hanke's book is bound to cause quite a stir, being a reconsideration of the usurped inscriptions on blocks from Hermopolis and from the Maru-Aton at Amarna. In tackling this task, the author has provided a solid underpinning for scholars (Perepelkin, Harris and Hanke himself) who have argued that the attacks were directed, not against Nefertiti (as maintained by Gunn in *CoA* I, 150-56), but against Akhenaten's "other wife" Kiya and her daughter: the buildings in which this occurred were the "sunshade" and "chapel" in the main Aton temple (which were appropriated respectively by Ankhesenpaaton and Meritaton) and another "sunshade" at the Maru-Aton (usurped for Meritaton). The textual evidence is certainly overwhelming and it is well presented here: no fewer than fifteen plates are devoted to photographs and line drawings illustrating the inscriptions before and after usurpation. Reconstruction of these texts is possible due to their stereotyped nature, in particular Kiya's own characteristic titulary, although a few uncertainties remain. The name of Kiya's daughter, for instance, is still unknown: on block no. 442-VIII A (Roeder, pl. 11 = Hanke, pl. 57), her name — erased — extended for about $1^1/_4$ groups. This could have been a compressed writing, however (e.g., *Mrt-'Itn* for *Mryt-'Itn*), so in examples where this name occurred the spacing of the restoration may not be exact, although it must be approximately correct in most cases. I am not sure of Hanke's restoration of 925-VIII C (Roeder, pl. 148 = Hanke, pl. 53), where the underlying word *'I[t]n* could belong to the last column of Kiya's titulary (... *n pꜣ 'Itn 'nḫ nty iw·f 'nḫ*...) if, as in other examples, it was replaced by the titles of Akhenaten's daughter and granddaughter (cf. 80-VIII, 143-VIII A): the fragment is too small for a definite opinion, but it is still not certain that Kiya's daughter was named [...]-Aton, as Hanke supposes (pp. 191-92). I am also not convinced by Hanke's restoration of 153-VIII (Roeder, pl. 57 = Hanke, pl. 57) because the daughter's name normally comes before the filiation to the mother (thus *sꜣt-nswt*... NN *ms.n* etc.), rather than at the end of the entire sequence. Hanke properly expresses reservations about his restoration (pp. 158-59) but later (p. 191) maintains that "die ungewöhnliche Hinanstellung des Namens der Tochter findet sich in der späten Amarna-Zeit in geänderten inschriften häufig", which is true only when the daughter's titulary follows that of the mother as a separate entity, not when it precedes and is related by *ms.n* to the mother's. Hanke's placement of the traces at the bottom of the first column is, moreover, surely too low (see Roeder's photograph), and I am not certain that they represent *ms*: at one time I thought they might be the double reed-leaf of [*mr*]*y*·[*f*] but I am no longer sure, for the surface at the right side of the stone seems worn here. There is, in any case, no guarantee that the first column was not longer than the second, given the position of this text. For the time being I would hazard that the traces represent part of the daughter's name, but I would not venture on how to read them.

These reservations lead us to the main problem with this book, namely, the limited success of epigraphy that is based solely on photographs. I realize that the material at hand is, for all practical purposes, mostly out of reach and that we must do what we can. But anyone with practical experience knows that photographs can be grossly misleading, especially on details of recutting, so the scholar's best safeguards in cases like this are care, caution and (above all) sanity. Having delivered myself of that dictum, I must add that Hanke's work in establishing the texts has been, in the main, excellent. Even so, there are a number of blocks on which, after repeated scrutiny and with the best will in the world, I still cannot make out the purportedly original traces. The situation is further complicated by the introduction of what Hanke believes to be a divergence from the usual formula on some pieces, where he argues that the title *ḥmt-nswt (mrrty 'ꜣt)* appears. This variant has been unattested for Kiya up until now and is (as the following checklist hopes to show) not above question.

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
207-VIII A + 234-VIII A	**19**	**48**

Comments

Such are the uncertainties of working with a photograph that a trace of  *could* be seen under the tip of , with the *t* presumably reusing the head of the determinative. The *-nswt* is wedged uncomfortably at the bottom of the column for the sake of symmetry with the other columns; presumably the original signs (whatever they were) had to do the same, but the contents of the next column could be spaced somewhat differently: in particular, the determinative (if it was centered at the bottom) need not be as low as Hanke has it.

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
328-VIII A	**19**	**49**

Comments

The group *ḥmt-nswt* is entirely restored: why not simply *ḥmt*?

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
443-VIII A	**47**	**48**

Comments

Again, why restore *ḥmt-nswt*? And what is the stroke above *'nḫ·s* in col. 2 on Roeder's photograph?

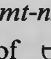
Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
324-VIII C	**53**	**49**

Comments

The stone is so thoroughly hacked that only the *n* of the final [*sꜣt-nswt*] *n* [*ḥt·f*] can be seen. Both top and bottom of the inscription are missing, and I see no reason for restoring *ḥmt-nswt* instead of *ḥmt*.

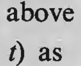
Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
480-VIII A	**54**	**44**

Comments

Again, how does one separate the traces from the irregularities of the stone? I see no trace of *ḥmt-nswt*, but with the eyes of faith could see the left side of  just to the left of the tip of *sw*: *caveat lector*!

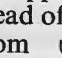
Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
157-VIII (rt.)	**70**	**53**

Comments

I presume Hanke interprets the curved trace above the back of the final *sꜣ* (between its back and the *t*) as . This is the best evidence for *ḥmt-nswt* so far, but I would not be willing to accept it without collating the original.

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
338-VI A	**148**	**49**

Comments

Hanke restores *ḥmt-*[*nswt*], I suppose on the basis of the uniform length of line on which he and Roeder agree. But the columns could be of unequal length (cf. 207 + 234 VIII A, above) and there is no need to presuppose the very full spellings in the restored section. The head of *sꜣ* at the top of col. 3 may have been adapted from , but how can one be sure?

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
925-VIII C	**148**	**53**

Comments

ḥmt-nswt, again, restored by Hanke; on the preserved traces, see above.

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
PC 179	**197**	**44**

Comments

This is the best of Hanke's examples, with the reed-leaf (and also the aleph) of *Kiꜣ* visible under the final *itn*: from the position of these, it seems that the initial *k* occupied the top third of this group, leaving only the space filled now by *sꜣt-nswt* — one group — for Kiya's title. A priori *ḥmt-nswt* would seem likely, but I see no definite traces.

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
PC 180	**197**	**44**

Comments

ḥmt-nswt is restored, with far less reason than in the case above.

Block no.	*Roeder pl.*	*Hanke pl.*
PC 192	**200**	**53**

Comments

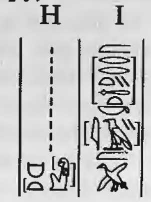
I see no traces of the original *ḥmt-nswt*, nor is it required by reason of the spacing.

The Maru-Aton material is more difficult to control. No help is forthcoming from the abysmal photographs in *CoA* I, and the hand copies — although honorable in their attempt to record underlying traces — are not altogether succesful. The fragments should be collated afresh (something I have not done, nor does Hanke indicate his having done so). The following suggestions are based on what can be extracted from the published records and are submitted with reservations.

Number	*CoA pl.*	*Hanke pl.*
22/273 obv.	**lvi**	**44**

Comments

I see traces of the following signs (signs in brackets are not preserved in the copy).

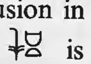
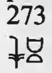
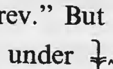


Number	*CoA pl.*	*Hanke pl.*
22/273 rev.	**lvi**	**44**

Comments

I see the following in col. C:



There seems to be some confusion in the record here. On p. 153 it is stated that "the  is traceable in pl. lvi, 273 rev." But the note to the drawing itself ("Surch. Qy.  under  ?") seems less definite.

Number	*CoA pl.*	*Hanke pl.*
22/271 J	lvi	

Comments

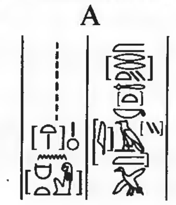
The surcharge of the daughter's name is not dealt with by Hanke: in col E the original traces of [*sꜣt-nswt, mr*]*yt*·[*f*] are preserved, with the other signs probably belonging to the final version (see notes to this text on pl. lvi). In col. F the *ḥmt* is "probably orig." and the horizontal trace below would fit the flat *m* of *mrrty*, with *ms.n* no doubt at the top of the column originally, under *sꜣt-nswt*.

Number	*CoA pl.*	*Hanke pl.*
22/271 B	lvi	44

Comments

Hanke's spacing of the traces in the left column is not exact. Given the traces, I would restore as follows:

A



Note that the the surface around the *pꜣ* in col. A has been shaved: the present version of the sign could thus be secondary, with the original *m pꜣ* being somewhat lower — but this hypothesis really must be checked against the original!

In other words, out of the examples just quoted, only one (PC 179) offers a convincing case for *ḥmt-nswt*, with two others (157-VIII, rt. and *CoA* 273 rev.) where it might occur. It is thus not improbable that Kiya, at some time in her life, acquired the right to use the formal title of "king's wife" alongside her more characteristic, anomalous title. This does not necessarily mean that the two titles meant the same thing, as Hanke argues (pp. 188-90) — indeed, the special formulation of Kiya's more usual titulary would argue against this, and it is as "wife and greatly beloved" that we first hear of her early in the Amarna Period, prior to Akhenaten's ninth regnal year. The sequence *ḥmt mrrty ꜥꜣt* is so unusual that it places the holder outside the normal system of rank-indicators at the Egyptian court, and to argue that this titulary had equal status with *ḥmt-nswt* would make sense only if Kiya were the chief queen — Nefertiti herself! This is just what Hanke suggests (p. 196), albeit more cautiously than in his article in *SAK* II (1975), 88-90 — and here, as in so much else of his interpretation (not presentation) of the facts, I must regretfully part company with him. In Hanke's view, Akhenaten married his daughters in an effort to secure the succession for a male child of his. His unions with Meritaton and Ankhesenpaaton yielded only girls, but the status of this branch of the royal family received public recognition in the buildings usurped from Nefertiti/Kiya. Following the thesis of Rolf Krauss (*Das Ende der Amarnazeit*, "Hildesheimer Ägyptologische Beiträge" 7 [Hildesheim, 1978]), Hanke connects this failure of the male line to the eventual succession of Meritaton as queen-regnant. These issues deserve more discussion than is possible here, but in connection with Hanke's interpretation I raise four questions:

(a.) Regarding Akhenaten's child-wives, did these unions come as late in the reign as Hanke supposes? Already in the Karnak talataat, the title *ḥmt-nswt* is held by one of the daughters (most probably Meritaton): see D. B. Redford, *The Akhenaten Temple Project* I (Warminster, 1977), pl. 19. And is not Nefernefruaton Jr. (daughter no. 4) also *ḥmt-nswt* in the tomb of Meryrē I, at a time when Nefertiti was very much alive (Davies, *El Amarna* I, pls. x, xix)?

(b.) Is it all *that* certain that there were no male heirs on the death of Akhenaton? I find it intriguing that Hermopolis block no. 831-VIII C (Roeder, pl. 106), which names "the king's bodily son, his beloved, Tutankhuaton", is nowhere mentioned by Hanke, although it is surely pertinent.

(c.) Is the iconographic evidence for a female ruler (in the Hermopolis blocks and elsewhere) so convincing that it can be presented so summarily? Despite Hanke's arguments (p. 187), I still think block no. 473-VII could represent, in its final version, the queen's "cap crown" (see Earl L. Ertman, *JARCE* XIII [1976], 63-67) or even Nefertiti's usual "helmet", both of which have visors, streamers (on some examples), wide ear flaps and a convex bulge at the back of the neck (see Davies, *El Amarna*, I, pl. xxx; II, pl. xxxiv; IV, pls. xvi, xx, xxxi, xxxv; VI, xxix). I am not certain, after studying Roeder's pl. 5, whether the characteristic modelling of the Blue Crown can be seen above the figure's ear on 473-VII, or whether this is due to fortuitous damage. Incidentally, a similar example (Roeder, pl. 6, 666-VIII A) also shows the "cap crown" or "helmet" — the stone is too damaged to determine which — worn with pendant earrings. I find it somewhat disturbing that Berlin stelae 17813 and 20716 (see, for convenience, Aldred, *Akhenaten*, pls. 81, 83) are cited as parallels for a queen's use of the Blue Crown during the Amarna Period, especially since published discussions of these pieces still leave me in some doubt as to these figures' status. I would not be surprised by a clear example if it should be found, for Nefertiti's crown is sometimes similar to her husband's in ritual events (see Davies, *El Amarna* II, pl. viii), but I think we need something more concrete than these enigmatic, unfinished representations.

(d.) And finally, why should Nefertiti masquerade under the name, "Kiya"? The hypochoristicon of "Nefertiti" might be "Titi" or "Tiyi", but hardly "Kiya", and it seems unlikely that the Lady Kiya assumed the name "Nefertiti", since the latter (as *ḥmt-nswt wrt*, with both her personal and her "didactic" names) is attested before and after her husband's ninth regnal year, as is Kiya. It makes no sense, moreover, to absolve Nefertiti's daughters of attacking their mother's name, only to charge them anew with obliterating Nefertiti/Kiya. Until further evidence emerges, Kiya must remain Akhenaten's "other wife" whose anomalous status and eventual fall she probably owed to the jealousy of Nefertiti and her family.

These reservations in no way diminish my appreciation for Hanke's solid work. This monograph carries forward the research so stimulatingly begun in *SAK* II and will be indispensable to anyone working on materials of the later Amarna Period.

Chicago House, Luxor, August 1979 — William J. Murnane

G. A. Gaballa, *The Memphite Tomb-Chapel of Mose*, Warminster, Aris & Philips Ltd, 1977 (31 cm., 40 p. + LVIII p. de planches en similigravure, et de transcriptions hiéroglyphiques et graphiques). Prix: £ 12.50. ISBN 0 85668 088 5.

Mès (pour prendre la forme française de Mose), trésorier de Ptah (ou du Temple de Ptah) est un personnage fort connu; d'une part, parce que sa tombe-chapelle contenait une très longue inscription juridique, unique en son genre; et d'autre part, parce que cette même inscription comporte une datation fort curieuse d'un an 59 d'Horemheb — date qui ne saurait être une date réelle, puisqu'Horemheb ne peut avoir régné que vingt-sept ans au maximum (durée d'ailleurs contestée par certains auteurs, qui refusent de suivre Anthès dans sa lecture, ou dans son interprétation de cette dernière date[1]). Quoi qu'il en soit, cette date ne saurait être que posthume au règne d'Horemheb, et la seule explication satisfaisante est qu'il s'agit d'un système de datation ramesside (Mès est contemporain de Ramsès II), où, les premiers souverains de la XIXe Dynastie — Séti Ier et Ramsès II en tout cas — ayant fait disparaître de leurs listes royales les souverains «hérétiques» amarniens, il a fallu, pour combler un «trou» chronologique, ajouter les 32 ans de ces règnes abolis aux années du premier pharaon considéré par eux comme légitime; on retrouve ainsi une confirmation de l'interprétation d'Anthès (27 ans de règne effectifs d'Horemheb + 32 années «amarniennes» attribuées = 59).

L'inscription juridique est certes un document d'une extrême importance pour notre information sur les procédures de la justice, et, par certains aspects, sur le *droit successorial de la XVIIIe et XIXe Dynasties*.

C'est d'ailleurs bien la raison pour laquelle seul cet aspect du monument de Mès, découverte ou redécouverte[2]) par Loret entre 1897 et 1899, a attiré l'attention des savants. En effet, entre la publication de Loret-Montet en 1901, puis l'édition, en quelque sorte «ne varietur» pour de nombreuses années, de Gardiner en 1905 du texte juridique, il faut attendre 1940 (Anthès), puis 1943 (Lüddeckens) pour connaître le contenu des scènes et légendes des blocs de cette tombe-chapelle amenés au Caire en 1925 au plus tôt — et ce blocs uniquement. En effet, d'autres blocs sont dispersés dans divers musées (Kestner Museum de Hannovre; Nicholson Museum de Sydney), non publiés, ou publiés de manière insuffisante; d'autre part, un certain nombre de fragments de la tombe ont été certainement enlevés lors de fouilles clandestines et figurent dans des collections inconnues; enfin, la tombe, qui avait été encore vue par B. Gunn, alors inspecteur des antiquités de Saqqara et qui en fit, fort heureusement, quelques relevés rapides, a, comme beaucoup des tombes et tombes-chapelles du Nouvel-Empire, aujourd'hui disparu sous les sables[3]).

G. A. Gaballa a tenté, à l'aide du matériel disponible (blocs figurant dans les musées, relevés et photographies de Loret, relevés de Gunn, etc.) de reconstituer sur le papier cette tombe-chapelle. A première vue, cette reconstitution, étayée ainsi qu'on vient de le dire, sur un nombre appréciable de documents, risque fort d'être correcte — ce qui n'est pas le cas lorsqu'on se risque à une telle opération avec des restes archéologiques disparates, répartis entre de nombreux musées et collections particulières. L'auteur parvient à intégrer l'ensemble de ses informations — à l'exception de sept blocs de localisation incertaine, pour autant qu'ils appartiennent bien à Mès.

L'auteur a divisé son ouvrage en cinq chapitres — la moitié de l'ouvrage étant consacrée, logiquement, au «texte juridique» et aux informations qu'on peut en tirer, en particulier pour l'histoire de Mès et de sa famille.

Dans un premier chapitre, l'auteur évoque l'histoire de la tombe et de ses «découvertes» successives avec un souci de brièveté louable: il ne tombe pas dans le travers, trop fréquent, du résumé d'ouvrages antérieurs parfaitement accessibles à l'égyptologue... Le chapitre II est consacré à la reconstruction de la chapelle, où la méthode de travail est constamment justifiée; on trouve dans le chapitre III une description des scènes, et une traduction des textes. Le «texte juridique» occupe toute la partie IV, avec une traduction et un commentaire; cet ensemble, avec les Pl. LVIII à LXIII représente, grâce aux améliorations apportées par l'auteur, l'édition *up to date* et qu'on peut considérer comme définitive de ce texte. Le chapitre V retrace — notamment à l'aide de tableaux généalogiques précieux — l'histoire de la famille de Mès, et les étapes de l'invraisemblable procès entre deux branches collatérales descendantes du célèbre Neshi, dignitaire largement récompensé par le roi Kamès sur la stèle duquel il figure d'ailleurs, à propos de terrains octroyés par ce roi. Le procès dura, en plusieurs étapes — qui jettent parfois un jour cruel sur la concussion règnant dans les cours de justice et parmi les plus hauts fonctionnaires chargés pourtant de faire régner *Maât* — du règne d'Horemheb à celui de Ramsès II, avec des considérants qui remontent aux règnes de Kamès et d'Ahmosis! Bien que la fin du texte manque, il devait faire état du triomphe de Mès sur ses adversaires; un triomphe point facile, puisqu'il est relaté, procès inclus, sur plus de six mètres de parois! On peut, certes, s'étonner de voir transposer dans la pierre noble les minutes d'un procès. Je pense qu'il faut y voir non seulement la mise en valeur de la victoire de Mès (donc de ses ancêtres directs: ce «mémorial» serait en quelque sorte familial), mais aussi la démonstration, pour l'Égyptien qui y est si attaché, que la Justice finit par triompher; enfin que la propriété, dans un pays où les terres cultivables sont si rares, est une chose essentielle, digne du respect que peut illustrer une épigraphie murale.

L'auteur a renoncé à une bibliographie globale: des notes en fin de chapitre font état au demeurant de cette bibliographie «en situation». Huit index, enfin, assurent un maniement aisé de l'ouvrage.

Genève, juin 1979 — Robert Hari

[1]) Anthès *in* Hölscher, *Temples of XVIIIth Dynasty*, Chicago 1939, pp. 107-8, fig. 90. Discussion: cf. Hari, *Horemheb*, pp. 353 ss.

[2]) Elle était visible et accessible bien avant, puisque Nicholson a pu acquérir au Caire en 1862 les fragments actuellement à Sydney. En revanche, l'opinion de Bonomi selon laquelle Lepsius l'aurait fouillée ne repose, comme le relève l'auteur, sur aucun fondement.

[3]) Une part importante de cet ensemble — dont une partie assez grande du «texte juridique» — est restée *in situ*. Ces édifices du Nouvel-Empire, à demi-excavés, disparaissent souvent, après avoir partiellement été pillés par les chasseurs d'antiquité, sous le sable. C'est par exemple le cas de la tombe-Chapelle de Maya, trésorier sous Ramsès II, dont la recherche a conduit G. T. Martin, de manière heureuse et inattendue, à la redécouverte de la tombe-chapelle d'Horemheb.

GRIEKS-ROMEINS EGYPTE

J. F. OATES, R. S. BAGNAL & W. H. WILLIS, *Checklist of Editions of Greek Papyri and Ostraca.* Missoula, Montana, Scholars Press, 1978, 2nd Ed. (23 cm., x-63 p.) = Bulletin of the American Society of Papyrologists, Supplements, 1. member's price 4 dol., non-member's price 6 dol. ISBN 0 89130 272 7.

La publication d'un assez grand nombre de papyrus et d'ostraca ces dernières années a nécessité une nouvelle *Checklist* (1re éd.: BASP, 11 (1974), p. 1-35). Aux quatre paragraphes originaux (les listes des éditions de papyrus et d'ostraca, des corpora et des séries) trois autres ont été ajoutés: d'abord l'énumération d'une cinquantaine de maisons d'édition avec adresse complète, puis la liste dressée par K. A. Worp des éditions de papyrus documentaires classées selon l'année de leur publication (de 1891 à 1979), enfin la mention des *Proceedings* des congrès internationaux de papyrologie. On le constate: rien que du pratique. On peut toutefois regretter que dans les deux premiers paragraphes les noms des éditeurs des textes ne soient pas toujours mentionnés (par ex. pour BGU et SB).

Dans cette nouvelle édition, les auteurs ont augmenté l'utilité de la *Checklist* en indiquant pour chaque publication (sauf pour les *Proceedings*) le prix et la maison d'édition où l'on peut se la procurer (*cf. sub* V: *Information on publishers*) et en spécifiant s'il s'agit d'une édition originale ou non et si elle existe sur micro-fiche (éd. *Scholars Press*). Deux suggestions: les auteurs ne pourraient-ils envisager un index des noms d'éditeurs de textes, ce qui faciliterait certaines recherches et serait également utile pour l'histoire de la papyrologie, et à temps réguliers une nouvelle édition de cette *Checklist*.

Korbeek-Lo-Leuven, août 1979 H. LECLERCQ

* * *

Antonio CARLINI et collaborateurs, *Papiri letterari greci.* Pisa, Giardini Editori, 1978 (25,5 cm, 304 pp.) = Biblioteca degli Studi Classici e Orientali, 13. Prix: Lire 12.000 (pour l'étranger $ 20).

Trente-huit textes littéraires dans le sens le plus large sont réunis dans ce recueil édité avec grand soin. Tous ont été étudiés au cours de paléographie à la Scuola Normale Superiore de Pise entre 1970 et 1976 ce qui explique les annotations et commentaires paléographiques très détaillés et abondants. Le contenu est des plus variés puisq'on y trouve des fragments d'auteurs classiques à côté de fragments bibliques, patristiques, magiques, médicaux, exégétiques etc., aussi bien sur papyrus que sur parchemin et s'étalant chronologiquement du 3e s. avant J.C. au 7e s. Les éditeurs sont au nombre de douze; l'introduction qui décrit de façon sommaire les fonds dont proviennent les fragments est due à A. Carlini qui est en même temps responsable du recueil. Huit fragments sont édités pour la première fois, à savoir les nos 1, 9, 20, 30, 31, 33, 34 et 35.

Treize fragments se rapportent à Homère: n° 2, P. Genav. 249, édité par F. Montanari, *Od.* 2, 127-40; 152-66 (= *SCO* 22, 1973, p. 41 s.); n° 9, P. Alex. 442, ed. princ. par F. Montanari, *Il.* 2, 804-825 (aucune variante intéressante sauf l'omission du v. 812); n° 10, P. Alex. 200, édité par F. Montanari, *Il.* 5, 375-384; 392-398 (= *ASNP* III 2, 1972, p. 495 s.); n° 11, P. Alex. 546, *Il.* 11, 347-363, édité par Fr. Montanari (= *ASNP* III 2, 1972, p. 499 s.); n° 16, P. Vind. G. 3085, édité par G. Calvani et G. Fannan, *Il.* 1, 476-483; 512-518 (= *SCO* 22, 1973, p. 34 s.); n° 23, P. Pis. 2, édité par A. Carlini, *Od.* 11 215-229, très mutilé, sans aucune variante (= *Zetesis*, *Album de Strycker*, Antwerpen 1973, p. 486); n° 24, P. Pis. 3, édité par F. Montanari, *Od.* 24, 310-323, très mutilé; au v. 321 τοι confirme la tradition médiévale (= *SCO* 22, 1973, p. 44 s.); n° 35, P. Mon. Gr. 125 + 125a, ed. princeps par D. Manetti, *Il.* 1. 402-435; 481-507; 510-544, très mutilé (on notera l'omission du v. 491, condamné par Zénodote; le fr. 125 = *Athenaeum* 52, 1974, p. 16 s.); n° 36 P. Mon. Gr. 148, édité par G. Calvani *Il.* 2, 187-192; n° 37 Cod. Mon. Gr. 610-4 édité par F. Montanari, *Il.* 15, 664-675; 689-700 (= *Athenaeum* 52, 1974, p. 32 s.); à côté de ces fragments de texte nous citons le n° 7 P. Alex. 611 édité par R. Cingottini provenant probablement d'un résumé en prose de l'*Iliade* (= *ASNP*, s. III 2, 1972, p. 512 s.), le n° 8, P. Alex. 198, édité par A. Carlini contenant quelques pauvres débris d'un commentaire à *Od.* 11 (= *Zetesis* p. 482 s.) et le n° 22, P. Pis. 1 édité par A. Carlini qui consiste en un fragment très bref d'un résumé en prose d'Homère, *Il.* 3 (= *XIII Intern. Pap. Kongress*, Marburg 1971).

Aristophane est representé dans ce recueil par le n° 17 P. Vindob. 29354, *Paix* 609-619; 655-667, édité par A. Carlini (= *SCO* 22, 1973, p. 37 s.), Callimaque par les nos 3, 12 et 21, P. Genav. 209, *Hymn. in Dian.* 31-61, 62-92 édité par A. Carlini (= *RFIC* III 101, 1973, 145 s.), P. Alex. 547, *Hymn. in Delum* 84-94, édité par A. Concolino Mancini (= *ASNP* III 2, 1972, p. 502) et P. Ticinensis contenant un commentaire au fr. 631 Pff., édité par Fr. Montanari (= *Athenaeum* 54, 1976, p. 139 s.), qui reconstitue de façon hypothétique un distique ἧς ἕνεκ' οὐδοῦ | σάμβαλον αὐλείου ⟨–⟩ κατέχευας ⟨⏑–⟩.

Parmi les *inedita* le n° 30, P. Mon. Gr. 338 édité par Fr. Maltomini porte des traces de quelques hexamètres où on lit e.a. Ἀρκαδίη π[ολύμηλος?] tandisque le n° 31, P. Mon. Gr. 160, est considéré à juste titre par l'éditeur T. Luzzatto comme un *Wartetext*.

Pour la prose classique nous retenons le n° 5, P. Bodmer XXVII, Thucydide VI 1. 1-2, 6 édité par A. Carlini (= *MH* 32, 1975, p. 33 s.); le n° 1 P. Genav. 326, ed. princ. par A. Concolino Mancini d'un fragment qui mentionne Xerxes, les Mèdes et Dareios II Nothos; le n° 13, P. Alex. 443, Isocrate, *Panég.* 137-141 édité par T. Luzzatto (= *ASNP* III, 2, 1972, p. 506 s.); le n° 27, PSI 1200 D, Platon, *Gorgias* 501 e édité par A. Carlini (= *XIII Intern. Pap. Kongress*, Marburg 1971, p. 31 s.); le n° 29 P. Heidelb. G. 28, fragment d'un commentaire du *Phédon* édité par A. Carlini (ed. princ. par Fr. Bilabel, *Actes du Ve congrès*, Bruxelles 1938, p. 78 s.) et le n° 15, P. Vindob. G. 29798, fragment d'un texte philosophique (probablement éthique), édité par A. Concolino Mancini (= *SCO* 22, 1973, p. 30 s.) avec un addendum important p. 289. Deux fragments sont d'ordre grammatical n° 26 P. Flor. 3005, un résumé de Hérodien, π. κλίσεως ὀνομάτων, édité par A. Carlini (= *XIII Inter. Pap. Kongres Marburg*, p. 24 s.) et le n° 33 P. Mon. 152, fragment d'un lexique, ed. princeps par F. Montanari; on y lit plusieurs lemmes assez mutilés classés dans l'ordre alphabétique (y compris la seconde lettre) e.a. ἰσχόφων [(v. Hérod. IV 155 v. 1. pour ἰσχνόφωνος), ἰταμός et ἴυγξ (?).

La médecine est représentée par deux fragments: le n° 6 P. Alex. 614, édité par D. Manetti (= *SCO*, 22, 1973, p. 46 s.) et le n° 32, P. Mon. Gr. 123 édité par D. Fausti (fragment important de 38 11. cfr. A. H. Oellacher, *Misc. G. Galbiati*, 1951, p. 179 s.). Le n° 34, p. Mon. Gr. 216, édité par P. Fabrini et F. Maltomini constitue le texte inédit le plus important du présent recueil; il compte 23 fragments presque tous très mutilés provenant d'un formulaire magique (avec des traces d'hymnes magiques en hexamètres dans les fr. 18, 19 et 22).

Parmi les textes bibliques nous citons le n° 4, P. Genav. 252, *Sept., Ierem.* 5, 29; 6, 10 édité par A. Carlini (= *Athenaeum* 52, 1974, p. 6 s.); le n° 14, P. Alex. 203, *Sept. Isaias* 48. 6 s., par le même éditeur (= *ASNPS* III 2, 1972, 489 s.); le n° 19 P. Vind. Gr. 36022 *Sept., Psalmi* 5. 12; 6. 9-10 édité par T. Luzzatto et A. Roselli (= *Athenaeum* 52, 1974, p. 13 s.), le n° 20 P. Vindob. G. 36114, *Sept., Habacuc* 3. 8-10 ed. princ. par A. Carlini (variantes considérables), le n° 28, PSI 3, *Évangile de Jean* 3. 14-18, 31-32, 34-35 édité par A. Carlini (ed. princ. par E. Pistelli, *Pap. gr. e lat.* I, Florence 1912) et le n° 38 Cod. Mon. Gr. 610. 7, Théodotion (?), *Daniel* 3. 51-52, édité par le même (cfr. W. Baars, *Textus* 6, 1968, 132). Nous terminons cette énumération par les nos 18 et 25, P. Vindob. G. 25683, fragment d'un texte de dévotion chrétienne édité par R. Cingottini (= *SCO* 22, 1973, p. 27 s.) et P. Pis. 4 se rapportant à la controverse christologique, edité par A. Concolino Mancini (= XIII *Inter. Pap. Kongres Marburg*, p. 16 s.).

Quinze planches contiennent les reproductions photographiques de tous les fragments, malheureusement de qualité très inégale; la plupart rend tout contrôle impossible.

Plusieurs index utiles clôturent ce recueil qui doit son importance non seulement aux huit *inedita* mais aussi au fait qu'il réunit des textes dont les *editiones principes* se trouvent dans des revues et des publications d'un accès souvent difficile.

Rijksuniversiteit Gent, mai 1979 HERMAN VAN LOOY

* * *

Alfred TOMSIN, *Berliner Leihgabe griechischer Papyri.* II. Aus dem Nachlass Ture Kaléns fortgeführt und in französischer Tracht herausgegeben von A. Tomsin. Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1977 (25 cm., XVI + 183 pp.) = Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Graeca Upsaliensia, 12. Sw. cr. 67.25. ISBN 91 554 0703 X.

The fate of this edition has been a curious one. Volume I appeared in 1932 as the work of Ture Kalén who had also begun work on vol. II. A collection of private letters was edited by Bror Olsson in 1926 but still awaits publication as nos. 47-57. After the death of T. Kalén (1964), A. Tomsin in 1969, was given the right of publication and received all Kalén's material which consisted of transcriptions and assorted notes, most of it prior to 1936. At the death of A. Tomsin in 1976 the work was in proof and the final corrections and the indices are the work of P. Mertens. According to Tomsin's preface a third volume with the private letters is being prepared in Liège.

The volume contains the publication of 24 texts, all except two (nos. 26 and 40) hitherto unpublished. The texts are not internally related but are selected so as to form a homogeneous group. All, except one of the third century, are from the second century of our era, and all without exception concern administration in the Fayum, the major part coming from Theadelphia.

The presentation of each text follows the scheme: physical description, palaeography with parallels, place and date, summary of contents of the document, references to related texts and discussion, Greek text, apparatus criticus, notes and finally a translation into French. As such a commendably full publication takes up several pages even for a short text, it is much to be regretted that the pages do not have a current title indicating the number of the papyrus in question. This arrangement was used in vol. I and the omission here will make it difficult to check references to these texts.

26. (Theadelphia, 167/8) Order from the strategus to the sitologi to deliver seed-corn. The text has previously been published by G. Poethke, *Epimerismos* pp. 94-96 (= SB X 10614).

27. (Theadelphia, 19/12-167) Receipt for a loan of seed-corn from the presbyteroi to the sitologi.

28. (Meris of Heracleides, after 170) Fragment of an official register of correspondence concerning an error of taxation.

29. (Lagis, 1/2-164) Declaration from farmers of public land to the komogrammateus concerning uninundated and artificially irrigated land.

30. (Theadelphia, II) Cadastral list of land in a pittakion.

31. (Meris of Themistos, II^2) Extract from a cadaster. Some of the areas are given in the Egyptian unit ἄμμα (c. 30 m^2).

32. (Theadelphia, 164/5) List of land according to crops. The list is for the use of the financial administration (διοίκηcιc) but there is no indication as to the administrative level at which it was made.

33. (Theadelphia, II^2) Fragment of a cadastral list. The fragment preserves a list of πιττακιάρχαι and others, with areas in arourai.

34R. (Theadelphia, beginning of III) Two lines from a cadaster.

34V. (Theadelphia, beginning of III) Receipt for donkeys from a καταcπορεύc.

35. (Theadelphia, 2/5-141) List of private vineyards and palm-groves that have been set at a lower tax-value because of drought.

36. (Theadelphia, II^2) List of arrears of taxes for private properties.

37. (Heracleia, 142/3) List of arrears of taxes of private land-owners and ousiac tenants.

38. (Theadelphia, II, perhaps 150) List of transfers of money to the public bank. Most important are several entries concerning payments for missing trees.

39R. (Theadelphia, 10/9-20/10f-160) Private account.

39V. (Theadelphia, II^2) Various lists of names and amounts, made for official purposes.

40. (Theadelphia, II²) Fragmentary complaint of an attempt at theft and arson. The papyrus has previously been published independently by G. Poethke, *Klio* 52, 1970, pp. 365-67 (= SB XII 10919).

41. (Theadelphia, II²) Lists of liturgists, owners of donkeys and vineyards. Like 39V a composite official list for internal office-use.

42A. (Arsinoë, II²) Proposal of liturgists to rebuild a round building in the gymnasium.

42B. (Arsinoë, II²) Proposal of liturgists for police-duties. Six outgoing police officers with the new title of ἀμφοδοεπιτρέχοντες propose their successors. In line 15 one should read ἀπελεύθ(εροc) following J. Bingen, *CdE* LIII, 105, 1978, pp. 147-48.

43A & B. (Arsinoïte, end of II) List of donkey-drivers with quantities brought to Hormos Pisaï. J. Bingen, ib. p. 148, has drawn attention to the meaning of Ἑρμῆc = 'a day without receipts' (cf. line 6).

44. (Theadelphia, 157/8) Appointment of representatives of farmers of public land in which a group of farmers declare, on the occasion of a revision of taxes (ἐπανόρθωcιc), that they will abide by the usual system and appoint a group to be responsible for visitors on the occasion of the Souchos-festival. Among the people appointed is a λεcῶνιc who must from the context have been a farmer of public land. Both this and the mere occurrence of a λεcῶνιc in Roman times is interesting. (A very small detail: In line 12 προχειριζομένωι is duly corrected in the apparatus, but it seems curious to put the accent as if the spelling was correct instead of writing προχειριζόμενωι in the text).

45. (Theadelphia, c. 160) Proposal of liturgists. In line 6 one should include the correction of L. Koenen, *ZPE* 31, 1978, p. 76 reading ὑπογε(γραμμένουc) instead of πρὸ γ (ἐτῶν).

46. (Meris of Themistos, 17/4-136) A series of documents relating to an interesting case of fraud and desertion by a γραμματεὺc cιτολόγων and the φύλαξ who had been sent to guard him.

While I fully recognize the importance of these texts for our knowledge of the day-to-day administration of the land, I must admit that I have found the book very tough reading. Going through these texts I have often found myself craving for one that was in itself directly interesting, or at least for a finite verb-form. It is of course unfair to review the volume in such a subjective way, but for my part I should have found it much more interesting if the private letters had also been included.

As a point of general criticism I would like to make the following observation: According to Kalén's preface to vol. I the original papyri were returned to Berlin in 1925 and it is not clear from the publication who, of all the people who have successively carried on the work, has been able to check readings from the originals and who has seen a photograph. In the case of nos. 26 and 40 Tomsin refers to readings made by Poethke (presumably from the originals) in his independent publications of these papyri, and some points in nos. 26 and 42 have further been checked by L. Koenen and G. Poethke at Tomsin's request, but otherwise the texts seem to rest on Kalén's transcriptions made before 1925. Professor Mertens has kindly informed me that Tomsin's work was done from photographs of indifferent or mediocre quality, now in the Papyrological Seminary in Liège. I have not come across any points in the texts where the reading is obviously wrong, but I feel very far removed from the originals and uncertain as to who's authority I am accepting and on what foundation. The fact that the volume, unlike vol. I, does not contain a single plate does not improve this feeling of vague uneasiness. A further criticism in this respect concerns the apparatus criticus. While the smallest deviation from normal Attic orthography is carefully recorded there is only sporadic mention of the numerous symbols and abbreviations, and there is no index of symbols. As an example, I have not been able to find which symbol is used for ἅμμα in no. 31.

A review of the volume has already been published by J. Bingen, *CdE* LIII, 105, 1978, pp. 180-83.

Copenhagen, August 1979 — ADAM BÜLOW-JACOBSEN

* * *

John R. REA und Pieter J. SIJPESTEIJN, *Griechische Texte* II. Textband und Tafelband. Wien, Österreichische Nationalbibliothek, 1976 (30 cm., x + 132 S.) = Corpus Papyrorum Raineri, Band V.

Les quatre premiers volumes du *Corpus Papyrorum Raineri* ont été publiés en 1895 (*Griechische Texte I* de C. Wessely et *Koptische Texte* de J. Krall = vol. 1 et 2), en 1924 (*Series Arabica* d'A. Grohmann = vol. 3) et en 1958 (*Koptische Rechtsurkunden* de Walter C. Till = vol. 4). En 1976, le cinquième reprend la tradition, interrompue après la publication du volume I, de faire connaître au public les papyrus documentaires grecs actuellement entreposés à la Nationalbibliothek de Vienne. Il comprend deux fascicules séparés. Le premier contient l'édition des papyrus (*Textband*), le second leurs photographies (*Tafelband*). Le *Textband* est, lui-même, divisé en deux parties: la première, en anglais (J. R. Rea), couvre les p. 1-69, la seconde, en allemand (P. J. Sijpesteijn), les p. 71-132. Le *Tafelband* donne des photographies (remarquables) de tous les papyrus, les planches 1-25 reproduisant les textes publiés par J. R. Rea, les planches 26-44, le codex édité par P. J. Sijpesteijn.

J. R. Rea publie 25 textes (24 grecs et 1 latin) sélectionnés parmi d'autres parce que, plus complets et plus lisibles, ils pouvaient être publiés rapidement. Ils s'échelonnent du I (1) aux VII-VIII^{p} (25), ils proviennent surtout de l'Hermopolite (6, 8, 9, 10, 16, peut-être 25) et de l'Héracléopolite (14, 15, 17, 18), peu sont de l'Arsinoïte et de l'Oxyrhynchite (1, 2, 12), et, comme dans les autres collections, beaucoup sont d'origine inconnue. Certains enrichissent notablement la prosopographie des fonctionnaires impériaux (en particulier 3, 4, 6, 7, 10, 12, 13, 14, 15, 18). Quant au dossier latin (13), il apporte des informations intéressantes sur le mécanisme des promotions dans l'armée romaine d'Egypte, à la fin du IV^{p}.

Voici le détail:

1 – Reçu de χωματικόν (2 sept. 66^{p}): nouveau témoin d'une littérature bien connue; formulaire banal; son originalité est d'être le seul texte de la collection viennoise à avoir été sûrement trouvé à Oxyrhynchos.

2 — Exercice d'écriture qui reproduit le texte d'une pétition au stratège Archias et à d'autres fonctionnaires, basilicogrammate, secrétaire de la métropole, amphodogrammate local (vers 134-136^{p}): exercice de bureau probablement, en plusieurs exemplaires.

3 — Lettre d'un stratège du Lycopolite au scribe royal du même nome (vers 231-236^{p}): l'assure qu'une suite favorable sera donnée aux documents qu'il a envoyés et l'invite à exécuter rapidement des ordres du préfet.

4 — Restes de notes peut-être préparatoires à une discussion (vers 237-238^{p}): les l. 12-13, au nom de Geminius Valerianus permettent de compléter le nom mutilé du procurateur attesté par *P. Oxy.* VIII, 1114, 5. Au *verso*, restes d'un procès-verbal d'audience de préfet.

5 — Liste d'individus ayant fait appel contre des nominations à des liturgies (III^{p}): texte d'une forme nouvelle.

6 — Reçu pour le paiement d'une chlamyde (20 mars 306^{p}): réquisition qui s'insère probablement dans le cadre de la *vestis militaris*; nomme le procurateur de Basse-Thébaïde (Aurélios Hiérax) et le *katholikos* (Julius (?) Serapodôros) en fonction à cette date; noter le nombre exceptionnellement élevé des ampliations de ce reçu (7!).

7 — Copie d'une lettre adressée au *praeses* d'*Aegyptus Herculia* par un logiste de l'Athribite (vers 318-321^{p}): discussion de J. R. Rea sur le nom du *praeses* (Iper ou Ziper) p. 15, note; mentionne la *Mercuriana* et pose de nouveau le problème de ses rapports avec l'*Herculia*.

8 — Contrat de location de terre (320^{p}): celle-ci s'étendait dans le fond d'un canal asséché; on ne sait s'il l'était provisoirement ou définitivement.

9 — Pétition à un *defensor civitatis* (339^{p}): problème d'héritage sur une exploitation agricole.

10 — Lettre d'un stratège à un *praepositus pagi* (vers 337-347^{p}): concerne l'ordre d'envoyer des κυβερνῆται, ναυπηγοί, ναῦται etc. εἰς κλάσαν; à mettre en relation avec les guerres navales soutenues par Constance II.

11 — Contrat de service d'un diacre auprès d'un évêque (début du IV^{p}?): le premier du genre parmi les papyrus grecs; apporte des informations sur les relations juridiques entre diacres et évêques et leur parallélisme avec le secteur séculier.

12 — Correspondance administrative (5 juillet 351^{p}): évoque la réponse d'un *praeses* à un *stationarius* de l'Arsinoïte qui avait reçu une pétition envoyée par un *bouleutès* d'Arsinoé.

13 — Dossier militaire (395-396^{p}): restes de deux lettres en latin, envoyées au préfet du camp de Psoftis (peut-être le κάστρον Ψώβθεως dans l'Oxyrhynchite), pour autoriser une promotion dans la cavalerie; révèlent des modalités originales d'avancement (rôle des *scholae* ou *collegia* des différents grades qui semblent proposer les avancements, par cooptation, à l'autorité supérieure).

14 — Reconnaissance de dette pour une vente de vin à crédit (25 janvier 475^{p}): le personnage central de la négociation est Flavius Olympius, propriétaire foncier et *comes sacri consistorii*, ce qui permet à J. R. Rea de formuler de nouvelles restitutions sur d'autres papyrus.

15 — Contrat de vente d'huile à terme (juin 477^{p}): l'acheteur y est le même Flavius Olympius.

16 — Début d'un contrat de location de terre (16 septembre 486^{p}): concerne la location de 2 1/8 aroures pour 2 ans et s'ajoute au petit nombre des contrats identiques du V^{p}.

17 — Acte de cautionnement (fin du V^{p}): garantit la présence de la corporation des κάπηλοι d'Hérakléopolis; le caractère collectif du cautionnement est inhabituel; lien probable avec les archives des Apions.

18 — Reçu (15 avril 538^{p}?): révèle que des domaines ont appartenu à l'impératrice Théodora dans le secteur d'Hérakléopolis.

19 — Lettre de salutation (I-II^{p}): lien possible avec les archives de Sarapion; mentionne un *proskynèma* aux Dioscures et à Sarapis.

20 — Lettre de Chaerémon à Eudaemon (III-IV^{p}): concerne des problèmes familiaux.

21 — Lettre d'affaire à un *paralemptès* (IV^{p}): concerne le transport de 300 artabes d'orge par bateau.

22 — Lettre de l'orfèvre Martyrios à Pharion (V^{p}?): concerne la détérioration de bracelets de chevilles (περισκελίδια) qui appartenaient à la femme de Pharion.

23 — Lettre de Ctésippos à Gérontios (V^{p}?): en faveur d'un matelot.

24 — Compte au *verso* de la lettre précédente (V^{p}?): encaissements nominatifs de *nomismatia*.

25 — Lettre d'affaire (VII-VIII^{p}?): instructions sur divers problèmes d'économie domestique.

A la date où nous rédigeons ces lignes, trois de ces textes (1, 10, 24) ont déjà fait l'objet d'améliorations textuelles de la part de J. Bingen, *Chron. Eg.* LII, n° 104 (juillet 1977) p. 357-359.

La seconde partie du *Textband* est consacrée à un long codex documentaire sur papyrus. Celui-ci comprend 12 feuillets doubles et fragments qui ne sont plus actuellement localisables. C'est le Papyruskodex *P. Vindob. G. 39847*. Les localités qu'il mentionne sont dans l'Hermopolite et il a été probablement rédigé dans le village de Skar. Son éditeur l'a daté du IV^{p}, pour plusieurs raisons, exposées aux p. 80-81. Mais, depuis 1976, P. J. Sijpesteijn et R. S. Bagnall ont publié, à son sujet, un article complémentaire intitulé "Currency in the fourth Century and the date of CPR V, 26" (*ZPE* 24 (1977) p. 111-124), dans lequel ils montrent, *primo*, que le sigle monétaire qui y apparaît souvent n'est pas celui du denier (comme l'*ed. princ.* l'affirmait) mais celui du talent, *secundo*, que l'analyse comparative des prix actuellement connus au IV^{p} permet de le dater de 373 ou, plus probablement, de 388^{p}. Le même individu a tout rédigé. On ignore son nom et son rang. Il a enregistré d'abord des encaissements d'impôts, surtout masculins, ensuite des comptes privés (ce changement de finalité du codex, en cours de rédaction, est d'ailleurs un de ses aspects surprenants). Son rédacteur devait appartenir à la couche la plus aisée de la population locale, l'administration ayant tendance à confier aux plus aisés, notamment aux plus riches propriétaires fonciers, la charge d'encaisser les impôts, au IV^{p}.

Ce texte pose beaucoup de problèmes, énumérés aux p. 75-83. Il n'est pas sûr qu'on les tire tous au clair. Il semble néanmoins qu'il puisse fournir des informations sur quelques points: l'organisation de la fiscalité à Skar, la répartition des données onomastiques dans le secteur, les composantes de la société locale où l'on constate, par exemple, une relative abondance de clercs propriétaires, διάκονοι et πρεσβύτεροι notamment; il semble que ce texte fournisse également des données intéressantes sur la démographie du village où il a été rédigé (v. p. 78-79). Il intéressera les hellénistes par le nombre des mots nou-

veaux qu'il révèle, le plus souvent inexpliqués d'ailleurs. En feuilletant l'*Allgemeiner Index* des p. 130-132, je relève douze *hapax* que voici, dans leur orthographe originale:

ἀλβόμαυρον l. 929
βουκέλιον l. 457 et 697
ἐλεόκαρον l. 456
καμηλία (?) l. 803
καρακέριον l. 846
καριάτιον (?) l. 944
κέντριον l. 917 et 932
κοντηλίτιον l. 916 et 931
κορτήγιον l. 927
ἀρτίτια πρόπακα l. 696
πυκακίνη l. 881
ταμσορεμ l. 918 et 933

Une remarque pour finir: ce codex ne porte pas de numéro de publication dans l'*ed. princ.*; dans l'article, cité plus haut, de la *ZPE 24*, il a été appelé *CPR V 26*. Cette dénomination lui sera réservée dans les publications ultérieures, sur proposition de P. J. Sijpesteijn.

Lille B. BOYAVAL

* * *

Leon MOOREN, *La hiérarchie de cour ptolémaïque.* Contribution à l'étude des institutions et des classes dirigeantes à l'époque hellénistique, Lovanii, Studia Hellenistica, 1977 (8vo, 223 S.) = Studia Hellenistica 23. Brosch.

Von der 1972 an der Katholischen Universität Löwen vorgelegten dreiteiligen Dissertation M.s: De hoftitulatuur in Ptolemaeïsch Egypte. Bijdrage tot de studie van de instellingen en van de hogere sociale standen in de hellenistische wereld, sind nunmehr zwei Bände erschienen: *The aulic titulature in Ptolemaic Egypt. Introduction and Prosopography*, Brüssel 1975, und der hier anzuzeigende Band über die ptolemäische Hofhierarchie. Es steht nunmehr noch der dritte und letzte Band aus: Er wird dem Kreis der philoi, der Königsfreunde, gewidmet sein und im Gegensatz zu den beiden ersten Bänden auch die anderen hellenistischen Königshöfe in die Untersuchung einbeziehen.

Nachdem M. in der Einleitung zu dem vorliegenden Band zunächst die Ehrentitulatur als ein typisches Phänomen der Monarchie vorgestellt hat, nennt er die eigentliche methodische Zielsetzung seiner Arbeit: Es geht ihm nicht allein und nicht in erster Linie um die Untersuchung der Institution der ptolemäischen Hoftitulatur an sich, sondern darum, mit Hilfe dieses Instrumentariums die Frage zu prüfen, ob die Hofhierarchie uns zu einem besseren Verständnis der ptolemäischen Ämterlaufbahn verhilft, da "la carrière officielle ne connaît pas d'échelonnement fixe" (S. 11). Soll dieses Ziel erreicht werden, so ist zuerst nachzuweisen, daß zwischen Hoftitel und Amt überhaupt eine Verbindung besteht. Bisher war dies von der communis opinio bestritten worden. M. hat Indizien, die ihn zu einer gegenteiligen Auffassung veranlassen. Der Darstellung dieses Problems und der Begründung seiner These — zunächst einmal als Arbeitshypothese — hat M. das umfangreiche erste Kapitel des Buches gewidmet. Hier findet sich auf S. 36 auch eine Tabelle der Rangtitel, und zwar in der hierarchischen Reihenfolge, wie sie sich M. derzeit darstellt. Während bisher allgemein angenommen wurde, daß die diadochoi ('Nachfolger' im Sinne von 'Anwärtern') an die somatophylakes ('Leibwächter') anschlossen und die unterste Titelklasse bildeten, vertauscht M. die Position dieser beiden Titel und stellt — in einer sicherlich noch nicht abschließenden Diskussion — die somatophylakes an das Ende. Als Bilanz des ersten Kapitels präsentiert M., S. 72, eine präzisierte Formulierung seiner Arbeitshypothese: „le titre aulique est mis en rapport avec la position occupée en vertu de la fonction". Welcher Art der hier gemeinte Unterschied zwischen Position und Funktion ist, demonstriert M. am Beispiel des Strategenamtes: Ein einfacher Gaustratege hat die gleiche Funktion wie der Stratege von Zypern, ohne jedoch an dessen Position, an dessen aus politischen und militärischen Gründen gehobene Stellung heranzureichen. Deshalb tragen diese beiden Strategen auch ganz unterschiedliche Rangtitel.

Inwieweit sich diese Arbeitshypothese in der Konfrontation mit dem vorhandenen Quellenmaterial bewährt, prüft M. in den Kapiteln II bis VI: Dabei mustert er nacheinander die Zivil- und Finanzverwaltung, Heer und Polizei, die „übrigen Sektoren" (Justizpersonal, eigentliches Hofpersonal u.a.) sowie die Beauftragten des Königs in den auswärtigen, d.h. nicht-ägyptischen, Besitzungen des Ptolemäerreiches [1]).

Auf den S. 199-213 zieht M. das Fazit seiner Recherchen. Er findet seine Arbeitshypothese im ganzen bestätigt, wenn auch nicht strikt beweisbar. Auf dieser Grundlage konnten eine Reihe von konkreten Ergebnissen erzielt werden, von denen die wichtigsten hier kurz mitgeteilt werden sollen, wenn auch der knappe Rahmen dieser Anzeige keine Diskussion der einzelnen Positionen erlaubt. Anders als bisher allgemein angenommen erkennt M. keine Zäsur um 145 v.Chr., sondern sieht bereits seit der Einführung der Titelklassen unter Ptolemaios V. zu Beginn des 2. Jhs. v.Chr. eine enge Verbindung zwischen Hoftitel und Funktion seines Trägers. Die Ausnahmen seien Einzelfälle und könnten jeweils eine Erklärung finden. Als verbindliche Definition von Hoftitel schlägt M. nunmehr vor: „Le titre aulique est une distinction que le roi lagide rattache au deuxième et au premier siècle av. J.-C. à un certain nombre de fonctions; il exprime de façon directe à quel point les porteurs d'une telle fonction se rapprochent du roi, de façon indirecte les relations entre les fonctions et donc entre les fonctionnaires" (S. 204, mit weiterer Nuancierung S. 205). Für M. ergibt sich, daß die Schaffung der Ehrentitulatur einer „revalorisation des fonctions" diente und als eine der größten „innovations institutionnelles" des ptolemäischen Ägypten betrachtet werden darf.

Der Historiker wird mit besonderem Interesse die aus M.s These abzuleitende Gewichtung der großen Verwaltungsämter des Ptolemäerreiches zur Kenntnis nehmen (S. 208ff.). Absolut an der Spitze steht der Stratege von Zypern, des wichtigsten Außenpostens der Ptolemäer. Seine Position bietet Möglichkeiten zu relativer Selbständigkeit — und zum Abfall vom Reich; er wird deshalb besonders ehrenvoll behandelt und erhält den höchsten Titel, denjenigen eines syngenès, eines 'Verwandten', des Königs. Der für das Gesamtreich zuständige Dioiket (Chef der Finanzverwaltung) nimmt dagegen, nach der Titulatur zu urteilen, eine erstaunlich 'geringe' Stellung ein; vor ihm rangieren, außer dem Strategen von Zypern, eine Reihe von Strategen der ägyptischen Landesverwaltung. Auf weitere Ergebnisse, die M. für die Kenntnis der Militär- und Ziviladministration herausarbeitet, kann hier nicht eingegangen werden. Ich füge lediglich hinzu, daß seine Untersuchungen auch zu neuen Textlesungen, Datierungen und prosopographischen Identifizierungen geführt haben. Der Band schließt mit prosopographischen Addenda und einem Auswahlregister.

Mit diesem Buch hat M. und hat die Löwener Papyrologische Schule von W. Peremans und E. Van 't Dack, aus der diese Arbeit hervorgegangen ist, einen weiteren förderlichen Beitrag zu unserer Kenntnis des Ptolemäerreiches geleistet. Für keinen anderen Staat des Hellenismus steht das Material für solch differenzierte Untersuchungen zur Verfügung. So dürfen wir denn auf den dritten und abschließenden Band dieser Trilogie, die Arbeit zu den hellenistischen philoi, sehr gespannt sein.

Trier, August 1979 HEINZ HEINEN

[1]) R. S. Bagnall, *The administration of the Ptolemaic possessions outside Egypt*, Leiden 1976, erschien zu spät, um von M. noch eingearbeitet zu werden.

CHRISTELIJK EN MIDDELEEUWS EGYPTE

Jean LECLANT et Jean VERCOUTTER (ed.), *Études Nubiennes. Colloque de Chantilly 2-6 Juillet 1975.* Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1978 (27,5 cm; VII + 374 p., 69 pl., 22 fig.) = Bibliothèque d'Étude, T. LXXVII.

Das vorliegende Werk stellt den Tagungsband der Gesellschaft für nubische Studien dar, die vom 2. bis 6. Juli in Chantilly in der Nähe von Paris tagte. Die einzelnen Berichte werden in alphabetischer Reihenfolge vorgelegt: W. Y. Adams berichtete über Arbeiten, die sich mit nubischer Keramik von der pharaonischen bis zur gegenwärtigen Zeit beschäftigen und über den Stand seiner eigenen Keramik-Studien. Ch. Bonnet berichtete über die Ausgrabungstätigkeit in Kerma. P. Červiček versuchte eine Chronologie nubischer Felsbilder von der A-Periode bis zur D-Epoche zu geben. I. Danneskioed-Samsøe sprach über das koptische Synaxarium des 23. Khoiak und über das Für und Wider des neuen Wissenschaftszweiges der Nubiologie. E. Dinkler behandelte das Ornament des Salomonischen Knotens, das sich in der nubischen Kunst als südlichstem Ausläufer der Kunst des Mittelmeerraumes findet. T. Dzierżykray-Rogalski sprach über das Skelettmaterial des neolithischen Fundortes von Kadero und, zusammen mit E. Promińska, über zwei Skelette aus Dongola, bei denen es sich um hohe kirchliche Würdenträger handelt, die der lokalen nubischen Bevölkerung entstammten. W. H. C. Frend stellte griechische liturgische Papyri vor, die in der Kathedrale von Qasr Ibrim ausgegraben worden waren. F. Geus berichtete über die neuesten Ausgrabungsergebnisse von Sai; W. Godlewski warf einige Probleme bezüglich von Taufkapellen und Taufbecken auf; M. Hainsworth und J. Leclant gaben einen Überblick über die Arbeiten am Répertoire d'Épigraphie Méroitique (REM). F. W. Hinkel legte seinen Plan und seine bisherigen Arbeiten an der „Archaeological Map of the Sudan" dar, deren letztes Ziel die Herstellung einer vollständigen Verbreitungskarte für jede bekannte Kultur des alten Sudan ist. St. Jakobielski sprach über die polnischen Ausgrabungen in Alt-Dongola 1973 und 1974 sowie über einige Inschriften aus Faras und die Probleme hinsichtlich ihrer Datierung. M. Krause behandelte das Problem des Konfessionswechsels in Faras in seinem Vortrag über Bischof Johannes III. von Faras und seinen beiden Nachfolgern. L. Krżyzaniak stellte die Wirtschaftsform der neolithischen Stätte von Kadero nördlich von Khartum vor; E. Lucchesi Palli sprach über das Motiv des Adlers in der koptischen und nubischen Ikonographie.

Die reichen Funde von Faras veranlaßten das Institut d'Archéologie Méditerranéenne de l'Académie Polonaise des Sciences ein Centre de Recherches Nubiennes zu gründen, das sich nicht nur mit dem Material der christlichen Epoche beschäftigen will, sondern die gesamte Kultur des alten Sudan umfaßt: M. Marciniak sprach über Gründung und Entwicklung dieser Institution. A. J. Mills sprach über die Beziehungen der A- zur C-Kultur im 3. vorchristlichen Jahrtausend. Th. Monod und J.-L. Bacqué-Grammot machten auf die Reiseerzählung des Zayn el 'Abidin im Sudan und im Tschadseegebiet aufmerksam; C. Detlef G. Müller legte die Grundzüge der Frömmigkeit in der nubischen Kirche dar. T. Orlandi wies auf ein koptisches Zeugnis zum Ursprung des Christentums in Nubien hin. J. M. Plumley sprach über neueste Funde in Qasr Ibrim: in einem Krug befanden sich 10 Lederrollen, 1 Papierrolle, 7 Briefe auf Pergament und 18 auf Papier. Die Rollen nennen den oder die Namen von Königen und sind mit dem Königreich von Dotawo verbunden. E. Promińska behandelte das Skelettmaterial, das in oder bei den Kirchen von Dongola gefunden wurde und aus dem 8.-13. Jahrhundert n.Chr. stammt. Die Funde zeigen, daß nicht nur Priester in den Kirchen bestattet wurden, sondern auch Frauen und Kinder. B. Rostkowska machte Bemerkungen zur Ikonographie von Laien auf den nubischen Wandmalereien. P. L. Shinnie sprach über den Handel im mittelalterlichen Nubien, dessen Ausmaß jedoch unbekannt ist. R. Thelwall stellte lexikostatistische Beziehungen zwischen dem Nubischen, Daju und Dinka her. L. Török sprach über das Wirtschaftssystem und die Verwaltung im christlichen Nubien und machte Bemerkungen zur Meroitenkammer in Philae mit dem Versuch einer Datierung der letzten meroitischen Herrscher. B. G. Trigger betonte in seinem Vortrag über die nubische Ethnizität, daß der ethnische Terminus „nubisch" für die Gruppen reserviert bleiben solle, von denen wir sicher wissen, daß sie eine nilnubische Sprache gesprochen haben sowie für Kulturen, deren Mitglieder in allen Gesellschaftsschichten überwiegend nubisch sprachen. P. van Moorsel sprach über die koptische Apsis-Komposition, wozu M. M. Debergh-Rassart Stellung nahm. G. Vantini stellte Beziehungen zwischen dem Konzil von

Lyon (1274) und Nubien her. A. Vila sprach über die Ergebnisse des französisch-sudanesischen Teams, das das Gebiet zwischen dem Dal-Katarakt und der Insel Nilwatti erforschte und mehr als 500 Fundplätze fand, die vom Paläolithikum bis zur christlichen Epoche reichen. W. Vycichl schließt den Tagungsband mit ethnologischen und linguistischen Bemerkungen zum modernen Nubien ab.

Der unbefangene Leser steht zunächst wohl recht beeindruckt vor der Fülle der verschiedenen Themenkreise der Tagung der Gesellschaft für nubische Studien, die nach der ersten Tagung 1969 in Essen von den Herren Professoren K. Michałowski (Warschau), E. Dinkler (Heidelberg), J. M. Plumley (Cambridge), Jean Leclant (Paris) und Jean Vercoutter (Lille) organisiert wurde und ihre erste Sitzung im Juni 1972 in Warschau hatte. Bereits in Warschau tauchte aber ein Problem auf, das sich nicht dadurch lösen ließ, daß man nicht mehr davon sprach, nachdem man es auf die nächste Nubienkonferenz (Chantilly 1975) vertagt hatte. Dem aufmerksamen Leser wird nämlich eine merkwürdige Diskrepanz auffallen: die Themen umfassen den zeitlichen Bereich zwischen dem Neolithikum und der heutigen Zeit, wie es auch ganz klar von dem polnischen Team demonstriert wird, das einerseits im neolithischen Kadero und andererseits in den christlichen Stätten Faras und Dongola arbeitet (vgl. auch den Beitrag von Marciniak zum nubischen Institut in Polen, das sich mit der gesamten Kultur des alten Sudan befaßt). Auf der anderen Seite ist aber, bis auf den Beitrag von Hainsworth-Leclant über das REM und den von Török über die Meroitenkammer in Philae der Bereich der Meroitistik ausgeklammert, und Trigger betonte geradezu, daß der Terminus „nubisch" für solche Kulturen reserviert bleiben müsse, deren Mitglieder in allen Gesellschaftsschichten überwiegend nubisch gesprochen haben, was erst seit der X-Kultur der Fall ist.

Was also ist Nubiologie? Wie grenzt sich dieser Wissenschaftszweig gegen die Meroitistik ab? Auf der der Nubienforschung gewidmeten Konferenz 1972 in Warschau war es nicht gelungen, den Begriff „Nubiologie" bzw. „Nubologie" genau zu definieren, und so wurde beschlossen, das Problem auf die Tagesordnung der nächsten Nubienkonferenz zu setzen, was dann allerdings nicht geschah. Zwischen den beiden Konferenzen versuchte P. van Moorsel die Diskussion fortzuführen, um eine Beschlußfassung vorzubereiten. Zu diesem Zweck verfaßte er eine Stellungnahme „Zur Diskussion: Was ist ‚Nubologie'?", die er L. Török und der Rezensentin zusandte mit der Bitte um einen Diskussionsbeitrag. Die drei Stellungnahmen erschienen zwar 1974 in den Meroitic Newsletter 14, aber die erhoffte Diskussion blieb aus. So ist es bis zur Stunde unentschieden, ob die „Nubologie" nach dem Vorschlag von van Moorsel (und der Auffassung der polnischen Wissenschaftler) als jener Teil der Wissenschaft betrachtet werden soll, der sich mit der Vorgeschichte und Geschichte *aller* Perioden des Landes, das wir heute als Nubien bezeichnen, beschäftigt oder ob sie auf jenen Wissenschaftszweig zu beschränken ist, der sich mit der Kultur einer überwiegend nubischen Gesellschaftsschicht befaßt. Hinsichtlich der Meroitistik bedeutet das entweder, daß sie eine Unterabteilung der Nubiologie bildet oder das sie gleichberechtigt neben ihr steht. Konkret heißt das, ob man das gleiche Referat, das sich mit einer Epoche vor der X-Kultur beschäftigt, sowohl auf einer Meroitisten- als auch auf einer Nubiologentagung halten kann. Die Bejahung einer solchen Frage stellt dann aber die Notwendigkeit einer Meroitistentagung in Frage, und das ist sicher nicht zum Nutzen dieses Wissenschaftszweiges.

Im Interesse der Wissenschaft ist nur zu hoffen, daß in der meroitischen Arbeitsgruppe beim Zweiten Internationalen Ägyptologenkongress in Grenoble im September 1979 und beim Kolloquium der Gesellschaft für nubische Studien eine Woche später in Den Haag Klarheit darüber geschaffen wird, wie sich Sudanarchäologie, Meroitistik und Nubiologie gegeneinander abgrenzen bzw. sich ergänzen.

Wien, Juli 1979 — Inge Hofmann

* * *

Peter and Margaret SHINNIE, *Debeira West, A Mediaeval Nubian Town*. University of Ghana Expedition to Nubia. Warminster, Aris and Phillips Ltd., 1978 (31 cm., 107 pp., 53 pls., 124 text figs.). Price: £ 12.00. ISBN 0 85668 094 X.

In 1961 Peter and Margaret Shinnie began three years of archaeological investigations at Debeira West, a sandy wasteland formerly located along the Nile River 22 kilometers north of Wadi Halfa. Their expedition was sponsored by the Department of Archaeology of the University of Ghana and was Ghana's principal contribution to the UNESCO campaign to record monuments threatened with inundation as a result of the construction of the High Dam at Aswan. It was believed that prior to the 12th century, when the main silt deposits seem to have shifted from the west to the east bank of the Nile in this region, a string of Christian settlements had extended for approximately three kilometers along the river front. Because these settlements remained in a fair state of preservation and domestic remains of the Christian period previously had generally been ignored by archaeologists, the Shinnies decided to study these sites in order to elucidate the conditions of everyday life in Nubia in medieval times. Given the size and complexity of these sites and the 1963 deadline for the completion of their work, they had to proceed rapidly and even so could sample only the most striking and seemingly important remains in their concession.

Chapter 2 of this report (following the Introduction) describes the excavations at Debeira West. It would appear that prior to the Christian era the main settlements at Debeira were on the east bank as they have been in modern times. The only site dating from this period on the west bank was a small C-Group cemetery (24-R-17) that had been located by the Sudan Antiquities Service in 1960-61. There the Shinnies excavated 27 of an estimated total of 50 graves. Although no Meroitic sites were discovered, two re-used fragments of Meroitic funerary stelae and a few small objects found in later occupation units hinted that Debeira West may have been occupied during that period. Three X-Group (or Ballana) cemeteries (24-R-5, 24-R-11, 24-R-12), also noted by the Sudan Antiquities Service, were lightly examined. They were located north and south of the apparent area of Christian settlement.

Seeming traces of X-Group settlement were also found in the lower levels of units 24-R-8 and 24-R-60.

The largest group of buildings in the concession was designated 24-R-8. The earliest substantial construction there (Period I) dates from the early Christian period in Nubia (7th century) and includes the substantially-built but enigmatic "central complex", which looks to me as if it were a curiously-constructed and badly-orientated church. After a period when this area (but probably not the entire site) was abandoned and largely covered with drifting sand, it was extensively built over with a new set of houses (Period II), that were occupied between A.D. 800 and 1100. The last of these houses to have been inhabited were located in the southern part of this group. One house was partly built of stone blocks set in mud; the rest were of mud-brick.

A church, some houses, and a small cemetery (24-R-44) were found a short distance west of this complex. The church probably was constructed between A.D. 650 and 750. It was deconsecrated and lived in prior to the construction of the adjacent houses around A.D. 1000. North of 24-R-8 and separated from it by a wadi was another church (24-R-2) that was well-preserved and had been described by G.S. Mileham in 1910. It was still in use and was renovated after Peter the Deacon had been buried there in A.D. 1029. Adjoining the church to the north and apparently part of the same "ecclesiastical complex" was an elaborate single-storied house (24-R-59) of courtyard construction that covered more than 21 by 16 meters. It was excavated by John Alexander, who reports on it in this volume. It dates from the early Christian period. After an interval of dereliction, a smaller building was constructed on top of the ruins of this house, but it too was abandoned no later than the beginning of the classic Christian period. North of 24-R-59 was another large building (24-R-60) that was probably originally surrounded by a rectangular brick wall and contained a tower and perhaps another mis-oriented church. The Shinnies have tentatively suggested that it might have been a monastery. This complex was abandoned before A.D. 800.

Near the north end of the concession two more units were excavated. 24-R-3 consisted of two well-built, two-storey houses (one with a tower), north of which was a poorly-constructed and irregular complex apparently containing kitchens and workshops. While most of the pottery dates prior to A.D. 750, the Shinnies believe that these buildings may have been constructed later. North of this complex was a towered building (24-R-1), occupied from A.D. 900 to 1100, which has been suggested might have been a small fort or monastery.

Chapter 3 describes the pottery from Debeira West, from which over a million sherds were recovered. It begins with a catalogue of 199 pots which were found either intact or sufficiently so to permit reconstruction without guesswork. This is followed by examples of pottery types from 24-R-8 (organized by wares) and from 24-R-60 (organized by shapes). The authors have gone to some trouble to standardize their classification along the lines proposed by Adams in his *Field Manual of Christian Nubian Pottery*. There is no quantification of data beyond the relative frequencies of different wares.

Chapter 4 catalogues and describes small finds: 70 copper/bronze objects, 33 iron ones, spindle whorls, amulets, figurines, lamps, grindstones and rubbers, beads, glass fragments (by D. B. Harden), Greek, Coptic, and Arabic ostraca (by the late J. W. B. Barns), and the Meroitic funerary texts (by the late B. G. Haycock). Cloth, basketry, and leather had largely been destroyed by white ants.

A concluding chapter discusses Nubian Christian architecture, agriculture, and diet. "Tremendous" numbers of saqia pots suggest the extensive use of the water wheel and iron sickle blades were identified. The total number of animal bones found was not great, though goats appear from their droppings to have been very common at Debeira West. Unlike today, pigs constituted a substantial part of the meat eaten. Fish bones were surprisingly rare, but dates were produced in large quantities and much wine was imported from Egypt.

The Shinnies' excavations constitute a major contribution to our knowledge of Christian settlements in Nubia. Nevertheless, they were frustrated, as other archaeologists in Nubia have been, by the difficulty of determining the use to which particular rooms and units were put. They also document the degree to which deposits at the site were churned over since its abandonment. It is unfortunate that they were unable to undertake a systematic surface survey of the entire area of Christian settlement. My own experience at Arminna West (B.G. Trigger, *The Late Nubian Settlement at Arminna West*, New Haven, 1967) indicated that with relatively little effort such a survey permitted the results of excavations to be extrapolated and the general outlines of the occupation of a site to be worked out.

The sequence of development in what appears to have been the central area of Debeira West (24-R-8 to 24-R-60) closely resembles that delineated for the later phases of occupation at Arminna West. At both sites there was extensive settlement in the early Christian period; though at Arminna West the architecture was less elaborate and more clearly of a domestic nature. In the classic Christian period that followed, the church (24-R-2 at Debeira West) that had been located in the centre of the former settlement remained in use but the settlement was now restricted to the area lying to the south of it. Both sites were abandoned early in the late Christian period. An unanswered question for Debeira West is how general was the abandonment of this string of settlements between the early and the classic Christian period. There is a similar problem for Arminna West between late X-Group and early Christian times; which suggests that a certain degree of insecurity and discontinuity may have characterized the history of many Nubian settlements during the Christian era.

The Shinnies' report would have been easier to use if some stratigraphic sections and other diagrams had been more fully labelled, if figures 41 to 51 had been annotated with the wares to which each pot belonged, and if the small objects had been described in association with the units in which each was found and the whole work had then been indexed. These editorial problems do not, however, make *Debeira West* a less valuable contribution to Nubian studies.

McGill University — Bruce G. Trigger
Montreal, Canada, July 1979

* * *

KORTE AANKONDIGING

Paul JOHNSON, *The Civilization of Ancient Egypt*. London, Weidenfeld and Nicolson, 1978 (in-8°, 240 pp., ill.). Price: £ 6.25. ISBN 0 297 77530 8.

Es ist das Verdienst des vorliegenden Buches, in der Absicht verfasst zu sein, dass es dem gebildeten Laienpublikum verständlich sei. Dem Autor gelingt es, dem künstlerisch, historisch und geistig-religiös interessierten Menschen die Bekanntschaft mit der ausgereiften Zivilisation an den Ufern des Niles zu vermitteln. Statt beiläufige oder abseitige Tatsachen hervorzuheben, betont der Verfasser besonders die totalitäre Struktur des ägyptischen Einheitsstaates, in dessen Mitte der göttergleiche Pharao alle Macht an sich zieht. Am Schluss des Buches wird gezeigt, wie die aegyptologische Wissenschaft, erst nur langsam, aber immer schneller sich im 19. Jahrhundert entwickelt hat. Die zahlreichen Bildreproduktionen des Bandes geben einen guten Einblick in das Wesen ägyptischer Kunstauffassung und spiegeln den fremdartigen Zauber von Zeugnissen einer seit nahezu zwei Jahrtausenden vergangenen Kultur wider.

* * *

OIKUMENE. *Studia ad historiam antiquam classicam et orientalem spectantia*. 2. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1978 (25 cm., 263 pp.) = Annuaire de l'Histoire Économique et Sociale de l'Antiquité. Prix: $ 23.00. ISBN 963 05 1590 3.

Voici le second volume de cette nouvelle revue, consacrée aux études relatives à l'antiquité classique et orientale. Il fait suite au premier, paru en 1976. Contrairement à celui-ci, le nouveau fascicule, contenant dix-huit contributions, réserve une place plus grande aux civilisations anciennes du Proche Orient. Sa richesse défie l'analyse. Quatre articles se rapportent à l'antiquité égyptienne et nubienne (L. Kakosy, L. Fóti, l. Castiglione, L. Török), quatre à l'ancienne Mésopotamie (G. Komoróczy, M.A. Powell, E. Gaál, L.N. Biagov), deux à la civilisation judaïque (J. Hahn, E. Ferenczy). Dans les autres disciplines présentes, on relève des sujets touchant à l'Arabie, à la Chine, à l'Inde mais, surtout, à l'histoire du monde gréco-romain qui est représentée par cinq études (J. Sarkady, I. Kertész, L. Havas, I. Tôth, P. Csillag). Il est heureux de constater que toutes ces contributions sont rédigées en allemand, en anglais ou en français. Tout laisse donc prévoir que l'œuvre accomplie par les savants hongrois rencontrera partout un grand succès à plus forte raison que l'exécution matérielle d'*Oikumene* est irréprochable.

ASSYRIOLOGIE

Oswald LORETZ und Werner R. MAYER, *šu-ila-Gebete*; Supplement zu L.W. KING, *Babylonian Magic and Sorcery*. Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag, Kevelaer, Verlag Butzon & Bercker, 1978 (30 cm., xx + 30 p.) = Alter Orient und Altes Testament, Band 34. ISBN (Neukirchener Verlag), 3 7666 9019 6; (Butzon & Bercker), 3 7887 0573 6.

Tous ceux qui ont utilisé de près l'ouvrage, paru en 1976, de W. Mayer, *Untersuchungen zur Formensprache der babylonischen Gebetsbeschwörungen* (= UFBG), ont souhaité avoir bientôt à leur disposition le texte cunéiforme des nombreux inédits mentionnés ou utilisés par Mayer et dont il donne la liste pp. 560-567 du même ouvrage. Pour les prières *šu'illa* (mais qui ne représentent qu'une partie des prières étudiées dans UFBG) et pour les textes du British Museum (sigles BM, K, Rm, Sm et xx-x-xx, xxx) c'est chose faite. Il y a même, dans AOAT 34, la copie de quelques fragments nouveaux par rapport à UFBG; sans les rechercher systématiquement, j'ai noté les fragments K 16905 (n° 9), à ajouter à UFBG pp. 380 et 441, et K 16864 (n° 20), à ajouter à UFBG pp. 387 et 450. Beaucoup plus intéressant que ces deux numéros qui n'apportent rien de très neuf est le n° 46, dont l'élément K 14805 est à ajouter à UFBG p. 396, et les éléments K 14805 et Sm 1462 à Iraq 31, 1969, p. 84; le début de ce n° 46 permet désormais de restituer les lignes numérotées 24-27 et restées incomplètes dans Iraq 31, p. 85, et *liš-tam-m[ar]* du verso, 19, confirme la correction de CAD I, p. 100a, 28e ligne (voir aussi UFBG p. 331, en haut).

La répartition des copies entre les deux auteurs est indiquée à la fin de la préface, p. v. La plupart des copies sont extrêmement claires et lisibles, et on serait comblé si un certain nombre de fautes ne s'y étaient pas glissées. W. Mayer a eu la très grande obligeance de me communiquer la liste des fautes qu'il avait déjà trouvées; comme cette liste coïncide avec celle que j'avais commencé à établir, la voici, avec l'assentiment de W. Mayer:
N° **1**, recto, 1, 5e signe: lire ŠEŠ; ligne 9, 5e signe: *ka*; ligne 18, à droite: sans doute [SU]M-*in*; ligne 27: *kám*; verso, ligne 6, 4e signe: *šèr*. N° **7**, verso, 12′: *šu*[*l*]. N° **10**, 7′, 4e et 5e signes: ˻TAR-*si*˼. N° **15**, 17′, 9e signe: *luḫ*; 24′, 4e signe: *dam*. N° **16**, 8, dernier signe: E[Š.BAR] d'après BMS 6, 25, ou *p*[*u-ru-us-se-e*]? N° **19**, recto, 14, 5e signe: XV. N° **32**, 10′, 4e signe: sans doute ḪÚL; 11′: sans doute *tim* (dans les deux cas correctement faits). N° **35**, verso, 2′: ZU. N° **36**, 2′, 3e signe: *um* (coll.); 3′, 3e signe: ZU; 8′, 1er signe: ŠEŠ. N° **40**, recto, 52, dernier signe complet à droite: *šaḫ* (collationné). N° **41**, 8′, avant-dernier signe complet: ŠÈR. N° **42**, recto, 11′, 1er signe: ˻*ṣi*; dernier signe: *lit* (d'après la translitération de W. Mayer). N° **44**, 5′, dernier signe: *tim*; 12′, 3e signe: GÚ. N° **46**, recto, 11′, 1er signe: ˻*ba*˼; 14′, 1er signe: *na*; verso, 5, 13e signe: *zu*; 11, entre le 1er signe et la lacune: ŠIN[IG]; 22, 2e signe: *id*; 25, 3e signe: A′; 26, 6e signe: EGER; 28, dernier signe: *su*. N° **54**, recto, 17, avant-dernier signe: ZAG; 34, 2e signe: *su*; 5e signe: *maḫ*; verso, 5, 2e signe: KÁ. N° **55**, 4, 2e signe: É. N° **56**, 6, 3e signe: GIDIM. N° **57**, 8′, dernier signe: *k*[*is*] (d'après la translit. de Mayer, qui note que *k*[*i-is* n'est pas exclu). N° **61**, recto, 1, les deux derniers signes: NAM.NIR; 11, 6e signe: ÌR; 31, avant-dernier signe: *ka*[*b*]. N° **67**, recto, 20′, 1er signe: ^{d}EN.

J'ai encore noté les points suivants:
N° **1**, recto, 5, où il y a probablement *rat* au lieu de *mar* (comparer à UFBG, p. 491).
N° **3**, 4e ligne: il faut lire LAL le signe qui pourrait être pris pour un *me* un peu dissymétrique (voir AGH, p. 24,

n° 2, ligne 16 et note 16, corrigées par AHw, p. 1180a, *šaqû* II, G 7 a).
N° **13**, dernière ligne, correspond à la remarque de UFBG, p. 462, note de 18, 2, B.
N° **18**, verso, 4e ligne, 2e signe: sans doute *pur* au lieu de *šur* (UFBG, p. 452, ligne 81).
N° **22**, recto, 3 (UFBG, p. 504, 99): «etwas wie (LÚ.)*mi-t*]*i u* LÚ.TI» (lettre de W. Mayer).
N° **26**, ligne 7, on notera la variante *ga-mir* au lieu de *ga-mil* des autres textes (AGH, p. 64; AfO 14, p. 140).
N° **44**, 8′, 3e signe: il faudrait *šuk* au lieu de *šur* (cf. AGH, p. 82, 110 et note 16).
N° **46**, 25′, 1er signe, il faudrait UR au lieu de IB; en combinant cette fin de ligne avec le n° 40, 48, on a en effet la phrase *ana niš*(ÍL) *qāti*(ŠU)-[*ia*] [*q*]*u-lam-ma* [*mu-ḫ*/*gur*] *tés-li-ti*; c'est AGH, p. 78, 48 (on trouvera dans UFBG, p. 65, la translitération des lignes 45-49 du n° 40; voir aussi p. 217 en bas et p. 218).
A propos du n° **53** et d'après de n°, corriger Sm 1177 en Sm 1117 dans UFBG, p. 378, Adad 4.
N° **71**, 7′: *lē'û*(ZU)-*ut-ka* (lettre de W. Mayer).

Tout compte fait, ces fautes ne représentent que peu de chose et elles ne doivent en rien diminuer la gratitude que nous devons à O. Loretz et à W.R. Mayer pour nous avoir donné le complément indispensable de UFBG pour les *šu'illa*.

Brunoy, France, Novembre 1979 — M.-J. SEUX

* * *

Taha BAQIR, *Malḥamatu Kilkāmiš Ūdīsatu 'l-'Irāqi 'l-Khālidatu* (Baghdad, no date).

This attractively produced volume makes available to the Arabic-speaking public a new translation of the Gilgamesh epic, together with a long introduction and notes[1]. The first Arabic translation of the text, also the work of Baqir, was a literal rendering of Heidel's English version[2]. This entirely new translation is based on the original text and a good acquaintance with the literature at least through 1962. Since this is likely to be the standard version in the Arab world, one is surprised that recent printings do not include at least an up-date in bibliography or an account of more recent progress made in reconstructing and understanding the text. But every page bespeaks the translator's years of experience with the Gilgamesh material and his strong emotional and intellectual response to the poetry.

Baqir sketches the place of the poem in ancient Near Eastern literature. Noteworthy is his unusually full attention to poetic art, a subject many other such essays leave aside. This reader would hardly agree with Baqir's assertion (p. 5) that the text has come down to us hardly changed by copyists or redactors, nor would he agree (p. 8) that alliteration is the same as acrostic, and is not so confident as the translator that the central theme of the poem is life, death, and the afterlife, or that the poem reveals much of Old Babylonian society (p. 13). Any genetic relationship to Homeric Epic, such as Baqir seems to see, is doubtful at best (cf. p. 16). The introduction includes a full discussion of the name Gilgamesh and its writings, as well as of the problem of Gilgamesh and Enkidu in art (19ff).

Turning to the text itself, Baqir sees it as a composite of various stories of the deeds of Gilgamesh, a separate flood story, and the added twelfth tablet (discussion, 21ff). In his own translation he prefers to stay as close to the original text as sense will allow, and so takes issue with the "retelling" school. He took particular pains to exploit the family relationship between Arabic and Akkadian (p. 32), although one is constrained to admit that the different genius of the two languages involved does not allow one to say that Arabic is more suitable a vehicle for translation than any European tongue. No attempt at expurgation is made, despite occasional embarrassment at some of the more explicit language of the original (p. 42).

The literary merits of the translation are not for a non-Arab to judge. The translator is a firm believer in "Gilgamesh Harmony" and to this reader's mind is over optimistic in asserting that the text we have is substantially complete and not lacking important episodes (p. 33). Every translator will treasure his own interpretation of this or that passage or line, yet would applaud the author's courage in the face of such a daunting task as to make this poem live in another language. One hopes that he will revise and up-date his work in subsequent editions, and one is grateful that the exploits of Gilgamesh are now readily accessible to the latter-day inhabitants of his own land.

Yale University — B.R. FOSTER

[1]) Special praises should go to the high standard of typesetting and proofreading of the multilingual footnotes.
[2]) Taha Baqir and Bashir Fransis, "Malḥamatu Gilgāmiš", *Sumer* 6 (1950), 42-80.

* * *

Victor Harold MATTHEWS, *Pastoral Nomadism in the Mari Kingdom (ca. 1830-1760 B.C.)*. Cambridge, Mass., American Schools of Oriental Research, 1978 (23 cm., XIV + 214 S.) = American Schools of Oriental Research Dissertation Series, n°. 3. $ 9.00; $ 6.00 (paper). ISBN 0 89757 103 7.

Seit dem Erscheinen der grundlegenden Arbeit von J.-R. Kupper über die Nomaden Mesopotamiens zur Zeit der Archive von Mari (1957) ist diese Thematik wiederholt aufgegriffen worden. Diskutiert wurden dabei vor allem zwei Probleme: Wie sind die Schafnomaden, denen der enge Kontakt zu den Autoritäten des Staates von Mari Eingang in die schriftliche Überlieferung verschaffte, in die Entwicklung der auf Viehzucht spezialisierten Gruppen insgesamt einzuordnen, und inwieweit dürfen bei der Interpretation der relevanten Keilschrifttexte Erkenntnisse verwertet werden, die durch die ethnologische („anthropological") Untersuchung rezenter Nomadenstämme gewonnen wurden? Diesen Fragen nach der Definition und der Anwendung von Analogien mußte sich auch die Dissertation von V.H. Matthews stellen, die 1977 an der Brandeis University eingereicht wurde. Sie widmet sich zunächst

dem Charakter des Hirtennomadentums allgemein (S. (S. 17-42), sodann den besonderen Aspekten der Herdenhaltung (S. 43-81), sozialen und wirtschaftlichen Problemen einer „symbiotic community" (S. 83-129), den Beziehungen zwischen Stamm und Staat (S. 131-178). Ein Index der zitierten Mari-Texte sowie eine — allerdings recht lückenhafte — Bibliographie schließen die Arbeit ab.

Der Verf. betont eingangs sein Anliegen, die Hirtennomaden der Zeit der Mari-Texte unter Zuhilfenahme von Analogien aus Verhältnissen bei Nomaden neuerer Zeit als eine „specialized occupational group" darzustellen und dabei von den Bedürfnissen und Belangen der Nomaden selbst auszugehen; letzteres wird allerdings dadurch erschwert, daß die uns überlieferten Aussagen aus der Sicht der Stadtbewohner bzw. der Autoritäten des Staates Mari gemacht werden. In der Schlußfolgerung (S. 179-181) hebt der Verf. hervor, daß die Mari-Stämme Teil einer „dimorphen Gesellschaft" waren und daher in enger Beziehung zu den staatlichen Autoritäten standen — ein Ergebnis, das denjenigen, der die bisherige Diskussion des „Nomadenproblems" verfolgt hat, kaum überraschen dürfte. Die vom Verf. hervorgehobene „interdisziplinäre Methode", worunter die Einbeziehung anthropologischer (ethnologischer), topographischer und demographischer Daten verstanden wird, ist gleichfalls nicht unbekannt, vgl. etwa die Arbeiten von M. B. Rowton, M. Liverani sowie die — allerdings für einen breiteren Leserkreis gedachte — Synthese des Rez. (*Zwischen Zelt und Palast*, Leipzig 1972), die dem Verf. offenbar ebenso wie eine Reihe weiterer Arbeiten aus dem deutsch-, italienisch- und russischsprachigen Bereich nicht bekannt oder zugänglich war. Der Wert dieser erneuten Darstellung der Nomaden der Mari-Zeit liegt weniger in den Ergebnissen, wie sie vom Verf. selbst resümiert werden, sondern in der fleißigen Zusammenstellung der relevanten Belege (einschließlich ARM XIV) und in den Vorschlägen zur Interpretation schwer verständlicher Textaussagen.

Die Möglichkeit von Analogieschlüssen aufgrund rezenten Materials wird vom Verf. zunächst zurückhaltend befürwortet; in der Darstellung treten Vergleiche dieser Art allerdings stark in den Vordergrund, wobei das Zeugnis des Alten Testaments und die Situation bei den frühen arabischen Stämmen nur in geringem Umfang herangezogen werden, obgleich gerade dadurch ökonomische, soziale und verhaltensmäßige Besonderheiten jener auf die Viehwirtschaft außerhalb der agrarischen Zonen spezialisierten Gruppen besser verständlich gemacht werden können. Dabei geht es nicht um ein „beduinisches Modell", nach dem rekonstruiert wird, was aus den Mari-Texten selbst nicht hervorgeht. Die gesellschaftliche und politische, auch die natürliche Umwelt der Hirtennomaden hat sich im Laufe der historischen Entwicklung erheblich verändert, was trotz eines — mit der Verwendung des Kamels als vorrangigem Herdentier noch zunehmendem — „Konservativismus" der Nomadengruppen deren Lebens- und Verhaltensweise beeinflußte. Aber bei Berücksichtigung dieser Differenz erscheint dem Rez. in Übereinstimmung mit dem Verf. das Heranziehen ethnographischen Materials dann berechtigt, wenn es um ein besseres Verstehen von Textaussagen geht.

Vor allem durch die Arbeiten von M. B. Rowton sind Begriffe wie „dimorphic structure" und „enclosed nomadism" in die Diskussion um die Mari-Nomaden eingeführt worden, durch die auch eine Abgrenzung gegenüber dem „external nomadism" etwa der arabischen Beduinen (Kamelnomaden) gegeben wird. Verf. (vgl. vor allem S. 84f.) übernimmt diese Termini, weitet aber zugleich die „dimorphe Struktur" (Verhältnis Staat-Stamm usw.) zu einer „dimorphic society" aus und betont damit den sozialen Aspekt. Dabei darf jedoch nicht aus dem Auge verloren werden, daß mit „dimorph" nicht die sozialökonomische Aufgliederung der Gesellschaft gemeint ist (die vom Verf. kaum berücksichtigt wurde), und der Anteil der beiden Komponenten (vorrangig Viehwirtschaft und vorrangig Ackerbau und urbane Gewerbe Treibende) je nach politischen, wirtschaftlichen oder auch natürlichen Gegebenheiten unterschiedlich sein konnte; vgl. etwa zum Rückzug des Siedlungslandes bei stärkerer Aridität M. Liverani, OA 7 (1968) 84f. sowie — im Hinblick auf rezente Verhältnisse — E. Wirth, *Syrien. Eine geographische Landeskunde* (Darmstadt 1971) 189ff. Der Übergang zwischen beiden Komponenten war oft fließend; die Anwendung eines „Stammesnamens" auf bestimmte Gruppen impliziert zudem nicht deren hirtennomadischen Status. Der Versuch, „dimorphe Zonen" auf Karten zu fixieren (S. 215f.), fixiert nur eine Teilwahrheit; es geht im wesentlichen um die innere Randzone des sog. „Fruchtbaren Halbmonds", wobei auch gegenüber den „Bergnomaden" (d.h. dem vertikalen Nomadismus) eine „dimorphe" Zone eintragbar wäre. Was den „enclosed nomadism" betrifft, so meint er vor allem die durch Haltung von Schafen und Eseln notwendigerweise enge Bindung an das Kulturland und die Nutzung von „Inseln" zwischen den Agrarräumen, vgl. M. B. Rowton, JESHO 17 (1974) 1ff. Das schließt jedoch nicht die Existenz eines — auch in der literarischen Überlieferung reflektierten — „Nomadenlandes" außerhalb des staatlich organisierten und im wesentlichen auf das agrarisch genutzte Kulturland konzentrierten Territoriums aus, in dem die nomadischen Gruppen weitgehend dem Zugriff der staatlichen Autoritäten entzogen waren.

Damit sei nur auf zwei Grundprobleme der gegenwärtigen Forschungen verwiesen, zu denen sich noch weitere — etwa die Frage nach der Anwendbarkeit des Begriffes „Stamm" auf die in den Mari-Texten erwähnten hirtennomadischen Gruppen sowie die begriffliche Ausweitung dieser „Stammesnamen" — stellen ließen. Im folgenden noch zu einigen wenigen Einzelheiten: S. 52 wird Birots Auffassung von *lasqum* als Ortsname gefolgt, vgl. jedoch dazu S. 55 mit Anm. 69. Zur Nutzung der Hochflut des Euphrat für Bewässerungszwecke vgl. demnächst Rez., *AoF* VII (1980). — S. 57: Zu den Rabbäern s. jetzt M. C. Astour, in: *Syro-Mesopotamian Studies* 2/1 (1978) 1-12. — S. 85f.: Zum Bodenbau halbnomadischer Gruppen im Bereich von Mari s. Rez., in: I. Sellnow (Ed.), *Das Verhältnis von Bodenbauern und Viehzüchtern in historischer Sicht* (Berlin 1968) 75-81. — S. 90: Zur tribalen Struktur in Siedlungen wäre ein Hinweis auf Palmyra möglich; diese „Ortsstämme" müssen aber nicht *a priori* mit früheren Nomadenstämmen in Verbindung gebracht werden. — S. 93f.: In ARM XIII 30:6 ist trotz J. Sasson, *Military Establishments* (Rom 1969) 46, *nasiḫu* wohl kaum mit „deserters" zu übersetzen, sondern eher (mit AHw) als „zur Arbeit Verpflichtete". — S. 104: *Merḫum* hier wohl nicht — entgegen A. Marzal, JNES 30 (1971) 195 — als Personenname aufzufassen, sondern

Beamtentitel, vgl. S. 136ff. sowie jetzt CAD M/2 (1977) 26. Die vom Verf. angedeutete Entwicklung militärischer Qualität und einer „well-equipped military force" orientiert sich vielleicht zu stark an der Situation bei den Kamelbeduinen (mit Pferdehaltung). — S. 134: Unabhängige ḫanäische Anführer wurden wohl aus der Sicht des Hofes als „Könige" bezeichnet, während ihnen nach Unterwerfung und Integration der „Stämme" diese Bezeichnung nicht mehr gegeben wurde. — S. 137f.: ARM XIV 121:39-47 behandelt eine Reaktion von *muškēnū* (d.h. nicht von Hirtennomaden) auf die Aufforderung, wegen des Herannahens des Feindes mit den Herden aus dem Weidegebiet zurückzukehren und sich an sicheren Plätzen einzufinden. Ihr Zögern kann wohl kaum als Versuch gewertet werden, aus einer unsicheren Situation Nutzen zu ziehen. Hier wie an einer Reihe anderer Stellen könnten der Deutung der Texte durch den Verf. abweichende Interpretationsvorschläge hinzugefügt werden. Bei der Umschrift von Mari-Texten hätte man sich — vor allem im Hinblick auf die Setzung diakritischer Zeichen — etwas mehr Sorgfalt gewünscht.

Die Arbeit des Verfs stellt eine nützliche Zwischenbilanz dar; seine Darstellung wird bei der weiteren Untersuchung der Hirtennomaden der Zeit der Archive von Mari — aber auch anderer Perioden der altvorderasiatischen Geschichte — berücksichtigt werden müssen. Die fortschreitende Publikation des noch umfangreichen unveröffentlichten Materials aus Mari wird zweifellos bald zu neuen Studien anregen; man darf hoffen, daß sich V. H. Matthews an diesen beteiligen wird.

Berlin, Oktober 1979 H. Klengel

* * *

Burkhart KIENAST, *Die altbabylonischen Briefe und Urkunden aus Kisurra*. Franz Steiner Verlag GmbH, Wiesbaden, 1978 (24 cm., I. Teil xii + 135 pp., 97 Tafeln, II. Teil 258 pp.) = Freiburger altorientalische Studien — Band 2. Price: DM 120,–. ISBN 3 515 02592 8.

Assyriology has many reasons to be grateful to B. Kienast for these two volumes in which two hundred fifteen texts from Kisurra are published and elucidated. The task must have been long and laborous for it spanned not only years, but also considerable distances, in copying and checking these texts.

Kienast has contributed to our understanding of the history and literature of the Old Babylonian period in four areas. First, he has provided the basic documentation for constructing a history of this not infrequently mentioned site. Second, he has set at our disposal texts which make it possible to demonstrate the provenience and date of other scattered documents with a new measure of security. Third, he has provided, by his concise study of the material, a time frame, and, albeit somewhat uncertainly, a chronology of the independent existence of Kisurra. Fourth, he has opened the legal and epistolary literature of Kisurra to us. Hardly anything more could be asked of a scholar, who set for himself the task of presenting original materials and opening them up for further study.

If there is any kind of lament which might be raised with the appearance of this work, it is the one which is common to almost all similar publications; namely, the extended period from the inception of the project until its realization. Kienast himself is actuely aware of this problem and uses the Foreword (I. p. xi) to explain the sequence of events during the preparation process. In no way is he to be blamed for the delay.

As one peruses the work itself, he finds it clearly conceived, carefully set out, and helpfully cross referenced. The result is both logical and pleasing. The author begins by discussing the excavation and location of Kisurra. Then he proceeds to collect historical allusions to Kisurra among hithertofore published documents. Next he collects the references to history within the texts themselves — almost exclusively royal names and date formulas. With the aid of prosopographical and archival criteria, he groups the year names and places them in a probable order by ruler covering some fifty-one years. Finally, in this first part of his work, he shows, insofar as is possible, the chronology of the texts set over against the wider Old Babylonian background (I. pp. 14f, 27-39). His conclusions will merit extended comment below.

Following his chronological discussion, Kienast proceeds to consider the pantheon and various legal forms. Vol. I. concludes with several excurses, the concordances, and the copies. One may note here that the line numbering on the copies does not always match that of the transliterations or the indices. Vol. II. presents transliterations and translations, indices of personal names, theophoric elements in personal names, divine names, and geographical names. It is concluded by a complete glossary of Sumerian and Akkadian words found in the texts. These latter glossaries are useful because they help reconstruct the bases of the author's translations.

Three areas of Kienast's work need special discussion: the chronology, especially as it can be filled out and corrected by *YOS* XIV, *Early Old Babylonian Documents* (Yale University Press, 1978), the legal material especially the forms and formulas, and some scattered errata.

First, the data provided by Kienast can be enlarged by comparing several texts from *YOS* XIV. Its authors had previously hypothesized that Kisurra was the provenience for some of the texts mentioned below. Other texts were of unknown origin, or they were incorrectly placed.

Kienast suggested that Ibni-šadûm ruled more than the two years whose date formulas he identified (I. pp. 21f). The year name: mu bàd é.ḫúb.ba^{ki} *Ib-ni-ša-du-um* mu.ni.nim (case: ba.an.dab), now known from XIV 344, confirms this hypothesis. Kienast also complained of the relatively tiny amount of data concerning military-political events provided by the year names (I. p. 33). This formula adds a little. It shows that Ibni-šadûm did engage in at least one military campaign. Although the location of é.ḫúb.ba is as yet unknown, given the relative weakness of Kisurra at the time, be it contemporary with Ur-Ninurta or Sumu-abum, it is most probable that it lay close in.

YOS XIV 344 can expand our knowledge further. Mentioned in the text is a certain man, called by an as

yet not fully comprehensible name written: *Šu*-^{d}NIN.NE.RI.MA on the tablet and *Šu*-^{d}NIN.NÌ.ERÍM (ME.DU?.UR).MA on the case (344:24, case 26). That same strange name appears in #93:5 (spelled: *Šu*-^{d}NIN.ERÍM.MA), a text with oath to Sumu-abum. Thus one can wonder if Sumu-abum and Ibni-šadûm are not to be thought of as contemporaries. Furthermore, this unusual name probably occurs in #90A:15 where it is written: *Šu*-^{d}NIN.NÌ.X.MA, in a text with oath to Ninurta and Mana-balte-el. If this is really the same individual, it is probable that not too many years elapsed between Ibni-šadûm and Mana-balte-el.

Returning to *YOS* XIV 344, another unusual name, Ur-ziedina, is found (344:11, case 10). Although the name apparently does not occur in the texts published by our author, it does lead to XIV 128, a text of a similar genre to XIV 344. This text is dated in the first year of Sumu-abum and carries an oath to Ninurta and Sumu-abum, a formula characteristic of the Kisurra texts (cf I. pp. 48f). In turn XIV 128, by its form, leads to XIV 351, which also contains the same oath formula and the year name for Sumu-abum 1. The coincidence of these texts shows that Ibni-šadûm ruled near the time of Sumu-abum. Most probably he ruled shortly before Sumu-abum, since, as will be demonstrated below Mana-balte-el is to be considered as contemporary with Sumu-abum.

Kienast, in one place (I. p. 27), suggests that Ibni-šadûm was the first independent king of Kisurra (but see I. p. 38). Probably he was the second, successor to Itūr-šamaš. Likely Ibni-šadûm lost control of Kisurra to Sumu-abum, or perhaps he just died. Anyway Sumu-abum gained control of Kisurra and brought it under the hegemony of Babylon. He did not hold it long, however, possibly granting it a semi-independence under Mana-balte-el. If one could just argue from silence, he could posit that this happened after a single year of Sumu-abum's rule over Kisurra since every known dated text is from his first year. Kienast says that the oath to Ninurta, used by Sumu-abum and others, is evidence of an independent spirit in Kisurra. If this is true, it may serve as evidence that Sumu-abum had no intention of holding the city.

The king of another date formula published by Kienast can be firmly established with the help of *YOS* XIV. Text 345 contains a year name and oath to Ninurta and Mana-balte-el. The formula is not entirely clear, but possibly it should be read: mu e.mah.igi.ab. ⌜ba?⌝ a.šà du$_6$ (or kù) ^{d}En.lil.lá (cf #8A:17 where the last sign in the first line is not read the same way in the transliteration (II. p. 12) and in the discussion (I. p. 26) — it is probably neither am nor kam, but šà). Both the authors of *YOS* XIV and Kienast found the formula difficult and unclear. Nevertheless its very existence in these two texts allows it to be removed from the group of unplaced formulas and added to the list of year names of Mana-balte-el. Furthermore, since the Kisurra text belongs to the archive of Zazakkum, it now becomes possible to set that group of texts generally contemporary with Mana-balte-el. This overlapping is extremely important for ascertaining the total number of years presented by the Kisurra texts. It also eliminates at least one of the unplaced dates and confirms that the other unidentified formulas probably can be placed with the known kings. Such rearranging of the pattern of dates in no way, of course, changes materially the total span for the independent existence of Kisurra.

One other very probably Kisurra text from *YOS* XIV is 319. It is identifiable on prosopographic grounds because the scribe, Lu-dingira, is also the scribe of XIV 128, and because Ur-ziedina appears again (319:9, case 10). Its date is: mu ^{d}*Ìr-ra-i-mi-ti* bàd *Ka-zal-lu*^{ki} ba.gul. What can we conclude from this? Irra-imitti claimed to have destroyed Kisurra in a parallel year name: mu ^{d}*Ìr-ra-i-mi-ti* lú.gal.e *Ki-sur-ra* ba.ḫul (cf I. p. 15). The oath formula to Ninurta and Irra-imitti necessitates placing this destruction of the wall of Kazallu after he had taken Kisurra. As Kienast shows, Sumu-el had most probably taken and ruled Kisurra from about the middle of his reign. The latter part of Irra-imitti's rule extended some few years beyond that of Sumu-el. Possibly, during Larsa's weakness in the transition at the time of Sumu-el's death, Irra-imitti was able to reassert Isin's sphere of influence to include Kisurra. Anyway, it is into this brief span of some fifteen years that XIV 319 must be set.

Possibly other *YOS* XIV texts can be related to Kisurra. For example, XIV 334 with its unplaced year name must be noted. It reads: mu bàd *pi$_4$-nārātim*^{ki} ba.dù; that is, "the year that the wall of Pî-nārātim was (re)built". The text, which deals with the purchase of real estate, contains several names known at Kisurra, Narām-Sîn, Aḫūni, Sîn-iqīšam, Ubarrum, and Warad-Sîn. Unfortunately these names are too common to establish anything with certainty. If, however, one accepts Kisurra as the provenience of this text, the rebuilding of the wall of Pî-nārātim fits well into the pattern of the last few years of its independence. For example, Sumu-el drove northward early in his reign, destroying it in his seventh year. The event was so important that it served as the year name for years eight and nine and the first part of ten. The reconstruction of its wall could hint at a policy of returning territory to a chastened client state, or perhaps at a weakness of Sumu-el. It is certain from Nos. 129 and 130 that Pî-nārātim belonged to Kisurra at one time. The hypothesis of the return of territory can even be followed up.

Several *YOS* XIV texts are dated to the tenth year of Sumu-el (cf "La dixième année de Sumu-el, *RA* 71, 1977). That year name, "the year that he took Sabum and the various villages on the bank of the Euphrates"; shows that Sumuel successfully renewed his thrust northward at that time. Just as Pî-nārātim had been sacked some three years previously, Sabum was now taken.

The purpose of this constant expansion northward was to secure an adequate water supply for Larsa. Many of the known texts from Larsa in the time of Sumu-el reflect the great importance to him of this work. They show that the construction went on against constant harassment from the city states to the north. The date formula of two texts from the Zazakkum archive, 64 and 195, speak of canal work. Possibly it was as client of Sumu-el that this work was carried on. Can this picture be made even clearer?

Another of Kisurra's predominate names, Gugunum (*YOS* XIV *Ku-ku-nu-um*) may serve to link #60 and XIV 243. The latter is dated to Sumu-el twelve. Besides Gugunum XIV 243 contains several other names common in the Kisurra texts: Sîn-rīmēni (also in #60), Zab/patum, Apil-kubi, Nūr-Eštar, Nūr-Šamaš, Sînia, and Būr-Sîn. What might one learn from connecting these two texts? Possibly the intriguing year name from #60: mu *ša Sa-bu-um i-tu-ra-am* can be placed. Kienast takes the name, Sabum, to be a personal name, but he cannot fit it into

his scheme (I. p. 27). It is to be suggested that Sabum is a place name in this date formula, just as it is in #129:11 where it is parallel to Zurbilum and Pî-nārātim. Granted this hypothesis, it can be understood over against Sumu-el's capture of Sabum in his tenth year. After year ten, Sumu-el exercised the hegemony over Kisurra, but, if we interpret this formula correctly, he let Sabum return to Kisurra's direct rule. Finally, by the latest, with year nineteen, Sumu-el's year names came to be used at Kisurra (#28 bears the year name Sumu-el six, but this probably is attributable to the on and off claims Larsa held over Kisurra).

How can all these chronological notes be set into Kienast's hypothesis? He presents two charts (I. pp. 27 and 38f) in which he tries to give an overview of the succession of events shown by the Kisurra texts. The first chart introduces his prose discussion of the chronology of the kings of Kisurra (I. pp. 27-33). The second chart (I. pp. 38f) comes as a summary of what he has presented set over against a wider Old Babylonian background. The charts, however, are not totally consistent.

Three propositions can be brought forward in an attempt to harmonize and resolve the problems set forth by the charts. First, Kienast suggested that the unplaced formulas should be placed in the reigns of Mana-balte-el and Ṣallum (I. p. 33). A partial confirmation of this hypothesis has already been found in regard to Mana-balte-el. Second, at least one new formula is to be added to the year names of Ibni-šadûm (*YOS* XIV 344). Third, the span from Ibni-šadûm, who cannot have long pre-dated Sumu-abum, to Irra-imitti is blocked out by XIV 319. This period encompasses some thirty or so years, approximately the correct span from Ibni-šadûm to Zikru'u if Itūr-Šamaš is placed before Ibni-šadûm.

Nevertheless a problem remains. If all the unplaced formulas from the archives of Zazakkum and Enlil-šadu'i, as well as the nine other unplaced year names, are set into this period, it is far too long. Many of the formula must belong to or before Ibni-šadûm or perhaps after Zikru'u.

The chart on I. pp. 38f offers some more difficulties. In contrast to I. p. 27 Itūr-Šamaš is placed before Ibni-šadûm. In this reversal of the first two independent kings of Kissurra, Kienast is quite correct. He places Ibni-šadûm some twenty years before Sumu-abum, however. As has been shown Ibni-šadûm could have antedated Sumu-abum only by a very few years. Perhaps the explanation here is that Ibni-šadûm reigned considerably longer than the three years for which we possess year names. Again, the author sets #93 with its oath to Sumu-abum late in the reign of Mana-balte-el. The dated texts with oath to Sumu-abum (XIV 128 and 351) come from his first year. XIV 344, which is connected to them on the basis of prosopography, is dated to the reign of Ibni-šadûm. It seems likely, therefore, that #93 belongs earlier in the reign of Mana-balte-el rather than later in it. Furthermore, Kienast posits a thirty year break between Ibni-šadûm and Mana-balte-el. On the basis of prosopography, as seen in the three aforementioned texts, there can hardly be so long a gap. The simplest solution is to shorten or eliminate almost entirely the period of foreign rule posited by Kienast contemporary with Abī-sarē of Larsa.

Turning to some of Kienast's work on the legal forms, there are a few comments which need to be added.

In I. p. 48 the author declares that the differences between the tablet and case are stylized, being really very little different. This comment can be called into question not only by #90, but also by *YOS* XIV 344. The latter text was published popularly in LIFE MAGAZINE (March 15, 1948) by Ferris J. Stephens. In that article he commented on the "playfulness" of the scribe in interchanging the Akkadian and Sumerian in tablet and case. Text #90 likewise manifests similar irregular changes in language as noted by the author in n. 190. *YOS* XIV 344 and #90 are not linked solely by their form. They share several names in common: *Šu*-^{d}NIN.ERÍM.MA, Sîn-rīmēni, and Sîn-šeme. In addition XIV 351 seems to manifest some of the same kind of variation. Because of these exceptions, there may well have been some as yet not understood custom concerning the proper changes in wording the tablet and the case.

On the same page (I. p. 48) Kienast notes that the oath formula is not used on all kinds of texts. To his list of genres on which it appears must be added, adoption, slave purchase, and marriage contracts (*YOS* XIV 351, 128, 344).

To be added to Kienast's discussion of historical allusions in the date formulas (I. pp. 33-36) is the year name of Ibni-šadûm: mu bàd é.húb.ba^{ki} *etc.* (*YOS* XIV 344).

To the list of oath formulas by deity and king can be added:

mu Ninurta and Ibni-šadûm (*YOS* XIV 344)
mu Ninurta and Mana-balte-el (*YOS* XIV 345)
mu Ninurta and Sumu-abum (*YOS* XIV 128, 351).

Here follows a list of minor errata in the transliterations and indices noted as the writer read through the material.

1A:11 *E-ri-bu-ni* is known from *YOS* XIV 345:16.
1A:16 *ki-ma i-la-da-a* (cf copy).
4A:15 *A-wi-il-ìli* (cf copy).
6:17 *A-ka-na-ša* (cf copy and name index).
16:1 6 gín kubabbar 5 [ ] (cf copy)
16:seal dumu *Ku-úr-ba-*[*tum*?] (cf copy, index *Šu-la-ba-an*, translation Sulaban).
18:10 probably: *Mu-ta-a-a* (cf 142:2).
32:3 *A-ab-ba-ṭà-bu-um*.
41:4 and seal Ìr-^{d}Nanna is correct.
49:8 *E-te-el-pi$_4$-É-a* (cf copy, index *pí*).
66:7′ dumu *Warad-gu-lá* (cf copy).
75A:18 *Ì-lí-iš*-KU-*tu-ul* (cf copy).
81A:5 *Za-za-a-kum* (cf copy).
82:7 *ù I-ah-qú-ub-èl* (cf copy).
85:17 dumu *Ì-lí-i-din-nam* (cf copy).
85:19 *Ja-ú-a-lí* (cf copy).
87:3′ dumu.meš (cf copy).
90A:5 *e-li-a-ti-i-šu* (cf copy).
90A:16 *Šu*-^{d}NIN.NÌ.X.MA (cf copy and 93:5 and *supra*).
93:5 *Šu*-^{d}NIN.ERÍM.MA simug.
101:6 *Ha-ši-šum* (so copy) but see 102:8 and 103:6.
104:9 2 gín šu.ti.a ^{d}*Sîn-da-mi-iq* nagar (cf copy).
104:37 line ends: *Bu-ri* (cf copy).
115:5′ *Su-pa-bu-um*.
121:1 1 gur ^{d}*Sîn-iš-me-ni* (cf copy, index ^{d}*Sîn-ri-me-ni*).
123:7 & 8 [ ]^{d}*Sîn-li-ib-ia* / [ ] *Ha-zi-rum*.

129:?''' [NÌ].BA^{ki} (cf copy).
138:8 IGI ^{d}*Sîn-i-a* (cf 141:13).
144:seal probably: dumu *Ì-lí-tap-pá-e*.
163:10 *a-na Ṣíl-lí-*^{d}*Sîn*?
173:4 probably: ^{d}*Šul-pa-è-na-ṣir*.
173:10 first sign: *zi*.
183:5 *Ṣíl-li-Eštar*.
193B:5 dumu *A-bi-*[ ] (cf copy and index).
195:3 ki *Ì-lí-ja* ta (cf index).
211:3 and 7′ ^{d}*Sîn-ba-ni*.
211:5 second name? *A-pil-ṭà-bu-um*.
usat (šur$_4$) is missing from the glossary.

In the index there are many entries in the correct text, but listed on the wrong line. They are easy to find. In addition: *Ip-qú-*^{d}*Sîn*-d. A-PI-X-X, read: 143:4′. *Ur*-[ ], listed as 172:1′ is incorrect.

Burkhart Kienast is to be thanked again for his contribution to Assyriology. Without the painstaking effort required in publishing copies and making tentative answers to the new questions raised by them, the discipline could not advance.

Xenia, Ohio, July 1979 E. KINGSBURY

* * *

F. POMPONIO, *I contratti di affitto dei campi per la coltivazione di cereali pubblicati in YOS 13*. Napolì, Istituto orientale di Napoli, 1978 (25 cm., VIII + 111 S.) = Supplemento n. 14 agli Annali — vol. 38 (1978), fasc. 1.

Diese Publikation beinhaltet eine zusammenfassende Darstellung (Kapitel 1 und 2) über Feldpachtverträge der aB-Zeit, die den Gersteanbau betreffen. Allerdings wird auf die Urkunden aus Nippur und Susa nur in Fussnoten eingegangen. Der Autor geht in Kapitel I von den Pachtzinsarten aus, wie sie bereits von F.R. Kraus, BiOr 16 (1959), 128, klassifiziert und von D.O. Edzard, ARDēr (1970), weiter ausgeführt wurden. Erst im zweiten Kapitel behandelt F. Pomponio die übrigen Merkmale der Pachtverträge und gibt im dritten Kapitel eine gute Bearbeitung der Texte aus YOS 13, die jedoch einige Ungenauigkeiten aufweisen. Verzeichnisse der Eigennamen, sowie eine Übersicht der aB-Feldpachtverträge, die sich auf den Anbau von Gerste beziehen, schliessen diese Veröffentlichung ab.

Einige Einzelbemerkungen zu den Texten:

YOS 13 9 (Z. 7): *a-na* 1 (BÙR)-E 8 ŠE-GUR. — *YOS 13 30* (Z. 11): *a-na te-ep-ti-tim a-na* MU-2-KAM. — *YOS 13 32* (Z. 12): Unter Ammī-ṣaduqa ist zwar der Zinssatz von 8 Kor Gerste pro 18 iku statistisch gesehen häufiger, kann aber auch 6 Kor Gerste pro 18 iku betragen. (Z. 15): ŠÀ GÚ-UN [(x)]-*šu-nu*. — *YOS 13 34* (Z. 9): U$_4$-BURU$_x$ A-ŠÀ *i-ša-ad-da-du-ma*. — *YOS 13 41* (Z. 5): Eine Lesung A-ŠÀ TIL ist weder grammatikalisch noch semantisch sinnvoll. — *YOS 13 242*: Durch das Formular bedingt, kann in Z. 3 nur A-ŠÀ gelesen werden. (Z. 12): ⌜*a*⌝*-na* GÚ-UN 1 (BÙR)^{IKU} 1-E 8 ⌜GUR⌝. — *YOS 13 261* (Z. 17′): [IG]I *Be-la-nu* DUMU *A-wi-il-Ištar*. — *YOS 13 330* (Z. 18): besser *i-zu-*UD*-zu*. — *YOS 13 333* (Z. 9): *ù A-wi-il-*^{d}*Sîn ša-pir* [*Kiš*^{ki}]. — *YOS 13 336* (Z. 8): ^{I}*Ni-di-in-Ištar*, (Z. 10): *a-na* MU-[x+]1-KAM, (Z. 14): 1 IKU 1 (n) ⌜×⌝ ŠE. — *YOS 13 368* (Z. 17): MU-3-KAM *i-kal-la*. — *YOS 13 484* (Z. 11): *a-na* MU-3-KAM *ú-še-ṣi*, (Z. 18): ⌜GÚ⌝ [A-Š]À, (Z. 23): LUGAL-[E]. — *YOS 13 490* (Z. 8): *Kār-*^{d}*Šamaš*⌜^{ki}⌝, (Z. 12ff.): [*a-na* MU-3-KA]M *a-na* 1 (BÙR)^{IKU}-E, [6/8 ŠE-GUR *ú*]*-še-ṣi*, [U$_4$-BURU$_x$-ŠÈ A-ŠÀ *i*]*-ša-a*[*d-da-du-ma*], [1 *iku* 1 (n) ŠE Ì-Á]G-⌜E⌝. — *YOS 13 491* (Z. 1): *a-na* ⌜*ḫa-ra-ri*⌝, (Z. 2): *qá-as-su*, (Z. 4): [A-ŠÀ ŠÀ] *er-ṣ*[*e-et*] ⌜× ×^{ki}⌝, (Z. 23): [M]U. — *YOS 13 492* fehlt Z. 14a: KIŠIB-RA-NI. — *YOS 13 493* (Z. 4ff.): [A-Š]À [*A-wi-il-* DUMU PN], [KI] *A-wi-*[*il* DUMU PN], ^{Il}⌜×⌝ [Pächter DUMU PN], [*ù*] *A-wi-il-*[ ], *a-na* TAB-BA *a-na* [GÚ-UN/*errēšūtim*], (Z. 19): *Ip-qá-tum*. — *YOS 13 511* (Z. 15): Man würde auf eine Mehlration schliessen. — *YOS 13 529*. (Z. 10): Es ist noch [*ú-še-ṣú-ú*] zu ergänzen. — *YOS 13 531* (Z. 5): *Amat-*^{d}*Šamaš*, ebenso Z. 7.

In die Liste der Pachtverträge gehören noch, wenn man von TLB 1 206 absieht[1]), CT 8 40b, Jean, ŠA 167, 168, TLB 1 205, 207, 226, UET 5 129, VS 18 25. PBS 8/2 200 ist kein Pachtvertrag, ebenso UET 5 209.

S. 4 Anm. 8 fehlen die Texte BIN 7 194, RA 69, 118 (= BM 13803), TIM 5 45 und VS 8 62/63 und anstelle von UET 5 214 ist 213 zu verstehen. In den Urkunden VS 7 17, 22 und 31 steht nicht *kīma itêšu*, sondern *kīma itâtišu*. *S. 5*: UET 5 207 (Warad-Sîn) fehlt.

S. 6: In UET 5 210 sind die drei Schekel Silber nicht als absolute Pachtzinsangabe zu betrachten, sondern als ,Feldersteuer'. TCL 10 77 kann kaum als Viertelpacht interpretiert werden, da der Kontext: A-ŠÀ *Ra-bu-ut-Sîn*, KI *Ra-bu-ut-Sîn*, ^{I}*Sîn-ba-ni-i*, *a-na Ab-bi-e-tim ù a-na Ra-bi-a-tum*, *a-na* MU-1-KAM, *ú-še-ṣi* (Z. 10-16) lautet, und darüberhinaus R. bereits in Z. 5 erwähnt ist. Ferner ist die Urkunde TIM 5 46 unter Rīm-Sîn einzuordnen, da sie aus dessen 51. Jahre datiert. PBS 8/2 206 ist ebenso wie BE 6/1 39 dem 20. Jahre Sîn-muballiṭs zuzuschreiben (s. a. YOS 13, S. 14).

S. 7: PBS 8/2 262 enthält zwei Pachtzinsarten, die absolute bezieht sich auf das Feld in der Amurrum-Flur und die proportionale (1/3) auf das Feld in der Šupālu-Flur. Gautier 27 ist Halbpacht. In PBS 8/2 253 bezieht sich die quotative Pachtzinsangabe auf das Feld in der Amurrum-Flur, dagegen ist die Pachtzinsangabe für das Feld in Taškun-Ištar nicht erhalten.

S. 8: TCL 11 188 enthält keinerlei Pachtzinsangabe, dieser Text datiert aus dem 37. Jahre Ḫammurabis.

S. 9: BE 6/2 77 und PBS 8/2 244 sind Duplikate. In PBS 8/2 244 wird ebenso wie in PBS 8/2 243 *kīma imittišu u šumēlišu* geschrieben. Friedrich 20a und Scheil, Sippar, S. 119, N. 91 sind identisch. In BIN 7 194 lautet die Zinsvereinbarung: ⌜*ki*⌝*-ma* Á-ZI-DA, *ù* Á-GÙB-BU, *mi-it-ḫa-ri-iš i-zu-zu* (Z. 10-13).

S. 10: Grant, Smith College ist Drittelpacht.

S. 13: TCL 1 171 ist aufgrund der Wendung: *a-na* MU-BAL (Z. 12) unter Dilbat einzuordnen (s. a. L. Oppenheim, OrNS 4 (1935), 167^{2c}).

S. 14: Die Urkunde MCS 2/4, 77, N. 1 ist aus Kiš, da die Verpächterin die gleiche ist wie in TJA UMM H 31. BE 6/1 112 datiert aus dem 2. Jahre Samsuditanas und BDHP 76 aus dessen sechstem (vgl. S. Feigin, B. Landsberger, JNES 14 (1955), 137-160). Die Feldgrösse in CT 33 45b beläuft sich auf 20 1/2 iku (s. a. HG 6, 1707).

S. 15: Zur Einordnung von VS 9 202 unter Ḫammurabi s. M. Stol, Studies..., 39. VS 9 158/159 trägt das Datum aus dem 40. Jahre Ḫammurabis. In VS 8 62/63 lautet die Zinsvereinbarung *kīma imittišu u šumēlišu*. Es fehlt TIM 7 38. Zu BDHP 77 gehört noch die *piqittum*-Abgabe an fünf Festen.

Aufgrund der erwähnten Kriterien ergibt sich für die proportionale Pachtzinsart folgende Tabelle:

	1/2	1/3	1/4
Warad-Sîn		1	
Rīm-Sîn I	1	2	
Ṣabium		1	
Apil-Sîn		1	
Ḫammurabi	2	8	
Samsu-iluna	1	12[2])	3
Rīm-Sîn II		3	
Abī-ešuḫ		3	
Ammī-ditana		1	
Ammī-ṣaduqa		1?	
Samsu-ditana	1[3])		
undatiert		7	

Bei der Beschreibung der Felder hinsichtlich ihrer Fläche ergibt sich folgende Tabelle:

	kleinste Fläche (in iku)	grösste Fläche (in iku)
Rīm-Sîn I	6 (TCL 10 77[4]), VS 13 69)	90 (TIM 5 42)
Sîn-muballiṭ	3 (TIM 5 49)	18 (BE 6/1 39, PBS 8/2 206)
Ḫammurabi	2 (F 14)	57[5]) (OECT 8 15)
Samsu-iluna	1 (ZA 36, 90, BJ 85)	36 (UET 5 215)
Rīm-Sîn II	12 (Jean, ŠA, 168)	90 (Jean, ŠA, 167)
Abī-ešuḫ	2 (JCS 5, 92, MAH 15890)	174 (CT 47 70)
Ammī-ditana	1[6]) (BDHP 7)	42 (CT 8 7a)
Ammī-ṣaduqa	1 (CT 4 14a, 23b, TJA UMM H 9, YOS 13 420)	36 (YOS 13 377)
Samsu-ditana	3 (BDHP 76)	42 (YOS 13 41)

S. 26: Der Eigentümer des Feldes wird akk. immer als *bēl eqlim* bezeichnet.

S. 30: Eine detailliertere Aufgliederung der Kriterien, die die Gesellschaftspacht kennzeichnen, wäre nützlich gewesen. Nicht jeder angeführte Gesellschaftspachtvertrag enthält die Formen, wie sie unter 1) bis 3) stehen. Bei 3) hätte man noch zwischen dem Ausdruck (*še'am*) *bašiam* und *še'am ša ibbaššû* differenzieren können.

S. 37: In TCL 11 188 gehört *majārī maḫāṣum* nicht zu den zusätzlichen Klauseln des Pachtvertrages, da dieser Ausdruck bereits vor der Flächenangabe steht.

S. 39 Anm. 80: Hinzuzufügen sind noch YOS 13 373 und 496. — *Anm. 81*: Es ist CT 45 57 und TIM 7 39-41 zu lesen und YOS 13 294 hinzuzufügen. — *Anm. 82*: Es fehlen F 57, TIM 5 48, YOS 13 41 und 529. BDHP 77 schreibt: *šu-lu-up-šu i-ma-ad-da-du* (Z. 13).

S. 40: TCL 1 141 ist Viertelpacht. Es fehlt YOS 13 414.

S. 42: In die Tabelle unter drei Feste gehören in die Zeit Sîn-muballiṭs noch die Urkunden CT 47 10 und BE 6/1 39. — *Anm. 88*: BE 6/1 39 ist zu streichen und VS 9 158/159 hinzuzufügen. — *Anm. 91*: Es fehlt CT 47 75. — *Anm. 93*: BDHP 1 ist zu streichen.

S. 44: In YOS 13 376 ist die Zinsvorauszahlung ebenfalls in Gerste zu entrichten. In Anm. 106 ist VS 7 95 zu streichen.

S. 47: MÁŠ-A-ŠÀ-GA ist keine absolute Pachtzinsabgabe, welche in Silber zu entrichten ist.

Heidelberg, November 1979 G. MAUER

* * *

Helmut FREYDANK, *Mittelassyrische Rechtsurkunden und Verwaltungstexte*. Berlin, Akademie Verlag, 1976 (33 cm., 15 pp., 50 pls.) = Vorderasiatische Schriftdenkmäler der Staatlichen Museen zu Berlin, Neue Folge Heft III. M. 48.–. Lizenznummer 202 100/367/76.

Dr. Freydank gives us here excellent copies of 73 texts from Assur and Kar-Tukulti-Ninurta, and, although, as he notes in his Einleitung, some of them have been quoted or indeed edited previously, the resulting addition to our corpus of Middle Assyrian texts is considerable, and very welcome. As well as a substantial contribution to the prosopography of the period, the new texts naturally give us fresh data in the fields of lexicography and topography. For example, it is interesting to note the appearance in the 2nd millennium of the known Neo-Assyrian towns of Nēmad-Ištar (No. 25:3) and Ša-birē-šu (*ša* PÚ*-šu*, No. 56:67, a confirmation of the etymology supported by Deller in Or NS 35 [1966] 314). There are several texts mentioning foreign lands or foreign populations — Ḫabḫu, Muṣru, Ḫattu (as a source of cedar resin, No. 23), Muškaeans (No. 51 rev. 2′), Zamban-on-Diyala (KUR *za-am-ba-an a-aḫ-tu-ra-an*, No. 9:37), etc. On the lexical side No. 29 seems to list some outlandish delicacies for the royal table (*a-ga-ri-mu-ri*, *qar-ru-ra-tu*, etc.), while in Nos. 21 and 25 we encounter a *sūtu ša piṣuritte*, perhaps also one *ša pi-i(-)qa-ma-tu* (No. 21:13); several other words are strange to the reviewer — and also apparently to the dictionaries — e.g. *sa-'a-me* (No. 59:2), *ku-si-ma-ri* (No. 43:4)*), or *šal-li-e* (No. 30:18-sic?).

[1]) Dem Formular entsprechend gehört diese Urkunde in das Gebiet Isin-Kisurra-Nippur.

[2]) TJDB MAH 15934 (= S. 77) ist hier nicht angeführt.

[3]) Dieser Text, BE 6/1 112, ist infolge des Ertragsteilungsschlüssels hier eingeordnet.

[4]) Die zu verpachtende Fläche wird an zwei Personen verpachtet.

[5]) Die Fläche in PBS 8/2 253 beträgt 53 iku.

[6]) In VS 7 63 ist die Flächenangabe zerstört.

*) Mr. M. Stol (Leiden) suggests that *ku-si-ma-ri* in VAS 19 43:4 is identical with *kusibirītu* (a metal object), see CAD K 585. This suggestion has been inspired by the many variant forms of the Akkadian word for "coriander", *kisibirrītu* (fem.) with by-forms, *kisibirrū* (masc.) with by-forms *kusibirrū*, *kissibirrū*, *kisibarrū*. The most important by-form to us is *ki-sa-ma-ri* in I.J. Gelb, *Old Akkadian Inscriptions in the Chicago Natural History Museum* (*OAIC*) p. 320 No. 52:7 (not recognized by Gelb or CAD).

There are a number of lexical points of interest for Neo-Assyriologists. The phrase *ana la mašā'e e-gi-ir* (No. 4:10) replaces the normal *šaṭāru* by a verb *egāru*, and thus provides a derivation for Neo-Assyrian *egirtu* making it unnecessary to suspect an Aramaic origin for the word (as does W. von Soden, Or NS 35 [1966] 8, No. 18). In No. 47 we meet a precursor of the regular Neo-Assyrian phrase for "to borrow" (*ina pūḫi našû*, cf. J. N. Postgate, *Fifty Neo-Assyrian Legal Documents*, p. 37) with the words *a-na pu-ḫi il-qi*; and the reviewer may be permitted a special interest in some fresh occurrences of *pirru* (Nos. 12 and 18) and of the phrase *bitqī batāqu*, found in No. 13, in which Aššur-apla-ēriš writes "I am not in debt: he has levied my levy" (*bi-it-qi-ia ib-ta-[ta]táq*), since these contribute to the earlier history of phraseology discussed at length in *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*. For the use of *batāqu* with the meaning "to levy (troops etc.)" see also No. 18: 4-6 "the remainder whom he is levying for (public) works", and KAV 169:7, 201:8-9.

As for the texts themselves, they make the same sort of medley as KAJ: despite the title, true legal documents are rather few, most such texts being administrative transactions in legal guise. We have, for example, a variety of work-contracts, like No. 20, a contract with the bowyer ([lú]*sa-si-ni*) for the manufacture of bows (GIŠ.BAN.MEŠ *la saḫpātu*), backed by a pledge of land; or a contract for making bricks for the Šarrat-niphi temple at Kar-Tukulti-Ninurta (No. 67), or for the burning of cedar-resin (No. 23). No. 34 is a simple receipt for sinews (*kursinnu* and *gīdu*) to be used by the chariot-carpenters in the construction of four rickshaws (*ša šadādi*). No. 41 is a welcome addition to the enigmatic *zitti ēkalli* documents, and No. 37 an interesting marriage text, discussed by the reviewer in *Iraq* 41 (1979); nor can we forebear to mention the sesame (?) "zigurrats" of one *sūtu* each which are to be supplied by the oil-presser in No. 33. Probably the most important texts in this volume are those concerned with the organization of the army and the government's workforce, such as Nos. 1; 5; 6; 12; 18; 28; 71. Some of these have already been edited by Freydank himself in *Altorientalische Forschungen*, together with excerpts from other tablets of the same genre; obviously, however, it would be premature to discuss these as a group until the entire surviving corpus is available, and these newly published examples make one the more anxious for more, and the more grateful to Dr. Freydank for what we have.

Instead of merely picking more plums from the cake, we would like now to discuss one small but interesting group of texts which refer to regular offerings (*ginā'u*, plural *ginā'ē*); these are Nos. 21; 25; 49; 56 (?); 62; and 73. The simplest document is No. 62, which informs us that Ezbu-lēšir, the *ša ginā'e*, has received a consignment of honey, the *ginā'u* of Arbil, in the eponymate of Ḫiyašāyu. Very similar to this is No. 73, dated to the eponymate of Tiglath-pileser I, which records that Ezbu-lēšir, this time called *rab ginā'ē*, received two contributions in kind as the *ginā'u* of Kulišḫinaš from the inhabitants of that city, and that Aššur-kittī-šēṣi, governor of Assur province (*šakin māti*), had sealed the envelope (*iktaṣar*)[1]. Ezbu-lēšir reappears in No. 25, which records that he received the regular offering of Idu, in the eponymate of Ninurta-aḫa-iddina (who evidently belongs to the reign of Tiglath-pileser because of the month Nisannu in the date of this tablet). Personal names, as well as the date and subject matter, link all these with No. 49, which is not an offerings receipt but an account of corn for which Ezbu-lēšir is responsible: the text is from the eponymate of Tiglath-pileser I, and the corn is described as "corn of the tribute of the Assyrians according to the case-tablet sealed by Aššur-kittī-šēṣi, governor of Assur province" (ŠE-*im*[meš] *ša ma-da-te ša Aššurāyē ša pî kiṣirte ša* NA₄.KIŠIB A., *šakin māti*, ll. 4-6). This corn is not therefore a *ginā'u* contribution itself, but it is used to provide corn "in place of the *ginā'u* of Erība-Adad" (l. 14).

Less easy to assess is No. 21, which is headed by the name Pān-Aššur-dugul, and lists a total of "79 homers 9 *sūtu* of corn, according to the big tablet of miscellaneous receipts [?: *ša ma-ḫar ma-ḫar*] ..... 13th day of Muḫur-ilāni, *limmu* Ištu-Aššur-ašāmšu". This eponym also belongs to the reign of Tiglath-pileser I, and a connection with the other tablets is suggested by the closing section, unfortunately broken: " ...] of the regular offering of the land (i.e. Assur province) [.....] and of the *bīt ḫiburni* [..... P]N, son of Ḫimsāteya [.....].. of the regular offering of Idu [.....] not heaped up (*kamir*)". This text does not mention Ezbu-lēšir, but Ḫimsāteya, who occurs in association with him in KAJ 302, is perhaps the same as the man named here in ll. 6 and 28. In any case, this document seems likely to belong to the internal administration of Ezbu-lēšir's organization.

Finally we have the large tablet No. 56, the obverse of which, though painstakingly copied, is virtually lost; the tablet dates to the eponymate of Šulmānu-aḫa-iddina, whom Dr. Freydank would date to the reign of Tiglath-pileser in common with the other tablets from the same Assur Fundnummer, 18783. The text lists a large number of contributions from different cities, with the names of the people bringing them in, often boatmen. Nowhere is it stated that these were regular offerings, but the nature of the contributions — corn, sesame (?), fruit (*azamru*)[2]) and honey — suggests it, and the provenance of the tablet, as we shall see below, also favours the idea.

These six texts seem to be the only ones in VS 19 which can be directly related to the activities of Ezbu-lēšir, the "offerings-supervisor", and only one other reference to the gentleman is noted in C. Saporetti, *Onomastica Medio-assira*, I, 217. This is KAJ 302, a letter addressed to him

¹) This interpretation of *kaṣāru* requires justification. At first we understood *iktaṣar* to mean 'collected', but in view of No. 49, in which the *kiṣirtu* is sealed by the same man, it is preferable to take *kaṣāru* here as 'the action of enclosing the tablet in the envelope'. For *kiṣirtu* meaning 'envelope' cf. J. N. Postgate, *Fifty Neo-Assyrian Legal Documents* pp. 121-2, and for another instance of *kaṣāru* in this usage cf. Assur 6096 cp:21-3 *ina qāt* PN_1 *ittakulu* PN_2 *iktaṣar* "(sheep) were consumed under the authority of PN_1; PN_2 certified it" (viz., by sealing the envelope; AfO 10 [1935-36] 42 No. 95). However, according to information very kindly supplied by Frau Dr. Liane Jakob-Rost, the seal rolled on the tablet (VAT 16400) is the same as that which is rolled several times over the envelope (VAT 16399). Presumably this is the seal of Ezbu-lēšir, and the governor cannot have rolled his own seal on the envelope. We do not however believe that this need invalidate the general interpretation we have put on the word *kaṣāru*.

²) For the translation of (*a*)*zamru* as 'fruit' cf. JESHO 17 (1974) 226-7; however, some doubt on this score is introduced by our No. 73, where the envelope seems to list two and a half homers of *a-za-[am-ru]* as against the same quantity of *ZÍD mir-qu* on the tablet.

by a subordinate called Ṣilliya, which lists amounts of corn, honey and sesame (?) "which I have loaded on to Ḫimsāteya's boat", as well as some wine and two sheep "which I am sending to my lord". Evidently Ṣilliya was under an obligation to supply offerings, and found it prudent to include with the consignment a small token of his esteem for Ezbu-lēšir.

There are in fact at least two other Assur texts in which Ezbu-lēšir is known to occur. One of these is Assur 18773 aa, of which E. Weidner remarks that "Rs. 8 wird Pirḫu-līšir erwähnt", meaning Ezbu-lēšir, but of which nothing else beside its date is published (AfO 16 [1952] 215 with 213[46]). The second text is KAH II No. 64 (= Assur 18782 [not 18827]), which was written on a pottery jar: "Container of the sealed tablets of the accounts of the brewers (LÚ.ŠIM.MEŠ) of the Assur Temple, under the authority of Ezbu-lēšir, offerings-supervisor of the Assur Temple, servant of Tiglath-pileser ....". This jar was found along with 650 tablets and nine other pots which had contained them, in Room 3′ of the outer courtyard (Vorhof) of the Assur Temple[3]). Two other inscribed vessels from this group have been published: Assur 18763, which reads simply *šá* [1d]UTU.ŠEŠ.KAM DUMU *ri-iš*-[d]AMAR.UTU (A. Haller & W. Andrae, *Die Heiligtümer* [WVDOG 67] Taf. 49), and Assur 18766 which has six lines of inscription saying "Of the victualler(s) (*kakardinu*) and oil-presser(s) (*ṣāḫitu*) of the Assur Temple, under the authority of Ezbu-lēšir, the offerings-supervisor of the Assur Temple, servant of Tiglath-pileser ...", with a date in the eponymate of Ištu-Aššur-ašāmšu. That all our new texts belong with this find of tablets emerges clearly from the excavation numbers, carefully recorded by Dr. Freydank:

No. 21	Assur [.....]	k
No. 25	Assur 18782	ab
No. 49	Assur 18771	ba
No. 56	Assur 18783	n
No. 62	Assur [.....]	bg
No. 73	Assur 18771	bg s?

That all these tablets must belong to the find in the Assur Temple is clear from the statement of Weidner that "Die Fundnummern der Gefässe und Tontafeln sind Assur 18763-4, 18766-7, 18770-85" (AfO 16 [1952] 213[44]). This enables us to include with our six another five texts from the new volume: Nos. 11; 16; 52; 66; and 70. Unfortunately, these are mostly small fragments, more interesting for their seal impressions than their text, but No. 11 mentions personal names found elsewhere, like Urad-Assur, and No. 66 tells us that Ḫimsāteya (mentioned above, in KAJ 302) was in fact a boatman ([lú]*ma-la-ḫu*) by profession.

Apart from the new texts, very few of this large archive have been published: one is KAJ 306a (Assur 18777 ci), which dates to the eponymate of Pišqiya and records offerings of bread, oil and beer 'before the god'. Its date links this with Assur 18777 1, published by Dr. B. K. Ismail (*Sumer* 24 [1968] 38), which is also similar in content. Four other texts published there (Assur 18782 f, i, n, and o) also belong, but form a group of their own, even though they mention people like Aḫu-lāmur and Aššur-šuma-iddina who are known from elsewhere in the published texts[4]). Very likely the tablet published in photograph in W. Andrae, *Das Wiedererstandene Assur*, Taf. 49a, also belongs, but that concludes the list.

What we have, therefore, is the first drop from what promises to be a mighty stream of detail about the *ginā'u* offerings to the Assur Temple in the reign of Tiglath-pileser, and their internal redistribution. Even if only half the 650 tablets mentioned by Weidner are recovered, this should be a priceless archive, casting light on the economic and political organization of the Middle Assyrian state, as well as the temple itself. As a foretaste of this, it seems worthwhile to summarize here what we have learnt already from the selection at our disposal. In the reign of Tiglath-pileser I a certain Ezbu-lēšir was in charge of the regular offerings to the Assur Temple. He counted under his command, among others, victuallers (*kakardinnu*), brewers (LÚ.ŠIM = *sirašû*), and oil-pressers (*ṣāḫitu*); an *alaḫḫinu* (function still uncertain) is mentioned in No. 25 Envelope 4′, and we learn from Assur 18782 1 that this refers to some of the officials mentioned on the main tablet, since four persons mentioned there are summed up as *alaḫḫinus*: Kutaḫḫu (also No. 11:7), Aššur-šuma-iddina (also No. 25:7), Aḫu-lāmur (also No. 11:5 and 25:9) and Mār-ṣilliya (also No. 25:10). The threshers (*dā'išu*) and grinders (*sāmidu* — "miller" evokes the wrong image) who are mentioned as receiving rations in No. 49:8-15 could have been either temporary or permanent employees.

Except for the honey, the contributions coming in as "regular offerings" seem all to have been vegetable products, understandably if they came from a distance. No beer, wine or meat, nor even live animals, are included in the published texts. Attested are: honey, sesame (? — or linseed), corn (i.e. barley), and fruit (*azamru*). In the *Sumer* 24 texts we also meet *midru*-bread and *ḫaršu* (a fruit?).

These contributions come from far and wide. In Neo-Assyrian times it is clear that regular offerings for the Assur Temple came directly from the provincial governors (see J. N. Postgate, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, pp. 214-6). The same is probably true for the reign of Tiglath-pileser I, since among the contributors is 'the lower province' (*pāḫutu* KI.TA). The list of places in No. 56 is: [uru]DUR-*ša*-AN, [uru]*ši-mi*, the lower province, Apku, Kurda, Rimuššu, Kalḫu, Amasakku, the banks of the Ḫabur, [uru]TIN.NA (= Karana?), Ḫalaḫḫu and Šabirēšu. The town of Idu is mentioned as a contributor in Nos. 21 and 25, Arbil in No. 62, and Kulišḫinaš (reading uncertain) in No. 73. No. 21:26 probably mentions the 'home province' of Assur (KUR-*te*). Some at least of these places are known to have been provincial capitals in the Middle Assyrian period, and it seems fair to assume that they all were; it seems possible that the list of Verwaltungsbezirke mentioned by Weidner in AfO 10 [1935-6] 21[148] may also come from the same archive, since it gives the provinces in a regular order: Arbail, Kilizu, Ḫalaḫḫu, Rimuššu, Idu, Katmuḫu, Šudu, Taidu, Amasaki, Kuli-

³) See E. Weidner, AfO 10 (1935-36) 28; *Festschrift Christian*, 113; AfO 16 (1952) 213; and, for the room in question, A. Haller & W. Andrae, *Die Heiligtümer* [WVDOG 67] 48.

⁴) Note that the association of these texts with the remainder corrects the reviewer's statement (*Fifty Neo-Assyrian Legal Documents* pp. 2, 37) that they are transitional to Neo-Assyrian, which is based on a simple mistake.

šḫinaš, Aššur, *pāḫutu elītu, pāḫutu šaplītu* ...[5]) No doubt in each case the person responsible for the delivery of the contribution was the provincial governor, but they did not have to appear in person, since the actual consignment was often received from a boatman (e.g. Nos. 21; 56; KAJ 302), and on the side of No. 56 the scribe has noted ten homers of corn brought in by Našḫiriya "I don't know who his employer is".

Although obviously the *rab ginā'e* was primarily responsible for the receipt and redistribution of the *ginā'u* offerings, it was not his exclusive task, for in No. 49 he presents an accounting for corn described as the "tribute" (*maddattu*) of the Assyrians. In Neo-Assyrian times, and in a few surviving Middle Assyrian instances, this term is applied to secular payments to the king from countries outside the provincial system; but in KAJ 307:6 we do seem to have an internal Assyrian payment, and clearly much more information is required to elucidate the nature of *maddattu* at this date. The same text, No. 49, also mentions that the relevant case-tablet was sealed by the governor of Assur province, and he also apparently certifies No. 73 by sealing it. Quite why the governor also controls the incoming contributions is not clear at present, but it is worth noting Assur 18782 f (*Sumer* 24, 34) and 18782 o (ibid., 35) where corn is recorded "in the granary of the house of the governor of the province" (*ina bēt ḫašīmi ša bēt šakin māti*).

The provision of regular offerings to the Temple of Assur was the direct concern of the king, and had more than religious significance. Failure to send the prescribed offerings must have constituted an offence against the Assyrian state quite as serious as the withholding of secular impositions, since it denied the supremacy of the god Assur. As yet, we know very little in detail about the organization of offerings in either Neo-Assyrian or earlier periods; what we do know is summarized in G. van Driel, *The Cult of Aššur* 185-191, and is frankly, not very enlightening. As the publication of the Assur tablets proceeds, it is clear that we may find out a great deal about the internal organization of Assyria's main shrine and about the political structure of the country under Tiglath-pileser I.

January 1979 J. N. POSTGATE

* * *

Erkki SALONEN, *Neubabylonische Urkunden verschiedenen Inhalts II* Helsinki, Academia scientiarum Fennica, 1976 (25 cm., 134 p.) = Annales Academiae Scientiarum Fennicae, SARJA-SER. B.NIDE-TOM 199. ISBN 951 41 0304 1.

In this book E. Salonen gives a transliteration and a translation of 230 Neobabylonian texts which, as well as those published in *Neubabylonische Urkunden verschiedenen Inhalts I*, deal with the material culture, in particular with the artisans and the specialists.

Besides the copies published by J. N. Strassmaier mainly dealing with ration lists, the author also makes use of other cuneiform sources, such as AnOr 8-9, BIN 1-2, BRM I, CT 44, GC 1-2, TMH 2/3, UCP 9, UET 4, VS 4 and 6 and YOS 6-7.

Before we propose some supplements and rectifications on these texts, it must be said that we owe the author much for having included an index, in which both the texts of Part I and II, have been listed according to the different manufactures, the materials used and the artisans and specialists involved. This index indeed facilitates the use of these texts.

Some notes:

No 115:12 ḪA(?) ⌜MUL⌝ [x?] should be read as *ḫa-mul* and is to be interpreted as 1/5 (mine); see AHw p. 318[b] sub *ḫamšu* I.

No 125:13 and **No 126:11** read É.DUL instead of É.(.) KISAL; see AHw p. 188[b] sub *edullû*.

No 159:1 read 10 MA.NA ŠE.GÍN instead of 10 MA.NA 40 GÍN; for (KUŠ)ŠE.GÍN = *šindu* "a dye stuff" see R. Borger, *Zeichenliste* sub sign še. Concerning the use of *šindu* by the carpenter cf. also Nbk 126 (= E. Salonen, *Neub.Urkunden I* No 4), Nbk 130 (= *ibid.* No 5), Nbk 222 (= *ibid.* No 11) and Nbn 416.

No 166:7 read *a-na (f)su-ud-dur-tu*$_4$; for the female name *Suddurtu* see AHw p. 1053[a] sub *sudduru*. *Suddurtu* is also mentioned in Nbk 405:6 in connection with the delivery of an outstanding amount (*bābtu*) of a quantity of barley allocated as feed for turtle-doves and geese. The fact that the two texts are from the archives of the Ebabbar temple in Sippar seems to indicate that *Suddurtu* is in service of the poultry section of the temple.

No 170:4 *i-din*, imperative G of *nadânu*, is a key word in Neo-babylonian administrative texts and expresses an order to deliver. The same form is also used in the well-known administrative orders given in the form of a letter (cf. a.o. CT 22, 233 and 236). Consequently *idin* must be translated by "give" and not by "he has given" as the author has erroneously done. See also **No 171:2** (*id-din*), **173:3, 174:3** and **7, 181:5, 210:3, 212:4** and **213:2**.

No 183:4 the proper name can be reconstructed as [*mu-ra*]-*nu* A I.D.EN.ŠEŠ.MEŠ.SU. Concerning *Mūrānu*, descendant of *Bēl-aḫḫē-erība* cf. Nbn 753:15 and 781:3.

No 184:1-2 read 2 GÍN KÙ.BABBAR *a-na* 300 ŠU^{II} *šá* GADA (instead of GIŠ). For ŠU^{II} *ša* GADA "a bundle of unspun flax" see CAD K p. 473[b] sub *kitû* and G. Ries, *Die neubabylonischen Bodenformulare*, Berlin, 1976, p. 73 note 493. Otherwise G. Cardascia, AM, p. 135 note 2 and p. 199 "a linear mesure (8 cm)" and J. Augapfel, BRAD, p. 66 "Hände (wohl Streifen) von Leinen".

No 185:5 read *muḫ-ru-ú* instead of *maḫ!-ru-u*. Cf. Nbn 406:2 (= E. Salonen, *o.c.*, No 59). See also AHw p. 586[a] sub *maḫrû* I.

No 191:7 we can reconstruct the proper name as I.D.AG-*na*-[*ṣir*-A]. This person as well as his *qallu Bakuâ* are indeed well-known as weavers in Sippar during the Neo-babylonian period. Cf. a.o. Nbn 284:2, 465:2, 494:12.

No 193:8 read *lib-luṭ* instead of *mar-duk*, cf. No 207:7,17.

No 196 read l. 9 D.AG-*si-lim* instead of D.AD-*ṣi-lim*, l. 13 D.EN-⟨*ši*⟩-*man-ni* instead of D.EN.MAN.DÙ and l. 14 D.AG-*kit-ti-ri* instead of D.AG.É-ti-ri, cf. Nbn 795 l. 5,12 and 10 respectively. For the proper name *DN-kittiri* see K. Tallqvist, NN p. 137[a] and AHw p. 494[a] sub *kitru I.*

[5]) According to a letter to the reviewer from E. Weidner (not accessible at the time of writing), all the texts he saw were broken beyond this point, so that there is no means of knowing how many more districts were listed, if any.

No 199:2 read É. NÍG.GA *ni-din-*⟨*it*⟩LUGAL. The *bīt makkūr nidinit šarri* "treasure-(house)-gift- of the king" is an administrative building in Sippar, which is used as a storehouse together with other edifices such as the *bīt makkuri, bīt šutum šarri* and the *bīt qāti*.

No 200:4 Although in the copy the name D.UTU. NUMUN.MU is written, according to K. Tallqvist, as the author mentions in note 143, the sign MU must be interpreted as DÙ. Concerning *Šamaš-zēra-ibni* son of *Taqīš*, cf Nbn 1003:12. He is most probably the same person as the *arad ekallim* mentioned in Nbn 1003:4 and in Nbn 825:2. On l. 10 is UD.KIB.NUN.KI erroneously translated by „Uruk".

No 201:5 read I.D.AG-*na*-⟨*ṣir*⟩-A instead of I.D.AG.NA. A. See comment sub No 191.

No 203 l. 7 is lacking in the transliteration and is to be read as 1 ME 60-*šu* GÚ.UN *ku-pur a-na* 18 GÍN KÙ. BABBAR. l. 9 read I.D.EN (instead of D.AG). ŠEŠ.MEŠ. BA-*šá*. Concerning Bēl-aḫḫē-iqīša, *qīpu* of the Ebabbar temple in Sippar see SAN NICOLÒ, *Prosopographie*, p. 33. l. 19-20 are lacking in the transliteration and the translation and are to be read and translated as follows: NÍG.KA$_9$ *ép-šú* NA$_4$.KIŠIB I.D.AMAR.UTU.[ ] "the account is settled up. Seal of *Marduk*-[ ]".

No 207:20 read 80 instead of 70 LÚ.ERIM.MEŠ.

No 214:5 Birtu ša Kunâ is a locality (see RLA II, p. 32[a]), where the Ebabbar temple of Sippar disposed of land leased to *errēšu*- and *ikkaru* farmers for cereal culture. Cf. Ner. 18:18 and 70:15; Nbn 379:2-3, 934:2 and Camb. 102:16. The land was also suitable for pasture. Bovidae seem to have been kept there by temple in herds. Cf. Nbk 348:2-3,12; Nbn 659:24; CT 22, 131:25 (E. Ebeling, NB, No 131 has erroneously read and translated Birtu ša Kunâ as *šim-tum šá*[1] *ku-na-a* "[testamentarischen?] Bestimmung des Kunâ)". Birtu ša Kunâ is most probably situated in the neighbourhood of Sippar. But since we know that the Ebabbar temple possessed land outside its own vicinity (see D. Cocquerillat, *Palmeraies*, p. 35[b] and G. Ries, *o.c.*, p. 13) further research is required.

Gent, August 1979 PAULA VAN ESPEN

* * *

ACTA SUMEROLOGICA, Number 1: 1979. Department of Linguistics, University of Hiroshima (26 cm, IV + VI + 119 pp.).

The first issue of this new journal is dedicated to Prof. Y. Nakahara on his seventy-ninth birthday. The journal will serve as the bulletin of the Japanese Sumerological Society, will be published annually or biennially, and is being edited by Prof. M. Yoshikawa, Department of Linguistics, the University of Hiroshima, Hiroshima, 730 Japan. Since the journal is published at the expense of the Government, it is not for sale, but can usually be obtained in exchange for foreign journals on request or by other arrangements. The contents of this first issue are as follows:

T. Gomi, "The Calendars of Ur and Puzris-Dagan in the Early Ur-III Period" (p. 1-11) [see now R. M. Whiting in ZA 69, 1979, p. 6ff.]; Y. Kobayashi, "A study on the transcription of the Old Babylonian hypocoristic names *i-din-ia* and *i-din-ia-tum*" (p. 12-18) [see also F. R. Kraus in RSO 32, 1957, p. 103ff.]; T. Maeda, "On the agricultural festivals in Sumer" (p. 19-33) [see als M. Civil in AOAT 25, 1976, p. 84f.]; K. Maekawa, "The ass and the onager in Sumer in the Late Third Millennium B.C." (p. 35-62) [see now J. Zarins in JCS 30, 1978, 3ff.]; I. Nakata, "A few remarks on the study of deities — a review article on J. J. M. Roberts, *The earliest Semitic pantheon*" (p. 63-68); S.Oh'e, "On the distinction between Lú-inim-ma and Lú-ki-inim-ma" (p. 69-84); S. Yamamoto, "The agricultural year in Pre-Sargonic Girsu-Lagash" (p. 85-97); M. Yoshikawa, „Verbal reduplication in Sumerian" (p. 99-119).

Leiden, October 1979 M. STOL

UGARIT

Michael HELTZER, *Goods, Prices and the Organization of Trade in Ugarit* (Marketing and Transportation in the Eastern Mediterranean in the Second Half of the II Millennium B.C.E.). Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1978 (24 cm., XII + 163 pp.). DM 60.–. ISBN 3 88226 033 5.

A decade ago Professor Michael Heltzer published, in Russian (*Palestinski Sbornik* 82 (1969), 7-31), a pioneering study of Ugaritic commodity prices, and compared them to prices in neighboring lands during the 2nd millennium B.C. The present monograph is a much needed updated and enlarged version of his original work, incorporating, indeed, much more than its title would suggest. Heltzer had set out to study the commodity prices at Ugarit as they compare with those of Kassite Babylonia, Mari, Nuzi, Old-Assyria, Alalaḫ, the Hittite Empire and Egypt, and has thus provided us with an invaluable reference work. His study is not limited to price-analysis, but also includes contributions to lexicography. His observations and conclusions are aimed at both a better understanding of the economy of Ugarit and at viewing the economic organization of Ugaritic society within its Near Eastern context, in the broadest meaning of the term.

The monograph is divided into several parts: Chapters I-III deal with commodity prices at Ugarit, in handy table format, followed by a section (pp. 73-84) devoted to an analysis and interpretation of these prices. These comprise the bulk of the work. Chapter IV, also in table form, presents a fascinating and informative comparison of the basic-product prices in the various lands of the ancient Near East. Chapter V is devoted to a comparison of the land prices at Ugarit and other regions. Chapters VI-VIII deal with the status and activities of the Ugaritic *tamkars* 'merchants', while Chapter IX tackles the problems of overland and maritime transportation.

The commodities discussed in Chapters I-III include the following categories: grains and produce, livestock, textiles perfumes and dyes, gold and silver, metals, metal vessels and artifacts, stones and minerals, timber and reeds, wooden objects, garments, jars and vessels, and

varia. The prices of many of these are compared, in Chapter IV, to those prevailing in other lands in the centuries preceding and contemporary with those of the Ugaritic texts. In his conclusions, Heltzer expresses the view that "only further investigation will allow the writing of an economic history of the Ancient Near East" (p. 157), to which it must be added that this monograph has provided a precious introduction.

There are indices of Ugaritic, Akkadian and other texts cited, and a geographic and ethnic names index, but, unhappily, an index of the commodities discussed is not provided, and one would like to see one either in English or by Ugaritic and Akkadian terms. Although the work is amply annotated there is no bibliography.

In this study, Heltzer has gathered and analyzed almost all available Ugaritic and Akkadian texts from Ugarit where commodity prices are quoted, and/or texts which mention specific trades or transactions without quoting a price. While in most cases his presentation and analysis is convincing, there are, nevertheless, cases where *addenda et corrigenda* would be appropriate:

1. *PRU II, 156*: Heltzer offers an ingenious solution (p. 4f.) to the problematic term *miḫd* in this text, by an emendation to *Miḫd⟨y⟩* 'of the village of *Maʾḫadu*'. We may assume that the same explanation would also apply to the almost identical text PRU II, 155, which is not cited. However, PRU V, 6 and & 7, should have been included here since both these texts are almost identical to PRU II, 155 & 156, in that similar format and prices ranges (all unusually high) appear in them, and the transaction in all four texts takes places on the same calender day. The *crux* for the latter two texts is the term *ntbt*, which J. M. Sasson, *JAOS* 86 (1966), 136, interpreted to mean 'trading concession'. Since the format of PRU II, 155-156 and PRU V, 6-7, is so close, it does suggest that *miḫd* and *ntbt*, with or without emendation, in these texts are related terms, and a satisfactory solution for *both* terms is required.

2. *PRU II, 127*: This text lists the prices of several items, but we cannot agree with Heltzer (p. 18, No. 6) that the *šmn* in line 3 of the text is 'oil'. It is rather a type of lumber, like Biblical *ʿēṣ šemen* 'pine(?)', which I have discussed, with its Ugaritic price, in *JNES* 29 (1970), 56. Heltzer quotes, incorrectly, the price of "100 units" of this commodity as "40 shekels", arriving at a unit price of 0.4 shekel for 1 unit of oil (p. 18). The Ugaritic text, however, lists 140 (*sic*) *šmn* plus 140 *tišr* for a total price of 23 (*sic*) shekels; giving us a unit price of 1/12 shekel for both items (280:12 = 23 and 1/3, which was rounded off to 23). For *tišr* (p. 36, No. 77) no unit price is listed at all. It would seem that both *šmn* and *tišr* here are woods — pine and fir — priced at 12 pieces or planks per silver shekel. See now my remarks in *JAOS* 99 (1979), 17.

3. *Ibid.*: Heltzer takes *tr* as a "detail of the chariot" (p. 38, No. 84), but its low price of 30 units per shekel may also point to other identifications. Ugaritic *tr* could, for example, refer to the turtle-dove. Biblical *tōr* 'semi-precious stone' in Cant. 1:10,11, may also apply since the price of Ugaritic *šmt* 'carnelian (?)' (p. 35, No. 67) was 50 units per silver shekel. See now *JAOS* 99 (1979), 20.

4. In discussing the metal prices, pp. 77-78, Heltzer concludes that the price of *brr* 'tin' in relation to silver was 200:1 (p. 30, No. 44), and that copper (bronze) was priced at 195-235:1. The latter range, however, is based on interpolations, *i.e.*, using texts where donkeys were traded for metals. But in such trades surely the age and condition of the animal was a variable factor, and thus the obtained range of 195-235 is misleading. We may note here the prices of slaves ranging from 14-120 silver shekels (p. 16), due, no doubt, to the condition and skills of the person. In cases where copper/bronze or tin were exchanged for silver the ratio for both metals is evidently 200:1 (p. 30, No. 44-45), with the exception of PRU VI, 155 (p. 30) where we are dealing with a broken text. For that text he states that 34 (not 36, see note 186, p. 60) talents of copper were traded for 533+X silver shekels, arriving at a unit price of 235 shekels of copper for 1 silver shekel. This arithmetic is simply impossible. The unit price should be, using these figures, and assuming a talent of 3,000 shekels: 191.37+X shekels of copper for 1 silver shekel, exactly as expected.

Other metal-price calculations are also incorrect. Thus, 6,000:210 is not 26 (p. 78), but a bit over 281/2! The price of a talent of copper/bronze was, therefore, about 15 silver shekels, not 16. See now *JAOS* 99 (1979), 18.

5. *PRU V, 101*: No unit price is given for the copper in lines 1-2 (p. 30, No 45), but it is clear that it was also 200:1, as is the price for the copper in lines 6-7. The former copper shipment was combined with a tin shipment, whose price was correctly analyzed (p. 30, No. 44) as also being 200:1.

6. *PRU II, 127*: Contrary to Heltzer's note 246 (p. 63), Ugaritic *adrm* in this text (p. 36, No. 69) does not *have* to be a wood. See my remarks in *JAOS* 99 (1979), 20. His discussion of "*adrm*-logs" (p. 80) is thus somewhat premature.

Since extensive table comparisons are utilized, it is regretable that the author did not include a comparative table of metrological standards for Babylonia, Syria, Canaan and Egypt in the 2nd millennium B.C. On p. 95 n. 34, we are informed that "the Hittite shekel weighed ca. 1.5 Ugaritic, Babylonian, Nuzian, Assyrian and Mari shekels (cf. *Parise*, DdA, p. 22ff.)". But textual and archaeological evidence indicates that more than one shekel standard was utilized in Mesopotamia and Syria during the Middle and Late Bronze Ages. The study of D. Arnaud, *RA* 61 (1967), 151-169, for example, suggests three shekel types: a "Syrian" (also called "Phoenician" by others) shekel of ca. 7.50 gr., a "Babylonian" shekel of ca. 8.50 gr., and a "Syrian" (in this case Ugaritic) shekel of 9.40 gr. These in contrast to the later Canaanite shekel of ca. 11.50 gr. For Egypt, the reader is informed that 1/10 of an Egyptian *deben* of 91 gr. (p. 98 n. 74) was approximately equal to 1 shekel (p. 107 n. 3). What is meant presumably is that the average Egyptian *qedet* of ca. 9.33 gr. was about equal to the presumed average Ugaritic shekel of 9.40 gr. (p. 4 n. 4)

In a work amassing such a large number of figures it is perhaps inevitable that typographical errors should occur, but these are fortunately few. Some are a nuisance, especially for the non-Ugaritic reader: p. 18, No. 6 (*PRU* II, 127) "100 units" should read "140 units", as the footnote, indeed, has in Ugaritic "one hundred and forty..." On p. 151, it is not clear what is meant by "the southernmost port was Akko." Since Ashdod and Ashkelon, and Yabne-Yam, are referred to in the next sentence presumably "Phoenicia" is meant in the reference to Akko. On p. 152 the English translation has "600", but the Ugaritic text has "six hundred sixty...", which is correct.

In his synthesis, Heltzer has made several valuable contributions outside the sphere of Ugaritic economics. One of the most challenging arguments is his proposal (pp. 108ff. and map) concerning the sources of tin in the 2nd millennium B.C. Here, his evidence confronts the relatively low prices gathered from the texts with the failure of archaeologists to discover the mining sources of tin in the ancient Near East. This leads him to suggest a still unknown north Mesopotamian source for this vital metal.

For Ugarit, his discussion of the *tamkars* their organization and function is most illuminating. His arguments about the meaning of Ugaritic *bdl* (p. 122 n. 10), which he compares on a socio-economic level to the term *muškênu*, are persuasive. The *tamkāru*, he concludes, were "royal servicepeople" (p. 123f.), evidently like those in the service of King Solomon (I Kg. 10:28) in later centuries.

In spite of some flaws, one can only conclude that Professor Heltzer has succeeded admirably in achieving his stated objective of Ugaritic price-analysis and its relationship to the prevailing prices in other societies in the ancient Near East. This monograph, with revisions, may well become a standard handbook on the shelves of Orientalists and students of economic history in antiquity.

Rutgers University
Newark, N.J.

ROBERT R. STIEGLITZ

HEBREEUWS — OUDE TESTAMENT

Bo JOHNSON, *Hebräisches Perfekt und Imperfekt mit vorangehendem wᵉ*. Lund, CWK Gleerup, 1979 (24 cm., 107 p.) = Coniectanea Biblica, Old Testament Series 13. Schw. Kr. 50.–. ISBN 91 40 04692 3.

Hebrew wᵉḵāṯaḇ and wᵉyiḵtoḇ mean both 'he will write'. The author tries to find rules for the use of both forms. (p. 22:) The verbal system that appears in the masoretic text, reflects the usage of the time of the Old Testament. For that reason Johnson accepts the readings wᵉyiḵtoḇ and wayyiḵtoḇ of the masoretes. Therefore it is strange that he neglects the difference of masoretic wᵉḵāṯáḇtā, -tī / wᵉḵāṯaḇtâ, -tî. On p. 94 he states that he has not examined the several stress types of the wᵉ-perf. This is a pity, for wᵉḵāṯáḇtā has, according to traditional grammar wᵉ- copulativum and -kāṯáḇtā has the force of a past tense. wᵉḵāṯaḇtâ on the other hand, has wᵉ- consecutivum and -kāṯaḇtâ has the force of an imperf. or of a voluntative mode. Johnson does not distinguish between wᵉ- copulativum and wᵉ- consecutivum. On p. 50 he seems to consider wᵉyiḵtoḇ as a consecutive form, which means that every verb form starting with wᵉ- is a consecutive tense, consequently also wᵉḵāṯaḇ. (p. 96:) wᵉ-perf. is at the same time 'futural', 'final' and 'consecutive' (that means, according to traditional grammar, perfectum consecutivum), and also 'plusquamperfect' (according to traditional grammar wᵉ- copulativum and a past tense). In the summary of p. 96 the author does not mention that wᵉḵāṯaḇ can also be a past tense, though he knows that this form has often the meaning of a perf. (p. 64:) 'A wᵉ-perf. in the function of a 'plusquamperfect' is not always translated as a plusquamperfect. When the action is not in the past, a perf. for instance can fit better'.

Johnson constructs a working hypothesis (p. 30-32). For the original meaning of the Hebrew tenses he accepts the theory of S. R. Driver and Nyberg: The perf. expresses the action seen from the outside, the imperf. expresses the action seen from the inside. The perf. states a fact, the imperf. describes the action seen from the inside. wayyiḵtoḇ on the other hand has a narrative function and a temporal meaning. The form wᵉḵāṯaḇ was used when wayyiḵtoḇ could not be used, e.g. with 'and' + actions that stand in final or consecutive relation to the preceding verb. (Rem. This cannot be correct, for wayyiḵtoḇ is the consecutive verb for the past. wᵉḵāṯaḇ is the consecutive verb form for present and future). wᵉyiḵtoḇ accentuates the initiative of the acting subject. But ultimately wᵉḵāṯaḇ and wᵉyiḵtoḇ have the same meaning as the forms without wᵉ-: The action is seen from the outside, resp. from the inside. (Rem. This can be true for wᵉyiḵtoḇ, but certainly not for a perf. consecutivum).

The author has compiled all the examples of wᵉḵāṯaḇ and wᵉyiḵtoḇ of the Hebrew Bible, more than 7000 items. However, he publishes only a part of this material, viz. a) the examples that are particularly clear (that means those examples that confirm the working hypothesis, however subjective this may be), and b) the cases that are doubtful at first sight.

wayyiḵtoḇ is a narrative form that occurs especially in historical books. wᵉḵāṯaḇ fits with legal prescriptions (e.g. Leviticus) and prophetical texts. wᵉyiḵtoḇ is being found only in few examples. The choice of the verbal forms depends on the contents of a book.

Poetical texts have their own problems. They are not examined in this work.

When a wᵉḵāṯaḇ is followed by another wᵉ- form, the first person has usually wᵉyiḵtoḇ because the initiative of the first person is stressed. After an imperative the first and the third persons have usually wᵉyiḵtoḇ for the same reason. The verb hāyā(h) has a tendency towards expressing the tenses. (Rem. Also the other verbs, but Johnson does not believe so).

The weak point in Johnson's work is wᵉḵāṯaḇ. A few instances: (p. 36:) Gen. 9, 9-11: 'Behold, I establish (part.) my covenant with you, ..., I establish my covenant with you (wᵉḵāṯaḇ): According to Johnson this wᵉ-perf. describes the content of the covenant. (According to traditional grammar it is wᵉ- cons. (-ōṯî) + perf. in the meaning of an imperf.: 'I shall establish', or 'I establish').

(p. 38:) wᵉḵāṯaḇ has an iterative meaning. (Trad. grammar: wāw cons. gives the perf. the meaning of an imperf., and this is used for an iterative action in the past).

(p. 41:) wᵉḵāṯaḇ is used as a plusquamperf. (Trad. grammar: wāw cop. and the past tense kāṯaḇ, that is also used as a plusquamperf.).

(p. 43:) Gen. 15, 5f.: Then he said to him (wayyiḵtoḇ): 'So shall your descendants be (imperf.)'. And he believed

the Lord (w^{e}ḵāṯaḇ). Johnson: So that he believed. (This cannot be correct. A consequence in the past is expressed by wayyiḵtoḇ. Here w^{e}ḵāṯaḇ is wāw cop. and a past tense). (p. 50:) Gen. 12, 1 ff.: 'Go from your country (imper.) ... And I will make of you (w^{e}yiḵtoḇ) ... and by you all the families of the earth shall be blessed (w^{e}ḵāṯaḇ). Johnson: w^{e}ḵāṯaḇ indicates a superimposed, leading will in the preceding text. (Trad. grammar: After wāw cons. the perf. has the value of an imperf., here expressing the future).
(p. 63:) And he was (w^{e}hāyā(h))... Johnson: This form is difficult to understand. (Trad. grammar: After wāw cop. the perf. is a past tense).
(p. 93:) In the later books Qochelet and Daniel sometimes a w^{e}ḵāṯaḇ is used instead of a wayyiḵtoḇ. This is Aramaic influence. (In reality what is Aramaic influence is, that wāw cons. disappears. w^{e}ḵāṯaḇ is then wāw cop. + the past tense ḵāṯaḇ).

I have the impression that Johnson's work is not a progress as compared with the traditional grammar, a good description of which can be found in Joüon's Grammaire de l'Hébreu Biblique.

Ghent, September 1979 G. Janssens

* * *

Dominique BARTHÉLEMY, O.P., *Études d'histoire du texte de l'Ancien Testament*, Fribourg, Éditions Universitaires, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978 (24 cm., xxvi + 419 pp.) = Orbis Biblicus et Orientalis, Band 21. ISBN EU: 2 8271 0135 1; V & R: 3 525 53324 1.

Dominique Barthélemy, O.P., is probably best known among Old Testament scholars for his epoch-making book *Les Devanciers d'Aquila*, *SVT* 10 (Leiden, 1963). This book contains a preliminary publication of the Greek Dodekapropheton scroll which was discovered in Naḥal Ḥeber in 1952, but it derives its fame not only from this publication, but also from the novel views which were suggested in it. New solutions were proposed for old problems, especially the problem of (proto-)Theodotion, (proto-)Lucian, and the nature of the canon of the LXX. The newly found scroll fitted into these new theories, as the contents of this scroll, together with sections of the canon of the "LXX" and of Theodotion were described and characterized as an early revision of the LXX (provisionally named *kaige*). This revision formed the basis for Aquila's revision of the LXX, and hence, the name of the book: *Les Devanciers d'Aquila* (henceforth: *DA*). Most textual critics now consider this book a classic in the history of the research of the LXX. As a result, every modern description of the history of the LXX and of the relationship between different Greek versions must take B's views into consideration, even if he disagrees with them.

Because of the great importance of *DA*, the textual scholar is grateful to the author, and to the series *OBO* for having made other studies of B — many of which are closely related with *DA* — available for wider circulation (some of the studies which are reproduced here are not easily accessible in their original publication).

The book under review contains a few sections of *DA* as well as 22 other studies, of which two are published here for the first time (B's reactions on the Los Angeles symposium on the LXX of Sam. [see below] and "Problématique et tâches de la critique textuelle de l'Ancien Testament hébraïque»). The studies are photographically reproduced, but additional remarks and corrections are added at the end of the book.

The collection of B's *opera minora* is named "Études d'histoire du texte de l'Ancien Testament", as it shows the author's interest in two main areas within the textual criticism of the O.T., viz., the Greek Bible and the Rabbinic approach to the Hebrew Bible. These two areas of interest coincide where B analyzes the Rabbinic background of the revisions of the Greek Bible. All these studies are embellished by B's thorough knowledge of the Church Fathers whose writings he quotes amply in nearly every article.

The articles under review display, as did *DA*, B's determination to return to the sources themselves, that is, the MSS and papyri, beyond their modern critical editions. This direct contact with the sources yielded many fruitful results, as B was able to penetrate into several corners of knowledge which remained *terra incognita* for others. B's intimate knowledge of the sources also impelled him to attempt to determine the identity of unknown and anonymous revisers such as Theodotion, Symmachus, Lucian and the reviser of part of the Philonic MS tradition. The present reviewer is not always convinced by these identifications, but B's enthousiastic attempts to convince provide real challenges to the reader.

The studies reprinted in the book under review are partly *Vorstudien* to *DA*, while others pertain to problems raised by it. Still others have no connection with *DA*. As B writes in the introduction, he is about to turn to other areas of interest and wished to collect these studies before doing so.

The reprinted articles show the author's different interests over the years:

The first group of articles derives from B's collaboration with Milik on the publication of the Hebrew material from cave 1 in Qumran. Among other things, it comprises a long critical review of Burrows' edition of 1QIs^a (1950). This article proposes many new readings and describes the different character of the two sections of the scroll, caused by the change in scribes after ch. 34.

The second group of articles comprises three studies and a few sections from *DA*. These studies have been written alongside B's work on the deciphering and preliminary publication of the scroll. *Inter alia*, it contains a significant article written in 1953: "Redécouverte d'un chaînon manquant de l'histoire de la Septante". Today this article is merely of importance for the history of research, for its conclusions (the identification of the Greek Dodekapropheton scroll as a revision of the LXX, its close relationship with Justin Martyr's biblical text and its relationship with Aquila) have been elaborated upon and described in detail in *DA*. In his article "Quinta ou version selon les Hebreux?" (1960), B explained the abbreviation ε' in Cyrillus' quotations of the biblical text and in the quotations of the second scribe of codex Barberini Gr. 549 as ἔκδοσις κατὰ τοὺς Ἑβραίους (the edition according to the Hebrews), rather than πέμπτη ἔκδοσις (the fifth

column of the Hexapla). After this article follow a few sections from *DA* which summarize B's views on Theodotion, Lucian and the place of the anonymous revision in the development of the Greek versions of the Dodekapropheton. (It would probably have been advisable to add a section such as pp. 31-47 of *DA*, or part of them, which describes the sections *within* the canon of the LXX that belong to the *kaige* revision).

A third group of articles was written on the basis of the author's Greenfield lectures in Oxford. These studies relate to various aspects of the history of the LXX. One of these is a relatively unknown study, whose thesis becomes clear from the title, viz., "Est-ce Hoshaya Rabba qui censura le 'commentaire allégorique'? — A partir des retouches faites aux citations bibliques, étude sur la tradition textuelle du commentaire allégorique de Philon" (1967). This study determines, beyond Katz, that the anonymous revision made of part of the MS tradition of Philo was based on Aquila, and that the anonymous reviser who inserted these corrections was Hoshaya Rabba of Caesarea. Another article examines Origen's approach to the text of the OT. A third article in this group, "Qui est Symmaque?" (1974) forms a direct continuation of *DA*: Having determined in that book the identity of Aquila (Onkelos) and Theodotion (Jonathan ben Uzziel), the author now embarks upon an investigation of the third of "the Three". According to B, Symmachus needs to be identified as one of Rabbi Akiba's students, Rabbi Meir, or with the latter's own student, Somchos. Both are mentioned in the Talmud, and the exegesis of Rabbi Meir sometimes runs parallel with that of Symmachus, the biblical translator.

The fourth group of articles centers around the symposium on the LXX of Sam., held under the auspices of the SBL in Los Angeles in 1972. The proceedings of this symposium have been published in *Septuagint and Cognate Studies* 2 and they contain, *inter alia*, B's reactions (with an English translation) on the reviews of *DA*. In addition to answering his critics, B clarifies his views on the Lucianic revision. He admits that his remarks in *DA* against the assumption of a Lucianic revision were too sweeping, as they were based upon an analysis of Sam.-Kings only. Nevertheless, he still does not believe in a Lucianic revision. He prefers to speak of an antiochian text, ascribing the notion of a Lucianic revision to a confusion arising in antiquity. Further insights by B are included in his response to the papers read at the same symposium. In this response, published here for the first time, B rejects Muraoka's suggestion to accept Thackeray's theory of multiple authorship. A further study (pp. 289-303) takes issue with Cross' theory of local texts and A. Schmitt's book on Theodotion's translation of Daniel.

The last stage of B's involvement in textual matters which continues until the present day, is his involvement in the Hebrew Old Testament Text Project of the United Bible Societies. In the course of his work for this project, B has published together with others a valuable work, *Preliminary and Interim Report on the Hebrew Old Testament Text Project*[2] (London, 1976). In conjunction with his work there, as B tells us, he has written a general outline on the history of the Hebrew text of the O.T., originally published in the *Interpreter's Dictionary of the Bible, Supplementary Volume* ("Text, Hebrew, History of"), which is here presented in an abbreviated French edition. This outline is especially concerned with the standardization of texts. A second study is presented here for the first time, "Problématique et tâches de la critique textuelle de l'Ancien Testament". This study, important though it is, is not as encompassing as it should be, probably because it was written in conjunction with the work for the Hebrew O.T. Text Project, which is limited by its very nature.

In addition to the studies mentioned, the collection contains a few articles which cannot be linked with any one of the above-mentioned stages of B's work, which, incidentally, have been listed by B himself. Among these one finds a detailed study of the *tiqqune sof^{e}rim*, both the known ones and the assumed changes in the Massoretic Text.

It is hard to summarize a volume as rich as the present one, and even more difficult to review it critically within such a limited context. It is, however, easy to recognize that the very collecting of these articles has enriched the literature on the textual criticism of the O.T. with a valuable contribution.

Hebrew University, October 1979 Emanuel Tov

* * *

W. F. SAGGS, *The Encounter with the Divine in Mesopotamia and Israel*. London, University of London, The Athlone Press, 1978 (23 cm., xviii + 243 pp.) = Jordan Lectures in Comparative Religion, XII. £ 8.50. ISBN 0 485 17412 X.

Anyone who has enjoyed the excellent introduction to ancient Mesopotamian civilization that Professor Saggs has presented in *The Greatness that Was Babylon* will look forward to this new contribution of his with great expectations. And let it be said at once — he will not be disappointed.

In this book the author sets out to compare with each other certain essential features of Israelite and Mesopotamian religion. The presentation is prefaced by some considerations of the methodology to be applied in such comparison. Any comparative view runs the risk of identifying the religion of Israel with our own and regarding all other religions as entirely different. Saggs is right that the "uniqueness" of Israelite religion is very often exaggerated; on the other hand, every religion is unique in the sense that it differs from all others. It may have elements in common with other religions, but the combination of elements and the emphasis placed on each of them are always unique in each religion; it is precisely this that makes it an identifiable religion.

Saggs also points out the risks of distortion through the selection of material for comparison. He stresses the importance of comparing evidence that is on the same level, and he discusses the question of censorship both in the Old Testament and the Accadian texts.

The first question to be examined is that of creation. It is generally recognized that in Israel the idea of creation is fully developed only in Deutero-Isaiah, and Saggs thinks that this is due to a reaction against Babylonian ideas.

He may be right in rejecting Gunkel's interpretation of the allusions to Leviathan and Rahab as reminiscenses of mythologial ideas of creation; at least, Gunkel's interpretation should be modified. But he seems to ignore the fact that creation is referred to in several psalms, all of which can hardly be ascribed to the post-exilic period. In this connection Saggs also suggests that the religion of the patriarchal age represents a more universalistic outlook than Mosaic religion. It has to be objected that our knowledge of the religion of the Patriarchs is extremely limited, since it can hardly be argued — as Saggs does on p. 38 — that later insertions in the patriarchal stories can be utilized since they "were felt to fit into the accepted concepts". The argument is valid only for the time when the insertion was made; it gives no information about the patriarchal age.

The next chapter discusses "the divine in history". It is introduced by a criticism of the term "salvation history", wich unfortunally hits the English translation rather than the German original *Heilsgeschichte*. The same is true of the criticism of von Rad's use of the term "faith" with reference to Israelite religion; the German word *Glaube* can also be translated as "belief". In general, however, it is true that the idea of the divine control of history is found in Mesopotamia as well as in Israel, even if details and emphases may differ. One detail: Saggs has hardly succeeded in proving that the Old Testament knows counterparts of the Sumerian *me* concept. And the Deuteronomic theory of history can hardly be called cyclic (p. 77); it is rather represented by a wave-line.

The next chapter discusses the divine in relation to good and evil. Israelite religion originally seems to have ascribed both good and evil to Yahweh, and this monistic view is visible in most of the Old Testament. This implies that many activities that in Mesopotamia were ascribed to demons, are derived from Yahweh in the Old Testament. Consequently, Volz was right in the speaking of "demonic" features in Yahweh.

Divination is dealt with in the next chapter. It is pointed out that the Mesopotamian material is basically non-deistic and that oracles comparable to the Old Testament prophecies are found in Mesopotamia. It is emphasized that "in terms of mechanism canonical Old Testament prophecy is not unique"; as a matter of fact, comparable techniques are found both in Mesopotamia and in so-called false prophecy in Israel.

Finally, the author discusses the question of universalism. Here he makes the statement that religion seems to have played a less significant role in daily life in Mesopotamia than in Israel, but it may be due to the fact that almost all Israelite sources happen to be religiously oriented. The discussion of lack of religion might have profited from the remarks of Tor Andrae in his *Die Frage der religiösen Anlage*.

That there was personal relationship between man and God/the gods both in Israel and Mesopotamia is evident. But it is also possible that man fails to attain that relationship. Saggs is able to show that the Mesopotamian gods were thought to be concerned with mankind as a whole, but this does not show that Mesopotamian religion was truly universalistic. Isolated approaches towards monotheism in Mesopotamia cannot be identified with the monotheism expressed, for instance, by Deutero-Isaiah.

Apparent similarity can conceal fundamental difference and vice versa. It is important that the different emphasis and not the isolated phenomenon in itself is paid attention to.

The reader of this book learns a great deal about good comparative method, and he gets valuable information about a number of religious phenomena in ancient Mesopotamia that help to elucidate Old Testament ideas. It might be said that the discussion of the Israelite material does not always reach the same high level; certain details are inadequately treated, and the author is not always acquainted with the present state of research. Comparative studies of this kind run the risk of exaggerating one side of the argument. There is in this book a special emphasis on the Mesopotamian material in order to show that Israelite religion is not always so unique as many Biblical scholars would like to think. But as a whole, Professor Saggs has avoided the pitfalls and written a well balanced study. It is a highly valuable book and a book that all those interested in Old Testament research should study thoroughly and carefully. They have much to learn from it.

Uppsala, November 1979 HELMER RINGGREN

* * *

Eckart OTTO, *Das Mazzotfest in Gilgal*. Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 1975. (428 S.) = Beiträge zur Wissenschaft vom Alten und Neuen Testament Bd. 107). kart. DM 69.–. ISBN 3 17 002492 2.

Um es vorwegzunehmen: Wir haben es mit einer brillanten Arbeit zu tun, die zu so umwälzenden Ergebnissen führt, dass — sofern alle ihre Schritte sich bewähren sollten — manche Seite der Literarkritik und der Ueberlieferungsgeschichte des Hexateuchs neu zu schreiben sein wird. Nach wie vor gehören der Vorgang der „Landnahme" und die „Richterzeit" zu den dunkelsten Phasen in der Geschichte Israels. Otto ist — und sicher zu recht — davon überzeugt, dass die überregionalen Heiligtümer und die an ihnen haftenden Kultbegehungen und Ueberlieferungen für die vorstaatliche Geschichte Israels von grosser Bedeutung sind. Dass in dieser Hinsicht das Heiligtum von Gilgal — von Otto in chirbet el mefdschir lokalisiert — bisher bei weitem nicht ausgeschöpft wurde, ist das unanfechtbare Ergebnis der vorliegenden Hamburger evang.-theol. Dissertation, ungeachtet dessen, wie weit einzelne Aufstellungen sich als tragfähig erweisen werden.

Um gleich zum Resultat zu kommen: Hinter den Berichten von Jos 3-6 steht die Feier eines Mazzotfestes am Heiligtum von Gilgal, durch das die Landnahme des Westjordanlandes je und je kultisch aktualisiert wurde. Da die Verbindung dieser beiden Themen — Mazzotfest und Landnahme — nur für das Mazzotfest von Gilgal belegt ist (der locus classicus für diese Verbindung ist Jos 5, 11f), finden jene anderen Texte, die eine weitere Verschränkung der beiden Themen mit der Bundesthematik voraussetzen, nur in Gilgal ihren angemessenen Sitz im Leben. Diese Texte sind: Ex 20,23; 23,12.14-19.20-33; 34,9a.10.11b.12-28 und Dtn 7 (25). Um die abschnittweise und mit grosser Akribie durchgeführte Analyse von

Jos 3-6 auf eine breitere Basis zu stellen, wird der ganze Komplex Jos 1-12 in die Untersuchung einbezogen. Dabei zeigt sich, dass sich die literarischen Schwierigkeiten weder mit der wellhausenschen Quellentheorie noch mit der Hypothese von Ergänzungen zur J-Quelle meistern lassen, sondern nur durch die Annahme von zwei Quellenschichten — von Otto Schicht A und Schicht B genannt —, zu denen noch Zusätze kommen, die priesterliche Tendenz verraten (50). Während Quelle A nur sehr sporadisch dtr Elemente aufweist, haben wir es bei Schicht B mit einer dtr verfassten oder zumindest überarbeiteten Quelle zu tun (57). In der Tat lässt sich Quelle A als Teil des jahwistischen Geschichtswerks definieren, das in Jos 11 seinen Abschluss findet. Das bedeutet auch, dass wir in Jos 2-11 die westjordanische Landnahmeüberlieferung des Jahwisten vor uns haben (95-103). Durch die Zugehörigkeit zur Quelle A erklären sich vor allem die von zahlreichen Autoren hervorgehobenen altertümlichen Züge des zentralen Abschnitts Jos 5,10-12, der lediglich in seinen Ergänzungen, niemals aber insgesamt als P-Gut in Frage kommen kann (62-65).

Gleichsam die „Feuerprobe" muss diese Quellenscheidung bei der Klärung der schwierigen literarischen Probleme von Jos 6 bestehen (65-86). Aber vielleicht befallen den Leser auch nirgendwo wie hier Zweifel an der Tragfähigkeit der These. Dass in Jos 6 ein älterer Kriegsbericht in kultischem Sinn uminterpretiert wurde, dürfte unbestritten sein. Aber ist der ältere (nach Otto vorjahwistische!) Kriegsbericht dergestalt aus einem Guss, dass wir mit den beiden, durch redaktionelle Zusätze angereicherten Quellen den literarischen Werdegang von Jos 6 in den Griff bekommen? Zum Beispiel unterbrechen die V. 17-19 offensichtlich den Zusammenhang; V. 20a schliesst an V. 16b an.

Während Otto allen neueren überlieferungsgeschichtlichen Analysen von Jos 3-4 (C. A. Keller, J. Dus, E. Vogt, J. Maier, F. Langlamet) vorwirft, sie seien ohne vorherige literarkritische Untersuchung durchgeführt worden, macht er seinerseits die auf literarkritischem Weg gewonnene Zweiquellentheorie zur Grundlage der überlieferungsgeschichtlichen Analyse (104-118). Dabei muss sich die Aufmerksamkeit auf das dominierende Motiv der zwölf Mazzeben richten. Da diese deutlich zum Inventar des Heiligtums von Gilgal gehören, ist auch das Motiv ihrer Aufrichtung diesem Heiligtum verpflichtet. Bemerkenswert ist jedoch die verschiedene überlieferungsgeschichtliche Ausformung des Motivs. Während in der ältesten rekonstruierbaren Traditionsstufe diese Steine in Gilgal aufgerichtet wurden, wird dieser Vorgang von der Ueberlieferung A in den Jordan verlegt (4,9), was voraussetzt, dass die Steine vom Ostufer mitgebracht wurden. Nach Ueberlieferung B schliesslich werden sie im Jordan aufgenommen und in Gilgal aufgerichtet (4,3), woraus sich der überraschende Befund ergibt, dass in diesem Fall Ueberlieferung B dem ältesten Traditionselement näher kommt als Ueberlieferung A. Jedenfalls aber ist Jordandurchzug und Steineaufnahme bzw. -aufrichtung ein allen Gestalten der Ueberlieferung gemeinsames Motiv (156-167).

Daraus rekonstruiert Otto für das Gilgalfestritual eine den Durchgang durch den Jordan aktualisierende Ladeprozession von Schittim nach Gilgal, wobei im Jordan ein für uns nicht mehr einsichtiger Kultakt stattfand und in Gilgal der Zwölfersteinkreis durch eine „kultisch-ätiologische Belehrungsrezitation" auf das Durchzugsgeschehen gedeutet wurde (167-174). Ein beherrschender Bestandteil des Rituals war sodann die Feier des Mazzotfestes (Pascha ist dt/nachdt Zutat), das schon in der Quelle A mit dem Durchzug durch den Jordan verknüpft erscheint und mit dem eine Beschneidungsfeier verbunden war (175-186). Dabei wurde, wie Jos 4,21-23 zeigt, der Jordandurchzug mit dem Meerwunder, also mit der Exodusthematik parallelisiert (186-191). Auch wurden im Rahmen des sieben Tage dauernden Festes an jedem Tag die Ruinen von Jericho in einer Ladeprozession umzogen (191-198).

Aber auch das Bundesmotiv fehlte dabei nicht. Denn die Bundesaussage Ex 34,10 ist in ihrem Bezug zum kultischen Dekalog als ursprünglich anzusehen, und innerhalb des kultischen Dekalogs wiederum nimmt das Mazzotfestgebot (V. 18) einen herausgehobenen Platz ein. Damit wachsen Landnahmeüberlieferung, Bundesüberlieferung und Gesetzespromulgation („kultischer Dekalog") zum Ritual eines Bundeskults zusammen, der seinen „Sitz im Leben" in einem Mazzotfest, konkret: im Mazzotfest von Gilgal hat. Denn die Mazzotfeier in Gilgal erweist sich als von der Landnahme- und Bundesthematik (Bundeslade, zwölf Mazzebsteine, vgl. Ex 24,3-8) geprägt (199-316).

Für die Frühgeschichte Israels ergeben sich nach Otto aus seiner Untersuchung folgende Folgerungen: Die Entstehung der Landnahme-Bundesüberlieferung findet ihren sinnvollsten Ort in der 2. Hälfte des 12. Jh., da Saul das darin enthaltene Verbot des Bundesschlusses mit den Völkern (Ex 23,32; 34,12.15; Dtn 7,2) durchzusetzen versucht (2Sam 21,2). Andererseits ist auch die Zwölfzahl der Stämme Israels schon in der ältesten Gilgalüberlieferung verankert (zwölf Männer, zwölf Steine: Jos 3,12; 4,2ff). Nun weiss aber das Deboralied um 1100 v.Chr. nur von zehn Stämmen. Dem entspricht, dass es in der Richterzeit keine Aktion des Stämmeverbandes gibt, an der der Stamm Juda teilgenommen hätte. Keine der Ueberlieferungen, die eine Zwölfzahl von Stämmen voraussetzen, ist älter als die Zeit Sauls. Das schliesst aber nicht aus, dass über den Jordangraben schon früher Kontakte zwischen Juda und den zehn Stämmen gepflegt wurden, wofür sich das Heiligtum von Gilgal anbot. „So entstand hier die Idee einer Zwölfstämmegemeinschaft Israels unter Einschluss des Stammes Juda" (340).

Die Untersuchung schliesst mit Erwägungen über die Lade. Nach Otto ist zu unterscheiden zwischen der Schilolade, der die Epitheta JHWH ṣ^ebā'ōt und jōšēb hakk^erūbīm anhafteten, und der Gilgallade, die als 'ărōn habb^erīt qualifiziert wird. Während die erste Lade als Jahwethron verstanden wurde, war die zweite Behälter für die Gesetzestafeln, auf denen der kultische Dekalog stand. Auch dieses Element ist Bestandteil der Gilgal-Kultfeier. „Der ‚kultische Dekalog' wurde also in einer alljährlichen Wallfahrtsprozession über den Jordan mit der Bundeslade ins Kulturland gebracht und am Heiligtum von Gilgal im Rahmen einer Bundesfeier rezitiert" (349).

Die Lektüre des faszinierenden Buches hinterlässt beim Leser eine Mischung von Bewunderung und Skepsis. Bewunderung verdienen die Meisterschaft, mit der die literkritischen und überlieferungsgeschichtlichen Analysen durchgeführt sind, die Beherrschung der Literatur, die Ueberblicke über die Forschungsgeschichte. Die Nachprüfung der Analysen würde den Rezensenten überfordern. Sie muss der künftigen Forschung und Kleinarbeit über-

lassen bleiben. Indes kann das Geschäft der Exegese auch auf Intuitionen nicht verzichten, und auch hier entfaltet der Verfasser geniale Fähigkeiten. Hier setzen aber auch die Zweifel ein. Nehmen wir als erstes Beispiel die Gesetzestafeln, die sich in der über den Jordan getragenen Lade befunden und den kultischen Dekalog enthalten haben sollen. Otto wendet sich gegen die Annahme einer deuteronomischen Erfindung der Tafelvorstellung. Begründung: „Es ist unwahrscheinlich, dass der Deuteronomiker, hätte er die Ladekonzeption in Dtn 10,1-5 erfunden, den Dekalog mit der Lade verbunden hätte und nicht das dt Gesetz, dem er dadurch eine zusätzliche Dignität verliehen hätte" (345). Aber war es denn nicht gerade die deuteronomische Bewegung, die den Dekalog zum Grundgesetz Israels erhob? Musste sie also nicht daran interessiert sein, ihm durch die Umfunktionierung der Lade zum Tafelkasten eine nicht mehr zu überbietende Autorität zuzusprechen? So dürfte denn die Auffassung der Lade als Behälter für die Gesetzestafeln am verständlichsten sein in einer Zeit, in der die Lade nicht mehr existierte (vgl. H. Haag, Das „Buch des Bundes", Festschr. Schelkle, Düsseldorf 1973, 22-30).

Zweifel erheben sich auch im Blick auf das Gilgalfest. Vergegenwärtigen wir uns nochmals seine Elemente: Ladeprozession von Schittim nach Gilgal durch den Jordan, Kultakt *im* Jordan, kultisch-ätiologische Belehrungsrezitation in Gilgal, dabei Bezugnahme auf das Schilfmeerwunder, siebentägige Feier des Mazzotfestes, zuvor Beschneidung des jeweils mannbar gewordenen Jahrgangs, siebentägige Ladeprozession um die Ruinen von Jericho in Analogie zu den sieben Tagen des Mazzotfestes, Rezitation des kultischen Dekalogs aufgrund von Tafeln, die in der Lade von Schittim nach Gilgal getragen worden waren. Fast schwindelt einem. Jedenfalls haben wir es, wenn das alles zutrifft, mit dem inhaltsreichsten Fest zu tun, von dem die Religionsgeschichte zu erzählen weiß.

Drittes Beispiel: In Gilgal wird im 12. Jh. v.Chr. eine Zwölfstämmebundesfeier begangen, was wohl nur denkbar ist, wenn dieser Zwölfstämmebund auch in Gilgal geschlossen wurde. Reicht die literarische Basis für diese Annahme aus? Kann man — aufgrund von Kontakten über den Jordangraben hin — mit dem Einbezug Judas in den Bund in einer so frühen Zeit rechnen? Wenn das Ritual aus der 2. Hälfte des 12. Jh. stammt, müsste ja der Bund selbst noch früher anzusetzen sein. Und sollte ein solcher Bund über längere Zeit in der Geschichte keine Spuren hinterlassen haben?

Des Fragens ist kein Ende. Aber wir müssen dem Verfasser dankbar sein, uns die Fragen neu aufgegeben zu haben. Niemand kann sich mit seiner Arbeit auseinandersetzen, ohne daraus viel zu lernen. Und keine Ueberlieferungsgeschichte des Pentateuch oder des Hexateuch wird inskünftig daran vorbeigehen können.

Tübingen, 11. Februar 1979 HERBERT HAAG

* * *

A. S. van der WOUDE, *Jona, Nahum.* Nijkerk, G. F. Callenbach, 1978 (24 cm., pp. 152) = De Prediking van het Oude Testament. ISBN 90 266 0717 2.

A. S. van der WOUDE, *Habakuk, Zefanja.* Nijkerk, G. F. Callenbach, 1978 (24 cm., pp. 162) = De Prediking van het Oude Testament. ISBN 90 266 0718 0.

These two volumes by Professor van der Woude extend a series of which he is himself co-editor, and in which he has recently published a commentary on Micah. The practicing preacher for whose needs these volumes are designed is likely to find the manner of presentation very helpful. It selects and integrates much material, featuring what is central and significant while correlating every important facet of critical investigation into a single, ongoing, verse-by-verse discussion. Throughout, the discussion is responsive to current issues in the interpretation of these four books of the Minor Prophets. A preacher pressed for time will find all that he needs on the page before him; it is the scholar who is curious to inquire further who will find himself at a disadvantage, especially because so many details of peripheral importance have been crowded together in footnotes printed in minute type in the back of each book. This money-saving device is a special annoyance because the publishers have failed to provide adequate keying to the pages within the main text to which the footnotes pertain.

Professor van der Woude reveals himself as appreciatively critical and as cautiously innovative. On every issue he strikes a balance between unimaginative conservatism and adventurous conjecture. He resists the hypercriticism that reduces the literary content of a particular book to a jumble of disjointed fragments. Van der Woude does not deny the presence of secondary additions where plain evidence for them exists, but he is concerned to stress the probability — or at least the possibility — of originality in the main body of these four books. He protests: "Too generally, contemporary Old Testament study continues to make a form-critical unity contiguous with a given literary or kerygmatic unity" (*Zefanja*, p. 81). Hence it is altogether possible that the psalm of declarative praise found in Jonah 2 — normally to be recited in the Jerusalem liturgy — should have been adopted by the book's author as the vehicle for epitomizing his protagonist's spiritual stance at this particular spot in the story's development (*Jona*, pp. 29ff.). We are grateful for this reminder that forms may be borrowed from their original setting to artifical ones. Surely one of the most urgent challenges in contemporary biblical criticism is to work toward a sound theory of redaction criticism, one which will account for each formal element within a comprehensive process of literary development.

A regular feature of the series is a section called, "The Preaching of ...," drawing together the message of the major literary bloc that has just been analyzed. Professor van der Woude performs this particular responsibility in exemplary fashion, showing himself to be a stimulating preacher and an able theologian. It is truly a pity that so few preachers outside Holland are in a position to be stimulated and inspired by these admirable expositions. A negative note about them is that throughout the series these sections fail to provide an interpretation of the heuristic authority of the biblical pericope in its specific form. The message has been distilled and refined, like the essence of a precious flower processed to be passed forward to other hands for appropriate application in situations far removed from that of the original. But just as a flower's visual and olfactory appeal are destroyed in the process of refining it into medicine or perfume, the biblical word loses a great deal of its potency and appeal when its message is abstracted from the pristine form, situation, and impact. The set of moral principles and theological axioms that remain are a vague shadow of the once-overpowering spiritual encounter which the ancient text records. This unfortunate deficiency will begin to be overcome when commentaries find ways to confront the modern reader with more of the excitement, anxiety, tension, and relief that were once experienced, and may be experienced again, in obedient listening to the divine word.

Methodist Theological School in Ohio, Delaware, Ohio, February 1979 SIMON J. DE VRIES

* * *

Walter BEYERLIN, *Werden und Wesen des 107. Psalms*, Berlin, New York, de Gruyter, 1979 (24 cm., XII + 120 pp.) = Beiheft z. ZAW, No 153. ISBN 3 11 007755 8. DM 62.–.

B. presents us here with a most extensive and systematic study of a psalm which, even in the most recent commentaries, receives widely divergent interpretations relating to the problems of *Gattung*, literary unity, *Sitz im Leben* and, especially, the identification of the different groups of persons mentioned in vv. 4-32. Taking into account vocabulary, meter, stylistic features and contents, and, particularly, biblical parallels or *überlieferungsgeschichtliche Ortung*, B. arrives at a very personal description of the genesis and character of Psalm 107. It seems worthwile to summarize his views in some detail.

Between the 5th and the 3rd cent. B.C., the old cultic invitation to praise Yahweh of v. 1 (cf. Jer 33:11; 2 Chron 20:11; Ps 106:1; 136:1) became once again "traditionsbildend" (cf. W. Beyerlin, *Der Nervus Rerum in Psalm 106*, ZAW 86 (1974), p. 50-64). In a first stage, a complex of three stanzas, parallel in structure and content, originates (vv. 4-9; 10-16, and 17-22). These stanzas show a marked influence of Deutero-Isaiah and wisdom literature. Although each stanza contains the main element of a thanksgiving song, — an account of the distress experienced and of the subsequent deliverance by Yahweh, — the whole, as a development of the summons to praise in v. 1, has to be considered as a hymn. "Unser Strophen-Komplex ist Hymnus!" (p. 9; cf. F. Crüsemann, WMANT 32 (1969), p. 73). The enumeration of the different categories of people who shall praise Yahweh does not refer to historical events (the stay of Israel in the desert, the Babylonian exile), nor to different social groups (travelling merchants, prisoners, sick people). In parables, these stanzas evoke fundamental states of emergency. Complementarily, they describe "ein ganzes Spektrum allgemeinmenschlicher, individueller Nöte und Krisen und entsprechender Rettungserfahrungen" (p. 75). The whole triad of stanzas introduces the *tôdah*-sacrifices and songs (v. 22). The author belongs to the Levitic singers (2 Chron 20) who, in the second temple period, considered themselves the successors of the old prophets (1 Chron 25:1-6), and were closely connected to the wisdom milieu (1 Chron 6:16ff.; 15:16ff.) (p. 104f.).

In the fourth stanza (vv. 23-32), the sea has been added to the various domains where Yahweh is yielding deliverance. This maritime stanza, however, is not an expanded metaphor like the three former ones. The experiences of the seafarers are to be understood literally. In the description of the seafarers, no reference is made to their guilt or sin. Particularly stressed is the dominion of Yahweh over sea and waves. While repeating the invitation to praise (vv. 31-32), the appeal to sacrifice of v. 22 has been omitted. "The assembly of the elders" (cf. Sir 6:32ff.) has been added to the cultic "congregation of the people" as a second setting, "ein zweiter, zusätzlicher Verwendungstext" (p. 91). At the same time, the enlarged psalm (107:1.4-32), as a whole, is spiritualized and related to a milieu in which songs, but not sacrifices, are presented as *tôdah*. The author, who draws exclusively from the wisdom sources (cf. Prov 23:34; 30:18-19; 31:14; Sir 43:24f.), is probably also a Levitic singer, but of wisdom descent, "ein Sänger-Tradent sapientialer Couleur" (p. 106).

In a still later stage, the concluding part (vv. 33-43) has been added. It contains a summary and, at the same time, a re-interpretation of the four preceding stanzas. Yahweh does not only deliver from the desert, but also recreates it into fertile land. He does not only rule the whole of nature, but also the history of man. He is not only the God of Israel, but also of all mankind. Especially the first stanza undergoes a "historisierende Uminterpretation" by the addition of vv. 35-37. While vv. 36-39 evoke the recreating activity of Yahweh in the history of Israel, vv. 40-41 refer to his sovereign acting in the history of the peoples. Not only by its final remark in v. 43, but also in its entirety, the concluding part shows a didactic tendency, "eine paränetisch-didaktische Pointe" (p. 66). Its author also uses simultaneously Deutero-Isaiah and wisdom, particularly the enlarged book of Job. He composes texts consisting of almost literal quotations (compare v. 33a with Is 42:15b; 44:27 and 50:2b; compare v. 40 with Job 12:21a and 12:24b; compare v. 42b with Job 5:16b). He has to be located, therefore, "inmitten fast schriftgelehrt arbeitender Weiser" (p. 30).

Finally, as a secondary interpolation, vv. 2-3 have to be considered. Based on exilic and post-exilic prophecy, they deal with the return of the exiles from the four regions (cf. Is 43:1-7; 43:5; 49:12; 51:10f.; 62:10-12; 35:9b-10). The reference to those who actually came back implies a futuristic and even eschatological outlook (p. 68). Vv. 2-3 were probably inserted after the addition of the maritime stanza by a temple singer. "Ganz und gar nicht zu klären" is the precise chronological relation between vv. 2-3 and the concluding part of our psalm (p. 83).

After all, one can remain sceptical about such a detailed reconstruction of the genesis and growth of a psalm. B. himself varies greatly the degree of certainty of his statements. In any case, he has, in our view, demonstrated convincingly that Ps 107 as a whole is a very young psalm and that it shows impressive affinity with wisdom

literature in particular. This corresponds to other recent studies which make it clear that there is a wisdom dimension in the book of Psalms, and that it is not limited to a small group of so-called wisdom psalms. Rather it permeates the different categories of psalms and intensifies the effect of the psalm "in die Breite und Tiefe" (p. 112).

Leuven, October 1979 J. LUYTEN

* * *

Robert GORDIS, *The Book of Job. Commentary, New Translation and Special Studies*. New York City, The Jewish Theological Seminary, 1978 (24 cm., XXXIII, 602 Seiten) = Moreshet Series vol. II. Price: $ 25.00. ISBN 0 87334 003 5.

Der Kommentar von R. Gordis umfaßt außer einer „Introduction — on Writing a Commentary" (S. XVII-XXXIII) und dem Abschnitt über „Text, Translation and Commentary" (S. 1-499) den aus zweiundvierzig „Special Notes" zusammengestellten Teil „Studies in the Style, Structure and Contents of Job" (S. 501-581). Abkürzungsverzeichnisse (S. 583-591), eine sehr kurze Bibliographie (S. 593-600) und enttäuschende Indizes auf zwei Seiten (S. 601f.) stehen am Schluß des Werkes.

Der Verf. führt in der Einleitung aus, daß der neue Kommentar eine Ergänzung zu seinem Werk *The Book of God and Man — A Study of Job* (Chicago 1965) darstelle (S. XII). Er greift jedoch auch in der neuen Auslegung zentrale Fragen der Interpretation auf, mutet dem Leser aber die Mühe zu, die Behandlung derselben selbst ausfindig zu machen. Er versteht das Hiob-Buch als literarische Einheit, die ein einzelner Autor geschaffen habe und die dessen Genius offenbare (S. 577). Das Buch Hiob sieht er in Abhängigkeit von Deutero-Jesajah entstanden, so daß seine Datierung im letzten Viertel des fünften Jh.s v.Chr. anzusetzen sei. Diese Einheitstheorie kann er jedoch nur mit der Annahme aufrechterhalten, daß der Verf. eine Volksgeschichte über Hiob als Rahmen für die von ihm geschaffenen Dialoge mit den drei Freunden benutzt habe.

Einige Zeit nach Vollendung des Werkes habe der Verf. aufgrund tieferer Einsicht in die Rolle des Leidens Elihu als neuen Gesprächspartner eingeführt. In der Textüberlieferung seien zu einem frühen Zeitpunkt in der Mitte eine schwerwiegende Umordnung und ein Textverlust eingetreten. Die Restteile des „Third Cycle" (Kap. 22-28, siehe S. VI) seien von Schriftgelehrten neu zusammengestellt und um ein früheres Gedicht (Kap. 28) des Hiob-Dichters oder eines Mitgliedes seiner Schule erweitert worden (S. 581). So gelangt R. Gordis zum Schluß, daß das Hiob-Buch eine großartig strukturierte Einheit aufweise, die das Werk eines einzigen, überragenden Genius sei (S. 581).

Die aus Einführung, englischer Übersetzung, hebr. Text und philologischen Bemerkungen bestehenden Teile des Kommentars (siehe z.B. S. 85-94, zu Hi 8) bieten eine gute Einführung in die inhaltliche Problematik und die philologischen Einzelfragen, die mit besonderer Ausführlichkeit vorgestellt werden. In diesen Erklärungen zur Sprache des Hiob-Buches liegt die mühevolle jahrelange Arbeit verborgen, die der Verf. in sein Werk investiert hat. Trotz aller Bestrebungen, den Text ohne vorgefaßte Meinung zu interpretieren, vermag er sich doch nicht den Auswirkungen seiner Vorurteile über die Einheit des Buches zu entziehen. Seine Analyse von Hi 40,3-42,6 zeigt z.B. gut, daß auch die Voraussetzung des Verf., daß das Hiob-Buch in seiner Form eine Tatsache (datum), und nicht eine Hypothese sei (S. 580), nur den Wert eines Vorurteils hat. Denn ungeachtet der Frage, welche Stellung der Abschnitt im Hiob-Buch einnimmt[1]), dürfte anzunehmen sein, daß in die Antwort Hiobs (40,3-4 und 42,1-6) eine Ausführung Jahwes über die Ungeheuer Behemot und Leviathan (40,6-41,26) eingeschoben wurde, die ihrerseits aus höchst verschiedenen Traditionsstücken zusammengesetzt ist[2]). Der Einheitstheorie fällt in diesem Zusammenhang auch Leviathan, der ein Krokodil sein soll (S. 480 und 567-569), zum Opfer. Denn entgegen der begründeten Annahme, daß Leviathan in Hi 40,25-41,26 das mythologische Wesen ist, das auch in den ug. Texten bezeugt ist, nimmt er an, daß es sich nur um das sich in der Natur bewegende Krokodil (S. 569-572) handle. Auch in dem disharmonischen und mindestens aus drei ursprünglich verschiedenen Liedern bestehenden Kap. 24 gelingt es dem Verf., einen glatten und einheitlichen Text zu finden, den er dem Autor des Hiobbuches und dessen „alchemy of his genius" (S. 532) zuschreibt. Die These des Verf., daß das Hiobbuch als Werk eines Autors anzusehen sei (S. 577), unterliegt deshalb schwersten Bedenken. Seine Rede vom Genius des Verf. verdeckt nur den wesentlichen Aspekt althebräischer und jüdischer literarischer Tradition, die in der interpretierenden Weitergabe von Texten eine unumgängliche Aufgabe sah. Im Horizont der Hiob-Deutung versucht R. Gordis nur, die Differenzen und Wachstumsringe im Text auf den Genius eines einzigen Dichters zurückzuführen. Er kreierte so eine romantische Hypothese, die sowohl der Tradition als auch der literarkritischen Betrachtungsweise Rechnung zu tragen versucht.

Der Verf. legt auf die ausführliche Besprechung der philologischen Fragen großes Gewicht. Wertvolle Bemerkungen wechseln in diesem Teil des Kommentars mit weniger begründeten Darlegungen. So verwendet er z.B. den treffenden Terminus „genetic fallacy" (S. 13f.) zur Kennzeichnung des irrtümlichen Versuchs, die *bnj 'lhjm* „Engel" von Ps 29,1 und Hi 1,6 mit den ug. *bn 'lm* zu identifizieren, unterläßt es aber z.B., zur Deutung von *bṣr* „Gold" in Hi 22,24 (S. 249f.) ug. *bẓr* (KTU 1.14 I 34) heranzuziehen oder zu *šlḥ* (S. 375) auf ug. *šlḥ* zu verweisen bzw. die hierzu bestehende Literatur voll anzugeben.

In vielen Fällen wird sich der philologisch gebildete Leser ein Eingehen auf die neueren Auseinandersetzungen über das Verhältnis des Hiob-Textes zu ug. Texten und die hierzu vorhandene Literatur wünschen. Gegenüber der dritten Auflage des Hiobkommentars von M.H. Pope stellt das Werk von R. Gordis in dieser Hinsicht im englischen Sprachbereich sogar einen Rückschritt dar.

Der neue Kommentar von R. Gordis kann somit trotz aller seiner Vorzüge nicht ohne Einschränkungen begrüßt werden.

Münster, Juni 1979 O. LORETZ

[1]) Siehe z.B. H.-P. Müller, *Das Hiobproblem*, Darmstadt 1978, S. 36-48.

[2]) H.P. Preuß, Jahwes Antwort an Hiob und die sogenannte Hiobliteratur des alten Vorderen Orients, in: *Beiträge zur Alttestamentlichen Theologie. Festschrift für Walther Zimmerli zum 70. Geburtstag*. Hrsg. von H. Donner, R. Hanhart und R. Smend, Göttingen 1977, S. 336-339.

ARAMEES

Joseph A. FITZMYER, S.J. and Daniel J. HARRINGTON, S.J., *A Manual of Palestinian Aramaic Texts (Second Century B.C. — Second Century A.D.)*. Rome, Biblical Institute Press 1978 (XIX + 373 S.) = Biblica et Orientalia 34. Preis US $ 24.50; Lit. 22000.

Wie der Titel sagt, handelt es sich bei diesem Buch um den Versuch, alle einschlägigen aramäischen Texte, welche in palästinensischem Aramäisch abgefasst sind und zum grössern Teil zu der „intertestamentarischen" Literatur gerechnet werden, möglichst vollständig vorzulegen. Insgesamt finden sich in dieser Arbeit 206 Texte, Fragmente und Inschriften, viele aus den Höhlen des Toten Meeres (Qumran, Murabba'at, Masada usw.) und aus der Nähe Jerusalems, aber auch aus anderen palästinensischen Orten. Man hat sogar die aus der rabbinischen Literatur schon bekannte *Megillat Ta'anit* aufgenommen, die sogenannte „Fastenrolle», welche sich schon in den bekannten Dialektproben Dalmans findet. Die Arbeit ist so disponiert, dass man, neben Vorwort und einem Abkürzungsverzeichnis, zuerst 150 oft recht fragmentarische Texte findet mit-auf der anderen Seite-einer möglichst buchstäblichen Übersetzung (S. 1-187) und sodann eine knappe Textbeschreibung mit jeweils bibliographischen Angaben (S. 191-250). Ein Appendix mit 56 späteren synagogalen und anderen Inschriften bringt die Gesamtzahl der Texte und Inschriften auf 206 (S. 252-303). Ein Glossar zu den soeben genannten Texten und Inschriften (S. 307-355), einige Indices und eine nützliche Tabelle, die die Texte dieser Ausgabe mit denen anderer Sammlungen vergleicht, schliessen das Buch ab.

Wie die Verfasser in ihrem Vorwort schon sagen, ist es nicht leicht, in allen Fällen die aramäische Eigenart der Fragmente festzustellen. Öfter handelt es sich nur um Namen auf Ossuarien u.ä., z.B. Nr. 72 und viele folgende Inschriften. Solche Personennamen sind natürlich nur Indizien eines Aramäisierungsprozesses in Palästina, bedeuten nicht, dass die Person auch tatsächlich zu Lebzeiten Aramäisch gesprochen hat. Überdies weiss man nicht genau, wie die Grenzen zwischen Hebräisch und Aramäisch bei „dem einfachen Mann von der Strasse" verliefen. Wer etwas vertraut ist mit der rabbinischen Literatur, weiss, wie leicht beide Sprachen wechseln konnten.

Trotz dieses Problems und anderer Fragen darf man dieses Buch freudig begrüssen, bringt es doch eine nähere Begründung für den Gebrauch der aramäischen Sprache in den Jahrhunderten vor und nach Anfang unserer Zeitenwende in Palästina. Auf diese Weise kann man diesem Buch z.B. Bedeutung beimessen hinsichtlich der alten Fragen, die sich auf die „Muttersprache Jesu" beziehen. Jetzt hat man gleichsam ein Textbuch zur Verfügung, in dem Texte aus verschiedenen, oft nicht leicht zugänglichen Veröffentlichungen zusammengetragen und klar dargestellt sind. Freilich gibt es von einigen wichtigen Texten dieser Ausgabe auch schon leicht zugängliche Ausgaben für Studenten usw., etwa in der „Semitic Study Series" (New Series n° IV) von B. Jongeling, C.J. Labuschagne und A.S. van der Woude, *Aramaic Texts from Qumran* (Leiden 1976), aber dieses Buch verfolgt einen anderen Zweck.

Nach Ansicht Fitzmyers handelt es sich in all den Texten und Inschriften dieses Buches um „Mittelaramäisches", eine Entwicklung aus dem „Reichsaramäischen", welches anfing, sich im 2. Jahrhundert v. Chr. zu verschiedenen Dialekten zu gestalten. Das Anliegen der Herausgeber dieser Texte ist darauf gerichtet, die Texte in einer chronologischen Reihenfolge darzustellen. Aber dies bereitet ihnen selbstverständlich erhebliche Schwierigkeiten, weil viele Texte und Inschriften einfach nicht zu datieren sind oder einer Zeitangabe ermangeln. Auch war es nicht die Absicht der Herausgeber, dem Leser einen textkritisch gesicherten Text zu übergeben, sondern nur einen Durchschnitt von „the current state of study of the text and to present a reading of it that will contribute to an knowledge of the Aramaic of this period as a whole" (S. XIII). Es ist in diesem Zusammenhang nicht unangebracht, „serious students" zu empfehlen, die Lesungen der Texte mit den *editiones principes* usw. zu vergleichen. Hierzu können die ausführlichen bibliographischen Anmerkungen als Fingerzeig dienen. Auch weiterhin ist der Text dieser Ausgabe keine genaue Wiedergabe der Originale. Es werden z.B. Infra- und Supraschrift der Urtexte nicht beachtet.

Die Herausgeber legen begreiflichen Wert auf das ausführliche Glossar in diesem Buch. Begreiflich, weil dem Buch eine grammatische Analyse der aramäischen Sprache fehlt, und diese lexikographische Arbeit neben der der Übersetzung die einzige ist, die in diese Teilsprache einführen kann. Hoffentlich wird eine Grammatik der Sprache dieses Zeitabschnitts bald erarbeitet. Aber was ist genau „palästinensiches Aramäisch"? „More or less the rationale behind the collection" ist, dass „this collection has been discovered in or near Palestine" (S. XIII). An sich ist diese Behauptung anfechtbar, weil Fundort und Sprache nicht logischerweise zusammengehören. Diese Behauptung wird nicht unterbaut durch die Vermutung, dass die Texte nicht in Palästina aufgefunden worden wären, wenn nicht einer sie gelesen, geschrieben oder gebraucht hätte. Die Verfasser hätten andere Voraussetzungen für ihre Ansicht anführen sollen. Trotzdem ist ihre Meinung begreiflich und gewissermassen arbeitsfähig. Es handelt sich ja um Texte in einer aramäischen Sprache, die *in Palästina* aufgefunden wurden. Der Titel des Buches wäre somit vielleicht besser zu lesen: *A Manual of Aramaic Texts from Palestine*, zumal die Verfasser selbst zugeben, dass es sehr fragwürdig ist, „whether the distinction between eastern and western Aramaic is valid at this period" (a.a.O.). Aus den Untersuchungen von Gelehrten wie Rosenthal, Kutscher u.a. ist klar geworden, dass weder geographische noch zeitliche Linien zur Abgrenzung der aramäischen Sprache zu ziehen sind, durch welche die verschiedenen Formen der lokalen Dialekte deutlich festgelegt werden können. Es gibt nicht nur literarisches Aramäisch gemischten und besonderen Charakters, wie z.B. die Targume oder das Aramäisch des palästinensischen Talmuds, welche freilich aus späterer Zeit stammen, sondern auch einige deutliche dialektische Formen des Aramäischen in Palästina selbst, von denen das Samaritanische wohl bekannt ist. Das Corpus der Texte in dieser Ausgabe ist zu verschieden und zu gering, um weitgehende Schlussfolgerungen zu ziehen. Neben grösseren, literarischen Werken, wie dem Jobtargum und dem Genesis-Apokryphon, finden sich, wie oben schon gesagt, viele kleine Grab- und andere Inschriften neben sehr fragmentarischen Texten geringen literarischen Werts. Dennoch kann man dieses Textbuch zu weiteren Studien benutzen, obwohl es zu bedauern bleibt, dass den Texten

kein textkritischer Apparat und eine nur geringe Verantwortung der Emendationen und rekonstruierten Textausfüllungen beigegeben sind.

Ohne auf Einzelheiten einzugehen, möchte ich doch fragen, ob es unbedingt nötig war, das Glossar der „Haupttexte" und das des „Appendix" zu trennen, weil ohne diese Trennung die Unterschiede beider Kategorien bequem aufgeführt werden können und man schneller einen Überblick über die verwendeten Lexeme gewinnt?

Badhoevedorp, September 1979 M. J. MULDER

JUDAICA

Jörg-Dieter GAUGER, *Beiträge zur jüdischen Apologetik*. Untersuchungen zur Authentizität von Urkunden bei Flavius Josephus und im I. Makkabäerbuch. Köln-Bonn, Peter Hanstein Verlag, 1977 (25 cm., XVI + 361 S.) = Bonner Biblische Beiträge 49. ISBN 3 7756 1048 0.

Der Haupttitel des Buchs scheint auf den ersten Blick irreführend, da den grössten Raum darin die Untersuchung literarisch überlieferter Schriftstücke auf ihren historischen Wert einnimmt. In Teil A (3-151) wird der Zeuxisbrief in Josephus, A.J. XII,148-153, behandelt, worin Antiochus III. die Umsiedlung babylonischer Juden als Militärkolonisten nach Phrygien und Lydien zur Unterdrückung eines Aufstandes anordnet. Teil B (153-328) befasst sich mit den Urkunden in I Makk und A.J., die sich auf die Bundesschlüsse des Judas Makkabäus und seiner Brüder mit den Römern beziehen. Aber über diese Schriftstücke will der Vf. letztlich in das Denken der jüdischen Apologetik eindringen, was sich in den Zielkapiteln beider Teile zeigt. In Teil A führt Kap. 8 (149-151) aus, dass das als Fälschung erwiesene Schreiben an Zeuxis historisch gesehen ein Stück jüdischer Loyalitätspropaganda ist (150). Es will zeigen, dass aus der jüdischen Frömmigkeit als notwendige Frucht die Loyalität zum griechischen Herrscher erwächst. Vf. stellt einen breiten Strom derartiger Äusserungen schon im Judentum des 2. Jh. v.Chr. fest und betrachtet sie als Schutzbehauptung gegenüber dem verbreiteten Vorwurf der Illoyalität der Juden auf Grund ihrer exklusiven Religionsform (76f.). Der Zeuxisbrief sei die Antwort auf derartige Vorwürfe im kleinasiatischen Raum. Sein Ziel sei handfeste politische Wirkung auf die öffentliche Meinung. Darum sei er erst nach 88 v.Chr. anzusetzen, weil danach erst die politischen Vorwürfe einsetzen.

Historisch komplizierter ist die Untersuchung der Römerdokumente in I Makk, deren apologetische Bedeutung in Kap. 11 von Teil B (311-320) zur Sprache kommt. Die nach G. ursprünglichen Römerstücke im Buch (I Makk 12,1-3, 14,16-20.24.20, 15,13.14) lassen G. zwei Gesandtschaftsreisen nach Rom vermuten, je eine unter Jonathan und Simon, von denen die zweite erfolgreich gewesen sein müsse. Doch lasse sich die ursprüngliche Überlieferung wegen ihrer Verworrenheit nicht zu einem klaren Bild zusammenfassen (179-183). Das grosse Römerkapitel über das Bündnis des Judas, Kap. 8, und 15,15ff. (Überbringung des goldenen Schilds nach Rom, Anerkennung der hasmonäischen Macht durch den Senat) seien Einschübe. Doch habe eine Gesandtschaft des Judas (so Kap. 8) tatsächlich i.J. 161 v.Chr. in Rom um die Gewährung der Freundschaft nachgesucht, jedoch ohne Erfolg. Der Autor von I Makk 8 wolle mit einer Kompilation späterer Urkundenfragmente belegen, dass die Römer schon zu Judas' Zeiten aktiv für die Juden eingetreten seien (313); damit propagiere er die Unüberwindlichkeit Roms und seine Bündnistreue (Teil B, Kap 11, 311-320). Die gleiche Funktion habe das Lucius-Schreiben (I Makk 15,15ff) — eine gefälschte Imitation des Senatusconsultum in AJ XIV,145ff. — mit seiner Adressatenliste (15,22f), I Makk 14,16ff (Trauer über Jonathans Tod und Initiative der Römer zur Erneuerung der Freundschaft). Alle diese Stücke bilden nach G. zusammen einen nachträglichen Einsatz aus der Zeit nach 63 v.Chr., in der die Brüder Hyrkan II. und Aristobul um König- und Hohepriesterschaft stritten. Er könnte von einem Anhänger Hyrkans stammen, aber auch von den 200 Vertretern der Priesterschaft, die von Pompejus die Abschaffung der Monarchie forderten.

Die literarische Hypothese — in vielfädigem Wechselspiel zwischen Texten, Vergleichsliteratur, Urkunden und Geschichtsereignissen entwickelt — ist eindrucksvoll und glaubwürdig, so weit Hypothesen das sein können. Die vielerlei Beziehungen geben ihr allerdings eine so komplexe Grundlage, dass die Gefahr schwacher Glieder in der Beweiskette — und sei es auch nur die Schwäche zu vieler Zwischenglieder — das kunstvolle Gebäude gefährdet. Grundsätzlich wäre zu fragen, ob die Annahme einer jeweils individuellen politischen Situation nicht etwas überzogen ist. Die Einordnung des Zeuxisbrief steht historisch auf schwachen Füssen, und die überzeugendere Verbindung der Römerredaktion mit den Auseinandersetzungen von 63 v.Chr. lässt doch immerhin die Möglichkeit offen, dass Judas schon früher ein weltpolitisches Ausmass zugeschrieben werden sollte, das über das Niveau eines Scheichs, der Überfälle organisierte und (vielleicht) die Hohepriesterschaft anstrebte, weit hinausging.

Am stärksten beeindruckt mich die differenzierende Methode der historischen Wahrheitsfindung. Ich finde das Buch ein wissenschaftlichgeschichtliches Dokument für die Erforschung des antiken Judentums, vor allem, wenn man das letztlich für unsere Zeit äusserst primitive Instrumentarium vergleicht, mit dem Bickermann seine heute noch anerkannten Echtheitsbeweise für jüdische Urkunden ausführt, ganz zu schweigen von Schalits — einfach erzählender — Beweisführung für die Echtheit des Zeuxisbriefes. Fortan wird man nicht mehr sagen können: N.N. hat die Echtheit von Dokument X. erwiesen.

Auf einige Einzelheiten möchte ich noch eingehen. Der beiläufige Hinweis (23ff) auf den durch Bickermann 1935 (Jetzt; „Der seleukidische Freiheitsbrief für Jerusalem", A. Schalit. Zur Josephus-Forschung. Darmstadt 1973 (WdF 84), 205-240) für echt erklärten Erlass Antiochus' III. in AJ XII,145ff ist äusserst wertvoll, da auf diesem Dokument gewagte Geschichtskonstruktionen errichtet werden. G. schränkt seine Authentizität aus rein formalen Gründen ein. Misstrauisch muss es auch machen, dass das Dokument innerhalb einer Sammlung von Beweisstücken steht, mit denen die Privilegierung der Juden von alterher, besonders aber in der Römerzeit belegt wird. Dann wäre die Intention der von G. angenommenen Bearbeitung der Urkunde doch vielleicht nicht nur die Hervorhebung der" σπουδή und φιλοτιμία der Juden schlechthin" (25), sondern der Beweis für die uralte Anerkennung ihrer Privilegien. — Die gutgemeinte und bescheidene Bemerkung auf S. 149, dass die Umsiedlung durch die Fälschung des Zeuxisbriefs „sogar wahrscheinlich" würde, finde ich ziemlich übertrieben. Viel näher liegt doch, dass das Schreiben das Ansehen der jüdischen Gemeinden in Kleinasien auch gegenüber der Einwohnerschaft festigen wollte, ohne dass damit eine „historische Grundlage" dieses Ansehens wahrscheinlich gemacht werden könnte. — Schliesslich muss ich gestehen, was G. wohl begreift, dass ich an die erfolglose Gesandtschaft des Judas i.J. 161 v.Chr. nicht recht glauben kann. Justins Epitome XXXVI 1,8 kann man auch anders verstehen (*petere* kann auch „etwas erlangen" heissen), II Makk 4,11 kann von I Makk abhängig sein. Es bleibt nur das Fannius-Schreiben in AJ XIV, 233, das inhaltlich nichts aussagt. Entscheidend scheint mir doch, dass Judas damals das jüdische Volk nicht offiziell vertreten konnte und dass er überhaupt erst die Oberhand im jüdischen Volk, vielleicht das Hohepriestertum, gewinnen musste. Dafür war eine Römerfreundschaft wenig nützlich. Seine Brüder haben das Ziel ja gerade durch die Seleukiden erreicht. Wenn das Fannius-Schreiben sich tatsächlich auf den Konsul des Jahrs 161 v.Chr. bezieht und wenn Eupolemos tatsächlich in Rom gewesen ist, dann doch wohl in einem andern Auftrag, als dem des Judas, etwa des Hohenpriesters, und zu anderen Zwecken, die wir nicht kennen. Es wäre dann so, dass die Dynastielegende ihrem Familienheros Verdienste zugeschrieben hätte, die eigentlich Tätigkeiten der gehassten Vorgänger sind. Wir haben dafür ein Beispiel in II Makk 11, wo in Vers 15 Judas das Entgegenkommen Antiochus' V. Eupator erreicht haben soll, das laut beigefügter Urkunde (II Makk 11, 29.32) der vielgehasste Hohepriester Menelaus vermittelt hat.

Leiden, 1. Oktober 1979 J. C. H. LEBRAM

* * *

Jacob I. DIENSTAG (Hrsg.), *Studies in Maimonides and St. Thomas Aquinas*, Selected with an Introduction and Bibliography. New York, Ktav Publishing House, 1975 (8vo, LIX + 350 Seiten) = Bibliotheca Maimonidica 1. Preis: Leinen $ 25.00. ISBN 0 87068 249 0.

Kaum ein jüdischer Denker hat auch außerhalb des Judentums eine ähnlich starke geistesgeschichtliche Bedeutung erlangt wie Moses Maimonides (1135-1204). „Sein Einfluß greift über den Kreis des Judentums hinaus; die Begründer des christlichen Aristotelismus, Albertus Magnus und Thomas von Aquino, finden bei ihm den Weg zum Aufbau eines theistischen Aristotelismus vorgezeichnet, und bis tief in die ersten Jahrhunderte der Neuzeit hinein läßt sich seine Wirkung auf die christliche Philosophie verfolgen» (Julius Guttmann, 1933). Nächst den beiden genannten Scholastikern wären etwa noch die Namen Nikolaus von Kues, Meister Eckehart und Leibniz anzuführen.

Als im 12. und 13. Jahrhundert die abendländische Rezeption des Aristoteles erfolgte, lernten die christlichen Scholastiker nicht nur die Werke des Stagiriten selbst, sondern auch diejenigen der islamischen und jüdischen Aristotelesinterpreten kennen. Insbesondere Maimonides gelangte über die lateinische Übersetzung seines Hauptwerkes (môrae nebûchîm, deutsch etwa „Führer der Schwankenden", veröffentlicht 1190) zu weitreichendem Einfluß; der Aristotelismus des Thomas von Aquin (1225-1274) ist ohne Maimonides nicht denkbar.

So ist es sinnvoll und höchst verdienstlich, daß der bekannte Maimonidesforscher Jacob I. Dienstag den ersten Band der *Bibliotheca Maimonidica* (Text, Studies and Translations in Maimonidean Thought and Scholarship) das Verhältnis von Maimonides und Thomas behandeln läßt. Der vorliegende, dem Andenken an Harry A. Wolfson (1887-1974) gewidmete Sammelband vereinigt die reprographischen Nachdrucke von 20 wichtigen Aufsätzen zum Thema Maimonides und Thomas. Der Herausgeber hat nicht nur eine eigene Abhandlung beigesteuert, sondern auch einen einleitenden, alphabetischen Überblick über die nichtjüdischen Vorgänger des Maimonides (S. XIII-LIX), eine kommentierte Bibliographie von 82 Titeln zum Verhältnis des Thomas zur Philosophie des Maimonides (S. 334-345) und biographisch-bibliographische Angaben zu den Autoren des Bandes (S. 346-350).

Bei den 20 Nachdrucken handelt es sich im einzelnen um die Untersuchungen von Harry Austryn Wolfson über „St. Thomas über die Eigenschaften Gottes" (engl., 1959), von Harry Blumberg über „Das Problem der Unsterblichkeit bei Avicenna, Maimonides und St. Thomas von Aquin" (engl., 1965), von Isaac Husik über „Eine anonyme mittelalterliche christliche Kritik an Maimonides" (engl., 1911), von Seymour Feldman über „Eine scholastische Mißdeutung der Lehre des Maimonides über die Eigenschaften Gottes" (engl., 1968), von Marvin Fox über „Maimonides und Thomas zum Naturrecht" (engl., 1972), von Majid Fakhry über „Die »Antinomie« der Ewigkeit der Welt bei Averroes, Maimonides und Thomas von Aquin" (engl., 1953), von Louis Israel Newman über „Jüdische Elemente in der christlichen Philosophie" (engl., 1926), von Hans Liebeschütz über „Judentum und Judenheit in der Soziallehre des Thomas von Aquin" (engl., 1962), von Ferdinand Brüngel über den „Agnostizismus des Maimonides und die Scholastik" (engl., 1972), von Charles und Dorothea Singer über „Jüdische Elemente in der Scholastik des 13. Jahrhunderts" (engl., 1927), von Zevi Diesendruck über „Maimonides und Thomas von Aquin" (engl., 1938), von Jacob I. Dienstag über „St. Thomas von Aquin in der Maimonidesforschung" (engl., 1974), von Manuel Joel über den „Einfluß der jüdischen Philosophie auf die christliche Scholastik" (deutsch, 1876), von Jacob Guttmann über „Thomas von Aquin" (deutsch, 1908), von Clemens Baeumker über „Die Philosophie der europäischen Völker im Mittelalter" (deutsch, 1927), von Hans Liebeschütz über „Eine Polemik des Thomas von Aquino gegen Maimonides" (deutsch, 1936), von Koloman Harasta über „Die Bedeutung Maimuns für Thomas von Aquin" (deutsch, 1955), von Étienne Gilson über „Maimonides und die Philosophie des Exodus" (franz., 1951), von Pierre Duhem über „St. Thomas von Aquin" (franz., 1917) und von P. Synave über „Die Offenbarung der natürlichen göttlichen Wahrheiten nach St. Thomas von Aquin" (franz., 1930).

Bei der von Jacob I. Dienstag gewählten Form des reprographischen Nachdrucks blieb begreiflicherweise nicht nur die typographische Gestalt, sondern auch die Sprache des Originals erhalten; 12 Beiträge sind in englischer, 5 in deutscher, 3 in französischer Sprache geschrieben. Der älteste Aufsatz stammt von 1876, der jüngste von 1974. Instruktiver als etwa eine Geschichte der Erforschung des Themas Maimonides — Thomas von Aquin beleuchtet der vorliegende Sammelband die wissenschaftlichen Bemühungen der letzten 100 Jahre um ein entscheidendes Kapitel jüdisch-christlicher Geistesgeschichte: um die Übernahme eines jüdisch-theistischen Aristotelismus durch die Kirchenlehrer der Scholastik.

Mainz, Oktober 1979 OTTO BÖCHER

ASIA CENTRALIS

L. FEKETE, *Einführung in die persische Paläographie*, 101 persische Dokumente., ed. by G. Hazai. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1977 (25 cm., 594 pp. + 242 plates). Price: $ 65,–. ISBN 963 05 0123 6.

The present work, edited from the *Nachlass* of the Hungarian scholar Prof. Dr. L. Fekete, contains facsimiles of 101 medieval documents written in Persian (and one in Turkish), with a transliteration in Arabic printed script and a translation, which was completed after the author's death by M. Lorenz. The material is preceded by an Introduction by the author, dealing with various matters of palaeographic and epistolographic interest — and followed by a bibliography, indexes of location and signature of the originals, dates, position of the seals, and Qoranic quotations, as well as registers of personal and geographical names.

The book is intended to introduce the reader to various forms of medieval handwriting and, at the same time, to offer a collection of historical documents, most of which were hitherto unpublished. The editor states (p. 12) that the author intended to give the work the character of a handbook.

The dates of the documents range from 1396 to 1701/1702 A.D.; one third of the material belongs to the period of pre-Safavid dynasties, such as the Timurids, the Ottomans and, particularly, the Āq-Qoyūnlū. The remaining two thirds consist mostly of letters and edicts from the Safavid court. The transliteration of each document is preceded by a few lines stating sender, addressee, date and content of the document and location of the original, with additional notes on any special characteristics of the manuscript, the personalities concerned and the historical context in which it was written.

The documents themselves throw an interesting light on political and personal relations between the rulers of Central Asia at the time, and on Safavid commercial relations with Europe. They should be valuable to historians, particularly of the Āq-Qoyūnlū and Safavid periods. The fact that, in a number of cases, several documents deal with the same event or topic enhances the historical interest of the book. The accompanying notes, too, are thorough and informative. In documents of this kind, where actual meaning is often couched in long and convoluted stylized phrases, a short survey of the content is especially welcome.

The writing of many of the documents is extremely difficult to read, and Iranists owe a debt of gratitude to the late Prof. Fekete for analysing and transliterating them with such expertise and accuracy. Although in a few cases the writing of the facsimiles is too small or too blurred to be legible to anyone but an expert, the presentation of a variety of styles of writing together with a transliteration will probably prove an effective aid to those who wish to train themselves in the reading of medieval Persian manuscripts.

The *Einleitung* is less satisfactory. Its subject-matter is epistolographic rather than palaeographic in character, and it lacks the systematic presentation required in a handbook. The bulk of the chapter consists of a survey of the different types of documents, an analysis of their inner form, and a discussion of the conventions, set-phrases, epithets etc., employed. Of the 61 pages, only three (pp. 21-23) discuss the peculiarities of medieval handwriting, and four (pp. 29-31 and 40) describe the form and characteristics of emblems (*ṭughrā*). In the former section, the use of the *maddah*, the forms of *ṭā*, *mīm*, *kāf*, *hā* and *yā*, and some common ligatures are discussed, and a few examples are given, regrettably without reference to instances found in the documents themselves.

The statement on p. 22: "Vor dem Schaft des inneren *kāf* (...) kann eine Schlingenform stehen; die Schlinge kann den Schaft auch ersetzen", — implying that the stem of the *kāf* can be represented by a loop and an upright stroke at the same time — which is not supported by the examples in the text, is improbable and may possibly be due to a mistranslation of the original Hungarian.

The least one may expect of an introduction to palaeography is surely a full discussion of the uncommon forms of individual letters and some remarks on the different styles of writing. It would seem therefore that, in the title of this book, a term like 'epistolography' would have been more appropriate and have done more justice to the rich variety of material presented in the introduction and in the book generally.

A serious obstacle for those who wish to use the work as a manual is the way in which the introduction is edited. In his preface (p. 12), the editor says that limitations were set on his task by his concern not to impair the integrity and originality of Fekete's work in any way. It seems that a natural inclination to make as few alterations as possible in the text as he found it has led him to disregard other considerations, such as clarity and easy accessibility of the material. Thus it seems questionable whether such scruples justify including in the published text notes that were apparently meant for the author's personal use (p. 21: "Bemerkungen über Revisionen..."). A passage which has all the characteristics of a preface (pp. 15-20) ought to have been presented as such, not lumped together with the introduction proper, even if this were not expicitly indicated in the manuscript as it stood at the author's death.

In fact, none of the means available to an editor for making a text more easily readable seem to have been employed here. Some sections have no headings or sub-headings; when these are given at all, they are written cursively on the first line of the passage, which — in a text full of Persian words similarly printed — is sometimes confusing and seldom helpful. Different sections of the text are generally divided by a small blank space, an expedient which, again, is put to so many uses here that it scarcely adds to clarity. Curiously, an asterisk and a larger space are used twice as a division-mark in places where no great need for any division seems to exist (pp. 26, 44), suggesting that a paragraph dealing with another aspect of the subject previously treated, is in fact the beginning of a wholly new topic. Elsewhere, the transition to a different subject is not marked at all (pp. 23, 60).

The resulting lack of clarity is made more serious by the absence of a register of technical terms, surely a more obvious necessity for a book of this kind than an index of Qoranic quotations. Even in the notes accompanying the documents, no precise references are given, e.g. p. 357, n. 1: "Zum Urkundentyp *vāğibu'l-'arż*, s. Einleitung, passim". The only way to make use of the introduction is therefore to work through the full 61 pages, an inefficient procedure which is the more irritating because it could so easily have been remedied.

Inevitably, in a book of this length, there are also some minor imperfections. In the drawing of the second emblem on p. 29, the words *al-ḥukm li-'llāh* are missing. Plate 174 is upside-down. There are some misprints, e.g. *'bnj'nb* for *'ynj'nb* (Doc. 84, l. (4)); *j'd* for *b'd* (p. 324, n. 2). Contrary to the remark on p. 24, the *maddah* of the original is not represented in transliteration by *alif* in the word *slṭyn* (Doc. 27, l. (1), p. 224). The transliteration of *j* and *b*, where these stand for *č*, *p*, seems rather arbitrary (Doc. 43, l. (7): Ms. *jn'n*; translit. *jn'n*; note: "recte *čn'n*". Doc. 35, l. (6): Ms. *prv'njh*; translit. *prv'nčh*, no note; ibid. l. (7): Ms. *jwn* (for *čūn*); translit. *jwn*, no note). None of these, however constitute serious impediments to the understanding of the text.

In spite of the shortcomings noted above, for most of which the author cannot be held responsible, the book is a valuable contribution to Iranian studies and reflects the gifts and dedication of the late Professor Fekete.

Utrecht, September 1979 G. KREYENBROEK

* * *

Wilhelm EILERS (Hrsg.), unter Mitarbeit von Ulrich SCHAPKA. *Die Mundart von Chunsar*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1976 (xv + 396 pp.). ISBN 3 515 02351 8. DM 176.–.

As mentioned in the preface, the dialect of Khonsar is spoken in the area consisting of a number of villages situated along the river Khonsar and extending as far as its spring. The valley of Khonsar is situated rather high and is linguistically isolated. Only in the north, where the valley opens, there are directly adjoining dialects (e.g. the dialect of Aštiyān). Thus the dialect of Khonsar is a rest of the old farmers' speech of the Mede North-West Iran as is evident especially in phonetics and vocabulary (shibboleth words).

The texts were written in 1940-1941 and re-examined in 1974. As the pronunciation and accent vary from village to village but also from one speaker to another, the author did not additionally modify or smoothen the text so that there appear certain inconsequences which go partly to the debit of the informant, partly to the debit of the dictation.

The first chapter contains information about the dialect of Khonsar, and describes the territory in which the dialect is spoken, the characteristics of the inhabitants of the area and the personality of the informant.

The second, extensive, chapter deals with the grammar of the dialect of Khonsar. The author again points out the inconsistencies in the transcription of the texts. He did not change it as it demonstrates the vacillation of the pronunciation or a diverse way of hearing respectively. A word sounds quite differently in a sentence context than when it is independent and even then it sounds differently according to the way of delivery. For example, the ever changing accent of words in the sentence, the neighbourhood of media and tenuis, especially at the end of syllables, reduplication of consonants between vowels (*s* and *ss* etc.) to which Khonsar tends, and varying vowel timbre (*i/e*, *e/ä*). The transcription is not purely phonetic, it is rather a kind of dialectorthography which makes reading easier and at the same time reflects grammatical conditions.

In the part dealing with phonetics the author gives the following inventory of the sounds:

a) long vowels: *ā ē ī ō (ȫ) ū (ǖ)*
b) short vowels: *a ä e i ə o (ö) u (ü)*
c) semivowels: *y*, *w*
d) diphthongs: *ō̯ᵘ o̯ᵘ ē̯ⁱ e̯i ā̯i a̯i*
e) consonants: *b č d f g γ ğ h ḥ χ k l m n ŋ p q r s š t v w z ž*

a is often strongly labialized (*ā̊*, *ō*). *k* and *g* are lightly palatalized before *e* and *i*, *b* can be lightly spirantized and then it is marked *b*. It is a shortcoming of this sound inventory that the author does not present the inventory of phonemes and allophones and does not give its comparison with the phonological inventory of New Persian. It is just the comparison with New Persian that gives such an investigation of dialects its true value.

The accent is substantially the same as in New Persian but there is a considerable vacillation. In the dialect of Khonsar there is a strong application of the initial accent of the first word of the sentence (with the exception of *vä*, *o* "and"). Another strong accent is at the end of the sentence but it is not so strong as the initial accent.

A characteristic phenomenon of the Khonsar vocalism is a considerable vacillation of vowels, especially between the vowels *ĭ* and *ĕ*, e.g. *behišt-bihišt* "paradise", *bērn-birn* "outside", *der-dir* "in", *ğevūn-ğivūn* "young", *kerm-kirm* "worm", *menzil-minzil* "dwelling", *mērtä-mĭrtä* "dead", *metläb-mitläb* "question", *nefär-nifär* "person", *šerāb-širāb* "wine", *zemīn-zimīn* "earth, ground", etc. Not so often vacillate *ŏ* and *ŭ*, e.g. *hŏl-hul* "hole", *χoš-χuš* "good", *mŏn-mun* "I" etc. Among other vocalic changes very common is the change *ā* > *ū* regularly as in the colloquial New Persian before *n* (e.g. *āsūn* "light" (adj.), *bārūn* "rain", *būn* "roof", *ğevūn* "young", *nūn* "bread",

sultūn "sultan", *zebūn* "tongue", etc.) and before *m* (e.g. *harūm* "forbidden", *nūm* "name", *šūm* "evening") and labial assimilation *ā̆* > *ū̆*/*ō̆* (e.g. *ovaz* "voice" *ǧū(v)āb* "answer", *numā* "prayer" etc.). Frequent is also the change *ū̆* > *ī̆*, known from other dialects (e.g. *äbrī* "eyebrow", *dīd* "smoke", *mī* "hair", *mīš* "mouse", *pīl* "money", *rī* "face", *sābīn* "soap", *zānī* "knee", etc.). Typical for this dialect is a frequent use of vowels which follow each other and pass one into the other. So New Persian short vowels are often lengthened (e.g. *bīābūn* "steppe", *ǧūāl* "sack, bag", *pāīz* "autumn", *pīālä* "cup", *sīā* "black", etc.).

More changes occur with consonants. It is e.g. the assimilation of *st* > *-s(s)* (e.g. *ārāssä* "ready", *däss* "hand", *dūss(ī)* "friend(ship), *zemissūn* "winter", etc.), *zd* > *-z(s)* (e.g. *duzz* "thief", *muz(z)* "wages", etc.), sporadically *-šn* > *-šš*, *št* > *-šš*, *-rs* > *-s(s)*, *-sǧ* > *-ǧǧ*, *-šr* > *-št*, *-sm* > *-s(s)*, *-nd* > *-dd*, *-qf* > *-qq*, *n* > *m* (before *b* as in New Persian). In case of a number of verbal forms formed by the durative prefix *et-* or *e-* respectively it cannot be safely decided, whether assimilation or reduplication is concerned. A detailed discourse is devoted to various changes of particular consonants.

From morphology we will at first mention determination (deixis). Similar to other Persian dialects and to colloquial Persian there appears very frequently an anaphoric-deictic stressed *-ä* which can be compared to the German definite article; e.g. *bär* "a door" — *bärä* "the door", *gurg* "a wolf" — *gurgä* "the wolf", *šāgird* "a pupil" — *šāgirdä* "the pupil". This *-ä* can be connected with *īn* "this" and with *ūn* "that", e.g. *īn mīrdä* "this man", *ūn veččīyä* "that child". With the adjective attribute, determination is expressed by the adjective, e.g. *mīrd-e bīčārīyä* "the poor man there". Determination is also expressed in vocative.

Similar to New Persian, Khonsar has an unaccented *-ī* (Yā'-i-Vaḥdat). In conformity with colloquial Persian, *-ī* occurs in certain temporal statements without the meaning of yā'-i-Vaḥdat, e.g. *šäbī* "in the evening, at night".

There is also an ample use of iźāfat. After a vowel and in a number of other cases the *-i* of iźāfat falls out, e.g. *pā_šutur* "the camels's foot", *dendūnā_mōn* "my teeth", *kū_χūsar* "the mountain Khonsar".

As for the nominal formation, besides common suffixes *-ä*, *-ū*, *-ūk*, *-ā(k)*, *-ān*, *-ča*, *-gān*, *-gīn*, *-ī*, *-īk*, *-īm*, *-īz(a)*, *-mand*, *-nāk*, etc., it is necessary to mention especially the suffixes *-äk*, *-ekī*, *-e/ilä*, *-gī*, *-ke/-ge*, *-nä*, *-qālä*, *-vār*.

Further the author deals with personal pronouns, reflexive pronouns, and personal pronominal suffixes in the use of which there are no great deviations from New Persian. The repetition of pronouns is sometimes (in other dialects frequently) avoided; in that case the object pronoun, if it is evident from the context, is omitted (e.g. *gurbīyä bäž_gift* "the cat took him"). Interrogative and indefinite pronouns, the most frequent prepositions, the most important adverbs, conjunctions and interjections are mentioned but not commented.

There are two postpositions in the dialect:
1. *-nō* (cf. the Kurdish *-nā*, New Persian *-rā*) for the expression of a direct object, e.g. *večče tō-nō beyál-im_gift* "I have taken your child on my arm". In Khonsar texts this construction does not occur.
2. *-ež/-iž* which the informant asserted to be an accusative particle is, in the author's opinion, in almost all cases the pronoun of the third person singular. Peculiar is, however, the occurrence of a double *ež*, e.g. *pēyumbär yäg-nūmē-ž-ǧī vāsse sultūn-e Rūm-ež_vā_nevišt* "the prophet wrote also a letter to the sultan of (East) Rome". The double *-ež* is also found in cases when in New Persian no *-rā* can be used.

In the part dealing with verbs we will, first of all, mention the punctual (momentary) and durative prefixes. The punctual prefix *bä-/be-* stands against the durative *et-/it-* etc. The punctual prefix *bä-*, in New Persian *bi-*, appears in contradistinction to New Persian also with preterite, perfect and pluperfect. However, it disappears when the verb is used enclitically, that is to say when it forms with the nomen, adverb or preverb a firmer connection and can be labelled as "verbal compound".

Negation is expressed, similar to New Persian, by means of *nä-* which together with the durative particle forms the sequence *nä-d-*.

Further follows a detailed alphabetical list of verbal stems. Most infinitives which we meet in the texts end in *-(t)än*, *-(d)än*. Besides the infinitives such as *birtän*, *giftän*, etc., the forms such as *hä_čissän* "sit down", *ǧissän* "to spring, jump", *vessän* "to look for" are also normal.

On the other hand, peculiar is the occurrence of the following infinitives of the weak formation in *-īdän*: *dumīdän*, *duzzīdän*, *mālīdän*, *riqsīdän*, *tĕrkīdän*, and *vuzīdän*.

The infinitive can be connected with the durative particle *ed-/et-* as well as with the punctual particle *be-/bä-* and the whole verb inclusive of the participles can assume durative and punctual aspects: *būmŏän* "to come", *ettersēⁱdän* "to be afraid".

As other dialects, Khonsar has the so-called preverbs. They are: 1. *bär* (corresponds in meaning with the New Persian *dar*), 2. *bi* (has occasionally the meaning of the New Persian *dar*, *tu* "in, into"), 3. *dír*, *dér*, *där* (often connected in meaning with verbum existentiae "be, exist"), 4. *hā*, 5. *vā*, *va*, 6. *vär*, *ver*.

Past tenses are formed passively, as in the Middle Persian. There are different possibilities of the position of suffixed pronouns as subject or object of the transitive verb in preterite. For example, as far as the position of the suffix pronoun as a subject is concerned, theoretically the following cases are possible (here with the verb *vāž-/vāt* "to say"):

1. *-ž_vāt* (neutral)
2. *bä-ž_vāt* (punctual)
3. *-ž_bä-vāt* (punctual)
4. *é-ž_vāt* (durative)
5. *že-vāt* (durative)
6. *vāt_ež* (neutral)
7. *bä-vāt_ež* (punctual)
8. *éd-vāt_ež* (durative)
9. *éže-vāt* (durative)
10. *éž bä-vāt* (punctual)

In Khonsar, as well as in other dialects, the perfect of intransitive verbs can hardly be distinguished from the preterite, frequently only from the context. The author remarks that even in New Persian the differentiation of the preterite and perfect forms makes difficulty as the speaker syncopates *gofté-am* to *goftam*. However, it is possible to differentiate both forms by accent: *góftam* (preterite) as against *goftám* (perfect).

The pluperfect of the transitive verb is consistently formed like the preterite and perfect, that means by the personal pronominal suffix, part. perf. pass. and 3. pers. sg. from *be* "to be". The pluperfect of the intransitive verb is documented in texts only by examples for 3. pers. sg. (e.g. *bäštebe* "had been gone").

Future does not seem to exist in this dialect. To express the future tense it is sufficient to use the present as in colloquial Persian.

It is difficult to explain the ending *-ānī*, 1. pers. sg.; it is used in connection with present, preterite and perfect. It is difficult to define its function. Some examples of the use of *-ānī*: a) with the present: *zūn-ānī* "I know" (event. "I can"); b) with the intransitive preterite: *bä-lerzānī* "I trembled" beside *bä-lerzān*; c) with the perfect: *būmānī* "I have come" (explained in the text as both perfect and preterite).

Out of the author's notes on syntax we select the most important points:
1. In contradistinction to New Persian and other dialects which avoid the use of the pluperfect, the dialect of Khonsar has a great liking for it.
2. The dialect often avoids using relative sentences.
3. The use of *az* with comparative is eliminated by placing in front of it the compared object, e.g.: *yäg nūkī vīštär nädārū* "he has not more than one beak".
4. The dialect also avoids prepositions when the sense is clear.
5. The conjunction *ta* shows a peculiar syntactic use: it points out both forward ("till") and back ("when") and links ambiguously two sentences: *hālā imšēⁱ där_χūsmī — tā sāhb rūšná genū — bēⁱnemī kilā kā_vurtēi* "Tonight we shall go to bed till it is light in the morning; (then) we will see where the keys are". Or: "Tonight we shall go to bed; when there is daylight we will see where the keys are".
6. The conjunction *vä-* or *-o* ("and") respectively does not correspond in its use with New Persian, especially when a period is concerned. The dialect often prefers an asyndetic expression and *vä-* marks progress in action or in thinking ("now, but, also, so," etc.). Similarly in other dialects.

Part III contains texts, part IV their translation with copious comments. The contents of the texts are very diversified and give an excellent insight into the life of the area where the dialect is spoken. As the author writes, the informant, Ḥusein-i-Mehbud, comes from this area and has an excellent knowledge of the customs of the inhabitants. The texts include a number of fairy tales narrated in a genuinely national tone. Besides, they acquaint the reader with the life of the inhabitants (e.g. the texts on the cultivation of tobacco, on agriculture, dairy-farming, the diseases of the youth, the development of the youth, on various customs and superstitions, proverbs, etc.).

A glossary explains the meaning of some words, looks for relations with other dialects, takes notice of the history of the words.

The book closes with an index of catchwords. A bibliography is placed before chapter I.

On the whole, we can say that a happy choice of the informant enabled the editor to get valuable material both in instructive and linguistic respects and thus to obtain a reliable and truthful picture of one of the West Iranian dialects. The book represents the first volume of the collection Westiranische Mundarten aus der Sammlung Wilhelm Eilers.

Prague, September 1979 JIŘÍ KRÁMSKÝ

* * *

HISTORICAL AND POLITICAL GAZETTEER OF AFGHANISTAN, Vol. 4. Mazar-i-Sharif and North-Central Afghanistan. Edited by Ludwig W. ADAMEC. Graz-Austria, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1979 (28 cm., XVIII and 695 p., Map section). ISBN 3 201 01089 8.

Mit dem Erscheinen des 4. Bandes hat die Veröffentlichung des Historical and Political Gazetteer of Afghanistan, der britischen Geheimberichte aus der Zeit vor dem Ersten Weltkriege, wieder eine wertvolle Fortsetzung erfahren. Die vorliegenden vier Bände decken nun mehr als die Hälfte des Landes ab, darunter die gesamten an die Sowjetunion grenzenden Nordprovinzen. Dies mag in Hinblick auf die jüngsten politischen Ereignisse in Afghanistan von besonderem Interesse sein. Der jetzt erschienene 4. Band umfasst die vier modernen Provinzen Faryab, Jowzjan, Balkh und Samangan, mit einer Reihe wichtiger Städte, nämlich Mazar-i-Sharif, Balkh (das alte Bactra), Tashkurgan (Khulm), Aybak (Samangan), Maimana, Shibergan, Sar-i-Pul, Akcha, Andkhui, Tukzar (Sangcharak). Das so umrissene Gebiet wurde früher auch als Afghanisch Turkestan (oder in afghanischer Sicht einfach Turkestan) bezeichnet. Es war bis zur politischen Angliederung an Afghanistan vorwiegend von Usbeken und Turkmenen bewohnt, seither ist aber auch eine grössere Zahl von Paschtunen, z.T. auch von Tadschiken dort ansässig geworden. Offenbar bestand kein Anlass, das bewährte Schema der bisherigen Nachdrucke des Historical and Political Gazetteer of Afghanistan zu verändern. Vorwort und Einleitung des Buches enthalten die nötigen Erläuterungen, die zum Verständnis der aufgeführten rund 2000 Stichworte erforderlich sind. Es folgt ein Überblick über die Entwicklung Turkestans zur afghanischen Provinz von ca. 1750 bis 1890. Den Stichworten, die den eigentlichen Inhalt des Buches ausmachen und die vom Herausgeber nach neuen afghanischen Statistiken und westlichen Literaturangaben ergänzt worden sind, ist ein Verzeichnis von Begriffen, ein Index in persischer Sprache und ein Nachdruck der auf 1:300.000 verkleinerten Blätter der Topographischen Karte von Afghanistan angefügt. Mit dieser Publikation wird der Afghanistanforschung erneut eine wichtige Quelle zugänglich gemacht. Herausgeber und Verlag verdienen dafür grossen Dank.

Saarbrücken, Oktober 1979 C. RATHJENS

* * *

R. SENARCLENS DE GRANCY und R. KOSTKA (Hrsg.), *Grosser Pamir. Österreichisches Forschungsunternehmen 1975 in den Wakhan-Pamir/Afghanistan*. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz/Austria 1978 (29 cm., 400 S., zahlreiche Abb., 32 Farbtafeln, 5 Faltkarten im Anhang), 480 ö.S. ISBN 3 201 01076 6.

Im Jahre 1975 hat zum zweiten Male ein österreichisches Forschungsunternehmen im afghanischen Wakhan gearbeitet, nachdem schon 1970 eine Hochgebirgsexpedition dorthin durchgeführt werden konnte. Der Bericht über dieses erste Unternehmen in Buchform unter dem Titel Hindukusch konnte 1974 bereits in 2. Auflage erscheinen.

Die Teilnehmer, in beiden Expeditionen im Kern die gleichen, kamen überwiegend aus der Universitätsstadt Graz, wo sich auch die Akademische Druck- und Verlagsanstalt in der Person ihres Lektors K. Gratzl, des Herausgebers des Afghanistan Journal, in ganz besonderer Weise um die Publikation der Ergebnisse bemüht hat. Der nun vorliegende stattliche Band ist umso wertvoller, als es nach dem politischen Umsturz von 1978 in Afghanistan Forschern aus dem westlichen Auslande auf absehbare Zeit kaum noch möglich sein dürfte, den Wakhan zu bereisen. So wissen wir zum Beispiel, dass ein grosser Teil der nomadisierenden Kirgisen des östlichen Wakhan, über die eine andere wichtige Veröffentlichung des gleichen Verlages (Graz 1978) berichtet, inzwischen auf pakistanisches Territorium ausgewichen ist. Das hier zu besprechende Buch dürfte also die letzten Informationen enthalten, die uns für längere Zeit aus dem Wakhan erreichbar sein werden, und im soziоökonomischen Bereich einen Zustand schildern, der sich vielleicht schon geändert hat und den wir später mit Sicherheit nicht mehr vorfinden werden.

Das österreichische Forschungsunternehmen hatte eindeutig wissenschaftliche Zielsetzungen in den Vordergrund gestellt, die in interdisziplinärer Zusammenarbeit verfolgt werden sollten. Es unterschied sich damit vorteilhaft von zahlreichen Bergsteigerunternehmungen im afghanischen Hindukusch, bei denen wissenschaftliche Fragen des Hochgebirges nur ganz am Rande beachtet wurden oder überhaupt zu kurz kamen. So berichtet auch nur ein kurzer Beitrag (H. Badura) über die bisherige bergsteigerische Erschliessung des Arbeitsgebietes, die neben den Österreichern von Italienern, Japanern und Polen getragen wurde. Im Mittelpunkt des Unternehmens 1975 stand die geodätisch-kartographische Aufnahme der über 6000 m Höhe erreichenden und stark vergletscherten Gebirgsgruppe des Pamir-e Kalan. Bereits die 1970 aufgenommene Karte 1:25.000 des Koh-e Keshnikhan im Hindukusch war eine besondere Leistung der modernen Hochgebirgskartographie, das erste Beispiel dieser Art aus Afghanistan. Dem neuen Buch liegen fünf Karten bei: eine topographische Karte 1:50.000 des ganzen engeren Arbeitsgebietes, eine geologische Übersichtskarte 1:250.000 des mittleren Wakhan, eine Gletscherkarte 1:25.000 des oberen Issik-Tales, eine Karte 1:25.000 zur Geologie und Vegetation des unteren Issik-Tales und eine Karte 1:5.000 der Ortschaft Ptukh mit parzellenweiser Anbaukartierung. Diese technisch hochwertigen Karten waren die Voraussetzung für die Arbeit einer Reihe weiterer Fächer und liegen deren Beiträgen zugrunde.

Einleitend gibt R. Senarclens de Grancy einen Überblick über die Entdeckungs- und Erforschungsgeschichte des Hochlandes der Pamire, über die Arbeitsziele im Grossen Pamir, der einleuchtend definiert wird, und über den zeitlichen Ablauf der Expedition. R. Kostka dokumentiert namens der geodätischen Arbeitsgruppe die Grundlagen für das angewandte Verfahren der terrestrischen Photogrammetrie, das dank der Kombination von hoher technischer Perfektion und grossem körperlichem Einsatz im Hochgebirge in einem kurzen Expeditionssommer von wenigen Wochen das Material für eine so hochstehende kartographische Leistung zu gewinnen erlaubte. Unmittelbar auf der Kartenaufnahme fussen die Berichte zur Geologie (M.F. Buchroithner), zur Geomorphologie des Wakhan-Tales und zur Gletscherkunde des Gebirgsstockes (G. Patzelt). Der Geologe hat ausserdem die Thermen des Gebietes untersucht, die teilweise als Bauernbäder dienen. Die Beiträge zur Vegetation und zur Tierwelt (H. Huss, C.M. Naumann, M.K. Nauroz) helfen die Kenntnis eines abgelegenen und noch sehr wenig erforschten Hochgebirges zu vertiefen. Von besonderem Interesse dürften die Angaben zur Höhenzonierung der Vegetation und ihre Höhengrenzen (bis auf über 5000 m Meereshöhe) sowie über die Grosstierwelt (Marco-Polo-Schaf, Steinbock, Schneeleopard, Braunbär, Luchs, Wolf) sein. An einem natürlichen Stausee konnte ein Pollendiagramm aufgenommen und ausgewertet werden (S. Bortenschlager und G. Patzelt).

Ein zweiter wichtiger Abschnitt des Buchtextes befasst sich mit den Bewohnern des Haupttales, den Wakhi, ihren Siedlungen, die in lockeren Weilern bis etwa 3350 m, in einzelnen Ruinengehöften sogar noch etwa 200 m höher steigen, ihrer bäuerlichen Wirtschaftsweise, ihrer materiellen Kultur und ihrer Sprache. Dabei wird auch der Versuch unternommen, ein erstes Licht in die Besiedlungsgeschichte des Wakhan zu bringen, für die im Becken von Sarhad Getreidebau seit dem 1., Bewässerungsfeldbau seit dem 7. nachchristlichen Jahrhundert nachweisbar ist. G. Patzelt und R. Senarclens de Grancy haben die Ortschaft Ptukh eingehend untersucht und nach der schon 1970 erfolgten Aufnahme des Dorfes Wark im vorderen Wakhan einen weiteren wertvollen Beitrag zur Siedlungs- und Agrargeographie des Gebietes geleistet. W. Kuschel hat dazu viele unbewohnte Gebäude aufgenommen und in ihrer Funktion gedeutet. Viele Informationen zur materiellen Kultur (W. Raunig) von der Haustierhaltung bis zur Kleidung der Wakhi ergänzen dies Bild. Ein besonderes Problem stellen noch die Felsbilder (W. Gratzl) dar, meist Jagdszenen auf Steinböcke, die eingehend dokumentiert werden. Ch.M. Kieffer führt schliesslich in die Wakhi-Sprache ein, eine von ca. 10.000 Menschen gesprochene nordostiranische Sprache, und gibt ein Glossar des bisher gesammelten Wortschatzes. Die Expeditionsärzte G. Mayer und H. Eger teilen Beobachtungen und Vorschläge zur medizinischen Versorgung im Wakhan mit.

Das Werk hat vom Verlag eine Ausstattung erhalten, die jeden Orientkenner und jeden Freund des Hochgebirges in Begeisterung versetzen muss. Hohes Lob verdienen nicht nur die bei Freytag, Berndt und Artaria in Wien gedruckten Kartenbeilagen. Auch die Farbtafeln sind durchweg von hoher Qualität und vermitteln eindrucksvolle Bilder von Landschaften und Menschen. Die einzelnen textlichen Beiträge sind als selbständige Aufsätze angelegt, was gelegentlich dazu führt, dass Begriffe oder Tatbestände mehrfach erläutert werden und Wiederholungen in den Literaturverzeichnissen vorkommen. Das kann jedoch den hervorragenden Gesamteindruck nicht mindern, zumal sich die Autoren über ihr jeweiliges Spezialgebiet hinaus um Allgemeinverständlichkeit und Bezug zu den Nachbardisziplinen bemühen. Der Leser findet daher weit mehr als ein wissenschaftliches Sammelwerk. Als erste Grundlage einer umfassenden Landeskunde des Wakhan sollte dieser Bericht über ein entlegenes Expeditionsgebiet nicht nur bei Spezialisten auf Interesse stossen.

Saarbrücken, Juli 1979 C. Rathjens

ARCHEOLOGIE

OPUSCULA ROMANA XI. Lund, Paul Aströms Forlag, 1976 (31 cm., 142 pp.) = Skrifter Utgivna av Svenska Institutet I Rom 4°, XXXV; Acta Instituti Romani Regni Sueciae, Series in 4°, XXXV. Sw. Crs. 180.–. ISBN 91 7042 051 3.

This volume opens with a lecture by A. Furumark in memory of Axel Boëthius, «The linear A tablets from Hagia Triada». In it Furumark gives an account of his research on linear A documents on which he has been working, with intervals, since the early fifties. There are paragraphs on the structure of the tablets, the phonetic signs, ideograms and the function of the tablets, but the problem of the language is not broached. More is to come in other publications of the author.

In the next pages Östenberg reports on the Swedish excavations of Aquarossa in 1975. This report is followed by a detailed study of the cooking stands from this site by Charlotte Scheffer. Most specimens are of the Etruscan period. They are semicircular and provided with three thick knobs projecting inwards, on which the pot was to rest. Another is barrel-shaped with a little opening in the front below. A few other objects are described as possible charcoal holders. The number of the stands found at Aquarossa is great; here for the first time the excavators were keen on recognizing the fragments of these domestic objects, which may look very like sherds of coarse pottery or roof tiles.

Further there is a preliminary report by Charlotte Wikander on the architectural terracottas from Aquarossa. These are decorated with designs painted in a friable white paint on a red (fired) background. Interesting are the slabs painted in a typically Etruscan style, decorated, for example, with a funny-looking horse daintily stepping over a big bird (a kind of swan with a long bill), while an ugly snake attacks its genitals (fig. 6). Remarkable too is a fragment with a figure sitting on a throne.

The most striking paper of this volume seems to me the one in which Gösta Säflund deals with great courage with the centuries-old problem of the Belvedere torso (p. 63ff). The main difficulty is, of course, the original position of the arms, which were worked separately. Säflund is the first to assume that they were directed backwards, the hands being bound behind the buttocks and worked in one piece with those parts of the buttocks that were once joined to the surfaces prepared for them: thus we have a statue of Marsyas Bound. Personally I always believed that the left arm was stretched forward and upwards, more or less like that of Philoctetes of Fig. 17, but Säflund's suggestions are supported by the Marsyas on the Medici intaglio (fig. 15). Besides, he points out that the flat surface on the outside of the left knee once held the double aulos that is visible in the same position on the intaglio and on the gems of fig. 16. Moreover, the Marsyas of an Attic vase in fig. 14 demonstrates how the muscles of the torso are working to pull the arms forward and to tear the wrists free. In an appendix it is suggested that the fine "Centaur's head" of the Palazzo dei Conservatori is perhaps another Marsyas (fig. 22). There are interesting references to Michelangelo's youths on the ceiling of the Sixtine chapel in as far as they are reminiscent of the torso (figs. 8-11).

The paper ends with a few remarks on the symbolic significance of the Marsyas figure in Rome in republican times. In the basilica of the Porta Maggiore the victory of Apollo over Marsyas meant the salvation of the soul, but in politics the contest would stand for the struggle for power between Marc Antony and Octavian. A follower of Marc Antony, the author says, might have found this sculpture a suitable memorial to the defeated leader, the vanquished but defiant rival of Apollo.

The next article (p. 85ff), by Ö. Wikander, is titled: C. Hostilius Mancinus and the foedus Numantinum. It deals with the historiography of the great disasters of Caudium (321) and Numantia (137). The events of Numantia may have influenced the narrative concerning Caudium, but also: false statements on Caudium may have been fabricated during the winter of 137-6 to influence the discussions on the Numantine treaty. A very intriguing paper.

On p. 105ff D. Mattsson discusses the Latin inscriptions in the Institute of Göteborg, 33 funerary specimens.

In a short note on p. 123ff Sanklef and Selling report on their research in the heating problem of Roman baths. It seems that they have proved definitely that heating was done with charcoal which leaves no soot after burning.

Finally there is a very complicated paper by Th. Thiemme on metrological problems, called "An example of planning in the Vitruvian circle". It deals, among other things, with the basilica at Montecassino built in the eleventh century by Abbot Desiderius. The discussion of this article must be left to experts in the field.

Amsterdam, October 1979 J.M. Hemelrijk

* * *

Wilhelm KRAIKER (Hrsg.), *Archaische Plastik der Griechen*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976 (VI, 273 S., mit 32 Tafeln) = Wege der Forschung, Bd. 309. Preis: DM 56,00. ISBN 3 534 05319 2.

Archaische Plastik ist das Hauptthema einer Reihe von Kraiker gesammelter und von anderen schon zwischen 1879 und 1970 publizierter Artikel. Die Beiträge sind damals verfasst worden von Buschor, Carpenter, Collignon, Curtius, Ducat, Dunbabin, Homann-Wedeking, Homolle, Jenkins, Karousos, Kontoleon, Kunze, Pfuhl und Schweitzer.

Einerseits werden monumentale griechische Statuen des 7. und 6. Jhs wie die Nikandre- und Auxerre *Korai*, der Dipylon Kopf, der *Kouros* aus Tenea (jetzt in München), der *Kouros* des Polymed usw. behandelt, andererseits liegen mehr algemeine Probleme wie der Beginn der Grossplastik, der Sinn und die Bedeutung, die Chronologie (die sehr schwach fundamentiert ist), und die Genesis der Bildhauerschulen vor.

Zusammenhang zwischen den Artikeln fehlt. Die meisten Beiträge sind, obwohl veraltet, doch lesbar. Aber vor allem aus dem Gesichtspunkt der alten Methodiken sind sie interessant. Die Sammlung ist wahrscheinlich primär für das deutschsprachliche Publikum bestimmt, denn englische und französische Artikel sind von Kraiker übersetzt worden.

Bei weitem am schwierigsten sind zwei originalen Aufsätze von Kraiker selbst in denen er veraltete Theorien von Krahmer, Matz, Kaschnitz von Weinberg und anderen über die archaische Plastik mittels Zitaten zusammenfasst und kritisiert. Im letzten Kapitel (6 S.) befasst er sich mit dem Unterschied zwischen Struktur und Form. Seiner Meinung nach ist die Struktur unabhängig von der Materie und ist die Form an der Materie gebunden, ja eigentlich „Qualität der Struktur". Man beachte immer die „strukturellen Merkmale" jeder Form: Richtung, Mass, und Funktion. Mit einem gewichtigen Begriffsapparat (aus der Logik und Philosophie), in dem „proportionale Dominanz, quantitative Differenzierung der Teilformen, formale Syntax, Aktionsglieder" usw. figurieren, analysiert der Verf. eine bronzene Statuette aus za. 750 v. Chr. in Berlin. Er bemerkt, dass die Standplatte „wesentlich" zu diesem und jedem Standbild gehöre, zur Orientierung des Betrachters. Meiner Meinung nach wäre auch sonst die vertikale Position der genannten Statuette (ein Pferdchen) ohnehin die einzig mögliche. Die komplizierte Terminologie Kraikers trägt wenig zum besseren Verständnis der archaischen Skulptur bei. Die Bibliographie ist etwas lückenhaft. Jetzt könnte man hinzufügen: L. A. Schneider, *Zur sozialen Bedeutung der archaischen Korenstatuen*, Hamburg 1975 und J. Griffiths Pedley, *Greek Sculpture of the Archaic Period: the Island Workers*, Mainz 1976.

Leiden, January 1979 L. B. van der Meer

* * *

Paul ÅSTRÖM, *Studies in Mediterranean Archaeology*. Göteborg, Paul Åströms Förlag, 1970-1977.

1. Leon Pomerance, *The final Collapse of Santorini (Thera)-1400 B.C. or 1200 B.C?* Göteborg, Paul Åströms Forlag, 1970 (4to, 42 pp.) = Studies Mediterranean Archaeology, vol. 26.

It is only natural that Leon Pomerance, well-known for his generous financial support for the excavation of the Cretan palace at Kato Zakro under the direction of Nicholas Platon, should look for an explanation of the destructive forces that put an end to late Minoan palace civilization. His basic hypothesis is that the giant wave, generated by the seismic shocks at Santorini (tsunami) created a cataclysm for the populations and primitive economies of the Aegean and eastern Mediterranean shores about 1200 B.C. The arguments for this hypothesis are, to say the least, most impressive. Pomerance plausibly links the lower ash stratum at Santorini with an earthquake on Crete, which occurred about 1600 B.C.; the middle ash stratum is linked to a second earthquake about 1400 B.C.; the upper ash stratum (almost three to ten times as deep as the earlier strata!) with the final collapse about 1200 B.C. The undeniable value of Pomerance's hypothesis is that it accounts for the sudden simultaneous devastation or sharp decline, not only of Cretan, but also of Mycenaean, Trojan, Egyptian, Hittite and Syro-Palestinian civilisation about 1200 B.C.; the wanderings of the so-called Sea Peoples not being the cause but the result of the devastation and the subsequent 400 years "Dark Ages" in the areas concerned to be explained in terms of the consequences of a large-scale seismic catastrophe. In the sphere of Aegean archaeology, however, such a simple solution cannot account for all aspects of so complex a problem.

2-3. Paavo Roos, *The Rock-Tombs of Caunus*
— 1. The Architecture (vol. XXXIV:1, Göteborg 1972)
— 2. The Finds (vol. XXXIV:2, Göteborg 1974)

The extensive study invested by Paavo Roos in several groups of rock-tombs in the necropolis of Caunus in Caria has added much to our knowledge of the architectural concepts used in the construction of this type of tomb not only in Caria itself but also in the neighbouring districts of Lycia and Phrygia. As an aspect of acculturation it is especially interesting to note how the local population from the fourth century B.C. onwards adapted Greek architectural standards and forms to suit their own concepts of constructing rock-cut chamber-tombs. From the finds specimens of imported black-glazed Attic pottery and of red-figured Kertch-ware, also made in Athens, deserve our attention because they mark the process of hellenization of Caria during the fourth century.

4. R. S. Merrillees, *Trade and Transcendence in the Bronze Age Levant* (Vol. XXXIX, Göteborg 1974).

Under this heading three essays have been placed which are all centred on the important part played by Cyprus in the interrelations of eastern-mediterranean cultures.

I. Cypriote Relations with the Bronze Age Aegean.

Although the information is scanty the occurrence of painted wares of Cypriote or Levant-inspired origin in Middle Bronze III-Late Bronze I deposits around the Aegean is not without historical significance, as eastern Cyprus, whose pottery culture was characterized in Late Cypriote I A by painted wares of the kind found to the west, appears to have dominated the island's external trade relations at this time. Merrillees stresses the point that we shouldn't only think in terms of bilateral commercial contacts between the Aegean and Cyprus, because the commercial route of the time included the ports of Syria, Palestine and Egypt as well.

II. Ancient Egypt's silent majority.

From the contents of an ordinary middle class grave (cemetery A at Sidmant no. 254) the author gives a vivid impression of everyday life in Egypt in the period 1500-1450 B.C. The presence of a Cypriote base-ring juglet (a container of opium) in the grave gives evidence for the nature of imported goods from Cyprus.

III. A Middle Cypriote III Tomb Group from Arpera Mosphilos.

In the very rich Cypriote tombs of this group Syro-Palestinian and Egyptian imported vases have also been found. The unique feature of the deposit in Chamber A is that it contained no less than four imported vases of types that are barely represented in the rest of Cyprus (el-Lisht Ware) and at a time (about 1650 B.C.) when overseas trade relations were still only beginning to develop into something more than an irregular exchange or chance acquisition of goods.

5. Kyriakos Nicolaou, *The Historical Topography of Kition* (Vol. XLIII, Göteborg, 1976).

The most important discovery on the site of ancient Kition, situated on the south coast of Cyprus, on the western side of the bay of Larnaca, is that before a Phoenician colony was established (late 9th century at the earliest) a Late Bronze Age Mycenaean town had already flourished in the thirteenth century B.C. With his accurate description of the topography of the town, its city-wall, harbour, acropolis, sanctuaries (the central ones being those of Herakles-Melkart, and Aphrodite-Astarte), gymnasium, theatre, stadium, hippodrome, aqueduct and necropolis, the author actually does revive the ancient city. The large quantities of pottery of all periods provide so far the best evidence for the chronology of Kition. The occupation of the site — which begins already with the Early Bronze Age — is well represented throughout the Late Bronze Age, the Geometric, the Archaic, the Classical, the Hellenistic and the Graeco-Roman periods (in the last one Kition was not only a famous centre for medicine, philosophy and art but also for gastronomy, as we may conclude from a third century A.D. funerary inscription found in Larnaca!) So far only one Cypro-Minoan inscription with two signs and one cuneiform Assyrian — on a stele of Sargon — are known, very few inscriptions in the Greek Cypro-Syllabic script, but many Phoenician and Greek alphabetic ones have been found, while only two Latin inscriptions are recorded at Kition. In a sober, but none the less imaginative historical summary the cultural influence of the Ptolemies on Hellenistic Kition clearly comes to the fore. Thus the Historical Topography of Kition does offer more than the reader might have expected from the title alone.

6. Ino Michaelidou-Nicolaou *Prosopography of Ptolemaic Cyprus* (Vol. XLIV, Göteborg 1976).

This book must be the result of a long and painstaking research as its "brevitas" attains a very high level of accuracy, clarity and, so far as the epigraphic material is concerned, completeness up to 1974. The author shows in her lucid historical introduction once and for all how important the Ptolemaic period (295-30 B.C.) has been for the island, which then actually formed an integral part of the Ptolemaic Empire and served as a ship-building centre for the Ptolemies. With regard to the internal constitution of the island the Ptolemies, having abolished the Cypriot kingdoms, introduced certain democratic forms of internal self-administration as we may gather from the inscriptions in which Cypriot cities appear to have institutions such as archontes, dèmos, grammateus, and agoranomos. The military commanders of the island were however members of the Ptolemaic Court. From the epigraphic material it appears that the dynastic cult and the cults of Sarapis and Isis were introduced in Cyprus, which adopted the Alexandrian calendar and the regnal system of dating, as epigraphy shows again. The reader should not be astonished to find in a prosopographical catalogue amidst the many Greek names a minority of well-established Phoenician and Jewish personal names.

7. Charles Martin Adelman, *Cypro-Geometric Pottery: Refinements in Classification* (Vol. XLVII, Göteborg 1976).

A thorough analysis of Cypro-Geometric pottery has enabled Adelman to distinguish not only several centres and districts of production in Cyprus but even within these several schools of potters/painters, the most important centres having been Kythrea, Lapithos and Kourion-Amathus-Paphos. The most important result of his research is that the relationship between the diameter-at base and the diameter-at rim of dishes, which are the most characteristic of Cypro-Geometric ceramic shapes, forms a valuable chronological indicator. Here we have at last a simple yet accurate method for determining the chronological range of a context in which dishes are present. Though the author doesn't mention the consequences of this method for find contexts outside the island of Cyprus, I would like to stress this point especially for Cypro-Geometric imported ware in tombs already excavated for example in Asia Minor (Midas-City and Gordion in Phrygia) and Italy (Tarquinia in Etruria) because it has now become possible in principle not only to trace the commercial contacts of these regions with the centres and districts of production in Cyprus more accurately, but also to define more sharply the chronological horizon of tomb contents in Asia Minor and Italy (this applies especially to imported dishes from Cypro-Geometric III A-B: 850-700 B.C. and Cypro-Archaic I A-B: 700-600 B.C.). Besides we thus could create a framework to test the system of dating as developed by Adelman by external evidence.

Amstelveen Jan G. P. Best

* * *

Anna SADURSKA, *Le tombeau de famille de 'Alainê*, Warszawa, Editions Scientifiques de Pologne, 1977 (30 cm., 228 pages + XIX Plates) = Palmyra VII.

This seventh volume in the Polish series of their excavations at Palmyra (Syria) and related studies deals with the excavation of a tomb behind the Principia, the so called signa-sanctuary, of the camp of Diocletian. The excavation was carried out in the years 1969-1971 and during the last two years under the direction of the author. The tomb appeared to be of interest because it was of a previously unknown type. According to the author it stands between the hypogea and the house- and temple-tombs, of which many are known at Palmyra, and she proposes to call it 'tombeau rupestre'. The plan is like that of the hypogea, but the way the loculi are made is like that of the temple-tombs, which is indeed interesting. It is only a pity that the terms used are not somewhat more precise. For the non-specialist it strikes me as difficult to follow. As far as I can see for instance the kind of loculi mentioned is not normal for the temple-tombs in general, but only for Gawlikowski's type C (M. Gawlikowski, *Monuments funéraires*, Warszawa 1970) of which only a few examples are known. Then in the description the term 'podium' is used without any explanation and I could only get some idea of the meaning of this term after reading Gawlikowski's chapter on the temple-tombs C. I think his 'banquet' is meant, but why another term has been chosen is not clear.

The book is divided into two main parts: a general study and a catalogue. The latter is extensive, but not what can be called surveyable. Beside descriptions, it

contains many discussions on such details as clothes, ornamentation etc. Then a date is usually given on the basis of evidence from the excavations (Genealogy etc.) and discussions on stylistic points. It would have been better if these different parts had been clearly separated.

The dates given for the main sculptures are convincing, and this certainly contributes to our knowledge of the development of sculpture at Palmyra. In my opinion however it is going too far to date small fragments such as no. 56 and 58 (p. 150/151); of these the former has been dated late second- early third century, whereas the latter has been dated first half of the third century. One may ask on what basis these fragments have been given these two different dates. Besides it is questionable whether pieces such as these should be published with photographs and rather extensive descriptions, especially because we have at Palmyra so many well preserved pieces comparable with these and moreover the author did not use any of them in her general study.

The catalogue of lamps is good in itself, although I do not quite understand why the author believes that a date before A.D. 138, the dedication date of the tomb, is excluded for the lamps found inside (chapter XIII, v. the catagories I, II, III and V). The terminology used is not always well chosen. It is a pity indeed, as the author wrote herself in her avant-propos, that it was not possible to use the terminology of Fellmann (in Fellmann/Dunant, *Kleinfünde/Object divers*, Rom 1975), because that book appeared too late for this purpose. It is expected that the terminology of the latter will be used in the future.

The author is a specialist in the field of sculpture, but not in the field of architectural decoration. Comparisons of these fragments made in the catalogue are inaccurate more than once and would be better left out, as they mar the book as a whole.

The étude générale is conveniently arranged, because of its clear division into chapters and paragraphs. There are many well-founded conclusions but these are often weakened by additions and poor arguments. I shall give some examples to explain my point: The sarcophagi have been dated on the basis of firm evidence, but as an additional argument a terminus postquem is seen of A.D. 188 (p. 21) which came into being through wrongly used statistics (p. 30). According to the author statistics have shown that on average 85 persons of a family die within 50 years. There were 85 loculi blocked by the sarcophagi, so that the sarcophagi could have been made according to the author only fifty years after the dedication date of the tomb, A.D. 138. In the first place however it has not been proved that all 85 loculi were filled, but what is more, it is impossible to apply such a rule to any one family, for the death rates of different families may vary considerably.

The same has been done in the chapter on the genealogy, so that the accepted error of 10 years in the so neatly worked-out tree is not enough to make the dates quite as certain as the author considers them to be (chapter IV).

A very precise study of the main sculptures found in the tomb made it possible to reconstruct in a convincing way a penteklinium. This is especially interesting because it is unique at Palmyra so far. The reconstruction is based on the measurements and features of the different sides, some well sculptured some unfinished, of the four sarcophagi that are left out of the five. The author goes further however and states that the most logical position of the sarcophagi, which were very probably already moved in antiquity, is the one in which they were found by the excavators (p. 38). In my opinion however an equally or even more logical position would be: 9 on the northern side of the cave instead of 6 and 6 on the southern side instead of 9 (v. Pl. XVI). Therefore the position of the sarcophagi does not strenghten the authors reconstruction, but if considered of importance rather weakens it.

The most important results of the excavation of the tomb are the main sculptures. Three well preserved banquets have been found, as well as a splendid funerary-statue of a standing woman. These are described extensively in the catalogue-part and from p. 42 on an attempt has been made to date them on stylistical grounds, comparing them with all the material available: the outcome of this is a most probable date between A.D. 215 and 230. The author's rejection of Ingholt's classification however seems to me somewhat beside the point, although I agree that his classification system could be improved.

The book contains many far-reaching hypotheses. New suggestions are inspiring and therefore of value. Nevertheless such hypotheses require a certain base, which is sometimes lacking, for example when the author writes about the motifs on lamps; she sees in them symbols of death, of burial and symbols of light. The author says that this interpretation is 'according to her ideas' and it is therefore questionable whether I have the right to criticize this paragraph, but often the hypotheses are accompanied by the words 'sans doute' and 'évidemment'. Jokingly a teacher of mine used to say: If one says or writes 'without doubt' in an argument it means most often that one does not know, and I think there is some truth in that. One should be careful when using such words.

From a practical point of view the book is easy to work with. It is only a pity that the numbers of the plates cannot be seen without unfolding them, with the result that, especially as they are loose, it is necessary to unfold many of them before finding any particular one, which is very time-consuming.

Concluding we may say that the work on the 'Alainê-tomb has been done with much care and precision, which is worthy of merit. It seems questionable to me however whether the catalogue of this book really has to go so much into detail as to describe all the objects, fragmentary as they sometimes are, as well. Besides a clearer division between the essentially descriptive part and the interpretation would have been preferable.

The main study contains interesting parts of which I would like to mention especially the chapters on the reconstruction and the sculptures, in which field the author is of course a specialist.

Groningen, june 1979 M. J. Versteegh

* * *

Rudolf FELLMANN & Christiane DUNANT, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre VI*, Kleinfunde / Objects divers, Rome, Institut suisse de Rome, 1975 (4to, 132 pp.) = Bibliotheca Helvetica Romana XVI.

The volume is the sixth published in the series of the final reports on the Swiss excavations of the Baalshamin-sanctuary at Palmyra, that took place in the fifties. The book consists of five parts: I Die Lampen (11-59 + 6 Plates), II Die Stuckaturen (63-97 + 4 Plates), both by Fellmann, and the parts III, IV and V, Les monnaies, les tessères and Les inscriptions sur céramique (together 103-132 + 9 Plates) all by Dunant.

The latter are for the most part well-ordered catalogues each with an introduction. A few Seleucid coins have been found, but most are of the imperial period. It is striking that there are only a few Byzantine coins, although the area must have been regularly frequented in that period, as the temple was converted into a church. The author does not go into this matter however.

The tesserae are merely listed here, as they have been published already by the same author in *Syria* 36 (1959) 102-110.

In part V of special interest are the Greek and Aramaic letters on two rows of pipes, Greek AM and Palmyrene BL, and Greek ZO and again Palmyrene BL. It is a pity as the author says, that it has been impossible to decipher the meaning of these inscriptions up to now.

The lamps in part I are ordered into groups, classified on the basis of technology and form. They were denoted by the letters A to L, of which A and B are the Hellenistic lamps and their imitations, C the Mesopotamian-Parthian lamps, D to F lamps of the flourishing time of Palmyra up to A.D. 273 and the rest, lamps of the periods thereafter. A thorough study has been made especially of the largest group D, the syrian-Palmyrene lamps.

This group has been divided into three parts, D1, D2 and D3, according to differences in form and then further subdivided on the basis of variation in decoration on the disk. It is all conveniently arranged and shown in an outline on p. 35. The whole is well done in my opinion and easy to work with, although I regret that the three 'Typentafel' are not placed together at the end of the chapter, where they would be easier to find when looking for a parallel. The same may be said of the time-chart on p. 54. In general the dates proposed for the different groups are well founded and convincing, so that this chart together with the 'Typentafel' can be used independently.

As mentioned, most conclusions and dates are well founded, but there are some that I do not understand. More than once Fellmann speaks about 'derselbe Machart wie die vorgehenden Nummern', which I can believe is true, but nowhere does he explain this method of making and this seems to be an omission, especially when we see comparisons based on such grounds. This is the case for instance on p. 31.

One of the subgroups of D3 'Verzierungsvariante 5' shows dots on the 'Schnauzenbasis die variabel zu sein scheint, was auf eine gewisse Dauer der Abformungsreihe zurückzuführen sein dürfte' (p. 33), but it is not explained what connection there is between the number of dots and the series of copies of the lamps. Another example can be found in the general commentary on the lamps of group D. In attempting to date a lamp the author calls it 'offensichtlich ein Altstück', but without saying why. In volume V of this series, 'Die Grabanlage', also by Fellmann, nothing was stated about this and moreover there the lamp was dated in the middle of the first century, whereas it is dated at the beginning of the first century in this volume.

A fundamental issue is the idea that the group D 3, the most frequently found lamp of the Syrian-Palmyrene group, originates from the combination of D 1 and D 2 and that this explains the double-band handle of D 3. In group D 1 there is no handle at all while in D 2 there is a palmet as such: in the combination of these two I myself do not directly see the origin of the handle mentioned above (p. 44).

Then another question arises. It would be interesting to know what exactly the difference is between 'gelbbrauner und braun-gelber Ton' (catalogue nos. 45 and 49). It is indeed difficult to describe colours of pottery, but there are standard charts of colour that can be used. Even if an author prefers not to refer to colours of pottery in terms of standard numbers, then at least the colours described should be clearly defined with reference to a standard colour chart.

To conclude we may state that this part of the book is very valuable for anyone who excavates in Syria or who is studying lamps in general. In the introduction the author says that he does not want to make a new typology, because that would add more difficulties for the non-specialist in this field. Nevertheless what the author has produced in this book more or less amounts to a new typology, for he certainly makes new designations and arranges these in such an orderly way that all the material is readily surveyable. The points about which I expressed some doubt are of minor importance compared with the conclusions that are convincingly deduced on the basis of the material found in the Baalshamin sanctuary and its parallels.

The author's observations, written down in the 'Zusammenfassung und historische Auswertung', that nearly all lamps are locally made is of considerable importance. — The strange absence of Terra Sigellata at Palmyra suggests that most pottery was made locally too —. The author also expresses his opinion that the west-quarter of the city might have been the industrial area (p. 34), but this has not turned out to be the case. In recent years this area has been thoroughly excavated, but apart from the few pottery-kilns already known nothing has been found to indicate that this area was specifically industrial.

In part II 'Die Stuckaturen' Fellmann stresses the fact that it is only possible to make a catalogue and to attempt a classification. There is little material available for parallels and what there is, has not really been dated. Nevertheless Fellmann reaches conclusions on the basis of the find circumstances. Most of the mouldings seem to date from the first or second quarter of the second century of our era. An interesting chapter is also that on the observations on technique. It became clear that some rows such as the astragal and the egg-and-dart rows were made with a flat mould, whereas others such as the row of tongues were made with a rolling one.

Moreover it was apparently possible to see what instru-

ments were used to finish all the mouldings and to form the completely freely made parts such as the scrolls.

As for the original place of the pieces of stucco work, the author thinks that they must have been on the back walls of the portici around the courtyards of the sanctuary; this is set out in the chapter 'Fundumstände und Lokalisierung'.

On p. 96 a comparison is made of the stucco mouldings and the mouldings done in stone of the cella of the sanctuary, followed by the conclusion that they go well together. In my opinion however it is still too early to draw any such conclusion.

Also this part of the book shows the discussed material in a well-presented way and contributes to our knowledge not only of the stucco decorations of the Baalshamin sanctuary, but of a much larger area, including Dura Europos, while an attempt is made to classify them all. This volume is therefore more than a final report in the series on the Baalshamin-temple. It is extremely useful for anyone dealing with 'Kleinfunde' in the eastern part of the Roman Empire.

Groningen, June 1979 M. J. Versteegh

* * *

Jane C. WALDBAUM, *From Bronze to Iron*. Göteborg, Paul Åström, 1978 (31 cm., 106 pages, 36 tables, 15 graphs, bibliography) = Studies in Mediterranean Archaeology Vol LIV. ISBN 91 85058 793.

This monograph is an excellent introduction to Pleiner and Bjorkman's treatment of Assyrian iron (*Proc. Amer. Phil. So.* Vol 118, No 3, 1974), even though Waldbaum does not cover Mesopotamia. The author treats Palestine, Syria, Cyprus, Greece, Crete, the Aegean, Anatolia, and Egypt separately, giving the occurrences of iron from the Bronze Age to 900 B.C., but the emphasis of her study is on the period between 1200-900 B.C., the time during which the iron industry witnesses a definite development.

Her data support notions we have had on the development and spread of iron and practically tear asunder the popularly-held theory that iron was a Hittite monopoly and that it spread throughout the Near East subsequent to the fall of the Hittite Empire in ca. 1200 B.C. Waldbaum likewise argues successfully against a Philistine monopoly on iron in the 12th centurey B.C. She shows via her graphs and tables that, although iron had many uses (weapons, tools and jewelry), the tendency from the 12th to the 10th century B.C. is to use it first for tools and secondly for weapons and armor. A surprizing observation comes out of this study, and that is that iron is shown to be used more and more for jewelry in this period, to the detriment of gold, copper, lead and, to a certain extent, silver. By the 10th century B. C. iron had not entirely replaced bronze, but it represents 32% of the known metalwork in the Eastern Mediterranean, proof enough that it had become a firmly established industry.

Waldbaum has not included any illustrations or maps (!) in her publication. While this does not detract from its value, the reader is not relieved from looking at all the tables and graphs. A few well-chosen sketches and photographs would have enlivened her presentation of the cold hard facts. Waldbaum's monograph is nevertheless a basic working tool which no future publication on the subject of iron should fail to take into account.

One having expressed her data Waldbaum asks the right questions: Why was iron developed in the Bronze Age and only used for non-utilitarian objects? Why, once known, did iron technology not witness a more rapid development and expansion? And finally, what are the factors which prompted the development of the iron industry from 1200 B. C. onwards? With only meager archaeological material available, Waldbaum understandably concludes that the beginnings of iron working are still obscure. Early iron in Anatolia and Egypt — the two areas which produced the most iron artifacts in the Bronze Age — has not yet been adequately explained. Some items appear to be meteoritic (the presence of high percentages of nickel is the criterion we use for identifying meteoritic iron), but clear-cut evidence has not yet been provided. This does not diminish the importance of iron artifacts in the Bronze Age. Just the hot forging of iron into shapes constitutes a big step in the technology of the ancient metalworkers. If some of this iron was not meteoritic, where did it come from? It is increasingly a common notion amongst archaeologist that iron bits were produced in routine copper smelting operations and were identified as being a different material. As iron oxide is used as a flux iron is invariably present in these operations. Little by little the copper-bronze metallurgist was able to develop a separate method for smelting just iron. This discovery did not produce any radical innovations, for, as Waldbaum points out, even though the use of iron increased through time, its superiority to bronze was only occasionally realized. The production of good carburized steel — the state in which iron is truely a better material — was haphazard, if not purely fortuitous. The bronze smiths did not know that much about the behavior of iron and how to work it in order to produce steel successfully and consistently. Moreover, the development of an iron industry would necessarily have drawn on the existing capabilities of the bronze industry and would have provoked a disruption in the system, something that no Bronze Age society could rightly afford.

Although iron smelting had apparently been accomplished in many areas in the Eastern Mediterranean, it lagged as an industry because active trade in bronze could satisfy demand through the greater part of the Bronze Age. What, then, was the main impetus behind the apparently rapid development of the iron industry from the 12th to the 10th century B.C.? According to Snodgrass (*The Dark Ages of Greece*, Edinburgh 1971) it was the shortage of copper which created a need for another metal, and the only other possible metal then was iron, not only because of the existing technology but because of the wide-spread availability of its ores. This ultimately accelerated the development of iron technology. The task, then, fell to bronze smiths by default to investigate and discover more techniques which would make iron not only an adequate substitute for bronze but to make it an economically viable industry.

Waldbaum, however, does not go along completely with this view. She prefers to see the cause as the shortage of tin, rather than copper. According to her, the bronze industry was so compromised by this shortage that it turned to the development of iron. This is the only crack in Walbaum's otherwise pristine presentation of the problem. While it is true that the presence of tin can improve the properties of copper, it is not the Achilles's heel of the industry. Perfectly adequate tools, weapons and jewelry can be made out of pure copper. Abundant analyses of Bronze Age material and modern experiments have clearly proved this. Although Waldbaum provides examples showing a lessening of the use of tin during the Dark Ages, tin is still nevertheless being used, indicating that sources were available. Let us concede, for argument, that there was a scarcity of tin and that alloys were necessary. Bronze smiths could have returned to arsenical coppers as a more than adequate stop gap. Albeit rare, arsenical coppers were still being produced in the 12th century B.C; hence, the practice was still around.

To what, then, can one attribute the development of the iron industry? There were probably a number of factors which came to bear. One could have been some kind of shortage of copper, or disruption of supplies due to political situations, as Snodgrass suggests. But it seems to this reviewer that we must not isolate technological explanations as well. Waldbaum hints at them without giving them emphasis. It took copper smiths a few thousand years to go from simple hammered copper to the shaft hole casting of bronze. This bronze technology was based on a firm foundation of applied practices which had been developed and improved from generation upon generation of smiths. If we accept the first terrestrial iron as the artifacts from Anatolia and Egypt, then it would have taken just a little over one thousand five hundred years to arrive at a decent iron-producing industry. Within the socio-economic framework of the Bronze Age iron developed at a "normal" pace. An industry can expand only when it is ready to expand. If any aspect of iron technology was hard-won it was forging (and carburizing), and no independent iron industry could be established until this technique had been developed and firmly understood. Abundant iron production took place only after ancient metallurgists had acquired the requisite technology to expand their work force to take care of ancillary activities such as mining and smelting. Only then could the smiths effectively propose a better metal than bronze, and only then could they confidently risk reducing their production of bronze and increase their production of iron. They may have received an added encouragement by a lack of copper, as Snodgrass suggests, but even without this supplementary inducement the development of iron was inevitable.

Six Fours, France, juin 1979 Prentiss S. de Jesus

* * *

McGuire GIBSON and R. D. BIGGS, *Seals and Sealing in the Ancient Near East*. Bibliotheca Mesopotamica, Malibu, Undena Publications, 1977 (28 cm., pp. I-1-160) = Bibliotheca Mesopotamica, vol. 6. ISBN 0 89003 023 5 (hard cover); 0 89003 022 7 (paper cover).

The articles in the book under review were instigated by the research seminar on Mesopotamian sigillography organized by I. J. Gelb in the spring of 1961. The material as a whole was discussed from three different aspects:
1) fabrication of the seal;
2) relation of the seal inscription to its iconography;
3) relation of the seal inscription to the tablet.

The first question was dealt with in the contribution by E. Porada relating the origin of the seals to the fabrication of stone vessels, and by H. J. Nissen explaining the partial replacement of stamp seals by cylinder seals in the Late Uruk period the change of economic system requiring a change in the kind of sealing: rolling the seal over the whole surface of the tablet provided more control and protection from distortion. A reconstruction of the tools of the seal-cutter is given by him in fig. 1, p. 17. He studies the highly differentiated society of the Late Uruk period which used different tools and patterns according to class. E. Porada mentions that the seal-cutting apprenticeship lasted five years. After the appearance of cylinder seals in Mesopotamia together with the first written documents and monumental architecture, one question arises: what was the purpose of this sealing? Should we assume that seals were used in the same way as scarabs in Egypt, — i.e. primarily as "amulets", or did they have some special use in connection with the exchange of goods? Was there any connection with private property (H. J. Nissen)? Were these merely symbols as such, or the mark of some personality? This latter possibility is alluded to by some references to lost seals not only in certain literary texts, but also in omina. Because of the phallic shape of cylinder seals, one could consider them as a life-continuity symbol (cf. W. W. Hallo, pp. 58-60).

The contributions dealing with iconography are arranged chronologically, from the Early Dynastic seals of the Ur burials to the Achaemenid tablets of the Persepolis Fortification. The book concludes with two papers on Egypt, where sealing discloses many parallels with the practice in Mesopotamia.

Unlike Henri Frankfort who, in his monumental work *Cylinder Seals* arranged Mesopotamian cylinder seals according to art styles, but who ignored their function in society, the authors of the contributions in this book have attempted to find the correlation between seal scenes and the socio-economic organisation of society.

W. L. Rathje in his article "New Tricks for Old Seals" (pp. 25-32), studies Early Dynastic III contest and banquet seals deposited together with associated objets in the Royal Cemetery of Ur and comes to the conclusion that the seals of the king and his court were made of special stone depicting certain scenes for leading ladies, different ones for men-in-arms and again different ones for the personalities in economic life. The author discovers direct relationship between time, place, rank, seal material and the scene depicted.

R. L. Zettler's contribution considers the translation of the inscription ARAD-ZU on Sargonid seals: according to him it is to be read as "his servant" in Akkadian, as an expression of the seal-holder's dependence on the king.

The seals of the upper class of the Ur III and Isin-Larsa periods are the subject of J. A. Franke's paper. These seals were presented by the king to the members of his family and high-ranking palace officials; they give evidence of the highly-differentiated society at the end of the 3rd millenium B.C.

The use of seals on house- and land-sale documents at Eshnunna in the Isin-Larsa period is analysed by R. M. Whiting (pp. 67-74). He studies the personal seals of palace officials with the presentation scene in Ur III style and the seal-cutters or *burgul* seals which have no trace of any design.

The seal impressions of Kanesh on the so-called Cappadocian tablets of the Old Assyrian period are the subject of M. T. Larsens' penetrating study (pp. 89-105). The cosmopolitan character of the society in trading colonies is reflected in various Cappadocian styles which are divided into four different groups. For examples, see impressions figs. 1 ff., p. 10-12. While the Old Assyrian level 2 texts bear seal impressions on envelops, those of level 1^b are sealed on tablets, which probably indicates the Anatolian practice. For an understanding of Cappadocian seal impressions it is necessary to study the sealing together with the context of the tablets.

The seal usage in the Old Assyrian period can be summed up according to Larsen under three main headings:
A = an indication of ownership or claim;
B = an indication of obligation to a contractual agreement;
C = sealing made by witnesses and official institutions.

The legal aspect of sealing documents in Ancient Mesopotamia from the Old Babylonian to the Seleucid period are studied in general by J. Renger (pp. 74-78). His paper describing sealing practices, period by period, is concluded with a reference to seals on bullae in Uruk and customs as presented by Greek inscriptions even in the Hellenistic and Roman world.

The long contribution of I. J. Gelb is devoted to the typology of the Mesopotamian seal impressions and their inscriptions. These are arranged in a list comprising 31 items, with emphasis on the early periods. Among the different terms occuring in the chart, the meaning of the logogram ARAD — which is usually translated "slave" — is thoroughly studied.

All these papers in this volume are very well summarized by McGuire Gibson, in the concluding chapter.

Little attention is given to votive seals, to seals found in temples and to the seal-scene-religion relationship. It would be useful to study the activity of different organisations, as in the case of the sanctuary of the god KAŠ, excavated at Tell-al-Dhiba'i (cf. Sumer XXI, 1966, 115-119).

We are grateful to both editors for the arrangement of this rich documentation on sealing practices in Ancient Mesopotamia and the neighbouring lands. They have thrown new light on the development of glyptics and the practices of sealing in the ancient world.

Prague, February 1979 MARIE MATOUŠOVÁ-RAJMOVÁ

ARABICA-ISLAM

Rudi PARET: *Der Koran.* Graz, Verlag für Sammler, 1979 (8°, 47 S. Text und 31 S. Photos). ISBN 3 85365 039 2.

Dieses Büchlein bietet etwas, was in der Orientalistik leider Seltenheitswert hat: ein führender Vertreter eines Forschungsgebiets macht das interessierte Laienpublikum mit dem Gegenstand seiner wissenschaftlichen Lebensarbeit bekannt — in kurzer und leicht faßlicher Form, aber ohne Simplifikationen, die an der Sache vorbeigehen könnten. Der Autor ist mit Recht der Meinung, daß all jene, die heute als Touristen oder in beruflicher Eigenschaft mit Angehörigen des islamischen Glaubens in Berührung kommen, darüber orientiert sein sollten, was der Koran für Muslime bedeutet. Der wachsenden Zahl solcher Zeitgenossen und darüber hinaus ganz allgemein denen, die sich ohne besondere sprachliche und fachliche Vorkenntnisse mit dem Koran beschäftigen möchten, will der Autor mit seiner Darstellung eine erste Verständnishilfe bieten. Er behandelt in einem knappen Abriß Alter, sprachliche Form und Anordnung der koranischen Texte, dann den Inhalt des Koran, die Geschichte seiner Redaktion und Überlieferung, die künstlerische Ausstattung der Koranexemplare, die Geschichte der Auseinandersetzung mit dem Koran in Christenheit und Abendland von den frühen theologischen Kontroversen bis zur modernen westlichen Koranforschung und schließlich die Rolle des Koran in Theologie und Alltagsleben der Muslime. Dem folgt eine kleine Auswahl von Koranversen in deutscher Übersetzung, vornehmlich solchen, die in inhaltlicher oder formaler Hinsicht schlüsselhaft sind oder häufig als Aufschrift von Kunstwerken, Gebrauchsgegenständen, Devotionalien usw. begegnen. Je eine kurze Liste von Textausgaben und Übersetzungen des Korans wie auch von weiterführender Sekundärliteratur rundet den Überblick ab. Der Bildanhang mit den zugehörigen Beschreibungen, der größtenteils auf Johanna Zick (Berlin) zurückgeht und auch im islamwissenschaftlichen Anfängerunterricht gute Dienste leisten könnte, dokumentiert nicht nur die Grundmuster der künstlerischen Ausgestaltung des heiligen Buches der Muslime und ihre historische Entwicklung von den frühesten erhaltenen Textfragmenten bis in die Neuzeit, sondern auch die Eigenart einiger besonders bemerkenswerter Druckausgaben des arabischen Korantexts und seiner Übersetzungen, ferner den Sitz des Korans im Leben der Muslime — von der Koranrezitation in der Moschee und kunstvollen Lesepulten und Aufbewahrungsbehältnissen für Koranexemplare bis hin zu allen möglichen dekorativen Verwendungen von Koranversen, sei es nun an Sakralbauten, auf Moscheeampeln, Wasserkrügen, Teppichen, Amuletten oder anderwärts.

Paret spricht zu den Laien mit der gleichen Grundhaltung, die auch seine für Fachleute bestimmten Publikationen auszeichnet: er läßt von Anfang an keinen Zweifel darüber, wo er selbst steht — nämlich auf dem Standpunkt des historisch-kritischen Forschers; dabei beweist er aber in allem, was er sagt, Achtung vor der Position gläubiger Muslime, denen der Koran etwas anderes bedeutet als ihm, und Achtung vor dem Stifter ihrer Religion, dem er vorbehaltlos den Rang eines Propheten zuerkennt. Diese Achtung und nicht nur eine erstaunliche Fülle von

Informationen und Anregungen vermittelt er seinen Lesern auf den wenigen Seiten seines Büchleins. Es ist sehr zu wünschen, daß es eine weite Verbreitung erlangt.

Rom, Oktober 1979 ROTRAUD WIELANDT

* * *

John WANSBROUGH, *The sectarian milieu. Content and composition of Islamic salvation history.* Oxford University Press 1978 (8vo, xxII, 157 pages) = London Oriental Series, volume 34. £ 15.00. ISBN 0 19 713596 X.

After his *Quranic Studies*, published in 1977, Wansbrough presents here a book which can be considered as a sequel to the first. Where the first dealt with the Qur'ān, the history (with a controversial new chronology) of its textual composition and a survey of the origins and earliest development of the different trends in exegesis, the second is concerned with early Muslim texts other than the Qur'ān. These texts constitute together a genre for which he has chosen the term 'salvation history'. But, yet again, Wansbrough applies to these sources basically the same criteria and methods evolved in biblical religio/historical scholarship with the purpose of source analysis, not of historical reconstruction. As he points out in his preface (page x): "... the product of source analysis can in my opinion be of value only for further source analysis, not for the quite different task of describing 'what really happened'. About the possibility of achieving the latter, at least for the topic investigated in these pages, I am frankly sceptical ..." And so the reader who does not pay heed to these words and/or to W.'s apparently deeply felt scepticism, and who expects a book on early Muslim sources also to contain attempts at historical reconstruction, will be disappointed. But readers who are content with an analysis which only opens new roads to other analysis, will quite possibly benefit greatly from this study, which distinguishes itself in a — to my eyes — crucial way from its predecessor, namely in readability and clarity. It is true, this is a far from easy book, but his style has gained in lucidity which was almost constantly lacking in his *Quranic Studies.* Familiarity with the latter is none the less imperative for a better understanding of the book under review, as is shown by the overwhelmingly high number of references to it. With the exception of just a few, every page of the first book is referred to in the second, many even as often as seven times.

The book is divided into four chapters. The first, entitled "Historiography", offers an analysis of the *sīra-maghāzī* literature, for convenience's sake limited to Ibn Isḥāq and Wāqidī. As already pointed out above, no attempt is made at distilling historical facts from these sources, but they are analyzed as to motives, tendencies (sometimes restricted to mere keywords) which are also abundantly found in, and therefore might seem to have been modeled on, early Judaeo-Christian literature, a literature with the concepts of which W. seems to be very well acquainted. His arguments are convincing in as far as the actual variety of *topoi*, which the two literatures appear to have in common, are concerned but, in my opinion, he goes a little too far when in his concluding remarks he describes the Qur'ān on the one hand and the *sīra-maghāzī* literature on the other as: "... two versions of Judaeo-Christian polemic adapted to the Arabic language and the Ḥijāzī environment (p. 45)".

Here we have a situation in which W. will probably find himself on more than this one occasion. As reviewer of his book, I find myself very much inspired by the ideas and theories he brings forward, but I refuse to embrace the overall conclusion he arrives at — not in so many words, but eloquently implied throughout the book — that Islam cannot be viewed as other than a prolongation of ancient Judaeo-Christian polemics and can hardly be credited with anything substantial that is originally Arab or Arabic of its own. Although I think nobody could possibly deny certain Judaeo-Christian influences on the earliest development of Islam, I do think that at the core of the movement, which later became known as Islam, there lies a genuinely original, Arab element, inspired and kept alive by an early Arab society which had genuinely typical and unique characteristics of its own, a society which simply did not need to copy all the concepts of the preceding monotheistic movements of the area to steer its own participation in monotheism into what it later began to view as the right channels. In brief, although I share W.'s scepticism as to the factual historicity of the literature under discussion, I could not possibly see it exclusively as the 'historicization' in an Arabic context of mainly Jewish theological polemics. When he says on p. 48: "Title and office (sc. of the *rasūl 'llāh/nabī*) are charismatic, and *it must be presumed* that their Arabic versions corresponded somehow to notions long since crystallized in the Judaeo-Christian tradition", (italics mine) I raise objections to this as too apodictic. I do not think that W. will find that most of his readers feel the same 'compulsion' as he to presume what he does.

The second chapter ("Authority") deals with the *sunna* as laid down in a few early collections (Mālik, Bukhārī). Again, features found in comparable Judaeo-Christian literatures are traced back to these. He who expects a chapter on (apostolic) 'authority' to contain new insights into the phenomenon of the *isnād*, will look in vain. On the whole, I found this chapter less convincing than the first. It nowhere becomes clear what point(s) W. is trying to make. The stylistic differences between the *sīra/maghāzī* literature and the *ḥadīth* collections, in as far as they present the same material, are sufficiently obvious so as not to need detailed assessments of the lack of authority in the former or the lack of cohesion in the latter. Again, in my opinion, W. goes much further than I would be inclined to go in appraising the early *ḥadīth* collections as constituting more or less inaptly imitated Judaeo-Christian examples.

Chapter III, "Identity", contains a survey of terms and concepts culled from various early Muslim literary genres, brought together in order to show how the Muslim community eventually came to define itself. Typical of W.'s approach and method is that the passage that comes closest to being a conclusion or a summary in the proper sense of the word contains four weighty German terms, the understanding of which may not cause insurmountable problems for those who have a working knowledge of

that language but which, after all has been said and done, can hardly be considered as appropriate terms to describe a basically Arab/Muslim milieu (p. 123). But his emphasis on the *'ulamā'/fuqahā'* as the group of people who monopolized the expression of 'normative' Islam, rather than the "... autocratic but comparatively inefficient political and military establishment" is then, again, a particularly felicitous and penetrating assessment in my eyes of an at best highly controversial and confusing period of early Islamic history. And so is my overall impression of the book: abstruse, wordy, sometimes too apodictic statements capriciously alternating with simple, clear, sometimes brilliantly concise assertions.

Although W.'s aims with the final chapter, "Epistemology", even upon repeated reading, have not become entirely clear to me, this chapter contains several succinct summaries of preceding arguments and for that reason deserves attention. I have the impression that repeated reading helps in grasping what the author is trying to say only in a limited number of instances. But on the whole, I do not want to modify my statement about his lucidity made earlier, since this is, for a variety of reasons touched upon above, a remarkable and thought-provoking book, even if it is unlikely that there are many readers who will embrace all W.'s views.

The book is beautifully produced, the number of printing errors is small (for Muṭallib, read Muṭṭalib), only the index is hopelessly inadequate.

The Hague, August 1979 G. H. A. JUYNBOLL

* * *

P. Sj. van KONINGSVELD, *The Latin-Arabic glossary of the Leiden University Library. A contribution to the study of Mozarabic manuscripts and literature.* Leiden, P. Sj. van Koningsveld, 1976 (30 cm., I-95 p. avec 2 fac-sim. et photo).

Depuis que nous avons eu le privilège d'examiner de nos yeux le fameux glossaire latin-arabe conservé à la bibliothèque de l'Université de Leyde, nous appelons de nos vœux la publication en fac-similé de ce document exceptionnel, tant pour la paléographie que pour la philologie et pour l'histoire de la culture médiévale. Aussi, tout en accueillant avec grand intérêt l'étude de notre collègue de la bibliothèque de Leyde, nous avons éprouvé une légère déception en constatant que les reproductions photographiques étaient en nombre réduit.

Ceci posé, une étude préliminaire aussi minutieuse que celle qui est ici présentée par P. Sj. van Koningsveld est certainement très utile, d'autant plus qu'il donne une description codicologique aussi détaillée que possible du codex Orientalis 231 de la Bibliothèque de Leyde. Celui-ci est constitué de quinternions de papier enveloppés d'un feuillet double de parchemin; un autre feuillet double est inséré au milieu du cahier. Cette constitution a pour motif évident la protection du matériau relativement fragile qu'est le papier; on trouve des manuscrits de papier encarté de parchemin à diverses époques et en divers lieux jusqu'à la fin du Moyen Age. P. van K. note que c'est un usage fréquent pour les manuscrits hébreux, d'après des informations reçues de M. Beit Arié; il cite un manuscrit de la Bibliothèque nationale, Arabe 6499, daté de 1163, qui est originaire d'Espagne; il mentionne aussi le manuscrit n.acq.lat. 1296 de la Bibliothèque nationale, provenant de l'abbaye de Silos, qui contient un glossaire latin en écriture wisigothique; celui-ci offre d'autres indices de parenté avec le glossaire de Leyde. Le ms. Or. 231 présente sur deux colonnes, dans un ordre alphabétique médiéval, c'est à dire assez irrégulier, des termes ou des expressions latines, suivies souvent de termes équivalents ou d'explications; en regard, mais non dans tous les cas, on lit la traduction du terme en arabe, parfois avec glose, dans une belle graphie maghrebine, soigneusement vocalisée. L'écriture wisigothique du latin est également fort élégante; l'orthographe est influencée par la prononciation et certains termes dialectaux ont pénétré dans la série; ils font le bonheur des lexicologues.

La vocalisation de l'arabe est de règle pour le Coran; elle est souhaitable pour un glossaire. P.v.K. cite en outre des manuscrits arabes vocalisés, du XIIe siècle, entre autres deux manuscrits maghrebins conservés à la Bibliothèque nationale, Arabe 6499, déjà nommé, de 1163 et Arabe 1451, daté 1183; il y a donc des exemples de ce perfectionnement en Andalousie.

Le précieux manuscrit de Leyde est connu depuis le seizième siècle; il porte des marques et notes de ses possesseurs: Guillaume Postel, qui avait probablement un prédécesseur italien, et le tenait peut-être du cardinal Jean du Bellay; François Rapheleng, le savant imprimeur orientaliste; J. J. Scaliger, grâce auquel il est entré à la bibliothèque de Leyde. Là, il a été consulté par des philologues, notamment R. Dozy, qui s'en est servi pour son «Supplément aux dictionnaires arabes». Quant à Ch. du Cange, P.v.K. montre que contrairement à l'opinion de Dozy, il a simplement utilisé des notes de Scaliger publiées par Bonaventura Vulcanus dans son *Thesaurus utriusque linguae*, publié à Leyde en 1600. Des érudits allemands ont entrepris l'édition, qui a été publiée en 1900 par C. F. Seybold. Celle-ci n'est pas sans défauts; P.v.K. signale quelques erreurs, négligences et omissions, en raison desquelles le lecteur ne peut se rendre compte de toutes les caractéristiques de l'original. Nous devons dire que ces petites taches n'enlèvent que peu de valeur à une publication dont le plus grand défaut est d'être devenue fort rare. P.v.Koningsveld cite des extraits des correspondances de R. Dozy avec l'historien et philologue espagnol F. Simonet, et avec l'italien M. Amari, récemment publiées; ce dernier annonce la découverte du glossaire bilingue de la Riccardiana de Florence, publié en 1871 par C. Schiaparelli sous le titre: «Vocabulista in arabico»; on le cite souvent en compagnie du glossaire de Leyde, bien que les deux ouvrages soient de type différent, ainsi que le démontre clairement P.v.K. Ce n'est que peu à peu que Dozy a réalisé l'intérêt et l'origine probable du glossaire de Leyde; quant aux autres érudits, y compris les paléographes, leurs opinions sont variées. P.v.K. s'est amusé à les énumérer; son premier chapitre, intitulé: «Previous opinions on the glossary's nature and its date» est un jeu de massacre qui n'épargne ni les anciens ni les contemporains.

L'ouvrage que nous recensons est une thèse; l'auteur a pris son rôle au sérieux, construisant une démonstration sans épargner sa peine. Bien qu'il soit très attentif aux

détails, ainsi que le prouve sa description du manuscrit, il est peut être doué d'un excès d'esprit de système. Les vieux historiens sont enclins à plus de réserve.

L'enthousiasme qui anime notre jeune collègue afin de situer à sa véritable place le monument qu'il étudie est louable, mais ses arguments n'ont pas tous la même force. Nous sommes de son avis sur le point essentiel: la nature du glossaire. Un tel ouvrage n'a pas été destiné à des traducteurs, dont la tâche consistait à transférer un texte arabe en latin (avec ou sans intermédiaire de la langue vulgaire); il n'aurait guère pu être utile à des clercs latins désireux d'apprendre l'arabe, puisqu'il ne comporte pas de grammaire, ni même des formes verbales et des pluriels, comme le «Vocabulista in arabico». Il a été rédigé par et pour des clercs mozarabes, dont l'arabe était la langue de culture courante, afin de leur permettre d'approfondir leur connaissance du latin, surtout du latin d'église et des textes bibliques. Nous sommes plus réticent en ce qui concerne la date de la rédaction et de la transcription. P.v.Koningsveld examine les critères externes: papier et écriture, et les critères internes: culture des Mozarabes.

Le papier, employé par les Arabes orientaux, puis par les Byzantins, depuis les IXe-Xe s. a assez rapidement pénétré en Espagne musulmane, et de là en Espagne du Nord. L'on n'a de mention formelle de fabrication locale qu'au XIIe siècle, à Jativa, mais il nous parait possible que l'on ait fait du papier en divers lieux auparavant. Le traité attribué à un prince d'Ifrikiya, Ibn Bādīs, date du XIe siècle; il contient des recettes qui sont relativement simples à réaliser. Nous avons nous même examiné le papier du glossaire de Silos; il est épais et son apparence fruste convient à la date probable de l'écriture et de la décoration du manuscrit, que nous situerions au XIe siècle. D'après P.v.K. le papier du glossaire de Leyde serait d'une finesse relative et présenterait des vergeures qui indiqueraient plutôt une fabrication du XIIe siècle. Bon sujet de discussion pour les spécialistes. La question paléographique est plus épineuse. Après avoir fait des remarques au sujet de l'état encore primitif des études de paléographie arabe, l'auteur, qui a examiné non seulement le fonds oriental de la bibliothèque de l'université de Leyde, mais aussi des manuscrits conservés dans diverses bibliothèques abandonne sa prudence préliminaire pour construire une théorie de trois types de graphie arabe utilisés en Andalousie au Moyen Age, en leur assignant une chronologie relative. Puis il passe en revue une série de manuscrits latins en écriture wisigothique pourvus de gloses en arabe; estimant que la majorité de ces gloses arabes sont du XIIe siècle, il invite les paléographes latins à reconsidérer leur datation dans la plupart des cas, tout au moins lorsque les gloses lui paraissent contemporaines du corps du manuscrit; il s'appuie pour proposer des dates plus tardives sur une étude de A. Mundo relative à des manuscrits liturgiques tolédans que celui-ci déclare avoir été copiés à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle en écriture wisigothique, ce qui témoignerait de la survivance de l'ancienne graphie. P. van Koningsveld est convaincu que malgré les avis des prédécesseurs, avis du reste variés, comme il l'a rappelé, le glossaire, tant pour le latin que pour l'arabe, a été transcrit dans la seconde moitié du XIIe, et il pense que c'est à Tolède. L'un des arguments principaux en faveur de cette thèse est l'interprétation d'une inscription arabe effacée, photographiée aux rayons ultra-violets; P.v.K. s'est efforcé de la déchiffrer avec beaucoup d'ingéniosité. Le livre aurait été commandé par un certain Jibriyan, dans la ville de Tolède; il l'aurait légué à sa mère, et serait mort en 1193 A.D. La lecture est conjecturale, surtout en ce qui concerne le nom de la ville et la date, obtenue en interprétant les derniers mots comme un chronogramme. L'inscription est de fait presque illisible d'après la photographie, et il parait difficile d'en tenir compte. Ce serait un cas à soumettre aux investigations de J. Benton et de ses associés; ils ont obtenu des résultats surprenant en se servant des techniques de la NASA: «Nouvelles recherches sur le déchiffrement des textes effacés, grattés ou lavés». Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1978; juillet-octobre. Paris, 1978, p. 580-594. En attendant les résultats de la consultation, nous nous abstiendrons de discuter ici la question de la datation de l'écriture wisigothique; il faudrait disposer d'un répertoire photographique de manuscrits datés ou datables que nous désirons depuis longtemps.

L'examen du contenu peut sans doute apporter quelques indices sur l'origine et l'époque probable de la rédaction du glossaire de Leyde. P. van Koningsveld rappelle que le compilateur a utilisé des glossaires latins, du type des glossaires publiés par G. Goetz dans le *Corpus glossariorum latinorum*; les plus anciens témoins de cette littérature remontent au VIIe siècle; elle s'est développée aussi en Espagne, et Isidore a été mis à contribution. Il y a de nombreux points communs entre le glossaire latin-arabe de Leyde et le glossaire de Silos (Paris, Nat.n.a.l. 1296): orthographe fortement influencée par la prononciation espagnole, mots de langue locale, explications de termes analogues, reproduites dans le glossaire de Leyde avec ou sans traduction. Nous nous bornerons à donner quelques exemples, choisis dans la lettre N:

neoffitus. Silos: nobellus, rudis siue nuper ad fidem veniens
neofitus. Leyde: glose en arabe signifiant «récent converti à la foi»

Nenie. Silos: deliramentum sed proprie carmen funebre
Nenia. Leyde: deliramentum seu carmen mortuorum

neomenia. Silos: kalende nobilunium
„ . Leyde: kalende nouilunium i.e. initium mensis

Neutricis (sic = neotericus) Silos: libri nobi uel recentes.
Neutricius. Leyde: liber nouus.

Ninnarus. Silos et Leyde: morio (murrio L) cuius uxor mecatur et tacet

Nomisma. Silos: forma ad nummos seu denarius
„ Leyde: glose arabe: coin pour frapper les darāhim.

Le glossaire de Silos contient en appendice des extraits de canons de conciles; celui de Leyde a également des appendices sur lesquels P. van Koningsveld attire justement l'attention: citation de psaume avec traduction arabe, notes relatives aux psaumes, aux noms hébreux dans l'Ancien Testament, les dix commandements, un texte de saint Jérôme, des gloses sur un hymne de Prudence qui est chanté dans la liturgie mozarabe; etc. Ceci confirme que le glossaire est à l'usage des clercs, ce qui est évident aussi d'après l'insertion de nombre de gloses sur des termes bibliques et liturgiques, ou théologiques; euangelium, euangelizo, exorcista, exorcismum, psalmista, psalterium,

tropologia, etc. L'auteur essaie même de rendre «consubstantialis» en arabe: dhū al-dhāt al-wahīda.

La culture profane est moins bien représentée, et c'est cette constatation qui nous fait hésiter à admettre les conclusions de P. van Koningsveld. Certes, le glossaire de Leyde est moins pauvre à cet égard que le glossaire de Silos. Il y a un certain nombre de termes médicaux; ceux-ci proviennent des Étymologies d'Isidore, ainsi que nous l'avons vérifié. Pour le mot: *pleuresis*, la définition est littéralement reproduite, avant de donner l'équivalent arabe de pleurésie «dolor lateris acutus cum febre et sputo sanguinolento» La forme des mots, ou plutôt leur déformation correspond aux vocables que l'on trouve dans les traités de médecine pendant le Haut Moyen Age, comme on peut le constater en consultant l'*index verborum* du catalogue du Dr. E. Wickersheimer, *Les manuscrits latins de médecine du Haut Moyen Age dans les bibliothèques de France*, 1966.

Pour les *Artes*, le glossaire n'offre pas grand chose; il semble que le rédacteur n'ait guère de notions philosophiques et scientifiques. Lorsqu'il donne en appendice la liste des sept arts libéraux il rend «retoria» par manṭiq et «dialetica» par falsafa; dans le corps du glossaire «dialetica» est traduit: falsafa al-manṭiq, mais la rhétorique ne parait pas. Cette prétérition correspond sans doute à une tendance de la culture arabe. Dans la série de l'Organon, selon une tradition alexandrine tardive adoptée par les Arabes, la rhétorique est considérée comme une partie de la Logique et vient après la Sophistique; elle a cependant un nom propre: khatāba, mais notre auteur l'ignore. Il ignore ou omet la plupart des termes philosophiques et scientifiques.Il note «astrologia», 'ilm al-aflāk, et «astronomia», 'ilm al-nujum; il n'a du reste guère d'estime pour la science des étoiles car il met successivement en regard de *munajjim*, astronome et astrologue, des termes dépréciatifs: magus, maleficus, mathematicus. Il se borne à insérer passim les noms des signes du zodiaque et à donner dans les appendices une liste des planètes et des signes, avec une confusion étrange pour le dernier; au lieu de *Piscis* ou *Pisces*, il inscrit «Cetus» et donne comme équivalent le terme arabe normal pour le signe: ḥūt. Il est vrai que «Cetus» désigne une constellation voisine, mais les astronomes arabes ont simplement dans ce cas adapté le grec: qayṭūs (Cf. P. Kunitzsch, *Der Almagest*... p. 193-194). Le seul terme de cosmographie un peu savant du glossaire est «axis, linea septemdrionalis» commenté en arabe «la colonne du ciel autour de laquelle tourne la sphère», mais il vient d'Isidore.

Si le clerc mozarabe qui a rédigé le glossaire avait travaillé à Tolède vers 1175, comme le suggère P.v.K., il faudrait le considérer comme un réactionnaire ignorant en regard de ses compatriotes instruits, tel le mozarabe Galib qui aidait Gérard de Crémone à traduire l'Almageste et avec lequel Daniel de Morley s'entretenait» in lingua toletana»; dans ce milieu tolédan les sciences exactes, et l'astrologie avaient une importance primordiale. Dans la période précédente, on trouve Jean de Séville, qui a sans doute passé quelque temps à Tolède; celui-ci aussi est probablement un mozarabe; il dédie à l'astrologie autant qu'à l'astronomie ses efforts de traducteur et d'auteur. Incidemment, nous devons noter que l'identification du traducteur Jean de Séville avec un évêque de Séville du milieu du XII[e] siècle nous parait peu vraisemblable

La comparaison du glossaire de Leyde avec le vocabulaire des traductions arabo-latines serait intéressante, mais nous manquons d'éditions critiques munies d'index bilingue, du moins pour Gérard de Crémone. Nous avons essayé de confronter le glossaire avec une traduction de Marc de Tolède, qui, s'il n'est pas un mozarabe à proprement dire, a vécu à Tolède dans le dernier quart du XII[e] siècle et le début du XIII[e] et possède bien l'arabe. Or, les divergences sont plus nombreuses que les convergences, ce qui n'est guère en faveur d'une rédaction tardive tolédane.

Notre impression est donc différente de celle de P. van Koningsveld, et se rapproche plutôt de celle de G. Levi della Vida, citée p. 15 du présent ouvrage; celui-ci propose avec beaucoup de prudence une rédaction primitive au X[e] siècle. P. van K. a passé en revue dans un chapitre de sa thèse des traductions de latin en arabe faites en Espagne; versions des psaumes, qu'il a particulièrement étudiées, parmi lesquelles une version rimée d'un Cordouan du X[e] siècle, Ḥafṣ al-Quftī, basée sur le «psalterium secundum Hebraeos» de s. Jérôme; versions des évangiles et des épîtres de saint Paul; traduction des histoires d'Orose (le terme «chronicle» employé dans le titre est impropre), exécutée pour le calife al-Ḥakam II (961-976); il cite aussi le «Calendrier de Cordoue», bien que la partie liturgique dûe à l'évêque d'Elvira Recemundo soit une adaptation d'un martyrologe, non une traduction. C'est à la fin du X[e] siècle ou au XI[e] que la rédaction du glossaire et de ses appendices aurait un sens et une utilité plutôt que vers le dernier quart du XII[e] siècle. Le clerc mozarabe qui a compilé l'ouvrage nous paraît le témoin d'un stade antérieur de la culture de son milieu. Par contre, nous sommes convaincue que l'interprétation de la nature du document proposée par P. van Koningsveld est exacte, et nous souhaitons vivement la publication de l'édition diplomatique annoncée, plus encore la publication d'un fac-simile complet qui permettra aux paléographes de discuter en connaissance de cause.

Paris, août 1979 M. TH. D'ALVERNY

* * *

Michael E. MEEKER, *Literature and Violence in North Arabia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979 (23 cm., pp. 272) = Cambridge Studies in Cultural Systems, no 3. £ 17.50 (Hard cover); £ 6.50 Paperback). ISBN 0521 22074 2.

Literature and Violence in North Arabia has something of a trick-riding act in a circus. The book balances on the back of several earlier ethnographical and anthropological studies, chiefly those of A. Musil and C. Doughty on bedouin life in North and Central Arabia. Using the material they contain, Prof. Meeker seeks to construct a pyramid of interpretations from which to derive theories about central aspects of Near Eastern culture. In particular he discusses certain forms of expression — narratives and poems of raiding and warfare — with a view to the evidence they furnish of reflexion among the Bedouin about the uncertain political conditions in which they lived and their difficult relations with their neighbours. Two societies

with related political origins in Cyrenaica and Morocco are also examined with regard to their attempts, through religion and literature, to resolve political problems not unlike those of the North Arabian Bedouin. The chief concern in *Literature and Violence in North Arabia* is therefore with theories of political anthropology and their illustration through literature and religious institutions.

The first of the four parts takes the distinct ethnographic character of the Near East and argues that many of the elements common to Near Eastern societies can be traced back to the presence of the Bedouin; the turmoil of which the Bedouin were an important source is seen in particular as a root cause of the development of the political culture, in which "the public world is conceived of as the scene of an uncertain struggle among men". (p. 10) Prof. Meeker sketches the details of bedouin life, as he sees it, laying emphasis on the anarchy obtaining in the desert, the desire of all to obtain "personal instruments of aggression" (i.e. weapons and mounts) and the absence of formal political structures. He rejects segmentary theory as providing an inadequate explanation for the peculiarities of this political culture, but regards the genealogies which are its raw material as a significant product of a political language and an example of the use of metaphor among Near Eastern peoples. It is his aim to examine other products of the same political language, namely the oral narratives and poems which, in his view, are "explicitly conceived as uncovering the significance of what men have experienced in their political lives (narratives of raiding and warfare) or what they are able to make of the significance of their political lives (poems of raiding and warfare)". (p. 28)

All the North Arabian narratives and poems discussed are drawn from the chapter entitled "War and Peace" in Musil's *Manners and Customs of the Rwala Bedouins*[1]). The techniques of semiotic analysis are applied first to three personal accounts of raiding expeditions; they reveal, according to Meeker, not only "how the North Arabian Bedouins were interested in securing a personal benefit at the expense of other men" but also "how a personal identity was composed around an investment of resources in strategic adventures with aggressive implications". (p. 47) Part II contains the analysis of four further narratives, designated by Meeker as "ceremonial narratives of raiding and warfare" (p. 51); they earn the title "ceremonial" because they are concerned with chiefs and tribes, asking "what kind of chiefly character or behaviour might be the basis for putting together a tribal domain in which human life might be protected and supported?" (p. 52) There follow discussions of the notion of sacred scriptures in settled and nomadic Arabia, ("The Arabian notion of sacred scriptures can be viewed as an intensification and solidification of the Bedouin metaphor of scriptural significance." (p. 92)), the widespread Near Eastern phenomenon of the patriarchal family and the seclusion of women, and the "uniquely severe form of monotheism" characteristic of Islam, "a religion based on wordly political performances" (p. 100). In each case a link is claimed with the conditions of camel-herding nomadism, a claim supported by evidence from one or more of the narratives according to the author's interpretation of them.

In Part III five of the poems Musil recorded on the theme of raiding and warfare are examined. Prof. Meeker first notes the conventions of rhyme and metre peculiar to this form of poetry, and then analyses each text to arrive at a reading in which not only the bedouin devotion to the use of aggressive resources is demonstrated but also "the disturbing implications of such a devotion" are stated. He goes on: "The ceremonial poems of raiding and warfare raise a question about whether any way of life is altogether possible in the desert and steppe, if it limits the readiness of men to resort freely to deadly instruments". (p. 111) Subsidiary themes which he traces in these poems are the all-importance of "aggressive resources" (camels and weapons) and of men's relationship with them, the way in which the Bedouin's obsession with them restricted the development of any but verbal skills, and the realisation of the limitations placed on them by their material surroundings.

In Part IV the focus shifts to Cyrenaica and Morocco, in both of which a population with nomadic traditions of political organisation has adopted a more or less settled existence. In Cyrenaica, it is argued here, the lack of formal political structures which the 11th century Banū Hilāl invaders inherited from their Arabian bedouin forebears was not remedied when they turned to a semi-settled or settled existence; on the contrary, the tribal system proved even less effective than it had been in Arabia, and a cult of saints of a politico-religious nature arose to remedy the lack of any effective political organisation capable of dealing with anarchy. In Morocco, a rural peasant population which retained nomadic political traditions could not turn to the central political authority, compromised as it was through its oppressive conduct; instead, the peasants took refuge in an elaborate cult of saints with an extensive corpus of narratives.

As Part IV makes clear, this book is about political structures; it aims to elaborate theories to explain those structures, and literature is treated exclusively for the light it throws on them. The book must therefore be judged in the first place as a contribution to the study of political conditions in Arabia, Cyrenaica and Morocco. A crucial point here is the choice and exploitation of source material. Much of Meeker's description of bedouin political relationships is apparently based on the nineteenth century traveller Charles Doughty's *Travels in Arabia Deserta*[2]); although this classic contains much valuable material it is neither primarily about the Rwala nor a systematic, scholarly study of bedouin life, but rather a subjective account, full of insights, in which Doughty occupies the limelight and all impressions are filtered through his consciousness. Unfortunately a less subjective and more organised account of neighbours of the Rwala, H. A. R. Dickson's *The Arab of the Desert*[3]), is completely ignored, and even Musil's own observations are accorded relatively little weight. Further, some important work by political anthropologists on the Bedouin is passed over in silence, a striking example being Louise E. Sweet's paper "Camel Raiding of North

[1]) American Geographical Society, Oriental Explorations and Studies no. 6, New York 1928.

[2]) Cambridge University Press, Cambridge 1888.

[3]) George Allen & Unwin, London 1949.

Arabian Bedouin: a Mechanism of Ecological Adaptation"[4]). The findings of Musil, Sweet and Dickson modify, and sometimes contradict, Prof. Meeker's black-and-white picture of the anarchy prevailing in the desert, the danger and destructiveness of raids, and the complete absence of ties and obligations apart from those contracted in the face of an external threat. The use of the term "anarchy", which occurs throughout the book, is misleading, as Sweet convincingly argues. Again, Meeker's fondness for terms such as "aggressive", "destructive", "violence" and phrases like "men's zest for the use of aggressive instruments" (p. 166), "a means of power that was largely destructive of human life" (ibid.) "instruments of violence" (for example p. 180), "political violence" (for example p. 19) suggest that human life was far more often at risk — from fellow men — than writers with direct experience of bedouin life believe.

This basic divergence of views on the degree of the threat to human life posed by tribal raiding is one of a number of indications that Prof. Meeker has constructed a unique personal vision of the Bedouin, a vision which not only gives a somewhat lop-sided picture of their life but attributes to them an immense influence in determining Near Eastern culture. Thus, for instance, in his discussion of the patriarchal family and the seclusion of women, he refers only to the customs of "traditional Arabia" (p. 94), both those of "pastoralists" and those of "settlers". His conclusion is that the Near Eastern custom of seclusion originates out of the social norms of the "settlers", which in turn have the same origin as those of the Bedouin. But could not other influences from areas such as Iran and Asia Minor also have played a role; is seclusion purely Arabian in its origins? And this vision of the Bedouin makes no allowance for non-political factors in their life; the custom of marriage among first cousins is seen as an expression of the principle "of shoring up a domestic interior against a threatening political exterior" (p. 96), but the possibility that it might be connected with, for example, the desire to keep wealth within the family is not raised. Such phenomena as these are in any case too complex to have only one origin and cannot be convincingly ascribed to direct or indirect Bedouin influence in a few paragraphs.

A further aspect of Prof. Meeker's vision of the Bedouin is that the author's subjectivity is an underlying point of reference. This becomes clear in the discussion of heroism (pp. 165-166) where it is observed that "the Bedouin conception of a heroic performance defies our conventional romantic ideas of heroism" (p. 166). A juicier example of the same sort is furnished by p. 180: "We see the shadows of the Rwala poised wolfishly over a corpse, and we hear the echoes of their strange cries in the Arabian wastes"; this is a comment on the apparently harmless line: "over him (sc. the fallen Shlâsh) these Rwala shout the war song".

This preference for a visionary approach rather than a scientific one may lie at the root of the inexactitude in use of some technical terms. As may be seen above,

[4]) First published in the *American Anthropologist* 671965/1132-50, reprinted in L. E. Sweet (ed.), *Peoples and Cultures of the Middle East*, The Natural History Press, Garden City, New York 1970, vol. 1, pp. 265-289.

"settlers" are contrasted with "pastoralists", although as one anthropologist has observed[5]) the opposite of a "settler" is a "nomad" and pastoralists are found among both groups. "People" and "peoples" appear to be used indiscriminately; for instance, the Cyrenaican Bedouin are referred to as a "people" on p. 184, but as "peoples" on p. 194. "Ceremonial", as Prof. Meeker uses it to describe certain poems and narratives, does not imply a more elaborate manner of recitation of these texts or a formal occasion for their performance, but refers simply to their content, and a more apt term might be "narrative (or poem) of tribal raiding and warfare".

Meeker's vision of the Bedouin also colours his approach to his literary material. Although on occasion his analysis yields fruitful results, this reviewer often found his interpretations far-fetched for a variety of reasons. One difficulty is that they take little account of the thought-world of the Bedouin, in so far as this can be judged either from the texts themselves or from the explanatory material provided by Musil or other writers, but are more in keeping with the author's own theories about bedouin culture, as the following example shows. It concerns the end of a narrative, which runs as follows:

"Over thirty Rwala had fallen, and about a hundred were wounded. Of the fallen the hero Za'eytel was the most lamented. They also lost twenty-five mares". (p. 62)

Meeker regards this and the passage which precedes it as the narrator's settling of the accounts of the whole affair, but he attaches most weight to the final sentence, commenting:

"It was surely the loss of those mares that explains the hurtful scar which those events of so long ago, ten years, perhaps twenty, have left upon the memory. This narrator who looks for the good life in a pragmatic approach to experience ultimately attaches a memory of disturbing events to the loss of practical resources". (p. 67)

But should the mention of the mares be given more weight than that of the dead and wounded? Might it not be accorded less importance because it comes *after* the mention of the men involved?

Another example occurs when a narrator notes that tribes hostile to the Rwala are "western". Meeker remarks that the west is "the land where the sun sets, the land of darkness and obscurity" (p. 80) and returns to the point later (p. 85). Yet, assuming that more is to be read into the statement than a geographical fact, a more convincing explanation in terms of the bedouin view of the world is furnished by Musil when he observes that "west" for the Rwala designates settled territory in general, while the "east" is used for the inner desert. (Musil, op. cit., p. 45) Thus the connotation of "western tribes" would be "those closer to settled territory" and thus somewhat inferior to the Rwala.

In very many other cases Meeker arrives at questionable interpretations dictated as much as anything by the requirements of his theories. Yet he does not doubt his own ability to understand the Rwala and their dialect, as is evident from his attempts to improve on Musil's trans-

[5]) D. Chatty, "Changing Sex Roles in Bedouin Society" in L. Beck and N. Keddie (eds.), *Women in the Muslim World*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. and London, England 1978, p. 404.

lations of the Arabic texts included in his *Manners and Customs*. Musil slipped up once or twice[6]) but his command of the Rwala dialect seems to have been perfectly adequate to the task of rendering their poems into English, and Meeker, at sixty years' remove and without direct contact with the Rwala, is bold indeed to propose the changes he does. They are often unhelpful, as the following example shows. The hemistich "w-'enda-l-jlâs mudawwer al-ḥaqq maflûj" (p. 138) is translated by Musil: "And the Jlâs think that one who seeks his right is already vanquished" (p. 137), whereas Meeker's version runs: "And near the Âl Jlâs, he who seeks (in a circuitous manner) the Truth (his rights) is Vanquished (split)". (p. 145) To translate "'enda" as "near" in the context is an elementary howler, while this supposedly literal version ends up in what George Steiner calls "codified strangeness"; it is scarely a reliable guide to the poet's meaning.[7]) Sometimes Meeker is wrong, as for instance when he takes "eḍ-ḍamâyer" to be the plural of "ḍâmir" and translates "lean and lank" (p. 169), dismissing Musil's "entrails" as "probably erroneous". (p. 255, fn. 2) But Musil's identification here of the plural of "ḍamîr" would be preferred by Arabists. And it is on the basis of such shaky emendations that Meeker seeks to construct his theories.

A further difficulty in Meeker's treatment of the poems is that he always assumes the words have been selected because of their meaning and ignores the part that the dictates of rhyme and metre may play. This is all the more unexpected since he devotes considerable space to a description of the formal structure of Rwala poems. The following is an example of how far this unawareness may take him. On p. 125 there is a poem whose opening line runs:

Yâ râkeb alli mashîha rowj w-arwâj / ḥâyel themân sinîn makhlan ḍaharha. Musil translates: "O thou who ridest a she-camel with a regular pace, A sterile one, whose back has borne no burden for eight years!" (p. 124) Meeker comments:

The phrase "eight years" implies that the camel in question is just the right age for riding. This particular time span, however, also has a purely formal function. It is a signal that the instrument of the poet (his poem) has eight temporal parts. This signal is communicated by suggesting that the instrument of the hero (the camel) has an age of eight temporal parts. A block of four verses consisting of eight hemistichs, we shall find, is a basic unit of the poem's composition. Specifically, the poem divides into three sets of four verses together with a concluding verse (v. 13). (p. 128)

Meeker has not entertained the possibility that "themân" may have been selected because, unlike most numbers, it scans ⏑–, which is required by the rhyme scheme he gives on p. 116. He then assumes that the camel is eight years old, although this is not in fact what the poet says (nor does Musil interpret the line in this way in his

[6]) Cf. R. Patai, "Cousin-Right in Middle Eastern Marriages" in A.M. Lutfiyya and C.W. Churchill (eds.), *Readings in Arab Middle Eastern Societies and Cultures*, Mouton, The Hague and Paris, 1970, p. 538.

[7]) Useful suggestions about the translation of Arabic poetry into English are to be found in A. F. L. Beeston, "An experiment with Labîd", *Journal of Arabic Literature* 7/1976/1-6, but Prof. Meeker apparently did not consult this article.

commentary), and draws a conclusion about the poem's construction which is ingenious but turns out not to hold water, at least as far as the last three verses are concerned. It is worth looking at them in detail:

11 yâ ḥeyf yâ-lli rab'ateh mithl haddâj / bisyûfena w-ḥelw manthar ḥemarha
12 abkârana yâ ḥzeyl min ra'yet al-qafr ṣeyyâj / w-abkârakom yâ ḥzeyl ter'a wabarha
13 eqtâ'akom 'an rûtht al-khôrt tin'âj/ w-abkârana teḥottaha binaḥarha (p. 126)

"Yâ ḥeyf yâ-lli" in v. 11 is echoed in v. 12 by the repeated "yâ ḥzeyl", and Haddâj, the name of a copious well, suggests something of the lush pasture referred to in the following verses, even though it is here used to designate a stream of blood. Between verses 12 and 13 the connection is even more obvious, with the triple use of "abkâr" as subject at the beginning of a hemistich and the alternating "our. .your; your. .our". Moreover, hemistichs 12a and 13a are parallel in construction, and so are 12b and 13b. To see v. 13 as a lone concluding verse is to be blind to all this.

Apart from questioning the far-fetched interpretations Meeker suggests, one may ask whether he is at all justified in erecting sweeping theories on such a narrow basis of texts. Are the five poems and seven narratives analysed here typical of Rwala and other bedouin literature? Bleyhân b. Ḍeri told Musil about fifteen raiding expeditions, and one wonders if the twelve accounts of his which Meeker does not discuss would also "reveal just how deeply a Bedouin self-identity was implicated in the pursuit of strategic opportunities which involved aggression against other men". (p. 32) Are the five poems Meeker analyses typical of the eight he is prepared to consider, and why does he exclude the seven poems composed variously by a Ṣleyb, Prince Nûri or his slave Selîm? (Contrary to the statement on p. 253 (fn. 1 to ch. 7) one of these last exceeds five lines.) Given the paucity of Rwala texts, this failure to exploit Musil's material fully is surprising. In the absence of texts from other bedouin tribes Meeker's underlying assumption that Rwala narratives and poems are typical of bedouin literature cannot be more than a plausible hypothesis, yet despite this he does not hesitate to extend his findings about this North Arabian tribe to Bedouins everywhere.

Just as he extends his conclusions in space, so Prof. Meeker projects them back in time, arriving at theories about the appearance of Islam, that "exceptionally strict form of monotheism", (stricter than Judaism, one wonders) and the evolution of the Arabian notion of scriptures, on the basis of his Rwala material. Despite evidence that political conditions and also forms of cultural expression in Arabia have not remained the same, he assumes throughout that an unchanging entity called "traditional Arabia" existed till recently. It is certainly possible to generalise about the Bedouin, as Caskel does in his *Die Bedeutung der Beduinen für die Geschichte der Araber*[8]), if one possesses a basis of solid knowledge of the different periods of their history and makes qualifications where

[8]) Westdeutscher Verlag, Köln and Opladen, 1953 (not "Cologne: Oplander" as listed in the Bibliography).

necessary; it is to be regretted that Meeker did not take his example more to heart.

Even the reader whose mother tongue is English has difficulty in understanding *Literature and Violence in North Arabia* at times, so awkward is its style and so idiosyncratic the choice of words. Most unintentionally comic is the preference of "beastly", with its overtones of schoolboy slang, to "animal", and the resulting perpetration of the unforgettable sentence: "These beastly faces are esthetic constructs". (p. 144) Equally disturbing are some elementary errors: the glossing of "verse" as *saj'* (twice on p. 258); the affirmation that the Kharijites were involved in "continuous warfare with all unbelievers" (p. 252 fn. 5) whereas, according to *EI*², their target was "non-Kharijite Muslims"; the description of Abu Zeyd as the hero of the 'Antar tales (p. 52). The text is, however, commendably free from printing errors, the only serious one occurring on p. 9, from which a line appears to have been omitted.

Prof. Meeker has performed a signal service in suggesting that bedouin Arab literature should be examined for what it has to say about the political experience and aspirations of those who have produced it. This represents a new dimension in the study of this branch of Arabic literature beside the traditional philological and the more recent literary critical approaches. It is greatly to be regretted that he has not supported his thesis with more solid arguments or accepted, in this initial phase of a challenging enquiry, the imposition of limits to his hypotheses. The underlying weakness of his book, his refusal to take into consideration the straightforward meaning and primary function of the texts he analyses and use them as a yardstick against which to measure his theories, may shake the confidence of the non-anthropologist in the anthropologist's ability to handle Near Eastern material. This would be a great pity, since far too little anthropological work has been carried out in the area, but researchers in any discipline can only accept contributions which are up to standard. Prof. Meeker's book, however, is a circus act which may take the spectator's breath away inside the Big Top, but in the everyday world of research it is shown up as an unsafe, teetering construction, unfit to be built on in its present state.

Amersfoort, November 1979 HILARY KILPATRICK

* * *

G. R. SMITH, *The Ayyūbids and Early Rasūlids in the Yemen (567-694/1173-1295)*, volume 2, A Study of Ibn Ḥātim's *Kitāb al-Simṭ* including glossary, geographical and tribal indices and maps. London, Luzac & Company Distributors 1978 (25 cm., XI + 264 p.) = E. J. W. Gibb Memorial, New Series XXVI. 2. £ 12.00. ISBN 0 906094 02 X (cased edition); 038 (paperback).

Cet ouvrage constitue le volume 2 comprenant les commentaires de l'édition critique du *Kitāb al-Simṭ al-Ghālī al-Thaman fī Akhbār al-Mulūk min al-Ghuzz bi 'l-Yaman* de Badr al-Dīn Muḥammad b. Ḥātim al-Yāmī al-Hamdānī, contenue dans G. R. Smith, *The Ayyūbids and Early Rasūlids in the Yemen*, volume 1, E. J. W. Gibb Memorial Series, New Series XXVI, London, 1974.

Ces commentaires sont d'ordre historique, géographique et philologique. Un premier chapitre est consacré à une étude sur l'auteur et son œuvre, les chapitres 2, 3, 4 à l'histoire du Yémen sous les Ayyūbides et les Rasūlides, le chapitre 5 à des notes d'ordre philologique et historique se rapportant directement au texte arabe édité. Ces chapitres sont suivis d'un glossaire, d'un index géographique, d'un index des tribus, d'une bibliographie, de corrections apportées au texte arabe édité et d'une carte.

La vie et les écrits de Muḥammed b. Ḥātim, l'auteur du *Simṭ*, couvrent deux époques de l'histoire du Yémen médiéval: le règne des Ayyūbides et le début du règne des Rasūlides. On sait par le texte lui-même que l'auteur écrivit au moins une part de son ouvrage pendant la période où al-Muẓaffar, Sultan rasūlide, avait déjà transféré son pouvoir à son fils al-Ašraf 'Umar (janvier 1295).

Le *Simṭ* note aussi que l'auteur fut chargé, surtout à partir de 1258-59, d'une mission d'ordre surtout politique (mais ayant aussi des implications militaires) par le Sultan al-Muẓaffar. Il semble avoir été tantôt une sorte d'ambassadeur auprès des tribus voisines, tantôt un chef d'expédition militaire chargé de soumettre les rebelles, notamment les *ašrāf* zaydites. Il mourut après 1302-3.

On sait que b. Ḥātim avait écrit un ouvrage historique intitulé *al-'Iqd al-Ṯamīn fī Aḫbār mulūk al-Yaman al-muta'aḫḫirīn* qu'on a cru être une autre édition du *Simṭ*, mais que G. R. Smith considère, à juste titre semble-t-il, comme un ouvrage tout à fait différent.

On peut penser que, pour la période correspondant au règne d'al-Muẓaffar (1249-1295), les sources de b. Ḥātim ont été les récits de ses collègues chargés de l'administration rasūlide, les écrits officiels de cette administration et ses propres rapports sur des événements auxquels il a participé personnellement. Pour la période du règne d'al-Manṣūr 'Umar (1228-1249), la présentation et le style utilisés par b. Ḥātim indiquent qu'il a consulté des sources écrites, peut-être des annales, au moins en ce qui concerne les rapports des Rasūlides et des Zaydites et les événements qui se déroulèrent dans les cités saintes.

Pour ce qui touche à la période ayyūbide (1173-1228), on sait qu'il a disposé d'un informateur sûr qui vécut sous le règne d'al-'Azīz, 2ᵉ sultan ayyūbide du Yémen. Il se réfère aussi explicitement à l'autorité de Badr al-Dīn al-Ḥasan b. 'Alī Rasūl, frère de al-Manṣūr 'Umar, pour des informations qu'il a reçues par l'intermédiaire d'un transmetteur fidèle. Il recueillit aussi des informations orales de la bouche d'émirs zaydites (il cite la *Sīra* de 'Abd Allah b. Ḥamzah, ouvrage perdu). Le *Simṭ* est incontestablement l'ouvrage le mieux renseigné sur la période des Ayyūbides et le début de l'ère rasūlide au Yémen.

Il est d'ailleurs probable que la plupart des historiens postérieurs ('Imād-al-Dīn Idrīs, Janadī etc.) ont emprunté une partie au moins de leurs informations au *Simṭ*.

G. R. Smith signale dans son étude sur la langue et le style du *Simṭ* des constructions «non-orthodoxes» parmi lesquelles il note l'absence de *'an* après des verbes de sentiment, capacité etc. Reckendorf a cependant montré dans sa *Syntax* que de telles constructions se rencontrent en arabe classique. L'auteur a relevé de pertinentes différences stylistiques dans le texte du *Simṭ*, notamment entre le style annalistique des parties «ayyūbides» et le style personnel et direct des parties «rasūlides». Nous avons observé aussi dans le texte arabe un emploi passablement régulier de

formules stéréotypées: elles sont caractéristiques d'un état de langue se voulant encore classique, mais où les déviations dialectalisantes sont déjà nombreuses. Un exemple typique de formule utilisée par l'auteur du *Simṭ*: *wa mā kāna bi-'asra'a min...* qui souligne le caractère dynamique d'un récit. Tout ceci est déjà caractéristique du moyen arabe.

L'édition est basée sur les 3 manuscrits connus du *Simṭ*: ceux du Caire, de Leiden et du British Museum de Londres. Ce dernier est le meilleur des trois et l'auteur l'a choisi comme ms. de référence. Deux d'entre eux datent du XVIIᵉ s., celui de Leiden n'est pas daté.

En ce qui concerne l'histoire des Ayyūbides, il faut rappeler que ceux-ci sont d'origine kurde et que le sort des premiers Ayyūbides est fort lié à celui des Saldjūkides, bien qu'ils aient manœuvré habilement entre ces derniers et leurs rivaux, notamment les Būrides, pour s'assurer dès le début du XIIᵉ s. chr. une position prédominante. L'intervention ayyūbide en Égypte eut pour point de départ une demande d'assistance militaire adressée par Šāwar b. Mujīr al-Sa'dī, ex-*wazīr*, c'est-à-dire gouverneur détenant le pouvoir de fait dans un Califat fāṭimide en pleine décadence. Il avait été évincé par Abū 'l-Ašbāl Ḍirgām et décida de demander l'aide de l'atābak saldjūkide Nūr-al-Dīn b. Zankī à Damas pour rétablir son pouvoir en Égypte.

La première expédition en Égypte fut dirigée par Širkūh, frère de Ayyūb b. Šāḏī b. Marwān, qui donna son nom à la dynastie. Il était accompagné par Saladin, son neveu. Ceux-ci permirent à Šāwar de récupérer son vizirat, mais ce dernier ne paya pas la récompense qu'il avait promise, ce qui poussa Širkūh et Saladin à se retourner contre lui. Cette tentative tourna court face à un début d'alliance menée entre Egyptiens et Francs du Royaume de Jérusalem contre les Syriens. Ces derniers préférèrent rentrer chez eux. Il fallut encore deux expéditions syriennes en Égypte pour que les Ayyūbides s'y installassent pour de bon. Ils évincèrent en même temps les Francs qui avaient sérieusement envisagé d'annexer l'Égypte à leur Royaume.

A ce moment se produisit une conjonction entre le ressentiment personnel du Calife al-'Aḍid et les intérêts ayyūbides de Širkūh pour se débarrasser de Šāwar «le traître»: il fut assassiné et Saladin fut nommé *wazīr* à sa place. A partir de 1170 surtout, on voit la puissance ayyūbide s'affirmer politiquement et religieusement en Égypte (ils sont sunnites) au détriment de la puissance fāṭimide (c'est-à-dire šī'ite) et de celle des Francs. En même temps, Tūrānšah, le frère de Saladin, se prépare à envahir le Yémen.

La question des motivations précises qui amenèrent Saladin à intervenir au Yémen par l'intermédiaire de son frère paraît complexe et continue à faire l'objet de débats entre les historiens. Les sources médiévales elles-mêmes divergent sur ce point. L'auteur, après avoir examiné en détail les divers arguments invoqués, se prononce en faveur de deux motifs principaux:

1. La nécessité pour les Ayyūbides installés en Égypte avec une grande armée et contraints de subvenir à leurs besoins, de trouver des revenus en pratiquant le commerce avec les régions méridionales. Une première expédition en Nubie avait révélé le peu de débouchés possibles de ce côté. Il restait dès lors le Yémen, plus accessible, plus riche, et occupant une position stratégique intéressante.
2. Le besoin de trouver un lieu de refuge éventuel pour la dynastie ayyūbide en cas de difficultés au nord.

On peut observer à ce propos que les possibilités pour les Ayyūbides de pratiquer une expansion vers le nord ou vers l'est étaient à peu près nulles à cette époque. En effet, ils se heurtaient dans ces directions aux Francs et aux Zankides de Damas. Dans ce sens, la thèse du Yémen «lieu de refuge» est renforcée. On doit aussi rappeler que Saladin avait supprimé les impôts dans les territoires qu'il contrôlait, comptant un peu imprudemment sur les revenus tirés des nouvelles conquêtes (voir *Encyclopaedia Universalis*, t. 14, article *Saladin* de C. Cahen, p. 626). Dans une telle situation, la politique de «fuite en avant» est fort compréhensible. Il nous semble cependant que l'auteur sous-estime quelque peu le facteur religieux: en effet, à notre sens, l'expansion rapide des Ayyūbides sous Saladin s'explique essentiellement par la nécessité vitale ressentie par les Sunnites de cette époque de réagir par une unité de front sur un double plan: intérieur à l'Islam, en combattant les Šī'ites et les Ḫāriğites sur leur terrain (au Yémen p. ex.), extérieur à l'Islam, en entreprenant une contre-croisade contre les Francs. L'obsession de Saladin a sans doute été d'empêcher à tout prix une alliance «Fāṭimides d'Égypte, Šī'ites du Yémen, Francs de Syrie» contre lui.

La situation du Yémen avant la pénétration ayyūbide est celle d'un territoire agité par les rivalités entre grands clans, en particulier les B. Sulaymān (sunnites), B. Mahdī (Ḫāriğites égalitaristes et puritains), B. Zuray', Sultans de Hamdān, Imāms Zaydites.

Les descriptions de ces rivalités que donnent les historiens arabes présentent un spectacle de fanatisme et de violence extrême qui, à lui seul, permet d'imaginer la proie séduisante que devait constituer le Yémen pour un «pacificateur» éventuel.

Le passage du pouvoir des mains des Ayyūbides à celles des Rasūlides au Yémen avait été expliqué jusqu'ici comme un événement naturel et prévu de longue date, par le seul al-Ḫazraǧī, historien officiel des Rasūlides. Le *K. as-Simṭ* rétablit la vérité, semble-t-il, en montrant que l'ascension des Rasūlides vers le pouvoir fut en réalité progressive et acquise aux prix d'annexions successives de territoires aux dépens des Ayyūbides. G. R. Smith, dans sa présentation de l'origine des Rasūlides, nous permet une fois de plus de souligner le caractère mythique des généalogies officielles, toutes reliées à une souche arabe, même si, et c'est le cas ici, l'origine turkomane est indiscutable.

De même, la lecture du *K. as-Simṭ* nous permet de donner un autre éclairage à certains événements dans la mesure où des noms et des faits qui restaient ignorés des versions connues jusqu'ici, p.ex. celles des historiens zaydites, y sont mentionnés, parfois même avec un luxe de détails qui laisse supposer un autre type de surestimation de la part de l'auteur de cet ouvrage (notamment en ce qui concerne le rôle joué par les B. Ḥātim).

Le glossaire du *K. as-Simṭ* contient un certain nombre de faits linguistiques proprement yéménites: certaines racines existant en arabe classique ont un sens particulier en arabe yéménite et il est curieux de constater que ce sens est déjà celui du sud-arabique, ce qui n'a pas toujours été relevé par G. R. Smith: compar. حجر (II) «hold up» et *ḥyr* (2nd form) «to settle down» (A. Jamme, *Sabean*

Inscriptions from Maḥram Bilqîs (Mârib), p. 436) par rapport à ar. class. «jeter dans l'embarras, la stupéfaction».

Compar. مصنعة «Tall fortified building, group of buildings», «nome di molti villagi, specialmente in posizione montana fortificati naturalmente» et *mṣn't* (pl. *mṣn'*) «fortress» (A. Jamme, *op. cit.*, p. 440), par rapport à ar. class. «citerne, repas, banquet» (mais مصانع «forteresses»). Compar. غيل «... permanently flowing water (in the Yemen)» et *ġyl* «stream» en sud-arabique (A. Jamme, *op. cit.*, p. 445).

On ne saurait terminer ce compte-rendu sans rendre hommage à la rigueur scientifique qui caractérise ce beau travail : il vient très utilement compléter par des commentaires approfondis et précis une remarquable édition de texte arabe.

Louvain, Octobre 1979 — JACQUES GRAND'HENRY

* * *

Eckart EHLERS (Hrsg.), *Beiträge zur Kulturgeographie des Islamischen Orients*. Marburg/Lahn, Geographisches Institut der Universität, 1979 (24 cm., VIII + 140 S.) = Marburger Geographische Schriften, Heft 78. ISBN 3 88353 002 6.

Das 78. Heft dieser Reihe enthält sieben verschiedenartigen Aufsätze über (sozial-)geographischen Themen. Sie sind entweder Frucht von Feldarbeit der Schriftsteller oder sind dadurch veranlasst. Alle sind dem Mittelosten entnommen.

Drei Schriften sind der Präzisierung gewidmet von gemeinverständlichen aber schwer belasteten und daher unzulänglich umschriebenen Begriffe. Ulrich Planck versucht die Präzisierung der „sozialen Gruppe", Georg Stöber fragt nach das Wesentliche vom „Nomadismus" und Pierre Centlivres fragt dasselbe von der „ethnischen Gruppe".

Ehlers und Javad Safi-Nejad geben auf Grund ihrer Untersuchungen in der Gegend von Rhey eine aufklärende und Kenntnis fordernde Analyse von kollektiven Wirtschaftsformen in Iran, besonders der „boneh". Weiter berichten noch drei Geographen über ihre Geländearbeit: Helmut Ruppert über die arabischen Componente der nord-israelischen Bevölkerung, Keith Thorpe über die Streuung der Markten in Gilan in Raum und Zeit. Zuletzt legt Bernd Rist eine Auseinandersetzung dar über die Stadt-Umland Beziehungen im Bezirke Sirjans.

Die räumlich bedingten Analysen sind den erstgenannten Anlass um einige theoretischen Hypothesen zu testen, der letzte hält sich (einstweilen) von jeder theoretische Ausschweifung fern.

Roterdam, August 1979 — C. OP 'T LAND

* * *

Motoko KATAKURA, *Bedouin Village, A Study of a Saudi Arabian People in Transition*. Foreword by J. C. Hurewitz. University of Tokyo Press, 1977 (8vo, XX + 189 pp. Appendices, Glossary, Bibliography, Index) = No. 8 in The Modern Middle East Series, sponsored by The Middle East Institute, Columbia University, New York. Price: £ 8.40, $ 14.50. ISBN 0 86008 176 1.

This pleasant book is the result of field research undertaken by Mrs. Motoko Katakura, Associate Professor of Geography at Tsuda College, Tokyo, during the years 1968-1970 when her husband served as First Secretary of the Japanese Embassy in Saudi Arabia. The people she studied are the semi-nomadic or settled bedouins of Wādī Fāṭima which lies between Jidda and Makka. For more than thirty times she lived about a week or more with the members of these tribes, who in the course of time accepted her into their society. Thus she acquired excellent general acquaintance with the environment and the people of Wādī Fāṭima, which is recorded in Part 1 of her book. In addition, she did intensive studies on four specific villages in that area. A monographic description of one of these villages, Bushūr, forms Part 2 of the book.

For various reasons formerly nomadic bedouins have become semi-nomadic and are moving now to a settled stage — diseases of their live-stock, severe draughts, poverty, opportunities to acquire land and later modern consumer goods, and last but not least, the advantages of education which paved the way to 'clean' clerical jobs. Before the late 1950s most of the households of the settled tribes in Wādī Fāṭima lived near the springs, owned their own small plots and farmed their own properties. However, when water pipelines were laid from the Wādī to Jidda and Makka, the level of underground water had been lowered greatly and it became necessary to dig deep wells by machine. This was beyond the resources of the farmers. Some lost their land and became tenants of landowners with water in the upper part of the Wādī. Others let their land to *mustājirs*, capitalist managers from the city who dug the needed deep wells, and the owners became themselves tenant farmers under the *mustājir*, even though they retained title to the land. Some went to cities to become merchants or to take other jobs, continuing to receive rent from the *mustājir*. Some of the landowners with springs on the upper Wādī rented the land and water to the 'Ayn 'Azīziyya Water Company, became wealthy and moved to the cities. Some of the *mustājirs* established capital-intensive plantations and employed agricultural labourers. Thus a stratification of power and income has come into existence with complicated interrelations among various persons and groups.

No doubt, the new pattern of the economy has had an important impact on the inhabitants, their consumer habits and their way of life. In particular it has increased mobility. When small farmers left their villages to move to the cities, labourers employed by the Water Company established their own villages in the same places. Tenant farmers have become *mustājir* or landowners, or vice versa. However, social attitudes changed much slower. Thus the *'ayb* feeling towards certain categories of work, most of which were traditionally the task of slaves, still constitutes a serious stumbling block in the course of creating a new labour force. Similarly, the sense of tribal identity remained very strong. Members of different tribes of different social status never mix socially: when companies provided tents or houses for the lodging of workers employed by them, it happened frequently that some of the tents were packed like sardines and some were almost empty, because the workers grouped according to their tribal origins.

All these general trends are copiously illustrated in Mrs. Katakura's book. In addition, we find many interesting details on a large number of subjects, such as the division into *ashrāf* and *anṣār* (pp. 53-4), slavery (p. 55), the function of *sayyids* as magic practitioners (p. 68), or the specific characteristics of *waqf* in the economy and society of Wādī Fāṭima (pp. 46, 105, 111, 118-9, 127-8). It is remarkable that a *sharī'a* court was established in the area as late as 1961, and that matters of inheritance are arranged among the descendants of a desceased person and submitted to the *sharī'a* court only if there is a dispute (pp. 60, 123). The nuclear family is the rule in the villages studied by Mrs. Katakura and older people tend to live apart from their married children (pp. 150, 170). Of particular interest are the author's illuminating observations on marriage and divorce. She was well prepared for the study of these subjects, not only because as a woman she was able to make intimate investigations among the womenfolk, but also because of her previous studies on the matriarchal society of early Arabia (see p. 5, note 5). Indeed she found some remnants of the matriarchate, e.g. matrilocal residence rules (pp. 91, 142, 160). Other interesting findings are that the more nomadic a community is and the weaker the matrilineal traditions, the earlier the children tend to marry (p. 86), or that divorce is rather common, not looked upon with any kind of shame, and quite often initiated by the wife (pp. 94, 151, 154).

The book includes interesting statistics, tables and charts, but one would have wished that the author had analysed them more than she did. If the book has a weakness, the author herself has put a finger on it (p. 164): it is full of data and descriptions, an 'archeological survey' as she says, and avoids ('hasty') analysis and generalization. Very rarely she compares her findings with those of anthropologists who studied nomadic, semi-nomadic and settled tribal society, and books of many of the most important among them are missing from her bibliography. On the other hand, some of her general statements are questionable, for instance that the title of *ashrāf* dates back to the period of Ottoman rule (p. 53), or that birth control devices are strictly forbidden by Islam (p. 150), or that there is no official sermon or talk given in the Muslim service (p. 162). Finally, the index is unsatisfactory, omitting as it does a number of important themes and institutions (some of those mentioned above) as well as part of the references to those it includes. As against this, the book includes fine sketches of dwellings and dress and some photographs, but since we are told that the author is an artist and an accomplished photographer (p.x) it is a pity that not more of these illustrations are shown to us. Notwithstanding these remarks there can be no doubt, that Mrs. Motoko Katakura has produced an original, important and enjoyable work on a rather neglected area.

Jerusalem, August 1979 — GABRIEL BAER

* * *

J. SADAN, *Le Mobilier au Proche Orient Médiéval*. Leiden, E. J. Brill, 1976 (25 cm., pages x + 179, 42 line drawings, 8 Plates). Price Dfl. 44.–.

It was assumed without question by those Europeans who came into contact with Persians, Arabs and Turks that to eat seated on the ground was a sign of brutish behaviour. Confusion between manners and morals has been a constant feature of European attitudes to Islam, and even when observers have jibbed at such outright prejudice they have often remarked, like Mez in his *Die Renaissance des Islams*, on the emptiness of Muslim houses and their apparent lack of the standard European furniture — tables, chairs, cupboards, etc. These widespread beliefs demand examination and considerable qualification. In some sense Muslim cultures do lack ordinary furniture: this partly results, of course, from the general scarcity of wood in the Middle East which always made it something of a luxury. However, there seems, at least at first sight, to be a cultural discontinuity. The Arabs, on establishing themselves in Syria shortly before the Islamic conquest, faced Byzantine or late Classical culture. But whereas they adapted furniture of late Classical origin, namely ambos or episcopal thrones (like that from the [6th] century monastery of St. Jeremiah at Saqqara now in the Coptic Museum in Cairo) for *minbars* they seem, perhaps out of a Beduin distaste for luxury [13-14], to have neglected the possibilities offered by late Classical furniture to make their social life grander or more comfortable. One might even conclude that the possession of chairs and thrones gave a new sense to the «sedentary» cultures of the pre-Islamic world.

Sadan's concern is to examine how far this attitude really applied in early Islam and how it evolved. One approach could obviously be ethnographic, but he rightly observes the danger of the assumption that the customs of modern Islam reflect those of the Arabs of the conquests, for the impact of fashion, even in rural society, cannot ever be ignored as a source of change [6]. Instead he starts from lexicography, the rich vocabulary in classical Arabic of terms for furniture, though the assumption that on the basis of the mediaeval sources one can establish a one-to-one correspondence of words and things demands some optimism: it is so often unclear what is pleonasm and what a genuine distinction. The lexical data are accordingly supplemented by the Geniza documents and by the evidence of archaeology and iconography, restricted as far as possible to pre-12th century material. His reliance, however, upon secondary sources rather than objects themselves unfortunately tends to make them difficult to identify: in some cases, as with the manuscript material formerly in the British Museum, moreover, his references are out of date.

The work is arranged by category — beds [23-56]; tables [59-95]; cushions [99-120]; chairs [123-135]; and cupboards [137-153]: the author's desire for cultural neutrality tends to put a heavy strain on the inverted comma. Comment must necessarily be selective. He concludes from his discussion of mattresses/*firāsh*, for example, that the lined quilt, now in use from Sarajevo to Kabul, irrespective of any solid base for the body, was the primary form. *Martaba* in the sense of "mattress" implies, on the other hand, the notion of support for the body, its constant sense, though it also came to be used for the cushion of the

Fāṭimid throne. The development of the bed (*sarīr* and equivalent terms) is then to be associated with Royal or Caliphal thrones, on which more than one person at a time might have sat (the double bed deriving, as it were, from the chaise longue), though the *sarīr* was more like a sofa and by no means restricted to the Court. In Islam the *sarīr* was evidently in general use by the 9th century. It was also related to the couches on four legs, sometimes with a straight back, of Fāṭimid or later iconography, and doubtless also to the charpoys/*chahār pāī* of Indo-Persian peasant society first described by Ibn Baṭṭūṭa (cf. "Charpoy" *Hobson Jobson* 185). In Sadan's view [41] these contraptions were developments from the cross-legged posture of the Arabs. One can thus derive cultural conclusions from a study of the lexical material.

The conclusion is temptingly neat, but there is some evidence that posture was an independent factor. Thus, Sasanian representations of rulers on *sarīr*-like couches show them first with legs bent outwards almost leaning against the couch (note particularly the ruler on the so-called "Cup of Khusraw" in the Bibliothèque Nationale (*Survey of Persian Art* Plate 203)). Only on "post-Sasanian" objects (very roughly speaking, those datable to the 8th-9th centuries or associated with eastern iranicising states like Sughd) is the cross-legged position already established (compare a dish in the Hermitage representing Bahram Gūr feasting (*Survey of Persian Art* Plate 208a), where the *sarīr* is, however, depicted almost as if it were a carpet). Various intermediate representations with rulers sprawled or stretching out their legs make it improbable that the adoption of the *sarīr*-throne had anything to do with sitting cross-legged, or with the Arab conquests. On the contrary, the appearance of cross-legged figures in the (6th century) murals of Balalyk Tepe in the valley of the Surkhan Daryā (the ancient Northern Tokharistan) (cf. L. I. Al'baum *Balalyk Tepe* (Tashkent 1960) *inter alia* Fig. 114) suggests that it came into Islam from areas East of the Sasanian empire and that claims for its origin among the pre-Islamic Turks may not be far-fetched. Nor does posture have much to do with pre-existing types of furniture. For the well-known folding stool shown on the frontispiece to Volume XVII of the *Kitāb al-Aghānī* is under a ruler seated more or less cross-legged. The somewhat incongruous pose recalls that familiar Cairo sight, *bawwābs* on the benches outside blocks of flats, not sitting but perched with their *ǧallābiyyas* flapping, like so many gannets after a good fish dinner.

Sadan's impressive use of authorities conceals some irrelevance. Take cushions. For example, Ibn Khaldūn's observation, clearly drawn from the taunts of the *shu'ūbiyya*, that at the time of the conquest of Persia the Arabs knew so little of cushions/*mirfaqa* that they stabbed them with their lances is so patently anti-Beduin that it proves nothing. Sadan admits this but suggests the emendation *muraqqaq*/fine loaf of bread [100 note 370], which changes very little and has nothing, anyway, to do with furniture. Furthermore, his use of iconography at this point does not support distinctions between types of cushion, for example, between *misnada*/support (which he derives from cushions used as back-rests) as opposed to *mirfaqa*/elbow-rests. The absence of stereometric projection in Byzantine, Syriac and Islamic painting leaves it generally unclear whether a piece of furniture is shown in elevation (for example, a throne back, compare the vesica of Buddhist iconography) or section (for example, the sausage-shaped bolsters of the Topkapi Dioscorides and the Schéfer *Maqāmāt*, precariously balanced on their point). This objection also applies to his discussion of "chairs" [123-133], with the additional difficulty that it is rarely clear whether the furniture shown was drawn from Muslim daily life or was a legacy of a non-Islamic tradition. The star-pictures of the Bodleian *Kitāb Ṣuwar al-Kawākib al-Thābita* (400/1009) are certainly some way from Hellenistic prototypes; but the throne bearing Cassiopeia/Dhāt al-Kursī (folio 101v), *pace* Sadan, must be from the Byzantine iconographic tradition and is not drawn from the furniture of the 'Abbāsid Court. Cassiopeia, moreover, is shown sitting like a constellation, perhaps, and even more like an evangelist; but not at all like a lady or even a Muslim ruler.

Sadan concludes from his investigation that, despite the absence of many terms in Arabic corresponding directly to Western European (Classical and Mediaeval) terms for furniture there is a rich lexicon of Arabic terms which deserves description and identification. In some respects, moreover, Islam and mediaeval Europe are similar — at least to the extent that, but for the European Renaissance and, even later, Neo-Classical revivalism, our own conception of what counts as furniture would be radically different. Even if the precise sense of the terms is not yet always clear, therefore, they show the error of the common view that Islam had no furniture. Furthermore their history closely reflects "la *continuité* et le *choc* entre les anciens héritages (sédentaires aussi bien que béduins), dans la vie quotidienne matérielle et du point de vue linguistique" and consequently, therefore, the acculturation of the nomad peoples, social stratification and the ensuing changes in taste. If the body of the book does not go the whole way to answering the general social and cultural questions with which it starts out the results so far are promising and the work deserves a sequel. It would be interesting to see, for example, what could be made of Ottoman furniture, of which relatively more remains and for which the ancillary documentation is much richer. If, as is the reviewer's impression, Ottoman terminology did not evolve as fast or as radically the explanation could well be of interest.

Misprints are excessively frequent, particularly in languages other than French. The most amusing, a Freudian structuralist slip, is [61 note 206] *signe* for *singe*.

Department of Oriental Antiquities — J. M. Rogers
British Museum, August 1979

* * *

Ignaz GOLDZIHER, *Tagebuch*. Herausgegeben von Alexander Scheiber. Leiden, E. J. Brill, 1978 (25 cm., 342 S., 17 Tafeln). *f* 92.–. ISBN 90 04 05449 9.

An seinem 40. Geburtstag begann Ignaz Goldziher sein Tagebuch, das hier zum erstenmal, mehr als ein halbes Jahrhundert nach seinem Tode, im Druck vorliegt. Er war damals bereits auf dem Gipfel seines Ruhms; ein Jahr zuvor (1889) war ihm zusammen mit Theodor Nöldeke

auf dem Orientalistenkongreß in Stockhom von dem schwedischen König die goldene Preismedaille überreicht worden. „König Oskar" (Oskar II., 1872-1907) ist auch derjenige, bei dessen Angedenken er immer wieder in diesen privaten Seiten Trost sucht. Aus kleinen Verhältnissen stammend, war er empfänglich für die Leutseligkeit gekrönter Häupter und adliger Personen (etwa des Grafen Landberg, den er den „einzigen Carlo" nennt); Trost aber brauchte er mehr als genug. Denn der Ruhm im Ausland (in der Eintragung vom 16. November 1916 zählt er mit Stolz sein zwanzigstes Ehrendiplom) kontrastierte in ungewöhnlicher Weise mit bedrückenden Verhältnissen zu Hause. Dabei hatte alles so verheißungsvoll angefangen: er war ein Wunder an Fleiß und Begabung gewesen, mit 19 Jahren in Leipzig promoviert (am selben Tag wie der Alttestamentler Graf Baudissin), mit 21 Jahren in Budapest habilitiert. Aber er war Jude, und der Gönner, der ihn bisher protegiert hatte, der ungarische Erziehungsminister Joseph von Eötvös, starb, kurz bevor er ihm die versprochene Universitätsstelle beschaffen konnte. So blieb Goldziher 35 Jahre lang Privatdozent; den Lehrstuhl für Semitische Philologie, den er erhofft hatte, erhielt im Jahre 1874 ein katholischer Theologe, Peter Hatala (1832-1918), in der Orientalistik überhaupt nicht ausgewiesen, aber wesentlich älter als er und, da im Zusammenhang mit dem Streit um das Unfehlbarkeitsdogma mit seiner Kirche zerfallen, der Universität zur Versorgung in der Philosophischen Fakultät anheimgegeben. Goldziher, der von Hause aus nicht vermögend war, mußte eine Stelle als Sekretär bei seiner jüdischen Gemeinde annehmen, und das Tagebuch ist eine einzige Klage über das Martyrium, das er dort erlitt. Als Wissenschaftler war ihm Zeit wichtiger als alles andere, und gerade sie wurde ihm von seinen Vorgesetzten rücksichtslos abverlangt. Hinzu kamen die Diskrepanzen in den Wertvorstellungen. Haupt der jüdischen Gemeinde war traditionellerweise ein Finanzmagnat, und für ihn war auch ein Wissenschaftler nicht mehr als ein Schreiber. Allerdings machte Goldziher es seinen banausischen Peinigern vermutlich leicht; man kann sich kaum vorstellen, daß sie seine Verachtung nicht gespürt haben. Zudem hatte er in dem gleichen Jahre, in dem er seine Stellung übernahm (1876), seinen *Mythos bei den Hebräern und seine geschichtliche Entwicklung* veröffentlicht, ein Buch, von dem er, wie C. H. Becker in seinem Nachruf sagt (vgl. *Islamstudien* II 505), später nichts mehr wissen wollte, das aber noch 36 Jahre nach Erscheinen Anstoß zu einer orthodoxen Beschwerde war (vgl. hier S. 272); die jüdische Kritik konnte — ebenso wie die protestantische — nicht hinnehmen, daß hier die Geschichtlichkeit der Patriarchenzeit radikal angezweifelt wurde (vgl. dazu S. 86ff.). Man hat Schwierigkeiten zu verstehen, warum er unter diesen Umständen keinem der zahlreichen Rufe, die ihn aus Deutschland und aus England (Cambridge) erreichten, gefolgt ist; er selber spricht sich über seine Gründe nicht aus. Trotz aller Demütigungen scheint ihm die Beziehung zu seiner Gemeinde viel bedeutet zu haben; er hätte wohl nur unter Juden leben können, und seine Glaubensbrüder im deutschsprachigen Ausland, die Mähren oder die „Polacken", waren ihm zuwider. Er war, so wenig er darüber sagt, ein überzeugter Ungar. Er korrespondiert mit dem Ausland darüber, daß Österreicher und Ungarn bei akademischen Festakten getrennt auftreten, und er findet es fatal, wenn er zu den Klängen von „Gott erhalte Franz den Kaiser" auf die Tribüne tritt (S. 255); die Niederländische Akademie der Wissenschaften veranlaßt er, aus einem bereits ausgedruckten Jahrbuch diejenigen Seiten zu entfernen, auf denen die ungarischen Tauschpartner unter Österreich gezählt werden (S. 306f.). Wien hat für ihn ein Klima der „moral insanity" (S. 251). Doppelt unsympatisch war ihm jemand, der als polnischer Jude in Wien lebte und zudem noch dort Erfolg hatte: David Heinrich Müller, den er in parodistischer Abkürzung den Radham nennt (= Rabbi D.H.M., S. 260, wie Rambam usw.) und dem er nicht ohne innere Irritation zu begegnen vermag.

Man ist versucht, das Tagebuch mit den Lebenserinnerungen eines anderen Juden unter den deutschsprachigen Orientalisten zu vergleichen: den Memoiren von Mark Lidzbarski, die dieser unter dem Titel *Auf rauhem Wege* (Gießen 1927) erscheinen ließ. Letzterer hat sich viel stärker von seinem Milieu gelöst; während er mit spürbarer Distanz von dem „heiligen Verein" und seinen Obliegenheiten berichtet (*Auf rauhem Wege*, S. 92ff.), hat Goldziher diesem 28 Jahre angehört (vgl. hier S. 247). Goldzihers Tagebuch war nicht für die Öffentlichkeit bestimmt, und man sollte seine Aussagen mit Takt behandeln; aber man kann doch nicht umhin, die — im übrigen ja gar nicht seltene — Mischung aus Kleinbürgerlichkeit und Genialität zu notieren. Es fällt auf, über wieviele Dinge er nicht spricht: kein Wort über Musik, nahezu nichts über Literatur, und wenn, dann nur über Prosa, kaum etwas über Geselligkeit, es sei denn mit Fachgenossen, nichts über Zeitereignisse und Politik (mit Ausnahme von stereotypen Wendungen beim Ausbruch des Ersten Weltkrieges, S. 284: „slavisches Mordgesindel", „verlottertes Frankreich", „hypokritisches England", Wendungen, die natürlich im Wandel der Generationen schärfer klingen, als sie es damals waren, aber doch erstaunlich sind bei jemandem, der im Ausland studiert hatte und seit 1883 jeden internationalen Orientalistenkongress besuchte). Gegen bildende Kunst scheint er eine in seiner Religion begründete Abneigung empfunden zu haben. Dem Islam fühlt er sich so geistesverwandt, daß er in Damaskus, bei einer Reise nach seiner Habilitation, die ihn tief geprägt hat, die Überzeugung gewinnt, er sei selbst Muslim; hier findet er die „einzige Religion, welche selbst in ihrer doktrinär-offiziellen Gestaltung und Formulierung philosophische Köpfe befriedigen kann" (S. 59). Das Christentum bleibt ihm fremd; es ist ihm zu wenig rational und verbindet sich zudem in seiner Umgebung immer wieder mit latentem Antisemitismus. Dennoch ist man überrascht zu lesen, wie jemand, der als junger Student aus Rücksicht gegenüber dem Ritualgesetz eine Einladung zum Abendessen bei dem damals längst berühmten Dozy ausschlägt (vgl. S. 48), sich über den "Sonntagspharisäismus" der Engländer aufhält (S. 149) oder mit Behagen notiert, wie er in einer belgischen Pension am Freitag in Gegenwart von Katholiken Fleisch gegessen habe (S. 144).

Viele, die Goldziher kannten, haben seine Bescheidenheit hervorgehoben. Das Tagebuch zeigt, daß mit dieser Haltung ein hochgespanntes Ehr- und Selbstbewußtsein im Zaum gehalten wurde. Die jahrelange Zurücksetzung hat Goldziher empfindlich werden lassen. Der „nervöse Charakter", der ihm von seinen dickfelligen Gemeindegenossen attestiert wurde (S. 217), ist wohl nicht nur böswillige Unterstellung gewesen; zumindest einmal hat er sich

wegen überreizter Nerven zu einem Kuraufenthalt gezwungen gesehen (S. 248). Er war offenbar gleichgültig gegenüber Geld, aber sehr bedacht auf persönliche Anerkennung. Er verzeichnet jede Wahl zu einem Ehrenamt bei einem Kongreß, ebenso aber auch, wenn er in einer Gesellschaft einen Toast ausbringt, so ist es ihm wichtig, daß dieser beifällig aufgenommen wurde. Nur zum Dekanat, das er kurz vor seiner Emeritierung übernahm und zu dem man damals bei offiziellen Anlässen mit Reiherfedern erschien (S. 302), hatte er schon die heute übliche Einstellung; er empfand es als Plackerei (vgl. S. 298ff.).

Die Veröffentlichung des Tagebuchs, nach dem Tode von Goldzihers jüngstem Sohn, des Mathematikers Karl Goldziher, im Jahre 1955 möglich geworden, ist ein begrüßenswertes Ereignis. Nicht nur erhält damit die innerhalb der Orientalistik so stark vernachlässigte Wissenschaftsgeschichte einen neuen Impuls; auch für das Verständnis des ungarischen Judentums läßt sich manches lernen. Der Kommentar der vorliegenden Edition beschränkt sich auf das Notwendigste; jedoch spricht der Text an vielen Stellen, zumindest für den Fachmann, aus sich selbst. Der Herausgeber erwähnt, daß das Tagebuch der Orientreise 1873-74 noch in seinem Besitz sei; man mag hoffen, später einmal hieraus weitere Einzelheiten über diese so entscheidende Phase in Goldzihers wissenschaftlicher Entwicklung zu erfahren. Goldzihers Bibliothek ist leider im Jahre 1944 vernichtet worden. Man fragt sich, ob dabei auch die zahlreichen Briefe verlorengegangen sind, auf die er in späteren Jahren immer häufiger verweist; nur durch sie würden sich manche Abschnitte erst richtig aufschlüsseln lassen. An einer Stelle (S. 219) ist es offenbar zu einer Doublette gekommen; Ereignisse des vorhergehenden Jahres werden hier noch einmal rekapituliert (vgl. S. 217f.). Die Inkonsequenzen der Transkription arabischer Wörter sind beibehalten; allerdings hat man an einigen Stellen den Eindruck, daß hier eher Verlesungen vorliegen. Jedoch läßt sich dies leicht verbessern; es ist in keiner Weise entscheidend. Das Buch ist Dokument einer unwiederholbaren Generation und einer einmaligen Persönlichkeit. Vielleicht haben Enge und Konzentration mehr miteinander zu tun, als wir heute zu glauben bereit sind.

Tübingen, Oktober 1979 JOSEF VAN ESS

VARIA

COLLOQUIUM MYCENAEUM. Actes du sixième colloque international sur les textes mycéniens et égéens tenu à Chaumont sur Neuchâtel du 7 au 13 septembre 1975, publiés par les soins de Ernst RISCH, Hugo MÜHLESTEIN. Neuchâtel, Faculté des lettres; Genève, Librairie Droz, 1979 (8°, 432 S.) = Université de Neuchâtel. Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres, 36e fascicule. Preis: Fr. 90.–.

In der Reihe der ‚offiziellen', vom Comité International Permanent d'Études Mycéniennes (CIPEM) veranstalteten mykenologischen Kolloquien — ungeachtet sonstiger Symposien (etwa Brno 1966) oder Kongresse (etwa Roma 1967) zu demselben Themenbereich — fand das sechste Kolloquium nach denen von Gif-sur-Yvette (1956), Pavia (1958), Wingspread/Wis. (1961), Cambridge (1965) und Salamanca (1970) vom 7. bis 13. September 1975 unter dem Patronat der Université de Neuchâtel im schweizerischen Chaumont sur Neuchâtel statt. Im Gegensatz zu früheren Berichten über diese Kongresse, denen auch durch die dort publizierten Entschließungen zu einer verbindlichen Regelung der Transkriptionsweise der Linearschrift B u.ä. wesentliche Bedeutung zukam (sog. Wingspread Convention bzw. Salamanca Convention), enthält der vorliegende Band keine umfassende Behandlung solcher Fragen: Hierin spiegelt sich eine erfreuliche Konsolidierung der Anschauungen über die Lautwerte der Syllabogramme dieser Schriftart[1]).

Als ziemlich vages und, wie es scheint, recht unverbindliches Rahmenthema für dieses sechste Kolloquium „sur les textes mycéniens et égéens" — wie sein Titel ausdrücklich weiter gefaßt war — hatte man vorgesehen: „Forme linguistique et contenu des textes mycéniens: rapports réciproques de deux voies d'interprétation". Daneben war aber auch für Vorträge anderen Inhalts und anderer Ausrichtung ein Platz freigehalten worden, so daß schließlich 32 Vorträge (in Englisch und Französisch) in folgenden ‚Sektionen' gehalten wurden: Instruments de travail; Le monde mycénien et le Proche-Orient; La vie sociale et économique — l'administration mycénienne; Interprétations spéciales; Problèmes linguistiques; Interprétation d'idéogrammes — nouveaux textes; Le déchiffrement d'écritures voisines. In einer dem Tagungsablauf entsprechenden Reihenfolge sind die Referate (samt den meisten Diskussionsbeiträgen) lückenlos in dem vorliegenden Band abgedruckt, dessen Herausgabe in vorbildlicher Weise von den beiden schweizerischen CIPEM-Mitgliedern Ernst Risch und Hugo Mühlestein besorgt wurde.

Da Gründe verschiedener Art es verbieten, sämtliche Beiträge in gleicher Ausführlichkeit zu referieren und zu diskutieren, muß eine (notgedrungen subjektive) Auswahl getroffen werden:

L. R. Palmer, „Context and Geography: Crete" (43-63)[2]), hofft, mit verfeinerter Methode eine Reihe der auf den knossischen Linear-B-Tafeln erwähnten Toponyme identifizieren und lokalisieren zu können. Er geißelt dabei zurecht die oft befolgte ‚Methode' einer isolierten etymologischen Betrachtungsweise einzelner Namen und fordert, daß dem Etymologisier-Versuch eine Analyse der kontextuellen Beziehungen der Namenbelege und der Versuch einer Kartierung solcher Relationen vorauszugehen habe.

André Hurst et Françoise Bruschweiler, „Descriptions d'objets à Pylos et dans l'Orient contemporain" (65-80), versuchen eine genauere strukturelle Analyse der auf den mykenischen Täfelchen befolgten Beschreibungsweise von Gegenständen mittels sematographischer bzw. syllabographischer Zeichen, vor allem an pylischen Beispielen der Ta-Serie (A.H.), und stellen repräsentative altorientalische Parallelen von ‚Möbelinventaren' mit ausführlicher Beschreibung der figürlichen Darstellungen auf diesen Gegenständen zusammen (F.B.). So wird ein Vergleich der jeweiligen Schreibgewohnheiten ermöglicht, der bei den orientalischen Texten genau das vermissen läßt, was für die mykenischen als typisch erscheint, einen gewissen Schematismus.

[1]) Anders steht es dagegen immer noch um die Bildzeichen oder (vielleicht besser:) sematographischen Zeichen, die zu einem ansehnlichen Teil einer Identifizierung noch heute harren.

[2]) Der bereits vor dem Kolloquium vorgelegten schriftlichen Fassung folgt die bei dem Kolloquium selbst vorgetragene mündliche Einführung (58-63).

Anna Morpurgo Davies, „Terminology of Power and Terminology of Work in Greek and Linear B" (87-108), analysiert die Titel und Berufsbezeichnungen des mykenischen Griechisch (die anhangsweise, S. 106-108, in einer tabellarischen Übersicht zusammengestellt sind) und versucht zu klären, inwieweit die Einzelelemente dieses ‚Wortfeldes' im späteren Griechisch fortgesetzt werden. Dabei ergibt sich, daß zwischen dem Griechenland der mykenischen Zeit und dem Griechenland des 1. Jtsd.s ein gewaltiger Bruch und eine beträchtliche Diskontinuität in den Bereichen von Staats- und Gesellschaftsordnung sowie von stärker spezialisierten Betätigungen besteht, andererseits aber ein gewisses Maß an Kontinuität auf ‚unteren' Ebenen unverkennbar ist (Jagd, Viehzucht, Holzbearbeitung, Töpferei etc.). Thematisch berührt sich dieses Referat eng mit dem von Fritz Gschnitzer, „Vocabulaire et institutions: la continuité historique du deuxième au premier millénaire" (109-132), der zwar zu teilweise abweichenden Resultaten und Folgerungen gekommen ist, aber ebenfalls ein Weiterleben der Terminologie für Institutionen des „monde rural" und des „monde paysan" festgestellt hat.

P. Hr. Ilievski, „Vocabulary Words from the Mycenaean Personal Names" (135-145), zeigt die Bedeutung des mykenischen Namenschatzes als ‚indirekte' Quelle des appellativischen Wortschatzes auf, die es angesichts der speziellen Interpretationsproblematik der mykenischen Personennamen mit besonderer Vorsicht auszuwerten gilt. Dieselben Fragen stellen sich den Erforschern vieler anderer nur resthaft und/oder in Fremdquellen überlieferter Sprachen: So hat z.B. Manfred Mayrhofer[3]) erst kürzlich aus ganz anderer Sicht über „Eigennamen als Hilfsquellen der Rekonstruktion" gehandelt.

Alex Leukart, „Autour de *ka-ko na-wi-jo*: quelques critères" (183-187), und Stefan Hiller, „*Ka-ko na-wi-jo*, Notes on Interdependences of Temple and Bronze in the Aegean Bronze Age" (189-194: mit Appendix von Alex Leukart über „The formation of χαλκίναος"), behandeln — unter verschiedenem Gesichtspunkt, aber mit im wesentlichen übereinstimmendem Ergebnis — die Wendung *ka-ko na-wi-jo* /khalkos nahwios/ PY Jn 829, Zl. 3. Mit dem Vorschlag der Autoren, „bronze de la maison" bzw. „building bronze", dürfte jedoch das letzte Wort noch nicht gesprochen worden sein.

A. Heubeck, „Remarks on the Sign-Doublets ro_2, ra_2, ta_2" (239-257), untersucht die Entwicklung von urgriech. *i̯ in den verschiedenen Positionen bzw. Verbindungen und kommt dabei zu dem Ergebnis, daß mit wenigen strittigen Ausnahmen (im antevokalischen Anlaut, im intervokalischen Inlaut und in der Stellung nach Liquida oder Nasal) die mykenische Entwicklung und der beim Einsetzen der alphabetisch geschriebenen Texte bezeugte Sprachzustand identisch sind. Diesen Ausnahmen spürt der Autor dann genauer nach. Dabei finden antevokalisches *j-* und intervokalisches *-j-* im Mykenischen als historische Schreibungen eine plausible Erklärung. Die folgende detaillierte Überprüfung sämtlicher Belege der Zeichen ro_2 (68) und ra_2 (76), für die die Lautwerte *rjo* bzw. *rja* vorgeschlagen worden waren, ergibt, daß ro_2 für *lo*, *llo* (*l'l'o*) und *rro* (*r'r'o*), aber niemals für ‚echtes' *ro*, und ebenso ra_2 für *la*, *lla* (*l'l'a*) und *rra* (*r'r'a*), aber nicht für ‚echtes' *ra* steht. In beiden Fällen liegt jedoch keine Konsonanz *rj* vor; ganz entsprechend wird auch für ta_2 (66) ein Lautwert *tja* abgestritten. Dies bedeutet letztendlich, daß nach A.H. (254) im Mykenischen „the old -i̯- as an independent phoneme is wholly eliminated". Demselben Problemkreis der ‚palatalisierten Konsonanten' sind auch die Beiträge von Michail D. Petruševski, „Révision de la translittération des syllabogrammes **17* (*za*), **20* (*zo*), **74* (*ze*) et **79* (*zu*?)" (259-265), der hierfür *kja*, *kjo* etc. vorschlägt, sowie von Ernst Risch, „Les consonnes palatalisées dans le grec du IIe millénaire et des premiers siècles du Ier millénaire" (267-277), gewidmet, der seinen die Hypothese Heubecks ablehnenden Beitrag mit einem wichtigen „Essai d'un tableau chronologique" (276f.) abschließt.

Oswald Szemerényi, „The Consonant Alternation *pt*/*p* in Early Greek" (323-340), bemüht sich um die Klärung einer alten *crux*, von Fällen wie πόλις/πτόλις „Stadt", πόλεμος/πτόλεμος „Krieg", πελέα/πτελέα „Ulme" etc., für die sich auch schon mykenische Belege finden. Nach einer kritischen Überprüfung der bisherigen Erklärungsversuche für dieses Nebeneinander und einer erneuten eingehenden etymologischen[4]) Besprechung des gesamten Beweismaterials, d.h. aller griechischen Wörter mit πτ-Anlaut — das eigentliche Problem liegt nur bei jenen Wörtern, deren πτ- auf idg. **p-* zurückgehen muß (etwa π(τ)όλις = ved. *pū́r*, Akk. *púram* = litau. *pilìs*) — legt O.Sz. seinen eigenen, recht ingeniös ausgeklügelten Erklärungsvorschlag vor, daß die πτ-Formen (bzw. Nebenformen) durch eine Metanalyse der Verbindung eines wortschließenden Dentals mit einem folgenden *p*-Anlaut entstanden seien (formelhaft: *ἤλυθετ πόλιν → *ἤλυθε τπόλιν → ἤλυθε πτόλιν), gewissermaßen „as a counter-stroke to the innovatory trend which destroyed the word-final stops" (339).

Louis Godart, „Les fouilles récentes en Crète et en Grèce continentale" (353-360), und Olivier Masson, „Les inscriptions chypriotes syllabiques de 1961 à 1975" (361-370), informieren über Neufunde: L.G. gibt eine durch ein Addendum bis zum Juli 1978 weitergeführte Übersicht über die neuen Texte in hieroglyphischer Schrift (v.a. aus Mallia) sowie den beiden Linearschriften (wobei gegenüber den wenigen Linear-B-Texten die etwa 250 neuen Linear-A-Dokumente ungleich größere Bedeutung besitzen). Andererseits versucht O. M. Bilanz zu ziehen über die zwischen 1961 und 1975 publizierten (nicht: gefundenen!!) kyprischen Syllabarinschriften, die nach Gruppen geordnet werden (offizielle Texte, Weih-, Besitzer-, Grabinschriften, Graffiti, Vaseninschriften, Münzlegenden, eteokyprische Texte etc.). Schon durch diese Anordnung hebt O.M. diesen Bericht von der Sammlung der Texte ab, die er

[3]) Manfred Mayrhofer, „Eigennamen als Hilfsquelle der Rekonstruktion. An avestischen Beispielen demonstriert", in: *Proceedings of the Twelfth International Congress of Linguists*, Innsbruck 1978, S. 501-504.

[4]) Dabei wird π(τ)όλεμος „Krieg" über ein *ad hoc* postuliertes *πλοτ-, im Formalen recht gewaltsam, mit der Sippe von indoiran. **pr̥t-*/**pr̥tanā̆-* „Kampf, Schlacht" in Beziehung gebracht.

1961 veröffentlicht hatte[5]) und die erst fortgeführt werden soll, nachdem die auch schriftgeschichtlich sehr bedeutsamen Funde von Kafizin sowie Alt-Paphos und Rantidi durch Terence B. Mitford in vollständigen Editionen — hoffentlich bald — vorgelegt worden sind.

Yves Duhoux, „La langue du disque de Phaestos: essai de typologie" (373-386), und Vladimir I. Georgiev, „Le disque de Phaestos. Un essai de déchiffrement" (387-394), haben nur den Gegenstand ihrer Bemühungen gemein: Während V.I.G. praktisch den gesamten Text als luwisch liest (und selbst einräumt, daß er nicht alles versteht), bescheidet sich Y.D. mit einer kombinatorisch-statistischen und typologischen Untersuchung der Sprache dieses rätselhaften Dokumentes und kommt dabei zu Ergebnissen, die noch eher von Belang für künftige Forscher sein könnten. Allerdings kann ich nicht verhehlen, daß nach meiner Überzeugung auch Y.D.s ganz zurückhaltend formulierter Schluß, die Sprache des Diskos sei „de type indo-européen", auf der von ihm errichteten Basis (dem statistischen Vergleich mit einer [konstruierten] mykenischen Textprobe) keine ausreichende Stütze hat.

In erfreulichem Gegensatz zu den unablässigen, aber immer wieder erfolglosen Versuchen einer ‚Entzifferung' des Diskos stehen die durch geduldige Arbeit *en detail* Schritt für Schritt vorankommenden Studien von Emilia Masson zum Kyprominoischen: In Chaumont hatte sie über „Le chypro-minoen 1: Comparaisons possibles avec les syllabaires du Ier millénaire et l'étéochypriote" referiert (397-409), also primär schriftgeschichtliche Probleme behandelt. Die eigentliche Entzifferung dieser kyprominoischen Schrift(en) scheint aber eher von den jüngeren Schriftvarianten CM2 und vornehmlich CM3 her zum Erfolg zu kommen, insbesondere von der in Rās Schamrā/Ugarit gefundenen CM3-Tafel RŠ 20.25 aus, zu der auch Piero Meriggi, „Nouveaux documents et résultats dans le domaine des langues égéennes (des hiéroglyphes crétois jusqu'à l'étéo-chypriote)" (411-418), Stellung nimmt. Während die Texte in der auf Enkomi/Alasia beschränkten Spielart CM2 von Emilia Masson vermutungsweise als hurritisch aufgefaßt werden (vgl. hier S. 397), glaubt Jon C. Billigmeier, „A Contribution toward Identification of the Language Contained in the Cypro-Minoan II Inscriptions from Enkomi" (419-424), durch Zeichenvergleich und (sehr wenig spezifische) statistische Analysen zu einer ganz anderen Interpretation kommen zu können: Die Sprache dieser CM2-Texte sei „a southern Anatolian dialect akin to Luwian" (424). Hier werden gewiß weitere Textfunde, auf die man angesichts der so zahlreichen Entdeckungen der letzten Jahrzehnte zuversichtlich hoffen darf, eines Tages klareres Licht verbreiten. Die gegenwärtig sehr intensive Arbeit an den verschiedenen Text(grupp)en des sog. ‚Kyprominoischen', die sich in den drei letzten Referaten dieses Kolloquiums darstellt, läßt die Lösung dieses ältesten Rätsels, das die Insel Kypros der philologischen Forschung präsentiert, in absehbarer Zukunft erwarten.

Die Themen der Beiträge, die nicht ebenso eingehend vorgestellt werden können, seien im folgenden jedenfalls noch genannt: John Chadwick, „The Use of Mycenaean Documents as Historical Evidence" (21-30: fordert eine methodische Neubesinnung); Jean-Pierre Olivier, „Éditions, index, dictionnaire: état des questions" (35-42); Margareta Lindgren, „The Interpretation of Personal Designations in Linear B: Methodological Problems" (81-86); Michel Lejeune, „Sur la fiscalité pylienne Ma" (147-150); John T. Killen, „The Knossos Ld(1) Tablets" (151-179); Lydia Baumbach, „Further Thoughts on the Knossos Fp Series" (197-205); C.J. Ruijgh, „Faits linguistiques et données externes relatifs aux chars et aux roues" (207-219)[6]); Emmett L. Bennett, Jr., „PU-RO *vacant* (PY Tn 316.7-10, v. 13-16)" (221-234); Hugo Mühlestein, „*I-pe-me-de-ja* et Iphimédéia" (235-237); Martín S. Ruipérez, „Le génitif singulier thématique en mycénien et en grec du premier millénaire" (283-292); Françoise Bader, „La subordination en mycénien" (295-311); Oswald Panagl, „Textual Features in the Linear B Tablets" (313-321: betrachtet die mykenischen Tafeln unter textlinguistischen Gesichtspunkten); Vladimir I. Georgiev, „L'origine des désinences du nominatif-accusatif-vocatif duel d'après les données mycéniennes" (341-345); Anna Sacconi, „Le rôle et la valeur des idéogrammes *124 et *125 dans les textes mycéniens" (347-352).

Auch durch sie wird der reichhaltige und weitgespannte Inhalt des Bandes illustriert, der im übrigen S. 425-432 anhand von sorgfältig gearbeiteten Indices der besprochenen mykenischen Wörter und Zeichen, Tafeln und Tafelserien und der besprochenen griechischen Wörter sowie eines „index analytique" weiter aufgeschlüsselt wird. Zugleich läßt dieser Band somit auch den Standort der Disziplin ‚Mykenologie' und deren vielfältige Beziehungen zu Nachbarregionen, nicht zuletzt zum Alten Orient deutlich hervortreten.

Saarbrücken, September 1979 RÜDIGER SCHMITT

* * *

P. VOORHOEVE, *Catalogue of Indonesian Manuscripts, Part I, Batak Manuscripts.* With a Contribution by Carl Schuster †. Copenhagen, The Royal Library, 1975 (4to, 255 pp.) = Catalogus of Oriental Manuscripts, Xylographs, etc. in Danish Collections, founded by Kaare Grønbech, edited by Frede Møller-Kristensen, Vol. 4, Part I. Bound. Price D. kr. 190,–.

The Batak of Northern Central Sumatra possess an extensive literature written down in so-called *pustaha*'s, barkbooks made of a long strip of bark of even width folded accordeon-wise with hard wooden covers glued to the first and last leaves. The intriguing appearance of the *pustaha*'s and their exotic script (a syllabic script considered to be a simplified local variant of a South Indian Pallawa script) have always tended to excite the curiosity of travellers and as a result many of these books were acquired by collectors and eventually found their way to museums and libraries in Europe, among them also in Denmark.

[5]) Olivier Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques. Recueil critique et commenté*, Paris 1961.

[6]) Vgl. zu demselben Gegenstand auch C.J. Ruijgh, *Chars et roues dans les tablettes mycéniennes: La méthode de la mycénologie* (MKNA 39:5), Amsterdam-Oxford-New York 1976.

The great majority of the texts contained in these remarkable books deal with divination, astrology, protective and aggressive magic as practised by the *datu*, the Batak priest, medicineman, sorcerer and astrologer all in one. Since 1961 no less than four catalogues of Batak manuscript collections have been published, three of them by Dr. Voorhoeve[1]).

The contents of the catalogue under review are as follows: Preface by Palle Birkelund (pp. 5-6), Table of Contents (pp. 7-8), List of Illustrations (pp. 9-19), Plates (pp. 21-37), Introduction, consisting of two sections (i) a General Introduction by Dr. Voorhoeve (pp. 39-51), (ii) Comparative Observations on some Typical Designs in Batak Manuscripts by the late Carl Schuster (pp. 52-85), the Catalogue proper describing the various Batak manuscripts (pp. 87-204), an Appendix containing transliterations of Batak texts on Headhunting in Denmark, France, the Netherlands, Germany, and Great Britain (pp. 205-229), and Indices (pp. 231-255).

In his General Introduction Voorhoeve deals among other things with the Batak people, their literature, the script, gives a list of literary clan names useful for students of Batak genealogy and social structure, and discusses briefly the illustrations found in Batak books. The catalogue itself describes in great detail the Batak manuscripts in Danish collections according to their subject matter: mythology, aggressive magic, protective magic, divination, medicine, and letters.

Of the Indices section must be mentioned the detailed Bibliography, and the General Index of Batak words and terminologies with their translation and explanation.

What distinguishes this Danish catalogue from the other ones of its kind is the detailed description of the manuscripts, the wealth of general information accompanying these descriptions, and in particular the extensive transliterations of certain parts of manuscripts.

The second section of the Introduction by the late Carl Schuster is really fascinating. In his "Comparative Observations on some Typical Designs in Batak Manuscripts" he compares six designs found in Batak manuscripts, namely the Chthonic Turtle, Entwined Snakes, King Solomon's Seal (looped string), Labyrinth, Crossed Lizards and Column of Human Torsos with similar designs elsewhere, some of them in mainland Asia, others as far away as Africa and the New Hebrides and as remote in time as the fourth millennium B.C. With the aid of a wealth of figures he shows that these designs "cannot have been simply invented by the Bataks, but represent merely twigs, as it were, upon an immensely ancient and very widespread family tree". Schuster's remarkable contribution is very imaginative and even if not all of his cases are perhaps equally convincing, still what he has to say opens wider horizons and therefore certainly deserves the attention of students of comparative cultural history.

This catalogue is well produced and lavishly illustrated, and although describing a relatively small number of Batak manuscripts (85 manuscripts in public collections in Denmark, namely the Royal Library, the National Museum and the National Archives, and one belonging to a private collection) it is actually far more than merely a catalogue: on the contrary, because of its elaborate descriptions and detailed additional information and extensive transliterations of parts of Batak texts this catalogue is likely to remain the standard tool for a long time to come and indispensable for anyone who intends to study these difficult texts.

Leiden, September 1979 R. ROOLVINK

[1]) These catalogues are:
(i) P. Voorhoeve, *The Chester Beatty Library, A Catalogue of the Batak Manuscripts including two Javanese Manuscripts and a Balinese Painting*, Dublin 1961; supplement to this Catalogue in: *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde* Vol. 124 (1968), Pt 3, pp. 368-385.
(ii) Liberty Manik, *Batak-Handschriften*, Wiesbaden 1973 (a catalogue of Batak manuscripts in public collections in Germany).
(iii) The Danish catalogue under review here.
(iv) P. Voorhoeve, *Codices Batatici*, Leiden 1977 (a catalogue of the Batak manuscripts preserved in the Library of the University of Leiden).
Batak manuscripts in Great Britain have been described in M.C. Ricklefs and P. Voorhoeve, *Indonesian manuscripts in Great Britain: a catalogue of manuscripts in Indonesian languages in British public collections*. Oxford 1977.

* * *

Kurt WEITZMANN, *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1971 (4to, xxii + 346 pp.).

Over the past fifty years the importance of Weitzmann's numerous books and articles in the field of Byzantine studies, above all manuscript illuminations, has been considerable. Without exaggeration it can be postulated that through his research Byzantine art at large has gained recognition as a discipline which offers scholars more than just an aesthetic satisfaction: his methodological principles have serious implications for some related fields.

The present selection of twelve articles from the impressive oeuvre is representative for both the meticulous scholarship and the methodology of the author. In contrast to the often technically haphazard reproduction of articles culled from various magazines, the present book uses one type-set, has an ongoing pagination and numbering of illustrations, as well as a combined index of subjects and proper names. Editorial remarks, which make cross-references to other articles possible, are inserted within square brackets.

My summary of Weitzmann's fine research, his study of classical roots in Byzantine arts, his attributions of various manuscripts to specific schools and periods and his masterly historical and theological interpretations could not do justice to the articles collected in this volume. Space does not allow detailed criticism. Methodological articles included in the present collection focus on scientific illustrations in Arabic manuscripts and on narrative scenes from the Odyssey. Both are seen by Weitzmann as supporting his thesis of lost Ancient book illumination. The third century paintings in the Dura Europos synagogue and later Christian Old Testament cyles on church walls and in manuscripts bear, according to his view, witness to an equally hypothetical lost tradition of Jewish manuscript illustration. Rabbinic materials in these Christian and Byzantine manuscripts substantiate, in his view, the exis-

tence of this lost tradition. At the present stage of our knowledge however, this challenging theory rests on an *argumentum ex silentio*: unfortunately, there is no written evidence of such lost cycles, neither in Antiquity nor in Rabbinic Judaism. The occurrence of rabbinic themes in manuscript — illuminations might equally, and in my view more convincingly, be explained by the fact that the same legends appear in Patristic literature. A study of the illustration which coincides with the rabbinic elaboration of Genesis 4 (Lamech killing Kain) need not indicate a lost pictorial cycle, while written sources, both rabbinic and patristic are amply at hand (E. van Voolen, unpublished thesis, University of Amsterdam, 1973). An Alexandrian origin of this hypothetical Jewish cycle is less likely in view of indirect or perhaps direct contacts between Syrian Christians and Mesopotamian Jewry (J. Neusner, *Aphrahat and Judaism*, Leiden, Brill 1971). These remarks serve to prove that Weitzmann's studies are not only of interest to students of Byzantine art (and late Antiquity), but also to scholars in the field of patristics and rabbinics, who might take issue with some of his views.

Joods Historisch Museum, Amsterdam Oct. 1979. E. VAN VOOLEN

KORTE AANKONDIGING

Martin HENGEL, *Zur urchristlichen Geschichtsschreibung*. Stuttgart, Calwer Verlag, 1979 (22 cm., 120 Seiten). Preis: DM 16,00. ISBN 3 7668 0615 7.

In der ersten Hälfte des Buches (S. 1-61) zeigt der Verfasser, wie die antiken Historiographen eine Auswahl aus dem ihnen bekannten Material trafen und den Stoff literarisch zu gestalten versuchten. Die neutestamentlichen Biographen Jesu folgten dabei der alttestamentlich-jüdischen Geschichtsdarstellung. Die Apostelgeschichte, wie Lukas sie beschrieb, steht der geschichtlichen Wirklichkeit viel näher als in der historisch-kritischen Schule oft angenommen wird. In der zweiten Hälfte des Buches (S. 63-105) wird klargemacht, dass dem Lukas mehr bekannt war als seine Apostelgeschichte vermuten lässt; insbesondere die Auseinandersetzungen zwischen Jerusalem und Antiochien über die Heidenmission waren ihm in aller Schärfe bekannt. Anhand vieler Beispiele zeigt der Verfasser, wie Lukas bisweilen bestimmte Sachen verschwiegen oder retouchiert hat; seine Darstellung blieb aber grundsätzlich korrekt.

ONTVANGEN BOEKEN

ALGEMEEN

A. M. R. Aristar, The Ilwy verbs and the vowel system of Proto-West Semitic. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., 18 pp.) = Afroasiatic Linguistics, Vol. 6, issue 6. ISBN 0 89003 001 4.

Jean Carmignac, Le mirage de l'eschatologie, royauté, règne et royaume de Dieu ... sans eschatologie. Paris, Letouzey et Ané, 1979 (25 cm., 253 pp.).

Alberto Ravinell Whitney Green, The Role of Human Sacrifice in the Ancient Near East. Missoula, Scholars Press, 1975 (21 cm., XVI + 383 pp.) = American Schools of Oriental Research Dissertation Series, no. 1. Price: $ 9.00 hardbound, $ 6.00 paper. ISBN 0 89130 069 4.

Edward Lipiński (Ed.), State and Temple Economy in the Ancient Near East. Proceedings of the International Conference organized by the Katholieke Universiteit Leuven from the 10th to the 14th of April 1978. Leuven, Departement Oriëntalistiek, 1979 (25 cm., 2 vols.) = Orientalia Lovaniensia Analecta, no. 5. Price: Bfrs. 3600. ISBN 90 70192 03 9.

Münchener Studien zur Sprachwissenschaft. Heft 38. München, Kitzinger, 1979 (21 cm., 232 S.). DM 22.–. ISSN 0077-1910.

EGYPTOLOGIE

Dieter und Dorothea Arnold, Der Tempel Qasr el-Sagha. Aufnahme unter Mitarbeit von Andreas Brodbeck. Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 1979 (36 cm., 44 S., 29 Tafeln) = Archäologische Veröffentlichungen, 27. DM 84.–. ISBN 3 8053 0384 X.

Jürgen Brinks, Die Entwicklung der königlichen Grabanlagen des Alten Reiches. Eine strukturelle und historische Analyse altägyptischer Architektur. Hildesheim, Gerstenberg Verlag, 1979 (24 cm., 189 S., 20 Falttafeln) = Hildesheimer Ägyptologische Beiträge, No. 10. DM. 29.–. ISBN 3 8067 8039 0.

Pierre Cherix, Étude de lexicographie copte. Chenouté, le discours en présence de Flavien (les noms et les verbes). Paris, Gabalda, 1979 (25 cm., X + 123 pp.) = Cahiers de la Revue Biblique, no. 18.

Walter B. Emery, H. S. Smith and A. Millard, Excavations of Buhen. Vol. I. The Fortress of Buhen. The Archaeological Report. London, Egypt Exploration Society, 1979 (45 cm., II + XIV + 225 pp., 108 pls.) = Excavation Memoir, 49. ISBN 0 85698 063 3. ISSN 0307-5109.

Bolesław Ginter, Janusz K. Kozłowski und Barbara Drobniewicz, Silexindustrien von El Târif. Ein Beitrag zur Entwicklung der prädynastischen Kulturen in Oberägypten. Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 1979 (36 cm., 80 S., 88 Tafeln) = Archäologische Veröffentlichungen. Deutsches Archäologisches Institut, Abteilung Kairo, 26. DM 135.–. ISBN 3 8053 0376 9.

Friedrich W. Hinkel, The Archaeological Map of the Sudan. II. The Area of the South Libyan Desert. Berlin, Akademie-Verlag, 1979 (31 cm., II + VIII + 161 pp.). Preis: 78.- M. Lizenznummer 202.100/113/79.

Erik Hornung und Othmar Keel (Hrsg.), Studien zu altägyptischen Lebenslehren. Freiburg, Universitätsverlag, 1979 (24 cm., 392 S.) = Orbis Biblicus et Orientalis, no. 28. ISBN 3 7278 0218 9.

K. A. Kitchen, Ramesside Inscriptions. Historical and Biographical. Vol. II: 4, 13-20 (29 cm., pp. 193-224 and 577-832. Oxford, B. H. Blackwell, 1979. Price: £ 2.00 per vol. ISBN 0 903563 42 8; 27 4; 28 2; 29 0; 30 4; 43 6; 44 4; 45 2; 46 0.

Bentley Layton, The Gnostic Treatise on Resurrection from Nag Hammadi. Missoula, Scholars Press, 1979 (22 cm., X + 220 pp.) = Harvard Dissertations in Religion, no. 12. Memb. price: $ 5.00. non-member's price: $ 7.50. ISBN 0 89130 341 3 and 342 1 (paperback).

Jean Leclant (Hrsg.), Ägypten. Band I: Das Alte und das Mittlere Reich von der Vorgeschichte bis zum Ende der Hyksoszeit (1560 v.Chr.). München, C. H. Beck, 1979 (28 cm., VI + 374 S.) = Universum der Kunst, Band 26. Preis: DM 168.–. ISBN 3 406 03026 2.

Leslie S. B. MacCoull, Coptic Studies presented to Mirrit Boutros Ghali for the forty-fifth Anniversary of the Founding of the Society for Coptic Archaeology. Cairo, Société d'Archéologie copte, 1979 (29 cm., VIII + 63 pp.).

Nag Hammadi Codices. The Facsimile Edition of the Nag Hammadi Codices: Cartonnage. Leiden, E. J. Brill, 1979 (34 cm., XXIII + 72 pp.). Price: fl. 180.–. ISBN 90 04 06038 3.

Melvin K. H. Peters, An Analysis of the Textual Character of the Bohairic of Deuteronomy. Missoula, Scholars Press, 1979 (22 cm., VI + XV + 374 pp.) = Society of Biblical Literature, Septuagint and Cognate Studies, no. 9. member's price: $ 7.00. non-member's price: $ 10.50. ISBN 0 89130 264 6.

Ursula Rössler-Köhler, Kapitel 17 des ägyptischen Totenbuches. Untersuchungen zur Textgeschichte und Funktion eines Textes der altägyptischen Totenliteratur. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1979 (24 cm., XIV + 388 pp., 1 Falttafel) = Göttinger Orientforschungen IV. Reihe: Ägypten, Band 10. Kapitel 17. DM 66.–. ISBN 3 447 02067 9.

Torgny Säve-Söderbergh. The Scandinavian Joint Expedition to Sudanese Nubia. København, Munksgaard, 1979 (25 cm., 53 pp.) = A. J. C. Jacobsen Memorial Lecture — Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab Historisk-filosofiske Meddelelser 49:3. Price: Kr. 50.00. ISBN 87 7304 100 9. ISSN 0106-0481.

The Temple of Khonsu, Vol. I. Scenes of the King Herihor in the Court, with translations of texts by the Epigraphic Survey, Plates 1-110. Chicago, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1979 (49 cm., XXVII + 55 pp. text). The University of Chicago, Oriental Institute Publications, vol. 100. ISBN 0 918986 20 6. ISSN 0069-3367.

Erik Hornung, Das Totenbuch der Ägypter. Eingeleitet, übersetzt und erläutert von Erik Hornung. Mit 92 Abb. München, Artemis Verlag, 1979 (18 cm., 544 S.) = Die Bibliothek der Alten Welt, Reihe der Alte Orient, Band 125. Leinen DM 85.–. ISBN 3 7608 3658 5.

ASSYRIOLOGIE

Adele Berlin, Enmerkar and Ensuḫkešdanna. A Sumerian Narrative Poem. Philadelphia, The University Museum, 1979 (26 cm., XII + 102 pp., 20 pls.) = Occasional Publications of the Babylonian Fund, 2. $ 15.00. ISBN 0 937418 29 6.

Samuel I. Feigin, Legal and Administrative Texts of the Reign of Samsu-Iluna. New Haven, London, Yale University Press, 1979 (30 cm., X + 83 pp., 100 pls.) = Yale Oriental Series. Babylonian Texts, Vol. 12. £ 12.60. ISBN 0 300 01963 7.

W. de Filippi, The Royal Inscriptions of Aššur-Nāṣir-Apli II (883-859 B.C.). A Study of the Calah Inscriptions together with an Edition of these texts. Malibu, Undena, 1977 (28 cm., 47 pp.) = Assur, Vol. I, issue 7. Monographic Journals of the Near East.

Franz Köcher, Die babylonisch-assyrische Medizin in Texten und Untersuchungen. Band V. Keilschrifttexte aus Ninive 1, Band VI. Keilschrifttexte aus Ninive 2. Berlin, Walter de Gruyter, 1980 (30 cm., Band V: XLVI Text, 123 Tafeln; Band VI: XLI S. Text, 157 Tafeln). ISBN 3 11 007571 7.

M. P. Maidman, A Nuzi Private Archive. Morphological Considerations. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., 8 pp.) = Assur Vol. I, Issue 9.

Bustenay Oded, Mass Deportations and Deportees in the Neo-Assyrian Empire. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1979 (24 cm., XIV + 142 pp., 1 map, 8 pls.). DM 54.–. ISBN 3 88226 043 2.

Claudio Saporetti, Gli eponimi medio-assiri. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., VI + VIII + 184 pp.) = Bibliotheca Mesopotamica, Vol. 9. ISBN 0 89003 037 5.

Claudio Saporetti, The Status of Women in the Middle Assyrian Period. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., 20 pp.) = Sources and Monographs / Monographs on the Ancient Near East, Vol. 2, Fasc. 1. ISBN 0 89003 002 2.

Claudio Saporetti, Assur 14446. La famiglia A. Ascesa e declino di persone e famiglie all'inizio del medio-regno assiro, I. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., VIII + 139 pp.) = Data Sets, Cuneiform Texts, Vol. I. Cybernetica Mesopotamica. ISBN 0 89003 036 7.

Jack M. Sasson, Hurrian Personal Names in the Rimah Archives. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., 32 pp.) = Monographic Journals of the Near East. ISBN 0 89003 004 9.

Daniel G. Snell, A Workbook of Cuneiform Signs. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., VII + 140 pp.) = Aids and Research Tools in Ancient Near Eastern Studies, no. 3. ISBN 0 89003 058 8.

Carlo Zaccagnini. Les rapports entre Nuzi et Ḫanigalbat. The tallu Measure of Capacity at Nuzi. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., 34 pp.) = Monographic Journal of the Near East. ISBN 0 89003 004 9.

SYRIA

Baruch Margalit, A Matter of "Life" and "Death". A Study of the Baal-Mot Epic (CTA 4-5-6). Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag, 1980 (21 cm., x + 271 S.) = Alter Orient und Altes Testament. ISBN 3 7887 0608 2.

Gernot Wiessner (Hrsg.), Erkenntnisse und Meinungen II. Wiesbaden, Otto Harrossowitz, 1978 (24 cm., VIII + 285 S.) = Göttinger Orientforschungen 1. Reihe: Syriaca Band 17. DM 36.–. ISBN 3 447 01985 9.

OUDE TESTAMENT — HEBREEUWS

Otto Eissfeldt, Kleine Schriften, Band 6. Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1979 (24 cm., II + XVII + 186 S., plate). DM 92.–. ISBN 3 16 136282 9.

K. Galling, Textbuch zur Geschichte Israels mit 4 Karten. 3. durchgesehene Auflage, 1979 (23 cm., XII + 109 S.). DM 24.–. ISBN 3 16 142361 5.

Norman K. Gottwald, The Tribes of Yahweh. A Sociology of the Religion of Liberated Israel, 1250-1050 B.C.E. Maryknoll, Orbis, 1978 (26 cm., XXVIII + 916 pp.) = Orbis Books. ISBN 0 88344 498 4 and 499 2 (paperback)

John Gray, The Biblical Doctrine of the Reign of God. Edinburgh, T. & T. Clark Ltd., 1979 (23 cm., XIV + 401 pp.). £ 10.95. ISBN 0 567 09300 X.

Jacques Heers et Georgette de Groer, Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre Sainte (1470-1471). Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1978 (25 cm., x + 513 pp., map) = Sources d'Histoire Médiévale par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. 290.00 F. ISBN 2 222 02206 1.

H. Jagersma, Geschiedenis van Israël in het oudtestamentische tijdvak. Kampen, J.H. Kok, 1979 (25 cm., 328 pp.). Prijs: fl. 49.50. ISBN 90 242 3351 8.

Die Mischna. Text. Übersetzung und ausführliche Erklärung mit eingehenden geschichtlichen und sprachlichen Einleitungen und textkritischen Anhängen. Berlin, Walter de Gruyter, 1980 (24 cm., x + 193 S.). ISBN 3 11 008287 X.

Josef M. Oesch, Petucha und Setuma. Untersuchungen zu einer überlieferten Gliederung im hebräischen Text des Alten Testaments. Freiburg, Universitätsverlag, 1979 (24 cm., XX + 394 S., 37 Tafeln) = Orbis Biblicus et Orientalis, no. 27. ISBN 3 7278 0212 X.

ARCHEOLOGIE

Manfred Robert Behm-Blancke, Das Tierbild in der altmesopotamischen Rundplastik. Eine Untersuchung zum Stilwandel des frühsumerischen Rundbildes. Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 1979 (35 cm., XIV + 93 + VI S., 34 Tafeln) = Baghdader Forschungen, Band 1. ISBN 3 8053 0359 9.

Astrid Böhme und Willy Schottroff, Palmyrenische Grabreliefs. Frankfurt am Main, Museum alter Plastik, 1979 (21 cm., 47 S.) = Liebieghaus Monographie, No. 4.

Rainer Michael Boehmer, Die Kleinfunde aus der Unterstadt von Boğazköy. Grabungskampagnen 1970-1978. Berlin, Gebr. Mann-Verlag, 1979 (36 cm., XIV + 75 S., 43 Tafeln, 1 Falttafel) = Boğazköy-Ḫattuša. Ergebnisse der Ausgrabungen, No. 10. ISBN 3 7861 1177 4.

Giorgio Buccellati and Marilyn Kelly-Buccellati, Terqa Preliminary Reports. The Third Season: Introduction and the Stratigraphic Record. Malibu, Undena, 1978 (28 cm., 36 pp.) = Syro-Mesopotamian Studies, Vol. 2, issue 6. ISBN 0 89003 050 2.

Giorgio Buccellati, Terqa Preliminary Reports, 10. The Fourth Season: Introduction and the Stratigraphic Record. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., IV + 89 S., 23 pls., 28 pp. photographs) = Bibliotheca Mesopotamica, Vol. 10. ISBN 0 89003 042 1.

Clive Foss, Ephesus after Antiquity. A Late Antique, Byzantine and Turkish City. Cambridge, Cambridge University Press, 1979 (26 cm., x + 218 pp.). ISBN 0 521 220866.

Maté Major, Geschichte der Architektur. Band 2. Gesellschaft, Kultur und Architektur vom Ende des 5. bis zum Ende des 18. Jahrhunderts. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1979 (25 cm., 668 pp.). ISBN 963 05 0272 0 (Band 1-3), 1572 5 (Band 2).

Paolo Matthiae, Preliminary Remarks on the Royal Palace of Ebla. Malibu, Undena, 1978 (28 cm., 22 pp.) = Syro-Mesopotamian Studies, Vol. 2, Issue 2. ISBN 0 89003 050 2.

Olivier Rouault, Les documents épigraphiques de la troisième saison. Malibu, Undena Publications, 1979 (28 cm., 12 pp., 4 pls.) = Syro-Mesopotamian Studies, Vol. 2, Issue 7. ISBN 0 89003 050 2.

Brian B. Shefton, Die „Rhodischen" Bronzekannen. Forgeschichtliches Seminar Marburg. Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 1979 (29 cm., 10 + 104 S., 2 Karten, 12 Tafeln) = Marburger Studien zur Vor- und Frühgeschichte, Band 2. Preis: DM 66.–. ISBN 3 8053 0427 7.

Carlo Zaccagnini, The Rural Landscape of the Land of Arraḫe. Roma, Universitá di Roma, — Istituto di Studi del Vicino Oriente, 1979 (24 cm., VIII + 201 S.) = Quaderni di Geografia Storica, no. 1.

ASIA CENTRALIS

Bio-Bibliographies de 134 savants. Leiden, E.J. Brill, 1979 (25 cm., VIII + 571 pp.) = Acta Iranica 20, 4e série, Répertoines, vol. 1. ISBN 90 04 05941 5.

I.M. Diakonoff and V.A. Livshits, Parthian Economic Documents from Nisa. Plates III. London, Lund Humphries, 1979 (32 cm., VIII + 3 pp., pls. 331-536) = Corpus Inscriptionum Iranicarum, Part II, Vol. II. SBN 85331 418 7.

Wilhelm Eilers (Hrsg.), Die Mundart von Gäz, unter Mitarbeit von Ulrich Schapka, mit 9 Tafeln und 2 Landkarten. 1. Halbband: Einleitung, Grammatik, Texte, Faksimile. 2. Halbband: Übersetzungen, Glossar, Stichwortverzeichnis. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979 (25 cm., XXIV + 272 S., 98 S. Handschriftlicher Auszug aus dem Dīvān des Derwisch ʿAbbās. Band 2: XII + S. 273-787) = Westiranische Mundarten aus der Sammlung Wilhelm Eilers, Band 2. Preis: DM 288.–. ISBN 3 515 02461 1.

Bert G. Fragner, Repertorium persischer Herrscherurkunden. Publizierte Originalurkunden (bis 1848). Berlin, Klaus Schwarz, 1980 (21 cm., XIV + 389 S.) = Islamkundliche Materialien. ISBN 3 87997 071 8.

Basil Gray, The Arts of the Book in Central Asia. 14th-16th Centuries. London, Serindia Publications/Unesco, 1979 (32 cm., XIV + 314 pp.). Price: £ 40.00. ISBN 0 906026 02 4 (Serindia), 92 3 101677 6 (Unesco).

J. Harmatta (Ed.), Studies in the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia. Budapest, Akademiai Kiadó, 1979 (25 cm., 162 pp.) = Collection of the Sources on the History on Pre-Islamic Central Asia, Series I, Vol. II. Price: $ 14.–. ISBN 963 05 2236 5.

Historical and Political Gazetteer of Afghanistan Vol. 5. Kandahar and South-Central Afghanistan. Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1980 (28 cm., XX + 669 S., 53 S. Karten). ISBN 3 201 01125 8.

Margaret Cool Root, The King and Kingship in Achaemenid Art. Essays on the Creation of an Iconography of Empire. Leiden, E.J. Brill, 1979 (25 cm., XII + 360 pp., 72 pls.) = Acta Iranica 19, 3e séries, Textes et Mémoires, Vol. 9. ISBN 90 04 03902 3 (série), 05836 2.

Gernot Windfuhr, Persian Grammar. History and State of its Study. The Hague, Mouton, 1979 (24 cm., x + 303 pp.) = Trends in Linguistics. State-of-the-Art Reports, no. 12. DM 128.–. ISBN 90 279 7774 2.

ARABICA-ISLAM

Arne Ambros, Damascus Arabic. Malibu, Undena Publications, 1977 (28 cm., II + VIII + 123 pp.). ISBN 0 89003 009 X.

Mohamed Sami Anwar, Be and Equational Sentences in Egyptian Colloquial Arabic. Amsterdam, John Benjamins, 1979 (23 cm., VI + 128 pp.) = Studies in Language Companion Series, Vol. 2. ISBN 90 272 3001 3, ISSN 0165-7763.

ʿAbd al-Raḥmān Badawī, Anonimo — El lazarillo de Tormes. Madrid, Instituto Hispano-Arabe de Cultura, s.d. (21 cm., 114 pp.) = Clásicos Hispanos, No. 6.

Sami Bindari, The House of Power. Translated by Sami Bindari and Mona St. Leger. Boston, Houghton Mifflin Company, 1980 (22 cm., VIII + 216 pp.). ISBN 0 395 28540 2.

Gerhard Böwering, The Mystical Vision of Existence in Classical Islam. The Qur'ānic Hermeneutics of the Ṣūfī Sahl at-Tustarī (d. 283/896). Berlin, Walter de Gruyter, 1980 (25 cm., x + 286 pp.) = Studien zur Sprache, Geschichte und Kultur des Islamischen Orients. Beihefte zur Zeitschrift "Der Islam" n.F;, Band 9. DM 134.–. ISBN 3 11 007546 6.

F.J. Cadora, Interdialectal Lexical Comptability in Arabic. An Analytical Study of the Lexical Relationships among the Major Syro-Lebanese Varieties. Leiden, E.J. Brill, 1979 (25 cm., x + 115 pp., 1 map) = Studies in Semitic Languages and Linguistics, no. 11. Price: fl. 32.–. ISBN 90 04 06041 3.

Hans Daiber, Das theologisch-philosophische System des Muʿammar Ibn ʿAbbād as-Sulamī (gest. 830 n.Chr.). Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1975 (26 cm., XII + 604 S.) = Beiruter Texte und Studien, Band 19. DM 76.–. ISBN 3 515 01840 9.

Abdalaziz Duri, Arabische Wirtschaftsgeschichte aus dem arabischen übersetzt von Jürgen Jacobi. München, Artemis Verlag, 1979 (18 cm., 252 S., Karte) = Die Bibliothek des Morgenlandes. Preis: DM 39.–. ISBN 3 7608 4525 8.

Robert Elgood (Ed.), Islamic Arms and Armour. London, Scolar Press, 1979 (33 cm., IV + 252 pp.). £ 75.00. ISBN 0 85967 470 3.

Susanne Enderwitz, Gesellschaftlicher Rang und ethnische Legitimation. Der arabische Schriftsteller Abū ʿUthmān al-Ǧāḥiẓ (gest. 868) über die Afrikaner, Perser und Araber in der islamischen Gesellschaft. Freiburg, Klaus Schwarz Verlag, 1979 (21 cm., II + 290 S.). Preis: DM 52.–. ISBN 3 87997 070 X.

Josef van Ess, Der Tailasān des Ibn Ḥarb. „Mantelgedichte" in arabischer Sprache. Heidelberg, Carl Winter, 1979 (24 cm., 58 pp.) = Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Jrg. 1979, 4. Abhandlung. ISBN 3 533 02792 9.

Michael C. Hudson (Ed.), The Arab Future. Critical Issues. Washington, Center for Contemporary Arab Studies Georgetown University, 1979 (23 cm., II + VI + 104 pp.) = CCAS Studies in Arab Development, no. 2. $ 5.00. ISBN 0 932568 01 7.

Al-Idrīsī, Opus Geographicum, sive liber ad eorum delectationum qui terras peragrare studeant, Fasciculus octavus. Neapoli-Romae, a.D. 1978. Prostat apud E.J. Brill, Lugduni Batavorum (28 cm., VI + pp. 855-963).

Klaus Lech, Geschichte des islamischen Kultus. Rechtshistorische und ḥadīt-kritische Untersuchungen zur Entwicklung und Systematik der ʿIbādāt. Band I. Das Ramaḍān Fasten. 1 Tl. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1979 (24 cm., XX + 352 pp.). DM 156.–. ISBN 3 447 01943 3.

Parviz Morewedge (Ed.), Islamic Philosophical Theology. Albany, State University of New York Press, 1979 (24 cm., XII + 265 pp.) = Studies in Islamic Philosophy and Science. ISBN 0 87395 242 1.
Sabri Moussa, Seeds of Corruption. Translated by Mona N. Mikhail. Boston, Houghton Mifflin Company, 1979 (21 cm., XII + 169 pp.).

Sari J. Nasir, The Arabs and the English. 2nd Edition. London, Longman, 1979 (22 cm., XII + 186 pp.). Price: £ 8.75 cased, ISBN 0 582 78305 4, £ 3.95 paper, ISBN 0 582 78306 2.

John Ninet, Lettres d'Égypte 1879-1882. Textes recueillies et présentés par Anouar Louca. Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1979 (29 cm., II + 292 pp.) = Groupe de Recherches et d'Études sur le Proche Orient. Prix: F. 110.00. ISBN 2 222 02536 2.

Rudolph Peters, Islam and Colonialism. The Doctrine of Jihad in Modern History. The Hague, Mouton, 1979 (24 cm., x + 245 pp.) = Religion and Society, no 20. DM 64.–. ISBN 90 279 3347 2.

Mahmud Sobh, Ibn Zaydūn — Poesías. ed. y trad. de M. Sobh. Madrid, Instituto Hispano-Arabe de Cultura, 1979 (18 cm., 74 + 101 pp.) = Clásicos Hispano-Arabes Bilingües, No 2. ISBN 84 7472 015 X.

Hans Wehr, A Dictionary of Modern Written Arabis (Arabic-English), ed. by J. Milton Cowan. 4th edition considerably enlarged and amended by the author. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1979 (24 cm., XVII + 1301 pp.). DM 198.–. ISBN 3 447 02002 4.

Alford T. Welch and Pierre Cachia (Editors), Islam: Past Influence and Present Challenge. In Honour of William Montgomery Watt. Albany, State University of New York Press, 1979 (24 cm., XVI + 359 pp.). $ 35.00. ISBN 0 87395 391 6.

ETHIOPIA

Bernd Manuel Weischer, Qērellos [Kyrillos von Alexandrien]. IV 1: Homilien und Briefe zum Konzil von Ephesos. IV 2: Traktate des Epiphanios von Zypern und des Proklos von Kyzikos. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979 (25 cm., IV 1: 195 S., IV 2: 143 S.). Preis: DM 72.–. und DM 66.–. ISBN 3 515 02746 7.

VARIA

Eliyahu Ashtor, The Jews of Moslem Spain. Vol. 2. Philadelphia, The Jewish Publications Society of America, 1979 (22 cm., VI + 381 pp.). ISBN 0 8276 0100 X.

Shaye J.D. Cohen, Josephus in Galilee and Rome. His Vita and Development as a Historian. Leiden, E.J. Brill, 1979 (25 cm., XVI + 277 pp.) = Columbia Studies in the Classical Tradition, Volume 8. Price: fl. 96.–. ISBN 90 04 05922 9.

Handbuch der Formen- und Stilkunde. Asien. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1980 (22 cm., 607 S.). DM 69.–. ISBN 3 17 005256 X.

Maria Isabel Santa Cruz de Prunes, le genèse du monde sensible dans la philosophie de Plotin. Paris, Presses Universitaires de France, 1978 (24 cm., 147 pp.) = Bibliothèque de l'École des Hautes Études, section des Sciences Religieuses, vol. 81.

Hans-Jürgen Sasse, The Consonant Phonemes of Proto-East-Cushitic (PEC): A First Approximation. Malibu, Undena Publications, 1979 (28 cm., 67 pp.) = Monographic Journal of the Near East. ISBN 0 89003 001 4.

Mahmud Sobh, Antologia de Poesia Hispana. Vol. IV: «Del Modernismo a la Generacion del 27». Madrid, Instituto Hispano-Arabe de Culture, s.d. (21 cm., XXVIII + 203 pp.). ISBN 84 7472 012 5.

Ekkehard Wolff, Grammatical Categories of Verb Systems and the Marking of Mood, Aktionsart, and Aspect in Chadic. Malibu, Undena Publications, 1979 (28 cm., 48 pp.) = Monographic Journals of the Near East. ISBN 0 89003 001 4.

BIBLIOTHECA ORIENTALIS

UITGEGEVEN VANWEGE HET

NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

Jaargang XXXVII
No. 3-4
Mei-Juli 1980

Redactie en Administratie:
Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten
Noordeindsplein 4ᵃ-6ᵃ, 2311 AH Leiden (Nederland)

Tweemaandelijks recenserend en bibliografisch tijdschrift
op het gebied van het Nabije Oosten
Abonnementsprijs Hfl. 190.— per jaar

INHOUD

HOOFDARTIKELEN

BOEKBESPREKINGEN

HOOFDARTIKELEN

Exegesis and the Computer Science: Questions for the Text and Questions for the Computer [1]

1. The science of theology concerns itself with languages and texts in more than one way, and, therefore, can profit from developments in the area of automatic text processing in more than one way [2]. A few examples illustrate this point:

a. the arrangement of surveys of literature according to alphabetical or systematic criteria. This, of course, is primarily related to the realm of library science, but individual researchers and research projects can benefit greatly from the automatization of catalogues of books and articles. Either systematic or alphabetic problems can be solved by the machine in an efficient manner, since almost any instruction to make selections from the available material according to some *ad hoc* criterion can be executed with great speed and precision, while new material does not need to be inserted in more than one place in the existing corpus, but needs only to be added at the end [3].

b. the analysis of text corpora. This can be done with various intentions, such as:
— the research of archive material for inventory, or in order to see in which context certain data are to be found;
— the analysis of a text in order to determine the vocabulary or, maybe, the author of the text;
— the analysis of texts in order to study the language used in them, etc.

It is the latter two forms of text processing which are focused on in this article, and, particularly, their application in the area of Old Testament research.

First, a short summary will be given of what sort of textual analysis exegesis desires (whether or not a computer would now be in existence), and what demands this would place on a computer program (paragraph 2). Second, on the basis of these demands I will check a number of existing models of automatic textual processing for their usefulness to exegesis (paragraph 3).

Third, I will give a description of another program series designed for the linguistic and literary analysis of primarily Hebrew texts. Though the described programs have been tested on Hebrew texts, they are not difficult to adapt for Ugaritic, Greek, Coptic, or other texts, by giving the machine, among other things, a different alphabet convention (paragraph 4).

[1]) This article is an adaption of a lecture given for members of the theological faculty of the *Vrije Universiteit* in Amsterdam on the 14th of April, 1978, and is, as was the lecture, a report of the theoretical contemplation and practical experience of the "*Werkgroep Informatika*" of the same faculty.

[2]) Not only text processing, but also the processing of material procured by sociological methods is important for theology. The latter is also a part of the task of the "workgroup", but it was not necessary to go into that in this article.

[3]) See, for example, K. Sparck Jones and M. Kay, *Linguistik und Informationswissenschaft*. (UTB 571 München: Verlag Dokumentation, 1967; English original, Cambridge: Academic Press, 1973), particularly chapter 2. p. 25-45.

2. *Kinds of Text Processing: Questions for the texts.*

As is to be expected, the use of the computer has stimulated investigation of the formal structure of language and texts. Declinations and conjugations are observable. While meaning, except for that which is determined by structural combinations, is not observable. The inquiry itself however, was not instigated by modern mechanical methods, but is as old as philology itself; witness, the long history of the grammatical research of Hebrew [4]). I think, however, that traditional philology never received the necessary chance to fully examine formal aspects of languages and texts, partly because of the only recent development of linguistics as a science at the end of the 19th century, and partly because all available energy was spent on the comparison of manuscripts, the task of textual interpretation, or the production of concordances, all worthwhile projects in themselves.

2.1. *Comparison of Manuscripts.*

The comparison of manuscripts, which is the first kind of text processing to be mentioned here briefly, is merely an acceleration and refining of current techniques. Herein, only the formal characteristics of the texts are handled. The machine is instructed to pick out the places where changes, omissions or additions occur in a text. Because this work involves the mechanical notation of formal differences, it is simplest to let a machine do the work as soon as the length or number of manuscripts to be compared exceeds the available energy to be expended on the project. This criterion is vague, but the boundaries of available energy are different for each project.

An example: in the research of the manuscripts of the Egyptian "Book of the Dead, chapter 125b" by the *Vrije Universiteit* — Institute for Old Testament and ancient Egypt, — in preparation of a text edition —, it was beneficial to let much of the work be done automatically, not only because of the large number of manuscripts involved, but also because of the way they were being compared. It was important to see if a difference between manuscripts on one point paralleled a difference in those manuscripts on other points. The computer was thus used to note combinations of differences. Afterwards, the computer could determine whether fragments of manuscripts which were at first kept out of the investigations, could be considered as identical to certain other complete manuscripts or whether they represented a separate textual tradition.

The latter point is, of course, a matter of interpretation which always remains the responsibility of the researcher. The program series "Book of the Dead" has merely noted formal differences. If one wishes that programs also draw conclusions, it will be necessary to feed into the computer criteria which themselves are dependent on the interpretation of the researcher. This is possible and useful in checking a theory, but there is the danger of automating too many prejudices [5]).

[4]) See, W. Bacher, "Die Hebräische Sprachwissenschaft vom 10. bis zum 16. Jahrhundert", *Die Jüdische Litteratur II* (ed. Winter and Wünsche: Trier, 1894; reprinted, Hildesheim: Olms, 1965) 135-230.

2.2. *Linguistic Analysis.*

The second kind of text processing, the linguistic analysis, is likewise directed toward the formal side of texts. It aims at a systematic description of the language involved. Although, especially when one is concerned with ancient texts, the boundaries between the interpretation of texts and the description of the language system are difficult to define clearly, the progressively intenser discussion between exegesis and linguistics makes it clear that it is meaningful to separate the two.

Linguistic investigation occurs at several different levels. For example:

1. phonological-morphological research, such as the differences in the usage of "matres lectionis" in the notation of words in pre-exilic and post-exilic Hebrew, the morphologic and orthographic characteristics of Hebrew from ostraca, inscriptions and the Qumran Scrolls, etc.[6]);
2. lexicographical research, for example the use and meaning of verbs or groups of words in Bible Hebrew; the study of word usage in books of a certain genre, such as the Psalms, etc.[7]);
3. syntactic, or textual-linguistic research, for example the function of the verbal system in an earlier or later phase of Hebrew; in connection with this, the use of conjunctions, the function of nominal and verbal clauses, etc.[8])

If executed with the aid of the computer, these diverging kinds of inquiry necessitate different sorts of program instruction; all, however, have one prerequisite in common, namely, the demand of a morphological analysis of the textual material. For example, the machine can recognize *kwl* ("all") as a "plene" form of *kl*, or *yqṭl* ("he kills") and *qṭlw* ("they have killed") as two forms of one verb, only if the programs contain instructions by which they can reduce *kwl* to *kl* and both mentioned verbal forms to *qṭl*. Otherwise, the computer will consistently handle the four forms as four different lexemes, which lessens the surveyability of the material.

Theoretically there are two possibilities for fulfilling these requirements[9]):

1. The most ideal (and perhaps because of that, quite difficult to realize) is the designing of a logically closed (Hebrew) grammar which, on the basis of purely formal language characteristics (morphology and syntax), can analyze all occurring word forms and can reduce them to their particular lexemes. Such a program requires, however, developments in linguistics which go much further than the present state of the art. It is questionable whether such a program is at all possible because it rules out semantics. On the other hand, it is true that the syntactical arguments have more force in clarifying texts than used to be suspected, particularly by traditional philological research[10]). One of the stumbling-blocks in the path towards this goal is the phenomenon of homonyms, or in the case of text processing: "homographemes". In a program for the automatic identification of lexemes the words *qal* ("swift") and *qōl* ("voice") — if written without punctuation — could be differentiated only, if one had at his disposal a collection of rules which could unambiguously reduce the two to differences in morphological and combining characteristics[11]).
2. Another possibility is to provide all the word forms in the texts with differentiating signs, so that the computer could execute the analysis on the basis of these signs. This actually means, of course, that the researcher does the analysis himself. Thereafter, the machine could produce each desired arrangement and systematization of the material at command, dependent on the capacities of the system of differentiating signs. This approach raises the question of what the right relation is between formal language description and textual interpretation. Verbs and nouns/nominals can be formally distinguished by the characteristics of conjugation and declension. With other word types this is rarely possible. How should the nominals *tḥt* ("the under part"), *byn* ("interval") or *'ḥr* ("behind") which are used as prepositions be coded? What about the absolute infinitive which is used as an imperative? Should *form* or *function* be determinative?

With these things in mind, it is understandable that in this area there are numerous differences of opinion and many systems are in existence (see paragraph 3). In preparation for the discussion of some of these systems, it may be wise to formulate my own point of view: The insertion of differentiating signs based not on morphological characteristics but on interpretation should be avoided. The programs which I will be suggesting and discussing distinguish — in the case of classical Hebrew — only between "verbs", "nouns" (including adjectives), and "other words".

2.3. *Literary Analysis.*

The third form of text processing, the literary analysis, is, depending on the nature of the research done, either strongly related to the formal aspects of texts, or closely bound to the contents of the texts.

---

[5]) See, for example, the comprehensive critical review by M.P. Weitzmann (*VT* 27 (1977) 225-235) of an attempt of V.A. Dearing to reconstruct the family trees of manuscripts by use of a computer, in: *Principles and Practice of Textual Analysis* (University of California Press, 1974).

[6]) See, C. Rabin, "Hebrew", *Current Trends in Linguistics*, vol. 6 (ed. T.A. Sebeok; The Hague/Paris: Mouton, 1970) 304-346, and, for example, the recent study by D. Michel, *Grundlegung einer hebräischer Syntax I, Sprachwissenschaftliche Methodik — Genus und Numerus des Nomens* (Neukirchen-Vluyn: Neukirchener Verlag, 1977).

[7]) J.F.A. Sawyer, *Semantics in Biblical Research, New Methods of Defining Hebrew Words for Salvation* (SBT 2/24 London: SCM, 1972).

[8]) J. Hoftijzer, "*Verbale vragen*" (academic lecture, Leiden, May 10, 1974; Leiden: Brill, 1974); T.N.D. Mettinger, "The Hebrew Verb System, a Survey of recent Research", *Fs. Hans Kosmala, ASTI* 9 (1973) 64-84; W. Schneider, *Grammatik des Biblischen Hebräisch* München: Claudius Verlag, 1974).

[9]) See, for example, M.F. Bott, "Computational Linguistics", *New Horizons in Linguistics*" (ed. J. Lyons; Harmondsworth: Penguin Books, 1970) 215-228; V. Fromkin and R. Rodman, *An Introduction to Language* (New York: Holt, Rinehart and Winston, 1974), chapter 13: "Language in the Computer Age", 327-350.

[10]) A. Kraak en W.G. Klooster, *Syntaxis* (Culemborg: Stam, 1968) 70: "Syntaktische structuur en semantische interpretatie", and Fromkin-Rodman (Introduction) p. 152-154 on "ambiguity".

[11]) There have been attempts in this area, of course. A program for automatic syntactic analysis, as a contribution to the research for automatic translation, is described in: Ursula Oomen, *Automatische Syntaktische Analyse* (Janus Linguarum Serie Minor, 76, The Hague/Paris: Mouton, 1968). The program distinguishes sentence parts and certain of their syntactical functions, but differentiates no lexemes or word forms.

2.3.1. *"sources".*

The literary-critical method of Bible research which has become classical, is characterized by a strongly historically directed inquiry. Interest is focused on the origin of the texts, the source, the editing, with the intention either of describing the history of the development of the religion (of Israel) or of weighing different source materials as to their informative value in order to write a history according to modern journalistic methods.

In this situation the language analysis of the texts is actually a secondary task. *Together* with interpretative arguments — about "where", "when" and "by whom" — it has the task to refute or to establish a theory. In practice, as far as the language is concerned, one works with a number of *ad hoc* arguments of the following type: word X appears in text T. Text T is a part of source A or B. Therefore the chance is increased that another text, wherein the word X also appears, will also be a part of source A or B. Similarly, one works with lists of words and word combinations which, on the basis of their distribution, are taken as typifying a certain "source" or "layer" of a text[12]).

It is clear that, unless the method is challenged, a lot of booty will be seized in these areas with the help of a computer. It is not difficult for a calculating machine to determine where and how often a word appears in a text, nor is it impossible to repeat that action for, if necessary, the whole book.

The interpretation of the data, however, remains determinative, because they have to be connected with a theory on the history of the Hebrew language and with an analysis of the function of the words in their context. The computer does facilitate the testing of a source theory only to the extent it is dependent on word frequency and word distribution.

There is, however, another complication in the game: in the practice of literary criticism the difference between interpretative and formal linguistic arguments lets itself be strongly felt. The word lists mentioned above are generally restricted to an enumeration of nouns and verbs or combinations of these. The composers of these lists thought more of theological concepts than of word meanings in the linguistic sense. If one will do more than roughly measure whether there are differences in language between texts ("sources"), then it is necessary not only to compare the nouns and the verbs, but also, for example, the sentence constructions, the sentence lengths, the repeated choice of one out of several possibilities of sentence construction (infinitive or relative clause), etc.[13]) The usual helps, concordance and grammar books, are then no longer sufficient: most often the syntactically important words are omitted from concordances[14]). The computer can be meaningfully employed to look for parallel syntactic phenomena. Generally one can assume that the progressively intenser discussion between linguistics and Bible subjects has the result that one searches for ways to let the linguistic part of the exegetical arguments satisfy stricter demands. It seems to me that without a computer, this all could be much more difficult to realize.

2.3.2. *"authors"*

Related to the previous form of research, but methodologically different from it, is the literary analysis of texts with the purpose of describing the vision and the thought world of the author, or to determine which parts of a text belong to the author himself and which parts were added. The reconstruction of the thought world which created the text, occupies the center of attention — the experiences of the author and his readers, those of later editor and readers, etc. One thinks here of the differentiation between first and second Isaiah or the theory of the exilic adaption of the pre-ecilic prophecy. The contribution of linguistic argumentation in this research is, is seems to me, the same as that in the above-mentioned research.

2.3.3. *"textual structures"*

Currently in Bible exegesis interest is increasing for a form of textual interpretation emphasizing the independence of the literary work, which therefore should be studied as a subject in itself, without the intention of an analysis of the time or person of the author[15]). Just as the two just mentioned forms of investigation, this approach does not belong distinctively to exegesis and theology, but has been accepted earlier in the general theory of literature[16]). To a certain extent, the exegete has exchanged the search for the origin of a literary work for the research of its form and function. This development has a parallel in linguistics: the investigation of its own

---

[12]) For example, S.R. Driver, *Deuteronomy, A Critical and Exegetical Commentary on Deuteronomy* (ICC, Edinburgh: Clark, 1895), p. LXXVIII-LXXXIV; C. Steuernagel, *Uebersetzung und Erklärung der Bücher Deuteronomium und Josua*, (HKAT, Göttingen: VandenHoeck & Ruprecht, 1900, p. XXXIII-XLI; and M. Weinfeld, *Deuteronomy and the Deuteronomic School* (Oxford: Clarendon Press, 1972) 320-305. To a certain extent for convenience, I combine the so-called "formgeschichtliche" research with this. Also therein the historically directed inquiry prevails: which sociological situation is behind the literary form, of which the text to be researched is an example? The position of the linguistic argumentation is approximately the same: word X is typical of genre Y; thus the chance is increased that text T in which we encounter X originally belonged to genre Y.

[13]) The attempt of F. Deist "Stilvergleichung als literarkritischer Verfahren" (*ZAW* 89 (1977) 325-357) is particularly interesting. The author wants to investigate, by the use of the transformational-generative model of language description, whether there are great differences in language usage between the sources "J" and "L". Among other things, he examines whether certain types of transformations of sentences (such as pronominalizations) appear more frequently in the one source than in the other. There do not appear to be significant differences in this case (p. 350). The article seems to me to be of great importance from the point of view of methodology.

[14]) G. Lisowsky, *Konkordanz zum Hebräischen Alten Testament* (Stuttgart: Württembergische Bibelanstalt, 1958²), IX: "... weil die vorliegende Konkordanz weniger der Formenlehre als der Begriffsforschung dienen möchte... wurden alle Wörter ohne wesentlichen begrifflichen Inhalt ausgeschieden..."

[15]) For the attention for "the text" in hermeneutics, see, for example, P. Ricœur, "La tâche de l'herméneutique", *Exegesis, Problèmes de méthode et exercises de lecture* (ed. F. Bovon and G. Rouiller; Neuchâtel/Paris: Delachaux & Niestlé, 1975) 179-200 (concerning the relations between Schleiermacher-Dilthey-Heidegger-Gadamer); "La fonction herméneutique de la distanciation", *idem*, 201, 215 (about the linguistic qualities of texts); and "Herméneutique philosophique et herméneutique biblique", *idem*, 218-222 (about the domain of interpretation: the world of the text and that of the reader).

[16]) F.C. Maatje, *Literatuurwetenschap, Grondslagen van een theorie van het literaire werk* (Utrecht: Oosthoek, 1974³). See § 11 on the autonomy movement, (p. 43) and Part. III: "door middel van woorden" (= by means of words) (p. 187-271). Modern developments in the theory of literature are further illustrated in an anthology of Dutch and other publications: *Tekstboek algemene literatuurwetenschap* (ed. W.J.M. Bronzwaer, D.W. Fokkema and E. Kunne-Ibsch; Baarn: Ambo, 1977).

subject — the language system — has only slowly become free from historical and psychological inquiry.

However, even when a literary analysis assumes the autonomy of a text, the results are, as the reader will know, not yet incontestable. Precisely in this area much of the work being done is of experimental character. In connection with computer work, that form of structural research which accentuates the analysis of the surface structure of literary composition is particularly valued. Such analysis aims at describing which language resources, such as repetition of a word, repeated use of word pairs, inclusion, chiasmus, etc., are employed in the text and what effects these have on the structure of the whole, or on the reader [17]. The uniqueness of each literary composition is emphasized [18]. It is not impossible however, that this form of textual interpretation is related to literary criticism. In that case the researcher is not trying to prove that a text is composed of different original pieces, but is trying to describe how an author, by the use of the just mentioned literary means, creates from those original pieces, a new literary and theological unit [19].

Obviously, expansion of this type of investigation leads to attempts to arrive at systematization; these attempts give rise to much discussion because here is a borderline where linguistics, the theory of literature and exegesis touch each other [20]. This article is not the place to report that discussion. I will limit myself to the remark that the extensive methodological discussions of the time in exegesis result in a wide range of "questions to the texts"; further, I suspect that the large experimental capacity of the computer will produce substantial contributions to the discussions.

2.4. *Questions for the computer*

After this short sketch of the methods of (Old Testament) exegesis, it is, I hope, possible to make an inventory of the demands that these varied directions in research place on a program package for automatic text processing.

The point of departure should be, that the programmer must so choose the forms of textual processing that various types of research will be executable. For example, the morphological-syntactic research should not make investigation of the style impossible. In linguistic terms: the machine should be able to recognize both the paradigmatic relations (repetition or replacement of a lexeme of the same part of speech) and the syntagmatic relations (relations between lexemes of different parts of speech) [21].

This in fact immediately places a second demand: the program series should actually form an open-ended system, that is, the reseacher should be able to give his own instructions to the machine without many technical problems and without being bound to the availability of the knowledge of a programmer who may be not acquainted with the particular material being processed. It should also be an open system in the sense that the program should be able to produce more than one kind of results: not just one complete concordance on the whole of the material, where the user then still has to sort through the data to answer his specific questions, but rather all sorts of surveys of the repetition of words, frequencies of words, and connections between words in each of the selections of texts which could be asked out of the total textual material.

The concrete demands have already been partially listed in paragraph 2.2.: the linguistic research demands a morphological analysis of the textual material. Not merely a fixed interpretation by means of the coding of sentence parts such as subject and predicate — there is no use in automating interpretations —, but the coding of all morphologically recognizable word forms.

Literary research adds a couple of demands more. The programs must be able to select each desired part of text out of the whole, for the use of source and editorial-historical research or for the use of lexicographical research. The machine should be able to determine the vocabulary of each desired textual segment and be able to compare it with that of other segments, it should be able to locate repetition of words no matter what form they have in a text, recognize syntactic constructions and word combinations, and, finally, to print concordances or surveys of the texts with the required combinations or constructions.

In summary, it is important that the computer be able to produce various options of *ad hoc* results. It is not right to utilize the machine only to increase the speed factor in the production of traditional concordances. The usefulness of the application of computer science to exegesis lies especially in the computer's great capacity to sort material. Particularly now that exegesis has increased its interest in the language character of her subject, one should employ the machine for more than one purpose.

3. *Some extant solutions*

Experiments with automatic text processing for the use of exegesis are executed in various ways, and the results

[17]) There is also a form of structural investigation which is much more interested in the deep structure of texts. The description of functions and relationships within the text is found in a model analogous to the grammar of the sentence level (subject, object, helper, sender, etc.), but it does hardly touch the language surface of the texts. In this connection the name of A.J. Greimas is often mentioned. For a description of his theory and an application of it to Biblical exegesis, see: J. Calloud, *Structural Analysis of Narrative* (Semeia Supplements 4: Philadelphia/Missoula: Fortress Press/Scholars Press, 1976); and the structuralism number of *Interpretation* (April, 1974); also E.U. Grosse, "Current Trends in French Narrative Research", *Linguistica Biblica* 40 (May 1977) 21-54.

[18]) Thus, in the already mentioned volume *Exegesis*, one finds an analysis of the story of the offering of Isaac: "Le sacrifice d'Isaac, Genèse 22,1-19, première lecture", p. 16-35, and *idem*, "seconde lecture", p. 274-290, by G. Rouiller, in which the main concern is the description of the effects of the language forms used. See also, R. Lack, "Le sacrifice d'Isaac — Analyse structurale de la couche elohistique dans Gn 22", *Bib* 56 (1975) 1-12; *idem*, "Le psaume 1 — une analyse structurale", *Bib* 57 (1976) 153-167.

[19]) An example is N. Lohfink, *Das Hauptgebot* (AnBib 20, Rome: e pontificio Instituto Biblico, 1963); for the way in which authors may lay relations between literary compositions through language use, see for example: G.S. Ogden, "Moses and Cyrus, Literary affinities between the Priestly Presentation of Moses in Exodus VI-VIII and the Cyrus Song in Isaiah XLIV 24-XLVI 13", *VT* 28 (1978) 195-203.

[20]) In general one can say that the discussion which at first was strongly concentrated around the "theological content" of words, (J. Barr, *The Semantics of Biblical Language*, Oxford: University Press, 1961) now is progressively moving towards the area of syntax, as can be seen in the text linguistic model of the grammar of Schneider (above n. 8) and the more generative analysis in: C. Hardmeier, *Texttheorie und biblische Exegese. Zur rhetorischen Funktion der Trauermetaphorik in der Prophetie* (diss. Heidelberg, 1975; München: Kaiser, 1978). It seems to me therefore, that the request for computer processing will increase.

[21]) J. Lyons, *Introduction to Theoretical Linguistics* (Cambridge: University Press, 1971) 70-81.

are diverse [22]). It seems to me to be useful to discuss a couple of existing results and to test these by means of the demands just formulated. Questions arising from the direction of research rather than those coming from technical possibilities should give direction to developments of text processing.

Because it depends on published results, this evaluation can not be complete. It is not improbable that the programs responsible for them are capable of doing more; however, when one has added a defense of the methods followed, there will be conclusions to be drawn already at this point.

Since 1971, the *Computer Bible*, produced by J.A. Baird and D.N. Freedman, has appeared, a series of experimental concordances on the Old Testament and New Testament books (with a somewhat stately title). The volumes of the series are compiled in different ways, so that more than one approach to the problems of computerized biblical research can be studied.

The New Testament volumes are set up traditionally, in that there is no mention of a morphological analysis [23]). Each form of a word is dealt with separately. One must, therefore, look for *lambanō* ("I take") and *elabon* ("I took") at very different places. An attempt at compensation for the unmistakable disadvantages of this classification is made by having the machine organize the word forms also in certain other more unusual ways, including backwards alphabetization. This allows all the same verbal endings to appear in one place. The search for word combinations is simplified by printing the context along with the alphabetized words in the concordance, so that, for example, all the texts with *legei gar* ("for he says") precede texts with *legei kyrios* ("the Lord says"), etc. The disadvantage remains that neither syntactical research, for example, of the use of verbal constructions, nor style research is possible. To determine word repetition, the program must be able to reduce the word form to a lexeme: this is not provided for here [24]).

More discussion is possible on the Old Testament volumes in the series. In vols. 9 and 10 by F.J. Andersen and A. Dean Forbes, there is a limited morphological analysis. An extensive introduction in vol. 9 (p. 3-49) describes how and why [25]). The analysis is, in fact, restricted to distinguishing words written together by means of the sign ↓. For example: *hdbr* ("the word") becomes *h↓dbr*. The same is true of the pronominal suffixes: *dbry* ("my word") becomes *dbr↓y*. Since the vowel signs are coded, the reader of the output-text (in beautiful Hebrew characters) can also distinguish between *bĕ↓dābār* ("with a word") and *bĕ↓dabbēr* ("in saying"). The machine reacts to the placed arrow so that for example *hr* ("mountain") and *h↓dbr* rightly appear in different places in the alphabetical list. The distinction, for instance, between verbs and nouns is left to the user of the programs. The further arrangement of the material in the concordance has been made by the editors, not by the computer.

The method employed entails an obvious limitation of the usability of the material. One can actually not do more with it than with that of the mentioned New Testament volumes. Investigation of word combinations or repetitions is largely impossible, because lexemes and grammatical functions are not recognized by the programs.

By the use of the ↓-code parts of words can be differentiated, but because it is not noted which letters have disappeared because of declension or conjugation, many words appear in the word list which are not correct Hebrew. One finds, for example, the "words" *p*, *py*, *py*, *ph* at different places in the concordance, while they actually belong under the lexeme *ph*; also *pĕnê*, *pĕnê*, *pānîm*, *pāneh*, *pāneh*, even **pāna*, **pānay* and **penā* all of which are forms of *pnh* ("side"). So, because the vowel signs and matres lectiones are involved in the alphabetization, whereas the machine can not distinguish the lexemes, one gets a word list which contains many extra forms in a very unusual order.

On p. 16 of vol. 9, Andersen gives his reasons for this limited form of morphological analysis. He states that it is impossible to isolate nominal endings for gender and number because one form often performs both functions. Thus, the nominal ending — *āh* indicates "feminine" as well as "singular". In the same manner, Andersen (p. 19) speaks of the impossibility of isolating the carriers of such functions as "person", "number", "gender", "time", "mode", etc. This is, of course, true; however, the conclusion, that for that reason the morphological analysis is impossible, seems to me to be more the result of the linguistic theory employed (phrase and clause level tagmemic analysis) than an actual impossibility. He seems to me to be making a lack into a virtue when he remarks (p. 14, 16) that words only function as units at sentence level and that therefore a concordance giving these forms without further analysis should suffice. It is true that languages do not possess a separate morpheme for each grammatical function, but that does not make it impossible to isolate lexemes. Whether the — *āh* morpheme is *ṭwbh* has two functions or not, the lexeme *ṭwb* is certainly recognizable. In other words: it is one thing to instruct a computer program to distinguish lexemes, it is something else to define the prefixes and suffixes. The latter is not always possible, but neither is it necessary, since a language does not define functions *only* at the morphological level,

[22]) See earlier surveys of possibilities and wishes by J.C. de Moor, *Science Fiction in de theologie? Over het belang van computers en microfotografie voor de theologische wetenschap* (Kampen: Kok, 1967) and, C. Hardmeier, "Die Verwendung von elektronischen Datenverarbeitungsanlagen in den alttestamentlichen Wissenschaft. Neue Möglichkeiten der Forschung am Alten Testament (Ein Projekt am Alttestamentlichen Seminar in Heidelberg)", *ZAW* 82 (1970) 175-185.

[23]) Vol. I — J.A. Baird, *A critical Concordance to the Synoptic Gospels* (1971) (all volumes are edited by Biblical Research Associates, The College of Wooster, Chio); Vol. III — A.Q. Morton and S. Michaelson, *The Johannine Epistles, a Critical Concordance* (1971); Vol. VII — A.Q. Morton and S. Michaelson, *A Critical Concordance to the Acts of the Apostles* (1976); Vol. XIII — A.Q. Morton, S. Michaelson and J.D. Thompson, *A Critical Concordance to the Letter of Paul to the Romans* (1977).

[24]) The text material of the Gospels has been used for a form of content-literary analysis; see J.A. Baird, "Content-Analysis and the Computer: a Case-Study in the Application of Scientific Method of Biblical Research", *JBL* 95 (1976) 255-276. For the benefit of his "audience-criticism", Baird gave Jesus' discussion partners in all of the dialogue a code, so that systematization is made possible.

[25]) Vol. IX — *A Linguistic Concordance of Ruth and Jonah: Hebrew Vocabulary and Idiom* (1976); Vol. X — *Eight Minor Prophets: a Linguistic Concordance* (1976).

but rather also at the syntactic level. That which is unsuccessful at one level, may be (partially) successful at another. The computer is in my opinion enlisted especially for the latter research, not merely to reaffirm an analysis already determined by means of an interpretative coding scheme or to produce materials to be arranged afterwards by the hands of the editors themselves. The problem circles around the question whether the linguistic analysis should begin with the formal side and then ask for which functions the forms observed are used, or whether the functions of words and sentence segments should be interpretatively determined and afterwards questions be asked to which forms carry the functions described[26]). Andersen tries to do the latter and then sees, and rightly so, no chance to code all various functions. It is therefore this method of language description that has obvious limitations for computer processing in biblical research. The method prejudices the user to ask one type of questions and is therefore contradictory to the demands formulated in paragraph 2.4. What Andersen and Dean Forbes called "impossible" (vol. 9, p. 10) has been attempted by others. In volume 8 of the series *The Computer Bible*, P.M.K. Morris and E. James have produced a morphological analysis which in a certain sense is the reversal of Andersen's approach[27]). As already mentioned, Andersen stated that one word form or morpheme could have more than one function (at least in the absence of the syntax), and that he therefore abandoned any attempt at further coding. At this point Morris and James have coded various functions, (though certainly not all those mentioned by Andersen) and after that omitted the morphemes involved from the text to be read into the computer. For example: nominals and adjectives are indicated by a "(", after which comes a number (1-6) to indicate whether the nominal involved is singular, dual, plural, etc. In the same way the verbs are indicated with a "/" after the root, after which numbers follow which indicate person, time, etc. The beginning of Deuteronomy appears thus in this coding (p. 27):

'LH H)DBR(5 'JR DBR/413 MJH – –

DBR(5 stands for *dbrym* ("words") and *DBR/413* stands for *dibbēr* ("he has said") where 4 = 3 masc; 01 = perf.; 003 = pi'el.

The advantages of this approach are clearly demonstrated on the contents page of this volume of *The Computer Bible*: after the alphabetical listing of the vocabulary of, for example, Deuteronomy and of parts of Deuteronomy, there follow lists of suffixes, nominal endings, verbal endings, etc. These are now isolatable, and grammatical and stylistic inquiry can greatly benefit from such surveys.

In the Preface on p. XI it is rightly stated that because of the computer the amount of useful information is greatly increased, while on the other hand the printing of "complete" concordances is less and less meaningful. Nobody needs all the information of the whole text corpus at one time. It is better to assign to the computer the necessary refining and selecting. As a result, the concordance will become more and more an available program instead of a printed book.

This method, however, also has its disadvantages. Since a functional rather than a morphological analysis has been executed, the value of the surveys which can be required from the computer have remained more restricted than was necessary. A list of nominal endings produces only information on the number of times that the plural is used, for example. Morphological research concerning the functional difference between — *ym* and — *wt* endings on the same noun[28]), is impossible because there are no forms to be distinguished for the computer. "5" stands for — *ym/* — *im* as well as for — *wt/* — *ōt*. A second objection is that the concordance text produced is nearly illegible to the uninitiated user. The substitution of numbers for nominal and verbal endings necessitates that the readers have the whole coding system at hand. In the survey of the use of the word *yśr'l* one finds (p. 200) only the *input-text* including all the codes:

Dtn 1,01 *'LH H)DBR(5 'JR DBR/413 MJH 'L-KL-YSR'L - -*

Perhaps the in the Preface assumed "experienced Hebraist" (p. XIII) would succeed in getting through such sentences, but if one aims at a wider circle of users — students, researchers, teachers — one questions whether these should have to learn a complete extra paradigma.

The contribution of Y.T. Radday to the series *The Computer Bible* is again set up differently[29]). The way in which the text material is read into the machine is not clearly reported, so that it is difficult to evaluate what the programs can or can not do. In the Preface of vol. 2 it is reported in general terms (p. VIII) that semantic and grammatical information is added to the words. From the concordance text and the instructions for use it is possible to deduce that with each word form the lexeme is punched and after that, by means of numbers, several grammatical and semantic functions are indicated, for example, adjective, noun, perfect, whether the word belongs to the realm of the cult, war, etc.

I get the impression that all this information, which is partly morphological and partly interpretative, is simply added to each word of the text. If that is the case, then the machine can precisely name each word form, but it can not formally isolate prefixes and suffixes, which is important for morphological-orthographical investigation (one thinks of the comparison of the Isaiah text of the Masoretic tradition with that from Qumran).

From the Preface it appears that Radday uses his texts and programs particularly for stylistic research, with the

[26]) Cf. the plea of J. Hoftijzer ("*Verbale vragen*", see above n. 8), p. 13, for a linguistic analysis which is based on the apparent forms, with in the first place the practical argument that we have to do with languages which have not been spoken for centuries, and which we know only *by means of texts*; a plea whose value Hoftijzer has shown earlier in a very comprehensive review of Andersen's studies on grammar (*The Hebrew Verbless Clause in the Pentateuch* — JBL-monograph series XIV, Nashville/New York: Abingdon, 1970) in *VT* 23 (1973) 446-510. Cf. p. 477. See also F.I. Andersen, *The Sentence in Biblical Hebrew* (Ianua Linguarum, Series Practica, 231, The Hague/Paris: Mouton, 1974) for a similar method of language description: from functions to forms.

[27]) Vol. VIII — P.M.K. Morris and E. James, *A Critical Word Book of Leviticus, Numbers, Deuteronomy* (1975).

[28]) D. Michel, see above n. 6.

[29]) Vol. II — Y.T. Radday, *An analytical Linguistic Concordance to the Books of Isaiah* (1975); Vol. IV — Y.T. Radday, *An analytical Linguistic Concordance to the Books of Haggai, Zechariah and Maleachi* (1973); Vol. XI — Y.T. Radday and C.M. Leb, *An analytical Linguistic Keyword in Context Concordance to the Book of Judges* (1977).

intention of determining whether it is probable that the text being processed originates from more than one author. In such research, word frequencies, average word length, sentence length and frequency of certain grammatical forms are important for consideration[30]). To use the terminology of paragraph 2.4.: the paradigmatic relations are central. It seems possible that the material can handle questions about syntagmatic relations, but Radday's obvious preference for statistics, made clear by the remark in the Preface (p. x) about a new method of arrangement, free from the "tyranny of context", makes it less probable that the possibility will be developed very far. To a certain extent it is: in vol. 2 only word forms are printed, followed by lexemes and code numbers; in vol. 11 several words of the context preceding and following the word form are printed with it[31]).

4. *The author's Approach*

The experiments with textual processing for use in Bible research, where with the workgroup "*Informatika*" at the theological faculty of the *Vrije Universiteit* began approximately a year ago, proceeded from the three already mentioned considerations. I will summarize them briefly:
1. not (only) traditional, voluminous concordances, but selection by the machine;
2. the computer should be made more accessible, no longer being restricted to being used by "experts" any more than is necessary;
3. text material should be submitted to morphological analysis, which restricts itself as much as possible to the morphologically perceptible.

4.1. *Morphological analysis*

As already mentioned (2.2. end), the restriction to the morphologically perceptible implies (in the case of biblical Hebrew) that only three "sorts of words" are distinguished: verbs, nouns and "other words". It seems to me to be of little value to let the computer produce arrangements of interpretations fed into it. Therefore functions such as Subject and Object, etc. are not indicated, also because one would be getting in the way of the actual syntactical research, for the machine is used particularly in order to try to define words and functions formally and textual-linguistically by means of the verbs and nouns as given[32]).

The signs used for the morphological analysis have a double function:
1. they indicate first which elements in the word form should be seen as additives, changes, or omissions by comparison with the lexeme. Thus the construct state form *mlkt* ("queen") has a sign added which indicates that the "T" should be considered as replacement for the "H", etc.
2. they indicate then, usually in combinations, what the function of the following morpheme is, so that the grammatical function of the whole is defined: e.g. the combination "root-[" means that the morpheme after "[" should be taken for a verbal ending, whereby the word before it is defined as a verb, and furthermore, the whole is defined as perfect Qal, since signs indicating preformatives or other verbal patterns such as niph'al. pi'el, etc. are absent.

The prefix of the preformative conjugation is indicated by the "!" placed before and after the prefix. If the prefix is absent, such as usually is true with the imperative, then only "!!" is punched, etc.

This method of coding has, it seems to me, the following advantages:
1. with a reasonable small number of signs (12 for Hebrew and 15 for Greek) the morphological analysis of nouns and verbs can be completely produced; all sorts of combinations of these signs are employed;
2. the machine is capable of finding the lexeme, the conjugated form, as well as being able to isolate the morphemes;
3. the coded texts assume less space (and time to be read!) than is the case with those systems that add the lexeme separately behind the conjugated form.

The number of necessary code signs, which appears to be minimal in comparison to the many coding numbers which Morris or Radday use, is somewhat deceptive: for example, not all the personal forms of the verb are coded. Further coding seems to me to be cumbersome because one can leave the rest of the definition to the program after the morpheme is indicated. Separate indication of homographemes which one does need on the level of the lexeme, can be used at the morpheme level as well. In those cases a "=" is added either to the lexeme, or to the morpheme, in the input-text only. Just like the other coding signs it is not printed in the output-text.

4.2. *Programs*

The designed program series is composed of two groups of programs:
1. the main group, which takes care of making a concordance;
2. the selection group, which preceeds the former and executes all kinds of selections on the text corpus according to the instructions of the user.

1. The main group is comprised presently of three programs, named *C1*, *C2*, *C3*.

C1 reads in the coded text and performs a morphological analysis on the basis of the code signs, i.e. from the input text a new text is produced with only lexemes derived from the word forms. The program also composes a text with the correct word forms without the codes. In other words *wy'mr* ("he said"), coded as *W-!J!>MR[*, becomes *W>MR* in the first text and *WJ>MR* in the second.

C2 places the lexemes (or, if one wishes, the conjugated forms) in alphabetical order according to the alphabetical convention (for Hebrew, Greek, etc.) given to the program.

[30]) For example: Y.T. Radday, "Two computerized Statistical-Linguistic Test Concerning the Unity of Isaiah", *JBL* 89 (1970) p. 319-324; Y.T. Radday and D. Wickman, "The Unity of Zechariah Examined in the Light of Statistical Linguistics", *ZAW* 87 (1975) p. 30-55.

[31]) It seems to me that the usefulness of statistical figures is quite relative for exegetical problems: 1. It is questionable whether the criteria for recognition of an author can be made precise enough; see the reaction of B. Drake on Radday's article on Isaiah: "Unanswered Questions in Computerized Literary Analysis", *JBL* 91 (1972), p. 241-242. 2. From what has been said in this article it could be apparent that questions concerning the authors are themselves not in the focus of attention anymore. Statistics will have to devise, therefore, more *text*-directed criteria.

[32]) For a wider survey of the linguistic theory behind such attempts, see for instance, E. Talstra, "Text Grammar and Hebrew Bible, I: Elements of a Theory", BiOr 35 (1978) 168-175 (published 1980).

Because the alphabetical convention is not bound to it, this program is suitable for more than one sort of alphabet. Further, because the difference between languages has only to do with the ways things are coded and not with the code signs which are used, the same program series can be used for texts in different languages.

C3 assembles a concordance on the basis of the output texts of *C1* and *C2*, in which the word forms are printed in their contexts and underlined. For example (*'mr*):

```
 ->MR
   1 SAM12,01 WJ>MR CMW>L >L KL JFR>L
   1SAM12,01 HNH CM>TJ BQLKM LKL >R
              >MRTM LJ
```

On the basis of the reconstruction work of *C1* and *C2*, the machine can recognize the conjugated forms which belong to the lexeme. Because no characters are replaced by numbers in the coding, *C3* can also print a correct (consonantal) text, which is readable with mere knowledge of the alphabet convention.

This main group of programs has been tested and put to use. It goes without saying that things always could be done more efficiently, and as far as that goes, the experiments are strongly dependent on further practice. One thing is certain, that when the texts or segments to be researched are given, it is sufficient for the user to give the three instructions "*C1*", "*C2*", "*C3*" in order to arrive at a complete concordance of his material.

2. The search for selected texts or segments is performed by the second group of programs: *C4*, *C5*, *C6*. These programs are characterized by the fact that they take selections out of the textual corpus, but the coding of these selections is left intact so that the new elements can be processed completely by the group 1 programs. Besides, the programs *C4-C6* can all read each other's output, which makes selections from selections possible.

C5 performs the simplest instructions. It extracts chapters or series of chapters from the corpus. The user only has to give title and number of connected chapters. The program needs more refining for the benefit of literary research: one often does not need whole chapters, but parts of chapters. This possibility needs yet to be added.

C6 selects the verses or lines which contain a certain lexeme in any declined form; or a certain grammatical form, no matter what lexeme it belongs to. If one wishes to research, for example, the use of the conjunction *ky*, then the instructions "*KJ*" and "*C6*" are sufficient to abstracts all *ky*-texts out of the entire corpus. The program *C6* can read in again its own output text, so that in order to find the combination *ky 'm* it is sufficient to take the output text as input and to give the instructions "*>M*" and "*C6*", etc.

In a certain sense, *C6* does too much, because texts in which *ky* and *'m* are further apart will also be taken up. While one is not yet sure which regularity one is looking for, this can be advantageous, but the program is being made more precise, so that it can react to stricter syntactical demands. Since *C5* can read the output text of *C6*, one can limit the investigation to certain books or to certain literary units.

C4 can read the whole corpus and the selections made by *C5* and *C6*. The program extracts grammatical forms from the corpus on the basis of codes given by the user. The instruction "2", for example, means that all the perfects are sorted out. The combination of the output text of *C4* with the main group *C1-C3* results in a concordance of the distribution of all perfects in the material being researched. In the same way, with the instruction "10", one gets all the verbs, and with the instruction "20" all the nominals, etc.

Further expansion of this program's options will, of course, be closely connected to questions which arise from exegetical practice. Programs offering help in syntactical or style analysis are certainly possible on the basis of the applied coding system. Precisely how they should appear is largely dependent on the methodological discussions describes above.

I am of the opinion that the options of this program do not exclude any of the existing directions of research, and besides it is quite easy for the researcher without computer experience to use.

From the above discussion, it may appear that the colleagues who "seriously" think that computer work in the field of biblical exegesis should be considered to be complete as soon as the frequency of several important Hebrew or Greek words in the Bible is determined, are incorrect. The exegesis, the linguistic analysis and the literary analysis of the Bible can demand more from the computer and offer more to theology than more frequency tables.

Amsterdam, Summer 1978 E. Talstra
Vrije Universiteit
Theological Faculty (*Werkgroep Informatika*)

* * *

Ibrahim Abduh (b. 1913)
His autobiographies and his political polimical writings*

1. *The autobiographies*

Ibrahim Abduh was born September 20th, 1913. He wrote two autobiographies, approximately twelve books on Arab journalism and its history, a number of books on history and geography, and eight political polemical books on the Nasser period and its aftermath [1]).

* ABBREVIATIONS

AS	*Aqûlu li-s-Sultân*, Cairo 1977[2]
DB	*Ad-Dîmuqrâtiyya bayn Shuyûkh al-Hâra wa-Magâlis at-Tarâtîr*, Cairo 1978
HT	*Al-Hayâ at-Thâniya*, Cairo 1944[2]
KHT	*Kalimat Haqq li-t-Ta'rîkh*, Cairo 1977
MS	*Mihnat as-Sihâfa wa-Waliyyu-n-Ni'am*, Cairo 1978
NM	*An-Nâs Ma'âdin*, Cairo 1960
RN	*Rasâ'il min Nifâqistân*, Cairo 1974
TBW	*Ta'rîkh bi-lâ Wathâ'iq*, Cairo 1975
WKh	*Al-Waswâs al-Khannâs*, Beirut 1974[3]

[1]) Most of Ibrahim Abduh's books contain a list of his published books, e.g. AS 61-3. From his historical studies it is possible to mention: *Ta'rîkh at-Tibâ'a wa-s-Sihâfa fî Misr khilâl al-Hamla al-Firansiyya* (1940); *Ta'rikh al-Waqâ'i' al-Misriyya 1828-1942* (1942, M.A.-thesis); *Tatawwur as-Sihâfa al-Misriyya wa-Atharhâ fi-n-Nahdatayn al-Fikriyya wa-l-Igtimâ'iyya* (1944, Ph.D.-thesis); *A'lâm as-Sihâfa* (1944); *Hawl as-Sihâfa fî 'Asr Ismâ'il* (1947); *Garîdat al-Ahrâm* (1951); *Abû Nazzâra* (1953); *Rûz al-Yûsuf* (1961); etc.

The year of publication of his first autobiography is not certain [2]). The most probable date, however, is 1933. The book certainly was not published later than 1936, and even this would imply that its author was then only 23 years old. The second autobiography was published in 1960, when Ibrahim Abduh was almost fifty — an age which is closer to the average age on which people write their autobiographies, but which still is rather young. These two books show small differences, especially in the chronology. Yet the story of the years covered by both books is essentially the same. Moreover, we come across some autobiographical digressions in Ibrahim Abduh's polemical works.

According to this autobiographical material, Ibrahim Abduh's grandfather died around 1855, leaving behind a wife and five children. The eldest son was twelve (HT 15) or thirteen (NM 7) years old at that time, but in spite of his young age he had to support the family. He was equipped for this task only by his father's inheritance: eighty Egyptian pounds, a one-room hut and a donkey. He managed to make a living as an itinerant salesman of cloth in the countryside. He did so well that he was able to set up a shop in Benha, a small town in the Egyptian Delta a little North of Cairo (HT 16). Here he really prospered. Part of his wealth he used to build schools which he donated to the Government (NM 22). The title of Bey, later even the title of Pasha, was granted to him in recognition of his merit (HT 18), and this at a date when, as Ibrahim Abduh proudly assures his readers "the number of Pashas in Egypt was less than thirty" (HT 18).

Ibrahim Abduh's mother was of Turkish descent (HT 6). She was married to Ibrahim Abduh's father for ten years when she became a widow. Ibrahim Abduh was born a short while after his father's death (NM 9, HT 5), in the year 1913. He was his mother's only son (NM 12) but his father had other children (HT 19). The rest of the family history is interesting and complicated, but of limited relevance to the rest of the story.

After the death of her husband, Ibrahim's mother moved in with her father (HT 14) and her brother (NM 11) who lived in Cairo. It was this grandfather who told the young Ibrahim about his deceased father (HT 15-20). The family of Ibrahim's mother was affluent, and its members were not unacquainted with learning, yet she herself was hardly able to read or write (NM 12). After a short period of learning in traditional *Kuttâb* (HT 22, NM 14), he was sent to a French Christian primary school in the Zeitum quarter of Cairo (HT 23, NM 14). He spent two years at this school (HT 23). The Christian imagery and Biblical language which Ibrahim Abduh sometimes uses (e.g. NM 11, WKh 28) may derive from that period.

When Ibrahim's mother remarried (HT 32), she left Ibrahim with his grandfather. He was unhappy (HT 35). A wise and understanding physician prescribed that Ibrahim would have to move to a dry climate, and for the second time Ibrahim had to leave his mother. He travelled to Khartoum where he was to live with a paternal uncle (HT 40). He remained there for two years (HT 42, HT 80) and then returned to Cairo in 1925 in order to take the exams which would conclude his primary education (NM 17). If it is true that he was born in 1913, he was eleven years old at that moment, and not fifteen, as he writes in one of his autobiographies (HT 80).

In the first decade of his life, Ibrahim seems to have known little stability and parental warmth. It is tempting to assume that the sudden changes which altered his life as a child so profoundly, have been of influence on the erratic course of his later career.

Ibrahim's family now wanted him to be trained as a telegraph operator. After a six months' course, he would then be able to earn as much as six pounds a month. There seems to have been no money available for further education. Friends, however, convinced him that he should try to obtain a scholarship. Had his father not donated schools to the State? The State, then, should now give further free education to the young fatherless Ibrahim (NM 22-3). They urged him to go to Alexandria, where the King and his Ministers spent the summer, and apply for a grant. Ibrahim followed their advice, and in the summer of 1925 he travelled all alone, eleven years old, by train to Alexandria. He succeeded in getting an audience with the Minister and left with the much-coveted signature that made him a pupil on a Government grant at the Khedivial Secondary School in Cairo.

He enjoyed life at the Khedivial School. He stayed there, as a boarder, from 1925 till 1930. During this period he learned to eat with knife and fork, he demonstrated for Sa'd Zaghlûl, he read Taha Husayn, Al-'Aqqâd and Qâsim Amîn, and the magazines *Al-Kashkûl* and *Rôz el-Yusûf.* Amongst his 26 classmates, he counted 5 sons of Pashas and 14 sons of Beys. During his schooldays he met, amongst many others, the twins Mustafâ (NM 22, TBW 135) and 'Alî Amîn, who would play significant roles in the days of Faruq, Naguib, Nasser and Sadat (NM 25-32). He warmly appreciated the atmosphere of intellectual freedom and friendship that seems to have prevailed at this school.

In 1930, Ibrahim was confronted with a new problem: how to get into the University? A scholarship of five pounds a month, granted by the Qalyubiyya District, permitted him to study at the University of Cairo, where he read history with Shafîq Ghurbâl. At this time, the history department had one female and eight male students. Taha Husayn, the Dean of the Faculty, had great influence on Ibrahim (NM 37-40). During his student years he was for two years an elected member of the Council of the University Union, *Maglis Ittihâd al-Gâmi'a* (NM 172), in which council the professors were also represented. His circle of friends grew considerably. Financial difficulties drove him into trying to earn some money. Taha Husayn, who was editor-in-chief of the day's largest newspaper, *Kawkab as-Sharq*, obtained for him a daily column in this paper. Ibrahim gave his daily contributions the title of "*suwar al-masâ*", 'evening images'. The articles earned him four pounds a month. Taha Husayn advised Ibrahim never to reread his articles once they were printed. Ibrahim admits not having followed this advice. As soon

[2]) According to AS 62 it would be 1932. According to Aida Ibr. Nussayr, *Al-Kutub al-'Arabiyya fî ... Misr 1926-40*, p. 219, 113/9, it would be 1936. The Librarian of the Leiden University who catalogued the book in the thirties estimated that it had appeared "circa 1932". In older lists of books published, e.g. *Abû Nazzâra* 4, the year usually is given as 1933.

as he could get hold of a copy of the day's paper, he read and reread his own article feverishly (NM 55-7).

His daily newspaper articles were well received, which encouraged him (NM 57) to publish a book: his autobiography *Al-Hayâ at-Thâniya*, "Second Life". The influence of Taha Husayn's autobiography *Al-Ayyâm* — the first volume of which had appeared in 1929 — is immense. Like *Al-Ayyâm*, Ibrahim's autobiography is written in the third person, and its hero is called *sâhibnâ* or *sabiyyunâ*, "our little friend". Its opening sentence reminds the reader strongly of the first sentence of *Al-Ayyâm*: "*Lâ yadrî sâhibnâ kam min as-sinîn qâdâhâ nâ'im*an". Other close parallels are frequent (HT 40, 44, 48 etc.). The language and style of Ibrahim's book, however, are much more difficult than those of Taha's *Al-Ayyâm*. Yet the linguistic inaccessibility of Ibrahim's book is not — as so often is the case — a richly embroidered cloak which has to hide vacuity, but Ibrahim's eloquence effectively adds to the charm of his book. His rhetoric is not meaningless virtuosity, but it serves to put at a distance the feelings and emotions from which he suffered in his youth.

When Ibrahim Abduh was a university student, he visited every Friday the seminar (*nadwa*) held by the famous 'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd (1889-1964), who was not an academic. In 1935 he received his licentiate, and married. Yet his income was still limited to the four pounds a month the newspaper paid him. Again it was Taha Husayn who helped him out: he found Ibrahim Abduh a job in the bookkeeping department of the university hospital. This position ("permanent clerk of the eighth class", *kâtib temelli fi-d-daraga at-thâmina*) had its humorous sides (NM 72) and quickly developed into a sinecure enabling him to spend his time on his newspaper work. Nevertheless he resigned and got himself nominated as secretary of the University Union. Here he came to know intimately the inner workings of the University. The mutual jealousy of the professors and their long-term vendettas amazed him (NM 78). He held this post for four years (NM 172). In 1940 his M.A.-thesis was accepted, and he became the assistant of Dr. Mahmûd 'Azmî, who at that time founded the Institute for Journalism at the University in Cairo. For almost thirteen years he worked at this Institute, wrote many books and eventually succeeded Dr. Mahmûd 'Azmî.

After the anti-British riots which flamed up in Egypt in January 1952, King Fârûq appointed 'Alî Mâher Pasha as premier. During the disturbances, the old Shepheard's Hotel — a symbol of foreign influence in Egypt — was burned down, and anarchy and chaos ruled. Dr. Ibrahim Abduh at the time held the post of *ustâdh musâ'id*, "assistant professor", at the Cairo University. The new Ali Maher Government now offered him the post of Censor, *Mûdîr li-l-Matbû'ât wa-Raqîb li-n-Nashr*, and this *fawq al-wazîfa intidâban*, "as an assignment above his normal job". Ibrahim accepted, feeling that nothing worse could come out of it than the loss of the chance of ever becoming a full professor (NM 110).

In his new responsibility, he had two armed guards, who frightened him, and as he feared, nobody else. His duties not only concerned the censorship of printed matter, but films, gramophone records and theater performances fell within his domain as well. Shortly after his appointment he had a meeting with artists to discuss the possibilities of the moment. Newspapers printed photographs of this meeting which show the learned Censor, surrounded by actors, actresses and singers — Umm Kulthûm, Muhammad 'Abd al-Wahhâb, George Abyad and Farîd al-Atrash all seem to have been amongst those present — and mockery from the academic world was his lot.

At once he was confronted with two problems. One was a film made by Anwar Wagdî, about a caliph whose misrule caused his subjects to revolt and burn down the city, a sensitive subject in Cairo in the spring of 1952. Ibrahim arranged that the film would be shown during the week of the Bayram, when Egyptian government offices were closed, and it would be difficult to take action. The film was shown as planned but was confiscated the day after the Bayram. The second problem was an Italian film on the misery of the poor and the irresponsible neglect of their problems by the Government. When this film was shown in public, Ibrahim Abduh was relieved of his censorial duties. He worked as a censor from January till June 1952 (NM 117).

After his discharge as Censor, Ibrahim made a journey through the United States, where he was to be found when the *Coup d'État* of July 23rd, 1952, took place. Shortly after the *Coup d'État* ("*ba'd qiyâm at-thawra al-mubâraka bi-s-shuhûr*", as he ironically writes), he was expelled from his university post. He left the academic world, never to return again. He did not make use of the general amnesty[3]) which President Sadat in 1974 granted in cases like his (WKh 8). For some time he worked in Saudi Arabia, then came back to Cairo, and left for Kuwait in August 1955. Here he worked for two years (NM 168, 180, 148) and founded the successful magazine *Al-'Arabî*, still widely regarded as an authoritative mirror of contemporary Arab thinking[4]). Back in Cairo, he founded the publishing house *Sigill al-'Arab*. In the seventies, he wrote almost every year a book in which he polemicized against the Nasserists, and discussed Sadat's Egypt in rather outspoken terms. At the moment (1979) his main occupation seems to be the management of his publishing house *Sigill al-'Arab*.

2. *Political polemical writings*

In 1953, Ibrahim Abduh published in 20.000 copies, *At-Thawr fî Mathaf al-Khazaf*, "The Bull in the Porcelain Museum". The bull is the minister who expelled Ibrahim from his university post, and the porcelain museum is the university and the Ministry of Education. The revolutionary Government forbade the book almost immediately but nevertheless its 20.000 buyers may have agreed with some of the views Ibrahim aired. Eventually, even the Government itself may have agreed, since it discharged this minister in 1954 (KHT 20).

Twenty years passed before the circumstances in Egypt allowed Ibrahim Abduh to publish a second political book. The title is *Rasâ'il min Nifâqistân*, "Letters from [a Country called] Hypocrisia". Ibrahim wrote the book before the war of October 1973, and published it shortly after the war. It is a difficult book. There can be little doubt that

[3]) *Qânûn 51*, 1974, nr. 26, 27-6-74, *Garîda Rasmiyya*, p. 378-80.
[4]) See e.g. J. R. T. M. Peters, *De Wijze Boeman ...*, Nijmegen 1979, p. 10.

Nifâqistân, from the Arabic *nifâq*, "hypocrisy", is a designation for Egypt (RN 39), but what exactly is meant by *nifâq*? Perhaps one example adduced by Ibrahim can make this clear. When the Ruler of Nifâqistân pays a visit to a State poultry farm, the newspapers of Nifâqistân write: *yarâ ad-dagâg yatîr farahan bi-ziyârat al-mîr wa-sahbihi*, "you see the chickens fly around for joy at the visit of the Ruler and his entourage". Ibrahim Abduh designates the rulers by the word *mîr*, a shortened form of *amîr*, "prince". The word is often used to designate Nasser, but also Sadat (RN 11-2) and Naguib (RN 35, 77) are referred to by this title. Also the Ruler of Shiqâqistân (from *shiqâq*, "discord, dissension"), a designation for Iraq, is called *mîr* (RN 111).

Rasâ'il min Nifâqistân never refers to people or places by their own proper names. Ibrahim Abduh hides these all behind fictitious names which he made up and which insiders may recognize. The reader thus meets 'Alsaryân, a designation for 'Alî Sabrî; Samsharyân (RN 101): Sâmi Sharaf; and Sha'waryân: Sha'râwî Gum'a, once a Minister of the Interior (AS 22). Wardistân, from *ward*, "roses": Lebanon; Islâmistân for Saudi Arabia; and Tawrîtistân for Syria, from *tawrît*, "to put someone in an unpleasant position" — that is the war with Israel in June 1967. *Rasâ'il min Nifâqistân* deals cruelly with the well-known journalist Muhammad Hasanayn Haykal. This person does not get an own code-name, but receives epithets like *kâhin an-Nasiriyya*, "priest of Nasserism", whose *basamât*, "fingerprints" are readily recognizable in the Holy Books of Nasserism. It might be possible to write a commentary of several volumes on *Rasâ'il min Nifâqistân*, especially since the stories and scandals of which the book tells parts only, are told in full, mentioning names, in the later political books by Ibrahim Abduh.

As far as form is concerned, the book consists of a series of dated letters to a friend. (Forty years earlier, Ibrahim Abduh used the same form in the second part of *Al-Hayâ at-Thâniya*, the part which tells about his years in the Khedivial School.) The letters discuss the recent history of Egypt and the fresh disclosures on Nasser's rule which appeared in the Egyptian newspapers in the early seventies.

The first group of letters is dated from May 16 till December 5, and the second group from July 1 till October 15. The War of October 1973 falls in the second period, as the letter of October 6 shows. The letters from the first period, then, would have been written in 1972. There are, however, reasons to doubt this, and to assume that the epistolary form, dating included, is a literary invention. On p. 41 Ibrahim remembers that the Suez War occurred 17 years ago. Since this war occurred in 1956, the year 1973 suggests itself as the year of composition of this particular letter. The same we meet on p. 80: here the War of June 1967 is supposed to have occurred six years previously. It is, then, almost impossible not to conclude that the whole book was written in 1973.

In 1974, the next political book was published: *Al-Waswâs al-Khannâs*. Within four months the book went through three editions. Again it is written in epistolary form, although the suggestion that the letters are addressed to a real correspondent is hardly made (Cf. RN 95). The letters are dated from January 1 till August 10. The year is not mentioned but it can only be 1974. Names of people and places are mentioned in full. The title is an allusion to Koran 114:4. Here Richard Bell translates *waswâs* as "the whispering" and *khannâs* as "the lurking" — noting that both terms are usually taken as referring to the Devil. Ibrahim Abduh, however, uses these traditional Koranic terms in order to refer to the Ruler (WKh 85, RN 42). The book has as its subtitle "Twenty years of events in Egypt", but unfortunately it is not a chronicle of the alleged scandals of the two decades of Nasser's rule.

Neither is *Ta'rikh bi-lâ Wathâ'iq*, a book published in 1975, a chronicle. Its title, "History without Documents", voices Ibrahim Abduh's complaint that he is not able to write historically well-documented studies on the Nasser period, the way he did for instance on the rule of Khedive Ismail. The Nasserist polemists can dazzle their readers by authentic documents, minutes of secret proceedings and decrees. As long as the official dossiers and archives from this period remain closed, their opponents are helpless against this show of authentic material. But, according to Ibrahim Abduh, it is none the less certain that later historians will use Ibrahim's writings as a lamp, *mishkâ*, in the obscurity and darkness of that period (TBW 14). *Ta'rikh bi-lâ Wathâ'iq* talks in a rather outspoken and straightforward way on the days of the *coup d'état* in July 1952 (p. 15), the crisis of March 1954 (p. 31), comparisons of Nasser with the Pharaos (p. 43), sequestrations (p. 122), political executions (p. 132) and so on. The epistolary form of the previous books is discontinued, and does not appear again in his later political writings. The book begins with a prayer (*du'â'*), in which Ibrahim asks God to protect Sadat from the effects of the hypocrisy (*nifâq*) and flattery bestowed on him, which have corrupted King and President before, and which may easily lead to the establishment of tyranny and despotism.

In 1976, *Aqûlu li-s-Sultân*, "I say to the Ruler", appeared. In a later book (KHT 7), Ibrahim himself qualified it as *naqd li-kathîr min al-'awdâ'*, criticism of a large number of things, and the book indeed amply discusses Sadat's Egypt, its daily problems and perplexities, in detail, without blaming the Nasserist heritage for all wrongs. The book directly addresses Sadat, and there may well be a connection between it and the invitation from Sadat to Ibrahim Abduh to visit him in Ismailiyya, in January 1977. It is not known what Ibrahim Abduh and President Sadat talked about at this meeting, but the contents of their conversation may be deduced from the way in which Ibrahim Abduh, in his next book, proves with quotations from speeches made by Sadat, that their views on the Nasserist period and the future of Egypt are essentially the same, even if they formulate things differently (KHT 27).

The book published in 1977, *Kalimat Haqq li-t-Ta'rikh*, "A Word of Truth to History", continues the previous frank criticism of Egyptian internal affairs (KHT 96, 103, 115, 117, 122). Also, Ibrahim strongly writes against some of the tenets of Nasserist mythology, e.g. that Nasser would have been the first Egyptian who ruled Egypt since "thousands of years" (KHT 125). The book elaborately talks about the pre-revolutionary political leaders and their parties, and reminds the reader that one could land in prison during the Nasser period by the mere mentioning of the name of a Wafd leader (KHT 66, WKh 86).

In 1978, Ibrahim Abduh published two political polemical books. The first one discusses the freedom of the Press,

and is entitled: *Mihnat as-Sihâfa wa-Waliyyu-n-Ni'am.* The word *mihna* means, according to the dictionary, "severe trial, tribulation, distress", and with Ibrahim it seems to mean "oppression" (KHT 68). *Waliyyu-n-Ni'am* is a nineteenth century term, translatable as "benefactor", by which the Egyptian rulers referred to themselves (DM 38, MS 9, MS 54). The title, then, can be translated as "The Oppression of the Press, and the Distributor of Favors". The pamphlet has three chapters. The first two chapters discuss the history of the Egyptian Press Acts in the nineteenth and twentieth centuries. This is a necessary prologue to chapter 3, which gives a detailed analysis of the draft bill for a new Press Act (*Qânûn as-Sihâfa wa-l-Matbû'ât*) put forward by Minister 'Abd al-Mun'im as-Sâwî. Ibrahim Abduh concludes that if this draft becomes law, the press will be worse off than during the rule of the tyrant Khedive Ismail (1863-79). The system the draft bill proposes to introduce for books is even worse, Ibrahim maintains: the printer will be obliged to send ten copies of each new book he prints to the Ministry of Information, which will then "decide within two weeks". In such a system, the publisher runs an economic risk which is unacceptable, according to Ibrahim. He prefers the old system, which he seems to know from both sides: Censor and writer try to reach a compromise, change a few words here, add or leave out a few lines there, till the book is deemed passable, or does not appear at all (MS 57).

The second political book which Ibrahim Abduh published in 1978 has a title which is derived from the writings of the nineteenth century satirist Ya'qub Sanû' Abû Naddâra (DB 20,33): *Ad-Dîmuqrâtiyya bayn Shuyûkh al-Hâra wa-Magâlis at-Tarâtîr*, "Democracy between the neighbourhood autocrats and the parliaments of clowns". The expression *Shuyûkh al-Hâra* refers to the ruler (DB 20, 22, 26, 20), and the *Magâlis*, "Councils", to his Cabinets or parliaments. The book tells of the sad fate of democracy in Egypt, and shows how the scenario of undemocracy is always the same: a ruler who becomes more and more powerful, becomes surrounded by good-for-nothing courtiers who play successively the roles of Cabinet minister and clown. It is this entourage which is primarily responsible for the development of the ruler into a despotic tyrant, Ibrahim asserts. The political history of Egypt, from the middle of the nineteenth century until the seventies of this century is narrated, and this book must have been one of the few works available on this subject matter, which may partly explain its success. After the silence on pre-revolutionary Egypt which prevailed during the Nasser period, the book must indeed have filled a vacuum. It is for the time being Ibrahim Abduh's last political book. In it he again supports the Wafd party, and defends a parliamentary democracy, in which the President will only be an elected Head of State.

3. *Conclusion*

Dr. Ibrahim Abduh wrote a remarkable collection of books, which extend over a period of almost fifty years. In these books he consistently shows himself to be a democratic supporter of some form of parliamentary rule, and an opponent of dictatorship, its secret police and its violations of human rights. From his autobiographies and his political polemical writings it is clear that he has never avoided risks, compromise or conflict. His writings are part of the same Egyptian democratic tradition as e.g. Al-'Aqqâd's book against dictatorship *Al-Hukm al-Mutlaq*, "On Absolute Power" (1928). It would therefore be wrong to regard Ibrahim Abduh's writings as an isolated instance of Western ideological influence. Moreover, his books are widely read and appreciated in Egypt.

Ibrahim Abduh is very much a representative of Egypt as it was before 1952. Before 1952 he wrote almost all of his scientific books, and had already carved out an important career. It is tempting to speculate how his career would have developed if the *coup d'état* of 1952 had not occurred, or if it had been made by other groups.

Before 1952, Ibrahim Abduh told his students during a lecture that Khedive Ismail had been "a necessity for Egypt, both in his good and his bad aspects", *darûra li-Misr fî khayrihi wa-sharrihi.* This brought him into great difficulties with the authorities. How could one dare to say that the grandfather of King Faruq (r. 1936-1952) had "bad aspects"? After 1952, the same remark caused him trouble again. How ould one dare to say that the grandfather of the deposed King had "good aspects"? (WKh 8, NM 90).

It is significant that Ibrahim Abduh writes (WKh 13) that "half of us", *nisfunâ*, were political prisoners in the Nasser period. It is unthinkable that half of the population puts the other half behind bars. Elsewhere, Ibrahim estimates the number of political prisoners in the Nasser period to have been 60.000 (AS 6) or 70.000 (TBW 43)[5]. It is evident that when Ibrahim writes "half of us", he refers to the small group of critical outspoken intellectuals who will be on strained terms with any regime.

Nevertheless, Ibrahim Abduh's writings are interesting and well-written. He certainly is one of the most fascinating writers on the Nasser period so far.

Cairo, December 1979. J. J. G. JANSEN

* * *

[5]) Muh. Hasanayn Haykal's estimate seems to be 5,000 (KHT 45).

BOEKBESPREKINGEN

ALGEMEEN

DER ALTE ORIENT IN STICHWORTEN, Helmut Freydank-Walter F. Reineke-Maria Schetelich-Thomas Thilo, Leipzig,Koehler und Amelang, 1978 (494 S. + 4 Karten). Preis M 38,–. Lizenznummer 295/275/2001/78. LSV 0227.

Das Anliegen dieses schön ausgestatteten Buches ist, das Erbe der altorientalischen Kulturen einem grösseren Leserkreis bekannt zu machen. Es handelt sich um eine Zusammenarbeit Gelehrter auf dem Gebiet der Assyriologie (Freydank), der Ägyptologie (Reineke), der Indologie (Schetelich) und der Sinologie (Thilo), die nicht nur einschlägige Themen ihres Fachbereichs gemeinverständlich

darzustellen versuchen, sondern auch auf gemeinsame Züge der altorientalischen Menschheitsgeschichte hinweisen. Dieses Anliegen ist an sich sehr begrüssenswert, wenn sich solche Züge auch klar zeigen würden. Die Autoren meinen sie in der *sozialökonomischen* Entwicklung in den Ländern des Alten Orients gefunden zu haben, obgleich diese in den einzelnen Regionen „mit der Ablösung der Gentilordnung in durchaus unterschiedlicher lokaler Ausprägung auftreten" (Vorwort, S. 6). Es ist meiner Ansicht nach richtig, die ökonomischen, gesellschaftlichen, kulturellen und auch ideologischen Entwicklungen, die sich im Alten Orient vollzogen haben, herauszuarbeiten. Dass jedoch die unterschiedlichen Formen in den verschiedenen Ländern -man sollte fast sagen: Weltteilen- zu „im Grundtyp gleichen Entwicklungen" zurückzuführen sind, ist etwas zu schematisch (Vorwort, S. 5). Deutlich ist soviel, dass die Autoren, seit vielen Jahren Mitarbeiter der Akademie der Wissenschaften der DDR, versucht haben, gewisse Prinzipien der „sozialistischen" Weltanschauung zur Geltung kommen zu lassen. Das ist nicht nur ihr gutes Recht, sondern hier liegt auch ein guter Versuch vor, auf den man -kritisch- zu achten hat. Auch in der „westlichen" Welt wachsen die wissenschaftlichen Arbeiten auf dem Gebiet der Altorientalistik, z.B. auf dem Gebiet des Alten Testaments, in denen auf die sozialökonomischen Zusammenhänge hingewiesen werden. Zu denken ist an die Arbeiten von Mendenhall, Gottwald und Frick (s. dazu jetzt: W. Brueggemann, „Trajectories in OT Literature and the Sociology of Ancien' Israel", *JBL* 98 (1979), 161-185). Interessant in dieser Hinsicht ist z.B. der Artikel „altorientalische Klassengesellschaft" (S. 30-33) im vorliegenden Buch, in dem man sich auch hin und wieder einer Terminologie bedient, die nicht jedem geläufig sein wird. Was ist z.B. „Gentilordnung"? Der erste Satz lautet: „altorientalische Klassengesellschaft, auch *patriarchalische* oder *frühe Klassengesellschaft*, Bezeichnung der sich direkt aus der zerfallenden Urgesellschaft (Gentilordnung) entwickelnden ersten sozialökonom. Formation mit ausgeprägten antagonist. Klassen und Ausbeutungsverhältnissen". Der Artikel fährt fort: „Voraussetzung für die Entwicklung der a.K. war die Entwicklung der Produktivkräfte (bes. beim Bodenbau) bis zu einer solchen Höhe, dass ein kontinuierl. Mehrprodukt erzeugt werden konnte. Dieses war die Grundlage für Arbeitsteilung, Kooperation und soziale Differenzierung, die zur Spaltung der Gentilgesellschaft in Arme und Reiche, in Produzenten und nicht-produzierende Nutzniesser des Mehrprodukts wie Priester, Heerführer u.a. führte". Es mutet alles doch allzu „dogmatisch" an, obwohl dies -und auch was folgt- vieles in sich birgt, was zur Erläuterung der sich bildenden staatlichen Verhältnisse im Alten Orient dienen kann. Als wesentliche Charakteristika, — bei allen verschiedenen Ausprägungen in den einzelnen Regionen — die allen Typen der altorientalischen Kulturen gemeinsam sind, werden aufgeführt: 1) Eigentum; 2) Klassen; 3) Klassenkampf; 4) Staat; 5) Entwicklung der Produktivkräfte während der altorientalischen Klassengesellschaft; 6) Ideologie; 7) Ablösung der a.K. durch andere Formationen. Zur „Ideologie" wird z.B. gesagt, dass bestimmend für den „Überbau" in der a.K. die Religion war, „in der viele urgesellschaftl. Relikte bewahrt blieben, die aber mit der Weiterentwicklung der a.K. zunehmend eine Stütze der altoriental. Ausbeutungs- und Herrschaftsverhältnisse wurde". Verschlechterung der Lebensbedingungen der Volksmassen führte zum Entstehen von Erlösungsreligionen, usw. Dass auch der Name Marx in diesem Zusammenhang genennt wird, verwundert niemand (vgl. z.B. auch „asiatische Produktionsweise", S. 50).

Das oben Gesagte hat uns schon in die Arbeit eingeführt. Nach einem Vorwort (S. 5ff.), in dem auch auf die chronologischen, geographischen und anderen Schwierigkeiten für eine Koordination solcher Disziplinen wie Ägyptologie, Sinologie usw. hingewiesen wird, folgt das eigentliche „Lexikon" in Stichworten, die im allgemeinen knapp, sachgemäss und übersichtlich zusammengefasst sind. Auch das „Verzeichnis der weiterführenden Literatur" ist kurz (S. 491f.), und enthält im allgemeinen nur Nachschlagewerke usw. Ein Bildnachweis (S. 493f.) und einige Karten schliessen das Werk ab. Es handelt sich über historisches Geschehen, Wirtschaft, Militärwesen, Rechtsprechung, Archäologie, Literatur, Sprachwissenschaft, Mythologie, historische und mythische Personen, aber ebenso über Namen berühmter Forscher wie Champollion (S. 94) oder Grotefend (S. 166), oder berühmter Städte wie Babylon (S. 63ff.) oder Memphis (S. 292). Baal (S. 63) findet sich und Melqart (S. 292), nicht aber Jahwe. Diese letzte Bemerkung bringt uns zu einer der Schwächen, die einem kurzgefassten Lexikon immer anhaften können: der Selektion. Selektion ist etwas Subjektives, so auch hier. Überdies kann man sich fragen, ob es z.B. wohl so sicher ist, dass Israel „um 1230 ... nach einer Erwähnung auf einer ägypt. Stele" bereits in Palästina sesshaft war (S. 61). Handelt es sich in dieser Merneptah-Stele wirklich um „das Volk Israel"? Andererseits scheint es mir zu uneingeschränkt, behaupten zu wollen, dass „Versuche, die H[apiru] mit den Hebräern in Verbindung zu bringen, ... erfolglos geblieben" sind (S. 170). Man möchte hier besser sagen: „Keine Sicherheit gebracht haben. Vielleicht hätte man „Mose" oder „Josua" auch aufführen können, vor allem wegen eines Artikels von J. Dus. „Mose oder Josua", *Archiv Orientální* 39 (1971), S. 16-45, in dem die Gestalt Josuas als Religionsstifter und sozialer Revolutionär betont wird.

Trotz meinen Bemerkungen sei betont, dass dies Lexikon soviel Interessantes und Wissenswertes für jeden Leser, zumal auf den Gebieten, in denen er nicht „zu Hause" ist, enthält, dass es gewiss einem breiten Leserkreis auch ausser der DDR empfohlen werden kann. „Trotz der vom unterschiedlichen Forschungsstand der einzelnen Fachdisziplinen wie auch der vom vorgegebenen Raum her gesetzten Grenzen" (S. 7) werden die Erwartungen der Benutzer m.E. nicht enttäuscht.

Badhoevedorp NL, November 1979 M. J. MULDER

* * *

Robert HAMERTON-KELLY et Robin SCROGGS, *Jews, Greeks and Christians. Religious Cultures in Late Antiquity. Essays in Honor of William David DAVIES.* Leiden, E.J. Brill, 1976 (25 cm., 320 pages avec un portrait de l'auteur destinataire des essais) = Studies in Judaism in Late Antiquity. Vol. 21. ISBN 90 04 04734 4. *f* 80.–.

Ce livre rassemblant quatorze études écrites presque exclusivement en anglais — une seule en français est

l'œuvre de Marcel Simon — constitue un hommage justement mérité à W. D. Davies, professeur à l'Université de Duke. Selon un usage anglo-saxon bien établi, à côté du portrait photographique du destinataire de ces Mélanges, placé en tête du volume, une main pieuse a rassemblé la bibliographie dont la première manifestation remonte à 1941 et dont la dernière est de 1976 indiquant que W. D. Davies est le coéditeur avec Louis Finkelstein de la *Cambridge History of Judaism* dont malheureusement aucun volume n'a encore vu le jour.

Dans ce recueil, sept études au moins concernent seulement le Nouveau Testament: B. Gerhardsson, The Hermeneutic Program in Matthew 22, 37-40; D. Daube, A Reform in Acts and its Models; D. Moody Smith, The milieu of the Johannine Miracle Source: A proposal; J. Louis Martyn, We have found Elijah; Jews and Judaizers in the Epistles of Ignatius; E. Schweizer, Christianity of the Circumcised and Judaism of Matthew and Colossians; Paul as Rhetorician: Two homilies in Romans 1-11. Les autres études se réfèrent au Judaïsme. Dans la première étude du 1er groupe, qui ouvre ce volume, E. P. Sanders (The Covenant as a soteriological Category and the nature of Salvation), conteste la prétention de certains qui veulent expliquer le Nouveau Testament à partir des Manuscrits de Qumrân. Il s'en prend notamment à l'étude de Yadin selon lequel l'épître aux Hébreux n'est pas adressée aux païens, comme on le soutenait assez généralement jusqu'à une date récente, mais à des judéo-chrétiens provenant de la secte qumranienne. Dans la plupart des études de ce genre, dit-il, on est frappé par l'incapacité de certains auteurs à porter des jugements équilibrés car ils sont plus enclins à noter des détails que les différences essentielles entre écrits qumraniens et chrétiens. Dans son étude, Sanders tend à montrer que dans le Judaïsme palestinien et grec, l'alliance est il universellement connue comme étant la principale catégorie sotériologique, à l'exception toutefois du IVe Esdras. En d'autres termes, ceux qui sont dans l'Alliance sont sauvés. Sanders, à la p. 19 note 20, cite mon opinion exprimée dans mes *Hymnes de Qumran* où IQH 6, 29-39 me paraissait décisif en faveur de la croyance en la resurrection des sectaires. Je dois ajouter qu'E. Puech a identifié un nouveau fragment qumranien qui ne laisse pas de doute à ce sujet. M. Black (The throne-theophany prophetic commission and the «Son of Man». A Study in Tradition-History) consacre une importante étude à ce thème. Touchant le problème du Fils de l'Homme dans les Paraboles d'Hénoch — certains défendent aujourd'hui l'origine chrétienne de cet écrit — je relève le jugement suivant: «So far as the alleged messianic Son of Man is concerned, it is still unproven that this is a christian development: «touches» here may be but it is still far from certain hat the development of a «Son of Man/Elect One» messianism is traceable to christian influence.» (p. 71). Je partage aussi sur ce point le jugement de M. Black. On lira avec intérêt les articles de Hamerton-Kelly (Some techniques of Composition in Philo's Allegorical Commentary with Special Reference to De Agricultura. A Study in the Hellenistic Midrash): de C. R. Caird (Homeophony in Septuagint); de J. Neusner (Method and Substance in the History of Judaïc Ideas; An exercise); de E. Urbach (Halakah and History); de Marcel Simon (A propos de l'école comparatiste). Dans cette dernière étude, le professeur de Strasbourg fait quelques considérations sur la conception paulinienne du baptême (Gal 3,27; Rom 6,2 et ss et Col 2,12) dans ses rapports possibles avec l'idéologie et la pratique rituelle des mystères païens et, en particulier, de l'initiation isiatique. Les ressemblances consistent essentiellement, dit-il, en une analogie générale d'inspiration: il s'agit de part et d'autre, précise-t-il, d'une mort symbolique et d'un salut accordé par grâce, ce salut se manifestant par une nouvelle naissance ou une nouvelle création. Je ne puis entrer ici dans le détail de cette étude mais Marcel Simon se montre nuancé dans cette comparaison des conceptions pauliniennes sur le baptême avec certaines religions à mystère.

Ce petit volume fait honneur à l'auteur de *Paul and Rabbinic Judaism* qui a plus que tout autre montré l'enracinement juif des doctrines de l'Apôtre.

Toulouse, décembre 1979 M. DELCOR

* * *

KORTE AANKONDIGING

ALTORIENTALISCHE FORSCHUNGEN VI, Schriften zur Geschichte und Kultur des Alten Orients. Berlin, Akademie-Verlag, 1979 (24 cm., 277 pages + 10 plates). Lizenznummer 202.100/259/79. M. 56.–.

The first contributions to this volume center on the position and activities of merchants in the Ancient Near East. W. F. Reineke, "Waren die *šwtjw* wirklich Kaufleute?" (p. 5-14) prefers the translation "Handelsagent" rather than (independent) "merchant" for Egyptian *šwtj* H. Neumann, "Handel und Händler in der Zeit der III. Dynastie von Ur" (p. 15-67) offers a broad survey on merchants, balanced accounts, merchandise, imports and exports of this period. H. Klengel, "Handel und Kaufleute im hethitischen Reich" (p. 69-80) investigates the scanty evidence from Hittite texts and adds a study of the relevant material from Ugarit (the merchants of Ura).

A. Archi, "Il dio Zawalli. Sul culto dei morti presso gli Ittiti" (p. 81-94) interprets *ᵈzawalli* (in singular and plural) as "spirit of the dead", very similar to the Roman *Manes*.

W. Sundermann, "Namen von Göttern, Dämonen und Menschen in iranischen Versionen des Manichäischen Mythos" (p. 93-133) is a detailed investigation of one aspect of a process of gradual assimilation, partly based on unpublished Turfan texts.

The volume also contains contributions on Indology, Mongolian and Sinology, and concludes with five "Kurzbeiträge": R.-B. Wartke, "Steinbohrer aus Uruk"; B. Müller, "Ursprung und Bedeutung einer sumerisch-akkadischen Vertragsstrafe"; H. Freydank, "Eine mittelassyrische Urkunde (KAJ 249) über den Metallhandel"; H. Preissler, "Die mittelsabäische Weihinschrift Jamme 751"; P. Zieme, "Uigurisch *lab* "Spende"".

* * *

Marvin A. POWELL Jr., Ronald H. SACK (Editors), *Studies in Honor of Tom B. JONES*. Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag, 1979 (22 cm., XII + 371 pp.) = Alter Orient und Altes Testament. Veröffentlichungen zur Kultur und Geschichte des Alten Orients und des Alten Testaments, Band 203. Price DM 116.–. ISBN 3 7887 0560 4.

This Festschrift for Tom B. Jones, Professor of Ancient History at the University of Minnesota, consists of two parts. The first part, "The Ancient Near East", is mainly devoted to Assyriology (p. 1-215); the second part offers studies on "Greece and Rome" (p. 221-345).

W. W. Hallo opens the volume with supplementary evidence to Tom. B. Jones and John W. Snyder, "Sumerian Economic Texts from the Third Ur Dynasty (= SET), particularly no. 274, a balanced account of textiles. E. Leichty, "A collection of recipes for dyeing", publishes a new text of the Mesopotamian scientific tradition. S. J. Lieberman, "The phoneme /o/ in Sumerian", substantiates Poebel's view on the *o*. Darlene Loding, "Royal epithets in economic texts from Ur", discusses twelve fragments from Ur on personnel, perhaps assigned to small cultic shrines, each named from a certain aspect of king Amar-Suen. R. C. Nelson, "Inventory of Ur III pisan-dub-ba texts", is a catalogue followed by some conclusions. D. I. Owen, "A thirteen month summary account from Ur", publishes a list of expenditures of equids and bovines coming from Drehem. M. A. Powell, "Ancient Mesopotamian weight metrology: methods, problems and perspectives", is a basic article on this topic and also deals with the role of silver in Babylonian economy (p. 86f). R. H. Sack, "Some notes on book-keeping in Eanna", publishes an inventory text (*amirtu*) and a settled account, both from Neo-Babylonian Uruk. Jack M. Sasson, "The calendar and festivals of Mari during the reign of king Zimri-Lim", gives a full presentation of all the evidence. O. J. Schaden, "Some observations on the Sea Peoples", discusses the theories of Carpenter and Nibbi and concludes that the peoples of western Anatolia and the Aegean in general were a major factor in this coalition. I. Spar, "Three Neo-Babylonian trial depositions from Uruk", publishes three new texts from American collections. R. D. Ward, "The seal impressions of the Tell Sifr documents", is based on collations of the tablets. G. D. Young, "A merchant's balanced account and Neo-Sumerian gold", publishes a new text and discusses gold, its prices and its purities.

The second part of the book, *"Greece and Rome"*, gives the following contributions: A. Avraamides, "Clement of Alexandria and the gnostics"; N. W. Førde, "Gnaeus Manlius Vulso and the Middle Bloc during the second century B.C."; T. Kelly, "Peloponnesian naval strength and Sparta's plans for waging war against Athens in 431 B.C."; P. A. Kildahl, "Roman roads in North Africa"; F. Lauritsen, "The Greek imperial coins of Pamphylia and evidence for the monetary crisis of the third century A.D."; D. MacDonald, "The vision of Constantine as literary motif"; W. A. McDonald, "Commoners and kings"; F. H. Miller, "Lucius Aelius Helvius Dionysius and the "office" of Corrector Utriusque Italiae"; J. D. Muhly, "On the shaft graves at Mycenae"; J. F. Oates, "Economic difficulties in Egypt at the beginning of Nero's reign"; R. A. Olson, "Parthia, China and Rome: perspectives along the Great Silk Route"; E. A. Pond, "Tribunicia potestate: a study of the reign of Claudius Gothicus II".

EGYPTOLOGIE

John RUFFLE, G. A. GABALLA and Kenneth A KITCHEN (Eds.), *Glimpses of Ancient Egypt, Studies in Honour of H. W. FAIRMAN*. Warminster, Aris & Phillips, 1979 (31 cm., x + 201 pp.) = Orbis Aegyptiorum Speculum. £ 12.50. ISBN 0 85668 147 4.

Weitgespannt wie der thematische Umfang der wissenschaftlichen Veröffentlichungen Fairman's ist auch der Rahmen der 30 Beiträge in dieser *Festschrift*. Man kann also nicht sagen, sie konzentrierten sich um einen Schwerpunkt. Wohl deswegen haben die Herausgeber sich entschieden, die Artikel in ungefähr chronologischer Reihenfolge der behandelten Gegenstände anzuordnen.

R. O. Faulkner: „The Prospective *sḏm.f* in the Coffin Texts" (S. 1/3). Eine Liste übersetzter Textstellen, die diese Konstruktion aufweisen. Bemerkenswert sind drei einzelne Fälle von Schreibungen der prospektiven Form eines dreiradikaligen Verbums mit Doppelschilfblatt (*snq*, *ḥfd*, *sḫm*).

M. A. M. Asfour: „From one of My Old Diaries: Deir-en-Nawahid" (S. 4/11). Publikation einer Fundliste und Photos von Gegenständen aus Gräbern der Zeit vom Ende des AR bis in die Erste ZwZt. Der Fundort liegt in der Nähe von El-Amrah. Bei einem bauchigen Gefäss aus „Alabaster" S. 9 Fig. VIII,2 und S. 10 Fig. X ist ein Teil der Bauchwandung als Täfelchen abnehmbar und trägt eine Inschrift mit den Horus- und *Njswt-Bjtj* Namen von Pepi II.

A. R. David: „Toys and Games from Kahun in the Manchester Museum Collection" (S. 12/15). Zu den in der Überschrift genannten Gegenständen gehört auch eine Steinschleuder aus Schnur mit drei Steinen (S. 15 Pl. 4, MM 103)[1].

A. Watson: „Four Objects from the Liverpool School of Archaeology and Oriental Studies" (S. 16/19)[2].

A. P. Thomas: „Two Monuments from Abydos in Bolton Museum" (S. 20/25)[2].

B. J. Kemp: „An Early Heart-scarab plate in Gold from Abydos" (S. 26/31). Eine Goldplatte (Liverpool E944) als Träger für einen heute verlorenen Skarabäus mit dem Text von Tb Kap. 30B.

J. O. Gohary: „Nefertiti at Karnak" (S. 30/31). Hinweise auf den Gebäudenamen *gmt-pȝ-itn* in Verbindung mit dieser Königin.

L. Habachi: „Unknown or Little-known Monuments of Tutankhamun and of his Viziers" (S. 32/41). Die Denkmäler des Tutanchamun sind eine Türrahmung ex Slg. von Bissing, heute in Berlin (Ost) 21840[2a] und ein Türsturz,

---

[1]) Bei einem der S. 12 erwähnten Spielzeuge („seated boy nursing a monkey") fehlt die Museumsnummer, bei einem der Photos, einer Puppe, die sich nicht in Manchester befindet (S. 14 Pl. 2), die Angabe des Aufbewahrungsortes.

[2]) Siehe die Liste der publizierten Gegenstände am Ende dieser Besprechung.

[2a]) Für die Mitteilung der Inv. Nr. danke ich Frau Kischkewitz.

der in der 22. Dyn. wiederverwendet wurde, in Kairo (Museumsgarten). Die besprochenen Viziere heissen Penthu und Usermont.

G.A. Gaballa: „Monuments of Prominent Men of Memphis, Abydos and Thebes" (S. 42/49)[2]). Drei Denkmäler aus der 19. Dyn. in Kairo. Das dritte, Stelenfragment 9/6/23/3 ist inzwischen weit ausführlicher besprochen worden von Habachi, in: MDAIK 34, 1978 [1979], 57ff mit Tf. 10a[3]).

D.A. Lowle: „A Nineteenth Dynasty Stela in the Louvre" (S. 50/54)[2]).

J. Ruffle and K.A. Kitchen: „The Family of Urhiya and Yupa, High Stewards of the Ramesseum" (S. 55/70 Ruffle: The Monuments, S. 71/74 Kitchen: The Family History)[2]). Eine Familie semitischer Herkunft aus der Zeit Ramses II.

S.G. Gohary: „The Doorway of the Priest Hori-em-hab of Athribis" (S. 75/79)[2]). Fragmente einer Türrahmung und eines Türsturzes aus der Zeit Ramses III in Kairo.

C.J. Eyre: „A 'Strike' Text from the Theban Necropolis" (S. 80/91). Publikation des oSydney R97 unter Ausschluß einer für später versprochenen Behandlung des weiteren inhaltlichen Hintergrundes eines Streiks der Nekropolenarbeiter unter Ramses IV, V oder VI.

C. Aldred: „More Light on the Ramesside Tomb Robberies" (S. 92/99). Aldred sagt einleitend bescheiden, wenn er versucht habe, dem Material über die Plünderungen der Königsgräber am Ende des NR einige weitere Tropfen an Information abzuringen, so hoffe er, nicht allzusehr in Spekulation verfallen zu sein. Im Gegenteil, seine Argumentation ist überzeugend. Danach sind das Grab Ramses VI (und sicher weitere Gräber) während des Aufstandes des Vizekönigs Pinhasi von Kusch von einer starken Bande überfallartig am hellichten Tage geplündert worden.

P.J. Watson: „Consonantal Patterning in Egyptian Triliteral Verbal Roots" (S. 100/106). Der Autor präsentiert die Ergebnisse eines statistischen Vergleichs zwischen den im Ägyptischen bei dreiradikaligen Verbstämmen belegten Konsonantenverbindungen und den nach der Wahrscheinlichkeit zu erwartenden. Sie bestätigen die früheren Untersuchungen von Greenberg und Roquet im wesentlichen. Das Ägyptische unterscheidet sich nicht von semitischen Sprachen mit Ausnahme der Häufigkeit der *med. gem.* Stämme. Dafür bleibt eine Erklärung zu suchen.

M.A. Green: „*Bꜣw* Expressions in Late Egyptian" (S. 107/115). Die vom Ende der 19. Dyn. bis in das 4. Jahr Ramses IV belegten idiomatischen Ausdrücke *pꜣ ntj bjn bꜣw.f r mt* bzw. *bꜣw nṯr ḫpr* kann man umschreiben mit: „the one who is evil, he, namely Pharaoh, has the capacity to inflict (punishment) to the degree of the death penalty" bzw. ... „as the capacity of the god to discern (the real truth) exists" (?) Es schliesst sich die Bemerkung an, dass die *'ḥ'-n* Konstruktion im umgangssprachlichen Neuägyptischen das Ergebnis der vorhergegangenen Aussage ausdrückt oder eine Reaktion auf sie. In zitierter Rede oder im Gespräch kommt sie nicht vor.

M.L. Bierbrier: „More Light on the Family of Montemhat" (S. 116/118). Eine Menge der Särge aus der Monthpriestercachette ist leider vor der wissenschaftlichen Bearbeitung in alle Welt zerstreut worden. J. Málek hat in unpublizierten Manuskripten von Luigi Vassali (Mailand, Castello Sforzesco) Abschriften von heute verschollenen Särgen gefunden, die es gestatten, dem Stammbaum des Monthemhet einige Personen hinzuzufügen, aber leider noch keine eindeutigen Schlüsse hinsichtlich der Verbindungen mit der Besenmut-Familie erlauben. Leider werden die neuen Namen und Titel nicht in Hieroglyphen wiedergegeben.

A.R. Millard: „The Scythian Problem" (S. 119/122). Es handelt sich um die Frage nach der Authentizität und der Datierung des Skytheneinfalls in Vorderasien. Es besteht kein Grund, Herodot's Ausführungen über deren Invasionsversuch Ägyptens nicht zu glauben. Seine Angabe, sie hätten 28 Jahre lang ihre Herrschaft ausgeübt, lässt sich u.U. in 20 Jahre ihrer Dominanz in Kleinasien und acht Jahre für ihre Herrschaft über das Mederreich aufspalten. Diese acht Jahre könnten in die Zeit um 625/617 v.Chr. verlegt werden.

P.L. Shinnie: „Urbanism in the Ancient Sudan" (S. 123/126). Übersicht über die Entwicklung von städtischen Zentren ausgehend von der ägyptischen Gründung Buhen im AR bis hin zu Meroe und dem nach dieser Stadt benannten Reich.

J.M. Plumley: „Gods and Pharaohs at Qasr Ibrim" (S. 127/131). Bis jetzt scheint es so, als sei Ibrim erst für die Könige der 18. Dyn. interessant geworden; ein Ort der Verehrung des Horus von Mi'am. Die Festung hat möglicherweise Taharqa erbaut. Von ihm stammt auch ein später in eine Kirche umgewandelter Tempel, der Mauern aus Nilschlammziegeln besass und in dem Reste von gemalten Darstellungen des Taharqa freigelegt werden konnten.

A.J. Spencer: „The Brick Foundations of Late-Period Peripteral Temples and their Mythological Origin" (S. 132/137). Es handelt sich hierbei nicht, woran man zunächst denken möchte, um eine Besprechung von Borchardt's „Tempel mit Umgang"[4]), sondern um Ziegelfundamente von kleinen Kapellen, (die gleichfalls 90° zur Achse eines Haupttempels orientiert waren und) die nach im erwähnten Beispiel von Karnak erhaltenen aufgehenden Mauerwerk (S. 134 Fig. 1 oben) sämtlich als solche von Kapellen mit Umgang angesehen werden. Sie gehören in die SpZt; ihre Ziegelfundamente sind vergleichsweise mächtig und in Kammern unterteilt, die dann mit Sand und Geröll aufgefüllt wurden (zur Ziegelersparnis). Spencer möchte die Existenz dieser Postamente, deren Ziegelschichten in Tanis und in Elkab sogar wellenförmig verlaufen, mit dem Hinweis auf den Urhügel inmitten des Wassers erklären. Leider bleibt er uns aber eine Erklärung dafür schuldig, warum denn die anderen Tempel der Zeit diesen Unterbau nicht zu besitzen scheinen. Die Frage kann man deswegen nicht als eindeutig beantwortet betrachten. Anschliessend verweist Spencer auf die besondere Fundamentierung der grossen Tempel der Spät- und Griechisch-Römischen Zeit: Man hob eine tiefe Wanne aus und füllte diese mit reinem Sand. Darüber kam eine Steinplattform und darüber dann wurde der Tempel errichtet. Dieser Sand bedeutet nach der S. 133[23] zitierten Inschrift aus Edfu die urzeitliche Sandbank im Urozean. Dieses Verfahren ist nun aber keineswegs eine ausschliessliche Spezialität der SpZt. Spencer übersah, dass schon der Tempel Ramses IV am Eingang des Tales von el-Asasif in Theben-West auf diese Weise fundamentiert wurde[5]).

A.F. Shore: „Votive Objects from Dendera of the Graeco-Roman Period" (S. 138/160). In Dendera sind im ersten Drittel dieses Jahrhunderts bedeutende metallene Votivgegenstände aus der Zeit des Augustus gefunden worden. Sie tragen demotische und/oder hieroglyphische Inschriften. Die Stifter wurden teilweise auch durch dort gefundene Statuetten und andere Steindenkmäler bekannt. Shore publiziert einige der Metallgeräte. Die wichtigsten sind zwei Bronzetafeln (BM 57371/72). Sie enthalten lange Aufzählungen der Titel des Stifters und berichten von der von ihm bewirkten Verschönerung oder Restaurierung der Ausstattung der Tempelanlagen und von Stiftungen zu deren Unterhalt. Die interessanten Angaben über die Kultverhältnisse und die Ausstattung der Tempel von Dendera werden sicher zu nachfolgenden Artikeln der damit speziell befassten Kollegen führen. Eine Angabe im demotischen Text von BM 57371 fand ich aus aktuellem Anlass für besonderes bemerkenswert. Ich habe in *MDAIK* 35, 1979 mit Mohga Wassef eine aus der 25. Dyn. stammende Stele publiziert, auf der die Stiftung alles für den Kult des Osiris-*šd-ḥm.f-n-dwꜣt* Notwendigen ausser der einer Priesterstelle festgehalten wird. Das führte zu der Vermutung, der Kult sei vielleicht von einem benachbarten Heiligtum mitversorgt worden. So etwas bestätigt BM 57371 Z. 23 für die Zeit des Augustus: Der Stifter war ... „[Prophet] der Götter, die keine Propheten(stelle) haben am Tempel von *Jwnt-tꜣ-nṯrt*" ...[6]) Hervorzuheben ist auch die Äquivalenz von *ḫprjw* (demotisch) und *bjꜣ[wt]* (hieroglyphisch) „wunderbare Denkmäler" in BM 57371 Z. 28 bzw. BM 57372 Z.x+21.

H.S.Smith: „Varia Ptolemaica" (S. 161/166). Im ersten Teil S. 161/163 werden zwei Listen von Nomina mit m-Präfix gegeben. Im zweiten S. 163/164 schlägt Smith eine Etymologie für den Namen Neilos/Nil vor. Er meint, dieser könne von der Bezeichnung der Nilarme mit *nꜣ jtrw* oder *nꜣ jtrw 'ꜣw* herrühren[7]). Die beiden Aufsätze von Vycichl zu diesem Thema werden nicht erwähnt[8]). Dieser leitet den Namen von einem *gemein-hamitosemitischen Wort für „Überschwemmung" her. Dem nebulosen ist der neue Vorschlag vorzuziehen. Im dritten Teil S. 164/166 folgt eine Übersicht über die heute noch feststellbaren Reste ptolemäischer Tempel in Saqqara: Es muss zwischen vier und sechs Tempel am Rande der memphitischen Nekropole gegeben haben, die, da aus Kalkstein erbaut, Steinräubern zum Opfer gefallen sind. Vielleicht haben die Ptolemäerkönige in viel grösserem Umfang ägyptische Tempel gebaut als man bisher glaubt.

B. Watterson: „The Use of Alliteration in Ptolemaic" (S. 167/169). Liste von Beispielen für Sätze mit Alliteration in den Inschriften der Aussenseiten des Naos des Tempels von Edfu.

M. el-Din Ibrahim: „The God of the Great Temple of Edfu" (S. 170/173). Übersetzung und Kommentar von Chassinat, Edfou IV,102,17-103,13. *Pꜣ nṯr n ḥwt-nṯr wr* ist eine Art Numen eines Tempels als solcher.

J.G. Griffiths: „Egyptian Nationalism in the Edfu Temple Texts" (S. 174/179). Diskussion der von Fairman in „The Triumph of Horus" ausgedrückten Meinung, dass in den späten Tempeln und während ihrer Fest(spiele) die Ptolemäerkönige zwar äusserlich verehrt, innerlich aber von Priestern und Zuschauern verdammt worden seien (als sethische Feinde). Griffith zeigt, dass die Inschriften zwar einen religiösen Nationalismus ausdrücken, will sagen, den Pharao als quasi-göttlichen Beschützer Ägyptens hinstellen; es bestand für die Ptolemäer keine Schwierigkeit, in diese Rolle hineinzuschlüpfen. Was aber die Ägypter dazu gedacht haben mögen, „is a matter of conjecture"[9]). Diesem beipflichtend möchte ich noch zu der S. 175 erwähnten Tatsache, dass oftmals königliche Namensringe leer bleiben, auf die Meinung von Derchain hinweisen[10]). Dieser erklärt die leeren oder mit dem Titel „Pharao" gefüllten Kartuschen so: Den Priestern der Zeit sei es nur noch um das „Prinzip" des Königtums gegangen, d.h., sie brauchten zur Erfüllung des Kultes den Rollenträger „König". Auf den aktuellen Herrscher kommt es dann für sie gar nicht mehr an[11]).

F.W. Walbank: „Egypt in Polybius" (S. 180/189). Behandelt dessen falsche Einschätzung der Politik der ptolemäischen Könige bzw. ihrer politischen Möglichkeiten.

C.C. Walters: „A Vision of Hell from Tebtunis" (S. 190/195). Beschreibung von Wandmalereien in einer koptischen Kirche an Hand von zwei Photographien, die sich unter den Petrie'schen Papieren im Griffith Institute Oxford befinden. Wir sehen einen Dämonen [Aftemelouchos] und Figuren von Sündern. Enoch schreibt die Schandtaten auf.

K.M. Pickavance: „Robert Huntington, Bishop of Raphoe (1637-1701)" (S. 196/201). Auszüge aus der Korrespondenz eines Handschriften- und Bücher — Jägers des 17. Jhdts.

Soweit zum Inhalt der einzelnen Artikel. Es ist eine *Festschrift*[12]), die sich sehen lassen kann und in der man manche wertvolle Anregung finden wird.

Was aber die äussere Form angeht, so kann ich mich einiger bedauernder Bemerkungen nicht enthalten. Zunächst einmal fehlen ein Index und ein Abbildungsverzeichnis. Dies ist umso ärgerlicher, als ein sehr weites Feld der Ägyptologie behandelt und sehr viele Denkmäler publiziert bzw. abgebildet werden. Dann ist von Seiten der Herausgeber bzw. des Verlages leider nichts zur Vereinheitlichung der photographischen Abbildungen und der Umzeichnungen getan worden. Sie werden alle separat gezählt (falls sie gezählt werden; Photos meist römisch,

[3]) Gaballa sagt, es gäbe in den Inventarbüchern keinen Hinweis auf die Herkunft des Stückes, Habachi dagegen unter Berufung auf sie, es stamme aus Deir el Medineh.

[4]) BÄBA 2, Kairo 1938.

[5]) Bietak, Theben-West (Luqsor) SBÖAW 278 Bd., Nr. 4, 1972, 18; Bietak-Reiser-Haslauer, *Das Grab des 'Anch-Hor* I, Wien 1978, 28.

[6]) Auf eine Parallele im Kolophon des pBremner-Rhind, erläutert von Spiegelberg, in: RT 35, 1913, 38[11], macht Shore S.150[x] aufmerksam.

[7]) Man vermisst einen Hinweis auf die ausführliche Diskussion von *jtrw* „Meile", „Fluss" bei Schlott, *Die Ausmasse Ägyptens nach Altägyptischen Texten*, Diss. Darmstadt 1969, 127/37.

[8]) In: *RSO* 36, 1957, 270/81 und in *Aegyptus* 52, 1972, 8/18.

[9]) Vgl. jetzt allgemein Mooren, in: *Das Ptolemäische Ägypten.* Akten des Int. Symposions 27.-29. Sept. 1976 in Berlin, Mainz 1978, 51/57.

[10]) In: *Le Pouvoir et le Sacré*, ed. Luc de Heusch = Annales du Centre d'Étude des Religions 1, Bruxelles 1962, 63.

[11]) Ein unglücklicher Druckfehler ist die Bezeichnung der Kleopatra VII als VI auf S. 175.

[12]) Der genaue Anlass der Ehrung des Jubilars wird nicht genannt; eine sonst übliche Bibliographie fehlt.

aber auch einmal arabisch) und müssen daher jeweils mit ihrer Seitenzahl zitiert werden. Das wäre noch nicht schlimm, aber die Umzeichnungen zu den Photos werden teils als „Plates" bezeichnet, teils als „Figures" und auch einmal Photos als „Figures". Teilweise bleiben Umzeichnungen ohne jede Kennzeichnung. Manchmal werden beide durch „a" oder „b" unterschieden, manchmal nicht. Im Artikel Spencer gilt jeweils eine Ordnungszahl für zwei verschiedene Pläne. Die Tafelunterschriften erfolgen regellos, mit oder ohne Legende. Seite 32 fehlt die Seitenzahl ohne Grund (anderswo wegen der Überschreitung des Satzspiegels durch die Abbildungen). Im Artikel von Shore gibt es bei den demotischen Umschriften eine Zeilenzählung, bei den hieroglyphischen S. 155 nicht. Ich erwähne dies so ausführlich, um der Hoffnung Ausdruck zu geben, dass schlampige Ausführung bei dem Verlag Aris und Phillips nicht zur Regel werden möge.

Als Anhang gebe ich eine Liste der publizierten Photos und Umzeichnungen von Denkmälern, geordnet nach Aufbewahrungsorten. Darin bedeutet „P": Photographie; „U" steht für Umzeichnungen bzw. Transskriptionen[13]).

Objekt	Publikation
Aufenthaltsort ???	
Puppe	p. 14 Pl. 2 P
Avignon, Musée Calvet	
A4 Stele	p. 66 Pl. Va P p. 67 Pl. Vb U
Berlin, Staatliche Museen	
21840 Türsturz	p. 33 Pl. I P p. 33 Fig. 1 U
Birmingham, City Museum and Art Gallery	
134'72 Stele	p. 60 Pl. Ia P p. 61 Pl. Ib U
Bolton, Chadwick Museum	
53.02.6 Türsturz	p. 21 Pl. I 1a/b, 2a/b P
53.02.7 Relief	p. 24 Pl. II P
Brüssel, MRAH	
E5189 Sarkophag, heute zerst.	p. 69 Pl. VII P
Deir en-Nawahid	
Grabinv.	p. 8 Fig. I, II, IV P; Fig. III U; p. 9 Fig. V/VIII P; p. 10 Fig. IX/XI
im *Handel*	
Statuette d. *Wsr-Mnṯw*	p. 38 Pl. III P p. 38 Fig. 3 U
Kairo, Ägypt. Museum	
Türsturz	p. 34 Pl. II P p. 34 Fig. 2 U
JdE 27958 Stele	p. 44 Pl. Ia P p. 45 Pl. Ib U
JdE 32025 Stele	p. 47 Pl. II P, U
2/2/21/12	p. 76 Pl. Ib P
2/2/21/12 Türgewände	p. 76 Pl. Ib P p. 77 Pl. Ib U
9/6/23/3 Stele	p. 48 Pl. III P, U
28/11/24/5 Sarkophagdeckel	p. 68 Pl. VI P
14/6/24/6 Türsturz	p. 76 Pl. Ia P p. 77 Pl. Ia U
Kelsey Museum of Ancient and Mediaeval Archaeology	
3727 Schale	p. 140 Pl. II P
Krannert Art Museum, Illinois	
67.3.3 Statuette	p. 70 Pl. VIII P
Liverpool, School of Archaeology and Oriental Studies	
E202 Sistrum	p. 18 Pl. IV P
E215 Reliefbecher	p. 18 Pl. III P
E944 Goldplatte	p. 26 Pl. I P, U p. 27 Fig. 1 U p. 28 Pl. II P p. 28 Fig. 4 U
E1074 Skarabäus	p. 17 Pl. II P, U
E1510 Spiegel	p. 17 Pl. I P
London, BM	
140 Sarkophagdeckelfrag.	p. 97 Pl. II P
57371 Bronzetafel	p. 144 Pl. IV P p. 145 U
57372 Bronzetafel	p. 152 Pl. V U p. 154 Pl. VI P p. 155 U
59571 Räucherständer	p. 142 Pl. III P
Luxor	
Sarkophag Ramses VI	p. 97 Pl. I P
Sarkophag d. Wsr-Mnṯw	p. 38 Pl. IVa/b P p. 39 Fig. 4 U
Lyon, Muséee des Beaux-Arts	
84 Stele	p. 62 Pl. II P, U
Manchester Museum	
87a, 87b, 96a Bälle	p. 14 Pl. 3 P
103 Schleuder	p. 15 Pl. 4 P
127/131 diverse Spielzeuge	p. 14 Pl. 1 P
262 Brettspiel	p. 15 Pl. 6 P
... Kreisel	p. 15 Pl. 5 oben
... „Spatzecke"	p. 15 Pl. 5 unten
New York, Brooklyn Museum	
59.3 Kopfstütze	p. 8 Fig. IV P
New York, MMA	
26.2.46 Teller	p. 139 Pl. I P
Paris, Louvre	
C148 Stele	p. 51 Fig. 1 U p. 54 Pl. I P
E3143 Stele	p. 64 Pl. IVa P p. 65 Pl. IVb U
Sydney, Nicholson Museum	
R97 Ostrakon	p. 88 Pl. I P p. 89 U
Turin, Museo Egizio	
1465 Stele	p. 63 Pl. III P, U
Umm el-Baragat (Tebtunis)	
Kirchenmalerei	p. 193 Pl. Ia/b P

[13]) Den Hinweis zur Identifikation der Kopfstütze in New York, Brooklyn Museum, verdanke ich Herrn Málek.

Freiburg, Dezember 1979 ERHART GRAEFE

* * *

William A. WARD, *The Four Egyptian Homographic Roots B-ꜣ. Etymological and Egypto-Semitic Studies.* Rom, Biblical Institute Press (27 cm., x + VI + 201 S.) = Studia Pohl: Series Maior 6. Lit. 9600., $ 12.00.

In *Wb.* I 410-18 sind unter *bꜣ* etwa 40 Wörter aufgeführt, darunter drei Verbalstämme (*bꜣ* „aufhacken", *bꜣ* „ba-mächtig sein o.ä.", *bꜣj* „feucht sein") und einige Nomina, die sich deutlich als Ableitungen von einem dieser Stämme erkennen lassen, andererseits aber auch eine ganze Anzahl von Nomina, bei denen eine solche Zuordnung nicht ersichtlich ist.

Die vorliegende Studie hat sich zum Ziel gesetzt, all jenen mit *bꜣ* (+ Formativ) geschriebenen Wörtern ihren Platz in den Wortfeldern der nachweisbaren Verbalstämme zuzuweisen und von den Bedeutungen der Ableitungen sowie von semitischen Isoglossen her auch die Bedeutungen der Verbalstämme genauer zu definieren.

Die Untersuchung wird auf breiter Grundlage durchgeführt: neues lexikalisches Material (vor allem aus den Sargtexten) ist in umfassender Weise einbezogen, Wortbildung durch Reduplikation, Erweiterung eines *bꜣ*-Stammes durch *s*-, *w*-, *n*- oder *ḥ*-Präfix oder ein *ḥ*-Affix sowie schließlich Lauterscheinungen wie Wechsel zwischen *b* und *p* und Schwund von Aleph werden in Rechnung gestellt. Ausführliche Verweise auf semitische Isoglossen sollen die Auffassungen des Vf. von komparatistischer Seite her abstützen. Im Laufe der Untersuchung, die Sekundärliteratur in umfassender Weise einbezieht, werden alle in Frage kommenden ägypt. Wörter in eigenen Abschnitten kommentiert und auf eine genaue Bestimmung ihrer Bedeutung und ihre etymologische Einordnung hin ausgewertet.

Der Gliederung des Materials liegen bereits die Ergebnisse des Vf. zugrunde: über die im Wb. aufgeführten drei Verbalstämme hinaus rechnet er mit einem vierten (**bꜣ* „flattern, zittern"), für *bꜣj* „feucht sein" mit einem erheblich breiteren Bedeutungsspektrum (s.u.). Im einzelnen:

I. **bꜣ* „zittern, flattern": Ohne bisher das Simplex selbst nachweisen zu können, stellt Vf. hierher die erweiterten Formen *nbꜣ*, *nbꜣbꜣ*, *bꜣbꜣ* (jeweils Verben der Bewegung), *ḥbꜣbꜣ* „watscheln" und *ḥnbꜣbꜣ* „kriechen". *nbꜣ* und *nbꜣbꜣ* werden als Dubletten zu *npꜣ/npꜣpꜣ* „flattern, zittern o.ä." aufgefaßt, dieses wiederum als *n*-Erweiterung zu *pꜣ(j)* „auffliegen; aufspringen" ~ semit. *prr* „fliehen, entkommen", hebr. *prr*, Redupl. aram., syr. *prpr*, arab. *frfr* „schwanken; zucken". So sehr man dem Vf. hierbei zu folgen geneigt ist, so erscheint die Zuordnung auch von *sbꜣ* „Stern" doch ganz fraglich.

II. *bꜣ* „aufhacken" mit der *w*-Erweiterung *wbꜣ* „Steine bohren; öffnen" (unter deren Ableitungen auch *bꜣw* „‚offener Platz', Kampfplatz"). Die Ableitung der Nomina *bꜣ*, *bꜣjj.t* und *bꜣbꜣw* „Loch" von *bꜣ* „aufhacken" betont Vf. als eigenes Verdienst (§ 5a, 79-87, 126). Sie findet sich jedoch schon bei Lange, *Weisheitsbuch des Amenemope* 58, und Sethe, *PT-Kommentar II* 206. Vgl. auch meine *Nominalbildung des Ägyptischen* (*NBÄ*) 248.

Unsicher ist die Zuordnung von *bꜣ(jj)w* „Art Schiff", *bbwjj.t* „Art Perücke" (eher zu *bb.wj* „Schlüsselbeine", *bbjj.t* „Kehle"?), *nbꜣ.t* „gegabelter Stab (zum Strickspannen)" und *sbꜣjj* „Tür". Auf den hypothetischen Charakter seines Vorschlags, diesen Stamm etymologisch mit semit. *bꜥr* „Brunnen" zu verbinden, weist der Vf. selbst hin.

III. Für *bꜣ* „ba-mächtig sein o.ä.", *bꜣ* „Ba" schlägt Vf. eine Übersetzung „(Besitzer von) überirdische(r) Macht (besitzen)" vor. Hier wird auch der Name der Göttin *Bꜣ.t* eingeordnet.

IV. Neben dem allein nachgewiesenen *bꜣj* „feucht sein" setzt Vf. für diesen Stamm noch eine Reihe weiterer Bedeutungen an („a) ausgießen; b) mischen; c) Samen ergießen, befruchten, schwängern"), im wesentlichen aufgrund der vorgeschlagenen, jedoch nicht gesicherten etymologischen Verbindung zur semit. Wurzel *bll* „benetzen; mischen u.ä.". Solange jene postulierten Bedeutungen des Verbalstammes selbst nicht nachgewiesen sind (s.u. zu § 182-194), bleibt auch die entsprechende Einordnung der folgenden etymologisch bisher nicht durchsichtigen Nomina unsicher:

a) *nbꜣ* „Art Perücke o.ä.", *bꜣ* „ein Gewässer" (Gardiner: = *bꜣ* „(Wasser-)Loch"), *bꜣw* „ein Gefäß", *bꜣjj* „Waschkanne", *nbꜣ* „ointment-horn" (??);

b) *bꜣ* „Malz", *bꜣjj* „Art Kuchen", *bꜣj.t* „Art Brot";

c) *bꜣ* „Widder", *bꜣꜣw.t* (spätere Var. *bnnw.t*) „Manneskraft", *bꜣbꜣ.t* „Korn", *bꜣḥ* „Phallus", *bꜣ* „Panther; Pantherfell", *B(ꜣ)t(j)* „ein Widdergott" und *bꜣ.t* „Busch".

Die unter b) genannten Nomina können ebensogut zu *bꜣj* „feucht sein" gestellt werden (vgl. Edel, *Qubbet el Hawa II* 126f.) wie *bꜣw* „Feuchtigkeit, Flüssigkeit o.ä." (§ 281, eventuell auch § 183f.), und das gleiche gilt für andere Nomina: *bꜣbꜣ.t* „Überschwemmungswasser" (eventuell das synonyme *ḥbb.t*, sofern < **ḥbꜣbꜣ.t*), *bꜣꜣw.t* „Manneskraft".

Die vorgeschlagene Verbindung auch von *npꜣ* „naß werden; benetzen" und *bꜣꜣ* „Augapfel" mit diesem Verbalstamm erscheint unsicher.

Die Arbeit schließt mit einer sehr hilfreichen umfassenden Übersicht über die Schreibungen von *bꜣ* „Ba" und *bꜣ* „Widder" in den Pyramiden- und Sargtexten (S. 148-173 und Fig. 1-6). Ein kürzerer Exkurs ähnlicher Art findet sich vorher schon zum Gott *Bꜣ-pf* (*jmj dšrw.f*) (§ 230-237).

Einige Details:

§ 41: Im Mereruka-Text (E. Drioton in *RdE* 13, 1961, 140f.) weist das Determinativ „Panther" nach *bꜣ* eher auf eine Abtrennung *n bꜣ*[als auf eine Lesung *nbꜣ*[hin. Der Kontext ist z.T. zerstört, der Sinn des betreffenden Satzes unklar.

§ 72-73: Die vorgeschlagene Entstehung des *ḫ* in den Stämmen *ḫbꜣ* und *ḫbs* „aufhacken" aus einem mißverstandenen Determinativ überzeugt nicht.

§ 88: *bb.t* auch in *BD* 137A.

§ 99-100: Zu *ḥm* „schlagen" s. *NBÄ*, Anm. 617.

§ 104, 177-181: Die etymologische Verbindung von *nbꜣ* „Tragstange" sowie *wbꜣw* „Aufwärter, Diener" zum Verbalstamm akkad. *wabālum*, hebr.-ugarit. *ybl* „tragen", der selbst im Ägyptischen in keiner entsprechenden Form vertreten ist, erscheint fraglich.

§ 105: Das sonst nicht bezeugte *bꜣyw* „Holzpflöcke (?), Hacken (?)" aus Goedicke-Wente, *Ostraka Michaelides*, Pl. 48, wird ebendort als *zꜣyw* (!) „(Holz-) Balken" transkribiert.

§ 174: Die angenommene ursprüngliche Bedeutung „Lehm mit Flüssigkeit mischen" für akkad. *balālum* „besprengen; vermischen; legieren u.ä." (v. Soden, *AHw* 97f.; *CAD,B* 39ff.) ist willkürlich.

§ 182: Bei dem nur in *Tb. 64* bezeugten unsicheren *bꜣbꜣ* (?) „versorgen (??)" weist das Fehlen von Pluralstrichen nach dem vorausgehenden *sn* (Aa, pNu, pRyerson) eher auf eine Lesung *snbꜣbꜣ* (pRyerson offenbar nur *snbꜣ*) hin (vgl. *znbꜣ* in *CT* II 118d, e?). Das Suffixpronomen *.sn* ist in jenen Texten sonst mit Pluralstrichen geschrieben.

§ 185ff. u. 191-194: Zu *bꜣbꜣjj* in *pGenf* 15274 und demot.]*bbꜣ* (am Anfang zerstört?) s. *JEA* 64, 1978, 187.

§ 187-189: Ich sehe keinen Anlaß, die Herleitung von kopt. S *beebe* „sich ergießen; ausgießen" aus ägypt. *bʿbʿ* „sich begießen, baden o.ä.; trinken; sich ergießen o.ä." aufzugeben (vgl. auch E. Dévaud in *Sphinx* 12, 1909, 121f. und in *Le Muséon* 36, 1923, 90; s. auch *JEA* 64, 187). Dies ägypt. Verbum selbst mit seinen Ableitungen *bʿbʿ* und *bʿbʿ.t* „Überschwemmung, Flutwasser o.ä." (*CT* I 5e, h ~ *CT* VI 185h offenbar als Var. von *ḥʿpj* „Überschwemmung"; *BD* 44,10) ist sicherlich eine Reduplikation von *bʿ* „sich begießen, baden o.ä.", *bʿ* „erzeugen (Korn durch die Überschwemmung)" (*Wb.* I 446,13 u. 7), Ableitung *bʿjj* „Bezeichnung der Überschwemmung" (*Edfou III* 102 = *Wb.* I 446,8).

§ 204-210: Für die Bestimmung von *bꜣ* und *ꜣʿ* in *pEbers* 99,12 erscheinen neue Belege unerläßlich.

§ 212: Die Lesung *Tꜣ-ꜣ-bꜣy* statt Gardiners *Tꜣ-ʿ(ꜣ)b(ꜣ)y* überzeugt nicht.

§ 216-221: Die auf Zandee, *Death as an Enemy* 244, zurückgehende Auffassung von *nbꜣ* in *CT* III 133b als „Spindel", von Vf. bestritten, ist inzwischen weiter gestützt worden: Černý, *Coptic Etymological Dictionary* 86, und *NBÄ*, Anm. 980.

§ 241: Als einziger Beleg für das im *Wb.* nicht verzeichnete *bꜣty* „Hoden" wird *ASAE* 9, 1909, 186f. genannt (= Firth, *Archaeological Survey of Nubia. Report 1910-11*, Pl. 34). Das fragliche Wort findet sich dort in einer Opferliste, die bei *mʿq(r)* „Bratspieß" und *zš.t ḥd.t* nachweislich falsche Determinativ gebraucht. Es könnte auch hier daher das in Opferlisten übliche *bꜣbꜣ.t* „Korn" gemeint und das vorliegende Determinativ irrig von *mjz.t* „Leber" übernommen sein, das sonst dem auch hier unmittelbar vorausgehenden *ꜣšr.t* „Braten" folgt (vgl. Barta, *Opferliste* 136/166).

§ 243: Die Lesung *b(ꜣ)bꜣ.t* schon bei Edel, *Qubbet el Hawa II* 127f.

§ 256: Statt *Bꜣty-ỉryt-s(n?)* l. wohl *Bt-rs* (zur Namensbildung s. Ranke, *PN III* 88).

§ 263-265: Für *Bꜣbꜣwj* „Gott Bebon" hat E. Edel in *ZÄS* 81, 1956, 74-76, eine einleuchtendere Etymologie vorgeschlagen (Nisbe zu *bꜣbꜣw* „Loch, Höhle").

§ 273-277: Die Zuordnung der hapax legomena *ḥbꜣ* „ein Zustand von Bier" und *ḥnb(ꜣ?)* „Art Salbe" zu einem der *bꜣ*-Stämme überhaupt ist fraglich.

§ 280: „Lacau, *Sarcophages I* 142" = *CT* II 52 (Spruch 88). Ein weiterer Beleg für *npꜣ* in der parallelen Phrase *CT* V 16a.

Befremdlich die Schreibung „hapex" (S. 27 u. 121) statt „hapax (legomenon)", „Posener (‚*Qubbet el Hawa*)" (§ 4 u. 243) statt „Edel (‚*Qubbet el Hawa*)" (korrekt in § 183f. u. 266f.), die Umschreibungen *baḥ.ḥate* und *ḥite* (S. 100f. u. 195) statt kopt. *bah.hate* und *hite* („Phallus; fließen; reihen") sowie „Haikal" — „he" und „Barta" — „she" (S. 104 u. 68f.). Auf S. 194 ist eine Spalte der Indices zur Hälfte weggefallen.

Auch wenn man somit den Auffassungen des Vf. nicht immer folgen mag, so ist seine Untersuchung der *bꜣ*-Stämme doch ein wichtiger Beitrag zur ägyptischen Wortforschung und wird mit Gewinn für alle mit den *bꜣ*-Stämmen verbundenen Fragen heranzuziehen sein.

Kopenhagen, November 1979 JÜRGEN OSING

* * *

Friedrich JUNGE, *Syntax der mittelägyptischen Literatursprache*, Mainz, Philipp von Zabern, DAI Abt. Kairo, 1978 (31 cm., 153 S.) DM 92.–. ISBN 3 8053 0357 2.

Da parecchio tempo la scuola di Göttingen scuote l'attenzione per una concatenazione di ricerche sulla lingua egiziana, che percorrono vie originali sulla base di una lucida disciplina metodologica. Le sintesi giunte a maturazione negli ultimi anni mostrano risultati di grandissimo interesse, che attuano un profondo rinnovamento nella conoscenza della grammatica egizia. Il lavoro in esame, preceduto e accompagnato da una vivace produzione di studi più brevi in varie riviste, che ampliano determinate questioni, è destinato a rimanere fondamentale per lo studio della sintassi egizia nell'Antico e nel Medio Regno (ossia sulla documentazione più antica) e non solo per la "lingua letteraria medioegizia".

Questa limitazione restrittiva dell'indagine, dovuta a stretta osservanza del criterio prescelto, nasce dalla premessa arbitraria che esistano unità linguistiche assolutamente organiche, senza tenere conto che queste sono solo un'astrazione di grammatici (anche Cicerone non osserva completamente le regole della grammatica latina tradizionale, che pure sono costruite sui suoi scritti, e alcuni suoi usi alternativi son taciuti dai grammatici). Da un punto di vista storico appare anche il limite della riflessione finale di Junge, che la lingua egizia nella sua capacità espressiva, resa ancora più evidente dalla presente ricerca, non è inferiore alle stesse lingue moderne. Di ciò non si

sarebbe dovuto dubitare neanche prima, mentre le conclusioni di Junge non si sottraggono ad una inevitabile implicazione per il carattere linguistico dell'egiziano nell'Antico e nel Medio Regno, che appare in uno stadio evolutivo anteriore a quello di altre fasi linguistiche.

Simile riconoscimento permette di superare la visione corrente della lingua egizia nell'Antico e nel Medio Regno, ancora strettamente ancorata al carattere linguistico delle lingue classiche o di alcune lingue semitiche. Di una diversità in tale senso della lingua egizia più antica si erano già accorti studiosi appartenenti a discipline diverse dall'egittologia (cf. G. Castellino, *The Akkadian Personal Pronouns and Verbal System in the Light of Semitic and Hamitic*, Leiden 1962), ma le loro osservazioni non erano state apparentemente recepite, e attendono di esser messe a frutto. Rimane il fatto che la lingua egizia non è per nulla chiusa in uno "splendido isolamento" e che il contributo delle indagini di Junge deve essere apprezzato in rapporto al carattere delle altre lingue del mondo antico.

Attraverso un ragionamento strutturale che si snoda lungo diversi stadi, Junge costruisce la sua analisi della frase egizia, facendo giustizia delle classificazioni tradizionali, di cui si mostrano le confusioni e le contraddizioni. In egiziano non esistono diversi modelli di frase, bensì uno solo: la frase nominale. Infatti, durante l'Antico e il Medio Regno il verbo non esiste (p. 85 sq.); le forme *sḏm.f*, *sḏm.n.f* ecc. sono dei "nomi coniugati" senza contenuto verbale, e la loro sintassi coincide necessariamente con quella dei nomi. In quanto tali, queste forme da sole risultano insufficienti a costruire una frase e sfuggono a qualsiasi classificazione funzionale.

La teoria dell'egiziano alla quale Junge si contrappone è quella costruita dall'Erman (a p. 102-103 si ricorda lo scetticismo del Sethe) ed ulteriormente fondata da Gardiner e Edel. Ma già le scoperte di Polotsky avevano cominciato ad incrinarla, e la loro applicazione sistematica da parte di altri studiosi, come Westendorf e Schenkel, ha considerevolmente ampliato i dubbi sulla sua validità. La tesi di Junge, che poteva essere sviluppata solo su piano sintattico, ha carattere di dimostrazione e conduce ad una revisione radicale, nel delineare una struttura che funziona esclusivamente su base nominale. Il metodo è quello della linguistica strutturale e trasformazionale che fa così un fertile e promettente ingresso nell'egittologia. Esso sfrutta la possibilità di sostituire una costruzione con altre fino a raggiungere dalla struttura superficiale la struttura profonda della lingua (p. 2).

Avendo accertato la struttura nominale dell'egiziano, diviene possibile osservare il funzionamento reale di diverse costruzioni, che risultano alquanto semplificate. È rivelatrice al riguardo la discussione delle frasi "condizionali" (p. 68 sq.) come casi di anticipazione di una circostanza; le frasi circostanziali non si possono più distinguere dalle finali (p. 71). Appaiono invece profondamente diverse strutture che parevano simili a causa della loro parallelità (p. 74): l'inquadramento all'interno di una *teoria* consente di fare un uso corretto di numerose buone osservazioni che erano però formulate inesattamente (ad esempio, a p. 88, circa l'incompatibilità di *iw* con una determinata funzione e non con determinate forme).

Una frase di rigorosa struttura nominale può pertanto raggiungere notevole complessità, onde acquista rilievo la definizione del "soggetto" e del "predicato" nei loro rapporti. Anche in questo caso le indicazioni dei manuali risultano per lo più approssimative e fondate su equivoci di traduzione, mentre l'egiziano possiede dei morfemi, finora scarsamente riconosciuti, per specificare le categorie grammaticali di soggetto e predicato. Esse si ricavano tanto dalla struttura della frase, quanto da indici di predicazione espliciti (come le particelle *iw*, *in*, ecc.). La necessità di distinguere il soggetto dal predicato è legata ad esigenze semantiche che saranno sviluppate successivamente in un complesso sistema di forme. In neoegiziano la funzione di soggetto inerente all'azione darà origine alla coniugazione dei "tempi secondi", che si conserva fino in copto, dove Polotsky scoprì il vero significato sintattico, circa quaranta anni fa.

Le deduzioni sintattiche di Junge portano però a conseguenze di estrema importanza per la morfologia. Le "forme verbali" non essendo più tali, cade anche la classificazione oggi di moda. I caratteri "enfatico (ossia *soggetto*)", "prospettivo", "circostanziale" sono reali funzioni sintattiche dell'egiziano, ma incompatibili con un sistema di forme, che, per esistere, presuppone la presenza autentica della categoria "verbo", il quale costituisce autonomamente la frase.

La varia morfologia presentata dai "nomi coniugati" *sḏm.f* si deve bensì interpretare come una originaria inorganicità, laddove la regolarità delle forme grammaticali egizie è dovuta ad una costruzione artificiale degli egittologi. Non ha più senso parlare di "perdita di significati" (non posseduti) che di disgregazione di una fase più antica, ricordando le parole di Polotsky: "la regularité et l'uniformité sont toujours suspectes d'être dues à un nivellement secondaire". Effettivamente la lingua dell'Antico Regno mostra una varietà di forme ancora maggiore.

Le stesse forme geminate non sono punto esclusive della funzione di "enfaticità", ma possono assumere altre funzioni sintattiche ed essere a loro volta pienamente sostituite da altre forme, come il cosiddetto "*sḏm.f* normale". Lo stesso *sḏm.n.f* è sintatticamente una variazione del *sḏm.f* e può rivestire le diverse funzioni prescindendo sicuramente da variazioni formali. Anche in questo campo molte ricerche dovranno essere svolte, partendo dai nuovi presupposti. Non adeguatamente trattata è la bipartizione di forme *sḏm.f* (*mr.f*: *mrr.f*), che trova corrispondenza nella bipartizione dei participi. Questa bipartizione tocca il campo semantico: *mr.f* può essere attivo o passivo, *mrr.f* solo attivo. Nell'uso attributivo, quest'ultimo mostra frequentemente una desinenza *-w*, presente anche nei *verbi* invariabili (*mrrw.f* "che egli ama": *sḏmw.f*). Certamente il gioco consonantico non esaurisce tutte le variazioni, ma si deve supporre su base comparativa un certo numero di mutazioni vocaliche e toniche.

Queste riserve non indeboliscono però l'evidenza che le forme *sḏm.f* (e *sḏm.n.f*) sottostanno ad una complessiva unità sintattica e che non è pertanto lecito cercare la corrispondenza tra forma e funzione sintattica. Emergono invece le categorie semantiche, che generano una completa revisione della sintassi egizia, poiché il significato si ricava non dalle singole componenti ma dall'enunciato nel suo insieme. Anche la scelta delle negazioni prescinde dalle funzioni sintattiche (p. 43-44), e si dimostra l'indipendenza della frase affermativa dalla frase negativa, contro numerose ricerche recenti.

Chi cercava di definire il verbo egiziano, incontrava dappertutto la difficoltà di legare una forma ad una funzione, dato l'alto numero di esempi intercambiabili, né risultava possibile trovare paralleli in altre lingue. Intese come nomi, le forme egiziane troveranno meglio una spiegazione nel campo lessicale, fuori da categorie generali come il tempo o l'aspetto, che dipendono dalla nozione soggettiva del verbo. Il loro valore nel testo sarà fornito dalla struttura della frase. Questa situazione, che in Egitto manifesta sicuramente una sopravvivenza arcaica, contiene delle implicazioni importanti anche sotto il profilo comparativo, in particolare verso l'evoluta morfologia del verbo semitico, con cui Junge aveva già escluso un confronto paritetico (*Or.* 41, 1972, p. 325-338). Le conclusioni raggiunte da Junge su base sintattica corrispondono a quelle postulate da Schenkel in sede morfologica (*Die altägyptische Suffixkonjugation*, Äg. Abh. 32, Wiesbaden 1975), e trovano pure un riscontro, di tipo semantico, in uno studio che ho condotto indipendentemente (*GM* 36, 1979, p. 39-49).

Il trattato di Junge, con cui egli coraggiosamente abbandona le vedute di autorevoli egittologi, ha però carattere cogente e sistematico, affrontando per la prima volta in forma organica la struttura linguistica dell'egiziano. Si deve menzionare la straordinaria capacità di sintesi dimostrata da Junge, dove si assiste ad una felice corrispondenza di abilità teoretica e geniale intuizione che non rendono mai sterile un ragionamento, ma mostrano come lo stesso programma metodologico sia solo uno strumento del successo della ricerca. Il merito maggiore sta quindi nello scopo raggiunto: la traduzione dei testi egizi acquista in espressività ed intelligenza, sì che la documentazione di Junge sarà consultata con profitto anche da chi si occupa di letteratura egizia, e le regole proposte saranno applicate vantaggiosamente: non ultima conferma della validità delle conclusioni conseguite.

Berlino, dicembre 1979 — ALESSANDRO ROCCATI

* *
*

K.A. KITCHEN, *Ramesside Inscriptions* II 10-12; III 5. Oxford, B.H. Blackwell 1979 (4to; je 32 S.).

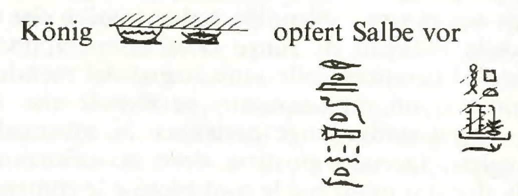
Die Hefte II 10-12 setzen die Dokumentation der kleineren Denkmäler Ramses' II. in geographischer Folge fort: nach Abschluß der meist verschleppten Stücke aus Heliopolis (darunter die römischen Obelisken) folgen Denkmäler aus Memphis-Saqqara (Nr. 186-195), Herakleopolis (196), Hermupolis (197), Antinoe (tempel, 198), Gebel Zideida (Stelenfragment, 199), Matmar (Seth-Tempel, 200), el-Birbeh (Statuenfragment, 201), Abydos (aus Sethos-Tempel, 203; aus dem Tempel Ramses' II., 203-211), Dendara (ein Metallgefäß, 213), Koptos (214), ein kleines Graffito aus dem Wadi Hammamat (215) und der Beginn der Ritualszenen im Inneren der Hypostylen Halle von Karnak (216).

In meinem Exemplar ist auf S. 525,8 und 528,14 je eine Blockade. Im ersten Fall scheint nur eine „Eins" einzufügen zu sein („Wein, 1 Krug"); in zweiten Fall läßt sich die Blockade durch den Text RI I, 189-192 auflösen, wo unserer Text schon einmal im Zusammenhang mit der vollständigeren Variante bei Sethos I. gegeben ist: es ist

 (14ff.) ... zu lesen.

In II 495,8ff. werden einige Inschriften aus dem SW-Tempel Ramses' II. in Memphis gegeben, allerdings nur die von Habachi bei Anthes, Mitrahine 1956 veröffentlichten Texte des Pylontores. Die Inschriften des damals auch ausgegrabenen Tempels fehlen leider, was auch deshalb bedauerlich ist, daß die Reste jetzt nicht nur völlig von Schilf überwachsen, durch das stehende Wasser zerstört, sondern auch anscheinend beraubt worden sind. Daher möchte ich hier wenigstens die Darstellungen am Eingang des Tempelgebäudes nach eigenen Photos geben, da die Nennungen des Ptah bemerkenswert erscheinen. Die Säuleninschriften konnte ich damals (1956) leider wegen des damals bereits hoch stehenden Wassers nicht ablichten (S. Abb.).

Abb. (a) Rechts: oben:



unten:



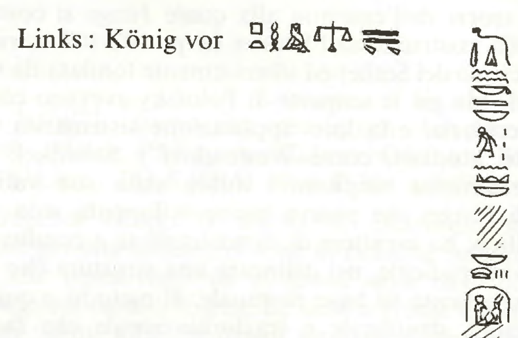
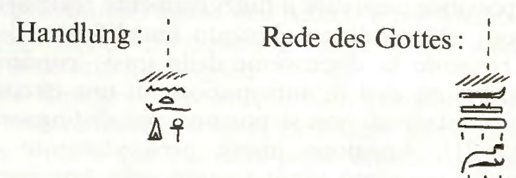
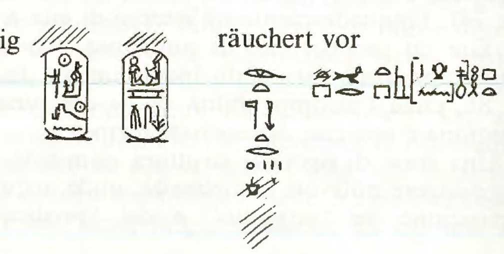


Abb. (b)

Wandstück:

Oben: König vor schreitenden Gott:

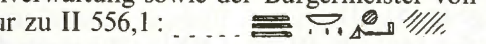


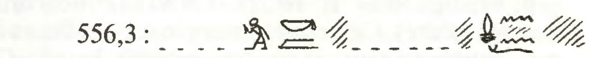


Bemerkenswert ist die Publikation der fragmentarischen Inschriften aus dem Tempel Ramses' II. aus Abydos, so besonders auch der Reste der Opferlisten, die für die Betrachtung der damaligen Wirtschaft von Bedeutung sind sowie anderer Angaben über Lieferungen (533-7). Ferner werden hier zum ersten Mal vollständig die Architravaufschriften der Hypostylen Halle in Karnak gegeben.

Was in II 12 von den Reliefs der Hypostylen Halle gegeben ist, hat Rez. mit eigenen Photos verglichen. An manchen Stellen wäre eine Kollation des Originals notwendig (e.g. II 566,14 Z. 4: ob nicht doch *ḥtp(!).kwj?*)

In III 5 wird die Auflistung der Beamten aus der Zeit Ramses' II. fortgesetzt mit Angestellten und Priestern in Nubien, den Beamten des kgl. Schatzhauses und der Scheunenverwaltung sowie der Bürgermeister von Theben.

Korrektur zu II 556,1: 

556,3: 

Hamburg, Januar 1980 — WOLFGANG HELCK

* *
*

Karol MYSLIWIEC, *Studien zum Gott Atum*, Band I. Hildesheim, Gerstenberg Verlag, 1978 (1 vol. in-8°, 291 pages; XLIX planches) = Hildesheimer Ägyptologische Beiträge 5. Prix: 48.-. DM. ISBN 3-8067-8033-1.

Sous ce titre assez vague, l'A. a entrepris l'élaboration d'une monographie consacrée au démiurge d'Héliopolis et qui doit couvrir trois volumes. Ce premier tome des *Études sur le dieu Atoum* présente un catalogue commenté des quinze manifestations zoomorphiques du dieu que K. Mysliwiec a recensées à partir des sources textuelles et iconographiques, en même temps qu'il tente d'en élucider les origines.

Les résultats qu'on attendrait de ce programme alléchant, s'il avait été rempli, devraient être fructueux et probants. Il n'en est, hélas!, rien et ceci laisse mal augurer de la suite. C'est en effet à force d'à peu près, d'affirmations et de rapprochements souvent hasardeux que cette première *étude* est abordée; sans parler des lacunes bibliographiques importantes qui se font jour trop souvent et des iconographies incertaines dont M. Mysliwiec tire parti sans contrôle. Il faut surtout souligner combien sont sujettes à caution toutes les pages utilisant des sources ptolémaïques. Les lectures sont fantaisistes, les traductions sont approximatives sinon totalement fausses de sorte que le raisonnement ne peut tenir, étant fondé sur des contre-sens ou des erreurs éclatantes.

La totalité de ce qui est sujet à critique ou à mise au point dans cet ouvrage ne pourrait tenir en quelques pages. Aussi nous sommes-nous bornés, en suivant pas à pas les divisions du livre, à réfuter au moins les affirmations sans fondement, à rectifier, en particulier, les erreurs de traduction ou d'attribution iconographique par trop monumentales. Ce, afin que l'on puisse, malgré tout, utiliser l'illustration — de très bonne qualité — et certains des éléments de la description concernant surtout de petits bronzes inédits d'animaux voués à Atoum. En revanche, pour tout ce qui concerne les textes ptolémaïques et leur lecture, on trouvera tout au long, à la fin de ce compte-rendu, les rectificatifs et mises au point qui s'imposent.

§ I *Lion et Sphinx* (p. 12-27)

Dans cette rubrique où le lion est intrinséquement lié au sphinx et aux formes dérivées, l'illustration aurait mérité une recherche plus approfondie des sources bibliographiques et iconographiques. En bien des cas, des publications plus récentes et plus adéquates que Lanzone, *Dizionario di Mittologia* existent. Ainsi, par exemple:

p. 18, fig. 8 Mariette, *Dendérah* IV, pl. 88 a donne du tableau une copie plus fidèle;

p. 19 et 26, fig. 9 il aurait fallu utiliser Roeder, *Dakke* II (1930), pl. 115 bas = I, p. 312, § 671 avec bibliographie, le dessin de Lanzone étant inexact.

p. 19, fig. 10 ce tableau de la résurrection d'Osiris est donné de façon bien meilleure et complète dans Piankoff, *Tomb of Ramses VI* (Bollingen Ser. XL/1, 1954), I, fig. 142 = II, pl. 183 et 185.

p. 20 on aurait aimé voir figurer les références bibliographiques récentes à ce tableau.

p. 21 le lien établi péremptoirement entre Horus *ỉmy-šnwt* et Atoum, sans autre argument qu'une vague similitude d'apparence avec le griffon d'Horus à Philae (p. 23, fig. 14) est d'autant plus arbitraire que le dieu de Sohag est un Horus crocodile (Chassinat, *Khoïak* I, p. 337 sq.) (Sauneron, Villes et légendes, 1976, p. 113-118) et que la figure (14) empruntée à Philae concerne "Haroeris, grand de force, fils de Nout» (copie personnelle collationnée), faisant office de génie protecteur d'Osiris dans les salles sokariennes du toit.

p. 23, fig. 16 on aurait dû utiliser l'édition de Chassinat, *Edfou* III, pl. LXX (3e heure) et non les dessins inexacts de Champollion, *Monuments*.

p. 24, n. 52 pour le griffon, la référence à Beni-Hassan d'après le seul Champollion, *Monuments*, pl. CCCLXXXII est pour le moins cavalière! On ne voit citer ni Newberry, *Beni-Hasan* II, pl. IV et XIII, ni non plus Sauneron, *BIFAO* 62 (1964), p. 15-18 ou le *LÄ* II/6 (Lief. 14, 1976), col. 895-96, *s.v.*; Greif qui donnent l'état des questions. Sur le fond, en la matière la signification solaire du griffon, Barta, *JEOL* 23 (1973-74), 356 et n. 2 en particulier, est totalement ignoré.

p. 27 il est stupéfiant de constater, toujours à propos du sphinx et d'Atoum, qu'aucune allusion n'est faite à Houroun-Harmakhis qui figure pourtant déjà dans Schweitzer, *Löwe und Sphinx* (*Ägyptol. Forsch.* 15, 1949), dans De Wit, *Rôle et sens du lion* (1951) et surtout dans l'étude solide et documentée de Chr. Zivie, *Giza* (IFAO *Bd'E* 70, 1976), p. 305-328. Aucun de ces auteurs n'est cité et l'on se demande si leurs arguments, démontrant que le sphinx symbole solaire est une création théologique du Nouvel Empire, alors qu'il était une image de Kheops pendant tout l'Ancien Empire (Chr. Zivie, *o.c.*, p. 306), ne gênaient pas à tel point l'A. qu'il les a purement et simplement passées sous silence.

§ II *Taureau* (p. 31-37)

p. 33 Mnévis, homme à tête de taureau, n'est connu en tant que «maitre d'autel» qu'à l'époque ptolémaïque. On ne le trouve pas qu'à Edfou, mais à Dendara (Chassinat-

Daumas, *D.* VII, 74) et aussi à Kom-Ombo (De Morgan, *Ombos* II, n° 711); au passage, il faut signaler que le bizarre *Edfou* 3e fascicule des notes 20, 23 de cette page 33 concerne le 3e fascicule du tome I d'Edfou, édition de Rochemonteix.

p. 34-36 là aussi, une série de lacunes bibliographiques troublantes apparait; pas un mot, à propos d'Apis et d'Atoum, de l'ouvrage de J. Vercoutter, *Textes biographiques du Sérapéum* (Paris, *BEHE* 316, 1962); de celui de Malinine, G. Posener, J. Vercoutter, *Catalogue des Stèles du sérapéum* I (Paris, 1969). Sans parler, bien entendu de l'importante notice de J. Vercoutter, *LÄ* I/3 (1973), col. 338-350, *s.v.* Apis.

p. 36, n. 41 il n'est, de même, fait aucune allusion à propos du Boukhis et du Bucheum à la publication de Mond-Myers, *The Bucheum* I-III (EES 41, 1934), ni à la notice d'Otto, *LÄ* I/6 (1974), col. 874-75, *s.v.* Buchis.

§ III *Veau* (p. 38; catalogue p. 179 et pl. X, p. 260)

Pour les besoins de son interprétation personnelle, l'A. utilise la scène afférente de la tombe n° 1 de Deir-el-Medineh, Sennedjem, en ne renvoyant qu'à Porter-Moss, sans citer ni Bruyère, *MIFAO* 89 (1959), p. 27-28 et pl. XXII et XXXV, ni la notice de P. Behrens, *LÄ* III/2 (Lief. 18, 1978), col. 296-297, *s.v.* Kalb. Ceux-ci, pourtant, suggèrent la seule explication valable sur la base de *Pyr.* 1029a-c et du ch. 109 du *LdM* (Lepsius), P. Barguet, *Livre des Morts*, p. 143 et E. Hornung, *Totenbuch* (1979), p. 209 et 482.

§ IV *Bélier* (p. 39-68)

p. 39 et 43 (catalogue n° 8, p. 180 et pl. XI-XI A) un renvoi à A.A. Brack, *Grab des Tjanuni* (AVDAIK 19, 1977) aurait pu être fait, même après coup.

p. 39-43 la question de la momie criocéphale d'Osiris-Rê-Atoum, «soleil de la nuit» des tombes thébaines, n'est qu'à peine soulevée et l'on cherchera en vain le renvoi, pourtant essentiel, à J. Spiegel, *Re und Osiris* dans *Göttinger Totenbuch Studien* (GOF IV/3, 1975), p. 160 sq.

p. 42, fig. 25; 43, fig. 26 et p. 44, n. 17 les scènes des heures, comme déjà noté plus haut, doivent être données d'après Chassinat; il aurait de toute façon été aisé, si telle était la volonté de l'A., de reporter sur les figures, exactes quant à elles, d'*E.* III, pl. LXXIII les légendes des 10e et 12e heures du *Livre du Jour*.

p. 57, les fig. 32 et 33 attirent les mêmes remarques; la reproduction des figures des quatre vents dans Brugsch, *Thesaurus* est fausse alors qu'elle est exacte dans Chassinat, *D.* II, 28, fig. 4 (= M. 32); 25, fig. 1 (= M. 33).

p. 58, fig. 34-35 : inexacts dans Brugsch, les quatre vents de Deir-el-Medineh sont parfaitement publiés par C. De Wit, *Chr. d'Eg.* 63 (1956), 27-28 et figures. Sur le fond même, il aurait surtout été nécessaire de faire référence au travail de A. Gutbub dans O. Keel, *Jahwe Visionen und Siegelkunst* (Stuttgart, 1977), p. 328-353 tout en référant à *Esna* II, n° 105 et 128.

§ V *Faucon* (p. 69-74) — § VI *Scarabée* (p. 75-78)

La portée de ces paragraphes passablement artificiels et qui n'évoquent même pas la «forme mitigée» (*Mischgestalt*, Hornung) Rê-Atoum-Sokaris eût été autre si l'A. avait pris appui sur les données de J. Spiegel, *Re und Osiris* (GOF IV/3, 1975), p. 144 sq. qu'il a ignorées.

§ VII *Phénix* (p. 78-79)

La valeur du raisonnement est très douteuse en raison de l'argument: en effet, p. 78, n. 6, le dieu invoqué et représenté sur le sarcophage de Saqqara publié par Daressy, *ASAE* 17,20 (3°) n'est en aucun cas *bicéphale* (M. Zweiköpfig) mais *ibiocéphale* (Ibisköpfig)!

§ VIII *Pigeon* (p. 80)

Une fois encore le raisonnement parait hâtif et sans fondement. Le génie-gardien *ỉtmti/tmtỉ* auquel l'A. fait référence n'a très vraisemblablement rien à voir avec Atoum, car son nom est formé sur le duel de *tmt/dmt* «couteau» (*E.* IV,118,14; 231,1; *D.* VII,50,5 etc.) et devrait être compris «celui des deux couteaux» avec *ỉ* prosthétique.

§ IX *Singe* (p. 81-91)

p. 87, fig. 56 = *E.* III, pl. LXXII (7e heure); fig. 57 = *ibid.* (8e heure). Ce dernier exemple est d'ailleurs à éliminer, car, contrairement à ce que montre la pl. CXXVI de Champollion, le dieu n'a pas une tête de singe mais de *faucon*, nette dans l'édition Chassinat.

p. 88, fig. 58 = *E.* III, pl. LXXII; n. 25: le tableau de la tombe n° 1 de Deir-el-Medineh, cité d'après Otto, *Osiris und Amun*, pl. XV a été publié avec tous les commentaires pertinents par Bruyère, *MIFAO* 89, p. 35-36 et 59; pl. XXVII et XXXVIII.

p. 90 le génie *Tm-sp.f* «Celui qui ne laisse pas son reste» n'a strictement rien à voir avec Atoum. Contrairement à ce que l'A. voudrait faire croire à l'aide d'un tour de passe-passe escamotant la seconde partie du nom (évidemment gênante). *Tm-sp.f*, *Wb.* V,306 (4); Piehl, *Inscr. Hiérog.* III/1 (1895), pl. LXVI, n'est autre que le dieu de Busiris du ch. 125 du *LdM*, P. Barguet, *Livre des Morts*, p. 161, n. 33; Ch. Maystre, *Déclarations d'Innocence* (IFAO *Rech.* 8, 1937), p. 95, B 35. Il est inadmissible de voir traduire, en outre, «Ich verbinde (begreife?) nicht, was sein Kopf nicht verbunden (begriffen?) hat (K. Mysliwiec)» ce qu'E. Hornung, *Totenbuch*, p. 238 traduit exactement «Ich habe den König nicht beleidigt» selon la version courte et que l'on doit traduire pour la version longue avec P. Barguet et Ch. Maystre «Je n'ai pas insulté le roi, (je) n'ai pas insulté sa tête».

Quant au document cité p. 90 et n. 37, reproduit p. 122, fig. 71, il ne concerne pas Atoum babouin mais le «Grand Blanc» *Hedjour*, c'est à dire le dieu Thoth, comme l'indique d'ailleurs la légende; cf. P. Kaplony, *LÄ* II/7 (Lief. 15, 1977), col. 1078-1080, *s.v.* Hedjwer.

§ X *Ichneumon* — (p. 92-94)

Il aurait été préférable de rechercher un commencement d'explication de la relation Atoum-Ouadjyt dans le travail de Vandier, *Ouadjyt et l'Horus léontocéphale de Bouto*, *Mon. Piot* 55 (1967), p. 7-75, plutôt que de renvoyer à la n. 128 de la p. 119 qui n'a rien à voir avec le problème soulevé.

Un peu plus bas, dans cette même p. 93, l'interprétation du 13e nome de B.E., *Ḥkꜣ-ꜥ(n)ḏ* en souverain-ichneumon a encore moins de fondement que le = souverain gaillard = naguère proposé par Montet!

§ XI *Serpent* (p. 95-124)

Au papyrus magique de Brooklyn 47.218.156, cité p. 99, n. 28, les deux effigies, serpent et panthée, sont celles

d'Atoum. Et le nom cryptographique de la figure panthée n'est autre qu'une façon d'exprimer le nom secret d'Atoum; cf. M.L. Ryhiner, *Rd'E* 29 (1977), 125-137.

p. 104-105 (cf. p. 95) toute la question de la nature de la déesse Temet et de sa relation avec Atoum a déjà été pleinement résolue par Ph. Derchain, *Hathor Quadrifrons* (1972), p. 25-35 et conclusions p. 48 qui n'est pas cité. Il aurait fallu voir surtout, pour éviter d'égarer le lecteur que *tmt/ỉtmt* est un *nom* de serpent réel, J.C. Goyon, *Chr. d'Eg.* 96 (1973), 294 (Cf. p. 116, n. 96 M.).

p. 110 et n. 77 l'affirmation de Montet, *Géog.* II, p. 121, selon laquelle un toponyme *Tꜣ-n-ỉtm* est à attribuer au Xe nome de H.E., ne repose que sur la mention de Dümichen, *G.I.* III, pl. LXXVII = Dendera b, H. Beinlich, *Studien*, *TÄB* 2, 1976, pl. 3, 14). Or elle est sujette à caution, car le texte laudatif du nome s'adresse à Hathor de Dendara dont on dit: «Tu es la fille de Rê dans Dendara = *Ta-en-Item*», sans plus; de ce fait, vouloir étalir une relation entre le nom du nome «Cobra» et Temet d'une part, et affirmer d'autre part que le *Tꜣ-n-ỉtm* de Dendera b est un lieu de culte consacré à Temet (*der Temet geheiligten Ort*) relève de la pure fantaisie.

p. 116-117 contrairement à ce que l'A. semble croire, le terme *bꜣ ꜥnḫ / bꜣ.w ꜥnḫ.w* n'est pas spécifique de Dendara. Il a valeur universelle dans la langue égyptienne pour désigner les serpents sacrés/agathodémons des nomes; cf., par exemple: *E.* V, 6 (7); VII, 107 (17); 270 (1), le plus souvent en parallèle avec *sꜣ-tꜣ*. L'A. aurait mieux fait de s'interroger sur la dénomination *bꜣ-ꜥnḫ* attribuée à Atoum de Pithom, entre autres en *E.* VII, 151 (4), ou son nom de *sꜣ-tꜣ*, C. De Wit, *Opet*, 249 et *E.* VI, 50 (VIII). A aucun moment, sur ce point, les véritables sources n'ont été utilisées.

p. 122 et fig. 71 le raisonnement fondé sur une traduction fautive est vicieux et à rejeter. Le texte du bandeau de frise du mur d'entrecolonnement de Vienne est à lire et comprendre ainsi «... Psammétique, vivant éternellement, aimé de Rê-Harakhtès. Ô (*i*, omis par l'A.) Rê-Harakhtès, Atoum seigneur d'Héliopolis (le *t* sous *nb* n'a rien à voir avec le féminin, étant l'explétif courant pour compléter le cadrat), celui qui aime Maât ...». Quant aux figures divines représentées dans les tableaux du registre, ce sont, comme l'indique très clairement la légende, les dieux de la crue de Kher-Ahâ, Drioton, *BIE* 34 (1951-52), 291-316.

§ XII *Lézard* (p. 125-130)

Dans la décoration des sarcophages, le rapport entre les enfants d'Horus et de Mekhenty-en-irty (Maa-itef, Ir-renef-djesef) maitrisant lézards et serpent d'une part, et Atoum d'autre part, est plus que douteux. Dès le Nouvel Empire, ils font partie des cortèges de décans, R.A. Parker, *E.A.T.* III (*BES* VI, 1969), p. 30, 65 etc., et sont génies des heures de la nuit, Vandier, *Pap. Jumilhac* (1962), p. 246. Les reptiles qu'ils brandissent sont bien plus vraisemblablement des êtres maléfiques, incarnant ténèbres et nécrophages menaçant le soleil «mort» que des symboles d'Atoum. Quoi qu'il en soit, une question aurait dû être posée: celle de la nature exacte des reptiles hypostases d'Atoum (catalogue p. 187 sq.; pl. XXX-XXXV) d'après leurs représentations et leurs noms *ꜥꜣ* ou *ḥntꜣsw*, E. Brunner-Traut, *LÄ* I/8 (1975), col. 1204-1206, *s.v.* Eidechse, que l'on s'étonne de ne pas voir citer. Le lien avec Atoum reste obscur faute de textes précis et la plus grande prudence s'imposait.

§ XIII *Anguille* (p. 131-138)

Il y a très peu de vraisemblance à tenter de voir dans *ꜥḏ* autre chose que le nom du *muge*, (E. Edel, *MDIK* 32, 1976, 35-36). Et si l'on ne sait rien du nom de l'anguille en égyptien ancien, il conviendrait de repartir du copte ⲁⲛϣⲉⲩⲗⲉ, Chassinat, *Pap. Magique Copte* (IFAO *Bd'E Copte* 4, 1955), p. 30 et R. Kasser, *Compl. au Dict. Copte de Crum* (IFAO *Bd'E Copte* 7, 1964), p. 3 pour parvenir à une solution. En outre, aucune allusion n'est faite au mot *tmt* désignant une variété de poissons (*GdM* VI, p. 558; I. Gamert-Wallert, *Fische*, p. 43 sq.) qu'il aurait été bon d'étudier de plus près.

§ XIV *Crocodile* (p. 139-148)

p. 140, fig. 79 tableau qu'il faut prendre dans Piankoff, *Tomb of Ramses VI*, I, fig. 108, p. 350-351 = II, pl. 120.

p. 142, fig. 82 voir E. Hornung, *Buch der Anbetung* II (*Aegypt. Helvet.* 3, 1976), p. 55 plus adéquat.

ibid., fig. 83 voir Junker, *Abaton* (*DOAW* Wien 56, 1913), p. 42, fig. 10 a et b., seul utilisable.

p. 143 et fig. 85 ce document est abusivement utilisé pour Atoum d'après Champollion, alors que la scène éditée par Sauneron, *Esna* II, n° 135 (fig. p. 245) montre qu'il s'agit de Shemâ-nefer fils de Neith (n° 135,9 p. 246).

p. 145, fig. 87 Piankoff, *Tomb of Ramses VI*, II, pl. 25. *ibid.*, fig. 89 Piankoff, *o.c.* II, pl. 130 haut, 133.

§ XV *Serpent à tête de bélier* (p. 149-167)

A propos de Khnoum-Khopeshy, protecteur de l'Abaton de Philae, que l'A. évoque p. 150, 151 et fig. 95, la question a été traitée par Junker, *Abaton*, p. 13-14 et 52-53 (Photos Philae 1171-1172) qui montre sans équivoque que l'effigie n'a rien à voir avec un «serpent à tête de bélier» et encore moins avec l'*ouret-hekaou* de l'ouverture de la bouche.

p. 156, n. 14 l'A. n'a pas lu avec assez d'attention la note de Sauneron, *Esna* V, p. 126 (2) qui ne contient nullement, comme il le prétend, l'affirmation qu'il n'y avait pas de cérémonie d'ouverture de la bouche dans les temples d'Edfou et de Dendara, mais simplement la constatation que leurs textes ne font pas allusion à ce rite lors des cérémonies de «toucher le soleil»!

p. 166-167 c'est en effet par une «pure spéculation» qu'on aboutit à établir un lien inexistant entre Atoum et l'instrument *ouret-hekaou*. Car cette «spéculation» est le propre de M. Mysliwiec et non des Egyptiens anciens!

Conclusions (p. 168-172)

Celles-ci n'étant, la plupart du temps, que le résumé et la reprise des erreurs des pages précédentes, il n'y a guère lieu de s'y attarder.

Catalogue (p. 173-204)

Il commente les quarante-neuf planches des p. 253 à 290. Il n'est pas plux exempt d'incohérences (pl. IV-V) ou d'erreurs grossières de traduction que le reste du volume. Ainsi:

p. 178 et n. 5-179; p. 259, pl. IX et IX A: colonnes de Mnèvis, l'épithète *spd-ḥr* n'est pas traduite (*Wb.* III, 157,9); colonnes de Khaemmaât: au bas de la col. 1, le groupe est à lire clairement *sn-tꜣ n* et non *snw* «Opfergaben»; col. 2 le signe omis dans la traduction vaut simplement *mꜣꜥ-ḫrw*; col. 3, début, rétablir [*ḏd*].*f*, traces du *f.* Ligne 1 du texte horizontal: la formule est *m dd*, forme verbale

relative imperfective (Lefebvre, *Gr.*$_2$, § 476, d) et surement pas *rꜣ.ʿ.wy* (?). Ligne 3 : il n'est pas question dans la titulature du possesseur d'une fonction de *prêtre-lecteur*; il s'agit des épithètes laudatives saïtes typiques *gr mꜣ*[*ʿt*], (*Wb.* V, 180, 11) et *nfr biꜣt* (Clère, *Rd'E* 6, 1952, 142 *K*; H. De Meulenaere, *Or. Lovan. Per.* 4, 1973, 81 s).

p. 197 et 198, n. 5 (déjà p. 163); p. 288-290, pl. XLVIII-XLIX a = sarcophage Caire 29318.

Texte gauche, ligne 2: il faut lire *sʿnḫ imy(.w) nṯr-ḫrt* (la base du signe *nṯr* est visible pl. XLIX bas, sans équivoque) *snsn.sn m mꜣʿw* (*Wb.* II,24,4) *hrw pr m imntt* de sorte que l'on peut seulement traduire: *Sḳry* «... qui fait vivre ceux qui sont dans la nécropole, (de sorte qu')ils respirent l'air au jour de sortir de l'Occident.»

Lignes 4-5 : les titres du possesseur sont en réalité :

ḥm nṯr tpi nb Msn (antéposition honorifique du cryptogramme du nom divin, sphinx = *nb* + emblème valant *Msn*); A. Gutbub, *Kêmi* 17 (1964), 38 sq. et le parallèle de droite.

ḥm nṯr Nbt-ḥtpt (et non *ḥm(w) nṯr(w) nb ḥtp*!), Vandier, *Rd'E* 16 (1964), 108 (XVII a et b), référence au document en question.

ḥꜣty-ʿ wr m (?) *Ḫnt-iꜣbt* (et non *rpʿ-ḥꜣty-ʿ sr*!), Sauneron, *Esna* V, p. 127, n. 2.

Ligne 6 : le second titre du père est *sš* (et non *nb*!) *ḥwt-nṯr* (babouin assis valant *sš*, Fairman, *ASAE* 43, 258,29), H. De Meulenaere, *Or. Lovan. Per.* 3 (1973), 78 et 79, n. k; son nom était *Hnwty* et non *ḫnty*.

Ligne 8 : il faut lire *m irw.k* (et non *ky*) *n bịk ḥnʿ* (et non pas *ḥr*, Fairman, *BIFAO* 43, 111) *ʾIḫḫw wbn.f* (la note 12 de la p. 200 est totalement inutile); il faut donc comprendre : «(l. 3) Fais que le *baï* de N sorte (l. 7) sur le bon chemin... en *ta* forme de faucon *avec* le Lumineux (*iḫḫ* venant de *iꜣḫ*, *Wb.* I, 33) quand il point (*wbn*, seul possible puisque les signes sont *wbꜣ* et *nw*)».

Ligne 9 : le texte, très clair, donne *m ḫpr nb irr im* et non *mr.f* (?): «en chacune des manifestations qui sont faites là».

p. 200 sq. texte droite, colonne 1 : le nom *Sḳry* n'est surement pas un duel (p. 197, n. 2) puisqu'on s'adresse au génie qui porte ce nom en le nommant «*ce* dieu vénérable» (*nṯr pn šps*).

Colonne 2 : le groupe étrange lu *iw.i šni* (p. 200 et n. 15) par l'A. est très probablement identique à *ʾItnw* de *Wb.* I, 146 (5) au moins pour la graphie avec le vase, bien qu'on ne puisse l'affirmer sans parallèle; en tout cas, il s'agit d'un être qui descend la tête en bas depuis le *ciel* (*gs ḥry* est le «ciel» indiscutablement; cf. Sauneron, *Esna* V, p. 327, n. 1; *E.* III, 49,6; VII,12,5 etc.), en l'occurrence le couvercle du sarcophage; ce qui correspond à l'image même.

Colonnes 3-4 : le texte donne *bs ʾꜣ m nṯr-ḫrt ḥr sꜣ nṯr ḏbꜣt*, donc «grande effigie dans la nécropole, en train de garder le sarcophage du dieu» et surement pas «göttlichen Wächter des Sarges». Ensuite le texte est à lire *swḏꜣ.k ḏbꜣt tn* «maintiens en bon état ce sarcophage»; *sḳꜣ*, *ḏꜣ* de l'A., sa traduction et son acrobatie grammaticale de la note 17, p. 201 étant pures fantaisies.

Colonne 5 : le titre sacerdotal *ʾḥꜣ nb mꜣʿ-ḫrw*, spécifique de Silê et qui signifie sans la moindre «hypothèse» le «Combattant, seigneur du triomphe» (on est loin du Bogen-schütze de la n. 17) par référence à Horus de Silê, a fait l'objet d'une magistrale étude de J. Yoyotte, *Chr. d'Eg.* 55 (1953), 101-106, qui n'est bien entendu pas citée.

Colonne 8 : contrairement à ce qui est énoncé p. 201, n. 18, il n'y a qu'une seule manière de lire et comprendre le groupe *m sbꜣ.w ʾꜣ.w n Dꜣt* «par les grandes portes de la *Douat*»; l'étoile vaut *sbꜣ* depuis le Nouvel Empire au moins (Fairman, *BIFAO* 43, 113) et cette écriture de *sbꜣ* «porte» n'a rien que de très courant pour une époque récente.

Bien que ce compte-rendu soit déjà trop long, qu'il nous soit permis de remédier au danger que constitue l'ouvrage de M. Mysliwiec pour le lecteur non familier des textes ptolémaïques, en reprenant au moins les points les plus évidents.

p. 26 et n. 69, l'A., sur la base du texte tronqué et mal recopié d'*E.* VII, 140 (6) [copie K.M. ; Chassinat], voudrait nous faire admettre que le groupe est à lire *nb tm*, valant *tm*, et désigne Atoum, le tout étant déterminé par le sphinx. Or le texte exact fait partie d'une phrase invitatoire adressée au roi : *iy m ḥtp sꜣ nb* Ḫmnw (dét. de la ville) *nb wʿ ḥry-tp tꜣ.wy* «Viens en paix, fils du Seigneur de *Khemenou*-Hermopolis, seigneur unique, chef des Deux Terres...»

Un raisonnement controuvé en résulte, repris tout au long p. 165-166 (Zusammenfassung) avec l'introduction, en supplément, d'arguments fallacieux tirés de lectures faussées dans la n. 64 de la p. 166. Aucun des exemples invoqués ne peut être lu autrement que *Ḫmnw*; en *E.* VII, 197 (8), il s'agit de Thoth d'Hermopolis et de l'Ennéade; *Esna* II, n° 163 (18) a trait à l'Ogdoade (*ḫmnw* = 8) créée par Ihet-ouret; en *E.* IV, 330 (15), qu'à nouveau l'A. recopie mal (M. ; Chassinat), la citation concerne l'accomplissement du rite (*sšm ḥws*) de purification du temple, lors de sa fondation par «le seigneur d'Hermopolis-*Khemenou*», donc Thoth. Enfin, l'hymne de *D.* II, 199 (13) dit seulement: «Ta (Hathor) face jubile (*wnf ḥr.ṯ*) tandis que le seigneur d'Hermopolis est en train de réciter le rituel de fête en ton honneur (*nb Ḫmnw hr šd ḥb n kꜣ.ṯ*)». On est a mille lieues dans tout cela d'un Atoum *nb tm*, écrit .

p. 50 et n. 58, 59; p. 55 et 68, n. 112-113; p. 116 et n. 99; p. 166 L'A., dans la même veine voudrait nous faire admettre que l'idéogramme à Dendara a la valeur *tm* et qu'il faut de ce fait lire le groupe non pas *Kis* = Cusae, mais *Tꜣ-n-Itm* et de la sorte y reconnaitre le nom sacré de Dendara. Tout ceci sur la seule foi de la note 58, p. 50, glosant sur l'emploi du bilitère *tm* dans les graphies ptolémaïques du nom d'Atoum, signe assimilé sans autre forme de procés à et variantes.

, (Gardiner A 38) vaut *ḳs*/*ḳis* = Cusae uniquement; dès la XIIe dynastie l'emblème représente un homme serrant deux animaux par le cou, les «liant» (A 39, deux girafes). Ceci n'a aucun rapport avec Gardiner F 45 devenu , , , à basse époque et dont Fairman, *BIFAO* 43, 111-112, obs. a fort bien montré qu'il valait *tm*/*dm* par dérivation de *tmꜣt* (*Wb.* V, 308) l'*utérus* d'où «la mère».

p. 68 et n. 115 selon le même système d'*à peu près*, nous apprenons avec stupeur que le groupe d'*Esna* III, n° 241 (verset 49, litanies de Nebtou) est à lire *Tꜣ-Rr* et qu'il s'agit de Dendara! Or il s'agit bien évidemment de la graphie courante *Tꜣ-snt*, *Tꜣ-sn.ty* désignant Esna, donnée au *Wb.* IV,148 (9-10); 157 (17); en outre, l'épithète de Nebtou «qui fait route vers son seigneur dans Esna (*spr r nb.s m Tꜣ-snt*)» n'a absolument rien de mystérieux et fait simplement référence au retour de la déesse lointaine (cf. *Esnâ* VI/1, n° 520,17 parallèle clair employant *Iounyt* pour désigner Esna).

p. 116 le raisonnement tenu dans cette page est à nouveau controuvé parce que reposant sur ce qui semble bien être une méconnaissance totale du système d'écriture ptolémaïque. La graphie *itm*, (n. 98) = *i* provenant de *iꜣw*, = *tm* provenant de *dmꜣ* «python-seba» (Blackman-Fairman, *JEA* 35, 1949, 106 (35) = *JEA* 36, 1950, 64 et 69), n'a rien à voir avec Atoum serpent et les graphies de *Tꜣ-Rr*, Dendara, utilisant deux fois la valeur *r* des diverses formes hiéroglyphiques de l'ophidien (*rꜣ*) n'ont rien que de normal (contrairement à ce qui est affirmé n. 100). Et si l'on devait imaginer un lien imageson dans les graphies tentyrites du toponyme, la théologie locale ferait alors bien plus référence à Harsomtous serpent qu'à Atoum!

p. 147 et n. 23 Les citations d'*Esna* II, n° 16 sont à la fois mal recopiées et incomprises tandis que leur sens est forcé. Là où le texte porte *it* «le père» désignant Khnoum créateur, déterminé par l'homme assis criocéphale, on affirme qu'il faut lire *tm* et voir mention d'Atoum (n° 16,1). Là où le catalogue des noms sacrés d'Esna donne, pour une fois, une leçon claire *Pr-Nt-*[*wr.t?*]*-m-Tꜣ-šmʿ n mwt n Rʿ* (n° 16,2) «La Demeure-de-Neith [la-Grande ?]-en-Haute-Egypte de la mère de Rê», en tronquant le texte, l'A. lit froidement «la ville royale de Temet, le serpent qui est à la pointe du disque solaire», ce qui est proprement ahurissant!

Plus loin, à propos d'*Esna* II, n° 36 (2), c'est à nouveau un texte tronqué et mal coupé — pour les besoins du raisonnement? — que l'on fait intervenir. Alors qu'il s'agit d'une offrande de l'*ousekh* avec un intitulé banal «Prends le collier floral de ton père Atoum qui fait étinceler (*ṯḫn*, avec la valeur *ḫn* courante pour le crocodile, J.C. Goyon, *Confirmation*, 1972, p. 115, n. 279) ta poitrine», on trouve là une mention de Temet... crocodile! Toujours dans le même esprit, *Esna* II, n° 113 (12-13) est traduit «Herr des Landes der Stadt von Temet, das Auge der Herren (oder: «der alles sieht»), Vorsitzender der Schlange beider Horizonte». En fait, on a là une série d'épithètes de Menhyt lionne «*dame* de Ta-senet (Esna), la mère (*tmꜣt*) qui crée les dieux (*ir nṯr.w* écrit avec le crocodile, Junker, *ZÄS* 67,54-55; Drioton, *Bd'E* 25,2 a), l'uraeus (*ḥryt-tp*) de l'Eternel (*ḥḥ-ḏt*)».

Il faut encore rectifier le rendu d'*Esna* III, n° 217 (20, litanies d'Osiris) le texte signifiant «(Offrande litanique) à Osiris seigneur du Siège-d'en-haut *dans* (crocodile = *ḫnt* et surement pas *nb*) *Hout-Tem*»; de même que celui d'*Esna* III, n° 243 (9) où Khnoum-Rê est «seigneur de *Ta-Senet* (Esna), roi des dieux, *dieu* (crocodile = *nṯr* et non *nb*) grand *dans* (crocodile *ḫnt* et non *nb*) *Hout-sa-ta*», sans qu'en aucun cas un rapport soit établi entre Atoum et le *Hout-sa-ta*.

p. 158, n. 21 *Esna* III, n° 205 (5): il n'est pas question d'Heryshef ni d'une valeur *.f* serpent à tête de bélier, puisque le texte concerne le dieu-fils Heka *wr-ḥkꜣ.w*!

Esna III, n° 217 (34-35): les deux versets de la litanie d'Osiris sont mélangés et mal copiés et l'A. n'a même pas su voir que le début du verset 35 comportait une graphie du nom d'Osiris!

Esna III, n° 349 (11) le groupe vaut *wr-ḥkꜣ.w*, comme au n° 205.

Esna III, n° 299 (2) ne comporte en aucun cas une lecture *šsp* puisqu'il s'agit à nouveau de Heka *pꜣ ḫrd wr-ḥkꜣ.w*!

Esna III, n° 241 (21) donne une graphie du nom de Nebtou *wr.t-ḥkꜣ.w*. Nous le répétons, dans aucune de ces citations la prétendue valeur *.f* du serpent criocéphale n'apparait.

p. 197, n. 2 le texte d'*E.* I, 197, cité pour démontrer que le «serpent est une manifestation d'Atoum au sens général du terme (die Schlange im allgemeinen Sinne eine Erscheinungsform Atums ist», en spécifiant qu'il s'agit d'un serpent «qui se tait» (schweigende Schlange»), ne signifie pas du tout ce que prétend l'A. Ce texte qui définit la nature du génie lunaire *ʾItm* «Celui qui est complet», chef de file des Soixante-dix-sept dieux de Pharhaethos, est connu dans sept versions parallèles (entre autres *ASAE* 17,3; *Petosiris*, n° 88, *D.* II,6, 8) qui montrent sans ambiguité que la version d'Edfou donne une graphie un peu fautive pour le verbe causatif *sḫrd*, l'ensemble étant à comprendre: «Celui-qui-est-complet (*ʾItm*), jouvenceau dans le ciel, qui rend son corps juvénile (*sḫrd ḥʿw.f*) au début de chaque mois» (Cf. J.C. Goyon, *Les dieux-gardiens*, ch. VI, § III,1, IFAO *Bd'E*, sous presse.)

St. Georges de Reneins, décembre 1979 — Jean-Claude Goyon, Maître de recherche au C.N.R.S.

* * *

Dino BIDOLI, *Die Sprüche der Fangnetze in den altägyptischen Sargtexten.* Glückstadt, J.J. Augustin Verlag, 1976 (4to, 104 pp.) = Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo, Ägyptologische Reihe, vol. 9. With a Forward by Werner Kaiser. DM 78.–.

This study is the posthumous publication of Dino Bidoli's dissertation, essentially in its original form. As the Forward by Werner Kaiser indicates, Bidoli had begun to revise and expand it for eventual publication, and only gave up the hope of completing this task a few weeks before his death in 1973.

The work as it stands consists of an introduction and four chapters devoted to Coffin Texts Spells 473-81, which have as their central theme the fishnet or bird-net in which the soul of the deceased might become trapped on its way to the next world. Bidoli sees the eight spells numbered 473-80 essentially as variants, chronological and geographical, of a single spell, with CT 481 a different spell related in theme. The earliest sources appear to be those of the Assiut coffins S1C and S2C (CT 476, 481) and the Gardiner II papyrus (CT 479-80), which may also come from Assiut: Bidoli dates the coffins to the Herakleopolitan period (p. 21) and suggests the same period as a terminus post quem for the papyrus (p. 25). He does

not consider the versions on the coffin of *Bb*, from Dendera (D1C, lines 276-93), which also belongs in this period (Fischer, *Dendera*, pp. 182-83). The remaining sources belong in the Twelfth Dynasty, in roughly the following order: CT 474 (= BD 153A) (B1Bo): Amenemhat I (pp. 21-22); CT 473 (B9C, B1C, B1Y, B6Bo) and CT 477/478 (B1P, B1L: CT VI 37a-g = 34b-f): Amenemhat II (pp. 23-24); and CT 475 (= BD 153B) (BH4C): Sesostris II (p. 25).

Bidoli's treatment of the chronology of the different sources is carefully considered and detailed. A major disappointment of the work, however, is the absence of a text-critical study of the relationships between the spells themselves. The earliest preserved copies may not represent the oldest version (p. 21, p. 41 n. 3). A point-by-point comparative study of the extant copies — including that of D1C — might have not only revealed the proper chronological sequence of the different versions, but also added significantly to our understanding of the ways in which religious texts were transmitted and edited. Bidoli seems aware of these possibilities, and may well have planned to include such a study in his revision.

The core of the work as published consists of an extensive study of the "net" spells as part of a funerary genre that also includes the "ferryman" spells such as CT 397-98 and BD 99 (pp. 26-44); and a translation and commentary of CT 473 (pp. 45-92). In the comparative study, Bidoli notes that the "net" spells and the "ferryman" spells have in common a tripartite scheme of composition (pp. 36-42): the introduction, in the form of an address to the gods of the nets or boats, sets the "mythical, otherworldly" locale of the spell; the body of the text enumerates the various parts of the nets or boats, and gives each its proper theological identification; and the conclusion specifies the successful outcome, in which the deceased gains control of the means to pass safely to the other side. Bidoli draws attention to the didactic nature of such funerary literature (p. 43) — in Kees's words, "Das Wissen gibt den Ausschlag" (p. 53 n. 3) — and makes the extremely interesting and illuminating suggestion that it may have its parallels and even its intellectual antecedents in the examinations required for admission to ancient Egyptian guilds of various crafts (pp. 30-35).

This practical approach is also in evidence in the philological commentaries on CT 473, where it produces some of Bidoli's best work. By a fortuitous combination of common sense and exhaustive research, Bidoli is able to elucidate even the most obscure mythological references (e.g., CT VI 4h [pp. 57-59], 6g [p. 72b], 7a [pp. 73b-74]). His analysis of the working of the bird-net (pp. 71-75) is convincing and a valuable contribution in its own right.

Bidoli's command of the relevant literature (before 1965) and the comprehensive yet careful treatment he gives to his subject leave little to be desired. My own reservations are confined to relatively minor points, mostly of grammatical interpretation:

CT VI 3a (p. 46) *jzzjjt*. Bidoli identifies the root of this word as 3ae-inf. *jzj*. This is unlikely in view of CT VI 17f *nj jzz.ṯn N pn* and 33f *nj jzz wj ḥȝjjtjw.s*. The root could be 2ae-gem. *jzz*; for the geminated 2ae-gem. *sḏm.f* after the negative, cf. CT VI 40d, 41c/1/t, 42h *nj ȝmm.k/nj ȝmm.ṯn*.

Other forms that appear in this series of spells are the relative *sḏm.f jzzt.ṯn/jzzt.k* (CT VI 30a, 34h/k, 37n); the masculine plural active participle *jzzw* (CT VI 29g, 34h); the feminine singular noun or active participle *jzzjjt* 'net' (CT VI 3a, 29e, 34a, 34h/k), variants *jzzt* (CT VI 17f, 43m) and *jzzwt* (CT VI 37h/n); and the negatival complement *jzz* (CT VI 37n), variant *js* (CT VI 34j). The imperative (plural) may be *jzj* (CT VI 3h, 4a), the only examples written with the biliteral sign *zj*, if this does not involve a transitive use of the verb *zj* 'go' (with prefixed *j*) (cf. p. 52h). Apart from the "net" determinative and the seated man or god of the active participles, the verb is usually not determined; the negatival complement *js* (CT VI 34j) shows the walking-legs, which may be combined with alphabetical *z* in the imperative (CT VI 3h, 4a).

These features suit a 2ae-gem. root *jzz*; but if the imperative in CT VI 3h, 4a is not in fact the same verb, the root could also be 5ae-inf. *jz(j)z(j)*. The same verb or a related root also appears in the Pyramid Texts, usually with Seth, the Followers of Seth, or the nouns *ḫftjw* 'enemies' or *jkjw* 'attackers' as object (Pyr. 173a, 175a, 643c, 1113b, 1240b, 1285c, 1328c, 1744a, N 1016+3 = P fr. *Orientalia* 38 [1969] pl. 23 fig. 27:7, N 1055+37 [Faulkner's 2249c]); in Pyr. 1328c, Nut is said to *jzz* 'catch' (?) the *ka* of Osiris *wpš m wpt.s* 'spread out in her horns' (cf. Bidoli, p. 26 n. 3). Forms attested are those of the *sḏm.f* (in a clause of purpose: Pyr. 173a/175a *zz.f*, 1744a *zzj.k*, N 1016+3 *zzj.f* = P fr. *Orientalia* 38 [1969] pl. 23 fig. 27:7 *zz.f*; other: 1113b P *jzjzj.j* = N *zzjj.f*, 1285c *jzz.f*), passive *sḏm.f* (N 1055+37 [F 2249c] *zjzj*), *sḏm.n.f* (643c *jzz.n.sn*, 1240b *zz.n.f*), active (?) participle (271a *zzw*-masculine plural), relative *sḏm.f* (1328c *jzz*). The verb usually has no determinative; Pyr. 1113b N *zzjj.f* shows a man spearing (?) a piece of meat (?) (cf. CT VI 29g S1C?); Pyr. 1240b *zz.n.f* has a determinative like that of *znj* 'pass by', perhaps a form of net (?); Pyr. 1113b P *jzjzj.j* and N 1055+37 *zjzj* are written with the biliteral *zj*-sign.

These features suggest a 4-lit. root *zjzj*, whose simplex could be the verb that appears in CT VI 3h, 4a *jzj*. A word-play with the verb *zj* 'go' in Pyr. 1113b and 1744a underlines such a relationship; in this respect, cf. Bidoli, p. 13. The initial *j* seems to be radical in the Coffin Texts' *jzz/jzjzj* but not in the Pyramid Texts' *zjzj*; some examples from the Pyramid Texts may represent forms of *jzz/jzjzj* rather than *zjzj*.

CT VI 3b B1Y (p. 46). Read *r n hȝȝt jm.[s]* 'Spell of that into which one descends'.

CT VI 6c B1C (p. 69c) *ḏbʿ wrw* (also CT VI 17ø, 22b, 30m S2C). The reading *wrw* is probable, although the same spelling is used in 221 *nṯr smsw*. Bidoli correctly associates this with the Pyramid Texts' *ḏbʿ NN šrrw* (Pyr. 118c) and *ḏbʿ.f pw nḏsw* (Pyr. 1330a) (vs. Pyr. 475b-c *ḏbʿ wr, ḏbʿ šrr*), but the form itself is not the 3ms old perfective as "virtual relative". Pyr. 1330a has a defined antecedent, and Pyr. 118c is in the vocative. In the Pyramid Texts, the 3ms old perfective suffix is always *j*. Of possible counter-examples, Pyr. 323b *sḫdw* is the masculine plural active participle 'those who are upside down' (cf. CT VI 189f); Pyr. 969b *nṯrw* is also a masculine plural active participle: 969b N (and M fr. *Orientalia* 42 [1973] pl. 14

fig. 17:6) *ȝḫjw.f nṯrw* 'his divine akhs' = P *nṯrw nṯrw* 'the gods who have become divine' (i.e., the akhs: cf. 598c, 829d, 836e); Pyr. 1966b *snḫw* is the passive *sḏmw.f*, with the subject (*.f*) either elided or lost in the following break (N 757: Jéquier, *Pepi II*, vol. 1, pl. 10). The *w* at the end of *wrw, nḏsw, šrrw* must then be an adjectival ending of some sort (cf. also CT VI 39r *mw nḏmw*), unless the adjective itself is a noun in apposition: cf. N 709+4 *ȝw sḏr* 'great one who lies asleep'; N 719+21 = Nt 661 *jʿw qdd ḥrw bȝn* 'sleeping ascender, slumbering (?) far one'.

CT VI 8b-9c (pp. 78-80). Parallels in CT 474, 476, 479-80 suggest that these are clauses in which *rm* 'fish' (cf. p. 77a) is the understood subject or object of the relative form. *Z* and *zt* are not identical with the subject or object of the relative clause, but with the object of the prepositional adjunct (*jm.f, jm.s, ḥr.f*). Thus, 8b *z pn zftw.‹f› jm.f* 'that being (= 8c *mds*) with which he is cut up' (cf. CT VI 24ø, 32e); 8d *zt pzfsst.f sw jm/jm.s* 'the being (= 8e *ktwt*) in which he (= 8a *gnmjj*) cooks him' (cf. CT VI 32g, 40j); 8f [*z*] *pw pfzjj.f/pss[jj].f sw jm.s(!)* 'that being (= 9a *ʿḫ*) in which he cooked/cooks him' (cf. CT VI 40h); 9b *z pw wȝḥ.t.f ḥr.f* 'that being (= 9c *ʿḫ*) on which he is laid' (cf. CT VI 19e, 25b, 32i, 40*l*, 45e). Grammatically, CT VI 8d and 8f are straightforward relative clauses, as are most of the parallels cited. CT VI 8b contains the older form of the passive relative construction (Edel, *Altägyptische Grammatik*, § 661c; Gardiner, *Egyptian Grammar*, § 377:2 end), in which the relative form is the passive participle (*contra* Bidoli, p. 79d); the same construction appears in CT VI 32g *wḥȝt tw pfsst.f jm.s/jm* 'that cauldron in which he is cooked'. The Middle Egyptian *sḏm.tw.f* relative is probable in CT VI 9b (so Bidoli, p. 80a, but not in the translation); so also CT VI 24ø (*zftw.t.f*) and 45e (*wȝḥ.t.f*). CT VI 8d+f B1C contains the Middle Egyptian construction with the passive participle (Gardiner, *Egyptian Grammar*, § 377:2): *zt tw pzfssjj sw ḥr.s* 'that being on which he is cooked'. For the use of *z* to refer to non-human beings, cf. Pyr. 231c (*Wb.* III 406, 11).

CT VI 11d-e. For *ḥnn bȝbjj* with reference to wood, cf. also Pyr. 502a [*s*]*ṯ*(*ȝ*) [*ḥ*]*nn* [*b*]*ȝ*[*b*]*jj* [*j*].*wn* [*ʿȝwj pt*] 'Pull back the phallus of Babi; open the doors of the sky', where *ḥnn bȝjj* is the doorbolt.

CT VI 11i. *Sqddt* in B9C/B1Y suggests a feminine *msḫ*[*t*]*j*. *Pw-ntj* in B9C/B1Y and *pw-tj* in B1C are possibly forms of the dual demonstrative (cf. Edel, *Altägyptische Grammatik*, § 182). B1C *ḥpwj* indicates an association with rudders — possibly 'oars' (?).

CT VI 12c B1Y *sḫrjjt* = B9C *sḫr.s*. For the (circumstantial) *sḏm.f* continuing an attributive form, cf. also Pyr. 402b T, 855b, 856b, 1041c, and possibly also 310d W.

CT VI 14c (p. 89). Pyr. 323b *sḫdw* is the masculine plural active participle, as object of *mȝȝ.f*: see the comment on CT VI 6c, above.

CT VI 14h (p. 89). But in Pyr. 748c as an undesirable action of the *ḫȝwtjw*.

CT VI 20i. Bidoli apparently restores [*m*] for de Buck's suggested [*rḫ*]; cf. p. 90h.

CT VI 20ø-p. Read *jr N pn zȝ jt.f jqr rḫ.n.ṯn rḫ rn.f* 'As for this N, (he is) an excellent son of his father, whom you know and who knows his spell' — a good example of the unimembral nominal sentence. The parallel in CT VI 21g-h, however, has a bimembral nominal sentence without *pw*.

CT VI 30e *ʿšm ḏbʿw*. Possibly vocative: cf. CT VI 17m, 20q, 21i.

In a few places, the text suffers from misprints or omissions, the most important of which are the following:

p. 68 (line 1). At "e)" read *štȝ* < *šṯȝ*.

p. 71. The letters *A-G* have been omitted from fig. 3. In the top figure, add *A*, *B*, *C*, and *D* near the four small circles at the corners of the inner rectangle (the "Gestänge"); in the bottom figure, the same four letters should appear near the four knobs that protrude from the upper and lower edges of the net. The letter *E* marks the large black circle on the left of both figures (the "Spannpflock"); *F* marks the knot near this circle. The letter *G* marks the knot at the right of the upper figure.

p. 73. The letter *a* has been omitted from fig. 5: it belongs at the left of the figure, above the set of four "Gestänge" with their pegs (= *A-D* of fig. 3).

p. 80 (7th line from bottom). Read *wḥm.t.(j)*.

p. 88 at 14g. Read "mir" for "mit".

p. 96 at 25g. "Er ist gekommen um einzutreten" should be repeated.

p. 96 at 25h. Read "25h-i".

p. 96. CT VI 25j has been omitted in translation: *sḏ N pn pḏ* 'This N breaks the bow".

p. 101 at 39f. Add "that is the good staff in the grasp of Re" (*mdw nfr jm ḫfʿ n rʿ*).

p. 101. CT VI 39g has been omitted in translation: *smʿ ḏḏ s n šj* 'its punting-poles that put it to sea" (cf. CT VI 11c).

p. 103. CT VI 45c has been omitted in translation (*jʿḥ.s ȝbt šzp rmw ḥr.s*). CT VI 25c suggests that *jʿḥ.s ȝbt* belongs with 45b, but it is also possible to read the text as de Buck has divided it: 'its... that takes the fish on it' (cf. CT VI 7g, 19c, 32c, 40a; I have no suggestion for the meaning of *jʿḥ ȝbt*), with the answer in 45d *wdpw ȝbḏ pw pw wdpw nṯrw* 'that is the cup-bearer *ȝbḏ*, the cup-bearer of the gods' (cf. CT VI 19d, 32d, 40b). In favor of the second alternative is the apparent word-play between 45c *ȝbt* and 45d *ȝbḏ*; note also CT VI 19d, where the cup-bearer is called *ȝbd-ms*.

Such oversights are undoubtedly the result of Bidoli's inability to complete the revision he had planned or to see the original manuscript through the press. They do not detract from the contribution he has left us in the work as it stands. More than just a valuable study of a small

group of Coffin Texts, *Die Sprüche der Fangnetze* is a prime example of the way in which such studies ought to be conducted.

Cairo, November 1979 James P. ALLEN, ARCE

* * *

Constance HUSSON, *L'offrande du miroir dans les temples égyptiens de l'époque gréco-romaine*. Lyon Institut V. Loret — Université Lyon II, 1977 (24 cm., 292 pages + XVIII plates).

Madame Husson preambulates her work on the *Offrande du miroir* with a very detailed list of publications of texts in Graeco-Roman temples and other cognate works. Her up-to-date collection of bibliographical references is of great usefulness to students interested in undertaking further research in hieroglyphic texts of Ptolemaic date.

The main part of Madame Husson's study consists of four chapters in which she examines the significance of the mirror in the cultural history of the ancient Egyptians, its meaning as a cult object and as an offering of the King to a deity. These discussions are followed by an *Index* giving names and epithets of deities who appear in these scenes of offering the mirror, epithets of the officiating King, and toponyms; a list of texts of Ptolemaic date relevant to these scenes of offering is appended to it.

The first chapter — "Le miroir dans l'Égypte ancienne" — (p. 23-53) embodies: a) a discussion concerning the archaeological aspects of the mirror beginning with the evidence from the pre-dynastic period; b) a study of the various physical forms of the mirror and its symbolical representations found in the tombs and depicted on the coffins; c) a philological study of the Egyptian names meaning 'mirror'; d) a study of the symbolism and the religious significance of the mirror. From the evidence available Madame Husson concludes that the mirror was regarded as the symbol of the triumph of the light over the darkness. This belief seems to find a realistic support in the physical form of the object in question: a circular object placed on a papyrus-like holder. The mirror of this shape is the symbol of the new born, rising sun, found often represented over above a papyrus stalk, or lotus. The tradition of placing the mirror in tombs would seem to have originated in this belief; the mirror was placed in the tombs with the intent to provide the dead with means that will give him the light of the day-star to help him to cross into the other world. Madame Husson's observations are in my opinion correct. Ritual scenes relating to the episode of offering the mirror to a deity which are familiar to us from inscriptions on the walls of the temples, afford a further support of her conclusion. To the study of those scenes is devoted the Chapter II — "L'offrande du miroir dans les temples" — (p. 54-246).

It results from her investigation that the earliest in date evidence of such a ritual offering is found engraved on the back-side of a mirror datable from the Saïte period, and that those scenes do not figure on the walls of the temples prior to Ptolemaic times. In the pursue of her study Madame Husson was able to collect 82 examples of these scenes in the Ptolemaic temples. Each item of her catalogue includes: a copy of the hieroglyphic text of the scene, bibliographical references, translations and explanatory notes concerning the reading of Ptolemaic hieroglyphs. Her catalogue is a valuable source-book to the study of the significance of this kind of offering in the ritual of the temples and comprises all the material available in the main Ptolemaic temples of Upper Egypt as well as in the smaller temples of that region and in Nubia, which are found listed on p. 61. Her translations, unfortunately, show numerous inaccuracies and call for revision.

The Chapter III — "Commentaire des texts d'offrande" — (p. 247-268) includes an attempt to classify those scenes, descriptive accounts of the object of the offering, of the deities beneficiaries, of the officiant — mainly the King, of the kinds of reward granted by the deity to the King, and finally a discussion of the purpose of this rite in the ritual of the temple; according to Madame Husson's theory the intent of this ceremony was to make the deity joyful and to appease her. The presentation of the mirror seems to have a magical background which connects this rite with the belief in the triumph of the light over the darkness. The last section of this chapter bears the subtitle 'Grands themes' and is rather disappointing; it does not seem to reflect what the reader may expect to find there.

In the Chapter IV bearing the title "Place du rite dans la liturgie et le temple" (p. 269-271) Madame Husson examines the position of this ritual scene on the walls of the temple with special reference to the representations in the temples at Edfu and at Denderah, and suggests possible connections with other ritual scenes, mainly with the offering of the sistrum and the ritual of the two luminaries. What results from her study seems to indicate that cult places in the Delta and Lower Egypt may have been the homeland of the offering of the mirror to a deity.

Madame Husson's work is an interesting contribution to studies in Ptolemaic texts and opens new ways of approach to the study of beliefs and traditions that were attached to rites re-enacted in the temple ritual. It is regretable that discussions accompanying the catalogue of the ritual scenes of offering the mirror in the Ptolemaic temples have not been brought to a somewhat more elaborate state, in particular the question of the context in which these scenes figure on the walls of the temple.

The significance of this rite is, indeed, multiple; the late date of its being incorporated into the temple ritual suggests possible links with the funerary features which are predominent in ritual service of Ptolemaic temples in general. Let us give consideration to one point in the symbolic significance of this rite bearing the title *s'r wn-ḥr*; cf. *E.* I, 73 (= Doc. I, p. 62). A possible interpretation of this expression may be: raising (the cult object that) *wn*-opens = unveils the goddess' countenance. The mirror seems to be conceived to be the unveiler of the divine countenance. From the meaning of the title of the offering scene it may be deduced that the gesture made by the officiating King answers a double purpose: a) by elevating the mirror = unveiler, toward the physical form (*kȝ*) of the deity he enables her to see her countenance and to rejoice at the act of making her embodiment glorious in the temple; b) that the deity is given sight may imply that the rite in question is connected with the belief in the mirror as the means of giving light to the eyes of the deity. The mirror conceived to be the symbol of the rising sun, the symbol of the two luminaries that unites their rays, that was fashioned by Tanen, reflects their rays into the deity's countenance and gives life to her eyes. It re-animates the image in which the deity was believed to sleep at night. The act by virtue of which the light of the two luminaries was projected into the divine eyes, may have been conceived to complete the deity's daily re-birth in the temple. The mirror appears to be in this operation the transmitter that fulfills the awakening of the deity. This, however, is only one of the functions of this rite in the daily ritual of the temple.

Oxford, February 1980 E. A. E. REYMOND

* * *

Wafik GHONEIM, *Die ökonomische Bedeutung des Rindes im Alten Ägypten*. Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 1977 (21 cm., VIII + 270 S., 32 Abb.) = Habelts Dissertationsdrucke, Reihe Ägyptologie, Heft 3. DM 36.00. ISBN 3 7749 1473 7.

Unter den bildlichen und schriftlichen Profandarstellungen von Tieren im pharaonischen Ägypten nehmen Rinder einen bevorzugten Platz ein. Seit der 2. Zwischenzeit war zwar auch das Pferd bekannt, sein Nutzen war aber im Verhältnis zu dem für seinen Unterhalt erforderlichen Aufwand für die Bauernbevölkerung der damaligen Zeit unbedeutend, und seine Verwendung blieb daher im wesentlichen auf das Heer beschränkt. Als wertvollstes Haustier galt das Rind. Aber auch die Rinderhaltung stellte im Vergleich zur Haltung von Kleinvieh (Schafe, Ziegen, Schweine) erhöhte Ansprüche in Bezug auf Futter und Pflege und damit an Bedingungen, die zumindest in Oberägypten, wo größere, ständig nutzbare Wiesen als Weidefläche weitgehend fehlten, schwer zu schaffen waren. Für die Einschätzung des Verlaufs des Prozesses der sozialen und ökonomischen Differenzierung im Alten Ägypten sind daher die Fragen, die mit der Haltung und Zucht von Rindern unter den damaligen Bedingungen verbunden sind, von erheblichem Interesse. Deshalb ist es zu begrüßen, daß W. Ghoneim eine Dissertationsschrift mit dem Titel "Die ökonomische Bedeutung des Rindes im Alten Ägypten" angefertigt hat, die in der Reihe „Habelts Dissertationsdrucke" einer größeren Öffentlichkeit zugänglich gemacht wurde.

Die vorgelegte Arbeit ist klar und übersichtlich gegliedert. Die Kapitel I-VI (I. Quellenlage, II. Domestikation, III. Zucht und Rinderrassen, IV. Räumliche und zeitliche Verbreitung der verschiedenen Rassen, V. Bedeutung im ökonomischen Bereich, VI. Rinderverwaltung und Rinderpreise) geben einen recht informativen Überblick über den gegenwärtigen Stand der Erkenntnisse und Diskussionen zu den einzelnen Fragen. Ein umfangreiches Literaturverzeichnis zeigt, daß der Verfasser die einschlägige ältere und neuere Literatur herangezogen und auch abgelegene Publikationen aufgespürt hat. Die insgesamt 32 Abbildungen sind geschickt ausgewählt und ergänzen den Text vorteilhaft.

Zu den wichtigsten Ergebnissen der Arbeit gehören folgende Feststellungen:

1. Die nordafrikanische Spezies des Ur (bos primigenius), des Vorfahren der Langhornrasse, ist durch Funde im Niltal belegt. Es besteht daher keine zwingende Notwendigkeit zu der Annahme, daß das Rind in bereits domestizierter Form aus einem vorderasiatischen Ursprungsland nach Ägypten eingeführt worden sei. Die Domestikation kann durchaus im Niltal erfolgt sein, wenn auch bis jetzt Anhaltspunkte über ihren genauen Zeitpunkt fehlen. In den prädynastischen Kulturen Unterägyptens (mit Ausnahme des Fayums) und Oberägyptens ist das Rind durch Funde belegt. Kleine Tonmodelle aus El-Amrah (Negade I) zeigen eindeutig, daß das Rind zu dieser Zeit bereits domestiziert war (vergrößertes Euter der Kühe, aus einer Krippe fressende Rinder).
2. Die bildlichen Darstellungen von Rindern auf Grab- und Tempelwänden aus der dynastischen Zeit zeigen
— Rinder mit langen leierförmigen oder etwas kürzeren, halbmondförmigen Hörnern,
— Rinder mit kurzen Hörnern, ohne Fettbuckel oder mit Fettbuckel,
— hornlose Rinder, teils künstlich enthörnt oder durch Züchtung hornlos.

Der Verfasser kommt daher zu der Feststellung, daß die oft individuell gestaltete Hornform kein ausreichendes Kriterium für die Bestimmung der im Alten Ägypten vorhandenen Rinderrassen sein kann, sondern daß dafür das Gesamtbild der äußeren Erscheinung der Tiere beurteilt werden muß. Aus diesem Grunde sind die Bezeichnung Langhorn- und Kurzhornrasse ungenau. Mit Ausnahme der zwar ebenfalls kurzhörnigen, durch ihren Fettbuckel jedoch leicht zu identifizierenden Zebu-Rinder, die vor allem im Neuen Reich aus Vorderasien und Nubien importiert wurden, sind alle anderen Rinder mit kurzen Hörnern nur als besonderer „Schlag" innerhalb der Langhornrasse anzusprechen. Möglicherweise förderte die aus klimatischen Gründen notwendige Intensivierung der Stallhaltung eine Bevorzugung der Kurzhorn-Rinder, die in den Szenen über das tägliche Leben der Alten Ägypter die Langhorn-Rinder in zunehmendem Maße verdrängten. In religiösen Darstellungen überwiegen jedoch bis zum Neuen Reich die Langhorn-Rinder. Hornlose Rinder, die im Alten Reich und Mittleren Reich recht häufig abgebildet wurden, verschwinden im Neuen Reich völlig aus den Darstellungen. Es scheint, daß auch sie eine Unterform der Langhornrasse sind.
3. Aus den schriftlichen Quellen sind eine Vielzahl verschiedener Rinderbezeichnungen zu belegen, die sich auf äußere Merkmale, Farbe, Alter, Geschlecht oder Verwendungszweck gründen (WB VI, S. 125 gibt allein 62 verschiedene Bezeichnungen). Ghoneim untersucht davon vier der am häufigsten vorkommenden und mit Darstellungen verbundenen Bezeichnungen und kommt zu dem Ergebnis, daß -iwȝ-Rinder durch ihre Korpulenz, Körpergröße und im Verhältnis zum Leib kurzen Beine auffallen, d.h. sie zeichnen sich durch eine große Fleischergiebigkeit aus. Offenbar wurden sie deshalb als Schlacht- und Opfertiere bevorzugt. Bei Rinderzählungen und -vorführungen werden meist iwȝ-Rinder dargestellt, die geschmückt und gezäumt von den Hirten an der Leine vorgeführt werden. Häufig werden sie auch direkt als iwȝ-mḏt (Stallrinder) bezeichnet. Zu ihnen gehören langhörnige und kurzhörnige Tiere.
— -ng-Rinder sind durch ihren schlankeren Körperbau,

ausgeprägteren Widerrist, große Hörner und längere Beine relativ leicht von den iwꜣ-Rindern zu unterscheiden. Sie werden oft bei der Arbeit oder frei auf der Weide herumlaufend dargestellt. Die im Mittleren Reich häufig abgebildeten Kampfstiere scheinen meist zu den ng-Rindern zu gehören. Nur gelegentlich werden ng-Rinder als Schlachttiere, selten als Opfertiere gezeigt.

— -ḥr-ḏb'-Rinder sind hornlose Tiere, noch größer und massiger und mit noch höherem Fleisch- und Milchertrag als die iwꜣ-Rinder. Sie werden zumeist von Dienern geführt oder im Stall gehalten dargestellt. Ghoneim schlägt vor, den Ausdruck ḥr-ḏb' „mit Fingerspitzen" in Anlehnung an eine noch heute in Ägypten auf dem Land gebräuchlichen Redewendung als „mit Sorgfalt" (die bei der Haltung und Pflege der Tiere aufzuwenden ist) zu übersetzen.

— -wnḏ ist die Bezeichnung für künstlich enthörnte Rinder und für die seit dem Mittleren Reich dargestellten Rinder mit kurz abgesägten Hörnern.

4. Bereits seit dem Alten Reich sind Rinderimporte als Kriegsbeute, als Abgaben sowie durch Handel zu belegen. Diese recht häufig erwähnte Einfuhr von Rindern zwingt jedoch nicht zu der Annahme, daß Ägypten selbst arm an Rindern war; Rinder gehörten allgemein zu der wertvollsten Kriegsbeute der damaligen Zeit. Durch die ausländischen Rinder wurde der Rinderbestand Ägyptens quantitativ und qualitativ verbessert. Genaue Angaben über die Gesamtzahl der importierten Rinder, Rückschlüsse auf das zahlenmäßige Verhältnis von ausländischen und einheimischen Rindern sowie Zahlenangaben zur Gesamthöhe des Rinderbesatzes in einer gegebenen Zeit ließen sich jedoch nicht ermitteln.

Sehr informativ und mit detaillierter Sachkenntnis geschrieben ist auch das Kapitel V mit den Unterpunkten A. Das Rind als Zug- und Lasttier; B. Das Rind als Fleischlieferant; C. Das Rind als Milchlieferant, das mit insgesamt 140 Seiten das umfangreichste Kapitel der Arbeit darstellt.

Das Kapitel VI mit dem Thema „Rinderverwaltung und Rinderpreise" dient gleichzeitig als Abschluß der Arbeit. Ghoneim hat hier versucht, die überlieferten und für sich genommen recht dürftigen Angaben über die Aufgaben und die Struktur der Verwaltung der Rinderbestände in den größeren Rahmen der gesamtgesellschaftlichen Entwicklung des pharaonischen Ägypten zu stellen. Leider ist er dabei zu sehr an der Oberfläche geblieben. An dieser Stelle würde man die Behandlung der Frage „Wer läßt sich als Eigentümer bzw. Besitzer von Rindern belegen?" erwarten. Sicherlich sind die Angaben dazu nicht sehr reichhaltig, aber es stimmt doch nachdenklich, wenn wir z.B. aus dem Neuen Reich wissen, daß den Tempeln, dem Staat, hohen und mittleren Würdenträgern u.U. sogar gelegentlich Handwerkern Rinder gehörten, von den unmittelbaren landwirtschaftlichen Produzenten, die diese Tiere zum Arbeiten benötigten, Rinder jedoch offenbar saisonweise ausgeliehen wurden. Hier hätte eine exakte Aufarbeitung des vorhandenen Faktenmaterials zweifellos zu weiteren Erkenntnissen verholfen.

An einigen Stellen der Arbeit (s. S. 1, S. 10, S. 36 und sinngemäß S. 47) spricht Ghoneim davon, daß das Rind die „Grundlage der sozialen und ökonomischen Stellung der Alten Ägypter war". Das ist sicher nicht richtig. Die Grundlage für den gesellschaftlichen Reichtum im Alten Ägypten war der landwirtschaftlich nutzbare Boden. Es ist jedoch vorstellbar, daß das Eigentum an Rindern *Ausdruck* des institutionellen bzw. persönlichen Reichtums war. Leider ist in der vorliegenden Arbeit diese Frage nicht konkret untersucht worden, wodurch das Schlußkapitel etwas blaß bleibt und die Möglichkeiten, die in dem gewählten Thema der Arbeit „Die ökonomische Bedeutung des Rindes" stecken, nicht vollständig ausgeschöpft werden.

Als Kuriosum angemerkt sei vielleicht noch, daß an einigen Stellen die Begriffe „Bulle" und „Ochse" fälschlicherweise als Synomyma verwendet werden (s. S. 7, S. 23 und S. 25).

Insgesamt gesehen handelt es sich jedoch um eine nützliche Arbeit, die nicht zuletzt auch durch ihre anschaulichen Verweise auf rezente Vorstellungen und Praktiken in der Rinderhaltung und -zucht Ägyptens sicherlich nicht nur dem Ägyptologen, sondern auch dem interessierten Laien als wertvolle Informationsquelle für eines der wichtigen Gebiete der materiellen Kultur des Alten Ägypten dienen wird.

Berlin, Januar 1980 E. ENDESFELDER

* * *

N. KANAWATI, *The Egyptian Administration in the Old Kingdom*. Warminster, Aris and Phillips Ltd, 1977 (30 cm., 168 p.). £ 10.50. ISBN 08568 102 4.

Le livre de N. Kanawati ne répond que partiellement à son titre et on y chercherait en vain une étude de l'administration égyptienne à l'Ancien Empire. C'est en fait un exposé de ce que doivent nous apprendre les variations dans les dimensions et la décoration des tombes de l'Ancien Empire sur la situation de fortune des différentes catégories de fonctionnaires constituant l'administration égyptienne de la IVe à la VIe dynastie, tant dans la capitale que dans les provinces, et sur l'écroulement de l'Ancien Empire. Le livre repose sur un postulat, à savoir que les fonctionnaires égyptiens consacraient un maximum de leurs ressources personnelles à l'édification de leur tombe, et que, par conséquent, la taille et l'élaboration d'une tombe reflètent véritablement et exactement la prospérité ou la pauvreté de son propriétaire et de la classe sociale à laquelle il appartient, ce qui doit être en partie vrai, puisque le roi ne faisant qu'exceptionnellement cadeau d'un tombeau ou d'un élément de celui-ci, les propriétaires des tombes assuraient sur leur fortune personnelle les frais de leur demeure d'éternité.

L'auteur conduit sa recherche sur ce postulat de base et se propose d'examiner systématiquement la plupart des tombes connues (397 tombes sont analysées) en évaluant leur surface au sol, la surface occupée par la décoration, sans toutefois tenir compte de la qualité de celle-ci, ni de la qualité de l'édifice [1]).

Après un exposé sur ses méthodes de recherche et sur le système d'abréviations utilisé, N. Kanawati consacre les pp. 9 à 37 de son ouvrage aux nécropoles de la capitale. Ayant divisé les fonctionnaires en quatre classes d'après les titres qu'ils portent, il examine successivement les tombes des vizirs, celles des hauts fontionnaires, celles des fonctionnaires de classe moyenne et celles des petits fonctionnaires. Pour répartir les personnages qui nous sont connus entre ces catégories, l'auteur établit une liste de titres représentatifs de chacune des classes de fonctionnaires [2]). Il trace ensuite la courbe représentant les variations dans la richesse des tombeaux pour chaque catégorie, ayant mis en ordonnée la surface au sol des tombes et en abscisse les dynasties, en allant de la IVe dynastie à l'extrême fin de la VIe, car il constate qu'aucun fonctionnaire, à une époque donnée, n'aurait consenti à avoir une tombe plus petite que celle de ses collègues. Il est vrai que l'architecture des mastabas et des tombes rupestres évolue tout au long de l'Ancien Empire et que des tombes voisines dans le temps se ressemblent par leurs dispositions et leurs dimensions, mais on peut se demander si la prospérité d'une classe sociale en est seule la cause. La première démarche de l'auteur aura donc été d'ordonner la documentation dans le temps d'une manière aussi rigoureuse que possible, ce qui est loin d'être aisé; souvent il se démarque des dates communément acceptées sans que son argumentation soit toujours suffisante pour emporter la conviction. Les pp. 38 à 42 sont consacrées aux conclusions de cette enquête sur les fonctionnaires de la capitale, qui fait apparaître un déclin général dans la richesse des tombes entre la IVe et la Ve dynastie, l'apparition des tombes des fonctionnaires de classe moyenne et inférieure au début de la Ve dynastie, et après une remontée temporaire dans la richesse des tombes des fonctionnaires supérieurs au début des règnes d'Isési, Ounas, Téti et au milieu du règne de Pépi II, la courbe descend spectaculairement jusqu'à la fin de l'Ancien Empire. Un doute l'effleure (p. 38) en constatant que certaines tombes ne s'inscrivent pas dans ses graphiques et, qu'après tout, les choses pourraient être plus compliquées, et on lui saura gré de cette hésitation.

Passant ensuite à la province, l'auteur emploie la même méthode pour les tombes d'Assouan, Edfou, El Kab, Dendéra, Qasr el Saiyad, Hemamieh, Deir el Gebrawi Meir, Sheikh Said, Tehneh et Deshasheh. Tirant ce qu'il peut des biographies et des filiations, il ordonne dans le temps les tombes connues et présente, pp. 59 à 61, les courbes croissantes ou décroissantes dans les dimensions des tombes pour chaque site. On regrettera qu'un schéma général ne mette pas en évidence, d'une façon spectaculaire, les conclusions de son enquête, toute matérielle en somme. En province les tendances sont les suivantes: à partir de la seconde moitié de la Ve dynastie, moment où apparaissent les tombes de fonctionnaires provinciaux, on note un accroissement des dimensions des tombes sous Ounas, puis une diminution sous Téti et Mérenrê, une montée puis un déclin sous Pépi II, puis une remontée à la fin du règne de Pépi II ou immédiatement après. La même ligne s'observe dans les différentes provinces de la Haute Egypte et suit en gros les tendances observées dans les tombes de la capitale. L'auteur remarque que la richesse d'une titulature n'a pas d'influence sur la richesse d'une tombe et que dans les différentes provinces, aux ressources économiques cependant différentes, les tombes des nomarques demeurent, pour un laps de temps déterminé, d'importance équivalente; il note enfin — mais s'en étonnera-t-on? — que les tombes de la capitale sont en général plus importantes que les tombes provinciales contemporaines. Etant donné le petit nombre de tombes provinciales qui nous sont connues et que deux tombes consécutives dans le temps suffisent à l'auteur pour établir une courbe croissante ou décroissante, on voit sur quelle base étroite reposent ses graphiques; la même remarque vaut pour les tombes de la capitale.

Les conclusions historiques de cette étude sont développées dans les pp. 69-79. L'auteur observe que les ressources des fonctionnaires moyens et inférieurs diminuent au cours de l'Ancien Empire; dès la règne d'Ounas, les petits fonctionnaires n'ont plus assez de fortune pour faire un tombeau; sous Pépi I les fonctionnaires de classe moyenne se trouvent dans la même situation, et pour les hauts fonctionnaires, après une remontée spectaculaire de leurs moyens sous Pépi II, vient une baisse rapide. Aussi l'auteur s'interroge-t-il sur les variations dans les ressources des fonctionnaires telles que les font apparaître les variations dans la taille des tombeaux. Il écarte l'idée d'une désaffection pour un investissement maximum dans une tombe, due à un changement dans les conceptions religieuses, ou une diminution des ressources du pouvoir central [3]). Il lui semble que c'est l'accroissement du nombre des gens instruits et le partage entre eux des produits d'une économie agricole à extension limitée qui est la cause de ce déclin. Il attribue au mécontentement des fonctionnaires mal rétribués et donc incapables d'assurer leur éternité (ce qui leur. importait avant tout) l'inéfficacité d'une administration trop lourde et rétive. Ce sont là, pense N. Kanawati, les causes profondes de la chute de l'Ancien Empire et non un mouvement de décentralisation car, remarque-t-il très justement, l'influence de la Résidence demeure intacte sous Pépi II dans les provinces. Le tableau analytique des tombes examinées s'étend sur les pp. 81 à 130; on fera sagement de noter les abréviations et les sigles utilisés, qui sont explicités dans les pp. 5 à 8. Les notes relatives aux différents chapitres, le répertoire bibliographique des tombes étudiées, des appendices relatifs à la datation des tombes, une bibliographie générale et un index des noms propres complètent ce volume à la présentation économique mais claire et agréable. Observons cependant que dans les 49 pages qui composent le tableau d'ensemble des monuments étudiés, une même tombe est analysée sur deux pages consécutives de sorte que l'on trouve son numéro d'ordre, son emplacement, son numéro de chantier, le nom et les titres de son propriétaire sur une page et son analyse par sigles après avoir tourné la page, ce qui est le contraire de ce que devrait être un tableau. Il est de même peu parlant d'enchevêtrer en deux lignes superposées et décalées des suites de sigles. On voit bien que ces maladresses sont dues à la difficulté de repro-

[1]) Les tombes rupestres étant plus petites que les tombes construites, l'auteur multiplie par 10 la surface au sol des premières pour pouvoir les comparer aux secondes.

[2]) Vingt-trois titres sont sélectionnés pour identifier les fonctionnaires supérieurs, treize titres, les fonctionnaires de classe moyenne et vingt-trois titres, ceux de classe inférieure.

[3]) Il ne retient pas pour une des causes de la disparition de l'Ancien Empire l'accroissement du nombre des ensembles funéraires royaux et des exemptions qui en découlaient, et le papyrus d'Abousir, par ce qu'ils révèlent du fonctionnement économique des temples funéraires, paraissent lui donner raison.

duire un tableau sans faire les frais d'un dépliant, toujours incommode. En adoptant des caractères réduits, on aurait sans doute pu caser les 20 colonnes du tableau sur une seule ligne et, en faisant les frais d'une page blanche, on aurait pu disposer l'analyse d'une même tombe sur une double page. Il est vrai que peu de personnes se lanceront dans la lecture austère de ce tableau. On ne saurait faire grief à l'auteur de ces défauts matériels qu'il regrette sans doute lui-même.

Voici un livre qui aura demandé beaucoup de travail et de conscience à son auteur et on y sent, au fil des pages, autant de conviction que d'ingénuité. Il est clair que nous ne connaissons pas assez de tombes de l'Ancien Empire pour qu'une analyse de ce genre soit vraiment fructueuse, et que dire de notre connaissance des ressources terriennes des propriétaires de tombeaux, des attaches provinciales des fonctionnaires enterrés dans les nécropoles de la capitale, des relations de famille, des liens personnels que pouvait avoir tel ou tel dans l'entourage royal, des morts prématurées, des accidents de parcours dans une carrière, des choix personnels, des caractères; si l'image du fonctionnaire de l'Ancien Empire est un peu froide et figée, elle recouvre une réalité vivante qui nous échappe par la volonté même des anciens Egyptiens. Etablir la courbe des heurs et malheurs d'une administration en prenant pour base principale, et souvent unique, la surface au sol des tombes de ses membres, me paraît un peu simple. Trop de destructions dans les tombes existantes, trop de tombes disparues, trop d'incertitudes dans la chronologie des personnages connus ou des familles, empêchent de donner pleinement son adhésion à cette enquête. Imaginer qu'une titulature seule puisse refléter la position sociale d'une personne, et les dimensions de sa tombe, ses ressources économiques, me semble naïf. C'est certes la seule base que nous possédions, et il faut bien nous en contenter, en restant conscients de tout ce que nous ignorons. En conclusion du chapitre consacré aux fonctionnaires de la capitale, on sera content d'apprendre (p. 42) que les titres d'un fonctionnaire étant connus, et le personnage pouvant par conséquent être classé dans une des catégories définies par l'auteur, les seules dimensions de sa tombe permettront de la situer dans le temps, grâce aux graphiques des pp. 35 à 37. Voilà enfin trouvé, pourrait-on croire, le moyen infaillible de dater un personnage. Passons seulement à l'épreuve des graphiques de N. Kanawati une tombe récemment publiée, celle de Niankhkhnoum et Khnoumhotep[4]), tombe commune à deux personnages qui ne portent aucun des titres permettant de les situer dans une des quatre catégories de fonctionnaires proposées, et on voit combien cette définition des catégories de fonctionnaires est sommaire. La tombe est partiellement creusée dans le rocher, partiellement construite. La partie construite est de 44 m^2 64 de surface et la partie rupestre de 24 m^2 29, ce qui fait, après conversion[6]), un total de 289 m^2 34. L'édifice se place hors du graphique des tombes de fonctionnaires moyens. Faut-il considérer nos personnages comme des fonctionnaires supérieurs? Sur le graphique correspondant, l'édification du monument se placerait soit à la IVe dynastie, soit à la fin de la Ve. Or, nous connaissons la date de la construction de cette tombe: 2360-2350 av. J.C., soit les règnes de Niouserrê-Menkaouhor[7]). On voit qu'il n'est pas aisé de se servir des graphiques de N. Kanawati. On comparera cet édifice, pour sa surface, aux tombes de *'Ij-mrjj* ou Neferbaouptah, qui avaient justement suscité quelques questions dans l'esprit de l'auteur (p. 38). On peut aussi se demander quel impact put avoir, sur les amateurs de tombeaux, la démolition de celui de Niankhkhnoum et Khnoumhotep et le blocage de tout un secteur de la nécropole au moment où fut construite la chaussée d'Ounas; la foi dans la permanence d'un tombeau n'aurait-elle pas été ébranlée dès l'Ancien Empire? On trouvera de la saveur à l'appendice consacré aux tombes de Qar et Idou[8]) (pp. 155-6) que leurs dimensions situent sous le règne d'Ounas dans les courbes, ce que tout dément dans les inscriptions et le style des mastabas. L'auteur le reconnaît honnêtement. Tirer argument de la mention d'un personnage qui figure peut-être dans les papyrus d'Abousir (si ce n'est un homonyme) pour antidater les monuments est méconnaître les incertitudes de dates dans les archives d'Abousir et les difficultés quasi insurmontables dans l'identification des personnes nommées dans ces documents, où les parentés ne sont jamais précisées. Tant de facteurs appartenant à l'histoire événementielle dont nous ignorons même les grandes lignes, ou à l'histoire économique sur laquelle nous sommes si mal informés, ont pu avoir de l'influence sur la taille ou la splendeur des tombeaux! Mais ce côté des choses est prestement écarté par l'auteur qui se veut un historien moderne. Il se contente de souligner qu'à chaque crise dynastique correspond un accroissement dans la taille des tombes des fonctionnaires importants, qu'il attribue moins au triomphe d'un parti qu'au désir du nouveau souverain de se concilier l'administration en place. On peut se demander si les tombeaux de l'Ancien Empire qui subsistent, sur la masse de ceux qui furent édifiés[9]), reflètent véritablement l'administration de l'Ancien Empire dans sa complexité et sa variété, et surtout si le postulat sur lequel repose tout l'ouvrage est valide. Quoiqu'il en soit, l'enquête méritait d'être menée et on sera reconnaissant à l'auteur de l'avoir fait.

Massy, décembre 1979 P. Posener-Kriéger

* * *

A. R. DAVID, *The Manchester Museum Mummy Project.* Manchester Museum, 1979 (31 cm., 160 pp.). ISBN 0 7190 1293 7. £ 15.00.

Ce livre relate l'important travail réalisé sur les momies du Musée de Manchester par le Dr A. Rosalie David, avec la collaboration d'une très nombreuse équipe de chercheurs hautement et diversement spécialisés. Le but recherché est double: employer les méthodes les plus modernes et la technicité la plus poussée pour examiner les momies du Musée et tirer de cette étude le maximum de renseignements; établir ainsi une méthodologie valable pour toutes les collections de momies, actuellement dispersées dans tous les musées du monde. (p. VII-VIII).

Parmi les methodes employées, certaines ont déjà été utilisées; sur les momies, la datation par le carbone 14 l'a été jusqu'à ce jour à titre épisodique; la radiographie a été beaucoup plus couramment employée, mais la tomographie, la fluoroscopie, la chromatographie sont des innovations en la matière, de même l'emploi du microscope électronique. A signaler une recherche de curiosité, l'étude des empreintes digitales (p. 79-83) et aussi un essai de momification expérimentale (p. 19-24) par le natron (carbonate et bicarbonate de soude) plus ou moins additionné de chlorure de sodium, de sulfate de soude avec ou sans eau, avec ou sans huile (un tableau des expériences est donné p. 24).

L'étude préliminaire des momies du Musée est faite selon leur datation, du Moyen Empire à l'Époque Romaine; le matériel comprend 19 momies entières et des fragments: 4 têtes, 9 mains, 1 pied, 12 viscères; il faut y ajouter diverses momies animales. (p. 1-15) l'étude radiologique de chaque momie, aspect général, crâne, thorax, colonne vertébrale, bassin, membres supérieurs et inférieurs, est donnée p. 25-39. Les clichés radiographiques sont publiés p. 41-64. On peut y déceler divers stades d'ossification des épiphyses permettant la détermination des âges; à signaler les «lignes d'arrêt de croissance» de Harris et des altérations pathologiques diverses: anomalies des disques intervertébraux, arthrose et atteintes dégénératives (la question de l'alkaptonurie est soulevée: les altérations radiologiques constatées chez certains sujets sont-elles dues à cette affection génétique de caractère recessif ou à des artéfacts post mortem dus aux substances employées pour la momification?). On note deux cas de hernies discales, deux cas de fractures du bassin qui sont peut-être ante mortem, une scoliose, une calcification du ménisque d'un genou, un cas d'osteoporose sénile ou ménopausique trois cas de maladies des vaisseaux (calcifications de la crosse de l'aorte et de la carotide), un cas d'amincissement des os pariétaux et une calcification de la faux du cerveau.

Deux cas de parasitisme sont caractéristiques: l'un (p. 101 (II) a été décelé par l'étude microscopique de la paroi intestinale, l'autre (p. 55 (30) a été décelé par la radiographie: abcès calcifié de la paroi abdominale montrant la présence d'un parasite nématode, la filaire de Médine (Dracunculus Medinensis).

L'étude des dents est faite très minutieusement (p. 65-76) avec établissement de la fiche dentaire chaque fois que cela a été possible; on note attrition, caries, maladies périodontiques, anodontie sénile, dents cassées et cinq abcès dentaires.

Le déroulement de la momie 1770 (p. 83-92) a permis d'entrevoir plusieurs problèmes; ce serait aujourd'hui une énigme médico-légale: c'est celle d'une adolescente, datée par le carbone 14 de l'an 1000 environ avant notre ère; momifiée dans un état de putréfaction avancée; dépouillée de ses bijoux, elle a été enveloppée de nouveau très richement à l'Époque Romaine vers 300 après notre ère; deux amputations de jambes semblent dater de peu de temps avant la mort; les embaumeurs ont réparé le dommage à l'aide de prothèses de roseaux représentant la partie inférieure des jambes et les pieds (p. 53 (28). Cette momie porte à la fois des caractères féminins et masculins (phallus artificiel).

Les études microscopiques (p. 95-III) ont permis de déceler un cas de silicose par le sable siliceux du désert; de belles coupes du foie, de l'intestin, des poumons, du cerveau, des vaisseaux, ont été réalisées. Les chercheurs ont pu aussi identifier de nombreux insectes (p. 113-117).

L'étude des bandages et des tissus de la momie 1770 (p. 119-136) confirme qu'il s'agit bien de tissus de lin à l'exclusion de toute autre matière végétale ou animale; confirmation aussi de l'emploi du bitume à l'époque romaine et d'une sorte de gélatine et de cire sur les bandages intérieurs. Les divers procédés de tissage sont étudiées p. 133-136. La datation par le carbone 14 est expliquée p. 137-147 avec un rappel du principe de la méthode, ses résultats et les discussions qu'elle soulève. Un chapitre est consacré à la reconstruction en argile de la tête et de la face effectuée pour trois momies: les momies des «Deux Frères» (déjà étudiées par Dr Margaret Murray en 1910) et la momie 1770; la reconstitution de la face de cette dernière est tout à fait saisissante (p. 149-156).

Le Dr A. R. David (p. 159-160) fait un résumé succinct de cet énorme et minutieux travail d'équipe, admirablement présenté comportant de nombreux et commodes tableaux récapitulatifs. Nous regrettons cependant l'absence de numérotation des chapitres, ce qui ne facilite pas les références. La bibliographie établie à la fin de chaque chapitre est très complète; les travaux de Dawson et Gray sur les momies du British Museum, ceux de Gray et Slow sur les momies du Musée de Liverpool, ceux de Gray sur le Musée de Leyde sont bien signalés; nous remarquons certains oublis: G. Lefebvre dans *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique* Paris 1956, donne une bibliographie des travaux sur la momification p. 27 note 2; les dents sont traitées p. 59-60, 62-63; sur le dépouillement des momies, il y a lieu de citer Jonckeere *Autour de l'autopsie d'une momie* Bruxelles 1942; sur la momification voir aussi P. Ghalioungui *The House of Life... Magic and médical science in ancient Egypt* Londres 1963, Amsterdam 1973, p. 161-164 et Dr Hassan Kamal *A Dictionary of pharaonic medicine* Le Caire 1967 p. 310-313; dans ce dernier ouvrage, la question de l'alkaptonurie est signalée p. 20-21, l'emploi du bitume p. 67-68, les caries dentaires p. 131-133. Il n'est pas fait mention des recherches effectuées en vue de la détermination des groupes sanguins par W. C. Boyed et L. G. Boyed (*The Journal of Immunology* 32 n° 4 Avril 1937). Il y a lieu de signaler aussi les travaux de J. Vercoutter et ses collaborateurs dans *Mirgissa III, les Nécropoles*, deuxième partie Paris 1976 (le crâne et la pathologie du crâne p. 21-55, 75-95, odontologie p. 57-74).

Il faut remercier le Dr David de cet important travail et souhaiter qu'il porte ses fruits, c'est à dire que l'on puisse examiner toutes les momies conservées dans les divers musées et collections en employant ces techniques; cela posera certainement de gros problèmes matériels mais il en pourrait résulter une meilleure connaissance de l'anthropologie, de la pathologie et aussi des conditions de vie et des rites funéraires de l'ancienne Égypte.

Annecy, février 1980 Suzanne Ratié

* * *

[4]) A. Moussa et H. Altenmüller, DAIK. Archäologische Veröffentlichungen 21, 1977.

[5]) Ce sont des manucures-pédicures du roi, prêtres de Rê dans le temple solaire de Niouserrê (*o.c.*, p. 25-30).

[6]) Voir n. 1.

[7]) La tombe est antérieure à l'édification de la chaussée d'Ounas, sous laquelle la partie construite de l'édifice fut retrouvée démontée.

[8]) W. K. Simpson, *The Mastabas of Qar and Idu*, Giza Mastabas 2.

[9]) On songe par exemple à la nécropole d'Abousir que révèlent les fouilles tchèques ou aux mastabas de Balât que fouille l'IFAO.

Herman De MEULENAERE & Pierre MACKAY, *Mendes II*. New York, The Brooklyn Museum and The Institute of Fine Arts of New York University, Warminster, Aris & Phillips, 1976 (4to, 320 pp., frontispiece, 25 figs., 40 pls.). £ 28.00. ISBN 0 85668 001 X.

Mendes, das ägyptische ḏdt, der Kultort des Widdergottes, war die Hauptstadt des ehemaligen 16. unterägyptischen Gaues und zählte gegen Ende der Antike zu den größten Städten Ägyptens; noch im 15. Jahrhundert bewunderten die Araber die gewaltigen Überreste der antiken Stadt. Die Ruinen von Mendes liegen heute an der Stelle des sog. Tell el-Rub'a im Nordosten des Nildeltas, unweit von es-Simbellâwein; oftmals war die Ruinenstätte von Mendes das Ziel von Reisenden und Wissenschaftlern aus aller Welt. Das Interesse daran wuchs noch in den letzten Jahren, als das Institut of Fine Arts der Universität New York und das Brooklyn Museum zwischen 1964 und 1966 an dem Ruinenhügel von Tell el-Rub'a Ausgrabungen durchgeführt haben und dort neue Funde machten, u.a. eine Nekropole aus der Zeit des Alten Reiches[1]). Über die Ergebnisse dieser neuerlichen Ausgrabungen, aber auch über die Bedeutung der Stadt in der geschichtlichen Zeit sowie ihre Denkmäler ist eine Reihe von Publikationen geplant. Während hiervon der erste Band über den heutigen Zustand der Ruinenstätte von Mendes mit topographischen und kartographischen Angaben noch nicht erschienen ist, liegt der zweite Band (Mendes II) bereits seit 1976 vor.

Der vorliegende Band befaßt sich mit den schriftlichen Quellen über Mendes seit seiner Entstehung bis in die neuere Zeit hinein; zwei von vier Kapiteln enthalten sowohl Berichte über Mendes aus Quellen der Antike als auch von Reisenden, die die Ruinen der alten Stadt besuchten. Der dritte Teil dokumentiert die geschichtliche Entwicklung der Stadt in der pharaonischen Zeit; schließlich gibt das vierte Kapitel eine Liste von Denkmälern, die aus Mendes stammten. Alle vier Teile von Mendes II mit Ausnahme des Abschnitts über Mendes in der arabischen Zeit sowie das dazu gehörige Material sind von H. de Meulenaere, der die amerikanische Expedition nach Tell el-Rub'a begleitete, erarbeitet worden.

Nach einer kurzen Einleitung von Emma Swan Hall und Bernard V. Bothmer über den Inhalt von Mendes II beginnt der Verfasser des Buches im ersten Kapitel mit den von klassischen Autoren überlieferten Berichten über den Mendesischen Nilarm sowie über Mendes selbst, seinen Gau und seine Religion, dabei ist nur das Quellenmaterial über die Religionsgeschichte vom Verfasser übersetzt worden. Das 1. Kapitel beinhaltet u.a. einen ausführlichen Abschnitt von Pierre Mackay über die arabischen Quellen, die den Namen von Mendes und das südlich davon gelegene Timai el-Amdid, das alte Thmuis, erwähnen. Hier wurden mehrere Literaturangaben zitiert, auch das entlegene, von M. Ramzi in den fünfziger Jahren verfaßte Buch[2]) über die Städte Ägyptens von der pharaonischen Zeit bis zum 1945. Die arabischen Quellen sind ebenfalls von Bedeutung und geben mit den griech. und kopt. Dokumenten ein vollständiges Bild über die Stadt und ihre geschichtliche Entwicklung. Das erste Kapitel von Mendes II wird mit einem kürzeren Teil über die seit Mariette in Mendes unternommenen Ausgrabungen und die dort ans Tageslicht gekommenden Denkmäler ergänzt. Bei der vom Autor über Mendes in der griech.-röm. und kopt. Zeit angegebenen Literatur vermißt man das Buch von W. Helck, *Die altägyptischen Gaue*, TAVO Beih. B/5, 1974, 192-194, ferner das Buch von M. Bietak, *Tell el-Dab'a* II, 1975, Register auf S. 232, über Mendes, seinen Gau und den Mendesischen Nilarm[3]).

Das zweite und längste Kapitel — von S. 19 bis 170 — befaßt sich mit Berichten und Dokumentationen von Reisenden und Wissenschaftlern, die die Ruinen von Mendes besuchten, und zwar vom 18. Jahrhundert bis zur Veröffentlichung von Mendes II. Manuskripte und Publikationen, die von verschiedenen Bibliotheken in Europa und Amerika gesammelt wurden, sind zum größten Teil in diesem Kapitel im Orginaltext wiedergegeben, zum Teil sind sie vom Verfasser kommentiert. Nicht weniger als 50 Namen von verschiedenen Besuchern, ihre Manuskripte, teilweise mit Zeichnungen und Plänen sind hier zusammengetragen. Die meisten der von Reisenden hinterlassenen Zeichnungen, Pläne und Karten werden allerdings in Mendes I veröffentlicht werden. Wertvolle Information erhält der Leser über den Zustand von Mendes aus der Zeit, als Reisende die Ruinenstadt besuchten. Das am häufigsten beschriebene Denkmal ist der heute an Ort und Stelle befindliche große Naos aus Granit, der von König Amasis in der 26. Dynastie errichtet wurde. Aus dem Bericht von Tourtechot (S. 23), der die Ruinen im Jahr 1730 besuchte, erfährt man, daß damals schon der Ortstempel eine Ruine war. Citoyen Chanaleille (S. 31ff.) berichtet von mehreren Granitblöcken, dazu zählte er 28 Särge, ebenfalls aus Granit. Während seiner Meinung nach die Särge dem Begräbnis des hundeköpfigen Anubis dienten, erkannte Edme-François Jomard (S. 39ff.), daß sie für die heiligen Böcke von Mendes bestimmt waren. Besonders wichtig sind die vom Verf. zum ersten Mal veröffentlichten Manuskripte, u.a. die von James Brunton auf S. 74ff. und die von Nestor l'Hôte auf S. 86f.

Das dritte Kapitel, welches der Entstehung von Mendes und seiner Rolle in der pharaonischen Zeit gewidmet ist, beweist, daß der Ort zu den ältesten Städten des Landes zählte und in den verschiedenen Epochen der Geschichte vertreten war. Ferner zeigt dieser Teil der Publikation, welche Blütezeiten die Stdat im Laufe der Geschichte erlebt hat, wie z.B. in der ptolemäischen Zeit. Dies geht deutlich aus dem Text der Mendesstele mit Namen des Königs Ptolemaios II. hervor, deren Inschrift vom Verfasser nochmals übersetzt wurde. Aus hieroglyphischen und demotischen Texten hat der Verf. am Ende dieses Kapitels die in Mendes verehrten Gottheiten zusammengestellt sowie die religiöse Rolle der Stadt von der 3. Zwischenzeit bis zum Ende der ptolemäischen Herrschaft erläutert. Im Anhang zu diesem Kapitel findet man eine Liste von Personen, die in Mendes tätig waren.

Zum vierten und letzten Kapitel gehört die umfangreichste bisher erschienene Liste von Denkmälern, die aus Mendes stammen sollen oder noch an Ort und Stelle zu sehen sind. Viele dieser Denkmäler sind hier zum ersten Mal veröffentlicht bzw. erwähnt; insgesamt sind nicht weniger als 243 Stücke unter Angabe von Literaturhinweisen aufgeführt. Der Verf. erwähnt zwar die neueste Literatur zu dem unter Nr. 21 auf S. 193 angegebenen Türrahmen, aber hier wäre auch die von E. Otto[4]) übersetzte Inschrift dieses Stückes zu erwähnen gewesen. Die meisten Denkmäler werden auf 40 Tafeln gezeigt; die Abbildungen sind von guter Qualität. Da die Stücke unter Nr. 70 und 78 hier zum ersten Mal veröffentlicht sind, wäre ein größerer Maßstab, der es ermöglichte, die Inschriften zu lesen, wünschenswert gewesen, zumal unbekannt ist, ob eine erneute Publikation geplant ist.

Abschließend kann gesagt werden, daß H. de Meulenaere mit der vorliegenden Publikation einen sehr aufschlußreichen Beitrag über die geschichtliche und religiöse Rolle von Mendes sowie seine Denkmäler geleistet hat; aufschlußreich sind ebenfalls die Indices zu diesem Band. Begrüßenswert ist auch der über Mendes in der arabischen Zeit verfaßte Abschnitt von P. Mackay. Damit ist Mendes II das erste Buch seiner Art, das sich mit der Stadt seit ihrer Entstehung bis heute befaßt und daher von großer Bedeutung für jeden, der sich mit dieser Stadt beschäftigen will.

Tübingen, Februar 1980 FAROUK GOMAÀ

[1]) Dazu s. *JARCE* IV, 1965, 7ff. und *JARCE* VI, 1967, 31ff.

[2]) Zu diesem Buch s. auch F. Gomaà, Probleme der Lokalisierung von ägyptischen Ortsnamen, *ZDMG* Suppl. III, 1 (1977) 24-28.

[3]) Möglicherweise war es bei der Drucklegung noch nicht erschienen.

[4]) Die biographischen Inschriften der ägyptischen Spätzeit, 1954, 149f.

* * *

Georges GOYON, *Le secret des bâtisseurs des grandes pyramides. Khéops*, Paris, Editions Pygmalion, 1977 (26 cm., 318 pp., 103 figg. frontisp). Prix: 478 FB. ISBN 2 85704 003 2.

En égyptologie, comme dans les autres branches de l'archéologie, il est des sujets qui ont été si souvent traités, par les spécialistes comme par les vulgarisateurs, que l'on pourrait croire que tout a été dit. C'est le cas pour les pyramides sur lesquelles il existe déjà une littérature surabondante, mais qui ne cessent cependant de fournir la matière à des exposés et à des dissertations nouvelles, ayant plus spécialement en vue tel ou tel problème que pose la forme, l'orientation, la structure ou la destination de ce genre de monuments. Quelques années à peine après que V. Maragioglio et C. Rinaldi aient présenté leurs relevés si détaillés des principales pyramides, au moment où Lauer et Edwards publiaient des rééditions mises à jour de leurs excellents ouvrages d'ensemble sur le même sujet, G. Goyon, un autre „fervent" des pyramides, nous a livré à son tour un livre substantiel où il se propose de traiter en particulier de la plus célèbre de ces pyramides, celle de Chéops[1]).

Cette étude, due à un archéologue doublé d'un architecte, qui a eu l'occasion de se faire la main sur le chantier de fouilles de Tanis et qui a vécu dans le contact de la pyramide de Chéops (ayant passé des mois à relever les nombreux graffites dont ses blocs sont couverts), ne pouvait manquer de présenter de l'intérêt, par son sujet lui-même, mais surtout par le nombre d'observations originales que son auteur avait eu l'occasion de faire au cours de ses investigations, celles-ci portant surtout sur les problèmes d'ordre technique, dont il nous a déjà communiqué certains aperçus dans des articles qu'il a publiés dans des revues spécialisées.

On suivra ce spécialiste des pyramides avec d'autant plus d'intérêt et de curiosité qu'il a pris soin d'accompagner son exposé de nombreuses figures et graphiques ainsi que de planches photographiques, représentant des détails parfois peu connus, ou peu accessibles au commun des visiteurs.

Après avoir rappelé les différentes théories qui ont été émises concernant le mode de construction du monument funéraire de Chéops et avoir fait la part de ce que chacune de celles-ci avait de plus ou moins valable, il arrive à dégager, à la lumière de ses propres investigations et de sa propre expérience, la solution que, d'après lui, ont dû adopter les architectes du III[e] millénaire avant J.-C. pour réaliser leur ambitieux projet. Dans son argumentation il tient compte autant des indices encore perceptibles sur le monument tel qu'il se présente actuellement que sur les possibilités techniques qui devaient s'offrir aux constructeurs à l'époque reculée où ils conçurent et réalisèrent leur dessein gigantesque.

Reprenant sur plus d'un point les opinions qu'il avait défendues dans ses précédents articles, il s'arrête aux procédés, aussi simples qu'efficaces, auxquels ont dû recourir les maîtres de l'œuvre pour déterminer sur le terrain l'implantation du monument projeté, pour extraire les blocs des carrières proches ou lointaines, pour transporter ceux-ci tant par la voie de terre que par la voie fluviale. Goyon suppose l'existence d'un canal qui aurait permis aux chalands d'atteindre le port aménagé aux pieds du plateau de Gizah et dont le tracé pourrait encore se reconnaître sur le terrain (cf. *RdE* 23, 1971, 137-153). C'est de ce port qu'une chaussée gigantesque aurait permis de traîner les matériaux jusque sur le chantier de la future pyramide.

Dans le chapitre suivant, qui contient, à notre avis, les vues les plus originales de l'ouvrage, l'auteur traite de l'édification proprement dite de la pyramide. Pour les opérations d'orientation et de triangulation, il émet l'hypothèse que les architectes, tout en tenant compte de la position de certains astres, auraient pris comme repères des points de visée sur le sol, en particulier le temple de Létopolis qui se dressait non loin de là (cf. *RdE* 22, 1970, 85-98). C'est là une thèse assurément nouvelle, mais qui ne repose en somme que sur les supputations de l'auteur.

Nous nous trouvons sur un terrain plus solide dans la partie de l'exposé qui se rapporte aux travaux de construction proprement dits. Comme la plupart de ses émules, Goyon admet que le plan et le gabarit de la grande pyramide ont dû être établis dès le début de la mise en chantier: Goyon montre combien il eût été malaisé de réaménager à chacune des extensions du projet primitif les rampes permettant d'amener les matériaux à pied d'œuvre. De ses calculs, menés avec une rigueur qui révèle

[1]) Goyon n'a pu prendre connaissance de quelques études, parues en même temps que son ouvrage, ou peu après, comme celles de K. Mendelssohn (*The Riddle of the Pyramids*, Thames and Hudson, 1974) et de M. Isler (*Ancient Methods of Raising Weights*, dans *JARCE* 13, 1976, p. 31-41), où sont traités des problèmes de construction qu'il aborde lui-même.

l'homme de métier, il résulte que le procédé le plus pratique et le moins dispendieux consistait à recourir au système de la rampe «enveloppante» qui, s'appuyant sur les flancs de la pyramide en voie de construction, montait en pente relativement douce et se prolongeait parallèlement aux quatre faces de la pyramide à mesure de son achèvement. Il démontre, chiffres à l'appui, combien cette solution l'emporte sur celle qui aurait consisté à construire des rampes perpendiculaires aux faces de la pyramide et que l'on eût dû surélever continuellement pour rester au niveau des assises en voie de réalisation.

Les dispositions prises pour l'aménagement des couloirs et des appartements retiennent ensuite l'attention de l'auteur. On se rend mieux compte, en lisant le chapitre qui traite de ces questions, de la maîtrise dont ont fait preuve les architectes de la IVe dynastie, qui parvenaient à coordonner la pose des assises horizontales des blocs de gros appareil (constituant le noyau de la pyramide) avec la construction des chambres et des couloirs (ces derniers devant se conformer à des lignes de pente et à des calibrages constants), tout en veillant à l'introduction, au moment opportun, d'éléments «mobiles», comme le sarcophage, les herses, les dalles de blocage, etc. Ces problèmes et d'autres (comme la destination de la grande galerie et des conduits d'aération, l'aménagement des chambres de décharge avec leur couronnement de dalles posées en arc-boutant) sont étudiés en détail.

Pour compléter son exposé, Goyon tâche encore de reconstituer le plan et l'économie générale du temple funéraire, en s'inspirant largement des relevés que Lauer a faits des moindres traces que ces constructions ont laissées sur l'esplanade Est de la pyramide; il donne aussi le signalement des barques solaires et rituelles qui avoisinaient la sépulture royale, entre autres de celle qui nous est parvenue à peu près complète.

Bien qu'il ait concentré son attention sur l'aspect architectural du monument, Goyon a voulu ajouter, en guise de conclusion, deux chapitres en hors d'œuvre, dont l'un décrit les dispositions rituelles qui ont dû être prises à la mort de Chéops en vue de ses funérailles, et dont l'autre évoque les violations dont la pyramide a dû être l'objet dès l'antiquité.

La lecture de cet ouvrage, dont nous n'avons voulu donner qu'une rapide analyse, est d'autant plus attrayante (sauf peut-être certains paragraphes qui sont bourrés de chiffres et de calculs subtils), que l'auteur a essayé de rester au niveau d'un public dépassant largement le cercle des seuls égyptologues. Nous ne doutons pas qu'il y ait réussi. Il nous semble cependant que, dans certains chapitres, il se soit écarté un peu trop du ton qui convenait à un exposé scientifique, pour adopter le ton convenant davantage à un récit «romancé» et allant jusqu'à accommoder à son propos des textes narratifs égyptiens et même à en fabriquer de son crû (p.e. p. 87-88).

Notons que les transcriptions (ou translitérations) de mots égyptiens sont plus d'une fois approximatives ou même fautives (négligeant p.e. les signes diacritiques des *h*) et que les interprétations données à certaines expressions sont parfois un peu fantaisistes (par exemple p. 93, *ipt-šswt* rendu par «la plus calculée des places»!). Quant aux notes, reportées à la fin de l'ouvrage, elles contiennent des références abondantes mais dont l'énoncé manque de rigueur: plus d'une fois le numéro d'une planche ou la page d'un renvoi sont omis.

Les photos, où l'auteur tâche de choisir des points de vue ou des détails peu connus, sont d'une bonne qualité; nous n'oserions en dire autant des figures au trait reproduisant tel bas-relief ou tel tableau égyptien, ou reconstituant l'une ou l'autre manœuvre décrite dans le texte: leur tracé manque trop souvent de netteté et d'élégance.

Reconnaissons cependant que, dans l'ensemble, l'ouvrage se présente sous un aspect fort attrayant et se lit avec un intérêt soutenu. Il rencontrera, nous n'en doutons pas, les faveurs d'un public désireux d'en savoir plus sur les secrets de la grande pyramide.

Bruxelles, décembre 1979 BAUDOUIN VAN DE WALLE

* * *

William Kelly SIMPSON, *The Mastabas of Kawab, Khafkhufu I and II*. G 7110-20. 7130-40, and 7150 and subsidiary mastabas of Street 7100. Boston, Department of Egyptian and Ancient Near Eastern Art, Museum of Fine Arts, 1978 (35 cm, II + XII + 34 pp., 47 pls.) = Giza Mastabas, Volume 3. ISBN 0 87846 120 5. $ 50.00.

Der nunmehr 3. Band der von W. K. Simpson herausgegebenen Publikationsreihe „Giza Mastabas" behandelt Grabanlagen des Alten Reiches vom Ostfriedhof in Gizeh, und zwar aus der ersten Reihe der Mastabas östlich von den Pyramiden des Cheops und seiner Königinnen. Im einzelnen werden vorgestellt die beiden großen Grabanlagen der Cheopssöhne Kawab (G 7110-20) und Chaf-chufu (G 7130-40) aus der 4. Dynastie, sowie eine dazu benachbarte Mastaba eines zweiten Chaf-chufu (G 7150) aus der 5. Dynastie und Reste von Grabanlagen aus der Zeit nach der 4. Dynastie, die in der schmalen Straße zwischen der ersten und zweiten Gräberreihe des Ostfriedhofes liegen.

Die in vier Abschnitte gegliederte Publikation beginnt mit der Beschreibung der Grabanlage des Kawab (G 7110-20), wobei sich Simpson bei den baugeschichtlichen Fragen auf den Ausgräber George Andrew Reisner und bei Fragen des Bildprogramms auf William Stevenson Smith stützt (S. 1-8, Tf. 2-10, Abb. 2-18). Die Mastaba, aus zwei ursprünglich getrennten Oberbauten G 7110 und G 7120 zusammengebaut, enthält auf der Ostseite zwei Kultanlagen, und zwar im Südteil im Zusammenhang mit G 7120 eine Kultanlage für Kawab und im Nordteil, verbunden mit G 7110, eine Kultanlage für dessen Frau Hetepheres II. Besondere Beachtung verdient die Kultanlage des Kawab. Sie ist besonders weitläufig angelegt und mit ihren hintereinander geschalteten vier Räumen für eine Grabanlage der Cheopszeit ungewöhnlich großzügig konzipiert. Sämtliche Räume waren ursprünglich mit Darstellungen in Relief versehen, wovon allerdings nur noch geringe Reste erhalten sind, sodaß nur mit Vorbehalt eine Rekonstruktion des ehemaligen Bildprogramms vorgenommen werden kann. Entscheidende Arbeit in dieser Frage hat W. St. Smith geleistet, der aus zum Teil minimalen Resten die entscheidenden Bildzyklen wiedergewinnen konnte. Abgesehen von den Figuren des Grabherrn und seiner Frau, die in allen Räumen des Grabes erscheinen, enthielten die Reliefs Darstellungen der Inspektion des Viehs, verbunden mit Szenen vom Leben der Hirten auf dem

Felde, sowie Bilder des Fisch- und Vogelfangs. Bildthemen, die vor Kawab eigentlich nur in den außergewöhnlichen Grabanlagen des Rahotep und des Nefermaat in Meidum zu beobachten waren, sind hier erstmals in Gizeh vertreten. Einen besonders prächtigen Eindruck zusätzlich zum Relief haben einst der Grabanlage die Statuen verliehen, die den Grabherrn als Schreiber und als Sitz- oder Standfigur zeigten. Auch diese Figuren, von denen es eine ganze Reihe gegeben haben muß, sind fast völlig zerschlagen worden. Simpson (S. 7-8) nennt über 360 Fragmente. Reisner und Smith haben daraus eine Zahl von 10 bis 20 Statuen errechnet.

Ein ähnliches Schicksal hat auch die Kultanlage der Hetepheres II. (G 7110) erlitten. In der auffälligen Zerschlagung der Reliefs und Statuen auch dieser Kultanlage sieht Simpson ein Indiz für die absichtliche Zerstörung der Gesamtanlage. Möglicherweise sei diese mit der Zerstörung der benachbarten Mastaba des Djedefhor (G 7210-20) zu verbinden. Simpson bedauert, daß dieses Problem während der Ausgrabungsarbeiten nicht gelöst werden konnte. Als Zeitpunkt der Zerstörung der beiden Grabanlagen komme nach seiner Meinung wohl das späte Alte Reich in Betracht, weil am Eingang zur Kultkammer des Kawab „the collapsed roof of the portico lies on a relatively thin level of clean sand" (S. 5).

Wesentlich besser erhalten als die stark mitgenommene Grabanlage des Kawab (G 7110-20) ist die in derselben Grabreihe des Ostfriedhofes südlich anschließende Grabanlage des Cheopssohnes Chaf-chufu (G 7130-40). Diese Mastaba, die im zweiten Abschnitt des Buches beschrieben wird (S. 9-20, Tf. 23-29, Abb. 19-35), besitzt ähnlich wie die Mastaba des Kawab zwei getrennte Kultanlagen, eine für den Grabherrn Chaf-chufu und eine für dessen Frau Nefertkau. Beide Kultanlagen befinden sich jeweils in der Südostecke der ursprünglich isoliert errichteten, dann aber zu einer einzigen Grabanlage vereinten Mastabas G 7130 und G 7140. Sie bestehen aus einer in den Oberbau der Mastaba hineingenommenen verhältnismäßig engen Kultkammer, sowie aus einem im Osten in die Straße vor der Mastaba hineinreichenden Vorbau, der bei Chaf-chufu (G 7140) aus Werkstein, bei Nefertkau (G 7130) aus Lehmziegeln errichtet worden ist.

Während die Kultanlage der Nefertkau nur minimale Reste der Dekoration erhalten hat, ist das Bildprogramm des für Chaf-chufu bestimmten Kultbereichs annähernd vollständig erhalten. Dieser Umstand ist vor allem darauf zurückzuführen, daß eine ptolemäische Grabanlage in den Vorbau zu G 7140 hineingesetzt worden ist, die die dekorierten Innenräume der Kultanlage des Chaf-chufu blockierte und auf diese Weise vor Zerstörung bewahrt hat. Die geretteten Reliefs der Grabanlage des Chaf-chufu können somit das Bildprogramm einer mittelgroßen Kultanlage der Cheopszeit vorbildlich dokumentieren. Dargestellt werden fast ausschließlich Themen des Totenkults — etwa im Unterschied zu Kawab, wo auch Bilder der Land- und Viehwirtschaft erscheinen. Trotz der im Vergleich zu Kawab beschränkten Auswahl an Themen sind die Darstellungen im Grab des Chaf-chufu von großer Bedeutung. Sie weisen ein qualitativ hochstehendes erhabenes Relief auf, das sich von dem flachen Relief der gleichzeitigen königlichen Grabanlagen und der Opferplatten der Beamtengräber des Westfriedhofs von Gizeh stilistisch durch die Art der Modellierung unterscheidet.

Der dritte Teil der Publikation (S. 21-17, Tf. 30-45, Abb. 36-50) befaßt sich dann anschließend mit der Mastaba eines zweiten Chaf-chufu. Dieser Chaf-chufu II. war, wie Reisner annahm, vielleicht ein Enkel des berühmten Chaf-chufu I. von Mastaba G 7130-40 und lebte unter Neuserre während der 5. Dynastie. Seine Mastaba mit der Grabnummer G 7150 hat während ihrer Bauzeit vier Bauphasen durchlaufen, deren Spuren sich am Oberbau noch feststellen lassen. Der erste Bau bestand aus einer einfachen Mastaba mit einer in das Kernmauerwerk hineinverlegten Kultkammer. Dieser erste Bau wurde in den folgenden beiden Bauphasen nach Süden erweitert, bis schließlich im Osten der erweiterten Mastaba während der abschliessenden vierten Bauphase ein Vorbau angefügt wurde, der eine zweite Kultkammer aufnahm, die die Kultkammer des ersten Baus ersetzte. Diese zweite Kultkammer nahm Reliefs auf, die in die mit Gips geglätteten Wände aus Nummulitenkalkstein geschnitten worden sind. Weil die Gipsschicht sich an vielen Stellen auf der Wand nicht halten konnte, sind große Flächen der alten Grabdekoration heute nur noch schwach zu erkennen, oder sogar ganz verloren. Dennoch ist zu erkennen, daß die Grabdekoration aus den üblichen Bildern besteht. Sie bringt Darstellungen des Fisch- und Vogelfangs, der Ernte und des Vorführens des Viehs, daneben auch Szenen, die den Grabherrn bei der Ausfahrt im Papyrusdickicht und bei der Fahrt zu den heiligen Stätten zeigen. Szenen des Totenkultes sind hier ebenso vertreten wie in den gleichzeitigen Gräbern der 5. Dynastie.

Der vierte Abschnitt der Publikation (S. 28-34, Tf. 46-47, Abb. 51-59) schließlich widmet sich kleinen Grabanlagen. Diese liegen in der Gräberstraße 7100 im Osten der großen Mastabas des Kawab (G 7110-20) und Chaf-chufu (G 7130-40) und sind zum größten Teil nur noch als Grabschächte erhalten. In ihrer überwiegenden Mehrzahl stammen sie aus dem Alten Reich. Sie haben Funde von kleineren Objekten erbracht, die in der Publikation, vielleicht etwas lieblos, in den meisten Fällen ohne Foto und Zeichnung in der Art eines Registerbuches aufgelistet werden.

Man darf sicher sein, daß die von Simpson auf der Grundlage von Aufzeichnungen aus der Zeit der Ausgrabungsarbeiten herausgegebene Gräberpublikation wegen der Bedeutung der von ihm behandelten Grabanlagen einen wichtigen Platz unter den Publikationen der Alten-Reichs-Gräber einnehmen wird. Ziel der Publikation war gewesen, das durch die Grabanlagen gelieferte Material möglichst vorurteilsfrei aufzubereiten und für weitere Bearbeitungen zur Verfügung zu stellen. Trotz der grundsätzlichen Zustimmung zu der von Simpson gewählten Publikationsform seien jedoch einige kritische Bemerkungen gestattet. Problematisch sind z.B. die von Simpson zur Publikation verwendeten Fotos, die zum größten Teil noch auf die Ausgrabungszeit zurückgehen (oder zumindest danach aussehen) und heutigen Qualitätsvorstellungen nicht mehr genügen. Bei den Innenaufnahmen in den Grabanlagen zeichnen sie sich durch eine schlechte Ausleuchtung der Reliefoberfläche sowie durch lange Schlagschatten aus. Eine nicht ganz sachgerechte Verwendung des Blitzlichtes verbunden mit einem ungünstig gewählten Einfallswinkel mag die Qualität der Fotos beeinträchtigt haben. Versuche einer Ausleuchtung der Wände durch mehrere Lichtquellen oder durch eingespiegeltes Licht, was bei Verwendung von parabolisch biegbaren Chrom-

platten heute kein Problem mehr ist, hätte trotz der Enge der Räume vermutlich befriedigendere Ergebnisse erbracht.

Auch bei den Grundrißplänen, die sonst vorbildlich sind, sind an einer Stelle Vorbehalte zu machen. Der gewiß nicht unkomplizierte Grundplan der Mastaba G 7130-40, erscheint in der Publikation an drei Stellen in jeweils anderer Form. Fig. 1 berücksichtigt die Einbauten des Isisheiligtums im Osten der Pyramide G Ic. Fig. 3 zeigt an der Stelle, an der in Fig. 1 die Einbauten des Isisheiligtums erscheinen, den Verlauf der unterirdischen Grabkammern (vgl. Fig. 21). In Fig. 19 schließlich präsentiert sich der Grundriß von G 7130-40 in wieder neuer, dieses Mal schwer nachvollziehbarer Form, da im Text — etwa auf S. 10 — die Ursache der verwirrenden Unterschiede nicht aufgedeckt wird. Unwillkürlich stellt man sich die Frage, wie die Mastaba nun wirklich aussieht. Eine Antwort darauf versagt dann leider auch das Foto (Tf. 1, 12a, 14c).

Die Strichzeichnungen halten sich an die in den vorausgegangenen Publikationen gefundene Darstellungsform, d.h. bei Reliefs wird nicht zwischen Licht- und Schattenlinien unterschieden. Mängel der Zeichnung sind nur bei den Bildern aus der Mastaba des Cha-chufu II. festzustellen (z.B. Fig. 47). Sie gehen dort auf Schwierigkeiten zurück, die durch den schlechten Erhaltungszustand des Reliefs bedingt sind. In einigen Fällen, z.B. in Fig. 44 bei der Darstellung des Schurzes, in Fig. 47 bei der Darstellung der Takelage der Segelschiffe oder bei Details der Ernteszenen, hätte der Ägyptologe den Zeichner unterstützen müssen, was aber offenbar unterblieb.

An verschiedenen Stellen des Textes ist zu vermuten, daß der Text in Eile redigiert worden ist. Weil bei der Korrektur ein Druckfehler nicht entdeckt wurde (S. 4: MFA 34.60 ist Fragment 29-7-9 und nicht 29-7-11) ist das verstreut gefundene Relief MFA 34.60 einmal bei Kawab (S. 4) und einmal bei Chaf-chufu I. (S. 18) behandelt worden. Bei der Aufzählung der Statuenfragmente des Kawab (S. 7-8) erscheint das Fragment 24-12-339 unter den „Schreibern" (A), obwohl es sich nach der Beschreibung um das Fragment einer Sitzfigur handelt. Zu vermerken ist, daß Simpson die Namen von zwei Schreibern, die in den Wandreliefs der Kultkammer des Chaf-chufu I. begegnen (Taf. 22a,b, Abb. 33), durchgehend mit Ḫꜣꜣ und Bbs/Bbś (S. 17 und 20) angibt, obwohl auf Foto und Zeichnung deutlich Ḫꜣm und Bbj zu lesen ist. Störend wirkt der etwas unsystematische Gebrauch von s und ś für ś.

Da im Text auf die Nachträge zu „Giza Mastabas" 1 und 2 auf Abb. 70-72 nicht eingegangen wird, soll dies kurz nachgeholt werden. Abb. 72 enthält Nachträge zu „Giza Mastabas" 1. Der dort gegebene Plan ersetzt Plan „F" von Bd. 1. Die Wiedergabe der Inschrift der Statuette MFA 30.1456 (Bd. 1, Tf. 17.a.b) ergänzt die Transkription von Bd. 1, S. 23. Die Umzeichnung des Gefolges von Stoff- und Möbelträgerinnen ergänzt Bd. 1, Tf. 13.a.

Die Nachträge zu „Giza Mastabas" 2 von Abb. 70-71 betreffen Umrißzeichnungen von Gefäßen aus der Mastaba des Qar (Bd. 2, S. 14-18) und des Idu (Bd. 2, S. 30). Diese abschließenden Bemerkungen können den sehr positiven Gesamteindruck der Publikation nicht schmälern. Gewiß darf mit Spannung der nächste Band der Reihe „Giza Mastabas" erwartet werden, der — wie angekündigt (S. IX) — Grabanlagen des Westfriedhofes behandeln wird.

Hamburg, Oktober 1979 HARTWIG ALTENMÜLLER

Annelies und Artur BRACK, *Das Grab des Tjanuni — Theben Nr. 74*. Kairo, Deutsches Archäologisches Institut, Mainz, Philipp von Zabern, 1977 (4to, 112 S., 33 Abb., 66 Tafeln) = Archäologische Veröffentlichungen. DM 180.–. ISBN 3 8053 0048 4.

Am Schêch Abd el-Qurna in Theben-West sind während der Regierung Thutmosis' IV. in oberster Lage acht Beamtengräber angelegt worden. Das nördlichste von ihnen, das des Tjanuni (TT 74), das bisher nur durch Abschriften der Texte und Einzelszenen der Wandbilder unvollständig bekannt war, ist jetzt durch das Ehepaar Brack unter Hinzuziehung der in Museen befindlichen Stücke der Grabausrüstung und der durch die Grabungstätigkeit der Vf. in den bis dahin unbekannten Schächten und Grabkammern sowie den im Vorhof neu hinzugekommenen Materialien und Erkenntnissen umfassend vorgelegt worden.

Wenn auch das Grab als solches konventionell ist und der Grabinhaber lediglich der gehobenen Beamtenschicht angehörte — er ist vom Amt eines königlichen Schreibers über alle Stufen der Laufbahn eines Militärbeamten bis vielleicht zum General aufgestiegen —, stellt die Anlage ein für unser Wissen nicht unerhebliches Denkmal dar, denn der Grabherr diente den drei Königen Thutmosis III., Amenophis II. und Thutmosis IV. zur Zeit der größten Ausdehnung des ägyptischen Machtbereiches als Beamter und liefert darüber hinaus durch die große Spannweite seiner beruflichen Laufbahn eine wichtige Quelle für die Kenntnis der militärischen und zivilen Verwaltung dieser Zeit. In religiöser Hinsicht gehört das Grab ebenfalls in den üblichen Rahmen, liefert aber einige noch hervorzuhebende Details. Seine architektonische Anlage richtet sich gleichermaßen am klassischen Schema der 18. Dynastie aus mit dem nach Osten offenen aus dem Felsen herausgeschnittenen Vorhof mit Stelenpaar, einem Fries von Grabkegeln am oberen Teil der Grabfassade, der an den Grabeingang anschließenden Querhalle mit den weltlichen Darstellungen aus dem Leben des Verstorbenen sowie aufgemalter Stele und Scheintür an den Schmalseiten der Querhalle, dem Durchgang zur Längshalle und diese selbst mit ihrer jenseitsbezogenen Dekoration sowie den unterirdischen, über Schächte zugänglichen Bestattungsräumen. Vorhof und Fassade des Tjanuni-Grabes blieben wie der hintere Korridor und die Längshalle unvollendet. Der Durchgang war hier zwar bereits verputzt und mit Stuck überzogen, blieb aber unbemalt. Die dem Eingang zuliegenden zwei Drittel der Längshalle waren ebenfalls mit Lehmmörtel verschmiert und mit Stuck geglättet, das letzte Drittel der Halle allerdings erst roh aus dem Felsen gehauen, so daß die dekorierte Fläche des Grabes lediglich den Eingangskorridor und die Querhalle ausmacht. Hier waren jedoch alle Wände starken Beschädigungen ausgesetzt. Große Teile der Malerei sind mit dem Stuck heruntergebrochen, fast vollständig fehlen die Partien der Westwände gegenüber dem Eingang. Trotz dieser starken Beschädigungen darf man das Grab aber in der künstlerischen Gestaltung und Ausführung mit seinen Darstellungen und Beischriften in die hervorragenden Beispiele der ägyptischen Wandmalerei der mittleren 18. Dynastie einreihen.

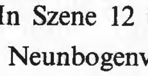
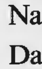
Nach Abrissen über Befund und rezente Geschichte des Grabes wenden sich Vf. zunächst der Beschreibung der Grabanlage zu (S. 12-81).

Der ungefähr rechteckige Vorhof ist nicht vollendet worden. In der nordwestlichen Ecke blieb ein großes Felsstück nicht abgearbeitet, so daß der Boden etwa trapezförmig gestaltet ist. An seiner Süd- und ähnlich an seiner Nordseite ist jeweils ein Steg im Fels belassen, der die Anlage gegen die Vorhöfe der angrenzenden Gräber TT 75 und TT 70 abschließt. Von einer etwa an der Ostseite des Vorhofes verlaufenden Mauer fanden sich keine Spuren. Bruchstücke der zum Vorhof gehörenden Sandsteinstelen kamen bei den Grabungen zutage. Vom Grabeingang in der zur Grabachse senkrecht stehenden Fassade ist die Türrahmung fast vollständig im Museum von Turin (Nr. 1643. 1645) erhalten. Ein etwa 2 m langer Korridor führt vom Eingang in die Querhalle. Seine Einmündung in die Querhalle ist auf deren Ostwand durch gelbe Farbe in Immitation von Holz als Türumrahmung hervorgehoben. Die Querhalle steht senkrecht zur Grabachse. Ihre Länge beträgt 11, 20 m, die durchschnittliche Breite 2 m und die durchschnittliche Höhe 2, 20 m. Obwohl die Wände mit Putz geglättet sind, ist ihre Fläche nicht eben. Sie sind auch nicht rechtwinklig ausgerichtet. Die ebene Decke weist in Nachahmung funktionaler Konstruktionselemente gemalte Deckenbalken auf. Der Eingang zum zweiten Korridor befindet sich in der Westwand der Querhalle in der Längsachse des Grabes. Auch hier ist eine hölzerne Türumrahmung durch gelbe Farbe wiedergegeben, jedoch noch zusätzlich durch eine 2-3 cm starke Aufmauerung hervorgehoben. Dieser zweite Durchgang neigt sich schwach in Richtung Längshalle. Die anschließende Längshalle durchbricht die Regel, indem sie in Breite und Höhe nach hinten zunimmt und ihr letztes Drittel aus der Achse nach Norden abknickt, während der Boden gleichzeitig um 50 cm ansteigt. Wahrscheinlich ist letzteres auf den 15 cm breiten Felsspalt zurückzuführen, der in der gleichen Richtung verläuft. Dagegen sind Gründe für die Erweiterung der Längshalle nicht auszumachen, weil dieser Teil unvollendet blieb. Die Existenz der beiden Schächte an den Schmalseiten der Querhalle war bekannt, ein dritter wurde von G. Haeny am westlichen Ende der Längshalle festgestellt. Die Schächte, Gänge und Sargkammern, die bis zur Bearbeitung des Grabes durch die Vf. gänzlich unerforscht waren, sind nur roh aus dem Felsen geschlagen und weisen keinerlei Dekoration auf. In den Bestattungsanlagen der Querhalle, besonders der des Nordendes, sind Spuren eines größeren Brandes deutlich.

Der Beschreibung der Architektur folgt die der Dekoration der Grabanlage, wobei Szenen und Begleittexte in Photos von exzellenter Qualität wiedergegeben werden. Umzeichnungen erscheinen nur, wo durch Zerstörungen die Lesbarkeit erschwert ist oder nach Parallelen extensive Ergänzungen vorgenommen wurden.

Auf Darstellungen des Grabherrn beim Ein- und Austreten aus dem Grabe im Korridor des Grabeingangs (Nordwand) und der Anbetung des Sonnengottes (zusammen mit der Frau des Grabherrn; Südwand) jeweils mit den entsprechenden Texten folgen rechts und links der Eingangstür auf der Ostwand der Querhalle Brandopfer an Amun. Auf der südlichen Seite der Querhalle schließen daran Szenen, die den Grabherrn und seine Frau beim Festmahl zeigen. Die knappe Darstellung, die in den Themenkreis des „Schönen Festes vom Wüstental" gehört, stellt das Darreichen von Blumensträußen in den Mittelpunkt. An die Brandopferszene (zum großen Teil zerstört) auf der Nordseite der Querhalle schließt eine Opferszene vor Osiris an, der hier u.a. mit dem sonst unbekannten Beinamen ḫrj ntjw m(w)tw „Oberster derer, die gestorben sind" (Taf. 26a) versehen ist. Sowohl die Süd- als auch die Nordwand trennt die Brandopferszene von der folgenden durch vier Register von Gabenträgern, die in ihrer Richtung auseinanderstreben und jeweils auf das Brandopfer und die anschließende zweite Szene zuhalten. An beiden Enden der Querhalle befinden sich die Kultstellen, auf der nördlichen Schmalwand die Darstellung der Stele, auf der südlichen die der Scheintür. Die Stele zeigt in der Bildszene die Anbetung der Götter des Westens durch den Grabherrn, die im reinen Textteil durch Gebete und einen daran anschließenden biographischen Text vervollständigt wird, der nach Champollion ergänzt ist. Gabenträger und Baumgöttin umrahmen die Stele. Die wḏꜣt-Augen an ihrem oberen Teil weisen eine Neigung entsprechend dem Stelenrund auf. Auf der gegenüberliegenden Wand immitiert die Scheintür traditionell Granit. Sie ist von einer Reihe von Speisetischszenen umgeben, die sonst gewöhnlich auf eine Darstellung über der Scheintürnische festgelegt sind. Auf den Westwänden der Querhalle, jeweils rechts und links vom Durchgang zur Längshalle erscheinen die Königsszenen mit Darreichung des Blumenstraußes auf der Südseite und Darbringung des asiatischen Tributs auf der Nordseite. Daran knüpfen auf der Südwand die Rekrutierung und Ausbildung der Soldaten, zu deren Darstellung die bekannte Gruppe von Athleten gehört, die eine Standarte tragen, auf der zwei Ringer abgebildet sind (Taf. 38. 8). Bei der Beschreibung des Netzschurzes und der Tierschwänze der Soldaten hätte hier vielleicht zusätzlich auf I. Hofmann, Die Kulturen des Niltals von Aswan bis Sennar, Hamburg 1967, 316f hingewiesen werden können. Die Nordwand zeigt im Anschluß an die Königsszene die „Registrierung des ganzen Landes", bei der Tjanuni als Rekrutenschreiber die in vier Registern abgebildete Einschreibung von Soldaten, Priestern, Arbeitern und Tieren überwacht.

Alle Darstellungen des Grabes sind mit Inschriften versehen. Diese untergliedern sich in die darstellungsabhängigen, komplettierenden Texte wie Titel- oder Namenbeischriften, Szenentitel, Hymnen und Lieder; daneben sind szenenunabhängige Texte vorhanden wie Opferformeln, Widmungs- und Nameninschriften. Verklärungen fehlen im erhaltenen Teil der Inschriften. Die Hieroglyphen sind teils vielfarbig ausgemalt, teils erscheinen sie einheitlich schwarz oder blau. Eine Hieroglyphenliste mit Farbangaben nach Munsell ist deshalb dem Werk beigefügt (S. 102-106). Alle Texte sind im Tafelteil dokumentiert und werden darüber hinaus in Umschrift wiedergegeben und sind übersetzt. Hier seien einige, wenn auch unwesentliche, Anmerkungen gestattet:

1. Bei Inschrift 9 (S. 26. 27) ist nicht ersichtlich, ob hinter ḥtp ḥr (?) eine Lücke anzunehmen ist; denn auf der einen Seite erscheint der hieroglyphische Text fortlaufend, in der Umschrift und Übersetzung ist jedoch eine Textlücke angezeigt. Anhand des Photos (Taf. 19a) läßt sich der Sachverhalt nicht nachprüfen.
2. In Szene 12 (Taf. 29a) ist auf S. 38 der zweite Name der Neunbogenvölker  nicht korrekt gelesen. Das  ist Determinativ und daher in der Umschrift nicht zu berücksichtigen.

3. Bei Text 27 (S. 38) hätte man in der Umschrift für [hieroglyphs] den Dual anstelle des Plurals erwartet.
4. Die Umschrift des Textes 75 (Taf. 45c) muß bei der Steleninschrift in der zweiten Zeile nṯrw jmjw ẖrt-nṯr... lauten.
5. Bei Text 84 (S. 73) hätte man auf eine exakte Transliteration des Hieratisch/Hieroglyphischen verzichten sollen und einfach sntf mrjjtf anstelle von sntf mrjjtfj umschreiben müssen.

Bei ihrer Grabungstätigkeit sind die Vf. mit ungewöhnlicher Akribie vorgegangen und haben auf die Funde eine große Sorgfalt verwandt, so daß hier besonders interessante Ergebnisse erzielt wurden.

Zu den bedeutsamen Funden des Grabes gehören die im Vorhof zutage getretenen Malertöpfe mit Farbresten, die identisch mit den Farben der Malerei sind, eine große Anzahl von Tonkrügen, einige schön bemalt, und 15 Krugsiegel mit dem Namen Jmn-ḥtp, der sich vielleicht auf Amenophis II. bezieht und die vermutlich zu Weinkrügen gehören. Zwei Ziegel mit dem Stempel ʿ3-ḫprw-Rʿ stammen wohl aus der königlichen Ziegelei. Die bemalten Tonkrüge (Fund 1/23; Taf. 64) weisen den bislang unbelegten Titel sš nfrw n t3 pḏt pr ʿ3 auf. Vf. halten sie für eine Stiftung der genannten Truppeneinheit (S. 63). Nach Meinung der Rez. widerlegt nun dieser Fund die Annahme der Vf., Tjanuni sei in den Rang eines mr mšʿ aufgestiegen. Der Titel mr mšʿ erscheint in zwei Belegen im Grab, bei der Tributszene Taf. 31 und in der Deckeninschrift Text 60; Zeile H; Taf. 62. Die geringe Anzahl der Belege führen Vf. darauf zurück, daß Tjanuni diese Position erst sehr spät in seiner Karriere eingenommen habe, als die Grabanlage, soweit sie überhaupt ausgeführt ist, fast fertiggestellt war. Dagegen steht, daß der mr mšʿ-Titel als höchster Titel wahrscheinlich auf den beim Begräbnis gestifteten Krügen mitaufgeführt wäre. Da er aber ebenso auf den von den Söhnen des Grabherrn gestifteten Türumrahmungen fehlt, dürfte es sich bei den zwei Belegen des Titels um Fehler handeln, die zu mr ⟨sšw⟩ mšʿ, bzw. mr ⟨sšw⟩ mšʿ n njswt zu korrigieren sind; denn auch die Widmungsinschriften des Vorhofes und die Grabkegel der unvollendeten Fassade erwähnen diesen Titel nicht. Die Weinamphoren mit Namen Amenophis' II., die in der Sargkammer 2, der mutmaßlichen Grabstätte der Mutiri, vorgefunden wurden, deuten wohl deren Verbindungen zum Hof an, über die Tjanuni, wie die Vf. betonen, aufgestiegen sein dürfte. Zwei bemalte Tonkrüge weisen hier durch ihre Aufschrift auf die Herkunft der Mutiri aus Hermopolis, was durch ihre Titel bestätigt wird. Von großem Interesse ist auch der Fund 1/30, eingetrocknete Biermaische, bei der Bananenfrüchte den Hauptbestandteil ausmachen. Es stellt dies den ersten Nachweis von Bananen in einem Fund des NR dar.

An die Dokumentation schließen Vf. eine Evaluation des Grabes als historisches, religiöses und künstlerisches Denkmal (S. 82-96). Zahlreiche Indices beschließen das Werk. Besonders hervorzuheben sind hier die Farbverzeichnisse sowie die Text- und Szenenlisten. Leider fehlt aber bei dem sonst in Anlage und Gestaltung auf Perfektion hinzielenden Werk ein Verzeichnis der Tafeln und Abbildungen, die dem Leser ohne Bindung an den Text ein schnelles Auffinden der Szenen gestattet hätte.

Mit ihrem hier vorgestellten Erstlingswerk haben die Vf., die keine ausgebildeten Ägyptologen sind, unter Hilfe von Fachkollegen, eine Grabpublikation vorgelegt, die beispielhaft ist und die schon jetzt zeigt, daß auch die Bearbeitung des Grabes TT 78 bei ihnen in besten Händen liegt.

Tübingen, Dezember 1979 — Karola Zibelius

* * *

E. BRUNNER-TRAUT, *Egyptian Artists' Sketches.* Figured Ostraka from the Gayer-Anderson collection in the Fitzwilliam museum, Cambridge, Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1979 (27 cm., x + 89 pp., 40 pls.) = Uitgaven van het Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, Vol. 45. 35 DM. ISBN 90 6258 045 9.

The present catalogue of Egyptian artists' sketches from the Gayer-Anderson collection, now in the Fitzwilliam Museum, Cambridge is intended as a primary publication as well as a guide for visitors. It comprises a fully illustrated catalogue, and a general introduction on 'Bildostraka' with particular reference to ostraka once belonging to the Gayer-Anderson collection but now in Stockholm, which include subjects not represented in Cambridge.

The objects allotted to the Fitzwilliam Museum include a few unusual pieces, such as the representation of a gateway (no. 1), the stonemason with open mouth and stubbly chin (no. 14), a water carrier probably of Ptolemaic or Roman date (no. 15), a slaughtered animal (no. 35), a picture of a hyena and a kid illustrating an animal fable (no. 26), and a donkey and her young (no. 30). For the rest, the collection is made up of representations of divinities, kings, men, and various animals. Inscriptions are rare.

In spite of a somewhat disquieting number of typing errors and other editorial inaccuracies, the book largely fulfils its purpose, and is easy to use for the general visitor. The reviewer has only a few additional remarks to offer, which may, however, be of some general interest.

On p. 7, and again on pp. 17-18, there is a discussion of the extent to which ostraka mirror representations on a larger scale, either as preliminary sketches or as copies, and for animal caricatures a comparison is drawn with a Coptic mural painting. Erotic scenes are said to be found only on ostraka (p. 5), and the Egyptians are described as 'excelling in chastity'. I have no wish to imply that the ancient Egyptians were a frivolous people, but the line between 'high-spirited imagination' and the necessary preliminaries to procreation as expressed in art, was probably rather more fluid than in the Western European tradition. Erotic subjects do occur elsewhere, both in disguise (i.e. represented symbolically) and unambiguously, as for example in a 'maison funéraire' at Tuna el-Gebel (S. Gabra and E. Drioton, *Peintures à fresques et scènes peintes à Hermoupolis-Ouest*, 1954, pl. 11).

As for the ostraka with monkeys (nos. 22 and 23), it may be worth noting that the species represented is the hamadryas baboon (*Papio hamadryas*), and that at least the animal in no. 23 is a *female*, not only because of the lack of obvious male characteristics, but also because female baboons do occur in similar situations (Vandier d'Abbadie no. 2042: *t3 kyky*). Baboons climbing dôm palms may be a cryptographic allusion to the phrase *nfr rnpt*, the baboon having the hieroglyphic value *nfr*, and the palm tree representing *rnpt* (Keimer in *MDAIK*, VIII (1939), pp. 42-45, and I. Wallert, *Die Palmen im Alten Ägypten*, 1962, pp. 98-99).

The man's profile in no. 16 is to my knowledge unprecedented in Amarna art, but the ostrakon can hardly belong elsewhere. The eye is what I have previously classified as an 'abnormal eye' (*Chronique d'Égypte*, LIII, no. 105 (1978), p. 17). This one seems to me to represent either a closed eye or an eye with a completely mutilated eye-ball, the closest parallels being the eye of the harpist in the tomb of Nakht (TT 52 – painting) and the eye of the lutist in the tomb of Paser (TT 106 – relief [unpublished]). As the eyes of harpists and other musicians at el-Amarna have a different shape, I am inclined to think that the present ostrakon shows a rare attempt at rendering a closed eye.

Copenhagen, December 1979 — Lise Manniche

* * *

Peter KAPLONY, *Die Rollsiegel des Alten Reiches I.* Allgemeiner Teil mit Studien zum Königtum des Alten Reiches. Bruxelles, Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1977 (29 cm., xii + 380 pp.) = Monumenta Aegyptiaca 2. F.B. 1.900.

This volume can be defined as a "descriptive syllography" of Old Kingdom cylinders, comparable to a work on "descriptive linguistics", that is, a definition of the structure and meaning of design. It is a fitting continuation of the author's *Die Inschriften der ägyptischen Frühzeit* (Wiesbaden, 1963). In the work under discussion, Kaplony describes, defines and discusses all aspects of Old Kingdom cylinder-seals and the contents of their design in minute detail. So much so, that the forest sometimes cannot be seen because of the trees. It is a basic reference work — let there be no doubt about that — but the reader is submerged in so much material that Kaplony's many excellent conclusions are buried beneath the minutae. My only criticism of this book is that it lacks those short summaries of discoveries and conclusions which help clarify such a vast amount of material.

It may well be that this impression is left because Kaplony's text cannot be used, and in many places cannot be properly understood, without constant reference to the plate-volume which has not yet appeared. Indeed, one often has the impression that one is face-to-face with a significant break-through in the study of these seals, but cannot fully grasp it because the illustrative material is not yet available. My initial feeling that Kaplony has overcomplicated his subject may thus be in error and the complexities will be resolved once the second volume is at hand.

This work is essentially a catalogue of Old Kingdom cylinders presented in the form of dozens of essays on various aspects of the numerous elements in their design. In Chapter One, Kaplony presents the introductory discussion of the material, both private and royal, with which he is concerned. There are three basic types of private cylinders: (1) office-seals (*Amtssiegel*) which have a royal Horus-name, an official title, but no private personal name; (2) official seals (*Beamtensiegel*) with a personal name and an official title or the name of an office or bureau; (3) administrative seals (*Verwaltungssiegel*), with names and titles, used for private households. The official seals were very common in the archaic period, but were forbidden around the reign of Khufu and replaced in general usage by the anonymous office-seals. Royal cylinders are of two basic types: the *Horusnamenssiegel*, with a king's Horus-name, and the *Ringnamenssiegel* on which the Horus-name has been replaced by the royal name that ordinarily would be placed in a cartouche. On these royal seals, in the vertical spaces between the repeated royal name, the *Zwischenglieder*, one finds either royal titles and epithets or official titles of private persons. The latter are termed "secondary royal seals" which were amuletic, the person owning such a seal being under the protection of the king named. The Horus-name seals were contemporary to the king represented since they portray the living king as Horus. Ring-names seals were not necessarily contemporary, the royal name thus reproduced having an amuletic character. The latter, mostly "secondary royal seals", were not used to make actual sealings.

A further group of cylinders are those which have only designs or hieroglyphs as amuletic symbols, a degenerate type for the illiterate elements of the population. It is from this type that Kaplony derives the stamp-seals of the later Old Kingdom and First Intermediate Period. It was impractical to use cylinders for the small sealings common in the Old Kingdom since the surface to be impressed was too small for a cylinder. One thus obtains only partial impressions as a cylinder could not be rolled, only part of it impressed like a stamp. Furthermore, the round surface of the cylinder was impractical for the reproduction of figurative elements, whereas the flat surface of the stamp-seal was ideal. The idea for the stamp-seal may have been the round, decorated ends of cylinders which were sometimes used to make impressions.

As Kaplony observes, the repertoire on the stamp-seals is similar to that on the cylinders with figurative designs; the two types of objects are thus closely related in terms of design. In terms of purpose, however, the relationship is not so obvious, and I disagree with Kaplony at this point. As far as our present knowledge goes, the so-called "stamp-seals" were not used to make impressions until the very end of the Eleventh Dynasty. Their earlier usage was, in my opinion, purely amuletic which is why I prefer the term "design-amulets" to describe them (cf. *JEA* 56, 1970, 65ff.). Kaplony observes (p. 46) that large finds of impressions made from these objects may be found at any time, thus proving their use as seals. However, we already possess substantial finds of design-amulets, but not a single early sealing by one of these objects from any site where they have been discovered. Their early use as seals thus remains unproved and, I think, improbable.

Chapter Two is devoted to the design-patterns on Old Kingdom cylinders. Kaplony divides his inscribed material according to the patterns of design (excluding the purely figurative cylinders) on the basis of (1) the major elements of Horus-name or ring-name seals (i.e., the royal name), (2) the number of vertical columns in the pattern as well as horizontal lines of text, and (3) patterns with the major

elements repeated. The starting-point is the two-fold pattern used on archaic seals, namely, the frequent type whereby the Horus-name is repeated, and the less common pattern where Horus-names appear only once, at the beginning of the design. In the Old Kingdom, other royal names, especially the king's birth-name, may appear in the vertical columns between the Horus-names (the *Zwischengliedern*), alone or with epithets. A further development is that the ring-name may replace the Horus-name, thus setting the stage for the later development of royal seals in the Middle Kingdom when the ring-name almost completely replaced the Horus-name on seals.

One interesting feature of the ring-name seals are the epithets beginning with *mry* (or *mrrw*) and *dwꜣ*. These call upon Hathor, *nṯr* (Horus or Re), or *nṯrw* (Hathor, Horus and Re). The *mry* epithets, when applied to a king, show that he stands in the favour of the state deities; when applied to an official, it shows that this official stands in the favour of the king. The *dwꜣ*-epithet is the active counterpart to the *mry*-epithet, that is, the king praises (*dwꜣ*) the god(s) whose beloved he is. There are distinct differences between the two: "*dwꜣ* Hathor" is found with the ring-name, "*dwꜣ-nṯr*" with the *nỉswt*-title; *dwꜣ* is used only with reference to Hathor and *nṯr* (Horus or Re), and *nṯrw* or other deities do not appear. The *dwꜣ*-epithet, unlike the *mry*, is limited to ring-name and Horus-name seals; the *mry*-epithet can be used on private seals.

The horizontal lines of text beneath the vertical lines, primarily on Horus-name seals, are an important element added on Old Kingdom cylinders. Most common is a single horizontal line reading left to right; if a second line is added, it reads right to left, hence a bustrophedon arrangement. Cylinders with more than three horizontal lines are rare. The first horizontal line is a help in determining where the beginning of the vertical text should be; the beginning of the horizontal line is under the initial column of the vertical text. Normally, this latter is a Horus-name.

In Chapter Three, Kaplony takes up the matter of royal titularies and how they developed during the Old Kingdom. The Horus-name, the most important on the seals, was derived from older epithets of earlier kings. The "gold" name appears already in the archaic period with elements such as *Ḥr*, *nṯr*, *sḫm* and *ʿnty* combined with the gold-sign; more gold-names were created by reduplicating this element or combining it with a verb or adjective. The abstract "Horus of Gold" name is a later development whereby *Ḥr-nb*, originally a gold-name, became a title. The element "gold" was first inserted in the royal titulary by Khasekhemuwy who used it in the sense of an "emanation" of the divine rather than as indicating direct filiation. The high point in the concept of the divinization of kings was reached in the early Fourth Dynasty when the gold-names indicate that the king was identified directly with the gold-deity (Horus). This was a step beyond the older custom whereby the king was an emanation of the gods, but not directly related.

A major step was taken in the Old Kingdom: the invention of the ring-name and the joining of this and other titles into a title "chain". Such chains rarely incorporate the Horus-name; they consist primarily of the *nỉswt-bỉty*, *nbty*, gold-name and ring-name. *Nỉswt-bỉty* is an abstract title, already occuring with royal names in the archaic period, but also used independently, for example in palace names. *Nỉswt-bỉty* plus *nbty* was normally not used in the Old Kingdom independently. There were two kinds of ring-names (birth-names of the king): some combination with *Rʿ*, or a "profane" name without *Rʿ*. While one or the other was used on royal seals for most of the Old Kingdom, by the end of that period both came to be used together. The first king to show both types of names completely distinct from each other was Djedkare. Prior to this time, the profane name was an abbreviation of the *Rʿ*-name.

One point in the development of the royal titulary is of interest. In the archaic period, the king used either (1) *nỉswt-bỉty* plus ring-name. or (2) *nỉswt-bỉty* plus *nbty* names. The Crown Prince of this early age used the *nbty*-name; after his coronation he combined this with the *nỉswt-bỉty* name. One can thus distinguish Crown Princes as one aid to establishing a proper succession of rulers.

On pp. 138 ff., Kaplony discusses the role of the *nbty*-name. This is often part of a name, but can also be explained elsewhere as a title. The *nbty*-name was formed on the pattern of the Horus-name; both are similar or the *nbty*-name omits one element of the Horus-name. Only very rarely are the two completely different. The *nbty*-name does not occur independently, but in the combination *nỉswt-bỉty* plus *nbty*, and in longer chains beginning with these titles.

Chapter Four takes up the heraldic designs of Old Kingdom cylinders, including not only animal, human and divine figures, but also various devices to divide the design into vertical columns. One of these (pp. 165 ff.) are the single vertical lines which often came into conjunction with the serekh either by falling together with the vertical sides of the serekh, or running parallel to the serekh. With the addition of an upper connecting line, the group thus forms a simplified version of the heraldic theme "serekh between *wꜣs*-scepters which carry the sky", a theme found on other types of monuments.

Wꜣs and *ʿnḫ*-signs may occur behind the Horus-name, signifying that the king as falcon is blessed with health and life. The crowns (pp. 174 ff.) worn by the falcon on the serekh are associated with the various ceremonial representations of the king in the annals of the Old Kingdom. The falcon with the Upper Egyptian crown, the Lower Egyptian crown or the double crown reflects the same concepts as in the annals. Such ideas, expressed in the archaic period on stone vessels, are now taken over on the cylinders.

Various deities are represented by the heraldic devices (pp. 182 ff.), namely, Nekhbet (vulture with outspread wings), Horus (falcon), Horus Lord of Edfu (falcon-sphinx on standard), Re (sun-disc), Bat (*Bꜣt*-symbol), etc. Typical of Old Kingdom cylinders — but not the archaic cylinders or Old Kingdom inscriptions — is the motif of the serekh-serpent. The serpent goes with the serekh itself, the prototype being the serekh with uraeus-battlement. The motif "Horus falcon with serekh-snake in its claws" is a secondary development, signifying the union of Upper and Lower Egypt.

One heraldic motif made up of human and divine figures (pp. 197 ff.) shows Seth on the left, Horus and the king on the right, striding toward Seth. Both gods reach out toward the king, the group symbolizing the ceremony "Introducing the king", celebrated along with the ceremony "Union of the two lands" on the Palermo stone. A variant of this coronation scene shows the group under the serekh. In such scenes the serekh can stand for the throne. Other motifs studied include various royal figures and how they are related to the script, and the lion/sphinx as symbolic of the king. Kaplony shows how each element in a design has more than decorative meaning; it has ritual, ceremonial or even historical significance.

This chapter illustrates one of the most important features of this book. Kaplony refers constantly to reliefs, statues and the texts as comparative material for the cylinders. One is thus able to view the cylinders not as an isolated phenomenon, but as one aspect of Egyptian art, repeating motifs and themes one is more accustomed to seeing on the monuments. The relationship is not always clear, though Kaplony's discussion shows time and again that the cylinders complement the monuments, and vice-versa, often to a mutual understanding of both.

Chapter Five takes up some historical conclusions reached by a study of the cylinders in relation to other evidence. As a sample of this we may note Kaplony's discussion of the sequence of kings in the mid-Fifth Dynasty (pp. 285 ff.). This subject was anticipated (pp. 146 ff.) by a similar discussion of the sequence of Third Dynasty kings, the first time a reasonable sequence based on contemporary material has been produced. Here, working from very complicated evidence — including cylinders, quarry marks, and some ingenious identifications of royal names — Kaplony produces a list of kings quite different from that of the Abydos, Sakkarah and Turin lists. He further illustrates how later tradition may have confused the material handed down from earlier times.

For the Fifth Dynasty, Kaplony turns first to the evidence of the cylinders. He notes a seal which indicates a co-regency of Neferirkare and Niuserre which immediately goes against the traditional sequence. Another seal shows that the epithet *sḫm-ḫʿw* of Niuserre was raised to the status of a Horus-name under Shepeskare, thus proving that the latter must follow Niuserre. Further seals show that the sun-temple of Raneferef was already under construction in the time of Niuserre; Raneferef must thus be his immediate successor. Sine Neferirkare is designated as crown prince in the funerary temple of Sahure, a new sequence of kings starting with Sahure is presented which varies from the traditional one:

Egyptian tradition:	Kaplony:
Sahure	Sahure
Neferirkare	Neferirkare
Shepeskare	Niuserre
Raneferef	Raneferef
Niuserre	Shepeskare

This new sequence is supported by other evidence from the cylinders, especially the titles of funerary priests. If, for example, a priest of the cult of the dead Niuserre is named on a cylinder of Raneferef, this must mean that the latter follows the former as king.

Kaplony thus shows that Old Kingdom cylinders are historical documents in every sense of the word and offer evidence that leads to important historical conclusions. Another interesting series of essays in this chapter deals with the personnel of the Old Kingdom funerary and sun temples. Here again, the cylinders combine with other evidence such as the Abu-Sir papyri to give some idea as to the cadres of priests who staffed the institutions in question.

In general, this book is an excellent source of information with enough detailed discussion to satisfy the most critical scholar. One wishes from time to time that the author were not quite so verbose, but the subject is such that the minutae are always significant. It can only be hoped that the second volume will appear soon as much of the impact of the first is lost while the illustrative material is lacking.

Beirut, July 1979 WILLIAM A. WARD

* * *

AEGYPTISCHE KUNST AUS DEM BROOKLYN MUSEUM. Berlin, Aegyptisches Museum der Staatlichen Museen Preussischer Kulturbesitz. 4. September-31. Oktober, 1976. Mainz, Philipp von Zabern, 1976 (8vo, 150 pp., 88 pls.).

The exhibition to which *Aegyptische Kunst* served as a guide was originally a joint venture undertaken by The Fine Arts Museums, San Francisco, and The Brooklyn Museum. Richard Fazzini, now a Curator in the Department of Egyptian and Classical Art in Brooklyn, wrote *Images for Eternity: Egyptian Art from Berkeley and Brooklyn* (Brooklyn 1975) not only as a guide to that showing but also "to provide... background material about ancient Egypt and its art" (*Images*, p. IX).

When that exhibition closed in San Francisco, the objects from the Robert H. Lowie Museum were withdrawn; Brooklyn added eight more pieces. The exhibition, now consisting exclusively of eighty-eight objects from Brooklyn, traveled to Austin in Texas and to Huntsville in Alabama (*Aegyptische Kunst*, Preface). These eighty-eight objects eventually came to West Berlin as part of that city's celebration of America's Bicentennial. This exhibition in West Berlin also emphasized the special relationship enjoyed by The Brooklyn Museum and the Aegyptisches Museum. It demonstrated in a visible way the apolitical spirit in which these two institutions seek to understand the history of Man.

The opening of "Aegyptische Kunst aus dem Brooklyn Museum" coincided with both the opening of the Aegyptisches Museum's new gallery space in the Marsstall and the first glimpse of the propylon of the Temple of Kalabsha, which was officially opened on 29 June, 1977. The Brooklyn Museum, then, had contributed to the gala of the Aegyptisches Museum in much the same way as the loans from Berlin contributed to Brooklyn's Amarna exhibition (C. Aldred, *Akhenaten and Nefertiti* [New York 1973]; reviewed in *BiOr* 32 [1975], 205 f).

Aegyptische Kunst was the first catalogue to deal exclusively with the Brooklyn objects, since no special catalogue was commissioned to accompany the exhibitions at Austin and Huntsville. Its size and format are indebted to Brooklyn's own *Brief Guide* (reviewed in *BiOr* 28 [1971], 113), with an illustration of each object and an accompanying discussion on adjacent pages.

To appreciate *Aegyptische Kunst* one must remember that this exhibition was undertaken in Berlin by the Aegyptisches Museum, which serves as an institution for both scholarship and public instruction (*wissenschaftliches und volksbildendes Institut*). This dual function is evident throughout *Aegyptische Kunst* and is, no doubt, responsible for certain anomalies.

The objects themselves are not always listed chronologically. One finds, for example, No. 10 dated to Dynasty O, between objects dated to Dynasty III and IV, respectively. This arrangement is not capricious; the entries conform to the actual location of the objects in the exhibition. The order in which the visitor experienced each object was the deciding criterion.

The End Pages of *Aegyptische Kunst*, also written with the visitor in mind, are a good lesson in museology. In addition to a reduced version of the poster [*affiche*], "Das alte Aegypten", a list of books, postcards, slides [*dias*], and their prices, available for sale at the Museum shop, are included. This material constantly reminds the reader of the availability of such items, and will probably increase the Museum's revenues. This seems a good example for other institutions to follow. The book is easy to use because of its compact size; the text is informative and easy to read; and the price is reasonable. As a result, *Aegyptische Kunst* serves as an admirable vehicle for public instruction.

On the other hand, there are some elements which may cause confusion. The labeling of the Macedonian to Roman Periods as "Post-Dynastic" is difficult to accept. The objects in the exhibition from this period are indebted to the Egyptian, rather than to the Hellenistic or Roman, tradition. They demonstrate the continuity, not the disappearance, of pharaonic motifs. In fact, native Egyptian artists during these periods were little affected by what was happening in the Mediterranean World. Egyptian art was, for the most part, resistant to foreign influence (see, G. Grimm, *Kunst der Ptolemäer- und Römerzeit im aegyptischen Museum Kairo* [Mainz 1975], 4f (reviewed in *BiOr* 33 [1976], 328f).

The complete lack of pagination is a nuisance. References to this catalogue will necessarily be imprecise. It is only after some searching that the abbreviations used throughout the catalogue are found listed on the last page of the book, separated from the main entries by the promotional material.

The black and white photographs tend to loose resolution so that the inscriptions become illegible (Nos. 22, 24, 28, and 77). In many of the illustrations, both color and black and white, the illumination was so great that details were lost (Nos. 17 and 82).

It must, nevertheless, be admitted that the many contributors to the catalogue wrote their respective entries with care and reflection. The bibliographical citations in *Images* have been expanded with welcomed references to the *Propyläen-Kunstgeschichte* and to T. G. H. James, *Corpus of Hieroglyphic Inscriptions in The Brooklyn Museum* I (Brooklyn 1974) (reviewed in *BiOr* 32 [1975], 347), both of which postdate the publication of Fazzini. There are also ample references to appropriate *comparanda*. The present form of each object's bibliography is more complete and easier to consult than those in *Images*. The two concordances at the end of the catalogue are a straightforward, practical key, directing one back and forth between the entries in *Images* and *Aegyptische Kunst*.

A few comments on specific entries are in order:

Nos. 2, 3, 5, and 7, are published for the first time; the entries relating to these four objects succinctly sketch the development of the potter's craft.

No. 22 should have included in its bibliography the following reference to the relief of Ptahredieni, the brother of Sensesretsenbefny, whose inscription might be used to date the block statue: P. Vernus, "Un fragment de bas-relief trouvé à Tanis", *Kêmi* 19 (1969), 93ff; I thank B. Fay for this reference.

No. 23 was found at Tivoli, in the Villa Hadriana, and was acquired by Gavin Hamilton.

No. 63 has recently been published by H. DeMeulenaere and P. Mackay, *Mendes* II (Warminster 1976), 183, no. 106; 205; and pl. 30, figs. b and c.

No. 64 wears a headdress which is clearly identifiable with the Kushite cap, as described in the entry for No. 65. Despite the attempts of Ertman, in *Newsletter ARCE* 91 (Fall 1974), this headdress is not related to the Blue Crown. For a discussion of this headdress, see E. R. Russmann, *The Representation of the King in the XXVth Dynasty* (Brussels and Brooklyn 1974), 27ff; and *idem*, "Some Reflections on the Regalia of the Kushite Kings of Egypt", *Meroitica* 5 (1979), 49ff.

No. 66 is datable to Dynasty XXV because of the appearance of the double uraeus, whose significance has long been a subject of speculation; *inter alia*, Terrace, in *Connoisseur* 169 no. 680 (October 1968), 117f, maintains that the serpents symbolize Egypt and Kush; and Spalinger, in *BASOR* 223 (Oct. 1976), 64ff, seems to opt for several different interpretations. The position of Russmann, in *Meroïtica* 5 (1979), 51f, ought to settle the issue once and for all. She convincingly, and quite correctly to my mind, interprets the serpents as representations of Upper and Lower Egypt.

To No. 68 should be added the important article by H. W. Müller, "Der 'Stadtfürst von Theben' Montemhêt", *Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst* 26 (1975), 7ff.

No. 76 is an example of the gilding of private relief in the Ptolemaic Period, a practice which is not generally acknowledged. For this practice in the temple relief of the period, see Kuentz, in *CRAIBL* 1961 (1961-1962), 54f; it has been convincingly argued that such gilding implies deification, see Daumas, in *Revue de l'histoire des religions* 149 (1956), 1ff.

The fully developed modeling of No. 80 has been incorrectly ascribed to Greek influence. Although there are virtually no female figures in the round from the time of Psametik I to that of Ptolemy I, the relief representations executed under the Nectanebos in Dynasty XXX in the Delta clearly indicate that such torso modeling antedates the arrival of Alexander the Great and that this modeling is part of a long Egyptian tradition; compare, Steindorff, in *Journal of The Walters Arts Gallery* [Baltimore] 7-8 (1944-1945), 38ff. It must be stressed that the relief style of the reign of Nectanebo II and of those of the early Ptolemies are virtually indistinguishable (*ibid.*, 58).

No. 83 is a representation of Ptolemy II Philadelphus, identified by the remains of the cartouche which are still visible (J. Quaegebeur, in *Egypte's Glorie* [Brussels 1976], 131, no. 83; this volume is the Flemish edition of the catalogue of this Brooklyn exhibition which was shown, after it closed in Berlin, at the Palais des Beaux Arts in Brussels).

The tendency of Museums to produce large, unwieldy catalogues crammed with *arcana* for special exhibitions has had limited appeal to the public. *Aegyptische Kunst*, on the other hand, is an appealing alternative to a μέγα βιβλίον.

The Brooklyn Museum ROBERT S. BIANCHI

* * *

Anthea PAGE, *Egyptian Sculpture Archaic to Saite from the Petrie Collection.* With an Introduction and Translations by Professor H. S. Smith. Warminster, Aris and Phillips Ltd., 1976 (4°, XVIII + 124 p., 175 ills.). ISBN 0 85668 025 7. £ 12.50.

A catalogue of Egyptian sculpture in the Petrie Collection at University College London fills a real need, for the collection is of unusual interest. Much of it is little known; even Vandier's compendious *Manuel d'archéologie égyptienne III. La statuaire* (Paris, 1958), includes only a few of the UC statues.

With few exceptions, they were collected by Flinders Petrie. As the Preface explains, most were not derived from his excavations, but purchased, on a budget too small to permit the acquisition of works of major artistic merit. In any case, Petrie's interest was not primarily in art as such; his aim was documentation, and he had the experience and confidence to buy badly preserved and atypical pieces. As a result, the collection includes a large proportion of unusual, transitional and apparently provincial works. It is a rich source for the study of these neglected aspects of Egyptian art.

There are also, however, a number of forgeries, and the Preface is admirably forthright about their existence and inclusion in the catalogue. In this respect, it sets a valuable precedent. Embarrassing as they are, forgeries are an unavoidable part of the study of ancient art; their recognition and elimination are seriously hampered by the secrecy with which so many institutions surround their past mistakes.

Nonetheless, the fact remains that the Petrie sculpture, for a collection of its size and importance, is unusually problematic. The majority of objects in this catalogue cannot be utilized, for any kind of study, without careful consideration of their date and, quite often, their authenticity. For these purposes, one is sorry to report, the catalogue is far less helpful than it might have been.

Its format is straightforward. Each piece is illustrated with one or more photographs; the written entry consists of statistics (material, dimensions, provenance and date, if known), a description, bibliography and sometimes comparative material. In addition, all inscriptions (except for Nos. 66 and 143) are given in drawings, with "conventional" translations by H. S. Smith.

The material has been arranged chronologically, but is divided into two parts, the second consisting of shorter entries for pieces considered dubious or fragmentary, although it was not always clear to this reviewer how the distinction was made. The catalogue is not all-inclusive, omitting material slated for publication elsewhere. This includes Predynastic and post-Saite material, as the Preface says; also the sculpture found at Amarna and some of the statuettes from Hierakonpolis (UC 14880, 15105), an exclusion which is not made sufficiently explicit. Most "models" have been left out, and at least one "ancestor bust" (UC 16551). Finally, and regrettably, we are not given "inscribed statue bases with no significant surviving remains of the statue".

A serious deficiency is the inadequacy of the photographs. The desirability of several views of an object is recognized in the Preface, but they are too seldom provided. The usefulness of single views is often diminished by an apparent desire to present the object from its most attractive, rather than its most useful and clarifying angle, especially if one side happens to be damaged. Some pictures are so closely cropped as to interfere with an understanding of the contour (Nos. 4, 12, 59). The lighting is almost always bad: eccentric patterns of highlights make some ordinary pieces look odd (Nos. 47, 72, 97, 103); more often, important areas such as the lower face or the whole near side are almost hidden in heavy shadow.

When one is dealing with difficult works, most of which are not illustrated elsewhere, such faults are not trivial. They are compounded by reproduction of such poor quality that one might, at times, almost be working from a xerox copy. With all sympathy for the dilemma of publishers caught, like everyone else, in the vise of soaring costs, it is necessary to insist that quality cannot be sacrificed to the point that a book's very purpose is impaired.

The failings of the pictures are to some extent compensated by the detailed descriptions, which comprise the body of each entry. Unfortunately, however, the wording does not always inspire confidence, as when a reserve head (No. 8) is said to be "cut off at the base of the neck". The reader interested in a particular statue is advised to look it up in the standard reference works, such as Vandier's *Manuel* and the Porter-Moss *Topographical Bibliography*, for they have been almost entirely omitted from the bibliographies. The following notes concentrate on a few individual entries, and are intended primarily to indicate that this catalogue must be used with care.

No. 1. The dating as "Archaic" and the identification as a king should have been given as uncertain. Both are presumably based on Petrie's comparison of the facial features with representations of Narmer, an observation which is noted under "Comparisons", where it is rightly considered conjectural. The description says the top and back of the head have been "sliced off". Though ambiguous, this phrase would normally be interpreted to mean that the flat surfaces represent damage to an originally complete head, and thus seems to contradict the opinion of both Petrie and Murray, who (in *Arts and Crafts* and *Egyptian Sculpture* respectively: cited in bibliography) called the piece a sculptor's study, because they believed that these areas had been squared off before the features were carved. The question bears, not only upon the function of the head, but probably also its date; a re-examination would have been useful, even if it proved inconclusive. As it is, the description merely confuses the issue.

No. 7. Add bibliography: Vandier, *Manuel* III, p. 103. Vandier accepted this bust as Old Kingdom, though he found the wig and ears unusual. However, Capart (cited

in bibliography) realized as early as 1902 that the inscription on the back pillar could not be Old Kingdom, and suggested the statue had been usurped. To judge from photographs, both statue and inscription are probably archaizing work of the Seventh Century B.C.

No. 24. A date later within the Middle Kingdom has recently been suggested by B. V. Bothmer in *SÄK* 6 (1978), comments on pl. 8.

No. 31. Add bibliography: Vandier, *Manuel* III, p. 201. The description of "round ear-studs in the lobes" of the ears, astonishing for this date, is probably based on a misunderstanding of the lobes themselves, exaggerated in size and schematically rendered, as often in the later Middle Kingdom. The question cannot be resolved from the catalogue photographs.

Nos. 41, 42. Add bibliography: Vandier, *Manuel* I (Paris, 1952), pp. 978-980. Like Smith and Murray (cited in bibliography), Vandier considered these two figures archaic works of the beginning of the Dynastic Period. The dating here to the Middle Kingdom, and the identification of No. 41 as a woman, derive from an article by Baumgartel, listed in the bibliography. While welcoming her cautions against assuming a useful archaeological context for the statuettes, this reader cannot accept the conclusions she then drew from their style. See also the reservations expressed by J. R. Harris in *Acta Orientalia* 35 (1973), p. 253.

No. 54. The extensive description of the two grotesque standing figures gives no indication that they are known to be forgeries. H. G. Fischer, in an article given in the bibliography, has shown that the inscriptions at the sides, which are ancient, join those on the busts of a pair statue in Boston. The London figures were created from the remains of the couple's torsos, no doubt to make the surviving inscription more salable.

No. 66. Add bibliography: Porter-Moss V, p. 118; Helck, *Urk.* IV, p. 1437. As Petrie recognized (see bibliography; and cf. Helck, *Verwaltung*, p. 525 [6g]), the statue represents the owner of Theban tomb 96. The pendant described as "two oval discs" is in reality the double-heart amulet worn by Sennefer in the tomb paintings and on his seated statue, Cairo C.G. 42126.

No. 77. Add bibliography: Porter-Moss VII, p. 362; Helck, *Verwaltung*, p. 512. For the garment with its trailing hem, compare the standing statue of Senenmut, Chicago FMNH 173800: Vandier, *Manuel* III, pl. CLXII, 5.

No. 105. Add bibliography: Porter-Moss II, p. 258. This reviewer inclines to agree with the mid-Seventh Century date which the catalogue assigns to this head. Some, however, consider it Middle Kingdom, and a degree of uncertainty should have been noted. There is no reason whatever to believe that it represents Mentuemhat.

A final word about Professor Smith's Introduction, which provides an interestingly balanced discussion of Egyptian sculpture in the guise of a general essay for non-specialists. It will be clear that the reviewer does not consider this book suitable for novices to the study of Egyptian monuments. But Egyptologists and specialists in related fields will find food for thought in his many stimulating ideas and observations.

New York, November, 1979 EDNA R. RUSSMANN

* * *

Friedrich W. HINKEL, *Auszug aus Nubien.* Berlin, Akademie-Verlag, 1979 (31 cm., II + 104 S., 153 Tafeln). Lizenznummer 202.100/301/78. M 34.–.

Das vorliegende, überaus reich bebilderte Buch dokumentiert den Exodus der Nubier des Sudan und der archäologischen Kostbarkeiten, die durch den Bau des Aswân-Staudammes dem Untergang geweiht waren. Die 1960 ins Leben gerufene UNESCO-Aktion zur Rettung der nubischen Altertümer, an der bis zu 17 Expeditionen beteiligt waren, sah es als eine ihrer wesentlichsten Aufgaben an, jene Baudenkmäler zu retten und zu bergen, deren kultureller Wert und deren Einmaligkeit sowohl die komplizierte Bergung wie den Aufbau an anderer Stelle rechtfertigten. Der Hauptteil dieser Denkmäler liegt in Ägypten (19 Tempel, Kioske und Felsenschreine), auf den Sudan entfielen die vier pharaonischen Tempel von Akscha, Buhen, Semna-Ost und Semna-West. Während die im ägyptischen Teil Nubiens verbliebenen Objekte an höhergelegenen Stellen wiederaufgebaut wurden, beharrte die Regierung in Khartum auf ihrem Wunsch, die Tempel in Khartum wiederzuerrichten, um ihren Besuch der einheimischen Bevölkerung leichter zugänglich zu machen.

Der Verfasser des vorliegenden Werkes, der als Architekt der Akademie der Wissenschaften der DDR bereits bei den Arbeiten des Instituts für Ägyptologie der Humboldt-Universität zu Berlin in Musawwarat es Sufra Erfahrungen sammeln konnte, wurde als offizieller Architekt der Sudanesischen Altertümerverwaltung dazu ausersehen, die Abbauarbeiten, den Transport und den Wiederaufbau der Tempel zu leiten. Die technischen Probleme hinsichtlich des Abbaues, der Verpackung und des Transportes der zum Teil riesigen Steinblöcke kann man sich bei den im Sudan herrschenden Verkehrsverhältnissen nicht schwierig genug vorstellen. Oft wurden mit recht primitiven Mitteln technische Höchstleistungen vollbracht: beim Abbau des Tempels von Semna-West z.B. mußten die bis zu 4 Tonnen schweren Blöcke zunächst zum Ostufer transportiert werden, damit man sie von dort mit Lastwagen zum Güterbahnhof in Wadi Halfa fahren konnte. Da die kleinen Segelboote dazu ungeeignet waren, konstruierte Hinkel ein Floß aus 50 leeren Benzinfässern, die mit Mahagonibalken und Rund- und Flacheisen zur Verstärkung eine ausreichende Ladefläche hatten.

Die vier abgebauten Tempel, zu denen noch Felseninschriften und das Felsengrab des Prinzen Djehuti-Hotep aus Debeira-Ost kamen, sollten in der neu zu schaffenden Gartenanlage des Nationalmuseums von Khartum aufgestellt werden. Es mußte nun ein günstiger Witterungsschutz für die Tempel geschaffen werden, die aus einem regenarmen in ein Klimagebiet mit einer jährlichen Regenzeit und einer Niederschlagsmenge von durchschnittlich 170 mm versetzt worden waren. Der Verfasser konstruierte verschiebbare Dächer, die in der trockenen Jahreszeit den Eindruck eines Freilichtmuseums nicht beeinträchtigen. Kernstück der Gartenanlage wurde ein langgestrecktes Wasserbecken, das symbolisch die Funktion des Nil übernahm und an dem, wieder unter größten technischen Schwierigkeiten, die vier Tempel errichtet wurden. Das Grab des Djehuti-Hotep wurde naturgetreu in einem künstlichen Berg aufgebaut. Zur Abrundung der Gartengestaltung konnte Hinkel die meroitischen Tierskulpturen aus Basa nach Khartum bringen. Außer den bekannten sechs Löwen und einem Frosch wurde dabei noch eine

weitere Froschskulptur entdeckt. Schwierig gestaltete sich auch das Verpacken und der Transport der großen Objekte aus dem Museum von Merowe nach Khartum, die zwischen 4 und 8 Tonnen wiegen. Erst nach der feierlichen Eröffnung des Nationalmuseums am 2. Jahrestag der Revolution, am 21.5.1971, wurden die beiden Kolossalstatuen von der Insel Argo, die bei einer Länge von 7 m fast 30 Tonnen wiegen, nach Khartum transportiert. Die beiden Statuen aus meroitischer Zeit scheinen im Altertum nicht aufgestellt worden zu sein. Eine von ihnen war wohl beim Aufrichten in Brusthöhe zerbrochen, so daß man von einem weiteren Versuch Abstand nahm. Daß der Transport nach Khartum nicht ohne die größten Schwierigkeiten vonstatten ging, braucht nicht mehr weiter betont zu werden. Sie stehen jetzt vor dem Nationalmuseum, vielleicht zum ersten Mal seit ihrer Existenz aufgerichtet. Die Ausstellungshalle des neuen Museums, bereichert um die Objekte der Museen von Wadi Halfa und Merowe, zeigt Fundstücke aus dem Paläolithikum, dem Mesolithikum, dem Neolithikum, der A-, C- und Kerma-Kultur, dem Mittleren und Neuen Reich, dem Reich von Napata und Meroe und der X-Kultur.

Allein schon wegen des Bildmaterials, das nicht nur die Baudenkmäler, ihren Abbau, Transport und Aufbau dokumentiert, sondern einen hervorragenden Einblick in das Alltagsleben der Nubier bietet sowie deren Anpassungsschwierigkeiten an eine so ganz andere Umwelt zeigt, ist das Buch bestens zu empfehlen. Der, auch wo es sich um technische Probleme handelt, spannend geschriebene Text läßt über kleine „Schönheitsfehler" hinwegsehen, so wenn die Darstellung vom Jebel Sheikh Suliman kommentarlos als historisches Dokument gewertet wird (S. 23 f.), wenn vom „Einfall" der Hyksos gesprochen wird (S. 27), wenn es heißt, daß römische Strafexpeditionen bis Napata vorgedrungen seien (S. 31), während wir tatsächlich nur von einer wissen, deren Vordringen über den 2. Katarakt hinaus sehr zu bezweifeln ist und wenn die frühe Form des Neolithikums von Khartum als „Mittlere Steinzeit" (S. 69) bezeichnet wird.

Südstadt, Austria, Dezember 1979 INGE HOFMANN

GRIEKS-ROMEINS EGYPTE

E. BOSWINKEL - P.W. PESTMAN, *Textes grecs, démotiques et bilingues.* Leiden, E.J. Brill, 1978 (x + 286 pp., 28 pl.) = Papyrologica Lugduno-Batava XIX, price *f* 240,–. ISBN 90 04 05772 2.

After an eight-year lapse the series Papyrologica Lugduno-Batava continues with a rich and diversified volume: part I (pp. 1-189) contains the edition or reedition of 48 texts, part II ("Appendices") (pp. 193-260) consists of seven studies, based on some of the published texts. The whole is followed by detailed indexes and plates of nearly all the texts.

The texts are arranged according to the material upon which they have been written: papyrus (nos. 1-24), ostracon (nos. 25-28), linen (nos. 29-39), wood (nos. 40-48). Greek, demotic and bilingual texts have been brought together in a single volume in a conscious attempt to bridge the often unnatural separation of Greek and demotic material[1]). The dates range from the second cent. B.C. (nos. 1-7) to the Arab period (no. 24). The Ptolemaic texts come from Thebes and Pathyris (nos. 1-7, 25), the mummy linens and mummy labels from Panopolis (nos. 29-41) and Hermonthis (nos. 42-48), whereas the provenance of the Roman and Byzantine pieces is only partially known (nos. 9, 10, 12, 14 come from the Arsinoite nome, 16 and 21 from Oxyrhynchus, 18 from Hermopolis).

The miscellaneous character of this volume is partly offset by the grouping of a few interesting dossiers (nos. 1-3, 6-7, 40, 42-48) and, perhaps less important, by the fact that more than half of the texts belong to Dutch collections.

Nos. 1-3 are reeditions of demotic papyri from G. Botti, Archivio demotico da Deir el-Medineh (1967) and the Greek PSI IX 1021, which belongs to the same archive. All texts date from the same year (109 B.C.) and deal with a plot of land belonging to Tatehathyris, the wife of Tothoes, the last owner of the archive. All surviving information concerning this plot has been assembled in Appendix A: "La Terre 'La Pointe' dans le domaine de Pestemenôphis" (pp. 193-205). For the name Pestemenophis, see now also P. Vernus, *Le mot št3w, branches, bosquets, bois*, Rev. d'Ég. 29, 1977, pp. 179-193, esp. p. 192. From the three transactions that took place in 109 Pestman acutely reconstructs the family-situation in that year: the existing lease is renewed in the middle of the agricultural year, no doubt because of the death of Tatehathyris' father Psenminis (no. 1); in May, probably on account of Tatehathyris' marriage to Tothoes, the inherited plot is divided between Tatehathyris and her brother Pikos, the latter receiving two-thirds; in October Tothoes leases the plot in his own name.

The importance of this dossier from a legal point of view is at once clear: division of the inheritance and of the concomitant charges (*e.g.* funeral expenses between the first-born son and the younger daughter), the husband's role in administering the property of his wife, the renewal and annulment of the lease due to a change of owner etc. But the commentary also deals thoroughly with problems of "Archivforschung", palaeography (nos. 1 and 2 were not written by professional scribes and present some interesting peculiarities), chronology (new dates are proposed for several texts in the archive), prosopography (*e.g.* pp. 195-197 on Tatehathyris' family), topography, agricultural techniques (arakos as green manure) etc. The Greek agoranomical contract no. 3 is consistently used as an aid in reading and interpreting the difficult demotic texts, but the reverse is also true: the exact meaning of the hapax legomenon ἀρακόομαι, for instance, could only be established thanks to the demotic equivalent and its determinative.

Nos. 4-7 belong to the Greco-demotic archives of late Ptolemaic Pathyris. No. 4 joins P. Grenfell I 44 to P. Bouriant 9, forming a fragmentary copy of the third will of Druton. The first four witnesses to the document were Egyptians who had signed in demotic, the Greek translation

---

[1]) Cf. already P.W. Pestman - J. Quaegebeur - R.L. Vos, *Recueil de textes démotiques et bilingues*, Leiden, 1977.

being no doubt that of the copyist (see l. 6 note); the fifth witness was the notary's son. For Pestman's important theory concerning the Egyptian origin of the agoranomoi in Pathyris see now *Das ptolemäische Ägypten*, Symposium Berlin 1976 (published 1978), pp. 203-210. The first witness, whose name is not preserved, cannot be identified with Sochotes son of Phimenis (*pace* the comm. p. 35 et p. 213): his age is given as 35 years in no. 4 (126 B.C.), whereas Sochotes already acts as a witness in 158/57, 32 years earlier (P. Cairo dem. II 30704 col. 2 l. 9). Puzzling is the illegible word (a title?) in l. 14, divided over the two fragments.

No. 5, an unpublished demotic contract of sale (*sẖ n ḏbꜣ-ḥḏ*) with the usual bank receipt in Greek, concerns a vacant plot in town. Buyer is the well-known Horos son of Nechouthes (Pros. Ptol. II 4145 = IV 11152), the owner of the Adler papyri. I have found another occurrence in Pathyris of the rare name *Tꜣ-wꜣḥ-mw* (l. 4) on a wooden tablet, a copy of which is given by W. Spiegelberg, *Demotische Texte auf Krügen*, p. 25.

Nos. 6 and 7 are reeditions of BGU III 995, P. Gen. 20 and P. Bad. II 3, with a detailed legal commentary (see also Appendix D, pp. 223-224, where the various interpretations are synoptically compared): at first, the "sale" remains incomplete (the scriptura interior is missing!), functioning merely as security for a loan of 9 artabae (including the interest: $13^1/_2$ artabae) of wheat (no. 6 col. II-III). Since this loan is not paid off after the agreed term of 100 days, the sum to be repaid is increased by 50% (thus becoming 18 artabae, no. 6 col. 1 l. 6) and the security is converted into a real sale (no. 6 col. 1; no. 7 A and B, see esp. the comm. on λύτρα p. 63). In l. 21 the reading κοιλὰς Τπάχις is, I think, preferable to κοιλὰς Ὑπαχίς, though I have not been able to find its equivalent in demotic texts. A small detail concerning the critical apparatus on p. 54: the orthography παρ does not belong to l. 28 but to l. 32 as is clear from the photograph pl. V.

The edition of nos. 6-7 resulted in three appendices of which one has already been mentioned. Appendix B concerns the γυνὴ τροφῖτις (woman-*sʿnḫ*) in Pathyris and Krokodilon polis, giving at the same time a useful survey of the prominent native priestly families, to which the "Greek" agoranomoi also belong. Appendix C deals with the ἐγκύκλιον-tax in the same area and contains a reedition of the demotic (*sic*) bank receipt accompanying P. Lond. III 881. The remarks on the sales-tax paid into a blocked account (θέμα; pp. 217-219) are of prime importance for the real meaning of many Pathyrite contracts of "sale".

No. 8 is a property-return of sheep (traces of [π]ρ̣[όβα]τ̣[α] are still visible above l. 1), dated to the first half of the first cent. A.D.

No. 9 (A.D. 118) is a surety by a man for his father, and indirectly also for his sister, εἰς λόγον τελεσμάτ(ων) καὶ γεωμετρίας for a sum of 100 drachmae.

No. 10 (A.D. 136) is a cession of catoecic land from Horiaine to Thaisarion. The name of Thaisarion's guardian is read Ἀπόλλ[ω]νος | Μά[ρω]νος (ll. 7-8), but the absence of the article τοῦ before the patronymic is suspect. On the photograph I read τοῦ at the end of l. 7; the preceding name then is not Ἀπολλ[, but Ἀνου[β], and if the patronymic Μά[ρω]νος in l. 8 is rightly supplied, he may have been identical with Anoubas son of Maron in no. 9, the more so as both texts come from the village of Bakchias and were purchased together. In l. 14 I think Ἀλιτα[ρ]ίου τῆ[ς] is more likely than Ἀλιταίου το[ῦ].

The tax receipt no. 11 is of special interest if it really mentions a cohors quarta Cilicum, stationed in Egypt, and which the editor now also recognises in P. Philad. 16 l. 1. In no. 12, a receipt for φόρος φυτῶν of A.D. 214, I read πρωεστώς instead of προεστώς in l. 15.

No. 13, dated A.D. 222, is the only receipt for [μερισμὸς] ἀνακεχ(ωρηκότων) (the supplement ἀνδρῶν is not necessary) known for the third cent.; however, the reading ἀνακεχ(ωρηκότων) is far from sure. In ll. 3-5 some problems of reading and supplementing remain: the name of the tax-payer is expected in the lacuna immediately after διέγρ(αψεν). The reading Ạὐρήλιος Ασητις Ạ[in l. 4 is doubtful, and in any case, Ạὐρήλιος, if rightly read, is abbreviated Ạὐρηλ̣ and can be expanded into the patronymic Ạὐρηλ̣(ίου), whereas in l. 5 Ἀμμώνιος is clearly a nominative (probably therefore [καὶ] Ἀμμώνιος Α. [--] instead of Ἀμμωνίου μη(τρὸς)[--].

Nr. 14 is a receipt for λαογραφία, of interest because of its late date (A.D. 248). Nr. 15, a receipt for μονο(δεσμία) (? the reading looks very doubtful) dates from the second year of Macrinus and Quietus (A.D. 261). In l. 6 γυναι[κός] should be read instead of the unknown patronymic Γεναρ[--].

No. 16 is a Byzantine sublease, with a peculiar mixture of objective (ἐμίσθωσεν l. 1) and subjective form (ἔχεις l. 4, ἀπολάβῃς l. 11, ἀποδώσω l. 12). No. 18, a combination of Stud. Pal. III 311 and 447 with an unpublished fragment, preserves five receipts for taxes in grain from fifth-century Hermoupolis.

No. 20 is a well-preserved and thoroughly edited Christian charm against fever; it includes one of the rare symbola on papyrus (to be added to J. van Haelst, Catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens, Paris, 1976, pp. 261-262). Eight folds, visible on the verso, — I had the opportunity to study the original in Leiden — prove that the document was folded from top to bottom; the holes coinciding with those folds were no doubt caused by the string which held the charm closed.

No. 21 is a sixth-century letter with a more than usual neglect of the cases. One of the persons sending greetings seems to call herself ἡ γρύα ("the old lady") instead of mentioning her name.

Nos. 22 and 23 are receipts of the Byzantine period, no. 23 bis giving a corrected reedition of Stud. Pal. III 24 recto. No. 24, a receipt for poll-tax (ἀνδρισμός), dates from the Arab period. The tax-payer is a ψάλτης and the editor has a lexicographical note on this word.

Nos. 25-28 are ostraca from Thebes, 25 being a bilingual receipt for payment of a fraction of the artabieia. An additional text of the same type has now been published by G. Nachtergael, Papyrol. Bruxellensia 15, 1978, no. 28. As to such "payments for a fraction of the artabieia", I wonder if they are not all to be read simply as (ἡμιαρταβίειον), with different forms of abbreviation often misread by the editors. But this problem can only be solved by a careful scrutiny of the widely dispersed originals. The three other ostraca are demotic and date from the Roman period: no. 28 is an account, nos. 26-27 are receipts for the dyke-tax.

The following group of texts is written on mummy shrouds (nos. 29-32) and mummy bands (nos. 33-39). The

use of writing on mummies and funerary equipment is extensively discussed in a special appendix E (pp. 225-231), in which all known texts of this type have also been collected (several of them not incorporated in the Sammelbuch). There are already several addenda in recent publications: *Vestnek Drevnej Istorii* 110, 1969, pp. 138-145 (texts on mummy labels, mummy linens and sarcophagi, included in SB XII 11199-11212), Archiv 26, 1978, pp. 45-49 (publication of the Amsterdam mummy linens by P.J. Sijpesteijn) and G. Kueny - J. Yoyotte, Grenoble, Musée des beaux-arts. Collection égyptienne, Paris 1979, p. 115, no. 132 ("neuf bandelettes de momie"; roman period, hieroglyphic text). On the basis of proper names and the vocalisation of Ψονσνεου (p. 135) it is suggested that these texts come from a necropolis near Panopolis-Achmim.

Nos. 29-32 are bilingual, 29 giving us the Greek equivalent γέρδιος for the obscure demotic title *mḏḳn*; no. 30 has the equivalent *Ḥtr-* Δίδυμος, the addendum lexicis ἱπποκενταυροδελφίς (see the note of the edd.) and the addendum onomasticis Ἀπολλέρως (for parallels, see E. Sittig, *De graecorum nominibus theophoris*, p. 110); no. 32 belonged to Διδύμη – *Tꜣ-ḥtr.t*, who died in Alexandria. In no. 35 the editors' interpretation of Πετεμίνιος as a nominative is confirmed by the absence of τοῦ, necessary to introduce a patronymic after a genitive. The aberrant form *Πεθεμῖνις in no. 36 is simply a faulty reading for Πετεμῖνις: compare the forms of *tau* and *theta* in Ψενθμεσιωτος on the same linen. I feel rather doubtful about the reading Ὀρσε̣ῦτος in no. 37, even though the name fits perfectly in the Panopolite context. No. 39 is incomplete: the name of the deceased may have been written on another strip of linen (cf. the demotic text on a mummy from Munich, discussed p. 227).

In the important appendix F, "Mummy Labels. An Orientation", J. Quaegebeur not only provides a status quaestionis on the subject[2]), but he also stresses the numerous points of interest of these seemingly unrewarding documents: archaeological data (form and shape, various materials, illustrations), different purposes (identification, prayer, shipping tag etc.), wide chronological and geographical range, religious formulae (some transliterations of Egyptian texts went unrecognised in the first edition), onomastical, topographical, sociological (cf. now also *ZPE* 18, 1975, pp. 49-74) and linguistic information, etc.

The edition of three labels (nos. 40 A-B-C) belonging to members of one family, and now in Basel, Leiden and Strasbourg[3]), is an example of how one can make the most of these texts by studying both Greek and demotic texts with mutual respect and with due attention for the many different aspects of the texts. No doubt further research will make it possible to group other documents in the same way, as is done in no. 41, which R.L. Vos linked to SB I 1176 and III 7060[4]).

The necessity of consulting the demotic is brought out once more by the presence of the word Ἰβιωνος which heads several labels (p. 248). In his editio princeps B. Boyaval had interpreted this as the name of the deceased, in SB VI 9022 it is regarded as the name of a locality. At my request J. Quaegebeur checked the demotic side of the Paris labels: nothing corresponds to Ἰβιωνος, but it is clear that this word does not indicate the owner of the label (*pace* B. Boyaval, *Chron. d'Ég.* 53, 1978, pp. 169-172).

Finally, a very interesting group of texts is formed by seven demotic letters on wooden tags (nos. 42-48) addressed to Tothoes, embalmer (*ḥrj-sštꜣ*) of Osorbouchis, the holy bull of Hermonthis. In each letter Tothoes is ordered by a priest (*wʿb ntj ʿḳ*) to carry out the burial of a deceased person. The texts are dated by the editors between 16 B.C. and A.D. 7; the possibility of dating them between 100 and 91 B.C. is excluded, a bit lightly perhaps, on palaeographical grounds. Appendix G (pp. 260-267) discusses the prosopographical information in the texts, the wide range of meanings of the word *ḳs.t*-ταφή, and the known data concerning the mummification and burial of the Buchis bull. The last section offers a reedition of SB I 5538, a shipping tag for a woman who is to be buried in the vicinity of the Bucheum.

If a distinctive characteristic can be applied to such a volume of miscellaneous texts, it is no doubt the successful combination of Greek and demotic material, most notable in the chapters dealing with the mixed society of late Ptolemaic Egypt (nos. 1-7, 25) and with the funerary customs surrounding the practice of embalming (nos. 29-48).

Leiden, 8/10/1979 W. CLARYSSE

* * *

B. KRAMER - D. HAGEDORN, *Kölner Papyri* (P. Köln), Band 2, Opladen: Westdeutscher Verlag, 1978 (25 cm., 244 pp., 20 pls.) = Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften – Sonderreihe Papyrologica Coloniensia, Vol. VII. ISBN 3 531 09909 4. DM 64,-.

B. Kramer et D. Hagedorn poursuivent la publication des papyrus conservés à l'Institut für Altertumskunde de l'Université de Cologne; une première série, les *P. Köln* I, avait paru en 1976. Sur les 67 papyrus des *P. Köln* 2 un certain nombre ont déjà été édités dans la *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* (I, 1967 - 2, 1968 - 4, 1969 - 5 et 6, 1970 - 9, 1972 - 13, 1974) et repris dans les *SB* X et XII. Les papyrus sont groupés en trois sections: papyrus littéraires (nos 58-80), par B. Krämer — papyrus documentaires (nos 81-114), par B. Krämer pour les rééditions et D. Hage-

[2]) Since the completion of his manuscript, the literature on the subject has grown considerably. Foremost among these recent publications would appear to be the "Corpus des étiquettes de momies grecques", Lille, 1976 by B. Boyaval. This "corpus", however, is restricted to the simple reproduction of the Greek texts and gives even less information than the Sammelbuch; see also the publication of the Michigan Mummy Labels in *Collectanea Papyrologica*, Texts published in honor of H.C. Youtie, II, *Papyrologische Texte und Abhandlungen* 20, 1976, pp. 627-652.

[3]) Maybe Louvre E 10654 (= Cripel 5, 1979, p. 270 no. 1143 = B. Boyaval, *Corpus des étiquettes de momies grecques*, no. 1540) belongs to the same family.

[4]) Similarly in B. Boyaval, *Corpus des étiquettes de momies grecques*, nos. 277, 1013 and 1003. The reading of the latter text must be corrected on the basis of the two others: instead of Ἀρυώτου α̣...β̣υ̣| μητ⟨ρ⟩ος Πν....τ.ιυριος I read Ἀρυώτου λ̣εγο(μένου) Π̣κ̣α̣|μῆτος π(ρεσβυτέρου) μητ(ρὸς) Τιύριος, which is confirmed by the demotic side (checked on the original by J. Quaegebeur).

dorn pour les inédits — ostraca documentaires, tous inédits (n°s 115-124), par D. Hagedorn. L'ouvrage est complété par les index habituels, par des Addenda et Corrigenda au vol. I et par 20 planches excellentes.

Sous les n°s 58-64 figurent les textes littéraires connus seulement par les papyrus : fragments d'Archiloque, d'Alcée, peut-être de Sappho, d'un commentaire de Sappho, restes de deux fables en prose dont l'une a été imitée par Phèdre (Canis parturiens). Les n°s 79 et 80, textes chrétiens, sont l'un un parchemin (*Psaume* 14, 1-3) et l'autre un fragment de codex (*Evangile selon Matthieu* 5, 13-16; 5, 22-25).

Parmi les papyrus documentaires, tous d'époque romaine et byzantine, à l'exception du n° 81, nous signalerons : — le n° 83 (prov. inc., 167 ap. J.C.), rapport des fermiers d'impôts, les épitérètes, sur l'enkyklion, taxe de mutation, et la *komaktoria*, taxe sur les ventes aux enchères, attestée seulement dans les *SB* V 8017, 11-13, *P. IFAO* I 3 II 4 et sqq., *P. Oxy.* XII 1523, 3 et sqq. — le n° 84 (Thinite, 143 ap. J.C.), rapport de percepteurs d'impôts appartenant au même τόμος συγκολλήσιμος que *P. IFAO* I 3 — le n° 85 (Euergetis, 175 ap. J.C.), demande de nomination d'un *Tutor ad actum* pour une femme pérégrine. Le texte est daté par Avidius Cassius et, si la restitution de la l. 8 Παχ]ὼν est exacte (le -ν est presque sûr), c'est le plus ancien témoignage papyrologique d'une datation par l'usurpateur, soit le 26 avril 175 — le n° 91 (Sinary, Oxyrhynchite, 222 ap. J.C.), reçu qui confirme la persistance de l'*aurum coronarium* sous Sévère Alexandre — le n° 97 (prov. inc., IIe siècle ap. J.C.), relevé de redevances domaniales; les versements sont indiqués en espèces, ce qui est plus rare que les impôts en nature pour cette catégorie de terres. Le *Ioudaïkos logos* (l. 15) n'était attesté que par le *SB* X 10893 : c'est un compte spécial, sans doute rattaché à l'*Ousiakos logos*, créé après la révolte des Juifs de 115-117 pour leurs biens confisqués — le n° 99 (Héracléopolite, IIe-IIIe siècle ap. J.C.), liste de villages qui est intéressante pour la topographie du nome, notamment par la mention d'une toparchie Περὶ Κόμα — le n° 100 (Oxyrhynchite, 133 ap. J.C.), testament de l'Égyptienne Taharpaesis rédigé en grec avec le procès-verbal d'ouverture. C'est l'un des textes majeurs sur lesquels s'est appuyé H.C. Youtie dans son article «Ἀπάτορες : Law Vs. Custom in Roman Egypt», *Le Monde Grec* (*Hommages à Claire Préaux*), Bruxelles, 1975, p. 723-740 : les ἀπάτορες sont les enfants des soldats à qui leur statut interdisait le mariage. Le testament éclaire la condition sociale de la famille, d'un milieu très aisé de la bourgeoisie urbaine. Taharpaesis possédait des terres et deux οἰκίαι, l'une à Oxyrhynchos avec cour éclairante (αἴθριον) et cour adjacente (αὐλή) et l'autre à Phoboou qui n'avait qu'une αὐλή comme la plupart des maisons villageoises — le n° 101 (Oxyrhynchos, 274 ou 280 ap. J.C.), contrat de société avec la première attestation de la βρυταvικὴ τεχνή qui pourrait désigner le travail de l'étain — le n° 102 (Oxyrhynchite, 418 ap. J.C.), contrat de *paramonè* d'une forme inhabituelle : il se présente comme un reçu pour deux sous d'or payés à titre d'acompte (εἰς λόγον προχρείας) à une femme qui s'engage à rester auprès du créancier; l'«acompte» pourrait être en fait un prêt, les services à fournir correspondant au remboursement des intérêts par antichrèse — le n° 103 (Oxyrhynchos, 438 ap. J.C.), début d'un contrat mentionnant un κόμες πρώτου τάγματος, titre qui n'était attesté qu'un fois dans les papyrus (*SB* VIII 9840). On connaît maintenant un nouvel exemple épigraphique égyptien de cette dignité (G. Wagner et J. Gascou, «Nouvelles Inscriptions Grecques relevées par le Père Sicard», *Bull. Inst. Fr. Arch. Or.* LXXVIII (1978), p. 264-266) — le n° 104 (Aphrodites Kome (?), VIe siècle ap. J.C.), contrat de colonat partiaire dont le bailleur est une Église. Le bail porte sur un vignoble avec palmiers, oliviers et cultures de légumes. Comme souvent sur les vignobles sont édifiées des constructions pour l'exploitation : le locataire se dit «prêt à édifier une tour neuve à partir de la dite μονή», formule qui est propre à ce bail. La μονή, attestée dans une dizaine de contrats de cette époque, est une simple bâtisse, peut-être de pisé (cf. *P. Cairo Masp.* 2. 67170, 22-23 : μονὴ πλαστῆς γῆς), tandis que le νέος πύργος sera construit vraisemblablement grâce à l'aide du maçon et du briquetier nommés aux lignes suivantes — le n° 108 (prov. inc., IIIe siècle ap. J.C.), lettre privée avec des anthroponymes rares ou uniques, Πλουτίαινα, Πανταρχίς, Καλόμαλλος, Ἀρεοῦς, Εὐθηνία — le n° 109 (prov. inc., IVe-Ve siècle ap. J.C.), lettre chrétienne adressée probablement par un moine à d'autres moines avec mention de la σύναξις et des anthroponymes rares ou uniques, Παταώρ, Λούττεος, Πιτίμιος, Ἐγώτεος — le n° 111 (prov. inc., V^e-VIe siècle ap. J.C.), émanant d'un milieu monastique féminin — le n° 112 (prov. inc., V^e-VIe siècle ap. J.C.), lettre de recommandation par laquelle un prêtre intervient en faveur d'un autre prêtre, sans doute d'un rang social inférieur, auprès d'un Archimandrite : le revenu des deux aroures d'un Martyrium n'est pas suffisant.

Les ostraca documentaires appartiennent aux types suivants : reçu pour le *cheirônaxion* (n° 115), attestations pour le transport du blé (n° 116-118) et de la paille (n° 119-122), ordre de paiement (n° 123), liste de livraisons (n° 124). Notons la κριθὴ Λιβιανή du n° 116 dont les seuls exemples jusqu'alors se trouvaient sur des ostraca de Karanis, les συλλέκ(ται) du n° 122, la fonction de συλλέκτης n'étant encore attestée que dans le *P. Oxy.* XII 1415, 9. Les κύκλια du n° 124 pourraient être des «rouleaux» ou des «anneaux» de fils de laine, sens qui conviendrait aussi aux autres emplois papyrologiques du mot.

Chaque texte est précédé d'une introduction sobre et précise qui souligne son intérêt, ses particularités et parfois les difficultés qu'il présente. Après la transcription du papyrus et sa traduction dans la majorité des cas, les notes explicatives fournissent les éclaircissements et les compléments utiles. Les indications bibliographiques sont limitées à l'essentiel et soigneusement mises à jour, telle cette note de la p. 164 à propos de la *paramonè*. Des listes de documents parallèles ou de références à tel mot ou telle expression classées chronologiquement apportent des informations précieuses. Citons p. 96 les références aux ἐπιτηρηταί, μισθωταί et τελῶναι ἐνκυκλίου — p. 104 la liste des demandes de nomination d'un *tutor ad actum* — p. 109-110 le complément à la liste des déclarations de petit bétail publiée par S. Avogadro, «Le ἀπογραφαί di proprietà nell' Egitto greco-romano», *Aegyptus* 15, 1935, p. 133 et sqq. — p. 145 les testaments et *Donationes mortis causa* publiés depuis l'article de P.J. Sijpesteijn dans la *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 4 (1969), p. 47-64 — p. 185 la liste des dignitaires ecclésiastiques portant le titre honorifique θεοσεβέστατος presque exclusivement réservé à des clercs.

Les erreurs matérielles sont rares, nous semble-t-il : p. 61, lire Nr 65-80 au lieu de 65-88 — p. 69, v. 570, lire κρυπταν

au lieu de κρυταν — p. 145, n. 1, l. 2, lire mortis au lieu de morti — p. 181 lire n. Chr. au lieu de v. Chr. A la p. 173 la traduction de μονή par Wächterhütte est peut-être un peu trop précise : on ne trouve définies nulle part la ou les fonctions de ce bâtiment qui apparaît sur des plantations de la région d'Aphroditô et d'Hermoupolis au VIe siècle.

Concluons sur l'utilité de ce recueil qui présente, sous une forme agréable, des textes intéressants dont les nouveautés sont clairement dégagées. Bref une édition digne des *Papyrologica Coloniensia* : le volume IV de la série fut, rappelons-le, l'exemplaire *Archiv des Petaus* dont D. Hagedorn est l'un des co-auteurs.

Université de Rouen, Janvier 1980 GENEVIÈVE HUSSON

* * *

P. J. SIJPESTEIJN-K. A. WORP, *Zwei Landlisten aus dem Hermupolites* (*P. Landlisten*). Zutphen, Terra Publishing Company, 1978 (1 vol. de 28,5 × 21 cm, x + 174 p., 4 pl. + 2 fascicules de 32 et 36 pl.) = Studia Amstelodamensia ad Epigraphicam, Ius Antiquum et Papyrologicam Pertinentia VII. ISBN 90 6255 207 2 et 90 6255 200 5. Prix : Gld. 80.–.

En 1906, G. Vitelli publiait un papyrus florentin qui mettait à la disposition des chercheurs un trésor de données sur la propriété foncière hermopolitaine du IVe siècle de notre ère (*P. Flor.* I 71). Quelques années plus tard, P. M. Meyer éditait, sous le n° 117 des *P. Giss.* I, des extraits d'un papyrus qu'il ne croyait pas nécessaire de livrer entièrement parce que son contenu ressemblait beaucoup à celui du *P.Flor.* 71. C'est à l'édition *princeps* de ce papyrus hessois (*P.Giss.* Inv. Nr. 4, A-H) que se sont attelés les papyrologues néerlandais P.J. Sijpesteijn et K.A. Worp. Ils y ont ajouté une réédition du *P.Flor.* I 71 et du *SPP* V 120 ainsi qu'une édition revue par R. Pintaudi du *P.Flor.* I 87. Selon le vœu des éditeurs on attribuera le sigle *P.Landlisten* I au document allemand, *P.Landlisten* II au *P.Flor.* 71, *P.Landlisten* III au *P.Flor.* 87 et *P.Landlisten* IV au papyrus viennois.

Le *P.Landlisten* I (*P.Giss.*) est un codex de papyrus dont subsistent huit feuillets soit 32 pages numérotées de 7 à 38. Trois feuillets manquent donc; ce sont les pages 1 à 6 et 39 à 44. Ces dernières devaient être vierges, car les pages 36 à 38 ne portent pas d'écriture. Les auteurs évaluent à 150 lignes environ la perte en début de document. Une première main a compilé la liste jusqu'à la page 25; une seconde l'a terminée. Un troisième scribe a effectué une partie des additions qui étaient le plus souvent réalisées lorsqu'un propriétaire possédait des terrains dans plusieurs circonscriptions. Enfin, un quatrième scribe est l'auteur de notes marginales aux lignes 242 et 247.

Le *P.Landlisten* II (*P.Flor.* 71) est lui aussi un codex. Il en reste neuf feuillets soit 36 pages qui ne sont pas numérotées. Huit mains ont été identifiées, mais certaines sont peut-être identiques.

Déjà décrit et partiellement publié par G. Vitelli, le *P.Landlisten* III (*P.Flor.* 87) est ici complètement édité par R. Pintaudi. En fait, une partie du papyrus n'est autre qu'un feuillet du *P.Landlisten* II auquel on peut donc ajouter 30 lignes au début et 32 à la fin. Il est regrettable que les éditeurs n'aient pas eu l'occasion d'intégrer les lignes concernées dans l'édition du *P.Landlisten* II : on y eût beaucoup gagné en clarté. Le reste du papyrus devait faire partie d'un registre analogue à celui du *P.Landlisten* II, à moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'un feuillet supplémentaire de ce dernier.

Enfin, le *P.Landlisten* IV (*SPP* V 120) avait fait l'objet d'une édition dans le *Corpus Papyrorum Hermopolitanarum* de C. Wessely (Vienne, 1905). P.J. Sijpesteijn et K.A. Worp ont retrouvé des fragments du document et le republient complètement.

Ces quatre textes concernent la propriété foncière dans le nome Hermopolite. Les trois premiers semblent plus particulièrement apparentés dans la mesure où les mêmes personnages y apparaissent. L'absence totale de références chronologiques (date impériale ou consulaire, indiction ...) empêche toute datation précise. C'est sans doute la raison pour laquelle les éditeurs consacrent la moitié de l'introduction à mieux cerner le problème. La paléographie, la comparaison avec d'autres documents, la prosopographie, le recoupement entre les papyrus édités ici amènent Sijpesteijn et Worp à la conclusion suivante : toutes ces listes sont du IVe siècle; *P.Landlisten* IV date d'avant 307/8, *P.Landlisten* I précédant de cinq ans environ le *P.Landlisten* II+III qui serait à placer entre 311/3 et 316 ou 325.

Cette datation est mise en doute par R.S. Bagnall («The Date of the Hermopolite Land Registers : a Review Article», dans *BASP*, 16, 1979, pp. 159-168). Selon le papyrologue américain, les montants des taxes en argent enregistrés aux lignes 24-42 du *P.Landlisten* II sont beaucoup trop élevés pour se rapporter à une période antérieure à 340 environ. La présence de titres ecclésiastiques (évêque, prêtre, diacre) attestant l'existence d'une Église relativement bien implantée suggère une date postérieure à 315, très probablement les années 320 ou même plus tard. Après avoir réfuté les arguments prosopographiques sur lesquels Sijpesteijn et Worp se fondaient pour situer les papyrus dans le temps, R.S. Bagnall conclut : «If 340 is a *terminus post quem* for F [= *P.Landlisten* II], probably it is still not very much after that time, at all events not far into the second half of the century. G [= *P.Landlisten* I] is perhaps five to ten years earlier than F; the smaller figure seems to me the more likely» (*op. cit.*, p. 168). La datation de Bagnall me semble plus sûre et a le grand mérite de s'écarter de l'argumentation fondée sur la prosopographie, cette dernière présentant trop de cas douteux dus à la fréquence de l'homonymie.

Pour le reste, l'édition des papyrologues hollandais apparaît comme excellente. Les notes qui accompagnent le texte grec sont discrètes, mais indispensables aux historiens de l'économie qui ne sont pas papyrologues et ne manqueront toutefois pas d'utiliser ces documents remarquables. On y ajoutera les très brèves précisions qui suivent.

P. 94, commentaire à la ligne 76 : παρσας pourrait être un nom propre, non décliné, d'origine copte, ⲡⲁⲣⲥⲁⲥ = Παρσᾶς.

P. 111 : l'article de Sijpesteijn et Worp sur le *P.Flor.* 64 est paru, *Some Remarks on P.Flor. I 64*, dans *ZPE*, 29 (1978), pp. 267-269 et pl. XVI.

P. 122 : le *P. Vindob.* G. Inv. Nr. 27879 est publié par

R. S. Bagnall et K. A. Worp, *A Receipt for Gold Bullion*, dans *Chron. d'Eg.*, 52 (1977), pp. 319-321. Cfr aussi R. S. Bagnall, *Bullion Purchases and Landholding in the Fourth Century*, *ibid.*, pp. 322-336.

On attirera enfin l'attention du lecteur sur le fait que les *P.Landlisten* I, II et IV sont intégralement reproduits sur photographies et le *P.Landlisten* III partiellement. Ainsi est-il possible de se rendre aisément compte de la valeur du travail présenté par les Dioscures amstellodamois.

Liège, le 27 décembre 1979 JEAN A. STRAUS

* * *

Françoise DUNAND, *Religion Populaire en Égypte Romaine. Les terres cuites isiaques du Musée du Caire.* Leiden, E. J. Brill, 1979 (25 cm., VIII + 286 S., 128 Tafeln) = Études Préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire Romain 67. ISBN 90 040 5831 1. *f* 196.00.

Die Autorin, ausgezeichnete Kennerin der römerzeitlichen Isiskulte, über die sie in der EPRO-Reihe eine gewichtige Publikation vorgelegt hat, stellte sich eine schwere Aufgabe, als sie die Volksreligion Ägyptens unter römischer Herrschaft im vorliegenden Band auf der Grundlage der Terrakotten aus dem Kairener Museum zu beleuchten sich vorgenommen hatte. Mehrere Gesichtspunkte begründen die Betonung der Schwierigkeit ihrer Aufgabe. Das Thema des Untertitels bildet das wesentlichste, aus dem sich die Frage erhebt, ob eine Sammlung gleich welcher Grösse ausreichend eine zusammenfassende religionsgeschichtliche Würdigung absichern kann. Auf diese Frage gibt die Arbeit der Autorin eine entsprechende Antwort, weil ihre sorgfältige Arbeit auch andere wichtige Sammlungen in Betracht zieht und feststellt, dass verglichen mit jenen das Kairener Material die gleiche Qualität zeigt. Auf schwierigere Frage taucht bei der Trennung der „offiziellen" Religion von der Volksreligion auf der Grundlage der Terrakotten auf. Die Autorin beantwortet die letzte Frage auch positiv, indem sie darauf hinweist, dass wegen des billigen Materials diese Gegenstände breiten Schichten der Bevölkerung vergleichsweise leicht zugänglich waren. In dieser Hinsicht können im Fall der Kultgeräte und Plastiken, die ebenfalls armen Schichten erreichbar waren, die einfachen Gegenstände aus beispielsweise Fayence und Blei in Pannonien als Parallele dienen. Wir sehen die wirkliche Schwierigkeit bei der Lösung der Aufgabe in der Frage, ob das archäologische Material, welches wir aus der Kairener oder einer anderen Publikation für diesen Zeitraum kennen, sich wirklich auf die gesamte ägyptische Bevölkerung im römerzeitlichen Ägypten bezieht. Wir müssen noch anmerken, daß wir in dieser Hinsicht uns in einer leichteren Situation befänden, wenn nicht von dem archäologischen Material aus Ägypten gesprochen würde. Die Gläubigen der ägyptischen Kulte in den römischen Provinzen bildeten sowieso in erster Linie die romanisierte Schicht, bzw. italische Siedler. In ihrer Auffassung war die interpretatio Graeca, Romana natürlich. In Ägypten jedoch muß man mit einer solchen religiösen Auffassung rechnen, die nicht nur in der Vorstellung der Priesterschaft die alten ägyptischen Götter getreu bewahrt hat. Ein außerordentlich interessantes Problem berührt die Lösungsmethode der Autorin. Ihrer Meinung nach muß man mit einem ausgedehnten Einfluß der gesellschaftlichen Veränderungen durch Annäherung und Anpassung an die griechisch-römische Herrscherschicht rechnen. Neben den Vorstellungen des Volkes weist sie auf die aus mehreren Gesichtspunkten wichtige Beeinflussung der ägyptischen Heiligtümer und Priester, die gewissermaßen in politischer, aber vorrangig in kultischer Hinsicht durch die alten Rituale, Texte und Abbildungen die Hüter des reinen ägyptischen Geistes waren. Gleichzeitig sieht sie wegen der eben erwähnten Umstände mit Recht das Eindringen der neuen Ideale und Vorstellungen in die Mentalität des ägyptischen Volkes. Über der Erfolgsmöglichkeit in der Technik und damit in den Lebensumständen hinaus haben noch die Änderung in der Kleidung und die Aneignung der fremden Sprache, die ständig zunahm, die Auffassung der ägyptischen Gottesbegriffe für die griechische Mentalität erleichtert. Das bezieht sich auf die zunehmende Stadtbevölkerung, zum Teil auf die Arbeiter in den Provinzialwirtschaften und auf die Fremden, die in den Einflußbereich ägyptischer Götter gerieten und diese im Vergleich mit den griechischen Gottesbegriffen nach ihrer Auffassung im Äußeren sich vorstellten.

Die Publikation des reichen ägyptischen Terrakottenmaterials aus dem Kairener Museum ist schon für sich ungeheuer wichtig. Die Autorin macht die Kunstwerke in einer zusammenfassenden Untersuchung, dann ausführlich in einem Katalog bekannt. Sie untersucht nach der Diskussion der wichtigen Fragen der Terrakotten, wie ägyptische Fundplätze, Stil, Technik, die Bevölkerung, die Kleidung, die Haartracht, die Modalität der Abbildungen den Sinn dieser göttlichen und menschlichen Figuren. Die auftretenden Götter und Menschen sind auch aus anderen Sammlungen bekannt, und das gleiche Bild vermittelt uns das Material des Kairener Museums: Außer Isis, Harpokrates, Sarapis, sowie Frauen- und Männergestalten beim Ritual kommen andere Götter sehr selten vor. Die Autorin stellt mit Recht Isis als Mutter-, Nähr und damit im Zusammenhang als Fruchtbarkeitsgottheit auch neben einer Vielschichtigkeit dar, zu dem noch Züge der Hathor-Aphrodite kommen. Die Darstellungen werfen Fragen auf, und nicht in jedem Fall kann eine absolut sichere Antwort gegeben werden. Für zweifelhaft halten wir, das Steuerruder der Isis-Tyche mit dem Hafen, mit dem Meer verbinden zu können. Unwahrscheinlich scheint die Vorstellung, daß für die ägyptische Darstellung der Thermuthis das Ansehen der Demeter einen Einfluß gehabt haben kann. Mit Recht verwirft die Autorin in der Darstellung der Isis mit der Fackel das Motiv der Osirissuche, aber wir halten es ebenfalls für zweifelhaft, in der Gestalt der nachdenklichen Isis („Isis pensive") die Göttin-Gemahlin zu sehen, die Osiris beweint. Richtig setzt in manchen Fällen die Autorin Fragezeichen, ob die Figur Isis oder ihre Priesterin darstellt. Selbst bei sorgfältiger Typologisierung ist eine eindeutige Einordnung des vielschichtigen Materials unvermeidlich. Sie bestimmt als ägyptische Isis Katalognummer 39, aber bezeichnet diese Bestimmung im Text S. 34 als sehr unsicher. Wir halten das seltene Vorkommen der Isis-Tyche dem reicheren Material aus der Provinz gegenüber für bemerkenswert.

Im Zusammenhang mit der Darstellung des Harpokrates sind Schwierigkeiten unumgänglich. Wir weisen im Fall des Harpokrates auf dem Pferd auf die Arbeit von Bergmann (*Horus und das Pferd*, Studia Aegyptiaca I). Für unannehmbar halten wir die Vermutung, daß dieser göttliche Reiter der Patron des Militärs gewesen sei. (Vgl. das hieroglyphische Wortzeichen des Pferdes *nfr*). Für Harpokrates auf dem Lotus ist außer dem grundlegenden Werk. von Morenz *Der Gott auf der Blume* die Arbeit von H. Schlögl, *Der Sonnengott auf der Blüte*, Genf 1977, einzusehen. Im Zusammenhang mit der der außerordentlich seltenen Darstellung dreier Harpokrates weist die Autorin mit Recht auf mythische Vorstellungen. Wir halten es für die Bedeutung der Dreiheit für erwähnenswert, daß in der Spätzeit auch eine Dreierdarstellung bei der notwendigen Vierergruppe der Kanopusgefäße vorkommt. Wir denken, es ist kaum zu beweisen, daß die häufigen Harpokratesdarstellungen mit dem täglichen Leben Ägyptens, mit dem reicher Kindersegen zusammenhängen könnten. Im Zusammenhang mit den Volksvorstellungen halten wir es nicht für zweckmäßig, ihre weite Verbreitung in der Bedeutung der griechischen Bezeichnung für die demotische Brief-Schrift (sš š't), „langue populaire" zu suchen.

Die dritte whichtige Götterfigur innerhalb der Terrakotten ist Sarapis. Wir halten die Feststellung der Autorin für grundlegend, daß Sarapis entgegen seiner Herkunft keine wirklich ägyptische Gottheit sei. Zurecht bezieht sich die Autorin auf die bedeutende Rolle, die Osiris im offiziellen Kult gespielt hat. Unseres Erachtens ist dies der Punkt, der bezüglich der früher aufgeworfenen Frage entscheiden kann, ob das Terrakottenmaterial von den religiösen Vorstellungen des Volkes ein vollständiges Bild geben kann. Außer der gleicherweise seltenen Terrakottendarstellung des Osiris von Kanopus bestätigen die oft sehr einfachen Bronzen von Osiris, Thot, Anubis ihre Verbreitung außerhalb der „offiziellen" Religion und auch den Glauben an die alten Götter, der vom fremden Einfluß weniger erreicht wurde.

Zweifellos spiegeln die Terrakotten, die auch die Verbreitung des Isis-Kultes bezeugen, die religiösen Vorstellungen eines bedeutenden Teiles der ägyptischen Gesellschaft, die der neue geistige Trend immer stärker durchdrang. Aus der Natur des vielschichtigen Materials geht hervor, daß sich diesbezüglich nicht alle Fragen mit voller Sicherheit beantworten lassen. Die sorgfältige und detaillierte Aufarbeitung des Kairener Materials, auf 128 hervorragenden Tafeln dokumentiert, bietet den weiteren Forschungen große Hilfe. Deshalb können wir der Autorin und der EPRO-Reihe unseren Dank ausdrücken.

Budapest, Februar 1980 V. WESSETZKY

* * *

Enrica LEOSPO, *La Mensa Isiaca di Torino.* Catalogo del Museo Egizio di Torino. Ser. 1. Vol IV. Leiden, E. J. Brill, 1978 (XIV + 100 S. 32 Taf.) = Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire Romain. Tome 70ᵉ. ISBN 90 04 05665 3. *f* 96.00.

Das hervorragendste Stück des Museo Egizio in Turin ist das vielleicht am frühesten bekannt gewordene Denkmal von ägyptischer Beziehung, die mit Intarsien geschmückte bronzene Tafel-Platte, die gewöhnlich als Mensa Isiaca erwähnt wird. Verfasserin hat — mit Rücksicht auf die große literarische Berühmtheit des Denkmals — den ersten Hauptteil ihrer Monographie wissenschafts-historischen Problemen gewidmet. In diesem Teil findet man die auf das Denkmal bezügliche vollständige Bibliographie, das Verzeichnis der veröffentlichten bildlichen Reproduktionen, und die Angaben im Zusammenhang mit der Geschichte der Mensa. Aus diesen geht es hervor, daß das Stück allem Anzeichen nach in Rom gefunden wurde, und von dorther auf seinen gegenwärtigen Aufbewahrungsort gekommen war. Dies ist eine sehr wichtige Angabe; denn die ausführliche Analyse der Darstellungen und der Pseudo-Hieroglyphen der Mensa legt ja die Vermutung nahe, daß es sich wohl um ein ägyptisierendes, aber um kein authentisch-ägyptisches Erzeugnis handelt. Demnach wurde diese Tafel-Platte wohl durch einen Meister in Rom im 1. Jahrhundert u.Z., also in jener Epoche verfertigt, in der die ägyptischen Kulte das erste Mal in Stadt Rom Fuß faßten; dieser Meister war sowohl in der griechisch-römischen Toreutik, wie auch in der Nachahmung ägyptischer Motive gleichermaßen bewandert. Mit dieser Feststellung hat Verfasserin — unseres Erachtens — das letzte Wort über den Gegenstand ausgesprochen; sie hat die Fachliteratur mit der modernsten Form der auf die Mensa Isiaca bezüglichen Publikationen bereichert.

Budapest, Februar 1980 L. CASTIGLIONE

* * *

Angela STEINMEYER-SCHAREIKA, *Das Nilmosaik von Palestrina und eine ptolemäische Expedition nach Äthiopien*, Bonn, Rudolf Habelt Verlag Gmbh, 1978 (21 cm., 168 pp., IV pl., 60 ill.) = Habelts Dissertationsdrucke, Reihe Klassische Archäologie, Heft 10. ISBN 3 7749 1413 3.

Régulièrement, la célèbre mosaïque nilotique de Palestrina est reprise par les savants en raison de son sujet, essentiel pour la génèse de ce thème dans l'art romain, et en raison de sa datation qui en fait une des premières mosaïques figurées en Italie.

Le titre de cette thèse pourrait suggérer qu'A. Steinmeyer-Schareika ne prend en considération qu'un aspect bien précis de liaison du monument avec un fait historique. En réalité, le livre porte sur un champ d'études bien plus large et plus ambitieux. Il se divise en 5 chapitres, dont seuls les chapitres 3 et 5 traitent directement de la mosaïque nilotique de Palestrina.

Le premier chapitre, «Die Entstehung des Landschaftsbildes» (pp. 9-32), tente de donner un aperçu sur la conception antique du paysage hellénistique et romain à travers les écrits depuis Euripide jusqu'aux Bucoliques Grecs et l'Anthologie Palatine. Toutefois, il nous semble artificiel d'exclure de ces sources les textes latins, p.ex. de Virgile et Ovide, intimement liés au même courant. L'auteur arrive à la conclusion que le paysage sert de fond ou d'entourage pour une scène, le plus souvent mythologique, p.ex. la chute d'Icare (peinture de Pompéi) ou Polyphème (peinture de Boscotrecase). Une attention

particulière est consacrée au cycle de fresques avec scènes de l'Odyssée, provenant de l'Esquilin. L'auteur décrit minutieusement les scènes représentées, les confrontant avec le texte de l'Odyssée et les Métamorphoses d'Ovide. Avec perspicacité, elle démontre combien les images illustrent plutôt le texte d'Ovide et non l'épos grec, en accord avec la datation des fresques à vers 30 de n.è. Particulièrement intéressante est la tentative d'A. Steinmeyer-Schareika de trouver des modèles pour les paysages de ce cycle dans le monde romain (Formiae, Monte Circeo, Cumae, Cap Faro en Sicile). Néanmoins, la démonstration reste peu concluante: les paysages originels semblent trop dispersés et surtout les images sur ces fresques manquent d'éléments caractéristiques. Il est possible d'admettre que c'est la version littéraire latine du mythe, que l'artiste s'inspira pour le paysage de la nature locale (Latium, Campanie), mais il semble impossible de définir les modèles naturels précis. L'analyse des fresques de l'Esquilin est menée avec minutie et brio, on peut d'autant plus regretter que dans la littérature abondante citée soit absente la monographie d'Anna Gallina, Le pitture con paesaggi dell'Odissea dall'Esquilino, Roma 1964, d'autant plus que les thèses de Gallina sont entièrement opposées (origine alexandrine, IIe siècle avant n.è.) et dignes de discussion.

En général, l'approche d'A. Steinmeyer-Schareika se caractérise par une attention particulière pour les sources littéraires en négligeant tant soi peu les sources archéologiques et iconographiques. Une telle approche peut être valable pour circonscrire la conception du paysage antique, mais est très insuffisante quand l'auteur passe directement aux monuments.

Cette méthode est encore mieux visible dans le second chapitre intitulé «Das Thema des Nilmosaiks und das Problem der Perspektive» (pp. 33-51). De nouveau, malgré le titre, il ne s'agit pas du thème de la mosaïque, mais du mode de représentation. L'auteur cite les conceptions de divers auteurs (on peut s'interroger pourquoi les passages de Gullini et Romanelli sont cités en original italien, tandis que le texte de Fr. Villard est donné en traduction allemande), sensiblement d'accord pour voir en la mosaïque de Palestrina une représentation du cours du Nil depuis ses sources au Delta. Cela incite l'auteur à passer en revue la conception de l'espace chez les auteurs antiques chez Aristote, Epicure, Lucrèce et même dans la Renaissance. Ce sont des spéculations hautement philosophiques, dont l'étude est certes digne d'intérêt, mais il est très douteux de voir en cela une explication du type particulier de perspective de la mosaïque de Palestrina. La démonstration est d'autant plus marginale qu'il ne s'agit évidemment pas d'un type de perspective (portant sur des milliers de kilomètres), mais d'un type de *narration*. L'agencement de la mosaïque nilotique obéit plutôt aux règles de la narration qu'aux problèmes de représentation de l'espace. A. Steinmeyer-Schareika arrive ainsi à la conclusion ferme: «Das NM kann nicht dem Nil und die Nilschwemme zu Thema haben», mais est «eine Landschaft darstellung par excellence».

En anticipant un peu sur les démonstrations de l'auteur, on peut immédiatement se demander comment est-il possible de joindre en un même paysage les huttes lacustres du Delta, les pylônes d'un temple égyptien, l'hippopotame, le crocodile, l'hyène, l'antilope et le rhinocéros? Nous verrons plus loin que l'auteur même en donne une solution, pourtant incompatible avec les affirmations ci-dessus.

Le chapitre 3 passe à l'analyse plus précise de la mosaïque nilotique proprement dite (pp. 52-97). L'auteur part à juste titre de l'observation des animaux représentés. Elle en tire la conclusion que l'origine iconographique de la mosaïque doit être une expédition en Ethiopie, celle fameuse de Ptolémée II Philadelphe. Ce fait important semble évident: les connaissances (ou «imaginations») de ces animaux exotiques fut certainement le fruit de cette expédition. Il reste, en ces circonstances, à identifier les divers animaux, souvent désignés par une légende. L'auteur laisse de côté la girafe, le rhinocéros et la lionne, dont les représentations sont en accord avec les appelations. L'identification du serval peut poser des problèmes: le cou et la tête sont des restitutions postérieures (cf. G. Gullini, *I mosaici di Palestrina*, pl. XVIII). Le «tigre» est justement reconnu comme un guépard, de même les hyènes sont certainement présentes sur la mosaïque. Egalement l'identification des cynocéphales est justifiée. La présence des varans est compréhensible, celle du phacochère implique une connaissance plus concrète de l'Afrique. L'identification de l'antilope sur la base de la seule tête, sans cornes, semble très osée. Enfin l'identification de l'ONOKENTAYRA comme un okapi ne s'appuie sur aucune parallèle ni géographique ni iconographique.

Le choix des animaux correspond parfaitement aux animaux exotiques cités par Diodore, Strabon et Aelien comme rendus accessibles par l'expédition de Ptolémée II en Ethiopie. Actuellement, l'analyse des animaux exotiques pourra être complétée grâce aux recherches de Z. Kadar sur les animaux de la «Grande Chasse» de Piazza Armerina et surtout les illustrations des bestiaires antiques et byzantins. Ces compléments ne pourront que confirmer la démonstration brillante et convaincante d'A Steinmeyer-Schareika sur les liens étroits entre l'expédition de Ptolémée II et le répertoire des animaux «exotiques» sur la mosaïque nilotique de Palestrina.

Dans la suite du chapitre, l'auteur passe à l'analyse du registre inférieur de la mosaïque. Les deux parties sont liées par l'eau et les marécages du Nil, mais si la partie supérieure comporte des animaux étranges et, au sommet sur des rochers, des chasseurs «noirs», la partie inférieure est peuplée d'architecture, de maisons, de navires, de personnages. La représentation du port d'Alexandrie au bas est très douteuse, vu les restaurations (cf. Gullini, pl. XVII). Pourtant l'entourage immédiat de cyprès et palmiers rend cette conception difficilement acceptable. Il s'agit incontestablement du départ de l'expédition (cf. l'imposant navire, même vu l'échelle réduite), mais nous ne pensons pas que ce soit un panorama précis, plutôt une touche pittoresque conventionnelle. C'est la même conception qui préside au dit Canope: les personnages festoyant sous une tonnelle illustrent plutôt «les plaisirs de Canope» que le lieu monumental précis. Au-dessus de cette zone, A. Steinmeyer-Schareika reconnait une représentation de Syène et d'Éléphantine, mais les temples de type grec sont purement conventionnels. Cela mène l'auteur à identifier le temple égyptien sur la mosaïque de Palestrina comme une image du temple d'Isis à Philae. La comparaison ne permet pas de reconnaitre une influence directe: la silhouette du temple sur la mosaïque est celle d'un quelconque temple égyptien, tandis que les quatre «osiriaques» de façade prouvent combien cette image est synthétique.

En conclusion, A. Steinmeyer-Schareika considère que cette suite d'images, allant du port d'Alexandrie, à travers Canope, Syène et Philae, jusqu'au Lac Tana en Ethiopie, image l'expédition de Ptolémée II comme un rouleau (Buchrolle). L'observation est très judicieuse et c'est la seule explication possible de l'agencement en zones «consécutives» de la mosaïque. Il faut pourtant souligner que cette conception est absolument contradictoire à celle exprimée par A. Steinmeyer-Schareika en conclusion du chapitre II. Comme nous avons dit, nous rencontrons ici des problèmes de narration et non de perspective. La solution ici fournie par l'auteur est convaincante, même si les notations géographiques nous semblent conventionnelles et non réalistes. Le passage d'une région à l'autre est plus indiqué par la flore (marécages et palmiers, puis savane et rochers) et la faune (animaux familiers, puis exotiques), le tout lié par le flot d'eau serpentant.

Dans le chapitre 4 «Das Fischmosaik in situ» (pp. 98-101), l'auteur présente brièvement la mosaïque faisant pendant à Palestrina à la mosaïque nilotique, arrivant à la conclusion qu'on manque d'éléments pour la datation de cette mosaïque. Rappellons juste que Gullini la plaçait dans la même période sullane et le même milieu artistique alexandrin que la mosaïque nilotique.

Justement dans le chapitre 5 «Die Datierung der Mosaikvorbilder und der Mosaiken selbst» (pp. 102-123), A. Steinmeyer-Schareika s'attaque au problème de la génèse artistique et datation de la mosaïque nilotique de Palestrina. Une importance particulière est accordée par l'auteur aux peintures des tombes de Marissa, représentant également des animaux qui peuvent être liés à l'expédition de Ptolémée II. Ces tombes sont datées à la seconde moitié du IIIe siècle. L'hypothèse présentée par A. Steinmeyer-Schareika est que justement un rouleau illustré emmené à Rome serait l'origine iconographique directe de la mosaïque de Préneste. Quant à la datation, l'auteur suit celle courante à la période de Sulla, liant étroitement la mosaïque avec l'histoire du Temple de la Fortune à Préneste.

Toutes les conclusions tirées de ces analyses sont réunies par l'auteur en un «Zusammenfassung» (pp. 124-126).

Les illustrations sont réduites, mais le choix est en général approprié. Toutefois, on peut avoir des doutes sur la nécessité, parmi 60 illustrations, d'en consacrer 3 à Altdorfer, Fan Kuang et la Renaissance vénitienne. La comparaison des animaux sur la mosaïque et leur aspect réel est d'une grande utilité. Par contre la comparaison des images perspectives supposées d'Alexandrie, d'Assouan, d'Éléphantine ou de Philae avec leurs plans nous semble de valeur très réduite (N.B. la figure 37 est renversée). On doit enfin regretter que l'ensemble des illustrations est grisâtre et peu contrasté; la faute en revient à la technique d'impression.

La bibliographie est ample et, de ce fait, parfois sélective. Il convient aussi de regretter un certain chaos, p.ex. dans la section «Alexandria, Ägypten und Nubien». Le recours pour la géographie et la topographie aux guides de Baedeker (1913) et Budge (1921) est insuffisant. L'attribution de 5 volumes du *Repertorio d'Arte dell'Egitto Greco-Romano* à Adriani est un malentendu: on ne lui en doit que 4 (2 sur la topographie et 2 sur la sculpture). Par contre, il est malheureux que soient absentes les études de l'éminent savant italien sur le paysage (p.ex. «*Divagazioni intorno ad una coppa paesistica del Museo di Alessandria*»). Pagenstecher, Schreiber, ainsi que toute la publication de l'expédition de Sieglin sont absents. Il n'est pas question ici d'éplucher la bibliographie, nous voulons juste en illustrer des hésitations.

En somme, la thèse d'A. Steinmeyer-Schareika est un ouvrage riche en hypothèses intéressantes. Certaines entrainent notre adhésion, d'autres nous semblent plus hasardeuses, mais on doit reconnaitre que ce livre présente une conception homogène de la mosaïque nilotique de Palestrina et de sa place dans l'art.

Varsovie, février 1980 Zsolt Kiss

CHRISTELIJK EGYPTE

Hans QUECKE, *Das Lukasevangelium Saïdisch-Text der Handschrift PPalau Rib. Inv.-Nr. 181 mit den Varianten der Handschrift M 569*. — Barcelona, Papyrologica Castroctaviana, 1977 (8vo, XIV + 279 pp., 3 pls.) = Papyrologica Castroctaviana. Studia et textus 6. Prix: Lire 20.000., $ 25.–.

Après la publication de l'évangile de Marc, que nous avait donnée, il y a quelques années, le R.P. Quecke, voici l'évangile de Luc, qui se trouve en tête de ce même manuscrit, codex particulièrement intéressant en raison de son âge, puisqu'il doit remonter à la première moitié du Ve siècle (p. 88). Comme pour *Marc*, l'éditeur nous donne le texte en édition diplomatique, signalant dans les notes les variantes du manuscrit 569 de la Bibliothèque Pierpont Morgan. Comme précédemment, le R.P. Quecke a fait précéder le texte d'une très copieuse introduction, où nous trouvons une description extrêmement précise de ce codex et un examen des différents problèmes que pose ce nouvel exemplaire. Deux planches photographiques l'accompagnent. Travail si méticuleux que l'on en vient à se demander si l'original présente encore quelque intérêt autre que de curiosité... C'est dire combien cette introduction est parfaite.

Nombreux sont les témoins coptes du Nouveau Testament (et souvent en quel état lamentable!). Aussi bien des années passeront-elles sans doute encore avant que leur étude en soit achevée, si elle l'est un jour; d'autant plus que cette recherche ne peut se concevoir isolée, mais seulement en liaison avec les spécialistes des diverses langues anciennes. Le plus sage est donc, très modestement, de publier les textes, sans tenter, pour l'instant, des synthèses prématurées. C'est ce qu'a fait le R.P. Quecke en nous livrant ce matériel important.

Les quelques remarques qui vont suivre ne prétendent pas (tant s'en faut!) épuiser tout ce que ce manuscrit nous apporte. Elles ne sont que les réactions d'un lecteur, qui s'est efforcé d'être un peu attentif.

I *Erreurs*

C'est un mot qu'il convient, en la matière, d'employer avec beaucoup de prudence. Ayons toujours à l'esprit les corrections, parfois intempestives, que firent trop fréquem-

ment subir aux textes grecs et latins les anciens humanistes et les savants des générations passées! Car ce que nous appelons «erreur» se révèle être, dans de nombreux cas, une forme nouvelle ou une construction syntaxique non encore repérée. Je ne mentionne, par conséquent, sous ce chef, que ce qui m'a paru être réellement des fautes. Par les sigles PPR et M je désignerai le nouveau codex et le manuscrit Morgan 569 et par *Horner* l'édition, bien connue de tous les coptisants, que fit paraître ce savant, du Nouveau Testament.

1,24. (M)ⲉⲃⲟⲗ, pour ⲉⲃⲟⲧ. — 4,5. PPR a oublié ⲉϫⲛ ⲟⲩⲧⲟⲟⲩ ⲉϥϫⲟⲥⲉ. – 4,6. (PPR) ϯϯ ⲛⲁⲕ, pour ϯⲛⲁϯ ⲛⲁⲕ. – 4,29. (M) ⲁϥⲛⲟϫⲟⲩ, pour ⲁⲩⲛⲟϫϥ. – 8,10. (PPR) ⲉⲩⲉⲛⲁⲩ, pour ⲉⲩⲛⲁⲩ. – 9,38. (M) ϩⲏⲏϫⲉ. Faut-il compléter ϩⲏⲏ⟨ⲧⲉ⟩ ϫⲉ ou comprendre ϫ = ⲧ? – 9,39. ⲛⲁⲕ, ajouté par M, a été probablement amené par le ⲛⲁⲕ de la proposition qui suit. – 9,56 (PPR) ⲁϥⲃⲱⲕ, pour ⲁⲩⲃⲱⲕ. – 12,41. (PPR) ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ, pour ⲉⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ. – 15,14. (M) ϫⲉ, face à (PPR) ϫⲉⲣⲉ. Erreur probable de M. – 16,9 et 13. (PPR) ⲡⲁⲙⲙⲱⲛⲁⲥ, face à (M) ⲙⲁⲙⲱⲛⲁⲥ. Confusion graphique de PPR. – 18,1. (PPR) ⲟⲩⲟϊϣ ⲛⲓⲙ, pour ⲛⲟⲩⲟⲓϣ ⲛⲓⲙ. – 19,37 (PPR) ⲛⲉϥⲙⲁⲑⲏⲧⲏⲥ, pour ⲛⲛⲉϥⲙⲁⲑⲏⲧⲏⲥ. – 19,42. (M) ⲛⲧⲁⲓⲉⲓⲙⲉ, pour ⲛⲧⲁⲓⲙⲉ. – 20,28. PPR a oublié ⲁⲩϫⲛⲟⲩϥ. – 20,37. (PPR) ⲉϣⲁⲩ, pour ⲉϣⲁϥ. — 22,2. (M) ⲁⲩϣⲓ, pour ⲁⲩϣⲓⲛⲉ. — 22,31. (PPR) ⲥⲉⲕⲧ, pour ⲥⲉⲕ (diplographie du ⲧ initial de ⲧⲏⲟⲩⲧⲛ). – 23,29. (M) ⲁϭⲣⲏ, pour ⲁϭⲣⲏⲛ (haplographie due au ⲛ qui suit). – 23,35. (PPR) ⲉⲩⲛⲁⲩ, pour ⲉϥⲛⲁⲩ. On attendrait, en effet, le singulier après ⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ (un autre accord, pluriel, aurait été possible à cause du collectif ⲡⲗⲁⲟⲥ). — 23,40. (PPR) ⲟⲩⲱⲧ, pour ⲛⲟⲩⲱⲧ. — 23,41. (M) ⲡⲉⲡϣⲁ, pour ⲡⲉⲙⲡϣⲁ. – 24,19. PPR a oublié ⲙⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ.

Remarquons, sans exagérer leur importance, deux faits. Les haplographies et les diplographies de ce texte (il y a d'autres cas que ceux cités ici) s'expliquent peut-être par une prononciation qui distinguait mal entre les consonnes simples et les géminées. D'autre part, les confusions entre ⲩ et ϥ ont-elles pour cause une prononciation également peu claire?

II. *Adjonctions aux Dictionnaires*

1,25, et 19,46. (PPR) ⲙ̄ⲟⲥ (= ⲙ̄ⲙⲟⲥ). Cf. ce qui vient d'être dit sur les consonnes simples et les géminées. – 1,51. (M) ϭⲃⲃⲟⲓ. Même remarque. – 2,43. (PPR) ϣⲁ̄ⲁ̄. – 4,27 et 17,12. (PPR) ⲥⲟⲃⲁϩ†. — 8,5. (PPR) ⲁϥⲉ̄ⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲉⲧϫⲟ ⲉⲧϫⲉ ⲡⲉϥϭⲣⲟϭ. Phrase très proche en *Mc.* 4,3, où PPR donne : ⲁϥⲉ̄ⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲉⲧϫⲟ ⲉⲧϫⲟ. M. Westendorf (*KHdWb*, 571) cite deux exemples. Dans son édition de l'évangile de Marc, le R.P. Quecke (*Markusevangelium*, p. 23) s'exprime ainsi à ce sujet : « Nicht unbedingt als Fehler ist das ⲉⲧϫⲟ in 19b16 für säen» (Mk 4,3) anzusehen. Vielleicht ist ⲧϫ nur Schreibung für č, im vorliegenden Fall zusätzlich von dem unmittelbar vorhergehenden ⲡⲉⲧϫⲟ mit beeinflußt. Man braucht hier jedenfalls keine fälschlich gesetzte Relativpartikel ⲉⲧ- (also «der Säende, welcher sät 'statt' ... zu säen») anzunehmen. L'explication proposée par le R.P. Quecke est évidemment plausible, mais une proposition relative, dans les deux cas, n'est peut-être pas à exclure absolument. Pour ce qui est de l'évangile de Luc, Horner donne les deux variantes ⲉⲧϫⲉ et ⲉϫⲉ. L'hypothèse d'une proposition relative permettrait l'économie d'une forme non attestée jusqu'ici, d'autant plus que nous trouvons, immédiatement après, ϩⲙ ⲡⲧⲣⲉϥϫⲱ. – 10,35. (PPR) ⲁϥϯϥⲕⲏⲧⲉ. La forme ⲕⲏⲧⲉ est absente des dictionnaires. Plus curieuse encore est l'abréviation ϥ du numéral «deux», pour ⲃ. Si les substitutions de ⲃ à ϥ et de ϥ à ⲃ n'ont rien qui doive surprendre (cf., par exemple, le verbe ϥⲁⲓ), une telle substitution est plus étonnante dans une abréviation, où elle est due sans doute à une pure analogie graphique. L'explication que tente le R.P. Quecke (pp. 78-80) me paraît quelque peu compliquée. Le sens ne fait pas difficulté : le texte grec est limpide (δύο δηνάρια ἔδωκεν) et les variantes ⲃ/ϥ ont déjà été notées par Horner. Le numéral peut être joint au substantif sans l'intermédiaire de la liaison ⲛ- (Till, *Koptische Grammatik*, § 165, et *Koptische Dialektgrammatik*, § 99). Or un certain nombre de numéraux possèdent une forme construite, mais pas tous, si du moins nous nous fions aux grammaires (Till, resp. §§ 157 et 94). Et, s'il faut en croire les grammairiens, le numéral «deux» n'en a pas. C'est un illogisme que l'on ne semble pas avoir bien remarqué. Car un système de numération forme, ou devrait former, un tout cohérent, dont l'unité est très fortement sentie par tout être humain depuis sa tendre enfance : on prend très jeune l'habitude de compter de tel ou tel nombre jusqu'à tel ou tel autre. Les cases vides de nos grammaires des états construits des nombres l'étaient-elles réellement ou ne sont-elles que le reflet de l'état, malgré tout, partiel de notre documentation? J'aurais tendance à opter pour la seconde de ces hypothèses. Et, si tel est le cas, rien ne nous empêche de voir, dans l'exemple qui nous intéresse (et insistons sur le fait que plusieurs manuscrits sont d'accord entre eux), une forme construite du numéral «deux», malheureusement non écrite pleinement. – 15,23. (M) ⲕⲟⲟⲥ⸗ : forme absente des dictionnaires, bien que mentionnée déjà par Horner. Une semblable alternance ⲛ/ø se rencontre également dans le verbe ⲕⲱⲱⲥ, «enterrer». – 18,22. (PPR) ⲕ̄ⲕⲁ, pour ⲛ̄ⲕⲁ. – 22,65 (PPR) ϣⲁϫⲉ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲣⲟ⸗/(M) ϣⲁϫⲉ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉϩⲣⲁ⸗. L'emploi de ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉϩⲣⲁ⸗ dans cette construction n'est pas signalé par les dictionnaires. — 24,12. L'emploi de ϩⲣⲁⲓ après ⲣ̄ⲙⲟⲓϩⲉ et ⲣ̄ϣⲡⲏⲣⲉ n'est pas signalé par les dictionnaires.

III. *Remarques Grammaticales*

3,1. (PPR) ⲉϫⲛ̄ϯⲧⲟⲩⲣⲁⲓⲁⲥ ⲛ̄ⲙ ⲧⲉ ⲧⲉⲧⲣⲁⲭⲱⲛⲓⲧⲓⲁⲟⲥ ⲭⲱⲣⲁ/(M) ⲉϫⲛ ϯⲧⲟⲩⲣⲁⲓⲁⲥ ⲙⲛ ⲧⲉⲧⲣⲁⲭⲱⲛⲓⲧⲏⲥ ⲭⲱⲣⲁ. Le grec dit: τῆς Ἰτουραίας καὶ Τραχωνίτιδος. L'emploi du génitif grec en copte s'explique par une confusion, semblable à celle qui se rencontre, par exemple, dans certain manuscrits des abréviateurs de Manéthon, dans le nom d'un roi de la première dynastie égyptienne, appelé tantôt Μιεβις, tantôt Μιεβιδος, génitif senti probablement comme un nominatif de la deuxième déclinaison. Dans le cas qui nous occupe, le génitif Ἰτουραίας est voulu par le verbe ἀρχοῦντος, dont il est le complément. Le copte a calqué la forme, sans considération pour la syntaxe, puisque l'on attendrait, après la préposition ⲉϫⲛ̄ une forme figée de nominatif, normale pour les substantifs grecs passés en copte, et qui est, effectivement celle du mot ⲭⲱⲣⲁ, qui termine ce membre de phrase. Il se peut que ⲓⲧⲟⲩⲣⲁⲓⲁⲥ ait été senti comme un nominatif de la troisième déclinaison. M a ⲧⲉⲧⲣⲁⲭⲱⲛⲓⲧⲏⲥ, donc un nominatif, tandis que PPR présente une forme de génitif, avec une

diplographie fautive, senti comme un nominatif. De telles erreurs ont l'intérêt de nous montrer que la connaissance du grec, chez les ecclésistiques lettrés coptes, était loin d'être toujours parfaite. Ne serait-ce pas une indication pour le classement des manuscrits? Dans cet exemple, il est fort possible que l'un des traducteurs, bien au courant du grec, ait correctement rétabli un nominatif grec en copte et que l'autre ait automatiquement reproduit le génitif; les deux ayant d'ailleurs conservé le génitif pour le premier de ces noms propres et rétabli le nominatif ⲭⲱⲣⲁ. – 6,43 et 8,15. ⲧⲁⲩⲉ ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϥϩⲟⲟⲩ ... ⲧⲁⲩⲉ ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ; ϯ ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ. L'article est également absent chez Horner. Il s'agit probablement d'expressions à moitié figées, mais à moitié seulement, comme le montre la présence de ⲉϥϩⲟⲟⲩ et de ⲉⲛⲁⲛⲟⲩϥ, qui se rapportent à ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ. – 13,23. (PPR) ⲛ̄ϩⲉⲛⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛⲉⲧⲛⲁⲟⲩϫⲁⲓ̈. La particule ⲛ- ne se retrouve ni en M ni chez Horner. Le R.P. Quecke (p. 35) se demande: «Das ⲛ̄ vor ϩⲉⲛⲕⲟⲩⲓ̈, das keine andere Handschrift hat, ist unklar. Sollte es Rest einer Partikel sein, die das εἰ des griechischen Textes wiedergab, also etwa ⲉⲛⲉ?» On pourrait, à la rigueur, mais en corrigeant le texte, comprendre ⲛ̄ϩⲉⲛⲕⲟⲩⲓ̈⟨ⲁⲛ⟩ ⲛⲉⲧⲛⲁⲟⲩϫⲁⲓ̈. Mais une correction est toujours gênante. Or, M. Westendorf (*KHdWb*, p. 37) mentionne, pour la particule interrogative, une forme sahidique ⲉⲛ- et une achmimique ⲛ-. Une variante sahidique ⲛ- paraît très plausible et c'est probablement ce à quoi nous avons affaire ici. – 20,37. ⲉⲧⲃⲉ ϫⲉ correspond au grec ὅτι dans le sens de «pour ce qui est du fait que», plus simplement «que». – 22,34. A plusieurs reprises nous remarquons en PPR une confusion ⲉϫⲛ/ϩⲓϫⲛ. – 2,31; 3,32; 7,21; 8,32; 11,51; 21,2; 24,7; 15,1 et 29; etc. Nous constatons, en PPR, une assimilation régressive de ⲛ- (article ou préposition) à la consonne qui commence le mot suivant. La fréquence de cet usage dans ce codex montre à suffisance qu'il ne faut pas y voir une étourderie isolée. C'est peut-être le signe d'une tendance assez profonde de la phonétique égyptienne, qui s'est perpétuée jusque dans l'arabe moderne de ce pays, où la consonne finale de l'article défini tend à s'assimiler à la consonne initiale du substantif qui suit (Mitchell, *An introduction to colloquial arabic*, p. 15). – 16,31. Face à M et à Horner, PPR présente ⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲓ ⲟⲩⲁ, autrement dit un verbe d'origine grecque à l'état construit. Simple faute d'inattention d'un copiste ou tendance, assez vite disparue, à assimiler plus complètement les verbes grecs aux autres verbes coptes?

IV *Traces Dialectales*

Le manuscrit PPR est sahidique, avec quelques archaïsmes. Mais il est fort possible que le scribe qui l'a copié ait été d'un autre dialecte, du reste difficile à déterminer précisément. En 12,27, nous trouvons la forme ⲁϊⲉⲓ, que Crum (1b) catalogue comme fayoumique. En 20,4, ⲡⲉⲉ, que l'on retrouve dans le papyrus Bodmer VI et que M. Kasser (p. X de ses *Compléments*) donne comme d'un nouveau dialecte. La forme ⲕⲙⲛⲧⲟ (21,11) est donnée par Crum (109a) comme *Old Coptic*, fourre-tout qui n'a peut-être pas grand sens, tandis que M. Westendorf (*KHdWb*, p. 509) la considère comme sahidique. Mais ne serait-ce pas d'après ce seul manuscrit? La forme ⲟⲩⲁϩ-, que l'on rencontre à plusieurs reprises, est, selon Crum (505b), achmimique, bohaïrique, fayoumique et *Old Coptic*; selon M. Kasser, elle appartiendrait aussi à un nouveau dialecte. Elle serait également sahidique pour M. Westendorf (*o.c.*, p. 284), mais ne serait-ce pas, là encore, d'après ce même codex? – 9,39. (PPR) La forme ⲥϩⲃⲁϊⲧⲉ, absente de Crum (384b), face aux différentes formes citées par les dictionnaires (Crum, *o.c.*, et Westendorf, *o.c.*, p. 211) (ⲥϩⲃⲏⲏⲧⲉ, ϩⲃⲏ(ⲏ)ⲧⲉ, ⲥⲃⲉⲉⲧⲉ, ⲥⲃⲏⲓⲧⲉ, ϩⲃⲏ(ⲏ)ⲧⲉ(ⲥ); ⲥⲫⲏⲓϯ(B) (Crum, 170b) est peut-être, elle aussi, la marque d'une trace dialectale, assez proche, par son aspirée, de la forme bohaïrique). Ce mot est peut-être à comparer, pour son vocalisme, à ⲙⲁⲉⲓⲛ(S A_2), ⲙ(ⲉ)ⲉⲓⲛⲉ(A), ⲙⲏⲓⲛⲓ(B), ⲙⲏ(ⲉ)ⲓⲛ(F) (Crum, 170b). De même, en PPR 16,25, ⲱⲛⲁϩ, «vie» (cf. ⲱⲛⲁϩ, «vivre», S^f F d'après Crum (525a) et M. Westendorf (*o.c.*, p. 293)). – 23,33. (PPR) ⲛⲙⲙⲁⲩ (M : ⲙⲙⲁⲩ). M. Westendorf (*o.c.*, 106) signale une forme ⲛⲙⲁⲟⲩ (achmimique).

Rien de tout ceci, en première analyse, n'est très concluant, mais je me permettrai de suggérer provisoirement que ce manuscrit, sahidique, a été écrit par un scribe originaire de Moyenne-Égypte.

Les traits caractéristiques et les limites des dialectes coptes sont, nous en avons tous conscience, fort difficiles à bien déterminer dans le détail. L'image, traditionnelle depuis de nombreuses décades, de cinq ou six dialectes, impeccablement fixés dans leur morphologie comme les «dialectes indo-européens» que sont la plupart des langues de l'Europe moderne, telles que nous les présentent nos dictionnaires «académiques» mis au point de nos jours n'est probablement pas tout à fait exacte. Sauf découverte imprévue qui nous révèlerait des grammaires et des dictionnaires normatifs à l'usage des coptophones et rédigés à l'époque où cette langue était vivante, il est peu probable que les Égyptiens chrétiens aient jamais cherché à fixer une orthographe comparable à celle dont nous avons dû subir l'apprentissage dans notre prime jeunesse pour notre langue maternelle. Disons-le catégoriquement : il ne paraît pas que le copte ait jamais eu la notion contraignante d'une orthographe, hors de laquelle il n'est point aujourd'hui de considération sociale, notion du reste assez récente dans nos langues modernes. Et comme il est bien connu que la frontière entre deux dialectes, en quelque langue que ce soit, n'a jamais la rigueur d'une frontière administrative, force nous est bien d'admettre qu'il y a toujours en flottement et passage graduel d'un dialecte à l'autre. Et pourtant nous sentons bien la nécessité, tant est grand notre besoin de classer, de déterminer, autant que faire se peut, l'aire de chaque dialecte. Les documents privés, si leur provenance est bien assurée et si leur nombre est suffisant, sont des témoins de choix : le rédacteur écrivait pour se faire comprendre, sans trop se fatiguer à suivre une norme littéraire, toujours un peu factice. Provenance garantie, inutile d'insister sur ce point, mais aussi quantité raisonnable, et il faut le souligner : un ostracon trouvé à Thèbes a fort bien pu être écrit par un sujet parlant de dialecte achmimique ou fayoumique résidant près des tombes royales du Nouvel Empire... Là sont les vrais dialectes. Et si nous constatons un «mélange», c'est, si je puis dire, un «vrai mélange», réellement parlé par quelqu'un dont il était la langue maternelle.

Il en va tout autrement des textes littéraires, œuvres d'imagination ou compositions sacrées (Bible ou liturgie). Le respect dû à la Parole de Dieu et aux prières dites dans les églises a contraint les auteurs et les traducteurs à n'utiliser que des dialectes censés «purs». Mais l'attention d'un copiste

faiblit toujours à un certain moment. Et s'il écrit un texte rédigé dans un dialecte autre que le sien propre, il finira par commettre quelques erreurs et lâchera une forme de son dialecte, ou parfois même fabriquera une forme qu'il se figurera être du dialecte dont il copie le texte (un hyper-sahidisme, un hyperfayoumisme, etc.). C'est ainsi que les manuscrits sahidiques de Hamouli contiennent des fayoumismes. Les dictionnaires sont quelque peu confus en ce domaine (cette réflexion ne diminue en rien l'excellence de ces ouvrages de base). Crum présente des sigles du type S^f, qui renseignent mal, car le dialecte mis en exposant n'est, la plupart du temps, que le signe des erreurs d'un copiste qui n'appartenait pas linguistiquement au dialecte du texte qu'il transcrivait. De son côté, M. Westendorf a tendance à considérer que les textes littéraires sont homogènes et donne, par exemple, comme sahidiques, des formes achmimiques ou fayoumiques. Une très patiente révision du vocabulaire devrait permettre, un jour, de jeter un peu plus de clarté sur ce point.

V. *Traduction*

La version sahidique de l'évangile de Luc présente quelques menues inexactitudes, qui ne changent guère le sens et dont voici un premier relevé sommaire: 1,78. ετβε τμν̄τϣανϩτηϥ μπνα̅ ̅ μπεννογτε: διὰ σπλάγχνα ἐλέους. – 5,26. αγρ̄ϣπηρε δε τηρογ: καὶ ἔκστασις ἔλαβεν ἅπαντας. – 8,28. εκογεϣ ογ νμμαν: τί ἐμοὶ καὶ σοί. Horner donne aussi νμμαι. νμμαν vient probablement de Matthieu 8,29 (τί ἡμῖν καὶ σοί). Le copte traduit correctement cet hébraïsme passé en grec, contrairement à bien des traductions françaises, dont le littéralisme («Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi?») confine au contresens. – 8,33. αγμογ: ἀπεπνίγη. Inexactitude évidente du copte. – 8,42. νεcναμογ: ἀπέθνῃσκεν. Emploi d'un temps différent, mais qui rend bien le sens. – 8,45. ντερογϫοος δε τηρογ ϫε ν̄ανον αν νε: ἀρνουμένων δὲ πάντων. Lourdeur de la traduction copte. – 8,50. cναωνϩ: σωθήσεται. Inexactitude de la traduction. En 9,24, σῶσαι est rendu par ταν̄ϩος, également inexact. – 10,27. ἐξ... ἐν...ἐν...ἐν: le copte n'a qu'une préposition (ϩμ̄), au début de l'énumération. Probablement n'a-t-il pas pu faire la distinction entre ἐξ et ἐν. Mais il est vrai que *Marc* (12,3) a, lui aussi, nivelé le texte (ἐξ partout). – 13,17. τοῖς γινομένοις ὑπ' αὐτοῦ: ετϥ̄ϊρε μμοογ varr. (Horner) εϥειρε, νη εταγϣωπι (Bo). – 17,21. Aussi bien la *Bible de Jérusalem* que la *version œcuménique* traduisent par «parmi vous» le grec ἐντὸς ὑμῶν. Le copte a traduit littéralement «au-dedans de vous» (cf. Crum, 686b: ἔσω, ἔσωθεν). – 17,33. Le copte, nivelant tout, traduit mal, rendant, par un seul mot. (ταν̄ϩε-/ταν̄ϩο=), les deux verbes grecs περιποιήσασθαι et ζῳογονήσει. – 19,15. Pour rendre le grec ἐπανελθεῖν le copte se sert du simple ει, ce qui est moins précis. – 19,22. Inexactitude du copte, qui rend l'imparfait par un présent. – 24,23. Le style indirect grec est rendu en copte par le style direct. – 24,24. οὕτως est rendu en PPR par εροϥ et en M par εροc. Le masculin renvoie à πεμϩαογ, «le tombeau». Le féminin, en M, paraît traduire οὕτως. Il est possible que le copte ait été gêné pour traduire le verbe «trouver» sans complément d'objet du grec. — 24,28. (PPR) αγβωκ ⟨ε⟩ϩογν/(M) αγϩων εϩογν. M traduit correctement le grec, PPR est inexact. – 24,45. Au grec τοῦ συνιέναι correspond, en copte, d'une part (PPR) ετρεγcογων̄ϥ αγω ετρεγϊμε, d'autre part (M) ετρεγϊμε. Plusieurs variantes dans Horner. Le copte, peut-être embarrassé par l'existence de deux verbes de sens proches, a éprouvé, dans certains manuscrits, le besoin de donner ces deux verbes au lieu d'un seul.

VI. *Enoncés Différents en* PPR *et* M

13,27. (PPR) νεργατηc τηρογ/(M) ντετν̄ ϩενεργατηc τηρ̄τν. — 13,30. (PPR) ειc ϩηητε ν̄ϩαε ναρ̄ϣορπ̄ ντε ν̄ϣορπ̄ ρ̄ϩαε/(M) ογν ϩενϩαεεγ εγναρ̄ϣορπ̄ αγω ϩενϣορπ̄ εναρ̄ϩε. – 14,15. (PPR) ογα δε εϥνηϫ ν̄μμαϥ αϥcωτμ/(M) α ογα δε ννετνμ̄μαϥ cωτμ. M est plus proche du grec, qui dit: Ἀκούσας δέ τις τῶν συνανακειμένων ταῦτα εἶπεν αὐτῷ. – 15,8 et 9. (PPR) μητε ναραχμη/(M) μητε νϭιcκιτε. – 17,6. (PPR) πωρϫ/(M) πωρκ. M, pour traduire le grec ἐκριζώθητι, emploie le verbe signifiant «séparer». A moins qu'une prononciation voisine ait amené cette confusion, qui, autrement, est un contresens. – 20,19. PPR a ajouté εϭοπϥ, qui ne se trouve ni en M ni dans le texte grec. – 20,22. (PPR) εϫεcτι ναν ... ϫεν ογκεϫεcτι /M donne, comme second membre de phrase, ϫιν μμον, qui rend mieux le grec ἢ οὔ. – 21,12. (PPR) cεναδιωκε/(M) νcεναδιωκει (Horner: cενα-). – 21,33. (PPR) ν̄cεναcινε αν/(M et Horner) ναcινε αν. – 22,10. (PPR) ετεϥνα/(M) ετεϥναβωκ, pour traduire le grec εἰσπορεύεται. On pourrait, à la rigueur, corriger PPR en ετεϥναβωκ (cf. 22,22, où ναβωκ traduit πορεύεται). Mais ce n'est pas indispensable: le verbe να, au présent, convient très bien. – 22,22. (PPR) κατα θε ετcηϩ/(M et Horner) κατα θε εττηϣ, pour traduire le grec κατὰ τὸ ὡρισμένον. La variante de PPR doit provenir de Matthieu(20,24)etdeMarc(14,21).—22,33. (PPR) ϯcβτωτ' νμακ εει/(M) ϯcβτωτ εει νμμακ, pour traduire le grec μετὰ σοῦ ἕτοιμός εἰμι ... πορεύεσθαι. De toute évidence, M est fautif. – 23,8. (PPR et Horner) ϩιτν ϩεννοϭ νογοϊϣ/(M) ϩιτν ογοειϣ, pour traduire le grec ἐξ ἱκανῶν χρόνων. M est fautif. – 23,11. (PPR) αγcωϣε/(M) αϥcωϣε (les deux variantes se trouvent chez Horner), pour traduire le grec ἐμπαίξας; et (PPR) αγϭοολεϥ/(M) αϥ-, pour traduire le grec περιβαλών, PPR est probablement fautif (cf. supra, pour les confusions γ/ϥ). — 23,38. (PPR) ø/(M) εccηϩ. Probablement M fautif (ce mot est absent du grec). – 23,43. (PPR) μ̄ποογ ϫε/(M) ϫε μ̄ποογ. Quelques exemplaires grecs et syriaques présentent la variante de M.A signaler que c'est cette variante qui a été retenue dans l'édition du Nouveau Testament des Témoins de Jéhováh. – 24,44. (PPR) ϩμ... νμ... αγω..., pour traduire le grec ἐν... καὶ... καὶ. Horner donne aussi μν... μν. Ce manuscrit copte distingue donc deux groupes (Moïse et les Prophètes/les psaumes), ce que ne dit pas le grec. Distinction introduite par le traducteur copte ou variante plus ancienne?

VII. *Passages Omis*

18,39. Omis par M. Absent du grec, sauf D. Présent dans quelques témoins syriaques et latins. – 22,42-5. PPR et Horner ne donnent pas 22,43-4 (passage relatif à la sueur de sang). Ces versets sont absents de quelques manuscrits grecs et bohaïriques. Cette absence serait-elle due à une influence monophysite? – 23,34. Ce verset est absent de PPR, de M et de Horner.

VIII. *Variantes*

1°) Commune avec Marcion. Dans le passage relatif aux Béatitudes (6,20sq.), le copte présente une variante intéressante. Le *Luc* copte emploie successivement la troisième personne, la deuxième, la troisième, la deuxième, puis quatre fois la deuxième. Le grec emploie partout, sauf chez Marcion, la deuxième. Dans le passage parallèle de Matthieu (5,3sq.), c'est à neuf groupes de personnes que Jésus s'adresse, huit fois à la troisième personne, une fois à la deuxième. Or Marcion (Harnack, *Marcion*, 191*-192*) est en accord avec le *Luc* sahidique. Cette convergence n'indiquerait-elle pas que cette version des Béatitudes est, sinon la bonne leçon, du moins une variante très ancienne?

2°) Communes avec D et quelques autres témoins. 8,10. (PPR) εγεναγ (sic) ν̄νεγϊωρϩ/βλέποντες μὴ βλέπωσιν. Quelques manuscrits offrent, pour le second terme, la varainte ἴδωσιν. – 20,14. οἱ γεωργοί/copte et D: ø. — 20,16. τούτους/copte et D: ø. — 22,37. Présence de l'article défini dans ννανομοc. – 23,53. ν̄τερεϥκααϥ δε αϥογεϩ ογωνε ερν̄ ττ̄απρο μ̄πεμϩαογ. παι ενε μογιτ ενερε ϣϫογωτ ρ̄ρωμε ναϣcκρκωρϥ. Variante présente dans Horner et D.

3°) Propres au *Luc* sahidique.

1,67. πεπ̄να ετογααβ/πνεύματος ἁγίου (cf. 1,41, et 2,25).–2,1. ν̄cα νεcτμε/(grec)ø.–2,42. (PPR) εγναβωκ/(M)εϥναβωκ/(grec) ἀναβαινόντων, ἀνέβησαν.–4.7. (grec) σὺ οὖν ἐὰν προσκυνήσῃς/M ajoute νγογωϣτ. – 8,29. ν̄νεπ̄να/τῷ πνεύματι. Le pluriel copte renvoie sans doute au pluriel ϩεναδιμονιον. Horner: singulier. – 9,19. La mention de Jérémie vient probablement de *Marc*. – 9,32. διαγρηγορήσαντες/αγροειc. La *Bible de Jérusalem* traduit: «même éveillés», ajoutant en note: mieux que «s'étant réveillés». Le copte traduit: «Ils furent éveillés. Ils virent». – 14,23. φραγμούς, «clôtures»/μαμμοοϣε.–17,19. ἡ πίστις σου σέσωκέν σε: absent de PPR, M et de la version bohaïrique; présent dans quelques versions sahidiques. – 17,24. εἰς τὴν ὑπ' οὐρανόν/(PPR) εϫμ̄ πκαϩ/(M) ϩιϫμ πκαϩ. – 17,31. ϩν̄ νεϩοογ ετμμαγ: le grec a le singulier. – 18,22. (PPR) ογωϣβ/(M) cωτμ. Les deux variantes se trouvent dans Horner. Le grec a ἀκούσας. – 18,26. ντοογν/(grec) ø. – 19,46. (PPR) τετν̄ϊρε μμοϥ/(M) ατετνααϥ/(grec) ἐποιήσατε. Le présent vient probablement de *Matthieu* 21,13.-22,22. ναβωκ/πορεύεται. – 22, 38. εcρωϣε/ἱκανόν ἐστιν/(D it) ἀρκεῖ. Faut-il corriger le sahidique en cρωϣε ?-23,14. (PPR) κρινε/(M) ανακρινε/(grec) ἀνακρίνας. PPR probablement fautif. – 23,45. ερε πρη ναϩωτπ̄. Le copte met un point avant ce membre de phrase, comme certains manuscrits grecs, et, de plus, emploie le futur.

Je voudrais, enfin, signaler un jeu de mots, purement fortuit, dans la version copte. En 11,12, nous lisons νογcοογϩε ... νογοοϩε. Si nous ignorions tout des évangiles, à quelles conclusions n'aurait-on pas abouti concernant la langue originelle de ces textes?

Je me permettrai aussi deux erreurs tout à fait minimes. A la page 236, en note, «b 18» est à corriger en «b 13», et à la page 237, en note, b 17 est à corriger en b 16.

Toutes les remarques égrenées au cours de cette recension montrent, je l'espère, l'intérêt de ce nouveau témoin sahidique de l'évangile de Luc, dont il faudra désormais tenir compte dans les études bibliques. Il faut chaleureusement louer le R.P. Quecke de nous en avoir procuré cette excellente édition.

Vaucresson, Janvier 1980 Gérard Godron

* * *

D. PARROTT etc., *Nag Hammadi Codices V,2-5 and VI, with Papyrus Berolinensis 8502,1 and 4.* Nag Hammadi Studies XI, Leiden, E.J. Brill, 1979 (25 cm., xxii + 553 pp.) = The Coptic Gnostic Library. Nag Hammadi Studies, no. 11. ISBN 90 04 05798 6. *f* 180.–.

Cet ouvrage, onzième tome des Nag Hammadi Studies, est également le deuxième de la série *The Coptic Gnostic Library* destinée à publier le texte et la traduction de tous les traités des codices de Nag Hammadi (NHC) et du Papyrus de Berlin 8502 (BG), ainsi que les papyri des cartonnages de couverture de la bibliothèque gnostique. C'est en 1975 qu'a paru le premier des onze volumes prévus, *The Gospel of the Egyptians*, édité par A. Böhlig et Fr. Wisse, avec la collaboration de Pahor Labib, NHS 4 (compte rendu de R. Haardt dans *BiOr* 35, 1978, p. 132-136).

Le but de cette série est exposé dans l'avant-propos de James M. Robinson: «Its aim is to present these texts in a uniform edition that will promptly follow the appearence of *The Facsimile Edition of the Nag Hammadi Codices* and that can be a basis for more detailed technical and interpretive investigations" (p. vii). Si la première parution due à Böhlig-Wisse-Labib dépassait, par son introduction importante et son commentaire, le but limité ici annoncé par Robinson, le deuxième volume offre réellement, avec quelques petites réserves, une édition uniforme qui peut servir de base à la recherche.

Pour porter un jugement d'ensemble sur un tel travail d'équipe, la méthode la plus simple et la plus probante qui s'est imposée est la comparaison. En effet, mise à part l'analyse codicologique de J.M. Robinson, toute la substance du recueil a déjà été publiée sous une forme ou une autre. Il s'agissait donc de constater les progrès accomplis sur les éditions antérieures dans l'établissement du texte et la traduction, tout ce qui non seulement justifie l'entreprise d'une réédition mais encore en fait la valeur propre.

L'*Introduction* décrit sommairement les codices V et VI, après avoir donné un aperçu des différentes théories sur la langue des traités. Dans le délicat problème de l'origine des dialectes coptes et de leurs relations mutuelles, les NHC ne constituent qu'une partie du dossier: la prudence de l'Introdution, qui renvoie à la discussion générale en cours, est tout à fait pertinente.

Les pages 9 à 45 contiennent une analyse codicologique de NHC V et VI et de BG, par Robinson. L'étude débute par une bibliographie annotée qui rend un hommage particulier à l'œuvre d'Hugo Ibscher. Du livre d'E.G.

Turner, *The Typology of the Early Codex*, Philadelphie 1977, Robinson extrait les deux termes techniques «kollema» et «kollesis», dont la mesure est essentielle à l'analyse. Le kollema est «the basic papyrus writing surface» (p. 12), le plus souvent d'une largeur de 20 cm. Ces unités sont collées ensemble, de là le terme, et la frange où les kollemata se chevauchent est appelée kollesis. L'auteur détaille les résultats obtenus de manière identique: pour chaque rouleau dans lequel sont découpées les feuilles, il dresse un tableau des mesures de ces feuilles, des mesures des kollemata qui forment le rouleau, enfin des mesures des kolleseis. Un langage formulaire, répétitif, permet de suivre sans confusion les cheminements de l'analyse. (C'est ce qui a dû entraîner une erreur à la page 23, l. 14: lire «roll one» au lieu de «roll two». La même phrase se retrouve, à la bonne place, en p. 29, l. 3.) On ne peut qu'attendre avec intérêt la suite des recherches de Robinson. C'est seulement lorsqu'on aura rassemblé les données de NHC au complet qu'on retirera tout le bénéfice possible d'une analyse de ce type. Néanmoins, il convient déjà de souligner la remarque finale sur BG qui est rattaché aux NHC par son contenu, mais leur est aussi très semblable «in terms of codicology» (p. 45).

Les quinze textes sont ensuite publiés selon le même schéma. Une bibliographie sélective qui a pour dessein «to draw attention to the most significant works consulted» (p. 7), précède l'introduction qui décrit l'état du papyrus dans les pages en question, esquisse la structure du traité, le situe à l'intérieur des courants gnostiques, suggère une date de rédaction. En fait, il n'y a pas grande unité parmi les différentes introductions, ce que le «volume editor» Douglas M. Parrott excuse par le manque de temps pour une refonte générale (cf. Preface, p. xi). Les textes, eux, marquent pour la plupart un net progrès sur les précédentes éditions. En ce qui concerne les restitutions, le souci de présenter un texte de base a conduit les éditeurs à suppléer les lacunes là seulement où la probabilité était très grande. Les traductions enfin ont déjà paru dans *The Nag Hammadi Library in English*. Leiden 1977, mais n'en est pas une qui n'ait été améliorée, serrant le copte de plus près, ou franchement corrigée.

Le recueil commence par les apocalypses du codex V. *The Apocalypse of Paul*, V,2, publiée par W.R. Murdock et G.W. MacRae, ainsi que V,3 *The (First) Apocalypse of James* (W.R. Schoedel) et V,5 *The Apocalypse of Adam* (MacRae) n'étaient accessibles jusqu'à maintenant que dans l'édition Böhlig-Labib de 1963. Depuis lors, le travail philologique, la relecture du papyrus à l'aide des lampes ultraviolettes et le classement de fragments isolés ont permis d'établir un texte bien plus sûr. Une remarque: que signifie la note de 69, 10-11 en page 163? La leçon traduite dans la note est celle de Böhlig-Labib et non celle de la nouvelle édition qui lit ⲛⲏ ⲉⲧⲉ̣ⲥ̣ⲕⲱⲧⲉ duit: «das, was rings um sie war»). Il faut choisir entre l'une ou l'autre des deux lectures, ce qui change le sens de la phrase et son interprétation. *The (Second) Apocalypse of James*, V,4 (C.W. Hedrick) a fait l'objet d'une monographie de W.-P. Funk en 1976. Hedrick reconstitue moins le texte que Funk, mais a profité de ses suggestions.

Les traités 1 à 8 du codex VI étaient réunis dans l'editio princeps de Krause-Labib, Glückstadt 1971. Pour VI,1 *The Acts of Peter and the Twelve Apostles* (R.McL. Wilson et D.M. Parrott) et VI,2 *The Thunder: Perfect Mind* (MacRae), les amendements sont minimes. Une remarque: ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ (Böhlig: ⲛⲏ ⲉⲧⲉ̣[ⲙ]ⲡ̣̄ⲕⲱⲧⲉ ⲛⲥⲱⲟⲩ, qu'il traduit en 4,5, page 210, [.]ⲧⲛⲛⲁⲩϩⲉⲛ est incompréhensible. La traduction et l'index indiquent qu'il faut lire ⲛⲁⲩ et que le mot est dans une lacune (cf. Krause-Labib [ⲛ̄ⲧⲛⲛⲁⲩ]. Qu'est-ce que ce ϩⲉⲛ? A relever encore que l'interprétation du titre de VI,2 proposée par les chercheurs de Berlin est abandonnée: H.-M. Schenke accepte la lecture ⲧ̣ⲉⲃⲣ̣ⲟⲛⲧⲏ (cf. note à 13,1, page 234) et Nebront, «barbarischer Eigenname der Allgöttin Sophia» (H.-G. Bethge in ThLZ 98, 1973, col. 99) ne ressuscitera qu'au hasard d'une attestation moins lacuneuse. VI,3 *Authoritative Teaching* (MacRae) se distingue de la dernière édition de J.-E. Ménard, *L'Authentikos Logos*, Québec 1977, par plus de réserve dans les restitutions. Vient ensuite *The Concept of Our Great Power* (Fr. Wisse et Fr. E. Williams), ce «hodge-podge of incompatible systems» (cf. p. 292). VI,5 contient non pas un traité à affinité hermétique mais une «very poor translation» (p. 325) de la République de Platon, 588b-589b. James Brashler a ajouté en parallèle à son édition le texte grec de Burnet. Les notes font d'intéressantes observations sur les erreurs du traducteur copte, observations passablement redevables à l'étude de Schenke citée dans la bibliographie. VI,6 *The Discourse on the Eighth and Ninth* (P.A. Dirkse, Brashler et Parrott) et VI,7 *The Prayer of Thanksgiving* (Dirkse et Brashler) sont assez bien conservés. Les notes de VI,6 rendent compte des plus importantes conjectures de J.-P. Mahé dans son *Hermès en Haute-Egypte*, vol. 1, Québec 1978. Le titre absent, suppléé par Tröger (ThLZ 98, 1973, col. 497: «Über die Achtheit und Neunheit»), adopté par Mahé, reçoit ici une validité quasi définitive. Pour la prière de VI,7, le copte est accompagné du latin d'Asclepius 41b (Nock-Festugière) et d'une recension nouvelle du Papyrus Mimaut, Louvre 2391. Mahé a donné par deux fois une semblable édition synoptique, d'abord dans ZPE 13, 1974, p. 42-47, puis dans *Hermès*... 1, p. 160-167 (non citée dans la bibliographie). La *Scribal Note* est publiée par Parrott qui montre qu'elle n'a pas été écrite sur le titre effacé du traité suivant, comme le pensait Krause, et doit se rattacher à la *Prayer of Thanksgiving*. VI,8 est un passage de l'*Asclepius*, 21 à 29, plus proche des fragments grecs conservés chez Lactance et Stobée que de la recension latine (cf. l'introduction, p. 396). Les éditeurs, Dirkse et Parrott, ont placé le parallèle latin sous le copte, dont la lecture est améliorée au sommet des pages. Les correspondants grecs sont mis en note. Les deux apocryphes de BG qui terminent le recueil, *The Gospel of Mary* (Wilson et MacRae) et *The Act of Peter* (Brashler et Parrott) soulèvent peu de difficultés, toutes discutées en bas de page. Poursuivant un excellent principe, on a joint au copte le fragment grec de l'Évangile de Marie du Papyrus Ryland 463 (ed. Roberts). Une correction: en 8,18, page 458, lire ⲡϣⲏⲣⲉ au lieu du pluriel.

Les indices des mots coptes et grecs, des noms propres et des références à la littérature ancienne, gnostique, biblique, patristique etc., complètent cet épais volume. Les sondages n'y ont révélé que quelques menues infidélités.

Incontestablement, ce deuxième tome de *The Coptic Gnostic Library* est une réussite. Le très petit nombre de fautes dit assez le soin que l'on a apporté à son impression. Le texte copte est magnifiquement présenté, les renvois aisés, la disposition de la traduction digne d'éloge. Deux points cependant ont paru moins positifs. Premièrement, les notes. Certes, les références sont multiples, les explications éclairantes. On est pourtant en droit de se demander quelle part de subjectivité est légitime dans le choix de ce qui est à développer en note ou non, si l'on veut garantir le caractère uniforme de tout l'ouvrage. En outre, mêler les notes purement philologiques aux autres, références, commentaire de la traduction etc., est discutable. Ne peut-on les grouper séparément et les distinguer par un quelconque artifice typographique? La seconde objection porte sur un certain exclusivisme dans l'usage de l'anglais. Est-il vraiment nécessaire et judicieux, pour une publication scientifique, de traduire les phrases allemandes ou françaises des philologues que l'on cite? Et ne vaudrait-il pas mieux créer et utiliser, pour les traités, des abréviations latines dont tout le monde se servirait par la suite? Enfin, ce que l'on regrette le plus, c'est l'absence d'une espèce d'apparat critique apte à renseigner sur «l'histoire du texte». L'édition donne un texte positif, amendé, et c'est très bien. Mais on n'a pas la possibilité, en consultant cet ouvrage seul, de découvrir le chemin parcouru par la recherche. Les corrections, les restitutions sont presque toujours anonymes, sans être toujours inédites. Un apparat qui rendrait compte, sous forme condensée, de tous les progrès accomplis serait un effort payant. On aurait alors un merveilleux instrument de travail critique, une véritable base pour l'étude. Il faut reconnaître que les notes vont déjà dans ce sens: on voudrait que cela soit réalisé systématiquement. Ce qui ferait d'une réalisation somme toute excellente un parfait modèle.

Fully-Genève février 1980 PHILIPPE LUISIER

* * *

QUATRO OMELIE COPTE: Vita di Giovanni Crisostomo — Encomi dei 24 Vegliardi (Ps. Proclo e Anonimo) — Encomio di Michele Arcangelo, di Eustazio di Tracia, Edizione, traduzione e commento a cura di Antonella Campagnano, Antonella Maresca, Tito Orlandi, Milano, Cisalpino-Goliardica, 1977 (in 8°, 189 pp., 8 tt.) = Testi e Documenti per lo Studio dell'Antichità, LX. L. 15.000 (broché).

Sous l'impulsion du prof. Tito Orlandi, la jeune école italienne de coptologie continue à publier, à un rythme suprenant, des textes coptes, surtout du genre homélitique. Le présent volume, dont ni le titre ni la préface ne révèlent clairement le véritable contenu et sa portée, regroupe quatre textes qui, sans être vraiment nouveaux, s'apparentent entre eux d'une manière ou d'une autre. Trois appartiendraient à un «cycle» copte de Jean Chrysostome, que Orlandi pense avoir identifié. Le quatrième développe exclusivement le thème des 24 Vieillards de l'Apocalypse, qui se trouve justement traité par l'un des trois premiers. Par ailleurs, l'un de ces trois textes, l'homélie de l'archange Michel, porte fondamentalement sur le roman pieux d'Euphémie femme d'Aristarque, la référence à Jean Chrysostome y servant à peine de prétexte.

L'ouvrage se divise en trois parties distinctes, ayant chacune pour auteur l'un des noms mentionnés ci-dessus. Dans la Première Partie (pp. 9-44), T. Orlandi réédite, non sans les compléter, les fragments sahidiques d'un *encomium* (plutôt que d'une *vita*, d'après les propres conclusions de l'éditeur) de Jean Chrysostome, que Giron et von Lemm avaient déjà publiés[1]). Quelques pages, à peine, en comparent le contenu avec les homélies à suivre, relevant ainsi quelques traits du *cycle chrysostomien* en question. Dans les dernières pages, l'auteur passe en revue toutes les autres sources coptes de la vie de Chrysostome.

A. Maresca est responsable de la Deuxième Partie (pp. 45-104), qui a pour objet l'étude et l'édition de l'homélie sahidique (les versions copto-bohairique et arabe étaient déjà connues) des 24 Vieillards, pieusement attribuée à Proclus de Cyzique, successeur de Chrysostome sur le siège de Constantinople (manuscrit principal: P. Morgan Library, M 591[1]). Nettement composite, l'homélie raconte, dans sa première partie, les péripéties de l'évangélisation de l'île de Thrace par l'Éxilé Patriarche de Constantinople; de là son appartenance à notre *cycle chrysostomien.* Mais le thème bien original des 24 Presbytres de l'Apocalypse, en l'honneur desquels l'homélie est justement prononcée, entraîne l'édition de fragments, partiellement inédits, d'un autre texte développant le thème différemment. Relevons, à ce propos, que le petit paragraphe intitulé *I 24 Vegliardi nella tradizione liturgica copta* (pp. 56-58) concerne très peu la liturgie et se réfère en realité — ne serait-ce que brièvement — à l'ensemble de la *tradition* copte sur le sujet.

A. Campagnano, qui avait déjà collaboré à la rédaction de cette deuxième partie, nous offre, dans la Troisième et Dernière Partie (pp. 105-172), l'édition sahidique de l'encomium de S. Michel Archange, qu'aurait prononcé un certain Eustache, «évêque de l'île de Thrace» et prétendu successeur d'Antime qui, à son tour, aurait été consacré par Chrysostome lui-même (manuscrit principal: P. Morgan Library, M 592[8]). Les versions bohairique et arabe avaient été déjà publiées par Budge. S. Michel ne semble fournir ici qu'un simple prétexte à introduire le roman légendaire d'Euphémie femme d'Aristarque, qui présente des caractères communs à plusieures textes coptes du même «genre», comme *l'Histoire d'Archélide* et *l'Histoire d'Hilère* publiées par Drescher, ou encore la fameuse *Histoire de Jean à l'évangile d'or*.

Les index de chacun des textes édités, à l'exception des fragments de l'encomium de Jean Chrysostome, concluent avec les huits tables de facsimilés ce volume certes un peu hétérogène, mais bel exemple d'une collaboration fructueuse.

Évora, Décembre 1979 ADEL SIDARUS

* * *

[1]) (corrections et nouveaux compléments chez Paul Devos, «De Jean Chrysostome à Jean Lycopolis. Chrysostome et Chalkédon», in: *Annalecta Bollandiana*, 96 (1978), pp. 389-403).

Eva EGGEBRECHT, *Spätantike und koptische Textilien.* Teil 1. Mainz, von Zabern, 1978 (30 cm., 177 gez. Bl.) = Corpus Antiquitatum Aegyptiacarum. Pelizaeus-Museum Hildesheim. Lfg. 2. DM 68.–, ISBN 3 8053 0338 6.

Im Rahmen des „Corpus Antiquitatum Aegyptiacarum" präsentiert Eva Eggebrecht 54 spätantike und koptische Textilien im Pelizaeus-Museum in Hildesheim als den ersten Teil der Materialvorlage der rund 300 Stücke umfassenden Sammlung. Wie das im bewährten Verlag Philipp von Zabern in Mainz erscheinende Gesamtwerk ist der Katalog in Loser-Blatt-Form angelegt. Alle Stücke sind, wenn notwendig mit Detailaufnahmen, abgebildet. Die Abbildungen entsprechen allen Anforderungen der Wiedergabe von Stoffstruktur und Ornament. Den Tafeln ist der jeweilige Katalogtext vorangestellt. Abbildungen und Text erscheinen auf kartonstarken Karten. Die Texte sind listenförmig gegliedert. In überschaubarer Anordnung erscheinen neben der Apostrophierung des Stückes und seiner Inventarnummer zunächst stichwortartige Kurzangaben zur Datierung, Herkunft, Provenienz, Material und Grösse. Zur beabsichtigten raschen Veranschaulichung hätte man schon an dieser Stelle einen Hinweis auf die Farbstellung begrüsst. Im Hauptfeld folgt die gewissenhafte "Beschreibung" des Stückes mit anschliessendem „Kommentar" und den notwendigen Literaturstellen in verkürzter Zitation, deren Auffindung dem nicht fachorientierten Benutzer ein Abkürzungs- oder Siglverzeichnis sicherlich erleichtert hätte. Bei den folgenden „Technischen Angaben" ist die Verf. um grösstmögliche Genauigkeit bemüht; die Farbwertbestimmung erfolgt unter Heranziehung des „Munsell Book of Color". Weitere Rubriken geben Auskunft über „Bibliographie" und „Geschichte des Stückes".

Bei fehlenden Angaben zur Provenienz und Herkunft wie bei dem Fragment Inv. 3070, S. 1f. (und öfter), wäre die Nennung des Zugangsdatums im Museum nützlich gewesen. Darüber hinaus fehlt im Kommentarteil die nähere Begründung der unter den einführenden Stichworten, offensichtlich in Anlehnung an die Spätdatierungen P. Du Bourguets erstellten zeitlichen Einordnung des Stückes. So bleiben Widersprüchlichkeiten nicht aus, wie die Zuweisung des Streifens Inv. 3070, S. 1, mit einer trotz des ornamental aufgelösten Innenfeldes exact ausgeführten Randzone in das 10./12. Jahrhundert, bei gleichzeitiger Zuweisung des im Zangenmuster der Randzone vergleichbaren Streifens Inv. 4725, S. 35, in das 4./5. Jahrhundert, vermutlich nach dessen antikisierenden Motiven im Mittelfeld, aber ohne Berücksichtigung der starken Schematisierung. Andererseits wird der dem Stück Inv. 3070, S. 1, verwandte, jedoch stärker stilisierte Wollstreifen Inv. 4773, S. 114, in das 7./9. Jahrhundert datiert, die ähnlichen, nur wenig mehr aufgelösten Dekorationen der Streifenreste Inv. 4771, S. 109, aber wieder in das 10./11. Jahrhundert; wahrscheinlich entstammen die beiden, im Jahre 1939 in der „Umgebung von Hermopolis" geborgenen Wollstreifen zeitgleichen Manufakturen unterschiedlichen Niveaus.

Den Katalogbeschreibungen ist insbesondere folgendes zuzufügen. Inv. 4245, S. 23: Die „diagonal durchschnittenen Herzblüten" des Randstreifens sind die erstarrten Nachfahren der genuin orientalischen, im römischen Herrschaftsbereich seit dem 2./3. Jahrhundert allenthalben und so auch in der Textilkunst beliebten "Roten Kreuzblüten mit herzförmigen Blütenblättern, hellem Blütenboden, dunklem Fruchtstand und diagonal gestellten grünen Sepalen", die hier linear verkümmert sind. — Inv. 4247, S. 29: Der Begriff „Zellenschmelzmuster" zur Beschreibung der Randzone des stark lädierten Streifens, mit einer nurmehr unvollständig, aus den fehlenden Wollschüssen erkennbaren Musterstellung wird nicht näher definiert (ebenso bei Inv. 4763, S. 85). Doch ist die Formulierung schon deshalb unpräzise, weil „Zellenschmelz" nicht eine ornamentale Form bezeichnet, sondern vielmehr eine der Emaillekunst zugehörende Technik der Metallverarbeitung (Email cloisonné) zur Fertigung verschiedenster Ornamente. Bei der Beschreibung koptischer Textilmuster unterstellt die Übernahme eines Begriffes aus der im byzantinischen Bereich in hoher Blüte stehenden, in gleichzeitigen koptischen Ägypten aber kaum belegten Emaillekunst zudem stillschweigend eine nicht nachweisbare gegenseitige Beeinflussung und ist auch aus diesem Grunde methodisch unangebracht. — Inv. 4725, S. 36: In der antiken Symbolsprache ist die Phrygische Mütze nicht das „Kennzeichen des feindlichen Prinzips" zur Verkörperung der „persischen Parther und Sassaniden", sondern umgekehrt das Merkmal des freundlich gesinnten Fremden aus fernen nördlichen, durch Apollos Besuch bei den Hyperboräern geradezu idealisierten, zumeist mit dem kleinasiatischen Phrygien und mit Thrakien identifizierten Gefilden, und so auch das Charakteristikum des Orpheus und des selbst in Ägypten in Mysterien und Jahresfesten als Vegetationsgott verehrten Attis: wahrscheinlich zeigen die armierten tanzenden Putten des Streifens Inv. 4725 einen Waffentanz vor dem Hintergrund jahreszeitlicher Vegetationsriten; Inv. 4725, S. 37, fehlt die Angabe zu der S. 36 zitierten Anmerkung 14. — Der fragmentierte grossfigurige Purpureinsatz Inv. 4727, S. 41-47, verbindet Stilkriterien spätantiker Behänge, die nach dem 4. Jahrhundert nicht mehr begegnen wie die charakteristische naturnahe Gesichtsdarstellung, ähnlich den Gesichtern der bekannten „Äthiopen", wie in London, Brit. Mus. und Victoria and Albert Mus. (K. Wessel, *Koptische Kunst.* 1963. Abb. 118; Kendrick I Taf. 13, 50) oder in Recklinghausen (Wessel a.a.O. Taf. 29), mit anscheinend spätkoptischen, abstrakten Stilelementen wie die seitlich des vorgezogenen kurzen Mantels nicht wiedergegebene linke Hand der Mittelfigur; ähnliche Mäntel tragen z.B. die stark schematisierten Reiter auf dem kleinfigurigen, rotgrundigen Streifen aus dem 6./8. Jahrhundert in Berlin (Wulff-Volbach S. 89 Inv. 6936/6937 Taf. 104), deren Handangabe trotz starker Abstrahierung, wie auch bei andern aufgelösten Darstellungen, beibehalten ist (vgl. den „Heiligen" auf dem mehrfarbenen späten Streifen in London, Victoria and Albert Mus.: J. Beckwith, *CIBA-R.* 13, 1959 No. 145 S. 25). Der somit nicht von dem Träger, sondern von dessen vorstehendem Mantelzipfel in aufrechtsenkrechter Stellung (!) gehaltene „Stab, an dessen oberem Ende ein rechteckiger Gegenstand befestigt ist", ist ein Vexillum, eines der ältesten römischen Feldzeichen, das, seit dem 4. Jahrhundert durch andere Zeichen verdrängt, in dem allein dem Kaiser vorbehaltenen Labarum weiterlebt, wie es Probus auf dem bekannten Diptychon aus Aosta in der Linken hält (W.F. Volbach, *Elfenbeinarbeiten.* 3. Aufl. 1976. No. 1); allerdings fehlt der vorliegenden, in das 5./6. Jahrhundert datierten Fahne das Emblem als das wesentliche Merkmal, ohne das sie dem antiken Betrachter unverständlich erscheinen musste (Artikel „Vexillum", A.R. Neumann, *RE* VIII A, 2). Der Umstand überrascht neben den sonst in hellenistischer Manier mit akribischer Genauigkeit naturnah wiedergegebenen Details, wie die offensichtlich durch lange Benutzung aufgespaltenen Bänderenden der kleinen Putten im Aussenfeld, die im Gegensatz zur handlosen Mittelfigur sogar „befingerte" Hände aufweisen. Darüber hinaus trägt der Vexillarius nicht den ihm zustehenden genagelten, höchstens den Knöchel bedeckenden Soldatenschuh (caligum), sondern den hohen, allein Jägern und Wanderern vorbehaltenen geschnürten Stiefel. — Inv. 4729, S. 55: Der grün gefiederte Vogel mit gelben Schwungfedern, rotem Schnabel und Beinen ist kein Papagei, sondern der in Ägypten heimische Smaragdspint (Merops orientalis) aus der Familie der Bienenfresser in einer schwachen Wiedergabe; das bezeichende rote Halsband des Vogels ist unter sassanidischem Einfluss zu einer Bebänderung umstilisiert. — Inv. 4756, S. 61: Der in abstrakt-aufgelöster Form dargestellte Hirte mit Pedum und begleitendem Hund steht hier nicht in einer „eleganten Pose mit überkreuzten Beinen", sondern folgt dem antiken Typus des in dieser charakteristischen Stellung die Herde bewachenden Hirten; die Haltung wird für die Darstellung des gleichfalls mit dem Pedum attribuierten trauernden Attis übernommen. — Inv. 4759, S. 70: Die erstarrten Palmettenblüten sind richtig in der Umdeutung zu Stabsträussen erkannt. — Inv. 4762, S. 81: Der „spitz zulaufende Gegenstand", den der abstrakt wiedergegebene Putto „an die Brust gepresst hält", ist ein reduzierter Rundschild, der ihn als Abkömmling der kämpferischen, wahrscheinlich in Waffentänzen erscheinenden Putten mit nachflatterndem Mäntelchen identifiziert; der Typus ist seit dem beginnenden 5. Jahrhundert auf koptischen Purpurwirkereien vielfach zu belegen (vgl. in London, Victoria and Albert Mus.: Kendrick II Taf. 21, 375). — Inv. 4773, S. 114f.: Die Darstellungen werden richtig in bukolisch-dionysischen Zusammenhang gesetzt und in das 7.-9. Jahrnundert datiert. — Inv. 4804, S. 146: Die tropfenförmig erstarrten Arkaden auf dem in das 9./10. Jahrhundert datierten Halsteil einer Tunika sind stilverwandt den bereits ähnlich stilisierten Dekorationen im Halsteil der in das frühe 5. Jahrhundert münzdatierten Tunika aus Karanis in Ann Arbor; sie machen einen etwas früheren Zeitansatz des Stückes wahrscheinlich (L.M. Wilson, *Ancient Textiles from Egypt.* S. 29 No. 64 Taf. 5).

Zur vorgegebenen Anlage und zum Aufbau des Werkes wäre unter der einführenden Rubrik „Hinweise für den Benutzer" dem mit der komplizierten Klaviatur der CAA-Benutzung nicht vertrauten oder nur an den koptischen Textilien interessierten Bearbeiter die Wiederholung der einführenden Erläuterung und nicht nur deren Zitation in den nicht allerorts vorhandenen „Göttinger Miszellen" 21, 1976, dienlich gewesen. Das — wohl aus verständlichen Erwägungen der Rentabilität — benützte matt wirkende „Kunststoffpapier" dämpft die Qualität der hervorragenden Abbildungsvorlagen und beraubt sie ihrer Lebendigkeit. Die stumpfe Papieroberfläche ist zudem hochgradig druckempfindlich und nicht für Bleistiftnotizen radierfähig, eine für wissenschaftliche Publikationen praxisbezogene Notwendigkeit. Dennoch begrüsst man dankbar die Vorlage des durchdachten Katalogwerkes, das einen Teil der im Hildesheimer Pelizaeus-Museum verwahrten koptischen Stoffe der Öffentlichkeit zugänglich macht. Der Autorin und mit ihr den Herausgebern des „Corpus Antiquitatum Aegyptiacarum", die in verdienstvoller Weise die allzu oft vernachlässigten Reste der spätantiken und koptischen Epoche Ägyptens in den Kreis der Materialvorlage mit einbeziehen, sei dafür aufrichtig gedankt in der Hoffnung, dass die Vorlage der restlichen 246, sicher nicht weniger aufschlussreichen Stücke des Hildesheimer Pelizaeus-Museums im zweiten Teil der Publikation in rascher Folge aufschliessen möge.

Mainz, Dezember 1979 DOROTHEE RENNER

* * *

Francisco García BAZÁN, *Gnosis. La esencia del dualismo gnóstico.* San Antonio de Padua Argentinien (Ed. Castañeda 1978 (22 cm., 371 S.). $ 9.–.

Glücklicherweise kann in Süd-Amerika und besonders in Argentinien der Interessent am Phänomen des Gnostizismus, sich seit 1971 durch Bazáns Buch sehr gut informieren lassen. Die zweite Auflage ist, um einige Daten vermehrt, nunmehr ins Licht gegeben. Der Verfasser behandelt in sechs Kapitel die Ursprungsfrage, Gnostiker wie Simon Magus, Menander, Naässener, Valentinianer usw.; das Neue Testament und den Gnostizismus; Plotin (*Enn.* 3,8; 5,8; 5,5 und 2,9), wie Manichäismus und Mandäismus. Im zweiten Teil werden die Quellen-die Väter, schon bekannte gnostische (fragmentarische) Schriften und die Traktate von Nag Hammadi-vorgeführt und verwertet. Wichtig ist, dass Bazán, selbst ein Schüler von Antonio Orbe S.J. — anders als sein Lehrer in dessen *Estudios Valentinianos* (Rom, Gregorianum, 1958f.) — in der Ursprungsfrage dem Judentum vollen Wert beimisst (S. 67-74), wobei die Auffassungen von Gershom Scholem, Erich Peterson und Gilles Quispel e.g. erörtert werden. Für das spanische Sprachgebiet ist dies ein wichtiges, solides Buch.

Badhoevedorp, Januar 1980 J. HELDERMAN

ASSYRIOLOGIE

XXIII RENCONTRE ASSYRIOLOGIQUE INTERNATIONALE: Trade in the Ancient Near East. Papers of the XXIII. Rencontre Assyriologique Internationale, Birmingham 1976. London, British School of Archaeology in Iraq, 1977 (28 cm, IV + 231 pp.). Price: £ 12.00.

The volume under review first appeared as *Iraq* 39 (1977) pp. 1-231. It consists of two abstracts and twenty-five papers from among those delivered at the XXIII Rencontre Assyriologique Internationale on the theme "trade in the ancient Near East."

The contributions of W. F. Leemans ("The Importance of Trade: Some Introductory Remarks") and Gerd Steiner ("Kaufmanns- und Handelssprachen im alten Orient") are of a general nature. The former is a programmatic statement posing questions that are suggested by the epigraphic sources. Such inductively reached issues as the role of trade in cultural diffusion and the ethnic identity of traders are discussed as they pertain to Sumer, Babylonia, and Assyria. The latter contribution argues for the existence of commercial jargons throughout the ancient Near East and attempts to buttress the argument by delineating the elements of the Akkadian commercial jargon.

Five papers are devoted to various aspects of trade in third millennium Mesopotamia. Aage Westenholz ("Diplomatic and Commercial Aspects of Temple Offerings as Illustrated by a Newly Discovered Text") publishes, partially edits, and discusses a Lagaš text. It is suggested that the tablet sheds light on the political as well as commercial situation during the rule of Urukagina. Marvin A. Powell ("Sumerian Merchants and the Problem of Profit") offers reflections on the role of the Sumerian merchant as perceived in modern scholarship. The relationship of the merchant to the state, especially during the Ur III period, and the problem of evidence for the profit motive are major foci of this paper. Benjamin R. Foster ("Commercial Activity in Sargonic Mesopotamia") offers a solid introductory survey of commerce in the Sargonic period. Amongst other features, he discusses the role of the damgar; media of exchange; and features of intercity and international trade. Daniel C. Snell ("The Activities of Some Merchants of Umma") describes mechanisms of international trade during the Ur III period. How foreign goods reached Mesopotamian consumers is a question which concerns Snell and Foster both. H. Limet ("Les Schemas du commerce neo-Sumerien") also deals with international commerce of the Ur III period, describing the general features and destinations of utility and of luxury imports.

Two papers treat commercial aspects of Sumerian literary materials. S. N. Kramer ("Commerce and Trade: Gleanings from Sumerian Literature") establishes an impressive catalog of literary sources and surveys these Sumerian myths, epics, hymns, etc. for reflexes of mundane Sumerian commercial activity. G. Komoróczy ("Tilmun als 'Speicher des Landes' im Epos 'Enki und Ninḫursag'") focuses on one of the epics treated in Kramer's study. He discusses the commercial importance of Dilmun and concludes that the description of Dilmun in "Enki and Ninḫursag" probably dates from the heyday of Larsa in the early Old Babylonian period.

In an abstract, H. Sauren ("Der Handel zur Zeit Gudea's von Lagasch, Idealbild oder Realität") suggests that the commercial "data" to be culled from the Gudea inscriptions is of more literary than economic/historical value.

Two papers focus on metals and Mesopotamian trade. J. D. Muhly ("The Copper Ox-hide Ingots and the Bronze Age Metals Trade") reviews, with characteristic clarity, features of copper, tin, and gold technology as they apply to ancient history and modern methodologies. His criticism of studies of trade that give more weight to historiographic theories than to artifactual realities is a welcome (and necessary) expression of common sense. K. R. Maxwell-Hyslop ("Sources of Sumerian Gold: The Ur Goldwork from the Brotherton Library, University of Leeds. A Preliminary Report") discusses three Early Dynastic gold fragments, the techniques of their production, and the possible sources of the metal itself.

Four papers deal with the Old Assyrian period, a particularly rich era for materials dealing with the form and substance of trade in the ancient Near East. Peter Calmeyer ("Das Grab eines altassyrischen Kaufmanns"), developing a theme of Maxwell-Hyslop, attempts a chronological correlation of Old Assyrian Aššur with Troy based on several classes of artifacts. Implications for trade of such correlations are developed. Like Benjamin R. Foster, Paul Garelli ("Marchands et *tamkārū* assyriens en Cappadoce") presents a lucid outline of the commercial structure of a given milieu, here the Kaniš-Aššur axis. A definition of the Old Assyrian *tamkāru* is systematically constructed. K. R. Veenhof ("Some Social Effects of Old Assyrian Trade") notes some ramifications of Old Assyrian trade on the social relationships (e.g. partnership, family patterns) between Assyrian and Anatolian. The economic and social status of the merchant is likewise discussed. Mogens Trolle Larsen ("Partnerships in the Old Assyrian Trade") treats at length, and with typical thoroughness, the *naruqqu* contract. The morphology and implications of this phenomenon come in for penetrating analysis.

Two papers and an abstract deal with the Old Babylonian period. O. Rouault ("L'Approvisionnement et la circulation de la laine à Mari d'après une nouvelle lettre du roi à Mukannišum") publishes, edits, and comments on an interesting Mari tablet. The text is relevant to the mechanics of the wool industry in the kingdom as a whole. Stephanie Dalley ("Old Babylonian Trade in Textiles at Tell al Rimah") surveys Iltani's domestic textile workshop. The cloth trade in general, local and interurban, are also described. A. Finet ("Le Vin à Mari"), in an abstract, announces his intention to examine several commercial aspects of viticulture; see now *AfO* 25 (1974-77) 122-131.

Horst Klengel ("Nomaden und Handel") discusses methodological and factual problems in attempting to trace nomadic involvement in trade, especially in the second millennium. Geographical and political factors are brought to bear on these problems.

Four contributions focus especially on the Late Bronze Age. Guy Kestemont ("Remarques sur les aspects juridiques du commerce dans le proche-orient du XIVe siècle avant notre ère") concentrates mostly on the texts from Ugarit in outlining the social and legal status of Amarna age merchants while engaging in international trade. Tax and commercial structures are also described. M. Heltzer ("The Metal Trade of Ugarit and the Problem of Transportation of Commercial Goods") discusses commercial implications of metal values both at Ugarit and in Ugarit's trading orbit. This discussion is then related to the issue of transportation with convincing results. E. Lipiński ("An Ugaritic Letter to Amenophis III Concerning Trade with Alašiya") gleans commercial data from a letter written by an Egyptian official upon his return to Ugarit from Cyprus. A commerce in Egyptian ships is noted. C. Zaccagnini's paper on Nuzi is discussed below.

Three papers of miscellaneous type conclude the volume. Dominique Collon ("Ivory") argues that the Syrian elephant became extinct long before ca. 800 B.C. Elephants

and tusks were, consequently, imports respectively from India and perhaps Africa via Egypt. W. Farber ("Drogerien in Babylonien und Assyrien"), using mostly Middle Babylonian and Middle and Neo-Assyrian data, discusses the sources and distributive mechanisms of the Mesopotamian pharmacopoeia. Maurits van Loon ("The Place of Urartu in First-Millennium B. C. Trade") concludes that there is no evidence for Urartian exports to the West. So-called "Urartian" goods are misidentified.

One paper in this volume, Carlo Zaccagnini's "The Merchant at Nuzi," deals with a community which has been a focus of my own research. Through a series of articles on various features of Nuzi society, especially its agrarian regime, Zaccagnini has given us some indispensable tools for the study of the economic dynamic of this town. His meticulously organized data have contributed materially to the rationalization of a large body of heterogeneous texts. The resultant patternings bring the goal of a comprehensive economic history of Nuzi substantially closer than it has ever been before. The present paper is characterized by the same thoroughness [1]) and clarity that characterize Zaccagnini's other work. He provides in this essay both an effective general sketch of commercial processes at Nuzi as reflected in the activities of the *tamkāru* and an exhaustive description of what turn out to be surprisingly meager data on Nuzi merchants. The details of the mechanics of Nuzi trade are set forth persuasively. In sum, Zaccagnini's article is an important one.

The paper is flawed, however, by an overarching conception of commerce at Nuzi at odds with the very facts that Zaccagnini himself presents so effectively. At the start, at the finish, and several times in between, it is claimed that Nuzi society, commerce included, conforms substantially to the characteristic patterns of Late Bronze Age West Asia. However, it remains to be established that substantial identity really does exist in the socio-economic patterns of Middle Babylonian Nippur, Alalaḫ IV, Middle Assyrian Billa, Ugarit, etc. Furthermore, if such homogeneity does exist, one wonders about the extent to which it may reach back into the Middle Bronze Age or forward into the Iron Age. But leaving these issues aside, Nuzi, at least where the activities of the *tamkāru* are concerned, fails to fit the Late Bronze Age mold into which it has been cast.

Zaccagnini begins by noting the role in trade played by the Late Bronze Age *mār šipri*. Identifying an official bearing this title in the Nuzi Texts, he proceeds to evaluate the possible commercial functions of the *mār šipri* in that community. The method seems to me questionable but, in any case, the author concludes that no specifically commercial role for this official is in fact attested. Conformity to the pattern is wanting. Rather, the evidence suggests "an activity in the inner sphere of the palace administration, which can best be interpreted according to a redistributive pattern" (p. 172) as the function of the *mār šipri*. This delimitation is based on explicit involvement of the *mār šipri* in the transfer or transport of grain and other commodities. In fact, the definition seems too narrow, both as regards the limitation to the "palace administration" and especially as regards his function as a deliverer of commodities. In the Nuzi text *AASOR* XVI 7, a palace *mār šipri* is confined to delivering words only (ll. 2-6) and, in the same context, when commodities are to be delivered back to the palace, another official is assigned that function (ll. 7-10). *JEN* 365, an account of litigation involving real estate, places the *mār šipri* in yet another context. As part of the fact-finding process:

(34) *ù* DI.KU$_{5}$.MEŠ *a-na* ^{m}*Šúk-ra-a-pu*
(35) *iq-ta-bu-ú*
(36) *a-*[*li*]*-ik-ma* A.ŠÀ *šá-a-šu šu-ul-wi-*⌜*mi*⌝

"The judges instructed Šukr-apu [a litigant]: 'Go and circumscribe that field...'"

In compliance with the court's instruction, then

(38) [DUMU? KI]N?.MEŠ *it-ti* ^{m}*Šúk-ra-a-pu-ma*
(39) ⌜*iš-tap!?*⌝*-ru-uš ù i-na-an-na*
(40) ^{m}*Šúk-ra-a-pu ù* LÚ.MEŠ
(41) [DUMU] *ši-ip-re-e*^{MEŠ} *a-na* DI.KU$_{5}$.MEŠ
(42) *ṭe$_{4}$-e-ma ut-te-er* ...

"They sent (?) [*mār šip*]*ri*'s (?) with Šukr-apu and, presently, Šukr-apu and the [*mār*] *šipri*'s reported back to the judges..."

The report (ll. 42ff.) consisted of information regarding the size of the field and so, if the proposed restorations be correct, the *mār šipri* conveys, as in the previous example, information. Therefore, he is a "messenger," "emissary," or "errand runner," terms appropriate to the attested contexts of this official at Nuzi.[2]) Though the *mār šipri* seems indeed to be specially linked to grain delivery and transport, one wonders, given the nature and provenience of the texts at our disposal, if this particular task really defined the *mār šipri* in the administrative structure. It may be more likely that grain transfer was but one of a number of possible tasks appropriate to an all-purpose "messenger." Certainly, one thing is clear. As Zaccagnini himself admits (p. 172), the *mār šipri* of Nuzi has no clear association with commercial processes.[3])

---

[1]) Practically every important text dealing with the *tamkāru* is noted in this article. To those texts may be added others mentioning this occupation as listed in Walter Mayer, *Nuzi-Studien I: Die Archive des Palastes und die Prosopographie der Berufe*, AOAT, 205/1 (Kevelaer: Butzon und Bercker, 1978), pp. 159-161. "Merchants" (accepting the conventional translation of *tamkārū*) appear as witnesses in the following texts: *JEN* 120:34, 41 (cf. *JEN* 642:18 where the same person appears without being identified as "merchant"); *RA* XXIII, no. 61:20; and *AASOR* XVI 29:23, 35 (the merchant is there identified as being from the town of Ulamme [l. 24] as noted by Zaccagnini, p. 175).

Merchants also appear in official rosters of various types: *HSS* XV 18:22?; 39:15, 17; *CT* LI 3:rev. 9. One text, *HSS* XVI 233 records the receipt of palace (-owned) barley from a merchant (ll. 5-6) by an individual who may also have been a merchant (and even, perhaps, the son of a merchant; see Mayer, *Nuzi-Studien*, p. 160 under "^{m}Ma-li-ik-na-PAP"). On this type of text, see Zaccagnini, p. 179 of the paper under discussion.

A merchant appearing in *AASOR* XVI 78:4-5 and in *HSS* XIV 262 = 652:3,5, 13 (without professional designation), both noted by Zaccagnini, reappears in *HSS* V 99:28, 34 as a witness (again without professional designation) and in *JENu* 190 (unavailable to me; cited in *NPN*, p. 24a).

[2]) This official, in his capacity as court officer, is not recognized as such by R. E. Hayden, *Court Procedure at Nuzu*, Diss. Brandeis 1962, pp. 11-16.

A "*mār šipri*" reappears in *JEN* 615:11 in (to me) an unclear context. It is possible that his function here (as witness?) is similar to that in *JEN* 365.

[3]) The *šamallû*, a position with close links to trade especially in Old Babylonian times, is attested at Nuzi (*HSS* XIV 593:45, 58; XV 42:41,

Part of the posited Late Bronze Age pattern is the merchant (i.e. *tamkāru*) as palace official; the palace was the chief financier of trade (p. 173). The Nuzi texts certainly demonstrate that the palace had its own merchants. On the other hand, we may not discard the possibility of private merchants. If positive proof is lacking, we must once again note the provenience of most of our texts: the palace, the temple, the villas of large landlords. Yet *JEN* 195, a central text in any discussion of commerce at Nuzi (see pp. 175-178), perhaps implies the existence of self-employed merchants. This text records a dispute. A merchant wishes to sell a slave for 60 shekels of silver. The tablet's "writer," the potential purchaser, objects, citing a royal decree fixing the price of such slaves at 30 shekels of silver. The merchant reaffirms his selling price. Now the scene envisaged, a merchant charging an exorbitant sum, challenged on the basis of a royal decree (and the very promulgation of such a decree!), and his adament refusal to heed the challenge all, quite simply, make better sense if that merchant were a private businessman rather than a palace dependent. Thus, not only do private parties invest in commercial ventures, a point not in dispute, I believe they conduct them as well.[4])

Another part of the Late Bronze Age pattern which is alleged here for Nuzi as well is the village or quarter linked to specific occupational groups and from which bases these groups pursue their professions. The case in point is the *dimtu (ša) tamkarra*, the "district of the merchants" (p. 174). However, as Zaccagnini admits, the evidence for this *dimtu* as a mercantile center is all but nonexistent.[5]) He can cite other professional quarters in these texts (though there are problems there too) and merchants' districts outside Nuzi, but no real evidence for a merchants' district at Nuzi. In *JEN* 623:14 and *HSS* V 87:5, this *dimtu* is nothing more than a landmark, seemingly agricultural land in the midst of other such land.[6]) The two texts cited by Zaccagnini, *AASOR* XVI 3 and 76 (= *HSS* XIV 20) both deal with barley (and, in the former text, a sheep) from this *dimtu*. The latter text even tells of gleaning (ll. 6-7). This exhausts the relevant documentation. All these texts suggest that the *dimtu (ša) tamkarra* is a typical agricultural district (except for its name which, atypically, is not a PN) with no apparent connection to professional commerce. Zaccagnini also notes that individual merchants are identified with towns. Kinkiya, Ulamme, and Atakkal are cited (p. 175). This identification of profession with a town (a sporadic feature at best) is linked with the notion of the merchants' quarter. However, the *dimtu (ša) tamkarra* is probably located in Nuzi.[7]) And, of all the town names associated with merchants, none is Nuzi.

Zaccagnini focuses on *JEN* 195, the tablet involving the hard bargaining merchant, in the context of the crown's involvement in non-royal commerce (and also in connection with the price of slaves: pp. 175-178). The author again begins by pointing out the norms of the Late Bronze Age. Royal intervention in private commerce centers on concern for the legal and social status of one state's merchant when in the jurisdiction of another state. The typical, though not exclusive, manifestation of this concern is the treaty. Further, royal involvement reflects royal ideology, part of the societal superstructure presumably resting on and determined by its economic base. The Late Bronze Age political superstructure is characterized by the divorce of the (warrior) king from the interests of the peasantry and, hence, by royal exploitation of that peasantry. This may be contrasted with the Old Babylonian situation. There, the social relationship of crown to peasantry is based on family organization. It is in the royal interest to correct the peasantry's extreme economic hardship and to exercise *kittum* and *mešarum*. Royal edicts of debt remission result.

Now in Nuzi, the Old Babylonian model, not that of the Late Bronze Age immediately suggests itself. The Nuzi *šūdūtu*, as convincingly argued by Manfred Müller,[8]) is a royal edict for the relief of economic imbalance. In *JEN* 195, the royal proclamation also seems aimed at mitigating economic distress. To use Zaccagnini's frame of reference, Nuzi royal practice bespeaks an ideological superstructure analogous to the Old Babylonian era, not the Late Bronze Age. Indeed, Zaccagnini, noting precisely the Nuzi phenomena here described, perceives the Old Babylonian — Nuzi affinities. Nevertheless, he still attempts to salvage a Late Bronze Age context for the evidence of

42; see also *HSS* IX 34:18). Like the *mār šipri*, the *šamallû* is sometimes attached to the palace in the Nuzi texts but has no connection with commerce. That the *šamallû* is not discussed by Zaccagnini is likely due to the *šamallû*'s all but total absence elsewhere in the Late Bronze Age repertoire of occupations. Cf. also the commercial connections of the *ṣuḫāru* throughout the Mesopotamian orbit and *his* ubiquitous presence in the Nuzi texts.

[4]) Plausible evidence for the activity of private merchants is raised (and rejected) by Zaccagnini himself (pp. 180-181).

[5]) Even the identity of *tamkarra* with *tamkāru* = merchant is open to question. Zaccagnini analyzes the form, p. 174, n. 15, as *tamkāri/u+na* (a clear Hurrian plural indicator) with the dropping of the final stem vowel and with *n* assimilating to *r* yielding *tamkarra*. Now *n* frequently assimilates to following r in the Nuzi texts (See Moshé Berkooz, *The Nuzi Dialect of Akkadian: Orthography and Phonology*, Language Dissertations, 23 [Philadelphia: Linguistic Society of America, 1937], p. 55, par. C.h.) but, to my knowledge, never to *preceding r* as required by this analysis.

[6]) *JEN* 114:11 reads, perhaps: ›*ina* A.GÀR *ta-am-*⌜*kàr?*⌝*-ra!?-ra!?* (last two signs = ŠA-ŠA). If so, *JEN* 114 may be classed with *JEN* 623 and *HSS* V 87.

[7]) There is no indication whatever that more than one such *dimtu* existed; there are several indications that the *dimtu (ša) tamkarra* is to be linked with Nuzi. *HSS* V 87 was written in Nuzi (l. 29). Indirectly, the nearby *dimtu* of Nariya (l. 4) *may* be linked with Nuzi: *JEN* 114 mentions Ukuya son of Nariya (l. 2) ceding land on the Kipri road (l. 8). *HSS* IX 101: 3, 6 locate that road in Nuzi. Other such "paths" from *HSS* V 87 to Nuzi via other GN's could be cited as well. Incidentally, if *JEN* 114 also deals with the "merchants' district" (see preceding note), then, as just demonstrated, that text points directly to a Nuzi location.

JEN 623 also points to Nuzi. Not only do the somewhat related texts, *JEN* 226, 231, deal with Nuzi land, but the land defined in *JEN* 623 as adjacent to this *dimtu* (l. 14) is also adjacent to the Atakkal road (l. 10) and the Ulamme road (l. 11). The former road is linked with Nuzi (*JEN* 137: 9-10) while the latter had termini possibly in Unap-še (*JENu* 900; there are problems with this text, however) and certainly in Nuzi (*JEN* 484: 4, 6). Thus the land in *JEN* 623 is to be located in Nuzi.

AASOR XVI 3, one of the Kušši-ḫarpe series of texts, likewise perhaps suggests a Nuzi location for this *dimtu*.

[8]) "Sozial- und wirtschaftspolitische Rechtserlässe im Lande Arrapḫa," *Beiträge zur sozialen Struktur des alten Vorderasien*, Schriften zur Geschichte und Kultur des alten Orients, No. 1 (1971) pp. 53ff. Cf. Niels Peter Lemche, "*Andurārum* and *mīšarum*: Comments on the Problem of Social Edicts and Their Application in the Ancient Near East", *JNES* 38 (1979) 18-19.

JEN 195: the merchant ignores the royal edict. Circumvention, however, is neither limited to the Late Bronze Age nor is it even relevant. The nature of "royal ideology" is at issue, not the question of compliance[9]).

In sum, Carlo Zaccagnini has sketched beautifully the commercial process at Nuzi. The real measure of this paper is its cogency and utility despite the underlying assumption of Nuzi's commerce as one more example of a Late Bronze Age socio-economic *Gestalt*. When unfettered from the bonds of this assumption, "The Merchant at Nuzi" gives us a welcome insight into part of the mechanics of economic life at Nuzi. The treatment of the merchant's activities as trader on behalf of the palace and for private parties as well constitutes an excellently documented and persuasive description. The same holds true for Zaccagnini's discussions of assorted facets of Nuzi trade which are not only exemplary but unprecedented. Among these facets are guarantees, account settlements, commercial activities intermingled with other economic relationships, and elements of the vocabulary of investment. We are treated to a rich and complex picture of trade at Nuzi. As Zaccagnini himself repeatedly notes, the Nuzi pattern conforms to no single paradigm. For this observation and the supporting data, we are in his debt.

York University M. P. Maidman
Toronto, Canada, March 1980

* * *

M. E. COHEN, *balag-Compositions: Sumerian Lamentation Liturgies of the Second and First Millennium B.C.*, Malibu Undena Publications, 1974 (4to, 33 S.) = Sources from the Ancient Near East 1/2.

Nachdem J. Krecher in seiner Arbeit SKLy. (1966) und in *ZA* 58, 30ff. (1967); *WO* 4, 252ff. (1968) unsere heutigen Kenntnisse von den sumerischen Kultliedern der spätaltbabylonischen und jüngeren Perioden zusammenfassend dargestellt und an Beispielen erläutert, sowie unsere Kentnisse vom Soziolekt der gala (*kalû*), der Kultsänger der Lieder, dem Emesal, beträchtlich erweitert hatte (HSAO 1967, 87ff.; *ZA* 58, 21; 25ff.; 40ff.; *WO* 4, 262ff.), haben nach Jahren auch andere sich neuerdings wieder an diese sprachlich und inhaltlich äusserst schwierige Textmaterie herangewagt. Auch religionsgeschichtlich versprechen moderne Bearbeitungen dieser und anderer Arten von kultischen Texten (s. z. B. die frühere Bearbeitung durch S. Langdon, SBP, Paris 1909) einen reichen Ertrag (s. z. B. J. van Dijk, *RlA* 3, 534f. zum 'schöpferischen Worte' der Götter; J. Krecher, SKLy., S. 18ff.; Vf., S. 11; 13ff. zur kultischen Verwendung der Emesalkompositionen). Ausser der hier anzuzeigenden Arbeit von M. E. Cohen, sowie seiner Doktorarbeit "*An Analysis of the Balag-Compositions to the God Enlil*", Ann Arbor 1972 (s. H. Vanstiphout, *Phoenix* 20, 357[10]) ist das Buch von R. Kutscher, *Oh Angry Sea* (a-ab-ba hu-luh-ha). *The History of a Congregational Lament* (*YNER* 6, New Haven; London 1975) zu nennen, in dem ausser einer Bearbeitung der betreffenden Komposition, ebenfalls ein balag (s. a. W. 16), eine kurze Behandlung der sumerischen ‚Congregational Laments' (a. W. 1ff.) vorgelegt wird. Weiter ein Artikel von M. E. Cohen, in dem er die Gattung der šìr-nam-šub(-ba) und deren kultische Funktion behandelt und kurzgefasste Bearbeitungen der bisher bekannten einschlägigen Texte (ein Text bil.) vorlegt (*JAOS* 95, 592ff.) und der Aufsatz von J. S. Cooper, *Iraq* 32,51ff. über ein sumerisches (bil.) šu-íl-la-Gebet, eine ebenfalls kultische Textgattung.

In der vorliegenden Arbeit führt M. E. Cohen fünf Kompositionen vom Typus balag, u. zw. (ich folge den Transliterationsvorschlägen von F. Ellermeier, SG 1,1/1, Nörten-Hardenberg 1979) Am-e-amaš-an-na; E-ne-èĝ-ĝá-ni i-lu i-lu; Gu$_4$-ud-nim-kur-ra; A-gal-gal-la bur$_{14}$ su-su; E-lum-di-da-ra in Übersetzung vor (B), die ersten vier, soweit erhalten oder deutbar, vom fünften Texte das 1. ki-ru-gú.

Den Übersetzungen schickt Vf. eine Behandlung der Gattung balag (s. schon J. Krecher, SKLy. 19ff. und zuletzt C. Wilcke, AS 20, 285f.) voraus (A; S. 5-15). Es werden dabei der Reihe nach behandelt: 1) Die balag-Lamentations (S. 5-7). Vf. weist daraufhin, dass möglicherweise eine Anzahl von balag-Klagen in der mittelbabylonischen (nachaltbabylonischen) Periode entstanden ist, da uns von den 61 balag-Texten, welche in den Katalogen aus der neuassyrischen (IV R^2 53; s. R. Borger, HKL 1, 404f.; 2,229) und der spätbabylonischen (D. Luckenbill, AJSL 26, 28; s. R. Borger, a.W. 1, 318; 2, 187) Periode aufgeführt sind, nur 18 Rezensionen aus der altbabylonischen Zeit mit *incipits* bekannt sind. Bisher scheint keine einzige vollständige Rezension einer balag-Klage bekannt zu sein. Im 1. Mill. v. Chr. wurden die balag-Klagen ebensowie sonstige liturgische Texte verschiedentlich mit ér (wohl = akkad. *taqribtu* „Fürbittritus", s. S. 5; 5^3; AHw. 1324) angedeutet; die altbabylonischen Rezensionen wurden nicht als balag bezeichnet, sind aber trotzdem schon echte balag-Klagen, nicht etwa eine Art Proto-balag's (S. 6). Die altbabylonischen Rezensionen sind gänzlich im Emesalsoziolekt abgefasst, wie ihn die gala (*kalû*)-Sänger zu verwenden pflegten. In mittelbabylonischer Zeit wurde dann eine akkadische interlineare Übersetzung (vgl. J. Krecher, *RlA* 5, 124ff.) hinzugefügt (S. 6), Die balag-Klagen enthalten drei Hauptelemente: I) den Lobpreis der Gottheit zur Bezeigung der Devotion durch die Flehenden; II) den narrativen Teil, der über die durch den göttlichen Zorn herbeigerufene Katastrophe berichtet. Vgl. etwa den Passus SBH: I 54-Rs. 10 (S. 17):

[9]) The fact that a tablet was commissioned to record this turn of events suggests that non-compliance was not usual.

In addition to the above seeming connection with Old Babylonia, I would point out that Zaccagnini notes, pp. 180, 187f., the presence of "*nēmelu*" once in the Nuzi texts and its connection with Old Babylonian commerce.

In general, I stress that comparison of commercial features of Late Bronze Age societies is particularly hazardous, especially when dealing with communities such as Nuzi and Ugarit. While it is plausible that Ugarit and Nuzi may have shared a common pattern of agrarian development, it is hardly likely that Ugarit, great port and crossroads of international commerce, shared significant commercial structures with an economic backwater such as Nuzi.

As a miscellaneous (and final) comment, Zaccagnini's study points up how unclear the position of the "son of the king" is. Especially regarding Šilwa-tešup *mār šarri*, whether or not his economic activity was undertaken officially is as unclear as it is important. One hopes this issue will be clarified in an upcoming study of Gernot Wilhelm.

a-a ^{d}Mu-ul-líl ba-e-tu$_{10}$-tu$_{10}$-be$_{7}$ en-na na-e-gel-le-éĝ-ĝá-e-dè

55 // *a-bi* ^{d}MIN *it-taḫ-ta*$^{!?}$ (Text: *ḫa*$^{?}$)-*a it-tak-ma-ri*$^{!}$ *uḫ-tal-li-qa*

umun-ka-nag-gá u$_{8}$ síla in-šub ud$_{5}$ máš$^{!?}$in-šub

// *be-lu*$_{4}$ *ma-a-tú laḫ-ri pu-ḫa-du id-di-ma en-zu la-la-šú* (sic!) *id-di*

a úru-zu zi-da ama-gan-zi-da dumu-ni mu-un-šub

// *a-ḫu-lap āl-ka ki-i-ni um-mu a-lit-tu*$_{4}$ *ma-ra-a-šú* (sic!) *id*$^{!}$-*di*

60 dam-ur-saĝ-ĝá$^{!}$-ke$^{!}_{4}$ dumu-bàn-da-e dumu-ni mu-un-šub

// *al-ti qar-ra-du ma*[*r*-]*tu*$_{4}$ *ṣe-ḫe-er-tu*$_{4}$ *ma-ra-šú* (sic!) *i-di*

[ ]x mu-ud-na-ni mu-un-šub

// [ ]x[ ]x x *ḫa-wi-ri-šú* (sic!) *i-di*

[a-a (?) ^{d}Mu-ul-líl(?) an-] na-ki$^{!}$-šú-a zálag-ga nu-ma-al

65 // [*a-bi*(?) ^{d}MIN(?) *s*]*i-ḫi-ip šamê*^{e} *u erṣeti*^{ti} *nu-ra ul i-ba*$^{!}$-*áš*$^{!}$-*ši*

[umun-ka-na-áĝ-ĝá ^{d}Ut]u kur-kur-ra zálag-ga-a-ni nu-è

// *be-lu*$_{4}$ *ma-a-tú* ^{d}*Šamaš ana māti nam-riš ul uṣ-ṣa-a*

[^{d}(?)(?) ^{d}Mu-ul-líl(?)-]lá ^{d}Nanna Ki-in-gi-ra sa$_{6}$-ga-a-ni nu-è

// [ ]*u*$^{!d}$ MIN ^{d}[*Sîn a*]*na māti dam-qi-iš ul uṣ-ṣa-a*

Rs. [^{d}Mu(?)-ul(?)-lil(?)-lá(?) ^{d}Utu ^{d}]Nanna Ki-in-gi-ra zálag-ga-a-ni nu-è

// [^{d}MIN(?)]^{d}*Šamaš* ^{d}*Sîn ana ma-a-tu*$_{4}$ *nam-riš ul uṣ-ṣa-a*

a-a ^{d}Mu-ul-líl-lá ub-e gù bí-dé saĝ ub-e ba-da-ab-gam

// *a-bi* ^{d}MIN *šá tu-ub-qí ta-as-si-i ni-ši tu-ub-qí tuš-mit*

5 umun-ka-naĝ-ĝá da-e gù bí-dé saĝ da-e ba-da-ab-gam

// *be-lu*$_{4}$ *ma-a-tu*$_{4}$ *šá šá-ḫa-a-ti ta-as-si-i šá-ḫa-ti tuš-mit*

túl-lá túl-lá gù bí-dé ùri-na ba-e-si-si

// *ana is-se-e ta*$^{!}$(Text: *da-*)*as-su-ú da-me im-ta-al-lu-u*

èrim-ma-kalam-ma-ke$_{4}$ gù bí-dé du$_{6}$$^{!}$-du$_{6}$$^{!}$-da-aš mi-ni-in-šed

10 // ⟨*ana*(?)⟩ *i-šit-ti ma-a-tú tas-si-ma ana til-li tam-nu*

(Anm. Z. 54-55: vgl. *AHw.* 336 *ḫatû(m)* II N; 431 *kamāru(m)* III N1; *CAD* K 113. *kamāru* lex., aber auch R. Kutscher, *YNER* 6, 118. Z. 60-61: s. *CAD* Ṣ 180 *ṣiḫru* lex.; Z. 68-69: mir unklar. M. E. Cohens Lesung „Great Mountain" am Anfang ist wegen Rs. 2 möglich trotz des Zeichens nach der Lücke am Anfang der Sum. Version. Rs. Z. 3-4; 5-6: s. *CAD* M$_{1}$ 421 *mâtu* lex.; Z. 7-8: vgl. *CAD* D 76 *damu* lex.; Z. 9-10: vgl. *CAD* M$_{1}$ 221 *manû* lex.); III) als drittes Hauptelement enthalten die balag-Klagen das Flehen an die Gottheit, die Peripetie zum Guten herbeizuführen (S. 7). 2) Der Aufbau der balag-Klagen. Diese bestehen aus einer (verschieden grossen) Anzahl von (ungleich langen) ki-ru-gú's (vgl. dazu zuletzt C. Wilcke, AS 20, 260). Die Gewohnheit, die Einteilung der Texte durch horizontale Linien, ohne Erwähnung des Terminus ki-ru-gú, die im 1. Mill. v. Chr. die einzig bezeugte ist, anzugeben ist in der altbabylonischen Periode schon vereinzelt anzutreffen. Bei den ‚Linien'-balag's kann noch ein giš-gi$_{4}$-gál (vgl. C. Wilcke, a.a.O.) zwischen verschiedene ki-ru-gú's eingeschoben sein. Verschiedentlich ist die letzte Rubrik ein ki-šú (s. C. Wilcke, ebd. 261). Im 1 Mill. wird dann jeder balag-Klage ein ér-šèm-ma angehängt (S. 8). Es vermutet Vf., dass diese zur altbabylonischen Zeit vom balag noch gänzlich verschiedene Gattung (vgl. J. Krecher, SKLy. 19ff.; S. N. Kramer, StOr. 46, 141ff.; C. Wilcke, ebd. 282ff.), die vielleicht schon damals gelegentlich in denselben rituellen Zeremonien gebraucht wurde wie die balag-Texte, in der mittelbabylonischen Periode auf Grund ihrer kultischen Funktion dem balag derart nahegerückt war, dass es zu dieser Neuerung kommen konnte (S. 8f.). 3) Die Entwicklung der balag-Klage. Es versucht Vf. hier die Frage zu klären, ob zwischen den bekannten frühesten Klageliedern über die Zerstörung von Städten, nl. der Ur-Klage, der Klage über die Zerstörung von Ur und 'Sumer und der Nibru-Klage (s. zu dieser letztgenannten S. 9[27]; S. N. Kramer, ErIs. 9, 89ff.) (zu erinnern wäre weiter nebenbei an die Klage über die Zerstörung von Eridu, die vor kurzem M. W. Green, *JCS* 30, 127ff. bearbeitet hat) und den balag-Klagen eine Verwandtschaft besteht. Er gelangt durch Vergleiche a) der Struktur (Rubriken; zum Urninurtahymnus, den Vf. S. 10[32] erwähnt, s. jetzt Å. Sjöberg, *Essays on the Ancient Near East in Memory of J. J. Finkelstein*, Hamden 1977, 189ff.), b) des Inhalts (der Vergleich von AS 12, 68ff., 430-435 mit dem Zitat aus U$_{4}$-dam ki àm-ús kommt mir nicht allzu schlagend vor), c) der Sprachform (beide (Ur- und Nibru-Klage und die balag's) weisen Emesal auf), d) der rituellen Funktion der älteren Klagen wie der balag-Texte zur Schlussfolgerung, dass direkte Verwandtschaft der beiden Gattungen wahrscheinlich vorliegt (S. 9-12). Es gibt nach Ansicht des Vf. nur dadurch zwei wesentliche Unterschiede zwischen den älteren Städteklagen und den balag-Kompositionen, dass die erstgenannte Kategorie sich einmalig auf konkrete historische Ereignisse bezieht und von ihr aus der nachaltbabylonischen Periode keine Abschriften mehr überliefert sind (S. 11). 4) Der rituelle Gebrauch (kultischer Sitz im Leben) der balag-Klagen. Aus Angaben der altbabylonischen Periode lässt sich zum kultischen Gebrauch der balag's bisher nur soviel ermitteln, dass sie zu der Zeit in Māri (s. S. 13; 13[47] (: G. Dossin, *RA* 35, 1ff.); 13,13[48] (: M. Civil, *RA* 68, 95)) und wohl auch sonst in Mesopotamien bei Festen, so dem Neumondfest, und vielleicht schon ebensowie später im 1. Mill. v. Chr. an bestimmten Tagen eines jeden Monats rezitiert wurden. Auch scheinen die balag-Klagen schon damals während der Ausführung von Renovierungsarbeiten beim Abtragen von zerstörten Bauresten von Heiligtümern rituell benutzt worden zu sein (vgl. S. 13,13[49]; J. Krecher, SKLy. 30; 30[61]). Für das 1. Mill. v. Chr. steht uns aus den von F. Thureau-Dangin, *Racc.* bearbeiteten Ritualen, aus kultischen Kalendern (s. S. Langdon, AJSL 42, 110ff.) und zuletzt aus einem Namburbi-Text (s. R. Caplice, Or. 39, 118ff.) ein reicheres und differenzierteres Material zur Verfügung (S. 13-15). Auch damals wurden die balag-Klagen während des Schleifens von verfallenen Sakralbauten rezitiert, nicht während der Feiern beim (Wieder)aufbau der neuen Kultbauten. Sie wurden unter Opfern und Libationen ausgeführt (S. 13-14). Auffälligerweise wurde auch ein balag rezitiert am 15. Tage einer Zeremonie aus Anlass der Bespannung einer sakralen Kesselpauke, also diesmal nicht als die Pauke noch offen dalag und auch ohne Opfer und Libationen. Vf. glaubt, dass in diesem Falle die Klage gesungen wurde unter Begleitung der Kesselpauke um diese letztere auszuprobieren (S. 14; 14[56]; [57]; 31). Auch

wurden balag-Klagen von der altbabylonischen Zeit an zwecks der Sühnung unwissentlich im Lande begangener Sünden benutzt u.zw. nach den Kalendern aus Uruk und Aššur an festen Tagen von bestimmten Monaten (S. 15). Zusammenfassend stellt Vf. fest, dass die balag-Klagen ursprünglich zur Besänftigung des göttlichen Zorns über den Abbau von alten Sakralbauten komponiert wurden. Zur altbabylonischen Zeit wurden die Texte auch in festen Liturgien für bestimmte Tage des Monats vermutlich zur Besänftigung des Zorns der Götter über unwissend begangene Freveltaten gebraucht und hatten dann wohl nichts mit der Arbeit an Kultbauten zu tun. Diese doppelte Funktion der balag-Klagen wurde im 1. Mill. v.Chr. beibehalten. Ihr Gebrauch zur Abwendung der Folgen böser Omina im Rahmen eines Namburbi-Ritus' kam dann noch dazu (S. 15).

Es folgt dann eine sehr nützliche Übersetzung von grossen Teilen aus fünf balag-Klagen (B; S. 16-30; s. oben). Als Beispiel sei hier das S. 29f. übersetzte 1. ki-ru-gú des balag E-lum-di-da-ra (SBH: 25, 1-31 (A); Z. 1-5 // VS 2, 11 IV 8-11 (B); Z. 25-31 // BA 10, 22, 2-8 (C)) in Transliteration wiedergegeben:

e-lum di-da-ra in(B: dè-en-)-ga(B: +-an-)-na-tuš

// *kab-tu šá il-la-ku e-ki-a-am li-* ⑊ *lu-* ⑊ *šib-šú* (B: fehlt ganz) di(B: ki(!)-)-da-ra e-lum di-da-ra in(B: dè$^{!}$-en-)-ga-an-na-tuš

umun An-gal-e di-da-ra (B: fehlt ganz ⑊umun (B: ù-mu-un-e)-kur-kur-ra di-da-ra

5 umun (B: [ù-mu-u]n)-du$_{11}$-ga-zi-da di ⟨-da-ra⟩

^{d}Mu-ul-líl a-a-ka-naĝ-ĝá di⟨-da-ra⟩

sipa-saĝ-ĝi$_{6}$-ga di⟨-da-ra⟩

i-bí-du$_{8}$ ní-te-na di⟨-da-ra⟩

am éren-na di-di di⟨-da-ra⟩

10 ù-lul-la ku-ku di⟨-da-ra⟩

me-e bur-maḫ-a kaš ga-an-na-ab-dé KA

// *a-na-ku ina bur-maḫ ši-ka-ri lu-uq-qí-šú*

am-gim dugud-da ⑊ gú-GAM-da da$^{!}$-mu-un-lá

// *ki-ma ri-i-mu ana kab-tú* ⑊ *ka-mi-i lu-uk-mi-is-su*

15 úru-zu al-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$

// *āl-ka ú-tab-bit lu-uq-bi-šú*

Nibru^{ki} Ékur$^{!}$al-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$

[K]i-ùr É-nam-ti-la al⟨-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$⟩

Zimbir^{ki} É-babbar x$^{?}$ al⟨-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$⟩

20 úru-zu Tin-tir^{ki} al⟨-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$⟩

É-sag-íla Bàd-SI-ab-ba^{ki} al⟨-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$⟩

É-zi-da É-maḫ-ti-la al⟨-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$⟩

É-temen-an-ki al⟨-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$⟩

É-dàr-an-na al⟨-gul-gul ga-an-na-ab-du$_{11}$⟩ (C: akkad. Übersetzung: [ ]*lu*[-*uq-bi-šú*]).

25 dingir (?) ér-ra ba-mú (C: + ?) ga-an-na-ab-di$_{11}$

// *ana* (?; C: *qa-*) *ili* (?; C: *-an-*) *bi-ki-tu*$_{4}$ (C: *-ti*) *a-ṣi-šú lu-uq-bi-šú*

NE.RA mu-un-zal-la-ta i-bí-a-né nu-gub

// *u*$_{4}$*-mu šá ia-ti*(- Ck: *ia-ti* fehlt) *uš-tab-ra-a* (C: *-a* fehlt) *ina pa-ni-šú a-a az-zi-iz*

^{d}Mu-ul-líl-le mu-un-zal-la-ta i-bí⟨-a-né nu-gub⟩

30 ^{d}Mu-ul-líl-le i-bí-a-né nu-gub i-bí nam-mu-un-du$_{8}$-ru

// *šá* ^{d}MIN *ina pa-ni-šú a-a az-zi-iz* (C: *-ziz*)*-ma a-a i-mu* (A: *-me-*(?))*-ra-an-ni*

(Anm. Z. 1-2: vgl. *CAD* A$_{2}$ 387 *ašābu* lex.; Z. 8-10: vgl. R. Kutscher, *YNER* 6, S. 49; Z. 11-12: s. *CAD* B 330 *burmāḫu* lex.; Z. 13-14: s. *CAD* K 117 *kamāsu* B lex.; Z. 15-16: s. *CAD* A$_{1}$ 42 *abātu* A lex.; Z. 19: mir unklare Schreibung; vgl. ŠL 381, 98?; Z. 21: s. R. Borger, AOAT 33, 101, 152[8]; Z. 25-26: vgl. *CAD* A$_{2}$ 357 *aṣû* lex.; in AHw. 125 *bikitu(m)* 3 wird nach C gedeutet wie es auch Vf. tut).

Abschliessend behandelt Vf. in einem Exkurs (C) kurz die Frage der lexikalischen Bestimmung des balag-Instrumentes (S. 31; s. auch S. 5[2]). Obwohl b. nach der piktographischen Wiedergabe in der Uruk IV-/III-Periode eine Harfe gewesen sein muss, könnte b. nach Ansicht des Vf. in späteren Perioden eine Art Trommel bezeichnet haben (vgl. auch W. Stauder, in: *Orientalische Musik*, HOr. 1, Erg.Bd. 4, Leiden; Köln 1970, 214ff. 174ff.; 192ff.; 203ff.; zu Trommeln und Becken s. ebd. 182ff.; 197ff.; 207f.; 218f.; S. A. Rashid, ZA 61, 89ff.). Vielleicht wurde im 1. Mill. v. Chr. die balag-Klage ohne instrumentale Begleitung (abgesehen von der oben erwähnten Kesselpauke) rezitiert (S. 31). Weiter erläutert Vf. kurz den Gebrauch der Soziolekte Emegir und Emesal (C, S. 32). Zum Schluss bietet Vf. ein kurzes Glossar von benutzten sumerischen Termini (D, S. 33).

Wir danken dem Vf. herzlich für seine nützliche Arbeit, in der er sich des ziemlich stark vernachlässigten Gebietes der altbabylonischen und späteren Kultlyrik erneut angenommen hat.

Nimwegen, im November 1979 W. H. Ph. Römer

* * *

F. POMPONIO, *Nabû. Il culto e la figura di un dio del Pantheon babilonese ed assiro*, Rom, Istituto di Studi del Vicino Oriente, Università di Roma 1978 (24 cm., IV + 292 S.) = Studi Semitici 51.

Nachdem vor sieben Jahren E. von Weiher die m.W. letzte ausführlichere Monographie über eine altmesopotamische Gottheit (Nergal, *AOAT* 11, Kevelaer; Neukirchen/Vluyn 1971; Münsteraner Dissertation) herausgebracht hatte, liegt im hier anzuzeigenden Werke erneut eine monographische Behandlung eines Gottes aus Mesopotamien, u. zw. von Nabû vor, in der Vf. seine ‚Tesi di laurea' (Università degli Studi di Roma, Facoltà di Lettere, 1970) in herausgearbeiteter Form der Öffentlichkeit bekanntgibt.

Vf. hat sich bei seiner Arbeit folgende Ziele gesetzt: 1) den Versuch, zu klären, in welcher Periode und Bereich und durch welche Motive das Ansehen und die Popularität des Gottes entstehen und sich festigen; 2) die verschiedenen Aspekte der Person Nabûs zu erläutern, in dem näher präzisiert wird, welche der besagten Züge Nabûs ursprünglich, welche aber erst aus später erfolgten Entwicklungen, Kontaminierungen oder Assimilationen mit anderen Gottheiten entstanden sind (S. 2). Vf. weist gebührend darauf hin, dass zur Charakterisierung Nabûs im 2. Teile seines Buches fast ausschliesslich die Attribute des Gottes vorhanden sind, die sich aus den literarischen Texten, oder, in weit geringerer Anzahl, aus offiziellen oder anderen

Dokumenten erheben lassen, während nur ein sehr kleiner Teil der auf Nabû bezogenen Texte in einer Weise zur Kenntnis des Gottes beitragen, die über die Aufzählung seiner Epitheten hinausgeht (S. 3).

Der Aufbau der Arbeit ist einfach. Sie zerfällt im wesentlichen in zwei Teile, u. zw. bringt Vf. zunächst einen historischen Teil, in dem er den Gott in historischer Perspektive beschreibt (S. 5-144), sodann einen weiteren Teil, der die verschiedenen Charakterzüge des Gottes behandelt (S. 145-205). Dann folgen zwei Anhänge, welche der Ikonographie Nabûs (S. 207-217) und dem späteren Nachleben des Gottes ausserhalb von Babylonien (S. 219-234) gewidmet sind. Einige Schlussfolgerungen (S. 235-245) und Indizes der Götter- und Personennamen sowie der zitierten Texte (S. 247-287) und schliesslich ein Inhaltsverzeichnis (S. 289-292) schliessen den Band ab.

Ein Blick auf das Register der Textzitate (S. 260ff.) zeigt, dass Vf. ein durchaus eindrucksvolles Textmaterial gesammelt hat, wofür man ihm gern volle Anerkennung zollen wird. Vollständigkeit wurde vermutlich nicht angestrebt, doch dürfte das vom Vf. seiner Darstellung zugrunde gelegte Material hinreichend repräsentativ sein.

Unklar bleibt nach wie vor die schwierige Frage, wie man bei der Untersuchung altmesopotamischer — sowie überhaupt altorientalischer — Göttergestalten methodisch vorzugehen hat, sowie auch die grundsätzliche Frage, ob derartige Untersuchungen bei der Lage der uns zur Verfügung stehenden Quellen überhaupt möglich sind (vgl. etwa A.L. Oppenheim; E. Reiner, *Ancient Mesopotamia*[2], Chicago; London 1977, 172ff.), es sei denn man begnügt sich mit der blossen Ordnung und Darstellung des einschlägigen philologischen und archäologischen Materials. Vielleicht zeigt der erste, geschichtliche, Teil des Buches, dass Vf. nicht einseitig einer strukturellen Betrachtungsweise das Wort reden will, wie sie ja verschiedentlich zur Vernachlässigung der Geschichte und zur Entwertung des Wertes der historischen Methodik für die Aufhellung historischer Entwicklungsgänge der Dinge (vgl. etwa H. Mommsen, „Historische Methode", in: W. Besson, *Fischer Lexikon, Geschichte*, Frankfurt a.M. 1965, 78ff.; W. Mommsen, „Historisches Denken der Gegenwart", ebd. 92ff., aber auch dens., in: R. Koselleck, u.a., *Theorie der Geschichte. Beiträge zur Historik* 1, dtv Wissenschaftliche Reihe, München 1977, 441ff.) geführt hat (vgl. etwa M. Corvez, *Les Structuralistes*, Paris 1969, Intr.; Kap. 3). Spricht doch auch Vf. ausdrücklich von „una comprensione delle linee di sviluppo della religione mesopotamica (S. 1). Auch E. von Weiher hat in seiner bereits erwähnten Arbeit über Nergal die geschichtliche Entwicklung durchweg zu Grunde gelegt. Wichtige Versuche, in das Wesen altmesopotamischer Göttergestalten einzudringen sind vor allem Th. Jacobsen, *The Treasures of Darkness. A History of Mesopotamian Religion*, New Haven; London 1976 und J. van Dijk, *RlA3*, 532ff. „Sumerische Religion", in: J.P. Asmussen; J. Laessøe; C. Colpe, *Handbuch der Religionsgeschichte* 1, Göttingen 1971, 431ff. zu verdanken. Einige Einzelbemerkungen:

S. 5[1]. Man könnte fragen, ob der PN *Na-bi/-bi/-bi₄-um* der sowohl in der Akkad- wie in der Ur III-Zeit vorkommt (vgl. I.J. Gelb, MAD 3, 195; Vf S. 5[1] und für Ur III etwa noch SET 5,2), wie es vermutlich auch der Vf. meint, als Kurzname etwa für PNN wie *Na-bi-*ᵈEn-líl(a) (s. H. Sauren, WMAH 1, S. 333), oder *Na-bi-i-lí(-šu)* (vgl. E. Huber, AB 21,138) steht; ist der PN *Na-bi-ir* (MVN 6.500,3) etwa als aus **Na-bi-Ír/-Èr-ra* gejürzt zu denken? Es wäre dann die Nominativendung *-um* angefügt worden (vgl. etwa J.J. Stamm, *MVAeG* 44,111f.), die dagegen in PNN wie *Na-bí* (s. H. Sauren, a.a.O.) und *Na-bi* (s. E. Huber, a.a.O.; MVN 6,315 I2'; 7,210 Rs. 3) fehlt. Trotz des Fehlens eines Götterdeterminativs liesse sich vielleicht auch die Möglichkeit nicht völlig ausschliessen, dass es sich um bis auf den GN gekürzte PNN (vgl. dazu etwa A. Falkenstein, NG 2,84,7 (Šulpa'e); 132,3 (Nusku); 191,5 (Ninezena, jeweils mit Komm.) handeln könnte. Vgl. nebenbei noch die aB PNN *Na-bi-um* (AND 125, 13); *Na-bi₄-um* (UET 5, 841,14); *Na-bu-um* (ebd. 169,17; 427,15).

S. 5[2]. Vgl. jetzt noch den PN *Na-bu(-um)* (s. schon zu S. 5[1]) *-ma-lik* (s. S.D. Simmons, *YOS* 14, S. 69).

S. 6[5]. Vgl. zur Stelle KB 6/2,34,20 (vgl. auch P. Jensen, *ZA* 36,78).

S. 7f.[13]. Der Name ⁽ᵈ⁾Mu-du₁₀-ga-sa₄-a kann in späten Enlilliturgien offenbar auch Name Enlils sein (vgl. R. Kutscher, *YNER* 6, S. 50).

S. 9[20]. Zu ᵈAK für Nabium in Drēhimtexten (Ur III) vgl. wohl noch YOS 4,244,3 (s. N. Schneider, *AnOr.* 19,9,17).

S. 19[23]. Zum PN *Taš-me-tum* (mask.) vgl. R. Harris, JCS 9,59f. Kaum zu verbinden wäre der Gebrauch dieses GNf als mask. PN mit dem anatolischen GN Tašmišu als Bruder Tešubs (s. E. von Schuler, *WbMyth.* 1/2, 176; fem. dagegen nach E. Laroche, *JCS* 1, 209ff.; dems., *Rech. sur les noms des dieux hitt.*, Paris 1947, 61!).

S. 25ff. Vgl. allgemein H. Schmökel, *JEOL* 19,485f. F. Pomponio, *I contratti di affitto dei campi per la coltivazione di cereali pubblicati in YOS* 13, Napoli 1978, S. 100; 103f. Falls die Deutung des PN ᵈ*Na-bi-um-ekalli*ˡⁱ (s. 27; 27[81]) „Nabû (è) il mio palazzo" (so auch J.J. Stamm, a.W. 211 *Ištar-ekal-li* „Ištar ist mein Palast") zutrifft, wäre in YOS 14, S. 69 statt ᵈ*Na-bi-um-ekallim*ˡⁱᵐ vielleicht eher *-ekalli*ˡⁱ zu lesen, obwohl der Lautwert *li* aB bei W. von Soden; W. Röllig, *AnOr.* 42[3], 51,261 nicht belegt ist. Zum PN ᵈ*Na-bi-um-ma-lik* (S. 28; 28[96]; vgl. oben zu S. 5[2]) vgl. jetzt auch R. Frankena, SLB 4, S. 299.

S. 51ff. S. noch mit ᵈN. zusammengesetzte mB PNN bei I. Bernhardt, TMHNF 5, S. 21.

S. 57f. S. zu ⁽ᵈ⁾AK(.KA).DINGIR.RA jetzt E. Cassin; J.J. Glassner, *Anthroponymie et Anthropologie de Nuzi* 1, Malibu 1977, 20.

S. 61ff. Nicht klar scheint mir die Terminologie des Vf., wenn er von einer mittelbab. und einer mittelass. Periode in den Jahrhunderten nach dem Ende der Kassitendynastie bis Tiglatpileser III. spricht. Er lässt die neuass. Periode offenbar erst mit Sargon anfangen (S. 77ff.).

S. 70[43]. S. auch R.C. Thompson; R.W. Hutchinson, *Archaeologia* 79, 1929, 103ff.

S. 72ff. Zum Prozentsatz des Vorkommens von ᵈNabû in mA PNN vom 15. bis zum 12. Jhdt. v. Chr. vgl. H.A. Fine, *HUCA* 25, 116ff.

S. 79ff. Das Verhältnis Aššurbānipals zu Nabû geht z.B. noch aus der Stelle Asb. A III 118ff. hervor, nach der der Gott immer wieder für den König beruhigende Mitteilungen auf dem Sockel der Sînstatue liest (Var. nach Z. 121, s. VAB 7,32ⁱ; *CAD* M₁ 396 *mašṭaru*). Der König Sînšariškun wurde besonders von Nabû berufen (s. W. von Soden, *ZA* 58,252). Zum Nabû-Ištar-Tempel in Aššur ist besser die durch B. Hrouda besorgte Auflage von W. Andrae, *Das wiedererstandene Assur*[2], München 1977, 232ff.; 313 zu zitieren, da dort einige Kleinigkeiten geändert oder hinzugefügt worden sind.

S. 84f. Es liesse sich z.B. noch erinnern an die Anfertigung einer Tiara aus Gold und Edelsteinen für Nabû (LAS 220f., Nr. 276; vgl. noch ebd. 230ff., Nr. 281; 36f., Nr. 58?), sowie die Weihung von einem Messer an Nabû (IAsb. 2,51ff.); vgl. auch die Weihinschrift VAB 7,272ff.

S. 88f. S. noch mit ᵈNabû zusammengesetzte nA PNN bei S. Parpola, CT 53, S. 14 (nB bei M. Dietrich, CT 54, S. 29); nA ᵈNabû-haltige PNN aus Arba'ilu bei E. Ebeling, SVAT, S. 10ff.

S. 93ff. Zum Ezida Nabûs in Kalaḫ s. M. E. L. Mallowan, *Nimrud and its Remains* 1, London 1966, 231ff.; s. auch B. Parker, Iraq 19, 125ff. zu Texten aus Nimrud, die uns Nabû als ‚creditor' zeigen (s. noch nebenbei zu einem Feldverkauf zugunsten des Nabû-tempels in Borsippa E.F. Weidner, *AfO* 17,5). Das Doppelheiligtum im Palast von Ḫadātu (Arslantaş, neuass. Periode) war vermutlich Nabû und Tašmētu geweiht (s. G. Turner, *Iraq* 30,63f.; 63[11-14]; 68).

S. 99ff. Vgl. noch die Rolle Nabûs in einer Neriglissarinschrift AOAT 25,49,13'ff.

S. 109ff. Vgl. jetzt J.A. Delaunay in seiner neuen Bearbeitung von A.B. Moldenke, *Cuneiform Texts in the Metropolitan Museum of Art (New York)*, Paris 1977, 195; 202f.; 207-212; 216. Vgl. weiter die aramäischen Transkriptionen jüngerer mesopotamischer Nabûhaltiger PNN bei L. Delaporte, *Épigraphes araméens*, Paris 1912, S. 91; E. Lipiński, *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics* I, Löwen 1975, 224.

S. 111[77-78]. S. jetzt Belege für ᵈAG in PNN westsemitischen Ursprungs bei M.D. Coogan, *West Semitic Personal Names in the Murašû Documents*, Missoula 1976, S. 53f.

S. 117ff. Zu Opfern für Nabû vgl. u.a. B. Landsberger, BBEA 54ff. (zu LAS, S. 230ff., Nr. 281); RMA 151 Rs. 7-8 (s. E.F. Weidner, AfO 7,116); SVAT 32,18-19. Nebenbei sei noch verwiesen auf BBR 45 VI 8 *ik-kib* ᵈ*Nabû bēl qān ṭup-pi* „Tabu Nabûs, des Herrn des Schreibrohrs".

S. 117ff. Nebenbei sei daraufhingewiesen, dass bis ins 12. Jhdt. v. Chr. nicht Nabû sondern Marduk Stadtgott von Borsippa gewesen zu sein scheint (vgl. J.A. Brinkman, MSKH 1, Chicago 1976, 252); so ist z.B. BAL[2] 1, 1A 31-37 (Ḫammurapi) Marduk Herr von Ezida in Borsippa.

S. 117[4]. Gemeint ist TCS 5, 130, 22.

S. 147ff. Eine hymnische Anrede an Nabû enthält offenbar noch der Text aus Babylon BE 40294 (s. AHw. 165 *dašāpu(m)* D 2). Die drei šu-íla-Gebete hat neuerdings W.R. Mayer, StP, Ser. maj. 5,469ff. erneut bearbeitet. Zu nennen wäre noch das bilingue hymnische Fragment K. 5226 (OEC 6, Tf. XVII).

S. 177ff. Vgl. noch das Nabû-Epitheton umbisag „Schreiber" (s. R.T. Hallock, AS 7, S. 51). Zu Nabû als *ṭupšar gimri* s. z.B. noch BBS: 34,18; für ᵈNabû als *ṭupšar* (SANGA: umbisaĝ) Esagila vgl. etwa noch BHLT 84,19 (erg., vgl. A.K. Grayson, ebd. S. 85 zu III (?) 19). Ein Schreiber kann als Diener Nabûs bezeichnet werden, vgl. R. Frankena, SLB 4, S. 70 (vgl. nebenbei R. Frankena, a.W., S. 94 (zu 28,1) zu ᵈNabium als persönlichem Gotte des Šu-Amurrim aus Lagaba).

S. 183ff. Es sei verwiesen auf die Stellen Asb. A 131-32; PL 30,25-26, wo Aššurbānipal sich rühmt, im *bīt ridûti* (Kronprinzenpalast), d.h. schon als (Kron)prinz, die Weisheit Nabûs, sowie die ganze Schreibkunst gelernt zu haben.

S. 198[66]. Zu làl-gar s. jetzt CAD L 47 *lalgar* (m. Lit.).

S. 207ff. Die Waffe (ᵍⁱˢtukul-nir // *kakku*) Nabûs, welche LSS 3/4,23, 15 // 16 genannt wird (vgl. W.J. Hinke, BER 4, S. 80) scheint ikonographisch nicht belegt zu sein. Sie wird dort mit einem ušumgal verglichen (vgl. etwa das Symboltier Nabûs *mušḫuššu* (s. Vf., S. 208; 208[6]; 215ff.)?).

S. 219ff. Für ältere Belege des Namens Nabûs — allerdings als geographische Namen! — im Alten Testament, sowie im Moabitischen s. KAI 2, Nr. 181 (s. dazu W. Röllig, ebd. S. 176).

S. 231f. Zu Nabû in Hatra vgl. noch J. Hoftijzer, *Religio Aramaica. Godsdienstige verschijnselen in Aramese teksten*, Leiden 1968, 56; 56[32].

Unser letztes Wort sei ein Wort des Dankes für das nützliche Werk, das uns der Autor mit grossem Fleisse geschenkt hat.

Nimwegen, im November 1979 W. H. PH. RÖMER

* * *

L. CAGNI, *The Poem of Erra*, Malibu, Undena Publications, 1977 (4ᵗᵒ, 61 S.) = Sources from the Ancient Near East 1/3.

Vf. legt in dieser Monographie eine annotierte englische Übersetzung der Erradichtung (s. dazu zuletzt D.O. Edzard, *RlA* 5, 166ff.) vor, nachdem er uns vor nunmehr zehn Jahren schon eine ausführliche Bearbeitung der Komposition in italienischer Sprache: *L'Epopea di Erra*, SS 34, Rom 1969 (vgl. u.a. *ZA* 63, 312ff., einer Besprechung, der ich i.b.a. das hier anzuzeigende Heft nur wenig hinzuzufügen hätte) geschenkt, sowie 1970 eine Ausgabe des Keilschrifttextes für Unterrichtszwecke (StP 5) herausgebracht hatte.

Vf. schickt seiner Übersetzung eine Einleitung voraus (S. 5-24), in der er auf I) die Geschichte der Textwiederherstellung und -Bearbeitung (S. 5f.), auf II-III) die Fragen der ‚overall interpretation' und der literarischen Definition des Dichtwerkes (S. 6-14), auf IV) die wichtigsten im Texte erscheinenden Gottheiten und die religiösen Aussagen (S. 14-20), auf V) verschiedene rezente Vorschläge zur Datierung der Komposition (S. 20-21), auf VI) die für ihn bei der Übersetzung (für breitere Kreise) massgebenden Kriterien eingeht und die er mit einem VII) Abkürzungsverzeichnis (S. 23) und VIII) Dankesworten (S. 24) abschliesst. Einige Bemerkungen zur Einleitung:

II) Bedeutsam sind die Ausführungen des Vf. zur Frage, welcher literarischen Gattung unser Text zuzuordnen ist. Dazu versucht Vf. zunächst, die beiden etwa in Betracht kommenden Gattungen Epos und Mythos zu definieren. Die Gattung Epos möchte er, anders als K. Hecker, AOAT S 8, 1ff. vor allem inhaltlich, nicht aber in erster Linie auf Grund von äusseren Strukturmerkmalen bestimmen (S. 6ff.). Nach Ansicht des Vf. ist charakteristisch für das Epos (s. etwa auch G. von Wilpert, *Sachwörterbuch der Literatur*[5], Stuttgart 1969, 216ff. s.v. Epik;

224ff. s.v. Epos): 1) die Handlung des Textes dreht sich um die Gestalt des menschlichen (oder halbgöttlichen) Helden; 2) das Vorhandensein von wenigstens zwei echten und homogenen Gegnern; 3) der Nachdruck liegt nicht auf Dialogen zwischen den Charakteren, sondern auf den Heldentaten der Protagonisten; 4) ein grösserer Umfang der Komposition. Da diese Bedingungen nach Ansicht des Vf., anders als etwa beim Gilgamešepos, in unserem Texte nicht erfüllt werden, gehört er seiner Meinung nach nicht zur epischen Gattung der Literatur. Der Kategorie Mythos ist aber unser Text dem Vf. zufolge ebensowenig zuzurechnen (S. 11ff.), da der Text seiner Ansicht nach vielmehr in einen bestimmten historischen Kontext gehört, während der Mythos (vgl. dazu etwa noch G. von Wilpert, a.W. 505f. s.v.; G.S. Kirk, *The Nature of Greek Myths*, Harmondsworth 1974, 28f.) vielmehr einen paradigmatischen, atemporalen Wert und „a capacity for anthropological universalization" (S. 12) besitzt, was in unserem Texte, trotz bestimmter mythischer Züge, anders als etwa in Atramḫasīs oder Enūma eliš, fehlt. Vielmehr möchte Vf. in unserer Dichtung eine Art religiöses Lehrgedicht sehen, das dazu da ist, den Hörer zu belehren, dass „the network of human history must be seen with a spiritual eye" für die Lenkung der Geschichte durch die Gottheit. Die Komposition gehörte dann „in the current of religious-didactic and sapiential poetry" (S. 13). Der praktische Zweck des Erratextes wäre nach Ansicht des Vf. wohl ein kultischer, wenn dieser sich auch nicht genauer ermitteln lässt (S. 14). Daneben weist Vf. daraufhin, dass Exemplare mit Teilen der Dichtung und einmal sogar dem vollständigen Texte auch als eine Art Amulette für Haussegen benutzt worden sind; sie werden zu diesem Zweck an die Wand des Hauses gehängt (s. S. 14; E. Reiner, *JNES* 19, 148ff.; D.O. Edzard, *RlA* 5, 169f.).

IV) Behandelt werden vom Vf. der Reihe nach: Erra, Išum, *ilū sebetti* (zur Lesung s. D.O. Edzard, ebd. 168), Marduk und Anum (S. 14ff.).

V) Zur Datierung der Erradichtung vgl. noch die Ansicht von W.W. Hallo, *RlA* 3, 717: frühes elftes Jahrhundert. Der Datierungsvorschlag W. von Sodens, UF 3, 255f. (764/3 v. Chr.) kommt Vf. methodisch gesund und sachgemäss vor, doch bereiten ihm die recht ungenauen und allgemeinen Angaben betreffs des Esagila in Babylon und der Störung des Kultes in Uruk (Tf. IV 52-56) anscheinend noch Schwierigkeiten (S. 21). D.O. Edzard, ebd. 169 glaubt, es für nicht unbedenklich halten zu müssen „einzelne uns (zufällig) bekannte historische Ereignisse für die Datierung des Epos' anzuvisieren" und datiert so unseren Text nun als wohl nach 1000 v. Chr. entstanden (S. 166).

Einige Bemerkungen zu Einzelheiten des Textes:
Tf. I, Z. 1-48: s. C. Wilcke, *ZA* 67, 191ff. Z. 2: Zu ^{d}Ḫendur-saĝ-ĝá vgl. jetzt D.O. Edzard; C. Wilcke, AOAT 25, 142f. Z. 28: vgl. J. Renger, *RlA* 4, 255. Z. 46-60: s. W.W. Hallo, *JCS* 23, 57ff. Z. 158: der GN ist wegen M. Civil, *JCS* 28, 183f. jetzt wohl ^{d}Kù-sig$_{17}$ (s. jetzt F. Ellermeier, SG 1,1/1,268)-bàn-da zu lesen. Tf. IV Z. 108: Es hat W. von Soden, *AHw*. 1307 *taklīmu(m)* die Bedeutung „ein Schauopfer" angegeben. Abgesehen von der Nominalform (s. GAG § 56 1) dürfte zur Deutung die Verbindung mit *kullumu(m)* „zeigen" in UM 1/1, 2,73 und UVB 15, 46,16 (s. B. (Grégoire-) Groneberg, *Untersuchungen zum hymnisch-epischen Dialekt der altbabylonischen literarischen Texte*, Münster 1971, 127; vgl. wohl auch erg. HGŠ 94,5, s. *AHw*. s.v., 2 b; 504 *kullumu(m)* Dt 1) von Bedeutung sein. Sachlich gemahnt an unsere Opfer u.U. das hebr. *lĕḥĕm happānîm* (s. dazu etwa R. de Vaux, *Ancient Israel. Its Life and Institutions*, London 1974, 422). Zum Schluss sei dem Vf. herzlich gedankt für diesen neuen wichtigen Beitrag, durch den er die Erraforschung bereichert hat.

Nimwegen, im November 1979 W.H.Ph. Römer

* * *

Hans-Peter ADLER, *Das Akkadische des Königs Tušratta von Mitanni. Alter Orient und Altes Testament*, Neukirchen, Neukirchener Verlag, 1976 (I-XIII, 1-363 pp.) = Alter Orient und Altes Testament, Band 201. DM 67.–. ISBN 3 7887 0503 5.

This is a welcome linguistic analysis of a significant group of texts from the el-'Amārnah archive. The small corpus of thirteen epistles comprises the entire EA collection of documents from the Mitannian chancellery and provides an important base, not only for the study of the dialect used there but also for related areas such as Nuzi, Hattusas and Ugarit. Adler's work has been executed with careful attention to detail and is characterized by a clear, no-nonsense approach to the linguistic phenomena of the documents. It includes transcription and translation of all the texts (Sec. B), which forms the basis for a fresh systematic grammatical analysis (Sec. A). The work is concluded by a glossary (Sec. C) dealing with all lexical units in the corpus being treated. This latter is an important contribution in itself since two of the texts, EA 22 and EA 25, are long lists of gifts sent by Tušratta to Pharaoh. The wide range of objects mentioned is one of the most important cuneiform testimonies to material culture in the el-'Amārnah period, matched only by EA 14, a list of items sent from Egypt to Mitanni (using much Egyptian terminology; T.O. Lambdin, *Or*. n.s. 22, 1953, 362-9). The two Mitannian texts are doubly important since they incorporate some Hurrian vocabulary and the items are often described in detail. The glossary is, therefore, a significant advance in the revision of EA vocabulary. The up-dated treatment of Akkadian vocables, especially verbs, is not the least of the glossary contributions.

As Adler has recognized (pp. 114ff.), there are two main linguistic groups represented in the el-'Amārnah archive, viz. the West Semitized epistles from Canaan (the S. Levant) on the one hand and the N. Syrian texts on the other. These latter bear close affinities with the Akkadian texts from Hattusas, Ugarit and Alalakh and also from Nuzi. The Tušratta letters are the core documents for this latter dialect, representing as they do the style and language of the principal cultural and administrative center of the N. Mesopotamian/N. Syrian area.

Within this N. Syrian Akkadian, Adler has correctly discerned a number of sources for the various linguistic features. Above all, there is the "Northmesopotamian" (pp. 115-116) dialect from which the Assyrian also developed. Adler (p. 7) notes certain features, e.g. spellings with *s* instead of *š*, the adv. *-iš* and the writting of the personal suffixes by the *zi-* and *zu-*signs, which set his texts apart from the OB and MB traditions and seem to tie them more directly to OAkk. However, the direct Assyrian influence, as summarized by Adler (pp. 116-117) is much less than one might have expected from the geographical proximity. Especially significant in all the northern peripheral dialects of the period is the absence of the typical Assyrian vowel harmony effecting short *a*-vowels. There is clearly a recognition that Babylonian was the international tongue and it was Babylonian that everyone tried to write.

Finally, Adler gives proper attention to the Hurrian substratum in this dialect (pp. 117-118). The scribes throughout N. Mesopotamia and N. Syria at this time were predominently Hurrians and it was through their mediation that the Hittite scribes had learned their craft. Even at Ugarit the Hurrian presence is strongly in evidence. The surprising fact is that the West Semitized tablets of Canaan show little, if any, Hurrian influence in the 14th Cent. (p. 118). During the 13th Cent., Canaan is often called Ḫuru land by the Egyptians, but then we do not have samples of cuneiform writing from Canaan during the Ramasside period (with the possible exception of a few epistles found at Ugarit, e.g. from Sidon or Tyre).

The ensuing comments will concentrate on the various chapters in Sec. A with occasional references to Sec.'s B and C.

I. Syllabar and orthography

First of all, we must note with regret that Adler has chosen to be selective in his approach to transcription. One of the salient features of all Hurrianized peripheral Akkadian is the failure to distinguish graphically the principle consonantal classes of the Semitic repertoire. There is little or no attempt to use specific signs for the voiced as against the voiceless and emphatic dentals, labials and palatals. Furthermore, the sibilants are also not always distinguished. Therefore, the traditional signs for *da*, *ta*, *ba*, *pa*, *ga*, *ka*, *qa*, *tu*, *du*, to name a few, are used indiscriminately by the Hurrian scribes since in their own language these were realized according to phonotactic rather than phonemic principles. When giving citations in normalized script, Adler converts the whole phrase into good Akkadian, properly representing all the voiced, voiceless and emphatic consonants. But in syllabic transcription he avoids many of the accepted accents and subscripts of the syllabar, e.g. he writes *du-ul-te-bi-la-aš-šu* for *tultēbilaššu* and *ú-up-pa-lu* for *ubbalū*. By doing so, he is not giving us some real phonetic characteristics of the dialect but merely a mechanical, one-for-one rendering of the signs. Though the scribe may not have pronounced *du* any differently from *tu*, or *ba* from *pa*, he *did* know how to communicate in the Akkadian language and certainly meant to write the correct Akkadian forms. Adler recognizes this in his own normalizations. Therefore, to be true to the ancient scribe's *intentions*, we should write *tù-ul-te-bi-la-aš-šu* and *ú-ub-bá-lu*. Adler's most bizarre results appear when the palatals are not phonemically transcribed, e.g. *i-ga-al-la* for *i-kà-al-la*, *il-li-gu* for *il-li-ku*$_8$, *ta-i-qa-ni-šu* for *dá-i-ka*$_4$*-ni-šu* (p. 3).

Par. 3. There is certainly no reason to blame the Hurrians for the incorrect syllabification in the examples cited here (p. 12). All of them are simply verbal forms plus the ventive and the breaking of syllables at this point is characteristic of OB (*GAG* 7b).

Par. 5. Neither is it likely that the lengthening of a consonant (gemination) to express a preceding long vowel is a device of Hurrian origin. Adler even cites *GAG* 20d to the effect that a few sporadic instances appear already in OB.

III. Pronouns

Par. 15b (p. 27). Note should have been taken here of the accusative 1 c.s. *ni* functioning as the dative. Adler does have the examples at hand (p. 64), e.g. *li-še-bi-la-an-ni* (EA 19:42 *et al.*). The Mitanni scribes seem not to have recognized the identity of the ventive *-a(m)* with the dative 1 c.s. suffix. In the examples like that given above, the *-a(m)* was limited to its ventive function and supplemented by the accusative *-ni* to express the dative.

IV. Nouns

Par. 22. One of the most intriguing isoglosses with the Canaanite texts is the tendency to use *-te* as the final sign for oblique plurals as against *-ti* for singulars. The most ubiquitous word in this category is *awātu* in the WS texts paralleled by *amātu* in the Mitannian. For plurals we have numerous cases of *a-wa-te*^{meš} (EA 107:12, *et al.*) from Byblos and throughout Canaan while Tušratta's tablets use *a-ma-te*^{meš} (EA 26:13, 16 *et al.*). Though plurals in *-te* do alternate sometimes with others in *-ti* in both dialects, the example we have brought here is of special interest in that a more conservative form from Canaan, with *-w-*, shares the *-te* with the MA/MB form having *-m-*.

Par. 23. The one example in which DUMU.KIN is treated as a compound word, viz. the accusative written DUMU.KIN-*ra-šu* (EA 19:17), is only sufficient to prove that in a single instance a scribe thought of the Sumerogram as a compound word. It is not adequate to prove that *mār šipri* was treated as a compound word throughout the corpus (contra Adler, p. 35). Adler is forced to admit that the plural is not taken as a compound (cf. regarding ^{lú}DUMU.MEŠ KIN-*ri*, EA 28:22 on p. 36).

Par. 24. The fact that proper nouns are not declined is in sharp contrast to the West Semitized texts where declension, triptotic and diptotic, is standard practice. The same is generally true for the locally written Akkadian texts from Ugarit and epistles to Ugarit from adjacent areas.

Par. 26. Unfortunately, there is not a specific paragraph on case declension. The various details are scattered throughout the chapter. Incidentally, Adler's inference that the case system was on the decline in Canaanite texts (p. 107) is dead wrong. He cites a text from Akizzi of Qatna, EA 53, which is not from Canaan and is not in the WS dialect. On the contrary, it is the N. Syrian dialect where the case system has become weakened and in the Mitanni letters several instances could be cited, often with *-tu*$_4$*/tum* as the final syllable sign.

One especially noteworthy phenomenon appears in two examples brought by Adler (p. 38) with the admission that he does not know how to explain them. To clarify the situation, we give the most complete passage first: *um-ma* ^{I}*Tu-uš-rat-ta* LUGAL GAL *e-mi-i*[*-ka*] *ša i-ra-'-a-*

mu-ú-ka LUGAL ^{kur}*Mi-i-it-ta-an-ni* ŠEŠ-*ka-ma* (EA 19:3-4). It is unfortunate that the second passage is not well preserved. However, there is enough to reconstruct the context: [*um-ma*^{I}*Tù-uš-rat-ta* LUGAL] GAL L[UGAL ^{kur}*Mi-ta-n*]*i* ⌜ŠEŠ⌝-*ka-ma e-mi-ka* (EA 29:2). This latter passage is significant in that it comes from a text showing many unusual characteristics (Adler, pp. 98-99). What we have here is obviously the well known misconception among Canaanite and other peripheral scribes that the particle *umma* is a noun requiring the genitive. The first to note this construction was W.F. Albright (*BASOR* 87, 1942, 33 n. 7); R. Marcus calculated that there were about ten percent of the total instances in West Semitized texts where the nominative was still used (*JCS* 2, 1948, 223). But A. Goetze noted (*JCS* 2, 224) that the Hittite scribes also understood *umma* as requiring the genitive and he even cited an instance where a colophon provided the parallel between *umma* and *A-WA-AT*! As Albright and others had noted, the alphabetic texts from Ugarit render the Akkadian *umma* by Ugaritic *tḥm* which is itself a synonym for Ugaritic *hwt*, the cognate of Akkadian *awātu*. All this is not to say that the genitive after *umma* in the two Tušratta texts represents direct West Semitic influence. The same misconception is shared with the Hittites. It could have been inherited by the scribes of Anatolia and Canaan from a common source (N. Syria?), or it could have been an independent development. In any case, it may be significant that one of the Tušratta letters having this phenomenon is EA 29, about which more will be said *infra*. Adler's failure to explain this anomaly is evidently due to his limited familiarity with some of the basic bibliography on the EA letters, something that is felt now and then throughout the book.

Par. 31. As another case in point, one would expect some bibliographical reference to A. Goetze, *ZA* 40 (1931), 79-80 and B. Landesberger, *Or.* n.s. 12 (1943), 153, regarding the meaning of *iltēnūtu* as "set." Furthermore, there was much to be gained by citing the evidence from *CAD* I/J, 282, to the peripheral nature of all the *iltēnūtu* usages since they are limited to EA (Mitanni), RS, Hattusas and Nuzi. They are clearly a feature of the N. Syrian/ N. Mesopotamian dialect being treated by Adler.

VI. The verb

Par. 32e (p. 45). The form *ti-*⌜*ša*⌝-ʾ-*al-šu-nu-ti-ma* (EA 28:45) is probably not a WS construction as assumed by Adler (p. 45 n. 2). If it is really Pres. 2 m.s. then it can't be WS since the WS dialects do not have a present (imperfect) with geminated second radical (cf. Rainey, *UF* 7, 1975, 395ff.). The *ti-* would have to be reckoned as a peripheral "pidgeon" Akkadian feature whereby the preformative vowel of the 3rd m.s. was carried over to other persons (Rainey, *UF* 3, 1971, 164). However, we would suggest another solution. The parallel passages in EA 29:9, 46, have forms of the Gtn imperative, e.g. *ši-*⌜*ta*⌝-⌜*a*⌝-⌜*al*⌝-*šu-nu-ti* (EA 29:9). Therefore, we believe that the spelling in EA 28:45 simply represents metathesis, *ti-ša-* for *ši-ta-*.

Par. 32k (p. 47). Read *li-bé-*ʾ-*i* in EA 17:51.

Pars. 33-35. Tenses and Aspects. The treatment here is exemplary and the varied nature of the material at hand in well controlled contexts makes for a valuable contribution. There can be no doubt that the Mitannian scribes had an admirable command of the Akkadian tense forms. They followed the OB/MB system with the typical expansion of function for the forms with infixed *-t-* (the so-called perfect).

With regard to the Preterite in unreal situations (p. 55), Adler cites EA 27:102, [*m*]*i-i-na-a e-pu-us-sú-nu-ti*, which he renders, "was sollte ich mit ihnen anfangen?" But on p. 223 he takes the verb for a Present and translates, "was soll ich mit ihnen tun?" This is in fact the required rendering of the other example cited (p. 55) by Adler from the same verb, EA 27:147, *mi-na-a e-ep-pu-us-sú-nu*, "was soll ich für sie machen" (p. 245). Though the scribes in Mitanni usually do pretty well about expressing gemination to avoid ambiguity, there is the possibility that in EA 27:102, a Present is intended.

Par. 40. Adler makes much of a presumed Dt stem from *wutturu* supposedly having active meaning. In fact, no such Dt exists. All of his forms are surely Dtn! The Past with infixed *-t-* (so-called Perfect), viz. *ú-te-te-et-te-er* (EA 29:40) is simply the Dtn with infixed *-t-*, i.e. **ūtete(n)tter*. The Precatives are built on normal Dtn Preterites, viz. *li-te-et-te-er-an-ni* (EA 29:166), **lite(n)tteranni* and *lu-ú ú-te-et-te-ra-an-ni* (EA 19:33, 41), *lū* **ūte(n)tteranni*.

Pars. 47-48. Adler's discussions are comendable in that they show clear recognition that neither the Ventive nor the so-called Subjunctive are real modes in the grammatical sense. The Ventive is, in fact, a lexical augment, not only giving direction to verbs of motion but also adding special nuances to particular verbs, e.g. *leqû* + ventive means "to bring along" (p. 63).

The so-called Subjunctive is simply a sign of formal dependence like the genitive case of nouns. Adler has stated this case quite well (pp. 64-65). True modal nuances, optative, conditional, etc. are expressed in Akkadian by various combinations of particles (some of them requiring formal subordination of the verb) and verbal constructions (cf. D.O. Edzard, *Or.* n.s. 42, 1973 [Gelb Festschrift], 121-141).

VII. Particles

Par. 49e. Prepositions. With regard to *el(i)* (p. 68), it should have been stressed that the spellings with *el* are a special characteristic of the Mitanni letters shared generally with Babylonian literary texts (*CAD* E, 73b; *AHw*, 200b).

Par. 49i. The meaning of *ašar*, "from," is unique to these Mitannian and the Nuzi texts (*CAD* A-2, 415b-416a). Therefore, it would seem to constitute another Hurrian influence and should have been stressed by Adler.

Par. 52. The coordinating conjunction is *u* (from *wa*) and not *ū*. The Semitic *au*, "or," became *ū* in Akkadian.

Par. 59. Negatives. In spite of the standard writing *ú-ul*, the negative particle evidently did not have a long vowel. Thus read *ul* (as correctly in the glossary, p. 337) and not *ūl*.

Par. 60. Enclitic particles. This is one of the most important sections of the grammar. Of special interest is the delineation of interrogative *-mē* as a feature of N. Syrian/ N. Mesopotamian Akkadian as against the Canaanite texts from which it is entirely absent.

VIII. Sentence structure and parts

The treatment in this chapter is very good and underlines the usefulness of this corpus for Syntactic analysis.

Par. 62. Word Order in Main Clauses. More space than that available for a review such as this would be required to study the relation between word order and logical predicate. It must suffice here to say that in some cases where the verb assumes first position, such as EA 20:11 and EA 29:29 (cited by Adler, p. 95), there is an emphasized adverbial element, *danniš-ma*, which is the logical (not the grammatical) predicate. The role of enclitic *-ma* for emphasis on a particular word has been duly noted by Adler (p. 82); for its definition as indicator of the logical predicate, cf. Rainey, *Israel Oriental Studies* 6 (1976), 51-58. Since adverbs, with or without *-ma*, are frequently the logical predicate of a clause, their role in clauses where the verb has lost its traditional final position should be studied.

By way of final observations, we will concentrate on EA 29, which Adler himself has singled out for its distinctive syntactic features (p. 94). We have already noted above its use of the genitive after *umma*. Its occasional word order with the verb in first position is discussed by Adler (p. 95). To these may be added some lexical features. Adler (p. 267) has posited a meaning, "Zwischenraum," for *binuttu* (*bīnūtu*?), which would be a *hapax* in the Akkadian lexicon. In EA 29:22 he wants to interprete *ina binutti* as a phrase meaning something like "in the meantime," and compares it with Hebrew *byn* and Ugaritic *bn*, "between." One cannot say at this point whether Adler is right or not. On the other hand, he is evidently wrong about another supposed WS cognate in EA 29. He took the expression *gu-ú-ul libbišu* (EA 29:29; similarly also in lines 81-82) as "joy of heart," and assumed a cognate with Hebrew *gyl* (p. 276). However, the same expression appears in Hattusas and *AHw*, 927b, is surely correct in reading *qù-ú-ul* (EA 29:29) and deriving the form from *qūlu*, "silence, quietness."

The one occurrence of *tarāṣu* in EA 29 is paralleled by the usage in EA 26 (cf. Adler's glossary, p. 333). It is a unique construction, having "words" (*amāte/amātu*) as the d.o. (in both texts). The queen mother is to "present" the words before Pharaoh. Although this is not identical with the expression so prevalent in the Canaanite texts (*tariṣ ina pāni*...), it may be the connecting link leading to the WS semantic development (which evidently corresponds to the Heb. idiom with *yāšār*).

Therefore, we may conclude by noting that EA 29 seems to have the closest links of all the Tušratta correspondence to the scribal school of Canaan.

Tel Aviv University — Anson F. Rainey

HETHITOLOGIE

FLORILEGIUM ANATOLICUM: Mélanges offerts à Emmanuel LAROCHE. Paris. Éditions E. de Boccard. 1979 (8vo II + 334 pp.).

This handsome volume is a fitting tribute to Emmanuel Laroche, one of the most eminent living authorities on the ancient Anatolian languages and indeed on all things Hittite. A photograph of the honorand and a list of his publications are followed by thirty-four articles by colleagues representing nine countries.

The philology of the Anatolian languages is quite properly the subject most extensively covered, with nine articles: four on Hittite and/or Luwian, one on Palaic, one on Lycian, one on Old Phrygian, one on Armenian and one on Hurrian. C. Brixhe, using the terminology of modern Linguistics, derives the Hittite "directive" case in *-a* from a polyvalent Indo-European particle **-e*, which in most languages was replaced in the directive function by the accusative *-m* and itself survived only in certain adverbs such as ἄνω, ἁμαρτῆ, from thematic stems. He thus takes further a theory first advanced by Laroche. A Kammenhuber, in her increasingly telegraphic style, shows how the Hittite chain of enclitics frequently disobeys the normal rules of assimilation for the sake of clarity. F. Josephson and J. Puhvel discuss etymologies: Josephson derives Hitt./Luw. *tarpa/i-* "good (or bad) luck" from Indo-European **dherebh-*, **(s)terp-/trep-*, **sterbh-*, Hitt. *tarpalli* and *tarpassa-* "substitute" from Indo-European **trep-* "turn"; Puhvel compares Hitt. *sah-* (*sāhi*) with *sanh-* (*sanhzi*), arguing that the former means "clog (with dirt)" and derives from Indo-European **dhyéE* (cognate with Latin *fimus*, *faex*), the latter "rinse, flush out", from Indo-European **snā-*. O. Szemerényi's article is devoted to refuting a claim by Calvert Watkins to have found a *g*-laryngeal in Palaic. R. Gusmani treats the Lycian verbal form *sm̃mati*, deriving it from the Hitt. *ishima-* "bond". M. Lejeune refutes a theory of Otto Haas about Old Phrygian phonology. M. Salvini traces lexical correspondences between Hurrian and Urartian. G. Dumézil defends the view that **dw* became *(e)rk* in Armenian against an attack by F.H.H. Kortlandt.

Cuneiform Hittite as a separate discipline is represented by six articles. H.G. Güterbock publishes four "stray Boğazköy tablets" which have come to his notice at different times: a join to KUB X 37, a duplicate of KBo XXI 42, a letter of a queen to a king, perhaps an answer to the letter KBo XVIII 2, and a small piece of a ritual text (EZEN). Sedat Alp communicates an important letter found at Maşat which establishes the site as that of Tapikka and names three mountains near by which are elsewhere associated with the river Zuliya. So this river can now be identified with the Çekerek (Scylax), which flows not far from Maşat. (This article was first published in Turkish in *Belleten* XLI.) H. Otten argues that KUB XIII 9 (CTH 258) and a recently discovered duplicate must both be copies of an old text of Tudhaliya I (II) the original of which has not come to light. P.H.J. Houwink ten Cate contributes an edition of KBo XIX 76+ and KUB XXIII 36+ and shows that these two texts belong to the Comprehensive Annals of Mursili II, years 12-15 (between KBo IV 4 and KBo V 8). A. Archi discusses the "humanity" of the Hittites, adducing evidence from several texts of the Old Kingdom containing advice to a prince or governor. Fiorella Imparati discusses the controversial Middle Hittite text KUB XLV 47 describing a ritual conducted by an unnamed queen and her four sons. She concludes that the queen is Nikalmati and her son "the Priest", Kantuzzili, the author of the prayer KUB XXXI 10 and subsequently general under Tudhaliya and Suppiluliuma.

Hieroglyphic Hittite (which owes so much to Laroche's manual of signs) is represented by two articles. J. D. Hawkins publishes a stela, half at present in Hama and half in Beirut, which is said to come from Sheizar near Meharde, and compares it with the Meharde stela in Aleppo. It transpires that the author of SHEIZAR was the wife or mother of the author of MEHARDE. Mme E. Masson contributes a new edition of the well-preserved stela from Karahöyük, now in Ankara.

There are three articles on the Old Assyrian texts. P. Garelli publishes a tablet acquired by the Louvre containing a number of interesting personal names, V. Donbaz a list of female slaves and their owners from the Assur collection in Istanbul Archaeological Museum. K. Balkan publishes a tablet from Kültepe containing two words denoting parts of a wagon and a plough respectively and discusses in this connexion the construction of these two implements.

Six articles deal with religious matters. R. Lebrun presents what is known of Lawazantiya, a cult centre in Kizzuwadna. A. Caquot interprets Ugaritic *klt* as the name of the Hittite goddess Kulitta. O. Masson draws attention to two Greek inscriptions containing a female personal name Koubaba(s), suggesting that the cult of the ancient goddess Kubaba still survived, and refutes a claim to see in the toponym Gdanmaa the name of the Phrygian Earth-mother. G. Neumann discusses the gods and goddesses of the Lycians and finds that the majority of their names are of Hittite or Luwian origin, though Ertemi and Pedrita are clearly the Greek Artemis and Aphrodite. P. Demargne comments on the prominence of the goddess Athena on Lycian monuments and on the self-glorification of the Lycian dynasts through their identification with heroes like Heracles and Perseus. J. Leclant describes a number of Egyptian antiquities — inscriptions, statues and statuettes — found in Asia Minor in temples of the cult of Isis, or at least relating to that cult.

Finally there are eight articles which can be grouped under the general heading Art and Archaeology. K. Bittel and E. Uzunoğlu each publish a bronze "nail-figure" of a well-known type, though Bittel's is remarkable for having a bird on its head. Both authors assign these figurines to the period of the Hittite Old Kingdom, and Uzunoğlu concludes that they were used as foundation deposits in the construction of religious buildings. J.-C. Courtois discusses the terra-cotta "libation arms" which have been found in numbers at Boğazköy and also in Cyprus but only rarely elsewhere, and suggests that the Cypriote specimens owe their presence there to the numerous Hittite exiles who were banished to the island. Nimet Özgüç contributes an article on the seal designs from Kültepe and Acemhüyük, collecting and distinguishing the various divine types depicted in these designs. Tahsin Özgüç publishes a bearded lead figurine of the Kültepe period, now in the Hermitage Museum at Leningrad, and a steatite mould excavated at Kültepe itself. Ekrem Akurgal assembles an impressive amount of evidence tending to prove that the palace of Kapara at Tell Halaf should be dated to the end of the eighth century B.C. Machteld Mellink collects the evidence for contact between the West Phrygian Midas and the Luwian king of Tyana, and the cultural borrowing that resulted. Nezih Firatli describes with numerous photographs the scant remains of the temple and theatre of Bithynion-Claudiopolis, modern Bolu.

In conclusion I would add a few random thoughts on the Hittilological articles.

Professor Güterbock (p. 144) refers to the LÚ.MEŠ Ú.ḪUB and asks "Who are these men, and why are they called deaf?" I should like to draw attention once again (cf. BiOr. XXXII, 385) to Sommer's suggestion of 1938 that Ú.ḪUB might be a misunderstanding of the sign ZÙR = *kalû* "lamentation priest" (SAI 2404, Deimel 122d, or 213b of his 3rd ed.).

Professor Kammenhuber puts unnecessary stumbling blocks in the reader's path by writing "vor" for "nach" (p. 186 line 27) and by her use of the sign "=", unspaced, to separate enclitics in bound transcription, as distinct from its normal use, with spaces before and after, a distinction which proved too subtle for the printer at the bottom of p. 186. Further, those wishing to check the evidence for the extensive tables of enclitics on pp. 189-96 are not greatly helped by the introductory remark "Für Schreibungen und Zitate s. O.".

Miss Imparati's arguments for identifying the Queen and the Priest of KUB XLV 47 with Nikalmati and Kantuzzili respectively seem well founded, though the simultaneous existence of a "house of the priest" and a "house of Kantuzzili" in the late text KUB XXVII 13 (note 26, p. 176) is certainly disturbing. But the royal genealogy proposed by Kammenhuber, which Miss Imparati seems to accept, is unduly compressed, and I have argued in a forthcoming article that the only possible schemes are those which separate Nikalmati from Suppiluliuma by three generations. This would mean that the Kantuzzili of XLV 47 would have been Suppiluliuma's great uncle, and the Kantuzzili who was acting as field-commander at the beginning of Suppiluliuma's reign must surely have been another, younger man, perhaps the king's brother. In the Offering Lists he appears among Suppiluliuma's sons.

Mme Masson is to be congratulated on her beautifully clear drawings of the Karahüyük inscription and of the Yazilikaya relief reproduced on the cover of the volume. Unfortunately the all-important name of the country mentioned in the inscription still defies decipherment.

Mr. Hawkins tentatively compares the funerary stela of SHEIZAR with the inscription of the mother of Nabonidus from Harran. The origin and history of this genre have now been fully investigated by him in a paper read at the 26th R.A.I. at Copenhagen.

Oxford, January 1980 O. R. GURNEY

* * *

Johannes FRIEDRICH-Annelies KAMMENHUBER, *Hethitisches Wörterbuch*. Zweite, völlig neubearbeitete Auflage auf der Grundlage der edierten hethitischen Texte. Lieferungen 2-3. Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag, 1977, 1978 (25 cm., each 80 S.).

Professor A. Kammenhuber [K.] continues to produce fascicles of her Hittite dictionary. Her persistence in this enterprise, in spite of health problems, is gratifying to all of us who are her colleagues. We owe her a debt of gratitude for the arduous labor which the transforming of file cards into coherent dictionary articles entails. The wealth of information which she incorporates in her articles is of

particular value to colleagues who do not have extensive files of their own. And we of the Chicago Hittite Dictionary [CHD] staff often find the analyses offered by HW^2 quite helpful.

On the other hand, it should be stated at the outset that fundamental differences between K.'s approach to the data and that of most of her colleagues (including the CHD editors) remain evident in these additional fascicles. Paramount among them is her atypical approach to text dating, which has led her to assign to many texts a date quite different from most of her colleagues. This aberrant approach has elicited much criticism in the past and will continue to do so, as she incorporates her ideas in a reference tool so basic as a dictionary. Even in those cases where she dates a text the same as her colleagues her system of indicating the date allows imprecision. We have adopted a system for the CHD for indicating probable time of composition and probable time of the copy which we believe allows as much precision as we feel is justified in each case. A colleague may not agree with our dating a particular text as OH/MS (originally composed in Old Hittite, but now existing in a copy showing the Middle Script), but at least he knows by our notation precisely what we think. HW^2 in such a case writes „Aheth in Abschr.", which does not indicate whether the copy is MS or NS. We also object strongly to the use of the term "aheth Orig." for what we denote as OH/OS. There is no evidence which supports the contention that texts were not recopied during the OH period. How do we know that a text in OS is the original? There are three Old Script duplicates for the first series of the Hittite laws, Friedrich's A, M and K. Should all three of these be denoted „aheth Orig."? See H. G. Güterbock's identification of a copying mistake by the scribe of KBo 6.2 (Laws, copy A), which shows that it is not an original (in *Frontiers of Human Knowledge*, Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala, 1978, p. 126 with n. 2).

K. also holds an unusual position among Hittitologists on the question of terminology for the noun case in *-a* in Old Hittite. While most prefer to employ the term "locative" for the case in *-i* and the stem-form locatives and devise a descriptive term for the *-a* case such as "directive", "terminative", or (CHD's) "allative", K. alone insists that the Hittite case in *-a* is a "Lokativ" answering the question "wohin"? (defended by K. in E. Neu & W. Meid, *Hethitisch und Indogermanisch*, p. 115-142) While everyone concerned seems to agree that the *-a* case denotes the point toward which the action moves, the use of "Lokativ" by HW^2 for both *-a* and *-i* cases only adds to the confusion.

The two fascicles under review contain the entries *annauli-* through the first part of *araḫzanda*. Including these two fascicles K. has used 200 pages for *-a* through *araḫzanda*, for which Friedrich in HW^1 required 12. This yields a ratio of HW^1:HW^2 = 12:200, reduced to 1:17. We estimate that the HW^1:CHD ratio for the letter L will be about 1:11, although the CHD's page size is larger and its space is used in different ways than HW^2. A general comparison of the procedures and formats of HW^2 and CHD was given in my review of HW^2, fasc. 1 (BiOr XXXV, 242-246).

Comparing HW^2 fasc. 1 with fasc. 2 and 3, one notes that the articles in the latter are longer. This could be viewed as either good or bad news, depending on how the expanded treatment is organized and what the prospects are for bringing the HW^2 to completion in the foreseeable future. Since K. also has the *Materialien zu einem hethitischen Thesaurus* [Mat. heth. Thes.] in which to develop her ideas more fully, one hoped for a more concise treatment in HW^2. The CHD has no publication analogous to *Mat. heth. Thes.*, but plans to publish more detailed treatments in journal articles, which can be simply cited in the dictionary articles. Dictionary editors owe it to their readers not to digress into extended presentations of evidence which are better advanced in journal articles or monographs.

We do not propose to offer here a detailed critique of HW^2 fascicles 2-3, in which we would analyse and seek to improve upon each entry. When the CHD reaches this part of the alphabet, it will doubtless handle many of these entries quite differently. Then there will be an opportunity for readers to see all the points on which the two dictionaries differ. The following remarks are based upon a sampling of the material covered by these two fascicles, evaluated in the light of the CHD lexical files and the experience gained from the preparation of the L-fascicle. Individual remarks which follow are introduced by a HW^2 page number and a letter which denotes the upper left (a), lower left (b), upper right (c), or lower right (d) column of each page.

81a: *annaz* (adv.) "früher". HW^1 added the translation "einst". Obviously it is always used with the preterite. Occasionally with an *-šk-* form: e.g., KUB 22.40 ii 34. Usually clause initial, but not always (KUB 13.35 iii 1, KBo 3.3 i 14). In view of *an-na-za-ma* (KBo 18.32:3) the entry should read either *annaz(a)* or *annaz, annaza*.

86d: *arḫa aniya-* (vb.) in KUB 9.15 + 39.52 iii 20ff., considering its context, *arḫa aniya-* must have the meaning "clean out (a house)" (reinigen).

88d: *aniyan* (n.) "Arbeit" is a good addition, not recognized by HW^1. The passage KBo 1.42 i 18 was known to Friedrich, but never led him to posit *aniyan* in HW^1. So far, so good. K.'s contention that forms of *aniyan* underlie writings with KIN is not impossible. But one should star the obliqui *aniyant-*, since one cannot prove its existence on the basis of the KIN writings and the gender argument. *aniyatt-* is also neuter in many passages. And HW^2's restoration KIN-*an*[-*ta*] KBo 15.25 + 24 i 25/36 is gratuitous.

88d: *aniyatt-* (n.). The excursus on KIN with the hundreds of text references seems unnecessarily long (six columns!).

94a: *annišan* (adv.). The note "mit einem *-š-*!" is based on Friedrich's observation in SV 1 (1926) 151f., although one would not guess this from the presentation. In fact most of the valid points of interpretation on this word derive from SV 1. "*a.* noch SV" is intended to alert the reader to the Kup. occurrences, although "weitere Belege bei SV" would have been clearer.

94b: *annitalwatar* (n.). K. deserves credit for determining that the word is to be read *annitalwatar* (not *anniriwatar*). But if she thinks this word is based on the noun *anna-* "mother", she should attempt to explain its suffix. In this case it is important to call attention to the existence of this suffix in the Hittite words *ḫannittalwa-*, *ḫannitalwana-* "litigant" and *ḫannitalwaeš-* "to litigate".

95c : ^{URUDU}*ankurinu* (n.). Why the unsupported assertion "nicht Akkadogr."? Even if in its occurrences in Akkadian texts it possibly represents a loanword, one should offer more reasons for dismissing it as an Akkadogram in Hittite texts than what is written here. What about the unexplained *-u* ending, which looks like an Akkadian nominative?

95d : *anš-* (vb.). The iterative spellings *a-an-aš-ki-* and *a-an-ši-iš-ki-* exist, but so does *a-an-ši-ki-* KBo 23.23:77.

97b : *antaki-* (n.). It seems to me quite possible that *a.* had (at least in OH or MH) an *a*-stem. From such a stem the allative form *antaga* = *šša* "into his room" (KUB 36.44 i 12, OH/MS?) and the locative *antaki* = *šši* (KUB 11.20 i 13, KUB 45.3 iv 17) could be explained. Alongside this old *a*-stem (or perhaps a subsequent development?) one should recognize the stem *antakitt(a/i?)-* (or *antaki-* with *-t-* augment in oblique cases) which underlies the forms *antakitti* KUB 11.25 iii 9 (var. of *antakišši* KUB 11.20 i 13), and *antakitti* = *šši* KUB 7.5 i 7. I hardly think that *antaki* in *antaki* = *šši* is "undekl.", or that *antaga* = *šša* is "fehlerhafte Archaisierung".

97c : *andan*, *anda* (adv., prevb., postpos.) The organization of this article, in which evidence for *andan* and *anda* is presented together, makes it difficult for the reader to find what he needs to interpret passages which employ one of the two. Even if the editor believes that no clear semantic distinction can be made between the two forms, a discrete exposition of the evidence for each would have been more helpful. Equally useful would have been a detailed presentation of the evidence from alternation in duplicates to show that *andan* and *anda* were at least occasionally synonymous.

108d : ^{LÚ}*antiyant-* (n.). Although allusion is made to Hitt. ^{LÚ}*gaena-*and its Akkadogram ^{LÚ}*ḪATĀNU*, ^{LÚ}*ḪATNU*, K. does not explain how these differ in meaning from ^{LÚ}*antiyant-*. ^{LÚ}*ḪATĀNU* in Hittite does not seem to have the same wide range, "male inlaw", which is attested for Akkadian texts, but rather the restricted meaning "son-in-law". If so, the same might be true for ^{LÚ}*gaena-*. Why then should we settle for "son-in-law, bridegroom" as the translation for ^{LÚ}*antiyant-*? Furthermore I fail to see how our present understanding of Hittite marriage and family structure (so HW^2) excludes Balkan's excellent suggestion that *a.* represented an "eingeheirateter Schwiegersohn". It should be quite clear that the point of the passage in the Ašmunikal decree KUB 13.8 obv. 14f. is that only an *a.*-type bridgeroom would ever be expected to be "given" to a family outside the É.NA$_4$! In all other cases the bride would enter her husband's house inside the É.NA$_4$. And although the word *a.* does not occur in the text, I still (cf. Hoffner in Goedicke and Roberts, *Unity and Diversity* 137, 143 n. 9) agree with Güterbock's idea (in Kramer, *Mythologies of the Ancient World* 152) that the Illuyanka myth plot can only be adequately understood against the background of this type of marriage.

109c : *antuḫša-* (n.) Again the organization of the article does not allow for a clear presentation of the evidence for spellings in manuscripts from OH, MH and NH. One cannot see which spellings are used in what periods without a good deal of searching in out of the way places. Somewhere *in one place* the references (with dates) should be given for the spellings with *-du-*, those with plene *-tu-u-uḫ-*, etc. Although on page 109d "Aheth *anduḫša-*" is good, it simply doesn't convey the point which needs to be made. According to my examination of the evidence, the writings with *-du-* (e.g., *an-du-uḫ-ša-aš*) are the rule for OH and MH. Occasional examples might turn up of *an-tu-uḫ-ša-* in OS or MS, but it appears that the prevailing practice for OH and MH scribes was to use *-du-* in the syllabic writing of this word. The one OS example known to me is KBo 17.1 i 23. This example is particularly intriguing, since it constitutes an exception to Otten's well documented observations about the 17.1's preference for the voiceless CV signs as compared to 17.3's use of the voiced ones (StBoT 8:50ff.). Almost all examples are MS : KUB 15.34 ii 30, KUB 23.77:51, 81, KBo 16.25 iv 10, KUB 30.10 rev. 23, KBo 16.31:3, KBo 23.23:58, KBo 8.35 ii 23, KUB 24.6 rev. 14, KBo 24.41 i 19, KBo 21.18:13, KUB 40.36 i 12. KBo 12.62:13 might be MS. KBo 3.60 iii 12 is OH in NS. On p. 110c-d K. is probably right to see an accusative in LÚ.ULÙ^{LU}*-na-az* ... *dai*, but surely this is acc. + *-a-* "and, but" + *-z*. There is no form *-az* of the reflexive particle; only *-z* and *-za* exist.

113b : I find it most annoying to see references to "Stef." and "Gü." in the line above it, which so far as I can see have no further indication of the article or book being cited. I suspect that "Stef." in connection with KBo 4.14 refers to Atti della Accademia Nazionale dei Lincei 20 (1965) 39-79 where KBo 4.14 was edited by Stefanini. But since this article is not even cited in CTH, many users would have no convenient source to locate it. "Gü." in connection with IBoT 1.36 (the Mešedi text) cannot allude to a published edition, since his edition of this text has not yet appeared.

119b : One should not write "Paradigmen für *an-tu-uḫ-ša-*" if one intends to include other spellings (e.g., *anduḫša-*, *antuwaḫḫiš*, *an-tu-u-uḫ-ša-*) in the paradigm listing.

122a : *anturiya-* (adj.). Although KUB 31.86 + 1203/u (StBoT 15.45) is quoted, the full wording of the joined tablet is not given : *araḫzenaššakan anturiyašša ANA* AN.ZA.GÀR can hardly be cited in support of a translation "einheimisch (inländisch) — ausländisch". The text says : "Let no one affix (lit. put) wood and torch to an outer or inner tower" (i.e., a tower outside or inside of the city wall). "Foreign tower" doesn't work here at all.

125a : "*anzellu*" is surely an Akkadogram, as I explained in AOAT 22:84 with n. 16, citing also the unpublished text Bo 898 right 6. To these one should now add KUB 18.9 ii 20.

125b : *-apa* (particle) : To say that this particle is attested through Šuppiluliuma II can only be true, if one counts OH texts in late copies lying about in that king's archives! KUB 24.13, cited immediately after this claim, is MH in NS. The latest firm evidence for use of *-apa* in a new composition is Šuppiluliuma I's treaty with Hukkana. It is handy, of course, to have a full listing of contributions on this particle. But one should make it clear that the fundamental study is Carruba's Or 33 (1964), which retains its worth even after the appearance of Josephson, *Particles.* Nor is Carruba's premise about the dating of the occurrences of *-apa* unacceptable to most Hittitologists. The text references given on p. 126ff. and dated after Šupp. I by Kammenhuber are mostly late copies of OH and MH originals. To prove her point she needs an original composition from the period after Šupp. I, and I see no evidence for this in her citations. What is the observation that *-apa* is not found in the OH texts in StBoT 17 (Zalpa

story) and 18 (Anitta) intended to prove? She has already admitted that it occurs in OH/OS, even if in her opinion it is less often used in OS than in OH/NS.

150d : *apa-* (demonstrative) As in the case of other high frequency words with many spellings attested, HW^2's organization is not conducive to a clear presentation of the evidence. Furthermore it is too easy to confuse OH/OS and OH/NS evidence in HW^2's arrangement. On p. 131d KBo 3.27 (OH/NS) is quoted for *a-pa-aš* in the paragraph devoted to OH/OS, introduced by "(Abschr.)", but not quoted at all under "Aheth. [in Abschr.]". Under *apun* (p. 132) "Aheth. [in Abschr.]" *a-pu-un* KBo 20.34 obv. 8 (OH/MS) has been omitted. Under *apel* (p. 132) "Aheth." should have the qualification "[in Abschr.]", since KBo 22.3 + is OH/NS. Also the exx. cited in that same paragraph following "Mit *-a*" are OH/NS, not "Orig." On p. 133 : If the system proposed by HW^2 for OH does not hold even in OS (admitted in the statement), why even propose it? In the paradigms for "jheth." (p. 133) the interesting form *a-pí-il* KBo 2.13 obv. 12 (NH, cult inv.) is overlooked. Under *a-pu-un* we read "fehlt ah". One should write rather "fehlt bisher in aheth. Orig.", since *a-pu-un* is found in KBo 20.34 obv. 8 (OH/MS) and KBo 19.5:3 (OH/NS, law 99). Under *a-pu-un-na* note KUB 8.81 iii 2 (MH/MS).

137a : If *apel* in NH cannot be translated "their", one should not fault Friedrich, Heth. Elem. § 112 for claiming so. He lists there only the forms *apenzan apedaš*. In his § 110 one should perhaps remove the ending "(*-ēl*)". K. may be right in claiming that the singular NH *apel* was always kept distinct from the plural NH *apenzan*. If so, the occurrence of *apenzan* is no independent criterion for an OH or MH date of composition. But the claim that *apenzan* is "bisher nur jh.!" leads to no safe inference. Does K. intend to imply by this remark that OH employed a different form? We do, after all, possess two MH occurrences : KUB 23.77:60 (MH/MS), KUB 4.1 i 17 (MH/NS).

148d : *appa*^{3}, *a-ap-pa* Why only this heading? On p. 151d (this same article) she offers "Belege für *appa*, *appan*, *appanda*". *appan* and *appanda* should therefore also be in the main heading. It is unacceptable for a dictionary editor to excuse himself from the responsibility to read and evaluate all of the evidence for an entry, even if it amounts to "Hunderten von Belegen" (p. 148d). We read and evaluated more passages than that in the preparation of the CHD article on *-ma*.

161c : Kammenhuber's isolated position in matters of text dating by palaeography and orthography shows itself again in her claim : "trotz Ottens Kennzeichnung des Textes [KBo 13.175] als 'alte Schrift' jheth. wie das übrige KBo XIII!" Otten is surely right in his dating of the script of KBo 13.175. Furthermore, what is the pertinence of the dates of the other texts copied in KBo 13 to that of number 175? We all know that old originals were kept in the same archive rooms with younger copies.

162d : On the use of the verb *appai-* with the local particle *-apa* there is no good reason to claim "Altertümelnd (nicht alt!)". Of the examples cited there KBo 21.93 is OH/MS, and KUB 33.79 is OH/NS. Not cited are KBo 23.69 + 24.11 i 7 (OH/MS) and KBo 19.163 iv 19 and KBo 20.96:7 (both OH/NS).

163c : The entry for *appalai-* should have a date. It appears to occur from MH/MS (IBoT 1.36) on. In KBo 16.50 obv. 14 one should translate the promise as future : "Wir werden ihn nicht täuschen". Götze's old derivation "Falle stellen" was based on an incorrect analysis of the verb *dāi* as "puts" ("stellt"), as Otten (ZA 52 (1957) 220) demonstrated (cf. also Al. Heth. 125 n. 192). Without the combination "to lay an *appali* = to deceive" there remains no advantage to translating *appali* as "trap". Güterbock (apud *Al.Heth.* 125 n. 192) proposed "takes deception (?) for the king" as a translation of *našta ANA* LUGAL ... *appali dāi*, which he thought to be idiomatic for "to deceive the king", thus virtually synonymous with *appalai-*.

164b : On *appaliyalla-* one might have taken note of the suggested translation "deceiver, traitor (?)" in *Al.Heth.* 125 n. 193.

164d : Read $^{\text{LÚ.MEŠ}}$*appanali-* in KUB 38.12 ii 25 with the determinative.

165a : There is no Hittite word **apparatar* (!) "Zukunft", despite Archi and Kammenhuber. KUB 44.16 iv 17 reads EGIR-*pa* DIB!-*an-na-aš* "(the tutelary deity) of refuge" (contrast the clear RA signs in col. I, lines 6 and 7). Dupl. KUB 2.1 iv 20 has only DI]B-*an-na*[-*aš* preserved. Compare URU.BÀD EGIR-*pa ap-pa-an-na-aš AŠ-RU* NU.GÁL KBo 5.8 ii 24 (AM 152).

165b : There is no vessel name ^{DUG}*apparma-* (or *tupparma-*?). The lines in VBoT 89 obv. 12, 13, 22 and 23 must be interpreted in the light of other occurrences of this word. Thus : pl. nom. [*g*]*a-a-pár-mi-i-e-eš* KBo 10.34 i 19, *kap-pár-mi-e-eš* KBo 8.91 obv. 19, gen. ⌜*ga!-ap*⌝*-pár-ma-aš* VBoT 89 i 23, *ga!-ap-pár*[- ibid. 23, *ga!-*⌜*ap*⌝*-pár-m*[*a-* ibid. 12, *ga!-pár-ma-aš* ibid. 13. It occurs always in contexts with foods, especially fruits (figs, pomegranates, raisins). In KBo 10.34 i 19ff. the *g.'s* are *ŠA* ^{GIŠ}ḪAŠḪUR [*Š*]*A* ^{GIŠ}MA ... "of (various fruits)", which could suggest that *g.* is an edible or potable part of these fruits. In KBo 8.91 obv. 19 *g.* is associated with NINDA.LÀL TUR-*TIM*. The VBoT 89 i 11ff. and 20ff. passages mention first raisins, figs, and pomegranates (one half *UPNU* of each), then in broken contexts a sequence of entries 1 ^{DUG}*kappiš ga(p)parmaš* "one *k.*-vessel of g.", perhaps each referring to one of the foodstuffs. In *Al.Heth.* 114 and 120 it was supposed that *ga(p)parma-* was "(fruit) juice".

166d : Remove the cross reference to the non-existent **apparatar* in the article on *appašiwatt-*.

168a : KUB 31.100 obv. 10 should be read : *nat ŠA* EGIR.U$_4$-*MI wetummar e-eš*[-*tu*] "Let it be a structure which will endure forever!" The translation "Das ist das Gebäude der Zukunft" is inappropriate.

168c : In the third line one should now read following Eichner's collation *AS-KUT* (not "*AṢ-KUT*(!)"). From a photo Eichner saw the little inscribed ZA instead of Ehelolf's copied UD, and the Akkadian verb is *sakātu* with samekh.

181b : Does one really need such a cumbersome and wordy entry as "(in die Erde gegrabene, verschliessbare) Opfergrube"? Why not just "Opfergrube"? The word has such a wide distribution that "hurr. LW" will hardly do. Better "Kulturwort" or "Wanderwort". Only the proximal source was Hurrian.

181d : The important example *nu a-a-bi ḫé-e-ša-an-zi* KUB 47.59:6 was omitted here.

193ff. : It would have been better to separate the ex-

amples where *apiya* was local from those where it was temporal.

184d: *apiyakku* is attested earliest in the MS tablet KBo 8.35 ii 7, 1 (12), (24), but in the light of the OH/NS example cited by HW^2 it may derive from OH.

185d: On ^{LÚ}*apiši-* the statement about distinguishing between "Lehnwort" and "fremdem t.t." is overly optimistic. As I said in my review of HW^2 Lieferung 1, these distinctions simply cannot be made on the basis of our written evidence. All that one is able to say is whether or not the foreign word shows the Hittite inflection.

185d: It is disturbing to see such careless misreadings as ^{URUDU}*a-pí-iš-ku-ri-iš*[. In the light of KUB 42.39:5, KBo 3.15:4, and KUB 12.10 iv 7 this can only be ^{URUDU}*zapiškuriš*.

188a: The Hittite law 162 must be read *ta la-ar-pu-ut-ta*, not *ta-at ar-pu-ut-ta*, according to collation by Güterbock. See Güterbock in WdO Klima volume (forthcoming) and CHD *larpu-* v.

100a: One should cease writing KUŠ^{MEŠ} in the oracles and read correctly SU.MEŠ, which is the Sumerogram equivalent in meaning to the abbreviated Akkadogram *TE*^{MEŠ}. KUŠ "skin" has nothing whatsoever to do with extispicy.

192d: One should certainly read these writings as Akkadograms, not Hittite! (EN) É *A-BU-US-SÍ* (= [*bēl*] *bīt abussi*). To regard this as Hittite is absurd. There is no trace of Hittite inflection. See CAD A 92-93. The spellings of *abūsu/abussu* with doubled *s* are found at Nuzi.

193a-b: One should give credit in print at the head of the article to Rost (MIO 1:350 n. 10) for the evidence of alternation in the duplicates of Maštigga. The existing reference (193c) is too inconspicuous.

194a: ^{UZU}*appuzziyanza* is merely the ergative of ^{UZU}*appuzzi-* and needs no separate article. Furthermore an important further example KBo 25.107:6 is in OS.

194a: On *ar-*, if one writes "Sumerogr. GUB", why is it necessary to add "geschr. DU"? How else can one write GUB?

218: For a dictionary which is not primarily an etymological one it seems strange to see two full columns of small type devoted to etymological discussion.

219b: In the fourth line from the bottom correct the reading attributed to me (RHA XXV/80:52) to *natta a-a-ra*, not *na-at-ta a-ra*.

221c-d: KUB 21.19+ iii 28f. must be read: ... *kur-ku-ri-iš-ki-ir* "(My friends and associates) were insulting/taunting me" (not *šarriškir*). Cf. *kurkuriman* in line 31, refering back to *kurkuriškir*. The vocabulary KBo 26.20 ii 35 must be read KAxUD.È.A.DI (not KI).

222b: I certainly would not render *a-ra-a-aš-mi* as "o mein Freund" without explaining the *š*.

235b: It is preferable to read *a-ra-aḫ-zé-aš* in KUB 6.2 obv. 19, 21 (oracle) rather than the meaningless form *a-ra-aḫ-at-me*.

Chicago, December 20, 1979 H. A. HOFFNER, JR.

* * *

Johann TISCHLER, *Hethitisches etymologisches Glossar*. Mit Beiträgen von Günter Neumann. Lieferung 2 (*ḫarzazu-* — *iškiššana-*). Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft, 1978 (23 cm., v + 191-402 pp.) = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 20. ISBN 3 85124 537 7.

The second instalment followed hot on the heels of the first (1977; reviewed above in vol. 36 [1979], pp. 56-58). The general observations made there are equally valid for the sequel now under review. To treat all of the presented material adequately would require equal space and more; and there is little point in massive further generalization. Because each discrete entry is in many ways an entity unto itself, it deserves to be scanned on those very terms. To this end I have chosen almost at random for individual comment a finite number of specific lexemes where critical discourse seemed to elucidate the author's procedures, correct what I think are shortcomings, and contribute something constructive to the advancement of Hittite etymological studies.

The entry *ḫašter-* 'star' is flawed in several ways. References are often wrong[1]). "Toponymic thematization" into ^{URU}*Ḫaštira-* is possible, but the record shows only acc. sg. ^{URU}*Ḫaštiran* (*KUB* XIX 65 + XXXI 13, 9), ^{URU}*Ḫašteran* (*KUB* XIX 64, 24), gen. sg. ^{URU}*Ḫaštiraš* (*KBo* XIX 10 + *KUB* VIII 75 I 22), ^{URU}MUL-*(r)aš* (e.g. *KUB* VIII 75 III 11 and 49-55), dat.-loc. sg. ^{URU}MUL-*ra* (cf. H. Otten and V. Souček, *StBoT* 1 [1965], 32); surely these oblique cases would also be regular from the nominative *ḫašterza* < **ḫaster-s*. Tischler recalls that Emil Forrer had contributed a *ḫaštira-* 'star' already to the 1939 edition of Feist's Gothic etymological dictionary; for all his vagaries Forrer deserves admiration as something of a free spirit who was able to draw the correct conclusion from *KUB* I 1 III 49 ^{URU}MU]L-*ra-an* = *KUB* XIX 65 + XXXI 13, 9 ^{URU}*Ḫa-aš-ti-ra-an*, despite Götze's repeated misediting (*p*]*i-ra-an* in *Ḫattušiliš* [1925], *-u*]*-ra-an* = ^{URU}*Ḫa-aš-šu-ra-an* in *Neue Bruchstücke* [1930]). All the while a ghostly *aštira-* (extracted by E. Weidner from *KUB* VIII 75 I 22 [not II 22, as in Tischler] *-a*]*š-ti-ra-aš-kán*) has been paraded through Sturtevant's glossary (1936), Friedrich's dictionary (1952), and Tischler's own first fascicle (1977), despite F. Sommer's warning (*ZA* 46 [1940], 46-47) that the initial may be incomplete. In the entry under review Tischler finally sits down to a helping of crow by admitting that *aštira-* "dürfte damit [i.e. in the wake of Forrer and the discovery of *ḫašter-*] als überholt betrachtet werden können". In fact the publication of *KBo* XIX in 1970 brought the join *KBo* XIX 10 + *KUB* VIII 75 which under I 22 made an honest name out of ^{URU}*Ḫa-aš-ti-ra-aš-kán* and thereby wiped out *aštira-* altogether; Tischler's philology is simply badly out of date. It is disquieting to see an author write an entry for *aštira-* while already aware of *ḫašter-* and refer loftily to "different phonetic realizations of prothesis", rather than bother to check out the inner-Hittite attestational status of the alleged variants (as had in fact already been done by C. Watkins, *Die Sprache* 20 [1974], 12).

[1]) "Josephson sentence particles [1972], 6" [twice]; "Ertem 45" can be found *ad paginam* neither in the "Fauna" nor the "Flora" book.

For the specific analysis of *ḫašter-* Tischler appears to have no view of his own, referring mainly to J. Schindler's and F.O. Lindeman's interpretation /*ḫster-*/ (add H. Eichner, *Die Sprache* 24 [1978], 161). Surely Gk. ἀστήρ, ἄστρα, Arm. *astl*, and *ḫašter-* alike point rather to **Aést(e)r-* beside **Astér-* in Avest. *stārəm* and **Astṛ-* in Ved. *stṛ́bhiḥ*.

The treatment of *ḫat-* 'dry up' displays wrongheadedness coupled with misrepresentation[2]). Right at the outset Tischler combines *ḫat-* with *ḫandaiš* 'warmth, heat' and assumes "reduction of nasal" in the former, proceeding then to connect Old Irish *and-* 'kindle' (an old idea for *ḫandaiš* by Holger Pedersen) and Gk. ἄνθραξ 'coal', as if 'dry' and 'burn' are semantically interchangeable and "nasal reduction" in *ḫat-* were an absolute and exceptionless phenomenon. Among "less probable" possibilities E. Benveniste (1954) is alleged to have posited for *ḫat-* a dental extension of IE **ās-* 'burn', as in Gk. ἄζω 'dry, parch' (< **azdyō*), with A. Kammenhuber (1961), E. Laroche (1965), and B. Čop (1971) as accomplices. This **as-d-* is a dubious construct perpetuated for ἄζω and Lat. *āridus* in Pokorny's and Frisk's dictionaries and improbably living on for *ḫat-* (as **Haz-d-*) in the Kammenhuber and Čop references, but explicitly rejected by Benveniste in favor of a root **(H)ad-* (thus, too, Laroche), with ἄζω thus a primary verb (**Aed-yo-*), like e.g. χέζω (**ĝhed-yo-*). Tischler next disparages C. Watkins's well founded adduction of Lat. *ador* 'emmer wheat, spelt' as **Aod-(o)r* 'dried stuff' (parched [*tostum*] in Roman rituals to make salted meal for sacrificial sprinkling), without realizing that it is based squarely on Benveniste's root etymology and importantly strengthens the latter. The author thus fails both to be plausible himself and to do justice to others.

Welcome, on the other hand, is Tischler's adoption of the meaning 'dry land, shore' for *ḫadanti-*, superseding F. Sommer's tentative equation *ḫatanti-* = ^{GIŠ}TUKUL 'tool, weapon'. Whatever exactly the stereotyped expression *ḫata(n)ti(y)aš* means in Hittite cadastral records, it does not militate against this new interpretation. In fact the sense may be 'land' outright (distinct by some nuance from *udne* 'land, country'), as is the etymological case with Lat. *terra*, Oscan *terúm*, Old Irish *tír* vis-à-vis Lat. *torreō*; the latter semantic analogy strengthens further the case for tying in *ḫat-* with Lat. *ador* = *far tostum*. Perhaps *ḫatanti-* contrasts not only with *aruna-* 'sea' but also with *udne* as parched territory vs. wet, irrigated (thus inhabitable) land, if we connect *udne* etymologically with *watar/weten-* 'water' (cf. Lycian *wedri* 'land', Arm. *getin* 'ground, soil', and see V. Pisani, *Paideia* 30 [1975], 192-195); this opposition would constitute a Hittite reflex of the Indo-European antonyms **Aed-* 'be dry' : **wed-* 'be wet'.

Under *ḫatuka-* 'terrible' Tischler rightly stresses the primacy of the *-a-* stem vs. the alternative *ḫatuki-*. Here he also makes a welcome original contribution by adducing as a close formational parallel the Crimean Gothic *atochta* (glossed by Lat. *malum*) as a strong-declension nom.-acc. sg. neut. from an **atugs* < **odu-ko-* (presumably **odukó-* under Verner's law), a suggestion which he has elaborated in *KZ* 92 (1978), 108-111. The tertium of this comparison is the noun stem *ὀδυ- extracted from a postulated Greek denominative verb *ὀδύομαι, whence the attested Homeric aorist ὀδύσ(σ)ασθαι 'be wroth'. Tischler thus plausibly sides with the etymology first proposed for *ḫatuka-* in Götze-Pedersen, *Muršilis Sprachlähmung* (1934), with Lat. *odium* 'hatred', Arm. *ateam* 'I hate', *ateli* 'hateful, terrible', OE *atol*, ON *atall* 'fierce, terrible' as other cognates, rightly rejecting the tie-in with Gk. ἀτύζομαι 'be distraught' promoted by E. Sapir and E. Benveniste in the 1930's and still adhered to by some scholars.

Yet Tischler's account is not without problems. A derivation of *ḫatuka-* from a **Hodu-ko-* violates "Sturtevant's law"; one might get around it by postulating **Hodu-gho-* for both *ḫatuka-* and Gothic **atugs*, but this would be strictly ad hoc. More serious is the philological fact, unknown to Tischler, that *ḫatuk-* is attested as a verb 'be terrible', with 3 sg. pres. act. *ḫatukzi* (*KBo* XXIII 8 Vs. 3) and 3 pl. pres. act. KAL-*ganzi* (= *ḫatuganzi*, *KUB* VIII 35 Rs. 17; cf. *ibid.* 15 *ḫatukiššaizzi* 'turns terrible' besides the normal denominative inchoative *ḫatukiš-*, *ḫadukiš-*). This verb compels a basic (rather than denominative) comparison with the Homeric ὀδύσ(σ)ασθαι. A present stem matching *ḫatuk-* would have been **Hodug-yo-* yielding *ὀδυζο- (cf. e.g. Hitt. *kuen-* 'slay' beside **gh*^{w}*en-yo-* > θείνω), with an aorist *ὀδυξ-, whence a secondary present *ὀδυσσο- (cf. e.g. Ionic σάσσω after σάξαι [despite σαγή], besides Cretan Doric σάδδω), and an analogical aorist ὀδυσ(σ)α- (cf. ἥρπασα beside ἥρπαξα from ἁρπάζω already in the Iliad, or Argolic εϝανασσαντο beside Hesiod's ἄναξα from ἀνάσσω). *ὀδυξ- may be seen in Italic name forms based on West Greek dialectal variants, *Olyxes*, *Olixes*, *Ulyxes*, *Ulixes* (with *l* < *d* as in Lat. *oleō* besides *odor*), whereas epic tradition imposed a streamlined version increasingly devoid of variation and with productive onomastic -εύς attached to the innovated stem with σ(σ) : τ(τ) (cf. Ολυτευς, Ολυσευς, Ωλυσσευς, Οδυσ(σ)ευς on vases). The original sense of the verb is 'be terrible', and Odysseus thus means 'Fearsome'; one may compare modern names like *Hrozný* (besides Russian *Groznyj* 'Terrible') or German *Ungeheuer*. The Crimean Gothic *atochta* is then better analyzed as **atukata* from a thematic adjective (**atuks* < **Hodug-o-*) from the same verbal stem **Hodug-*; the match with *hatuk-a-* is still perfect, only by a different segmentation, and perhaps one may even bring in OE *atol* and ON *atall* as **atuk-l-*.

But what is an Indo-European **Hodug-*? For it to function as a primary verb it must be a compound, possibly **A*^{w}*ed-Aug(-s)-* 'grow in terror', with cognates Lat. *odium* and *augeō*, *auxilium* (or Skt. *úkṣati*, Avest. *uxšyeiti* 'grow'); for Hittite *ḫatuk-* and Germanic **atuk-* the basic form suffices, whereas Greek requires **od-ug-yo-* > *ὀδυζο- and possibly also **od-ug-s-o-* > *ὀδυξο- (cf. αὔξω, ἀέξω), in which case the sigmatic element is in origin root-determinative rather than aoristic.

In dealing with *ḫeu-* (c.) 'Regen' Tischler does not realize that it entails basically a verbal root 'to rain', from which was formed a "durative" *ḫewa(n)n(iy)a-* (685/z, 6 *ḫ*]*ēwaniyat*) seen also in the iterative *ḫewan(n)eški-* (cf. *walḫ-* : *walḫann*[*iy*]*a-* : *walḫanniški-*); he assumes instead (following Kronasser) a denominative verb **ḫewa(i)-* and from it a "causative" in *-na-*, "make it rain". It is hence unnecessary to look for weird, archaic, "proterodynamic" (or what-

[2]) There are also bibliographical mistakes: the two 1975 Watkins references are to the same paper published twice in different outlets, rather than one being a "Nachtrag" to the other. The locus for *ḫa-a-tar* should be *KBo* XIII (not XII) 119 III 21.

ever) noun inflection in *ḫeu-* (Tischler's **héi-u-s* : *hi-óu-es*); the noun should rather be derived from the verb, as is e.g. ὑετός from ὕει or Toch. A *swase* from *su-* 'rain'. Tischler is also wrong in rejecting the attempts since Juret to connect *ḫeu-* with Gk. ὕει[3]. The Tocharian cognate (and e.g. Albanian *shi* < **sū-*) points to **s-*, but ὕει is quite ambiguous, since spiritus asper is automatic on initial upsila; furthermore, granted the possibilities of *s* mobile, we are not necessarily forced to choose between a Hittite-Greek and a Tocharian-Greek (-Albanian) concordance. The long vocalism of Greek points to a root **(s)Hew-H-*, and the laryngeal root suffix readily explains the peculiarities of the Hittite : the noun (nom. sg.) *ḫē(w)uš*, *ḫeuš* is a *u*-stem **Eew-H-us*, whose regular genitive would be **Eew-Ḫ-wos* > **ḫewawaš* (cf. e.g. *welluš*, gen. *welluwaš* 'meadow'); that forms with the "secondary stem" *ḫe(y)aw-* are dissimilatory from **hewaw-* was suggested already by Juret and later, apparently independently, by Goetze (*JAOS* 74 [1954], 189); there is thus no "analogy from adjectival *u*-stems" but rather the chance presence of an analogically expanded vocalized shwa reflex. For the verb we can thus posit 3 sg. **(s)Eéw-Ḫ-ti* (> Hitt. **ḫewazi*), 3 pl. **(s)EuH-énti* (> Toch. A *swiñc*), and with a statival *-ye/o-* suffix on the weak grade (like e.g. Gk. χαίρω) **(s)EuH-yé-* > Gk. ὕει. For the Hittite "durative" (rather than causative) *ḫewa(n)n(iy)a-* it is important to remember that the meaning is not 'make it rain'; rather the deity rains directly (cf. Ζεὺς ὕει), as in *KBo* XIX 76 + *KUB* XIV 20 I 25-26 *nu* MI-*an ḫūmandan ḫeuwaneškit IMBĀRU-ya dāiš nu-kan namma* ^{LÚ}KÚR *ŠA* KARAŠ *paḫḫur ŪL aušta* '(the storm-god) rained all night and laid down a fog, and the enemy no longer saw the army's (camp)fire'.

It would have been useful to see some of that "lateral incisiveness" which I mentioned as a desideratum in reviewing Tischler's first instalment, in the form of a comparison of *ḫe(w)u-* with the noun *warša-* (c.) 'rain', of equally good Indo-European origin (Skt. *varṣám* 'rain'). Kronasser (*WZKM* 62 [1969], 313-314) tried to see in *warša-* 'heavy rain, downpour', vs. 'mild showers' in *ḫe(w)u-*. There are indeed the *mieuš hēuš* 'mild rains' of *KUB* XXXVI 77, 2 and 5, XXXVI 89 Rs. 54 and 60, but they are indecisive. More significant is the frequent plural with *ḫe(w)u-* ("the rains came"), whereas *warša-* is simply the fact of precipitation or steady rainfall of any intensity; even so the deity ^{D}U *ḫēuwaš* is distinct from ^{D}U *waršaš*.

In connection with ^{GIŠ}*ḫurki-* 'wheel' Tischler alludes to Einar von Schuler's definition in the Friedrich testimonial (1959, p. 470-471): "by which also pars pro toto the war chariot is designated, from which the king and his officials dispense justice". The postulated metonymy is no problem (cf. Skt. *rátha-* 'chariot' vs. Lat. *rota* 'wheel'). Von Schuler compared Hattusilis (III)'s summons to his calumniously instigated treason-trial (*KUB* I 1 I 36 *ANA* ^{GIŠ}DUBBIN *lamniyat* '[my brother Muwatallis] called me to the wheel') with e.g. *KUB* XXXI 68 Vs. 16-17 *nu-wa-mu-za-kan ANA* ^{GIŠ}GIGIR *katta ḫalzāiš* '(Hesni) called me down to (his) chariot'. Although in the latter passage there is nothing judgmental or opprobrious ('me' being the king), it is nevertheless possible that in field-conditions a king or commander could hold court-martial from his war chariot. Perhaps as an extension thereof a specific sacred chariot (cf. the duplicate reading *KBo* III 6 I 31 + *ABoT* 62 *ANA* ^{D}DUBBIN lamniyat 'called me to the [deified] wheel') was employed "at the king's gate" (LUGAL-*waš āški*; cf. the Achaemenian ἐπὶ ταῖς βασιλέως θύραις) and 'moved up (*ḫalai-*) at the start of trial. In this way might be explained both this "Sacred Rota" (rather than some emblematic sun disk or throne circle) and the Law Code's (par. 198) *ta ḫurkin ḫalenzi* as 'they set in motion the chariot' besides the literal *nu* ^{GIŠ}DUBBIN *ḫalāi* 'he starts the wheel turning' (*KUB* IX 1 II 32). Thus there may be metaphor on top of metonymy: 'wheel' for 'chariot', and 'move up the chariot' for 'start the wheels of justice turning, crank up the legal machinery, set the stage for judgment'.

The entry *ikt-/ekt-* (c.), incorporating $^{\text{(UZU)}}$*igdu/egdu* (n.) of separate stem and gender but allegedly identical meaning ('leg, calf') and etymology (IE **eygh-* in Lith. *eigà* 'going, gait', Gk. οἴχομαι 'go off'), has been overtaken by new interpretation. *ikt-/ekt-* should be separated from the rest of the package because it means rather '(catch-) net' which is 'spread' (*išpar[nu]-*) and holds its victim 'ensnared' (*ḫuppan*)[4]). An etymological connection with Lat. *iaciō*, *iēcī* 'throw' (*op. cit.* in fn. 4) is, however, abortive, since the guttural suffix in the latter is strictly a verbal stem formant unlikely to crop up in an isolated root noun. We might compare rather Lat. *ictus* 'thrust, stroke' from the root **ayḱ-* 'aim sharply', with *ikt-/ekt-* < **ayḱ-t-*; a parallel formation is Gk. δίκτυον 'catch-net', from δικεῖν 'aim, throw' besides δεικ- 'aim, point'[5]). The gloss-wedged hapax legomenon acc. pl. *aggatiuš* in the Hittite *Gilgamesh*, translating Akk. *nuballu* 'catch-net' and co-occurring with *ak(k)ušša* '(trapping-)pit' (Akk. *būru*), is plausibly the suggested Luwian equivalent; it has the typical Luwian marks of *a* coloration and gravitation to *i*-stem declension. In addition it shows an anaptyctic tendency toward breaking up the **-kt-* cluster in actual pronunciation, which may also account for the nonassimilation of *kt* in Hittite (vs. e.g. *luttai-*, *uttar*)[6]); in *igdu/egdu*, on the other hand, the unassimilated sequence is perhaps the outcome of **gh* + *t* under "Bartholomae's law" (cf. *KZ* 86 [1972], 113).

inan- is hardly "eine bestimmte Krankheit" but a quasi-synonym of the other generic neuter-gender word for illness, *irman-/erman-* (animate nom. sg. *irmananza* in *KUB* XXXVII 190 Rs. 6; cf. e.g. *KBo* IV 6 Vs. 24-25 *ištarkiat n-an* GIG-*anza tamaštat* '[she] has become sick, illness has beset her'; Tischler [p. 371] wrongly calls *irmanant-* a participle of the denominative *irmaniya-* 'fall ill'). Both *inan-* and *irman-* occur along with *ēšḫar* 'blood(shed)' in lists of assorted calamities and enormities. But while *irman-/erman-* stresses overall malaise (cf. etymologically OE *earm* 'weak, wretched', and ON *armr* 'wretched, wicked' antonymous to *heill* 'well, sound'), *inan-* focusses on afflictions of specific body parts (head-ailment, heart-disease, etc.). For Tischler's "ohne Etymologie" I would substitute a comparison with Vedic *énas-* 'sin, guilt', Skt. *īti-* 'plague, disease', Avest. *aēnah-* 'violence, damage', *iti-* 'injury, offense'. Behind this double set of Indo-Iranian cognates may lurk a root meaning 'assail, afflict', with **ayno-* seen in *inan-* and Indo-Iranian **ainos-* 'affliction', and in the unexplained Gk. αἰνός 'dread, terrible' (literally 'afflicting').

Tischler's first 400 pages covered roughly 30% of the Hittite vocabulary. This reviewer can only wish progress, improvement, and maturation for the remainder.

Los Angeles, January 1980 — Jaan Puhvel

---

3) Actually it was rejected "prophylactically" already by H. Zimmern in 1924 who instead proposed a tie-in of *ḫeu-* with IE *ĝhew-* 'pour'; this historical curiosity appeared on the last page (441) of the *Streitberg Festgabe* (Leipzig), not in "FS Streitberg" published in Heidelberg in the same year and co-titled *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft.*

4) See H.A. Hoffner (+ H. Berman), *Essays on the Ancient Near East in Memory of J.J. Finkelstein* (1977), 105-107.

5) There is little probability in E.P. Hamp's comparison of *ekt-* (< **yek-t-*) with OHG *jagōn*, postulating an Indo-European root **yek-* 'hunt' (*Indogermanische Forschungen* 83 [1978], 119-120).

6) H. Berman (*Indogermanische Forschungen* 83 [1978], 123) implausibly explains the internal *a* in Luwian *aggati-* as either a thematic vowel or a morphophonemic insert in deverbative noun derivation.

* * *

E. NEU und W. MEID (Ed.), *Hethitisch und Indogermanisch. Vergleichende Studien zur historischen Grammatik und zur dialektgeographischen Stellung der indogermanischen Sprachgruppe Altkleinasiens.* Innsbruck, Prof. Dr. Wolfgang Meid, 1979 (25 cm., 310 pp.) = Innsbr. Beiträge zur Sprachwissenschaft, Bd. 25. ISBN 3 85124 542 3. öS. 860.–.

Though I do not like books of this kind (which are always uneven), we may welcome this volume now it is there, as it does contain many important articles. A solution to problems, here the position of Hittite as an IE language, however, cannot be forced in this way. My own impression is that, of the alternative that either our picture of Proto-Indo-European (PIE) must be changed or that Hittite left the group earlier than the other languages, the first is certainly true (not only because of the Hittite evidence) and the second may well be true too. The impression one gets is that on too many points Hittite *seems* to represent an older phase as not to be *really* an older branch.

I arranged the articles in this order: writing, phonology, morphology (noun, pronoun, verb), lexicon, position/archaism of Hittite.

Puhvel discusses the sign *pit/pát*. He finds *pát* only in *pattar* 'dish'. Uncertain is *pi/attar* 'wing' (PIE *ŏ*, *ĕ*). Five forms have *pít*; for *pittalwa(nt)-* 'light, thin' this rests upon equation with Lat. *petilus* (*-um*, tenue et exile) and Gr. *petalon* 'leaf', about which one might be hesitant. For *padda-* 'dig' P. prefers *pè-da-* because of Lith. *bedù*. Also for *-pát* he would consider *-be* (Av. *bā* 'truly', Lith. *bà* 'surely') because of difficulties of syllabification and gemination.

F. Josephson discusses assibilation in an article which I did not understand in some places because of its extreme brevity; the argumentation is often too lapidary to be clear.

He finds some ten instances with *ḱa-* > Hitt. *sa-*, three or four with *ḱe-* > *se-*. I find none of them convincing (*sasanna-* 'lamp' < **kas no-ĭ* ξανθός is the worst). Following observations of Foley that *y* > *dy* precedes assibilation proper, he finds *y* > *dy* > *l* in Hitt. *lesi* 'liver' (Arm. *leard*, with the same development) but also *y* > *dy* > *z*. The forms *suwais* 'bird', *sankui*, 'nail' would have a palatalized laryngeal.

Gusmani ("Ittito, teoria laringalistica e riconstruzione") thinks that laryngeal theory and Hittite are a good test case for the method of reconstruction. He therefore gives some general considerations and then gives his own view on this problem.

He thinks that the idea one has about the value of our reconstructions determines the importance one gives to the Hittite evidence. He confronts the 'realistic' attitude (the reconstructions must be as close as possible to the linguistic reality) and the 'algebristic' one ('non attribuisce significato alcuno alla verisimiglianza fonetica ... solo alla coerenza del sistema funzionale soggiacente alle realizzazioni storiche ...').

I never understood this dichotomy and I do not think it does justice to anybody (For example, I am called an example of the first attitude, but I have in all my writings about laryngeals never discussed their fonetic nature, but always in fact treated them as algebristic entities).

I think we can be short about this question. Everybody will agree that our aim is to reconstruct Proto-Indo-European exactly and in all detail and all phases of its development leading to the known IE languages. The problem is that we never shall realize that. Also I think we will all agree that our insights become ever better and more precise: if somebody would not think that, he would probably look for another job. Then the problem remains, how reliable certain reconstructions are. Everybody again will agree that new evidence or new insights might alter reconstructions that seemed beyond doubt; that is not a problem specific for linguistic reconstruction. I cannot imagine that somebody is not interested in the exact reconstruction of earlier language phases: this is exactly the task of historical linguistics. What remains is that one may be overoptimistic as to the everlasting value of certain reconstructions, while another may be too sceptic about the results (while they agree on the best possible reconstruction at a given moment). Everybody too adheres to fonetic probability as a criterium, and everybody is aware of the necessity of structural considerations. It should be said then, that there is no principal or practical disagreement on the methods of linguistic reconstruction. It is not useful to describe extremes that do not exist.

Not unimportant is G.'s statement (in discussing the monovocalic theory) that fonetic or fonematic probability is not important, only the fact whether the material with which we work supports a given view. Here the extreme view (fonetic probability is not relevant, because absolute exact reconstruction is impossible) has dangerous consequences. It should be clear that the evidence of the languages of the world — whether positive or negative — is always extremely important. They can bring us to unexpected solutions (e.g. the ergative construction) or impell us to look for other, better interpretations. It would be unwise to neglect it, and so is every theory that leads to such a view.

Also I don't see the relevance for the laryngeal theory. On the one hand it is often called algebristic, on the other it is stated that "the spirit of the neogrammarians survives with many laryngealists" (n. 4). While phonetic probability is of little or no importance, phonetic improbability is a reproach to the laryngeal theory.

Such inconsistencies are found more often. The laryngeal theory may not be of greater simplicity (and is therefore to be rejected), though in the next sentence it is recognized that simplicity is no argument.

G. suggests that laryngealists neglect Hittite (e.g. 'sarebbe assurdo non valorizzarla (la documentazione ittita)'). This is simply not true. The first large study of laryngeals in one of the IE languages was H. Hendriksen's on Hittite. The fact is that the interpretation of Hittite is much more uncertain than that of Greek and Sanskrit. And the evidence of these two languages leads to the now mostly accepted form of the laryngeal theory. It is good method to start with what can be better evaluated. On the other hand nobody has ever denied the difficulty presented by Hittite. Everybody is prepared to reconsider the theory on the basis of Hittite data. But it is hard to conceive that the picture of three vowel colouring laryngeals would prove incorrect. Then it is most probable that Hittite started from that same basis. It remains possible that there were more, but no evidence for that has been found elsewhere. And if Hittite would prove that there were less, then there remain a few problems to be solved, especially in Greek.

Neu reviews the case endings with regard to the position of Hittite. He pays special attention to the use of the bare stem in naming constructions. He rejects the explanation through 'Genuskongruenz' or '-attraktion' (*a*-stems have *-a*, not ntr. *-an*, agreeing with *laman* 'name') and follows Neumann, who speaks of a vocative-commemorative, because the voc. would also have the function of mentioning (Nennen, Erwähnen). I do not understand Neu's line of thought. He first stresses that *u*-stems do not have the voc. form (in *-ui*) in this second function. Therefore one would conclude that we should *not* speak of a *vocative*, but really of *two* cases (the voc. and the case under consideration). He also stresses that the term casus absolutus or indefinitus only means that it has a zero-morfeme. This is exactly what we have in Hittite, but he rejects this term and prefers (Neumann's) vocativus. Neu then supposes that the wider function of the vocative may be inherited, and for this PIE case he chooses casus indefinitus. I suppose that he means that a casus indefinitus in PIE may have had a far wider use (e.g. subject of intransitive verbs?), which was restricted in Hittite but not to the vocative function only, as in the other languages. Such a development is not at all improbable, but I doubt whether the Hittite naming construction is evidence for this theory.

For abl. *-az* Neu accepts the explanation as **-o-ti* (for which Melchert compares Arm. *-ē*<**-e-ti*), though the loss of the *-i* is hard to explain; the particle *-z* is no exact parallel, as it is enclitic: an ablative ending is not in a comparable position (it will have been a fixed ending in Anatolian because of Luw. *-ati*).

Neu thinks that the datives in *-ai* do not point to **-ōi*. They are loanwords, where *-i* was added to the fixed form *-a* (*labarna* + *i*). This seems quite probable. (See already Pedersen, *Hitt.* p. 28.)

For the dat.-loc. pl. *-as* Neu accepts the theory that it originates from loc. *-osu*, *-āsu*, with loss of *-u* as abl.sg.-*ti*>*-z*. This explanation is not convincing. The loss of *-u* is a problem (see above on *-z*); I don't see why it would be 'funktionslos'. (Note that Pedersen, *Hitt.* p. 33, considered the possibility that *-u* was a separate particle, so that *-ās* might have existed beside *-āsu*.) The *o*-stems had *-oisu* as far as we know; is it suggested that *-oi-* was taken from the pronouns? From *-āsu* = *-eh*$_2$*su* we would expect *ahsu* (but *-asu* could be analogic). I doubt whether this form was strong enough to conquer all stems and the dative. Given the datives pointing to **-bhos* (and Skt.-*bhyas*) and **-mos*, one might be tempted to separate an element **-os*, but this is a mere speculation.

Neu's conclusion is that the 'concrete' cases, and especially those of the plural, did not yet have a fixed form in PIE, and that Hittite made other choises than most languages. (If Arm. abl. *-ē*>*-eti* would be correct, this would be most important: it would mean that Hittite was not as isolated as it looks.)

Kammenhuber criticizes F. Starke, *Die Funktionen der dimensionalen Kasus und Adverbien im Althethitischen* (Wiesbaden 1977). She objects to the limited material, to a number of interpretations and then presents the material.

That the material is limited cannot be an objection. It is good method to consider only the oldest phase, here Old Hittite. And 200 sentences seem not too small a corpus. Some of the interpretations K. criticizes indeed seem not convincing ("Wenn jemand einen Mann *im* Feuer *ver*wirft" instead of "ins Feuer wirft"). It is not indicated why the material is presented again, and above all there is no conclusion. I looked several times if a page was missing. More than 90% of her material confirms that forms in *-a* indicate a direction (That *dai-* 'to put' has a locative in *-i*, like *pai-* 'to give', is no problem; cf. the Latin verba ponendi). So I do not know what the objection really is. It seems that the author holds that the *-a* spread from the *a*-stems. But the fact that they are more frequent there (6 or 8 against no more than 3 in any other class) does not prove that. — It is regrettable that Starke proposed a new term (Terminativ) for directivus, which was generally adopted; it should be forgotten.

Weitenberg presents the evidence for the hysterodynamic *i-* and *u*-stems. He assumes that the accusative singular got *-an* from early *-ōim*>*-ōm*. This was the starting point for *a*-stem forms. In this inflection fits *tanau-* 'Tanne?' together with Germ. **danwō-* with *-ōu/-u̯-*. The root forms *mahrai-/muhrai-* are supposed to preserve old ablaut **mo/eHr-/*mHr-* (with anaptyctic *u* as in *ishunau-*<**sHn-*). One would expect **mHr-*>*mar-* (with reintroduction of the *h* giving *mahr-* again). Non -IE origin should not be excluded.

Laroche discusses the anaphoric pronoun *a-*. He stresses that the lexicographic data cannot be trusted (only the textual evidence), and that 'different' forms constitute one paradigm ("De cela… H. Pedersen est le seul à avoir pris conscience". A remark I find more often). This paradigm is as follows (slightly different from p. 151); I add the enclitic personal pronoun:

	anaphoric		*enclit. pers.*	
	sing.	plur.	sing.	plur.
nom.c.	*as-i*	(*uni-us*)	*-as*	*-e* (*-at*)
acc.c	*un-i*(*n*)	(**uni-us*)	*-un?*, *-an*	*-us* (*-as*)
n.-a.n.	*e-n-i*	*e*[1]	*-at*	*-e* (*-at*)
dat.	*e-da-ni*	*e-da-s*	[*-se*]	[*-smas*]
loc.	*e-di*	*e-di*		
abl.	*e-de-z*	*e-de-z*		

() Younger forms [] not relevant here

([1]Laroche has **ea* — once without asterisk — for which he refers to HW[2] *a-*[1], but there I find only *e*. This is confirmed by the enclitic pronoun. Apparently the neuter did not have a separate plural ending. Would sg. *-at* replace an older *-e*?)

-i is the deictic particle. Rather than a separate stem *en-* for the neuter *en-i*, I would prefer the alternative (Laroche n8): **e* with secondary *-n* as in *newa-n*. I am not convinced of a Hittite distribution "pronominal *ed, adjectival *e*, sur le modèle de *mekkis*: *mekki*". I find **e* beside **-at*< **-od*.

L. supposes that from *eni*, reanalysed *e-ni* (cf. *uni*), resulted *ni* in *edani* and *apenissan*. For *uni* he assumes a stem *u-*.

L. stresses the necessity of "une théorie de l'indo-européen antérieure à celle des langues classiques".

Strunk in a lengthy article rejects the connection of Hitt. *hunikzi* (verletzen) with Lat. *vincere* (überlegen sein, übertreffen) on semantic grounds. On the other hand he compares the relation *hunikzi* 'stechen': *huekzi* 'abstechen' as terminative: punctual with that between some Greek and Indo-Iranian nasal presents to their root aorists and with the terminative value assumed for the nasal presents. This is an important reason for him to give up his doubts about the IE origin of the Indian 7th class (doubts which I do not share). He thinks the other Hittite verbs can have been created after this one verb. This seems not probable to me, as there is no agreement in function or resemblance in the sound pattern (except that all end in a guttural). Etymological connection with OP *avajam* 'stach (ein Auge) aus' is considered. But I am not convinced that the Hittite verbs mean 'stechen', a translation which is only in one place possible or probable; it seems suggested by the supposed connection with the Old Persian word.

Jasanoff advances a new theory on the origin of the Hittite *hi*-conjugation. Like his recent book on stative and middle it is lucid, original and most stimulating. He rejects the explanations given, also the one that it originated from the perfect, in which I tend to agree with the author.

He posits a series of active present endings starting with *-h*$_2$*e*, *-th*$_2$*e*, *-e*, parallel to (and with no identifiable functional difference from) the series *-mi*, *-si*, *-ti*. Both could be athematic as well as thematic. The Hittite *hi*-conjugation continues the first series directly, elsewhere it would have disappeared.

This is a simple solution to the problem, but difficult to prove. Basic, of course, is the place of this conjugation in Indo-European. J. only remarks that there is no functional difference between *hi* and *mi* in Hittite either, but this, I think, is an abnormal situation, and it must derive from a system where it had a logic place. No explanation can be considered definite without a solution to this problem. Of course it might definitely lie beyond reconstruction, and the author may have done well to concentrate on finding categories that had this conjugation (and postponing the functional problem to later) (Compare now the farreaching suggestions by Kortlandt, *Lingua* 49 1979, 66-8).

One side of the problem is the relation to the other sets of endings. A priori I find a set of endings identical to that of the perfect improbable, unless both were originally one and the same. This is indeed suggested at the end. I think it is a necessary consequence of the theory. The perfect would then be only one branch of the *ḫ*$_2$*e*-conjugation. This is also Cowgill's view, but the difficulty that most languages have clear representatives of the perfect and none of the (other) *ḫ*$_2$*e*-presents brings him to adopt the Indo-Hittite theory.

The author started from the view that there existed a series *-oh*$_2$, *-th*$_2$*e*, *-e*. It is not quite clear to me whether he means that this are the original thematic endings. This is suggested by the remark that *-o* + *h*$_2$*e* resulted in *-oh*$_2$. But the thematic endings cannot be explained in this way. The old ending for 2.sg. was *-ei* (Kortlandt, ibid. 51-70, reconstructs *-eh*$_1$*i*, and demonstrates a 3. pl. *-o*). These cannot be explained from *e/o* plus Jasanoff's endings. A separate set of thematic endings must therefore be allowed.

The verbs with ablaut *o/e* (e.g. *molH-/melH-* 'grind', Lith. *málti*, OCS *mlěti*) are considered to have had a *h*$_2$*e*-present. The argument is that the ablaut shows them to have been athematic, while these verbs are never *mi*-verbs. This would require a full demonstration. Verbs with *a/e* in Hittite (*sakki*, *sekkanzi*) are indeed *ḫi*-verbs. The type *kānki*, *kankanzi* could have *kank-*<**kenk-*. I discussed these verbs (KZ 87,86ff; 88,181ff) in a different context, concluding to an old *ō/e* ablaut. This seems to me a more probable interpretation than that *ka-a-an-* indicates the accent (we never find **ka-an-ka-a-an-zi* = *kankánzi* in the plural).

Verbs with *u* and *i* extensions that have ablaut and were therefore athematic, and are *hi*-verbs are also candidates for the new present. Here *tehhi* is explained as 1sg. **dheh*$_1$*-i-h*$_2$*ei*>*tehhi*, 3sg. **dheh*$_1$*-i̯-ei*>**dēi̯i*>*dāi*, 3pl. **dhh*$_1$*-i̯-enti*>*tiyanzi*. I would suggest *o*-grade in the singular: **dhoh*$_1$*-i-h*$_2$*ei*>**daihai*>*tehhe*, **dhoh*$_1$*-i̯-ei*>**dāi̯i* >*dāi*; in the plural *e*-grade might also be considered, **dheh*$_1$*-i-*>**dei-* and **dheh*$_1$*-i̯-*>**dhēi̯-*>*tiv-*.

Kuryłowicz too gives an explanation of the *hi*-conjugation. He too rejects the idea that it arose from the perfect, that had become a preterite. "Aber eine Umformung der Präsensflexion unter dem Druck des Präteritums ist unwahrscheinlich. Eine semantische oder morphologische Motivierung der Spaltung des Präsensparadigmas bleibt hier aus". I think this is a decisive objection.

K. thinks that the *hi*-conjugation is the active created to Middle deponents, which had the — older — 3.sg. (Hitt.) -a. This would have happened through simple addition of *-i* to the endings. However, this gives **-hai*, **-tai*, **-ai*, while the 3.sg. was **-ei*. This, I fear, is a fatal objection to the idea. The Middle certainly had (only) **-o*, the *hi*-verbs 3sg. *-i*<**-ei*. I don't see that the remark "Was das *-i* der 3.Pers. Sing. anbelangt, kann es ebensogut aus **-ei* entstanden sein (vgl. idg. *-(t)o* in der 3.Pers. Sing. des Mediopassivs gegenüber dem *-e* des Perfekts)" solves this problem. Also it is not clear that *-i* was sufficient to indicate that the form was active; there is no model for that.

The *i*-verbs are explained from a relation **sakkanzi*: *sak* = *pii̯anzi*: x, x = *pāi*. This is the type of relation which I do not understand.

Cowgill too discusses the *hi*-conjugation, elaborating his view that it is necessary to adopt the Indo-Hittite theory to explain it. He objects to Eichner's view on the same grounds as Kuryłowicz: "the motivation for creating new present-tense forms on the basis of preterital perfects

seems absent... new forms are not created just because the formal mechanism is there... there was neither need nor room for them". (p. 13).

C.'s idea is that both the perfect and the *hi*-conjugation derived "from some earlier formation which was significantly different from both". He assumes a nominal verb based on a 3.sg. derived from a thematic adjective or noun. He then gives a sketch how the development in PIE and Anatolian can have been. He claims to be able to explain more than his predecessors.

Such an attempt must be speculative. It is difficult to discuss them because, when it would be shown that part of it is improbable, the author might admit that it might have to be modified. On the other hand it is so general that it can hardly be proven: if it is correct, it would be beyond reconstruction. I think it is premature to conclude that Indo-Hittite is the only possibility left. For example, the generally admitted fact that the *mi*-verbs and the medio-passive agree very well makes one hesitate to conclude to an entirely different relationship between Hittite and the other languages.

C. points out that the 3.sg. preterite *-s* presents a problem, when comparing the perfect endings. (He compares the *-s* of Av. 3.pl. *cikōitərəš*.) I think this point is of fundamental importance: it is such unexplained forms that point the way to older phases.

Two minor points may be mentioned. C. accepts Sommer's view that, as the optative suffix -i̯eh_1-/-ih_1- shows quantitative ablaut, and as Hittite went through this ablaut phase (*dāi/tiyanzi*), Hittite must have had the optative. The fact that Hittite shows no trace of the optative should warn us. (Incidentally, one might ask whether the same argument proves that *dāi/tiyanzi* and with it the *hi*-conjugation, must have belonged to both Anatolian and the other languages).

C. (n. 8) does not believe in Eichner's explanation of *mehur*. He assumes that *h* had no etymological value here, as in *ehu* 'come!' < *ei* + *u*.

Lindeman suggests that the type *tehhi* had *o*-vocalism in the singular, *noiH-$h_2$ei > nehhi. On the basis of a 3.sg. *s(e)h_2i̯-o- 'binds' an old i̯e/o-present *s(e)h_1-i̯o- 'sows' would have been reinterpreted as *s(e)h_1i̯-o- (and *s$h_2$oi- would have induced *s$h_1$oi-). I doubt whether it is necessary to assume this rather improbable reanalysis as the origin of the *-i-*.

In n. 30 L. rejects my argumentation that *o* was not coloured by h_2. He accepts the view that a number of the relevant words had $h_3 = h^u$ (not h_2) and that this was sometimes dissimilated to h_2, e.g. not *$h_2$eus- > Lat. *auris*, *$h_2$ous- > Gr. *ous-*, but *h^ueus- > Gr. *ous-*, *$h^{(u)}$eus- > *auris*. It seems to me to be a weak point that for several words such an ad hoc solution is necessary, and that Greek is supposed in some cases to have had this dissimilation but not in others; this seems arbitrary. See also *MSS* 34 (1976) 17f. On -oh_2 I would now be less confident: Kortlandt posits h_1 in *Lingua* 49,67.

L. too doubts (n. 6) Eichner's explanation of *mehur* as *mēh_2-u̯r̥, because one would expect an interchange *mē*- < *mēh_2-/*mā*- < *meh_2-, which is not found. Though the *ē* could have been preserved only in Hittite, I remain sceptic, as is L.

Tischler gives a list of the Hittite words that have an IE etymology. This list may prove very useful. He uses it to show that Hittite is not a 'Mischsprache', but that the number of inherited elements may be not less than in other languages. However, the only comparison he gives is with Armenian, a language reputed to have preserved only a very small part of the IE vocabulary. Also I am not certain on some essential points. In n. 42 he writes: 'Es werden nur Bestandteile des Grundwortschatzes in Betracht gezogen; das die 'Kulturwörter'... fremder Herkunft sind, ist bekannt'. Does it mean that loanwords are not counted? Then it is stated that 420 words are of IE origin, while only 240 'sicher fremder Herkunft sind'. But it is not made clear how many words are simply of uncertain origin. Note 78, giving literature on these loanwords, only mentions Semitic (and Indian) loanwords, and I find no mention of loans from other, non-IE and non-Semitic languages. The number of 'certain loans' may therefore be very subjective. Even in a language so long studied as Greek the ideas on what are loanwords differ widely.

R. Lebrun discusses Luw. *huwarti-* 'décoction' and *hurtalli-*, which cannot be 'mélange', but would be 'un objet cultuel ou attribut' but also 'malédiction'. The latter is connected with Hitt. *hurtai-* 'malédiction'. It is supposed that *hurt-* continues **huwart-*. *G. Jucquois* then tries to find the IE etymon. He connects Av. *urvāta-*, Sl. *rota*. These, however, are best analysed **u̯r-eto-*, **u̯r-otā*. If they are cognate with Gr. ῥῆσις with the enlarged root *u̯erh_1-, it cannot be identical with Anat. **huwart-*, because Greek shows that there was no initial laryngeal. J. further tries to connect Balto-Slavic words like Lith. *versmė̃* 'source', which seems to me quite improbable.

Poetto (Some parts of the Body and Secretions) connects *anassa-* 'orifice'? with Lat. *ānus* from **āno-* with the suffix *-(s)sa* found in *genussa-*. (But what was *āno-*, *e$h_2$no- or *h_2ēno-; does Hittite represent *$h_2$no-?) *gakkartani-* prob. 'shoulder-blade' is compared with OIc. *herðar* pl. 'shoulders'. *u̯alula-* 'bladder' is derived from the root **su̯el-*, OE *swellan* (outside Germanic unknown up to now). *muwa-* 'sperm', which Laroche derived from the root **meu(H)-* Pok. 741, he would rather connect with Gr. *muelós* 'marrow' (as **muu̯-elo-*; i.e. **muH-elo-*?). Semantically I do not find this convincing. *sipa-* 'Eiter'? would be **sepa-*, cognate with OIc. *safi* 'sap'. *Oettinger* shows that *sau̯itra* 'horn' is Hittite (not Luwian) and plural, now that OHitt. *sau̯itran* has been found. He derives it from the root **seuH-* in *su-ú-iz-zi* 'stösst', Skt. *suváti* 'impels' as **souH-e-tro-*. Thus the suffix *-tro-* is demonstrated for Hittite. He points out that it is one of the suffixes that were frequent in late Indo-European but rare in Hittite (like *-ti-*, *-te/or-*, *-tero-*, *-e/os-*). From which I would conclude that Hittite did not partake in this development.

Eichner explains the forms *gē/inussus*, *-ssi(n)* as a *ssa*-derivation of *genu-* 'knee', meaning 'Kniekehle, -gelenk', and explains the origin of *ginussarii̯a-*. I think this is perfectly acceptable. He concludes that, as there is no indication for Luwian influence, this *-ssa-* must be old in Hittite, and recognizes it also in *(hassa) hanzassa*. He thinks that Luw. *-(a)ssa-*, *-assi-* too was inherited, and accepts the idea that a PIE Zugehörigkeitsuffix *-so-* was used for forms like **teso* and developped in Anatolian to a productive suffix, while it died out elsewhere. (Cf. Oettinger, above, for the reverse.) A parallel is *-sor-*. This seems to me perfectly possible. (I might compare *-iH*, which forms the Latin and Celtic gen.sg. of *o*-stems, and is found in the suffix *-iHo-*.)

E. assumes that **ns* developped into *ss* when between unaccented vowels, otherwise to *nz*. I am not convinced that this is the correct solution. The idea that *genu-* has its single *n* from the zero grade *ganu-* (the inflected forms would have the accent before or after the *n*, thus supposedly requiring *nn*) seems improbable to me. It is desirable that the ideas about the accent are soon put forth as a whole.

Watkins compares NAM.RA GUD UDU 'deportees cows sheep' with formula's like LAv. *pasu vīra*. Essential for them is that a category is expressed by two elements combined asyndetically. He maintained that there is a complete taxonomy of wealth, as follows (my captions):

wealth = moving = men
  animals = large = cows
    horses
   small = sheep
    goats
 non-moving = ?plants etc.
    ?minerals etc.

While in Akkadian texts NAM.RA means all kinds of booty, in Hittite it is only people. This use would be the result of an inherited IE way to organize the field. Hittite does not have the division men + animals, but men + (large + small animals), for which W. compares Rigvedic *paśvó gā́* and, for a sequence of three elements, *gā́m áśvam̐ vīrávat* 'cow, horse (and) abundance of men', or LAv. *pasvasca staorāca mašyāca* (*bizəngra*) 'small and large cattle and two-footed men'. In Hittite too the large animals may have been subdivided in cows and horses (together with mules and asses). (Only in India a splitting up of the small animals is found: *ajā́váyaḥ* 'goats and sheep'). For the grouping of animals as large and small we find in Latin *pecus maius: minus*, or *bubus et ovibus*, in Greek το μεν μεζον προβατον ... το δε μειον.

In the Merchant Epic he finds a full list. Thus *iyata tamēta* (traditionally 'plenty and abundance') would correspond to moving + non-moving (I use moving rather than moveable); *iyatar* can be literally 'that which is going' (ON *gangandi fé*). The plants (?) are indicated by *halkiyass-a* GEŠTIN.ḪI.A-*as* ('grain and ?grape'). In the mineral sector, however, we find a list of nine items without subgrouping. This and the foregoing have no parallel in other languages. I think here we are beyond the old formula's. W. thinks this full list elucidates some places in the Iliad (ψ 259ff, 549f, H 467-75), but here I do not find evidence for old formula's: there are other elements, it is not a normal situation (army camp). That we find slaves, horses, cows, gold, bronze as valuables is no argument.

It is a pity that we do not know the Hittite terms. W. suggests that UDU with *u*-stem enlargement stands for **pekkus*. If that were true, it would prove beyond doubt that Hittite continues the IE tradition on this point. But we cannot be sure. Therefore, I think the comparison, though probable, cannot yet be considered proven: after all slaves, cows and sheep are the most important elements of booty.

Meid discusses the question whether Hittite left PIE before the other languages or not. He rejects this alternative and believes in an early separation with at first continuing communication. I fear that this is a paper solution only, which does not solve anything. Also I don't see why the author needs it, because after this he argues in all instances for a very early departure of Hittite. He goes on to deny a 'einheitliches Indogermanisch', an idea which to my mind does not contribute to a better understanding, but rather invites to an arbitrary use of dialectal differences.

In general Meid argues for the antiquity of Hittite on the basis that it represents the stage of development which must be assumed for an early phase of PIE. It is then more probable that Hittite retained this situation than that it reached this phase through extensive losses. He stresses that, even if the existence of some *forms* could be demonstrated (e.g. of the optative characteristic), it must not yet have had its later *function*.

As regards the feminine, he posits that from a system with masculine, feminine and neuter, always the latter disappears first. This is not correct. To give just one example, in Dutch the opposition masculine: feminine has virtually disappeared, while the opposition of these (this) to the neuter is in full force.

Meid gives a sketch of the origin of the *e/o*-subjunctive. It should be observed that things are at least in this respect more complicated that the thematic forms had separate endings.

In note 37 the author shows a misunderstanding of the laryngeal theory, which seems coloured by emotional expressions ('das Griechische zum Hauptzeugen... hochzustilisieren, durch und durch laryngalistisch'). Let me repeat only that the theory (without use of the Hittite evidence) is based on comparative evidence, not on internal reconstruction (within PIE). That Greek is of major importance because it kept the three laryngeals separate, is a simple fact. The laryngeals are mentioned because they would prove that Hittite is archaic in this respect and therefore probably also in its morphology. But a language can be archaic in its phonology but not in other parts of the language system and vice versa.

V. V. Ivanov, "Syntactical Archaisms of Old Hittite" (73-8), gives a very short survey of archaic and perhaps Indo-European phenomena regarding adverbs and enclitics. He repeats his view that the construction adverb + possessive pronoun (type *katti-mi* 'to me'), also found in Old Irish, could be ancient given the subjective character of the IE verb as appears from verb endings like *-mi*. He discusses *ta* and *nu*, *-kan* and *-san*, *-(i̯)a* and *-ku* and comments on the relative sentence (but without comparative relevance). He mentions the use of the genitive in *n-as u̯astulas* 'and he is a sinner < of the sin' (cf. OIr. *is cuil* 'it is (of the) sin'), and points to the sequence negation *-kuiski* -verb parallel to OLat. *nequis violatod*. It would have been better if the author had been less succinct.

Rosenkranz has an article 'Archaismen im Hethitischen' in which he mentions his theories, many of which are very doubtful (e.g. that on an interchange media/tenuis in IE). Some space is given to questions of hypo- and parataxis. The idea that the type *u̯astulas* 'sinner' is not a genitive ('man of sin') but a nominative seems refuted by the Akkadian construction with ŠA. In general the notes are too short to demonstrate, even to illustrate, the author's ideas.

W. P. Schmid presents a new 'Verwandtschaftsmodell'. It is a geographic one. It has Baltic in the centre with

too concentric circles. The first has Slavic, Italic and Germanic; Indo-Iranian in the first and the second. In the second are put languages that are not autochthonous in the countries where we find them. But are Germanic and Italic autochthonous? The languages are simply put in their present position, only in a strongly schematized picture. The *conclusion* is that Hittite can only have preserved archaisms, never shared innovations. I fear that this is no sure basis for conclusions. It is assumed that Hittite left the first circle before the satemization on the basis of two loanwords (Lith. *geležis*, Proto-Hattic *hapalki* and *kuu̯anna-*, Lith. *švinas*): they must have reached the satem group before the satemization, but the Hittites found them in their homeland. (The first etymology is far from certain).

Čop finds relations between Anatolian and Uralic. He thinks Anatolian was a 'Randsprache', and because of dat. pl. **-mos* in *-smas* 'them' a Northern language, so it would have been the most northerly dialect of Indo-European and thus close to Uralic. The article is full of suggestions, which are often even hard to understand, seldom elaborated so as to give something like an argumentation. Such publications are not fruitful to my mind.

The argument concerning *-smas* is of course not a reliable basis for so far-reaching conclusions. (An analysis *-sm-* with ending *-as* is more obvious.) As agreement with Uralic are mentioned *pp*, *tt*, *kk* against simple tenues elsewhere in IE. The author assumes that Hittite *pp* etc. were real double consonants. A second point is that both have postpositions. It is stated that PIE too had postpositions but lost them. The evident conclusion that there is no reason to connect them with Uralic is not discussed. Thirdly there are lexical agreements: Hitt. *neka-* 'wife'; *u̯enzi* 'beschlafen' with Ur. words for 'sich recken, sich ausstrecken'; and *lāki* 'neigen, beugen' with forms for 'to fall'. In this way I think we can find 'agreements' between all languages. The article provides no basis for serious discussion.

Leiden, January 1980 R. S. P. Beekes

OUDE TESTAMENT-HEBREEUWS

Herbert H. PAPER (Ed.), *Jewish Languages. Theme and Variations.* Proceedings of Regional Conferences of the Association for Jewish Studies held at the university of Michigan and New York University in March-April 1975. Cambridge, Mass, 1978. Published for the Association for Jewish Studies by Ktav Publishing House, New York (23 cm., VIII, 171 pp.). ISBN 0 91593 801 4. $ 10.00.

In 1975 werd deze conferentie rondom het thema „Joodse talen" gehouden. De talen kregen een inleiding, gevolgd door een of twee „Responses", terwijl verdere debatten niet verslagen zijn.

Uiteraard opent het Hebreeuws de rij met een uiteenzetting van Joshua Blau (Hebreeuwse Universiteit, Jeruzalem) over *The Historical Periods of the Hebrew Language.* De drie hoofdfazen in de ontwikkeling van het Hebreeuws, nl. Bijbels Hebreeuws, Middel- of Misjna-Hebreeuws en Modern Hebreeuws worden in het kort gekarakteriseerd. Vooral wordt beklemtoond, dat het moderne Hebreeuws door de Haskalah (de Joodse Verlichtingsbeweging in de 19e eeuw) bewust geënt werd op het bijbels Hebreeuws, met zoveel mogelijk eliminatie van het Misjna-Hebreeuws. Toch zijn in de ontwikkeling van literatuurtaal naar moderne gesproken taal tal van elementen zowel van het Misjna-Hebreeuws als andere taalinvloeden binnengeslopen. De voornaamste invloeden zijn voor de tweede wereldoorlog uitgegaan van het Jiddisch, na de tweede wereldoorlog van het Engels. Op grond van deze invloeden wil Blau het moderne Hebreeuws zelfs binnen de „European Language area" rangschikken. Hij construeert het begrip „Standard Average European" voor dit doel en rangschikt het moderne Hebreeuws ook onder dit begrip.

De eerste *Response* van Yehiel Hayon (Ohio State University) beweegt zich vooral op fonologisch en morfologisch gebied, het tweede van Stephen J. Lieberman (University of Pennsylvania) gaat dieper in op de problemen rondom de periodisering van het Hebreeuws.

De tweede taal, die behandeld wordt, is het Aramees en zijn dialecten door Jonas C. Greenfield (Hebreeuwse Universiteit, Jeruzalem). Het Aramees was niet alleen de gelijke maar zelfs rivaal van het Hebreeuws als Joodse taal in de oudheid. De Aramese teksten in het Oude Testament, de grote literaire werken als de Targoemim en de Talmoed getuigen hiervan. De auteur stelt, dat in de Hellenistische tijd zich een soort „Standard Literary Aramaic" heeft uitgekristalliseerd als superstratum boven de verschillende dialecten. Bewijzen hiervoor ziet hij in de Proverbia van Ȧhiqar en verschillende Qumran-teksten, evenals de Targoem Onqalos en Jonathan. Daarnaast krijgen periodisering en geografische verspreiding van het Aramees, evenals de syntaxis en de morfologie nog aandacht.

In zijn *Response* gaat Lawrence H. Schiffman (New York University) zeer beknopt in op de invloed van het Mandeïsch op de Babylonische Talmoed. Ook behandelt hij de taal van de Zohar als „artificial dialect".

Marvin Herzog (Columbia University) bespreekt het Jiddisch. Hij geeft een overzicht van ontstaan en ontwikkeling van de taal en literatuur met een opsomming van de huidige stand van de wetenschap op beide gebieden. Daarbij houdt hij vooral de lijn van onderzoek aan, zoals deze door Max en Uriel Weinreich zijn vastgelegd. Thomas L. Markey (University of Michigan) gaat als germanist vooral dieper in op bepaalde aspecten in de bestudering van het Jiddisch en onderstreept de noodzaak van een historische grammatica, die nog steeds niet bestaat.

De Judeo-Romaanse talen, Joods-Spaans (Ladino), Joods-Italiaans, Joods-Provençaals en Joods-Frans worden in een inleiding door George Jochnowitz (College of Staten Island) summier behandeld. Meer dan een beschrijving en wat gegevens over de stand van onderzoek in deze talen geeft de inleider niet. Ook de *Response* van Lawrence B. Kiddle (University of Michigan) is wat aan de povere kant.

Een aparte inleiding over Ladino en zijn literatuur van Denah Lida (Brandeis University) graaft veel dieper. Hier komt het socio-linguïstische complex van vragen naar voren, dat zich bij het definiëren van deze talen als aparte Joodse talen opdringen. Is het gebruik van Hebreeuwse

letters voldoende om van een Spaanse, resp. Italiaanse, Franse of Provençaalse tekst een Joodse tekst te maken? Het Ladino werd, net als het Jiddisch, eigenlijk pas na de losrukking van de stambodem een eigen taal. Na 1492 bleven de uit Spanje verbannen Joden zich in noord-Afrika, Turkije en op de Balkan van hun Spaanse idioom bedienen, dat zich toen zelfstandig van de moedertaal ontwikkelde. De *Response* van David M. Bunis (Columbia University) beperkt zich tot een fenomenologische discussie over de benamingen voor het Ladino.

Herbert H. Paper (University of Michigan) bespreekt het Judeo-Perzisch, dat een ononderbroken ontwikkeling heeft doorgemaakt van de tijd van de Babylonische ballingschap tot op onze dagen. Er is nog weinig wetenschappelijk onderzoek over deze taal verricht en de inleider doet slechts een poging om het taalgebied geografisch en chronologisch af te bakenen en de belangrijkste literaire overblijfselen op te sommen.

De *Response* van Yaakov Mashiah (Indiana University) haakt hierop in en somt een lijst van desiderata op van basis-studies, die nog op het terrein van het Judeo-Perzisch moeten worden verricht.

Het middeleeuwse Judeo-Arabisch wordt door de eerste inleider Joshua Blau behandeld. Van alle Joodse diaspora talen is deze het meest problematisch. Volgens Blau moeten ook Judeo-Arabische teksten, die met Hebreeuwse letters geschreven zijn slechts beschouwd worden „as treatises written in the Arabic language containing Hebrew phrases". Het Arabisch ging bijna automatisch het Aramees als spreektaal in Babylonie, Syrie en Palestina vervangen en Blau ziet het Judeo-Arabisch als „a special sociolect within Middle Arabic". Het enige terrein, waarop het Arabisch niet doorgedrongen is, is de poezie, die door de Joden in het Hebreeuws geschreven werd.

De *Response* van Edna A. Coffin (University of Michigan) is de enige van alle deelnemers, die op de onderlinge overeenkomsten van alle Joodse talen wijst, zoals het gebruik van het Hebreeuwse schrift en de typisch religieus-sociale taalelementen.

Het tweede *Response* van Norman A. Stillman (State University of New York at Binghamton) gaat in op de hegemonie van de Hebreeuwse poezie bij de Arabisch sprekende Joden. Hij wijst op verschillende Arabisch schrijvende Joodse dichters en op Judeo-Arabische dichtwerken.

De bundel eindigt met een bijdrage over de talen in Palestina van 200 v. tot 200 n. Chr. Naast het Aramees begon ook het Grieks door te dringen. De Joden bleven Hebreeuws en Aramees als literaire talen gebruiken. Uit de 2e eeuw n. Chr. zijn ook Nabatese documenten in Palestina gevonden. Het Latijn heeft volgens de inleider geen rol gespeeld in het oostelijk deel van het Romeinse Rijk.

Twee *Responses* begeleiden de bijdragen, de eerste van Herbert C. Youtie (University of Michigan) en de tweede van Francis E. Peters (New York University). De eerste onderstreept het belang van het Grieks, ook in verband met de wordingsgeschiedenis van het Nieuwe Testament, de tweede wil voor het Latijn toch een belangrijker rol inruimen. Bij al deze uiteenzettingen heb ik één Joodse taal gemist, het Judeo-Grieks, dat vooral op de eilanden in de Egeische zee en andere streken van het Byzantijnse rijk gebezigd werd. Deze taal heeft ook alle kenmerken van de andere Joodse talen en werd eveneens met Hebreeuwse letters geschreven.

In het algemeen is er te weinig verband gelegd tussen de verschillende talen. Een analyse van de historische analogieën, die aan het ontstaan van Joodse talen ten grondslag liggen, zou de bestudering van de aparte talen kunnen verdiepen. Ditzelfde geldt ook voor de socio-linguïstische kenmerken, die alle Joodse talen, ondanks hun grote onderlinge verschillen, gemeenschappelijk hebben. Misschien een onderwerp voor een volgende conferentie?

Wilp, November 1979 L. Fuks

* * *

D. MICHEL, *Grundlegung einer Hebräischen Syntax I, Sprachwissenschaftliche Methodik, Genus und Numerus des Nomens.* Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag, 1977 (x + 94 pp.) Price DM 19.–. ISBN 3 7887 0491 8.

1. The grammar of Biblical Hebrew seems to be becoming more and more the field in which biblical scholars try out the linguistic theories of their respective fellow-countrymen. To mention some of those "parallel pairs": F. I. Andersen-K. L. Pike (Tagmemics); J. F. A. Sawyer-J. Lyons (Semantics); W. Schneider-H. Weinrich (the use of the tenses). The new work of Michel, who was already well known from his *Tempora und Satzstellung in den Psalmen* (1960), adds another pair to the list: D. Michel-L. Weisgerber: conceptualistic grammar ("inhaltsbezogene Grammatik").

In this later book of Michel the first chapter is an introduction to the theory that he has adopted for organizing his linguistic observations. The second, which is the most important one and covers nearly two thirds of the book, is on gender. The third chapter is on number.

The opening chapter describes the linguistic tradition upon which Michel's work is founded, i.e. German idealistic philosophy, to which the reader is introduced by quotations from the work of J. G. Herder, W. Von Humboldt and L. Weisgerber. A characteristic feature of this tradition of linguistic research is the conviction that language is a constitutive factor in the obtaining of human knowledge:

Common to all linguistic theories is the statement that languages do not directly reflect reality, because the distinctions between words in individual languages are not the same as those between real objects. Linguistic theories differ in their concepts of the relationship between language and mind. Do distinctions made by language perhaps reflect those made by the human mind?

Modern structuralistic theories answer the question negatively, considering language as a coding system whose elements should be described in terms of internal relations. (Cf. De Saussure's famous analogy of linguistic forms and the pieces of the chess game.)

Weisgerber c.s. however, answer the question positively, and, observing that different languages make different distinctions, they conclude that each language expresses a specific way of thinking. The unique character of a people

finds its expression in its language. In learning their language people adopt with it an implicit metaphysics, a "muttersprachlich bedingtes Weltbild" (p. 10ff). Therefore it is concluded that language defines one's perception.

A complicating factor in Michel's book is that he tries to integrate in his own approach several other schools of linguistic research: the structuralistic method of description of phonological (or semantic) *oppositions* (p. 7ff, 59,73ff) ànd some methodological distinctions made by generative grammar, especially the one between *competence* and *performance*, i.e. the ideal speaker's knowledge of the system of sentence-generating rules of his language and his actual use of these rules. The effect is that Michel's theory is not always consistent: First, the fact that the functional difference between the *-ym* and *-wt* plural endings (see below) cannot be proven to be effective in all existing cases, should be explained either in structuralistic terms, by the existence of an "architerm", which is actually a separate linguistic function, or as a difference between competence and performance, which should be evaluated in terms of acceptability (see N. Chomsky, *Aspects of the theory of syntax*, 1965, p. 10ff). One cannot do both at once. Second, the adoption of the distinction between competence and performance in itself is in my opinion incompatible with Michel's approach. It is true that Chomsky refers to the work of W. Von Humboldt, in order to emphasize the creative aspects of language over against behaviouristic linguistic theories. It should be noted, however, that Chomsky is interested in Von Humboldt not because of the romantic, nationalistic elements in his linguistic theory, but because Von Humboldt also kept alive the tradition of philosophical and universal grammar (see N. Chomsky, *Language and Mind*, 1972, p. 76ff). Michel himself has to admit that Chomsky's ultimate goal is universal grammar, the description of universal linguistic capacities of the human mind (Michel, p. 7), see Chomsky, 1972, p. 24ff. Identification of linguistic competence with Weisgerber's nationalistic linguistic "Weltbild" would imply that, for instance, German brains have other intellectual capacities than Hebrew, Dutch or other brains. This implication may perhaps explain why the theory could not avoid being misused by nationalsocialism, cf. J. Lyons, *Introduction to theoretical Linguistics*, 1968, p. 24.

2. In applying this theory to the grammar of Biblical Hebrew in the second chapter of his book, Michel has chosen one of those interesting examples that invite a comparison of "distinctions made in reality" with "distinctions made by human language", viz, sex and gender. Other classic examples of this type of linguistic discussion are colour terms and kinship terms (Cf. G. Leech, *Semantics*, 1974, p. 232ff).

In accordance with the traditional grammatical approach to Biblical Hebrew, Michel starts from the observation that the linguistic opposition between Ø (zero)-morpheme and ḫ (or ṯ)-morpheme added to singular nouns is not identical with the opposition between masculine and feminine, for words without the morpheme *h* or *t* can be feminine.

Compare: *nḥš-Ø* (serpent) -masc.
ṣpwr-Ø (bird) -fem.
bqʿ-h (valley) -fem.

The statement that "all nouns with bound morpheme *ā/t* (= *h* or *t*) are feminine" (p. 25) is only correct if one does not count such words as *qhlt* and *sprt* (cf. P. Joüon, *Grammaire de l'Hébreu Biblique*, 1923, § 89.a). The example *ʾrb-h* (locust; masc.) on p. 26 can be derived from *rbh* (Brown, Driver, Briggs, *Dictionary*, p. 916), in which case *-h* is not a separate morpheme (Cf. Joüon, § 89.b).

From the observation that the set of feminine nouns and the set of nouns with bound morpheme *ā/t* only partially overlap, Michel correctly formulates two questions: (p. 25)

1. For what reasons do nouns without *ā/t*-morpheme count as feminine?
2. What was the original function of the *ā/t*-morpheme?

The discussion of the second question has been given priority (p. 26-68). Michel's solution to the problem is that the opposition of Ø-morpheme and *ā/t*-morpheme is used to signify the opposition of *collectivum* — *nomen unitatis* (p. 31, 68). This theory is in fact a combination of two older ones (p. 33): First, the explanation H. Bauer and C. Brockelmann offered for the fact that the numerals 3-10 use the *ā/t*-morpheme when combined with masculine nouns (*ḥmšh bqr* Ex. 21,37). They term this a "numerative", used to count specimens: 'five head of cattle'. Second, the traditional theory of the *h*-morpheme used to indicate the *nomen unitatis* (Joüon, § 134. p.), e.g. *ʾny* (fleet, ships) and *ʾnyh* (ship). It is doubtful however, whether this theory, attractive as it may be for explaining the construction of numerals, can be extended to the use of the *ā/t*-morpheme in general. Michel uses two arguments in favor of his case:

— First, the plural morphemes *-ym* and *-wt* that correspond with -Ø an *-ā/t* exhibit the same opposition: *-wt* was used originally as the plural of the *nomen unitatis* (plural of specimens) whereas *-ym* referred to groups ("Gruppenplural"). Michel claims that they are still being used in that way in many texts of the Hebrew Bible.

— Second, the claim that oppositions of the type *ṣdq-ṣdqh* (taken as *collectivum* — *nomen unitatis*, also in the case of abstract nouns) should be added to the normally rather limited set of *nomina unitatis*.

The first argument is not a new one. See Joüon, § 90.e.: "Le nom *śdh* (champ) a deux pluriels: *śdym* (les champs, la campagne), *śdwt* (les champs particuliers, les propriétés agricoles particulières". The problem is, however, that Michel discovers this type of opposition nearly everywhere in the Hebrew Bible.

Useful as his classifications may be (p. 35ff, e.g.
-fem. words, sing. morpheme -Ø, plur. morpheme *-wt*;
-masc. words, sing. morpheme -Ø, plur. morpheme *-ym* and *wt*; etc.)

Michel's mentalistic grammar allows him to "know" that the authors in virtually all those cases "thought" either of groups (*-ym*) or of individuals (*-wt*). The words "gedacht" or "gemeint" are used very frequently indeed (e.g. pp. 40-43: 17X).

One example: p. 48, *nhr*, plur *-ym* (7X), plur *-wt* (33X). For the Israelite rivers were rare, so that they hardly thought ("gedacht"!) of them as a group. Conclusion: only the land of Cush was considered to be rich of water, because in Is. 18,1,2,7 it is combined with the plural *nhrym*. This example that Michel calls a "glänzende Bestätigung" of his theory, merely reveals that his approach is concerned mainly with semantics of individual words. Not with structural semantics (i.e. the relationship between *nhr* and other words for 'river'), nor with syntax (i.e. the question in which type of construction the *-wt* plural is used and in which type of construction other distributive plurals such as *ywm ywm* are used.

Other words for 'river' *only* use the morpheme *-ym*: *nzlym*, *nḥlym*. The land of Canaan is in Dtn. 8,7 explicitly mentioned as rich of water: *ʾrṣ ṭwbh ʾrṣ nḥly mym ʿynt wthmt yṣʾym bbqʿh wbhr*.

In Is. 19,6 *nhrwt* and *yʾrym* are used as parallels. In Ps. 78,16 *nwzlym* and *nhrwt* are parallel; cf. vs. 15 *thmwt*; vs. 20 *nḥlym*. Does the "sprachliche Zugriff" (p. 35,43, etc.) change so rapidly from *-ym* to *-wt*, within one text and with identical referents? One has to admit that there is much more idiom than philosophy in language. Other arguments, such as style (p. 43), chronology (p. 49) or dialect (p. 50) are mentioned by Michel, but never seriously taken into consideration.

No doubt Michel has made useful observations, for instance the difference between the parallel texts II Sam. 22,8 *mwsdwt hšmym* and Ps. 18,8 *mwsdy hrym* (p. 52). It seems to me that a separate semantic study of such collocations would have been more fruitful, being more linguistic and less interpretative in nature.

Michel should also compare his *-wt* plural of specimens with other distributive constructions in classical Hebrew. For example, the combination of *kl* and the *-wt* plural *mʿynwt* in Gen. 7,11 (p. 54) can hardly be harmonized with the theory. Nevertheless Michel considers the possibility that the text suggests that "all the springs of the great abyss broke through *one by one*". Biblical Hebrew, however, would express this by a construction such as *lʾḥd lʾḥd* (Is. 27,12; cf. Brown, Driver, Briggs, p. 25). Compare also *bbqr bbqr* (Ex. 16,21 30,7 I Chron. 9,27, etc.) with its equivalent (cf. Gesenius Kautzsch, *Grammatik*, § 123.c.) *lbqrym* (Is. 33,2 Ps. 73,14 101,8, etc.) and note that distributive *l-* can be used with *-ym* plural. A *syntactic* study should also mention constructions of the type *ywm ywm* (Gen. 39,10 Ex, 16,5, etc. cf. Joüon, § 135.p.). The solution that two types of constructions (either repeating the lexeme, or using *wt*-morpheme) could have an identical linguistic function is against Michel's own theory (p. 34).

In short: Michel should have dealt with plural endings separately in chapter 3 (Numerus) where they belong. The subject of different plural endings is interesting enough, but the observations cannot rightly be used for more or less psychological conclusions concerning the original function of the *ā/t*-morpheme.

The second argument has more value than the first one, but again one has to say that Michel wants to prove to much.

Interesting is the pattern of paradigmatic relationships that he observes (p. 64-67):
xxx-Ø = coll.
xxx-*h* = nomen unit.
xxx-*ym* = plur. of groups
xxx-*wt* = plur. of specimens

This paradigm seems to be valid for several words, even though not all possible forms occur in all cases. For example:

—	*šwšn*	*śʿr*	*šyr*
dbwrh	*šwšnh*	*śʿrh*	*šyrh*
dbwrym	*šwšnym*	—	*šyrym*
—	—	*śʿrwt*	—

However, Michel should have mentioned the exception: *dgh* (fish), almost always *collectivum* (Brown, Driver, Briggs, p. 185; Joüon, *Grammaire*, § 134.p.) and *dg*, *nomen unitatis*. It is doubtful wether all the words which Michel wants to add fit into this paradigm. Some examples:

ḥq-ḥqh-ḥqym-ḥqwt. The relative frequency of *ḥq* and *ḥqh* differs in various biblical books (Brown, Driver, Briggs, p. 350). Both words however are used to refer to individual laws. There is no proof that *ḥq* is originally a collectivum and *ḥqh* a nomen unitatis.

gn-gnh-gnym-gnwt. It seems to me that Michel's "inhaltsbezogene Grammatik" is wrong in its exclusive dependence on paradigmatic relationships. A syntactic study should start with the syntagmatic relationships. Compare (p. 67) Numb. 24,5f. where *gnwt* parallels *nḥlym*:
mh ṭbw ʾhlyk yʿqb mškntyk yśrʾl
knḥlym nṭyw kgnwt ʿly nhr

Could *mšknwt* (on p. 47 mentioned as a plural of specimens) within one context be used as a parallel to *ʾhlym* (a group?) and be compared with *nḥlym* and *gnwt* if a functional difference between the morphemes *-ym* and *-wt* existed?

Compare also Is. 65,3f. *hʿm hmkʿysym ʾwty ʿl pny tmyd*
zbḥym bgnwt wmqṭrym ʿl hlbnym
hyšbym bqbrym wbnṣwrym ylynw

If one follows Michel, *hlbnym* should have to be considered as a plural of groups (p. 36, 40), *gnwt* of individuals (p. 67) and *qbrym* of groups (p. 55).

Therefore, in my opinion, it is impossible for a single linguistic explanation to account for the (original) use of the *-ā/t*, *-ym*, or*-wt* morpheme. Compare the compilation of examples by M. Ben Asher, *The gender of nouns in Biblical Hebrew*, Semitics 6 (1978) p. 1-14.

Moreover, Michel's solution creates the problem that other functions of the *-ā/t*-morpheme necessarily have to be considered as secondary developements, e.g. the difference between animate and inanimate (*yrk-yrkh*, *lbb-lbbh* (p. 68f). Michel produces no linguistic arguments why this should be so.

To answer the first question, i.e. for what reasons do nouns without *-ā/t*-morpheme count as feminines, Michel produces lists of words with masculine or feminine gender. His general explanation is (p. 75-77) that masculine words refer to objects with leading, controlling functions, whereas feminine words are used for serving functions. It seems to me correct to approach the problem by means of a classification of words, but this solution is again too speculative. Why should for instance *znb* (tail) and *ʿwr* (skin) be 'leading' and *ʿqb* (heel) or *qrn* (horn) be 'serving' (p. 75)? Much more convincing is the culture-dependent classification of domesticated animals (fem.) and wild animals (masc.), p. 74.

The second chapter ends with some critical remarks on the work of J. Barr (which again reveals that this is a book on semantics, not on syntax). Michel's description of Barr's position is incorrect. Barr did not suggest that the difference of gender was induced ("Anlass") by sexual differences. The long quotation from Barr's remarks on sex and gender should have ended with the note that belongs to it: (*Semantics*, 1961, p. 40 n. 1) "... the origin of the masculine feminine distinction . . lay in linguistic form and not in sexual difference..." Barr did not accept that a people's perception is determined by

its language. Michel's theory on nominal endings does not prove that Barr was wrong in doing so.

3. The third chapter, dealing with number, consists of only five pages. Most things about number have been said already in chapter 2. The value of this study lies mainly in its compilation and classification of the materials.

Amsterdam, November 1979 E. TALSTRA

* * *

R. de VAUX O.P. †, *Histoire ancienne d'Israël — La période des Juges*. Paris, Gabalda éditeur, 1973 (Un volume in 8° de 159 pages) = Études bibliques.

Le regretté auteur avait formé le projet d'écrire trois volumes consacrés à l'histoire d'Israël. Le deuxième volume devait commencer à l'époque des Juges et aller jusqu'à la ruine du royaume de Juda, tandis que le troisième devait être consacré aux périodes exilique et postexilique jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand. La mort du P. de Vaux survenue le 10 septembre 1971, l'a empêché de réaliser son vaste projet. Il a laissé rédigés quelques chapitres que l'on a réunis sous le titre : la période des Juges. Le livre comprend cinq courts chapitres : I. Les sources bibliques, le livre des Juges. II. Les douze tribus d'Israël. La thèse de l'amphyctionie israélite. III. Le «système des douze tribus». IV. Les Juges d'Israël. V. La vie des tribus.

La seule source à notre disposition pour cette période, qui va du début du XIIe siècle jusqu'à environ 1020 av. J.C., est constituée par le livre des Juges. L'auteur étudie les problèmes que pose le livre biblique du point de vue littéraire et historique. Le dernier et le principal des rédacteurs deutéronomiste a donné au livre son cadre chronologique. Les périodes d'oppression comprennent 111 années, les périodes de repos après la libération par un grand Juge 220 ans, la judicature des petits Juges dure 70 ans, à quoi on peut ajouter neuf années pendant lesquelles se situe la judicature de Jephté et le règne d'Abimelek. La période des Juges aurait donc couvert 410 ans, mais R. de Vaux observe à juste titre que le cadre historique que le deutéronomiste a donné au livre ne peut servir à l'historien, car son recours au chiffre 40, ou à son double 80 ou à sa moitié 20 montre le caractère artificiel du comput. Par ailleurs, ajoute-t-il, il est impossible de prolonger sur 410 ans la période des Juges qui a duré moins de 110 ans. Mais il y a plus : les oppressions et les libérations d'Israël ne se sont pas étendues à tout Israël ; elles ont été limitées géographiquement et n'ont impliqué que la participation d'une seule ou de quelques tribus, alors que le livre biblique présente les grands et les petits Juges comme se succédant chronologiquement sans interruption dans le temps et comme exerçant leur activité à tout Israël, ce qui n'est pas exact. Il n'est pas sûr que le «livre des libérateurs» qui a fait des grands Juges des héros nationaux ait présenté dans un ordre historique ces personnages. Pour ces motifs, observe R. de Vaux, il est impossible d'écrire une histoire ordonnée de la période des Juges. Mais malgré cela, le livre biblique a conservé des traditions authentiques de cette époque qui lui donnent une valeur historique considérable.

Un chapitre important est consacré à l'organisation des douze tribus issues des douze fils de Jacob et constituant le peuple d'Israël. M. Noth surtout l'a étudiée, il y a une cinquantaine d'années, en se servant de l'analogie des regroupements des cités grecques et italiques au nombre de six ou de douze autour d'un sanctuaire : c'est ce qu'on appelle l'amphictyonie. La plus connue d'entre elles est celle de Delphes groupant douze peuples de la Grèce centrale qui avaient chacun deux délégués les hieromnémons au conseil amphictyonique. Ce conseil se réunissait deux fois par an aux Thermopyles et à Delphes et leur rôle essentiel était la protection et l'administration des deux santuaires fédéraux. En outre, les membres de la ligue s'engageaient par serment à ne détruire aucune ville de l'amphictyonie à n'intercepter ni en temps de guerre, ni en temps de paix les eaux qui les arrosent, et à punir ceux qui iraient contre ces prescriptions... R. de Vaux combat la thèse de l'amphictyonie israélite. Les douze tribus, dit-il, ne forment pas une amphictyonie : d'abord le chiffre douze trouve son meilleur parallèle dans le monde sémitique où l'on connait, par exemple, douze tribus araméennes issues de Nahor (Gen 22, 20-24), les douze fils d'Israël qui sont les douze chefs d'autant de tribus (Gen 25, 12-16) etc. Ensuite pour qu'il y ait amphictyonie, il faut qu'il y ait un sanctuaire central qui justifie son existence et son nom. Or les santuaires successifs de Sichem, Béthel, Gilgal, Silo où se déplace l'arche d'alliance n'ont pas joué le rôle de sanctuaire central de toutes les tribus. Par ailleurs il n'y a aucune action militaire concertée de toutes les tribus. Je renvoie pour le détail de l'argumentation à R. de Vaux qui conclut : «L'emploi du mot «amphictyonie» à propos d'Israël ne peut qu'engendrer la confusion et donner une fausse idée des relations que les tribus avaient entre elles. Il doit être abandonné»[1]). Je ne puis m'attarder plus longtemps sur cet ouvrage dont la lecture est stimulante. On est heureux de retrouver dans ces chapitres les qualités du maître de Jérusalem : large information, sens critique mesuré, clarté de l'exposé que ses auditeurs de l'École Biblique n'ont pas manqué d'apprécier.

Toulouse, décembre 1979 M. DELCOR

* * *

Ingrid RIESENER, *Der Stamm* עבד *im Alten Testament. Eine Wortuntersuchung unter Berücksichtigung neuerer sprachwissenschaftlicher Methoden*. Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1979 (24 cm., VIII + 294 S.) = Beiheft zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft 149. Preis DM 132.–. ISBN 3 11 007260 2.

Nach einer knappen Einleitung (S. 1-7) gliedert das Buch sich in zwei Hauptteile : a) eine synchronische (S. 8-111) und b) eine diachronische (S. 112-267) Betrachtung des Stammes *ʿbd* im Alten Testament. Eine kurze Zu-

[1]) Depuis, il faut signaler sur le même sujet les livres de Otto Bächli, *Amphictyonie im Alten Testament*, Bâle, 1977 et de C. H. J. de Geus, *The Tribes of Israël. An Investigation into some of the Presuppositions of Martin Noth's Amphictyony Hypothesis*, Assen, 1976.

sammenfassung, ein Literaturverzeichnis und ein Register beschliessen die Arbeit.

Das „neuere", das sich im Untertitel dieser Arbeit findet, bezieht sich vor allem auf die neuen Ansichten über die Wortfelduntersuchung und die Wortfeldlehre in der modernen (auch deutschen) Sprachwissenschaft und auf die Möglichkeit ihrer Verwendung in der alttestamentlichen Wissenschaft. Frau Riesener hat diesen Fragen mehrere Seiten ihrer Studie eingeräumt (S. 54-74). Ausgehend von J. F. A. Sawyers Arbeit *Semantics in Biblical Research. New Methods of Defining Hebrew Words for Salvation* (London 1972), in der Sawyer die Untersuchung eines „semantic field" eines Wortes für eine der weiterführenden Entdeckungen der Linguistik des 20. Jahrhunderts hält, überprüft sie die Arbeit von J. Trier und L. Weisgerber auf dem Gebiet der Wortfelduntersuchung. Es handelt sich hier um Gelehrte, die sich auf dem Gebiet der deutschen Wortforschung verdient gemacht haben. In diesem Zusammenhang sei hier auf das von Verf. nicht genannte, jedoch wichtige Werk von O. Reichmann, *Germanistische Lexikologie* (2. Auflage von *Deutsche Wortforschung*), Stuttgart 1976 [Sammlung Metzler Band 82] hingewiesen, in dem sich eine Würdigung der Arbeit Triers und Weisgerbers innerhalb der (deutschen) Lexikologie findet. Verf. untersucht insbesondere auf S. 70ff. die Bedeutung und Verwendung der Feldanalyse im Hinblick auf die Fragestellung dieser Arbeit. Anfangs verfährt sie ziemlich negativ, weil sie beschreibt, was *nicht* unter den Begriff „Wortfeld" subsumiert werden kann. Sodann sucht sie die Bedeutung der Oppositionswörter oder Antonyme zu klären und die Frage zu beantworten, ob sie zum Wortfeld gehören. Schliesslich definiert sie *Wortfeld* folgendermassen (S. 75) : „Ein Wortfeld ist die einer gemeinsamen Substitutionsklasse angehörige Gruppe von Wörtern, die einen Bereich der Wirklichkeit, der sich mit Hilfe einer Begriffsklammer umschreiben lässt, unter bestimmten Gesichtspunkten zu erfassen sucht. Dabei bestimmen die einzelnen Glieder des Feldes den Inhalt ihrer jeweiligen Feldnachbarn mit. Korrelative Antonyme gehören mit zum Feld, ebenso können kontradiktorische strukturprägend dazugehören, konträre dagegen bilden Ausgangspunkte für selbständige Felder".

Es ist erfreulich, dass sich die modernen sprachwissenschaftlichen Methoden auch auf dem Gebiet der alttestamentlichen Wortforschung durchsetzen. Dennoch gibt es Fragen. Eine davon ist die, warum, soweit ich sehen kann, Verf. nicht das Wort *šrt* mit in ihre Untersuchungen einbezogen hat, obgleich dies allerdings mit strikt formalen Gründen nicht zu verteidigen ist : Wortfelder sind ja keine Bedeutungsfelder. Aber man darf trotzdem fragen, ob es sinnvoll ist, solche Korrelationen ganz zu übergehen. Vgl. hierzu auch den Artikel von L. A. Snijders, „Knechten en Bedienden", *Ned. Theol. Tijdschrift* 16 (1961-62), 344-360 und die Dissertation von G. N. Reeves Jr., *šrt in the Pre-Christian Hebrew Literature*, Diss. Univ. of Southern California 1969. Es gibt, z.B. in Ex. 35, 39; Num. 3,16 usw. Stellen, in denen man Formen des Stammes *ʿbd* und *šrt* im Kontext fast nebeneinander finden kann. Verf. stellt nur fest (S. 266), dass „sprachlich ... in der Priesterschrift zwischen dem „Dienen" der Priester (vor allem *šeret*) und der ihnen untergeordneten Leviten (*ʿābad* und *ʿabodā*) unterschieden" wird. Auch wenn man sich zum Ziel setzt, „die Grundbedeutung des Wortes *ʿèbèd* im Zusammenhang mit den anderen Derivaten des Stammes *ʿbd* zu erarbeiten" und „eventuelle inhaltliche Wandlungen im Verständnis der verschiedenen zum Stamm *ʿbd* gehörenden Wörter" deutlich zu machen (S. 4f.), bleibt es möglich, dass man bedeutungsverwandte Wörter aus dem Kontext benutzt.

Leider hat Verf. nicht immer auf dem Gebiet der hebräischen Sprachforschung die neuesten Hilfsmittel benutzt, bezw. benutzen können. Wir weisen hier auf ihre Auseinandersetzungen hinsichtlich der „Tempora" des Verbs hin (S. 26ff.). Hier hätte W. Schneider, *Grammatik des biblischen Hebräisch*², München 1976, § 48, sehr nützlich sein können, weil er von einer strukturellen Sprachwissenschaft im Sinne F. de Saussure ausgeht, obgleich er ihn nicht nennt. Fragwürdig scheint mir die Behauptung (S. 26), „die früher vertretene Auffassung, die hebräischen *Tempora* entsprächen bestimmten Zeitstufen, ... ist schon 1902 von W. Gesenius/E. Kautzsch in der 27. Auflage ihrer *Hebräischen Grammatik* in gewisser Weise modifiziert worden". Dies stimmt nicht ganz zu dem, was etwa schon F. Böttcher, *Ausführliches Lehrbuch der hebräischen Sprache*, 2. Band, Leipzig 1868, S. 152ff. sagt (vgl. auch C. Brockelmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, II (Syntax), Berlin 1913, S. 144f., und (etwas ungenau in den Angaben) P. Kustár, *Aspekt im Hebräischen*, Basel 1972, S. 8ff.).

Auch an anderen Stellen ist es mir leider nicht immer möglich der Verf. beizupflichten, z.B. wenn sie S. 31 Anm. 61 sagt : „Die Jahweanhänger werden stets als *ʿābdēy JHWH* bezeichnet, die Baalsverehrer als *ʿobdēy habbaʿal*". Soll man in diesen Fällen nicht primär von dem Konsonantentext ausgehen und mit der Möglichkeit rechnen, dass der M.T. *absichtlich* so vokalisiert worden sei (vgl. z.B. die *bošet*-Vokalisation mancher Götzen im Alten Testament)? So wäre mehr einzuwenden. Solche Einwände beabsichtigen jedoch nicht, die Ergebnisse dieser im Wintersemester 1975/6 vorgelegten Dissertation der Kirchlichen Hochschule, Berlin, zu beeinträchtigen. Wichtig ist z.B. die Schlussfolgerung (S. 269), dass die Wortfelduntersuchung von *ʿèbed* in der Bedeutung „Sklave" usw. zeigt, „dass in den zum jeweiligen Wortfeld gehörigen Wörtern die Wirklichkeit unter Gesichtspunkten erfasst und gedeutet wird, die sich keinesfalls mit unseren heutigen decken und die auch in den gängigen Übersetzungsvorschlägen für diese Wörter keineswegs erkennbar sind". Für unser Sprachempfinden gehören die Antonyme „Sklave"-„Freier" und „Herr"-„Knecht" zusammen, für den Hebräer dagegen „Sklave"-„Herr".

Dass Verf. hin und wieder theologische Aussagen in dieser sprachwissenschaftlichen Forschung nicht scheut, zeigt z.B. ihre Bemerkung zur Institution der Sklaverei im Alten Israel : „vom Zentrum des atl. Glaubens aus erweist sich die „Besitzvorstellung", die die Grundlage jeder Sklaverei bildet, für die Regelung menschlicher Beziehungen als *unzulässig*" (S. 269). Für diese Feststellung stützt sie sich auf die diachronische Betrachtung einschlägiger Belegstellen. Aber was ist das „Zentrum des atl. Glaubens"? Darf man in einer Arbeit, in der man die neueren sprachwissenschaftlichen Methoden verantwortlich zu verwenden sucht, ohne weiteres die Grenze zu theologischen Urteilen überschreiten, wie naheliegend dies vielleicht auch ist?

Badhoevedorp, Oktober 1979 M. J. MULDER

* * *

Katharine D. SAKENFELD, *The Meaning of Hesed in the Hebrew Bible*. A New Inquiry Missoula, Montana, Scholars Press, for the Harvard Semitic Museum, 1978 (23 cm., x + 263 pp.) = Harvard Semitic Monographs, 17. ISBN 0 89130 231 X. Member's price $ 6.00. Non-member's price: $ 9.00.

Diese umfangreiche, ursprünglich als eine Harvard Dissertation vorgelegte Untersuchung des Begriffes *hesed* gibt im ersten Kapitel einige kurzen Bemerkungen zu den alten Übersetzungen, ebenso wie zur Verwendung der Wurzel *hsd* in anderen semitischen Sprachen und in hebräischen Inschriften, S. 14-21. Der Hauptteil des Buches ist eine Präsentation und Besprechung des biblischen Materials, S. 23-231. Die relevanten Stellen werden in die folgenden Sachgruppen eingeordnet: profaner Gebrauch von *hesed* in vorexilischen Prosatexten, Gottes *hesed* in vorexilischer Prosa, menschlicher und göttlicher *hesed* in nachexilischen Erzähltexten, menschlicher und göttlicher *hesed* in der prophetischen Literatur, *hesed* in den Psalmen, Sprüchen und in verwandter Literatur. Als Abschluß finden sich einige Bemerkungen zum Wort *hasid*.

Die Verfasserin beabsichtigt nicht, eine neue Deutung des vieldiskutierten Wortes vorzulegen. In allem wesentlichen stimmt sie mit der Hauptthese Gluecks überein, d.h. sie betrachtet *hesed* als Bezeichnung eines gemeinschaftsgemäßen Verhaltens. Sakenfeld will die besonderen Umstände innerhalb einer Gemeinschaft aufzeigen, unter welchen die Verwendung des Wortes *hesed* zutreffend ist. Sie unterscheidet einerseits *hesed*-Handlungen, die auf nahen persönlichen Beziehungen gegründet sind, andererseits solche, die eine frühere gütige Handlung voraussetzen. Wie diese frühere, begründende Handlung, die ihrerseits auch als *hesed* bezeichnet werden kann, verstanden werden soll, ist Gegenstand eines lebhaften Interesses der Verfasserin.

Anhand einer Analyse von sieben ausgewählten Texten findet Sakenfeld vier Kennzeichen einer *hesed*-Handlung, die normal vorhanden sein sollen und somit in anderen Texten vorauszusetzen sind:

1. Der menschliche Täter hat immer eine erkennbare Verantwortung für den *hesed*-Empfänger.
2. Der Täter hat immer Freiheit, die Handlung zu vernachlässigen.
3. *hesed* befriedigt ein wesentliches Bedürfnis.
4. *hesed* ist eine Handlung, die der Bedürftige nicht selbst ausführen kann und oft der Art, daß sie nur von dem aktuellen Täter vollstreckbar ist (S. 24, 44f.).

In ihrer Darstellung des Materials sucht Sakenfeld das Vorhandensein dieser Kennzeichen überall aufzuzeigen. Daß die Texte sich nicht selten nur mit Schwierigkeit in dieses Schema einordnen lassen und der Verfasserin Mühe bereiten, ist unverkennbar. Als ein Beispiel könnte man die Texte wählen, die von menschlichem *hesed* Gott gegenüber sprechen. Von einer Verantwortlichkeit des Menschen für Gott kann billigerweise keine Rede sein. Aber Sakenfeld kommentiert: „With respect to God, it is clear that Israel has a responsibility, but it is to him, not for him" (S. 173). Daß hier eine ganz andersartige Vorstellung von Verantwortlichkeit vorliegt, scheint Sakenfeld nicht zu sehen. Ebenso unmöglich ist es natürlich, eine menschliche *hesed*-Handlung Gott gegenüber als notwendige Hilfeleistung zu bezeichnen. Auch nicht daß es um eine Handlung gehe, die der Bedürftige, d.h. Gott nicht selbst vollbringen kann, will einleuchten. Nach Sakenfeld sei die Verwendung des Wortes an solchen Stellen „gedehnt"; sie spricht von „this stretching of the usage" (176, ebenfalls 235).

Die Beschreibung von *hesed* wird fortlaufend mit neu hinzukommenden Zügen nuanciert und erweitert und das Bild, das Sakenfeld von der Vokal gibt wird immer komplizierter. *hesed* sei nie eine spezielle Güte, eher die Fürsorge für ein wesentliches Bedürfnis, „*hesed* is never a special favor; rather it is always the provision for an essential need", S. 234. Eine besondere Verwendung des Wortes *hesed* hat Sakenfeld in Abschiedssituationen gefunden. Wenn jemand um Gottes *hesed* für einen Mitmenschen bittet, soll das ein technischer Ausdruck sein, der namhaft macht, daß eine persönliche oder politische zwischenmenschliche Beziehung jetzt zu Ende geht. Als David den Wunsch „erweise euch Jahwe *hesed*" an die Jabeschiten richtet, die Saul begraben hatten, 2 Sam. 2,6, soll der Ausdruck das Ende der politischen Beziehungen zwischen Saul und der Leute von Jabesch andeuten. Von jetzt ab sind die Jabeschiten frei, sich mit David politisch zu verknüpfen, S. 110f. Weitere Beispiele dieser „technischen" Verwendung von *hesed* findet Sakenfeld in 2 Sam. 15,20 und Ruth 1,8.

Es ist erklärlich, daß Sakenfeld für dieses komplizierte Wort kein englisches Äquivalent gefunden hat. Auch nicht durch eine lange Umschreibung will es gelingen den vollen Inhalt anzugeben, S. 233. Man fragt sich: Wie haben die alten Israeliten für diesen schwer definierbaren Sinngehalt eine zutreffende Vokabel finden können? Oder richtiger wäre zu fragen: Ist es wahrscheinlich, daß ein hebräisches Wort einen Inhalt haben kann, für welchen keine zutreffende englische oder überhaupt außerhebräische Vokabel erfindlich ist? Das ist natürlich nicht der Fall. Der Bedeutungsinhalt von *hesed* ist m.E. im Grunde falsch dargestellt, und zwar vor allem durch eine fast hemmungslose theologische Spekulation. Besonders verhängnisvoll ist die Verknüpfung des Wortes mit der sogenannten Bundestheologie. Die fundamentale Schwäche, die an dieser Untersuchung haftet, liegt darin, daß die semasiologische Analyse des Wortes nicht tief genug geht. Es ist bei einer Begriffsuntersuchung dringend nötig, daß die Anomalien, die schwerbegreiflichen Belege, die der These widersprechen, scharf ins Auge gefaßt werden. *hesed* findet sich einigemal in Kontexten, die der herkömmlichen Deutung gänzlich zuwider sind und eine pejorative Bedeutung fordern. Im Hebräischen ist dieser negative Sinn des Wortes nur an ziemlich wenigen Stellen anzunehmen, im Syrischen dagegen normaler Sprachgebrauch. Diese alttestamentlichen Stellen werden von Sakenfeld sehr oberflächlich behandelt und als „Aramaismen" erklärt. In der Tat enthalten gerade diese Belege den Schlüssel zur Erklärung des Wortes[1]). *hesed* wurzelt nicht innerhalb des Sinnbereiches der „Pflicht" oder der „Gemeinschaft", sondern in dem des „Maßes". Es bezeichnet eine Handlung oder Verhaltensweise, die über das gewöhnliche oder erwartete Maß hinausgeht. Das Übermaß kann zum Guten oder Bösen tendieren, ist aber nicht selten moralisch und religiös indifferent. Der pejorative Sinn kann mit Hilfe von Lev. 20,17 veranschaulicht werden. Was hier als *hesed* bezeichnet wird, ist ein Überschreiten allen Maßes, ein Exzess. Gewöhnlich geht es aber im Alten Testament um etwas Gutes, eine Tat oder Handlungsweise, die durch ihre Kraft oder Güte über das normale hinausgeht. Wenn Eph. 3,20 von dem spricht, „der über alles hinaus tun kann, überschwenglich mehr, als wir bitten oder verstehen", liegt darin eine zutreffende Umschreibung von Gottes *hesed*.

[1]) Näheres zur Interpretation von *hesed* s. *VT* XXVIII 1978, 151-164.

Lund, September 1979 G. GERLEMAN

* * *

Heinrich VALENTIN, *Aaron* — Eine Studie zur vorpriesterlichen Aaron-Überlieferung. Freiburg (Schweiz) und Göttingen 1978: Universitätsverlag und Vandenhoeck & Ruprecht, 1978 (24 cm., VIII + 441 Seiten) = Orbis biblicus et orientalis, 18. ISBN. Universitätsverlag 3 7278 0182 4. V & R 3 525 53326 8.

Mit den vorpriesterlichen Überlieferungen um Aaron ist es im Alten Testament schlecht bestellt. Doch das wenige, was man aus ihnen ermitteln kann, führt zu beachtenswerten Schlüssen. Dies ist die Thematik dieser wichtigen Abhandlung, eine stark gekürzte Fassung der Dissertation des Verfassers an der Universität Münster.

Wie der Verfasser richtig feststellt, ist das Bild Aarons hauptsächlich durch 'P' geprägt worden. Dort nimmt er "die Stelle eines Oberpriesters ein" (S. 11). In den vorpriesterlichen Texten begegnet uns aber ein grundsätzlich verschiedenes Bild, dem diese Abhandlung gewidmet ist. Die in Betracht zu ziehenden Texte sind Ex iv 14.27 f. 29 (sek.). 30, v 1.4.20, viii 4.8.20 (sek.), ix 27 (sek.), x 3.8.16 (sek.), xii 31, xv 20, xvii 10.12, xviii 12, xix 24 (sek.), xxiv 1.9, xxxii 1-3.5.21 f. 25.35 (sek.), Num xii 1.4.5.9.11, Deut ix 20, x 6 (S. 41ff.). Ex ix 10-17 erweist sich dabei spät, nachpriesterlich (S. 49ff.) und ist also für die Untersuchung ohne Gewicht. Ex xvii 8-16 ist eine alte Mosesage die wahrscheinlich schon vor dem 'J' existierte und von ihm aufgenommen wurde. Hier erscheint Aaron als eine im südpalästinensischen Raum beheimatete Gestalt, die ursprünglich wohl nicht einmal zur Moseschar gehörte und keine kultische Rolle spielt (S. 141ff., vgl. 412ff.). Ex xxxii 1ff. (//Deut ix 7-x 11) kann nur in der 2. Hälfte des 8.Jhdts datiert werden und gehört somit dem 'JE' an. Auch hier erscheint Aaron nicht als Priester; er ist eher Religionsstifter, ganz wie Jerobeam I. in 1 Reg xii 25ff. (S. 290f.). Die Vv. 1-6 könnten dabei gut die ursprünglich die Kultätiologie bzw. — legende der Stierbildverehrung im Norden, besonders in Bet'ēl, gewesen sein: sie sind ja auch gar nicht polemisch, sondern ganz sachlich formuliert. Dabei dürfte die ursprüngliche Gestalt des Mose (vgl. Jdc xviii 30) durch die des Aaron ersetzt worden sein (S. 298ff.). In Num xii 1ff. haben wiederum mit einem schwerlich vorexilischen Text zu tun, zu dem Aaron (gegen entgegengetzte Behauptungen) zwar gehört, wenn wir auch über seine Herkunft nichts erfahren. Auch aus den weiteren, kürzeren Stellen erfahren wir so gut wie nichts; sie sind, ferner, kaum vor Ex xxxii anzusetzen. Der Verfasser hat es überhaupt ganz wahrscheinlich gemacht, dass in Ex xxxii und Num xii die Gestalt Aarons als „erzählungstechnisches Mittel eingesetzt" wurde (S. 414). Ein Priester war er jedenfalls ursprünglich nicht und es bleibt „ein ‚unbeschriebenes Blatt'", wie er es bei ‚P' dazu brachte (S. 415ff.). Nur Vermutungen können hierüber geäussert werden.

Der Verfasser bietet noch eine nützliche Forschungsgeschichte und zeigt sein Vorgehen methodisch ganz genau auf. Er arbeitet sehr umsichtig, systematisch und übersichtlich, und lehnt sich, ferner stark an Wolfgang Richter und z.T. an Martin Noth an. Seine Ausführungen sind, soweit ich sehe, im grossen Ganzen derartig überzeugend, dass es sich kaum lohnt, im Einzelnen Kritik zu üben. Es wäre zu wünschen, dass manche Materialien, welche wegen der Kürzung der Dissertation hier nicht veröffentlicht wurden, als Einzelartikel publiziert werden könnten.

Università di Roma J.A. SOGGIN

* * *

Peter JÖCKEN, *Das Buch Habakuk. Darstellung der Geschichte seiner kritischen Erforschung mit einer eigenen Beurteilung*. Köln-Bonn, Hanstein, 1977 (24 cm., XVIII + 570 pp.) = Bonner Biblische Beiträge 48. ISBN 3 7756 1047 2. DM 122.–.

This revision of a doctoral dissertation from 1975 calls up different questions of a historical and an exegetical nature. An undertaking such as the one in question will stand or fall with the choice of the methodical angle of incidence. In this book viz. Jöcken wants to present a panorama of critical research on the Book of Habakuk over the last 150 years (since 1820!). It has become a survey of 300 scholars from 18 countries who wrote in 9 languages as to their positions with regard to the whole book or to separate problems of the book. Out of such material one can certainly compose several books. Not in the least e.g. about the history of exegesis of one biblical book. One might think also of a comparison with the history of the research on other minor prophets.

To judge from the order of the produced material Jöcken does not apparently differ from a generally accepted division of periods in the exegetical research since about 1800, a division that is a succession of exegetical methods. A first period is characterized by exegesis on the basis of jewish and christian traditions. It is striking, how strong the influence of Cornelius a Lapide has been in catholic exegesis during $2^1/_2$ centuries, especially as to Hab. 3. The second period is called the literary period. An excursus about the absence of Hab. 3 in Q p Hab is added. The third period Jöcken describes as the period of the "einheitliche" interpretation. Methodically this could be placed as well in the former period. The author concludes with a fourth period, that of the *Formgeschichte*. This last part of the book (what a lot is here put together!) receives relatively most attention, measured by the amount of pages (pp. 290-518). Each period ends with a summary and an appreciation. Finally, the book has four appendices, together five pages, in which some problems are discussed

that one meets continually in the literature on Habakuk: the extent of the "Tafelinschrift"; the interpretation of the theophany in Hab. 3,3-15; who is the "anointed" in 3,13, and the origin of the Barberini-version of Hab. 3.

All 300 scholars are as far as possible extensively cited. Due to this the book has become a valuable book of reference for the research-worker on the text of Habakuk who has not the opportunity to consult all publications on the matter. Also many misprints in the older literature on the subject have been detected.

But by the choice of the principle of arranging the material, — that is a combination of a scientific-methodical viewpoint and a point of view concerning the contents (as the author describes it himself in his preface) —, the book has to my opinion not become what it could have been viz. more than a book of reference. The mere sequence of Habakuk-interpretations got stuck in the division in four periods, including the Formgeschichte. One finds with difficulty the opinion of the author and then only on details hidden away in summaries, parentheses and footnotes. With this book the reader himself must still begin with the research. An own position, somehow less general than the statement that a lot of redactioncritical research on the text has to be undertaken, would have done good to the composition of the book. This position of the author could have been the last part of the book clearly separated in the text from the opinions of the 300 other scholars. But it is not the task of the reviewer to rewrite a book.

The author rightly points out the importance of Franz Delitzsch ("... die bedeutendste Arbeit zur Hab-Forschung im 19. Jh.", p. 14), of J. Wilhelm Rothstein and of Jörg Jeremias for the critical study of the Habakuk-text. It is a pity that Jöcken could not examine the work of A.J. Baumgartner, *Le prophête Habakuk*, 1885, Leipzig, Drugulin.

In his final summary (pp. 518-519) the author pleads for still more intensive redaction-critical studies, including parallel prophets as Nahum and Zefanja. I miss here an argument in favour of a renewed philological research from Ugarit and Ebla.

When the author sums up subjects for further study on Habakuk, it seems to me less fruitful to state that the aim should be to peel the "Urhabakuk" in its "Eigenart" free from all cultic prejudices. As regards the questions the author puts in his preface (who are the *rasjā'* and the *tsaddîq* in 1,4.13; 2,4 and 3,13? Who is that foreign people, or is it about two groups within the people Israel itself? In which period did the text originate?) in my opinion even other methods are more desirable than those suggested in the book. Recent structural — and materialistic linguistic studies seem to achieve a sharper grip on the social functioning of texts. These methods would have been equally necessary for a critical arrangement of the produced material on Habakuk from the 19th century and the beginning of this one, if one would have wanted to write a history of the exegesis of Habakuk that would go further than a summing up of periods of the research.

Rightly Jöcken finishes his book with the remark: "Trotzdem ist das Problem des Buches Hab. noch nicht allgemein zufriedenstellend gelöst".

Amsterdam, november 1979 — Tamis Wever

JUDAICA

Günter STEMBERGER, *Geschichte der jüdischen Literatur. Eine Einführung*. München, Verlag C.H. Beck, 1977 (23 cm., 257 pp.) = Beck'sche Elementarbücher. ISBN 3 406 06698 4. DM 24.–.

A history of Jewish Literature, which treats in one modest volume, not only Biblical, Rabbinic, Medieval and Modern Hebrew literature, but also Hellenistic, Yiddish and Jewish German literature, is certainly an achievement that is worthy of some attention. Conceived as an introduction to this wide field of literature, it is perhaps not a scholarly work in the strictest sense, but it is certainly a book that is very welcome and useful at the moment especially since it is written in German. In that language there is less recent introductory literature available in the field of Jewish and especially Hebrew literature than there is in English (one thinks of the large-scale distribution of the recent *Encyclopedia Judaica*), but the tide seems to be turning. (Note that e.g. J. Maier's admirable *Geschichte der jüdischen Religion*, Berlin/New York 1972 can to a certain extent be used as an introduction to Jewish literature; also useful are the contributions to *Kindlers Literatur Lexikon* collected in L. Prijs, hrsg., *Hauptwerke der hebräischen Literatur*, München 1978).

In a small book such as the one under review, which covers so many periods, each specialist can observe in his own field the short-cuts which the author takes through the mazes of complicated and often contradictory facts, and it would be easy to pass criticism on details. But a reading of this book, which is not overly intent on fault-finding, is a satisfying and instructive experience.

On the whole it can be maintained that the quality of the presentation of the material is remarkably consistent. A useful and up-to-date bibliography is appended.

After reading the book in the above mentioned fashion, I might mention a few, rather obvious points of criticism: The classification of medieval Hebrew literature into seven different categories has the considerable drawback, that the author each time again has to start anew from Geonic times, so that the chronological proportions of the period tend to become indistinct. It is difficult to suggest an alternative without similar drawbacks, but, — although the attempt is not absent —, the author could have done more in relating the different developments to each other.

On p. 14 'Kulturgemeinde' should be 'Kultgemeinde'.

On p. 122: the Thirteen Principles of the Faith of those that will partake of the World to Come were not formulated in this form in Maimonides' *Mishne Tora* but in his Arabic commentary on the Mishna (Sanh. X, 1).

Siṭra aḥra (p. 129) means of course the 'Other Side', the sinister aspect of the supernatural powers, and not 'das andere Geheimnis' (which would be *siṭra aḥra*).

On p. 198: Ben Yehudah's *Thesaurus* was edited and completed from the tenth volume onwards by H.N. Tur-Sinai (in 1959, not 1957). Ben Yehudah's wife Hemdah and his son Ehud were indeed active in the publication (see Forwords to the latter volumes and for the exact state of affairs see e.g. G. Kressel, *Leqsiqon. I*, 278), but Tur-Sinai's share in the work should obviously be acknowledged.

On p. 201 "*Arye ba'al guf* could have been translated by 'Gewichtiger Arie' instead of the long winded "'Arie, Herr des Körpers'; gemeint ist ein reicher Mensch, der sich auch materiell durchsetzen kann".

Leiden, December 1979 — A. van der Heide

* * *

Georges VAJDA, ed., *Isaac Albalag, Sefer tiqqun ha-de'ot.* Texte présenté, édité et annoté par Georges Vajda. Jérusalem, The Israel Academy of Sciences and Humanities, 1973 (xxvi, 117, v pp.) = Publications de l'académie nationale des sciences et des lettres d'Israël, section des lettres. $ 10.–.

After the appearance of Vajda's monograph on Albalag (*Isaac Albalag, averroïste juif, traducteur et annotateur d'al-Ghazâlî*, Paris 1960) a scholarly edition of the extant Hebrew texts of this previously little known medieval philosopher, suspected of being an adherent of the doctrine of the "double truth", could rightly be expected. As a matter of fact, French translations of Albalag's strictures on Al-Ghazali, which under the title *Tiqqun ha-de'ot* accompanied his Hebrew translation of the *Maqāṣid al-Falāsifa* (*De'ot* or *Kawwanot ha-filosofim*), had already appeared in Vajda's study, so that the author felt himself in duty bound to make the Hebrew originals available to the scholarly world (Hebrew Introduction, opening lines). In spite of Vajda's intimate knowledge of Albalag's philosophy, the task of editing his writings was not an easy one, since there are at least 19 MSS of the text of the *Tiqqun*. The editor was able to make use of 14 of these MSS, and based his text primarily on 8 of them. The number of still extant texts testifies to a remarkable interest in the views of this hardly orthodox philosopher, which, however, died out completely after the victory of traditional faith and Kabbala, from the 15th century onwards. The great majority of the MSS date from that century. They are, therefore, rather late and offer a highly contaminated textual tradition. For this reason Vajda saw fit to offer an eclectic text, which in the circumstances is probably the best solution. The editor's awareness of the dangers inherent in this method, his meticulous presentation of the variants and detailed account of the extant texts make his book a highly commendable addition to the number of medieval philosophic texts edited in Hebrew so far. Moreover, it serves as a companion volume to the valuable monograph of 1960, to which the editor often refers in his notes accompanying the text. The Hebrew Introduction, which is naturally mainly restricted to matters of text-critical method, contains, apart from the data on the MSS, several reference lists: to Isaac Ibn Shem Tov's critique on Albalag as expressed in his commentary on Al-Ghazali, MS Paris 906 (pp. xvii-ix); to the Arabic original of the *Maqāṣid* and its Hebrew (MS Paris 956) and Spanish (M. Alonso, Barcelona 1963) translations; and to Vajda's own translations in the French 1960 monograph (pp. xxiii-xxiv).

One minor addition to the Introduction (p. xiii) can be made now: I. Zinberg who made use of a Leningrad MS of the *Tiqqun*, now apparently inaccessible, can also be consulted in the recent English translation of his *History of Jewish Literature*, 1972-1978 (vol. III, London/Cleveland 1973, esp. p. 100).

Leiden, December 1979 — A. van der Heide

* * *

Stefan C. REIF, *Shabbethai Sofer and his Prayer-book*. Cambridge, Cambridge University Press, 1979 (22 cm., xiv, 390 pp., ill.) = University of Cambridge Oriental Publications, 27. ISBN 0 521 21171 9. £ 25.00.

The main purpose of this book is the edition of a linguistic and textual commentary on the Sabbath Prayers by Shabbetai Sofer (c. 1565-1635), taken from a unique MS (London, Jews' College, no. 37). This MS contains the painstakingly vocalised text of the prayers for weekdays and Sabbaths and some of the festival liturgy. The text of the prayers is preceded by two lengthy Introductions (fols. 1-30) and accompanied by an extensive commentary (fols. 1-249(?); the two parts of the MS have a separate foliation). The text published here is found on fols. 53b-77b of the textual part of the MS, and the only other portion (except for some minor sections) published so far is the General Introduction (fols. 1-20), which was published by A. Berliner in a booklet on Shabbetai Sofer (Frankfurt aM 1909).

It is typical of the book under review that this essential information can be found only after much leafing. The text of the commentary on the Sabbath Prayers was prepared by the editor in 1969 as a Ph.D. thesis and is given here in essentially the same form (a reproduction of a typescript), imbedded in an overwhelming amount of information on the author, his background, his influence and his linguistic opinions. This information is given in the introductory chapters as well as in notes on the text. Many grammatical works have been consulted and a host of other texts of the Prayerbook are adduced, testifying to the energy and erudition of the editor. I think that one can safely state that both author and editor could have been shown to better advantage by a separate publication of the complete text of Sofer's commentary or by a monograph on this author (and preferably both). It can easily be understood how practical considerations have led to the present volume, but that does not alter the fact that its hybrid character impairs its usefulness.

However much the structure of the book can be criticised, its contents are highly interesting and instructive. It contains much information on the history of Hebrew grammar, on halakhic and ritual matters and on the history of Jewish learning, especially on Jewish learning in 16th century Poland. Its aim is to show by the example of Shabbetai Sofer's work, that the tendency towards revision and unification of the Hebrew Prayerbook, especially in its linguistic aspects, is considerably older than is usually assumed. It appears, that Sofer not only tries to establish the correct wording of the prayers, but that he is particularly intent on eliminating all grammatical and phonological features of the then current texts which are not in accordance with the rules of Tiberian grammar. In our time this tendency to correct the texts, as represented

by such 19th century scholars as W. Heidenheim and S. Baer, is much criticised. They tried to eliminate from the text of the prayers those remnants of the divergent vocalisation systems and those forms of post-biblical Hebrew that are now regarded as the most useful items for our knowledge of the history of the Hebrew language. It is instructive to see that this tendency is at least several centuries older and (therefore?) much more respectable. It is also somewhat ironical that a scholar such as Reif, who in other publications undertook to describe and preserve those older "substandard" vocalisations, here in utmost sympathy describes the work of one of his predecessors whose aim it was to suppress them (see e.g. p. 25).

But it must be admitted that Sofer's work is better valued for its constructive sides. Reif does ample justice to all the facets of his work. This worthy representative of the study of Hebrew grammar in a time when it was not universally approved and often neglected certainly deserves a monograph.

Here follow some minor points of criticism, affecting only some of the many details given in this book.

It is not clear why the most sensational feature of the so-called Pseudo-Ben Naftali system, — the extension of the rules of *dagesh* and *rafe* to almost all the consonants —, is omitted in the characterisation of this vowel system on p. 30. It is also not quite accurate that "the *paytanim*... preferred to construe Hebrew forms out of harmony with any norm" (ibid.), since their neologisms fit very well into some broad patterns (for convenience see Enc. Jud. vol. 16, 1610-11), in addition to the possibility suggested by A. Mirsky (Leshonenu 30 (1965-'66) 296-304), that they have a background in the midrash.

On p. 38 it should be said, that for the letters bgdkpt *at the beginning of a word* it is difficult to decide whether they are *rafe* or not.

On p. 68, n. 33 one cannot well do without a reference to the catalogue of the Bibliotheca Rosenthaliana (Leiden 1973). The MS in question is no. 448 in that catalogue.

Leiden, December 1979 A. VAN DER HEIDE

* * *

Volker ZIMMERMANN, *Die Entwicklung des Judeneids. Untersuchungen und Texte zur rechtlichen und sozialen Stellung der Juden im Mittealter*. Bern, Herbert Lang & Cie., 1973 (8vo, 285 S.) = Europäische Hochschulschriften, Reihe 1, Band 56.

Die vorliegende Rezension der Dissertation Zimmermanns beabsichtigt zugleich der heutigen Forschung des Problems einen Beitrag zu leisten. Es haben mehrere Autoren über das Problem des Judeneides Untersuchungen angestellt. Versucht man aber in das Problem einzudringen, so wird man von einem erstaunlichen jedoch nur teilweise erkannten Widerspruch getroffen. Dieser Widerspruch betrifft die Verbindlichkeit des Eides nach talmudischen Gesichtspunkt, die seiner Verbindlichkeit vor dem christlichen Gericht zugrunde liegt. Wie es die Quellen belegen war es den nicht-jüdischen Gesetzgebern stets völlig klar dass für Juden nur ein nach jüdischen Gesetzen zustande gekommener Eid Gültigkeit, und daher Verbindlichkeit, innehaben kann. Das geht hervor aus den den Eid anbetreffenden Gesetzgebungen — wie z.B. aus dem Speyerer Judenprivileg (6. Art. 1090) und dem Fridericanum (3. Art., 1238) das den gleichen Wortlaut hat — und infolgedessen aus den für den Eid benützten Formeln. Es sind vor allem die Formeln aus denen sonnenklar hervorgeht dass die weltliche Obrigkeiten sich allenthalben Mühe gegeben haben den Eid so auszustatten dass er für Juden Verbindlichkeit enthalte. Dazu hat man versucht nach jüdischem Recht zu verfahren wie auch Kisch unzweideutig erwähnt: „seit dem frühen Mittelalter und das ganze Mittelalter hindurch erfolgte die Eidesleistung der Juden immer gemäss jüdischem Gesetze" [1]).

Trotzdem ist es fraglich, und hier gelangt man an den obengenannten Widerspruch, ob oder in wiefern dieser Zweck der Verbindlichkeit wirklich erreicht worden ist bei den zahlreichen Eidesleistungen die zu diesen Zeiten stattgefunden haben. Wenn man gesteht dass für Juden lediglich ein Eid „*secundum legem suum*" Verbindlichkeit innehaben kann, dann soll man diesen Eid nach talmudischen Recht auf seine Gültigkeit prüfen und selbstverständlich dabei nicht bloss die Formel sondern die ganze Zeremonie die die Eidesleistung ausmacht mit in Betracht nehmen. Nach seiner Bemerkung hat eben diese Frage auch Zimmermann interessiert und beabsichtigt er mit seinen Untersuchungen nachzuforschen wieweit die einzelnen Bestimmungen des Judeneides, speziell der Zeremonie desselben, im Einklang sind mit der jüdischen Religion (gemeint sei wohl: mit den talmudischen Gesetzen derselben). Wenn man diese Frage zu beantworten versucht genügt es aber nicht festzustellen dass und wie sehr eine Zeremonie oder Formel für die Juden verletzend oder herabwürdigend war, sondern ist es notwendig eine genaue halachische Prüfung der Bestimmungen zur Eidesleistung vorzunehmen. Obwohl sie der Forschung mit einem verdienstlichen Sammlung von Eidformeln versehen hat, handelt sich die Dissertation Zimmermanns zuwenig um das eigentliche Problem. Sie beschäftigt sich nicht mit den talmudischen Vorschriften und Prinzipien die sich auf Eidesleistung beziehen und daher bestimmen ob der Eid „im Einklang mit der jüdischen Religion" sei. Die Verfasser dieser Rezension möchten deshalb einiges zur Diskussion des eigentlichen Problems beitragen. Die Ansicht die wir vertreten findet sich auch bei Frankel [2]), dessen eingehende Betrachtungen über das Problem des Judeneides ihren Wert völlig beibehalten haben. Schon Frankel hat die Hauptmomente der talmudischen Gesetzgebung hinsichtlich des Judeneides aufgewiesen und halachische Kriterien dargeboten nach welchen die Eidesgesetzgebung der Juden beurteilt werden sollte. Es ist daher ziemlich unbegreiflich weshalb Zimmermann bemerkt das Verdienst der Arbeit Frankels liege hauptsächlich in dem Abdruck sehr vieler Eidformeln [3]). Unserer Meinung nach hat Frankel gerade diejenige Beobachtungen dargeboten die ein Urteil über die Verbindlichkeit des Judeneides ermöglichen.

[1]) Guido Kisch, *Forschungen zur Rechts- und Sozialgeschichte der Juden in Deutschland während des Mittelalters*. Europa Verlag. Zürich, 1955. p. 121.

[2]) D. Zacharias Frankel, *Die Eidesleistung der Juden in theologischer und historischer Beziehung*. Dresden/Leipzig, 1847.

[3]) Zimmermann, *Die Entwicklung des Judeneides*, p. 5.

Zuerst müssen wir einige allgemeine Beobachtungen über das jüdische Verständnis vom Eide anstellen. Der Eid nach jüdischem Brauchtum hat einen positiven Grund [4]): durch ihn verbindet sich der schwörende Jude mit der Wahrheit Gottes. Der Eid kann also nur als ein Akt höchster religiöser Bedeutung betrachtet werden. Aus der talmudischen Ansicht der Mensch trete durch einen Eid in unmittelbare Beziehung zu Gott ergibt sich gleich dass an den Eid gewisse Ansprüche gestellt werden sollen. Nur wenn der Eid seiner Formel und hinzukommenden Zeremonien nach im Einklang ist mit der Würde Gottes gilt er als solcher und nur dann darf der Jude sich an der Leistung desselben beteiligen. Sonst liegt ihm die Verpflichtung ob sich der Eidesleistung zu entziehen. Dass heisst: er soll sich nicht an der Prozedur beteiligen, damit auf seinem Recht verzichtend, oder, wenn er sie nicht umgehen kann, er soll Mentalreservation vornehmen. (S. unten). Das sind die Wege auf welchen der Jude verhüten konnte einen Eid zu leisten der seinem Wesen nach falsch war, weil nicht in Übereinstimmung mit der Würde Gottes. Hieraus ergibt sich auch dass es völlig gleich ist ob der Eidempfänger Jude sei oder Christ. Man schwört auf den Namen des Ewigen und eben deshalb ist man seinem Eide gebunden. Also haben nach talmudischem Recht alle Eide die gleiche Verbindlichkeit inne seien sie Juden oder Christen geleistet worden.

Hinsichtlich der Eidesleistung an Nichtjuden kommt jedoch noch folgendes halachisches Prinzip zur Geltung: die Juden sind immer auf der Hut vor *Chillul ha-Schem* d.h. vor Entweihung des Namen (Gottes). Es ist klar dass man durch einen falschen Eid den Namen entweiht. Leistet man aber einem Christen einen falschen Eid, so entweiht man den Namen um so mehr weil der Eidempfänger die Gesetze des Judentums nicht kennt und meinen könnte es sei den Juden erlaubt falsche Eide zu schwören. Dadurch würde der Schwörende das ganze Judentum beflecken d.h. sich *Chillul ha-Schem* zuschulden kommen lassen. Daraus geht nochmals hervor dass es den Juden genauso unerlaubt ist einander wie einem Nichtjuden einen falschen Eide zu schwören. Eine andere Sache ist es wenn die Eidesleistung selbst den schwörenden Juden herabwürdigt und dadurch das Judentum befleckt z.B. mittels einer Zeremonie die eine Sauhaut verwendet. Eine derartige Prozedur ist in Widerspruch mit der Würde die dem Eide nach talmudischen Gesetz, als religiösem Akt höchster Bedeutung, zukommt. Den Juden sich an einer solchen Prozedur beteiligen zu lassen heisst daher ihn zur Entweihung des Namens auffordern. In solchen Fällen liegt es dem Juden ob sich der Eidesleistung leiblich oder mental zu entziehen. Dasselbe Prinzip der Hutung vor *Chillul ha-Schem*, das den Juden unter allen Umständen obliegt, kann also hinsichtlich der Eidesleistung ganz verschiedene Konsequenzen haben.

In diesem Zusammenhang findet sich oft die unbegründete, auch von Zimmermann wiederholt als solche aufgewiesene, Ansicht es sei den Juden erlaubt Christen einen falschen Eid zu schwören weil sie die christliche Obrigkeit nicht anerkennen. Das trifft aber nicht zu. Vielmehr möchte man behaupten: die Juden stehen grundsätzlich jeder Obrigkeit wohlwollend gegenüber. Das ergibt sich vor allem aus dem schon im dritten Jahrhundert formulierten Prinzip *Dina de-Malchuta Dina* d.h. das Gesetz der Obrigkeit ist Gesetz. Dabei gibt es jedoch eine Bedingung: die Obrigkeit soll mit allen ihren Untertanen als Gleichen verfahren. Es wird somit jede Obrigkeit die einen Rechtsstaat stiftet oder im Stand behaltet von den Juden als Obrigkeit anerkannt, sogar eine die mittels einer Revolution an die Macht gelangt ist.

Betrachtet man das gerichtliche Verfahren der Vergangenheit so wird man bald inne wie oft die Juden der gerichtlichen Willkür zum Opfer gefallen sind [5]). Jetzt ergibt sich aus dem oben dargestellten Prinzip *Dina de-Malchuta Dina* dass die talmudische Gesetzgebung eine Obrigkeit die eine solche Rechtspflege ausübt nicht anerkennt. Daher versucht man ihre Eide zu umgeben weil die mit Unrechtmässigkeit und Zwang verbunden sind. Diese Ansicht mit Bezug auf die christliche Obrigkeit und ihre Eide vertritt Maimonides in seinem Kodex.

In obenerwähnten Fällen handelte es sich um den blossen Vorgang der Eidesleistung, wobei der Anlass zum Eide ausser Acht gelassen ist. Es gibt aber Fälle worin die Eidesleistung von vornherein auf Unrechtmässigkeit beruht und diese Eide sollen hinsichtlich ihrer Verbindlichkeit anders beurteilt werden. Es ist über solche Eide dass Maimonides in seinem Kodex spricht im Abschnitt *Hilchot Schevuot* [6]) d.h. Vorschriften zur Eidesleistung. Dort heisst es: jeder der einen Eid schwört der einer von diesen vier Arten von Zwangseiden zugehört hat Entlassung von allem (d.h. ist seinem Eide nicht gebunden). Im dritten Paragraph desselben Abschnittes wird sodann erwähnt wie der Schwörende verfahren soll wenn er vom Eide entlassen werden will. Wenn auch objektiv und unzweideutig festzustellen ist ob der Eid unter rechtmässigen oder unrechtmässigen Umständen zu leisten sei. Ob von Zwang oder gerichtlichem Verfahren die Rede sei, so genügt diese Feststellung an und für sich nicht um den schwörenden Juden von seinem Eide zu entlassen. Er schwört auf den Gott Israels und eben deshalb ist der Eid bindend... es sei denn dass er Mentalreservation vornimmt. Oder wie es Maimonides in Worte fasst [7]): der Schwörende soll zur Zeit der Eidesleistung das Herz richten auf dasjenige das ihn entlässt. D.h. er soll den Worten des Eides eine private Bedeutung beilegen und darauf schwören. Nur wenn er so verfährt ist er vom Eide entlassen. Schon oben haben wir erwähnt es liege den Juden unter gewissen Umständen ob sich der Eidesleistung zu entziehen, sei es leiblich oder mental. Weil die meisten Autoren das Wesen des jüdischen Eides verkannt haben und eben dadurch der eigentliche Anlass zu Mentalreservation ihnen entgangen ist möchten wir einiges darüber bemerken. Es wird jetzt klar sein wie nach talmudischem Gesetz der Eid zu betrachten sei. Frankel fasst die talmudische Ansicht zusammen wie folgt: „der Eid ist das Band zwischen Gott und Menschen" [8]). Die Parteien der Eidesleistung sind also im Wesentlichen Gott und der schwörende Mensch. Der Eidempfänger gilt als Partei in sofern er und seine Sache mit der Wahrheit

[4]) Frankel, op. cit. p. 8 ff.

[5]) Frankel, op. cit. p. 67.

[6]) *Mischne Torah, Hilchot Schevuot* 3:1

[7]) *Mischne Torah*, ibid.

[8]) Frankel, op. cit. p. 66.

Gottes im Einklang stehen. Nur als ein Wahrheit respektierender Mensch kann er sich berufen auf die Wahrheit Gottes, d.h. Partei sein in einer Eidesleistung. Sobald er den Anforderungen der Wahrheit nicht entspricht hat er kein Recht sich auf die Wahrheit Gottes zu berufen d.h. kann er dem Juden in einer eventuellen Eidesleistung nicht als Partei gelten. In solchen Fällen gibt es also nur eine menschliche Partei, die des Schwörenden, und nur dann ist es erlaubt Mentalreservation vorzunehmen. Ein solcher Fall ist dem ähnlich worin jemand Gott einen Eid schwört. Es handelt sich dann ausschliesslich um Gott und den Schwörenden und unter den Umständen ist es erlaubt Mentalreservation vorzunehmen. Doch gibt es auch einen wichtigen Unterschied zwischen den Fällen: wenn von Eidesleistung zwischen Menschen die Rede ist und der Eidempfänger selbst respektiert die Wahrheit nicht, ist es dem Juden nicht nur erlaubt sondern ist er genötigt Mentalreservation vorzunehmen, weil ein solcher Eid seinem Wesen nach falsch wäre. Es liegt dem Juden ob solche Eide zu verhuten damit der Name Gottes nicht entweiht werde.

Hieraus ergibt sich nochmals dass es dem Juden im Falle herabwürdigender Formalitäten obliegt, wenn er sich der Eidesleistung nicht leiblich entziehen kann, Mentalreservation vorzunehmen. Es ist doch undenkbar dass ein Jude freiwillig einen Eid ablegen würde der durch seine Formel oder Zeremonie den Namen Gottes entweihe. Nur unter Zwang wird er sich an so einer Prozedur beteiligen und wenn von Zwang die Rede ist entartet der Eid in Verhöhnung des Namen woran der Jude sich nicht beteiligen kann.

Bleibt uns übrig zu bemerken der Verfasser des vorliegenden Werkes habe, obgleich er eine beachtenswerde Sammlung von Eidformeln veröffentlicht hat, der Forschung des eigentlichen Problems des Judeneides trotzdem keine neuen Gesichtspunkte dargeboten. Eine talmudische Betrachtungsweise des Problems haben wir durchaus verfehlt obschon nur eine solche Betrachtungsweise dem Problem gerecht werden kann. Dem Verfasser kommt jedoch das Verdienst zu die Aufmerksamkeit der Wissenschaft auf eine Frage hingelenkt zu haben die in der Zukunft genauerer Erörterung bedürft.

Amsterdam, Januar 1980 M. König, z.l. Charlotte Koedam

TARGUM

Bernard GROSSFELD, *A Bibliography of Targum Literature*. Volume II. Cincinnati, Hebrew Union College Press, New York, Ktav Publishing House, Inc., 1977 (29 cm., xxxii, 113 pp.) = Bibliographica judaica, 8. ISBN 087068 337 3 (KTAV). $ 20.00.

After the appearance of the pioneering first volume of this Bibliography (1972) its editor acquired much additional material by way of correspondence and reviews. Together with the results of current research so much new material was collected, that a second volume became necessary. It contains items 1055-1822, an increase of 75% within five years.

The subdivision of this second volume is essentially the same as in the first. A subdivision on Theses and Dissertations has been added, along with a Subject Index, listing items of interest that cannot be found by means of the Table of Contents. There is also a list of Reviews of Volume I and several Addenda to both volumes. Both the Subject Index and the Index of Authors and Editors cover the volumes I and II.

A compiler of a bibliography of Targum studies is confronted with a dismaying plurality of material. The literature on this subject includes all shades between the traditional and the scholarly approach and it is, therefore, not surprising, that even this second volume is subject to addition and correction. After the appearance of the first volume of this bibliography the *Newsletter for Targumic (and Cognate) Studies* was started. This bulletin proved to be an important means of communication for information on current research. It is, therefore, not necessary to mention in this review titles dating from the mid-70s and later. It can be trusted, that they have found their way to scholars engaged in Targum research and that they will find a place in future installments of this bibliography. A very modest contribution of older material and some criticism, however, may be allowed here.

Y. Qafiḥ (Kafiḥ, Kappaḥ), *Ḥamesh Megillot*, Jerusalem 1962 contains Targumim in the Yemenite ("tiberianised") version of the books Canticles, Ruth and Ecclesiastes.

Similarly S. Naǧar's edition *Ḥamesh Megillot*..., s. *l.* 1960 contains the Targum of the Five Scrolls, of which Canticles, Ruth and Ecclesiastes are given in a Yemenite version, slightly different from the text of Qafiḥ (and also with Tiberian vowels); it also contains *"be'ure millim ba-Targum"*.

Y. Koraḥ's (should be Qoraḥ) *Marpe lashon* (no. 1231) appeared (at least the part on Genesis) first in the Pentateuch edition (*Tāǧ*), Tel Aviv 1940; cp. Ratzabi, Bibliography, *KS* 28, no. 221. If I am not mistaken, the introduction to this commentary on TO, entitled *Berit Shalom*, is still in MS.

A. Jellinek, "Analekten, II: Targum rabbati und Midrasch rabbati zu Esther, *MGWJ* 2 (1853) 430-431 is a half-page remark on the relation between Tg. Esth II and the Midrash collections on this book.

The proper place of no. 1414 (on "Targum Jerushalmi") seems to be after 1285.

It would be advisable to include in future bibliographies of Targum studies a) studies on "extra-canonical" Targumim (e.g. the Targum of the *"Shemone Esre"*, *Megillat Antiochos*, etc.) and/or to give them a place in the Subject Index; b) catalogues of manuscript collections, which contain descriptions of important Targum texts.

Leiden, December 1979 A. van der Heide

* * *

A. DÍEZ MACHO, *Biblia Polyglotta Matritensia*. Series IV: *Targum Palaestinense in Pentateuchum*. Additur Targum Pseudojonathan ejusque hispanica versio; Liber 4, *Numeri*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1977 (Un volume in 8° de i-xvi plus 355 pages).

Le Professeur A. Díez Macho, après avoir terminé l'*editio princeps* du manuscrit Neofiti 1 en cinq volumes, a commencé l'édition critique des Targumim pour la Bible Polyglotte de Madrid. Jusqu'à maintenant seuls 3 volumes ont vu le jour. T. Ayuso publia le *Psalterium visigothicum* (Madrid 1957), ainsi que le *Psalterium S. Hieronymi de Hebraica veritate interpretatum* (Madrid 1960), et I. Ortiz de Urbina le *Vetus Evangelium Syrorum*: *Diatessaron Tatiani* (Madrid 1967). A. Díez Macho a préparé les cinq volumes du Pentateuque correspondants au Targum Palestinien. Le vol. IV, celui des Nombres, vient de paraître. Il s'agit d'éditer critiquement tous les matériaux connus du Targum utilisé en Palestine. Le volume consacré à Nombres réunit les textes suivants distribués en quatre colonnes synoptiques: reédition du Neofiti 1, avec les corrections de l'*editio princeps*, suivi de son apparat critique, la famille du ms. 440 de la Vaticane présenté comme texte de base et les variantes du ms. de Nuremberg (Nu) et du ms. de Leipzig (L), le texte du ms. 264 de la collection Sassoon pourvue de la vocalisation supralinéaire yéménite; la famille du ms. 110 de la Bibliothèque Nationale de Paris, pour Nombres représentée uniquement par le dit ms. de Paris, mais representée pour le Deutéronome par le ms. Leipzig 2, découvert par A. Díez Macho. On publie aussi les fragments du Targum Palestinien provenant de la Geniza du Caire. L'édition est enrichie par l'édition du texte du ms. Add. 27031 du Musée Britannique, qui constitue un ms. unique pour le Pseudojonathan du Pentateuque; ce ms. est édité avec un apparat des variantes de l'édition princeps du Pseudojonathan, parue en Venise en 1591. Ce texte du Pseudojonathan est accompagné d'une traduction espagnole, faite par la collaboratrice de Díez Macho, Teresa de J. Martínez.

Dans l'Introduction A. Díez Macho justifie le choix des textes édités et le rejet d'autres textes, tels le Targum Yerushalmi des Bibles Rabbiniques qui est une copie de Ms. de Nuremberg; le ms. Günzburg 3 de Moscou, qui lui aussi est une copie du dit ms. de Nuremberg. On remarquera parmi les textes, la reproduction du ms. 440 de la Vaticane qui est à préférer à tous les autres mss. de la même famille. On s'étonnera peut-être que Díez Macho distingue ici deux mss. de Leipzig (L 1 et L 2). Ce dédoublement s'explique, comme il a été déjà dit, par le découverte de deux textes différents présents dans le même ms. de Leipzig. Dans le livre des Nombres il s'agit des variantes de la même famille. Un étudiant du Professeur de Madrid s'est chargé de rédiger deux Appendices contenant les citations du Targum Palestinien du livre des Nombres que l'on rencontre dans 'Aruk., Meturgeman, Rashi et autres écrits juifs tardifs. Le Directeur de cette entreprise précise bien la tâche qui échoit à chacun des collaborateurs (Luis Díez Merino, Emiliano Martínez Borobio, Teresa de Jesús Martínez y Raimundo Griñó).

Sans doute admirera-t-on qu'il y ait encore dans l'Espagne du vingtième siècle, des savants continuateurs des grands humanistes de la Rennaissance qui, à l'instigation du Cardinal Cisneros, donnèrent des ouvrages tels que la Bible Polyglotte d'Alcalá et, sous le haut patronage de Philippe II, celle d'Arias Montano appellée aussi Biblia Regia ou Bible d'Anvers.

Toulouse, septembre 1979 M. Delcor

* * *

Alejandro DÍEZ MACHO, *MS. Neophyti V*, *Deuteronomio*. Targum Palestinense. Ms. de la Biblioteca Vaticana. *Editio princeps*, Introduction et version espagnole (suivi de la traduction française par R. Le Déaut; traduction anglaise par M. McNamara, lieux parallèles du Pseudo-Jonathan et de Neophyti par Etan Levine). Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1978 (Grand vol. in 8°, comprenant l'introduction de CXLIX pages et 631 pages de texte et de traductions),

Comme d'habitude, le Prof. Díez Macho, qui vient de terminer heureusement l'édition du codex Neofiti 1, consacre une importante Introduction au targum du Deutéronome, avant de donner le texte accompagné de l'apparat critique et suivi de la traduction espagnole. Dans cette Introduction, il commence par établir toute la bibliographie relative au sujet parue depuis le dernier volume consacré aux Nombres.

On lira avec beaucoup d'intérêt les très nombreuses pages que le savant Professeur de Madrid écrit pour servir de résumé critique au tome premier publié par M. Kasher sous le titre *Targumey ha-Torah*; ce rabbin bien connu par ses 26 volumes de la *Torah Shelemah*, inventorie des centaines de parallèles aux divers Targums et notamment au Targum Palestinien et aussi au Targum Neofiti dans la littérature rabbinique. Il faut souligner que nombre de parallèles se trouvent déjà dans la littérature des tannaïm, Mekilta, Sifra et Sifre. Il soutient que cette littérature dépend du Targum Palestinien, ce qui indique la grande diffusion qu'il a eu surtout en Palestine. A ce propos, qu'il soit permis de rappeler que le travail entrepris par le Prof. Goshen-Gottstein et ses collaborateurs sur les citations du Neofiti ou du Targum Palestinien dans le Talmud de Palestine et dans d'autres textes rabbiniques, viendra sans doute à apporter un complément critique et scientifique au travail du rabbin.

Dans la même Introduction, Díez Macho reproduit sa Communication au Congrès de Vetus Testamentum tenu à Edimbourg en 1974. Il répond à certaines objections faites par Goshen-Gottstein qui veut voir dans le Targum Neofiti 1 des leçons qui seraient dédoublées en raison de leur séquence maladroitement agencée.

Ceux qui ne lisent pas facilement l'hébreu moderne trouveront dans ce volume un long exposé relatif à la grammaire du Targum de Jonathan sur les Prophètes antérieurs et, par conséquent, à la langue et à la grammaire du Targum d'Onqelos qui est presque identique. Il s'agit d'un excellent travail comparatif de A. Tal, qui se réfère constamment à tous les dialectes araméens et qui fait une place à la langue du Targum Neofiti. Cet auteur soutient qu'il existait en Palestine et aux alentours une sorte de *koine* littéraire en araméen. Celle-ci comprendrait

l'araméen de Qumran, l'araméen d'Onqelos, de Jonathan, le palmyrénien, le nabatéen et l'ancien syriaque épigraphique. Tous ces dialectes auraient été plus au moins influencés par l'araméen parlé. Si l'on en croit cet auteur, le Targum de Jonathan aux Prophètes antérieurs et par conséquent le Targum d'Onqélos daterait de la fin du premier siècle ou du début du second.

De son côté S.A. Kaufman, comme Díez Macho le rappelle ici, soutient que l'araméen littéraire se divise en trois traditions différentes: l'araméen de l'Apocryphe de la Genèse, l'araméen du Targum de Job de la grotte XI de Qumran, et l'araméen des Targum d'Onqelos et de Jonathan.

A ceux qui sont interessés par le problème de l'araméen parlé par Jésus, T. Muraoka rappelle que le Targum de Job de la grotte XI n'appartient pas nécessairement à l'araméen de Palestine, mais qu'il semble se rattacher à l'araméen oriental.

Par rapport aux autres éditions antérieures, l'auteur de l'édition critique du Targum au Deutéronome a donné des indications critiques plus riches et plus précises comme on pourra le voir au début de l'ouvrage.

Ce qui offrait le plus de difficultés au traducteur, à savoir les textes poétiques, ont reçu tout le soin nécessaire et les spécialistes les plus exigeants y trouveront leur compte.

Nous attendons impatiemment le sixième volume qui contiendra les Index, une classification très precise des diverses mains du manuscrit original et des corrections introduites par l'éditeur moderne. Ainsi l'opus magnum auquel le Professeur Díez Macho a consacré une grande partie de sa vie sera plus aisément consultable. Qu'il soit vivement félicité et remercié pour son grand labeur scientifique.

Toulouse, septembre 1979 — M. Delcor

ARCHEOLOGIE

Augustus SORDINAS, *Contributions to the Archaeology of Saudi Arabia: III The Zimerman collection from the northern fringe of the Rub' al-Khali*. Miami, Florida Published by Field Research Projects, 1978 (28 cm., 38 pp., 2 maps and 16 Plates).

The book under review is a descriptive study of a collection of surface finds brought together by Mr. Sam Zimerman over a period of years. It contains over 900 specimens collected in the gravel plains of Ash Shuqqan between the great escarpment of Jabal Tuwaiq and Abu Bahr in the northwestern fringe of the great desert Rub' al-Khali or the Empty Quarter (for location of area see Fig. 1 and Plate 1).

In his will Mr. Sam Zimerman left this collection to Dr. Henry Field, who during the past forty five years has been promoting the collecting of Stone Age artifacts from Arabia which descriptions subsequently found their way to his Field Research Projects Publications.

In 1971 McClure[1]) informed us that a great deal of the material collected till then was in custody of, or recorded in, the Peabody Museum, Harvard University, Mass. U.S.A.. The archaeological value of these surface collections for the interpretation of Stone Age industries in other parts of the Arabian Peninsula, the coastal area along the Arabian Gulf, i.e. the North-Eastern Province of Saudi Arabia, the State of Bahrain, Qatar and the Oman Peninsula, is, for obvious reasons, of a limited range.

However, the fact that Field and others during the past forty five years have recorded many prehistoric activities in Arabia, has resulted in the fact that general typological classifications and several tentative affinities between the Stone Age cultures of Arabia and other Stone Age groups in Europe, the Near and Middle East, Africa and South- and South-East Asia have been suggested. For example, in the Lower-Middle Palaeolithic artifacts from Saudi Arabia both the bifacial Abbevillo-Acheulian hand-axe tradition, thick crude flake tools, not unlike those of the Clactonian and Mousterian industries and the pebble-butted or chopper-chopping tools are present. However, an unanimous agreement among the various scholars working in the field of man's earliest existence, the Stone Age, has not yet been nor can such as yet be reached since, as McClure stated in 1971: "Except for a few scattered notes in several journals, no significant study has yet been made of these artifacts. What small amount of this material has reached the hands of competent authorities has to date been mainly recorded and classified only in broad typological terms". McClure makes, however, an exception for H. Kapel's Atlas of the Stone-Age Cultures of Qatar, *Reports of the Danish archeological Expedition to the Arabian Gulf*, I, Jutland Archeological Society Publications, VI, 1967. This publication has now been subject to some modifications, and Kapel's C and D Groups have been refined by new evidence from Beatrice de Cardi's archaeological activities in Qatar in 1973-1974. This publication is also under review. One of the main drawbacks is, of course, the lack of stratified sites which would add unknown aspects to our scanty information on the one hand, and into which the surface artifacts could be chronologically fitted.

Sordinas himself also realizes the limitations of these surface collections when he writes: "It is fully recognized that surface collections — particularly when made under strenuous climatic circumstances that seldom permit proper sampling procedures — may not allow for adequate recognition of existing archaeological components. This is particularly evident in the case of lithic collections which for proper interpretation require the availability of quantifiable amounts of *débitage* in addition to the finished implements. These are lacking in the Zimerman collection.

"Of necessity, then, the present study relies heavily on such technological features as may be adduced from finished and selected implements. This is a shortcoming which can be overcome by fuller studies of complete surface collections and surveys followed by scientific excavation. Indeed, this report makes a plea for the immediate undertaking of such expeditions in the corridor of Wadi ad-Dawasir". (p. 2)

Sordinas' plea for scientific excavations in the Wadi ad-Dawasir would apply to many other places in Saudi Arabia as well, while McClure's complaint regarding the paucity of adequate publications concerning Stone Age

[1]) McClure, H.A., *The Arabian Peninsula and Prehistoric Populations*, Field Research Projects, Miami, Florida, 1971, p. 4.

cultures may now be augmented by a number of recent studies whose time span range from the Lower Palaeolithicum to the Neolithic. Both Sordinas and the report by de Cardi on the British Archaeological Expedition to Qatar 1973-1974 show some minor omissions which will be mended in this review[2]).

Smith also remarks upon the paucity of proper scientific work:

"Interpretation of Qatar's stone industries is made difficult by the absence of related systematic work on industries from other parts of Arabia. However, as scattered items of information accumulate, it may be possible to build up a general picture. An overview of the Stone Age of Qatar in relation to the rest of Arabia therefore seems in order"[3]).

The environmental history of Arabia is obviously of prime importance in evaluation of the nature of the archaeological finds and the distribution of the archaeological material.

In relation to the environmental history of Qatar, Vita-Finzi[4]) mentions the recent hypothesis that "The dates to hand suggest that between about 70,000 and 44,000 y.a. the floor of the Arabian Gulf was dry land. Bereft of peninsular status and lacking prominent relief, Qatar is unlikely to have offered hunter-gatherers any special attractions and was presumably part of a winter-grazing zone seasonally complementary to the surrounding uplands. If the ensuing marine transgression is a fact (rather than a product of the vagaries of radiocarbon dating) there ensued a period of about 14,000 years when flooding of the Gulf endowed Qatar with coastal resources readily accessible along a low-lying, indented shoreline.

"A second fall in sea level attained its maximum 15,000 y.a. (Fig. 9*a*). Dune development on the Gulf floor was apparently accompanied by flash-flood deposition wherever relief was adequate to nourish wadi flow, and the resulting concentration of soil and water doubtless found its echo in the territories of grazing herds and their dependent human populations. The cumulative effect of basin-filling conferred on Qatar a set of resources complementary to the coastal food supply restored by marine transgression (Fig. 9*b,c,d*), and opened the door to year-round occupation possibly based on seasonal movement between the littoral and the interior". Vita-Finzi further refers to two post-Tertiary episodes of wadi filling in the Musandam peninsula which coincided with the accumulation of aeolianites in the course of the last major marine regression and also to a comparable phenomenon in the Hadhramaut, where Caton-Thompson and Gardner reported large scale wadi fill resulting from water-laid sedimentation and not to be regarded as an 'aeolian silt'[5]).

The Wadi ad-Dawasir which is shown on Sordinas' map (Fig. 1) as cutting through the escarpment of Jabal Tuwaiq and forming a connecting corridor between the Red Sea and the Arabian Gulf, following the northern fringe of the Rub' al-Khali, is one of the three main large wadis, each of which clearly show a drainage pattern which undoubtedly served to regulate the water flowing from the interior of the Arabian peninsula to the Arabian Gulf.

The Wadi ad- Dawasir and its tributaries is now a dry riverbed system covered by aeolian sands, testifying to a post-Pleistocene deposition which is overlying a gravel system which, therefore, must be older and can be assumed to belong to Pleistocene pluvial periods, when the rainfall must have been much higher and climate much moister. At the close of the Pleistocene or the beginning of the Holocene, the climatic conditions started to change and aridity set in. This progressively increasing aridity has lasted to the present day. M'Clure states as follows: "With drainage into the Rub' al-Khali from the back slopes of the Hadhramaut and Dhofar Mountains on the south fringe of the peninsula, drainage from the back slopes of the Oman Mountains on the eastern fringe, and drainage from the west fringing Red Sea Hills and Jabal Tuwayq scarp, it is easy to visualize the Rub' al-Khali area as once an extraordinarily well-watered basin, instead of the formidable and almost totally barren sand desert it is today. With drainage from three sides, only the opening to the Persian Gulf to the north, in fact, kept it from becoming a huge inland lake. Thus well-watered and well-drained, the presently so-called "Empty Quarter" was probably anything but that and no doubt more than adequately supported the human and animal population that the abundance of flint tools seems to indicate"[6]).

Since early prehistoric man was obviously dependent on water systems to supply one of his basic every day needs, Palaeolithic and other Stone Age sites in Arabia are most likely to be found in these ancient lake and river beds. All that is required is a systematic research programme to carry out systematic and scientific investigations to trace the terrace and gravel deposits along these wadi systems. This should provide Stone Age artifacts in stratigraphic context into which the surface collections can also be satisfactorily integrated.

The Zimerman collection, which consists of a series of predominantly stone implements, which range from Lower Palaeolithic, Neolithic to early historical and Islamic times (the latter two attested by one "bronze arrowpoint", "obviously an import and similar to Roman arrowheads of the first century A.D." and one Islamic sherd respectively), is interesting not only because of the fact that the stone artefacts show an apparent "strong cultural conservatism" as described by Sordinas, but also because they add yet another series of findspots to the earlier known occurrence of stone tools. The latter sites, considerably abundant, but as mentioned earlier, unfortunately unstratified, have been reported not only from the fringes of the Arabian Desert, but also from well inside what is now almost totally uninhabitable sand desert. We have, therefore, to conclude, that up to fairly recent times the Arabian

[2]) Copeland, L., P. Bergne, 'Flint artifacts from the Buraimi area, Eastern Arabia and their relations with the Near Eastern Post-Paleolithic', *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, Vol. 6, 1976, pp. 40-61. — Roaf, M., 'Excavations at Al Markh, Bahrain. A fish midden of the fourth millennium B.C.', *Paleorient*, Vol. 2, no. 2, 1974, pp. 499-501; — McNicoll, A., M. Roaf, 'Archaeological Investigations in Bahrain 1973-1975 (typed manuscript).

[3]) Smith, G. H., 'The Stone Industries of Qatar', in De Cardi, B. (ed.). *Qatar Archaeological Report. Excavations 1973*, Oxford, 1978, Chapter 4, p. 35.

[4]) Vita-Finzi, C., 'Environmental History', in De Cardi, B. (ed.). *Qatar Archaeological Report. Excavations 1973*, Oxford, 1978, Chapter 2, pp. 23-24.

[5]) Vita-Finzi, 1978, p. 22.

[6]) McClure, 1971, pp. 18-19.

Peninsula, including areas which are nowadays desert, was substantially inhabited by human polulations. These include the considerable number of findspots in the desert of the Rub' al-Khali.

The Zimerman collection comprises 915 specimens according to Dr. H. Field's Preface, whereas Sordinas gives a total figure of 941 items in his Introduction. Whichever may be correct, this is a considerable figure, even when taking into account that this collection has been gathered together through the years from several sites and that the wasters, which undoubtedly must have outnumbered the finished implements, have not been collected.

Sordinas stresses on the one hand the existence of a "great corridor of contact and diffusion across Arabia, and along the northern fringes of what is now the vast emptiness of Rub' al-Khali, following fairly closely the long Wadi ad-Dawasir, which — most significantly — meets and truncates the 800-mile-long escarpment of Jabal Tuwaiq near our sites, opening the way toward the At Taif pass and Mecca in the west and toward the oases of Jabrin and Hofuf in the east. Such a corridor, particularly during wetter periods, would have facilitated contact between the Persian Gulf at Qatar and the Red Sea at Jiddah. The archaeological materials that have come to light along a chain of sites allow us to postulate the existence in prehistoric and early historic times of a viable land-and-sea route connecting Asia and Africa and the two cradles of urban civilization: Sumer and Egypt, the latter by way of the well-trodden African corridor of Wadi Hammamat and the Kharga oasis. Importantly, such a route can be considered as an alternate to the traditionally accepted — but actually rather bare of artifactual evidence — Sinai route, particularly as regards the early stages of human culture". (p. 1)

On the other hand Sordinas points to a strong cultural conservatism discernible in the prehistoric cultures of the Rub' al-Khali. The Zimerman collection reveals that "the indigenous cultures, although regularly receiving stimuli from the outside, developed in a way thoroughly determined by the desert. Innovations were limited to such adaptations as might uncompromisingly secure survival". (p. 2)

The author then continues to say that "The resultant conservatism in the material culture and technology should not be regarded as antithetical to the postulated land-and-sea route. On the contrary, the emerging archaeological picture amply shows that the corridor of Wadi ad-Dawasir was open to contact from the east and the west at all times, but external stimuli were molded into cultures eminently suited to cope with the hard conditions imposed by arid lands destined to become desiccated in the course of time". (p. 2)

This east-west contact via Arabia had already been observed by McClure[7]) who, therefore, describes Arabia as "stepping-stone, geographically and geologically speaking between the continents of Asia and Africa". It can, therefore, be suggested with good reason, that since human populations lived and hunted over the peninsula throughout most of the history of their existence, it would not be at all surprising to find that the latter also may have served in some respects as a cultural stepping-stone. As such one would have to allow, to a considerable degree, for a certain cultural exchange with adjacent regions, i.e. Africa, the littoral areas bordering the Arabian Gulf, including Qatar[8]), and Asia. In this light the occurrence of various flint industries encountered in the Arabian Peninsula cannot be treated as an isolated phenomenon and relations and affinities with neighbouring cultural groupings could undoubtedly be more firmly established than is possible at present, if proper excavations would be undertaken much in the line of those carried out recently on Bahrain[9]), Qatar[10]) and in the Oman Peninsula[11]).

Sordinas' Palaeolithic artefacts, which appear to belong to the previously mentioned Abbevillo-Acheulian horizon, consist of both crudely-shaped bifacial handaxes with "markedly sinuous edges", still showing large portions of the original cortex and pebble-butted pointed handaxes; twisted discoidal bifaces still showing large parts of the cortex, one cordiform bifacial handaxe made of tabular flint with most of the cortex still adhering on both sides, one elongated cordiform handaxe, and one ovate biface or "limande". Sordinas remarks on these bifaces as follows: "The bifaces of this collection are quite similar to the fine series of the E. J. Francis collection (Sordinas in Field 1971: 11-20) and to those from various sites reported by Overstreet (1973), or from sites near Ain as-Shalfah, Ar-Rayn, or Jabrin (Field 1971). The roughly hewn or butted handaxes can be correlated with a generalized Lower Palaeolithic horizon while the cordiforms and ovates, and particularly the "limande" leave little doubt as to their *Lower Acheulian* affinities. The similarity of these pieces with diagnostic forms from Africa must be stressed". (p. 6)

A second considerably large group of stone artefacts, which have been headed under *Heavy-duty scrapers and gouges*, the total of which amounts to 414 specimens, have been described as: "Another most interesting category in the Zimerman collection consists of large flakes retouched into large scraping, cutting and gouging implements. Some of them retain all the parts of the flake, including the striking platform, lending themselves to measurement and detailed study. The presence of adequate numbers of such items would have given interesting statistical data. The chipping techniques employed and the weathering of these large pieces and some macro-débitage convincingly associate them with the handaxe series. Inevitably, various scrapers, mainly end-scrapers struck on thick flake-blades, merge with Upper Palaeolithic typologies. Moreover, the Saudi Arabian lithic inventories show remarkable conservatism in the form of end-scrapers, gouges, or large points persisting almost unchanged well in the Neolithic. On the whole, however, the categories

[7]) McClure, 1971, p. 7.

[8]) McClure, 1971, Appendix B, p. 81.

[9]) Roaf, 1974, pp. 499-501; Roaf, M., 'Excavations at Al Markh, Bahrain', *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, Vol. 6, 1976, pp. 144-160; McNicoll and Roaf (typed manuscript).

[10]) De Cardi, Beatrice, 'The British Archaeological Expedition to Qatar 1973-1974', *Antiquity*, Vol. XLVIII, 1974, pp. 196-200; *Qatar Archaeological Report. Excavations 1973*, De Cardi (ed.)., 1978.

[11]) Pullar, J., 'Harvard Archaeological Survey in Oman, 1973: I — Flint Sites in Oman', *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, Vol. 4, 1974, pp. 33-48.

described in this section present close affinities with the Palaeolithic". (p. 6) Sordinas then continues: "All are worked, with chipping and retouch confined to the dorsal face... On the whole, we deal with large ovoid or trapezoidal flakes, equipped with flat, natural talons, struck at very obtuse angles, lipping at the nether edge, but with not too pronounced ventral conchoids of percussion... The extensive marginal chipping qualifies most of these pieces as heavy scrapers. Indeed, much of the retouch or utilization marks appear at the lipping of the flake edge across the talon indicating that they could have functioned better for scraping and gouging rather than cutting". (p. 7) Sordinas also remarks upon their weathered appearance and the fact that their patinas are similar to those observed with the bifaces. Only 24 artefacts out of a total number of 414 specimens, as given by the author, have been described and illustrated, inspite of considerable numbers of "Convergent Scrapers" (total number 11) (Pl. 10: 2-3), "Angular Side-Scrapers" (total number 11) (Pl. 11: 1-2), "Convex Side-Scrapers" (total number 10) (Pl. 11: 3-4), "Steep Carinate Scrapers" (total number 24) (Pl. 11: 5), "End- and Side-Scrapers on Flake-Blades" (total number 61) (Pl. 11: 6-7), "Strangulated Scrapers" (total number 16) (Pl. 11: 8-9), "Crude Bifacial Foliate Points", characterized as "Pseudo-Aterian" (total number 170) (Pl. 11: 13-14), "Crude Unifacial Foliate Points" (total number 24) (Pl. 11: 15) and "Fine Bifacial Foliate Points" (total number 48) (Pl. 12: 1-4).

At this point it appears justified to make a critical remark about the paucity of the illustrations and the complete absence in the text of the large number of artefacts which have been mentioned above and which consequently have not been illustrated. One would assume that a collection of the size and apparent importance as that of the late Mr. Zimerman would have been described in more detail and that many more artefacts would have been illustrated, preferably in line drawings, to enable scholars working in the field of the Stone Age in general and of the Arabian Peninsula in particular, to make full use of all the assembled implements for comparative purposes or otherwise. The more so as Sordinas himself has pointed out that "the gap, along the Wadi ad-Dawasir corridor, between the western fringes of the Rub' al-Khali and Ain as-Shalfah and Jabrin in the north-eastern fringes, is significantly shortened. Acheulian men probably utilized the entire Wadi ad-Dawasir corridor to reach the western shores of the Persian Gulf. This is a new route of diffusion of the *Acheulian Industrial Complex* from Africa into Asia". (p. 27)

Besides stone celts, mortars, pestles, grinders and hammerstones the Neolithic period of Southern Arabia is in the Zimerman collection predominantly represented by a rich repertoire of 369 arrowheads made of flint, chert and quartzite, more seldom of quartz. They have been subdivided by the author in the following groups:

1. *Elongated Symmetrical Bipointed Arrowpoints* (total number 117) (Pl. 14: 1-7);
2. *Stemless Rhomboidal Bipointed Arrowpoints* (total number 40) (Pl. 14: 8-13);
3. *Tanged Elongated Bifacial Arrowpoints* (total number 38) (Pl. 14: 14-16);
4. *Tanged and Barbed Triangular Arrowpoints* (total number 31) (Pl. 15: 1-5);
5. *Large Triangular Arrowpoints* (total number 30) (Pl. 15: 6-8);
6. *Elongated Trihedral Arrowpoints* (total number 18) (Pl. 15: 9-12);
7. *Elongated Trihedral Arrowpoints, Notched* (total number 16) (Pl. 15: 13-18).

Sordinas points out that in most surface collections of Neolithic or Ubadian Saudi Arabia, stone arrowheads predominate, as is the case of the present collection under review, and which can be explained as being indicative of a strictly partial dependence on agricultural pursuits. The author then continues "But there is a difference. Whereas in other areas — particularly toward the north-east of Rub' al-Khali — the Neolithic is characterized by an abundance of specialized arrowpoints, the materials represented in the present collection show a much greater conservatism. At present it is not possible to draw cultural interpretations on this matter beyond speculating that hunting may have been less variable, and the effects of cultural contact less pronounced than in coastal regions. Characteristically, the admittedly Neolithic arrowpoints in this region seem to fit best among generalized types that can be grouped in the category of rather large *Elongated Bifacial Projectile Points*". (p. 23) In his conclusions Sordinas summerizes the Neolithic as follows: "The reginal, long, and undifferentiated continuum which we have detected since the "Pseudo-Aterian" seems to maintain its vitality well in the Neolithic. This is attested by the refinement of the many foliate points which now are executed by fine pressure with the diagnostic *rippling effect*. Many macrolithic scrapers indicate persistence of old adaptations — possibly specialized in skinworking techniques. On the other hand, many grinding stones indicate dependence on grain foods. Of course, the proliferation of Neolithic stone arrowheads is diagnostic of the entire region of Central Saudi Arabia (Bibby 1969: 167), and is definitely represented in the Zimerman collection. One more, however, and contrary to the evidence from Qatar, Hofuf, Jabal, Jabrin and other sites seemingly more influenced by coastal contacts in the Persian Gulf, the Zimerman collection further corroborates our view of intense cultural conservatism emphasized by the continuing tradition of undifferentiated foliate points". (p. 28)

The parallels Sordinas quotes for the varied neolithic arrowheads from elsewhere in the Arabian Peninsula (p. 23) can now be augmented by those reported from the recent excavations at Al Markh by the British Archaeological Expedition to Bahrain[12]) and by the British Archaeological Expedition in Qatar at Al-Da'asa site 46 and Ras Abaruk site 4b[13]), whereas Burkholder[14]) and Masry[15]) describe and illustrate several comparable types of arrowheads from the almost 40 'Ubaid sites in the Northeastern Province of Saudi Arabia. However, in this review more detailed comparisons between the neolithic arrowheads of the Rub' al-Khali and the littoral areas bordering the

[12]) See note 9.

[13]) See note 10.

[14]) Burkholder, Grace, 'Ubaid Sites and Pottery in Saudi Arabia', *Archaeology*, Vol. 25, no. 4, 1972, pp. 264-269.

[15]) Masry, A. H., *Prehistory in Northeastern Arabia: The Problem of Interregional Interaction*, Field Research Projects, Miami, Florida, 1974, Chapters IV-V, pp. 84-142.

Arabian Gulf, are hindered by the limited number of arrowheads illustrated, the inadequate quality of the photographs themselves, the lack of additional line drawings showing recognizable characteristic details of manufacture etc., and the omission of any further information in the text of the arrowheads which have not been illustrated. It is also a great pity that the two sherds which the author describes as "a thick, well-sifted green fabric not unlike the Ubaidian clays (Burkholder 1972: 264-69)" and which are said to have incisions made in the soft clay and fingertip or fingernail impressions (p. 26) have not been further documented or illustrated. An 'Ubaid-associated horizon in the Rub' al-Khali would be of considerable importance and could have far-reaching consequences for the distribution of 'Ubaid or 'Ubaid-affiliated material as far south as the Rub' al-Khali, since so far this has only been discovered in the coastal areas of Northeastern Arabia, Bahrain and Qatar. The presence of tanged and barbed arrowheads in the Rub' al-Khali, which can be compared with certain types from Bahrain, the Northeastern Province of Saudi Arabia and Qatar, where they are associated with 'Ubaid 2, 3 and 4 (Saudi Arabia and Qatar) and Ur-'Ubaid 3 or post-'Ubaid (Bahrain) may bear out this supposition.

At this point it may be pertinent to quote once more *verbatim* from the Qatar Archaeological Report 1973[16]: "The C-Group in Kapel's classification was thought to be ancestral to the D-Group and characterised by scrapers and awls. Excavations published in this volume show that two sites included in the C-Group, i.e. al-Da'asa (Kapel, 1967, 34 and Pl. 33) and Ras Abaruk 4b (Kapel, 1967, 35 and Pls. 38-40) are in fact Neolithic sites to be included with the D-Group. At both sites scrapers, awls, tile knives, bifacially pressure-flaked barbed and tanged arrowheads, rubbing stones and hammer-stones were found in association with pottery of 'Ubaid-type (J. Oates, below, p. 43). At Ras Abaruk 4b (Kapel's site XLVIII) inmixing with an earlier stone industry may have suggested an earlier date than that which should now be assigned. Of the nineteen C-Group sites described by Kapel, six included finds of bifacially pressure-flaked arrowheads and three mentioned above have an industry more closely related to that of the Khor sites of the A-Group. Surveys in northern Saudi Arabia have produced over thirty sites with a stone industry similar to that of the D-Group of Qatar and associated with 'Ubaid-type pottery (Masry, 1974; Burkholder, 1972, and Bibby, 1973). Excavation of stratified sites has shown the superimposition of 'Ubaid-type pottery on top of the local aceramic tradition. Qatar's D-Group culture is therefore securely dated to the fifth and fourth millennia B.C.".

Finally it needs stressing that Sordinas' reference to possible Seleucid pottery in the Zimerman collection requires further documentation before the validity of this interesting statement can be properly assessed (p. 26).

In spite of the criticism expressed in this review, Mr. Sordinas' report on the Zimerman collection is a welcome asset to the still little known prehistoric and early historic material from Arabia proper.

Leiden, January 1980. E. C. L. DURING CASPERS

---

[16]) Smith, 1978, p. 37.

ARABICA-ISLAM

S. MOREH, *Modern Arabic Poetry 1800-1970*. Leiden, Brill, 1976 (24 cm., XIV + 355 pp.) = Studies in Arabic Literature: Supplement to the Journal of Arabic Literature, Vol. V. ISBN 90 04 04795 6. *f* 36.–.

Arabic literature has in the past 100 years or so undergone a series of important developments, assimilating new genres and techniques from world literature, and at the same time, maintaining a basic attachment to classical Arabic literature.

However, nowhere has the drama of change been so intense, so passionate, as in the case of poetry. For while the modern Arab novelist, for one, was able, without severe compunction to emulate the norms and styles of European and American masters of the genre, the Arab poet was hardly in a position to disregard the hallowed tradition of medieval Arabic poetry. The language, meter, rhythm and images of pre-Islamic and Abbasid poetry impinged upon the modern poet to such an extent, that the process of change was much slower (and more organic, one might add) in poetry than in any other literary genre. Nevertheless remarkable changes did take place, both in the "form" and in the "poetic universe".

So far, most of the studies devoted to modern Arabic poetry tended to focus predominantly upon the thematic aspect. In other cases, the stress was laid on "schools" and "trends" which took part in its development. Prof. Moreh's book is probably the first attempt at portraying the emergence of new poetic techniques. In the course of his painstaking research, the author did not confine himself to the poetic output of major poets, but gave ample attention to the experiments of minor poets and to the endeavour of obscure periodicals. In so doing he was able to uncover several hidden links in the history of modern Arabic poetry.

Moreh's volume is very well documented and vividly presented. Its first section is devoted to the rise and developement of strophic forms of versification in Egypt, America (*al-Mahjar* poets) and elsewhere. The second section deals with the rise and fall of Blank Verse (*al-shi'r al-mursal*, i.e., qaṣīdas composed in the classical metres, but devoid of rhyme). The third and longest section discusses the two types of free verse (*al-shi'r al-ḥurr*) — that introduced by Abū-Shādī and his followers in Egypt in the inter-war period, and that innovated mainly by young Iraqi poets (al-Sayyāb, al-Malā'ika) in the years following the Second World War. There is also a chapter (pp. 289-311) devoted to the use of prose as a medium of poetic expression. Here again, two types of prose-poetry are identified: *al-shi'r al-manthūr* in the first half of this century, and *qaṣīdat al-nathr* in the 1950's and 1960's (mainly in Lebanon).

The most dramatic revelation that Moreh presents us with is probably the role of American missionaries in the Middle East in the emergence of Arabic strophic poetry in the 19th century. Admittedly, some kind of strophic poetry was known to the Arabs even in the Middle Ages (*muwashshaḥ*, *muzdawij*, etc.). Furthermore, the Egyptian Muslim scholar Rifā'a Rāfi' al-Ṭahṭāwī produced a number of strophic poems (mainly military marches and school poems). But Moreh proves beyond doubt that the translation into Arabic of Protestant hymns was to a great extent instrumental in the rise of the strophic poetry of the *Mahjar* group, and consequently — in its acceptance by other Arab poets of the "Romantic School". In Chapters I and II, he provides a rich documentation to that effect, and in fact quotes a number of *Mahjar* lines (by Jibran and others) which are unmistakably reminiscent of the spirit, style and rhythm of the translated hymns.

Equally innovating is the chapter devoted to the experiments in non-rhyming Qaṣīdas (*al-shi'r al-mursal*, Ch. IV) conducted chiefly in the first quarter of this century. Although these experiments do not seem to have any visible effect on present-day Arabic poetry, the aforesaid Chapter constitutes a fascinating case-study of a nearly-forgotten episode in the history of Arabic literature. It is no wonder that this and another Chapter of the book were translated into Arabic and published as a separate book in Egypt (*Ḥarakāt al-tajdīd fī mūsīqā al-shi'r al-'Arabī al-Ḥadīth*, tr. S. Maṣluḥ, Cairo, 1969).

The Chapters dealing with the development of *al-shi'r al-ḥurr* are truly informative, including Ch. VII ("The influence of Western poetry, particularly that of T. S. Eliot, on modern Arabic poetry — 1947-70"), which is a systematic expose of the main assumptions and techniques of present-day poetry. However, Ch. VIII, entitled "Ideological trends in *al-shi'r al-ḥurr*" is definitely beyond the "terms of reference" of Moreh's book, because it has very little to do with matters of form. Furthermore, the ideological trends under consideration (Arab Socialism, Arab Nationalism, the "Phoenician" trend) have little to do with the development of new forms in Arabic poetry *qua* ideological trends. Many adherents of these ideologies practiced all kinds of versification, besides the type named *al-shi'r al-ḥurr*.

On the other hand, one is puzzled by the fact that the book has little to say about the history of neo-classical poetry in recent times. This type of poetry was, in a way, the starting-point of all that is portrayed in the book, and, in fact, the winds of change did leave their mark on the poetry of its proponents. It is to be regretted, therefore, that Moreh's excellent paper on "The Neo-Classical Qaṣīda", which was published some years ago (in: G. E. von Grunebaum (ed.), *Arab Poetry: Theory and Development*, Wiesbaden 1973) was not incorporated in the present volume.

In view of its originality and thoroughness, there is little doubt that Prof. Moreh's work, together with Dr. M. M. Badawi's *A Critical Introduction to Modern Arabic Poetry* (Cambridge U.P., 1975) will become standard works in the study of this genre in modern Arabic literature.

St. Antony's College S. SOMEKH
Oxford, January 1980

* * *

Salma Khadra JAYYUSI, *Trends and Movements in Modern Arabic Poetry*. Brill, Leyde 1977. 2 vol. (1er vol.: IX + 360 pp.; 2e vol.: VI + 361-877 pp.) = Studies in Arabic Literature. Supplements to the Journal of Arabic Literature VI. ISBN 90 04 04920 7, 90 04 04921 5, *f* 88.–.

En 1970 paraissait déjà le premier tome du *Journal of Arabic Literature*. Cette revue, centrée sur la littérature arabe comme son titre d'ailleurs l'indique, fournit dès lors aux intéressés de cette discipline une gamme très précieuse d'études, de commentaires et de traductions des différents domaines de la littérature susmentionnée, et bien sûr de celui de l'époque moderne, ce qui en augmente l'intérêt dans des milieux européens que le passé des Arabes attire et fascine plus que le présent instable, et plus difficile à pénétrer en ce qui concerne les problèmes de documentation surtout.

L'activité des éminents éditeurs de cette revue ne s'est pas restreinte à ce genre de choses: ils ont créé, ensemble avec le Professeur J. T. Monroe, University of California, Berkeley, deux séries, l'une comprenant des traductions, et l'autre formée par les «Studies» qui hébergent les deux volumes de Mme Jayyusi.

La littérature arabe moderne, et en particulier sa poésie, a longtemps été bien négligée des spécialistes, surtout dans nos milieux universitaires européens. Cette attitude, en partie compréhensible, a été dictée par des motifs variés sur lesquels il n'est pas de mon intention de revenir ici. Toujours est-il que la culture du monde arabe moderne attire de plus en plus l'attention de ces mêmes cercles, surtout de langue anglaise. Il n'est pas mauvais de signaler, à l'intention des pays arabes surtout, que les Orientalistes, dévoués qu'ils sont à leur métier et ne reculant pas devant toutes sortes de sacrifices pour faire développer les études arabes et islamiques, exercent ce métier comme une espèce de «hobby» (heureusement d'ailleurs!) et se tournent, à cause de cela peut-être, vers des milieux différents des leurs, ce qui les conduit à montrer moins d'intérêt à des manifestations qui imitent ou décrivent le train de la vie européenne ou à l'européenne. De plus tous ceux qui travaillent sur des thèmes pris au monde moderne (arabe ou autre) savent combien grandes sont les difficultés, souvent insurmontables, qui les attendent devant chaque nouveau projet scientifique, du fait que la documentation est toujours entourée de beaucoup d'obstacles, de déplacements et partant de frais très élevées.

Bien sûr qu'on fait beaucoup pour améliorer nos conditions de travail dans ce domaine (combien reste maigre la part de participation des pays arabes et orientaux en général dans tout cela, pour ne pas dire inexistante!), et que la situation d'aujourd'hui est bien meilleure que celle du début des années soixante, et que celle de demain sera plus favorable sans doute que celle d'aujourd'hui. Mais avouons que nous sommes bien loin des conditions dans lesquelles vivent nos collègues américains, au moins dans certaines universités, chez lesquels on assiste à un déploiement gigantesque d'intérêt pour l'Orient, sous les aspects les plus variés (v. là-dessus p.ex.: George Dimitri, *American Doctoral Dissertations on the Arab World 1883-1963*. Library of Congress, Washington 1970). Car il s'agit, somme toute, d'aider sa propre société à mieux répondre

à ses besoins vitaux sur les plans culturel, économique et bien sûr (et avant tout) humain.

Abordée sous l'angle de ces considérations, l'œuvre de M[me] Jayysusi constitue un grand évènement dans les études arabes modernes, car elle répond à des nécessités urgentes et livre enfin aux intéressés un instrument de travail unique dans son genre. En effet ce qui existait jusqu'à maintenant comme publications en Europe de caractère scientifique assez varié, est insuffisant, d'autant plus que beaucoup de travaux des dernières années sont de type vulgarisateur et peuvent à peine servir à des fins scientifiques sérieuses. Bien sûr qu'il faut de tels livres; là n'est pas la question. Mais un manuel de documentation littéraire solide et assez complète est une nécessité, déjà pour l'enseignement et encore davantage pour les besoins de la recherche scientifique. De toute façon la place accordée à la poésie, dans la littérature en question, est infime (v. p.ex. J.A. Haywood, *Modern Arabic Literature 1800-1970*, Londres 1971, pp. 78-115, 166-191). Un livre à ce sujet est à mettre à part: S. Moreh, *Modern Arabic Poetry 1800-1970*, Brill, Leyde 1976, pp. XI + 355 (Studies in Arabic Literature. Supplements to the Journal of Arabic Literature V), sur lequel on reviendra brièvement plus loin.

Ainsi l'on est amené à considérer l'œuvre de M[me] Jayyusi comme un évènement dans l'histoire de cette poésie, car les études faites jusqu'à présent ne sont malheureusement que partielles, surtout si l'on pense à ce qui a été diffusé sur le marché arabe comme monographies innombrables sur des poètes ou des écoles déterminés, ou même sur le mouvement poétique dans tel pays ou tel autre, dans une période délimitée de l'histoire culturelle moderne etc... Mais, pour citer l'auteur lui-même, «no single full account has been attempted of this poetry as an art form» (Jayyusi, I,1 lignes 6-7). Ce que l'auteur se propose de décrire est original dans sa conception thématique et énorme dans son exécution: «The enormous changes it has undergone in technique, form, tone, attitude, emotion, imagery, diction and theme since its revival in the nineteenth century have not been followed up in any comprehensive fashion that can furnish the reader with a continuous line of development» (ibid. I,1,7-11). Et l'on peut s'imaginer à partir de là les grandes difficultés devant lesquelles elle s'est trouvée, déjà pour saisir tous ces points de développement dans leur ensemble, car, il faut bien le noter, il ne s'agit pas de toute la poésie dans tous ses poètes modernes: non, l'objet de cette étude ne vise pas la recension des détails d'une histoire littéraire, mais plutôt «a critical study of the various factors that have promoted or hindered the main stream» (ibid. I,2,26-27). Dans cette démarche elle tient compte des facteurs multiples, à la fois: ceux d'origine sociale et politique qui constituent d'importantes forces derrière les changements dans l'esprit et la conscience du talent arabe, sans négliger les modifications psychologiques dans les attitudes, les points de vue et les expressions émotionnelles qui se manifestent dans cette même poésie. Là aussi pas de perte dans les détails, car l'intérêt est centré sur l'effet laissé par tous ces facteurs sur un chacun des poètes en question, et cela dans le cadre général du développement de la prise de conscience et des variations dans les formes culturelles des Arabes. C'est pourquoi son travail reste «a work of the art of poetry» (ibid. I,5,28), essentiellement intéressé par l'«evolution of modern poetry as an art» (ibid. lignes 39-40). Dans ce but elle étudie les époques dans lesquelles ces poètes ont vécu, leurs milieux éducatifs, les pays qu'ils ont visités, les traditions héritées et les contacts effectués en général par eux.

Il n'est pas de notre intention d'entrer dans les détails de cette œuvre grandiose, dont on ne peut pas présenter la valeur en quelques pages ici, mais nous tâcherons d'attirer l'attention sur quelques points importants qui nous ont spécialement frappé. D'abord il faut dire qu'elle est basée sur une thèse de doctorat (Ph. D.), présentée à l'Université de Londres et couvrant la période contemporaine jusqu'aux années soixante (*Trends and movements in contemporary Arabic poetry*. School of Or. and Afr. Studies, London University 1970. v. Jayyusi, I,1, note, et I,303, note 2. Cette thèse est restée donc sous forme manuscrite). A côté d'une introduction, dans laquelle elle explique le but de son travail et les difficultés d'une telle entreprise (I,1-11), nous avons huit chapitres traitant des points suivants:

I. «The cultural roots of modern Arabic poetry» (I,12-45): une description rapide de l'état de la culture arabe au 18[e] siècle, pour mieux éclairer les développements postérieurs; ensuite celle de la Renaissance au 19[e] siècle, avec d'une part la prose en Égypte, Syrie et au Liban, et la poésie dans laquelle, à côté de ces trois pays, l'Irak, la Palestine et la Transjordanie aussi bien que la Tunisie sont pris en considération.

II. «Early developments in the twentieth century» (I,46-138): confirmation du néo-classicisme avec Aḥmad Šauqī (1869-1932) et Ḥāfiẓ Ibrāhīm (1871-1932), infiltration du romantisme avec Ḫalīl Muṭrān (1870-1949), efin l'intérêt qu'éveillent les nouvelles formes. Une deuxième partie est essentiellement consacrée à la poésie en Amérique Latine et en Amérique du Nord, avec les poètes les plus significatifs (en tout 9), dont naturellement al-Rayḥānī (1876-1940) Ǧabrān (1883-1931), Miḫā'īl Nu'ayma (né en 1889) et aussi Īliyya Abū Māḍī (1890-1957).

III. «The breakthrough» (I,139-302): le chapitre le plus important du 1[er] tome. L'analyse va de pays-en pays (les mêmes qu'en haut, sauf la Tunisie), débutant par l'influence d'al-Manfalūṭī (1876-1924) sur le romantisme, et se terminant par le palestinien Abū Salma (né en 1911). D'intéressantes pages, à l'intérieur des différentes sections, sont réservées à certains représentants de la critique littéraire ou chefs d'écoles, comme Ṭāhā Ḥusayn (1889-1973) ou Muḥammad Kurd 'Alī (1876-1953).

IV. «The romantic current» (II,361-474), qu'elle commence par le groupe d'Apollo en Égypte (à sa tête Aḥmad Zakī Abū Šādī 1892?-1955), pour passer après cela en revue les initiateurs importants dans les autres pays arabes: al-Šabbī (1909-1934) en Tunisie, Ilyās Abū Šabaka (1903-1947) au Liban, Yūsuf Bašīr al-Tiǧānī (1912-1937) au Soudan ou bien Muṭlaq 'Abd al-Ḫāliq (1910-1937) en Palestine.

V. «The rise of a symbolist trend» (II,475-516) dont le meilleur représentant est bien le libanais Sa'īd 'Aql (né en 1912), sur lequel M[me] Jayyusi s'étend le plus.

VI. «The critical influence of Mārūn 'Abbud (1886-1962) and Muḥammad Mandūr (1907-1965)» (II,517-529).

VII. «Fundamental changes after 1948» (II,530-604), traitant du schisme entre la poésie classique, traditionnelle, et celle du modernisme, avec une description détaillée des différentes expériences vécues depuis le vers libre jusqu'aux formes les plus récentes qui manifestent la rupture révolutionnaire avec le passé, et dans le contenu et dans la forme.

VIII. «The achievements of the new poetry» (II,605-747), où l'on trouve une analyse de la forme, du ton, de la diction, de l'imagination et de «l'obliquité» (symbole, allusion, folklore et mythe).

A côté d'une conclusion (II,748-52) deux appendices, l'un sur la théorie de Mandūr sur l'accent, et le second sur quelques autres expériences métriques (II,753-60). Quant aux notes, concernant les différents chapitres des deux volumes, elles sont données à la fin de chacun de ces deux derniers. Deux index (II,861-77): noms propres et notions.

Qu'il soit permis d'insister sur le fait que cette œuvre nous paraît très réussie dans l'ensemble de son développement: elle permet au lecteur de suivre, de manière très agréable, le mouvement de la poésie arabe moderne, dans ses grands centres, à travers quelques-unes de ses figures les plus marquantes, dont le rayonnement est incontestable. M[me] Jayyusi connaît fort bien sa matière: elle est elle-même poétesse, comme on le verra plus loin. Il est naturel qu'on ne puisse jamais prétendre connaître tout comme il faut, dans une époque aussi vaste et de nature aussi différenciée; mais dans les limites du possible elle paraît avoir pénétré le secret de chaque mouvement analysé. Comme on a pu s'en rendre compte, il y a eu une véritable évolution dans le renouvellement des idées: cela va de pair avec la pénétration des idées en provenance d'Europe, d'abord occidentale. Tout s'est développé à partir de là, et par imitation comme l'a si bien dit l'un des premiers grands connaisseurs de la littérature arabe moderne qu'est Kračkovskij (v. W I,XII/XIII, 1930/31, 60), c'est-à-dire en premier lieu à partir des traductions, et de là en calquant les modèles traduits ou connus d'une manière ou d'une autre, grâce à la presse de l'époque, pour aboutir enfin à des compositions de plus en plus originales. L'auteur attire bien l'attention, mais tout brièvement, sur l'importance des traductions dans les différents mouvements poétiques (v. I,16 lignes 12-17, II,424, lignes 10-16). En réalité on ne peut trop apprécier à sa juste valeur le rôle plus que primordial des traductions qui ont mis la plupart des idées modernes de l'Europe et de l'Amérique à la disposition du monde arabe, et lui ont par là ouvert les voies de l'évolution dans tous les domaines de la vie sociale, politique et bien sûr culturelle. Grâce à ces traductions multiples, qui inondent le marché au XIX[e] siècle et encore plus au XX[e] siècle (v. p.ex. Zuhayr al-Ba'albakī, auteur d'*al-Mawrid*, English-Arabic Dictionary, Beyrouth, Dār al-'ilm li-l-malāyīn 4[e] éd. 1971, qui aurait traduit, d'après le n° 2 de son avant-propos (édition 1967), tout seul près de 70 titres différents), et grâce aux autres formes intenses de contact avec la civilisation européenne moderne, on assiste à un processus d'assimilation des différents courants littéraires, en une durée relativement courte d'un peu plus de cent ans.

Un autre point intéressant qu'on aimerait souligner est l'accent que M[me] Jayyusi met sur le rôle très important des Syro-Libanais, qui étaient les moteurs de ces mutations par leurs organes de presse et leur activité de pionniers que quelques-uns, au dire de l'auteur, veulent minimiser. Dans un temps dans lequel on a malheureusement tendance à oublier le rôle primordial du Liban dans la culture arabe moderne dans son ensemble, à cause des évènements sinistres qui ne cessent de le traverser, il est très heureux de noter qu'elle réagit contre certaines études sur cette époque qui se font les porte-parole de telles attitudes non-objectives qui nuisent au sérieux de l'information scientifique. Car qu'il s'agisse des Libanais, des Syriens, des Egyptiens ou des autres intellectuels arabes, tous ont servi la cause de cette même culture des Arabes. L'auteur écrit: «Most books written by Egyptian authors tend to overlook the great cultural activity in Syria and Lebanon in the nineteenth century and the vital importance of the pioneer role played by the Syro-Lebanese writers in the Arab literary renaissance in general» (I,16,20-24). Alors que ce sont bien «the Egyptianized Syro-Lebanese writers and thinkers who introduced new ideas on poetry in Egypt. They worked there during and after the reign of Ismā'īl in an atmosphere of comparative freedom, having carried with them into their adopted country the fruits of a highly mixed culture, much impregnated with Western methods and concepts. Adham regards this group (which included Zaidān, Faraḥ Anṭūn, Ya'qūb Ṣarrūf, Muṭrān and others) as in a unique and distinguished class of their own. They it was who started the first movement towards a systematized method of poetic criticism. They published their critical articles in their periodicals, and formed a school of thought which was loyal to the Arab literary heritage, yet interested in what was new and adaptable in foreign fields. In their articles they discussed the problems of form, style, truth and spontaneity in literature, as well as the role of the imagination, emotion and style, and it was these periodicals which, both in Syria and Egypt, helped link up the literary contributions of the various Arab countries» (I,42,30-43,7).

La situation politique le permettant, c'est-à-dire après le départ des officiers ottomans qui ont prolongé en Syrie et au Liban un régime terrifiant de censure contre les intellectuels, surtout chrétiens, le Liban est redevenu ce à quoi il était prédestiné: une charnière entre l'Occident et l'Orient, avec une position spéciale d'avant-garde que M[me] Jayyusi décrit ainsi: «... Lebanon, a country which, at the time, enjoyed a political, social and cultural freedom unequalled anywhere in the Arab world. In Lebanon were to be found all the ideas on politics, society and culture current throughout the Arab world. This gave it a colourful variety and a kind of immunity from the dominance of any line of thought, and a permissible attitude which made it a haven for poets and writers from all parts of the Arab world. Added to this was Lebanon's position as an Arab tourist centre, its picturesque scenery, its many educational institutions and its increasing affluence and cultural consciousness. In the field of poetry, the majority of the avant-garde movement came from other Arab countries, among whom the Iraqi poets played a central role. All these non-Lebanese poets and critics, however, had firm connections with Lebanon. Their poems and essays were published in Lebanese magazines, and their *dīwāns* and books of criticism were published by the many Lebanese publishing firms. For the first time in modern history Beirut and not Cairo became the mecca and meeting place for Arab intellectuals» (II,599,28-600,14).

Il est inutile d'insister davantage sur cette idée que tout connaisseur du monde arabe moderne comprend bien. D'ailleurs il n'est pas mauvais d'attirer à cet égard l'atten-

tion sur un ouvrage, publié en même temps que le livre étudié ici, qui est d'Anis Moussallem, dont l'aspect est nouveau et original et qui expose toute la valeur et le développement de la presse moderne, surtout proche de nous, au Liban, et son rôle unique au sein du monde arabe qu'exprime déjà le titre très significatif («La presse libanaise expression du Liban politique et confessionnel et forum des pays arabes. Paris, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence-Bibliothèque Constitutionnelle et de Science Politique, t. LIII-1977 pp. 342). Le diagnostic que M. Moussallem a laissé est très lucide et, à cause de cela, très douloureux. Reste à espérer que ce pays, secoué très gravement depuis les évènements sanglants d'une guerre civile insensée qui n'arrange en rien les choses et nuit au contraire à tous les pays arabes, surtout sur le plan culturel, puisse remonter cette crise comme tant d'autres dans le passé, pour reprendre son rôle, sa mission au sein du monde arabe, dans une ambiance de liberté sociale et donc intellectuelle, qualité typiquement libanaise jusque là et *conditio sine qua non* pour tout développement matériel et spirituel.

Partout dans son œuvre, Mme Jayyusi témoigne de cette connaissance solide de la poésie, et des différents mouvements en question. Pas à pas on peut suivre son argumentation, ses définitions qui l'attestent et corrigent bon nombre d'idées préfabriquées que des auteurs transmettent l'un de l'autre, sans qu'ils aient eu à réfléchir sur leur véracité. Qu'il s'agisse du romantisme dont l'eclosion coïncide, par pur hasard, avec le réveil du nationalisme arabe, et non d'après un rapport d'effet à cause, car le romantisme commença d'une part au *mahğar*, chez les écrivains émigrés surtout en Amérique (sur lesquels l'auteur attire une attention spéciale dans son travail pour ce qui concerne l'infiltration des nouvelles idées et des nouveaux courants en général) et cela en tant qu'expression saine et positive et était en Egypte par ailleurs grandement introverti, individualiste. Et ce qu'on y trouve comme expression nationaliste réside dans la glorification d'un passé national; il faut y ajouter que cela n'a pas suffi aux représentants du nationalisme arabe qui ont cherché à engager davantage la poésie, dans les années quarante, dans les problèmes de l'actualité vitale des Arabes (v. Jayyusi, II,362-63). De même concernant le symbolisme, elle nous dit qu'il ne s'est pas développé de la même manière que le symbolisme européen, en réaction contre l'esprit bourgeois, le matérialisme et le positivisme, ou même sous l'influence de motifs artistiques purs... Non, le mouvement arabe n'a rien d'un si long développement; il a été certes encouragé par une insatisfaction vis-à-vis de certaines tendances du néo-classicisme, utilitaristes et imbues de rhétorique redondante (il faut noter que cette insatisfaction n'a pas du tout amené une opposition de nécessité, puisque le romantisme déjà combattait de telles méthodes). Non plus le symbolisme arabe ne s'est développé comme réaction contre «la sentimentalité et la banalité du romantisme», puisque d'abord le romantisme libanais p.ex. ne s'était pas livré à des excès et n'était pas devenu décadent; bien au contraire Ilyās Abū Šabaka (1903-1947) «the greatest Romantic poet in modern Arabic poetry» écrivait son meilleur ouvrage en même temps, et dans le même pays que Sa'īd 'Aql, «the greatest Symbolist poet in the Arab world» (Jayyusi, II,475 en bas-476 en haut).

De la personnalité elle montre sans doute aussi dans son étude des grands poètes qu'elle aborde, en essayant de pénétrer dans leurs milieux, de comprendre l'influence de l'ambiance sociale et culturelle sur eux et en insistant sur le rôle de leur formation scolaire qui, dans bien des cas, a conditionné de manière non négligeable le développement ultérieur de leurs carrières poétiques: un point important, quand on sait que les manuels de littérature arabe moderne n'aiment pas trop parler de ces questions pour des raisons bien connues sur lesquelles il est inutile de revenir ici. Ensuite elle entre à l'intérieur de l'œuvre en question, l'interrogeant, la commentant et la citant en arabe, avec en dessous de chaque citation une traduction anglaise des vers arabes, selon une méthode expliquée au début du premier tome (v. en face de la p. 1: «Note on the translations»). Si Mme Jayyusi avait augmenté le nombre des vers cités, son travail aurait sans aucun doute gagné en intérêt et en force de persuasion. Quant aux citations arabes elles-mêmes, malgré l'aide immense que présente le texte anglais qui les accompagne, il reste qu'elles auraient gagné en clarté si elles avaient été vocalisées, du moins en partie, afin de permettre à l'intéressé, surtout non arabophone, de tirer le plus grand profit de cette belle leçon d'explication de textes.

On respecte tout à fait les motifs qui ont poussé l'auteur à choisir les quelques critiques littéraires dont nous avons vu les noms plus haut. Tous, sauf peut-être l'un d'entre eux, sont plus ou moins connus dans le monde occidental. Il s'agit de Mārūn 'Abbūd auquel elle donne une place particulière. Cet auteur libanais qui mourut en 1962, voua sa vie à la critique littéraire «having given a most decisive service to the development of modern Arabic poetry. A man of great originality, courage, integrity and charm, he was the greatest iconoclast modern Arab criticism has known» (Jayyusi, II,517,14-17). Un libanais et un arabe à la fois, bien assis dans les deux domaines, sans conflit. Sa méthode d'approche est celle d'un «impressionniste» qui examine, pour montrer la grandeur et la faiblesse d'un auteur, en insistant sur le côté original ou imitatif: «This he was able to do because he was a true lover of literature and a fine connoisseur of originality and art. Thus he was able to fulfill the most important prerequisite which he himself demanded of a critic: creativity. He was unmatched in originality, variety and authenticity» (ibid. 520,18-22). Ce jugement ne devrait paraître outré à un connaisseur de la matière, car, malgré quelques attaques âpres qui n'étaient d'ailleurs pas dictées par un esprit polémique, il apparaît comme le grand protecteur du talent littéraire et poétique par excellence, un sage et un arbitre et en même temps l'un des derniers grands journalistes, dans le sens littéraire esquissé plus haut. Et oui, assurément le journalisme littéraire, créateur, est bien une «vocation libanaise», comme nous l'affirme d'ailleurs Moussallem, cité plus haut (La presse libanaise, op. cit., 1...).

En tout et pour tout un livre d'envergure, qui rendra un service immense, même aux spécialistes dans les pays arabes. Son auteur est à la hauteur de sa tâche, et jouit, de plus, d'une formation bénéfique dans le domaine des littératures étrangères citées: les références à ce sujet sont bien éloquentes. D'ailleurs tout bon travail sur n'importe quel sujet de la période moderne de la culture arabe entraîne à parler automatiquement des modèles européens et étrangers, et tourne qu'on le veuille ou non, quelque peu à une étude de culture comparée. Cette œuvre fort louable n'a pas été conçue en premier lieu comme source documentaire, mais n'empêche qu'elle le sera et le restera tant qu'il n'y aura pas quelque chose de plus complet à ce sujet. N'aurait-il pas été plus utile, dans ces conditions, d'élargir un peu plus la bibliographie, pour y inclure toutes les publications importantes sur les poètes et les époques étudiées. Notons au passage p.ex. que les deux derniers tomes de Y. A. Dāğir n'y figurent pas (*Maṣādir al-dirāsa l-adabiyya* III, 1+2, Beyrouth 1972, dans la Série de Publications de l'Université Libanaise). Beaucoup d'autres monographies n'y trouvent pas de mention non plus (peut-être parce que le travail est resté trop longtemps sous presse?): David Semah, *Four Egyptian literary critics*. Brill 1974 (d'ailleurs comme t. III de la même série dans laquelle Mme Jayyusi a publié le sien); Ġassān Ḫālid, *Ğabrān al-faylasūf* (Mu'assasat Nawfal, Beyrouth 1974, pp. 428) dont la méthode d'approche est très intéressante, puisqu'elle se base sur la psychanalyse et ébranle ainsi des légendes multiples tissées autour de la vie et de l'œuvre de Ğabrān; les travaux très bien faits de C. Nijland, *Mīkhā'īl Nu'aymah. Promotor of the Arabic Literary Revival* — Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, t. XXXIX, 1975, et aussi de Boudot-Lamotte, *A. Šawqī*, Damas 1975 etc., qui sont de date encore plus récente.

Au terme de cette analyse rapide l'effort de Mme Jayyusi paraît bien gigantesque et son livre original et neuf dans sa conception, malgré la parution un an auparavant de l'œuvre de S. Moreh citée plus haut, car il y a deux côtés d'approche assez différents qui sont à la base des ouvrages en question. Celui de Moreh, lui aussi très original et bien digne d'éloge dans son ensemble, centre l'intérêt sur «the development of» the «forms and themes under the influence of Western literature», comme le sous-titre l'indique si bien; de la sorte il est limité dans son but, comme l'a si bien dit J. Haywood dans son compte rendu (W I,XVIII, 1978, 234-36). Quant à l'intérêt central de l'œuvre de Mme Jayyusi, il en a été assez question plus haut pour qu'on n'y revienne plus ici. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet c'est qu'il faut les compléter l'une par l'autre, pour tirer le maximum de profit des expériences réciproques. Dans une interview accordée à la revue al-Dastour (al-Dastūr) on apprend que Mme Jayyusi se trouve pour le moment à l'Université de Michigan (*al-Dastour*, IX, n° 434,8-14 octobre, 1979, pp. 50-51) (la revue est publiée à Londres par Youssef Choueiri, editor-inchief, Salem Salah, Art director, et Christopher K. Ling, General Manager — 86/87 Campden Street, London W.8 7EN. U.K.). Elle s'y qualifie comme «la palestinienne errante» (*al-Dastour*, 50, 1e colonne). Néanmoins cette vie errante semble féconder sa production littéraire, car, à Michigan où elle séjournera pour quelques années sans doute, elle est en train de parachever quelques poèmes intitulés «Ḥabībat qalbī» (dans son travail sur la poésie arabe moderne elle cite un livre d'elle: *al-'Awda min al-nab' al-ḥālim*, Dār al-Ādāb, Beyrouth 1960, v. p. 840), d'autre part elle traduit avec un collègue de la même Université une pièce moderne qui l'a spécialement frappée. Mais l'essentiel reste bien une étude qu'elle prépare sur la littérature arabe moderne, dans laquelle elle traitera des thèmes suivants: «le temps», «le héros», «la lutte» et enfin des jeunes écrivains de notre décennie (ibid. 50, 1e-2e colonne). Ceci ne l'empêchera pas de s'occuper de poésie plus tard, comme elle le dit (ibid. colonne 2-3), pour poursuivre les nouvelles publications après 1970, où son œuvre que nous avons analysée ici s'était arrêtée, et saisir les nouveaux talents de manière assez instantanée.

Tout cela trouvera, nous en sommes sûr, un public attentif et désireux d'apprendre le maximum sur cette période de la littérature arabe moderne. Et il est à souhaiter très vivement que Mme Jayyusi trouve le temps nécessaire et surtout la sécurité professionnelle, pour mener à bien tous ces projets, car ce qu'elle nous a laissé sur la poésie dans les deux volumes a toutes les qualités pour instruire et plaire. La Maison Brill mérite toutes les louanges pour son grand soutien des études arabes en publiant cette œuvre d'une manière si soignée, et juste un an après celle de M. Moreh.

Université de Heidelberg R.F.A. — R. G. Khoury
Décembre 1979

* * *

Josef VAN ESS, *Anfänge Muslimischer Theologie, Zwei antiqadaritische Traktate aus dem ersten Jahrhundert der Hiğra*. Beirut, in Kommission bei Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1977 (8vo, XI + 280 + 57 pp.), = Beiruter Texte und Studien XIV. ISBN 3 515 01842 5. DM 48.00.

The present work, written in van Ess' best tradition, consists of three independent treatises:

= an edition (pp. 11-37 of the Arabic part of the book), an introduction (pp. 1-33), and a translation and commentary (pp. 35-112) of an anti-Qadarite treatise attributed to the Alide Ḥasan bn Muḥammad bn al-Ḥanafīya (first century AH);

= an edition (pp. 43-57 of the Arabic part), an introduction (pp. 113-136), and a translation with commentary (pp. 137-176) of a letter written by the Umayyad caliph 'Umar II (99-101 AH) to the Mufawwiḍa, a certain group among the Qadarites;

= an analysis of the historical reports concerning Ġaylān ad-Dimašqī (pp. 177-245); Ġaylān was known to be a Qadarite, was in direct contact with the caliph 'Umar II, and was executed by order of the caliph Hišām bn 'Abd al-Malik (105-125 AH).

The common factor in the three treatises is thus determined by the "theological" discussions about God's omnipotence and decisions against human liberty and responsibility in the earliest period of Islamic thinking. The most striking result of van Ess' study is the fact that — if Ḥasan's treatise is authentic and can be dated about the year 73 AH, and van Ess' argumentation convinced me — he discovered the earliest example of the *kalām*-style, a manner of treating a subject by describing a fictitious dialogue with one or more opponents.

Van Ess' introductions and commentaries offer, as usually, an amazing number of historical details, a thorough and detailed analysis of *isnād* and historical reports, and

a careful weighing of arguments. In collecting all relevant facts and reports, he is able to trace the historical background of the persons and texts concerned and to discuss the question of authenticity in a very convincing manner.

Because of the methods used and the historical and biographical data collected and discussed, this work will be very useful not only for the specialists in *kalām*, but for all those interested in the early history of Islam and Islamic thinking.

Nijmegen, December 1979 JAN PETERS

* * *

William A. GRAHAM, *Divine Word and Prophetic Word in Early Islam.* A Reconsideration of the Sources, with Special Reference to the Divine Saying or Ḥadîth Qudsî. La Haye, Paris Mouton, 1977 (24 cm., XVII + 266 pages) = Religion and Society 7. ISBN 90 279 7612 0. DM 68.–.

Les problèmes de la tradition musulmane n'ont cessé d'occuper les spécialistes des études arabes et islamiques, sous les angles les plus variés et selon l'intérêt du moment. Parmi tout ce qui a été publié sur l'ensemble des problèmes qui touchent de près ou de loin les questions de transmission et de classement des textes, médiocre est resté l'intérêt apporté à la tradition islamique comme genre littéraire dans ses différentes catégories, et à la relation de chaque catégorie l'une par rapport à l'autre d'une part et concernant le Coran d'autre part.

M. Graham veut remédier quelque peu par la présente étude au manque sérieux dans ce domaine, et essaie de clarifier les données, en insistant sur l'existence d'un type spécial de tradition, dit *ḥadīṯ qudsī* ou «Divine Saying» qu'il oppose au reste de l'ensemble du *ḥadīṯ*, se basant sur un point distinctif fondamental pour lui: l'attribution de ces traditions par le Prophète Mahomet à Dieu, *expressis verbis*. Partant de cette idée initiale, il élabore son travail autour des idées suivantes:

I- «Revelation in Early Islam» (7-48), avec une étude de l'unité de l'évènement de la Révélation Prophétique comme base du traditionalisme musulman, pour ensuite aborder l'unité du monde prophétique et du monde divin. La deuxième idée importante de ce chapitre traite du concept de la Révélation dans l'Islam primitif: d'une part il y a la Révélation Coranique, d'autre part une autre Révélation dite «extra-coranique» qui ramène selon lui à la même perspective.

II- «The Divine Saying» (49-110). D'abord une analyse du *ḥadīṯ qudsī* comme problème, dans l'orientalisme occidental, chez les savants musulmans et enfin dans la piété musulmane qui lui sert de cadre idéal. Le reste est réservé aux sources, à la forme, au matériel et aux thèmes.

III- «The Early Divine Saying: Texts, Translations, and Sources» (111-224). En tout 90 textes, si l'on met de côté quelques répétitions thématiques amenées sous des numéros subordonnées.

Le livre est accompagné de trois appendices: «A. Muslim Collections of Divine Sayings. B. Isnâds to the Divine Sayings in Part III. C. Index to the Divine Sayings in Part III», aussi bien que d'une bibliographie et d'un seul index général.

L'idée essentielle de M. Graham consiste donc dans la séparation du *ḥadīṯ qudsī* de l'ensemble de la tradition islamique par la marque typique qui le caractérise: l'*isnād* que le Prophète lui-même ramène à Dieu. Grâce à cela ce groupe porte un cachet spécial de révélation «extra-coranique» qui a été acceptée telle quelle par l'Islam primitif déjà; et il est difficile, selon l'auteur, de ne pas traiter l'ensemble de la vie, des actes et paroles du Prophète comme non-appartenant entièrement au monde de la Révélation proprement dite. Dans un passage significatif M. Graham, commentant une idée du Professeur W.M. Watt (Muhammad at Mecca, 49), écrit expressément:

«What Montgomery Watt remarks about the early period of revelation to the Prophet can be said of his entire mission: 'There may also have been revelations of a more private Character which Muḥammad did not consider to form part of the Qur'ân» (Graham, 35, dernier paragr.).

Pour pouvoir le suivre dans son argumentation, il faut donc admettre ce point de vue important: attribution de ce *ḥadīṯ qudsī* au Prophète dès l'Islam primitif; petite correction à la compréhension qu'on a du traditionalisme musulman, car l'auteur voit que l'attitude de la communauté vis-à-vis des problèmes prophétiques de Mahomet n'était que la continuation de ce que pratiquait la communauté au temps du Prophète lui-même; à côté d'autres questions qu'il discute avec beaucoup de zèle.

Essentielle reste quand même la question des sources qui ne sont connues qu'à partir du IIe/VIIIe siècle, comme l'auteur lui-même en témoigne. En effet il recourt aux cinq sources suivantes:
1. *Aḥādīṯ Nāfiʿ* (m. 117/735). 2. *Ṣaḥīfat Hammām b. Munabbih* (m. 101-2/719-20) (il s'agit du frère de Wahb b. Munabbih, sur cet auteur v. plus loin). 3. *Nusḫat Suhayl b. Abī Ṣāliḥ* (m. 138/754-5). 4. *Mašyaḫat Ibn Ṭahmān* (m. 163/780). 5. *Nusḫat Abī l-Yamān al-Ḥakam b. Nāfiʿ* (m. 222/837) (v. là-dessus Graham, 82). Le reste se rapporte aux livres canoniques du *ḥadīṯ* desquels il a puisé près des deux tiers de l'ensemble de ses pièces.

Or il s'agit de savoir plus sur une chacune des sources anciennes, et sur l'autorité exercée par leurs auteurs respectifs; ensuite il faudrait les confronter avec d'autres collections entre-temps connues des deux premiers siècles islamiques, comme par exemple le Muṣannaf de ʿAbdarrazzāq b. Hammām (126-211/744-827). De plus les sources considérées canoniques dans l'Islam ne peuvent pas être mises sur le même pied d'égalité avec d'autres qui ne le sont pas ou dont les auteurs ont été mis à l'index, par plus d'un savant musulman. Or les auteurs des histoires ou légendes prophétiques sont les auteurs par excellence de ce genre de matériel: à leur tête bien sûr Wahb b. Munabbih (34-110 ou 114/654-55 -728 ou 732) à propos duquel nous aimerions encore une fois répéter ici qu'il n'y a aucune raison de le prendre pour un converti, comme le fait M. Graham ici (v. Graham, 47 note 107, 68), suivant par là l'opinion d'Ibn an-Nadīm (*Fihrist*, 22,5sq.), adoptée par al-Ġazālī (Tibr, éd. Caire 1306/1888-9, en marge de *Sirāǧ al-mulūk* d'aṭ-Ṭarṭūšī, 41,5sq.) et aussi par Ibn Ḫaldūn (*Muqaddima*, éd. Beyrouth 1967, 589,6 sqq.). Car il n'y a pas de fondement historique connu, capable de soutenir cette hypothèse, d'autant plus qu'on sait très bien que le Yémen a été islamisé du vivant du Prophète Mahomet et que nous avons des témoignages

en faveur de la conversion, à la même époque, de Munabbih, père de Wahb, dont on décrit même la conduite religieuse (v. R.G. Khoury, *Wahb b. Munabbih.* Der Heidelberger Papyrus PSR Heid Arab 23. Leben und Werk des Dichters. Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1972 (Codices Arabici Antiqui I) pp. 192-93).

Et de telles traditions se trouvent aussi chez d'autres auteurs, mêlées à leurs œuvres, comme en témoignent la version la plus vieille qui nous soit connue sur les légendes prophétiques, remontant à ce même auteur et augmentée d'un grand nombre de récits et de traditions compilés par Waṯīma b. Mūsā b. al-Furāt al-Fārisī (m. 237/851) et son fils ʿUmāra (m. 289/902) (v. R.G. Khoury, *Les légendes prophétiques dans l'Islam depuis le Ier jusqu'au IIIe siècle de l'Hégire...* Avec éd. critique du texte. Harrassowitz, Wiesbaden 1978) (Codices Arabici Antiqui III). A côté de ces sources il y a naturellement K. az-Zuhd d'Asad b. Mūsā (132-212/750-827) (v. R.G. Khoury, *Kitāb az-Zuhd.* Nouvelle éd. revue, corrigée et augmentée de tous les certificats de lecture d'après les deux copies de Berlin et de Damas. Avec une étude sur l'auteur. Harrassowitz, Wiesbaden 1976) (Codices Arabici Antiqui II). (Certaines traditions de ce dernier livre vont dans le même sens défini par M. Graham: n°s 54, 55, 62, 64, 65, 81, 84). V. surtout le précieux et volumineux *K. az-Zuhd wa-r-raqāʾiq* de ʿAbdallāh b. al. Mubārak (118-181/736-797) (éd. al-Aʿẓamī, Maligaon, Indes 1966, cf. R.G. Khoury, *Arabica*, XIX, 1972, 207 sq. et *Studia Islamica*, XLII, 1975, 119 sqq.); sans oublier la *Ḥilya* d'Abū Nuʿaym qui contient une collection de traditions uniques souvent sur l'ascétisme et la piété en général (là-dessus, R.G. Khoury, Importance et authenticité des textes de Ḥilyat al-awliyāʾ..., in: *Studia Islamica*, XLVI, 1977, 73-113), pour ne citer que ces auteurs et leurs textes que nous avons travaillés de près et que nous avons cités ici à cause de cela, et non point pour faire état de nos publications qui ne figurent pas dans le livre de M. Graham.

Toutes ces remarques attestent l'intérêt que nous avons pris à la lecture de cette œuvre de M. Graham qui sans doute marquera une date assez importante dans l'étude du *ḥadīṯ*. Sa discussion est menée avec beaucoup de sérieux. Elle a, à notre sens, atteint son objectif principal, en insistant sur la vieillesse du *ḥadīṯ qudsī* dans l'Islam et ouvrant la voie à une étude systématique de la tradition musulmane comme genre littéraire. Il va sans dire que la nature d'un tel thème déjà ne peut pas permettre des conclusions tout à fait sûres dans l'ensemble des points discutés. Mais M. Graham mérite toutes les louanges pour avoir osé aborder un sujet aussi délicat, et posé plusieurs questions très intéressantes à une partie desquelles il a essayé de donner des réponses qu'on ne devrait pas ignorer dans l'étude du *ḥadīṯ* en général. Pour le reste, il aura du moins attiré l'attention sur les problèmes à résoudre, si solution il y a, et il aura contribué grandement à une meilleure compréhension de la tradition islamique dans son ensemble.

Université de Heidelberg. R.F.A. R.G. KHOURY
Novembre 1979

* * *

H. SCHÜTZINGER, *Das Kitāb al-muʿǧam des Abū Bakr al-Ismaʿīlī.* Wiesbaden, Deutsche Morgenländische Gesellschaft, Kommissionsverlag Franz Steiner, 1978 (22 cm., x + 178 p.) = Abhandlungen für der Kunde des Morgenlandes, Bd. XLIII, 3. ISBN 3 515 02700 9. DM 58.–.

Le traditionniste Abū Bakr al-Ismāʿīlī (277-371/890-981) naquit à Ǧurǧān à l'époque de la prospérité de cette ville, dans une famille qui prit soin de lui faire recevoir dès l'âge de six ans l'enseignement des savants les plus éminents. A partir de 294/906 — il a dix-sept ans — al-Ismāʿīlī parcourt la province qui porte le nom de sa ville natale, le Ǧurǧān, toujours en quête de savoir, et en 296/908 il effectue un premier voyage à Bagdad qui préludera à une suite de pérégrinations à travers les grandes métropoles de la Perse et de l'Irak. En 317/929, il est considéré comme un éminent lettré. Il s'installe à Nichapour en 338/949 et, jusqu'à sa mort à l'âge de 94 ans, assisté un temps de ses enfants, deux fils et trois filles, il consacrera son existence à recevoir et à transmettre le savoir. De cette intense activité est issu l'ouvrage Muʿǧam al-šuyūḫ (ou Répertoire des maîtres) dont M.M. Schützinger donne une analyse très documentée.

Après un premier chapitre consacré à l'activité d'al-Ismāʿīlī en sa qualité de maître et d'élève des savants de son époque et sur sa position dans les grandes chaînes de transmission, chapitre dans lequel les spécialistes trouveront une foule de renseignements biographiques et historiques et de références bibliographiques, Schützinger entreprend une étude fort intéressante sur la définition du Muʿǧam al-šuyūḫ en tant que genre littéraire. Il recense dans la littérature historiographique arabe quatre-vingt dix Muʿǧam al-šuyūḫ dont le plus ancien est celui d'Abū Yaʿlā al-Mawṣilī, et il fait une étude comparative entre le genre Muʿǧam et le genre Mašyaḫa, recherche qui s'appuie concrètement sur de nombreux textes qui demeurent pour la plupart inédits. Cette étude se base sur les écrits des traditionnistes eux-mêmes, et d'Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī en particulier, qui distingue le genre Muʿǧam où les noms des maîtres sont classés alphabétiquement du genre Mašyaḫa où ils sont rangés en ordre chronologique. En effet, dans le genre Mašyaḫa, les noms des maîtres apparaissent classés comme «le premier», «le second» par rapport à la date à laquelle ils ont transmis leur enseignement au titulaire de la Mašyaḫa. Par contre, le Muʿǧam est un récapitulatif, un dictionnaire alphabétique des maîtres, souvent rangé à l'intitulé de leur *ʾism.* L'exception qui confirmerait cette règle est fournie par la Mašyaḫa al-bāsima d'Ibn Ḥaǧar al-ʿAsqalānī, lui-même théoricien de la définition qui vient d'être résumée, et qui malgré son titre de Mašyaḫa est en réalité un Muʿǧam al-šuyūḫ avec des noms en ordre alphabétique mais dont le titre pourrait avoir été ainsi libellé pour les besoins d'une rime féminine (mašyaḫa bāsima... rimant avec Fāṭima).

Dans la seconde partie de son étude consacrée au Muʿǧam al-šuyūḫ d'al-Ismāʿīlī lui-même, dont le manuscrit, un unicum inédit, est conservé à Istanbul (Veliyuddin 845, 131 folios), Schützinger en analyse très finement les chaînes et les certificats de transmission. Une étude approfondie de la biographie des maîtres d'al-Ismāʿīlī précède une bibliographie très fournie et dont les sources ont

effectivement été utilisées dans le cours de l'ouvrage, et d'un index des noms de personnes citées.

Ce remarquable travail apporte des éléments nouveaux pour l'étude de la science du ḥadīṯ et de la transmission du savoir. Elle sera également un précieux document pour l'histoire des idées en Islam.

Paris, janvier 1980 NICOLE COTTART et JACQUELINE SUBLET

* * *

Richard GRAMLICH, *Die Gaben der Erkenntnisse des 'Umar as-Suhrawardī ('Awārif al-ma'ārif)* übersetzt und eingeleitet von Richard Gramlich. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1978 (30 cm., VIII + 494 pages) = Freiburger Islamstudien VI. ISBN 3 515 02726 2. DM 180.00.

C'est en 1968 que paraissait le premier volume de cette série «Islamstudien» (Études Islamiques) dont le fondateur et le directeur de publication est le Professeur H. Römer. Le Rév. Père Gramlich, lui aussi Professeur d'Islamologie à Fribourg-en-Brisgau, mais à la Faculté de Théologie Catholique, avait déjà manifesté son intérêt pour la littérature et les institutions spirituelles de l'Islam, en publiant, entre autres, deux volumes sur les ordres des derviches chiites en Iran (1e partie: *Die Affiliationen*, Wiesbaden 1965, 2e: *Glaube und Lehre* (croyance et enseignement), ibid. 1976, dans la série: Abhandlung für die Kunde des Morgenlandes, XXXVI, 1-2). Cette étude-ci, menée avec un soin exemplaire, n'a malheureusement pas été assez remarquée par la presse spécialisée de nos disciplines.

Encore un ouvrage sur la mystique musulmane, dira-t-on. Oui, mais il ne faut pas oublier qu'il y a rarement une catégorie littéraire de classe dans l'Islam qui ne soit pas imbue de mysticisme, sous les formes les plus variées de ce mot: un beau tournant qu'a pris la littérature islamique dès le premier siècle de l'Hégire, comme en témoignent les auteurs musulmans eux-mêmes et les textes qu'ils nous ont laissés. 'Umar as-Suhrawardī (Abū Ḥafṣ Šihāb ad-Dīn), qu'il ne faut pas confondre avec Šihāb ad-Dīn Yaḥyā as-Suhrawardī (m. 587/1191) (sur ce dernier v. Brockelmann, G A L, S I, 781), est un auteur spécialement important dans cette tradition, malgré que le livre traduit ici ne représente pas une œuvre véritablement originale, comme le traducteur le souligne clairement (v. p. 1, n° 1, 3 sqq.). Néanmoins cet ouvrage est «der Endpunkt und zugleich der Höhepunkt der klassischen orthodoxen sufischen Handbuchliteratur» (c'est-à-dire: le point final et en même temps culminant des manuels de la littérature du soufisme classique orthodoxe) (ibid. ligne 2-3). En effet celui qui parcourt ce livre remarquable, dont le titre déjà tend à corroborer la valeur de ce qui vient d'être dit, se rend vite compte de la justesse des mots du Rév. Père, concernant le rang, l'esprit et l'érudition de l'auteur dans tous les domaines esquissés ci-dessus du soufisme musulman: tous les grands représentants s'y rencontrent, qu'il s'agisse de Sahl at-Tustarī (m. 283/896), ou d'as-Sulamī (m. 412/1021), grand maître d'Abū Nu'aym (m. 430/1038), d'as-Sarrāǧ (m. 378/988) ou d'Abū Ṭālib al-Makkī (m. 386/996), d'al-Kalābāḏī (m. 380/990) ou d'al-Qušayrī (m. 465/1074). Et combien par exemple le premier chapitre («De l'origine des sciences des soufis») rappelle, en plus d'un point, les belles tirades de *Iḥyā' 'ulūm ad-dīn* d'al-Ġazālī qui traitent du même thème et mettent l'accent sur la valeur du mysticisme dans la vie globale de l'Islam et de la perfection scientifique en particulier (cf. *Iḥyā'*, I, 16 sqq.)?

L'auteur de ce compte rendu déplore avec le traducteur l'état plus que désolant dans lequel se trouve le texte arabe des *'Awārif* d'as-Suhrawardī; état qui n'est pas différent de celui du *Iḥyā'*, ou de la *Ḥilya* d'Abū Nu'aym, pour ne citer que quelques textes de base qui sont entre nos mains. En réalité le problème est pareil pour un très grand nombre de textes qu'on réédite ou tels quels, ou alors avec certains changements qui amènent d'autres erreurs, et ainsi de suite. Et pourtant il s'agit là d'un problème majeur des études arabes et islamiques, auquel il fallait prêter plus d'attention, en chargeant une commission internationale de le résoudre, en confiant la tâche d'édition et de révision des textes importants, surtout d'une certaine longueur, au plus grand nombre possible de collègues intéressés à travers le monde. Car ce n'est qu'ainsi, et travaillant par équipes, qu'on pourrait trouver des solutions positives et forcer par là beaucoup de bibliothèques, surtout en Orient, à sortir les trésors cachés ou mis de côté depuis tant d'années.

Dans ces conditions, on voit quelles difficultés de départ le traducteur a dû surmonter, car il était obligé de consulter non seulement les différentes éditions plus ou moins mauvaises qui existent (Caire 1358/1939, ou aussi presque identique celle en marge du *Iḥyā'*, I, 183 sqq; nouvelle éd. Beyrouth, Dār al-Kitāb al-'arabī, 1966), mais aussi les manuscrits disponibles, conservés en Turquie, à Paris... Vu l'importance du livre d'as-Suhrawardī et de sa valeur très grande concernant la mystique musulmane, parce que summa mystica islamica, on ne peut que féliciter le Rév. Père Gramlich d'avoir affronté une tâche aussi ardue, avec une ténacité et un zèle à toute épreuve, car un texte pareil a de quoi décourager les plus assidus, surtout que sa langue n'est pas toujours simple à comprendre et encore moins à reproduire, à traduire spécialement dans une langue européenne comme l'allemand. Il faut ajouter que le traducteur est extrêmement bien armé pour ce travail et que la prêtrise lui ouvre un vocabulaire religieux, spirituel très adéquat au sujet, dont on ne tient pas toujours compte dans nos diciplines universitaires. Un point donc très positif dans cette traduction qu'on aimerait souligner de manière particulière.

La traduction me paraît avoir été effectuée avec beaucoup de soin, reproduisant de près les nuances des phrases. Elle est précédée d'une introduction sur l'auteur et son livre, qui étudie avec autant de soin les problèmes intéressants à ce sujet. Le livre en lui-même comprend 63 chapitres qui commencent par décrire «l'origine des sciences soufies» et se terminent par «quelques idées sur les débuts et les fins dernières.» Il est difficile d'imaginer un problème qui ait affaire avec la vie mystique, spirituelle d'un musulman qui n'y soit pas traité. Il n'est pas besoin de noter que la langue d'as-Suhrawardī est souveraine dans toute l'acception du terme et qu'elle témoigne en faveur de la littérature mystique de haute teneur littéraire et philo-

logique, et qu'elle n'offre par conséquent sur ce plan aucun signe de décadence intellectuelle.

Reste à féliciter le Rev. Père pour son travail gigantesque, souhaitant à celui-ci le maximum d'expansion, et à lui-même les forces nécessaires de mener à bien de pareilles entreprises qui font carrément défaut dans un monde que de telles tâches effraient et découragent.

Université de Heidelberg. R.F.A., Novembre 1979 R. G. KHOURY

* * *

Hani FAKHOURI, *Kafr El-Elow. An Egyptian Village in Transition.* New York, London Holt, Rinehart and Winston, Inc., 1972 (8vo, x + 134 pp.). £ 1.70.

To the ever growing series of anthropological case studies under the editorship of George and Louise Spindler, which aim at giving a first introduction into the variety of human ways of life to students in beginning and intermediate courses in the social sciences, a study of an Egyptian village has been added.

The book contains six chapters. By means of a great quantity of data collected in different ways the author introduces us to Kafr el-Elow, a village with a fast growing number of inhabitants, situated under the smoke of Cairo in one of the most important developing industrial areas of Egypt where a process of change started in the thirties and was accelerated after the 1952 revolution.

In the first chapter a number of divergent facts are set out about the village, such as the geographical setting, the demographic structure and the founding and history of the village. Besides, information is given about the way houses are built, the way people dress and feed themselves and the increase in public services etc.

The next chapter describes the way in which the villagers make their living, the changes that have occured over the years and the effects they have had on their way of life. Important changes have taken place in agriculture, most recently the setting up of agricultural cooperatives and a change in the crops produced as new marketing possibilities arose in the expanding urban centres nearby. Still more important are the new employment opportunities in the recently established industries around the village and the resulting mobility of labour. Some rather unclear diagrams (figures 8, 9 and 10 on pp. 42, 43 and 44) attempt to illustrate this. Finally commerce and services are pictured in their traditional and more modern forms.

The third chapter is devoted to a description of the family structure and the kinship terminology used. This is followed by a description of the important and recurrent events that characterize the family life cycle.

Religion, that means Islam, is discussed in the next chapter, which begins with a Koran and Hadith based explanation of the five pillars of Islam. Data obtained by means of observation and a survey of the extent to which the inhabitants of Kafr el-Elow fullfill these religious obligations in their daily lives complete the picture. Next there is a description of the way in which the most important religious festivals and other important events in which religion has an obvious place are celebrated. The chapter ends with a picture of certain ceremonies that are mostly completely erroneously associated with Islam.

The first four chapters are each nearly twice as long as each of the last two chapters, one about the growth of formal education and the other about the continuing integration of the village in the national political system.

At the end of this short résumé one subject has to be mentioned which gets very much attention in this study although no separate chapter is devoted to it, viz. the woman, her way of life and her place in the community. The research methods had to be adapted to get information on this subject and it is reflected throughout the whole book from the first to the last chapter.

This comprehensive treatise on village life in its many aspects is preceded by a short introduction and it ends with some modestly formulated conclusions. Introduction and conclusions together encompass the whole in a theoretical framework. It is this framework that provokes some questions. What precisely is the unit of observation in this case study? Is it composed of the members of the six clans that originally founded this village or does it also comprise the immigrants who came from elsewhere looking for a job in the new factories and settled only recently in the village. According to the author's village informants, the population increase in Kafr el-Elow between 1960 and 1966 was due to these immigrants for more than 40%. (p. 13). Put in a different way, the question is: for what reason can this village be seen as a unit. Only the first of the four reasons mentioned on p. 9, which states that the village is an administrative unit, seems valuable. The village is certainly not an economic unit, if only for the simple reason that the new industries which attracted so many new settlers are located elsewhere.

Since it is not clear what is observed when the village is taken as a unit of observation the statements about the nature of the change that effects this 'unit' lack a solid base. As, for example, the assessment that: "The village of Kafr el-Elow, therefore, constitutes prototype of a community evolving from a relatively classless, agricultural, folk society to a stratified, industrial, modern society..." (p. 126).

This remark about the conclusion of the author is partly applicable to his general conclusions about Islam too. Here his diagnosis is twofold. On the one hand he observes a decline in the fullfillment of the strictly religious obligations, the daily prayers and the vasting in Ramadan, besides a diminishing role of the traditional islamic educational system. And on the other hand he states that: "Islam still plays a major role in Kafr el-Elow and in Egyptian society as a whole". (p. 119). Yet what the content of this role is and especially what influence it has on the social change process does not become clear. Is the only role Islam plays that of being a last road block against the progress of some 'bad' modern practices such as drinking alcohol and going to the cinema as is mentioned several times (p. 23, p. 42, p. 45 etc.)? Some other possible role is indicated but not further investigated, like the possible role exercised by the sheikh of the village mosque in his Friday sermons (p. 76).

Social change comes about in time; some changes require a long period, decades, centuries, to come about; other changes require a much shorter period or they may

be simple superficial alterations. As regards education, the growing importance of formal modern education is stressed, but nothing is said about the problem of school leavers and the problem of (un)employment. This aspect may have been less manifest in this village in the sixties, when the research for this study was done. However, it seems unlikely that any study undertaken in the eighties could avoid this topic.

The above mentioned points arose from this detailed and comprehensive discussion of the life of the people in Kafr el-Elow as presented in this study, which, just in as far as it allows questions to rise and stimulates further reading — a much longer bibliography should have been included — does what it set out to do.

Amsterdam, November 1979 HAN SCHELLART

* * *

James ALLMAN, *Social Mobility, Education and Development in Tunisia*. Leiden, E.J. Brill, 1979 (24 cm., x, 172 p., tableaux) = Social Economic and Political Studies of the middle East/Études sociales économiques et politiques du moyen-orient, vol. 28. ISBN 90 04 05875 3. *f* 48.–.

Depuis un certain nombre d'années déjà la Tunisie attire l'attention des chercheurs américains, notamment dans le domaine des sciences sociales. L'Université de Harvard y a développé un projet de recherches dont le livre de M. Allman est un des fruits. De 1965 à 1969 l'auteur a fait des recherches suivies en Tunisie où il est retourné régulièrement entre 1970 et 1975.

Dans son introduction, l'auteur définit la mobilité sociale comme le processus par lequel les individus changent de position et de statut à l'intérieur d'une societé en mouvement. Il se propose d'examiner le rôle que l'enseignement modernisé et généralisé a joué dans ce processus, et vise à en déterminer la rentabilité. La première partie du livre présente un tableau historique, allant du Moyen Age jusqu'à aujourd'hui, où est décrit le développement de la mobilité sociale et les facteurs qui l'ont conditionné. Dans la deuxième partie, l'auteur étudie l'influence de l'enseignement sur la mobilité sociale en analysant la carrière de 150 personnes dans trois communautés tunisiennes. Enfin, dans sa conclusion, il essaie d'évaluer l'influence et la rentabilité de l'enseignement tunisien et d'en tirer un certain nombre de conclusions.

A première vue, tout ceci semble prometteur et intéressant. Dans sa forme, ce livre constitue probablement une étude-modèle : la présentation est claire et bien structurée; sa rédaction est souple; des tableaux illustrent le texte. Toutefois, la lecture des chapitres 5 et 7 où l'auteur utilise des facteurs de correlation à différents niveaux et où des modèles contenant de nombreuses variables sont introduits, risque de donner à un lecteur peu versé dans les statistiques un certain complexe d'infériorité D'autre part, bien qu'un tableau historique ne puisse jamais être complêt, on s'explique mal le manque d'interêt accordé aux idées rénovatrices du ministre Khaireddine à la veille du protectorat. Pourtant, le système Sadiki dont il était l'inspirateur a engendré toute une élite et a été la source d'inspiration de la réforme de l'enseignement de 1958. Comment l'auteur ose-t-il dire qu'on sait peu des origines sociales et de l'éducation des Jeunes Tunisiens d'avant la Grande Guerre? N'a-t-il pas consulté l'article de Charles-André Julien, "Colons français et Jeunes Tunisiens 1882-1912", dans *la Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, 1967? De même, il est étonnant que l'auteur n'ait pas utilisé l'étude détaillée de Mustapha Kraiem, *La Tunisie précoloniale*, Tunis, 1973 (2 tomes). Il semble difficile de passer sous silence l'influence des écoles franco-arabes qui englobaient, en 1949, 12% des enfants tunisiens à l'age scolarisable (cf. J. Poncet, "La scolarisation de la Tunisie et le milieu social", dans *Semaine Pédagogique*, Tunis 1949, p. 158-170). Et il est surprenant que la thèse de Mahmoud Abdelmoula, *L'Université Zaytounienne et la société tunisienne*, Tunis, 1971, n'ait pas été utilisée pour préciser l'influence de l'enseignement traditionnel. Il est malheureusement aisé de multiplier les exemples de telles lacunes. En fin de compte, on se demande si l'auteur n'aurait pas pu consacrer un peu plus de temps à des recherches bibliographiques pendant l'année qu'il dit avoir consacrée aux recherches historiques (p. x).

L'auteur termine son étude sur la période du protectorat en concluant que les Tunisiens ayant reçu une éducation moderne ne pouvaient avoir accès aux postes les plus élevés aussi longtemps que les Français dominaient la vie économique, sociale et politique, situation qui donnait lieu à un climat de mécontentement déclaré. Mais de là à dire que les possibilités de mobilité sociale étaient bloquées (p. 42) semble trop fort.

Depuis l'indépendance un certain nombre de facteurs nouveaux entraient en jeu. Le départ de la plupart des 200.000 Européens qui constituaient les cadres moyens et supérieurs créa évidemment des possibilités nouvelles en ce qui concerne les emplois importants. La généralisation de l'enseignement et l'adaptation de cet enseignement aux conditions nouvelles préparèrent une part grandissante de la population tunisienne à une participation active aux affaires de la societé nouvelle : en 1965, déjà 65% de la jeunesse scolarisable fréquentaient l'école.

Les chapitres 2 et 3 résument bien les publications existantes sur le développement actuelle de la Tunisie et sur l'évolution récente de l'enseignement. Mais de là à conclure que la situation actuelle, en ce qui concerne la politique éducationelle, en est une de stagnation, d'autosatisfaction et de manque de vision semble, pour le moins, quelque peu hâtif et peu fondé (p. 83). Quelles sont donc ces reformes fondamentales et radicales dont l'enseignement en Tunisie a besoin selon l'auteur (p. 83)? On ne saurait que faire de son silence.

Dans la deuxième partie de son étude, l'auteur donne d'abord une description détaillée des données socio-économiques et éducationelles des trois communautés où il a situé ses enquêtes. Il s'agit du village de Tadjerouine dans le gouvernorat du Kef, de Djebel Djelloud dans les faubourgs de Tunis et de La Goulette, la ville portuaire au Nord de Tunis. A partir de la page 110, le lecteur se voit enfin confronté aux données issues de l'enquête approfondie qui constitue la base de l'étude présentée. Cette enquête concerne 155 garçons âgés de 14 à 19 ans au moment de la recherche. Ils formaient, dans les trois communautés choisies, le groupe de jeunes gens qui avaient, en 1965, entre 0 et 9 ans de scolarisation, et qui avaient définitivement quitté le système de l'Éducation Nationale. Ces jeunes et leurs familles furent interrogés en 1965. Quatre ans plus tard, une deuxième enquête examina leurs activités post-scolaires. Ces doubles enquêtes visaient à analyser le rôle que l'enseignement parcouru avait exercé sur leur mobilité sociale.

Dès l'abord, une question importante se pose : un décalage de seulement 4 années suffit-il à tirer des conclusions valables? Il semble que non. D'ailleurs, à la fin de son livre, l'auteur remarque que, si son enquête sur les jeunes ne révèle pas une grande mobilité sociale par rapport à la situation des pères, cela s'explique en grande partie par le fait que les pères se trouvent en général en fin de carrière et les fils tout au début, ce qui rend une comparaison bien difficile (p. 149).

Il n'est pas étonnant que l'auteur n'arrive pas beaucoup plus loin que des conclusions du genre "Il semble qu'il y ait un lien assez direct entre l'enseignement suivi et le travail trouvé" (p. 133). Quand, après 10 pages de lecture assez difficile (p. 138-148), le lecteur est confronté à la conclusion que l'enseignement suivi joue un rôle capital dans la vie professionelle d'une personne (p. 148), cela ne lui semble certainement pas une révélation. Il en est de même quand l'auteur affirme qu'une mobilité sociale, sous l'effet de l'éducation suivie, n'a guère de possibilités de se manifester quand les structures socio-économiques n'offrent pas assez de debouchés (p. 149). Par contre, le lecteur a raison de s'étonner quand tout d'un coup, dans la conclusion, une série de réformes est proposée : investir dans le secteur rural, créer d'emploi, favoriser le secteur productif, niveler les revenus et limiter les naissances : Tout respectables que ces options pour un plan d'action puissent être, elles ne constituent nullement l'aboutissement logique de ce qui précède. Parvenu à la fin de sa lecture, on peut se demander ce que ce livre a apporté de nouveau. Un certain nombre de vérités simples sont démontrés d'une façon compliquée, tandisque des choses non prouvées sont proposées comme des vérités reçues. C'est regrettable.

Nimègue, novembre 1979 H. L. M. OBDEIJN

* * *

THE BOOK OF INGENIOUS DEVICES (Kitāb al-Ḥiyal) *by the Banū (sons of) Mūsà bin Shākir* translated and annotated by Donald R. HILL, Dordrecht-Boston-London, D. Reidel Publishing Company, 1978 (x + 272 pages, 229 illustrations), Price Dfl. 130/US $ 63.–. ISBN 90-227-0833-9.

The treatise on automata ascribed to the Banū Mūsā (Muḥammad, died 259/873, Aḥmad and Ḥasan : the *Fihrist*, followed by the late 12th century writer, Ibn al-Qiftī, in his *Kitāb Ikhbār al-'Ulamā'* followed by Bar Hebraeus, attributes the work to Aḥmad alone) is principally known from citations in the mediaeval sources, like the critical remarks in al-Jazarī's *Kitāb fī Ma'rifat al-Ḥiyal al-Handasiyya*, with which Professor Hill has already been usefully concerned. It has also been the subject of an important study by F. Hauser, *Über das Kitāb al-Ḥiyal — das Werk über die sinnreichen Anordnungen der Benū Mūsā* (Abhandlungen zur Geschichte der Wissenschaften und der Medizin, Erlangen 1922). Hill recognises the priority of this study and freely acknowledges his indebtedness to Hauser's reconstructions. However, it was based on the only two manuscripts of the work known at the time. Recently Dr. David King brought to the author's notice a superior manuscript in Topkapı, A. 3474, evidently early 13th century, though Hill neglects to say whether it had a colophon. The consequent emendations to Hauser's work and the general desirability of an English version, which Hill's work on al-Jazarī has eminently qualified him to undertake, explains the present volume's timely appearance.

As before, the version is somewhat more than a translation of the Topkapı manuscript. Hill's valuable work on al-Jazarī has made it possible to take the sense of many of the technical terms as established, and a section in the present work [25-32] on the most frequently used devices, valves, syphons and floats, in the Banū Mūsā's work has further expanded the lexicon. Part of the problem lies in the Topkapı manuscript itself. Its superiority over those used by Wiedemann and Hauser (Vatican, Rossi 317 and Staatsbibliothek, West Berlin, Von Ahlwardt 5562 = Gotha, Von Pertsch 1349) lies primarily in its far more carefully lettered drawings, some of which correct certain patent errors in these other two. The foliation of the Topkapı manuscript is, however, confused, evidently as a result of some later rebinding. Hill has therefore taken the ordering of the Vatican manuscript, which is more complete, as generally prime (see the useful synoptic table [10-11]). Of his further procedure he remarks [16] : "... a correlation has only been made between Topkapı and Vatican ... since nothing would be added to the translation by making comparisons with Berlin/Gotha. For every model which is complete, with illustration, in Topkapı, this manuscript has been used as the primary document, Vatican as secondary. This applies to seventy one models. Where Topkapı is incomplete the order is reversed. The distinction is not absolutely rigid, however, because correct readings have been preferred to incorrect [divergences are noted — Reviewer], even when the incorrect version is the primary document. In several models there was no alternative but to use Berlin/Gotha : by itself for Model 91 and Models 94-100, and in part for Models 92 and 93".

Of the models attributed to the Banū Mūsā in the three manuscripts eighty seven are common to all three and these he accordingly attributes to them. There remain six which, he conjectures, were probably their work, one which, it is clear from the Berlin text, was not, and five of dubious origin, making a total of one hundred models in all. This was very probably the original number. Hill's presentation of them is some way from a critical text; however, as with other recipe books, the importance of the version is first of all to get the recipes right. In this respect when the critical text of the *Kitāb al-Ḥiyal* of the Banū Mūsā is edited Hill's version will have much of importance to contribute.

The version is preceded by short sections summarising the rather scanty biographical data relating to the Banū Mūsā and setting the text in historical perspective. Each model is then presented separately with text and illustration, the latter almost invariably from the Topkapı manuscript, in its more accurate form, supplemented by clearer line

drawings with Roman lettering and, where necessary, detailed diagrams drawn by Hill or reproduced from Hauser's work. Each section is concluded by comments on the mechanical or physical principles involved and indications of modifications where one may suspect an error of transmission or where the original text was inadequate. Hill's basic assumption that the Topkapı manuscript contains a series of working drawings turns out to be surprisingly close to the mark. Unlike the automata in the Jazarī manuscripts which, I have argued, may, even in the earliest manuscripts, represent machines which were never constructed [1]), the machines of the *Kitāb al-Ḥiyal* seem definitely to have been made. The drawings are not only for the most part complete; they also represent the working parts and their various spatial relations with considerable accuracy, which was indeed essential if many of the machines were to work. Not all the drawings, even if faithfully followed, would have given workable machines: the text for Model 60, Hill remarks, omits all reference to a branched pipe and though this is shown on the Vatican drawing the horizontal limb necessary for the machine to function at all is not shown. Nor do the drawings ever include plans, even when the explanation would have been very much clearer. However, it is only exceptionally that the illustrative sections are inadequate and this is important evidence that working drawings were indeed used in mediaeval Islam and that they were remarkably close to modern blue-prints [2]). Of the models the most interesting are No. 74, the principle of which depends upon differences in the specific gravities of fresh water, sea water and (various) oils, No.s 75 and 85 which Hill observes [193] must have employed cranks, and No. 80, the action of which is analogous to the operation of a single-cylinder engine. The least successful, both in conception and description, are alternating fountains, No:s 88 following. Although, Hill demonstrates [157], al-Jazarī's criticisms of No. 89 are invalid, No. 90, an alternating fountain powered by wind or water would seem to alternate too frequently and capriciously, or else presuppose a continuous wind, like the *bād i ṣad-ū bīst* of Afghan Sīstān; from which a mere fountain would be scant relief.

The *Kitāb al-Ḥiyal* in Hill's view is very probably the fruit of practical experiments by a craftsman [19] working under the supervision of Aḥmad or his brothers. The theory is essentially that of Hero's *Mechanics*, which were translated at the Bayt al-Ḥikma in Baghdad by Qustā b. Luqā in the lifetime of the Banū Mūsā, but it is inherently probable that they also had access to Hero's *Pneumatics*, the *Pneumatics* of Philo and other mechanical works which have not survived. The models, which are much simpler and more repetitive than al-Jazarī's automata, depend almost entirely upon the principles of pneumatics and aerostatics, which explains well enough the importance of these Hellenistic authors' works: the activities of the Bayt al-Ḥikma, with which the Banū Mūsā were closely associated, must also have made them familiar with other material, on the basis of which they doubtless composed the various works ascribed to them in the *Fihrist*. This is not to say, Hill concludes, that the Banū Mūsā were slavish copiers or plagiarists [23]: "... although the Banū Mūsā took Greek models for their starting point they went well beyond anything achieved by Hero... In particular, it is their preoccupation with automatic controls that distinguishes them not only from their Greek predecessors but also from their Islamic successors. Their use of self-operating valves, timing devices, delay systems [for example, in No. 50] and other concepts demonstrate (*sic*) great ingenuity. Of particular importance for future developments is their confident use of conical valves in a variety of different applications and their incorporation of automatically operated cranks in several devices...".

Despite later glosses in some of the entries, for example, by a certain 'Uṭārid [3]), to the effect that some of them were not practicable as described, the congruence of text and illustrations is good evidence that the Banū Mūsā were not mere theoreticians. Various derogatory anecdotes regarding their intrigues are inconclusive, for example al-Ṭabarī's account of the canal they allegedly constructed for al-Mutawakkil's suburb of al-Ja'fariyya, north of Sāmarrā, which was incompetently levelled and could never have carried water: they were saved from disgrace only by the death of al-Mutawakkil in 247/861, when the site was deserted before even it had been completely colonised. Certainly if the slander was justified the Banū Mūsā were not the only incompetent *muhandisīn*; however, it does not reflect either on their practical competence as builders of automata or as commentators upon Hero and other Hellenistic mathematicians.

It is idle, however, to pretend that Hill's version has solved all the problems which the *Kiṭāb al-Ḥiyal* raises. The very exactness of the text and illustrations and the congruence between them in both Vatican Rossi 317 and Topkapı A.3474 is almost inconceivable, particularly when, as Hill himself has shown, the miniatures illustrating al-Jazarī's *Kitāb fī Ma'rifat al-Ḥiyal al-Handasiyya* came in the course of little more than two centuries to diverge considerably from those of the 13th century manuscript and their relevance to it to decrease substantially. The answer he implies is that the tradition of the Banū Mūsā's pneumatic models remained very much alive, perhaps even as late as the 17th century, to judge from an Indo-Persian compilation, the *Risāla-yi Ḥakīm Muḥammad Yasīn* dated 1030/1620. References in the historical sources to such automata, however, are few and far between, and there are none extant. Even al-Jazarī, who criticises the Banū Mūsā in particular in his section on fountains, seems to have regarded their treatise as material for experiment and not to have worked from models based on it. This suggests that other explanations of the congruence between text and illustrations in the Topkapı and Vatican manuscripts must be found.

[1]) *Bibliotheca Orientalis* XXXIII/5-6 (1976) 358-62.

[2]) See G. Downey "Byzantine architects, their training and methods" *Byzantion* XVIII (1948) 99-118, and particularly 115-116 for discussion of Hero's treatise on *scaenographia*, (geometrical) methods for drawing the elevations of buildings.

[3]) Identified by Hill [165] with 'Uṭārid b. Muḥammad al-Ḥāsib al-Munajjim the author of a treatise on burning mirrors (hence on conic sections) of which a copy exists in Cairo. The name seems, however, to have been almost a sobriquet for writers on scientific and magical subjects. Similarly, the name of the copyist of the Vatican manuscript of the *Kitāb al-Ḥiyal*, given at the beginning of Model 23, *'Afrīt al-faylasūf*, sounds suspiciously like a pseudonym.

There are two which come to mind. Firstly, the treatise was prepared by the Banū Mūsā with the cooperation of the Bayt al-Ḥikma but only came to be illustrated in the early 13th century by way, as it were, of commentary upon the text, just as Hill's version is by way of commentary on the illustrations of the Topkapı manuscript. The operation would, admittedly, have been a tall order and the circumstances which might have provoked it difficult to reconstruct; but it would at least explain the accuracy of the Topkapı illustrations. There is some evidence against this hypothesis in the shape of two strikingly "Hellenistic" figures surmounting taps in the Topkapı manuscript: on the *jarra* of Model 46 [Hill 130; A.3474 folio 59r] is a figure, evidently Bacchic, naked but for a stole over his shoulders, bearing a shrub-like *thyrsos*; and on the *jarra* of Model 66 [Hill 173; A. 3474 folio 79b] are two thoroughly Classical inverted dolphins. This suggests that the illustrator was following a tradition, not working from scratch. The tradition itself, however, is highly problematic. No illustrated manuscripts produced by the Bayt al-Ḥikma are known, and if one hypothesises illustration at a later period this would have posed equally serious problems of comprehension. The "Hellenistic" figures in A.3474 suggest, in any case, some Byzantine *Mechanics* manuscript, perhaps associated with the Porphyrogenitan revival; but the congruence of text and illustrations here raises the question whether the text might not also have been contaminated.

The second explanation does not do much to dispel these difficulties, but it is perhaps more likely. The Banū Mūsā were famous enough in their time for their names to be recorded in standard biographical and bibliographical works; simply, the *Kitāb al-Ḥiyal* was not copied. Hence the absence of distortion: there is no better guarantee of the integrity of a tradition than neglect. Then in the early 13th century, for reasons yet to be explained, a much older copy came to be copied under the supervision of a qualified technician. Interest in automata did not survive; it revived, and perhaps not for very long. This would also explain the lack of known manuscripts earlier than A.3474. Not, of course, that inventions of the Banū Mūsā's type were unnecessary. One surprising feature of the Islamic waterworks extant, for example, the *sabīls* of Cairo, is that they did not apparently incorporate devices for regulating the flow of water or preventing floods, a consideration which was all the more important when water was scarce: here the valve systems and delay mechanisms of the *Kitāb al-Ḥiyal* would have been highly appropriate. Many of the Banū Mūsā's models are advertised as suitable for drinking parties of *nabidh*/date wine or divining (the operator must be able to manipulate the vessel to produce the fraudulent outcome), but they were obviously much more useful for baths. Although much is known now of Royal baths in Islam nothing is known of such devices. The only conclusion possible is that Court engineers and plumbers led different lives, and that the prescriptions of the *Kitāb al-Ḥiyal* were unknown in the main centuries of the development of Islamic waterworks.

There are a few of Hill's assertions which need qualification. The assertion [15] that in the Topkapı manuscript all the figures of animals, birds and humans are drawn, whereas in the other two manuscripts they are omitted, admits of exceptions, for example, Model 78, where Vatican Rossi 317 shows a feline and A.3474 omits it (Hill, perhaps over-conscientiously, translates figure/*?timthāl?* in the text as "idol"). Again, of the Berlin manuscript, which attracts his sharp criticisms, dated *Friday*, 15 Jumādā I 607/4 June 1210, when 15 Jumādā I was a *Thursday* he complains that the scribe even got the day of the week wrong. This is surely improbable: what is far more likely is that he got the day right but the date wrong.

Less trivial are the misprints. For the work of a reputable publisher the book has too many. Many are of foreign names and/but are benign, but a number are actually misleading. Thus [13] al-Ḥāsib *could* have been mistaken; [24] the *bell* covering the down-pipe should be *ball*; [100-101] where the text, correctly, states that the end *d* of a syphon *dze* should be lower than end *e*, the accompanying drawing wrongly has *z* for *e*. Most disconcertingly, Model 99 [24] begins "Construction of an instrument for wells that *kills* those who descend into them...". It is clear from the text that what involved is a form of breathing apparatus, not a devilish secret well-poisoner. The Glossary [253-65] is astonishingly careless. Terms are often wrongly written (they may reproduce solecisms in A.3474, though if so the text does not really merit Hill's praise of its accuracy, and no indication that they do is given in the accompanying transliteration), wrongly transliterated, and sometimes even misleadingly translated, for example *sūsan(a)*, "lily of the valley", a possible sense but which accords less well with the texts for Model 88 and those following than the standard sense of "iris". Plurals seem to be capriciously selected, e.g. *mināra* — *manāwir*, rather than *manā'ir*, *manār* (Dozy), and some appear to be misprints, e.g. bāṭiya — *bawātin* (*sic*), miqlā — *maqālin*, for *bawāṭi*, *miqāli*. There are also minor faults of grammar, with nouns in construct not being indicated as such. In the absence of the Arabic text it is difficult to apportion responsibility between the scribe, the transcriber and the edition. But they should anyway be corrected in a second edition.

Department of Oriental Antiquities J. M. ROGERS
British Museum, August 1979

* * *

Burchard BRENTJES, with Karen RÜHRDANZ *Mittelasien. Kunst des Islam*, Leipzig, VEB, E. A. Seemann Verlag, 1979 (31 cm., pp. 400). Price DDR 79.- M. Lizenz-Nr. 460.350/42/78.

This book has some good photographs, some of rarely photographed monuments. Otherwise, it does not fulfil the claim it makes to present a general account of the Islamic culture of (Soviet) Central Asia. Much of the information presented is out of date; little judgement is shown in the choice of pertinent sources; and speculation, categorical assertion without a basis of ascertainable fact and sheer error are uncritically combined with primary data. Scholarship, one discovers depressingly often, tends perforce to be built on sand; but the large quantity of sand offered for the reader's consumption here is even depressingly impure in quality.

Symptomatic of the book are the plans, which have been uncritically re-drawn from other works, any scale or orientation which they may originally have had being omitted. In fact, with far too few exceptions, the originals are not measured architects' plans at all but merely approximate sketch plans, roughly paced out and with the dimensions concealed in the accompanying text. It is a serious indictment of the history of Islamic architecture as carried out in Central Asia that architectural survey is treated as a dispensable refinement. Thus, the best known monument of Bukhārā, the Samānid mausoleum, which Creswell published, after Rempel''s drawings of 1936, in his *Early Muslim Architecture* II (Oxford 1940) still lacks a plan indicating whether it contains any sort of funerary vault or even the disposition of the burials: a recent monograph on the monument, M. Bulatov's *Mavzolei Samanidov — Zhemchuzhina Arkhitektury Srednei Azii* (Taskhkent, 1976), does nothing to remedy the omission; nor is there any information available. Nor, where there are alternative plans, does Brentjes necessarily choose rightly. The plan he reproduces [114] of the Shāh-i Zinde at Samarkand is based upon a pastiche of Nemtseva's sketch plans[1]), without any indication of orientation or contours. In particular, a ruined mausoleum, excavated as long ago as 1965[2]) and even open to the public, beyond that of Shād-i Mulk Āqā and which contains the remains of a unique *mīnāī*-tiled cenotaph is omitted.

Other plans are even more out of date. That of the bazars at Bukhārā[3]) [123] can be guaranteed to disappoint. For the authorities, in a misconceived plan of "conservation", have recently demolished many of the buildings, leaving the major monuments standing incomprehensibly and incongruously isolated. Of the minor monuments marked on the plan reproduced here not even the ground plan remains. The demolition is presumably not the archaeologists' fault: but it is the author's responsibility to note when a plan no longer corresponds to the present state of things.

Brentjes treats the Islamic arts of Central Asia in three more or less independent sections — architecture (which he sees as the product of Islamic rationalism); painting; and the decorative and applied arts. The geographical spread is from Farghāna in the East to Khwārizm and Merv in the West, though excluding Afghanistan and the Lands of the Golden Horde, which makes nonsense of his arguments [36-39] for "Mittelasien" as a cultural unity. The exposition of the architecture [43-167] is typical of the rest of the book in being largely descriptive. He adopts dynastic rather than geographical categories, without much attempt to identify changes in style. The programme is unexceptionable if superficial and has been done better before, and in rather less pretentious format, by M. Hrbas and E. Knobloch, *The Art of Central Asia* (London 1965).

A major difficulty with architecture of the early period in Islam in Central Asia is that so little survives, even in ground plan. In an attempt to reconstruct the style of this period Brentjes properly invokes Mesopotamian elements, like the *īwāns* of Parthian Hatra and the Iranian round city, as at Dārābgird and Choche-Ctesiphon. The relevance of other parallels adduced, for example the round structure of Koi Krylgan Kala[4]), which was evidently a tomb, not a town, is not so clear but nevertheless the Mesopotamian and Western Iranian tradition is doubtless as relevant to Samānid or pre-Samānid Central Asia as it is to ʿAbbāsid Baghdad. However, this accords ill with his reiterated assertion that the Samānids, as far as wall-painting is concerned, turned their backs upon the pre-Islamic tradition, — as if it were somehow less reprehensible to take over the plan and elevation of a heathen building than its decoration. Why should they, any more than the Umayyads have rejected their Classical past? How should they, all the more so in that Samānid *shuʿūbiyya* represented a conscious return to an Iranian past? There is also good evidence for the independent survival of non-Muslim, particularly Buddhist[5]), traditions.

The disadvantages under which Brentjes has worked and which reflect adversely upon the quality of his text need further illustration and, perhaps, diagnosis. His slipshod citation of Turkish sources suggests that his knowledge of that language is limited; and the Russian sources he cites seem to suggest rather limited imagination or library resources. For the most part he relies for his "facts" on secondary, tertiary or even quaternary sources which mostly omit the essential evidence for dating or attribution. Hence, for example, his dating of the great caravansaray, Rabāṭ-i Malik on the Bukhārā-Samarkand road to 1078-79 [76]: this has nothing but precision to recommend it, for it is not known when it was built. Hence also the bizarre treatment of the "Dār al-Siyādāt" at Shahr-i Sabz [91-92], which is given the date 1378-79. This cannot be right. Jahāngīr, whose mausoleum must be the earliest element of the (unfinished) complex, died in 1376. The mausoleum was perhaps erected as late as autumn 1379, on Tīmūr's return to Shahr-i Sabz from his Khwārizm campaign[6]). It has been argued by Pugachenkova and Rempel'[7]) that, on the analogy of Tīmūrid domed funerary constructions like the shrine of Khwāja Aḥmad Yassawī at Yassī/Gorod Turkistan (restored 1397) and, perhaps, the Āqsaray mausoleum at Samarkand[8]), the "Dār al-Siyādāt" was conceived as a colossal domed dynastic mausoleum; though it was never completed, doubtless because of Tīmūr's unexpected death at Uṭrār in 1405 and his subsequent burial at Samarkand. If their rather daring speculation is accepted, and it is no more than a speculation, the date must be nearer to the more circumspect *um 1400* of the sketch plan Brentjes reproduces of the proposed complex [91]. However, not only does this plan not indicate what is fact and what speculation[9]); it adds to earlier drawings of the plan an eccentrically placed pool and canal, stuffs the so-called "vault of Jahāngīr" with an inconceivably large cenotaph, and even creates a ghost-mausoleum, that of "Zayn al-Dīn" (*read* Gunbadh/Gümbez-i Sayyidān!). The plan is unoriented; the various parts are not to scale; and nothing has been added to the original drawing but covert speculation. This is armchair archaeology with a vengeance.

The later architecture, of the Uzbeks and their successors [116-67] is also summarily described. This is hardly enough. The Uzbeks may well have been unimaginative and derivative, reproducing the buildings of the later Tīmūrids, whom they superseded, on much the same scale; but the proposition needs demonstration, like the belief, held by Russian orientalists from at least Bartol'd onwards, that from the late 15th century Central Asia declined under the obscurantist sway of Khwāja Aḥrār and his Naqshbandī successors. Likewise the implication that the architectural evolution, or rather the suppression of architectural forms, apparent in architecture of the 18th and 19th centuries reproduced in this work is part of the political and social decline of the period. There is scope for revision in the accepted view of the Uzbek Khānate and its successors as a period of steadily increasing decadence[10]); which, in any case, a remarkable phenomenon, the architectural revivalism of the late 18th and early 19th century at Khīva, appears to contradict — large-scale building activity in the Inner Citadel/Içan Kale; and large quantities of polychrome underglaze-painted tiles, all derived in the first instance from the cenotaph in the mausoleum-shrine of Sayyid ʿAlā al-Dīn (died 1303). The cenotaph is dated approximately, *circa* 1350, by analogy with the tilework of the mausoleum of Najm al-Dīn Kubrā at Old Urgench[11]). This bears a tile inscription with the name of Qutlugh-Temīr as governor of Urgench, a post to which he was named in 721/1321 and which he still occupied at the time of Ibn Baṭṭūṭa's visit in 1333[12]). The monographs which Yakubovsky hoped would be devoted to the monuments of Old Urgench are still far from appearing, but it is relevant that Kuhn noted refections at the mausoleum of Najm al-Dīn Kubrā by another of the Khāns of Khīva, Muḥammad Amīn Khān (1846-55). In addition, numerous finely carved wooden columns and door-panels, and stone-carving in a similar style, testify to the survival, or revival, of fine craftsmanship which was not paralleled in 19th century Bukhārā or Samarkand, in Afghanistan or in Eastern Persia. The possibility is that the roots of the movement are to be found in the pre-18th century architecture of Khīva and its decoration. This has so far been neglected in Soviet research. But the cemetery, for example, adjoining the shrine of Pahlawān Maḥmūd at Khīva contains remains of earlier canopy tombs and other mausolea and would repay investigation. Pahlawān Maḥmūd, a semi-legendary Qunghrat *walī* (1247-1325) became a focus of the Khāns' interest in the 19th century largely because they too regarded themselves as of Qunghrat origin.

Brentjes's treatment of painting [171-231] is extremely conventional, but nonetheless misdirected. A consideration of the aesthetics of painting in Islam [17-39] leads, after a great deal of theologising and epistemologising, to the commonly accepted view of figural representation in Islam as essentially a class phenomenon, cultivated by the "feudal" ruling classes and reinforced by dervishes, whose pantheism, shamanism and drug-taking imposed life in their drugged visions even upon inanimate forms. With the exception of the Samānids, that is: their reaction against the pre-Islamic, essentially syncretistic tradition, created a wave of abstractionism, which effectively put an end to large-scale wall-painting till the time of Tīmūr. To reach this conclusion he is obliged to assume that nothing substantial was destroyed in preceding periods: but this, surely, is prejudice, not just ignorance. Like the Ghaznavids at Lashkarī Bazar the Islamic dynasties of Central Asia looked to the past for the authentication of their position, or simply could not escape from it. Brentjes properly associates wall-paintings with palace architecture, but palaces are doubly vulnerable — to the vagaries of fashion or the whims of a ruler; and to the vicissitudes of politics: not surprisingly, then, the survival rate for wall-paintings has been low.

A question arises also about the scale of Tīmūrid and later wall-painting. For Tīmūr's own lifetime there are only literary testimonials, for example Bābur's reference[13]) to a palace in the Bāgh-i Dilkushā outside Samarkand containing representations of Tīmūr's Indian triumphs. Unlike the large-scale wall-paintings of pre-Islamic Central Asia these may well have been rather small, like paintings still in place in the early Ṣafawid palace at Qazwīn (or indeed in the Chihil Sūtūn at Iṣfahān) or the large 16th century Mughal fragment on gauze in the British Museum[14]) showing Humāyūn and his Court but which was interpreted by the Mughals in the 17th century as representing their revered ancestor, Tīmūr, and his descendants. Such paintings contrast strikingly with the bold scale of the pre-Islamic wall-paintings of Pyandzhikent and Varakhsha (the scale of the Balalyk Tepe paintings is not

---

[1]) See her "Istoki kompozitsii i etapy formirovaniya ansamblya Shakhi-Zinda" (*Sovetskaya Arkheologiya* (1976/1) 94-106), translated by J. M. Rogers and ʿĀdil Yāsīn in *Iran* XV (1977) 70, Fig. 9.

[2]) Cf. N. B. Nemtseva "K istorii 'srednei gruppy' mavzoleyev v ansamblye Shakhi-Zinda" in *Materialy i issledovaniya po istorii i restavratsii arkhitekturnykh pamyatnikov Uzbekistana* I (Tashkent 1967) 95-115; ead. "Maloizvestniye mavzolei iz ansamblya Shakhi-Zinda" in *Obshchestvenniye nauki v Uzbekistane* VIII-IX (1969) 43-50.

[3]) After V. L. Voronina *Arkhitekturniye pamyatniki Srednei Azii, Bukhara, Samarkand* (Leningrad 1969). This in its turn is a copy of the plan in B. N. Zasypkin *Arkhitektura Srednei Azii* (Moscow 1948), a short account which is still largely unsuperseded.

[4]) S. P. Tolstov and B. I. Vainberg *Koi Krylgan Kala — pamyatnik kul'tury drevnego Khorezma IV v. do n.e. — IV v. n.e.* (Moscow 1967).

[5]) Cf. the able surveys by A. S. Melikian-Chirvani, "L'évocation littéraire du bouddhisme dans l'Iran musulman" (*Le Monde Iranien et L'Islam* II (Geneva-Paris 1974) 1-72) and "Recherches sur l'architecture de l'Iran bouddhique. I. Essai sur les origines et le symbolisme du stūpa iranien" (*ibid.* III (Paris 1975) 1-61).

[6]) Sharaf al-Dīn ʿAlī Yazdī *Ẓafarnāme* (Calcutta edition, 1887-88) I 270, cited Bartol'd "O pogrebenii Timura" *Sochineniya* II/2 (Moscow 1964) 427; translated J. M. Rogers *Iran* XII (1974) 69.

[7]) "Shakhri-Syabz pri Timure i Ulugbeke", see translation by J. M. Rogers, part II *Iran* XVIII (1980) 122-29.

[8]) G. A. Pugachenkova "'Ishrat-Khāheh and Ak-Saray, two Tīmūrid mausoleums in Samarkand" *Ars Orientalis* V (1963) 177-89.

[9]) After Yu. Yaralov *Vsyeobshchaya istoriya arkhitektury. VIII. Arkhitektura Sredizemnomor'ya, Afriki i Azii* (Moscow 1950).

[10]) Critically reviewed by J. Fletcher "Western Turkestan: The emergence of the Uzbeks" in *Cambridge History of Inner Asia* I (edited D. Sinor) (in the press).

[11]) A. Yu. Yakubovsky *Razvaliny Urgencha* (= *Izvestiya Gosudarstvennogo Akademii Instituta Istorii Material'noi Kul'tury* VI/2) (Leningrad 1930), based on a brief survey in 1928. The plans were roughly paced out, and the isometric drawings are evidently by eye. Nothing better has been done, and it is these drawings which appear, each time redrawn, in the literature. Inscriptions are given, if at all, in Russian translation.

[12]) *The Travels of Ibn Baṭṭūṭa*, translated by H. A. R. Gibb III (Cambridge 1971) 542-43.

[13]) A. S. Beveridge *The Bāburnāma in English* (London 1922; 1969) text 45b; translation 78.

[14]) 1913 2-8 1. Published by L. Binyon and Sir Thomas Arnold, *The Burlington Magazine* XXXV (1919) 55-56; Binyon *ibid.* LIV (1929) 16-22; id. *A Persian painting of the sixteenth century, Emperors and princes of the House of Timur* (British Museum 1930).

indicated in publications), or those excavated at Afrāsiyāb in 1965[15]) commemorating, an inscription attests, an embassy from the Turkish ruler of Chaghāniyān, Turantash, to the Ikhshīd of Samarkand, Varkhuman, who reigned in the 690s; which conveniently dates them. All these show a diffuseness which would readily lend itself to compression. So little is known of the subsequent period that it is difficult to pronounce. But the taste for wall-paintings of smaller format evidently reached its height under Tīmūr and his successors in the 15th century. So much so that some early Ṣafawid paintings, in particular the illustrations of the Houghton *Shāh-Nāme*, show an eye for minute detail which is, perhaps, best explained by the presumption that the painters were using wall-paintings among their models for book illustration.

So much for Tīmūrid and pre-Tīmūrid wall-painting. As for miniature-painting, on the basis of certain of the features of the chinoiserie scroll fragments in the Topkapı albums, which Brentjes convincingly identifies as non-Chinese and, less convincingly, attributes to Uighur and Khotanese painting of the T'ang period, he hypothesises a school of Tīmūrid painting at Samarkand. Its existence is then assumed, and no relevant documentation, in the way of colophons or other material, is adduced. Typical Samarkand products of this period would, in his view, be the pen drawings of chinoiserie subjects in the Diez albums in Berlin and the Hazine albums in Topkapı; the "Siyah Qalem" group, also in Topkapı (all these latter of highly disputed provenance still); and a manuscript of ʿAbd al-Raḥmān al-Ṣūfī's *Kitāb Ṣuwar al-Kawākib al-Thābita*, now in the Metropolitan Museum[16]). Though it is undated and has no colophon Brentjes concludes that it was made, for Ulugh Beg, in 1437.

These conclusions show ignorance of a crucial article by A. A. Ivanov, "Istoriya izucheniya Maverannakhrskoi (Sredneaziatskoi) shkoly miniatyur. I"[17]). Ivanov points out, firstly, that there is strong evidence for presuming a Syrian or Egyptian provenance for the Metropolitan Museum manuscript; and secondly, that the association with Ulugh Beg involves a conflation with the manuscript of the same work in the Bibliothèque Nationale (Arabe 5036), the *ex-libris* and colophon of which indeed include Ulugh Beg's name or titles: the date 1437 is gratuitous and results merely from Blochet's presumption that the manuscript was made for Ulugh Beg's observatory at Samarkand. Furthermore, Ulugh Beg already had a copy of the work, in its Persian translation by Naṣīr al-Dīn Ṭūsī: this was altogether more relevant and an Arabic version cannot have been necessary. In the case of the Bibliothèque Nationale manuscript the sigillography more or less rules out Samarkand. The volume has the seals of various of the Herāt Tīmūrids — Sulṭān Muḥammad b. Baysunqur; Sulṭān Ḥusayn Bāyqarā; and his son, Badīʿ al-Zamān, who evidently took it to Istanbul: thereafter it contains the seals of the Topkapı Saray library, whence it went to Cairo and finally Paris. The seals of Ulugh Beg, on the other hand, and his Tīmūrid successors in Transoxania are conspicuously absent. Moreover, the style of the manuscript is Herātī. It must, Ivanov argues, have been made there and evidently came into Ulugh Beg's possession when he briefly occupied Herāt, in 1448. The internal evidence for dating is lacking. Either, therefore, the manuscript was copied for Ulugh Beg during this period; or his name and *laqabs* were added to the *ex libris* and colophon of a manuscript commissioned by someone else and all but complete. It would then have come into Sulṭān Muḥammad's possession when he occupied Herāt, in the autumn of 1449. This is still supposition, certainly: but it takes account both of the manuscript and of the known facts. — It is, incidentally, astonishing that virtually nothing is said of Herāt in Brentjes's book. Perhaps orthodox Marxist thought has now changed.

Brentjes's account of Bukhārā painting in the 16th and 17th centuries is superficially more cautious, though his sources, writings over the past fifteen years or so by Mmes. Pugachenkova, Dolinskaya, Galerkina and Ashrafi, and which have been drastically reviewed in the second part of Ivanov's authoritative study[18]), often lead him astray. It can only be by luck that he has not posited a Samarkand school of painting in this period, since he follows the ladies in asserting, against all the evidence, that Muḥammad Murād Samarqandī was a Central Asian painter who worked in India [227-28][19]) and invokes Mughal-Shaybānid diplomatic relations to explain some mythical Mughal influence upon Bukhārā painting. The distinctive style of Bukhārā painting is ascribed to the rise of mystical dervishery, as evidenced, he supposes, by the popularity in the 16th century of the works of Jāmī and Saʿdī for illustration; — though if this really is to be taken as symptomatic of the increasing hold of theosophy the *illustrated* manuscripts must be irrelevant, and one should, on the contrary, consider the totality of works by these authors copied at Bukhārā in the period. Brentjes does not explain the decline of Bukhārā painting in the 17th century, when he deduces, again on quite inadequate evidence, a shift of interest from Sufism to epic.

The text of Brentjes's section on painting is enlivened by some deservedly anonymous sketches after miniatures. They are lamentable and will give much amusement.

The illustrative material for the section on the minor arts [235-359] is rather capriciously chosen — of *pottery* some good pieces from Afrāsiyāb (dated somewhat later, 11th-12th century, than is usual for comparable material from Nīshāpūr: this may well be right), two fine unglazed pre-Mongol stamped or moulded pieces, one blue and white dish from Samarkand with a nightingale in foliage, evidently after a Yüan original, and then nothing but "folk art" of the Soviet period; three pieces of mould-blown *glass* (all dated to the 11th-12th centuries) from Afrāsiyāb; one mediaeval *textile*, a lion silk from the Victoria and Albert Museum which, D. G. Shepherd has plausibly argued, may well be of Bukhārā manufacture, then nothing till modern carpets (the reader will be surprised to learn [236] that Brentjes believes Lotto carpets

15) L. I. Al'baum *Zhivopis' Afrasiaba* (Tashkent 1975).

16) J. Upton "A manuscript of the Book of the Fixed Stars by Abd ar-Rahman as-Sufi" *Metropolitan Museum of Art Studies* IV/2 (New York 1933).

17) In *Srednyaya Aziya v drevnosti i srednevekov'ye* edited B. G. Gafurov and B. A. Litvinsky (Moscow 1977) 144-59.

18) In *Drevnost' i srednevekov'ye narodov Srednei Azii* edited B.G. Gafurov and B. A. Litvinsky (Moscow 1978) 35-57.

19) *Ibid.* 52.

to have been woven in what is now Soviet Turkmenistan), "Bukhārā" embroideries, felts and folk-weaving; finally, *metalwork*, with nothing between Sogdian or Bactrian silver and 18th-19th century engraved copper and brass. This makes nonsense of Brentjes's idea of a continuous development in the area: but it also reflects neither the published material nor the facts. It is certainly odd, for example, that nothing appears to have been published on the Tīmūrid and post-Tīmūrid pottery of Central Asia since Pugachenkova's preliminary reports on finds at the Registan in Samarkand or at Nisa in the Merv area[20]) and it is understandable in consequence that the later pottery of Central Asian sites should be a chaotic undifferentiated mess. However, Pugachenkova has also written extensively on fine (pre-Mongol) unglazed wares; and, at least for Khwārizm, there is an important pottery sequence[21]).

Brentjes's discussion of ceramics [288-309] gives primacy of place to the slip-painted wares made at Afrāsiyāb and other sites and exported East to the towns of Farghāna which, despite his proposed dating to the 11th-12th centuries, he describes as "Samānid". If *Mittelasien* is indeed to be taken as a whole and the dating is to be justified more work needs to be done on the provisional typologies offered, for example, by Saiko[22]) and A. A. Marushchenko[23]). Admittedly, the accepted chronology (*circa* 1000-1100) is problematic. But slip-painted wares were evidently the predominant product up to the Mongol invasion: for only over-concentration upon a small variety of types in a few centres with an overall monopoly of production can explain the catastrophic effects of the invasion upon the Central Asian potteries.

In fact, the lack of Central Asian wares datable to the later 13th and 14th centuries is probably illusory, even if production can never be shown to have equalled that of Persia in the same period. The sophistication of the tilework of the earlier mausolea at the Shāh-i Zinde, from 1335, the date of the restoration inscription in the shrine of Qutham ibn ʿAbbās, to 1386, the last dated use of carved glazed terra cotta for revetment — *cuerda seca*, *lājvardīna*, *mīnāī* and underglaze-painting — well shows the varied capacities and techniques of local potters in the 14th century. Moreover, the interesting blue, black and white versions of "Sulṭānābād" wares from Golden Horde sites, with kiln material so far principally from Saray Batı and Saray Berke[24]), were also evidently manufactured in Khwārizm, the eastern frontier of the Golden Horde. From the Tīmūrid period onwards there is, however, much confusion. *Apparently*, though incredibly, nothing but blue and white was made — though Brentjes's comment (?à propos the Nīsa material?) that the impossibility of distinguishing between Chinese imports and locally manufactured wares in the 15th-17th century suggests that Chinese potters were working in the Merv area succeeds in combining false premisses and false conclusion. The identification of Chinese prototypes would at best establish a series of *termini post quem*; but even this, if it were ever possible, would leave the implications for the classification of Islamic blue and white difficult to assess. In fact, only in large collections — Ardebil or the Topkapı Saray — where there was evidently a need to replace breakages or make up services is the term "careful imitation of Chinese prototypes" appropriate; and even here the Iznik "copies" of, for example, the Hsüan Te vine-cluster pattern show the wide range of variations tolerated. Elsewhere imitations are often poor; prototypes are conflated; and the constant popularity of certain Yüan and early Ming patterns frustrates any absolute chronology.

This is probably as much as one can say in the state of present knowledge. The more recent history of the Central Asian pottery industry is obscure, though tolerable wares, associated with Bukhārā and perhaps made at Khīva[25]), were produced in the 19th century. The decline, paralleled in contemporary Persia and Turkey, is an inescapable fact. Brentjes, however, finds himself unable to admit this. The Soviet period, in his view, represents the culmination of the earlier history of Central Asia. Can, however, the works of modern "masters", which slavishly imitate the late pottery of Bukhārā/Khīva or, rather worse, copy blue-glazed so-called "Parthian-Sasanian" wares [Plate 208] sensibly be regarded as a *culmination*? What is one to make of them? In the most disparaging sense of the term they are of "ethnographic" interest. However, the dates and signatures they often bear suggest that the craftsmen are self-conscious. Derivative art (under certain rather stringent conditions) is not necessarily bad; but with so many models to choose from it is ironic that official art should here perpetuate the taste of the final decadence of the Central Asian Khānates, to which the Tsars, followed by the Soviets, put such a timely end. Of course, the culmination may not yet have come, and one may expect improvement. Meanwhile it is certainly premature to applaud, as Brentjes does, the passing of the "feudal" past.

On metalwork too [309-14] Brentjes's views are an uncritical mixture of banality, error and reports of brilliant speculations. In the last case he repeats without qualification Darkevich's and Marshak's suggested interpretation of the post-Sasanian silver dish, the Anikovskoye Blyudo as representating the fall of Jericho, with Rahab bare-breasted on the battlements[26]). It would have been more prudent to resume the conclusions of Marshak's earlier *Sogdiiskoye Serebro* (Moscow 1971), or B. P. Darkevich's interesting thesis[27]) that enough archaeological material

20) "Samarkandskaya keramika XIV-ogo veka" in *Trudy Sredne-Aziatskogo Gosudarstvennogo Universiteta* / SAGU XI (Tashkent 1950); ead. "Glazurovannaya keramika Nisy XV-XVI vv." in *Trudy Yuzhno-Turmenistanskoi arkheologicheskoi Ekspeditsii* / YuTAKE edited M. E. Masson I (Ashkhabad 1949) 400-17.

21) N. N. Vakturskaya "Khronologicheskaya klassifikatsiya srednevekovoi keramiki Khorezma (IX-XVII vv)" in *Keramika Khorezma* edited S. P. Tolstov. and M. G. Vorob'yëva (= *Trudy Khorezmskoi arkheologo-etnograficheskoi ekspeditsii* IV) (Moscow 1959) 261-342.

22) *Istoriya tekhnologii keramicheskogo remesla Srednei Azii* (Dushanbe 1966) with [12-13] a comprehensive list of find-spots for material discussed and its location (which has probably not changed since the time he wrote).

23) "Stary Sarakhs" *Türkmenistanın Arkheologiyası boyundzha materiallar* (Ashkhabad 1956) 161-217.

24) The material is most conveniently accessible in G. A. Fëdorov-Davydov *Iskusstvo Kochevnikov i Zolotoi Ordy* (Moscow 1976).

25) I. M. Dzhabbarov "Noviye materialy k istorii goncharnogo remesla Khorezma" in *Keramika Khorezma*, cited Note 21 above, 379-96.

26) V. P. Darkevich and B. I. Marshak "O tak-nazyvaemom siriiskom blyude iz Permskoi oblasti" *Sovetskaya Arkheologiya* (1974/2).

27) V. P. Darkevich *Khudozhestvenny metall Vostoka VIII-XIII vv. Proizvedeniya vostochnoi torevtiki na territorii evropeiskoi chasti SSSR i Zaural'ya* (Moscow 1976).

survives to make it probable that there was a continuous development from orientalising earlier Islamic silver in Central Asia, via beaten silver of the 11th-12th centuries, to bronze/brass-work of the 12th-13th century. The conclusions of J.W. Allan[28]) regarding the silver famine of the 12th century and the rise of beaten brass inlaid with silver, which are in line with Russian numismatic thinking, at least of the 1960s, would also have been relevant. There is, in any case, much to be gained by a survey of the published material[29]) from 12th-13th century Central Asian sites. Among the few pieces of post-Mongol metalwork mentioned is the enormous cast brass/bronze vessel, now in the Hermitage, from the shrine of Khwāja Aḥmad Yassawī at Yassī/Gorod Turkistan, signed by ʿAbd al-ʿAzīz b. Sharaf al-Dīn al-Tabrīzī and dated 801/1398-99. This has recently been well-published[30]) by Bulatov. However, neither Bulatov's conclusions, nor his comments on the technical problems of designing the vessel[31]) or others comparable to it, like that dated 1375 in the Great Mosque at Herāt, are given any attention.

There is a short undocumented section on [313] Tīmūrid jade carvings which, against modern informed opinion and regardless of the fact that they often bear inscriptions in Arabic or Persian by competent and literate craftsmen, Brentjes is inclined to attribute to China.

The section on architectural decoration [314-58], which is probably the least exceptionable of the whole work, suffers slightly in adopting misleading Russian terminology — *maiolica* (for *maiolikovy*) when tile-work is obviously underglaze-painted (*maiolikovy* is also sometimes inaccurately used for certain types of *cuerda seca*, though the more appropriate term, *mërtvy krai*, exists); and *alabaster* (for *alabastrovy*) when stucco (sc. marble stucco) is meant; and *papier maché* (used with respect to the inner revetment of the dome of the Gūr-i Mīr at Samarkand) which is a facer. It evidently refers to a composite material employing layers of tough silk paper, glue, ochre and gypsum which then serves as a base for painting in lapis lazuli or for gilding[32]). Again, Brentjes's use of non-primary sources leaves him a prey to misconceptions. The crystalline limestone throne in the courtyard of the Gūr-i Mīr is not the Kukeltash [Göñüldash], a Tīmūrid emir's name but the Köktash/Göktash And he has failed to realise that [319] the hexagonal gilt tiles from the mausoleum of Shīrīn Bika Āqā at the Shāh-i Zinde bear chinoiserie flying phoenixes.

This is enough to show that *Mittelasien* is far from being a competent piece of work. The fault, however, is not entirely the author's. He draws a sharp contrast between pre-Revolutionary and post-Revolutionary archaeology in the Soviet Union [8-9]. The idea is not original: it is, indeed, almost a matter of form. But a more prudent writer would perhaps be silent. There are indeed differences of approach between the works of the pioneers of the late 19th and 20th centuries — Veselovsky, the Uvarovs, Vyatkin and Bartol'd, to name but a few — and the large-scale archaeological-ethnographic "expeditions" of the 1930s and 40s — to Tirmiīdh/Termez, Tadzhikistan (Yakubovsky), Khwārizm/Khorezm (Tolstov) and Southern Turkmenistan (Masson). And it is undeniable that "archaeology", particularly in *Sovetskaya Arkheologiya* and a multitude of more specialised periodicals, occupies a place apart in Soviet scholarly output. However, it is almost entirely on the level of preliminary survey or excavation reports, and, even in the best manned "expeditions", as, for example, recently at Afrāsiyāb[33]), tends to disperse itself in extensive, rather than intensive investigation.

This is not to underrate the value of Soviet archaeology in the Islamic field: even provisional publications can be of considerable value. And recently, in the case of the Golden Horde at least, the work of G.A. Fëdorov-Davydov and his associates[34]) has splendidly filled in an area which had long been a blank on the map: here, one may suppose, the importance of the Golden Horde to Russian mediaeval historians, as well as to Islamicists, has had a determining influence. But in general there is suprisingly little progress The field work of Yakubovsky at Urgench, for example[35]) has never been followed up, and this state of affairs seems to be typical. Progress was certainly made in the field of epigraphy, particularly in the periodical *Epigrafika Vostoka*, under the editorship of V.A. Krachkovskaya; but its effect, unfortunately, does not appear to have been lasting. *Epigrafika Vostoka* seems now to be dead, and there is a

28) J.W. Allan "Silver: The key to bronze in early Islamic Iran" *Kunst des Orients* XI/1-2 (1976-77) 5-21.

29) See, for example, V.A. Voronina's useful article, "Bronzy Akhsiketa iz kollektsii A.I. Smirnova" in *Srednyaya Aziya v drevnosti i srednevekov'ye* edited B.G. Gafurov and B.A. Litvinsky (Moscow 1977) 133-37.

30) M.S. Bulatov "Shedevr mastera Abdul-Aziza" *Sovetskaya Arkheologiya* (1969/2) 227-35.

31) id. "Arochno-svodchatiye formy v zodchestve srednevekovogo Samarkanda" in *Iz istorii velikogo goroda (k 2500-letiyu Samarkanda*) edited G.A. Pugachenkova (Tashkent 1972) 53-93, especially 57-63.

32) Cf. L.I. Rempel' *Arkhitekturny Ornament Uzbekistana* (Tashkent 1961) citing D.E. Bryagin, V.E. Bryagin and G.N. Nikitin "Materialy k otchëtu rospisei iz pap'ye-mashe v Gur-Emire za 1953 g." in *Arkhiv Komiteta po Okhrane Pamyatnikov* No. 409 (n.d.). Rempel' wrongly supposes the medium to be used first in the Gūr-i Mīr: it is, in fact, in a well documented post-Mongol tradition and occurs, for example, at Sulṭānīye.

33) *Afrasiyabskaya Kompleksnaya Arkheologicheskaya Ekspeditsiya* edited Ya.G. Gulyamov, four volumes to date (Tashkent 1969, 1973, 1974, 1979).

34) The initial work was Fëdorov-Davydov's brilliant, difficult attempt to establish chronologies and typologies for a mass of unstratified archaeological material, most of it from burials in the South Russian steppes, *Kochevniki Vostochnoi Evropy pod vlast'yu zolotoordynskikh khanov* (Moscow 1966). I am not sure that I understand it fully, or that it is entirely convincing. This was followed by his *Obshchestvenny Stroi Zolotoi Ordy* (Moscow 1973), which uses both historical and archaeological material. Simultaneously there have appeared important collections of essays on the archaeology of Golden Horde sites, mostly on the Volga or on the Volga steppes: *Povol'zh'ye v Sredniye Veka* edited A.P. Smirnov (Moscow 1970); *Goroda Povol'zh'ya v Sredniye Veka* edited A.P. Smirnov and G.A. Fëdorov-Davydov (Moscow 1974); and *Srednevekoviye Pamyatnikmi Povol'zh'ya* edited A.P. Smirnov and G.A. Fëdorov-Davydov (Moscow 1976). The latter has also produced a well illustrated summary, incorporating much new material, *Iskusstvo Kochevnikov i Zolotoi Ordy* (Moscow 1976).

35) In addition to Yakubovsky's preliminary report (see Note 11 above) see G.N. Snesarëv "Tyurabek Khanym" in *Etnografiya i Arkheologiya Srednei Azii* edited A.V. Vinogradov et al. (= Festschrift S.P. Tolstov) (Moscow 1979) 159-63. Turābak Khānum (orthography Ibn Baṭṭūṭa *sic*) was the wife of the Golden Horde governor of Urgench, Qutlugh-Temīr. It is, apparently, still a matter of dispute whether the building popularly known as the the Tomb of Tyurabek Khanym is her mausoleum or that of the Qunghrat Ṣūfī governors of Urgench in the 1360s and 70s.

regrettable tendency to regard epigraphy, and numismatics, as outside the province of the Islamic archaeologist. If epigraphy is for specialists some of then need to improve if A. Mukhtarov's recent *Epigraficheskiye pamyatniki Kukhistana* (Dushanbe 1979)[36]) is anything to go by. Specialisation in such narrow fields impoverishes both epigraphy and archaeology. One does indeed see a contrast with the pre-Revolutionary period, but not to the advantage of the present day. In terms of range, quality and achievements it is the period 1880-1930 which marks a climax in Russian oriental studies.

The volume of archaeological publication relevant to Islamic studies which issues every year from Russian presses certainly creates the need for compression and popularisation in Western languages. However, the responsibility for accuracy is crucial. In his failure to use the material available to good advantage Brentjes has not discharged this responsibility. His concern for categorical assertion at any price, whether or not the material will bear it, is the mark of an ignorant positivist. *Mittelasien* is only usable by someone who knows the source material better than Brentjes; but such a person will not need to consult it. The work concludes with a paean of praise for recent Soviet architectural restorations of the monuments of Central Asia [358] "Nicht dass die Bauten der Timuriden, der Kara-Chaniden oder Schaibaniden beseitigt worden seien, sie sind vielmehr in ihrer alten Glanz widererstanden". Anyone with personal experience of these restorations will know how awfully true this is. Much the same is true of Brentjes's book. But at least, with architectural restorations, there is the hope that they will crumble before the building they meretriciously bedeck.

The British Museum, J.M. Rogers
1 February 1980

* * *

36) *Kūhistān* here refers to the valley of the Upper Zarafshān and to mountain Tadzhikistan, including the large settlements of Matcha and Oburdon/Ābburdān. The total absence of references to the standard epigraphic literature — Herzfeld, Van Berchem, Wiet, or even the *Répertoire Chronologique d'Épigraphie Arabe* gives an idea of the jejuneness of the work. The commentaries on the inscriptions, which are mostly funerary, show the barest familiarity with the sense of standard expressions, *al-saʿīd*, *al-gharīb*, etc. The only useful information is [46-48] that in the 1960s there was a renewed outburst of activity in the collection of inscriptions from the cemeteries of Samarkand, since, it now appears, Vyatkin's squeezes and the notebooks in which he recorded his readings can no longer be located. What is now needed is wholesale publication, rather than the generalisations Mukhtarov offers. It is also curious that so few attempts have been made to bring pre-Revolutionary publications up to date. If, for example, P.N. Akhmerov's publication of the inscriptions at the shrine of Khwāja Aḥmad Yassawī at Yassī/Gorod Turkistan, "Nadpisi mecheti Akhmeda Yasavi" (1896) is in need of refurbishing it would be a public service to redo it. For it is, frustratingly for the Western scholar, locked up in the *Izvestiya Obshchestva Arkheologii, Istorii i Etnografii pri Kazanskon Universitete* (XIII/6), a periodical which is almost unknown outside the Soviet Union.

Ulya VOGT-GÖKNİL, *Die Moschee, Grundformen sakraler Baukunst*. Zürich, Artemis-Verlag, 1978 (20 cm., 192 s., 86 Fotos, 169 Zeichnungen und Pläne). ISBN 3 7608 8108 4. Sfr. 28.50.

Die Autorin hat uns bis jetzt mit drei Büchern verwöhnt, die wunderschöne Bilder enthielten: *Die türkische Moschee* (Zürich, 1953) *Osmanische Türkei* (Fribourg 1965) *Mosquées, grands courants de l'architecture islamique* (Paris 1975). Wenn man entdeckt hat, dass er den Text von „Mosquées" enthält, alle Pläne und eine Auswahl der Fotos daselbst, kann man sich mit dem kleinen paperback versöhnen, auch wenn man weiter bedenkt wie handhablicher solche Ausgaben sind. Allerdings schrumpfen dabei manche Pläne auf den Tabellen zu mikroskopisches Mass zusammen.

Das riesige Gebiet der islamischen Moschee ist in vier Kapiteln erfasst. 1- Die arabische Stützenmoschee 2- Die Vier-Iwan-Hofmoschee 3- Die Moschee in Kleinasien zur Zeit der Seldschuken 4- Die osmanische Kuppelmoschee.

Arabische, persische und türkische Moscheen sind auf 23 Tafeln ihren Entwicklungen gemäss vorgeführt, wichtige sind einzeln wiedergegeben. Den osmanischen Moscheen wurden vier Tafeln mit Aufrissen und Schnitten zugefügt. Somit ist dem Thema Moschee eine sehr nützliche Übersicht geschaffen.

Wir wollen die Darstellung ihrer Reihe nach verfolgen.

Die arabische Moschee, die aus Stützenreihen besteht, ist ein grenzenlos erscheinender Raum ohne festgelegte artikulierte Gliederung. Das Vorhandensein des Mihrab (Gebetsnische), bzw. die Gebetsrichtung, bringt keine Achsenbewegung. Die Reihung der Arkaden ist eine endlose Wiederholung. „Der Moscheeraum trägt sein geistiges Zentrum nicht in sich" und die Kaaba selbst als richtunsfreier, proportionsfreier Würfel stellt mit diesen Eigenschaften die Grundsätze des islamischen Raumempfindens.

Die Vier-Iwan-Hofmoschee Persiens dagegen bringt eine Kreuzachsenordnung statt endlose Reihung. Die somit entstandene Betonung der Mitte, des Hofes, entwertet die Gebetsrichtung nach Mekka. Die grossen Iwane mit ihren Schauseiten zum Hof verdeutlichen die Beziehung zur Mitte, sie sind nicht von innen her gestaltet. Die Autorin sieht die Iwane als Kristallstrukturen, in keiner spannenden, dynamischen Bewegung trotz ihrer grossen Spitzbögen, wie „gegossen", „eingefroren", ohne körperliche Schwere sichtbar machend. Die farbigen Fliesenornamente als selbständige Wandflächen und Rahmen unterstützen in ihrer Unabhängigkeit vom Aufbau der Iwane den Eindruck des Gewichtlosen. Die persische Moschee ist ein „Gleichnis des Weltgebäudes", vier Iwane die Himmelsrichtungen, das Wasserbecken im Zentrum des Hofes die Mitte. Die „mit Sternen geschmückten Innengewölbe der Iwane sind Übergänge zum Himmelszelt". Darum erscheint alles körperlos, trotz manchmaliger Riesengrösse. Es sind „keine körperlichen Eigenschaften nötig um ätherische Last (Himmel) zu tragen".

Dieses eindrucksvolle Bild schliesst die inneren Räume zwischen den Iwanen und den Kuppelraum, welcher den Mihrab enthält und sich hinter dem südlichen Iwan befindet, nicht ein. Dabei sind diese schliesslich die eigentlichen Gebetsräume und man könnte meinen, Kuppel sowie die aüsserst reichen Stern und Netzgewölbe der Joche, aus deren Reihen die Innenräume bestehen, wie

bei der Freitagsmoschee von Isfahan, würden wohl ihren Platz finden in der Vorstellung der Moschee als Weltgebäude. Die Beträume sind im Gegensatz zum Hof unregelmässig, nicht organisiert, mit Ausnahme der Schah-Moschee in Isfahan, Anfang 17. Jh., welche im Buch umfänglich besprochen wird. Da der überkuppelte Mihrab-Raum als ein Sonderteil gestaltet ist, wurde es nicht beabsichtigt ihn mit den Beträumen zu vereinheitlichen. Er ist dem Mass nach nie so betont wie die Iwane im Aussenbild, aber dafür braucht er nicht in zweiter Rolle betrachtet zu werden. Vielmehr bildet der Kuppelraum mit dem ihm vorliegenden Iwan den Kern der Moschee, und müsste zusammen mit den Beträumen in die Deutung einbezogen werden.

Die Behandlung der Herkunftsfragen von Hof, Iwan und deren Verbindung, sowie die besonders den Tafeln vorbehaltene Entwicklung-Skizze, sind ausreichend für einen guten Überblick. Der von den türkischen Seldschuken ab 11. Jh. in Iran für Medrese und Moschee (und Karawanserail) ausgeführte Vier Iwan-Hof-Plan, ist in einer Reihe von imposanten Moscheebauten der Seldschuken erhalten geblieben. Am klarsten zeigt ihn die Freitagsmoschee von Zeware aus dem 12. Jh. Dieser Plan wird bleibend in Iran in nachseldschukischer Zeit, gültig für mongolische wie safawidische Moscheen. Die Farbenpracht stammt aus diesen späteren Zeiten, bes. der safawidischen. Ein Bau wie Freitagsmoschee von Isfahan kann eine Zahl von Perioden in sich bergen, und ist vielleicht gerade darum, sozusagen als „Endergebnis", als zweites Beispiel für die Moschee in Iran neben der Schah Abbas-Moschee aufgeführt.

Bei der Herkunftsfrage des kuppelgewölbten Mihrabraumes braucht man heute nicht mehr bis zu dem altpersischen Feuerheiligtum, der Kuppel auf vier Bögen (Djihar-Taq) zurückzugehen. Als direkte Vorläufer sind jetzt die karakhanidischen Kuppel-Grabbauten des 10. und frühen 11. Jh. in Turkestan bekannt, und die Mihrab-Kuppeln karakhanidischer und ghaznavidischer Moscheen dürften auch nicht ausser Acht gelassen werden.

Der Hof in den Moscheen Persiens hat zwar grössere Bedeutung, doch sollte man beim Vergleich nicht vergessen, dass die arabische Moschee auch immer einen Hof hat, dass sie sogar im allgemeinen Hofmoschee genannt wird. Zwar nicht das Zentrum wie in Iran, macht sich der Hof im Gesamtplan der arabischen Moschee durchaus geltend. Er lässt oft seine Grenzen erkennen, im Gegensatz zum „endlos" erscheinenden Innenraum. Dies sei nur bemerkt um bei der Betonung von Eigenschaften das Gesamtbild nicht aus dem Auge zu verlieren.

Als Überschrift des dritten Kapitels, „Die Moscheen in Kleinasien zur Zeit der Seldschuken" wäre wohl „Die türkische Moschee in Anatolien" geeigneter gewesen. Seldschukische, danischmendidische, artukidische, mengüdjidische, saltukidische Moscheen Anatoliens geraten hier in einer weder chronologisch, noch typologischen Reihe kurzer Beschreibungen durcheinander, mit einem plötzlichen, unerklärten Wechsel der bisherigen Art der Behandlung. Die letzten erwähnten Bauten stammen aus dem späten 14. Jh., längst nicht mehr seldschukische Zeit. Es kann nicht alles vorosmanische in Anatolien „seldschukisch" genannt werden. Besonders die Artukidischen Bauten sind unter dem Titel „Seldschukische Moscheen" fehl am Platz. Nicht nur der artukidische Staat in Südostanatolien, sondern auch ihre Baukunst war selbständig, von der Gründung im 11. Jh. bis ins 15. Jh. hinein. Artukidische Moscheen bilden eine Gruppe für sich.

Als wesentliche Folgerung ergibt es sich, dass bei den Stützenmoscheen der Seldschuken (als Kollektiv) in Anatolien Aussenwände und Decke mehr Bedeutung gewinnen, also eine Auffassung des begrenzten Raumes statt der endlosen Wiederholung der arabischen Moschee. „Eine neue Definition des Innenraumes als eine von seinen Grenzen her (Wände und Decke) bestimmte Einheit" wird zum erstenmal bei den Osmanen deutlich. Es gibt aber Anzeichen zur seldschukischen Zeit, wofür als Beispiel zwei artukidische Bauten gezeigt werden, die Bab-es-Sur Moschee und die Moschee der Medrese des Sultan Isa, beide aus der zweiten Hälfte des 14. Jh. und in Mardin. Ihre Innenräume bestehen aus einem Kuppelraum, und zwei gewölbten Räumen zu dessen beiden Seiten. „Somit verschwindet die Vorstellung von Pfeilerhallen als Betraum. Zum erstenmal wird der Innenraum der Moschee von ihren Grenzen her bestimmt". Man wundert sich warum gerade diese beiden Bauten es demonstrieren sollen, wo es schon im 13. Jh. eine ganze Reihe seldschukischer Mesdjids gibt in Konya, sehr grenzenbewusst, da aus einem geschlossenen Kuppelraum bestehend, auch frühosmanische Moscheen wie die Hacı Özbek Moschee in Iznik und die Alâeddin Moschee in Bursa (1333 und 1335) und wo sogar die neue osmanische Kuppelraumordnung auf Kreuzachsen vorangeht.

Die osmanische Kuppelmoschee verlegt das Gewicht auf den Innenraum. Sie gelangt vom „stummen" Würfel zur fast „durchsichtigen" Raumschale. Neben dem Ein-Kuppelraum wird die Kuppeleinheit in den frühosmanischen Pfeilerhallen als Reihung von gleichwertigen Kuppeljochen, weiter in den sog. Bursa-Moscheen in Kreuzachsenordnung dauernd variiert. Das Streben nach einem grossen, einheitlichen Zentralraum führt zur Erweiterung einer Zentralkuppel mit Halbkuppeln.

Die Interpretationen der Struktur des osmanischen Sakralbaues sind uns von den früheren Werken der Autorin", Türkische Moscheen" und „Osmanische Türkei" bekannt. Wir wollen versuchen kurz zusammenzufassen:

Der osmanische Betraum ist ein kühler, kristallartiger Raumkörper, ohne Bewegung und bestimmbare Richtung. Die so entstandene Ruhe ist nicht ein Ausgleich der Kräfte, sondern dieser Innenraum wirkt so als wäre er durch Aushöhlen eines einzigen Steinblocks entstanden. Der Wandfläche fehlt jede tektonische Gliederung. Es ist kein Aufbau nach den Gesetzen des Tragens und Lastens. An kritischen Punkten, wo sich Last und Stütze finden, treten Stalaktitähnliche Gebilde auf, „gefrorene" niederhängende Körper, und vermitteln ihren naturgemässen Charakter der Architektur, also ihre Schwerelosigkeit, (durch Gefrieren vom Gesetz der Schwerkraft befreit). Sie verdeutlichen Erstarrung der Last. Der Stein wird zum schwerelosen Kristallgebilde. Als zweiter Aspekt hat der Stein kristallische Härte und Starre. Die Last der Kuppel wird zum gefrieren gebracht.

Sinan, der grosse Baumeister der Osmanen, formuliert die frühosmanische kristallhafte Struktur des Steines mit neuen Mitteln, ein Gliederungsverfahren nämlich, dass sich von oben nach unten, von Gesamtform zur Einzelform entfaltet. Die Kuppel ist der Ausgangspunkt. Alle Teile wirken wie zusammengefroren. Der Innenraum selbst

wird zu einem festen, dichten, kompakten Körper. Die Autorin sieht die Raumlösungen Sinan's als eine Auseinandersetzung mit der Hagia Sophia, die Zentralkuppel mit Halbkuppeln-Systeme sowie die der anatolisch-türkischen Bautradition hervorgegangenen Kuppeln auf sechs oder acht Stützen. Sinan's Ziel, den einheitlichen Kuppelraum zu schaffen, wo keine Scheidung zwischen Hauptraum und Seitenraum mehr aufkommt und der Innenraum" wie von einer dünnen, glasigen Schale gefasst" zu einem einheitlichen Körper schmilzt, ist in der Selimiye zu Edirne erreicht, wo die Gestaltung der Raumgrenzen zu einer Schale aus einem Guss wird. Absolute Ruhe und Richtungslosigkeit, kristallartige Gliederung der Raumschale, Vorstellung eines einzigen grossen Steinblocks aus dem alle grossen und kleinen Formen herausgeholt werden, kommen bei Sinan zur letzten Vollendung. Aus dem Würfel der alttürkischen Moschee entsteht ein vielfaltig geschliffener Raumkristall.

In vielen Hinsichten mag diese Auffassung der sakralen osmanischen Architektur nicht diejenige anderer Kunst- und Architekturhistoriker zu sein, darunter auch nicht die meinige. Allein ihr Vorhandensein ist meiner Ansicht nach eine Bereicherung der Studien osmanischer Architektur. Dazu kommt eine Fülle von anregenden Bemerkungen und subtilen Beobachtungen.

Bei dieser dritten Wiederholung der Interpretation bleiben noch immer dieselben Fragen offen. Harte Kristallstrukturen und starre, gefrorene Tropfengebilde sind Begriffe von Konkretem. Es scheint nicht so, als ob es „Hilfsbilder" sind welche der Schilderung des Raumeindrucks dienen, vielmehr scheinen sie beim Schaffen vorausgesetzt gesehen. Wieso, woher und warum gelangen die türkischen Baumeister, vorangehend Sinan, ausgerechnet zu diesen Vorstellungen? Was für eine Bedeutung hat die Kuppel, welche an kein Bild gebunden wird, als Ausgangspunkt der Formentfaltung?

Es ist wohl unvermeidlich dass sich bei der Behandlung eines so umfangreichen Themas einige Fehler hineinschleichen. So zeigt die Aufnahme auf s. 88 das Portal der Bimarhane (Krankenhaus) von Amasya, 1308, statt dem westlichen Portal der Grossen Moschee zu Divrigi, und der Pfeiler s. 95 rechts gehört dem Spital von Divrigi an statt der Grossen Moschee. Auf Taf. 16 sollten im Plan der Alâeddin Moschee in Niğde zwei Kuppeln sein zu beiden Seiten der Mihrabkuppel, statt Kreuzgewölbe. Die Medrese des Yağı Basan in Niksar hat auf derselben Tafel den Plan von der Caca bey Medrese in Kırşehir bekommen. Die Selimiye Moschee in Istanbul hat auf Taf. 19 versehentlich das Datum der Selimiye in Edirne, 1568-74. Die Datierung 1571-77 ist üblicher für dieselbe. Auf Taf. 22 ist nur ihr Anfangsdatum angegeben, wie auch bei der Şehzade Moschee auf derselben Tafel und der Süleymaniye auf Taf. 21, wodurch alle etwas verjüngt erscheinen. Allerdings sind die Daten im Buch in der Mehrzahl nicht präzise. Wir wollen uns mit diesen Hinweisen auf die Tafeln begnügen.

Singgemäss hat die Autorin vom ersten Kapitel bis zum Schlusswort eine ganze Reihe von Qoran-Versen zitiert zur Bekräftigung ihrer Urteile. Das Heranziehen von den in den Moscheen vorhandenen Qoran-Schriften selber wird bestimmt viel dazu beitragen.

Im Schlusswort wird zusammengefasst, was an der islamischen Moschee als gemeinsam gesehen wird: Achsen bzw. Richtungslosigkeit, Vorrang geometrischer Körper und damit Betonung der Fläche, absolute Ruhe der kristallinischen Strukturen als Unterschied zur statischen oder harmonischen Ruhe etwa der antiken Bauten oder der Renaissance-Bauten. Es taucht zuletzt noch einmal der Gedanke des Weltgebäudes auf, als sinnvoller Schluss eines ideenreichen Buches. In eigenen Studien, wenn auch andere Wege gegangen und auf die osmanische Moschee beschränkt, zum selben Ergebnis gekommen, bekräftigen Ulya Vogt-Göknil's Ausführungen meinen Glauben, dass solch eine Vorstellung der Schlüssel zur Deutung der islamischen Moschee sein müsste. Vielleicht dürfen wir hoffen, dass Ulya Vogt-Göknil, noch unbeantwortete Fragen klärend, diese Interpretation weiter aufbauen wird, nicht zuletzt weil sie so anregend und fesselnd zu schreiben vermag.

Istanbul, Dezember 1979 — Semra Ögel

* * *

Anthony WELCH, *Calligraphy in the Arts of the Muslim World.* Folkstone, Dawson, New York, The Asia Society, 1979 (29 cm., 216 pp.). ISBN 0 7129 0907 9. £ 15.00.

Das Interesse an islamischer Kalligraphie ist in den letzten Jahren im Westen gewachsen, und wir verdanken diesem Interesse einige ausgezeichnet illustrierte Bücher sowie Ausstellungen in verschiedenen Städten Europas und der USA. Das vorliegende Buch ist der wohldokumentierte Katalog einer zuerst in der Asia Society New York gezeigten Ausstellung, die nicht so sehr die Schrift als solche, sondern in ihrer Anwendung auf verschiedene Medien in den Mittelpunkt stellte. In 90 Abschnitten wird der Betrachter und Leser vom Zeitalter der kufischen Schrift über Gegenstände aus Spanien, Nordafrika, Syrien, Ägypten und Jemen, die Türkei, Iran und Zentralasien nach Indien und China geführt; einige Münzen bilden den Abschluss. Exquisite Buchkalligraphie steht neben Grabsteinen, Geweben, Metall, Keramik und Bauinschriften und lässt die Vielfalt islamischer Schriftdekoration ahnen. Das Buch hat eine Reihe von ausgezeichneten Farbtafeln und vielen Schwarz-Weiss-Aufnahmen; der Text ist wohldokumentiert, und eine ausführliche Bibliographie gibt dem Leser Gelegenheit, sich weiter in die Geschichte der arabischen Schrift in ihren mannigfachen Ausbildungen zu vertiefen.

Cambridge, Mass., January 1980 — Annemarie Schimmel

* * *

KORTE AANKONDIGING

A. L. TIBAWI, *The Islamic Pious Foundations in Jerusalem. Origins, History and Usurpation by Israel.* With maps, illustrations and original Arabic Documents. London, The Islamic Cultural Centre, 1978 (25 cm., 64 pp., 2 pla., 2 maps). ISBN 0 9505957 1 3.

A. L. Tibawi sets out to prove the property rights the Muslim Community has on areas of land and on the buildings on this land, in and outside the Old City of Jerusalem, especially on the area West of the Wailing Wall, which was cleared of its building and turned into a spacious square by the Israeli Government immediately after the 1967 war. This area was part of a pious foundation, a waqf, since the 14th century, and it was recognised as such by the Council of the League of Nations and by the British Government as Mandatory Power. The expropriation and the clearing of the area took place, the author asserts, "in defiance of international law and in contempt of Islamic law and Islamic tradition".

The author denies the Israeli counter accusations that the Arabs had made the Old City inaccessible for the Jews living in Israel, that they had destroyed synagogues in the Jewish quarter of the Old City and that they had desecrated the Jewish Cemetery on the slopes of the Mount of Olives. Instead, he holds, that the Jews started fighting in the Old City in 1948, that they used the destroyed synagogue as a stronghold during the battle, and that the cemetery was destroyed by Jewish shell-fire.

Two waqf-documents cited in English Translation in the text are published in their original Arabic wording in Appendixes I and II.

TURKIJE

FIFTH INTERNATIONAL CONGRESS OF TURKISH ART [Proceedings] edited G. Fehér. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1978 (25 cm., 943 pp.) ISBN 963 05 1606 3. Price: $ 82.00.

The present volume comprises the contributions to the congress of Turkish art held at Budapest in 1975, some in the form of abstracts but most in the form of written up papers. While it is regrettable that some promising material appears only in summary this is in some ways a mercy, since the publication would otherwise have run to two volumes; there is, in any case, a reasonable hope that the authors of abstracts will ultimately find time to write them up fully. However, to avoid giving a misleading impression of the contents of the volume, only those papers which appear in full will be noticed here.

The papers fall into, roughly, seven non-exhaustive categories. More or less in order of their importance in this volume these are: (i) architectural publication — (a) the Anatolian Seljuks and their neighbours or successors; (b) the Ottoman period; (c) recent architecture, from the late 18th century to the aftermath of Art Nouveau; (d) domestic architecture; (ii) preliminary publication of material from Turkish museums which has hitherto escaped notice; (iii) publication of manuscript material from museums outside Turkey and/or more detailed commentary on Turkish painting — (a) in books; (b) in buildings; (iv) studies on the production of the Iznik kilns; (v) the "minor arts" — textiles and numismatics; (vi) studies in the methods of craftsmen or the methodology of the arts in Turkey; (vii) a residuum, fortunately minute, of barely relevant material which the editor has been unable to elminate.

The most important papers in these categories are as follows.

(i) (a) N. Çağatay "The masjid of Doğan Aslan" [215-229] a post-Seljuk *masjid* at Mülk in the Sivrihisar area, with an inscription, evidently with *ḥaraka* and some errors, dated Jumādā II 645/October 1247; H. Gürçay "La turbé de Hacı Tuğrul sur la route de Ankara-Polatlı" [395-405], with an inscription dated (in words) Rajab 793/June 1391 (the date 1390/797 is evidently a misprint); C.-P. Haase "The türbe of Buyān Qulī Khān at Bukhara" [409-416], now the most accessible publication of this monument, which the author justifiably complains, has been very inadequately surveyed by Soviet scholars; B. Karamağaralı "A ceramic oven discovered in Ahlat" [479-94], though without a proposed dating and without enumeration of the types of pottery made in general at Ahlat, or in particular in the kiln discussed; H. Karamağaralı "Einige Gedanken zur Rekonstruktion der Hunad-Moschee und zur Chronologie der Hunad-Baugruppe in Kayseri" [495-535] in which the author distinguishes successive works as a men's bath; the madrasa; the mosque and bath built by Māh-Perī Khātūn; her tomb; and some Ottoman additions and changes; G. Öney "Comparison of a group of Anatolian Seljuk türbes with Great Seljuk — Ilkhanid türbes in Iran" [665-89]; and R.H. Ünal "Notes sur l'ancien réseau routier entre Malatya et Diyarbakır" [881-889], which establishes the existence of a direct route between these two towns in the Seljuk and Ottoman periods;

(i) (b) M. Sinan Genim "Mihraplı ve minberli namazgâhlar" [339-45]; N. Ilhan "Les 'buzhane' de Konya (magazins frigorifiques de l'époque seldjoukide)" [423-32], though the evidence for dating them to the Seljuk period is sketchy; F. İlter "Über einige bedeutende Türkische Bauten in Osmancık und Iskilip" [433-56], a survey, with much useful new material, of the Çorum area; M. Kiel "Aspects of Ottoman-Turkish architecture in Albania"; M. Meinecke "Die osmanische Architektur des 16. Jahrhunderts in Damaskus" [575-95]; L.Ş. Merey "Kuşevleri-Serçesarayları" [605-612], an interesting survey of bird-boxes on Ottoman buildings; Y. Önge "The original architecture of Irgandı bridge in Bursa" [693-704], dated by a chronogram 864/1442;

(i) (c) Y. Yavuz "European influence on Turkish National architecture during the second constitutional period [891-905];

(i) (d) N. Sinemoğlu "A typical Anatolian town: Safranbolu" [739-45]; and O. Şiper "Batı Anadolu'da Türk Konutu" [773-93].

(ii) O. Aslanapa "The Timurid and Herat bookbindings with original inscriptions in the libraries of Istanbul" [91-92], mostly from the Topkapı Saray: the author notes that, apparently, there is no trace of the signed bindings noticed in Dūst Muḥammad's preface of 1544 of the album of Bahram Mīrzā (Hazine 2154); N. Berker "Saray mendilleri" [173-81], a classification of embroidered handkerchiefs, in the Topkapı collections, of the 16th-18th centuries, which will be of great value to historians of textiles; K. Çığ "Two metal Koran cases recently discovered in the Topkapı Palace Museum" [261-66], despite the title, devoted to a pair of copies (?) of the *kursī* of al-Nāṣir Muḥammad in the Islamic Museum in Cairo: unfortunately, the photographs are not clear enough to show whether they are contemporary or part of the series made in the late 19th century, some at the behest of the Khedīw 'Abbās; and an important contribution by R. Skelton, mostly based on material in Topkapı, "Characteristics of later Turkish jade carving" [795-807].

(iii) (a) Z. Akalay-Tanındı "The forerunners of Classical Turkish miniature painting" [31-47], which is principally a study of the *Süleymānnāme* of 'Ārifī, dated 965/1558 (Hazine 1517); N. Atasoy "Matrakçı's representation of the seven-towered Topkapı Palace" [93-101], exploiting the *Beyān-i Menāzil-i Sefer-i 'Iraḳeyn-i Sulṭān Süleymān Ḫān* as evidence for the original appearance of the Topkapı Saray which was later radically altered by restorations; E. Atıl "Ahmed Nakşi, an eclectic painter of the early 17th century" [103-121], who was responsible for, *inter alia*, some of the illustrations to the *Dīwān-i Nādirī* (undated, Hazine 899) and the *Shāhnāme-yi Nādirī* (undated, post-1621, Hazine 1124); S. Bayram "Medallioned geneaologies (*Silsilenâmes*)" [161-65], principally the manuscripts of this type from the Ethnographical Museum in Ankara; E. Binney III "A lost manuscript of Murād III" [191-202], an illustrated manuscript of the *Jawāhir al-Gharā'ib tarjamat Baḥr al-'Ajā'ib*, translated into Turkish by Jennābī, copied by Muṣṭafā al-Ḥarīrī and dated 990/1582, now in the author's possession; F. Çağman "The miniatures of the *Dıvan-ı Hüseyni* and the influence of their style" [231-259], copied in Herāt by Sulṭān 'Alī Mashhadī in Sha'bān 897/May 1492 (Hazine 1636): this the author demonstrates, is crucial evidence that Selim I brought back artists trained in Herāt, following the battle of Çaldıran and his entry into Tabrīz on September 5th, 1514; G. Inal "The influence of the Kazvīn style on Ottoman painting" [457-76], particularly with reference to the *Shajā'atnāme* of Āṣafī Pāşā/Dāl Meḥmed Çelebī, made in Istanbul in 995/1586 and now in Istanbul University Library (T. 6043); E. Sims "The Turks and illustrated historical texts" [747-72], a wide-ranging and suggestive general study, relating the historical realism of later 16th century Ottoman painting to the rise of portraiture and comparing it with Mughal cultural innovations of the same period. In several of these contributions one sees the influence of H. Yurdaydın's publication of Matrakçı Naṣūḥ's *Beyān-i Menāzil-i Sefer-i 'Iraḳeyn-i Sulṭān Süleymān Ḫān* (Ankara 1976): the present volume contains a summary of his views on a later part of Matrakçı Naṣūḥ's general history of Süleymān the Magnificent, known as the *Tārīḫ-i Fetḥ-i Şikloş* (Hazine 1608), written and illustrated in 950/1543 [925].

(iii) (b) R. Arık's "Neue Forschungen über anatolische-Türkische Kunst während der Verwestlichungsperiode" [57-69] and G. Renda's "Wall paintings in Turkish houses" [711-35] are complementary and form a highly useful survey both of these authors' larger works and of recent work on this aspect of later Ottoman painting

(iv) Y. Crowe "Iznik and the Chinese manner: waves and vines" [207-214], a re-evaluation of chinoiserie in the decoration of Iznik (mostly blue and white) wares; W. Denny "Ceramic revetments of the mosque of Rüstem Pasha" [269-90]; G. Gerő "Türkische Keramik in Ungarn, einheimische und importierte Waren" [347-61] and V. Gervers-Molnár "Turkish tiles of the 17th century and their export" [363-84], two very important considerations of the spread of Iznik; J. Zick-Nissen "Beobachtungen zur Lokalisierung, Datierung und Historie osmanischer Feinkeramik des 17 Jahrhunderts" [927-43], with convincing attributions of certain Iznik groups to provincial centres.

(v) C. Nicolescu "La broderie de l'époque ottomane en Roumanie" [641-52]; Ş. Yetkin "The kilims in Ottoman Court style discovered in Divrigi Ulu mosque" [907-20]; C. Artuk "Nişān-i Âlî Imtiyaz" [71-77], on the order of merit established by 'Abdü'l-Ḥamīd II (1876-1909) and its insignia; and I. Artuk "Yavuz Sultan Selim'in güneydoğu Anadolu'nun fethi ile ilgili sikkerleri" [79-90].

(vi) A. Kuran "The mosques of Sinan" [559-68], with a collation of the literary sources, viewed in a healthy deflationary light; and A. Tükel-Yavuz "The geometric patterns of Anatolian Seljuk decorated vaults" [863-80] present fascinating material for the history of Seljuk and Ottoman building techniques, which is complemented by the late Cengiz Orhonlu's summary account of the organisation of the building trade in the later Ottoman period, "Town architects" [705-709]. However, almost the most interesting contribution to the volume is that of K. Kreiser, "'... dan die Türckhen leiden khain Menschen Pildnuss': Über die Praxis des 'Bilderverbots' bei den Osmanen" [549-56], with its use of anthropological, sociological and legal material (*fetvas*) to elucidate persistent attitudes towards figural representation which were evidently peculiar to the Ottomans.

If one is to judge the state of work on the arts of Turkey by the contents of the present volume there are grounds for considerable optimism. In architecture, the contribution of Turkish scholars who are also trained architects is impressive. As far as the pre-Ottoman period is concerned, Turkish concentration upon Anatolia, to the general exclusion of Iran, Syria and Central Asia must also be welcomed, to the extent that it demonstrates the eclipse of diffusionism. But in fact, the present volume shows how much interest has shifted towards the monuments of the Ottoman period, particularly outside the frontiers of modern Turkey, where the work of preponderantly non-Turkish scholars (though, regrettably, of few Syrians or Egyptians) reflects the greater ease of travel for Westerners. In Turkey itself, there is a healthy concern for the architecture of later, hitherto somewhat neglected, periods. Against this must be set the relative lack of interest in epigraphy and numismatics, evidenced both by the small proportion of contributions devoted to them here and by the somewhat cavalier approach to the recording of inscriptions. Here there is scope for improvement.

Outside architecture, the study of Ottoman painting shows the greatest solid progress. This is a tribute to the quality of the scholars working in the field. Progress has also been made in the study of Iznik pottery, particularly in the analysis of production and export of pottery. This could well be continued, with respect to Fusṭāṭ, for

example, and much more is to be expected from Soviet excavations, particularly sites in the Crimea and Northern Caucasus. However, is it not also high time that attention was paid to the sources of inspiration of the Iznik potters? It would be agreeable to think that Dr. Crowe's paper was the harbinger of new interest in the techniques and aesthetics of these brilliant wares.

A final word of praise must go to the editing of this volume. Not only are misprints exceedingly rare. The high standard of the English, and, indeed, the very large proportion of articles in English, testifies to the editor's efforts. And, should an article have been left in Turkish it is always followed by an English summary. Such editing, of such a distinguished collection of contributions, leaves no excuse for lack of interest in the arts of Turkey.

The British Museum, February 1980 — J. M. ROGERS

NURISTAN

Wolfgang LENTZ, *Zeitrechnung in Nuristan und Pamir*, mit einem Geleitwort des Verfassers zur Neuauflage. Um ein Geleitwort vermehrter Nachdruck der 1939 in den Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse Nr. 7 (1938) in Berlin erschienenen Ausgabe. Graz, Neuerschienung Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, 1978 (19 cm., 211 + 52 Seiten und Appendix). ISBN 3-201-01055-3. Preis etwa 69 DM, öS 480,–.

1928 und 1935 besuchte Wolfgang Lentz das Pamir-Hindukusch-Gebiet als Mitglied der sowjetisch-deutschen Alai-Pamir-Expedition beziehungsweise der deutschen Hindukusch-Expedition, um die Verhältnisse im früheren Kafiristan zu studieren.

Bei einem Gespräch um Zeitrechnung mit einem Urwaldbewohner stellte sich nach einer Weile heraus, dass jedes Dorf in der Umgebung — neben den gebräuchlichen Hochkulturkalendern — auch noch eigene Methoden hatte, die wichtigen Zeitpunkte zu bezeichnen wie zum Beispiel Saat, Ernte, Auftrieb der Tiere auf die Weide und Feste. Man konnte feststellen, dass die Zeitrechnungssysteme in den verschiedenen Dörfern sich auf das uralte astronomische Prinzip mit einem *Gnomon* gründeten, durch dessen Schatten man, je nach Sonnenstand, verschiedene Zeitpunkte ablesen konnte.

Lentz präsentiert zuerst sein Material ortweise, zusammen mit einem Durchgang von Quellenmaterial, gefolgt von einer systematischen Zusammenfassung von verschiedenen Kalendertypen (Islamischer Mondkalender, Gregorianischer Kalender, Islamischer Tierkreiszeichen-Kalender, Körperteil-Kalender, Jahreszeiten-Kalender, Indischer Sonnenkalender, Kati-Kalender, Paruni-Kalender, Chitrali-Kalender und Südnuristanischer Ackerbau-Kalender); Die Arbeit schliesst mit einer typologischen und historischen Diskussion.

Lentz Arbeit ist unerhört detailiert und muss als Grundforschungsresultat grosse Bedeutung zugemessen werden. In dem neugeschriebenen ca. 50 Seiten langen Vorwort hat er alle in der Zeit dazwischenliegende Forschung über dieses Thema kritisch bearbeitet, was seinem Buch von neuem grosse Aktualität verleiht.

Lund in Dezember 1979 — C.-J. CHARPENTIER

* * *

Lennart EDELBERG and Schuyler JONES, *Nuristan*. Graz/Austria, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1979 (186 pp., 64 colour plates, 48 black-and-white plates). Price: öS. 840.–.

This valuable book is dealing with one of the most interesting parts of Afghanistan, Nuristan, the former Kafiristan, even today a strange and singular country in the Hindukush mountains. The authors, a biologist from Ribe, Denmark, and an ethnologist from Oxford, England, have been working on several expeditions and field trips in Nuristan and lived there for some time, they have published already many results of their research work and can be regarded as first experts for this extra-ordinary region of the Middle East and its problems. The tendency of the book might be called a cultural ecology of a Hindukush people in the isolation of a high mountain environment. Nuristan is placed at first by the authors in the context of a wider historical, cultural and geographical setting. The conditions of physical geography, including a newly drawn map of the area, are then described as far as informations are available from diverse but rather rare sources of geographical and biological research. The following chapters are dealing with the Nuristani community in their own imagination, with the agriculture and the transhumant livestock herding, the seasonal migrations, herding arrangements and mountain pastures. Here a possible economical and ecological balance of the traditional Nuristani community is taken into consideration, unfavourable changes of it are discussed. The network of social exchanges is expressed up to now in gift giving and the total absence of a market economy, but many foreign economical and political influences are brought today into the country from the rest of Afghanistan. Especially important are the chapters on the typical handicraft, the buildings and the oral traditions, poetry and music (this written in German by Thomas Alvad). No other publication on Nuristan is giving such a broad cross-section in this respect. As this part of the Hindukush is densely forested by nature the questions of timber resources and the dangers of destruction of forests and soils by an intensified exploitation are playing a great rôle. Though the book is not intended to be a picture book the illustration of all committed informations is abundant and excellent. It contains not only many beautiful modern photographs giving a very good impression of the country and its people but also old pictures and drawings back to the first exploration of Kafiristan in 1885 when the inhabitants had not yet been conquered and converted to Islam by the Amir of Afghanistan. The bibliography without doubt the best ever published about Nuristan seems to be rather complete. So the book should be read and used not only by scientists among whom it will meet the special interest of geography, ethnology and anthropology, it should find its entry also into the lecturing programs of universities and secondary schools. There are only a few regions in the world which are so little influenced by modern civilization like Nuristan. The last political events in Afghanistan may mean the termination of this situation. This makes a publication on Nuristan just in the moment especially interesting and useful.

Saarbrücken, January 1980 — CARL RATHJENS

VARIA

DIE ANTIKE UND DIE ALTORIENTALISCHE KOMPONENTE IM HELLENISMUS. Beiträge des Kolloquiums, Hartenstein 30.3.-1.4.1976. Berlin, Akademie-Verlag, 1978 (24 cm., 219 S.) = Klio, Beiträge zur Alten Geschichte, Band 60 (1978), Heft 1. Preis: 50.-. M. ISSN 0075-6334.

Klio 60/1 (1978) besteht gänzlich aus Beiträgen von Teilnehmern des Kolloquiums „Die antike und die altorientalische Komponente im Hellenismus", veranstaltet vom Zentralinstitut für Alte Geschichte und Archäologie der Akademie der Wissenschaften der DDR und abgehalten auf Schloss Stein in Hartenstein vom 30. März bis zum 1. April 1976. In die Sammlung sind auch Beiträge der Lektoren aufgenommen worden, die zu zwölfter Stunde absagen mussten. Das Kolloquium gilt als eine Fortsetzung einer Arbeitstagung über „Soziale Probleme im Hellenismus und im Römischen Reich", abgehalten in Liblice (CSSR) 1972 (Prag 1973)

István *Hahn*, „Königsland und königliche Besteuerung im hellenistischen Osten" (S. 11-34).

Ausgangspunkt dieses Aufsatzes ist, dass königliches Eigentum von Boden ein Anrecht auf Steuereinziehung impliziert. Deshalb is φορολογουμένη χώρα gleich χώρα βασιλική [1]). Da es aber viele Arten von königlichem Bodeneigentum gibt, gibt es auch viele Arten von Steuer. Deshalb schneidet dieser Artikel eine Auswahl von sozialwirtschaftlichen Themen an: Das Verhältnis zwischen königlicher und städtischer Besteuerung; Steuerfreiheit; städtische Autonomie; Formen des städtischen und königlichen Eigentums; Abstufungen des Begriffes χώρα βασιλική; Tempelland und „Zur Frage der unmittelbaren Produzenten".

Hahn verwendet den Begriff χώρα βασιλική in einigermassen verwirrender Weise. Auf S. 24 definiert er ihn „politisch" als das gesamte Herrschaftsgebiet des Königs, einschliesslich der mit Autonomie ausgestatteten hellenischen Städte. Hahn hat da im Prinzip recht, da das ganze Reich als „Speererworbenes Land", δορίκτητος χώρα, galt, und städtische Autonomie ein Geschenk des Königs war, das abgenommen werden konnte. Im gewöhnlichen Sprachgebrauch wird χώρα βασιλική aber von χώρα πολιτική unterschieden und bedeutet es Königsland, das entweder unmittelbar von königlichen Beamten verwaltet wird als königliche Privatdomäne (Bikerman [2]) nennt dies nur ἡ βασιλικὴ χώρα) oder anderen in Besitz gelangt worden ist, z.B. Günstlingen, Kleruchen und Tempeln.

Aber in welcher Bedeutung verwendet er den Begriff wenn er auch auf S. 24 „das gesamte besteuerte Herrschaftsgebiet, die φορολογουμένη χώρα", mit dem „königlichen Gebiet, χώρα βασιλική" gleichsetzt? Zum gesamten besteuerten Herrschaftsgebiet gehören auch die griechischen Poleis, es sei denn dass sie davon ausdrücklich ausgeschlossen waren [3]). Aber das ist in RC 3, 83 nicht gemeint. Es handelt sich an dieser Stelle eben um Gebiet ausserhalb der Stadt, Königsland, verpflichtet φόρος abzuliefern, d.h. Getreide (Z. 84). Wir verwenden heute gerne starr definierte Termini technici; mit denen sollten wir aber mit alten Quellen recht vorsichtig sein. Antigonos will hier nur sagen: „Sie, Einwohner van Teos und Lebedos, brauchen nicht Getreide für viel Geld einzuführen, denn Land ist in der Nähe, das mir gehört, das φόρος (für sie selbstverständlich Getreide) aufbringt, das leicht lieferbar ist". Es handelt sich hier also um Königsland im engeren Sinn, aber welcher der Status genau war, ist nicht gewiss; vielleicht waren es Domänen.

Einen anderen Widerspruch fand ich zwischen S. 25 und 28. Es handelt sich um das „Zuschreiben" eines Landstückes, das der König einem Günstling verschenkt hat, einer beliebigen Stadt. Auf S. 25 sagt Hahn, dass dadurch das Landstück vollkommen in das Eigentum der beschenkten Person übergeht; wird das land nicht einer beliebigen Stadt zugeschrieben, so bleibt es demnach königliches Eigentum, wobei nur das Besitzrecht dem Beschenkten übertragen wird. Diese Auffassung entspricht der Ansicht Rostovtzeffs, übernommen von Bikerman [4]). Auf S. 28 aber lesen wir bei der Aufzählung von Kategorien königlicher Schenkungen bzw Bodenveräusserungen als Nr. 3: „Verkauf oder Schenkung an einzelne Personen mit Eigentumsrecht und Hoheitsrecht über die unmittelbaren Produzenten

a) mit dem Vorbehalt, den geschenkten Boden einer Stadt zuzuteilen,

b) ohne diese Voraussetzung".

Dies entspricht dem was H. Kreissig [5]) als Möglichkeit eines Privatlandes ausserhalb der γῆ πολιτική offen hält auf Grund von drei Texten. Er nennt diesen Landtypus γῆ ἐωνημένη.

Obengenannte Gelehrte haben nur die griechischen Texte studiert und sich gerichtet auf Kleinasien. Es gibt aber auch eine Anzahl Verkaufverträge von Parzellen Ackerboden um Uruk herum. Wir finden sie aufgezählt bei L.T. Doty, *Cuneiform Archives from Hellenistic Uruk*, S. 143-5 [6]). Ein interessanter Text ist TCL XIII,249 [7]). Es

*) Herrn J.K.F. Walstra zu Leiden sei herzlich gedankt für die Übersetzung dieser Rezension ins Deutsche.

[1]) W. Dittenberger, *Syll*³ 344 = C.B. Welles, *Royal Corr*. 3, Z. 83.

[2]) E. Bikerman, *Institutions des Séleucides*. Paris 1938, S. 180 u 184.

[3]) Ibid. S. 106ff.

[4]) Ibid. S. 183; M. Rostowzew, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonats* (1910) S. 250; Ders., *The Social and Economic History of the Hellenistic World*. Oxford 1941, 1972⁶, S. 495.

[5]) H. Kreissig, *Wirtschaft und Gesellschaft im Seleukidenreich*. Berlin (DDR) 1978, S. 69-70; Ders., „Landed Property in the ‚Hellenistic' Orient" *Eirene* 15 (1977) S. 19-20.

[6]) L.T. Doty, *Cuneiform Archives from Hellenistic Uruk* (Yale Diss.) University Microfilms International, Ann Arbor, London 1977.

[7]) Transkription und Übersetzung in: M. Rutten, *Contrats de l'époque séleucide*. Paris 1935. S. 194-199.

ist ein Kaufvertrag von Ackerboden, der für zwei Minen Silber dem Labaši verkauft wird „für immer" (*a-na* U$_4$-*mu ṣa-a-tú* (Z. 16). Es sind keine Einschränkungen des Eigentums angegeben im Sinne des „*makkūr Anu*" (Eigentum des Anu) oder „*bīt ritti*" (Land als Lehen). Keiner kann den Verkauf anfechten (Z. 12-14). Das Land war gelegen „*ina* ^{uru}*Bi-ra-na-a-tu*$_4$ GAB KÁ.GAL ^{d}MES.LAM.TA.È.A NAM UNUG^{ki}", „im Dorf/in der Stadt Biranatu, dem Meslamtaea-Tor gegenüber, in dem Bezirk Uruk" (Z. 2) (Das Akkadische kennt nicht den Unterschied Dorf - Stadt).

Können wir den Begriff „NAM UNUG^{ki} = *piḫat Uruk*^{ki}" nun etwa deuten als „die *chōra politikē* von Uruk", wie Sarkisian in *Forschungen und Berichte* 16 (1974) 20sqq? War Biranatu ein Dorf gelegen auf der χώρα πολιτική von Uruk, oder war es nur ein Dorf in der Provinz (ἐπαρχία, ὑπαρχία, τοπαρχία?) Uruk?

Sarkisian nennt Uruk eine „civic-and-temple community". Doty hat in seiner schon vorher erwähnten Dissertation auf S. 151-160, meiner Meinung nach mit Grund, die Existenz einer solchen Organisation abgelehnt. War Uruk vielleicht eine Polis? Die Keilschrifttexte geben nicht viele Hinweise für die Existenz griechischer Anstalten. Ein neuer Text, publiziert von Doty[8]), *kann* ein Hinweis dafür sein, dass Uruk eine Polis war. Es ist eine Schenkung eines gewissen Anu-zēr-iddin an seine Gattin (Donatio mortis causa) datiert: den 19. Adar im 41. Jahr der seleukidischen Ära (= 19. März 270 v. Chr. nach Parker und Dubberstein). Wichtig dabei ist der Herkunftsort (Z. 20): $^{uru\ I}$*At-ti-ʾi-ki-ʾi-a šá ina muḫ-ḫi* $^{id\ d}$*Ištar*, Antiochien am Ištarkanal. Doty gibt dabei das Kommentar: „This must have been one of the several Antiochs founded by Seleucus I and Antiochus I. Its location is not known but it must have been located in the vicinity of Uruk: the other two tablets in which Nazi-murutaš (der Schreiber) appears were both written in Uruk, as were all of the other documents in the Labaši family archive. In addition, the Ištar Canal, on which this Antioch is said to be located, was the principal waterway of Uruk in the Seleucid period". Wenn ich dies lese, scheint es mir, dass dieses Antiochien nicht in der Nähe Uruks gelegen war, sondern Uruk selbst war, genau so, wie Susa dasselbe war wie Seleukeia am Eulaios. Der Nachteil der Theorie ist, dass dieser Name nur ein Mal vorkommt und in griechischen Texten fehlt, wo die Stadt Ὀρχοι/α oder Ὀρχόη heisst. Aber vielleicht war die Situation vergleichbar mit der in Jerusalem, das im Jahre 175 v. Chr. das Recht erhielt, Einwohner als Antiochier zu registrieren (2 Makk. 4:9), während Jerusalem ja sonst nie als Antiochien bezeichnet ist. Auch in Akko und Beirut u.a. haben die ursprünglichen Bezeichnungen über die griechischen gesiegt.

Aber wenn auch Uruk eine Polis gewesen wäre, so heisst das noch nicht, dass „*piḫat Uruk*^{ki}" = „*chōra politikē* von Uruk". Es bleibt noch viel ungewiss. Die situation dürfte in Mesopotamien ganz anders gewesen sein als in Kleinasien. In meiner Dissertation hoffe ich auf diese Angelegenheit noch zurückzukommen.

Zum Schluss noch etwas über Hahns Folgerung auf S. 34: „Man hat den Eindruck, dass die niedrigste Schicht der Produzenten, die *laoi basilikoi* und ihre Nachkommen, die städtischen und privaten *laoi* wenigstens teilweise in die höherstehende Gruppe der *katoikoi* emporgestiegen sind: eine solche Tendenz der Entwicklung ist jedenfalls zu bemerken". Diese Schlussfolgerung, gezogen nur auf Grund weniger Texte, wie das Testament des Attalos III (OGIS 338) ist meiner Meinung nach zu schnell gezogen. Wenn wir z.B. auch wissen, dass dank der *lex agraria* des Tiberius Gracchus (133 v. Chr.) teilweise *proletarii* zum Rang der *adsidui* (etablierte Bauern) emporgestiegen sind, so kann man darin noch nicht eine Tendenz der Entwicklung sehen. Im Gegenteil!

Hagen *Fischer*, „Zu einigen Fragen von Kontinuität und Weiterentwicklung orientalischer Vorbilder im Hellenismus und im Römischen Reich" (S. 35-43).

In diesem Aufsatz werden einige Erscheinungen aus der orientalischen Welt verglichen mit Parallelen aus der hellenistischen und römischen Welt. Viel Aufsehenerregendes enthält der Aufsatz nicht.

Viel Raum wird den φίλοι der seleukidischen Könige eingeräumt. Fischer erdreistet sich sogar, einen Zusammenhang zu sehen mit den „*amici*" im spätrepublikanischen Rom (S. 40). Zwar bedeuten φίλος und *amicus* beide „Freund", aber damit ist der Vergleich denn auch völlig zu Ende, geschweige denn, dass es die Rede ist von einer Entlehnung. Ein φίλος ist ein Berater eines absoluten Königs, ein *amicus* ist ein Faktionsgenosse eines *nobilis* in einem oligarchischen Staat.

Bernd *Funck*, „Zu den Landschenkungen hellenistischer Könige" (S. 45-55).

Funck hat in seinem Aufsatz den Ursprung der hellenistischen Landschenkungen erforscht. Er konstatiert, dass diese in der makedonischen Welt schon vorkämen. „Die hellenistischen Landschenkungen gehen ganz ohne Zweifel auf die altmakedonische Tradition des speererworbenen und zu Königsland gewordenen Bodens zurück und können daher auch nicht uneingeschränkt als Formen des altorientalischen Despotismus bezeichnet werden" (S. 54).

Wie das Land bewirtschaftet wurde hing davon ab, in welchem Ort das Land gelegen war, und welche Traditionen es gab. Im Seleukidenreich gibt es demzufolge eine Mannigfaltigkeit der Formen.

P. *Briant*, „Colonisation hellenistique et populations indigènes. La phase d'installation" (S. 57-92).

In diesem Beitrag, meiner Meinung nach einem der besten der Sammlung, gibt Briant eine ausgezeichnete Einsicht in die sozialen und wirtschaftlichen Konsequenzen des Einpflanzens von Gemeinschaften ausländischer i.c. griechisch-makedonischer Eroberer in kultivierten Gegenden, die von städtischer und ländlicher autochthoner Bevölkerung bevölkert sind, i.c. des Nahen Ostens. Briant behandelt die Fragestellung regional und erforscht namentlich die Situation in Nordsyrien und Ostiran.

Er unterscheidet bei der Gründung neuer Ansiedlungen zwei Zonen: Die innere Zone, eingeteilt in κλῆροι und den ersten griechisch-makedonischen Bewohnern zugeteilt = die χώρα πολιτική stricto sensu; die äussere Zone, von einheimischen Bauern bewohnt. Von dieser Zone wissen wir nicht viel, aber die Inschriften, in denen Städten geschenktes Königsland zugeteilt wird, mögen Auskunft geben. Der Status der Bauern (λαοί) in der äusseren Zone änderte sich nicht viel. Statt der kollektiven Abhängigkeit

---

8) Doty, *CAHU*, S. 193-196; cf. S. 158-9.

dem König gegenüber entstand eine Abhängigkeit der Stadt gegenüber. Für die Autochthonen der inneren Zone trat eine Verschlimmerung ihrer Lage ein: Sie gelangten nun zu einer persönlichen Abhängigkeit den europäischen Kolonisten gegenüber, auf deren κλῆροι sie nun arbeiten sollten (S. 69). Meiner Meinung nach eine interessante, jedoch nicht mit Beweisen belegte Hypothese.

Ein schönes Beispiel kollektiver Abhängigkeit neuen Städten gegenüber findet Briant in Q. Curtius Rufus VII, 11, 28-29, wo Alexander der Grosse gefangen genommene Anhänger des Ariamazes zum Geschenk gibt. Sie wurden vermutlich gezwungen den Boden neuer griechisch-makedonischer militären Kolonisten zu bearbeiten. Also ging Kolonisierung zusammen mit „Helotisierung", einem Terminus, den Briant Isokrates, *Brief an Philippus* III, 5 entlehnt.

In den neuen Städten entstand eine privilegierte herrschende Gruppe von Griechen und Makedoniern; Briant spricht vom Entstehen einer „ethno-classe dominante" (S. 92). Deshalb förderte die hellenistische Ansiedlung nicht gerade die integrierung, sondern vielmehr eine sozio-ethnische Herrschaft, so lautet Briants Schlussfolgerung.

P. *Musiolek*, „Zur Problematik der Stadt im Hellenismus" (S. 93-100).

Die Besprechung dieses Aufsatzes braucht nicht viel Zeit zu erfordern, da er wenige neue Gesichtspunkte enthält.

Musioleks wichtigste Schlussfolgerung in Bezug auf das Kongressthema finden wir auf S. 99: „Die antike Produktionsweise, antikes Privateigentum, antike Ausbeutungsverhältnisse, die Sklaverei, haben in den Städten, und besonders in den Handelsstädten Kleinasiens, Phönikiens und Syriens eine Ausbreitung in den hellenistischen Staaten erfahren. Aber es drangen auch altorientalische Eigentumsformen, Abhängigkeitsformen in die Städte ein". Im letzten Satz handelt es sich hoffentlich nur um neugegründete hellenische Städte, weil die Beobachtung sonst wohl sehr trivial ist und man nicht von „eindrängen" sprechen kann. Auf die Entgegensetzung „antike" und „altorientalische" komme ich nachher noch zurück.

Joachim *Oelsner*, „Kontinuität und Wandel in Gesellschaft und Kultur Babyloniens in hellenistischer Zeit" (S. 101-116).

Es ist bedauernswert, dass an einem Kolloquium über antike und altorientalische Komponenten im Hellenismus kaum Orientalisten teilnehmen. Mit um so mehr Interesse haben wir deshalb den Beitrag des Assyriologen Joachim Oelsner gelesen und wir sind nicht enttäuscht worden. Er zeigt eine beispiellose Übersicht der Quellen und unerhörte Kenntnisse derselben.

Er konstatiert eine grosse Kontinuität in der babylonischen Gesellschaft und Kultur, ja sogar ein Wiederaufleben, namentlich in Uruk, wo im 3. Jahrhundert v. Chr. monumentale Tempelneubauten in babylonischem Stil errichtet wurden. Auch die Literatur auf dem Gebiet der Religion, Astronomie und des Chronikschreibens zeigt einen Fortschritt oder sogar einen Aufschwung. Für das Studium der gesellschaftlichen Verhältnisse sind die in Keilschrift überlieferten Rechts- und Verwaltungsurkunden sowie Briefe von grosser Wichtigkeit. Auf zwei Punkte geht Oelsner weiter ein, nämlich auf die Sklaverei und die Grundbesitzverhältnisse.

Die Keilschriftsammlungen enthalten einige Sklavereiverträge. Wir erfahren von Personen, die sich beträchtliche Mengen Sklaven erwarben, aber solche kennen wir auch aus achämenidischer und neubabylonischer Zeit. Eine Änderung in dieser Hinsicht lässt sich also nicht feststellen, wenn Oelsner auch keine Schlussfolgerungen zu ziehen wagte in Bezug auf ein sich Gleichbleiben oder sich Ändern der Menge Sklaven die eingesetzt wurden, wegen der zu geringen Anzahl von Texten.

Leider berichten die Verträge selten über die Arbeit, die die Sklaven leisten sollten. Wir möchten gerne wissen, ob, und wenn ja, in welchem Masse sie in die Landwirtschaft eingesetzt wurden, oder ob sie nur als Haussklaven dienten. Meistens denkt man an Letzteres. Auch aber Ersteres war der Fall, so lehrt uns ein Text, MLC 2200, publiziert von L.T. Doty in *JCS* 30 (1978) 67. Es ist ein Verpflichtungsschein für die Lieferung von *imittu*, die Zahlung der Pachtzinsen eines Obstgartens, jährlich zu zahlen, an Nanâ-nādinat, die Ehefrau des Nanâ-iddin, von vier von dessen Sklaven (^{lú}ÌR). Zwar besagt ^{lú}ÌR (*ardu*) noch nicht so viel, da es mehr als „Sklave" bedeuten kann, aber zwei von den vier genannten Sklaven kennen wir auch aus Sklavenkaufverträge aus dem Archiv des Nanâ-iddin, als Sklaven von Nanâ-iddin angekauft. Wir sehen hier also das etwas ungewöhnliche Gefüge, dass persönlich gebundene unfreie gekaufte Sklaven als Pächter angestellt werden. Dieses Verfahren hat Dandamaev auch schon für frühere Perioden festgestellt: „Thus, according to available data, the slaves were basically occupied in agriculture as tenant-farmers. Among such slaves many cultivated the field themselves together with their families. But sometimes the slave-tenants appear as large-scale employers"[9]).

Es fällt auf, dass nach ± 272 v. Chr. (40 S.Ä.) keine Sklavenverkäufe mehr in Keilschrift registriert wurden. Oelsner konkludiert, dass dies verursacht wurde die Einführung einer Sklavenverkaufssteuer im Zusammenhang mit weiteren Besteuerungen, wodurch sie künftighin in griechischer (oder aramäischer) Sprache aufgestellt wurden auf Pergament oder Papyrus und demzufolge vermodert sind. Wohl gibt es noch die *bullae* aus Ton, in denen sie steckten, mit darauf das Siegel des registrierenden Beamten, des *Chreophylax*.

Diese These finden wir viel ausführlicher ausgearbeitet in der schon genannten Dissertation Dotys, S. 313-335 und nun auch in *JCS* 30 (1978) 85[10]). Seines Erachtens gibt es keine Verträge mehr aus der Zeit nach 37 S.Ä. Ein derartige Erscheinung findet sich auch bei den Verkäufen von Ackerland. Nach 38 S.Ä. kamen keine Verkäufe von Ackerland vor, wie Doty auf S. 312 mitteilt. Auch hier hält er die Einführung einer Steuer für die Ursache. Doty denkt an eine allgemeine Steuer bei Verkauf (ἐπώνιον) und an eine Steuer eigens bei Sklavenverkäufen (ἀνδραπόδων). Die Steuer ἐπώνιον würde nach 38 nur gefordert bei Ackerlandverkauf, nicht bei Verkauf von Hausgrundstücken, der nach 38 S.Ä. wohl noch in Keilschrift registriert wurde.

In *Klio* 61/1 (1979) S. 247 hat Oelsner noch einen kurzen Nachtrag über neue Keilschrifttexte.

---

9) M.A. Dandamaev, *Rabstvo v Vavilonii VII-IV do n.e.* (626-331) Moskva 1974. S. 478-9; cf. J. Oelsner, „Zur Sklaverei in Babylonien in der chaldäischen, achämenidischen und hellenistischen Zeit" *Altorientalische Forschungen* 5 (1977) S. 75.

10) Siehe auch Oelsner, *AOF* 5 (1977) S. 71-80.

I.S. *Svencickaja*, „Chram i polis v èllinističeskoj Maloj Azii" (Tempel und Polis im hellenistischen Kleinasien) (S. 117-123)[11].

Das Thema dieses Aufsatzes ist die Beziehung zwischen lokalen kleinasiatischen Tempeln und griechischen Poleis in der hellenistischen Zeit. Im VI-V Jahrh. v. Chr. können folgende Organisationen, deren Zentren Tempel waren, unterschieden werden. *1.* Die selbständige nicht sehr grosse Dorfgemeinde. Die Verwaltung kann mit Hilfe erblicher Priester koexistieren mit gewissen Volmächten des Bürgerkollektivs der Gemeinde. z.B. die ‚Syngeneia' von Pelekōs beim Sinuri-Heiligtum und die von Korris zu Labraunda. *2.* Die Bürger-Tempel-Gemeinde: eine Vereinigung einer Reihe von Gemeinschaften mit einem bevollmächtigten Bürgerkollektiv und mit Beibehaltung der Autonomie der Gemeinschaften, die das Kollektivum bilden. Hier gibt es keinen Unterschied zwischen Gemeinde-Grund und „heiligen Grund" (γῆ ἱερά). Anders ist es in Poleis, auf deren Gebiet Tempel waren. *3.* Selbständige Tempelterritorien mit eigener Tempelwirtschaft.

Svencickaja konstatiert eine Zunahme der Anzahl der Bürger-Tempel-Gemeinden, die basieren auf lokalen Dörfern, und die Aufnahme unabhängiger Tempelbezirke in der *chōra politikē*.

Dynasten wie die Hekatomniden haben versucht, die Kontrolle über die Bürger-Tempel-Gemeinde zu vergrössern und den Einfluss der Tempel zu verringern. Sie strebten dabei nach einer einheitlichen Bürgergemeinde griechischer Art. Die hellenistischen Könige führten dieselbe Politik. Mylasa inkorporierte das Heiligtum von Labraunda dank ihrer Hilfe. Mylasa inkorporierte noch eine Reihe von Gemeinschaften, u.a. die um das Heiligtum des Sinuri herum. So verschlingen Bürger-Tempel-Gemeinde unabhängige Tempelbezirke. Eine solche Gemeinde entwickelt sich zu einer Polis griechischer Art. Olympichos nennt z.B. die „Demokratie" von Mylasa[12], d.h. etwa die Verfassung einer griechischen Polis.

Svencickaja sieht eine Tendenz dieser Entwicklung. Die Bevölkerung der verschlungenen Tempelbezirke konnte entweder ins Bürgerkollektiv zutreten, oder sie wurde untergeordnet. Zugleich gab es auf den Territorien mehrerer griechischer Poleis abgesonderte „heilige Bezirke", „περιπόλια", (wie in Stratonikeia) mit einer nicht-bürgerlichen Bevölkerung. Dies wird dadurch erklärt, dass die Bürger, die eine privilegierte Schicht der Bevölkerung einer solchen Polis waren, ihre Anzahl nicht vermehren wollten, (wie es auch die Bürger Roms im 1. Jh. v. Chr. zugunsten der Socii nicht wollten).

In dieser Weise entstand in Kleinasien eine Mischung, Vereinigung, gegenseitige Durchdringung verschiedener Organisationen autochthoner und griechischer Bevölkerung, u.a. von Tempelgemeinschaften und Poleis. Namentlich eine derartige Mischung ist nach Ansicht Svencickajas, eine Charakteristik der Zeit des Hellenismus.

Gabriele *Bockisch*, Anmerkung zu: „Die Karer und ihre Dynasten" (*Klio* 51 (1969), 117-175) (S. 125-129).

In *Klio* 51 hatte Gabriele Bockisch als Hypothese vermutet, dass sich die Tyrannen und Dynasten Kariens aus der Funktion eines vielleicht sogar erblichen Oberpriesteramtes herleiten. Die Priester haben nämlich im Karischen Bund auch politische Funktionen bekleidet. Sie glaubt, dass die dreisprachige Inschrift aus Xanthos (griechisch, lykisch, aramäisch) diese Annahme unterstützt. Die griechische Version wird auf S. 127 gänzlich abgedruckt.

Die Inschrift handelt über den Beschluss der Xanthier und ihrer Periöken, einen Altar für den „Basileus von Kaunos" (= karische Stadt) zu errichten, und Simias als Priester zu wählen und für die gesamte Zeit ὃς ἂν Σιμίαι ἐγγύτατος ἦι. Simias erhält überdies Steuerfreiheit und einen Acker mit dessen Ertrag. Laut Bockisch haben die karischen Satrapen nach der Auflösung des karischen Bundes versucht, die Funktion des Priesters der karischen Gottheit Basileus Kaunios anzuwenden, um die Interessen der karischen Satrapendynastie zu vertreten.

Edith *Schönert-Geiss*, „Das Geld im Hellenismus" (S. 131-136).

Die Geldprägung unterschied sich wesentlich von der der vorangegangenen Jahrhunderte: Statt der „Poleis-Prägungen" kam nun „territoriale Prägung", und statt „lokaler Währungen" kam nun eine einzige, nämlich die attische, von Alexander dem Grossen eingeführt, weil diese ohnehin am meisten verbreitet war. In Babylonien wurde das Geld aber nicht in eigentlichem Sinne gebraucht nach seinem Nominalwert, sondern nach seinem Gewicht, wie es sich aus den Keilschriftverträgen ergibt. Ägypten bildete eine Ausnahme: Die Ptolemäen gebrauchten das „phönikische Währungssystem". Das kommt natürlich dadurch, dass die phönikischen Städte lange Zeit zum ptolemäischen Reich gehörten. Es bedeutete aber wohl eine Scheidung von der übrigen Welt. Der Erfindung des Geldes ist übrigens nicht zu viel Wert beizumessen. Der Handel im Nahen Osten verlief Tausende von Jahren ausgezeichnet ohne Geld. Siehe hierzu auch den folgenden Aufsatz.

Armin *Jähne*, „Zwei Tendenzen gesellschaftlicher Entwicklung im Hellenismus" (S. 137-150).

Die zwei Tendenzen sind folgende: Erstens die Entwicklung der antiken Form des Privateigentums und der auf Sklaverei basierende Produktionsweise, dank der Gründung hellenistischer Poleis; zweitens das Fortbestehen der altorientalischen Produktionsweise und deren Verbreitung in der städtischen Wirtschaft mit dazugehörigen Eigentums-, Wirtschafts- und Ausbeutungsformen. Auf den Unterschied: antike und altorientalische Produktionsweise und Eigentumsformen, die Jähne Varianten der Sklavenhalterordnung nennt, komme ich im letzten Teil dieser Rezension noch zurück.

Einige Anmerkungen zum Aufsatz.

1. Jähne lässt es so vorkommen, als wäre der Orient erst von den Griechen urbanisiert worden. Er gründet sich dabei auf Plinius, *Naturalis Historia* 6, 30 (117): „Ganz Mesopotamien, einst den Assyrern gehörend, war mit Ausnahme von Babylon und Ninus dorfweise besiedelt; wegen der Fruchtbarkeit des Bodens haben es dann die Makedonen in Städte zusammengefasst" (S. 142). Es ist doch recht traurig, dass der Verfasser dieses Aufsatzes sich nur auf Plinius verlässt. Es mag doch aufgrund der orientalischen Studien allbekannt sein, dass Mesopotamien schon Tausende von Jahren Urbanisation kannte, viel früher als Griechenland selbst. Dass Plinius in dieser Angelegenheit nicht gut

[11]) Herrn R.S. Brink zu Santpoort sei herzlich dankgesagt für die Übersetzung dieses Aufsatzes ins Niederländische.

[12]) J. Crampa, *Labraunda*, III,1, Nr 8,14; Nr 3,30.

informiert ist mag daraus hervorgehen, dass er Ninus (Ninive) nennt als eine von der zwei bestehenden Städten, während sie nun eben seit 612 vor Christo nicht mehr als ein Trümmerhaufen war.

Weiter sei bemerkt, dass die Seleukiden gerade Südmesopotamien, das schon am meisten urbanisiert war, mit Poleis versehen haben. Auch spätere Siedlungen sehen wir dort: Ktesiphon, Bagdad. Ausserdem waren viele Poleis nicht mehr als Anpassungen der alten Städte, z.B. Susa-Seleukeia am Eulaios, Uruk-Antiochien am Ištarkanal (?), Ekbatana-Epiphaneia, usw. Übrigens möchte ich nicht mit obenstehendem die Bedeutung der griechischen Stadtgründungen verkennen.

2. Jähne übertreibt die Bedeutung des Geldes (S. 144). Es ist freilich für die Wirtschaft wichtig gewesen, dass Alexander der Grosse die persischen Gold- und Silberschätze in Umlauf brachte, aber dass das mittels Geldes geschah, tut weniger zur Sache. Noch immer wurde, jedenfalls in Babylonien, bei Geld auf den Gehalt und das Gewicht geachtet, wie hervorgeht aus Keilschrifttexte aus Babylon und Uruk. Geldanfertigung hat vor allem propagandistischen Wert. Das Vorkommen verschiedener Münzen ist dem Handel nur schädlich, wenn darin auch in hellenistischer Zeit eine leichte Verbesserung eintrat (Siehe zum vorigen Aufsatz).

Pavel *Oliva*, „Zur politischen Lage im hellenistischen Griechenland" (S. 151-161).

Dieser Aufsatz gibt eine Übersicht der politischen Geschichte Griechenlands von dem Tod Alexander des Grossen bis zum Ende des chremonideischen Krieges (261 v. Chr.) Diese Übersicht enthält keine neuen Gesichtspunkte. Dass Viele in den Krieg zogen um die griechischen Poleis zu „befreien" gehört zu den bekannten Daten, ebenso bekannt wie die Tatsache, dass aus dieser Befreitung wenig wurde.

Oliva konludiert zum Schluss, dass die Rolle der Polis erlosch, dass die Bünde wie der Ätolische und der Achäische aufkamen, die die Grenzen der Polis überschritten, und dass diese Bünde in einem gewissen Sinn den hellenistischen Monarchien nahestanden (nämlich was das Überschreiten der Polisgrenzen betrifft; die Bünde kannten natürlich nicht die absolute hellenistische Monarchie!).

Reinhard *Koerner*, „Zum Sklavenrecht im ptolemäischen Ägypten" (S. 163-168).

In diesem packenden Aufsatz bespricht Koerner zwei königliche Erlasse, „Prostagmata". Der erste stammt aus dem Jahre 266 v. Chr. und gibt die Anordnung, dass bei dem Ankauf eines σῶμα (wohl Sklave) eine Kaufsteuer zu zahlen ist und dass der Kauf bei einem Steuerbeamten anzumelden ist. Koerner sieht darin mit Recht den Wunsch des Königs, fiskalisch Gewinn zu erzielen, und keinen Versuch die Sklaverei einzudämmen. Ich möge dem noch hinzufügen, dass diese Massnahme viele Ähnlichkeit hat mit der Einführung der ἀνδραπόδων-Steuer durch Antiochos I im Jahre 275 v. Chr., worüber wir oben sprachen. Das zweite Prostagma, aus 260 v. Chr., verbietet, dass σώματα λαικὰ ἐλεύθερα (also die λαοί) zum Sklaven gemacht wurden. Der Grund dessen wäre, so Koerner, dass λαοί das Königsland bearbeiteten und Erträge in natura zu liefern hätten. Der König wollte diese Arbeitskräfte und Einkünfte nicht verlieren. Es gibt Ausnahmen: u.a. für die στρατευόμενοι (Soldaten in Garnison) καὶ οἱ ἄλλοι κατοικοῦντες (griechische Siedler in den neugewonnenen Territorien), die mit einer λαικῇ ständig zusammenlebten. Nach Koerner ist dies, um sie nicht gegen sich in Harnisch zu bringen. Ich möchte lieber eine etwas positivere Ansicht vertreten: Der König wollte sie fester an ihr Land binden und den Kolonien mehr Lebensfähigkeit geben.

Die übrigen Ausnahmen gehen hauptsächlich dahin, dass die Steuereinnahme gewährleistet ist. Es ist hier nicht am Platze, die interessanten Thesen Koerners zu wiederholen.

Jan *Burian*, „Ceterum autem censeo Carthaginem esse delendam" (S. 169-175).

War in der römischen imperialistischen Politik ein deutlicher Leitgedanke dar, ist die Hauptfrage dieses Aufsatzes. Dazu analysiert Burian den Gegensatz zwischen M. Porcius Cato, der die Meinung vertrat wie der Titel dieses Beitrages angibt (wenn der Aussprach uns auch nur auf griechisch überliefert worden ist) und P. Cornelius Scipio Nasica Corculum, der glaubte, Carthago sollte erhalten bleiben.

Dabei kommt Burian mit der „Trouvaille", die meisten Senatoren hätten sich ursprünglich für ein Kompromiss entschieden, nämlich das Niederreissen Karthagos und das Wiederaufbauen im Inland. Es ist natürlich lächerlich, dies ein Kompromiss zu nennen, und selbstverständlich haben die Karthager es nicht akzeptiert. Wie würde z.B. Frankreich reagieren, wenn eine fremde Macht forderte, dass Paris abgebrochen und anderswo wiederaufgebaut würde? Und für Karthago wäre die Lage noch schlimmer, da es seinen Seehafen verlieren würde. Nein, die Römer stellten zielbewusst eine überhöhte Forderung in der Absicht einen bewaffneten Karthager Widerstand herauszufordern, um so einen Vorwand zu haben, Karthago zu zerstören.

Nach Kienast[13]) bevorzugte Scipio auf indirekte Herrschaft gerichtete Politik und wollte er eine Einrichtung Afrikas als Provinz vermeiden. Dies war übrigens eine übliche Prozedur bei imperialistischen Mächten im alten Orient, wie Ägypten, dem hethitischen Reich und Assyrien. Im Rahmen dieses Kolloquiums darauf hinzuweisen wäre nützlich, wenn ich auch sofort hinzufügen muss, dass die Römer diese Politik nicht dem Orient entlehnt haben.

Nach Kienast wollte Cato aus Karthago eine Provinz machen. Burian zweifelt daran, meines Erachtens mit Recht. Was nach Karthagos Zerstörung geschehen sollte wird nicht deutlich. Auch bei Cato ist also von Improvisation die Rede. Die Ausbeutung ging erst wirklich an bei Gaius Gracchus und Julius Caesar durch die Gründung von Kolonien.

Johannes *Irmscher*, „Die hellenistische Weltreichsidee" (S. 177-182).

Irmscher zieht eine interessante Linie von den Weltreichskonzeptionen von dem alten Orient bis ins europäische Mittelalter. Schon Naram-Sin von Akkad (2254-2218 v. Chr.) erhob Anspruch darauf, der „Herrscher der vier Erdteile" zu sein, ein Titel, den später assyrische und babylonische Könige übernahmen. Die orientalische Konzeption des Weltreiches hat Eingang gefunden in der hellenistischen und römischen Welt (cf. Anfang der „Res gestae divi Augusti"). Dank der Darstellung der aufeinanderfolgenden Reiche im Bibelbuch Daniel wurde die Idee auch im

[13]) D. Kienast, *Cato der Zensor*, Heidelberg 1954. S. 132-133.

Christentum und damit im Mittelalter eingebürgert. Erst das Entstehen nationaler Staaten, von Irmscher allzu einfach dem Entstehen kapitalistischer Produktionsverhältnisse zugeschrieben, macht dieser Idee ein Ende.

Reimar *Müller*, „Hellenen und Barbaren im Spiegel der hellenistischen Philosophie" (S. 183-189).

Müller bestreitet die These, dass es in der Philosophie der hellenistischen Zeit zur generellen Überwindung der Antithese Hellenen-Barbaren gekommen ist. Zwar machen sich Änderungen bemerkbar, die hier besprochen werden, aber dennoch überwiegen „die Züge, die, wenn auch jetzt z.T. mit neuer Begründung, die Überlegenheit des griechischen Elements betonen" (S. 189). Müller sieht auch in der Gesellschaft keine kulturelle Verschmelzung. „Vielmehr wurde eine griechische Kultur, die sich von der einheimischen orientalischen Kulturen weiterhin betont absetzte, zum verbindenden Element für eine Oberschicht, die keinen Wert darauf legte, die tiefe soziale, politische und kulturelle Kluft, die sie von der Masse der unterdrückten Völker der hellenistischen Staaten trennte, zu überbrücken", so schliesst Müller. Diese These, die im allgemeinen zu absolut gestellt ist (vgl. z.B. der altorientalische Einfluss in hellenistischen Religion und Wissenschaft), wird aber treffend illustriert durch den Vorgang in Jerusalem in der ersten Hälfte des zweiten Jahrhunderts, wo vornehme und reiche Juden die griechische Kultur mit offenen Armen empfingen und sich den alten Traditionen widersetzten.

Heinrich *Kuch*, „Zur Euripides-Rezeption im Hellenismus" (S. 191-202).

Kuch versucht zu erklären, weshalb Euripides in hellenistischer Zeit eine so gute Aufnahme gefunden hat. Er nennt hierfür fünf Gründe u.a. die Tatsache, dass Euripides die traditionelle Polis zu überwinden versuchte, dass bei ihm die ersten Anzeichen des Kosmopolitismus und des Individualismus, so kennzeichnend für den Hellenismus, zu finden sind. Weiter nennt er auch die Zunahme der Sklaverei. Weil nun Euripides die Sklaverei kritisierte, wäre er beliebt geworden. „Jedenfalls scheint die ökonomische Existenz der verarmten Politen noch mehr bedroht worden zu sein, wenn sich ihre Verdienstmöglichkeiten durch eine Ausweitung der Sklavereiverhältnisse verringerten" (S. 298-9). Diese Auffassung ist von Finley mit Recht aufs schärfste abgelehnt worden[14]).

Ilja *Schiffmann*, „Griechische und orientalische Quellen der hellenistischen Polisorganisation im vorderasiatischen Bereich" (S. 203-216).

Dieser Aufsatz will nachweisen, dass die Gründung hellenistischer Poleis dadurch erleichtert wurde, dass es dort Instanzen gab, die denen der Polis ähnlich waren. Schiffmann schildert die orientalische Stadt als eine befestigte Siedlung, der auch ein mehr oder weniger grosser Landbezirk mit dort vorhandenen Kleinsiedlungen gehörte. Er nennt Beispiele aus der Bibel, sowie der Amarnabriefe (EA 129 : *ālāni gub*^{ub}*-li*, Städte der Byblos) und Ugarittexte. Mann könnte noch die assyrischen Königsinschriften hinzufügen, die häufig sprechen von „befestigten Städten mit kleinen Städten (Dörfern?) aus ihrer Nähe" (*ālānī dannūti u ālāni ṣeḫrūti ša limētišunu*).

[14]) M.I. Finley, *The Ancient Economy*. London 1973, 1975². S. 80ff.

Schiffmann nennt weiter zahlreiche Verwaltungsformen jener Städte, die der Volksversammlung, der βουλή, den magistraten (ἄρχοντες) ähnlich sind. In Palmyra sehen wir z.B. wie der aramäische Terminus *gbl tdmry*ʾ Äquivalent ist von παλμυρηνῶν ὁ δῆμος, und wie endlich der Terminus δῆμος auch im aramäischen erscheint als *dmws*.

Es war von grossem Nutzen, auf Parallele für die griechische Polisorganisation im alten Orient hinzuweisen. Man sollte aber den Unterschied in den Verhältnissen berücksichtigen. Andererseits gab es in den griechischen Poleis unter sich auch zahlreiche Unterschiede in der Verwaltungsform.

H. *Kreissig*, „Zur antiken und zur altorientalischen Komponente im sog. Hellenismus" (anstelle eines Nachworts) (S. 217-219).

Kreissig konstatiert, dass viele marxistische Historiker einen Unterschied zwischen der altorientalischen und der antiken Produktionsweise machen, wobei letztere auf Sklaverei basiert und erstere auf anderen Formen der Abhängigkeit. Es scheint tatsächlich ziemlich sicher so zu sein, dass die Sklaverei in den „klassischen" Perioden der griechischen und römischen Geschichte eine viel grössere Anwendung gefunden hat, als jemals im Orient[15]). Man sollte aber vorsichtig sein mit Bezeichnungen. Erstens kann man nicht sprechen von nur einer einzigen altorientalischen Produktionsweise, weil im Laufe von 3000 Jahren grosse Änderungen stattgefunden haben. Zweitens hat es in beiden Gesellschaften neben einander und gleichzeitig eine reiche Auswahl von Abhängigkeitsformen gegeben, wobei bald eine Form bald die andere Überhandnahm. Ausserdem sind wir oft nur schlecht informiert über den Kleingrundbesitz. Sowohl die direkte wie die indirekte Überlieferung erwähnt viel häufiger den Grossgrundbesitz. Wir sollten uns davor hüten, dass unsere Anschauung einer Gesellschaft dadurch nicht entstellt wird.

Eine wichtige Frage während dieses Kolloquiums war nun: Welche Form der Abhängigkeit bestimmte den Produktionsprozess im hellenistischen Orient? In der Hellenismus-Forschung ist Verwirrung entstanden weil griechisch-makedonische Könige und Oberschichten gleichmässig im ägäischen Gebiet, wo die antike, auf Sklaverei basierende Produktionsweise weiterbestand, und in orientalischen Gebieten, wo diese nie bestanden hatte, herrschten. Dadurch dass man oft die hellenistische Geschichte als griechische Geschichte betrachtet hat, und dadurch dass die Kultur der herrschenden Klasse am meisten vom Griechischen her bestimmt war, und dadurch dass von der orientalischen Kultur der Unterdrückten so wenig übrig ist, hat man oft falsche Schlussfolgerungen gezogen. Es war denn auch die Aufgabe dieses Kolloquiums, die Elemente beider nachzuforschen.

In Hinsicht auf die Sklaverei kan man in Hartenstein zur Schlussfolgerung, dass sie sich als bestimmender Faktor in den Produktionsverhältnissen über den Orient nicht ausgedehnt habe. Auch Finley hat schon in seinem *Ancient Economy* konstatiert, dass die neue griechisch-makedonische Eroberer „took the obvious course, as conquerors who

[15]) Ibid., S. 69ff.; M.H. Jameson, „Agriculture and Slavery in Classical Athens", *The Classical Journal* 73 (1977-8) 122-145; I.J. Gelb, „Prisoners of War in Early Mesopotamia" *Journal of Near Eastern Studies* 32 (1973) 70-98 (insbes. S. 96).

came to exploit and profit, of retaining the tenure system they found, making only such modifications in detail as were required..."[16]).

Zum Schluss möchte ich meine Freude darüber aussprechen, dass hier ein Versuch getan ist, den Hellenismus aus zwei Perspektiven zu beobachten, von der klassischen und orientalischen. Letzteres wird meistens vernachlässigt, und es ist nur bedauerswert, dass eben in dieser Sammlung Orientalisten so wenig zu Worte gekommen sind.

Amsterdam, Freie Universität, November 1979 — R.J. van der Spek

* * *

Suzy DUFRENNE, *Tableaux synoptiques de 15 Psautiers médiévaux à illustrations intégrales issues du texte*. Paris, Association des Amis des Études Archéologiques Byzantines Slaves, 1978 (29 cm., 394 pp.).

Après les nombreuses études iconographiques que depuis bientôt une vingtaine d'années les spécialistes dans ce domaine connaissent de Mme Dufrenne, l'auteur nous présente l'important résultat de ses recherches comparatives, effectuées sur quinze psautiers médiévaux, tant grecs que latins et slaves. L'ouvrage donne la présentation synoptique de quinze psautiers illustrés confectionnés entre le IXe et le XIVe siècles; le choix des psautiers a été guidé par la nature de leurs illustrations: il s'agit d'illustrations directement inspirées par le texte des psaumes, et qui en forment pour ainsi dire l'exégèse visuelle, *pictura quasi scriptura*, exégèse 'secundum litteram' ou exégèse 'secundum typologiam'. Le livre de Mme Dufrenne, qui relie ainsi les deux domaines de l'exégèse biblique et celui de l'iconographie est donc d'un intérêt capital pour les deux disciplines.

Le but de l'ouvrage est de saisir les liens entre les quinze manuscrits en question, 'liens authentiques', comme dit l'auteur, 'sans qu'il faille pour autant affirmer l'existence d'un archétype commun'. On peut se demander pourtant si ces liens 'dans la conception même de l'image' ne s'imposent pas obligatoirement par le texte sacré lui-même et par l'exégèse médiévale quasiment stéréotypée des psaumes, qui a été soit littérale soit typologique.

Il est regrettable que le texte des psaumes soit déparé par de nombreuses erreurs. Nous signalons: Ps I, 6, *vian* a.l.d. *viam*; *iter* a.l.d. *et iter*; Ps II, 5, *fuore* a.l.d. *furore*; 6, *tuan* a.l.d. *tuam*; 8, *ferrae* a.l.d. *ferrea*; Ps III, 7, *circumdatis* a.l.d. *circumdantis*; Ps IV, 3, *diligentis* a.l.d. *diligitis*; 5, *ordibus* a.l.d. *cordibus*; Ps VI, 7, *per per singulas* a.l.d. *per singulas*; Ps XII, 4, *me umquam* a.l.d. *ne umquam*; 5, *adver-* a.l.d. *adversus eum*; Ps XIII, 3, *agebunt* a.l.d. *agebant*; Ps XIV, 1, *qui* a.l.d. *quis*; Ps XV, 10, *animan* a.l.d. *animam*; Ps XVII, 35, *branchia* a.l.d. *brachia*; Ps XX, 4, *dulcenidis* a.l.d. *dulcedinis*; Ps XXII, 2, *psacuae* a.l.d. *pascuae*; Ps XXIX, 5, *Domini* a.l.d. *Domino*; Ps XXXIII, 7, *iste pauper et clamavit* a.l.d. *iste pauper clamavit*; Ps XXXVI, 24, *saum* a.l.d. *suam*; 35, *ipsium* a.l.d. *impium*; Ps XXXVII, 4, *in carni meae* a.l.d. *carni meae*; Ps XLII, 1, *ad homine* a.l.d. *ab homine*; Ps XLVIII, 8, *nom* a.l.d. *non*; Ps LVI, 5, *sagittas* a.l.d. *sagittae*; Ps LXII, 3, *sic sancto* a.l.d. *sic in sancto*; Ps LXIX, 2, *adiutorium intende* a.l.d. *adiutorium meum intende*; Ps LXX, 10, *facerunt* a.l.d. *fecerunt*; Ps LXXIII, 5, *in securis* a.l.d. *in securi*; Ps LXXVIII, 1, *templum tuum* a.l.d. *templum sanctum tuum*; Ps LXXX, 3, *iucun-/cum* a.l.d. *iucundum cum*; 10, *nec/que* a.l.d. *nec*; 15, *prod nihilo* a.l.d. *pro nihilo*; Ps LXXXIV, 11, *abviaverunt* a.l.d. *obviaverunt*; Ps XC, 12, *offnedas* a.l.d. *offendas*; Ps XCIV, 2, *praeoccupamus* a.l.d. *praeoccupemus* Ps XCVIII, 1, *irascantur/li* a.l.d. *irascantur populi*; Ps CIX, 5, *in die suae* a.l.d. *in die irae suae*; Ps CXIII, 3, *conversum* a.l.d. *conversus*; Ps CXXIII, 4, *fortisan* a.l.d. *forsitan*; 7, *et liberati sumus* a.l.d. *et nos liberati sumus*; Ps CXXV, 1, *Inconvertendo* a.l.d. *In convertendo*; Ps CXL, 2, *cicut* a.l.d. *sicut*; Ps CXLVII, 16/5, *ebulam* a.l.d. *nebulam*; Ps CXLVIII, 4, *et aqua aquae super* a.l.d. *et aqua quae super*; Cant. d'Ezéchias, 12, *a taxente* a.l.d. *a texente*; Cant. d'Anne, 5, *famelia* a.l.d. *famelici*; Ier Cant. de Moïse, 11, *Qui similis* a.l.d. *Quis similis*; Cant. d'Habacuc, 6, *spexit* a.l.d. *aspexit*; Cant. de Moïse, 31, *Deus no-/ter* a.l.d. *Deus noster*; 36, *defererint* a.l.d. *defecerint*; Cant. des trois Enfants: *Dan III, 5-91* a.l.d. *Dan III, 52-90*; 57, *omnia Domini* a.l.d. *omnia opera Domini*; 64, *omnia imber* a.l.d. *omnis imber*; Cant. de Zacharie, *Luc I, 68-80* a.l.d. *Luc I, 68-79*; Cant. de la Vierge, 49, *qui fecit* a.l.d. *quia fecit*; 52, *deposuit suit potentes* a.l.d. *deposuit potentes*; Gloria, 4, *Dominus* a.l.d. *Domine*; Cant. Isaiae, 20, *cubiscula* a.l.d. *cubicula*.

Quelques erreurs sont à signaler. L'ange transporte Habacuc à Babylone pour nourrir Daniel *dans la fournaise* a.l.d. *dans la fosse* (Description de l'illustration de Dan XIV, 35, après le Cantique des trois Enfants); on dit *la prière de Manasse* et non pas le *Cantique de Manasse* (dernier texte illustré); *gloria* et *credo* (le symbole des apôtres) font partie de la liturgie sans être des textes bibliques.

Amsterdam, novembre 1979 — R. L. H. Lops

* * *

P. GAEFFKE, *Grundbegriffe moderner indischer Erzählkunst aufgezeigt am Werke Jayaśaṅkara Prasādas* (1889-1937), Leiden/Köln, E.J. Brill, 1970. (VIII + 240 p.) = Handbuch der Orientalistik, zweite Abteilung, Ergänzungsband II. *f* 72.–.

Peter Gaeffke is a widely recognized authority on Hindi literature, which is a serious obstacle for any reviewer of this book, simply because experts are believed to be scientifically infallible and to criticize something infallible is not the easiest of tasks... However, in this case we have come across some shortcomings of which we want the reader to be aware. Generally speaking, Dr. Gaeffke's *Grundbegriffe* is a valuable and important book, but there are details or even larger parts with which we cannot fully agree, especially in the introduction, the last chapter and in the overall aim of the study. On the whole, we feel that its title is not completely justified: it should be „Grundbegriffe der Erzählkunst Jayaśaṅkara Prasādas", which, we hope, will become clear while reading this review. If this were the actual title, our duty would be to write

[16]) Finley, a.a.O. S. 70.

down words of praise only. Now, with its aspirations to cover a vaster subject-matter, we are bound to make some restrictions to this praise.

The hypothesis on which the „Einleitung" is based, states that literary Hindi contains some fundamental elements that are not to be found, or not in the same measure, in our western languages. The introduction will, then, consist of the search for „die das Erzählen in Hindi ermöglichenden und konstant formenden sprachlichen Elemente" (p. 3). This search is based on the desire to revalue Hindi literature, which is constantly being misjudged by western literary critics. This is a consequence, Dr. Gaeffke says, of the fundamental difference between western and Hindi literature, and hence other norms will have to be used to evaluate the latter. Then the author tries to discover these basic and specifically Hindi characteristics. Doing so, he quotes Wellek and Warren, who, in their *Theory of Literature* (1956) consider „plot, characterization and setting" as the corner-stones of any novel in any language. This is not the case for Hindi novels. They have their own characteristics, not yet discerned by any western literary scientist. Now, it is very well possible that the definition given by Wellek and Warren is not adequate when studying Hindi literature, but this does not say anything of the numerous other theories concerning the basic elements of literature.

Perhaps the theories of Barthes, Todorov, Goldmann, Freedman a.s.o. áre of some use. This is an obvious possibility Dr. Gaeffke is overlooking throughout his book. If he does so, however, he must be able to prove the identity of Hindi literature. This he tries to do in an argumentation divided in three parts, of which we can only agree with the last. His first part, dealing with „Das Wort und die Perspektive", stresses the peculiar position of the Hindi writer, who, on the one hand, is placed in an already existing system of values and associations, and who, on the other hand, has the possibility „durch Andeutungen und winzige Verschiebungen beim Wort- und Formelgebrauch sich neben der eigentlichen Sprachebene und ihrer vordergründigen Bedeutung noch eine zweite (Handlungs-)Ebene hintergründiger Anspielungen und boshafter Ironie zu schaffen" (p. 7). This, it seems to us, is not the position of the Indian writer only. It is a bit „India-chauvinist" to consider the ability to create false bottoms exclusively Indian, as Mr. Gaeffke tends to do. Any writer in any language is continually doing this. And it is certainly not justified to take Hindi for a language particularly suited for this kind of word play, irony etc.

The second part of his argumentation in favour of the identity of Hindi literature deals with "Satzstruktur und Darbietungsformen". In this part Dr. Gaeffke tries to find some syntactic characteristics which are always recurring in Hindi narration. We do not so much want to doubt his results (a.o. that Hindi narration is characterized by "Facettenbildung" (p. 9), parataxis etc.), but his way of "proving" this is far from being satisfactory. All he does is giving one or two nicely chosen examples that fit in his theory but do not prove it at all. He uses far too little examples to convince, and he does himself what may be justified in Hindi literary reasonings, i.e. he "entlockt dem Zuhörer gleichsam auf Schleichwegen eine Zustimmung" (p. 13), but definitely not in western scientific ones.

This first chapter, the "Einleitung", should be the most fundamental and profound of the whole study, since it aims at discovering the general constants in Hindi literature, which, one will have to admit, is very profound and fundamental indeed! It isn't, and what's more, it is the weakest chapter of the entire book. This is rather a pity, because it throws an "evil shadow" on the rest of the study, which it does not deserve, as we shall point out.

In chapter II Dr. Gaeffke discusses the "Langerzählungen". First the extra-literary reasons for the existence and disappearance of very long narratives are given, and in this section the author shows that he is a scientist with a broad vision and an eye for reasons and causes not altogether obvious. In his paragraph on the "Vorgangsstruktur" of "Kaṅkala", one of Prasāda's major novels, he disproves the objection that a western reader is likely to raise when reading the novel discussed, i.e. that it has no unity, no clear-cut structure. The most important themes in "Kaṅkāla" are illegitimate love and, as a consequence, the illegitimate child. Both are beautifully situated in the contexts of other modern Indian writers and of Hindu ethics. Next, the "fil rouge" of the novel, the "Leitmotiv", is analysed. Very penetratingly Dr. Gaeffke unravels everything beneath the on first sight Gordian knot of events and he puts everything in order, thus revealing the importance of the Kṛṣṇa-theme in "Kaṅkāla" and of the theme of (hidden) identity and recognition. A description of the growth of this last theme concludes this up to now marvellous chapter. When dealing with the "Erzähler", however, he makes one big mistake. "Die Frage nach der Beziehung zwischen dem Autor und seinem Erzähler muss aus dem einfachen Grunde unentschieden bleiben, weil eine Biographie Jayaśaṅkara Prasādas, die sich für eine derartige Untersuchung eignen würde, noch nicht geschrieben ist" (p. 64), which implies that the writer and the narrator are at least related to one another, and that they could very well be one and the same "person". This definitely is not true, as any literary theoretician would inform Dr. Gaeffke. Literature is in the first place a matter of language, in the second place a matter of art, and in no place a matter of "biography". I.e. literature should not be studied in order to answer the question "Has the author been sincere to the events that he came across in his life"? If this were the question, it would not be too difficult to "prove" that Shakespeare was a woman, as has actually been done in order to show the danger of equalizing life and literature! We admit, a biography can be of some use to understand the historical "frame" in which the author has lived, but not to interpret and certainly not to evaluate his literature. Even the only two western literary theoreticians Dr. Gaeffke seems to accept, i.e. Wellek and Warren, have uttered the same ideas (in "*Theory of Literature*", 1973, p. 75 a.f.). The obvious mistake Dr. Gaeffke has made concerning the relationship between author and narrator doesn't reduce the value of his interpretation of "Kaṅkāla" as a whole, however. Having finished "Kaṅkāla", Dr. Gaeffke analyses "Titlī", on the same high level as he did with the first novel. We will not go through it thoroughly, but we do want to remark that, in the study of space and time in "Titlī", he gives a fascinating demonstration of his full understanding of the Hindu spiritual world as it is reflected in modern Indian literature. And even if one would question some of his interpretations, one would still (have to) be overwhelmed by his "Indian-feeling" mind.

The third chapter of "Grundbegriffe" is devoted to what are called Prasāda's "Kurzformen", (relatively) short texts. Dr. Gaeffke starts with a survey of the terminological difficulties one is confronted with when studying modern Hindi literary texts, esp. the shorter ones. He cannot accept any of the existing terminologies and he therefore decides to create his own, based on the (i.e. Prasāda's) texts themselves. His interpretations, structural and thematical as wel as historical, are well argued. We feel that Dr. Gaeffke should have stopped here, instead of claiming that his terminology is also a typology. His typology of Prasāda's texts may indeed be of great value for the study of this author, but nót for the study of modern Hindi narrative art, which it pretends to be, according to this chapter and to the title of the book at least. Prasāda has written texts dominated or characterized by their "Wanderer/Wandlungsstruktur" (p. 116 a.f.), texts in which several kinds of paradoxes (with a special meaning: cfr. p. 142) abound (p. 141 a.f.), texts in which "Figuren und Symbole" are focused etc. This division of his work is a valuable tool in the hands of a Prasāda-scientist, but not in the hands of one who wants to study the entire field of Hindi literature. Dr. Gaeffke's typology, based on the work of only one writer, can hardly have any generalizing value, which, after all, should be the aim of any typology whatsoever. The European classification of literary forms etc. may be of even less use, but the fact that Dr. Gaeffke has neither proved nor even indicated that his system could be adequate for authors other than Prasāda, compels us to seriously doubt its scientific value.

On the whole, we have paid much more attention to the questionable aspects of Dr. Gaeffke's study than to the outstanding ones. In this way we have done his work great injustice. But we felt we had to draw the reader's attention to these weaker sections, knowing that he will certainly be impressed by the abundance of valuable or more than once even brilliant parts in this book. While reading it, he will admit that words do not adequately indicate the qualities of this book, that should be read by any student or scholar who wants to know more of this peculiar author Jayaśaṅkara Prasāda, whom Dr. Gaeffke has given the place and the praise he deserves.

Leuven, October 1978 — LUDO MEYVIS

* * *

Herbert HAAG, *Teufelsglaube*. Mit Beiträgen von Katharina Elliger, Bernhard Lang un Meinrad Limbeck. Tübingen, Katzmann Verlag, 1974 (8vo, 544 S.).

Es handelt sich hier um eine historische Studie mit einer klaren systematischen Tendenz. Der Verfasser hält den Teufelsglauben für verwerflich, da er eine Bedrohung des Monotheismus bedeutet und im Laufe der Geschichte zu erschreckenden Konsequenzen geführt hat. Es wird versucht darzulegen, dass der alttestamentlichen Religion der Teufelsglaube fremd war, ebenso dem Glauben Jesu, dass auf die Autoren des Neuen Testaments in dieser Hinsicht jedoch ausserisraelitische Einflüsse eingewirkt haben, und dass diese zum Teufelsglauben im Christentum geführt haben.

Für den Historiker sind die historischen Partien des Buches u.a. wegen der Fülle der Literaturhinweise am wichtigsten, obgleich die systematische Tendenz offenbar eine grosse Rolle in der Bewertung des Materials spielt, was manche Ausführungen (z.B. die zum Glauben Jesu) zweifelhaft erscheinen lässt. Neues bietet das Buch, was die Geschichte des Teufels- und Dämonenglaubens anbelangt, kaum. Die Zustimmung zu den systematischen Äusserungen hängt natürlich vom persönlichen Geschmack des Lesers ab.

Leiden, Januar 1979 — E. P. MEIJERING

* * *

H. HEINEN, *Untersuchungen zur hellenistischen Geschichte des dritten Jahrhunderts v.Chr.* Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1972 (8vo, XII + 229 S.) = Historia Einzelschriften Heft 20.

Zwei Untersuchungen bilden den Inhalt dieser Einzelschrift, die ursprünglich von der philosophischen Fakultät I der Universität München als Habilitationsschrift angenommen wurde. Es handelt sich 1. um die Geschichte der Zeit des Ptolemaios Keraunos, und 2. um den Chremonideischen Krieg. Beide Themen sind gewissermassen durch Personalunion verbunden, da in beiden Fällen Angehörige des Ptolemäerhauses „oft genug als auslösende oder treibende Kräfte in Erscheinung getreten" sind (S. 1). Gemeinsam ist den zwei Themen auch dass für beide in den letzten Jahren neue Quellen zum Vorschein gekommen sind. Für das erste Thema ist namentlich die babylonische Keilschrifttafel BM 35603 wichtig weil sie den Tod des Seleukos auf August-September 281 festlegt; für den Chremonideischen Krieg sind neue Einsichten gewonnen auf Grund der epigraphischen und archäologischen Zeugnissen aus Rhamnus.

Die Ereignisse von diesen beiden Perioden der hellenistischen Geschichte sind überaus verwickelt; jedenfalls erscheinen sie uns so, weil die Quellen lückenhaft und fast immer zweitklassig sind. Es ist äusserst schwierig aus diesem Material eine zusammenhängende und verständliche Reihenfolge der Ereignisse zu konstruieren. In vielen Punkten kann man nicht mehr tun als mehr oder weniger annehmbare Hypothesen aufzustellen, auf Grund von Beweisführungen die allgemeinen Erwägungen der Wahrscheinlichkeit und des gesunden Menschenverstandes ebensoviel verdanken als den vorhandenen Quellen.

So hat es denn auch der Verfasser gemacht, und im allemeinen mit grossem Scharfsinn, grosser Gelehrsamkeit und grosser Vorsicht. Er macht kein Hehl daraus dass er sich nahezu ununterbrochen auf Glatteis wagt, und diese Offenheit wirkt in den meisten Fällen recht überzeugend. Seine Auseinandersetzungen mit den Ergebnissen von früheren Forschern (Tarn, Beloch u.A.) sind ebenfalls klar und einleuchtend. Wenn man auch nicht in allen Stücken mit seinen Resultaten einverstanden sein wird, so wird man doch keinesfalls daran vorübergehen können.

Das Buch, das gleichzeitig ein Forschungsbericht (oder vielmehr zwei) ist, liest sich nicht leicht; ich muss gestehen dass zumal die chronologischen Abschnitte mir erhebliche Mühe gemacht haben. Um so wertvoller ist es dass der Verfasser am Ende seiner beiden Studien seine Ergebnisse kurz und übersichtlich zusammenfasst. Vereinzelt stosst man dabei auf Urteilen die man auf Grund der vorhergehenden Untersuchungen kaum erwartet hatte. Um nur ein Beispiel zu geben: das Urteil (S. 91): „Die Verantwortung für Kurupedion und den Untergang des Hauses des Lysimachos liegt in erster Linie bei Arsinoe" scheint mir auf Grund der Quellen doch nicht ganz berechtigt. Aber wahrscheinlich muss man auch dem Wissenschaftler eine leise Voreingenommenheit für das Objekt seiner Forschung (i.c. Ptolemaios Keraunos) belassen!

Solche etwas zu weitgreifende Urteile sind übrigens selten. Im allgemeinen zeugt das Buch von grosser Sachkenntnis und von einem besonnenen Urteil.

Groningen, maart 1979 ELIZABETH VISSER

* * *

Bonifatius KOTTER, *Die Schriften des Johannes von Damaskos* Bd II, Berlin, W. de Gruyter, 1973 (LIX + 291 Seiten) = Patrist. Texte u. Studien Bd. 12. Price: DM 128,–.

Bonifatius KOTTER, *Die Schriften des Johannes von Damaskos*, Bd. III, Berlin, W. de Gruyter, 1975 (XVI + 229 Seiten) = Patrist. Texte u. Studien, Bd. 17. Price: DM 128,–.

Some years ago, in 1974, a leading theologian of the Orthodox Church, John Meyendorf, published his book *Byzantine Theology, historical trends and doctrinal themes*, in which he offered a very attractive picture of Orthodoxy as loyal to tradition and open to modern currents of thought like existentialism and celebrating beauty in its cult and art.

When we read the "Exposition of the Faith" by the Aquinas of the Greeks, John of Damascus (c. 700-c. 753), we see that this faculty of synthesis is innate in the system, with this qualification that John relates Hebrew monotheism to Greek ontology. His basic presupposition is that God cannot be known, but reveals himself. This is an interpretation of the concept of the *Agnōstos Theos*, which we find all of a sudden everywhere in the Hellenistic world during the first centuries of our era. It is common to Catholics like Athenagoras and Theophilus of Antioch and Gnostics like the author of the Apocryphon of John. Though not to be found in Plato himself, it is attested for the Middle Platonist Albinus. And even the Merkaba mysticism of Pharisaic Palestine expresses the same feeling, when it transmitts "the measures of the Body of God", which are quite enormous and in fact immeasurable. John of Damascus, who is not an original, but a systematic thinker, and who leans heavily upon the fifth century mystic Pseudo-Dionysius Areopagita, is of the same opinion. And this enables him to identify the triune God of the Bible and of the Jewish Christian tradition with Being itself as intuited by Parmenides and Xenophanes. When the Greeks became Christians, they could still remain Greek. In these circumstances it is somewhat onesided to parallel this text exclusively with Biblical and Patristic references, as Bonifatius Kotter does in his good edition. Then one only sees that John was not and did not pretend to be an original thinker. It is, however, not primarily a Christian but a Platonic idea that death is the separation of the soul from the body. And this is not pointed out on p. 234.

Nor is John exclusively indebted to Platonism. His concept of the Unknown God owes not a little to the Scepticism of Carneades and Anaisidemus who opposed Stoic dogmatism and expressed their ignorance concerning the nature of the all. The same is true of John's concept of faith: this too has Sceptic colours. He observes that it is impossible to be saved without faith. The whole human and spiritual life is based on faith. Without faith a farmer does not plough, a merchant does not entrust his life to the roaring sea, nor will marriages be enterprised (187).

I do not blame the editor for overlooking the fact that this is a quotation from Origen, *Contra Celsum* 1, 11: "Who goes on a voyage, or marries, or begets children, or casts seeds into the ground, unless he believes that things will turn out for the better?" But I draw special attention to a similar passage in the *Epistula Jacobi Apocrypha* 8, 16-23: "For the word is like a grain of wheat; when someone has sowed it, he had trust in it and when it grew, he came to love it because he saw many grains of corn in the place of one and after he had worked, he was saved, having prepared it as food". If Kotter had read the commentary on this document of Valentinian Gnosis, he would have seen, that this is a Sceptic argument, to be found in Cicero, *Lucullus* 109 and going back to Clitomachus, leader of the New Academy, as Robert Grant found out long ago (*H.T.R.* XLIII (1950), p. 182) and Henry Chadwick mentioned in his commentary on *Contra Celsum*, p. 14.

The constitution of the text of this important writing is good. Moreover there are almost no misprints in the Greek, an unheard of event in these days of decline and decadence. The punctuation, however, is sometimes deficient. I made notes on 32, 19; 67, 15; 109, 12; 112, 35; 120, 12; 147, 77; 161, 29; 165, 7 (add.: *ek*); 204, 38; 207, 23.

The writing "Against Those Who Slander The Holy Icons" is equally a beautiful synthesis between Hebrew revelation and Greek thought. The prophet Ezekiel tells us in the first chapter of his book that he saw the *kābōd*, the Form of God, as distinguished from God himself. That was "the Form as the Appearance of Adam, Man".

Saint Paul, whose experience on the road to Damascus is painted with the colours of Ezekiel 2: 1-3 (cf. Acts 26: 16-17) and Ezekiel 1: 28 (cf. Acts 9: 3-4) calls Christ the *Eikon* of God (2 Cor. 4: 4; Col. 1: 15), probably a translation of Ezekiel's *demut*. On the basis of these last passages, John concludes that Christ (and not God) can be painted as an incarnate and visible God. This is very sound biblical theology, accepted by the Greek Church after Hesychasm and Gregory Palamas. At the same time it is Platonic to say that the icon is an image made after and participating in the archetype.

We may be thankful that at last we have now a good, scholarly text of this important writing. But when we consider how fundamental this book is for art historians and others who are not experts on Byzantine theology or philology, we may ask whether it would not have been wise to add a translation, as has been done by F. van der Meer en G. Bartelink in their edition (Utrecht 1968). These few critical remarks do not in the least diminish my great appreciation for the excellent work of Bonifatius Kotter.

Utrecht, January 1980 G. QUISPEL

ONTVANGEN BOEKEN

ALGEMEEN

S. Somekh (ed.), Papers on Language and Style by J. Blau, R. Drori, A. Hamori, S. Somekh, K. Athamina, F. Mawasi, G. Meiseles. Tel Aviv, Tel Aviv University and The Arabic Publishing House, 1980 (23 cm., II + II + 94 pp.) = Literary Studies and Texts, no. 2.

EGYPTOLOGIE

André Barucq et François Daumas, Hymnes et prières de l'Égypte ancienne. Paris, Les Éditions du Cerf, 1980 (20 cm., 559 pp.). ISBN 2 204 01337 4.

Henry George Fischer, Ancient Egyptian Calligraphy, A Beginner's Guide to Writing Hieroglyphs. New York, The Metropolitan Museum of Art, 1979 (31 cm., XIV + 63 pp.) = Egyptological Publications from the Metropolitan Museum of Art. $ 10.00. ISBN 0 87099 198 1.

Cirillo di Gerusalemme, Omelie copte sulla passione, sulla croce et sulla vergine, edizione con introduzione e traduzione di Antonella Campagnano. Milano, Instituto Editoriale Cisalpino — La Goliardica, 1980 (24 cm., 216 pp., 8 pls.) = Testi e documenti per lo studio dell'antichità, 65. ISBN 88 205 0246 1.

Beatrice L. Goff, Symbols of Ancient Egypt in the Late Period. The Twenty-First Dynasty. The Hague, New York, Mouton, 1979 (25 cm., XXVI + 309 pp., 87 pls.) = Religion and Society, 13. Price: DM 156.–. ISBN 90 279 7622 8.

G. Killen, Ancient Egyptian Furniture. Vol. I: 4000-1300 B.C. Warminster, Aris & Phillips, 1980 (31 cm., X + 73 + XXVIII pp., L pls.) = Modern Egyptology Series. Price: £ 17.50. ISBN 0 85668 095 8.

K.A. Kitchen, Ramesside Inscriptions, Historical and Bibliographical, Vol. II: 21-24 and Vol. III: 6-9. Oxford, Blackwell, 1979 (29 cm., Vol. II: pp. 833-924 + pp. 5-32, Vol. III: pp. 161-288). Price: £ 2.00 per issue. ISBN Vol. II, 21-24: 0 903563 KR 01, 02, 03, 04, Vol. III, 6-9: 0 903563 25 8, 31 2, 32 0, 33 9.

Jasper More, The Land of Egypt. London, B.T. Batsford Ltd., 1980 (24 cm., 164 pp., 3 maps). £ 7.95. ISBN 0 7134 1635 1.

Karol Myśliwiec, Studien zum Gott Atum. Band II. Name — Epitheta — Ikonographie Hildesheim, Gerstenberg Verlag, 1979 (24 cm., XVI + 317 S.) = Hildesheimer Ägyptologische Beiträge, Band 8. DM 45.–. ISBN 3 8067 8040 4.

P.W. Pestman, Greek and Demotic Texts from the Zenon Archive (P.L. Bat. 20), Edited under the general direction of P.W. Pestman. Leiden, E.J. Brill, 1980 (29 cm., 291 pp., VIII + XXX pls.) = Papyrologica Lugduno-Batava, Vol. XX A, B. Price: fl. 240.–. ISBN 9004 06113 4 and 90 04 06114 2.

Suzanne Ratié, La reine Hatchepsout. Sources et problèmes. Leiden, E.J. Brill, 1979 (27 cm., IV + 372 pp., 16 pls.) = Orientalia Monspeliensia 1, Institut d'Égyptologie-Université Paul Valéry. Prix: fl. 178.–. ISBN 9 004 06064 2.

Walter F. Reineke (Ed.), Acts, Wathā'iq, Actes, Akten. Al-Mu'tamar al-dawlī al-awwal li 'l-Miṣriyyāt. First International Congress of Egyptology, Premier congrès international d'Égyptologie, Erster Internationaler Ägyptologen-Kongress. Al-Qāhira, Cairo, Le Caire, Kairo, October 2-10, 1976. Berlin, Akademie Verlag, 1979 (25 cm., 704 pp.). Price: 150 M. Lizenznummer 202.100/94/79.

Roland Tefnin, La statuaire d'Hatshepsout. Portrait royal et politique sous la 18e Dynastie. Bruxelles, Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1979 (29 cm., XII + 196 XII pp. + XXXV pls.) = Monumenta Aegyptiaca, IV.

Giuseppe Tibiletti, Le lettere private nei papiri greci del III e IV secolo d. C. tra paganesimo e cristianesimo. Milano, Vita e Pensiero, 1979 (22 cm., VIII + 216 pp.) = Scienze Filologiche e letteratura, 15.

Stefan Timm (Hrsg.), Christliche Stätten in Ägypten, gesammelt nach amtlichen Listen von Z. Riad Salama. Tübingen, Universität Tübingen, 1979 (24 cm., VI + 167 S.) = Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients. DM 38.–. ISBN 3 88226 063 7.

Gérard Viaud, Les pèlerinages coptes en Égypte, d'après les notes du Qommos Jacob Muyser. Le Caire, Institut français d'Archéologie orientale, 1979 (27 cm., VIII + 121 pp., 30 pls.) = Bibliothèque d'études coptes, T. XV.

ASSYRIOLOGIE

Assur, Vol. 2, issue 4. J.N. Postgate, Assyrian Documents in the Musée d'Art et d'Histoire, Geneva. Malibu, Undena, 1979 (28 pp., 15 pp.) = Monographic Journals of the Near East. ISBN 0 89003 004 9.

Dominique Charpin, Archives familiales et propriété privée en Babylonie ancienne: étude des documents de «Tell Sifr». Genève, Librairie Droz, 1980 (23 cm., VI + VIII + 358 pp., VIII pls.) = Hautes Études Orientales, 12.

Johannes Friedrich und Annelies Kammenhuber, Hethitisches Wörterbuch. 2. völlig neubearbeitete Auflage, Lieferung 4. Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1979 (25 cm., S. 241-320).

Ignace J. Gelb, Computer-aided Analysis of Amorite, with the assistance of Joyce Bartels, Stuart-Morgan Vance, Robert M. Whiting, Chicago, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1980 (32 cm., XVI + 657 pp.) = Assyriological Studies, no. 21. ISBN 0 918986 21 4.

Jane W. Heimerdinger, Sumerian Literary Fragments from Nippur. Philadelphia, The University Museum, 1979 (29 cm., XII + 26 pp., 89 pls.) = Occasional Publications of the Babylonian Fund, 4. $ 20.00. ISBN 0 937418 31 8.

Brian Lewis, The Sargon Legend. A Study of the Akkadian Text and the Tale of the Hero who was Exposed at Birth. Cambridge, Ma., American Schools of Oriental Research, 1980 (22 cm., XXII + 298 pp.) = American Schools of Oriental Research Dissertation Series, no. 4. ISBN 0 89757 104 5.

Probleme der Textdatierung in der Hethitologie. Beiträge zu umstrittenen Datierungskriterien für Texte des 15. bis 13. Jahrhunderts v. Chr., Heidelberg, Carl Winter, 1979 (23 cm., VIII + 315 S.) = Texte der Hethiter, Heft 9. Preis: Brosch. DM 112.–, Geb. DM 130.–. ISBN 3 533 02844 5 kart., 3 533 02845 3 Lw.

OUDE TESTAMENT — HEBREEUWS — JUDAISTIEK

Shim'on Applebaum, Jews and Greeks in Ancient Cyrene. Leiden, E. J. Brill, 1979 (25 cm., XVI + 367 pp.) = Studies in Judaism in Late Antiquity, 28. Price: fl. 112.–. ISBN 90 04 05970 9.

Salo Wittmayer Baron, A Social and Religious History of the Jews. Late Middle Ages and Era of European Expansion 1200-1650. Vol. 17: Byzantines, Mamelukes, and Maghribians. 2nd. edition revised and enlarged. New York, Columbus University Press, Philadelphia, Jewish Publication Society of America, 1980 (23 cm., VIII + 434 pp.). Price: $ 37.50. ISBN 0 231 08854 X.

R. Y. Ebied and M. J. L. Young (eds.), Oriental Studies presented to Benedikt S. J. Isserlin by Friends and Colleagues on the Occasion of his 60th Birthday, 25 February 1976. Leiden, E. J. Brill, 1980 (28 cm., XII + 209 pp.) = Leeds University Oriental Society, Near Eastern Researches II. Price: fl. 84.–. ISBN 90 04 05966 0.

C. Houtman, Inleiding in de Pentateuch. Een beschrijving van de geschiedenis van het onderzoek naar het ontstaan van de eerste vijf boeken van het Oude Testament. Kampen, J. H. Kok, 1980 (24 cm., 258 pp.). Price: fl. 65.–. ISBN 90 242 0252 3.

Abraham I. Katsh, Judaism in Islam. Biblical and Talmudic Backgrounds of the Koran and its Commentaries. 3rd. ed. New York, Sepher-Hermon Press, 1980 (22 cm., X + XXVIII + 265 pp., 1 pl.) = The Judaic Studies Library, no. 5. Price: $ 7.95. ISBN 0 87203 086 5.

Othmar Keel (Hrsg.), Monotheismus im Alten Testament und seiner Umwelt. Fribourg, Verlag Schweizerisches Katholisches Bibelwerk/Biblisches Institut der Universität, 1980 (21 cm., 193 S.) = Biblische Beiträge (Neue Folge), 14. ISBN 3 7203 001 4 5.

Hermann Lichtenberger, Studien zum Menschenbild in Texten der Qumrangemeinde. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1980 (24 cm., 282 S.) = Studien zur Welt des Neuen Testaments, Band 15. Preis: DM 56.00. ISBN 3 525 53367 5.

Abraham Malamat and Israel Eph'al (Eds.), The Age of the Monarchies. Culture and Society, Vol. 5. Jerusalem, Massada Press, 1979 (27 cm., XVIII + 340 pp.) = The World History of the Jewish People, 1st Series. Ancient Times, Jewish History Publications, Vol. IV-II.

Magnus Ottoson, Temples and Cult Places in Palestine. Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1980 (27 cm., 137 pp.) = Acta Universitatis Upsaliensis, BOREAS 12. ISBN 91 554 0988 1.

Hans-Christoph Schmitt, Die nichtpriesterliche Josephsgeschichte. Ein Beitrag zur neuesten Pentateuchkritik. Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1980 (23 cm., X + II + 225 S.) = Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft, Beiheft 154. Preis: DM 86.–. ISBN 3 11 007834 1.

Rolf Peter Schmitz, Aqedat Jiṣḥaq. Die mittelalterliche jüdische Auslegung von Genesis 22 in ihren Hauptlinien. Hildesheim, New York, Georg Olms Verlag, 1979 (21 cm., IV + 314 S.) = Judaistische Texte und Studien, Band 4. Preis: DM 48.–. ISBN 3 487 06822 2.

Abraham Tal, The Samaritan Targum of the Pentateuch. A Critical Edition. Part I. Genesis, Exodus. Tel Aviv, Tel Aviv University/The Chaim Rosenberg School for Jewish Studies, 1980 (25 cm., VI + XIV + 400 + XII pp.) = Texts and Studies in the Hebrew Language and Related Subjects, Vol. 4.

Raphael Weiss, The Aramaic Targum of Job. Tel Aviv, The Chaim Rosenberg School for Jewish Studies, 1979 (23 cm., XXIV + XVIII + 344 pp.).

Nini Yehuda, Daily Life of the Jewish Community in Egypt as Reflected in the Responsa Literature 1882-1914. Tel Aviv, Tel Aviv University/The Chaim Rosenberg School for Jewish Studies, 1980 (19 cm., 104 pp.).

HISTORIA RELIGIONUM

James Crenshaw and Samuel Sandmel (Eds.), The Divine Helmsman. Studies on God's Control of Human Events, presented to Lou H. Silberman. New York, Ktav Publishing House, 1980 (23 cm., XVIII + 273 pp.). Price: $ 20.00. ISBN 0 87068 700 X.

H. J. W. Drijvers, Cults and Beliefs at Edessa. Leiden, E. J. Brill, 1980 (25 cm., XXX + 204 pp.) = Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain. Prix: fl. 96.–. ISBN 90 04 06050 2.

Javier Teixidor, The Pantheon of Palmyra. Leiden, E. J. Brill, 1979 (25 cm., II + XX + 140 pp., XXV pls., 1 folding map) = Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain. Prix: fl. 96.–. ISBN 90 04 05987 3.

ARCHAEOLOGIE

Paul Åström, Arkeologiskt Detektivarbete (Archaeological Detective Work) With Summaries in English. Göteborg, Paul Åström, 1980 (21 cm., 119 pp., 16 pls.) = Studies in Mediterranean Archaeology, pocket-book 11. ISBN 91 85058 93 9.

Rainer Michael Boehmer, Die Kleinfunde aus der Unterstadt von Boğazköy. Grabungskampagnen 1970-1978. Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1979 (36 cm., XIV + 75 S., 75 + IV Tafeln) = Boğazköy-Hattuša, 10. ISBN 3 7861 1177 4.

Ludwig Borchardt und Herbert Ricke, Die Wohnhäuser in Tell El-Amarna. Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1980 (36 cm., II + 350 S., II + 29 Tafeln) = Ausgrabungen der Deutschen Orientgesellschaft in Tell El-Amarna, 5. Wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft, 91. ISBN 3 7861 1147 2.

Th. A. Busink, Der Tempel von Jerusalem von Salomo bis Herodes. Eine archäologisch-historische Studie unter Berücksichtigung des westsemitischen Tempelbaus. Band 2. Von Ezechiel bis Middot. Leiden, E. J. Brill, 1980 (30 cm., XXXI, S. 701-1611). Preis: fl. 340.–. ISBN 90 04 06047 2.

Johanna Flemming, Byzantinische Schatzkunst. Berlin, Union Verlag, 1979 (21 cm., 93 S.). Preis: 12.80 M oder DM 18.00. Lizenz-Nr. 395/2847/79. LSV 8168.

Erik J. Holmberg, Delphi and Olympia. Gothenburg, Paul Åström, 1979 (21 cm., 134 pp., 34 pls.) = Studies in Mediterranean Archaeology, pocket-book, 10. ISBN 91 85058 92 0.

Jane Johnson, Maroni de Chypre. Göteborg, Paul Åström, 1980 (30 cm., IV + 91 pp., 66 pls.) = Studies in Mediterranean Archaeology, Vol. 59. ISBN 91 85058 94 7.

A. Kanta, The Late Minoan III Period in Crete. A Survey of Sites, Pottery and their Distribution. Göteborg, Paul Åström, 1980 (30 cm., XX + 383 pp., 149 pls.) = Studies in Mediterranean Archaeology, Vol. 58. ISBN 91 85058 95 5.

Wolfram Kleiss, Bastam I. Ausgrabungen in den Urartäischen Anlagen 1972-1975. Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1979 (29 cm., 265 S., 80 Tafeln) = Teheraner Forschungen, Band 4. Preis: DM 162.–. ISBN 3 7861 1203 7.

Oscar White Muscarella, Unexcavated Objects and Ancient Near Eastern Art. Addenda. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., 19 pp., 1 pl.) = Occasional Papers of the Near East, Vol. 1, Issue 1. Monographic Journals of the Near East. ISBN 0 89003 043 X.

Ulla Öbrink, Hala Sultan Tekke 5: Excavations in Area 22, 1971-1973 and 1975-1978. Göteborg, Paul Åström, 1979 (30 cm., IV + 144 pp.) = Studies in Mediterranean Archaeology, Vol. 45,5. ISBN 91 85058 91 2.

Thanasis Papadopoulos, Mycenaean Achaea. Part I: Text. Göteborg, Paul Åström, 1979 (30 cm., 241 pp.) = Studies in Mediterranean Archaeology, Vol. 55,1. ISBN 91 85058 831.

Report of the Department of Antiquities, Cyprus, 1979. Cyprus, The Department of Antiquities, 1979 (31 cm., VI + 365 pp., LIII pls.).

Denise Schmandt-Besserat (ed.), Early Technologies. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., IV + IV + 82 + XXVII pp.) = Invited Lectures on the Middle East at the University of Texas at Austin, Vol. 3. ISBN 0 89003 031 6 (hard cover), 0 89003 032 4 (paper cover).

Eva Strommenger, Habuba Kabira. Eine Stadt von 5000 Jahren. Ausgrabungen des Deutschen Orient-Gesellschaft am Euphrat in Habuba Kabira. Syrien. Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 1980 (24 cm., 86 S.) = Sendschrift der Deutschen Orient-Gesellschaft, Nr. 12. Preis: DM 12.–. ISBN 3 8053 0449 8.

Syro-Mesopotamian Studies, Vol. 3, issue 1. Ö. Tunca, catalogue des sceaux-cylindres du Musée régional d'Adana; Pierre Amiet, Review Article of DM6, Seals and Sealing in the Ancient Near East. Malibu, Undena, 1979 (28 cm., 34 pp.) = Monographic Journal of the Near East. ISBN 0 89003 050 2.

Donald S. Whitcomb and Janet H. Johnson, Quseir al-Qadim 1978. Preliminary Report. Cairo, American Research Center in Egypt, 1979 (27 cm., XII + 352 pp.).

ARABICA — ISLAM

Smail Balić, Ruf vom Minarett. Weltislam heute — Renaissance oder Rückfall? Eine Selbstdarstellung. Wien, Smail Balić, 1979 (21 cm., 135 S.).

Marius Deeb, The Lebanese Civil War. Eastbourne, Praeger, Holt-Saunders Ltd., 1980 (24 cm., XVI + 158 pp.) = Praeger Special Studies. Praeger Specific. Price: £ 16.00. ISBN 0 03 039701 4.

Carter V. Findley, Bureaucratic Reform in the Ottoman Empire. The Sublime Porte, 1789-1922. Princeton, Princeton University Press, 1980 (24 cm., XXXIV + 456 pp.). Price: $ 31.50. ISBN 0 691 05281 6.

Heinz Gaube, Arabische Inschriften aus Syrien. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1978 (25 cm., XXII + 200 S.) = Beiruter Texte und Studien, Band 17. Preis: DM 45.–. ISBN 3 515 01837 9.

Hassan bin Talal, H.R.H. Crown Prince, A Study on Jerusalem. London, Longman Group Ltd., 1979 (21 cm., II + 62 pp.). Price: £ 2.95. ISBN 0 582 78315 1 (Paperback), 0582 78316 X (Cased).

Z. Y. Hershlag, Introduction to the Modern Economic History of the Middle East. 2nd revised edition. Leiden, E. J. Brill, 1980 (24 cm., XVI + 431 pp., 6 folding maps). Price: fl. 124.–. ISBN 90 04 06061 8.

Enid Hill, Mahkama! Studies in the Egyptian Legal System. Courts and Crimes. Law and Society. London, Ithaca Press, 1979 (22 cm., VI + X + 197 pp.). Price: £ 9.50. ISBN 0 903729 43 1.

Wolfgang Köhler, Die Vorgeschichte des Krieges im Libanon. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1980 (24 cm., VI + 42 S.) = Frankfurter Historische Vorträge, Heft 7. ISBN 3 515 03344 0.

Roy P. Mottahedeh, Loyalty and Leadership in an Early Islamic Society. Princeton, N.J., Princeton University Press, 1980 (22 cm., XII + 211 pp.) = Princeton Studies on the Near East. Price: $ 21.00. ISBN 0 691 05281 6.

Ṣalaḥāddīn al-Munaǧǧid und Stefan Wild, Zwei Beschreibungen des Libanon. 'Abdalġanī an-Nābulusīs Reise durch die Biqā' und Al-'Uṭaifīs Reise nach Tripolis. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979 (25 cm., II + 202 S., 1 Faltkarte) = Beiruter Texte und Studien, Band 21. ISBN 3 515 01844 1.

Thomas Philipp, Ğurğī Zaidān. His Life and his Thought. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979 (25 cm., x + 249 S.) = Beiruter Texte und Studien, Band 3. Preis: DM 27.–. ISBN 3 515 01842 5.

Johannes Reissner, Ideologie und Politik der Muslimbrüder Syriens. Von den Wahlen 1947 bis zum Verbot unter Adīb aš-Šīšaklī 1952. Freiburg, Klaus Schwarz Verlag, 1980 (21 cm., VI + XII + 455 S.) = Islamkundliche Untersuchungen, Band 55. ISBN 3 87997 073 4.

Emilie Savage-Smith and Marion B. Smith, Islamic Geomancy and a Thirteenth-Century Divinatory Device. Malibu, Undena, 1980 (23 cm., XII + 91 pp.) = Studies in Near Eastern Culture and Society, 2. ISBN 0 89003 038 3.

Barbara Schäfer, Die Chronik Aš-Šuğā'īs. Teil I: Arabischer Text. Wiesbaden. Franz Steiner Verlag, 1977 (24 cm., IV + VI + 350 + VIII S.) = Quellen zur Geschichte des islamischen Ägyptens, Band 2a. ISBN 3 515 02632 0.

Klaus Schwarz, Der Vordere Orient in den Hochschulschriften Deutschlands, Österreichs und der Schweiz. Eine Bibliographie von Dissertationen und Habilitationsschriften (1885-1978). Freiburg im Breisgau, Klaus Schwarz Verlag, 1980 (21 cm., VI + XXIII + 721 S.) = Islamkundliche Materialien, Band 5. ISBN 3 87997 068 8.

Khalil I. Semaan (Ed.), Islam and the Medieval West. Aspects of Intercultural Relations. Papers Presented at the Ninth Annual Conference of the Center for Medieval and Early Renaissance Studies State University of New York at Binghampton. Albany, State University of New York Press, 1980 (24 cm., XVI + 172 pp.). Price: Cloth $ 34.00., Paper $ 12.95. ISBN 0 87395 409 2.

Norman A. Stillman, The Jews of Arab Lands. A History and Source Book. Philadelphia, The Jewish Publication Society of America, 1979 (24 cm., XXX + 473 pp.). Price: $ 14.95. ISBN 0 8276 0116 6.

Fathi Talmoudi, The Arabic Dialect of Sūsa (Tunisia). Göteborg, University of Göteborg, Department of Arabic Studies, 1980 (24 cm., 189 pp., 2 folding maps) = Acta Universitatis Gothoburgensis. Orientalia Gothoburgensia, Vol. 4. Price: Sw.Cr. 60.–. ISBN 91 7346 079 6.

G.R. Tibbetts, A Study of the Arabic Texts Containing Material on South-East Asia. Leiden, E.J. Brill, 1979 (22 cm., XII + 294 pp., 7 maps) = Oriental Translation Fund, N.S. 44. Price: fl. 72.–. ISBN 90 04 05783 8.

G.M. Wickens, Arabic Grammar. A First Workbook. Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (23 cm., VIII + 171 pp.). Hard Cover £ 12.50, ISBN 0 521 21885 3, Paperback £ 5.95, ISBN 0 521 29301 4.

IRAN

Shahrough Akhavi, Religion and Politics in Contemporary Iran. Clergy-State Relations in the Pahlavī Period. Albany, State University of New York Press, 1980 (24 cm., XX + 255 pp.). Price: Cloth $ 29.00, Paper $ 9.95. ISBN 0 87395 408 4.

Joyce Blau, Manuel de Kurde (dialecte Sorani). Grammaire, textes de lecture, vocabulaire kurde-français et français-kurde. Paris, Librairie C. Klincksieck, 1980 (24 cm., 288 pp.) = Documents et ouvrages de référence, 2. ISBN 2 252 02185 3.

Rosemarie Quiring-Zoche, Isfahan im 15. und 16. Jahrhundert. Ein Beitrag zur persischen Stadtgeschichte. Freiburg, Klaus Schwarz Verlag, 1980 (21 cm., VIII + 340 S.) = Islamkundliche Untersuchungen, Band 54. ISBN 3 87997 072 6.

Amin Saikal, The Rise and Fall of the Shah. Princeton University Press, 1980 (24 cm., 280 pp.). Price: $ 14.50. ISBN 0 691 03118 5.

AFGHANISTAN

Mawlawi Borhân al-Din Khân Koshkaki, Qataghan et Badakhshân. Description du pays d'après l'inspection d'un ministre afghan en 1922. Traduction par Marguerite Reut. Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1979 (30 cm., 3 tomes) = Publications de l'URA no. 10, Mémoire no. 3. Travaux de l'Institut d'Études Iraniennes de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, 10, 1.2.3. Prix: 240.00 F. ISBN 2 222 02603 2.

ETHIOPIA

Josef Hartmann, Amharische Grammatik. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1980 (24 cm., I + 507 + I S.) = Äthiopische Forschungen, Band 3. DM 290.00. ISBN 3 515 02730 0.

Wolf Leslau, Etymological Dictionary of Gurage. Vol. I. Individual Dictionaries. Vol. II. English-Gurage Index, Vol. III. Etymological Section. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1979 (29 cm., 3 Vols.). DM 428.–. ISBN 3 447 02041 5.

VARIA

AIΩN Annali del Seminario di Studi del Mondo Classico Sezione Linguistica. Istituto Universitario Orientale, Napoli. Pisa, Giardini Editori e Stampatori, 1979 (25 cm., 303 pp.).

Robert Böhme, Der Sänger der Vorzeit. Drei Kapitel zur Orpheusfrage. Bern, Francke Verlag, 1980 (23 cm., 125 S.). Preis: SFr. 40.–. ISBN 3 7720 1474 7.

Dagmar Drüll, Der Codex Cumanicus. Entstehung und Bedeutung. Stuttgart, Klett-Cotta, 1979 (23 cm., 143 S.) = Geschichte und Gesellschaft, Band 23. Preis: DM 44.00. ISBN 3 12 913180 9.

William T. Graham Jr., 'The Lament for the South'. Yü Hsin's 'ai Chiang-Nan Fu'. London, Cambridge University Press, 1980 (23 cm., VIII + 234 pp.) = Cambridge Studies in Chinese History, Literature and Institutions. Price: £ 14.50. ISBN 0 521 22713 5.

Eleonora Nowgorodowa, Alte Kunst der Mongolei. Leipzig, Seemann Verlag, 1980 (31 cm., 279 S.). Preis: 95.–. M. Lizenz-Nr 460.350/43/79.

Richard Simon, Kleine Schriften. Herausgegeben von Rüdiger Schmitt. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979 (23 cm., x + 956 S.) = Glasenapp-Stiftung, Band 20. Ln. DM 148.–. ISBN 3 515 03201 0.

BIBLIOTHECA ORIENTALIS

UITGEGEVEN VANWEGE HET

NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

Jaargang XXXVII
No. 5/6
September-November 1980

ONDER REDACTIE VAN
E. van DONZEL, hoofdredacteur, M. N. van LOON,
H. J. A. DE MEULENAERE, M. J. MULDER, C. NIJLAND en M. STOL

Redactie en Administratie:
Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten
Noordeindplein 4-6, Leiden (Nederland)

Tweemaandelijks recenserend en bibliografisch tijdschrift
op het gebied van het Nabije Oosten
Abonnementsprijs Hfl. 190. — per jaar

INHOUD

HOOFDARTIKELEN

BOEKBESPREKINGEN

ISSN 0006-1913

HOOFDARTIKELEN

The New Canaanite Myths and Legends [1]

J. C. L. Gibson's new edition of G. R. Driver's classic *Canaanite Myths and Legends* [2]) surpasses the original version in every respect but one, eccentricity: most of the idiosyncratic features of CML^1 have been removed, leaving the new edition a paler but much more useable version. Driver himself agreed to the revisions, as G. states in the preface to the new edition: "We planned the broad outlines of the revision together and agreed upon most of the changes in format that are incorporated ..., notably (1) the adoption of Mlle. Herdner's system of enumerating the tables [3]), (2) the inclusion in the main body of the work of only the longer and better preserved texts from the first edition, with the smaller and more fragmentary texts being relegated to an Appendix, (3) the inclusion in this Appendix of some of the more important texts discovered or published since the appearance of the first edition, (4) the setting out of the main tablets as far as possible in poetic parallelism, (5) the printing in full of the titles in the Bibliography, and (6) the shortening of the entries in the Glossary and their arrangement in a more conventional sequence. It was left to me, however, to work out the details using Sir Godfrey's notes and correspondence as a basis but giving due weight to new studies of the subject which appeared too late to be considered by him. Sir Godfrey consented to read and criticize portions of the revision as I completed them and in the event saw before his death in 1975 initial drafts of around two-thirds of it" [4]).

Beyond the six revisions just quoted, G. mentions two other matters upon which he and Driver could not reach accord [5]): 1) G. could not accept Driver's opinions on Ugaritic grammar and thus the latter's "Observations on Philology and Grammar" are omitted from the new edition; and 2) Driver disapproved of citing parallels with the Hebrew Bible; G. agrees that these have been exaggerated but argues that the proposals must be faced — thus he includes many such references in the notes to the new edition.

It will be clear from this short introduction that G.'s edition is quite different in formal features from Driver's. It remains to be said that the interpretations are also generally less eccentric than Driver's. For a general statement on these matters, see my descriptive review, forthcoming in *JNES* [6]). The purpose of the present review is to offer critical notes on CML^2. These will be of four main types: 1) corrections of all sorts (relatively infrequent); 2) remarks on epigraphic and philological matters; 3) queries on matters of presentation; 4) additional bibliography. This fourth point deserves further explanation: The major problem with the bibliographical information in CML^2 is that it does not provide a bridge from G.'s translations to the literature upon which they are based. There are eight pages of "Select Bibliography" (pp. xiii-xx), with sections devoted to the various editions of the texts, major studies, reference works, etc. (including bibliographies of secondary studies on the major texts and text cycles). But there is practically no explicit bibliographical information in the notes to the texts and hardly more in the glossary. When CML^1 appeared it was perhaps reasonable to assume that ascribing a given interpretation to a certain author was a sufficient means of guiding the student to the published source, but that is certainly no longer true today. So much is being published on Ugaritic and related subjects that it is unreasonable to expect anyone who *needs* CML^2 to *be able*, with any ease, to go from CML^2 to the supporting literature. When bibliographical systems are available which can provide the necessary information in an extremely brief format (e.g., the so-called "social sciences" format), why was one not adopted? My bibliographical notes are of two main types: additional references to G.'s bibliographical section at the beginning of CML^2 and specific references regarding problems of specific passages. As for the former, I have put my references to the main individual texts either at the head of the notes dealing with the text (*Krt*, *'Aqht* = CML^2 text nos. 14-19) or within the notes to the text at the passage directly concerned (*B'l-'nt* texts = CML^2 nos. 1-6, because these texts are more diffuse and repetitive than the others, and thus less easily viewed as unitary). The purpose of these additional references is to bring G.'s introductory bibliographies up to date (to late 1979 when this review was finished). The purpose of the notes to individual passages, on the other hand, is to provide some bridges between G.'s translations and the literature upon which they are based, as well as references to alternate interpretations and to literature which has appeared since CML^2 was completed. It is impossible, in the course of a review, even a long one, to provide complete bibliographical information, but an attempt was made to provide enough strategically placed references to enable a student of these texts to get an initial grasp on the scholarly discussion.

Introductory sections

P. xiii. In list of abbreviations read *Journal of Biblical Literature*.

P. xiii, § 3 "Other Editions of the Main Texts". This category should be eliminated, the collections moved to § 4 ("Translations and Major Textual Studies") and the specific text studies moved to their respective text bibliographies.

---

[1]) *Canaanite Myths and Legends*. By J. C. L. Gibson. Edinburgh: T. and T. Clark, 1978.

[2]) *Canaanite Myths and Legends*. By G. R. Driver. Old Testament Series, No. 3. Edinburgh: T. and T. Clark, 1956. The two editions are referred to here as CML^1 and CML^2. For other abbreviations I have generally followed *Ugarit-Forschungen*. Titles of books listed in G.'s bibliographies are given here in short form (e.g., Cross, *Canaanite Myth*). For books not in G.'s bibliography, I give the full title on first occurrence and a short form thereafter. To save space I do not give the full title of articles in well-known journals but provide only the essential information (e.g., Gevirtz, *JNES* 32 [1973] 102).

[3]) Sic! I assume that this is a typographical error for 'tablets.'

[4]) CML^2: vii.

[5]) Ibid., pp. vii-viii.

[6]) The *JNES* review gives a brief description and appraisal of CML^2. The present review assumes that the reader has CML^2 at his or her disposal and needs help in using it.

Few of the entries in § 3 constitute an edition any more than most of the entries in § 4.

P. xiv, § 4 "Translations and Major Textual Studies". Add: M.D. Coogan, *Stories from Ancient Canaan* (Philadelphia: Westminster, 1978); C.H. Gordon, "Poetic Legends and Myths from Ugarit", *Berytus* 25 (1977) 5-133 (in effect a new edition of the older *Ugaritic Literature* listed by G.). Move John Gray, *The Legacy of Canaan*, from this section to § 10 ("Relations with the Old Testament").

P. xvii, § 6 "Reference Works." Fronzaroli, *La fonetica ugaritica*, has been translated into English: *Ugaritic Phonetics*, trans. by Alan S. Kaye, Seminar Papers Series, no. 26 (Fullerton, California State University at Fullerton, Department of Linguistics, 1973).

P. xvii, § 7 "General Studies on Language and Poetic Style." It is not noted that Aartun, *Die Partikeln des Ugaritischen*, is AOAT 21/1 and hence that it is the first of two volumes (the second has since appeared [1978], see my brief review in *CBQ* 41 [1979] 622-624). Add G. Douglas Young, "Ugaritic Prosody," *JNES* 9 (1950) 124-133. Add O. Loretz, "Die Analyse der ugaritischen und hebräischen Poesie mittels Stichometrie und Konsonantenzählung," *UF* 7 (1975) 265-269. Of more recent studies of poetry, add J.C. de Moor, "The Art of Versification in Ugarit and Israel," in *Studies in Bible and the Ancient Near East Presented to S. E. Loewenstamm* (eds. Y. Avishur, J. Blau; Jerusalem, 1978), and in *UF* 10 (1978) 187-217, as well as my study of "Ugaritic and Hebrew Metrics," to appear in *Ugarit in Retrospect: Fifty Years of Ugarit and Ugaritic* (Eisenbraun: Winona Lake, Indiana). Correct the title of my dissertation: "The Preposition in Ugaritic"; the last two installments have appeared since G.'s entry was completed: *UF* 8 (1976) 215-322, 483-493; *UF* 9 (1977) 205-231.

P. xviii, § 8 "Archaeology and History of Ugarit." The Hebrew edition of Rainey's dissertation is listed by G. (from the English title page as *The Social Structure of Ugarit*) without noting the original English version, available through University Microfilms ("The Social Stratification of Ugarit").

P. xviii, § 9 "Religion and Mythology of Ugarit." Correct the date of Oldenburg, *Conflict*, to 1969. Add the chapter "Syrien: Die Mythologie der Ugariter und Phönizier," by M.H. Pope and W. Röllig, in *WbM*, vol. 1: *Götter und Mythen im vorderen Orient* (ed. H.W. Haussig; Klett: Stuttgart, 1965) 217-312.

P. xix, § 10 "Relations with the Old Testament." Add M.H. Pope's commentary on the Song of Songs (Anchor Bible, vol. 7C; Garden City, N.Y.: Doubleday, 1977) and O. Loretz' on the Psalms (only vol. 2 [!] has appeared to date: *Die Psalmen II. Beitrag der Ugarit-Texte zum Verständnis von Kolometrie und Textologie der Psalmen: Psalm 90-150* [AOAT 207/2; 1979]). As I went through my bibliography cards on the texts translated here, I was struck by how many of the emendations accepted by G. were already listed many years ago in the first major articles on the subject: F. Rosenthal, "Die Parallelstellen in den Texten von Ugarit," *Or* NS 8 (1939) 213-237, and S. Segert, "Die Schreibfehler in den ugaritischen literarischen Keilschrifttexten in Anschluss an das textkritische Hilfsbuch von Friedrich Delitzsch klassifiziert," *BZAW* 77 (1958) 193-212, and ZAW 71 (1959) 23-32.

P. 1. "The *Service des Antiquités en Syrie et au Liban*, as soon as they heard of the discovery, sent out an expedition under Mons. Ch. Virolleaud to explore the site." This is incorrect: "Mis au courant de la trouvaille par un rapport de la gendarmerie et par M. Bruno Michel, industriel à Lattaquié, M. Schoeffler, gouverneur de l'État des Alaouites, avertit M. Virolleaud, directeur du Service des antiquités à Beyrouth, qui dépêcha sur place un de ses attachés, M. Albanèse" (Schaeffer, *Syria* 10 [1929] 285-286). There is no doubt that Virolleaud soon visited the site (see Schaeffer, ibid., and Dussaud, *Syria* 10 [1929] 20-21), but initially he was the sender rather than the sendee.

P. 1, n. 2. It would be appropriate to note that it was the Ugaritians themselves who apparently considered Canaanites foreigners (cf. Rainey, *IEJ* 13 [1963] 43-45; *IEJ* 14 [1964] 101).

P. 1, n, 3. It appears to me to be inexact to speak of "*the* chamber containing *the* royal archives" (italics mine) as several royal archives were found in several chambers over several seasons of excavations (cf. the fold-out map in *Ugaritica IV*).

Translations[7])

2[8]) iii 4 [*nhrm*] "rivers." Given the parallel *thmtm*, clearly marked for duality (and so translated by G.), *nhrm* is probably also dual (so *UT* § 19.1623; Cross, *Canaanite Myth* [1973] 36).

2 iii 5 *žd (!)* ... [*q*]*rš* "mountain(s) ... massif." Why was the reference to Clifford's and Cross' interpretation of these words put off till p. 53 (notes on 3 E v 15, 16)? Clifford translates "tent(s) ... tent-shrine" (*Cosmic Mountain* [1972] 48, 123-131) and Cross "domed tent ... tabernacle" (*Canaanite Myth* [1973] 36). This basic position was accepted by Caquot and Sznycer, *TO* (1974) 121-122. For a recent discussion with bibliography and a new interpretation of *žd* ("cavity, grotto, tunnel (?)"), see Del Olmo Lete, *UF* 10 (1978) 43-44.

2 iii 5 [*ʾab šnm*] "father of years." The alternative interpretations are given in n. 6, p. 53 (on 3 E v 16). For an ingenious defense of the interpretation 'father of (the deity) *šnm*', see Gordon, *JNES* 35 (1976) 261-262.

2 iii 6 [*y*]*štḥw*[*y*] "prostrated himself." The glossary refers to this form as a "reduplicated t-form" of *šḥw* (p. 158) with no reference to the prevailing opinion (cf. *UT* § 9.39) that the form is *Št* from the root *ḥwy* (for a complete

[7]) Comments on lexical matters are given in order of appearance in the text rather than on the glossary. Several of my remarks below will be concerned with variant readings. It should be noted in this respect that G. has two sets of notes at the bottom of each page: the first set is indicated by the line numbers of the main text above and contains comments of a purely textual nature (variant readings, textual emendations, etc.), the second set provides a very brief commentary on the text in the form of footnotes (numbered consecutively for each page with a small raised number in the text indicating the object of comment). In my *lemmata* from G.'s text, I have not preserved his distinctions between easily read letters (printed in italic characters) and letters read with more difficulty (printed in regular characters), nor have I included the brackets indicating lacunae in my citations of G.'s translations (though I have kept them in copying the Ugaritic text).

[8]) G. disagrees with Herdner's ordering of this text in *CTA* but keeps her text numbers; thus 2 iii comes before i iv (texts 1 ii-iii are fragmentary and included only in the appendix—what would correspond to col. i was broken in antiquity).

discussion, see Emerton, *OTS* 20 [1977] 41-55; Davies, *VT* 29 [1979] 493-495).

2 iii 16 [*yṯ*]*ʾir* "cause (the table) to be set." On the problematic nature of *ṯʾr* = *ṯʿr* (??) see de Moor, AOAT 16 (1971) 69; on this passage, see Mulder, *UF* 4 (1972) 82; Oldenburg, *Conflict* (1969) 131, 190-191.

2 iii 17-18. On the parallels between this section and various Northwest Semitic texts, see Avishur, *UF* 7 (1975) 27, 36-37; Demsky, *EI* 14 (1978) 8; de Moor and van der Lugt, *BiOr* 31 (1974) 4.

2 iii 17 *ʾalt* "support." The problem of the meaning and etymology of this word is even more complicated than is implied by G.'s (relatively) long glossary entry (p. 141). See de Moor, AOAT 16 (1971) 236-237.

2 iii 18 *mṯpṭk* "your rule." G. translates thus here and at 6 vi 29 where *mṯpṭ* is paralleled by *mlk*, but translates *ṯpṭ* (i.e., the form without *mem*-preformative) when paralleled by *mlk* as "judge" (so also in the glossary) and when paralleled by *dn* "judge" as "try" (16 vi 34, 17 v 8, though the glossary entry for these two passages reads "judged"). When paralleled by *mlk*, *ṯpṭ* should certainly be translated by "rule" (cf. Avishur, *UF* 7 [1975] 26-27). Moreover, it appears unwise to retain the traditional translation "judge river" for *ṯpṭ nhr* in a translation intended primarily for non-experts in the English-speaking world where "judge" evokes an almost entirely different set of images (robe, wig, bar, counsels, witnesses, jury, etc.) than are contained in *ṯpṭ* at the period in question (cf. p. 3, n. 3, where G. recognizes the problem but does not alter the traditional translation).

2 iii 19-20 [*bn qd*]*š* "sons of the Holy one." Why is this phrase translated thus here, but "holy ones" in the *ʾAqht* text (17 i 4)? A note explains in the first instance (p. 38, n. 4) that the phrase means literally "'sons of Holiness', a title of Athirat," but only offers this explanation as an option in the second instance (p. 103, n. 2). Does the phrase denote different divine entities in the *Bʿl* cycle as opposed to the *ʾAqht* cycle?

2 iii 20 *n*[*p*]*šny* "the grave of us both." The suffix *-ny* may not necessarily denote duality (cf. Aartun, AOAT 21/1 [1974] 61).

2 iii 22 *mlkt* [*ʾan*] *hm lmlkt ʾan* "Am I indeed king or am I not king?" The key word in this reading and interpretation is the second *ʾan*, the doubtfulness of which deserves a more extensive comment than "Gordon *wn*" (p. 38). On the reading, see *KTU*; Herdner, *CTA*, p. 10, n. 23; on the interpretation, Oldenburg, *Conflict* (1969) 41, 131, 191; van Selms, *UF* 2 (1970) 257; de Moor, AOAT 16 (1971) 121, 167; AOAT 21/2 (1978) 86, 88; Gordon, *Berytus* 25 (1977) 69.

1 iv 2 *gm* "aloud." There is no indication in the glossary at *g* "voice" (p. 144) or at *gm* (no entry) of G.'s analysis of *gm* which leads him to the translation "aloud." One must search at *-m* "adverbial" (p. 150) to find the analysis of the vocable as *g* "voice" + *-m*. Would it not be better to smooth the student's path by including an entry either at *g* or at *gm* or both? For bibliography on this vocable, see Aartun, AOAT 21/1 (1974) 14-15—Aartun, of course, analyzes this *-m* as "hervorhebendes."

1 iv 8 *bʿpr ḫbl* "on the ground destruction." The generally attested parallelism of *ʾarṣ* (here line 7) and *ʿpr*, considered in the light of the rather large lacunae at the end of these lines, renders it very likely that at least two words precede *bʿpr* and thus that *bʿpr* ends the poetic line and is not coupled with *ḫbl* either appositionally or in construct. For a recent attempt at the restoration of these lines, see Del Olmo Lete, *UF* 9 (1977) 35-41.

1 iv 24 *nḫt* "cushion." This very specific translation of *nḫt* (< *nḫ* 'rest') strikes me as unlikely (cf. G.'s translation "rest" for *nḫt* as part of the divine throne in 4 i 34, and Dietrich's and Loretz' translation "Ruhesessel" for this latter passage, *UF* 10 [1978] 58, 61).

1 iv 32 *qms*: correct to *qmṣ*.

2 i 6 *ʾaymr* "Ayyamur." The bibliography omits Lipiński's important study of the element *ʾay* in proper names, including this one: *Syria* 44 (1967) 253-282.

2 i 7 [*yymm*] "o Yam." In spite of the general agreement of scholars upon this restoration, a note should be included indicating its uncertainty (cf. van Selms, *UF* 2 [1970] 258). On the form, see note below to 2 i 36.

2 i 11 [*tʿdt*] "embassy." The root of this word is given in the glossary (p. 159) as *ʿwd* and a comparison with Hebrew *tᵉʿûdāh* "testimony" is offered. Though I agree that this etymology is likely (cf. *VT* 28 [1978] 206), it would be useful to note other opinions (e.g., Ross, *HTR* 63 [1970] 5-8; de Moor, AOAT 16 [1971] 130-131; Whitley, *ZAW* 90 [1978] 28-29).

2 i 12-13 *npr š*[...] *ʾuṭ ṯbr ʾaphm*. "Let (their) [...] be shattered [...] let their nose be broken." It would appear from G.'s translation that he is accepting the parallelism of *npr* and *ṯbr*. This is rendered very unlikely by the length of the lacuna at the end of line 12 (for true parallelism to exist, the poetic unit would have to be a tri-colon with the entire second line of the tri-colon lost in the lacuna). See de Moor and van der Lugt, *BiOr* 31 (1974) 20 (criticizing Dahood in *RSP I* 316, § 2.469, who claims true parallelism of *prr* and *ṯbr* in this passage). For further discussion, see Ward in the Gordon volume, AOAT 22 (1973) 209. For *ʾaphm* as a particle, see Aartun, AOAT 21/1 (1974) 59, 71; 21/2 (1978) 89-90.

2 i 13-14 [*ʾidk pnm*] *ʾal ttn* "Then of a truth do you set (your) faces ..." G. tells us in the glossary (p. 141, at *ʾal*) that this is a command phrase. In a book intended for students, would a more idiomatic command phrase not have been appropriate? "Do you ..." is not a command phrase in common usage. While touching on idiomatic aspects of the translation, the phrase "set the face" (retained from *CML*[1]) is not idiomatic English for "to set out" or "to head somewhere" (compare de Moor, AOAT 16 [1971] 124: "Then you shall head straight for ..."; Ginsberg, *ANET* 130: "... be off on your way towards ..."; Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 128: "... puis rendez-vous auprès de ...").

2 i 14 *ll* "Lel." This mountain name is so vocalized in the text, but without a discussion of form in the glossary (p. 150). In the introduction (p. 5, n. 1) G. tells us that *ll* "probably" means 'night'. Somewhere he should give a reference to a discussion of the other options (e.g., Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 128-129, n. *l*).

2 i 13 *tṯb* "stay." This idiom is listed in the glossary at *yṯb* 'sit' (p. 148). The alternative derivation from *ṯb* 'return' should be indicated (cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 128, for bibliography).

2 i 15 *ʾal tpl* "fall down." The alternative translation as a negative command should be noted (cf. Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 129, n. *m*).

2 i 18 *'nn* "lackey" (separated in the glossary [p. 154] from *'nn* "clouds"). Mann's suggestion (*JBL* 90 [1971] 19-24), made independently by Clifford (*Cosmic Mountain* [1972] 112, 125) and followed by Cross (*Canaanite Myth* [1973] 165-166, n. 86), that the two words separated by G. are identical ('clouds' = *'B'l*'s [i.e., storm-god's] messengers' = 'messengers [in general]') certainly deserves mention though it has been recently refuted by Good (*UF* 10 [1978] 436-437).

2 i 19 *'arṯm pžh* "that I may possess his gold." There is no cross-reference to the parallel passage 3 D iii 44, though at that point (p. 50, n. 12) there is a reference back to this text. Would the cross-reference not be more useful to students if indicated at both occurrences, or at least at the first? Further, some form of doubt should be expressed, or the options should be given, regarding the etymological connection of *pž* cited in the glossary (p. 155: Heb. *paz*, Aram. *pizzâ*; cf. Sasson, *RSP I* [1972] 437; Cross, *Canaanite Myth* [1973] 183, n. 161).

2 i 20 *phr* is read as *pḫr* and interpreted as the result of "phonetic" error. For a more complete discussion, see Horwitz, *UF* 9 (1977) 123-129, esp. 124, n. 10.

2 i 21 *qm 'l* "was standing by." For the possibilities of interpretation of this verb/preposition combination, see Pardee, *UF* 8 (1976) 264; Aartun, AOAT 21/2 (1978) 54.

2 i 22 *tphhm* "perceived them." On this difficult verb, see now Coote, *UF* 6 (1974) 1-5. In spite of Coote's hesitations about the root form (middle or final weak?—both possibilities are given in G.'s glossary entry, p. 155), *CTA* 64 (*UT* 118): 15 *phy* to my mind leaves little doubt as to the nature of the root as final weak. Thus G.'s citation of Syriac *phâ* 'be occupied with' is a tempting etymology (cf. esp. Payne Smith's definition "*to roam, rove, wander about*, esp. of the eyes and mind"). Jastrow lists a root *phy* "to be hollow, empty, idle; to run about, to wander" and Brockelmann in his *Lexicon Syriacum* also lists Mandaic *p"* "discessit" as cognate. Is it possible that *phy* 'to see' developed the meaning 'look at intently', which then took on negative connotations and finally developed the meaning 'wander into error'?

2 i 25 *ln* "to." If there are entries for three types of afformative *-m* (p. 150), why is there no entry for afformative *-n*? (*ln* is listed both at *l* [p. 149] and at *ln* [p. 150], but the lack of entry for *-n* leaves G.'s analysis unstated.) For the particle *-n*, see Aartun, AOAT 21/1 (1974) 61-65, esp. 64.

2 i 25 *'aḥd* "any." For the possible translation "einstimmig," see Sanmartín, *UF* 9 (1977) 263.

2 i 28 *'ny* "answer." This form is explained as a participle in n. 9, p. 41. Having gone to the trouble of inserting a note to explain his interpretation, why did G. not indicate the other main options: infinitive (cf. de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 195) or 1 c.s. impf. with elision of *'aleph* before *'ayin* (*UT* § 5.38; Rainey, *UF* 3 [1971] 168)?

2 i 36 *yymm* "o Yam." It seems clear from G.'s glossary entry (p. 150) that the *-m* here does not itself have vocative force, but is only appended to a noun which happens to be the object of a vocative particle (here *y-*). It should be noted that Aartun (AOAT 21/1 [1974] 39) has attempted to isolate a separate vocative particle *-m* which can be used with or without a prefixed vocative particle.

2 i 37 *[ynhr]m* "o Nahar." The optional restoration *[l'l]m* 'forever' (*a b c || a b d || b'*² *a'* instead of *a b c || a b c' || b'*² *a'*) should have been indicated in a note (cf. Ginsberg, *ANET* 130; Cross, *Canaanite Myth* [1973] 114, 183 + n. 162; Greenstein, *JANES* 6 [1974] 105; Loewenstamm, *UF* 7 [1975] 264).

2 i 38 *[hw]* "even he." D. Stuart (*Studies in Early Hebrew Meter* [Missoula: Scholars Press, 1976] 67, 71), crediting Cross with the idea, has suggested the restoration *ṯ'yk* "your tribute" in place of *hw*. There is perhaps room for this number of letters (*CTA* indicates a lacuna of three letters, but examination of the photographs reveals that the lacuna at the beginning of line 38 is larger than in the preceding lines, where *CTA* restores four letters and a word divider [line 36] and four letters [line 37—with a question mark]). The restoration is certainly tempting, solves the problem of *wbn* further in line 38 (frequently emended to *kbn*), and, by entailing reanalysis as a tri-colon rather than a bi-colon, gives the lines a length better suited to their surroundings (most of the surrounding lines are of nine or ten syllables; as a bi-colon lines 37-38 would have fourteen syllables each). I would, however, propose a grammatical analysis different from Stuart's:[9]

huwa yabilu 'argamānaka	3/10/22	He will bring your tribute,
ka'ilīma ṯa'ayaka yabilu	3/11/23	Like the gods he will bring your gifts,
wabinī qudši manhayêka	3/9/22	(Like) the holy ones your offerings.[10]

2 i 38 *mnḥyk* "gifts." Though most scholars appear to agree with G. (p. 42, n. 3) that the *yod* in this form is a *mater lectionis* (cf. Blau and Loewenstamm, *UF* 2 [1970] 28-29; de Moor, AOAT 16 [1971] 132; Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 5 [1973] 111), Virolleaud once argued (*Syria* 21 [1940] 275, n. 1; cf. Dahood, *Biblica* 49 [1968] 357) that the present form proves the root to be *nḥy* (cf. Arabic *nḥw* 'direct oneself towards', Hebr. *nḥh* 'lead') rather than *mnḥ* (cf. Arabic *mnḥ* 'give'). Gordon appears to be of a mixed mind for he discusses *mnḥyk* under *mem*-preformative nouns in *UT* § 8.46 (though he does not explicitly say that it is one) but gives the root as *ṁnḥ* in the glossary (§ 19.1500—though the form *mnḥyk* there is only indicated by "cf."). Aartun (AOAT 21/1 [1974] 45, n. 6) analyzes the form as a "reine Nominalbildung."

2 i 38 *'ap 'anš* "did grow angry" (p. 42, n. 4: "Lit. 'was companion to anger' ..."). The semantics of this expression as interpreted by G. (perhaps following de Moor, AOAT 16 [1971] 132) are doubtful. As Dietrich and Loretz have recently shown (*UF* 9 [1977] 47-50), the passages which de Moor derives from *'nš* 'be a man' can more plausibly be connected with Hebr. *'nš*, Akk. *enēšu* 'be sick, weak, shakey, delapidated'. Translate here: 'Then Prince Baal felt sick' (approaching the modern usage of 'feel sick' to denote consternation).

[9]) Stuart's analysis:

huwa yabilu 'argamānaka	"He will bring your tribute,
kī 'ilumi ṯa'ayaka yabilu	For a god brings your tribute,
wabanū qudši manuḥayēka	And the holy ones your gifts."

[10]) This analysis assumes "double-duty" preposition *k* (unless the *w* of *wbn* is to be read *kbn*—the first letter is slightly damaged, *CTA* reads *w/k* while *KTU* reads *w* but emends to *k*). For the method of quantitative analysis used here see my articles on *UT* 607 (*ZAW* 91 [1979] 401-416; *JANES* 10 [1978] 73-108), and on the broader aspects of quantitative analysis my article to appear in *Ugarit in Retrospect* (cf. my additions to G.'s bibliography, § 7, above).

2 iv 5 *'ulny*, *'ẓmny* (*-ny* analyzed as dual suffix). As remarked above at 2 iii 20, Aartun has argued that the *-ny* suffix may not always denote duality. Cf. also on this passage, with a different interpretation, Boadt, *JBL* 97 (1978) 495.

2 iv 6-7. Though I am no believer in a quantitative meter in the strict sense of the term (cf. my article in *Ugarit in Retrospect*), it appears to me that the quantitative imbalance in G.'s division of these lines (apparently following de Moor, AOAT 16 [1971] 126) renders his stichometry unlikely. His division with vocalization added to permit an attempt at quantitative analysis, is as follows:

bipîhu rugmu layaṣa'a	3/9/20
bišapatêhu hawatuhu watitanu gîha	4/15/32
yXġXrX taḥta kussa'i zabūli ba'li	5/13/30

"Scarce had his word(s) come forth from his mouth,
his speech and the utterance of his voice from his lips
(than) he sank under the throne of prince Yam."

The more traditional division (e.g., Ginsberg, *ANET* 130) is based on the regular parallelism *bph rgm lyṣ' || bšpth hwth* (19 ii 75, iii 113, 127, 141) and it gives quite regular quantitative results:

bipîh- rugmu la yaṣa'a	3/9/20	The word has hardly left his/her mouth,
bišapatêh- hawatuh-	2/9/19	His/her speech (has hardly left) his/her lips,
watatinu gâha yXġXrX	3/9/19	When *yġr* cries out
taḥta kussa'i zabūli ba'li	4/10/24	Under the throne of Prince Baal.

The principal problems which remain are: 1) the identity of the speaker in the lines preceding these and, hence, the antecedant of the pronominal suffixes in lines 6-7); 2) the form and meaning of *yġr* in line 7 and thence the form of *ttn* and the gender of the suffix *-h* on *gh*. G. and de Moor take the latter suffix as masculine (i.e., the same as in lines 6-7) and analyze *ttn* as a noun. In the traditional analysis the suffix on *gh* is feminine and *ttn* is a 3 f.s. *yqtl* verbal form while *yġr* is 3 m.s. As stated above, G.'s solution leads to stichometric imbalance. The older interpretation leads, however, to a rather violent shift of person from *ttn* to *yġr*, usually smoothed over by the addition of an adverb in the English (e.g., Driver, *CML*¹, p. 81: "She uttered her voice (as) he sank"; with this analysis it might be preferable to make the first clause the subordinate one: "As she uttered her voice, he sank ..."). Other possibilities are to analyze *yġr* as a noun, common or proper, or to derive it from a verb of sound production (cf. *UF* 8 [1976] 244).

2 iv 6 *lyṣ'a* "scarce ... come forth"; iv 7 *lrgmt* "truly I tell." In the glossary (p. 149) G. lists 2 iv 7 as an occurrence of *l* meaning 'not'. The only particle *l* in line 7, however, is the one in *lrgmt*, which G. translates "truly," apparently taking it as emphatic (translated "indeed" in the glossary—while on emphatic *l*, why does G. give 2 iv 32 as his first reference for the particle in this text? Why not list the first occurrence in a given text?). As for the *l* in *lyṣ'a*, G. states explicitly in a note to 19 ii 75 (p. 116, n. 2) that he is taking it as the negative *l*. Thus the glossary entry for *l* 'not' should read 2 iv 6 rather than 2 iv 7. Furthermore, a note would be appropriate to the effect that some take the *l* of *lyṣ'a* as emphatic rather than negative (e.g., Aartun, AOAT 21/1 [1974] 35).

2 iv 8 *lzbl b'l* "o prince Baal." Why does Gibson translate *l* here as "o" but give 2 iv 28 as his glossary listing for this morpheme in this text (p. 149)? Granted, he is not expected to list every occurrence in his glossary but it does seem that in writing for his particular audience G. would be concerned with working from the known to the unknown. Now, in the present instance, the example of vocative *l* in line 8 is as certain as anything may be in Ugaritic studies, whereas the one in line 28 (*bṯ l'al'iyn b'l*) is not certain (cf. *UF* 8 [1976] 224).

2 iv 8 *rkb 'rpt* "rider on the clouds." G. adds in a note (p. 43, n. 5) that this phrase could mean "cloud-gatherer" (cf. Gk. *nephelēgeretēs*). To balance his presentation he should have pointed out that this interpretation has been specifically refuted (e.g., Loewenstamm, *UF* 3 [1971] 98-100) and, moreover, that Weinfeld believes that the general concept of "cloud-gatherer" is contained in another idiom, *glṯ 'isr* in 8 (51 fragment).13 (*JANES* 5 [1973] 421-426).

2 iv 9 *b'lm* "Baal" (vocative in context but without the English vocative "o"). This is an example of Aartun's vocative *-m* without preceding vocative particle (cf. note above to 2 i 36).

2 iv 9 *tṣmt* "you must still." Given the parallelism here and in 3 B ii 7-8 (*mḫṣ*) and the clear attestations of Hebrew *ṣmt* for termination of life (e.g., the parallel *wěha'ăbadtā* 'destroy' in Ps. 143:12; cf. Dahood, *RSP I* [1972] 258), the translation 'to still' or 'to silence' appears to rely too heavily on broader comparative considerations (e.g., Arabic I 'be silent', II 'silence). Of course it results in a nice play on words in the English translation (in English 'to silence someone' may include termination of life), but since the Northwest Semitic idiom apparently referred to annihilation and, as far as we can tell from the Ugaritic and Hebrew usages, did not contain the range of meaning present in English 'to still/to silence', indulging in the pun misrepresents the Ugaritic linguistic situation and indeed results in a weaker English translation than would be afforded by a translation based on Ugaritic/Hebrew usage (e.g., Ginsberg, *ANET* 131: "Now thine enemy wilt thou smite, Now wilt thou cut off thine adversary").

2 iv 10. For the Ugaritic concept of the kingship of deity, Ps. 145:13; Dan. 3:33; 4:31 are cited by G. (cf. Schoors, *RSP I* [1972] 41-42). For further parallels, especially with Egyptian conceptions, see Quintens, *Biblica* 59 (1978) 516-541.

2 iv 11 *kṯr ṣmdm ynḥt* "Kothar fetched down two clubs." G. adds a note (p. 43, n. 8): "Rather illogically the whole sentence is repeated in *l.* 18." A value judgement such as "illogically" is somewhat out of place in a work of this type. (In a full commentary one could discuss the various levels of logic expected from a text, but a note such as this in a work as brief as this only calls up the question 'Whose logic?') The supposed illogic resides in the use of *ṣmdm* before the presentation of each of the two separate weapons, rather than just at the head of the section. The possibility should be pointed out that each weapon exhibits duality of form (cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 126, 135 "double-headed axe"; Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 136, n. *o*). If, however, the duality of *ṣmdm* does refer to the two weapons *ygrš* and *'aymr*, as indeed appears more likely, one should in a work of this type call attention to verbatim repetition as a stylistic device rather than to disparage the repetition in terms of logic. See, for example, Gordon's rubric comment: "With the

climactic effect that characterizes this literature it is the second club that knocks Yamm out and puts an end to his kingship and his life" (*Berytus* 25 [1977] 73).

2 iv 13 *trtqṣ bd bʿl* "Do you dance from Baal's hand." G. provides a note (p. 44, n. 2) to the effect that "Baal was not himself strong enough to wield the weapon" and that the image is one of falconry. When I attempted in my dissertation to determine the degree of movement expressed by the verb/preposition combination rqṣ *b*, I retained judgement because of a lack of knowledge as to the nature of the *ṣmd* and a lack of pictorial evidence for the act in question (*UF* 8 [1976] 267-268). At that writing I had not yet consulted A. Vanel, *L'iconographie du dieu de l'orage* (Paris: Gabalda, 1965), who, I now see, comments on p. 108: "Le cimeterre (*ktp*) qui pend parfois à son coté n'est pas ignoré des textes, mais la massue y paraît bien plus l'arme de Baal par excellence, celle qui décide de la victoire sur Môt comme sur Yam. Il faut surtout remarquer le passage qui évoque la masse (*ṣmd*) 'tourbillonnant dans la main de Baal comme un aigle': on croirait y lire la légende des image que nous avons décrites" [where the weapon is *in* Baal's hand]. The option should thus certainly be considered that Baal not only held the weapon in his hands (as G. points out in n. 9, p. 43) but that he struck with the weapon retained in his grasp rather than throwing it. Perhaps more attention should have been paid to Driver's original version: "Do thou whirl in Baal's hand(s) ..." (*CML*[1], p. 81). See now Aartun, AOAT 21/2 (1978) 9, 30 ("du sollst springen/tanzen o.ä. in der Hand des Ba'l"; as compared with AOAT 21/1 [1974] 59 "von der Hand"). For the lack of evidence for falconry in the ancient Near East, see note on 18 iv 17.

2 iv 14 *bn ydm* "between the arms." de Moor (*QS* 2 [1973] 98-99) believes that comparative evidence proves the meaning 'breast' rather than 'back' for *bn ydm*.

2 iv 18 *tmnh* "form." Dietrich and Loretz have recently defended this translation (German "Gestalt": *UF* 10 [1978] 432-433).

2 iv 28 *bšm tgʿrm* "rebuked the Name." I am not at all sure that *bšm* here carries all the implications of the upper case, described by G. (p. 6, n. 1) as "an example of a religious fastidiousness usually thought in biblical circles to be a mark of advanced theological awareness and therefore of late development." That the idiom *gʿr b* means 'to rebuke' is well known, but that *gʿr bšm* has to mean "rebuke the Name" strikes me as hyper-literalism. In Northwest Semitic syntax any pronominal reference may be omitted if the antecedent is clear from context. Thus the phrase "*ʿṯtrt* rebuked him by his name' would most explicitly be *bšm tgʿrm bh ʿṯtrt*, but the pronominal reference *bh* could be omitted for reasons of concision. That this is the more likely interpretation appears to me to be indicated by the following lines where *ʿṯtrt* does indeed rebuke *bʿl* by name: *ʾalʾiyn bʿl* // *rkb ʿrpt* (cf. *UF* 8 [1976] 224, 225). Cf. now Aartun, AOAT 21/2 (1978) 23: "bei (wörtlich: im (Nennen vom)) Namen schilt ʿṮtrt."

3. For a recent study of the entire text 3 (commonly known as the *ʿnt* text, Virolleaud's V AB), see T.S. Rummel's Claremont dissertation, *The ʿnt Text: A Critical Translation* (University Microfilms, 1978).

3 i A 2-3 *prdmn ʿbd ʾalʾi[yn] bʿl* "Then *Rdmn* did serve mightiest Baal." Though the passage is too broken to attain any certainty, it should be noted that the inclusion of *prdmn* in this poetic line results in a line length of fourteen or fifteen syllables (depending on the vocalization of *prdmn*), longer than any line in this column (ii 5-6, 17, 27-28, etc., attest lines of fourteen syllables; a quick glance through my notes discovered no lines of fifteen syllables in the first 160 lines of the *ʿnt* text). Moreover, the second line of the bi-colon in ll. 2-3 has only ten syllables. Thus quantitative considerations at least cast doubt on the inclusion of *prdmn* in this bi-colon.[11]) Note that Driver in *CML*[1] (p. 83) excluded *prdmn* from his translation, thus beginning the bi-colon with *ʿbd* "Serve ...".

3 A i 7 *mlḥt* "salted." The glossary entry tells us that *mlḥ* means "salted, sharp (knife)" (p. 151). For the student confused by an assumed but unexplained relationship between salt and sharpness, a reference to Ullendorff's basic study (*JSS* 7 [1962] 344-346) would have been welcome (cf., more recently, Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 6 [1974] 40).

3 A i 8 *qṣ mrʾi* "did carve a fatling." Neither in a note to the text nor in the glossary does G. indicate that many take *qṣ* as a noun (and thus *mrʾi* in the genetive case: *mariʾi*) rather than as a verb (for bibliography, see de Moor, who himself represents G.'s position, AOAT 16 [1971] 71).

3 A i 10. G. cites as parallel Gen. 40:13. Why not follow de Moor and van der Lugt (*BiOr* 31 [1974] 4, n. 7) in citing also Iliad 18: 545-546; Odyssey 3: 51, 53?

3 A i 12-13 *dnmt šmn* "a cask of mighty men." de Moor's suggestion (AOAT 16 [1971] 74) to divide *d nmt*, rather than *dn mt*, and to translate "of the heavenly furniture" (*dānumāti šamêma*; cf. Akk. *numātu*) certainly deserves consideration, though the English translation should be 'furnishings' rather than 'furniture'.

3 A i 15 *ʾaṯrt* "goddess." I am very dubious about seeing *ʾaṯrt* here as generic (for bibliography on this interpretation, see de Moor, AOAT 16 [1971] 75). Gordon's translation (*Berytus* 25 [1977] 76) strikes me as much more plausible: "... A goblet that that not (even) Asherah should see." *ʾṯrt*'s exalted position as consort of the head of the Ugaritic pantheon lends an elative connotation to the phrase (it is not just any goddess that cannot look upon the goblet—not even Ashera herself may do so). In favor of G.'s interpretation would be the later genericization of the deity as in Hebrew *hāʾăšērah* and *ʾšrth* (Kuntillet Ajrud; Meshel, *BAR* V/2 [1979] 24-35).

3 A i 20-21 *yšr ... ʿl bʿl* "sang over Baal." What does "sing over" mean in English? This translation has all the earmarks of hyper-literalism in the interest of avoiding a specific translation (for the options, cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 76; Pardee, *UF* 8 [1976] 271).

3 B ii 3 *ʿanhbm* "murex." For the presentation of this position, see de Moor, *Or* NS 37 (1968) 212-215; cf. also Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 157, n. *e*).

3 B ii 3-4 *klʾat ṯġrt bht ʿnt* "Anat did close the gates of the mansion." G.'s glossary entry, to the effect that *bht* is the plural of *bt* 'house' (p. 144), leaves a false impression, for the present passage is the only one in the Ugaritic corpus where *bht* could function as a plural

[11]) Reading the bi-colon without *prdmn* results in the following poetic structure:

ʿabada ʾalʾiyāna baʿla	3/9/21	He served mighty Baal,
saʾida zabūla baʿla ʾarṣi	4/10/23	Regaled Prince Baal of the earth.

in the absolute state (all other plurals absolute are *bhtm*). Even de Moor's long, and plausible, defense of the interpretation of *bht* as an absolute plural in this passage cites no other examples (AOAT 16 [1971] 89). As was the case with *prdmn* near the beginning of col. i, we should perhaps—at least until another case of *bht* plural absolute occurs—accede that we do not know how this line is to be linked with the lacuna at the beginning of the column and in this case translate provisionally "She/they shut(s) the gates of Anat's mansion."

3 B ii 6-7 *bn qrytm* "between the two cities." In n. 3, p. 47, G. states that Anat's house was located "in a place later given the names Ughar and Inbab (D 78)," and in n. 4 he interprets *bn qrytm* as "Probably Ras Shamra and its port (Minat alBaidah) ..." Since Anat has just left her house and descended to the "foot of the rock" (l. 5—others: 'the base of the mountain'), is it not possible that *bn qrytm* refers to Ughar and Inbab?

3 B ii 7 *ḫpy* (untranslated). G.'s reticence here is poorly founded.

1) The text does not read *ḫpy*, but *ḫ* + *p* + the sign which could be either *ḫ* or the first half of *y*. Herdner (*CTA*, p. 15, n. 2) states explicitly that the second half of the *yod* (i.e., the third sign) was omitted through haplography. On the other hand, there is every reason to believe that another sign was written after the letters we have been discussing. Of the two photographs published in *CTA*, vol. 2, there is a considerable difference between the one taken before cleaning (pl. VI) and the one taken after cleaning (pl. IV). In the latter, the space between the two vertical lines which serve as column separators in this tablet have disappeared after lines 7, 8, and 9, though they were present before cleaning. Now in pl. VI there are clear traces of writing which extended from line 7 over into the column separator, though I cannot distinguish what the writing represents. (For examples of letters written on the column separators, see col. i 9, 11, 14; ii 21, 28, 33, etc. [the last two are examples of *mem* which extend over into col. iii[12])].) Thus the almost unanimous restoration *ḫp y[m]* or *ḫp y(!)[m]* is quite plausible (*KTU* now reads *ḫp y*[m]*).

2) G.'s appeal to etymology is not well-founded. He claims that the Arabic cognate is *ḥâffatu* (i.e., with *ḥ* rather than *ḫ*), but for *ḥâffatu* the dictionaries do not list a specific meaning 'shore', but only the general meaning 'side, border', etc. Aistleitner (*WUS* § 1064), however, proposed *ḫayfu* as the Arabic cognate and the Arabic dictionaries do indeed list 'bank, shore' as one meaning of this word. Though the precise form of the Arabic word cited by Aistleitner cannot be cognate with Hebrew *ḥôp*, the fact that there exists an Arabic word spelled with *ḫ* and *f* meaning 'bank, shore' indicates that we are not being etymologically irresponsible in interpreting Ugaritic *ḫp* as 'shore' and, whatever the vocalization may be, as probably cognate with Hebrew *ḥôp* 'shore'.

3) Finally, from a stylistic perspective, the parallelism of *ḫp ym* and *ṣʾat špš* (l. 8) provides a nice merismus (Dahood, *Ugaritic-Hebrew Philology* [Rome: Pontifical Biblical Institute, 1965] 42; so Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 158, n. *j*).

3 B ii 9 *kkdrt* "like balls." On the basis of parallelism (*kʾirbym, kqṣm* 'like grasshoppers/locusts', l. 10), as Dahood has recently argued (*Or* NS 45 [1976] 338), the translation 'vultures' for *kdrt* still deserves attention. de Moor's claim that 'vultures' is "inadmissable in view of *ṯḥth*" (AOAT 16 [1971] 90) is answered in part by Dahood: "The point of the comparison seems not to be the shape of the severed members but rather their great number." If the translation 'vultures' is correct the image may have taken on the form of a mixed metaphor, here a mixed simile: Anat's slaughter would attract great numbers of vultures; the heads on the ground are likened to the swarms of vultures which would cover the area of slaughter.

3 B ii 10 *qṣm* "grasshoppers." See Pope, *JBL* 93 (1974) 293. I see no reason for G. to cite (p. 157) Arabic *qamaṣu* as cognate with the Ugaritic *qṣm* (and thus confront his readers with metathesis), when Arabic *qaṣamu* also means 'locusts' eggs' according to the standard dictionaries and *qaṣāmu* meant 'locust' in at least Saadiah's dialect (see R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*[2] [Leiden/Paris: Brill/Maisonneuve, 1927) vol. 2 p. 360). There is no doubt that metathesis is occurring somewhere, but why, in a work intended primarily for non-specialists, cite a metathesized form when there exists a form without metathesis?

3 B ii 11 *ġrmn* "avenging." The translation "avenging" is far too strong, for the Arabic etymology cited by G. (*ġarima*) deals primarily with 'payment' (of debts, fines, taxes, and various other obligations). While the Arabic dictionaries list notions of 'punishment', 'affliction', 'hardship', even 'damage', 'destruction', for various nominal forms derived from *ġarima*, I have found none which attests any notion of vengence. In any case, what would "avenging grasshoppers" be? There are two more plausible solutions: 1) Astour (*JAOS* 86 [1966] 280; followed by de Moor, AOAT 16 [1971] 90-91) cited the notion of 'destruction' associated with the Arabic root just discussed. The translation would be 'destructive grasshoppers/locusts' (< 'grasshoppers/locusts of damage/destruction'). 2) The phonetic argument against translating *ġrmn* by 'heap(s)' (cognate with Hebrew *ʿărēmāh*) because the cognate Arabic terms are written with *ʿayin* (rather than with *ġayin* as in Ugaritic) is seriously undermined by Fraenkel's observation that at least Arabic *ʿaramatu* 'heap of grain' (and) hence probably the other, related forms) are loan words from Aramaic (*Die aramäischen Fremdwörter im Arabischen* [Leiden: Brill, 1886] 135, citing specifically Syriac *ʿrmtʾ*). Thus it is at least conceivable that Hebrew *ʿărēmāh* is derived from a root with original *ġayin* and is cognate with Ugaritic *ġrmn*, while the Arabic forms were borrowed from Aramaic.

3 B ii 11 *ʿtkt ... lbmth* "stick ... on her waist." The translation "stick" is too literal (*ʿtk* 'cleave, attach') and 'waist' is too low. As Pope's Asian Indian parallels show, the heads were strung together and worn like a long necklace (thus G.'s alternatives "back" or "torso" [p. 47, n. 7] are more accurate). Pope's translation is preferred: "She attached heads to her back" (*Song of Songs* [1977]

[12]) Indeed, in the last case the scribe seems to have wished clearly to separate the *m* extending over from ii 33 from the *m* which begins iii 34 (in *KTU* it is 1.3 iii 37) by means of a vertical word divider. Though no one to my knowledge has previously noted it (not even Horwitz, *UF* 4 [1972] 48), and thus my eyes may be deceiving me, there appears to be a small raised vertical wedge between the two *m*'s on the photographs of both the cleaned tablet (*CTA* 2: Pl. IV) and the uncleaned tablet (ibid., Pl. VI).

606; see also pl. IX, after p. 360); or Caquot's and Sznycer's: "Attachant les têtes sur sa croupe" (*TO* [1974] 159).

3 B ii 14 *ḫlqm* "skirts." There is as yet no inner-Ugaritic evidence for the elucidation of this term and the comparative Semitic evidence is so diffuse as to be useless. de Moor's assertion (AOAT 16 [1971] 92), however, that Arabic *ḥalqu* 'neck' may not supply the meaning of *ḫlqm* here appears to be shaken by Rev. 14:20 *kai ekselthen haima ek tēslēnou achri tōn chalinōn tōn hippōn* 'blood flowed from the wine press, as high as the horses' bridles'. The ancient Near Eastern origin of much of the imagery of Revelation should render it at least possible that the image of blood and gore flowing in gargantuan proportions found its origin in the image of Anat wading in blood and gore up to her neck. Notice that in a passage from Ezechiel the imagery of which is not too far from that of the Anat text, Ezechiel is first taken in water up to his knees, then up to his hips, but then another thousand cubits to where it was deep enough to swim in (47:4-5). From these considerations (perhaps the best we have till further Ugaritic evidence is discovered), I would suggest that either "hips" (Pope, *Song of Songs* [1977] 606) or "neck" (Gordon, *UT* § 19.867) should be adopted.

3 B ii 16 *šbm* ... *mdnt* "old men ... townspeople." In n. 9 (p. 47) G. gives two alternative translations for *mdnt*: "foes" (< "strife") and "weaklings" (< "weakness," "meanness"). At least the former would also require an alternate translation of *šbm*: 'captives', 'captors', or 'captivity' (Pope, *Song of Songs* [1977] 606; Mustafa, *AcOrH* 29 [1975] 104-105).

3 B ii 18 *tštql* "started" (listed in the glossary as a Gt of *šql* "started," etymology Syriac *'eštqel* [p. 159]). Held has argued (*EI* 9 [1969] 74, n. 32) that the root of the Ugaritic form is the same as that of *ql* 'fall' and that the Ugaritic forms are, therefore, *Št* (strictly speaking, *tŠ*—for further bibliography on *ql*, see Pardee, *BiOr* 34 [1977] 4, n. 7).

3 B ii 24 *wtḫdy* "and surveyed (the scene)" (n. 11, p. 47: "Or 'and rejoiced' (Hebr. *ḥādāh*)."). For bibliography on the difficult problem of *ḫdy*/*ḥd*, see de Moor, AOAT 16 (1971) 94; Aartun, *BiOr* 33 (1976) 287-288; idem, *AOAT* 21/2 (1978) 74, n. 731.

3 B ii 26 *kbd* "liver." Though I agree with G.'s translation, it should be noted that excellent authorities divide *k bd* and translate 'for in the hand(s) of' (for bibliography, see Aartun, AOAT 21/2 [1978] 93, n. 925; cf. also Gordon, *Berytus* 25 [1977] 77 and n. 64; Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 160 and n. *w*).

3 B ii 30 *ymḫ* "was wiped." Why translate with a passive and gloss as a G-stem active (p. 151)? Once again, why confuse unwary students? It would be so easy either to add a note '3 m. pl. indef., literally "They wiped",' or else to list the form as a G passive in the glossary.

3 B ii 31-32 *šmn šlm* "oil of a peace-offering." For a recent defense of 'oil of peace/well-being', see Levine, *In the Presence of the Lord* (Leiden: Brill, 1974) 13.

3 B ii 32-33 *bt*[*l*]*t 'nt* "The virgin Anat." Because of the connotations of "virgin" in modern English (*virgo intacta*), 'virgin' should in my opinion be avoided in translations intended for the non-specialist (cf. my bibliographical note, *JNES* 38 [1979] 44-45, n. 1). Rummel (*The 'nt Text* [1978] 208, 297-299) has recently proposed "Virtuous Anat," though with serious reservations.

3 B ii 34 [*t*]*rḥṣ ydh b* "she washed her hands of." At least the option should be presented of translating 'wash in' (Driver, *CML*[1] 85; Pardee, *UF* 7 [1975] 369; idem, *UF* 8 [1976] 266-267; Aartun, AOAT 21/2 [1978] 22). I plead 'not guilty' to Rummel's charge of not taking the context into consideration in defending the translation 'wash/bathe in' (*The 'nt Text* [1978] 300). The actual cleansing in water is not expressed until ll. 38-41. If *'nt* is washing herself clean 'from' blood in ll. 34-35, one must ask, Why wash again in ll. 38-41? If, on the other hand, bathing in victims' blood was part of the process of restoring peace after wiping out enemies (cf. Ps. 58:11-12, where 'bathing' feet in the blood of the wicked is immediately followed by the statement: 'Surely there is a reward for the righteous'), a further cleansing would be needed—and in our text the further cleansing would be the one described in ll. 38-41.

3 B ii 40 *tskh* "poured upon her" (the *-h* is analyzed in n. 7, p. 48, as a "dative" suffix). The suffix in this particular case could be resumptive: "dew (which) the heavens poured it out."

3 B ii 41 *kbkbm* "stars." For the stars as a source of rain/dew, see P. Craigie, *JSOT* 2 (1977) 34; Watson, *UF* 9 (1977) 274; for the stars as allies of *'nt*, see Craigie, *ZAW* 90 (1978) 379-380.

3 B iii 42 *ttpp* "She set off her beauty." This form is listed in the glossary (p. 148) as a *tD* of *ypy*. Such a form would have been written *ttyp(y)*: *titayappi(yu)* or *tatayappi(yu)*. de Moor (*Or* NS 37 [1968] 214, n. 3) correctly parses *ttpp* as the *t*-reflexive of a *qataltal* stem. In Gordon's terms, this would be a *Rt* or *tR* stem (*UT* § 9.32—he lists only the *R* ["reduplicated"] stem, not discussing *ttpp*; cf. also § 9.43 for a possible *qtltl* perfect). Thus the vocalization would be something on the order of *titêpêpî* (< *titaypaypiyu* = *Rt*) or *titapêpî* (< *tiytapaypiyu* = *tR*). It almost appears that G. has garbled his source: de Moor's alternative derivation is as a *tD* stem, but from *npp*, rather than *ypy*.

3 B iii 43 *ẓ'uh* "source" (derived in the glossary [p. 147] from *yẓ'a* = *yṣ'a*). For the discussion relative to this translation and derivation, see Aartun, *WO* 4 (1967-1968) 298; de Moor, *Or* NS 37 (1968) 213, n. 3.

3 C iii 1 [*knrh*] "her lyre." On the lyre, see now Avigad, *IEJ* 28 (1978) 146-151.

3 C iii 2 *tšr*. G. remarks in a textual note (p. 48) that he is reading *tšr* (rather than *mšr*) on the basis of 603 ii 7, and makes the further remark, set off from the preceding one by a semi-colon, that "this and several other lines in col. iii finish on the edge of the tablet." I do not see the relevance of the latter remark for *tšr*/*mšr*, since the disputed word is in the middle of the line, and thus assume that G.'s remark is general and has no bearing on the reading *tšr*/*mšr*. As such it should be set off with a period rather than with a semi-colon. As for the reading itself, the photograph of the tablet before cleaning (*CTA*, vol. 2, pl. VI) appears to me to show *tšr* rather than *mšr*, i.e., I see no trace of a vertical wedge after the clear horizontal. Nor can I perceive the trace of the second stroke of a *mem* in the photograph of the tablet taken after cleaning (pl. IV), though the sign in question deteriorated during cleaning so that it is unclear at this point. There is yet another photograph, in the *editio princeps*, apparently also taken after the tablet was cleaned (Virolleaud, *La déesse 'Anat* [Paris: Geuthner. 1938] pl. XI). I see no trace of the right vertical wedge of a *mem* in that photograph, either. On the basis of my own observation, then, G.'s reading is tempting. On the other hand, none of the major editions (Virolleaud's *editio princeps*, *CTA*, *KTU*) has shown any hesitation about reading *mšr*. Since the publication of 603, however, with its clear reading *tšr* in a comparable, though not identical, context, a rather extensive discussion has taken place regarding the reading *tšr*/*mšr* in the *'nt* text: Fisher and Knutson, *JNES* 28 (1969) 164, n. 47 (who speak of "the photograph of 'Anat III"); de Moor, *UF* 1 (1969) 183 (who takes into consideration the two photographs in *CTA*); Parker, *UF* 2 (1970) 244, n. 6; Rummel, *The 'nt Text* (1978) 306 (who speaks of "the photograph"). Pope and Tigay (*UF* 3 [1971] 130) have pointed out the differences between *'nt* iii and 603 and have hesitated regarding the reading of *mšr*/*tšr* on the basis of interpretation (cf. also Pope, *Song of Songs* [1977] 294; Dahood, *Or* NS 45 [1976] 358; idem, *Biblica* 58 [1977] 216). Finally, because of the difficulties of the reading and the discussions revolving around it, Dietrich, Loretz, and Sanmartín collated the text: "Eine Kollation hat jedoch ergeben, dass die Textausgabe [i.e., *mšr*] zuverlässig ist" (*UF* 7 [1975] 150). Until G. can boast a personal collation, therefore, it would be better to indicate that *tšr* in 3 C iii 2, if maintained, is an emendation rather than a legitimate reading of the text.

3 C iii 2-3 *dd 'al'iyn b'l* "(her) love for mightiest Baal." The 'objective' genetive certainly deserves an explanatory note—especially since Caquot and Sznycer (*TO* [1974] 162-163, n. *c*) have recently upheld the 'subjective' genetive ("l'amour qu'éprouvent Ba'al et ses filles").

3 C iii 12 *ddym* "mandrakes." See now Pope, *Song of Songs* (1977) 647-649.

3 C iii 14 *'ar bdd* "honey from a pot." For this interpretation, see de Moor, AOAT 16 (1971) 104. Sanmartín (*UF* 8 [1976] 461-464) has recently argued that *'arbdd* is a Hurrian loan word, which he translates "Liebes-Opfer," and more recently Del Olmo Lete (*UF* 10 [1978] 40-42) has upheld a unitary Semitic interpretation (*'aqtilāl* of *rbd* = 'calm' // *šlm* 'peace'—note that this fits well with Levine's contention [*Presence* (1974) 12-13] that *šlm* in this passage does not refer to 'peace-offerings').

3 C iii 15 *'bṣ* "hurry on!" This root was explicated by Grelot, *JSS* 1 (1956) 202-205; idem, *JSS* 2 (1957) 195. For the rhetorical pattern, see Watson, *UF* 9 (1977) 274.

3 C iii 21 *t'ant* "sighing" could be 'meeting' (for bibliography, see Pardee, *UF* 7 [1975] 378).

3 C iii 24 *rgm* "tale." Following *brq* 'lightning', there is almost certainly a play on words in *rgm*, which means 'word', 'matter' (as in l. 19), but in context has overtones of 'thunder'. Though paranomasia is almost impossible to translate, a short note could have made this case clear (cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 107; Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 166, n. *l*).

3 C iii 26 *'ibǵyh* "I ... will search it out." For the life of me I cannot fit this translation in with G.'s interpretation of the preceding lines, where the emphasis has been throughout on Baal's knowledge. It appears to me that we must either assume an ellipticised prepositional phrase: 'I will seek it out (for you)'—perhaps taking the verb as D stem: 'I will have it sought (for you)'; or else take refuge in another etymological explanation (in n. 8, p. 49, G. refers to Caquot's and Sznycer's appeal to Arabic *faǵâ* "être divulgué (en parlant d'un secret)"—*TO* [1974] 166, n. *l*).

3 D iii 29-30 *bh p'nm ṭṭṭ* "(and) at that (her) feet stamped." In n. 1, p. 50, G. suggests that "at that" may be translated "on, in her." If so, the verb must mean 'totter, tremble, shake', rather than "stamp" (i.e., her legs tremble; she does not stamp on herself—cf. Pardee, *UF* 8 [1976] 256-257).

3 D iii 30 *b'dn* "round about." For the translation 'behind', see Aartun, AOAT 21/1 (1974) 11.

3 D iii 30 *ksl* "loins." The basic study of this term is by Held, in the Landsberger volume (AS 16 [1965] 401-406), who prefers "sinews."

3 D iii 31 *pnt* "joints." For an alternate interpretation (literally "faces"), see Baldacci, *UF* 10 (1978) 417-418; Dietrich and Loretz, *UF* 10 (1978) 432-433.

3 D 32 *'anš dt ẓrh* "the muscles of her back." Alternatively: 'Those of her back (= *dt ẓrh*) were weak (= *'anš*)' (Held, AS 16 [1965] 405; Dietrich and Loretz, *UF* 9 [1977] 48).

3 D iii 37 *'ištml'i* "vanquished." Herdner (*CTA*, p. 17) here reads *'ištmlh*, while *KTU* has *'ištm* . [ ]*xh*. By far the clearest photograph of this particular line is in Virolleaud, *La déesse 'Anat* (1938) pl. XI, but even it does not permit a clear reading of the end of line 37. On the basis of the structure of ll. 35-44 (see note below on line 43) I would suggest that the signs after *'ištm* represent a word parallel in sense to *tnn* (l. 37).

3 D iii 42 *klbt* "bitch." The text at this point reads *k.lbt* (the word divider is not noted in G.'s textual notes), as is generally agreed (cf. *KTU*). In spite of some disagreements (cf. Del Olmo Lete, *UF* 10 [1978] 51, n. 20), however, most scholars consider the word divider to be intrusive (Watson, *UF* 10 [1978] 397-398).

3 D iii 43 *w* (end of line). In a textual note (p. 50), G. remarks that Herdner (*CTA*, p. 17 + n. 4) reads *ksp* (i.e., she reads *k* instead of *w* and perceives clear traces of *s* and *p*) "which makes the verb difficult to translate." Apparently we are going to have to deal with the difficult translation, for *KTU* also reads *ksp*, with no indication of doubt in the reading. (This is one reading which G. could not check himself since the bottom photograph in pl. IV of *CTA*, vol. 2, does not clearly reproduce the ends of lines 39-43, but he might have had a bit more faith in Mlle. Herdner's readings, adopted without hesitation by Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 168.)

There is no doubt that lines 43-44 are difficult to translate. The *'aleph*-preformative verb forms must, however, be parallel in function to those in line 37. This should be clear from the vocalization and translation here proposed (most of my version agrees with G.; I provide the entire passage here to assure that the verbal structure stands out clearly):

(35) *lu maḫašti mêdada* (36) *'ili yamma*
lu kallêti nahara 'ila rabbama
(37) *lu 'ištabâma tanīnu 'ištamma* [—]*hu (??)*
(38) *maḫašti baṯna 'aqallatāna*
(39) *šallīṭa dā šib'ati ra'ašīma*
(40) *maḫašti mêdada 'ilima 'āriša*
(41) *ṣamatti 'igla 'ili 'ātika*
(42) *maḫašti kalbata 'ilima 'išata*

(43) *kallêti bitta ʾili ḏabība*
ʾimtaḫaṣa kaspa (44) *ʾîtaraṯa ḫarūṣa*
ṭāridu baʿla (45) *bimarvami ṣapāni*
mušaṣṣiṣu kaʿiṣṣuri (46) *ʾudnihu*

(35) I did smite Il's beloved, Yammu (Sea),
I did finish off the great god Nahar (River);
(37) The dragon was taken captive, his [xx] was made desolate;
(38) I smote the twisting serpent,
(39) The powerful one with seven heads;
(40) I smote Il's beloved ʾArish (Demander),
(41) I annihilated Il's calf ʿAtik (Binder);
(42) I smote Il's bitch ʾIšat (Fire),
(43) I finished off Il's daughter Ḏabib (Flame);
He was smitten for (= with respect to) gold, he was dispossessed of (= with respect to) silver,
(Was) the one who would have driven Baal from the heights of Ṣapan
(Was) the one who would have caused (him) to flee like a bird (from the seat of) his power ...

The enjambement of the last line of the 'smiting' section with the first line of the section which describes the attack on Baal should not obscure the structure of the two tricola with the clear repetition of *mḫš* ... *klt Gt* + *Gt* surrounding two bi-cola which begin with *mḫš*. There are three main difficulties remaining in the interpretation of this section: 1) The proper interpretation of the force of the *Gt* forms. For the interpretation as *Gt* 'perfects', see Fenton, *UF* 1 (1969) 200. Others take them as 1 c.s. 'imperfects'; in this analysis the problem is whether to take the action depicted as past or future; 2) The reading at the end of l. 37; 3) The identification of the characters in ll. 40-43 (my vocalizations and translations are guesses).

3 D iv 45-46 *mšṣṣ kʿṣ[r] ʾudnh* "who pecked his ear like a bird." See my version, in preceding note, based on Sanmartín, *UF* 10 (1978) 449-450 (which has the great advantage of putting a verb of expulsion in this line: 'cause to flee' [*Š*-participle of *nṣṣ*] // *ṭrd* 'drive out' in the preceding line and // *grš* 'drive out' in the following line).

3 D iv 70 *mdlh* "his thunder-bolt." Though the translation makes eminent sense (as argued by Dahood, *UF* 1 [1969] 35), G.'s etymology (Akk. *mudulu* 'rod', p. 150) is very doubtful. The original proposal for this etymology was de Moor's (*ZAW* 78 [1966] 69-71), but he failed to discuss the rarety of the word: according to *AhW* (p. 667a) and *CAD* (vol. X/2 [1977] 168), *mudulu* is a loan word from Sumerian, attested only rarely in late lexical texts. As such it is hardly a viable candidate to provide the etymology for a Ugaritic word of the Late Bronze Age.

3 D iv 71 *[q]rnh* "his (lightning-)flash." I could find no entry in the glossary for this passage. I assume that G. has derived *qrn* here from *qrn* 'horn' (cf. *CML*[1], p. 143, n. 34), but the gloss '(lightning-)flash' is not provided at *qrn* (p. 157) and the present passage is not listed there. Moreover, since the *q* is completely destroyed, leaving only [...]*rnh*, one might suggest restoring [...*mṭ*]*rnh*, i.e., *mṭr* 'rain' with affirmative *-n* (cf. 5 v 7 where *mṭrk* 'your rain' is one of several words parallel to *mdl*; for *-n* on nouns, see Aartun, AOAT 21/1 [1974] 61-62).

3 D iv 75 *mṯn rgmm* "one more thing" (n. 1, p. 51: "Lit. 'the repetition of words'."). That this interpretation is correct (as opposed to 'messengers' or the like) has recently been argued on the basis of *mṯn rgm* meaning 'ditto' in the Ugaritic omen text under discussion there (Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 7 [1975] 136-137).

3 D iv 77-78 *šnt* ... *lrḥq* "I do quit ... for the most distant ..." If G.'s derivation of *šnt* (Syriac *šn*' 'depart'; Sanmartín recently proposed *šnw* "laufen," *UF* 10 [1978] 354-355) and his syntactic linking of *šnt* with *l* is correct (here following *CML*[1]), we have a verb/preposition combination which I did not include in my study of Ugaritic verb/preposition combinations (see note above to p. xvii, § 7). Unfortunately, there is not yet a general concensus on the interpretation of lines 77-79. The enjambement entailed in G.'s interpretation would speak against that interpretation, enjambement being a rather rare feature of Ugaritic poetry—but, of course, rarety does not disqualify.

3 D iv 79 *mṯpdm* "layers." For the interpretation of *mṯpd* as a measure of distance (either specific or in the general sense of a 'leap' or a 'bound'), see Clifford, *Cosmic Mountain* (1972) 87-88, n. 59; Caquot and Sznycer, *TO* (1974) 171, n. *y*; Craigie, *JSOT* 2 (1977) 41-43; Pope, *Song of Songs* (1977) 581. Indeed, in the glossary (p. 152), G. gives two translations, "layer" and "stage," the first apparently based on the cited etymology (Arab. *maṭâfidu* "lining (of clothes"), while the second apparently refers to the context in which *mṯpdm* occurs (notice that G. translates *mṯḥ*, the parallel term to *mṯpdm*, as "spans"). Thus the glossary appears to be trying to have the best of both worlds, while the translation takes the more objectionable, i.e., the etymological, of the two.

3 D iv 80 *tḥt* "beneath." As elsewhere in Hebrew and Ugaritic, *tḥt* here may not denote position beneath, but only 'at or near the bottom', with the acceptable English translation 'among', 'beside' (cf. Pardee, *UF* 8 [1976] 318). Thus Anat need not be forcing her way through the "layers" of the the earth, but proceeding 'amongst' (i.e., 'down amongst') the 'springs' or 'furrows' (see next note) of the earth.

3 D iv 80 *ʿnt* ... *ǵyrm* "wells ... marshes" (said in n. 1, p. 52, to refer to El's abode). *ʿnt* may mean 'furrows' rather than 'wells/springs' (for the former meaning, see Ginsberg, *ANET* 137; de Moor, AOAT 16 [1971] 99-100, n. 15). This will depend on the translation of *ǵyrm*, for which G. in his glossary (p. 155) provides only this reference (but with two translations: "lowland, marsh") and no etymology, though he does give the root as *ǵwr*. Indeed, most scholars have considered the root to be *ǵwr* and have compared the Ugaritic *ǵyrm* with Arabic *ǵwr* 'to sink' (cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 134). The Arabic etymology, however, leaves open many possibilities of understanding the Ugaritic passage, among which 1) Aistleitner's (*WUS* § 2139) "Grundwasser" (i.e., a body of underground water); 2) G.'s "marsh" (i.e., wet ground, where water has sunk); 3) G.'s glossary alternative "lowland" (i.e., no necessary reference to water). For whatever importance it may have, meanings associated with the last alternative are the most frequent in the Arabic dictionaries.

Thus one could translate ll. 79-80:
...By double strides (down) among the furrows of the earth,
By triple stretches of lowlands.

Finally, I see no reason to take this passage as referring to El's abode. In 1 iii 20 the same phrases are spoken by Kothar-wa-Hasis with reference to El (at least as restored), but as part of a longer passage which repeats much of the present text (3 C iii 15-26, D 76-80). Though Anat is ultimately going to El's house (*rḥq ʾilm*, cf. Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 171, n. *x*), the phrases under discussion could as well be travel phrases as specific references to El's dwelling place for which different terminology is used (see Clifford, *Cosmic Mountain* [1972] 35-57, with earlier bibliography, principally M. H. Pope, *El in the Ugaritic Texts* [1955]).

3 D iv 83 *tdrq* "swift approach." See Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 6 (1974) 24-25, 37.

3 D iv 84 *ybnt ʾabh* "his father's daughter-in-law." As many before him, G. suggests (textual note, p. 52) that *ybnt* is an "error or variant of *ybmt*." More curiously, G. lists *ybmt* in the glossary (p. 147) as meaning "daughter-in-law," then lists three passages in all of which he translates the word as "sister-in-law" (there is also a separate entry for *ybnt* "daughter-in-law"—this passage only). Indeed, I have been able to find no evidence other than this passage for *ybmt* meaning 'daughter-in-law' (i.e., husband's father's daughter-in-law), a concept which is generally expressed by *kallatu* (cf. Ug. *klt* in the sense of 'bride'; Akk. *kallatu* and Hebr. *kallāh* in the sense of 'bride' and 'daughter-in-law'). Caquot and Sznycer (*TO* [1974] 172, n. *b*) suggest that *ybnt* is an error for *bnt*, "fille," and that the scribe had in mind the phrase *ybmt lʾimm* when he began writing. Unfortunately, *bnt* is not attested as a singular noun, but only as a plural and there is no reason for a plural here. Gordon (*UT* § 19.1068; cf. also Rin and Rin, *BZ* n.f. 11 [1967] 176) interpreted *ybnt* itself as a noun meaning 'daughter' but was contradicted by de Moor (*UF* 1 [1969] 183), who interprets *ybnt ʾabh* as meaning that Anat became the *ybmt* of Baal's father Dagan (and of his clan the Liʾmites) during Baal's sojourn in the netherworld. Virtually the same text as the one we are discussing is found in 4 ii 14-16:
ktʾn hlk btlt ʿnt
tdrq ybmt [lʾimm]

On the basis of this clear parallel, I believe that we must emend either to *ybmt lʾimm* or to *bt ʾabh*, with the latter the more likely as better suited to the present context. The error would have come about, of course, as Caquot and Sznycer suggest, through confusion with the formula recorded in 4 ii 14-16. If, of course, in the future the full phrase *ybmt ʾabh* (*-h* = Baal) occurs, a solution more in line with de Moor's will have to be adopted. But for the moment, *testis unus testis nullus*.

3 E v 10 *dqnh* "his beard." There is some dispute as to whether to translate 'beard' here or 'old age' (see most recently, Watson, *UF* 8 [1976] 376).

3 E v 12 [*tdʿṣ*] "she planted." For a new attempt at etymology, see de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 191.

3 E v 13 [*wtr*] "did quake." For a brief anthology of other opinions, see Caquot and Sznycer, *TO* (1974) 174, n. *i*.

3 E v 16 *mṣr* (not translated). Sanmartín translates (with reference to Healey's observations on the root *nṣr* in his unpublished dissertation, "Death, Underworld and Afterlife in the Ugaritic Texts," London 1977, and in *VT* 26 [1976] 429-437) "mit einem Schluchzen" (*UF* 10 [1978] 451-452—G. recognizes the root *nṣr* "sob" [p. 153] in 16 vi 5, but not here).

3 E v 25 [*ṣḥrr*]*t* "glow hot." A note of salutary caution regarding the precise meaning of *ṣḥrrt* in the *špš* passages has been sounded by Grabbe, *UF* 8 (1976) 59, n. 4. For what is basically G.'s interpretation of *ṣḥrr*, see Tsevat, *JNSL* 3 (1974) 75, followed by Loewenstamm, *EI* 14 (1978) 2, 6. For an interpretation and stichometry different from G.'s, see Pope in the Finkelstein volume (*Connecticut Academy of Arts and Sciences: Memoires* 19 [1977] 172). On the linking of *ṣḥrrt* and *lʾa*, with another new interpretation, see Del Olmo Lete, *UF* 10 (1978) 37-40.

3 E v 27 [*bnt*] "building." See Sanmartín, *UF* 10 (1978) 445-446 ("Bauart").

3 E v 30-31. See de Moor and van der Lugt, *BiOr* 31 (1974) 22, for a plausible restoration at the end of line 30 (cf. also de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 193; *KTU* differs slightly in rendering the visible traces):
(30) *ʾal ʾaḫdhm by[mn]y*
"Certainly I will seize it with my right,
[*ʾat*]*b[rh]* (31) *bgdlt ʾarkty*
[crush it ?] with my mighty long arm."

3 E v 31 *ʾam*[...]. For the possible restoration *ʾam[ḫṣk]* 'I will smite you', see now de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 193.

3 E v 35 *ʾan[št]* "you are like men." Dietrich and Loretz prefer 'you are weak' (*UF* 9 [1977] 48-49 [cf. notes above on 2 i 38; 3 D iii 32]).

3 E v 36 *tʾarš[n]* "you desire." All attestations of this root are G-stem according to the glossary (p. 142). Many, however, have argued for other stems (*D* or *N*; see Sanmartín, *UF* 9 [1977] 261-262).

3 E v 41 *klnyy* "we two." For the function of the *-y*, see Aartun, AOAT 21/1 (1974) 45.

3 E v 43 *ʾany* "groaning." For a discussion of this form, see Sanmartín, *UF* 9 (1977) 266-267.

3 F vi 7, 8 *gbl* ... *qʿl* "Byblos ... Keilah" may be common nouns rather than proper (cf. e.g., Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 177 + n. *b*).

3 F vi 8 *ʾiht* "islands." The glossary entry includes a bibliographical reference in very abbreviated form: "Neiman, *JNES* 30, 64" (p. 142). This is one of very few cases of bibliographical information being included in the glossary—but this case proves that such information could have been included without seriously expanding the size of the book. Why was it not added more often?

3 F vi 10, 11 *l* ... *l* "o ... o" (vocative). For an interpretation of this particle as a preposition, see Lipiński, *Syria* 50 (1973) 35-36.

3 F vi 14 *klh* "all." The syntactic difficulties of this interpretation have recently been pointed out by Loewenstamm, who revives Cassuto's proposal to take *klh* as a devine name (*EI* 14 [1978] 4, n. 34; cf. earlier Blau and Loewenstamm, *UF* 2 [1970] 33).

4 i 24-44. These lines were recently treated in detail by Dietrich and Loretz (*UF* 10 [1978] 57-63) who differ in several important points from G.'s renderings. See also the "archaeological contribution" to the study of these lines by R. Heyer, *UF* 10 (1978) 93-109.

4 i 26-27 *yšlḥ* "plated." Dietrich and Loretz specifically refute this translation (*UF* 10 [1978] 59).

4 i 30 *ḫym* (untranslated). Three forms in the list of divine furnishings are left untranslated (this one and *dprš'a bbr* in l. 36). Caquot and Sznycer (*TO* [1974] 195, n. *f*) argued for a derivation from Akk. *ḫa'u(m)* which they translated "baldaquin." According to *CAD*, however, the term is used for the cloth covering of a throne, not for the throne itself (vol 6, pp. 162-163). van Selms (*UF* 7 [1975] 471) relates *ḫym* to *ḫmt*, clearly attested in 14 iii 159 as meaning 'tent' (cf. Arab. *ḫaymatu*). van Selms' translation, however, does not ring well in English: "He cast a tent." If the connection with the Israelite "tent" sanctuary is made, though, which of course is described as having gold-plated portable planks, then the interpretation makes eminent sense. Dietrich and Loretz (*UF* 10 [1978] 59-60) and Heyer (*UF* 10 [1978] 94-96) keep both the meanings 'tent' and 'baldachin'. One could indeed cast the *posts* of the baldachins illustrated by Heyer, but it appears to me that one should be very careful about using Caquot's and Sznycer's Akk. etymology if 'baldachin' (as opposed to a more substantial 'tent') is the preferred translation.

4 i 36 *dprš'a bbr* (untranslated). van Selms' "overlaid with electrum" (*UF* 7 [1975] 473; cf. Dietrich and Loretz, *UF* 10 [1978] 58, 61), though based on guesswork (cf. Ug. *brr* 'tin') is as likely a translation as many of G.'s and something along these lines should be adopted—unless works such as this are to be studded with untranslated words, phrases, and entire units (which some exegetes would favor; others prefer hazarding a translation while frankly indicating its degree of trustworthiness). Caquot and Sznycer (*TO* [1974] 196) translate "de (metal) brillant," a more conservative version of the same basic analysis.

4 i 42 *qt* "handle." This interpretation is due to Emerton, *JTS* NS 16 (1965) 439-441. For the major alternative (link with the preceding *d* and interpret as 'small cattle'), see now Dietrich and Loretz, *UF* 10 (1978) 58, 62-63.

4 ii 3-11. It should be noted that, though G.'s interpretation of these lines is plausible and based on authoritative predecessors, the passage is very difficult and has lent itself to a wide range of interpretations (cf. Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 197-198).

4 ii 25 *[ṣ]brt* "company." For the translation "community" (i.e., a more specific social term), see M. Heltzer, *The Rural Community in Ancient Ugarit* (Wiesbaden: Reichert, 1976) 76-77.

4 iii 11 *yt'dd* "responded." For bibliography on this contested reading (others: *yqdd*), see van Zijl, AOAT 10 (1972) 86-88.

4 iii 13 *wywpṯn* "spat upon me." Most interpreters have not taken the *-n* as pronominal (cf. Ginsberg, *ANET* 132; Gordon, *Berytus* 25 [1977] 92; Pardee, *UF* 8 [1976] 229; Aartun, AOAT 21/2 [1978] 15—notice that in vol. 1 [1974] 54, Aartun did take the *-n* as pronominal, as do Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 200).

4 iii 14 *štt* "was set." For bibliography on the alternative interpretation of *štt* as from *šty* 'drink', see Dahood, *UF* 1 (1969) 26.

4 iii 17 *ṯn* // *ṯlṯ* "two // three." For an extensive treatment, with bibliography, of the parallelism of numbers and of numbers as features of other literary devices, see the Brandeis dissertation of Jin Tae Lee, *The Ugaritic Numeral and its Use as a Literary Device* (University Microfilms, 1973).

4 iii 20 *dnt* "meanness." Something stronger than "meanness" is usually seen here, whatever the etymology of the word might be (cf. Del Olmo Lete, *UF* 10 [1978] 45-46).

4 iii 20 *tdmm* "debauch." For a passive interpretation, with a discussion of other options, see Dijkstra, *UF* 7 (1975) 563, n. 6.

4 iii 21 *ltbṯ* "is indeed seen" (< *nbṭ*). For a recent attempt to derive *tbṯ* from *hbṭ* 'abase', see Dijkstra, *UF* 7 (1975) 563-565.

4 iii 41-42 *mrǵtm [td]* "a suckling of the teat." G. interprets the phrase as referring to the eaten rather than the eaters, an interpretation apparently taken from de Moor (AOAT 16 [1971] 146). Most students of the text have, however, taken the phrase as referring to the participants in the feast, the gods, those who had nursed from the mother goddess (cf. Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 202, n. *k*; cf. Aartun, AOAT 21/2 [1978] 72; Pope, *Song of Songs* [1977] 657).

4 iv 16 *y'uḫdm* "took." For the possible translation "kindle," see now Watson, *UF* 10 (1978) 398-399.

4 v 81 *ṯhrm 'iqn'im* "brilliant stones (and) lapis-lazuli." For the possibility that *ṯhrm 'iqn'im* means 'genuine lapis-lazuli', see Pardee, *BiOr* 34 (1977) 13, n. 84.

4 v 88-89 *tbšr b'l* // *bšrtk yblt* (printed as a bi-colon). From the perspective of length, it is very unlikely that these phrases constitute a bi-colon *per se*. The syllable count is only 4 (or 5) // 7; a single line of eleven or twelve syllables is not at all exceptional. Of course, if analyzed as a single line, there is no obvious parallel line. It would be preferable, I believe, either to include it as the third line of a tri-colon with the preceding lines or to call it a single line (mono-colon) with internal parallelism. There is a certain number of mono-cola in text 4 which do not have internal parallelism permitting division into two short lines (cf. Pardee, *UF* 8 [1976] 220). Thus it is unlikely that this particular line should be divided..

4 v 103 *y<l>'ak* "He summoned." The emendation is correct and necessary. Thus the much-debated *y'akl* (taking the *l* from the following phrase) properly fades from existence (so, recently, Sanmartín, *UF* 9 [1977] 261).

4 v 113-116 *ḥš* (repeated four times). G.'s analysis of the first two occurrences as verbs ("hasten") but of the third and fourth occurrences as adverbs ("quickly") is questionable. Cf. Gevirtz (after Cassuto), *JNES* 32 (1973) 102, who renders all four occurrences by "Swiftly"; Ginsberg, *ANET* 134, who renders all four occurrences by "Quickly"; and Gordon, *Berytus* 25 (1977) 97, who renders all four occurrences by "Hurry."

4 v 118 *'aḥd* "Let ... cover" (n. 2, p. 62: "Perfect with jussive sense"). Marcus (*Aspects of the Ugaritic Verb in the Light of Comparative Semitic Grammar* [University Microfilms, 1970] 6, 23-24) has argued that *'aḥd* cannot have jussive ("optative") force here, but should be interpreted as a case of *yqtl*/*qtl* interchange ('the house shall cover'). He includes here Driver's translation "a house occupying" (*CML*[1], p. 99), but it would appear from the translation "occupying" and the syntax of the English sentence that Driver is taking *'aḥd* as a participle or infinitive absolute (cf. his remarks on grammar, pp. 131-132), possibilities not to be rejected out-of-hand.

4 vi 10 N. 3, p. 62, refers to Cassuto's comparison with Jer. 9:20. On this comparison, see now Talmon, *EI* 14 (1978) 122-124.

4 vi 18, 19 *lbnn* ... *[šr]yn* "Lebanon ... Sirion." On this pairing of mountains, see Boadt, *JBL* 97 (1978) 492-494.

4 vi 20 *h[—]*. Herdner (*CTA*, p. 28, n. 4) disallowed the reading *h[lk]* proposed by Ginsberg (*Kitve Ugarit* [1936] 35). *KTU* now proposes *hn** [.*l*]*bnn*.

4 vi 24-32. On the seven day cycle in Ugaritic literature, see Loewenstamm, *IEJ* 15 (1965) 121-133; Freedman, *JANES* 3 (1970-1971) 65-81; Lee, *Ugaritic Numeral* (1973).

4 vi 42-43 *d[t] šnt* "yearling." See Cross, *AUSS* 13 (1975) 5-6.

4 vii 5, 6 *rḥq b* "withdraw from." Given that *rḥq l* 'leave' occurs (cf. Pardee, *UF* 7 [1975] 369) it is at least *prima facie* unlikely that *rḥq b* would mean the same (Pardee, *UF* 8 [1976] 267, 280). The broken context makes the present text difficult in any case.

4 vii 8 *pd[r]* "town." G. suggests no etymology (p. 155). To the references in de Moor's discussion (AOAT 16 [1971] 156-157) add Astour, *JNES* 22 (1963) 231; Nougayrol, *Iraq* 25 (1963) 120; Saliba, *JAOS* 92 (1972) 109.

4 vii 11 [——]. Notice that *KTU* now confirms Virolleaud's *m*[. .] (*Syria* 13 [1932] 153; cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 156) as opposed to Herdner's [– – – ?].

4 vii 13 *bkm* [. ']*rb* "Forthwith ... did enter." *KTU* is not nearly so optimistic about this text: *bxxxb**.

4 vii 15, 16 *bn* ... *bnm* "this very ... this very." See now Loewenstamm, *Biblica* 59 (1978) 102-103.

4 vii 17 *ypṯḥ* "be opened." The glossary lists *pṯḥ* as a *G*-stem, glosses "opened," and gives this passage as the first reference (p. 156). The passive translation along with the sparse glossary entry may confuse students and, in any case, masks the dispute as to whether *ypṯḥ* represents a *G* passive or a *N*-stem (de Moor, AOAT 16 [1971] 161; Marcus, *Aspects of the Ugaritic Verb* [1970] 51) or, for that matter, a *G*-stem active indefinite ('let one open,' or 'let them open').

4 vii 25-26. "Baal" is translated as the subject of *ypṯḥ* (l. 25) though *b'l* does not occur until l. 28. Moreover, the poetic line which contains *b'l* is frequently (cf., e.g., Ginsberg, *ANET* 135; Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 216; Gordon, *Berytus* 25 [1977] 100) taken as the first line of a new tri-colon, rather than as the last line of a tri-colon beginning with *ypṯḥ* in l. 25. Though it is legitimate to interpret ll. 25-28 as a tri-colon with the subject appearing only in the third line (the interpretation would be based on the position of *bdqt* in l. 19), it must nonetheless be made clear that this is an interpretive stance, rather than a straight translation of the text. This could most easily be indicated by enclosing "Baal" in parentheses.

4 vii 34 *qdmym* "the peoples of the east." See now de Moor, *ZAW* 88 (1976) 343.

4 vii 35 *ṯ'iḫd* "clung to." de Moor prefers the sense of 'sieze' (= 'attack') (*UF* 7 [1975] 609).

4 vii 38 *hdt* "Hadad" (with note in apparatus [p. 65] to the effect that *hdt* could be an error for *hdm* or for *hdd* or that the *tav* could be a scratch). *KTU* now reads *hdt* with no hesitation and further states that the *tav* is written over an erasure, indicating that the scribe purposefully wrote *hdt* (in the addenda, p. 165, G. notes *KTU*'s reading without discussing the implications; Aartun takes the *tav* as emphatic, AOAT 21/1 [1974] 66; cf. Ginsberg, *Or* NS 7 [1938] 6: "enclitic" *tav*).

4 vii 39 *dmrn* "Dmrn" (n. 10, p. 65: "A name of Baal ..."). Though there does appear to be a quite general concensus on this identification, not everyone agrees (cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 166-167).

4 vii 41 *ktǵž* "when ... is brandished" (*k* + *tǵž*, listed in glossary [p. 153] as from *nǵž*, cognate to *nǵṣ*). Sanmartín has recently provided the evidence for taking the entire unit *ktǵž* as a noun "lance" (*UF* 10 [1978] 447-448).

4 vii 42 *bkm* "Forthwith." This interpretation of *bkm* was defended most explicitly by Aartun, *BiOr* 24 (1967) 288-289.

4 vii 42 *yṯb* "did sit down." Or 'returned' (cf. de Moor, *UF* 7 [1975] 609, in my opinion too positive).

4 vii 46 *'dd* "herald." See Ross, *HTR* 63 (1970) 6.

4 vii 48 *bnpšh* "into his throat." So Pope, *MAARAV* 1/1 (1978) 25-31.

4 viii 1-35. See Loewenstamm, *EI* 14 (1978) 1-6.

4 viii 2, 3 *trǵzz* ... *ṯrmg* "Targhizizi ... Tharumagi." I do not see the basis for these vocalizations, since G. himself says that "The pronunciation of these names ... is unknown" (p. 66, n. 6) and does not cite an authority for a Hurrian vocalization but only the statement "they are thought to be Hurrian" (ibid.). For an attempt at identification, see Tsevat, *JNSL* 3 (1974) 71-75.

4 viii 4 *ṯlm ǵṣr* "two hills bounding" (the earth). Loewenstamm (*EI* 14 [1978] 1) offers a new proposal for the interpretation of these words: *ṯlm* = Hurrian *talm(i)* 'great'; *ǵṣr* = Hebr. *'ṣr* in 1 Sam. 9:17 (interpreted by Loewenstamm as 'rule'). Both would be qualifiers of Mot. The geographical interpretation, it appears to me, fits the context better.

4 viii 7 *bt ḫpṯt* "house of 'freedom'." The bibliography on this phrase (and the Hebr. parallel in 2 Kings 15:5) is enormous. See, recently, Loretz, *UF* 8 (1976) 129-131; idem, *UF* 9 (1977) 163-167.

4 viii 12 *hmry* "'Miry'." Held holds that this term denotes simply 'pit', without any necessary connotation of wetness (*JANES* 5 [1973] 188; cf. also Loewenstamm, *EI* 14 [1978] 2, n. 12; Loretz, *Die Psalmen* [1979] 448-451).

4 viii 12 *mk* "pit." Others take *mk* as the particle *mk* 'then' (cf. Aartun, AOAT 21/1 [1974] 72). For G.'s interpretation, see Held, *JANES* 5 (1973) 189-190; Caquot and Sznycer, *TO* (1974) 220, n. *f*; Caquot and Masson, *Semitica* 27 (1977) 18; Loewenstamm, *EI* 14 (1978) 2, n. 13; Loretz, *Die Psalmen* (1979) 450.

4 viii 13 *ḫḫ* "filth." This now traditional interpretation has been questioned by Held, *JANES* 5 (1973) 188-190 ("base"). Held was followed by Margalit, *UF* 8 (1976) 164, n. 68, and Loewenstamm, *EI* 14 (1978) 2, n. 14; cf. also Müller, *ZA* 65 (1975) 308, who glosses "Loch, Felsspalt" here and in 5 ii 16; Loretz, *Die Psalmen* (1979) 450 ("tief").

4 viii 13. In a textual note (p. 66) G. asks that one "note the double word-divider." According to Herdner (*CTA*, p. 30, n. 7) there may be a double word-divider after *ḫḫ* in line 13. *KTU*, however, assures us that such is not the case (p. 21, n. 3).

4 viii 14 *nǵr* "watch." For bibliography on the discussion of this root, see Pardee, *BiOr* 34 (1977) 5.

4 viii E (= 'edge') [*ṯ*']*y* "the master." Though the meaning 'noble' for *ṯ'* is certainly correct in 14 iv 200 (see Greenfield, *EI* 9 [1969] 60-61 [English section]), a comparable meaning is not certain for *ṯ'y* here and in 6 vi 56 (cf. Rainey, *BA* 28 [1965] 107, who interprets *ṯ'y* as an

ethnic term; Dietrich and Loretz, *UF* 4 [1972] 31-33, who interpret *ṯʿy* as a verb "sehen, schauen, kallationieren").

5 i 1-8. See van Selms, *UF* 7 (1975) 477-482.

5 i 1 *ltn* "Leviathan." For an explanation of the linguistic relationship between *ltn* and Hebrew *liwyātān*, see de Moor and van der Lugt, *BiOr* 31 (1974) 5.

5 i 2-8. See Pope's treatment of lines 28-35 (i.e., the duplicate of lines 2-8) in *MAARAV* 1/1 (1978) 28 (with notes 11-16).

5 i 4-6. Emerton has now accepted most of van Selms' conclusions (cf. note above to 5 i 1-8) with regard to these lines (*UF* 10 [1978] 73-77). See also Del Olmo Lete's discussion of *ʾuṯm ḏrqm* (ll. 5-6) with extensive bibliography (*UF* 10 [1978] 44-45).

5 i 7-8 *mhmrt* "miry depths." See note above on *hmry* in 4 viii 12 (Pope translates here "gullet," *MAARAV* 1/1 [1978] 28).

5 i 9-28: translated, with notes, by Pope, *MAARAV* 1/1 (1978) 27-28.

5 i 11-22: Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 7 (1975) 536-539.

5 i 14, 15 *npš* ... *brlt* "appetite ... longing." Though there seems to be a rather general concensus accepting this general interpretation (cf. Pope, *MAARAV* 1/1 [1978] 27-28), it appears to me that the literal meaning of *npš* ('throat'/'gullet') indicates a nuance of capacity in this passage rather than one of desire. The "appetite of lions" I can see, but does "the longing of dolphins" not sound a bit strange? It appears to me that the accent is on insatiability (lions eating, buffaloes drinking) coupled with esotericity (some sea creature; G.'s "dolphin" is uncertain; as an image of insatiability one might expect something more threatening than a dolphin) to produce a terror based on a combination of the known and the unknown. In other words, I believe that the proper comparison for this passage in general is not Ps. 42:2 (*keʾayyāl taʿărōg ʿal-ʾăpîqê-māyim* 'as the buck craves springs') but Isa. 5:14 (*lākēn hirḥîbāh šeʾôl napšāh ûpāʿărāh pîhāh liblî-ḥōq* 'Sheol spreads wide her gullet, opens her mouth boundlessly wide'). This general understanding appears to be borne out by the beginning of col. ii, where the monster which Baal must face is described as being so large of mouth that it has "A lip to the earth, a lip to the heavens." One could translate i 14-16 literally: 'My gullet is the gullet of a lion in the desert, my throat the throat of a *ʾanḫr* in the sea' (cf. Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 241). Or one could substitute adjectives for the noun *npš*: 'I am as voracious as a lion in the desert, as insatiable as a *ʾanḫr* in the sea."

5 i 15 *thw* "waste." For a recent defense of the interpretation of *thw* as a verbal form of a root *hwy* 'desire', see Greenstein, *JANES* 5 (1973) 157-164.

5 i 17 *kẓd* "as it were herds." It should be noted that this interpretation, which goes back to Løkkegaard (see de Moor, *UF* 1 [1969] 187, and de Moor and van der Lugt, *BiOr* 31 [1974] 5; Dietrich and Loretz, *UF* 10 [1978] 435), has a very strong and even more widely accepted rival: *kẓd* would be an allophonic variant of *kšd* (cf. Pope, *MAARAV* 1/1 [1978] 30, n. 9).

5 i 25 *ʾa[r]y<y>* "my kinsfolk." Herdner states that there is not room in the lacuna to restore *r* (*CTA*, p. 33, n. 9). She restores *ḫ*, as does *KTU*.

5 ii 3 [——]. For the restoration [*yʾirk*], see Stuart, *Hebrew Meter* (1976) 75 + n. 9. The restoration makes sense literarily, but there may not be room for the four letters.

5 ii 4-5 *bph yrd*/*kḫrr zt*. G. divides these words into two poetic lines, taking the *k* as a conjunction rather than as a preposition. From a purely quantitative perspective this division is unacceptable: it is very unlikely that *kḫrr zt*, with only six syllables or so, would appear as the first line of a poetic unit (Margalit's point with respect to his "verse-units," that the first line of a poetic unit is usually longer than the second [*UF* 7 (1975) 299], is probably equally valid with respect to other quantitative measures). de Moor also took *k* as a conjunction, but he at least kept *bph yrd kḫrr zt* as one poetic line (AOAT 16 [1971] 178). On the whole, however, it appears likely that the *k* is a preposition (cf. Ginsberg, *ANET* 138).

5 ii 7 *ṯṯʿ* . *nn* "is in dread of him." According to p. 69, n. 8, this is a perfect verbal form followed by *nun energicum*. On this point, see Gottlieb, *AcOr* 33 (1971) 51; Williams, in *Studies on the Ancient Palestinian World*, eds. J. W. Wevers, D. B. Redford (Toronto: University of Toronto, 1972) 80.

5 ii 11 *bhṯ* "Hail" (< Arab. *bhṯ* 'welcome' [p. 143]). This interpretation and etymology were recently rejected by Sanmartín, *UF* 10 (1978) 444.

5 iv 12-22. de Moor and Dijkstra (*UF* 7 [1975] 183-184) attempt a reconstruction of these lines which is more complete than G.'s.

5 v 13 *knkny* "my grave." For an alternative interpretation, see de Moor, AOAT 16 (1971) 170-171; *ZAW* 88 (1976) 331; rejected by Loewenstamm, *EI* 14 (1978) 3, n. 28; cf. also Margalit, *UF* 8 (1976) 174, n. 93.

5 v 16 *ʾill* "inanition." *KTU* reads *ʾilm**.

5 v 19 *šḥl mmt* "the shore of the realm of death." It should be noted that many scholars refuse to translate this phrase (e.g., Pope, *Song of Songs* [1977] 425). G.'s interpretation is exposed at length by de Moor (AOAT 16 [1971] 186-187).

5 v 22 *mṯ* "boy." Cf. Sasson, *VT* 18 (1968) 383; Astour, *Ugaritica VI* (1969) 15.

5 vi 4 [*q*]*ṣ*[*m*] "ends." *KTU* disallows this reading: [...]*l** . *n*x*[...] (in the addenda [p. 165] G. notes *KTU*'s assertion that the *k* at the end of the line was erased, but he says nothing about *KTU*'s reading of the middle of the line!).

5 vi 4 *ʿdk* "to." Even before *KTU* pointed out that the final *-k* was erased (see preceding note), Herdner had made the same observation (*CTA*, p. 36, n. 7). Thus, though the *k* may indeed have been a dittography with the following *ʿk* (*ksm*, beginning line 5) as G. opines in the textual apparatus to p. 73, the scribe consciously corrected the error and it is improper to include the (erased) error as part of the text.

5 vi 14 *ʿmr* "straw." For the meaning 'ashes' for *ʿmr*, see Fenton, *UF* 1 (1969) 68-70, and, indirectly, Rainey, *Tel Aviv* 1 (1974) 77-83 (dealing primarily with Hebrew *ʿpr*). Yet another proposal may be found in Caquot and Sznycer, *TO* (1974) 250, n. *d*.

5 vi 17 *ǵr* "skin." For a recent defense of this interpretation, see Nicholson, *VT* 27 (1977) 113-117.

5 vi 18 *psltm* "flint." This interpretation is due to de Moor, *UF* 1 (1969) 227; idem, AOAT 16 (1971) 193. The other principal interpretations are: 1) a form more closely related to the root *psl* 'cut' (cf. Aartun, *WO* 4 [1967-1968] 286-287; Loewenstamm, *IOS* 4 [1974] 2, n. 3); 2) a noun meaning 'sidelocks' (Aistleitner, *WUS* § 2241; Dahood, *Ugaritic-Hebrew Philology* [1965] 69, § 2073; Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 251, n. *i*).

5 vi 19 *yhdy lḥm wdqn* "he shaved (his) side-whiskers and beard." Loewenstamm (*IOS* 4 [1974] 1-3) has argued for the translation 'he cut cheeks and chin'. This translation effectively does away with the necessity for taking ʿAnat as a bearded goddess in 6 i 3 (*thdy lḥm wdqn*).

5 vi 23-25. For a discussion of ancient parallels to this lament, see Müller, *ZA* 68 (1978) 233-250.

5 vi 23-24. The stichometric division should be: *bʿl mt my lʾim* // *bn dgn my hmlt* (see Ginsberg, *ANET* 139; Held, *JAOS* 88 [1968] 93, n. 65).

6 i 5. G. does not restore the missing line *tšʾu gh wtṣḥ* found (with masculine forms) in the parallel passage in 5 i 22 (Rosenthal, *Or* NS 8 [1939] 223).

6 i 16 *ṣpʾn* (noted in the apparatus as an error for *ṣpn*). Horwitz has proposed that this error arose during dictation (*UF* 9 [1977] 124, n. 10).

6 i 19 *kgmn* (untranslated; n. 7, p. 74, states that "The meaning of this word is unknown"). Once again, I am unable to determine why G. is reticent when he is reticent and daring when he is daring. Only two major types of interpretation have been offered for *kgmn*, nominal (some kind of offering) and verbal (de Moor, AOAT 16 [1971] 199, "defiled"), with variations depending on whether the *k* is taken as a radical element or a particle (preposition or conjunction). Since G. often provides a translation with no supporting note when there are several options open, this case appears no more desperate than many others. Dietrich, Loretz, and Sanmartín have recently (*UF* 8 [1976] 432) defended the translation "dreijährig" (i.e., a sacrificial term related to Hurro-Akkadian *kukumnu*) against de Moor's "defiled," for which only an Ethiopic etymology is presented. Culturally, a Hurrian term appears more plausible as the parent of *kgmn* than does an Ethiopic one.

6 i 28 *ḥmrm* "asses." A note in the apparatus (p. 75) informs us that Ginsberg would read [*y*]*ḥrm* 'roebucks'. Ginsberg has recently defended this interpretation (*JANES* 5 [1973] 131-132), though the recent editors assure us that there is no room for a *y* in the lacuna before *ḥmrm* (*CTA*; *KTU*; cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 200).

6 i 48 *ylḥn* "has ... intelligence." For other interpretations, see Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 256, n. *h*).

6 i 50-52. The stichometric division should be

dq ʾanm lyrẓ
ʿm bʿl lyʿdb mrḥ
ʿm bn dgn ktmsm

This division, coupled with the interpretation of *ʿm* (ll. 51, 52) as 'with'/'like', was, to the best of my knowledge, first proposed in my dissertation (*UF* 7 [1975] 362; *UF* 8 [1976] 259-260). It has since been adopted by Dietrich and Loretz (*UF* 9 [1977] 330-331, with an interpretation of *ktmsm* as from *kms* 'bow down'; cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 203) and by Watson (*UF* 10 [1978] 399). With regard to *ktmsm*, it should be noted that G. reads *k.msm*, a reading adopted by neither of the major editions of recent years (*CTA*, *KTU*). Finally, in the addenda (p. 165) G. claims that *KTU* reads "*yrq* rather than *yrẓ*." This statement is a bit strong, since *KTU* presented the *q* as an optional reading beside the *ẓ* (Dietrich and Loretz have, in any case, since abandonned even the possibility of reading *q*—see *UF* 9 [1977] 331, n. 16).

6 i 54 *blt* "No!" Grave doubts may be expressed as to the interjectional nature of *blt*. It is likely that *blt* functions as a negative particle modifying *nmlk*. Aartun (*AOAT* 21/1 [1974] 27, 66) interprets the phrase as negative interrogative with doubt implied ("Zweifelsfrage"). Others take the sentence as emphatic positive, though there is uncertainty as to whether the particle itself has positive emphatic force or whether a negative interrogative sentence may have positive emphatic force (see Aartun's bibliography, p. 27, n. 7).

6 i 65 *ʾarṣ ʾil* "broad earth" (n. 2, p. 76: "Lit. 'the earth of El ...'"). For a possible connection with Egyptian *tꜣ nṯr*, see Couroyer, *RB* 81 (1974) 321-354, 481-523.

6 ii 5 [*rḥm*] "damsel." On the connection with *raḥam* 'damsel' in Judg. 5:30, see Craigie, *ZAW* 90 (1978) 379.

6 ii 11 *ʾall* "robe." Sanmartín, *UF* 10 (1978) 350: "Mantel."

6 ii 17-18 *npš ḫsrt bn nšm* "My appetite did lack humans." On interpreting *npš* as 'throat'/'gullet' rather than 'appetite', see note to 5 i 14, 15, above. Though many, including myself (*UF* 7 [1975] 347; but cf. *UF* 8 [1976] 232), have interpreted *bn* as the preposition 'between' and *ḫsr* as intransitive 'be lacking', I must admit that G.'s interpretation fits the context better (i.e., it is not question of searching for a 'lost soul', but of searching for a 'soul to destroy'—cf. 1 Peter 5:8).

6 ii 22 *ʿdbnn ʾank* "I who made him." According to n. 8, p. 76, this form cannot be an infinitive absolute because of the pronominal suffix. Not all Ugaritologists share this view (cf. de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 195).

6 ii 31-37. There has been a long debate over the meaning of these lines as compared with Moses' destruction of the golden calf in Exod. 32:20. Some of the items are in G.'s bibliography on p. xv, § 5c (see particularly Loewenstamm 1962, 1972, and Watson 1972). See also Perdue, *Biblica* 54 (1973) 237-246; Rüterswörden, *Göttinger Miszellen* 19 (1976) 51-55; Wyatt, *UF* 8 (1976) 427.

6 iii 1 *mt* "Mot." *KTU* does not allow the reading *mt* (*kḫ*l*q** . *z*b**[*l* . *bʿl* . *ʾarṣ*]—see already *CTA*).

6 iii 18-19. For the parallel with the Karatepe Phoenician inscription, see Greenfield, *EI* 14 (1978) 75.

6 iv 25 *pl* "cracked." de Moor has provided a full bibliographical discussion of this difficult form (AOAT 16 [1971] 220-221).

iv 26 *yštk*[*n*] "should be occupying." *KTU* allows for no lacuna after *yštk*. Herdner was doubtful (*CTA*: *yštk*[?]). In line 37 Herdner read *yš*[*tk*?], while *KTU* has *y*š*t*k** (G., of course, gives *yš*[*tkn*]). Cf. Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 6 (1974) 47-53, esp. 49, 52.

6 iv 38 *mḥrṯ*[*t*] "plough-land." Though everyone now seems to agree that the proper reading in line 27 is *mḥrṯt*, there is disagreement on the proper form in line 38 (*KTU* now reads *mḥrṯh**, Herdner refused to commit herself, giving *mḥrṯ-* in *CTA*).

6 iv 42-43 [*t*]*bl* "wear." This translation, taken from de Moor (AOAT 16 [1971] 223-224), has been criticized by Marcus, *JAOS* 93 (1973) 590. For other bibliography on this difficult passage, see Lipiński, *OLP* 3 (1972) 118; Mulder, *UF* 4 (1972) 84; Dahood, Or NS 44 (1975) 330.

6 iv 46 *'an l'an* "where (and) whither." See now de Moor and van der Lugt, *BiOr* 31 (1974) 3; de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 204; Margalit, *UF* 8 (1976) 155, n. 43.

6 v 3 *dkym* "'pounders' of the sea." Loretz has recently defended the translation "die Kräftige" for *dkym* read as one word (*Die Psalmen* [1979] 431-432).

6 v 4 *ṣḥr* "yellow ones." G. notes *KTU*'s reading *ṣǵ*rm** in his addenda (p. 165). This apparently does away with another instance of *ṣḥr* 'yellow' (i.e., de Moor's 'dust-colored', AOAT 16 [1971] 114, 227) in Ugaritic.

6 v 17 *ph[t . -]l[-]* "I have suffered[ ]." *KTU* has now confirmed Herdner's *ǵly* after *pht* (*CTA*, p. 42, n. 4, with the options *ǵly* or *ǵll*), but has further confused the issue by indicating two unreadable signs at the end of line 17 (indicated by "xx" in *KTU*).

6 vi 9 *[wy'] n* "answered." Neither *CTA* nor *KTU* records the *n* as visible, which renders the entire reconstruction extremely precarious.

6 vi 10 *phn* "But look!" Once again the reading is doubtful, for neither *CTA* nor *KTU* can read the second letter.

6 vi 16 *yt'n kgmrm* "They eyed each other like burning coals." Presumably this means 'They eyed each other with eyes like burning coals' (G.'s translation may lead someone to believe that coals 'eye'). Besides the question of the English rendering, it should be noted that the meaning of the Ugaritic terms is hotly disputed (cf., e.g., Pope's "They push (?) like pachyderms (?)," *Song of Songs* [1977] 668; cf. also Watson, *UF* 9 [1977] 275).

6 vi 21 *klsmm* "greyhounds." This translation appears a bit specific for a word that means only 'runners' (cf. p. 80, n. 8). Undoubtedly a specific type of runner is meant, but our ability to determine which specific type is severely limited.

6 vi 42 *[lš'i]r* "to the ... meat." The restoration is, once again, very precarious. G. offers the alternative *[lb]t* in the apparatus (p. 81, crediting Lipiński). KTU, however, reads [ ]*r*/k**, while *CTA* treats the entire unit as a lacuna.

6 vi 45 *rp'im* "shades." On this much-disputed term, see de Moor, *GTT* 73 (1973) 129-146; Caquot, *Syria* 53 (1976) 296-304; Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 8 (1976) 45-52; Pope, *Finkelstein* (1977) 163-182 (with several new proposals for the interpretation of ll. 42-52); Heltzer, *OLP* 9 (1978) 5-20.

6 vi 45 *tḥtk* "under." The alternative translation 'rule' is given in n. 7, p. 81. For a recent defense of this alternative, see Pope, *Finkelstein* (1977) 172.

6 vi 51-52. For a recent interpretation of the very difficult *yd//ytr* in these lines, see Watson, *UF* 9 (1977) 276-277 (building on Lipiński, *OLP* 3 [1972] 109).

6 vi 53-57. Horwitz has recently discussed the implications of this colophon for Ugaritic textual transmission: *UF* 9 (1977) 124-125.

6 vi 54 *'atn prln*. These words are taken by G. as a compound personal name. The division according to which only *'atn* is the name, with *prln* denoting a function, is mentioned in n. 12, p. 81. For bibliography on this option, see Dietrich and Loretz, *UF* 4 (1972) 32-33; de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 192.

14. Additions to bibliography of the *Krt* texts:

Robert Althann, "Malachy 2, 13-14 and UT 125, 12-13," *Biblica* 58 (1977) 418-421.

Leila Badre, Pierre Bordreuil, Jinan Mudarres, Loy 'Ajjan, and Raoul Vitale, "Notes Ougaritiques I: Keret," *Syria* 53 (1976) 95-125 (in G.'s addenda, p. 167).

D. J. A. Clines, "Krt 111-114 (I iii 7-10): Gatherers of Wood and Drawers of Water," *UF* 8 (1976) 23-26.

M. Dietrich, O. Loretz, "Keret—*Die Umklammerung von Traum und Leben*," *UF* 5 (1973) 271-272.

Idem, "Der Prolog des Krt-Epos (CTA 14 I 1-35)," AOAT 18 (Elliger Volume; 1973) 31-36.

F. C. Fensham, "The Obliteration of the Family as Motif in the Near Eastern Literature," *AION* n.s. 19 (1969) 191-199.

Idem, "The Son of a Handmaid in Northwest Semitic," *VT* 19 (1969) 312-321.

Idem, "Remarks on Keret 73-79," *JNWSL* 6 (1978) 19-24.

Wolfram Herrmann, "Das Aufgebot aller Kräfte," *ZAW* 70 (1958) 215-220.

H. Gottlieb, "Ligklagen over Krt, II K I-II," *DTT* 32 (1969) 88-105.

Mario Liverani, "L'epica ugaritica nel suo contesto storico e letterario," *Atti del convegno internazionale sul tema: La Poesia epica e la sua formazione*, Accademia nazionale dei Lincei, Quaderno 139 (1970) 859-869.

Idem, "La royauté syrienne de l'âge du bronze récent," *Rencontre assyriologique internationale* 19 (1974) 329-356.

B. Margalit, "Studia Ugaritica II: Studies in *Krt* and *Aqht*," *UF* 8 (1976) 137-192.

M. Maróth," Bemerkungen zum ugaritischen Text *Krt*," *AcOrH* 27 (1973) 301-307.

S. B. Parker, "Parallelism and Prosody in Ugaritic Narrative verse," *UF* 6 (1974) 283-294, esp. 291-294.

Idem, "Some Remarks on the Structure and Composition of *Krt*," *Actes du XXXIXe Congrès international des Orientalistes*. Section organisée par A. Caquot: *Études sémitiques* (Paris: l'Asiatèque, 1975) 42-47.

Idem, "The Historical Composition of *Krt* and the Cult of El," *ZAW* 89 (1977) 161-175.

M. E. J. Richardson, "Ugaritic Spelling Errors," *Tyndale Bulletin* 24 (1973) 3-20, esp. 6-14.

R. S. Sirat, "Une interprétation nouvelle de II Keret, 1-5," *Semitica* 15 (1965) 23-28.

14 i 1 *[lk]rt* "Of Keret." Of all the possible vocalizations of *Krt*'s name, Keret is the least likely. See Weippert, *XVII deutschen Orientalistentag* (1969) 214-215; idem, *ZDPV* 85 (1969) 44-45, n. 66.

14 i 7 *rp'at* "did die out." The reading of Badre, et al., (*Syria* 53 [1976] 96-97), [']*rwt* "dépouillé," is given support by *KTU*: **(?)rwt* (as noted by G. in the addenda, p. 165). This does away with the need for the awkward gloss "apparently 'became a shade' ..." (p. 158) for *rp'*.

14 i 8 *d*. G. takes the antecedent of this relative pronoun as *bt* 'house' (l. 7), which is probably correct, though some have taken *mlk* as the antecedent (cf. Hoftijzer, *BiOr* 24 [1967] 65; Pardee, *JAOS* 95 [1975] 615; idem, *UF* 8 [1976] 301; Badre, et al., *Syria* 53 [1976] 96).

14 i 10 *ḥtkn* "our sire." This could equally well denote the sired, cf. Driver, *CML*[1] 29, 138; Herdner, *TO* (1974) 504; Badre, et al., *Syria* 53 (1976) 97. These authors accept the *-n* as a pronominal suffix. Others take the -n as the derivational nominal suffix (cf. Hoftijzer, *BiOr* 24 [1967] 65; Dietrich and Loretz, AOAT 18 [1973] 32, 33; Fensham, *JNWSL* 1 [1971] 15-16). It appears to me that G.'s recourse to audience participation (cf. p. 20 and nn. 2 and 9,

p. 82, on "our sire," l. 10, and on "Let one look," l. 21) is unlikely and a solution to the problem of the *-n* other than G.'s is needed. Many scholars have taken *krt* in lines 10 and 11 as a *casus pendens* ('As for *krt*, his progeny ...').

14 i 12 *ypq* "found." The alternative interpretations 'depart' or 'send away' have found adherents over the years. See Krahmalkov, *JNES* 30 (1971) 141-142; Fensham, *JNWSL* 1 (1971) 17; and, earlier, Driver, *CML*[1] 29. Though most scholars have preferred G.'s interpretation, the juxtaposition of "(One to be) his lawful wife he had not found" (l. 12) and "He did take a wife" (l. 14), both as explanations of *Krt*'s present need of a wife, may prove difficult for students to harmonize. G. provides no explanation.

14 i 15 *ṯnt* "a second." There is really no justification for this reading; all recent authorities agree on *ṯ'ar* (*CTA*, *KTU*, *TO*).

14 i 15 *'akn* (p. 82, apparatus: "*'akn* error for *tkn* or so read"). *CTA* and *KTU* both read *tkn* with no hesitation (*CTA*, p. 62, n. 2: "... à peu près certaine"). I do not understand how G. can pass up noting this unequivocal reading of *KTU* in his addenda (p. 165), a reading which is of great grammatical and interpretive importance, then note *KTU*'s observation regarding *mṯlṯt* in l. 16 that the *m* is written over an erased *ṯ*, a tidbit of information which has no practical significance for a student trying to figure out how the *Krt* text fits together and how the Ugaritic language works.

14 i 19 *ǵlm* "pages." For other interpretations of this term, see Herdner, *TO* (1974) 506-507, n. *o*; Badre, et al., *Syria* 53 (1976) 101-102.

14 i 24 *wbtmhn* "So in its entirety." *KTU*'s reading *wbklhn*, noted in the addenda here (p. 165), is stated specifically by Dietrich, Loretz, and Sanmartín (*UF* 7 [1975] 598) to be based on collation of the text.

14 i 24 *šph* "family." As Hoftijzer has argued (*BiOr* 24 [1967] 66), the term 'family' is too general, as the reference is to the descendants, the 'dynasty' (cf. Herdner, *TO* [1974] 507; Badre, et al., *Syria* 53 [1976] 98).

14 i 30 *km ḫmšt* "like pieces of five." See del Olmo Lete, *UF* 7 (1975) 89-91. In a work intended for non-specialists it would be proper to explain that the "shekels" in line 29 and these "pieces of five" did not represent minted currency, but pieces of irregular size the value of which was determined by weight (on one category of pre-coinage money, see Dayton, *Berytus* 23 [1974] 41-52).

14 i 33 *tl'un* "overpowered" (note in apparatus, p. 83: "note *n* with five wedges"). The five-wedged *n* was, I believe, first suggested by de Moor (*JNES* 24 [1965] 357). As G. notes in the addenda (p. 165), *KTU* now suggests that *tl'u'an* (rather than *tl'un*) is a mistake for *tl'unn*. Hoftijzer (*BiOr* 24 [1967] 66) argued for a true geminate root *l'*.

14 i 36 *žhrt* "vision." G.'s etymological connection with Hebrew *šwr* (p. 145) is phonologically irregular. Though there is no proposed etymology with the correct correspondence, the irregular correspondence in de Moor's suggestion to compare Arab. *zwr* (AOAT 16 [1971] 217; cf. Badre, et al., *Syria* 53 [1976] 105) finds more attested parallels in Ugaritic.

14 i 52-ii 56. In place of G.'s stichometric analysis, I would suggest:[13])

lēma 'anāku kaspu	3/7/17	What need have I of silver
wayarqu ḫurāṣi	2/6/14	Or of yellow gold
yadu maqāmihu	2/6/13	Along with its place;
wa'abdu 'ālami	2/6/14	Or of a perpetual servant,
ṯalāṯu suswīma	2/6/15	Of three horses,
markabtu bitarbiṣi	2/7/17	Of a chariot in the courtyard,
binu 'amati	2/5/10	Of the son of a handmaid?

G.'s analysis, with my vocalizations, would give the following quantitative analysis (G. divides the section into five lines, rather than seven):

4/10/24
3/9/20
2/7/16
3/10/25
3/9/19

Thus there is not perfect symmetry in either of our solutions, G.'s weakest point being his third line, mine being my seventh (cf. my remarks on the various ways of balancing lines, which would place a certain importance on the fact that all my lines after the first consist of two words, forthcoming in an article on Job:14 in *ZAW* 91 [1979]). It appears to me that the line *w'bd 'lm*, the only one upon which we agree, sets the tone for the entire passage, i.e., that we have a list[14]) consisting of items briefly described. Since I cannot work this list into a logical sequence with longer lines and yet maintain a certain quantitative balance, I propose that the list is given in a sequence of shorter lines than most of those surrounding this section.

Other remarks with respect to G.'s rendering: 1) The separation of *yrq* from *ḫrṣ* is improper (cf. Fensham, *JNWSL* 3 [1974] 28; Dietrich and Loretz, *UF* 10 [1978] 427-428, who show that the proper literal translation is 'the yellow of gold'). 2) "Gold fresh from the mine" (apparently taken from Herdner, *TO* [1974] 511, n. *d*): Why would gold *ore* (for that is what comes fresh from the mine!) be considered an especially desirable commodity? To my knowledge most of the references to desirable gold concern fineness, origin, color, etc. My rendering 'Along with its place' is only a guess, assuming that *Krt* is being offered not only gold but the place it comes from, i.e., the mine itself, a perpetual source of gold (so Herdner, *TO* [1974] 511; Gordon, *Berytus* 25 [1977] 38). 3) If I understand G.'s n. 8, p. 83, correctly, the *bn 'amt* "son of a slave-girl" is supposed to be "El himself." This cryptic explanation needs further elucidation (on *bn 'amt*, cf. Fensham, *VT* 19 [1969] 312-321; idem, *JNWSL* 3 [1974] 32). 4) G.'s alternative interpretation of *ṯlṯ* as equivalent to Hebr. *šāliš*, which he translates "squire" (p. 83, n. 7), has been discussed recently by del Olmo Lete, *UF* 7 (1975) 96-102.

14 ii 57, 58. G. leaves blank the lacunae at the beginnings of these lines. The early restoration of *tn* 'give' = 'permit that' in one or both of these lacunae has appealed

[13]) To save space, I give only the vocalized text.

[14]) For the best treatment yet of lists as a form of poetic parallelism, see Stephen A. Geller, *Parallelism in Early Biblical Poetry* (HSM 20; Missoula, Montana: Scholars Press, 1979).

to many commentators over the years (cf. Herdner in *CTA*, p. 62, n. 14, and in *TO* [1974] 511). It is difficult to determine why G. has curbed his usual readiness to restore just here.

14 ii 68 *ll'a* "a young beast." Why the reticence to translate 'kid' (which is given as the second gloss on p. 150), when Akkadian *lali'um/lalû* had this meaning from *OB* to *SB* (cf. *CAD* 9 : 51-52)?

14 ii 69 *nzl* "choicest." Mustafa (*AcOrH* 29 [1975] 101) and Badre, et al. (*Syria* 53 [1976] 106), cite Arabic parallels.

14 ii 85-105. These lines were recently interpreted by Watson, *Or* NS 48 (1979) 112-117.

14 ii 85 *ngb* "be gathered" (glossary entry, p. 144: *gbb*, N-stem, "was gathered"; etymology = Hebrew *gibbēb* "gathered"). Watson (*Or* NS 48 [1979] 113, n. 8) associates *ngb* with Akk. *nagbu* 'totality'. For the common interpretation "provisioned," see Herdner, *TO* (1974) 516, n. *z*.

14 ii 94 [*'a*]*ṯr* "After." On the alternative translation 'march', see Herdner, *TO* (1974) 518, n. *d*, who, however, successfully demonstrates the superiority of the interpretation adopted by G.

14 ii 96 *yḥd* "single man." At least in American English 'single man' means 'bachelor'. Lichtenstein (*JANES* 4 [1972] 102-103), among others, has argued that this meaning is too restrictive; preferable is 'without family', or 'solitary man' (so Gordon, *Berytus* 25 [1977] 40).

14 ii 97-98 *škr tškr* "hire herself out." For a recent alternative to this widely accepted interpretation, see Badre, et al., *Syria* 53 (1976) 109.

14 ii 99-100 *mzl ymzl* "stumble along behind" (the etymology given in the glossary, p. 151, is Arab. *malaza*). Equally, if not more, valid interpretations have been given which do not rely on metathesis (cf. del Olmo Lete, *UF* 7 [1975] 91-93; Badre, et al., *Syria* 53 [1976] 109). For a new interpretation based on hyperbole, see Watson, *Or* NS 48 (1979) 115-116.

14 ii 101 *yb'r* "let him make away with." This rather enigmatic translation is equated in the glossary (p. 143) with the sense "removed," apparently based on the exhaustive study of the root *b'r* in Ugaritic by Dietrich, Loretz, and Sanmartín (*UF* 7 [1975] 554-556). For another, more recent, version, see Watson, *UF* 9 (1977) 277-279 (though his interpretation of the two-fold *l(m)* in ll. 101-102 as "account of" does not strike me as likely[15]).

14 iii 107 *špšm* "with the sun" (p. 85, n. 2: "It is uncertain whether this phrase means at sunrise or at sunset ..."). On this much debated point, see Lee, *The Ugaritic Numeral* (1973) 82-91, 140-182.

14 iii 109 *ṯrrt* "well-watered." Gordon has recently argued (*Berytus* 25 [1977] 40, n. 43) for the most frequently adopted alternative, "little" (cf. the bibliography in Herdner, *TO* [1974] 519-520, n. *j*; Badre, et al., *Syria* 53 [1976] 111).

[15]) He states that it makes little sense that the newly married man would be handing his wife over to another man because "every able-bodied man" was being drafted for battle. Indeed, according to the passage in question, even men who were not able-bodied were joining the army. Nonetheless, even if such canons of logic were observed by the ancient story-teller (something of which I am not totally convinced), the story does not state that it was to an able-bodied man that the bride was given up. If we are to rationalize the story, we may as well assume that the newly married man would have preferred to alienate his bride to someone who had suffered a terrible injury in a previous war!

14 iii 114 *dm* "Stay quiet." On the possibility of taking this word as an adverbial particle, see Aartun, AOAT 21/1 (1974) 67-68.

14 iii 122, 123. The syntax implied in n. 7, p. 85, is not the only one possible.

14 iii 125 *mswnh* (untranslated; suggestions in n. 8, p. 85). For comparison with Ras Shamra Akkadian *maswatu*, see Jirku, *JNWSL* 3 (1974) 34; Badre, et al., Syria 53 (1976) 113.

14 iii 147 *'qh* "eyeballs" (no etymology proposed in glossary). Cf. Herdner, *TO* (1974) 525, n. *c*; Müller, *VT* 21 (1971) 563-564.

14 iii 152 *wld* "birth." See Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 8 (1976) 435-436.

14 iv 164 *ḫṯt* "silver." This reading has the mystery of too many coincidences. In line 71 the text has *ḫṯt*, so read by G., *CTA*, and *KTU*. In line 164, both the line drawing and the photograph in *CTA* show *ḥṯt*, but G., *CTA*, and *KTU* all read *ḫṯt*. G. has an entry for *ḫṯt* in his glossary (p. 147), but none for *ḥṯt*. The older editions which I have checked (Virolleaud, Ginsberg, Gray) all read *ḥ* as the first consonant. How did the two most recent authoritative editions plus G. all come up with the reading *ḫṯt*?

14 iv 197 *qdš* "sanctuary." On the possibility of taking *qdš* as an epithet of *'aṯrt*, see Badre, et al., *Syria* 53 (1976) 115.

14 iv 199 *ṣd[ny]m* (with correction of *ṣdynm* in line 202 to *ṣdnym*) "Sidonians." *KTU*'s reading of the first occurrence of this word as *ṣd[y]n*m* (noted in G.'s addenda, p. 165), if correct, forces the commentator to come to terms with the form with *y* before *n*, rather than with *ṣdnym*, the latter easily explained as a gentilic, the former much more difficult to explain. For a discussion of the difficulties with a new proposal for their resolution, see Astour, *UF* 5 (1973) 29-39, esp. 30-34.

14 iv 201 *'iṯt* "exists" (p. 87, n. 4: "... inflected as a verb like Arab. *laysa* ..."). Compare Aartun, AOAT 21/1 (1974) 30, 76; AOAT 21/2 (1978) 64; Mustafa, *AcOrH* 29 (1975) 102-103.

14 iv 212 *grnn* "He did tarry." G. describes this form as a perfect plus *nun energicum* (p. 88, n. 3), but he does not explain how this description is meant to account for the two *n*'s on *gr* (according to the glossary, p. 144, a form of the root *gwr*).

15 i 6 *bn ḫpṯ* "soldiers' sons." For an interpretation more in keeping with the parallel line ('calf' // 'lamb'), see Loretz, *UF* 9 (1977) 166 (citing Rosenthal, *Or* NS 16 [1947] 401).

15 ii 8-10. *KTU*'s readings of these lines seem to bear out Herdner's observation that "Le texte des l. 8-10 est trop endommagé pour pouvoir être rétabli" (*TO* [1974] 538, n. *g*).

15 ii 13 [*lt*]*tb'* "Do you indeed arise." The lack of parallels for an association of *tb'* and blessing (ll. 14-15) make this restoration tenuous (cf. Herdner, *TO* [1974] 538, n. *h*).

15 ii 18-20. For the restoration and poetic structure of these lines, see Greenstein, *UF* 9 (1977) 78-79 (with references to preceding literature). With special reference to [*'bdh*] at the beginning of line 19 (rather than the *mlk* of *CML*[1]), see Pardee, *JNES* 36 (1977) 55, n. 23.

15 ii 28 *mšnq*[*t*] "the suckling nurses." As Herdner notes (*TO* [1974] 539, n. *k*) and as is implied in *KTU*'s reading

*m*šnq*[ ], the masculine form, referring to the infant, is as likely as the feminine plural, referring to 'Aṯirat and 'Anat.

15 iii 4 *dtn* "Ditan." See now Astour, *RSP II* (1975) 279-282; Priebatsch, *UF* 9 (1977) 255; Heltzer, *OLP* 9 (1978) 14-15.

15 iii 5 *wld* "to bear." See note to 14 iii 152.

15 iii 16. Margalit has suggested that this line be moved to "its rightful place" after line 12 (*UF* 8 [1976] 189-190).

15 iii 17-19. On the poetic structure of these lines, see Loewenstamm (*UF* 7 [1975] 261-264) vs. Greenstein (*UF* 9 [1977] 78).

15 iv 6-7. See Dahood, *Or* NS 44 (1975) 439-441.

15 v 19 *ṣb'i'a špš* "the darkening of the sun." del Olmo Lete has recently discussed this phrase: *UF* 7 (1975) 95-96.

16 i 2 *n'tq* "pass." Sanmartín (*UF* 10 [1978] 453-454) and Loretz (*Die Psalmen II* [1979] 420) have recently accepted my interpretation of this verb as 'grow old' (*UF* 5 [1973] 229-234).

16 i 3 *ḫštk* "your chamber." Sanmartín (*UF* 10 [1978] 453-454) and Loretz (*Die Psalmen II* [1979] 420, 422) translate "Grabbau," citing Hittite *É-ḫešti/ā-*. I am not certain that this provides the best possible parallel with *btk* 'your house' (l. 2). G.'s translation "chamber," though it sounds good, rests on a rather dubious Arab. etymology (*ḫys* 'confine' [D-stem]).

16 i 7 *ḫlm* "circuit." See Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 7 (1975) 159, 161.

16 i 8 *'any* "groaning." For a recent defense of this interpretation, see Sanmartín, *UF* 9 (1977) 266-267.

16 i 10 *bnm 'il* "the son of El." To G.'s biblical parallels (p. 94, n. 11), add Gen. 6:2 (cf. Clines, *JSOT* 13 [1979] 34-36, esp. n. 11 [on p. 43]).

16 i 14 *ḥyk* "your life." On the motif of life in the *Krt* texts and in the Psalms, see Quintens, *Biblica* 59 (1978) 516-541, esp. 529. On the paradox of *Krt* being ill but offspring of El, see Parker, *ZAW* 89 (1977) 173-174.

16 i 27 *mḫ* "marrow." How can G. translate thus and still compare Jer. 8:23 (p. 95, n. 5) when Gevirtz' convincing emendation of *mḫ* to *my* was based precisely on Jer. 8:23 (*JNES* 20 [1961] 41-46—accepted by even so dauntless a textual conservative as Dahood [most recently, *Or* NS 45 (1976) 350]; cf. also *KTU*)?

16 i 29 *ḥmḥmh* (not translated). See Watson, *JANES* 8 (1976) 106, n. 6.

16 i 34 *tšt* ... *mmh* "set her clamour." The translation of *tšt* is certainly correct from a literal perspective, but, with the object "clamour," more accomodation to the needs of English might have been made. With respect to *mmh*, it should be noted that many interpret the word as 'her water' = 'tears'. G. appeals to Akkadian *mummu* (p. 151), which he would apparently take as meaning 'clamor'. According to *CAD* (X/2 : 198), however, *mummu* in this meaning is a late Sumerian loan word.

16 i 36-38. See Margalit's treatment of these lines, *UF* 8 (1976) 154-156.

16 i 41, 42 *'apk* ... [*b*]*r*[*lt*]*k* "nose ... throat." Now read by *KTU* as *t*pk* and *xr*xtk* (with possible reading *g*/z*(?)rl*/d*/u*(?)tk* in a note), respectively. Though *KTU*'s reading eliminates the parallel pair *'ap* // *brlt* in this passage, G. does not note this reading in his addenda (p. 166). Cf. also del Olmo Lete, *UF* 7 (1975) 94-95.

16 i 43 *škn* "stand." According to *KTU*, this is to be read *š*r**. (G. notes this reading in his addenda [p. 166], but, as far as his original text was concerned, he could have taken into account the observations of Dietrich, Loretz, and Sanmartín, in *UF* 6 [1974] 52.)

16 ii 96. For an interpretation of this line based on the root *nṣr* 'sob' (recognized by G. in 16 vi 5, but not here), see Sanmartín, *UF* 10 (1978) 451-452.

16 iii 1-11. Dietrich and Loretz have provided a reading of these lines which is improved over that in *KTU*, along with a brief commentary (*UF* 10 [1978] 424-425).

16 iii 4-16. Lipiński has discussed these lines in *Syria* 44 (1967) 284-287, and lines 4-11 again in *RSF* 2 (1974) 52.

16 iii 4 *'n* "A source (of blessing)" (n. 3, p. 98: "Or: 'They saw on the earth etc.'"). I have serious doubts (stichometric as well as semantic) about detaching *'n* from the previous bi-colon (see Held's interpretation of the previous bi-colon, *JBL* 84 [1965] 277, n. 22).

16 iii 11 *'ṭrṭrm* (untranslated). *KTU* now prefers the reading *'ṭrṭr**, though it must be admitted that this does little for the translation of the word (on which see Badre, et al., *Syria* 53 [1976] 122).

16 iii 14 [*b*]*dnhm* "in their bins." *KTU* reads *b*'dnhm*—with no hesitation as to the *'ayin*. The meaning of the word is, however, difficult. The only new suggestion of which I am aware is Badre, et al., *Syria* 53 (1976) 122 (∼ *'dh* "rassembler, réunir").

16 iv 2 *ph*[*t*] "percipient." The reading is precarious (*KTU*: *xxx*, with *p*h*(?)* in a note).

16 vi 6-8. G.'s confident translation here should not obscure the enormous difficulties in these lines (cf. Herdner, *TO* [1974] 569; Margalit, *UF* 8 [1976] 156-158; Bordreuil and 'Ajjan, *Semitica* 28 [1978] 5-6).

16 vi 11 *tptḥ* "opened" (with "His throat" as subject). Why should *š'tqt* not remain the subject here, as in the preceding lines?

16 vi 30-31. Quite different interpretations have been offered for these lines (cf. Wieder, *JBL* 84 [1965] 160-162; de Moor, *QS* 2 [1973] 89-93; Herdner, *TO* [1974] 571-572; Badre, et al., *Syria* 53 [1976] 125; Izre'el, *UF* 8 [1976] 446-447; Margalit, *UF* 8 [1976] 158-160).

16 vi 31 [*ṯtwy*] "entertain." *CML*[1]'s "dwell" is defended by Emerton (*JTS* n.s. 16 [1965] 438-439).

16 vi 32. See Dahood, *Biblica* 57 (1976) 106-108.

16 vi 35 *'aḫt* "you have become brother." For a recent derivation from *'aḫd* 'sieze', see Rainey, *IOS* 3 (1973) 54-55.

16 vi 36 *'anšt* "companion." Dietrich and Loretz see the sense 'ill' in this word (*UF* 9 [1977] 48).

16 vi 54-56. For the poetic structure of these lines, see Greenstein, *UF* 9 (1977) 81; for Akkadian parallels, Watson, *UF* 9 (1977) 280.

16 vi 58 *bḫpnk wt'n* "with your hands empty and (so) be humbled." Margalit has recently attempted a new interpretation of this difficult passage (UF 8 [1976] 160-161; cf., earlier, Lipiński, *Syria* 50 [1973] 38-39).

17. Additions to bibliography on the *'Aqht* texts:

Elana Ashley, "The Epic of AQHT and the RPUM Texts: A Critical Interpretation," dissertation, New York University, 1977 (from *Or* NS 47 [1978] 54*, § 759).

M. Dietrich, O. Loretz, and J. Sanmartín, "Das Nomen *ḥnt* 'Güte, Erbarmen' im Ugaritischen," *UF* 8 (1976) 433-434.

M. Dietrich, O. Loretz, "Bemerkungen zum Aqht Text.

Zur ugaritischen Lexikographie (XIV)," *UF* 10 (1978) 65-71.
Harold H.P. Dressler, "Ugaritic *uzr* and Joel 1:13," *UF* 7 (1975) 221-225.
Idem, "The Identification of the Ugaritic *dnil* with the Daniel of Ezekiel," *VT* 29 (1979) 152-161.
T.L. Fenton, "Comparative Evidence in Textual Study. *M. Dahood on 2 Sam.i 21 and CTA 19 (1 Aqht), I, 44-45*," *VT* 29 (1979) 162-170.
Jared J. Jackson, Harold H.P. Dressler, "El and the Cup of Blessing," *JAOS* 95 (1975) 99-101.
K. Koch, "Die Sohnesverheissung an den ugaritischen Daniel," *ZA* 58 (1967) 211-221.
E.C.B. MacLaurin, "qrt-'Ablm," *PEQ* 110 (1978) 113-114.
D. Pardee, "An Emendation in the Ugaritic Aqht Text," *JNES* 36 (1977) 53-56.
Wilfred G.E. Watson, "The Falcon Episode in the Aqht Tale," *JNWSL* 5 (1977) 69-75.
P. Xella, "Problemi del mito nel Vicino Oriente antico," *AION Suppl.* 7 (1976) 1-91.

17 i 1 [*mt rp*]*'i* "man of Rapiu." On *rp'*, see now C. L'Heureux, *Rank Among the Canaanite Gods. El, Ba'al, and the Repha'im* (HSM 21; Missoula, Montana, Scholars Press, 1979), esp. pp. 212-215. Compare Caquot, *Syria* 53 (1976) 296; Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 8 (1976) 51; Pope, *Finkelstein* (1977) 163-182; Heltzer, *OLP* 9 (1978) 14-15.

17 i 3 [*mt hrnmy*] "man of He-of-Harnam." This translation is unnecessarily awkward. It should also be noted that, though G.'s interpretation of the phrase as a genetive relationship is probably shared by most scholars and is based on the parallelism with *mt rp'i*, it is possible that Danil is the Harnamanian rather than *rp'* (cf. Caquot and Sznycer, *TO* [1974] 419: "l'homme de Harnam"; unfortunately this interpretation is based in part on the unlikely interpretation of *mr rp'i* as "l'homme de guérison"). One must also ask why G.'s explanatory note on the meaning and origin of the term *hrnmy* (p. 103, n. 7) is given for its occurrence in l. 19 rather than here (the note should be given for the first occurrence, whether or not it is restored—especially when the restoration is, as here, virtually certain).

17 i 3 *'uzr* (not translated). See Dietrich and Loretz, *UF* 10 (1978) 65-66, with earlier bibliography.

17 i 3 *ylḥm* "gave ... to eat." G. notes (p. 103, n. 1) that some do not translate *ylḥm* as causative, but he does not note that in this very text (ii 32) the causative notion of *lḥm* is expressed by the *Š*-stem.

17 i 16-27. See Dietrich and Loretz, *UF* 4 (1972) 33-35.

17 i 17 *bḥnth* "with his supplication." For the interpretation as 'pity' or the like, see most recently Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 8 (1976) 433-434, and for a different syntactic treatment see Pardee, *UF* 8 (1976) 265-266.

17 i 17 *'abynt* "the misery." Note the reading *'abyn 'a*t** in *KTU* (pointed out by G. in the addenda, p. 166; but see also Dietrich, Loretz, and Sanmartin, *UF* 8 [1976] 434).

17 i 27 *'il'ibh* "his father's god." For a cautious statement on the relationship of this word to Hebrew *'ôb*, see Pope, *Finkelstein* (1977) 175-176.

17 i 28 *ztr* (untranslated; possibilities given in n. 4, p. 104). Pope now offers "thyme" as the proper interpretation of *ztr* and translates the following *'m(h)* as "toward" (*Finkelstein* [1977] 163, 164).

17 i 29 *žmr* "protect." For a possible interpretation 'sing', see Pardee, *UF* 8 (1976) 236-238; Pope, *Finkelstein* (1977) 163, 164.

17 i 32 *ksmh* "his (offering of) corn." Dietrich and Loretz now support the primary alternative ("Abgeschnittenes, Anteil": *UF* 10 [1978] 70).

17 i 35 lacuna. For the restoration *ks* 'cup' and resultant new interpretation of line 35, see Pardee, *JNES* 36 (1977) 53-56 (with bibliography; see especially the earlier independent conclusions of Jackson and Dressler, *JAOS* 95 [1975] 99-101). Dietrich and Loretz have recently discussed the textual history of the line (*UF* 10 [1978] 70-71). They had not yet seen my *JNES* article and come to a different conclusion with regard to the reading of the end of the line. I understand their textual remarks, but do not understand how they interpret [*ks*] *y'iḫd 'il 'bdh* (no translation is given; I read [*ks*] *y'iḫd 'l bdh*, taking the sign before *bdh* as a word divider rather than as a *'ayin* [or at least originally intended to be a word divider], and translate 'Il takes a cup in his hand'). Notice that with my fuller restoration of the end of the line, the parallel passage from the *Krt* text lines up better than Dietrich's and Loretz' comparison of the two passages would indicate. It should also be noted that Dietrich's and Loretz' remarks about the history of the text do not fit in with de Moor's remarks on expandability of poetic lines (*UF* 10 [1978] 196). Until stronger arguments are presented, I maintain my fuller reconstruction of this section of the *'Aqht* text.

17 ii 41 [*y*]*d*[']*t* "those artful in." The reading is much disputed: compare *KTU* with de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 180.

17 v 22. Line 22 is numbered "23."

17 v 35 *yqb* . (not translated). Caquot and Sznycer (*TO* [1974] 429, n. *c*) read *yqbṣ* ("serre").

17 vi 20 *'adr* "Most splendid of." For a comprehensive discussion of the various interpretations of this word, see de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 186-187.

17 vi 20 *ṯqbm* "ash trees." This analysis of *ṯqbm* is de Moor's (*UF* 3 [1971] 349-350).

17 vi 25-28. Loretz (*Die Psalmen II* [1979] 462-468) has successfully refuted Dahood's contention that these lines prove an ancient belief in an afterlife comparable to Christian doctrines of the afterlife.

17 vi 37 *ḥrṣ* "quicklime." See Pini, *OrAnt* 15 (1976) 107-114 (p. 113: "polvere bianca").

18 i 7 [*bnt*] "building." This restoration was recently defended by Sanmartín (*UF* 10 [1978] 445-446), who translates "Bauart."

18 i 30 *qrt 'ablm* "Qart-Abilim." See MacLaurin, *PEQ* 110 (1978) 113-114.

18 iv 6 *yṭpn* "Yatpan." For a possible etymological explanation of this name, see Watson, *UF* 8 (1976) 373.

18 iv 15 *'išt'ir bždm* "was left behind in the mountains." In line with G.'s translation, de Moor (de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 195; cf. earlier, de Moor, *JNES* 24 [1965] 361) now follows Hoftijzer (*UF* 3 [1971] 361-364) in interpreting *'išt'ir* as derived from the verb *š'r* 'be left (behind)'. It appears to me, however, that their interpretation of *bždm* as "in the encampment" makes more sense than G.'s "in the mountains" (though "encampment" may not be absolutely precise, cf. note above to 2 iii 5 for Cross' and Clifford's "domed tent"; on this passage, cf. also Margalit, *UF* 8 [1976] 184).

18 iv 17, 18 *bḥb*[*šy*] ... *bt'rty* "my wristlet ... my glove." G. credits Watson with this interpretation (p. 112, n. 5), which takes the terms as derived from falconry, though the primary article in question (*JNWSL* 5 [1977] 69-75) is not cited in the bibliography on the *'Aqht* text in the introduction nor in the addenda (p. 167). Though this overall interpretation appears pleasing, the philological arguments for the meanings ascribed to the two terms cited are dubious (cf. de Moor, AOAT 16 [1971] 91-92) and, moreover, Watson cites no evidence in his article for the use in the second millennium B.C. of paraphenalia comparable to that in use in medieval times (and none is visible in the photographs of Assyrian reliefs cited by him).

18 iv 23 *ṯlṯ'id* "three times." The most recent defense of this widely accepted translation is by Müller, *UF* 10 (1978) 442-443.

18 iv 23 *š'iy* (not translated). Once again G.'s reticence is inconsistently applied, since reasonable interpretations have been proposed (e.g., Aartun, *WO* 4 [1967-1968] 293-294; de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 195-196). There is not a scholarly concensus on the derivation of the word, but neither is there one on, e.g., *'iṯl*, *brlt*, and *mprh* in the following lines, all of which G. translates without a quaver (including an emendation of *mprh* to *mhrh*).

18 iv 26 *mprh* corrected to *mhrh* "his warriors." Dietrich and Loretz now maintain *mprh* (*UF* 10 [1978] 68-69).

19 i 6-19. To G.'s mention of de Moor's and Dijkstra's treatment of these lines (*UF* 7 [1975] 197-200) add del Olmo Lete, *AF* 2 (1976) 236-242; Margalit, *UF* 8 (1976) 169-172.

19 i 6 *ṯṯb* "sat down." Could be 'replied' (de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 197).

19 i 13-14 "Surely I cry (like) a ram in the fold, (like) a dog for its stick." G.'s etymology for *'ap'* "I cry" is Syriac *p'* (p. 156). According to Payne Smith, the Syriac verb means "*to bleat, baa*" (cf. also the usages cited in Jastrow's Hebrew-Aramaic dictionary—none for dogs). Are we to blieve that dogs baa for their sceptres/staffs (*ḫṭ*)? For the interpretation of *'ap'* as 'viper', an interpretation that goes back to Aistleitner but which is not sure because of the difficult context, see de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 199; Margalit, *UF* 8 (1976) 171.

19 i 39 *yṣly* "prayed" ("cursed" given as alternative in n. 2, p. 115). For references on the meaning 'cursed', see Pardee, *UF* 8 (1976) 264; Watson, *UF* 8 (1976) 377; in recent support of 'pray', see Fenton, *VT* 29 (1979) 163, n. 3; del Olmo Lete proposes "conjure" (*AF* 2 [1976] 242-244).

19 i 45 *šr' thmtm* "watering by the two deeps" (parallel with 2 Sam. i 21 cited in n. 4, p. 115). For the biblical parallel, see now Fenton, *VT* 29 (1979) 162-170, and Fokkelman, *ZAW* 91 (1979) 290-292.

19 ii 51 *š'r* "barley." N. 8, p. 115, includes alternate translation "hair"; for recent discussion of this translation, see de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 202; Watson, *UF* 8 (1976) 378.

19 ii 61 *p'alth* "his parched land." No etymology is proposed in the glossary (p. 155); for such, see de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 203 (cf. Dietrich, Loretz, and Sanmartín, *UF* 6 [1974] 34).

19 ii 62 *bṣql* "ripening stalk." The occurrence of a similar word in 2 Kgs. 4:42 is noted (p. 115, n. 12) but Caquot's and Sznycer's derivation is not mentioned (< *bṣq* + afformative *l*: TO [1974] 446, n. *q*, accepted by de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 203).

19 ii 65 *ynp'* "shoot up." In the glossary the *n* in *ynp'* is ascribed to nasalization (p. 148; taken over from *CML*[1], p. 166, n. 12—though Driver's "perhaps" is more prudent than G.'s declaration). The proposal has recently been criticized by de Moor and Dijkstra (*UF* 7 [1975] 205).

19 ii 75-88. del Olmo Lete has discussed the structure of this badly broken section: *AF* 2 (1976) 245-249.

19 ii 105-106 [*yḥd*] *l'rb š*[*pš nšrm*] "he saw eagles (coming) from the west." The translation "(coming) from" is not particularly apt (literally it would be: 'he looked to the setting sun: eagles'), and *KTU* disallows the reading itself ([*yḥd*] *b* *'*r*p*t* [*nšrm*]).

19 iii 108 [*d'iy*] "breast-bones" (p. 117, n. 6: "Possibly 'pinions' (from the root 'to fly')."). G.'s etymology is Arabic *da'yu* "ribs of breast" (p. 144—cf. Cassuto, *Goddess Anath* [1971] 47). Since Ugaritic *d'y* clearly means 'to fly' and since the various meanings of Arabic *d'y* center around the ribs and vertebrae, I would guess that the Arabic usage developed from 'wings' to 'where the wings attach' (i.e., anywhere from the back to the breastbone, depending on the point of view and expertise of the observer). However that may be, the attested Ugaritic sense has to do with flying and thus a translation 'wings', 'pinions', or the like appears more apt for Ugaritic *d'iy*. More apt also is the parallelism 'wing' // 'pinion' (cf. Dahood, *RSP I* [1972] 229-230) than 'wing' // 'breast-bone'.

19 iii 147 *bknk*[*n*] "in a grave." Though *KTU* does not solve the problem of the fourth letter of this sequence (others read *r*, cf. Margalit, *UF* 8 [1976] 173-174), it does give the final letter unequivocally as *t* (*k*nk*/r*t*). See also note above to 5 v 13.

19 iii 151 *tšḫṭnn* "wake him." The reading of this word is much disputed. *KTU* now offers *tšḥ*ṭ'a . nn* (*ḥ** must be a mistake for *ḫ** as no one has to my knowledge ever questioned the reading of that letter and the general outline of the sign is clear on the photographs). The reading of a word-divider between the *'a* and the *n* appears quite plausible from the published photographs though personal examination of the tablet is required. For a recent defense of an interpretation based on the root *ḫṭ'*, see Pardee, *UF* 8 (1976) 232.

19 iii 152 *mlk* "king." On the problem of 'Aqht as "king," see Margalit, *UF* 8 (1976) 175-176; Dressler, *VT* 29 (1979) 153.

19 iii 155 "let every last one make ready a staff for his hand." This interpretation fits poorly in the context (G. takes it as the last line of the spoken curse, cf. del Olmo Lete, *AF* 2 [1976] 249-251—G.'s translation fits no better, however, as a line of narrative description). The interpretation of de Moor and Dijkstra ("He put down the tip of his walking-stick," *UF* 7 [1975] 209) is decidedly better, though not fully satisfactory. (Why the triple construct chain? Why the emphasis on the 'butt' of the staff? In the biblical passage cited by de Moor and Dijkstra [2 Sam. 2:23] there is a reason for the reference to the butt of the spear, but I see no reason for such an explicit reference in the 'Aqht text.) As *'db* means 'prepare', 'place before', etc., could the meaning of ll. 155-156 be:

'He prepared thereafter the stick of his hand (cf. Moses' rod), He proceeded to *mrrt tġll bnr*' (cf. Margalit, *UF* 8 [1976] 164, n. 69, after Ullendorff, *JSS* 7 [!] [1962] 343-344)? Gordon (*Berytus* 25 [1977] 26) takes *'uḫry* as the name of the staff: "Destiny."

19 iii 156 *mrrt tġll bnr* "Mararat-tughullal-bnar" (explained in n. 8, p. 119, as meaning "the bitter place which was plunged in fire"). For a different syntax and explanation of *nr* ("yoke"), see de Moor and Dijkstra, *UF* 7 (1975) 209-210 (see already Gaster, *Studi e materiali* 13 [1937] 52; idem, *AcOr* 16 [1938] 46-47). Margalit's "hard-wood" for *mrrt* (*UF* 8 [1976] 177, n. 107) does not appear likely, but there is no reason why it could not be some kind of plant (cf. Watson, *UF* 8 [1976] 374, n. 20; Pardee, *UF* 10 [1978] 284-288).

19 iv 168 <*'nt brḥ*> "Be a fugitive now." This restoration is needless. G.'s basis for the restoration is stated to be lines 154, 161, but these lines are different from l. 168. Indeed it is *lht* in l. 167, placed by G. at the end of the preceding poetic line, which fills the slot of *'nt brḥ* of ll. 154, 161. Read

'wrt yštk b'l
lht w'lmh
l'nt pdrdr

19 iv 171-172 *'rb b<bth b>kyt* "Weeping women did enter into his house." Herdner (*CTA*, p. 90, n. 10) proposed this restoration and was followed by de Moor and Dijkstra (*UF* 7 [1975] 210). My attempt to restore *bbth* at the end of the first stich (*UF* 7 [1975] 364; *UF* 8 [1976] 261) is shown to be incorrect by Dietrich's and Loretz' discussion of the evolution of the text (*UF* 9 [1977] 334).

19 iv 172-173 *pẓ* (173) *pẓġm ġr* "men that gashed (their) flesh." G. explicitly refers to the double writing of *pẓ* as a "dittography" (textual note, p. 120). Herdner, however, states that the two letters *pẓ* were erased by the scribe (*CTA*, p. 90, n. 8). According to *KTU* the entire line was erased, with traces of *p[z]ġ* visible at the end (cf. G.'s addenda, p. 166; cf. already Dietrich and Loretz, *UF* 9 [1977] 334). Whatever the extent of the erasure and whatever letters are still visible, it is incorrect in any case to term whatever letters are still visible a "dittography" without explaining that the scribe consciously erased his initial text and started again.

19 iv 174 *kdd* "child." Reference in the glossary (p. 148) is given to Uruk (Aramaic) *[k]i-da-di-e*. Kaufman has shown this reading, and thus the etymology, to be untenable (*AS* 19 [1974] 86, n. 279).

19 iv 186-187 *[bk]bkbm* "among the stars." This restoration is now supported by Dietrich and Loretz (*UF* 10 [1978] 69-70; different from *KTU*).

19 iv 189 *mrqdm* "castanets." G. gives as etymology Hebrew *riqqēd* (p. 152). The Piel participle *mĕraqqēd* is well known in Hebrew, but a noun *mrqd* "castanet" is unknown; thus previous scholars have taken the Ugaritic form to be a D-stem participle (cf. de Moor and Dijkstra, *UF* 7 [1975] 211). Unless G. can cite specific evidence for *rqd* 'dance' → *mrqd* 'castanet', I would not consider the semantic development especially probable (neither G. nor any of the other authors who translate 'castanets' cite any direct evidence for this meaning: Margulis, *JBL* 89 [1970] 294; Caquot, *Syria* 53 [1976] 300).

19 iv 195 *'alkn mrrt* "I may go fortified." *KTU* now reads *'a*lk* . nmr*r*t**. I remain sceptical about the last two letters of this reading (cf. *UF* 10 [1978] 251-252) because of Herdner's inability to see the second *r*, though I would certainly not rule *mrr* out as the root behind the various forms parallel to *brk* (cf. *UF* 10 [1978] 276, n. 164). In any case, G.'s translation "fortified" is to my mind no longer possible. Ginsberg's "beatified" (*ANET*: 155), based on the parallel *brk*, is as far as we can go for the present.

19 iv 206 *ḫ*[ ] (with textual note suggesting *ḫ[lp]* "a dagger"). de Moor and Dijkstra have shown that *ḫlp* cannot mean 'dagger'/'knife' (the latter should be written *ḥlp(n)*: *UF* 7 [1975] 212).

19 iv 207 *nšgh* "its sheath." On the basis of the same etymology as that cited by G. (p. 153: Arab. *nasaja* 'weave', 'plait') de Moor and Dijkstra arrive at "coat of mail" (*UF* 7 [1975] 211, 212).

19 iv 210 *m'inš* "gathering-place." Compare Dietrich and Loretz, *UF* 9 (1977) 49.

19 iv 215 *št* "Lady." For an alternative interpretation ("Sutean") here, in line 219, and in line 221, and for the restoration *š[t(m)]* in line 219, see Margalit, *UF* 7 (1975) 295; idem, *UF* 8 (1976) 183-186; cf. also Heltzer, *OLP* 9 (1978) 14.

23. Additions to bibliography:

R. J. Clifford, "Recent Scholarly Discussion of *CTCA* 23 (*UT* 52)," *SBL Seminar Papers* 1975: 99-105.

C. M. Foley, "An Hypothesis concerning the Ugaritic Text *Shachar-and Shalim*," oral paper, summary in *Ugaritic Newsletter* 5 (1974) 3.

M. Dahood, "Canticle 7, 9 and *UT* 52, 61. A Question of Method," *Biblica* 57 (1976) 109-110.

E. Lipiński, "The Goddess Aṯirat in Ancient Arabia, in Babylon, and in Ugarit. Her Relation to the Moon-God and the Sun-Goddess," *OLP* 3 (1972) 101-119 (noted in § 9 in G.'s bibliography; should also be in § 5f, on text 23).

J. I. Trujillo, "The Ugaritic Ritual for a Sacrificial Meal Honouring the Good Gods," dissertation Johns Hopkins, 1973 (from *Ugaritic Newsletter* 5 [1974] 3).

D. T. Tsumura, "The Ugaritic Drama of the Good Gods—A Philological Study," dissertation Brandeis, 1973 (from *UF* 6 [1974] 524).

Idem, "A Problem of Myth and Ritual Relationship—CTA 23 (UT 52): 56-57 Reconsidered," *UF* 10 (1978) 387-395.

24. Addition to bibliography:

B. Grégoire-Groneberg, "Abriss eines thematischen Vergleichs zwischen CT 15, 5-6 und CTA 24 = UT 77," *UF* 6 (1974) 65-68.

24:43 *b'rgzm* (no translation). For the translation "nuts," see Pope, *Finkelstein* (1977) 166, and *Song of Songs* (1977) 574-579.

Chapter 8. Appendix: Fragmentary and Recently Discovered Texts. As I state in my review forthcoming in *JNES*, the texts in this appendix should either have been included in the body of the work and translated or else ommitted. They will serve no real purpose here as they are too broken and/or enigmatic for beginning students while specialists will have access to the original publications. It is out of the question for me to furnish a complete bibliography here. A. F. Rainey gave an extensive bibliography for the texts from *Ugaritica V* in *JAOS* 94 (1974) 184-194, but this is, of course, a bit dated now. For the longest of these texts, the seventh of the texts from *Ugaritica V* (of which G. furnishes a hand copy facing his title page), see D. W. Young, "With Snakes and Dates: A Sacred Marriage Drama at Ugarit," *UF* 9 (1977) 291-314, and D. Pardee, "A Philological and Prosodic Analysis of the Ugaritic Serpent Incantation *UT* 607," *JANES* 10 (1978) 73-108.

The University of Chicago, February 1980 — Dennis Pardee

* * *

The International Project "Onomasticon Arabicum"*)

Towards the end of the introduction to his *Onomasticon Arabicum, ossia repertorio alfabetico dei nomi di persona e di luogo contenuti nelle principali opere storiche, biographiche e geografiche stampate e manoscritte, relative all' Islam* (I, Roma, 1915), the Italian orientalist Leone Caetani wrote the following words: "Il nostro scopo è stato interamente e puramente altruistico, perchè pochi lavori potevano essere più tediosi ed ingrati di questo ...". It had been his aim and that of his co-author Giuseppe Gabrieli to compile all names occurring in Islamic texts, so that a proper identification of unknown persons and places would be facilitated. One entirely agrees with Caetani that the enormous labour at the *Onomasticon* — a sequel to his *Annali dell' Islam* — was bound to be most tedious, even more so, since he did not have at his disposal the advantages of modern technology. The crucial problem in compiling a prosopography of all names mentioned in Islamic sources is the impossibility of indicating in a printed work all variants of the names and all biographical and onomastic variables. It is hardly surprising then, that only one part of the scheduled work did appear, containing all names up to "'Abd Allāh". In the introduction, Caetani explains his system of references with an example (pp. xi-xii): someone called "Abū l-'Abbās Aḥmad b. 'Abd al-Ḥakīm etc. al-Dimashqī al-Ḥarrānī Taqī l-Dīn Ibn Taymiyya al-qāḍī al-Ḥanbalī, d. 728 A.H." is entered under "Aḥmad b. 'Abd al-Ḥakīm" with the full formula, and referred to under "Abū l-'Abbās", "al-Dimashqī", "al-Ḥarrānī", "Taqī l-Dīn" and "Ibn Taymiyya". This means that one cannot find this particular person under the name of his father, grandfather etc., nor under "al-qāḍī", nor under "al-Ḥanbalī"; one also notes the absence of any biographical data except the date of death. As a result, the immense material collected by Caetani cannot be put to use fully for purposes of identification, nor for statistic research.

The problems of Arabic onomasiology are manifold for various reasons. In the first place, the fact that the number of Arabic proper names decreased after the Arab conquests in the seventh century A.D. brought about the need for alternative distinctions within the system of names, so that a complicated set of *kunya*'s, *laqab*'s, *nisba*'s etc. was developed. Consequently, a person may be known by many different names. The person mentioned above may refer to himself as "Aḥmad b. 'Abd al-Ḥakīm", whereas his pupils when quoting him, call him "Abū l-'Abbās" and later scholars know him under his *shuhra* "Ibn Taymiyya".

Moreover, each element of the full name is intrinsically ambiguous as to biographical authenticity: a *kunya*, for example, is often given at birth and then later used as a sort of *laqab*, together with a real *kunya*, which indicates a real paternal relationship, so that the *kunya* by which we know someone as often as not only denotes a fictitious relationship. Certain combinations — e.g. Abū al-Ḥasan 'Alī, Abū Yūsuf Ya'qūb, Abū Isḥāq Ibrāhīm, or even the other way round: Abū 'Alī Ḥasan etc. — were entirely conventional and do not give us a clue as to the real name of someone's son. Some *kunya*'s were even used as proper names, e.g. Abū Bakr or Abū 'Amr (in the case of the famous philologist Abū 'Amr ibn al-'Alā').

The *nasab*-series in the name-formula, which enumerates the ancestors of the person involved is not necessarily a reflection of the real lineage of ancestry. The poet 'Umar ibn Abī Rabī'a, for instance, was actually 'Umar ibn 'Abdallāh ibn Abī Rabī'a. In the name Muḥammad ibn Yaḥyā ibn Abī 'Amr, the *kunya* Abū 'Amr may actually belong to the father, Yaḥyā; an alternative in this case would be to put Ibn Abī 'Amr at the end of the name, as for instance in the name 'Abd al-Raḥmān ibn Aḥmad ibn Aḥmad Ibn Abī Bakr al-Sarrāǧ, where "Abū Bakr" is the *kunya* of 'Abd al-Raḥmān's father. Another complication is that often a fictitious patronym is used as a *shuhra*, e.g. Ibn Ḥazm, Ibn Durayd, Ibn Khaldūn etc.

As for the *nisba*'s, one person can and mostly does have various *nisba*'s, some of them indicating his geographical origin or that of his family, others inherited names without any connection with his own circumstances. Among the geographical *nisba*'s one has to distinguish between those which indicate the place where one is born, those which indicate the place where one is raised, and those which indicate the place where one lives. Similar ambiguities apply to the *laqab*: someone called al-Zaǧǧāǧ may or may not have been a *zaǧǧāǧ* himself. What is more, a *nisba* or *laqab* at the end of the full name may refer to virtually any person occurring in the formula, so that in the name 'Abd al-Raḥmān ibn Aḥmad ibn Aḥmad Ibn Abī Bakr al-Sarrāǧ, which we quoted above, the *laqab* "al-Sarrāǧ" may refer to either of the ancestors as well as to the person himself. Only a careful comparison of the sources can tell us whether a given onomastic element tells us something about the biography of the person involved, or not.

A more general problem concerning names is the homography of many names, especially *nisba*'s, which is due

*) I wish to thank Prof. Seeger Bonebakker (U.C.L.A.), without whom I would not have known about the existence of the *Onomasticon Arabicum*; further the staffmembers of the Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (Paris), especially Me. Jacqueline Sublet and Me. Geneviève Fourcade, who taught me the "tricks of the trade". This article originated at a suggestion of Dr. E. van Donzel (Leiden), to whom I owe thanks for the opportunity of publishing it. It has become customary in some journals always to indicate the address of the author: as the purpose of this article is mostly practical I would like to adhere to this custom and state my address with the invitation to everone interested to write freely: C. H. M. Versteegh, Bredestraat 35, 6542 SP Nijmegen, Holland. Information on biographical and onomastic problems may be obtained by writing to the Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 40 Avenue d'Iéna, 75116 Paris, France.

to the ambiguity of unvocalized Arabic script. In cases where doubt arises — e.g., when someone is called "'l-Slmy", which may stand for "al-Sulmī", "al-Silmī", "al-Sulamī", "al-Salamī" etc. — a solution may only be found — and even then, not always — by referring to the large onomastic manuals, which spell out the vowels belonging to the consonants of the name. The most important manual, al-Samʿānī's *Kitāb al-ansāb*, was reproduced in facsimile by D.S. Margoliouth in the Gibb Memorial Series XX, London, 1912; a critical edition which is being published at Hyderabad (1962—) is not yet complete. An abridgement of this work with additional material, Ibn al-Athīr's *Lubāb fī tahdhīb al-ansāb*, is available (al-Qāhira, 1357 A.H.). But these are only two works from the immense literature on names compiled by Arab scholars themselves, who regarded the *ʿilm al-asmāʾ* as a separate branch of knowledge.

The scientific interest in proper names in Arabic culture is also reflected by many passages in grammatical and lexicographical writings, where even such abstruse problems are discussed as the correct diminutive of the name "Taʾabbaṭa Sharran", or the *nisba* of names such as "Dhū al-Nūn" or "Rāmahurmuz". And, of course, the *ʿilm al-riǧāl*, the science of transmitters, was indispensable for the study of the *ḥadīth*.

It will be obvious from the foregoing remarks that the enterprise started by Caetani had no chance of succeeding in its original form. For the eventual publication of the repertory Caetani and Gabrieli had collected some 200.000 cards, which for the most part were never published because of the inherent problems and costs. In 1964 a new initiative was taken by the Arabic section of the Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (Paris), in collaboration with the Accademia dei Lincei (Roma), which started to reclassify the files of Caetani together with those of the collections of Vajda and Pellat. Confronted by the necessity of devising a full-proof reference system, in which a given person was to be entered under all variants and all variables of his name, they decided to call in the help of modern techniques of automatic storage and retrieval. A programme for this project was finished in 1969, and from then on a serious effort could be made to "computerize" all names in Islamic texts. By "computerizing" was meant "the analysis and gleaning from texts of biographical and/or bibliographical data, the organization of this information on code sheets and the feeding of this information into the computer's memory bank" (Douglas/Fourcade 1976: 5). The computerization was to be accompanied by the publication of studies on the project (*Série Onomasticon Arabicum*) and the publication of the computer outprints of the lists of names from various categories of texts (*Série Listings*).

This work was carried out by a number of *équipes*, which undertook the computerization of special categories of texts. On and off, *équipes* in France (Sunnī texts), Italy (Shīʿite texts; Zaydite texts; Sicilian texts), U.S.A. (literary texts; biographies of poets), Belgium (North-African texts), Holland (biographies of grammarians), as well as correspondants in Poland, Portugal, Tunis, Kuwayt, and Austria have been working on the project. The coordination of the activities, as well as the preparation of the publication of the listings was undertaken by the Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, which also served as the data processing center (Douglas/Fourcade 1976: 3-11). The teams of the international project meet once a year; such meetings have taken place regularly since 1972.

As mentioned above, the results of the research programme are made available to the scholarly world primarily in the form of listings of those works which have been computerized. The listings consist of computer outprints of the information which the researcher has collected and noted on the *bordereaux*, i.e. computer forms containing a number of rubrics for both biographical and onomastic data in the source. Rubrics include the name (ISM), father's name (IAB), grandfather's name (GAD) etc.; the surname (LAQ, LQB), the kunya (KUN), the nisba (NSB), as well as information concerning the person's religion (DIN), profession (SGL, SRK), geographical information (place of living, HAL, place of burial, HDF, place of birth, HWL, travels, HRI, place of death, HMT, etc.), chronological information (historical events during the person's lifetime, TRH, date of birth, WLD, and date of death, MAT), and information concerning the person's family (AQB). It will be noticed that there is no rubric concerning scientific contacts and production. The information gleaned from the sources is presented in a conventional form so as to enable later researchers to retrieve as much information as possible from the memory-bank in one single classification. The actual wording of the text can be added after a slash (/) on the form after the rubric in question, e.g. SGL QA-D.I-/WALA-)QADA-' or SGL FAQI-H/KA-NA MIN A'IMMA)FUQAHA-'. Information which is inferred from the source may be noted with the sign %, e.g. a person whose biography is found in a collection of biographies of grammarians, but who is not explicitly stated to have been a grammarian, may receive the following notice: SGL NAH.WI-%. Special conventions dictate the notation of the vowels. If after consulting the name books one cannot determine with certainty the vocalization of a name, one notes only the consonants — thus NSB)SLMI-? in the case mentioned above —, or, when there seem to be only two possibilities one notes only these with a question mark — thus IAB 1)MUKRAM? and on the following line IAB 2)MUKARRAM?. When two or more alternatives are given by the source, or by different sources one notes every one of them — thus MAT 1 708, MAT 2 710 etc., or, in the case of a person's name ISM 1 AAA/ABU-MUH.AMMAD, ISM 2 *UMAR, ISM 3 AH.MAD, where the sign AAA in the first alternative indicates that one source does not mention the person's name, but only his tectonym. For further details we refer to Douglas/Fourcade 1976, which serves as an introduction to the system of the *Onomasticon*. After the *bordereaux* have been checked at the Parisian center the data are transferred on perforated cards, and put on magnetic tape, after which they are inserted in the memory-bank, and eventually, if the financial situation allows it, published in the form of listings.

The first volume in the series of listings was the first part of the biographies from Ibn al-ʿImād's (d. 1089/1678 *Shadharāt al-dhahab fī akhbār man dhahab*. This work consists of eight volumes and contains in chronological order biographies of a wide variety of scholars, but mostly of theologians, readers, *ḥuffāẓ* etc. The publication of the materials from this work is being continued (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris, and University of Kuwayt). The second volume is Traini 1976, the edition of the listings from the biographies of the Zaydites. The material for this book is constituted by four biographical lexica, — the most important of which is the *Maṭlaʿ al-budūr wa maǧmaʿ al-buḥūr* by Aḥmad ibn Ṣāliḥ Ibn Abī al-Riǧal (d. 1092/1681) — with a total of 670 biographies in the first volume.

The publication of the listings obtained from al-Thaʿālibī's (d. 429/1038) *Yatīmat al-dahr*, which will appear as the third volume in the series of listings, is to be expected soon (Rowson/Bonebakker 1980). This listing contains some 470 biographies of poets. The computerization of poetical biographies confront the researcher with special problems: the poetical *ṭabaqāt* organize their information in a much more haphazard way than the traditional *ṭabaqāt*, e.g. of theologians, lawyers, traditionists or grammarians. What is more, it is not always clear what is the status of information given in poems which are cited in the biographies: if a poet is said in a poem to be longing for the Naǧd, this does not, of course, warrant the conclusion that he was actually there for some time. The special status of poetical information is indicated in these biographies with a conventional sign FI- S=I*R or FI- S=I*RIHI. A special problem in the biographies mentioned by Thaʿālibī is that the date of death is rarely given. In these cases the researcher has to deduce the information about the date of death from complementary data in the text or from elsewhere (e.g. under the rubric TRH which contains references to historical events mentioned in the biography of the person, or under the rubric MAT when the person is said to have studied with a famous teacher and his date of death may be given as follows: MAT # 321/*AS.R IBN DURAYD MA-T 321%; in still other cases a *terminus ante quem* may be found in the date of death of the biographer, so that many poets mentioned by Thaʿālibī receive MAT -429%). Three sequels to the *Yatīma*, Thaʿālibī's *Tatimma al-yatīma*, Bākharzī's (d. 467/1075) *Dumyat al-qaṣr wa ʿuṣrat ahl al-ʿaṣr*, and ʿImād al-Dīn al-Iṣfahānī's (d. 597/1201) *Kharīdat al-qaṣr wa ǧarīdat ahl al-ʿaṣr*, are now being encoded for the *Onomasticon* (von Grunebaum Center, U.C.L.A.). Another publication concerning the biographies of poets, the publication of the listings from Ibn al-Muʿtazz's (d. 296/908) *Kitāb al-shuʿarāʾ*, is to be expected soon (University of Virginia, Charlottesville).

A different sort of research made possible by the *Onomasticon Arabicum* is found in De Simone 1979, the first part of an onomastic and prosopographic analysis of the 13 *ǧarāʾid* in Greek and Arabic contained in Cusa's edition of the Sicilian *diplomi* (Palermo, 1868-1882). These bilingual documents contain approximately 3700 names, and the first part of De Simone's study is dedicated to the study of the difficulties inherent in working with this type of material; the second part will contain the listings of all persons mentioned in these documents. On the basis of these listings various statistics may be made, e.g. by comparing the rubrics SGL (profession) and LQB (in this listing containing all names which refer to the social status of the person, e.g. *ʿabd, armala, al-ghurabāʾ, al-ḥursh, al-muls*, denoting different categories of citizens in the Sicilian society of the 11th and 12th century A.D., cf. De Simone 1979: 7-8; 57, n. 4), or by comparing the rubrics SGL and HAL (place of living). The material provided by the listings is moreover invaluable from a philological point of view, because it enables researchers to examine systematically the transcription of Arabic into Greek and of Greek into Arabic. The analysis of these transcriptions opens the way to the study of Arabic and Greek phonetics (e.g. the reflection of the *imāla* in Greek transcription).

Other listings awaiting publication include the biographical works of the Shīʿites, such as Ibn Shahrāshūb's *Kitāb maʿālim al-ʿulamāʾ*, al-Naǧāshī's *Asmāʾ al-riǧāl*, and al-Ṭūsī's *Fihrist kutub al-Shīʿa*. The computerization of these works has been completed (Istituto per l'Oriente, Roma), and the listings as well as the various special lists classified according to one principle, will be published presently. There are also some general texts which have been stored in the memory bank, among those Ibn Khallikān's (d. 681/1282) *Wafayāt al-aʿyān wa anbāʾ abnāʾ al-zamān*.

At the moment, the Dutch *équipe* (Instituut voor Talen en Culturen van het Midden-Oosten, KU Nijmegen) is trying to collect all onomastic and biographical data concerning the Arab grammarians. The principal source used in the computerization of these data is al-Suyūṭī's (d. 911/1505) *Bughyat al-wuʿāt fī ṭabaqāt al-lughawiyyīn wa al-nuḥāt*, which will be collated with other grammatical *ṭabaqāt*-writings, such as al-Qifṭī's *Inbāh al-ruwāt ʿalā anbāh al-nuḥāt*, Abū Ṭayyib al-Lughawī's *Marātib al-naḥwiyyīn*, as well as the manuscript of Ibn Qāḍī Shuhba's (d. 851/1447) *Kitāb ṭabaqāt al-nuḥāt wa al-lughawiyyīn*, which, as it turns out, is a very important source containing much additional information as compared with al-Suyūṭī. The final collection of data will also include, it is hoped, the information on Arab grammarians contained in other computerized texts, as well as the standard reference works, such as GAL, GAS, and EI. This material will provide the basis for further research into some crucial problems in the history of Arabic grammatical studies, such as the place of origin of grammarians, especially of those who are called in the tradition "Kūfian" and "Baṣrian" grammarians; the date of the transfer of the study of grammar to Baghdād; the social and professional status of grammarians within Islamic society etc.

For technical information concerning the computer-programs used in the stockage, the alphabetization and the classification of the onomastic data we refer to Bichard-Bréaud 1973, where a.o. a step-by-step description is given of the answer to one sample question (which persons with the name of ʿAbdallāh who had a grandfather whose first name began with ʿAbd died of the pest in the year 700 ?). As an introduction to the methods used by the collaborators in codifying the onomastic and biographical data we have at our disposal Douglas/Fourcade 1976, which serves at the same time as a manual for those who start to work with the project. At the present time, there is, however, no general introduction to the project with information on the possibilities of research, which include all sorts of statistic analysis of biographical data.

In the foregoing discussion we have already mentioned some examples of statistic and historical research, and we refer here in general to the introductions of the various

publications of listings. We may add that the collection of data also enables us to study the evolution of Arabic names, the various factors determining the choice of names, e.g. the use of the *kunya* in the course of the centuries, or the varying popularity of certain first names such as 'Alī or 'Uthmān. This applies to the study of titles as well: the homonymy of honorifics and expressions indicating real functions often obscures the real meaning of a *laqab* in a specific context, especially for the lower echelons of the governmental bureaucracy. This touches on the problem, mentioned above, of the distinction between onomastic and biographical material, which, in our view, should always be kept apart. In other words, such rubrics as SGL (profession) or SIF (physical properties) should be reserved for those data which, according to the text, correspond to reality, and are not a part of the onomastic formula. But this problem is still a matter of debate within the international project.

The results of such onomastic research are, of course, most relevant for the cultural history of the Islamic world. And, in a general sense, one may say that the data collection of the *Onomasticon Arabicum* is an indispensable tool for everyone who works with Islamic sources, since it enables him to identify much more safely unknown persons mentioned by those sources: everyone working with these sources is confronted every so often with some unknown Abū Bakr or Muḥammad ibn Aḥmad, about whom one only knows that he lived in Baghdād during the 780ies, and that he made a trip to Nīsābūr, for example. In cases like these the computer can provide a reliable listing of all those who answer the description.

Finally, we wish to point out that much remains to be done, not only in the collection and computerization of biographies — which is obvious —, but also in the field of programming. One of the major setbacks of the current project is that it does not allow the handling of material concerning the *isnād* of scholars, in other words, the enormous amount of information on a person's teachers and students which we find in the sources must be left aside. This disadvantage cannot be remedied in the present state of affairs. But apart from this there remains one essential question, which has not yet been answered satisfactorily: "how do we define a person in terms understandable for a computer?". At the present time, a sort of working definition is used, according to which two persons are held to be identical if 60% of their data coincide, but, obviously, with the steady increase in material, some solution will have to be found for this problem, which will have to take into account not only the existence of variants for each item and the sum total of all information about a person, but also the relative importance of the different rubrics, and perhaps even the relative importance or reliability of the sources from which the information is taken.

The present author is well aware of the fact that, being himself a collaborator of the *Onomasticon*-project, he was bound to use this article as an *oratio pro domo*. Nevertheless, it seemed worthwhile to give some detailed information about the project. Interested readers are further referred to the publications in the *Cahiers d'Onomastique* which are published annually by the Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (Paris) and to the publications listed below.

Nijmegen, may 1980 C. Versteegh

Bibliographical references

Bichard-Bréaud, P., Traitement automatique des données biographiques, analyse et programmation. Paris: Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 1973 (= Série Onomasticon Arabicum, 5).

Douglas, Fedwa Malti/Geneviève Fourcade, The treatment by computer of medieval Arabic biographical data: an introduction and guide to the *Onomasticon Arabicum*. Paris: Centre National de la Recherche Scientifique, 1976 (= Série Onomasticon Arabicum, 6).

Humbert, G. a.o., Traitement par ordinateur des données biographiques. Šaḏarāt al-ḏahab, listing no. 1, années 1-200, lettre A. Paris: Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 1973 (= Onomasticon Arabicum, série listing, 1).

Rowson, Everett K./Seeger A. Bonebakker, A computerized listing of biographical data from the *Yatīmat al-dahr* by al-Tha'ālibī. Los Angeles: Undena Press, 1980 (= Onomasticon Arabicum, série listing, 3).

Scarcia-Amoretti, Biancamaria, L'*Onomasticon Arabicum*: un esempio di collaborazione internazionale. In: Gli Studi sul Vicino Oriente in Italia dal 1921 al 1970, II, L'Oriente Islamico, 291-306. Roma: Istituto per l'Oriente, 1971.

Simone, Adalgisa de, Spoglio antroponimico delle giaride (*ǧarā'id*) arabogreche dei *Diplomi* editi da Salvatore Cusa. Roma: Istituto per l'Oriente, 1979 (parte prima) (= Onomasticon Arabicum).

Traini, Renato, Sources biographiques des Zaïdites (années 122-1200 h.): lettres alif-ḫā'. Paris: Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 1977 (= Onomasticon Arabicum, série listing, 2).

* * *

Averroes' Rückwendung zu Aristoteles. Die „Kurzen" und die „Mittleren Kommentare zum Organon"*)

Von den exegetischen Schriften des spanisch-arabischen Philosophen Averroes (Ibn Rušd; st. 1198) zum Aristotelischen *Organon* (*Kurze* und *Mittlere Kommentare* zu allen *Organon*-Schriften einschließlich der *Rhetorik* und *Poetik* und der *Isagoge* des Porphyrius; ein *Großer Kommentar* zu den *Zweiten Analytiken*; dazu Abhandlungen zu Einzelfragen [*Masā'il*]) ist bisher nur ein Teil in modernen kritischen Ausgaben zugänglich. So ist der Forscher, der sich für den Logiker Averroes interessiert, nach wie vor z.T. noch auf die im Mittelalter und in der frühen Neuzeit (meist nicht nach den Original-Texten, sondern nach hebräischen Fassungen) angefertigten lateinischen Übersetzungen, die in alten Drucken vorliegen, angewiesen.

Völlig vernachlässigt hatten die Arabisten lange Zeit die *Kurzen Kommentare*, oder, genauer gesagt, die *Epitome* (*Ǧawāmi'*), die Averroes zum gesamten *Organon* (einschließlich der *Isagoge*) verfaßt hat. Dies dürfte freilich auch an der merkwürdigen Überlieferung der Schrift liegen. Während nämlich die *Mittleren Kommentare* (außer dem

*) Zugleich Besprechung von: *Averroës' Three Short Commentaries on Aristotle's „Topics", „Rhetoric", and „Poetics"*. Edited and Translated by Charles E. Butterworth. Albany State University of New York Press. 1977 (8vo, IX + 206 S.). ISBN 0-87395-208-1.

zur *Isagoge*) in arabischen Handschriften überliefert (und daher zum größten Teil auch schon ediert) sind, ist die *Epitome* nur in jüdisch-arabischen Handschriften (arabisch in hebräischen Buchstaben) (und außerdem in hebräischen und lateinischen Übersetzungen) erhalten; und es ist verständlich, daß mancher Arabist sich nicht kompetent für eine Edition hält.

Umso erfreulicher ist, daß es Charles E. Butterworth unternommen hat, zumindest einen Teil der *Epitome*, nämlich deren drei letzte Bücher (*Topik*, *Rhetorik* und *Poetik*), zu edieren (wobei er die hebräischen in arabische Buchstaben transliteriert hat) und sie ins Englische zu übersetzen.

Der Herausgeber hat bei der Herstellung des Textes die beiden einzigen erhaltenen (jüdisch-)arabischen Handschriften zugrunde gelegt: den Münchener Codex Hebraicus Nr. 309 (= Codex Arabicus Nr. 650 a) und die Pariser Handschrift Nr. 1008 der hebräischen Sammlung. Beide Handschriften wurden bei der Herstellung des Textes als gleichwertig angesehen.

Die Edition bildet den letzten Teil der Arbeit (S. 143-206; man fragt sich, warum der arabische Text nicht in arabischer, sondern in europäischer Seitenanordnung gedruckt ist.). Das Buch besteht außerdem aus einem Vorwort (S. VII-IX), einer Einleitung (S. 1-4), einem Kapitel „The Text" (S. 5-18), einem weiteren Kapitel „The Teaching of the Text" (S. 19-41), der Übersetzung (S. 43-84), den Anmerkungen zur Einleitung und zur Übersetzung (S. 85-134) und zwei Indizes (S. 135-142: A. „Names and Titles Cited by Averroës"; B. „Technical Termes Used by Averroës"). Leider fehlt eine eigene Bibliographie; die Literaturangaben müssen mühevoll aus dem Anmerkungsteil herausgesucht werden, wo sie jeweils anläßlich der ersten Erwähnung des betreffenden Werks erscheinen, später aber nur noch in der Form N.N., *op. cit.*, wiederholt werden.

Mit der Edition und der Übersetzung des Textes verbindet B. eine These, die er schon im Vorwort ausspricht und die er dann in der Einleitung und besonders eingehend in dem Kapitel „The Teaching of the Text" darlegt und zu begründen versucht: Das heutigen Tages allgemein feststellbare Desinteresse an den Kommentaren des Averroes — und zumal an seinen Kommentaren zum Organon —, das ja in krassem Widerspruch steht zu der Hochschätzung dieser Schriften durch Juden und Christen (mehr als durch Muslime!) im Mittelalter und noch in der frühen Neuzeit, sei aus vielen Gründen unglücklich. Es gelte also, die Aristoteles-Kommentare neu zu entdecken. „Weit entfernt von sklavischer Nachahmung oder buchstäblicher Wiederholung" habe Averroes „eine einzigartige Interpretation von Aristoteles' Ideen in der Gestalt einer Auslegung geboten" (S. VIII). Mehr als die Mittleren (und Großen) Kommentare, die wirklich „Kommentare zu den Büchern des Aristoteles" sind (S. 11), seien die Epitomai geeignet, Averroes' Bedeutung wieder neu zu schätzen. „Nirgendwo sonst ist er in einer so kühnen Weise frei mit dem Aristoteles-Text verfahren wie in diesen Abhandlungen ..." (S. VIII). „Die Betrachtung der logischen Künste scheint wenig mehr als ein Schleier zu sein, hinter dem hervor Averroes die problematische Beziehung zwischen philosophischem Denken, religiösem Glauben und politischer Überzeugung beschworen hat" (S. IX). — Auf diese These B.s möchte ich im folgenden näher eingehen.

Zunächst sei festgestellt, daß sich Averroes in den Epitomai in der Tat sehr viel freier gegenüber den Aristotelischen Gedanken verhält als in den Mittleren (und Großen) Kommentaren. Das ist indessen seit langem bekannt; C. Prantl hatte daraus in der ersten Auflage seiner *Geschichte der Logik im Abendlande* (Bd. 1-2. Leipzig 1855-1861, hier Bd. 2, S. 374) geschlossen, daß die Epitome unecht sein müsse. Darauf weist B. auch hin (S. 11ff.; S. 88, Anm. 8) (wie er das Problem der Echtheit überhaupt ausführlich diskutiert; s. S. 11-14); doch ist ihm entgangen, daß Prantl in der zweiten Auflage des zweiten Bandes seiner *Geschichte der Logik* (Leipzig 1885, S. 381) seine Bedenken hat fallen lassen, u. zw. unter dem Eindruck der Argumente M. Steinschneiders in dessen Abhandlung „Al-Farabi ... Leben und Schriften ..." (In: Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg. VIIIe série, XIII, 1869, No. 4, S. 149ff.) (vgl. dazu Prantl 2, S. 308, Anm. 10 a). Steinschneider hatte eine andere Erklärung für die Abweichungen des Averroes von den Aristotelischen Gedanken in der *Epitome* gegeben, die Prantl akzeptiert und wie folgt zusammengefaßt hat: „Steinschneider ... erklärt, dass Averroes in jener früheren Zeit, in welcher er die *Epitome* verfasste, noch in höherem Grade von Alfarabi und Avicenna beeinflusst gewesen sei, wovon er allmälig selbständiger sich befreit habe, sowie dass eben im Hinblicke auf diese zum reinen Aristotelismus fortschreitende Entwicklung des Averroes es nicht verstattet sei, aus Widersprüchen ... einen Beweisgrund für Unächtheit zu entnehmen" (2, S. 381, Anm. 289).

Sollte Steinschneider recht haben, so verhielte es sich gerade umgekehrt, wie B. annimmt: Die Freiheiten des Averroes gegenüber Aristoteles in der *Epitome* (bei der es sich tatsächlich um ein früheres Werk handeln dürfte; vgl. M. Alonso: *Teología de Averroes*. Madrid-Granada 1947, S. 55ff.) könnten gerade nicht als Beweis für seine Originalität angeführt werden; sie belegten vielmehr seine Anlehnung an die frühere islamische Philosophie und Aristoteles-Exegese, in die ja eine Menge Gedankengut eingegangen ist, das bei Aristoteles kein Substrat hat. Dagegen wäre Averroes in den späteren Kommentaren insofern „originell", als er sich hier von dem Einfluß namentlich al-Fārābī's und Avicenna's gelöst hätte — in Richtung auf einen reinen oder doch reineren Aristotelismus hin. (Am Rande sei vermerkt, daß B. diesen Standpunkt Steinschneiders eigentlich kennen müßte, da er sich auf S. 94, Anm. 32 ausdrücklich auf die betreffende Stelle bezieht, dabei aber das Argument, auf das es letztlich ankommt — nämlich daß das Denken des Averroes eine Entwicklung zum reinen bzw. reineren Aristotelismus hin durchgemacht hat — völlig unberücksichtigt läßt.)

Um die entgegengesetzten Thesen Steinschneiders und B.s zu prüfen, wollen wir im folgenden einige ausgesuchte, meistenteils von B. als „neu" herausgestellte, nicht-Aristotelische Standpunkte und Lehren des Averroes, so wie er sie in der *Epitome* vertritt, herausgreifen und sie mit den entsprechenden Standpunkten und Lehren al-Fārābī's und Avicenna's vergleichen und schließlich fragen, wie er sich in seinen späteren Werken zu diesen Fragen gestellt hat.

1. Der Schriftenbestand des Organon. Auf S. 7 und 19 stellt B. fest, Averroes habe den Schriftenbestand des *Organon* geändert, indem er die *Epitome* mit der Behandlung der *Isagoge* des Porphyrius begonnen habe; außerdem habe er Abrisse der *Rhetorik* und *Poetik* angehängt,

welche beiden Schriften „herkömmlicherweise nicht als zum *Organon* zugehörig betrachtet wurden" (S. 19). Daß diese Erweiterung keine originale Leistung des Averroes ist, sondern daß er damit alexandrinische Tradition fortsetzt, an die auch al-Fārābī und Avicenna angeknüpft haben, bemerkt B. dann allerdings selbst in einer Anmerkung (S. 91-92, Anm. 18). Das Gesagte sogleich wieder einschränkend, behauptet er in derselben Note dann aber weiterhin, al-Fārābī (sowie Averroes) hätte die Idee, *Rhetorik* und *Poetik* unter die logischen Künste einzureihen, nicht ohne vorherige Überlegung akzeptiert. Das stimmt zwar, ist aber kein Argument für B.s These; denn Gedanken über den systematischen Zusammenhang der logischen Schriften des Aristoteles und zumal über die Begründung der Zuordnung von *Rhetorik* und *Poetik* zum *Organon* stellten regelmäßig bereits die spätalexandrinischen Kommentatoren an; und an diese Tradition der Zuordnungsbegründungen schließen die arabischen Philosophen in den betreffenden Erörterungen an. (Außer auf den in diesem Zusammenhang stets zitierten Aufsatz von R. Walzer: „Zur Traditionsgeschichte der Aristotelischen Poetik". In: ders.: *Greek into Arabic. Essays on Islamic Philosophy.* Oxford 1962, S. 129-136, ist hier auch auf Prantl 1, S. 644-646, bes. Anm. 122, hinzuweisen, wo bereits alles Wichtige zum Thema gesagt ist! — Vgl. neuerdings auch W. Heinrichs: „Die antike Verknüpfung von phantasia und Dichtung bei den Arabern". In: ZDMG 128, 1978, S. 252-298, bes. S. 256ff.). Nun gibt es zwar Äußerungen einiger Alexandriner, die die Zuordnung der fraglichen Schriften zum *Organon* für nicht ganz unproblematisch hielten (z.B. Ammonios; vgl. Walzer, S. 133); doch scheinen gerade diese Äußerungen den Arabern nicht bekannt geworden zu sein. Jedenfalls hängt schon al-Kindī in seiner Abhandlung *Über die Anzahl der Bücher des Aristoteles ... Rhetorik* und *Poetik* wie selbstverständlich an das *Organon* an (vgl. die englische Übersetzung des Werkchens von N. Rescher, in: ders.: *Studies in the History of Arabic Logic.* Pittsburgh 1963, S. 32-37, hier S. 34; dazu auch S. 30). Auch für al-Fārābī hatte die Zuordnung nichts Problematisches, wie besonders deutlich aus einer auch von B. herangezogenen Stelle aus der Schrift *Iḥṣā' al-'ulūm* (hrsg. v. 'U. Amīn. Kairo o. J., S. 63) hervorgeht. Dort heißt es nämlich: „Was die Teile der Logik betrifft, so sind sie acht...".

Auch für Averroes ist die Zugehörigkeit der beiden Schriften zum *Organon* eine Tatsache. Diese Auffassung hat er — was besonders beachtenswert ist — auch in seinen später verfaßten *Mittleren Kommentaren* zu *Rhetorik* und *Poetik* nicht aufgegeben. So sagt er im *Mittleren Kommentar zur Rhetorik* (*Talḫīṣ al-ḫaṭāba*. Hrsg. v. M. Salīm Sālim. Kairo 1967, S. 3) über die Beziehung der Dialektik zur Rhetorik: „Da diese beiden Künste zusammengehören, ist es erforderlich, daß ihre Betrachtung aufgrund einer (einzigen) Kunst erfolgt, und das ist die Kunst der Logik." Im *Mittleren Kommentar zur Poetik* (*Talḫīs K. Arisṭūṭālīs fī š-ši'r*. In: Arisṭūṭālīs: *Fann aš-ši'r*. Hrsg. v. 'A. Badawī. Beirut 1973, S. 199-250, hier S. 203) bezeichnet er die Dichtkunst — bzw. den wichtigsten Teil derselben — ausdrücklich als logische Kunst: „Die vorstellungsevozierende Kunst (*aṣ-ṣinā'a al-muḫaiyila*), oder diejenige, die das Faktum der Vorstellungsevokation bewirkt, umfaßt drei (Künste): die Kunst der Musik, die Kunst der Metrik und die Kunst der Herstellung der nachahmenden Reden — und (eben) diese (letztere) ist die logische Kunst, die wir in diesem Buch betrachten".

Anders verhält es sich mit der *Isagoge*. Daß diese Schrift nicht von Aristoteles stammt, war klar; und während der junge Averroes sie in der *Epitome zum Organon* noch mitbehandelt und auch eine akzeptable Begründung für die Berücksichtigung der Schrift gefunden hat (s. B., S. 12), macht der „strenge und reine Aristoteliker, welcher er (Averroes) in seinen späteren Schriften durchgängig ist" (Prantl 2, S. 384) sich nur widerwillig an den *Mittleren Kommentar zur Isagoge*, weil, wie er in der Einleitung und zum Schluß sagt, „er hiezu im Hinblicke auf die einmal bestehende Gewohnheit von wissenschaftlichen Freunden gedrängt worden war, während er selbst die entschiedene Überzeugung hegt, dass die *Isagoge* gar nicht zum *Organon* gehöre, indem ihr auf die Definition bezüglicher Inhalt weder unter das demonstrative noch unter das rhetorisch-topische Verfahren untergebracht werden könne, sondern nur den Sprach-Ausdruck der fünf Worte betreffe..." (Prantl, ebd.).

Eine gewisse Freiheit sowohl Aristoteles als auch der islamischen Aristoteles-Exegese gegenüber zeigt Averroes allerdings darin, daß er in der *Epitome* aus bestimmten Gründen einen Teil des Stoffs der Aristotelischen *Topik* (Buch 2-7) zwischen den Stoff der beiden *Analytiken* einschaltet. Dabei scheint es sich um einen Kompromiß zwischen zwei Traditionen zu handeln; denn neben den Kommentatoren, die sich an die gewöhnliche Reihenfolge hielten, gab es schon in alexandrinischer Zeit andere, die die *Topik* (und *Sophistik*) „als das Gebiet des Wahrscheinlichen vorausstellen (wollten), um von diesem aus erst zur Wahrheit und Nothwendigkeit des Apodeiktischen aufzusteigen" (Prantl 1, S. 647). Dieser Auffassung haben sich gelegentlich wohl auch al-Fārābī und Avicenna angeschlossen (vgl. Prantl 2, S. 316 und 367); und wenn Averroes im *Großen Kommentar zu den Zweiten Analytiken* in diesem Punkt scharf gegen Avicenna polemisiert (s. Prantl 2, S. 396 und S. 367, Anm. 230), so belegt dies, wie wir glauben, wiederum vor allem nur seine Rückwendung zu einem reine(re)n Aristoteles. Dabei hat B. sicher recht, wenn er (S. 13) gegen Prantls (nur in der ersten Auflage der *Geschichte der Logik* geäußerte) Auffassung bemerkt, daß hier im Grunde gar kein Widerspruch zwischen Averroes' früherem und späterem Standpunkt besteht, da die Bücher 2-7 der *Topik*, die Averroes in der Epitome vor den *Zweiten Analytiken* behandelt, noch gar nicht mit dialektischen Urteilen befaßt sind, sondern diejenigen Grundsätze und Begriffe behandeln, die für die inhaltliche Tragfähigkeit sämtlicher Beweisformen, also auch der apodiktischen, von Bedeutung sind (Definition usw.). (Vgl. die Begründung, die Averroes für sein Vorgehen gibt, bei Prantl 2, S. 394, Anm. 329 a.)

Völlig neu scheint bei Averroes die Umkehrung der traditionellen Reihenfolge *Topik-Sophistik* zu sein, so daß in seiner *Epitome* die *Sophistik* vor die *Topik* (bzw. deren noch nicht behandelte Teile) zu stehen kommt. Eine Begründung gibt Averroes zu Beginn seines Abrisses der *Topik* (B. S. 151; Übersetzung S. 47).

2. Klassifikation der Syllogismen. Auf S. 8 erklärt B., Averroes habe (1) eine neue Klassifikation der verschiedenen Syllogismusarten geboten und einige eingeführt, die Aristoteles nie erwähnt habe. Weiterhin (2) sei seine Analyse der Stoffe der Syllogismen dem logischen Denken des Aristoteles fremd.

Mit (1) ist gemeint die (schon in der *Epitome zu den Ersten Analytiken* [vgl. B., S. 106, Anm. 3] eingeführte und dann in der *Epitome zur Topik* [B. S. 153, Übersetzung S. 48] und in der *Epitome zur Rhetorik* [B. S. 172-176, Übersetzung S. 65-67] aufgegriffene) Einteilung der Syllogismen in 1. kategorische (*qiyās ḥamalī*), 2. bedingte oder hypothetische im weiteren Sinne (Prantl nennt sie Voraussetzungsschlüsse, so z.B. 1, S. 294, 375ff., 385ff. und öfter) (*qiyās šarṭī*) — diese Art zerfällt wiederum in a) hypothetische im engeren Sinne (*muttaṣil*) (z.B.: Wenn A, dann B; nun A, also [auch] B [modus ponens]) und b) disjunktive (munfaṣil) (z.B.: Entweder A oder B; nun A, also B nicht [modus ponendo tollens]) — und 3. kontradiktorische (*qiyās al-ḫulf*). Was unter 3. zu verstehen ist, erklärt Averroes an einer Stelle der *Epitome zu den ersten Analytiken*, die B. in einer Anm. (S. 106f., Anm. 4) in Übersetzung wiedergibt. Averroes definiert dort: „Der kontradiktorische Syllogismus setzt sich zusammen aus einem kategorischen und einem hypothetischen (Syllogismus)". Ich verbinde die Erklärung, die Averroes folgen läßt, mit dem Beispiel, das er in der *Epitome zur Rhetorik* (B., S. 176; Übersetzung S. 67) bringt (wo der Schluß erwartungsgemäß unter der Gestalt eines Enthymems gegeben ist, bei dem allerdings die ausgelassene Prämisse als Kausalsatz nachgetragen wird). Zu beweisen ist der Satz „Alle Menschen nehmen sinnlich wahr". Wenn dieser Satz nicht gilt, dann gilt sein kontradiktorisches Gegenteil „Einige Menschen nehmen nicht sinnlich wahr" (von B. falsch übersetzt; *laisa kull, lā kull* usw. = *ba'ḍ laisa*!) (hypothetischer Teil). Wir nehmen diesen Satz als Prämisse und verbinden mit ihr eine andere Prämisse, deren Wahrheit außer Zweifel steht: „Alle Menschen sind Lebewesen". Daraus ergibt sich als Konklusion eines kategorischen Syllogismus der Satz „Einige Lebewesen nehmen nicht sinnlich wahr" (von B. wiederum im obigen Sinne falsch übersetzt). Das ist aber (zumindest nach damaliger Auffassung) „klare Unwahrheit". Diese kann sich aber nicht aus der Konstruktion des Syllogismus ergeben haben — denn der ist ja schlüssig —, und auch nicht aus der wahren Prämisse. Folglich muß das hypothetisch gesetzte kontradiktorische Gegenteil des zu beweisenden Satzes unwahr sein. Wenn das aber so ist, ist der Satz selbst wahr; und damit ist (apagogisch) bewiesen, daß alle Menschen sinnlich wahrnehmen (apagogisches Beweisverfahren im Sinne von Aristoteles, Analytica priora 2, Kap. 11-13). (Für die Klärung dieses Problems bin ich Herrn Professor H. Gätje, Saarbrücken, dankbar!)

Daß die zur Rede stehende Dreiteilung der Syllogismusarten nicht auf Aristoteles zurückgeht, ist richtig; Aristoteles hatte zwar (ebd. 1, Kap. 23 und 44) das „direkt demonstrative" und das „voraus voraussetzungsweise" (ex hypothesi) Schließen unterschieden — zum letzteren hatte er auch den apagogischen Beweis gerechnet —, doch hatte er „keinen eigenen Voraussetzungsschluss als solchen" anerkannt (vgl. Prantl 1, S. 294ff.; danach B., S. 106f., Anm. 3 und 4). Es trifft jedoch nicht zu, daß Averroes es war, der den bedingten und den kontradiktorischen Schluß als eigene Syllogismusarten eingeführt und somit eine neue Klassifikation der Schlüsse geboten hat. B. schränkt diese seine Behauptung denn auch wieder in einer Anmerkung (S. 106, Anm. 3) ein, wo er erklärt, Averroes stehe, indem er die bedingten Schlüsse als eigene Arten anerkenne, in einer "wohl-etablierten Tradition", die letztlich auf Theophrast zurückgehe und an die dann auch al-Fārābī und Avicenna angeknüpft hätten. Hinzuzufügen ist, daß bereits al-Fārābī, z.B. im *K. al-Qiyās aṣ-ṣaġīr*, neben den bedingten auch die kontradiktorischen Schlüsse in die Klassifikation der Syllogismusarten mit hineingenommen hat und so zu der fraglichen Dreiteilung gelangt ist (s. *Al-Fārābī's Short Commentary on Aristotle's Prior Analytics.* Transl. ... with Intr. and Notes by N. Rescher. Pittsburgh 1963, S. 81-82, dazu Rescher S. 43). (Bei Avicenna im *Qiyās* ist der Sachverhalt komplexer und dementsprechend differenzierter behandelt.) Eine Vierteilung, die sich aber aus der zur Rede stehenden Dreiteilung herleitet, hat al-Ġazzālī in seiner Logik-Schrift *Mi'yār al-'ilm* (hrsg. von S. Dunyā. Kairo 1961, S. 131 und 158ff.; Prantl 2, S. 375f.) Er klassifiziert dort die Syllogismusarten nämlich wie folgt: 1. kategorische, 2. hypothetische (im engeren Sinne), 3. disjunktive und 4. kontradiktorische Schlüsse. (Hier sind also die hypothetischen und disjunktiven Schlüsse — anders als bei al-Fārābī und Averroes, die in diesem Punkt der ursprünglichen Theophrastischen Lehre folgen [vgl. Prantl 1, S. 375f.] — nicht mehr als Unterarten einer einzigen Art, sondern als zwei gleichrangige Arten aufgefaßt.)

Von dieser Tradition hat sich Averroes auch im *Mittleren Kommentar zu den Ersten Analytiken* nicht (völlig) lösen können. Im Kommentar zu Buch 1, Kapitel 23, führt er die zur Rede stehenden drei Arten nach wie vor als gleichrangig nebeneinander auf, obwohl die — der Auslegung vorangestellte — zugrunde liegende Aristoteles-Stelle (s. oben) auch in der von Averroes benutzten Übersetzung eine solche Interpretation keineswegs zuläßt (s. Aristotelis *Omnia ... Opera.* Averrois Cordubensis *Commentarii.* Venetiis apud Iunctas 1562. Nachdruck Frankfurt a. M. 1962. Vol. I, 1). Doch lenkt er hier, was die bedingten Syllogismen mit ihren zwei Unterarten betrifft, „ziemlich besonnen auf den aristotelischen Standpunkt zurück, insoferne er den wesentlichen inneren Unterschied zwischen diesen hypothetischen und den kategorischen Schlüssen anerkennt, dass in ersteren der Schlusssatz nicht eine eigene Errungenschaft des Schliessens sei, sondern gerade der Obersatz zu seiner eigenen Begründung noch eines kategorischen Schlusses bedürfe" (Prantl 2, S. 391f., dazu 1, S. 294f.). — Die nähere Behandlung des kontradiktorischen Schlusses durch Averroes erfolgt — wie bei Aristoteles — im Anschluß an die Behandlung der conversio syllogismi (also ab 2, Kap. 11).

Was schließlich (2) die — tatsächlich auch nicht auf Aristoteles zurückgehende — Einteilung der Syllogismen nach Stoffen (Wahrheitsgehalten) in apodiktische, dialektische, sophistische, rhetorische und poetische betrifft, so ist auch sie in keiner Weise eine Neuerung des Averroes. Sie wird für uns zum ersten Male bei einem späten Alexandriner, dem Armenier Elias (Pseudo-David) faßbar (vgl. Walzer, S. 134f.; die einschlägige Stelle hat vor Walzer wiederum schon Prantl 1, S. 644ff., dazu Anm. 122, zitiert und besprochen!). Die Klassifikation findet sich dann wieder bei al-Fārābī und gilt nach diesem bei den Arabern allgemein (vgl. Walzer, S. 130ff.; und vor ihm schon Prantl 2, S. 311f.)

3. Überzeugungsarten. Auf S. 125, Anm. 1 zu Par. 33,

weist B. darauf hin, daß die von Averroes in der *Epitome zur Rhetorik* aufgezählten Überzeugungsarten sich ähnlich schon bei al-Fārābī im *K. al-Ḫaṭāba* (In : Al-Fārābī : *Deux Ouvrages inédits sur la Réthorique*. Publication préparée par J. Langhade et M. Grignaschi. Beyrouth 1971, S. 30-121, hier S. 68-81) finden. Das trifft zu; Averroes schließt sich hier eng an den Zweiten Lehrer an, der in dieser Schrift 2 technische (Enthymem und Paradigma) und 11 nicht-technische Mittel aufzählt (1. Ethos des Sprechers, 2. Beeinflussung des Pathos der Zuhörer, 3. Begeisterung und Beunruhigung der Zuhörer, 4. Über- und Untertreibung, 5. Geschriebene Gesetze, 6. Zeugenaussagen, 7. Wunsch und Furcht des Sprechers [Geständnisse unter Foltern], 8. Herausforderungen und Wetten, 9. Eide, 10. Gesichtsausdruck und Gestikulation des Sprechers, 11. Redeweise, Intonation usw.), während Aristoteles 3 technische Arten (1. vom Ethos des Sprechers, 2. vom Pathos der Zuhörer, 3. von der Rede abhängige [= Enthymem und Paradigma]) und 5 nichttechnische Arten (1. Gesetze, 2. Zeugenaussagen, 3. Verträge, 4. Geständnisse unter Foltern, 5. Eide) nennt. (Vgl. hierzu G. Schoeler: *Einige Grundprobleme der autochthonen und der aristotelischen arabischen Literaturtheorie*. Wiesbaden 1975, S. 73-81; dazu die Berichtigungen und Nachträge in ZDMG 126, 1976, S. *78*-*81*, hier S. *80-81*).

Bevor wir Averroes' Schema mit dem al-Fārābī's vergleichen, sei hier eine den Text betreffende Bemerkung gemacht. Ich halte es für sicher, daß bei Averroes' Aufzählung der nicht-technischen Überzeugungsarten zwei ausgefallen sind. Denn der Philosoph sagt ausdrücklich (B., S. 187, Übersetzung S. 73), daß es insgesamt 13 dieser Arten gebe (*wa-hāḏihi l-muqniʿāt fī l-ǧumla 13 ǧinsan*; *hāḏihi l-muqniʿāt* bezieht sich auf das kurz zuvor erwähnte *al-muqniʿāt allatī laisat bi-aqāwīl*); und es ist undenkbar, daß er Enthymem und Paradigma als die beiden ersten dieser Arten auffaßt, wie B. (S. 125, Anm. 1 zu Par. 33) meint. Das eine der beiden fehlenden Mittel erwähnt Averroes übrigens in der weiteren Diskussion (wo er auf die vier wichtigsten Arten noch einmal zurückkommt, um sie eingehender zu behandeln): Es ist das Mittel „geschriebene Gesetze" (S. 194, Übersetzung S. 76). Das andere fehlende Mittel läßt sich mit großer Wahrscheinlichkeit aus al-Fārābī erschließen: Es ist die Überzeugungsart „Gesichtsausdruck, Gestikulation usw. (des Redenden)". Es muß allerdings eingeräumt werden, daß in der lateinischen (und hebräischen) Version auch nur 11 Arten genannt sind (die allerdings nicht genau mit den im arabischen Text aufgezählten identisch sind!).

Wie es sich mit alledem auch verhalten mag, jedenfalls zählt Averroes ein Mittel auf, das al-Fārābī nicht hat, den Consensus (*iǧmāʿ*). Ein zweites, zusätzlich bei Averroes auftretendes Mittel, die „Verdrehung der Rede des Gegners", kennt al-Fārābī auch, doch scheint er es unter die Art „Über- und Untertreibung" subsumieren zu wollen (s. al-Fārābī, S. 75; der betreffende Abschnitt fängt mit *min ḏālika* ... an; *ḏālika* bezieht sich wohl auf den vorausgehenden Punkt *taʿẓīm al-amr* ...; die einzelnen Arten werden regelmäßig durch *minhā* eingeführt. — Averroes hat al-Fārābī wohl anders verstanden). In allen übrigen Überzeugungsarten stimmt Averroes mit dem Zweiten Lehrer überein; die Übereinstimmung geht sogar soweit, daß sich in beiden Texten zumeist auch dieselben Beispiele finden.

Prüfen wir nun, welche Überzeugungsarten Averroes in seinem *Mittleren Kommentar zur Rhetorik* kennt! Hier folgt er nicht mehr al-Fārābī, sondern behandelt in voller Übereinstimmung mit Aristoteles dessen 3 technische (S. 30ff.) und 5 nichttechnische Mittel (S. 230ff.) — In diesem Fall hat Averroes also in dem späteren Werk ganz und gar zum Standpunkt des Aristoteles zurückgelenkt.

4. Die Epitome zur Poetik. Auf S. 8 bemerkt B. im Rahmen seiner Aufzählung der wesentlichen Abweichungen des Averroes von Aristoteles, Averroes' Behandlung der *Poetik* in der *Epitome* sei vollkommen frei von irgendwelchen Anspielungen auf die Tragödie (die ja den Hauptgegenstand der Aristotelischen *Poetik* bildet). Das trifft zwar zu, beweist aber wiederum nur die Abhängigkeit des spanisch-arabischen Philosophen von seinen islamischen Vorgängern. Denn sowohl al-Fārābī als auch Avicenna haben mit der *Epitome* des Averroes vergleichbare kurze Darstellungen der *Poetik* verfaßt, in denen sie ebenfalls die Tragödie entweder gar nicht erwähnen (so al-Fārābī: *K. aš-Šiʿr*. Hrsg. v. M. Mahdī. In :*Šiʿr* [Bairūt] Nr. 12 = Jg. 3, Heft 4 [Herbst 1959], S. 90-95) oder nur kurz im Rahmen einer Aufzählung der verschiedenen Gattungen der griechischen Dichtung charakterisieren (so al-Fārābī: *Maqāla fī qawānīn ṣināʿat aš-šuʿara'*. In: Arisṭūṭālīs: *Fann aš-šiʿr*, S. 149-158, hier S. 152f.; und Avicenna: *K. al-Maǧmūʿ au al-Ḥikma al-ʿArūḍīya. Fī maʿānī k. aš-šiʿr*. Hrsg. v. M. Salīm Sālim. Kairo 1969, S. 308. — Avicennas Liste stimmt sachlich und in der Reihenfolge der aufgezählten Gattungen mit der al-Fārābī's genau überein. Er reproduziert sie noch einmal in der Einleitung zum Poetik-Abschnitt seines *K. aš-Šifā'* [In: Arisṭūṭālīs: *Fann aš-šiʿr*, S. 161-198, hier S. 166-167]). Dieser Umstand findet seine Erklärung darin, daß alle diese Abrisse direkt und in der Hauptsache an die (oben erwähnte) Tradition der Zuordnungsbegründungen anknüpfen, die man mit Recht — neben der Übersetzung und Exegese des Textes der *Poetik* — als einen zweiten Überlieferungskomplex innerhalb der arabischen philosophischen Poetik bezeichnet hat (Heinrichs, S. 256). In den Zuordnungsbegründungen hatte eine eingehende Behandlung der Tragödie aber keinen Platz.

Auch sonst ist Averroes in der *Epitome zur Poetik* weitgehend von al-Fārābī und Avicenna abhängig. Das gilt z.B. auch für den ersten Satz des Werkchens, der eine Definition der Dichtung bringt. In ihr steht, wie bei den Vorgängern, der *taḫyīl*-Begriff im Mittelpunkt: „Die dichterischen Reden sind metrische Reden, durch die die Vorstellungsevokation (*taḫyīl*) und der Vergleich (*tamṯīl*) des Dinges erstrebt wird, entweder, um die Seele zur Flucht vor dem Ding zu bewegen, oder zur Zuneigung zu ihm, oder nur zur Überraschung (*ġarāba*) wegen des Vergnügens, das in der Vorstellungsevokation liegt" (B., S. 203, Übersetzung S. 83). Sinngemäß dieselben Definitionen finden sich bei al-Fārābī im *K. aš-Šiʿr* (S. 94) und bei Avicenna im *Poetik*-Abschnitt seines *K. aš- Šifā'* (S. 161 und S. 170) (vgl. hierzu Schoeler, S. 13-16 und ff.).

Wie wenig Averroes' Ausführungen mit einer Exegese des Aristoteles-Textes zu tun haben, zeigt sich z.B. auch daran, daß der Zentralbegriff der *Poetik*, Nachahmung (*mimesis*, ar. *muḥākāt*) (von den Arabern allgemein als „bildlicher Ausdruck" [miß-]verstanden) in der *Epitome* überhaupt nicht fällt. Dabei hatten ihn al-Fārābī und Avicenna in den genannten Schriften sehr wohl verwendet; doch „schwindet" er danach aus den Abrissen der Logik „fast ganz", während der Begriff *taḫyīl* „uneingeschränkter Herrscher" wird (Heinrichs, S. 258, bes. Anm. 19). Immerhin findet sich in der oben wiedergegebenen Definition des Averroes noch ein Nachklang des Begriffs *muḥākāt*: An der Stelle, wo man ihn erwarten würde, steht *tamṯīl* (Vergleich, Analogie), ein Terminus, der schon bei al-Fārābī fast synonym mit *muḥākāt* verwendet wird (*Maqāla*, S. 151, Zl. 6-8). Übrigens verwendet Averroes in Fällen, wo Avicenna — terminologisch exakter — „noch" von *muḥākāt* spricht, „schon" *taḫyīl* bzw. *ḫayāl*; so in der Klassifikation der Erscheinungsformen (*aqsām* oder *aṣnāf*) der *muḥākāt* bzw. *ḫayālāt*. — Diese Einteilung sei im folgenden etwas näher betrachtet.

In Avicenna's kürzerer Darstellung der *Poetik* im *K. al-Maǧmūʿ* (S. 18-20) besteht die Nachahmung (*muḥākāt*) aus 1. Vergleich (*tašbīh*) (der wiederum a) in den Vergleich mit und b) ohne Vergleichspartikel zerfällt), 2. Metapher (*istiʿāra*) (worunter hier die unreine, u. zw. a) die im Zustandsakkusativ stehende Metapher, Beispiel: Der Geliebte kam als ein Vollmond [*qamaran*], und b) die [heute sog.] Genitivmetapher, Beispiel: das Auge der Naturanlage, verstanden ist) und 3. reiner (lexikalisierter) Metapher (*al-muḥākāt min bāb aḏ-ḏawā'i'* (z.B. „Gazelle" statt Geliebte). In Avicenna's *Fann aš-šiʿr* (S. 171) finden wir zwar auch eine dreiteilige Klassifikation der Nachahmungsformen (*al-muḥākayāt*), doch wechselt die Terminologie; die Arten sind: 1. Vergleich, 2. Metapher und 3. Zusammensetzung (*tarkīb*). Beispiele gibt Avicenna hier nicht; vielleicht darf man jedoch — trotz der Schwierigkeiten, die die Terminologie macht — annehmen, daß die „Zusammensetzung" hier mit der „Metapher" dort identisch ist — es handelt sich ja beide Male um einen zweiteiligen Ausdruck —; und daß die „Metapher" hier der lexikalisierten Metapher dort entspricht.

Averroes schließt sich in der *Epitome* in der Klassifikation der Nachahmungsformen — bei ihm, wie gesagt, allerdings *ḫayālāt* — grundsätzlich Avicenna an, doch reduziert er das dreiteilige Schema des Vorgängers zu einem zweiteiligen: Er gliedert die *ḫayālāt* in: 1. Vergleich und 2. Metapher. Ein solches Vorgehen ist zwar logisch einwandfrei, entspricht jedoch nicht der zugrunde liegenden (freilich mißverstandenen) Aristotelischen Einteilung (auf die wir sogleich unten im Zusammenhang mit der Besprechung von Averroes' Klassifikation der Nachahmungsformen im *Mittleren Kommentar* eingehen werden).

Schließlich sei noch auf einen Gedanken in der *Epitome* aufmerksam gemacht, den Averroes aus al-Fārābī's *Maqāla* übernommen hat: Auf S. 205, Übersetzung S. 84, bemerkt er, daß die Poesie zwar eine syllogistische Kunst sei, daß sie aber keinen aktuellen (expliziten) Syllogismus (*qiyās bil-fiʿl*) verwende. (Von B., S. 38, völlig falsch verstanden und interpretiert!) — Denselben Gedanken drückt schon al-Fārābī aus, u. zw. in seinem zweiten *tašǧīr* zur Definition der poetischen Aussagen (*Maqāla*, S. 151), wo der *tamṯīl* (s. oben) = *qaul šiʿrī* zusammen mit dem *istiqrā'* (der Induktion) als *qiyās bil-qūwa* (potentieller [impliziter] Syllogismus) bestimmt wird, welcher letztere im Gegensatz zum *qiyās bil-fiʿl* steht.

Daß der in der Dichtung verwendete Syllogismus als potentiell, nicht-aktuell bezeichnet wird, ist wie folgt zu verstehen: Wir finden in einem Gedicht niemals einen ausgeführten poetischen Schluß (z.B.: N. N. ist schöngesichtig; der Schöngesichtige ist [wie] ein Mond; also ist N. N. [wie] ein Mond), sondern immer nur entweder (meistens) die Konklusion (N. N. ist [wie] ein Mond) oder (seltener) die eine Prämisse des Syllogismus (der Schöngesichtige ist [wie] ein Mond) (vgl. Avicenna: *aš-Šifā'. al-Manṭiq.4 — al-Qiyās*. Ed. Saʿīd Zāyid. Kairo 1383 = 1964, S. 57f. und al-Fārābī: *K. aš-Šiʿr*, S. 93, Zl. 15ff.).

Wenn wir uns nun Averroes' *Mittlerem Kommentar zur Poetik* zuwenden, so sehen wir uns einem Werk vollkommen anderer Art gegenüber. Nach einer kurzen einleitenden Bemerkung über den Skopos der nachfolgenden Abhandlung geht Averroes zum Aristoteles-Text über, u. zw. bringt er, wie in allen Mittleren Kommentaren, jeweils ausgewählte, ihm wichtig erscheinende Sätze oder Passagen des Grundwerks und erklärt diese dann eingehend. Wir haben es hier also mit einem Vertreter der eigentlichen Kommentar-Tradition zu tun (vgl. oben). In dieser Schrift muß sich Averroes daher auch ausführlich mit Aristoteles' Definition und Behandlung der Tragödie auseinandersetzen; die Fehldeutungen, die ihm dabei unterlaufen sind, sind bereits oft — in mehr oder weniger exakter Weise — angeführt worden und haben sogar schon den Stoff für eine literarische Bearbeitung abgegeben (Jorge Luis Borges: *Averroes auf der Suche*).

Schon im Kommentar zum zweiten Lemma-Text, und dann immer wieder, tritt auch der Begriff der Nachahmung auf, den wir in der *Epitome* vermißt hatten. Das ist zu erwarten, denn die *mimesis* ist ja der zentrale Begriff in der *Poetik* des Aristoteles. Doch zeigt sich auch hier, daß Averroes Aristoteles nirgendwo sonst so mißverstanden hat wie in der *Poetik* und daß er sich nirgendwo sonst so wenig von den Ansichten seiner Vorgänger lösen konnte wie hier: „Nachahmung" ist gleichbedeutend mit „bildlichem Ausdruck"; *muḥākāt*, *tašbīh* und *taḫyīl* werden nahezu synonym gebraucht. Wenn bei Aristoteles (und z.T. auch noch bei Avicenna) *mimesis* bzw. *muḥākāt* steht, so verwendet Averroes — selbst in Aristoteles-Zitaten! — in gleicher Bedeutung die Hendiadyoine *at-taḫyīl wat-tašbīh* (S. 201, Zl. -2), *at-taḫyīl wal-muḥākāt* (verbal S. 203, Zl. 5), *al-muḥākūn wal-mušabbihūn* (S. 204, Zl. 14), *at-tašbīh wal-muḥakāt* (S. 206, Zl. 9 und S. 208, Zl. -5); die letztere Kombination geht auf den Übersetzer der *Poetik*, Abū Bišr Mattā b. Yūnus, zurück, der sie regelmäßig zur Wiedergabe des Begriffs *mimesis* verwendet.

Auf der anderen Seite hat Averroes keinen Anlaß, bestimmte andere Begriffe, die im Überlieferungskomplex der Zuordnungsbegründungen eine hervorragende Rolle spielen und die daher in der *Epitome* aufgetreten waren, im *Mittleren Kommentar* zu verwenden. So fehlt hier die Diskussion des poetischen Syllogismus ganz — nicht einmal der Begriff wird erwähnt —, was natürlich nicht heißt, daß Averroes später die Überzeugung, daß die Poesie eine logische bzw. syllogistische Kunst sei, aufgegeben hat (vgl. oben).

Was Averroes' Klassifikation der „Arten der Vorstellungsevokation und des Vergleichs" (*aṣnāf at-taḫyīl wat-tašbīh*) im *Mittleren Kommentar* betrifft, so müssen wir, um diese richtig beurteilen zu können, zunächst die zugrunde liegende Aristoteles-Stelle betrachten (worauf wir oben bei der Besprechung dieser Einteilung in der *Epitome* verzichten konnten). Aristoteles sagt im ersten Abschnitt der *Poetik*: „(Die Nachahmungen) unterscheiden sich...

voneinander in drei Dingen: sie ahmen nach entweder in verschiedenem Material oder verschiedene Gegenstände oder auf verschiedene Art und Weise" (Übersetzung O. Gigon). In der arabischen Übersetzung des Abū Bišr (die Avicenna und Averroes allerdings wahrscheinlich nicht direkt, sondern in einer Überarbeitung des Yaḥyā b. ʿAdī benutzt haben) wird daraus: „Ihre (sc. des Vergleichs und der Nachahmung) Klassen (*aṣnāf*) sind drei: man vergleicht nämlich entweder (1) mit anderen Dingen und bewerkstelligt durch sie die Nachahmung, oder (2) sie (sc. der Vergleich und die Nachahmung) geschehen gemäß dessen Gegenteil (*ʿalā ʿaks hāḏā*) — nämlich indem es andere Dinge sind, die verglichen und nachgeahmt werden, oder (3) sie findet statt gemäß verschiedenen Umständen (*ʿalā aḥwāl muḫtalifa*), nicht auf eine Weise selbst (*lā ʿalā ǧiha wāḥida bi-ʿainihā*)". (In: Arisṭūṭālīs: *Fann as-šiʿr*, S. 85-145, hier S. 86).

Averroes hat das wie folgt verstanden: Es gibt „zwei einfache (Arten der Vorstellungsevokation und des Vergleichs) und die dritte ist zusammengesetzt aus diesen beiden". Die erste Klasse ist Vergleich und Metapher, die zweite ist die Umkehrung (*tabdīl*, *ʿaks*) des Vergleichs und der Metapher, „z.B. wenn man sagt: die Sonne ist (wie) die N.N.; und nicht: die N.N. ist (wie) die Sonne", und die dritte Klasse ist „die aus diesen beiden zusammengesetzte (*al-murakkab min hāḏain*)" (*Talḫīṣ*, S. 201-203).

Es ist nicht zu übersehen, daß Averroes sich hier — mehr als es Avicenna getan hatte — bemüht hat, bei seiner Auslegung ganz nah am (Übersetzungs-)Text zu bleiben — an einem Text, der in diesem Fall (wie häufig auch sonst) reines Kauderwelsch war. Und es ist eigentlich bewundernswert, daß es ihm trotzdem gelungen ist, dem Kauderwelsch einen einigermaßen vernünftigen Sinn zu unterlegen.

Was die erste Klasse der Nachahmungsformen betrifft, so glaubte Averroes, das in der Übersetzung verwendete Hendiadyoin *at-tašbīh wal-muḥākāt* hier (und vielleicht auch sonst) als „Vergleich und Metapher" verstehen zu müssen; folglich waren diese beiden bildlichen Ausdrucksweisen zu einer ersten Klasse zusammenzufassen. Was die zweite Klasse anlangt, so hat der Philosoph den Ausdruck „gemäß dessen Gegenteil" ernst genommen — Avicenna hatte sich darüber einfach hinweggesetzt — und ihn als einen Hinweis darauf verstanden, daß es sich hier um das (ihm aus der arabischen Dichtungstheorie bekannte) Verfahren der Umkehrung eines Vergleichs (oder einer Metapher) handelt (vgl. ʿAbdalqāhir al-Ǧurǧānī: *K. Asrār al-balāġa*. Hrsg. v. H. Ritter. Istanbul 1954, S. 187ff.; al-Ǧurǧānī verwendet für das Verfahren besonders häufig den Terminus *ʿaks* [*at-tašbīh*], z.B. S. 190, Zl. 13, S. 192, Zl. 12, S. 199, Zl. 4, S. 200, Zl. 1 u. ö.!). Was schließlich die dritte Klasse betrifft, so schien Averroes — wie allerdings auch schon Avicenna im *K. as-Šiʿr* — das „gemäß verschiedenen Umständen" und das „nicht auf eine Art" des Übersetzungstexts darauf hinzudeuten, daß Aristoteles eine Art von bildlichen Ausdrücken gemeint habe, die aus den in Klasse 1 und in Klasse 2 charakterisierten zusammengesetzt ist. (Ich halte es für wahrscheinlich, daß der Bearbeiter der Abū Bišr-Übersetzung, dessen Text die beiden Philosophen benutzt haben, das *ʿalā aḥwāl muḫtalifa* in *ʿalā aḥwāl murakkaba* geändert hat.) Leider bringt Averroes kein Beispiel.

Wir kommen zu unserem Ausgangspunkt zurück. Wir wollten anhand von einigen Stichproben die oben aufgezeigten entgegengesetzten Thesen Steinschneiders und B.s prüfen. Die Stichproben ergeben folgendes Bild: Steinschneider ist im großen und ganzen recht zu geben. Während Averroes in der *Epitome* noch in der Tradition der älteren islamischen Aristoteles-Exegese steht, die in mancherlei Beziehungen die Philosophie des Ersten Lehrers weiterentwickelt oder sich davon gelöst hatte, hat er in den später verfaßten *Mittleren Kommentaren* versucht, sich von diesen Traditionen frei zu machen und zu den ursprünglichen Gedanken Aristoteles' zurückzukehren. Indessen konnten wir einerseits feststellen, daß er in der *Epitome* in Einzelheiten durchaus gelegentlich auch von seinen Vorgängern abweicht, und andererseits, daß sein Denken in den *Mittleren Kommentaren* nicht immer ganz genau mit dem des Aristoteles zur Deckung zu bringen ist. Das letztere lag z.T. daran, daß er doch nicht ganz mit der Tradition brechen wollte (oder konnte). In dem besonderen Fall der *Poetik* beruhen die Abweichungen auf Mißverständnissen, für die freilich der Übersetzer die Verantwortung trägt. Averroes hat es hier nicht fertig gebracht — und konnte es wohl auch nicht fertigbringen —, die ältere Exegese, die sich, wie wir es heute sehen, verfahren hatte, in die richtige Bahn zurückzulenken.

Daß unser aus Stichproben gewonnenes Ergebnis eine allgemeine Tendenz in der Entwicklung des Denkens Averroes' exemplifiziert, ist zumindest wahrscheinlich; jedenfalls sind gerade neueste Untersuchungen zur Psychologie und den naturwissenschaftlichen Schriften des Philosophen zu analogen Resultaten gelangt (vgl. z.B. H. Gätje, „Zur Psychologie der Willenshandlungen in der islamischen Philosophie". In: *Saeculum* 26, 1975, S. 347-363, hier bes. 353-356; ders.: „Averroes als Aristoteleskommentator". In: ZDMG 114, 1964, S. 59-65; ders.: „Die „inneren Sinne" bei Averroes". Ebd. 115, 1965, S. 255-293, hier bes. S. 292-293).

Wir haben bisher nur zum ersten Teil der These B.s Stellung genommen. Wie steht es nun mit deren zweitem Teil, wonach die wesentliche, wenn auch nur in Andeutungen mitgeteilte, Lehre der drei *Kurzen Kommentare* in der Beschwörung der problematischen Beziehung zwischen Philosophie, Religion und Politik bestehen soll?

Ich möchte nicht bestreiten, daß Averroes in der *Epitome zur Topik* durch die Betonung der begrenzten Gültigkeit der dialektischen Argumente einen Seitenhieb auf die dialektischen Theologen, die Konklusionen aus Induktionsschlüsse als Prämissen ihrer Syllogismen gebrauchten, austeilen wollte (vgl. B., S. 24-27). Es scheint mir aber völlig abwegig, mit B. aus derartigem schließen zu wollen, daß die wesentliche Lehre der Abhandlung in einer Auseinandersetzung des Averroes mit den dialektischen Theologen — und nicht in einer kurzen Einführung in die Dialektik — bestehen soll.

Dasselbe gilt auch für den Abriß der *Rhetorik*, in dem Averroes sich allerdings — anders als in der *Topik* — mit je einem Enthymem und einem Paradigma eines Theologen, Abū l-Maʿālī al-Ǧuwainī, expressis verbis auseinandersetzt, — um sie als nicht überzeugende Beispiele rhetorischer Argumentation zu erweisen (S. 174 und S. 186f., Übersetzung S. 66 und S. 72). Dagegen führt er al-Ġazzālī zweimal zur Bestätigung des eigenen Standpunkts an (S. 195 und S. 196; Übersetzung S. 76 und S. 77)!

Daß die Rhetorik (und Poesie) zur Beeinflussing der Massen geeignet sei und daß die Poesie praktisch-politischen, aber auch religiösen Zwecken zu dienen habe, sind Gedanken, die Averroes im *Rhetorik*- und *Poetik*-Abschnitt der *Epitome* allenfalls anklingen läßt. Wenn er ihnen hier wirklich so große Bedeutung zugemessen haben sollte, wie B. annimmt, so würde das nur wiederum seine Abhängigkeit von der früheren islamischen Aristoteles-Auslegung, namentlich von al-Fārābī, beweisen. Zu dessen Auffassung über die Stellung von Rhetorik und Dichtung im Staat soll hier abschließend auf den schon mehrmals zitierten Aufsatz von Heinrichs verwiesen werden (bes. S. 284-296).

Saarbrücken, im Februar 1980 GREGOR SCHOELER

* * *

The Bilingual Gravestone of the Taller del Moro in Toledo

E. Lévi-Provençal has published on pp. 78-9 of his *Inscriptions arabes d'Espagne* (nr. 81) the Arabic and Latin texts of the bilingual gravestone, dating from 1156 AD, originally belonging to the parish church of Santa Justina y Rufina (Calle de Santa Justa) in Toledo, now exhibited in the "Taller del Moro" in that same place. He added a photograph of the stone (Planche XVIII nr. a), unfortunately of mediocre quality from which the texts cannot be read completely. Lévi-Provençal states: "Je n'ai trouvé aucune référence à une publication de cette inscription bilingue en Espagne; elle est simplement signalée à propos du moulage qui en est conservé au Musée Archéologique de Madrid, no. 7476 de l'inventaire".

However, A.S. Yahuda had already published a note containing the Latin text and a (mediocre) photograph of the stone, together with a translation of its Arabic text in *Boletín de la Real Academia de la Historia* 71 (1917), pp. 136-8: "Lápida sepulcral mozarábiga bilingüe de Toledo". Both editions are, however, incomplete and partly incorrect. Therefore it is useful to provide a new edition, based on autopsion of the stone in Toledo, together with a better photograph. Our photograph has been taken from the guide *Taller del Moro. Toledo* compiled by Matilda Revuelta, plate XIV (Toledo 1963).

The Arabic text

[1] بسم الله الرحمن الرحيم كان

[2] عن قضا الله [1] بر حلة [2] مقايل بن سمنه من دار

[3] الدنيا الا دار الاخرة

[4] يوم الاحد ماضي من نونبر اربعة

[5] ايام سنة اربعة وتسعين

[6] ومابة والف لتاريخ الصفر نضر

[7] وجهه وبرد ماواه [3]

Translation

(1) "In the name of God, the Merciful, the Compassionate; it was
(2) God's decision that Michael son of Semeno would travel from the Abode
(3) of This World to the Abode of the Hereafter
(4) on Sunday, when four days had passed of the month of November
(5) of the year ninety-four
(6) and hundred and thousand of the 'Bronze Era'[4] (i.e: 1194-38 = 1156 AD). May be brightened
(7) his face and be cooled his abode[5])".



The bilingual gravestone of the "Taller del Moro" in Toledo.

[1]) The stone reads قضا لله, which may be read as قضا الله; when we apply the principle of *involutio* in Arabic epigraphy, as explained by Joseph Karabaček, *Die Involutio im arabischen Schriftwesen* in "Sitzungsberichte der philologisch-historischen Classe der Kaiserlichen Akademie zu Wien, Bd. 5, Abhandlungen, pp. 1-26. It is of course also possible to read *kāna ʿan qaḍāʾin li-ʾllāh bi-riḥlat*... However, in whatever way this line is read, it is clear that its author did not follow the rules of *ʿArabiyya*.

[2]) L.P: "man maḍā li-ʾllāh bi-raḥmatihi"; Yah: "Fué por destino de Dios y *su misericordia* (que se dispidió)..."

[3]) The last two words were not deciphered by L.P; Yah: "(...) conserve (sic!) Dios enternecido su rostro y apiádase de él ¡Amen!", which shows that he did not understand the last two words either.

[4]) For an explanation of the *Tāʾrîkh aṣ-ṣufr* (the Spanish Era) see G. Levi della Vida, *The "Bronze Era" in Moslem Spain* JAOS 63 (1943), 183-90; republ. in his *Note di storia letteraria arabo-ispanica*, ed. M. Nallino, Roma 1971, 109-22.

[5]) Cf. *Qur'an* 75,22: "wudjûhun yawmaʾidhin nâḍiratun": "Faces on that day (shall be) beautiful and bright" (Lane I 2809); "wa-burrida

The Latin text

(1) IN NOMINE DÑ INR̃I
(2) IH̃U XRI HOC EST SE-
(3) PULCRUM MICHAEL
(4) SEMENO OBIIT DIE
(5) DNICA IN QUARTO
(6) DIE NB̃BRS IN ERA MC
(7) LXXXXIIII

This bilingual gravestone seems to be the oldest one preserved from Spain in Arabic and Latin [6]). It is interesting to note that the Arabic text was made "en relief", while the Latin letters are "gravés en creux". First the Latin text was made; this is evident because the last words of the Arabic text have been added between the Roman ciphers in small letters. Of course it was difficult to make a precise estimation of the space required for the Arabic text and to design the lay-out in such a way that the space of the stone would be filled completely, while both texts were fitting exactly. It seems that two persons were engaged in making the inscriptions, in view of the fundamental difference of techniques applied in the Latin and the Arabic texts. It is perhaps not superfluous to add that the technique applied in the Arabic text is much more sophisticated and required much more skill than that of the Latin one.

Leiden, May 6 1980 P. S. van Koningsveld

BOEKBESPREKINGEN

ALGEMEEN

August STROBEL, *Der spätbronzezeitliche Seevölkersturm.* Ein Forschungsüberblick mit Folgerungen zur biblischen Exodusthematik. Berlin, Walter de Gruyter, 1976 (8vo, xii + 291 pp.) = Beiheft zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft 145. DM 98.–. ISBN 3 11 006761 7.

The professed purpose of this study is explained by its sub-title; 'Ein Forschungsüberblick mit Folgerungen zur biblischen Exodusthematik'. In fact — this book, the product of very extensive reading and wide learning — surveys and summarises in some detail the entire subject of the 'Sea-Peoples' and 'Land-Raiders' and their invasions of the Levant and Egypt towards the end of the second millenium B.C., and presents the state of knowledge up to 1975 about these important matters. The author's more original contribution is meant to be — by way of contrast — to integrate the theme of Israel's Exodus and the Biblical traditions of wanderings and settlement into this 'time of troubles' at the break-up of the Bronze Age. This aim is indeed, in the reviewer's opinion, a fair and praiseworthy point, but one which becomes rapidly subordinate and of different value than the less original, but richly documented general study as a whole.

The first third of the book (Section A: pp. 7-100) deals with 'The Sea-Peoples' Invasion in myth and history, discussing the Trojan War and evidence of excavations in Troy, Cyprus, Syria (Ras Shamra, Alalakh) and Israel. The second part (Section B, pp. 101-176) deals with 'the origins of the Sea Peoples as a problem of study'. This discusses the Keftiu, the Fall of Troy, the Myceneans, Ahhiyawa, the Philistines, and recent work on them. On their origins he appears to favour the theory (pp. 159-160) of a connection with the Pelasgoi, a view supported by Albright recently in the *Cambridge* Ancient History. The third part (Section C: pp. 178-264) is entitled 'the Culture and Religion of the Sea Peoples in their dispersion — (the power of survival)'. After returning to study the races mentioned by Ramses III at the Battle of Kadesh and referred to in pp. 16-22, he deals mainly with the religious and material remains of the Philistines, their appearance, arms and armour. Here one finds proper reference to the unique Philistine Temple and its equipment discovered at Tel Qasile in 1971/2 ('Excavations at Tell Qasile, 1971/72', *I.E.J.* 23, (1973)) but the authors' initial is incorrectly given as B. Mazar instead of A. Mazar. Professor Benjamin Mazar did in fact initiate the excavation of Tel Qasile, but the discovery and publication of the temple are the work of his nephew, Dr. Amihai Mazar.

The last Section (D) returns (pp. 265-282) to the Biblical theme of Exodus and Wandering. If anything, it points the difference between that record of a disciplined and well-led group of tribes and their resultant achievements — if we accept that record as moderately correct — and the failures of the ill-led and motley invading forces of the Sea Peoples, operating in a head-on clash with a major power. The alliance of Sea Peoples in its aim to establish an Egyptian bridgehead failed, possibly because they were disunited and lacking in leadership. No Moses, no Agamemnon, no Aeneas is recorded as their leader, though Strobel points (p. 279) to Amos (9:7) for proof that the Philistines had their own legends and sagas of Exodus from Caphtor. Some believe they even had their own form of writing, examples of which may still survive. (pp. 262-4)

As a concise summary of the position of our knowledge up to 1975 on this difficult subject of the Sea-Peoples and its various aspects, this work is invaluable; there is little speculation in it, and few new discoveries to be derived from it; so much the better. These can come only from the earth, and this book will remain a valuable source of reference. Meanwhile, time has not stood still. Work, discoveries and publication proceed, especially in Cyprus (Kition) and above all, in Israel (Tell Qasile; Der el Balah; Tell Batashi (Timnah); Tell Dan; Izbet Sarta. Long may they continue to increase our knowledge.

London, April 1980 R. D. Barnett

---

ma'wâhu": "and may his abode be cooled", i.e.: may he be lead into Paradise (cf. the descriptions of Paradise in Qur'ân and Ḥadîth as summarized in EI² s.v. *al-Djanna*, esp. the mentioning of rivers, fountain and shadow). The Arabic text of this Christian gravestone shows influence of standard expressions on Islamic gravestones (cf. e.g. Lévi-Provencal, *op. cit.* p. xxi sub d and notes 6 and 7).

[6]) Cf. note 225 on pp. 74-5 of my *The Latin-Arabic glossary of the Leiden University Library. A contribution to the study of Mozarabic manuscripts and literature*, Leiden 1976, trade edition 1977.

EGYPTOLOGIE

Warren R. DAWSON and Eric P. UPHILL, *Who was who in Egyptology*. Second revised edition. London, The Egypt Exploration Society, 1972 (1 vol. in-8°, xiv-315 pp.; 1 portrait en frontisp.). Prix: 7 £.

Une vingtaine d'années à la bibliographie sans cesse plus abondante séparent les deux éditions de ce dictionnaire biographique et, comme dans le même temps, plus d'une centaine de maîtres ou collègues, dont W. R. Dawson lui-même, nous ont quitté, une mise à jour de l'ouvrage n'était pas superflue. Alors que les auteurs, E. P. Uphill et W. R. Dawson à qui cette nouvelle édition doit encore beaucoup, auraient fort bien pu se contenter d'éditer un simple complément établi aisément à partir des notices nécrologiques publiées entre 1951 et 1968, ils ont préféré reprendre l'ensemble et ont même tenu à en élargir les limites chronologiques, en prenant comme nouveau point de départ pour l'enquête l'année 1500 et non 1700. Un examen attentif révèle que, pratiquement, toutes les notices relatives aux égyptologues ou aux fouilleurs officiels ont été remaniées et développées; de plus, les principaux mécènes ont maintenant été intégrés. Le résultat obtenu est assez impressionnant: l'ouvrage a doublé de volume puisque cent-soixante rubriques ont été modifiées et trois cents nouvelles notices ajoutées. Nul doute que, s'améliorant ainsi d'une édition à l'autre et si plus de rigueur encore est apportée à l'établissement des livraisons ultérieures, ce petit instrument de travail ne devienne rapidement le complément indispensable de la *Topographical Bibliography*.

On éprouve toujours quelque scrupule, devant des ouvrages dont l'élaboration a demandé tant d'efforts, et surtout au milieu d'un concert élogieux, à présenter des observations et c'est la raison pour laquelle, j'ai longtemps hésité à publier ce compte rendu. Finalement, je crois que ce n'est rendre service ni à l'auteur ni à ses lecteurs que de taire les erreurs qui ne relèvent pas, ou ne procèdent plus lors d'une reprise, de la banale coquille; pour ne prendre que trois exemples, c'est en n'ayant pas attiré l'attention sur des rubriques aussi embrouillées et fautives que celles que W. R. Dawson avait consacrées à *Durand*, *Greene* ou *Lavison*, que l'on s'est exposé à retrouver, non modifiées, les mêmes notices dans la présente édition. Aussi, pour que pareille mésaventure ne se reproduise pas, et pour inciter à la vérification systématique chaque utilisateur du *Who was who*, je présenterai, à la suite des remarques générales, un choix d'observations.

Les erreurs, bien entendu, doivent être distinguées des omissions et, une troisième édition étant d'ores et déjà prévue, par élégance mais aussi pour simplifier la bibliographie, je communiquerai directement à l'auteur les matériaux réunis patiemment sur le sujet. En conséquence, on ne trouvera ici aucune remarque concernant les personnages qui, à plus d'un titre, mériteraient d'avoir une rubrique dans ce dictionnaire, car de l'illustre Peiresc (1580-1637), ou de l'original Sieur Louis Bertier dont les «curiosités» aboutirent à Florence (cf. A. Sammarco, *Gli Italiani in Egitto*, p. 26: «*Monsignor Bartier*») et furent décrites par plusieurs de ceux qui se rendirent au Caire dans le second quart du XVIIe siècle, à l'éclectique collectionneur Antoine Bénaki (1873-1954), pour ne prendre que trois exemples significatifs, les absents sont beaucoup trop nombreux et l'on est vraiment surpris de constater que le report de 1700 à 1500, comme point de départ de l'enquête, n'ait fourni qu'une quinzaine, à peine, de nouvelles rubriques. Plutôt que de faire porter les efforts sur cette nouvelle période, l'IFAO venant à peine d'inaugurer sa précieuse série des «Voyageurs Occidentaux», peut-être vaudrait-il mieux soigner encore davantage les notices des égyptologues ou des fouilleurs (cf., *infra*, s.v. *Tresson* ou *Virey*), préciser ou vérifier les dates et, surtout lorsqu'elles ont été publiées, indiquer systématiquement le moyen de retrouver leur bibliographie et les principales notices biographiques. En procèdant ainsi, les absences comme celle de Clermont-Ganneau seront évitées.

Pour ne s'en tenir qu'à la bibliographie arrêtée à la fin de l'année 1968: limite indiquée par E. P. Uphill, notons que plusieurs notices auraient pu être sensiblement améliorées si cinq ouvrages avaient été plus largement utilisés: Gabriel Guémard, *Les réformes françaises en Egypte*, 1936; G. Goyon, *Les inscriptions et graffiti des voyageurs sur la grande pyramide*, 1944; Béat de Fischer, *contribution à la connaissance des relations suisses-égyptiennes*, 1956; R. Clément, *Les Français d'Egypte aux XVIIe et XVIIIe siècles*, 1960 et R. Hill, *A Biographical Dictionary of the Sudan*, 2nd. ed., 1967: livre auquel il a certes été renvoyé, mais que l'on consultera encore avec profit à propos des rubriques suivantes, et pour lesquelles un renvoi n'aurait pas été superflu: *Acerbi*, *Bagnold*, John *Ball*, *Bankes*, *Baring*, *Bates*, Robert-James *Gordon*, *Hartmann*, *Hoskins*, *Mosconas*, *Petherick*, Charles Holled *Smith* et *Wellcome*. Notons aussi que la grande aventure de Suez, pour laquelle nous disposons pourtant d'une ample bibliographie, est pratiquement absente du *Who was who*: il n'y a guère que F. de Lesseps qui ait eu les honneurs d'une rubrique: c'est insuffisant. L'imprécision et la maigreur de la notice consacrée à *Méchain-Fils*, révèle qu'il n'a été fait usage ni de G. Guémard, *Histoire et bibliographie critique de la Commission des Sciences et Arts et de l'Institut d'Egypte*, 1936, ni des précieuses études dues à J. E. Goby. D'ailleurs, le domaine anglo-saxon excepté, les dictionnaires biographiques spécialisés n'ont été que fort peu utilisés et de nombreuses notices pourront être améliorées aisément par cette voie. On regrettera, enfin, que les dates aient trop souvent été glanées dans des ouvrages où ce n'est précisément pas l'histoire et la chronologie qui intéressaient leur auteur: je pense naturellement à J. M. Carré, dont les nombreux renvois par ailleurs auraient pu être rajeunis, la seconde édition datant de 1956.

Deux rubriques: *Colthurst* et *Mutlow* ont été supprimées du *Who was who*; trois autres notices ont subi le même sort, mais une partie de l'information qu'elles donnaient à été citée ailleurs: à propos d'un parent (cf. Henri de *Longpérier* ou Henry Philip *Hope*), ou d'un compagnon de voyage: ainsi au sujet de Charles *Smelt*, il faut maintenant regarder à Thomas *Legh*. Trois articles: *Mengedoht*, *Triantaphyllos* et *Wardi*, ont été écourtés, aussi aura-t-on intérêt à consulter encore la première édition. Trois notices ont été déplacées: *Guignes*, *Howard-Vyse* et *Temple*, que l'on trouvera, maintenant, respectivement à: *De Guignes*, *Vyse* et *Blackwood*; un renvoi sous *Temple* à *Blackwood* et *Dufferin* n'aurait pas été inutile. D'ailleurs, l'absence d'index général et le défaut de renvois systématiques nuisent à la meilleure utilisation de l'ouvrage; comment savoir, en effet, le *catalogue de la collection Giovanni di*

Demetrio, en main, par exemple, et ce collectionneur n'ayant pas bénéficié d'une rubrique, que l'on pourra glaner des détails sur son auteur, Félix Feuardent: un antiquaire qui, à l'occasion, fit des dons aux Musées, ainsi à Sèvres ou au Musée Guimet, en consultant la notice consacrée à *Rollin*?

L'utilisation fréquente du *Who was who* permet d'en apprécier les réelles qualités mais conduit, aussi, à repérer certaines de ses inévitables imperfections: erreurs ou confusions bien pardonnables, vu la quantité d'informations que l'ouvrage fournit. Voici quelques notes de lecture présentées dans l'ordre du répertoire; la présence de l'astérique à la suite d'un nom indique que la rubrique en question ne figurait pas dans la première édition.

Acerbi — ajouter que sa collection est à Milan et qu'il est prévu qu'une partie en soit exposée à Mantoue. Renvoyer aussi à: S. Curto, *A ricordo di due egittologi dimenticati: Guiseppe Acerbi e Giovanni Kminek-Szedlo*, in *Istituto Lombardo Ac. di Scienze e Lettere-* — Atti del Convegno su la Lombardia e l'Oriente, Milan 1963.

Acworth — ce n'est qu'en 1939 que la collection Acworth fut offerte au British Museum et le partage eut lieu en 1946: cf. I. E. S. Edwards, *BMQ* 15, 1952, p. 55-57.

Adanson — ajouter qu'il était le frère de l'académicien Michel Adanson (1727-1806), aussi trouvera-t-on plusieurs informations à son sujet dans: *Michel Adanson, voyageur, naturaliste et philosophe*, par A. Chevalier, Paris 1934.

Artaud+ — Il s'agit de l'Avignonnais Antoine-François-Marie Artaud (1767-1838); consulter: J. B. Dumas, *Eloge historique de A.-F.-M. Artaud*, Lyon 1840.

Asselin de Cherville+ — les dates indiquées: *fl.* 1816-1842, sont inexactes. Il est arrivé à Alexandrie le 29 juillet 1806 (cf. Guémard, *Réformes*..., p. 409 et n. 26) et U. J. Seetzen (1767-1811), lui a rendu visite au Caire en 1807. D'après Guémard (*l.c.*), Asselin de Cherville résida au Caire pendant vingt ans avant d'y mourir, ce qui permettait déjà de situer le décès vers 1826. Cette date est certainement un peu trop haute, car dans une lettre adressée à Drovetti, de Milan le 10 Février 1823, le comte Carlo Vidua dit qu'il vient d'apprendre, par M. Lebolo, la mort de M. Asselin (cf. Cesare Balbo, *Lettere del Conte Carlo Vidua*, 1834, p. 476). Le graffito laissé, en 1842, à la façade du grand temple d'Abou Simbel par *Paul Asselin* et ses trois compagnons (cf. L.A. Christophe, *Abou-Simbel et l'épopée de sa découverte*, 1965, p. 103, 232 n. 98) a abusé les auteurs, il n'a aucun lien avec le jeune orientaliste du Consulat de France, objet de la notice.

Auad — ajouter: L. Keimer, *CHE* 7, 1955, p. 300 sq.

Banville — le prénom du photographe de la mission De Rougé en Egypte n'est pas Henri, mais *Aymar(d) Athanase* (Inf. Arch. Départ. Calvados).

Bertin+ — La rubrique méritera d'être reprise ultérieurement, car trois homonymes au moins ont été confondus par les auteurs.

Blackwood+ — consulter également, pour les années 1882-1883, Hariot Lady Dufferin, *My Russian and Turkish Journals*, 1916, p. 232-299.

Bokty — On ne retiendra pas la date de 1817 car Giuseppe Bocti, vraisemblablement originaire de Trieste, fut mécanicien au temps de l'Expédition d'Egypte. C'est en 1816 que sa fille fut assassinée (cf. Balboni, *Gl'Italiani nella Civiltà Egiziana del Secolo XIX*°, I, 1906, p. 229-231).

Bonomi — ajouter ses *Topographical Notes on western Thebes collected in 1830* que fit connaître Newberry (cf. *ASAE* 7, 1906, p. 78-86). C'est J. Bonomi qu'il faut encore reconnaître dans le «M. Bonhomme, peintre anglais», signalé par J. P. Angelin, *Expédition du Louxor*, p. 20.

Coats — corriger en *Coates*: Cf. Granville, p. 25 et P. H. K. Gray, *JEA* 53, 1967, p. 77.

Coste — On ne lui a pas encore accordé toute l'attention qu'il mérite. En fait, il fit deux séjours en Egypte: 1817-1822 et 1823-1827. Bien qu'il ait vendu, à un Anglais, les originaux d'une précieuse collection de dessins exécutés en Egypte, la Bibliothèque de Marseille en conserve encore de très nombreux, dont on trouvera le détail chez Paule Guiral, «L'architecte marseillais Pascal Coste et son œuvre en Egypte sous Méhémet-Ali», in *Provence historique* 19, fasc. 76, avril-juin 1969, p. 133-142, surtout n. 38. A son sujet, consulter encore, H. Barré in *Voyageurs et explorateurs provençaux*, 1905, p. 199-210 et Gabriel Dardaud, in *Rev. Conf. Franç. Or.* 10, 1946, p. 189-204.

Daninos — Son décès n'est pas à situer vers 1912, puisque, c'est au cours de la séance de l'Institut d'Egypte, dont il avait été élu membre en 1875, en date du 16 novembre 1925 que la mort de Daninos fut annonée (cf. Piot-Bey, *BIE* 8, 1926, p. 346-348).

Dattari — Sa collection passa en vente, à Paris, du 17 au 19 juin 1912 et il en existe un catalogue.

Durand — Trois personnages ont été confondus. C'est l'archéologue-marchand, le fameux Chevalier A.-Edme Durand († 1835), qui vendit à Paris la collection dont la plus grande part est entrée au Louvre en 1825. Une autre vente A.-E. Durand eut lieu en 1836, quelques antiquités égyptiennes aboutirent alors à Sèvres. On notera que c'est de cet antiquaire, et non du tout jeune Paul Durand, dont il est question tout au long des lettres de Champollion et notamment à propos de l'acquisition d'une collection qui paraît avoir été celle de l'évêque de Nola. Quant à Paul Durand (1806-1882), archéologue, dessinateur et architecte, il fit plusieurs voyages en Orient au cours desquels il amassa de nombreux documents, notamment sur l'histoire de l'art Byzantin. Retenons particulièrement son voyage en Grèce et à l'Athos, en 1839, avec Divron et, en 1844-1845, celui au cours duquel il accompagna J.-J. Ampère jusqu'à la seconde cataracte. Paul Durand communiqua les relevés qu'il fit des inscriptions égyptiennes à E. de Rougé et la plupart de ses dessins sont au Louvre. Paul Durand participa aussi aux travaux de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, et c'est à lui que l'on doit la restauration de la crypte de la cathédrale de Chartres. Consulter: Ch. Diehl (art. *P. Durand*, in *Grande Encycl.*); Maspero, *BE* 21, 1907, p. XIII et l'abondante littérature relative à la mission en Egypte de J. J. Ampère (1800-1864), un autre absent du *Who was who*.

Edmondstone — Il n'aurait pas été superflu d'ajouter qu'un Papyrus porta son nom et que c'est le 24 mai 1819 qu'il se procura, à Gourna, de même que son compagnon de voyage, Mr. Hoghton, une momie.

Fackr+ — Corriger 1830. C'est un passage de Michaud qui a conduit J. M. Carré à situer en 1830 le décès de Basile Fackr. Il existe un rapport officiel, daté du Ier avril 1825, dans lequel Drovetti annonce la mort de Fackr: cf. Guémard, *Réformes*..., p. 109 n. 70.

Fairholt+ — modifier le terme du voyage (cf. son récit); il a visité la Basse-Nubie et son nom a été gravé à Abou-Simbel.

Féret — même coquille que dans la première édition: il faut naturellement lire *Fréret* et la notice étant maigre, ce qui n'est pas en rapport avec l'importance du personnage, on se reportera, en dernier lieu, à: Madeleine V.-David, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles*, 1965, p. 73 (bibliographie), 148: index.

Flaubert+ — Depuis l'article de Marie Weynants-Ronday, en 1930, la correspondance a été publiée: voir Antoine Youssef Naaman, *Les lettres d'Egypte de Gustave Flaubert*, 1965.

Frediani+ — Le personnage est mieux connu: voir, en dernier lieu, *BIFAO* 69, 1971, p. 143-146 (où la littérature antérieure est indiquée); pour sa correspondance, cf. *Journal des Voyages*, t. 8, 1820, p. 368.

Grébaut — Comme il est bien difficile de connaître le détail des fouilles entreprises pendant sa direction du S.A.E., il n'aurait pas été superflu de renvoyer à: Daressy, «Le voyage d'inspection de M. Grébaut en 1889», in *ASAE* 26, 1926, p. 1-22. La dispersion des objets de la collection Grébaut aurait pu être évoquée (cf. le cas du scarabée commémoratif, Brit. Mus. 65800).

Greene — confusion entre deux homonymes. Le photographe, et fouilleur de Médinet-Habou, décèda en Novembre 1856; il était alors âgé de 24 ans. Il semble avoir possédé quelques objets égyptiens: ainsi Louvre E.3053 (cf. Th. Devéria, *Catalogue des manuscrits*, 1881, p. 205).

Grenville — Ajouter que le récit de voyage a été publié: cf. Lord Nugent, *Lands, classical and sacred*, 2 vol., 1846.

Grivaud de la Vincelle — Reproduction pure et simple de l'insuffisante notice de la première édition et, dans les deux cas, aucune indication de la source. Ce «french virtuoso» n'est autre que l'archéologue et antiquaire Grivaud, au sujet duquel on consultera: Le Rouge, «Notice historique sur M. Grivaud de la Vincelle, in *Mém. Soc. Antiquaires de France*, t. III, p. 188-198, et l'excellente rubrique *Grivaud* de la *Grande Encycl.* (M. Prou). De son œuvre, retenons surtout, ici, le *Recueil des monuments antiques*..., qu'il publia à Paris en 1817, et dans lequel, Grivaud étant natif de Chalon-sur-Saône, il est question d'objets égyptisants trouvés dans le Chalonnais.

Hay — Corriger la date du premier séjour: cf. R. A. Caminos, *The Shrines and Rock-inscriptions of Ibrim*, 1968, p. 13 et n. 4. A ce propos, il n'y a probablement pas à retenir Ed. de Cadalvène et J. de Breuvery, *L'Égypte et la Nubie*, II, 1841, 432-433, qui font venir, au Caire, Robert Hay dès 1821.

Herz — Consulter la première édition, car c'est bien en 1887, et non en 1917, qu'il succèda à Franz, à la direction du Musée.

Horeau+ — Corriger en 1837 la date du voyage en Egypte.

Hyde+ — Ajouter qu'il relevait les inscriptions grecques et qu'elles furent publiées, dès 1821, par les soins de Salt: cf. Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire d'Egypte*, 1823, p. VI-VII et n. 1, LIX, 229, 236-239. Au sujet de John Hyde, voir maintenant *BIFAO* 70, p. 117, n. 2.

Lavison — Confusion entre deux personnes. Contrairement à ce qui est indiqué, c'est Prospero Lavison que rencontra J. F. Champollion, à Alexandrie, et c'est vraisemblablement son nom qui a été gravé sur la grande pyramide, en 1821 (cf. G. Goyon, *Les inscriptions*..., p. 80, B. 11). C'est son fils, né à Alexandrie en 1827, qui se prénommait *Edoardo*; consulter Balboni, *o.c.*, II, 1906, p. 37-39. La famille Lavison prospèra en Egypte et, en 1861, A. S. Noroff, a signalé que le jardin de l'Arbre de la Vierge, à Matariyeh, lui appartenait (cf. O. V. Volkoff, *Voyageurs russes en Egypte*, 1972, p. 114).

Lebolo — Il convient d'ajouter que c'est auprès de lui que le Dr. August Burghart se procura tout un lot d'objets égyptiens pour le Cabinet Impérial de Vienne (cf. Balboni, *o.c.*, I, p. 329: «*Il dottor Burkardt*»): information fournie par Amalia Nizzoli, et confirmée par un document de 1822 (cf. Dedekind, *Geschichte der Kaiserl. Sammlung*..., Wien 1907, p. 11 et n. 2). Piémontais, il a bien entendu servi de dragoman, à Thèbes, en 1820, à son compatriote: le comte Carlo Vidua, et c'est ce dernier qui nous apprend que Lebolo était de Castellamonte, dans le Canavese, donne quelques détails sur ses activités en 1820 et le signale en Italie au début de l'année 1823 (cf. Cesare Balbo, *o.c.*, p. 176-177, 193-194, 378, 476). Son nom a été déformé en *P. Lebulo* (cf. Balboni, *o.c.*, I, p. 308), ou *Libollo* par Linant (cf. J. Vercoutter, *BSFE* 37-38, 1963, p. 45).

Leuchtenberg — La coquille de la première édition aurait dû être repérée puisque le père du Duc, Eugène de Beauharnais, le principal responsable de la dispersion de la collection égyptienne de La Malmaison, décèda en 1824. Corriger 1827 en 1817 pour la date de naissance.

Masarra — Rectifier les dates: ce n'est pas en 1840 que Lepsius examina sa collection (cf. *LD Text* I, p. 6) et l'existence de ce dragoman du consulat de France, au Caire, est attestée bien avant 1828: citons F. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, I, p. 16 (1819), III, p. 319 et Balboni, *o.c.*, I, p. 301, 307, pour sa participation aux fouilles, au moins dès 1820.

Méchain+ (Fils) — Ajouter qu'il était né en 1778, et qu'après Chypre, J. I. Méchain fut consul général à Tanger; il prit sa retraite en 1839. On sait qu'il décèda après 1850.

Melly+ — Ajouter qu'il était natif de Genève, passionné d'entomologie et que sa collection d'Histoire Naturelle a été offerte, en 1861, par sa veuve, précisément au Museum de Genève, alors que ses objets ethnographiques, dont certains avaient été procurés par Brun-Rollet lui-même, sont au Free Public Museum of Liverpool. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1889 par Charles-Pierre Melly. Consulter, surtout, G. O. Withehead, in *SNR* 21, 1938, p. 291-306: étude que l'on ajoutera à L. A. Christophe, *Abou-Simbel*, p. 138-139, 241 et S. Sauneron, *BIFAO* 64, 1966, p. 193-196.

Middlemas — Ce n'est pas en 1896 qu'il découvrit, à Aboukir, le colosse Caire CG 574: le *Catalogue général* indique 1885, ce qui concorde avec le témoignage de Wilbour.

Pariset — On est surpris de le retrouver encore comme auteur de la copieuse et perfide chronique due, en réalité, à Ida (de) Saint-Elme, alias Evelyne van Yongh, var. E. van Aylde Jonque (1778-1845). Au sujet de cet ami de Champollion, auteur d'une notice consacrée au Baron Larrey, consulter encore: *Journal du comte L. de Saint-Ferriol*, 25 janvier 1842: «*Parisot*»; W.H. Yates, *The modern History and Condition of Egypt*, II, 1843, p. 319; Balboni, *o.c.*, I, p. 233: «*dottor Paryet*». Son *Mémoire sur les causes de la peste* a été abondamment critiqué par Clot-Bey (*De la peste*, 1840, *passim*) qui, malicieusement, n'a pas retenu Pariset dans sa liste détaillée des médecins ayant observé le fléau (*o.c.*, p. XIII-XXIV).

Rochemonteix — Ajouter qu'il possèdait plusieurs anti-

quités égyptiennes et, la famille ayant des attaches en Berry (cf. Maspero, *BE* 3, 1894, p. xxxiii, xxxviii), on ne s'étonnera pas de retrouver, à Issoudun et à Bourges, des équipements funéraires offerts par la Marquise de Rochemonteix et provenant de Gébelein et d'Akhmin.

Rosignani — Contrairement à ce qui est indiqué ici, son histoire peut assez bien être reconstituée, et je montrerai ailleurs comment l'extraordinaire aventure égyptienne du petit Tambour niçois, déserteur de l'Armée d'Orient puis Mamelouk, fouilleur, et finalement dragoman, peut être suivie pendant plus de trente années. C'est ce *Joseph Rossignana*, entré au service de Drovetti au moins dès 1811, qu'il faut reconnaître comme auteur d'une série de graffites laissés en Nubie en 1816 (cf. *BIFAO* 69, 1971, p. 141-143, 168-169). On s'étonnera que l'attention n'ait pas été attirée, plus tôt, sur cet aventurier car, pour ne s'en tenir qu'à l'histoire de l'exploration de la nécropole thébaine, son action est indissociable des travaux menés, pour Drovetti, par Lebolo ou Rifaud. En outre, c'est Rossignana qui mena, en février 1832, les officiers du Louxor au sarcophage d'Ankhnesnéferibrê (Brit. Mus. 32). C'est en souvenir de son emploi auprès d'Ibrahim-Bey, que Rossignana se fit appeler *Youssef Kachef*: d'où le nom «*The renegade*» dont l'affubla Belzoni.

Saulcy — Il convient d'ajouter, maintenant, Fernande Balsan, *L.F. Caignart de Saulcy-Carnets de voyage en Orient (1845-1869)*, Paris 1955.

Taylor — Même erreur que dans la première édition; en réalité le Baron Taylor n'est allé en Egypte qu'a deux reprises: en 1828 et en 1830; corriger en conséquence et ajouter: Eliane Maingot, *Le Baron Taylor*, Paris 1963. Aucun mot n'est dit de l'importance du rôle du Baron Taylor dans la constitution des petites collections égyptiennes de province; citons seulement Varzy, dans la Nièvre, et rappelons que c'est dès 1827 qu'il fit des envois au Cabinet des Antiques de Besançon. Le Louvre, Le Cabinet d'Histoire Naturelle du Jardin des Plantes, à Paris, ou le Jardin botanique de Montpellier sont également redevables au Baron Taylor. Bien d'autres petites collections, comme le Musée Céramique de Sèvres, par exemple, mériteraient d'être citées sous ce rapport.

Taylor⁺ — Il a échappé aux auteurs, de même qu'à Richard Hill (*o.c.*, p. 357), que Bayard Taylor, en 1874, fit un second voyage en Egypte, et qu'un récit non dénué d'intérêt en a été publié: Bayard Taylor, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, N.Y., éd. 1902, p. 9-149. On y trouvera notamment, à propos de la visite du Musée de Boulac (p. 104-119), quelques détails relatifs à la rencontre de Mariette, sur ses fouilles, en Novembre 1851.

Tresson⁺ — Ajouter la notice que lui a consacrée A. Barucq (in *Bull. Fac. Cathol. Lyon*, juillet-déc. 1964, p. 15-22), où la date et le lieu de naissance sont indiqués.

Vaucelles⁺ — Préciser: (1798-1853) et consulter: P. du Bourguet, *BSFE* 27, 1958, p. 57-63; ID., *RdE* 14, 1963, p. 7-20; L.A. Christophe, *o.c.*, p. 227-228, n. 48; R.A. Caminos, *o.c.*, p. 13 et n. 11-14.

Virey — Corriger la date du décès, *1922*, en 5 mai 1920 et ajouter la notice très complète que son frère, Jean, publia (cf. *Annales de l'Ac. de Mâcon*, 3ᵉ sér. 22, 1920-1921, p. 165-183), de même que sa bibliographie (*o.c.*, p. 183-185).

Volney — Depuis 1951, le sujet a été entièrement renouvelé grâce aux belles études de Jean Gaulmier; retenons simplement ici: *Notes sur l'Itinéraire de Volney en Egypte et en Syrie* (1951) et, bien entendu, sa magistrale réédition du *Voyage en Egypte et en Syrie* (1959): travail analysé par J. Leclant, in *Bull. Fac. Lettres de Strasbourg*, 39,5, 1961, p. 243-260.

Chabris, juin 1980 MICHEL DEWACHTER

* * *

John David WORTHAN, *The Genesis of British Egyptology: 1549-1906*. Norman, The University of Oklahoma Press, 1971 (1 vol. in-8°, xvi-171 p., 2 cartes et 16 pl.) Prix: $ 7.95.

Depuis les débuts de l'Egyptologie, et dans tous les domaines couverts par cette science, la Grande-Bretagne n'a jamais cessé d'occuper l'une des premières places: aussi, établir l'histoire de la contribution britannique au développement de notre discipline est un projet si ambitieux que, le mieux armé d'entre nous, Warren R. Dawson, s'y est toujours dérobé: jugeant, avec raison, qu'une telle entreprise demeure prématurée, surtout pour être menée à bien par un seul. Ce préambule indique déjà au lecteur ce que nous pensons de l'essai recensé ici: disons tout net notre déception et notre étonnement devant tant de désinvolture, ou de naïveté, sentiments qui sont d'autant plus vifs que le livre a été publié sous les auspices d'une université et, par son thème si particulier, ne peut guère s'adresser qu'aux égyptologues.

Il est à peine concevable, en effet, que pour un tel sujet J.D. Worthan se soit permis d'ignorer: le *Who was Who in Egyptology* (1951), le *Biographical Dictionary of the Sudan*, de Richard Hill (1951 et 1967), ou même le petit essai de S.R.K. Glanville, intitulé: *The Growth and Nature of Egyptology* (1947)! De même, la connaissance de la *Bibliography of Works Relating to Mummification in Egypt*, de W.R. Dawson (1929), aurait certainement conduit l'auteur à faire l'économie de quelques paragraphes sur la question, ou à préciser certaines dates: ce n'est pas en 1836 (p. 93), mais en 1833, que John Davidson, qui a même été confondu (p. 168) avec Nathaniel Davison, procéda à l'ouverture des deux momies. Enfin, un simple recours à la *Topographical-Bibliography* aurait évité à J.D. Worthan de placer Débod sur l'île de Bigeh (p. 29, 168), Méroë en Egypte (p. 169), d'attribuer les Colosses de Memnon à Amenemhat III (p. xv, 28, pl. [7], fig. [9]), de confondre la tombe de Ramsès III avec celle de Ramsès II (p. 34: «*the Bruce's Tomb*»), ou encore une vue de Kalabchah avec le temple de Dakkeh (p. xv, pl. [11], fig. [15])... etc.

Les omissions sont également très éloquentes; s'il est excusable d'ignorer le voyage de John Foxe en 1577, ou même le succès que rencontrèrent les traductions anglaises des principaux récits sur l'Égypte: F. Hasselquist (1766), N. Granger (1773), E. Savary (1786)... etc., que penser, en revanche, du silence à propos de Villiers Stuart, E.A.T. Wallis Budge, le Rév. Greville John Chester, ou des voyages aussi importants que ceux de William John Bankes ou de Lord Prudhoe, des principales ventes londoniennes d'antiquités égyptiennes ou, même, des expositions: tout le monde connaît, pourtant, le retentissement qu'eurent celles des Belzoni, à Piccadilly en 1821 et à Bath deux années plus tard? Deux brèves allusions à Robert Huntington (p. 25-26) et à Henry Tattam (p. 95) règlent la question de la quête des manuscrits coptes: c'est bien entendu insuffisant, et l'on en apprend beaucoup plus en se reportant simplement aux ouvrages généraux[1]. Le rôle que joua la Grande-Bretagne dans le perfectionnement de la photographie et, surtout, dans l'application à l'archéologie de la nouvelle technique, obligeait à citer, au moins, Francis Frith ou John Baker Greene. De la même manière, l'exploration du Sinaï en 1838 (Edward Robinson) ou, au nom de la *Palestine Exploration Fund*, en 1869 (Sir Charles Wilson, Henry Spencer Palmer, Rev. F. Holland, Ed. H. Palmer) et en 1883 (Ed. Hull et H.H. Kitchener), le percement de l'isthme de Suez, le débarquement, en 1882, des troupes britanniques à Alexandrie et l'épisode soudanais qui en découla, ou, enfin, la construction du premier barrage d'Assouan, sont autant d'évènements qui, d'une manière ou d'une autre, eurent une incidence sur notre connaissance des antiquités égyptiennes et à propos desquels J.D. Worthan n'a pas dit un seul mot.

Ces remarques démontrent amplement qu'il n'est pas nécessaire d'analyser en détail le contenu d'un essai manqué ni de s'interroger bien longuement sur les causes de cet échec, elles sont évidentes: information trop restreinte mais aussi mélange des deux approches possibles du sujet; il aurait fallu opter ou pour un discours rigoureux de la méthode, ce que la plan choisi laissait espérer, ou pour l'établissement d'un catalogue précis des si diverses contributions: récits de voyages (p. 12-36, 56-68), débats sur le déchiffrement et la chronologie (p. 37-44, 51-56), histoire de la momification (p. 44-46, 93-95), «Pyramidiots» et égyptomanie (p. 47-48, 75-81, 102-105), et constitution progressive d'une démarche archéologique (p. 70-75, 86-91, 106-126). En définitive, le seul intérêt du livre réside dans la collection de renvois faits à des journaux ou périodiques qui sont très rarement cités dans la littérature égyptologique (p. 131-165). On notera, par ailleurs, que l'importance de cette diffusion correspond à un aspect particulier à l'égyptologie britannique et traduit le rôle capital que jouèrent les nombreuses sociétés locales, qu'elles soient Littéraires, Philosophiques ou Historiques, dans la constitution ou le développement des premières collections égyptiennes, ou encore dans le maintien de l'intérêt d'un large public pour les vestiges des peuples de la Vallée du Nil.

L'illustration est constituée par seize planches reproduisant des dessins anciens empruntés aux récits de Georges Sandys, William George Browne, David Roberts surtout, ou aux ouvrages de Wilkinson, Gustave Doré ou William Smith. Le dessin anonyme glané dans les *Travels in Africa* de W.G. Browne est une reconstitution de temple égyptien (pl. [3], fig. [4]) que, pour ma part, je proposerais de rapprocher des œuvres de Louis-François Cassas (1756-1827): un artiste français qui séjourna en Egypte au cours de l'automne 1785 et qui diffusa ses planches en 1799[2]), sept ans avant l'édition de l'ouvrage de Browne.

[1]) Cf., par exemple, Arundel Esdaille, *The British Museum Library*, 1946, p. 108-110, 267, 272-274, 299-300, 361-362. Sur cette question, voir, maintenant, O.V. Volkoff, *A la recherche de manuscrits en Egypte*, 1970.

Chabris, mai 1980 MICHEL DEWACHTER

* * *

William WARBURTON, *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, où l'on voit l'origine et le progrès du langage, et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Égypte, et l'origine du culte des animaux*, traduit par Léonard des Malpeines. Édition et notes par Patrick TORT, précédé de *Scribble (pouvoir/écrire)* par Jacques DERRIDA et de *Transfigurations (archéologie du symbolique)* par Patrick TORT. Paris, Aubier Flammarion, 1977 [en réalité 1978] (22 cm., 414 pp.) = Collection «Palimpseste», dirigée par Charles Porset. ISBN 2 7007 0092 9.

Nous vivons à une époque où, bénéficiant d'un recul suffisant par rapport aux grandes découvertes accomplies en ces derniers siècles, nous sommes mieux en mesure de percevoir, dans leur vraie perspective, les étapes de la lente élaboration de ces découvertes et prenons un certain plaisir à relire les œuvres où les initiateurs de celles-ci ont exposé pour la première fois le fruit de leurs recherches.

C'est pour répondre à une curiosité de ce genre que les responsables de la collection *Palimpseste* (collection dont le nom révèle suffisamment le programme) se sont chargés de rééditer un ouvrage qui, à l'époque où il a paru (1744), a eu un assez grand retentissement dans les milieux intellectuels, où le problème de l'origine de l'écriture et la nature des systèmes d'écritures les plus anciens étaient à l'ordre du jour. Il s'agit en l'occurrence de l'*Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, traduit, ou plutôt adapté, par un certain Léonard de Malpeines, d'après une section d'un grand ouvrage a tendance apologétique que le Révérend W. Warburton avait publié à Londres en 1742 sous le titre: *The Divine Legation of Moses*.

Alors que ces rééditions se font en général suivant le procédé de la reproduction anastatique, les éditeurs ont adopté ici la formule plus traditionnelle de la composition typographique avec les risques d'erreur qu'elle comporte. On peut supposer que s'ils ont donné la préférence à ce mode de reproduction, c'est d'une part dans le désir d'assurer une plus grande homogénéité typographique à l'ensemble du volume, où le texte du XVIIIᵉ siècle se trouve encadré de chapitres de présentation et d'annexes ainsi que de commentaires divers, mais sans doute aussi pour pouvoir présenter sous une forme plus lisible les nombreuses citations en grec dont l'édition originale est émaillée et qui, suivant l'ancien usage étaient reproduites avec une profusion de sigles et d'abréviations qui constituent un casse-tête même pour les hellénistes. Sachons-leur gré de cette attention et félicitons les d'avoir mis à la portée de ceux qui s'intéressent aux lointaines origines de l'égyptologie et, d'une manière plus générale, à l'histoire

[2]) Comparer avec la reconstitution publiée par J. Capart, in *CdE* 14/27, 1939, p. 156-158.

des courants d'idées du siècle des lumières, les savantes élucubrations d'un de ses représentants qui a émis dans cet ordre d'idées des observations aussi ingénieuses que fécondes, sinon toujours solidement étayées, sur la manière dont a évolué le système d'écriture des anciens Égyptiens.

Selon Warburton, en effet, les anciens Égyptiens sont partis de l'image pour s'orienter vers la notation des sons; mais il suppose que, voulant avoir en même temps à leur disposition une écriture plus secrète dans laquelle ils pourraient intégrer les arcanes de leur science, ils ont introduit à un moment donné une écriture composée de symboles plus ou moins subtils, s'inspirant des artifices de leur langue et de leur pensée. Warburton est amené ainsi à faire des rapprochements entre le système hiéroglyphique et le système d'écriture chinois qui, avec ses clefs et ses idéogrammes, suscitait à son époque la curiosité des orientalistes et des beaux esprits.

Les exposés introductifs, dont J. Derrida et P. Tort ont accompagné le texte de Warburton, produiront une impression un peu déconcertante sur le lecteur non prévenu. N'est-il pas d'usage que les présentateurs d'un ouvrage ancien fassent précéder le texte de celui-ci d'une introduction ou d'une préface où ils situent l'auteur (et éventuellement le traducteur), en esquissant la vie et la carrière de celui-ci, en faisant connaître d'autre part sa tournure d'esprit, l'orientation de ses recherches et en signalant les circonstances dans lesquelles il a composé son ouvrage. Dans un cas comme celui-ci ils auraient pu expliquer également les circonstances dans lesquelles l'ouvrage avait été réédité et montrer quel a été le retentissement qu'ont eu à son époque les théories de l'auteur en signalant les polémiques auxquelles ces théories ont donné lieu.

Or, dans les contributions des présentateurs de l'Essai nous ne trouvons rien de pareil. Nous avons l'impression que, voulant rompre avec ce que nous appellerions les «règles du genre», J. Derrida et P. Tort n'ont songé qu'à paraphraser à leur manière et dans un langage souvent hermétique l'exposé de Warburton, sans que ces chapitres introductifs facilitent l'accès du lecteur à l'intelligence des théories un peu embrouillées, il faut le reconnaître, de l'auteur qu'ils prétendent faire revivre.

Celui qui voudra prendre connaissance des doctrines de Warburton et des idées novatrices qu'il a lancées concernant l'évolution du système d'écriture des Egyptiens, sur ses connexions avec leurs conceptions scientifiques et leurs modes d'expression, trouvera un exposé beaucoup plus clair et plus facilement accessible dans le mémoire qu'a publié il y a peu d'années Mme V.-David sous le titre *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe au XVIIe et XVIIIe siècle* (Paris, 1965), ouvrage qui n'est mentionné qu'en passant (p. 13, en note) dans le *Scribble* de J. Derrida.

Il n'en reste pas moins que la présente réédition aura l'avantage de mettre à la portée des curieux une des pièces capitales de ce long débat qu'ont suscité les origines de l'écriture, étant donné que cet *Essai* nous révèle d'une manière suggestive l'état des esprits à un moment où des voies nouvelles commençaient à s'ouvrir au déchiffrement du système égyptien. On y verra aussi comment un esprit aussi pénétrant que Warburton, en même temps qu'il apportait quelques observations judicieuses sur la nature et l'évolution de ce système, s'est laissé égarer, comme d'ailleurs la plupart de ses contemporains, par les témoignages, assez tardifs et souvent fallacieux, des auteurs grecs des premiers siècles de notre ère, tels ceux de Clément d'Alexandrie et d'Horapollon. Faute d'avoir pu disposer de documents authentiques assez nombreux et assez fidèlement reproduits, fournissant des spécimens des différentes variétés de l'écriture hiéroglyphique, Warburton n'a pu dépasser le niveau de la pure théorie, sans arriver à saisir dans sa vraie complexité, la nature du système hiéroglyphique et ses formes variées sous laquelle l'écriture hiéroglyphique s'est réellement présentée.

Ce ne sera que sous les générations suivantes que les savants parviendront peu à peu à cerner le problème d'une manière plus adéquate et jetteront les bases d'un déchiffrement vraiment sérieux. L'ouvrage de Warburton n'en a pas moins contribué à préparer les esprits à cette conquête importante de la science. Il méritait donc bien les honneurs d'une réédition.

Bruxelles, avril 1980 BAUDOUIN VAN DE WALLE

* * *

G. CONTI, *Rapporti tra egiziano e semitico nel lessico egiziano dell'agricoltura*. Firenze, Universita di Firenze, 1978 (XII + 187 pp.) = Quaderni de Semitistica 6.

Summary of Contents. This work is quite stimulating, thoroughly researched, and presents many provocative ideas and theories. Conti begins with certain assumptions, namely: (1) that neolithic agricultural techniques radiated from Mesopotamia into Europe and Africa, (2) that these techniques, including tools and methods of agriculture, have left their imprint in the Egyptian language in the form of loan-words and that while some Hamitic influence is found, the basic agricultural vocabulary came to Egypt from Mesopotamia either around or across the Arabian peninsula. Conti's methodology is to first define Egypto-Semitic (or Hamito-Semitic) lexical comparisons and then to attempt to ascertain how and when such terms were brought into Egyptian.

Conti's introductory chapter discusses the history of Egypto-Semitic studies, dealing especially with the two main theories on the nature of Egyptian itself; is it a Semitic language or a North African language with a Semitic superstratum? He supports the latter theory, believing that the agricultural lexicon serves to help prove it. He then takes up the most difficult problem of phonetic correspondances between Egyptian and Semitic. One excellent point made here is that scholars have not paid enough attention to possible evolutionary phonetic changes within Egyptian itself and the different evolution of the phonetic structures of Egyptian and Semitic.

There then follow five chapters dealing with Egypto-Semitic (or Hamito-Semitic) comparisons under the headings: General Terms, Agriculture with the Hoe, Agriculture with the Plow, Grains, and The Cultivation of the Vine. In each chapter, Conti discusses in detail a series of words attempting to show their precise origin and the time at which they entered the Egyptian language: the neolithic period, Old Kingdom, Middle Kingdom, etc. While these discussions are sometimes laboured, this approach is by far preferable to the major early works on the subject which merely give lists of comparisons, based mostly on dictionary meanings. Conti rightly studies the history of each word which is the only proper methodology for establishing true cognates. Had earlier writers used this methodology, we would have been spared the arduous task of clearing away the litter of comparisons proposed and re-proposed which have no basis in fact.

In his concluding chapter, Conti draws together the conclusions reached throughout his discussions of individual comparisons. The greater number of these comparisons are between Egyptian and Akkadian. Three chronological levels of borrowing can be seen: loans from Sumerian via Akkadian, the Sumerian coming from a still earlier stage; loans from Akkadian in the Old Kingdom; Akkadian loans during the Middle Kingdom. Fewer terms can be traced back to a Hamito-Semitic base going back into prehistoric times. A few words have an undeniable relation with Northwest Semitic, borrowed in the Old and Middle Kingsdoms, and a few show purely North African connections, again going back into prehistory. He concludes that in the Egyptian agricultural lexicon there are two main streams. The first comes out of Asia, the more ancient stratum being Sumerian and Akkadian, the later being Northwest Semitic. The second is made up of words with a common origin but having undergone separate evolutions in Egyptian and Semitic.

Commentary. Egypto-Semitic studies are plagued by major difficulties caused both by the nature of the evidence available and by modern methodology, or lack of it. Too little attention is paid to evolutionary changes, both phonetic and semantic, in the numerous languages involved. Even recent studies are content to produce comparisons based on dictionary meanings without going directly to actual contexts in which words are used. The effect of local dialects in both Egyptian and Semitic on the phonetic structure of a given word is rarely noted, though information on this point is quite obscure. For the Hamitic languages, most of our information is relatively recent so that comparison between Berber and Semitic, for example, may not point to a common prehistoric substratum at all, but may rather be the result of several thousand years of cultural and commercial interchange. The emphasis has always been on Semitic loans in Egyptian and possible Egyptian influence on Semitic has been virtually ignored. For example, the verbal form *n-abab* (*n*-prefix plus reduplicated bisconsonantal root) is common in Egyptian and Ethiopic, but not in other Semitic languages, and this morphological structure may well have been Egyptian in origin.

Conti generally finds his way through these and other problems skillfully, avoiding the mistakes of his predecessors. In a very real sense, Egypto-Semitic studies are still in their infancy and, while Conti's work can be criticized at some points (see below), he has followed a methodology far more liable to produce results than most writers on the subject. The lack of proper methodology is seen even in recent studies. O. Rössler, for example, has argued that Semitic *d* could be shown in Egyptian as *r* during the Middle Kingdom, a thoroughly untenable conclusion (*Neue Afrikanische Studien* 5, 1966, 221). W. Vycichl constantly compares Egyptian to classical Arabic words, some found only in obscure dialects, an approach I find unwise since he must often assume phonetic and semantic comparisons which are highly improbable (cf. *MDAIK* 16, 1958, 379ff.). In general, comparisons where only Arabic evidence can be produced are to be looked at with suspicion.

With a book such as Conti's, which in some respects is a pioneer work, the nature of the subject and the widely varying views held by modern scholars is bound to produce differences of opinion. Throughout his discussion, Conti lays entirely too much stress on the theory of Sumerian influence in Egypt via the southern route, around or across the Arabian peninsula and through the Wadi Hammamat. He is heavily influenced in this by the theories of E. Baumgartel (*The Cultures of Prehistoric Egypt*, Vol. I) on pottery connections between Asia and Egypt in prehistoric times, theories which have been criticized by many scholars. Conti also mentions frequently the large extent of this influence and that the existence of the southern route is "secure". In reality, Mesopotamian influence was relatively slight and came to Egypt over a long period of time (W. A. Ward, *JESHO* 7, 1964, 3ff., and 130). Hence, while one cannot say with complete assurance that the southern route was not used, there is not the amount of archaeological evidence to back it up that Conti assumes. This does not really detract from his main hypothesis, however, that Mesopotamian linguistic influence came into Egyptian via Akkaddian. This could just as easily have come via the northern route.

It is here that Egypto-Semitic studies suffer one of their severest drawbacks. We do not have written documents from Syria-Palestine for the third millennium B.C. which would give us the bridge between Mesopotamia and Egypt. How early, for example, was Akkadian actually used at Ugarit, if only as a language of commerce? Certainly it must have been used prior to the date of the extant documents in that language at Ugarit. The new finds at Ebla may indicate that Akkadian was far more widespread than heretofore recognized. Thus, some words which Conti insists came via the southern route may actually have come via the north.

While in general Conti's linguistic comparisons and arguments are well reasoned, I offer a few remarks on individual words where I feel the case has not been made.

Pp. 36ff.: Conti proposes that the rare Egy. *ꜣg*, "make grow", and *ꜣkr*, an earth deity, are related to Akk. *ikkaru*, "farmer", borrowed from Sumerian ENGAR. Egy. *ꜣg* must be relegated to a proto-Mesopotamian root from which the Sumerian and Akkadian words were derived with the ending *-ar* to denote a profession. While the phonetic equations are acceptable, this illustrates one of the problems of Egypto-Semitic studies, the appeal to theoretical, prehistoric stages of the languages involved. While the derivation of Egy. *ꜣkr* seems to be acceptable, the suggested derivation of *ꜣg* is questionable.

Pp. 39f.: Egy. *wꜣḥ*, "put, place", is compared with Arabic *walaḥa*, "load a donkey", which is a highly doubtful comparison. Conti must suggest a very early common root which has survived only in Arabic and juggle the semantics somewhat by saying that an agricultural population "puts" seed in the ground while a nomadic population "puts" a load on a donkey (p. 40). As stated above, I am suspicious of any Egypto-Semitic comparison in which only Arabic can be quoted on the Semitic side.

Due to the equation of *ȝ/l* this would have to be a very old loan and I find it difficult to accept a comparison based on evidence separated by over 3000 years.

Pp. 44ff.: Conti relates Egy. *wȝǵ*, "be green", to Sem *wrq*, "vegetation", getting round the impossible equation of *ǵ/g* by saying that Egy. /*ǵ*/ is an ancient combinatory variant of /g/ and that *g*, *q* and *k* interchange in both Egyptian and Semitic. This does not seem likely, his phonetic explanations being far too hypothetical. Semantically, Conti postulates an original Sem. *warq*-, "tender green edibles", reflecting a food-collecting economy, which then came to mean "vegetables" with the advent of primitive agriculture. Egy. *wȝǵ*, mainly "be fresh", comes out of the earlier stage, that is, the period of a food-collecting economy. While elsewhere Conti does show that such chronological distinctions can be made, the phonetic equation just noted stands against this particular comparison. In passing, it should be noted that the Egyptian word comes to "vegetation" in the early Middle Kingdom (De Buck, *Coffin Texts* IV, p. 115), not in the Empire as Conti states.

Pp. 59ff. and 155: While Conti's equation of Egy. *ỉknw*, "hoe", with Akk. *akkullu*, an agricultural instrument, may well be correct, the time of borrowing may have been somewhat before the Middle Kingdom, a dating Conti states is fixed "with precision". Akk. *akkullu* is attested not just from Ur III texts (Conti) but from Old. Akkadian times (*CAD* Vol. A, 1, p. 276).

Pp. 69ff.: Conti relates Egy. *ḥbȝ*, "dig", to Akk. *ḫabālu*, "destroy", an equation upheld for many years. This is impossible to maintain. While Sem. *ḫbl* does mean "destroy" in Aramaic, Old South Arabic and Late Babylonian, it is a secondary semantic development from the original sense of the root "oppress, wrong someone", found in Old and Middle Akkadian. Secondly, Egy. *ḥbȝ* is not a natural verb at all, but arose from a misunderstanding of certain writings of *bȝ*, "break up earth" (W. A. Ward, *The Four Egyptian Homographic Roots B-ȝ*, Rome, 1978, pp. 43f.).

Pp. 75ff.: in relating Egy. *hb*, "plow", to Akk. *ḫarbu*, "plow", Conti sees no phonetic difficulties, but if this were truly a loan in Egyptian, one would expect a form *ḫȝb*/*ḫrb*. The equation *ḫ*/*h* is completely irregular and the dropping of the *r* in Egyptian is also improbable. Conti himself maintains that the comparisons between the velar spirants are regular (pp. 20, 29) and his phonetic arguments are quite strained at this point.

P. 85: Conti connects Egy. *ȝzḫ*, "cut with a sickle", with Geez *ʾezḫ*, "flint", on the basis that sickles were made of flint flakes mounted in a wooden handle. Phonetically, this presents no problems, though the semantic relationship is not as firm as one would like. This seems an acceptable comparison, but the origins are obscure. Conti does not commit himself on this point, raising several possibilities (p. 163); he omits the possibility that this could simply be an Egyptian loan in Ethiopic. Contra Conti (p. 90), the noun *ȝzḫ*, "sickle", may already appear in the Middle Kingdom (J. W. B. Barnes, *Five Ramesseum Papyri*, Oxford, 1956, pl. 24, 21), not first in the Twentieth Dynasty.

Pp. 87ff.: In his discussion of Egy. *šʿǵ* (*šʿd*), "cut", = Akk. *šarāṭu*, "tear", Conti nowhere explains the difficult equation *ʿ/r* which goes against this comparison.

Pp. 105ff.: Conti relates Egy. *ỉt*, "barley to Akk. *uṭṭutu*, "grain, barley", derived from an original *ḫint-at-*; the borrowing, he says, took place no earlier than the Third Dynasty when it begins to appear in the offering lists. However, Egy. *ỉt* appears already in First Dynasty texts (P. Kaplony, *Inschriften der Ägyptischen Frühzeit*, Wiesbaden, 1963, I, p. 266) which changes the picture somewhat. The introduction of barley in Egypt was earlier than Conti believes and the Akkadian word would have had to undergo the necessary phonetic changes by the beginning of the historic period. If the comparison is valid, the word was probably introduced in prehistoric times. Whether the phonetic shifts involved in the Semitic cognate can be pushed this far back is problematic. Here, again, we are thrown back to theoretical stages of both languages so that the comparison is not as sure as Conti suggests.

Pp. 130ff.: Conti takes up the interesting problem of Egy. *kȝnw* and *kȝm*, both meaning "vineyard". He concludes that *kȝnw* derives ultimately from a substrate proto-Euphratic term which passed through Sumerian into Akkadian as *karānu*, thence into Egyptian via the Red Sea route. *Kȝm*, while it does not appear in texts until Empire times, must be an earlier loan from Northwest Semitic *karm-* due to the equation *ȝ/r*. One wonders, however, if this is not simply a matter of dialectal variation within Egyptian itself. Note in particular the spellings *Qdn* for later *Qdm* "the east" (Ugaritic-Hebrew *qdm*), and *ʿȝn* for later *ʿȝmw*, "Asiatic", in a First Dynasty text (P. Kaplony, *Kleine Beiträge zu den Inschriften der ägyptischen Frühzeit*, Wiesbaden, 1966, p. 115). The problem is not a simple one and may involve a double borrowing as Conti suggests, or a single borrowing with phonetic shifts in Egyptian. Again, I do not agree with the southern route for Akkadian influence. *Karānu* appears in the Akkadian texts of Ugarit (J. Nougayrol, *Le palais royal d'Ugarit* III, Paris, 1955, p. 221) and we have no idea how early Akkadian was spoken in this area. I maintain that a northern route via Syria-Palestine is more probable for Mesopotamian influence in Egypt.

These criticisms do not detract from the basic usefulness of Conti's work. Using linguistic and archaeological evidence, he has shown that it is possible to do more in Egypto-Semitic lexical studies than present lists of possible comparisons. His attempt to place individual comparisons within a chronological framework is commendable and, if he has failed at certain points, this does not destroy his overall hypothesis. Agricultural techniques came to Egypt ultimately from Mesopotamia and stages in the development of these techniques can be traced in the Egyptian agricultural lexicon. More important, to my mind, is Conti's methodology which requires much discussion and meticulous research for every individual comparison. This is the proper way to do it and should be followed by a new generation of scholars working in this field.

Beirut, January 1980 William A. Ward

* * *

Hans GOEDICKE, *The Protocol of Neferyt* (The Prophecy of Neferti). Baltimore/London: The Johns Hopkins University Press, 1977 (8vo, VII, 206 p.) = The Johns Hopkins Near Eastern studies. £ 9.00. ISBN 0 8018 1905 9.

In der Reihe seiner Kommentare zu ägyptischen Literaturwerken (sog. Lebensmüder, 1970; Schiffbrüchiger, 1974; Wenamun, 1975) hat H. Goedicke zuletzt eine Monographie über die Prophezeiung des Neferti vorgelegt. Das Buch enthält eine systematische Textinterpretation (S. 3-49: „The nature of the text", „The literary form", „The historical section"), eine Übersetzung des Textes, die in Sinnabschnitte gegliedert und ausführlich kommentiert ist (S. 51-173) und eine fortlaufende Übersetzung (S. 175-183); den Abschluß bilden Indices der ägyptischen Wörter und Textstellen (S. 185-206).

Das bedeutende Literaturwerk hat die Forschung seit seiner ersten Veröffentlichung (1913) beschäftigt, ist mehrfach übersetzt und — vor allem als Geschichtsquelle — ausgewertet, aber erst 1956 historisch-kritisch untersucht und in seinen geschichtlichen Zusammenhang gestellt worden (G. Posener). Eine im folgenden Jahr erschienene überlieferungsgeschichtliche Analyse (S. Herrmann) ist weithin unbeachtet geblieben. 1970 wurden alle bis dahin bekannten Handschriften (neben der Haupthandschrift, einem Leningrader Papyrus der 18. Dyn., mehr als 20 Schreibtafeln und Ostraka des NR) in einer Studienausgabe ediert und kurz, vor allem textkritisch, kommentiert (W. Helck). G.s Arbeit ist die erste eingehende philologische Bearbeitung. Sie erfaßt einige weitere, jüngst publizierte Handschriften und die gesamte Sekundärliteratur und stellt die radikal von ihr abweichenden Ansichten des Autors dar.

Diese sind bereits im Titel des Buches angedeutet. Aus der Prophezeiung ist ein Protokoll, aus Neferti (statt des älteren Nefer-rehu) Neferyt geworden. Da sich die neue Namenslesung auf unsichere Schreibungen in den NR-Handschriften gründet, die herkömmliche Lesart Neferti aber neuerdings durch Ostr. DeM 140716 bestätigt wird, ist diese im folgenden beibehalten worden.

In der Deutung des Textes stimmt G. darin mit der bisherigen Forschung überein, daß er die Rahmenerzählung, die den Helden am Hof des Königs Snofru auftreten läßt, für eine Fiktion hält und die Textentstehung in die frühe 12. Dyn. datiert. Während man aber bisher davon überzeugt war, daß die Reden des Neferti vor Snofru, die nach einer chaotischen Unheilszeit die Ankunft eines heilbringenden Königs Ameni (= Amenemhet) verheißen, als vaticinium ex eventu zur Verherrlichung Amenemhets I und in seinem Auftrag verfaßt worden sind, betrachtet G. den Text „either as the transcript of an audience or as a memorandum or petition submitted by Neferyt to the king" (S. 12). Die historische Einkleidung gründet sich nach seiner Meinung nicht auf die (archäologisch erst später faßbare) Wertschätzung des Snofru im MR und dient nicht dazu, mit der Autorität des Königs der 4. Dyn. den möglicherweise als Usurpator zur Macht gekommenen ersten König der 12. Dyn. zu legitimieren, sondern wird „exclusively Neferyt's ingenuity" (S. 13) verdankt und soll „as a kind of safeguard" (S. 12-13) das riskante Vorgehen des Sprechers entschärfen. Für G. ist Neferti zugleich Held und Verfasser des Textes, der vielleicht wirklich am Hofe Amenemhets aufgetreten ist oder ihm sein Anliegen in Form dieses verhüllten Audienzberichtes vorgetragen hat. Das Anliegen bestand darin, in einer Zeit, als der König nur in Oberägypten regierte, die Not des Landes, besonders die Bedrohung des östlichen Deltas durch die Asiaten, zu schildern und dadurch die Aufmerksamkeit Amenemhets auf den Norden zu lenken und ihn mit der scheinbaren Ankündigung eines segensreichen Friedenskönigs dazu aufzufordern, Unterägypten in seinen Herrschaftsbereich einzubeziehen und die Ordnung in Ägypten wiederherzustellen.

Auch derjenige, der sich G.s Theorien nicht zu eigen machen kann, wird seine Übersetzung, die neben der einschlägigen Fachliteratur auch die Ergebnisse neuerer syntaktischer Forschungen einbezieht, seine ausführlichen, auf ausgezeichneter Kenntnis zeitgenössischer Texte beruhenden Kommentare und seine Stilanalysen (S. 19ff.) mit Gewinn benutzen. Bei einigen umstrittenen Stellen, vor allem in den schwierigen Unheilsweissagungen, ist seine Version den älteren überlegen. In anderen Fällen, in denen der überlieferte Text mehrere Deutungen zuläßt, tritt das bekannte Phänomen, daß das Textverständnis eines Übersetzers seine Übersetzung bestimmen kann, besonders klar zutage. Es sei daher erlaubt, hier auf die Diskussion von Einzelheiten zu verzichten [1]) und stattdessen die methodischen Voraussetzungen von G.s Interpretation genauer zu betrachten.

Der Vergleich mit den Erkenntnissen der Nachbarwissenschaften, vor allem der alttestamentlichen, lehrt, daß die altorientalischen Literaturen in weit höherem Grade als die europäischen vom Zwang der Gattungen und Überlieferungen geprägt sind und daß demgegenüber die Individualität des „Dichters" von untergeordneter Bedeutung ist. Von diesen Einsichten macht G. keinen Gebrauch. Er klassifiziert zwar, wie vor ihm andere Bearbeiter, den Text des Neferti als Königsnovelle, verweist zur Begründung auf die im Prolog geschilderte Hofsitzung, die in der Königsnovelle Sesostris' I über den Bau des Tempels von Heliopolis ebenfalls vorkommt, und zieht als dritten Beleg für die Königsnovelle im MR die Rahmengeschichte des Märchenpapyrus Westcar mit ihrem Bericht von einer höfischen Zusammenkunft heran. Aber er übersieht dabei, daß nicht ein einzelnes Motiv, sondern eine größere Zahl von formalen und inhaltlichen Gemeinsamkeiten nötig ist, um eine Gattung zu konstituieren. Während der Skopus der Königsnovelle darin besteht, eine Großtat des Herrschers zu verewigen, geht es in den Rahmenhandlungen von Neferti und Westcar um Königsunterhaltung. Die darüber hinaus von dem Verfasser zu Recht festgestellten stilistischen und lexikalischen Parallelen zwischen diesen beiden Texten berechtigen zusammen mit der thematischen dazu, sie der Gattung der Unterhaltungserzählungen zuzuordnen, die sich grundlegend von der Königsnovelle unterscheidet [2]).

Folgenreicher als die ungenaue Gattungsbestimmung ist G.s mangelnde Bereitschaft, sich mit Herrmanns Studien zur Überlieferungsgeschichte des Textes auseinanderzusetzen (S. 6). Die Erkenntnis, daß gleich oder ähnlich

---

[1]) Vgl. dazu und zur Meinung der Rez. über das gesamte Werk E. Blumenthal, „Die Prophezeiung des Neferti", ZÄS 108, 1981, ...

[2]) Blumenthal a.a.O. ...

formulierte Partien in verschiedenen Literaturwerken nicht auf gemeinsame Verfasser oder auf unmittelbare Abhängigkeit der Werke voneinander zurückgehen müssen, sondern daß in ihnen mündlich oder schriftlich tradiertes Textgut benutzt oder nachgeahmt worden sein kann, läßt ihren literarischen Charakter und ihren historischen Quellenwert besser verstehen. Dagegen hat G. die relative Selbständigkeit des Spruchkorpus übergangen, die Anrede des von seinen Visionen bedrängten Propheten an das eigene Herz (E 20ff.) als Anrede an Snofru (und indirekt an Amenemhet I) verstanden und die literarischen Topoi in den Unheilsweissagungen als authentische historische Nachrichten behandelt. So beurteilt er die Schilderungen von Naturkatastrophen und Hungersnöten am Anfang und Ende dieses Textabschnitts („historical section") nicht unter kompositorischen, sondern unter chronologischen Gesichtspunkten und bezieht die erste (E 24ff.) auf die in zahlreichen Autobiographien bezeugte Notzeit zu Beginn der 11. Dyn., die Neferti als Jugendlicher bereits miterlebt haben kann, die zweite (E 51ff.) auf eine kurze chaotische Periode unmittelbar vor Amenemhets Thronbesteigung, für die es freilich keine sicheren Quellen gibt[3]). Da es außerdem unmöglich ist, die Gültigkeit der Textaussagen über den allgemeinen Notstand im Land (tȝ) für die Deltaregion, die doch den Angelpunkt der Argumentation des Verfassers bildet, an außerliterarischen Materialien zu überprüfen[4]) oder sie gar auf dieses Gebiet einzuengen, müßten seine historischen Schlußfolgerungen auch dann zweifelhaft bleiben, wenn man ihren quellenkritischen Voraussetzungen zustimmte. Mit der Rekonstruktion der geschichtlichen Umstände (auch die anfängliche Regierung Amenemhets I über Oberägypten ist nicht zu beweisen) wird aber auch die Theorie fragwürdig, die Prophezeiung des Neferti sei als politische Denkschrift an den König gerichtet worden. Zudem kann man sich schwer vorstellen, daß die Gesellschaft des 2. Jahrtausends die politische Aktivität eines Einzelnen, sofern sie nicht von einer Institution wie dem Königtum getragen wurde, für aufzeichnungs- und überlieferungswürdig gehalten hätte.

Der Einwand, der Verfasser überschätze die Rolle des Individuums, gilt auch für sein Bemühen, das literarische Œuvre des Autors Neferti, den die ramessidische Schreibertradition tatsächlich als solchen verehrt hat, zusammenzustellen. Da sich künstlerische Eigenarten, die eine Dichterpersönlichkeit ausmachen, nicht nachweisen lassen, hält G. einerseits ein gemeinsames Motiv — die Hofsitzung — für ausreichend, um Neferti die Königsnovelle von Heliopolis und die Unterhaltungserzählung des Pap. Westcar zuzuschreiben, und fügt andererseits aufgrund eines gemeinsamen Themas — Asiatengefahr — die Lehre für Merikare hinzu, mit einiger Vorsicht aus gleichem Grund auch die Mahnworte des Ipu-wer. Nachdem der Verfasser an anderer Stelle andere Werke der MR-Literatur mit ähnlichen Argumenten als Schöpfungen des ebenfalls in späterer ägyptischer Tradition bezeugten „Dichters" Cheti bestimmt hat[5]), ist er nun seinem Ziel nähergekommen zu zeigen, „that the bulk of literary texts represents an interrelated œuvre of one or two great writers" (S. VII).

Bücher wie das hier vorgestellte sind eine Herausforderung für die ägyptologische Literaturwissenschaft, bisherige Ergebnisse, Argumente und Methoden an den Erkenntnissen der allgemeinen Literaturwissenschaft zu überprüfen.

Leipzig, März 1980 ELKE BLUMENTHAL

* * *

J.D. RAY, *The Archive of Ḥor*, London, Egypt Exploration Society, Texts from Excavations, Second Memoir, 1976 (4to, xv + 192 p. et 39 pl. doubles) = Excavations at North Saqqâra, Documentary Series, I. ISBN 0 85698 061 7.

Des découvertes que G.T. Martin qualifie à juste titre de spectaculaires (*JEA* 59, p. 6), marquèrent les campagnes de fouilles menées par Emery de 1964 à 1971 à Saqqara. En effet, la nécropole des animaux sacrés (faucons, vaches, ibis, babouins) fut peu à peu mise au jour; dès 1964, Emery fit la surprenante trouvaille d'une catacombe étendue contenant plusieurs milliers d'ibis momifiés dont le culte était en rapport avec celui du dieu Thoth; pendant la saison suivante, Emery localisa l'entrée principale des galeries vouées à l'ensevelissement des ibis sacrés et dégagea une petite chapelle sur le côté sud de l'escalier qui menait à la porte de la catacombe. C'est dans cette chapelle, où était sans doute abritée une statue oraculaire du dieu Thoth, que fut découverte une partie des archives de Ḥor (G.T. Martin, *JEA* 59, p. 13). Une autre importante partie de ces archives fut trouvée pendant la saison 1971-1972, au nord et à l'ouest du complexe le plus méridional des galeries des ibis (J.D. Ray, *JEA* 59, p. 13-14). Des tessons inscrits, quelques-uns en grec, la plupart en démotique, constituent ce remarquable ensemble dont le contenu est en rapport, non seulement avec la vie et l'activité de Ḥor, un prêtre sebennyte attaché au culte d'Isis, puis de Thoth, mais avec des évènements historiques de toute première importance (invasion syrienne, soulèvements nationaux) qui se produisirent pendant la première moitié du 2e s. av. J.-C. En 1968, T.C. Skeat et E.G. Turner publiaient des textes grecs provenant des archives de Ḥor (*JEA* 54, p. 199-208). Il s'agissait d'oracles rendus par Thoth-trois-fois-grand (Hermès Trismégiste), prédisant à Ptolémée VI la reconquête de la Thébaïde qui s'était révoltée. Ces allusions non équivoques aux troubles civils qui agitèrent l'Égypte à cette époque apportent, comme le montrent les auteurs, une confirmation éclatante du témoignage de Diodore.

Dans le magnifique volume que j'ai le plaisir d'analyser, J.D. Ray publie 65 ostraca démotiques appartenant aux archives de Ḥor (57 documents + 8 «textes additionnels»); J.D. Ray a en outre complété son édition des «Archives» en publiant dans le *JEA* 64, 1978, p. 113-120, trois nouveaux documents: Additional Texts, n° 66 à 68, et des remarques groupées en deux paragraphes consacrés successivement à «Ḥor le Memphite», scribe dont l'existence supposée est maintenant éliminée par l'auteur, et à la date de naissance de Ptolémée VI Philométor; deux problèmes philologiques sont examinés en conclusion de l'article.

[3]) Authentische Angaben über Hungersnöte in der 1. Zwischenzeit zuletzt zusammengestellt von W. Schenkel, *Die Bewässerungsrevolution im alten Ägypten*, Mainz 1978, 37-49.

[4]) Vgl. den für die Lehre für Merikare unternommenen parallelen Versuch von G. Björkman, *Orientalia Suecana* 13, 1964 [1965], 9-33, der aber aus Mangel an Primärquellen aus dem Delta mit einem non liquet und mit der Aufforderung zu äußerster Behutsamkeit bei der Interpretation historischer Aussagen in literarischen Texten endet.

[5]) The Report about the Dispute of a Man with His Ba, Baltimore/London 1970,5-8; Fs. Ägypt. Mus. Berlin, Berlin 1974,104; während der Verfasser an diesen Stellen die Klagen des Bauern für ein Werk des Cheti hält, schließt er jetzt wegen des Motivs der beim König beliebten, von ihm oder in seinem Auftrag aufgezeichneten Rede die Verfasserschaft des Neferti nicht aus (S. 19).

Excellent dans sa présentation matérielle, exceptionnel par son contenu, le très beau livre de J.D. Ray confirme, au cours de la lecture, l'impression favorable du départ. Certes, l'on pourrait soulever quelques critiques mineures: l'effort aurait pu être poursuivi jusqu'au bout en ce qui concerne la présentation de fac-similés: certaines photographies ne sont pas évidentes par elles seules (ex.: Texte 22, R° et V°, pl. XXIV et XXV), d'autant plus que la place ne manquait pas: en regard de 39 planches, 21 planches «A» seulement sont utilisées. Les «textes additionnels» auraient pu être intégrés dans le corps du volume mais, pour être intervenue dès 1976, quatre ans après les plus importantes trouvailles sur le terrain, la publication n'en est pas moins fort soignée dans l'ensemble; elle constitue un apport massif à la connaissance du démotique et l'on peut présager dès maintenant que cet ouvrage sera largement utilisé par les démotisants et par les spécialistes de l'histoire lagide sous tous ses aspects, ce qui devrait entraîner des progrès notables dans ces domaines.

J.D. Ray organise les nombreux renseignements fournis par les archives de Ḥor autour des données essentielles telles qu'elles nous sont transmises à travers la personnalité du prêtre, à savoir, les évènements politiques et leur enchaînement décrit ou prévu au moyen des songes et oracles, d'une part, la vie du sanctuaire dans lequel officiait Ḥor, d'autre part. Le plan adopté est le suivant:

I. — Les textes grecs, p. 1-6. Il s'agit d'un complément à la publication de Turner et Skeat, comportant l'édition d'un nouveau fragment et des remarques additionnelles sur un palimpseste démotique qui, s'il était mieux conservé, nous fournirait en quelque sorte une introduction aux archives de Ḥor, sous forme de consultation divine.

II. — Les textes démotiques, p. 7-116. Cette partie est divisée en six paragraphes: 1- Textes d'intérêt historique; 2- Rêves et oracles; 3- Textes en rapport avec le culte de l'Ibis; 4- Textes biographiques. Le cinquième paragraphe est intitulé «Associated Texts» parce que les documents présentés ne font pas partie des archives de Ḥor proprement dites mais font allusion à des épisodes antérieurs ou annexes de la carrière de Ḥor. Ces textes, très curieux et très intéressants pour les historiens du droit, sont en rapport avec la juridiction divine de Thoth et d'Osorapis. Enfin, un dernier paragraphe réunit les textes fragmentaires. L'auteur avoue que ce découpage est artificiel, il n'en est pas moins commode, au demeurant la coordination peut être réalisée facilement entre les divers éléments grâce à des indices très détaillés (p. 175-192: prosopographie, topographie, chronologie et nombres, mots et phrases importants). L'addendum, p. 167-174, peut être considéré comme appartenant à la deuxième partie puisqu'il contient les «textes additionnels» n° 59 à 66.

III. — Les commentaires, p. 117-154, reprennent les données des textes en les groupant autour de cinq centres d'intérêt qui constituent autant de paragraphes: 1- La carrière de Ḥor; 2- Les informations historiques (histoire dynastique, déroulement de la sixième guerre syrienne, notamment); 3- Les rêves et oracles, procédés très à l'honneur en Égypte ancienne; l'auteur pense que Ḥor pratiquait l'incubation; 4- L'administration du culte de l'Ibis; 5- La topographie de Memphis (avec deux cartes). Ils sont suivis d'une dernière partie:

IV. — Appendices, p. 155-166, consacrés à quelques points forts qui se signalent spontanément au cours de l'examen des «Archives»: 1- Les titres d'Isis; 2- Les titres de Thoth. Le troisième paragraphe est particulièrement important car l'auteur tente d'y déterminer le statut de Ḥor en essayant de répondre à la question: Ḥor était-il un κάτοχος? La réponse qu'il propose est nuancée (à mon avis, le fait de «résider avec le dieu» n'implique pas nécessairement pour Ḥor l'appartenance à ce statut dont la nature est du reste controversée). Enfin, le quatrième et dernier paragraphe consiste en un tableau chronologique des évènements qui marquèrent, année par année, le règne de Philométor.

Certes, tout n'est pas définitivement acquis et les archives de Ḥor devront certainement être reprises de temps à autre, et leur interprétation améliorée dans l'avenir; cela ne diminue en rien l'intérêt capital des textes et des commentaires particuliers ou généraux qui les accompagnent.

Je souhaite, pour terminer, que tous les démotisants se rallient à la méthode très simple de transcription adoptée par J.D. Ray et exposée à la p. XV de son livre.

Versailles, Mars 1980 BERNADETTE MENU

* * *

Dietrich WILDUNG, *Imhotep und Amenhotep. Gottwerdung im Alten Ägypten.* München, Deutscher Kunstverlag, 1977 (30 cm., VIII + 320 pp., 67 pls.) = Münchner Ägyptologische Studien, Heft 3. Price: DM 120.-. ISBN 3 422 00829 2.

Wildung's publication presented as a doctoral thesis at the Faculty of Philosophy of the University of Munich and handsomely produced by the press of the Deutscher Kunstverlag, was initiated by two shorter studies of earlier date written by K. Sethe; his famous monograph on *Imhotep der Asklepios der Aegypter, Ein vergoetteter Mensch aus der Zeit des Koenigs Ḏoser*, published in Leipzig in 1902, and his study of *Amenhotep* son of Hapu published 1897.

Wildung's work is an important contribution to the study of documents relevant to the tradition that was attached to Imhotep and to that of Amenhotep and presents scholars with a survey of sources beginning with hieroglyphic inscriptions of Pharaonic date, extending to documents from the Arab period. This catalogue of monuments and quotations from texts of various kinds which Wildung succeeded in producing, is admirably arranged to yield much that is valuable to future studies in this respect. His work consists of three sections: a) Egyptian textual sources relating to the tradition of Imhotep from the times of the third Pharaonic dynasty to the Roman period; (Chapters I-XII);

b) documents concerning the tradition of Imhotep and Amenhotep in the Theban region; (Chapters XIII-XIV);
c) textual sources relevant to the tradition of Amenhotep; (Chapters XV-XVIII). The main part of the work is followed by a full-scale set of indices, all the technical apparatus and fifty seven admirably reproduced photographical plates of the main documents of this study.

In each of these sections the texts studied are classified chronologically; each item comprises: a description of the monument in question, its full bibliography, translation of the text concerned and a discussion of the historical significance of the information disclosed. Sets of texts of various dates are within these three main sections arranged in a way to enable the reader to follow the gradual building of the traditions which surround both, Imhotep and Amenhotep.

Wildung opens his general discussion with the theme of a historical personality to whom legends were attached in the course of time. In ancient Egypt the classical examples were Imhotep and Amenhotep. In the tradition of later date, specially in Graeco-Roman times both, they were regarded as divine beings, helpers, deities having healing powers and the nation's wise men. In the chapters I-VII of the first section of his work Wildung presents a catalogue of texts from Egypt illustrating the gradual building of the traditions connected with the historical Imhotep, a dignitary at the royal court of Djoser.

It results from Wildung's investigation that the earliest reference to the historical Imhotep occurs in a text engraved on the basis of the King whom he served — statue Cairo J.E. 49889 which preserves the cartouches of the 3rd dynasty King Djoser. Imhotep is described as a highly placed royal dignitary belonging to the *iry-p't*, Egyptian nobility, as the King's deputy involved in the administration of the nome and the royal palace also. The association of the royal official to the King on the monument of the latter is unusual. Wildung concludes rightly that this can be regarded as a piece of good evidence that the historical Imhotep enjoyed a privileged position during his life time. Contemporary documents from the Old Kingdom are scanty and not illustrative enough and so they are from the subsequent historical period. That legends could have been associated with the prominent personality of the court of Djoser shortly after his death is highly probable. However the tradition of Imhotep does not seem to have been attested in texts before the New Kingdom. We can refer to the well known passage in P. Chester-Beatty IV, vso 3,5 where Imhotep is named along with seven sages, and also to the *mdtw*, 'sayings' of Imhotep cited in literary texts of the New Kingdom and assume that they reflect traditions of earlier date. However we cannot establish the date *post quem* Imhotep was regarded as the *rḫ*, 'wise man' rather than a royal official. To the textual evidence from the New Kingdom Wildung adds a passage from the Royal Canon of Turin and suggests the replacement of the fragment 40 of that papyrus. This would give the date of the birth and of the death of Imhotep and also would evidence that the historical Imhotep was regarded at that date as the son of Ptah who brings to life the mankind. However attractive this interpretation seems to be we take it with reserve for the lack of decisive evidence.

A great gap is found subsequently in the chronology of textual sources relating to Imhotep and his tradition which extends to the sixth century B.C. From that time onward there are numerous pieces of evidence in inscriptions on monuments of various dignitaries and private persons to show that the tradition of Imhotep, the wise man, did not die away but was developing during that period and his funerary cult seems to have received somewhat greater popularity. The title of the *ḥm-ntr*, 'prophet' of Imhotep occurs often in the biographical inscriptions from the times of the twenty seventh dynasty and of later date, in particular in those of the Memphite dignitaries. Imhotep is described as the nation's sage who was believed to be the son of a god — Ptah —, who stood at the origin of the three main branches of the wisdom of the ancient Egyptians: medicine, architecture and the art of writing. It is fair to say that the extant documents of late date reflect trends of thought and traditions which have originated at some much earlier dates.

From the posthumous worship of a sage a real cult developed which was given a temple; this temple is not known from archaeological data but textual evidence can be cited that this temple was included in the complex of sacred domains in Memphis and may have been a part of the city's sacred quarters — in 'Ankh-tōwi. Imhotep's cult was of prime importance in the religious life of the Graeco-Roman period as we have the evidence of it in contemporary inscriptions. Demotic papyri inform us of the *Pr-'Iy-m-ḥtp*, 'Domain of Imhotep', the Asklepieion of the Greek records, renowned by its association with the Egyptian medicine, and as a place where people were receiving treatment for their ailments. The way in which all the relevant sources are found classified in Wildung's work makes it possible to outline in an unbroken way the successive stages of traditions that surrounded the personality of the third dynasty stateman. The memory which he left behind seems to have made him a wise man who came to be believed to be of divine descent, who became one of the nation's sages who created all the wisdom. To him a land was given in the region of Memphis to found a temple there from which an important domain developed.

From the Egyptian sources Wildung passes to the Imhotep tradition disclosed in Greek and Latin texts, beginning with Manethon where we find described all the characteristics of Imhotep already known from Egyptian documents; he was for the Greeks a contemporary of Djoser who was skilled in the art of healing, who discovered the building from the stone, who promoted literature. At this point we should stress the significance of P. Oxy 1381 (cf. Wildung, *op. cit.* p. 93ff). The text which it preserves seems to be a translation into Greek of an Egyptian story relating to an ancient roll of papyrus found in the temple of Imhotep in the times of the King Nectanebo. The contents of this story are important to illustrate Imhotep's position in the speculative theories of Ptolemaic times as well as to trace the way of approach to Imhotep's tradition in the Hermetic literature. We do not enlarge on this topic here because Imhotep's tradition in the Hermetic literature is the subject of one of our forthcoming studies.

Imhotep's reputation as the healing god, and the myths around his sanctuary at Memphis were outstanding in Graeco-Roman times and continued beyond the limits of

the Hellenistic period as we find it witnessed in the works of the Arab writers from the times of the conquest till the 19th century A.D.

From the documents having a direct bearing on the personality of Imhotep Wildung turns, beginning with the Chapter IX (p. 124ff), to the study of textual evidence relating to cult places dedicated to Imhotep's cult. Information from P. Oxy. 1381 concerning Imhotep's temple at Memphis can be supplemented by a set of still unpublished Demotic papyri unearthed at Saqqarah. For other places in Lower Egypt and the Fayyum documents are not numerous and this paucity of material contrasts with the richness of information from Upper Egypt, mainly from the Upper Egyptian temples. Imhotep's cult seems to have been popular and widespread in Upper Egypt to reach as far as Nubia where it survived till Roman times. The most important part of the Upper Egyptian documentation comes from Theban temples to the study of which the chapter XII is devoted. In Wildung's opinion Imhotep's cult and the legendary context into which the third dynasty dignitary was set, developed faster in the Theban region than in Imhotep's native land. This seems to be the state of preserved sources only. Strictly speaking the documentation from Thebes is much more numerous than from elsewhere and can be brought into a connected and consecutive order to enable us to follow its development.

Second Section: "Imhotep and Amenhotep" (p. 201ff). The descriptive list of sources relevant to the joint worship of both is presented on the same scale as previously. Evidence of the cult of Amenhotep associated to Imhotep does not antedate the middle of the Ptolemaic era. One of the well illustrating documents is to be found on the door-jambs of the main door of Ptah's temple at Karnak. The main part of documents available comes from temples in the western region of Thebes. Of special significance, however, is a relief in the temple at Qasr-el-Aguz, represented on the east wall of the room 2. It shows Thoth and behind him represented seated are Imhotep and Amenhotep. They are associates of Thoth in the worship. This can be taken as decisive evidence of the divine nature which the tradition, at least that of Graeco-Roman times, gave both, Imhotep and Amenhotep. A further thing which seems to matter is that we have this evidence from a temple which was regarded to be an oracular place in which Thoth-Ibis was believed to spend the night. A support for the belief in the divine nature of both, Imhotep and Amenhotep, can be found in the list of the Theban priesthood preserved in P. Erbach (cf. p. 244) where we find the body of the *wē'bw*-priests of Imhotep and Amenhotep linked with those of other deities.

The Third Section: "Amenhotep" (cf. p. 251ff). The discussion of texts relating to Amenhotep is presented in a retrograding way and begins with evidence of Ptolemaic date from the temple at Karnak. The text engraved on the Cairo statue CG 1199 from the third century B.C. is the most important source of information on Amenhotep the wise man who could deliver an oracular answer. He was also a deity to whom appeals were addressed by distressed individuals. Demotic papyri and hieroglyphic inscriptions indicate that Amenhotep's worship outside the temples was popular and that he had numerous shrines in the Theban region.

This tradition is also reported by Greek authors. From amongst the Greek sources we should stress the record in Manethon, fr. 54 where Amenhotep is described as a wise man who can foretell the future, who was famous for his learnings and who knew also the φύσεως of divine beings. We may find in these accounts points of contact with numerous narratives, prophecies and various apocalyptic compositions preserved in Demotic papyri of Ptolemaic and Roman date. This tradition seems to have had its roots in the times of the New Kingdom. Amenhotep was that wise man who knew the glorious spirits enshrined in the ancient writings from the times of the ancestors. These trends of thought are found expressed already in a text from the 22nd Pharaonic Dynasty. Amenohotep seems to have been a man of high esteem whose funerary cult is attested from the late Ramesside period; his temple, however, seems to have been founded already in the 18th Dynasty under the King Amenophis III. Evidence that can be collected in the study of the inscriptional material makes it possible to establish a curriculum vitae of the historical Amenhotep. He was born in the times of Thutmosis III and occupied, like Imhotep, a prominent position at the royal court; he passed away about the year 34 of Amenophis III. The best source of information on the personality of Amenohotep is the inscription published in *Urk*. IV, 1827-29 where he is portrayed as the man who instructs the ignorant on the events from the primeval age, and on the process of creation. These trends of thought are, indeed, familiar to scholars interested in the apocalyptic literature of Graeco-Roman times.

The tradition that created from Amenhotep the abstract prototype of a wise man procedes in a way parallel to that of Imhotep. From the way in which Wildung presented all the documentary sources now available it is possible to work out the ancient Egyptian concepts that transformed a historical personality who was the centre of a posthumous cult, into an abstract prototype of a sage who was given a divine origin. Wildung's work is an interesting source-book that presents a historical outline of the building of traditions which seem to have derived from the posthumous cult of a historical personality.

Oxford, February 1980 E. A. E. Reymond

* * *

Karola ZIBELIUS, *Ägyptische Siedlungen nach Texten des Alten Reiches*. Wiesbaden, Ludwig Reichert Verlag, 1978 (24 cm., 311 Seiten) = Tübinger Atlas des Vorderen Orient Beihefte Reihe B, Nr. 19. ISBN 3 88226 012 2.

This volume is part of a study of the historical geography encompassing the entire ancient Near East. It is intended as complement and commentary to the projected settlement map of ancient Egypt, specifically, the Old Kingdom. Similar studies covering the Middle Kingdom, New Kingdom, and Late Period are intended. In the

volume are collected the geographical indications dating from the Third to the end of the Sixth Dynasty. The material presented covers three different areas. First, there are the geographical names also known from later periods. They are treated in extenso with a listing of all occurrences. Second, there is a select number of names of estates. Third, a number of words known only from the Pyramid Texts is listed. It is not always clear what led to the selection in the second group, while the terms derived from religious texts don't seem to provide any meaningful geographical information.

The book has to be seen first of all as a commentary, and it is in this direction that its main value lies. The author has exhaustively collected the various opinions on geographical terms and annotates the different and differing viewpoints in an evenhanded, helpful manner. The direct results of the study are in some ways negative. It shows how little is actually known about the population patterns during the Old Kingdom. It is concluded that the majority of the population lived in rural areas during the Old Kingdom.

Any comments on the monograph have to concern the details of the material presented: For *ꜣbw* greater emphasis should have been given to the epigraphy. Urk. I 101, 11, *BIFAO* 69, 1970, pl. 4 has a different sign form. Urk. I 125,1 does not refer to Elephantine, but to "ivory". There is little indication that *ꜣbw* denoted also the surrounding desert area with its quarries as granite quarrying in the Old Kingdom was apparently done on Elephantine Island. *Iꜣt-Mn* was clearly a locality in the Delta. The inscription is not by *Dbḥn* as results from Urk. I 21,14.

**ꜣIw-Sbk* does not have to be identical with the place mentioned Heqanakhte III, 7. The text, however, demonstrates that the sign [hieroglyph] should be read *swnw* "fortress" or "fortified camp" and not as "island"; this applies also to other place names written with this sign.

Junker, Gîza II 159 might not refer to Buto. *Imt* is mentioned in the reign of Apophis; see Goedicke, *JSSEA* 7/4, 1977, 10ff.

Urk. I 241, 5,7 is certainly not to be read *inbt*, because the hieroglyph *inb* is not written horizontally. The title of *Kꜣ-ꜥpr*, published by Fischer, *JNES* 18, 1959, 257 is hardly to be read *zš mšꜥ nswt* "scribe of the royal army", because of the absence of the necessary honorific transposition of *nswt*.

The mention of *wꜥrt nbt mꜣꜥt* is in connection with the claim to have opened the cemetery, which excludes any reference to Snofru.

Wꜥrt nt Ḥr Nb-mꜣꜥt cannot be located at the Isthmus of Suez. The approach to the Sinai was by sea until the Twelfth Dynasty and there is nothing to support the thesis that Snofru built fortifications there. *Km-wr* does not have to be viewed as an "Egyptian" fortified place. *Bnt* can hardly be located at the point where the Bahr Yusuf branches off the Nile. This canal was apparently begun in the Ninth Dynasty, as indicated by Siut V 3.

In *mr n ꜣḫbjt nt Ḥr* the construction is better taken datival, i.e. "canal to *ꜣḫbjt*". For the verb *ḥꜣ*, cf. Grdseloff, *ASAE* LI, 1952, 133.

Njwt šw (?) in Urk. I 220, 2 appears to refer to the cemetery of *ꜣḫbjt*.

In the discussion of *Nfrwsi* the mention of the place in the Second Kamose Stele would have been helpful.

Nrw-tꜣwy would seem a name construed like *Ḥwt-iṯw-tꜣwy*; see Simpson, *JARCE* 2, 1963, 53ff. *Rꜣ-pškj* is rendered "Schlucht", but Egypt does not have them.

Rꜣ ḫny is not a "canal", but rather a "harbor", i.e. the place where the alabaster from Hatumb was loaded on boats.

The seal published by Matouk, *Corpus de Scarabée* I, 177 is not Old Kingdom, but Second Intermediate Period. For the Pepi, see von Beckerath, Untersuchungen zur politischen Geschichte der Zweiten Zwischenzeit, *Äg. Forsch.* 23, 279. *Rꜣ-sḥwy* should thus be deleted.

As for *rꜣ-qrrt* it should be kept in mind that most of the tombs at Siut date after the Sixth Dynasty.

Hbnw might be related to Wb. II 487.20. *Hqq* according to the context might denote a type of vessel.

**Ḥwt wr nfr Rꜥ* in Urk. I 114,11 is due to a poor epigraphic record and should read *Ḥwt-Nfr-kꜣ-rꜥ*.

Ḥwt-Nfr.f-Rꜥ listed Posener-Krieger, *Archives du temple funéraire* II 689 is omitted, while other similar place-names are listed.

**Ḥwt-Ḥr šmꜥt* in Urk I 140,6 should be read *ḥwt-wrt Šmꜥ*. It denotes an institution and is not a geographical term.

Why *Sbꜣt-Ḥwt-Ḫwfw* is read **ḥwt-Ḫwfw sbꜣt Ḫwfw* as previously read by Jacquet-Gordon, *Domaines* 139 escapes me.

The reading of **ḥwt Kꜣkꜣi nt* ... has been corrected Posener-Krieger, op. cit. II 691.

Ḥbt-Mry-rꜥ is not a place name.

For *ḥr*, see now Goedicke, *FS Edel*, 142ff.

Ḫn sḏrw in Urk. I 101,13 is better read as *sḏrw-Ḫnw* "Fortresses of the Residence". Weni did not recruit troops in foreign countries.

As for *ḫnw*, there are no rapids at Gebel el-Silsilah; it is time that this fairy tale be discounted.

Sbꜣ Ḥr ḫnti pt is considered an economic installation of Snofru. How this can be reconciled with a name "Stern des Horus, Ersten des Himmels" escapes me.

It seems doubtful if *sb⟨j⟩wt* should be considered a geographical term. The same applies to *spꜣ*, *šꜣt* or *šnꜥt*.

Š qbḥw Wsrkꜣf makes little sense as "Libationssee des Userkaf". *qbḥ* is rather a figurative term for "northern"; cf. Edel, *NAWG* 1963, 4, 106ff.

Other doubtful places are *grgw-bꜣf*, *tꜣit*, *tꜣrw*, *dmꜣꜥ*. The place read *tpꜣ* might possibly be read *pꜣty*.

A point has to be made about the names of the Old Kingdom pyramids. It follows the interpretations of Lefebvre, *RdE* 5, 1946, 46f. against those of Bennett, *JEA* 52, 166, 174ff. While the latter remains unconvincing in his attempt to read all names in the same fashion, the renderings offered as statements fail also to satisfy. "Pure of places is Userkef" would seem a curious pronouncement about the resting place of a deceased King. In order to arrive at a pronouncement which is meaningful as designation of the King's burial place and its importance for the deceased's afterlife, those names should be understood as expressing a wish. Thus *wꜥb-swt-Wsrkꜣf* might best be rendered "may the places of Userkaf be (always) pure" or *mn-ꜥnḫ-Mrnrꜥ* "may the life of Mereréꜥ last". While this appears to be the general pattern, the early Fourth Dynasty nomenclosure seems to be differently conceived. *ꜣḫt-Ḫwfw* ought to be understood as "horizon of Khufu", while *ḫꜥ-Snfrw* is apparently "hill of Snofru"

(cf. Wb. III 239.1). The change from descriptive nomen to a wish for the afterlife might be first with Khepheren, but certainly with Mycerus. It seems to reflect gradual changes in the ideas about the King and his role in afterlife.

The study is carefully conducted and the accompanying indices fascilitate its use.

The Johns Hopkins University, March 1980 — Hans Goedicke

* * *

W. SCHENKEL, *Die Bewässerungsrevolution im alten Ägypten*, Deutsches Archäologisches Institut — Abteilung Kairo, Verlag Philipp von Zabern Mainz am Rhein 1978 (30 cm., 87 pp.). DM 57.–. ISBN 3 8053 0358 0.

Il lungo periodo nel quale è osservabile la civiltà egizia invita ad eseguire investigazioni dirette per una definizione *storica* di un largo numero di fenomeni. Questa esigenza si presenta collegata a questioni fondamentali di metodo, che conducono l'Autore a sviluppare le argomentazioni all'interno di teorie generali. Questa presa di posizione è specialmente apprezzabile di fronte alla frequenza di ricerche condotte all'insegna dell'improvvisazione e dell'approssimazione, che non favoriscono certo né il progresso né il credito della disciplina. Si deve al riguardo menzionare la cura scrupolosa dell'Autore tanto nel raccogliere gli elementi per l'indagine, quanto nel prendere conoscenza di ogni sussidio bibliografico che possa mostrare qualche utilità.

L'oggetto del lavoro — opportunamente scelto anche ad illustrare l'applicazione del metodo — tocca uno dei quesiti più vistosi della vita economica dell'Egitto dall'antichità, per la sua dipendenza dalla regolazione delle acque del Nilo. Le informazioni sullo sviluppo delle tecniche di irrigazione sono però scarse e reticenti, al punto che non si era finora presa in seria considerazione la possibilità che alcune sostanziali innovazioni fossero databili (cf. anche E. Endesfelder, *Bewässerung*: *ZÄS* 106, 1979, p. 37-51). Le questioni suscitate da un'argomentazione generale permettono però ora allo Schenkel di riprendere con successo un accurato vaglio delle fonti, laddove le risposte si trovano parte nella documentazione testuale e parte nel campo lessicale.

Le attestazioni sono dirette ed indirette. Le prime sono provvedute da due soli testi del Primo Periodo Intermedio, accuratamente tradotti e commentati nel cap. III. Si tratta nei due casi di biografie private, l'una di un principe di Asiut (tomba V), l'altra su una stele del museo di Cracovia. Entrambe menzionano per la prima volta l'adozione di sistemi di contenimento delle acque in periodi di siccità.

Il genere di questi testi non permette però una interpretazione troppo letterale del loro significato, e l'indicazione cronologica che essi riferiscono vale soprattutto come *terminus post*. Infatti il rinnovamento di temi biografici rispetto al repertorio uniforme invalso nel periodo precedente è legato anche alla particolare autorità conferita al nomarca in un momento di debolezza dello stato accentrato. La requisizione delle acque potrebbe egualmente spiegarsi con un arbitrio compiuto dai principi delle regioni più prospere a danno dei vicini meno fortunati.

Un maggiore peso storico ai testi predetti deriva però indirettamente dalla larga documentazione sulla scarsità delle piene in questo periodo e sulla possibile dipendenza dell'evento da un cambiamento climatico, che sono studiati nei cap. IV e V. Anche in questo caso si considereranno con profitto le traduzioni dei testi, spesso di non chiara lettura, con integrazioni all'opera preliminare dello Schenkel sulle epigrafi del Primo Periodo Intermedio (*Memphis-Herakleopolis-Theben*, Wiesbaden 1965).

Di interesse più vasto, anche se più sfumato, è però la ricerca lessicografica su alcuni termini vincolati alle tecniche artificiali di irrigazione, che dimostrano con le loro variazioni di significato e prescindendo dall'etimologia un reale cambiamento della situazione agricola dopo il Medio Regno. L'uno di essi, *qꜣyt*, designa in origine le "terre alte", che non sono raggiunte dall'inondazione e rimangono improduttive. Il vocabolo *mꜣwt* "terre nuove" che assume dal Nuovo Regno l'accezione di "isola", designa propriamente le terre così alte da rimanere isolate durante l'inondazione, da cui non possono esser ricoperte (p. 64). La mutevole fortuna di questi termini nei catasti coincide probabilmente con le variazioni tecniche.

Per contro l'osservazione attuale sembra risolvere una questione sollevata a p. 28 a proposito del segno della lista del Gardiner n. 24. Come si può tuttora riscontrare nelle abitudini dei contadini egiziani, il disegno può corrispondere al sistema di divisione dei campi per mezzo di piccoli argini regolari, che servono ad eguagliare la distribuzione dell'acqua.

L'indagine dello Schenkel non risolve la questione circa il modo in cui furono introdotte le tecniche più progredite di irrigazione, sorta da un dibattito avvenuto nell'Università di Göttingen, Essa provvede però un inquadramento plausibile ad una questione strutturale, e porta un contributo sostanziale alla lettura di importanti testi. In tale senso il lavoro sarà stimolo e modello per future fruttuose ricerche.

Torino, febbraio 1980 — Alessandro Roccati

* * *

Frans-Jürgen SCHMITZ, *Amenophis I. Versuch einer Darstellung der Regierungszeit eines ägyptischen Herrschers der frühen 18. Dynastie.* Hildesheim, Gerstenberg Verlag, 1978 (24 cm., XIV + 273 pp.) = Hildesheimer Ägyptologische Beiträge, 6. DM 32.–. ISBN 3 8067 8032 3.

Le sous-titre de l'ouvrage précise qu'il s'agit d'un «essai de représentation du règne d'un souverain égyptien du début de la 18ᵉ dynastie». Le genre «monographie historique» semble connaître actuellement un regain de faveur et le commencement du Nouvel Empire fournit depuis quelques années un champs d'exploration particulièrement fréquenté: après l'ouvrage de Cl. Vandersleyen (*Les Guerres d'Amosis*, Bruxelles 1971) et notre thèse (*L'Epouse du Dieu, Ahmes Néfertary, Documents sur sa vie et son*

culte posthume, Paris-Besançon 1975), c'est un nouveau jalon qui nous est offert pour réconstituer les débuts du second empire thébain. La masse du matériel documentaire, presque entièrement publié, permet désormais d'écrire sans trop de risque d'erreur, l'origine de la dynastie et les premières affirmations de sa puissance.

La conception de l'ouvrage est exemplaire. S'appuyant sur un dossier documentaire, classé par types de monuments et rejeté à la fin de l'ouvrage (p. 240-262), L'auteur examine successivement:

1) la longueur du règne d'Aménophis Ier et sa date dans la chronologie de la 18e dynastie (chap. I et II);
2) la famille d'Aménophis Ier (ch. III);
3) l'activité monumentale et artistique du roi (ch. IV à VI);
4) la politique intérieure (ch. VII);
5) la politique extérieure (ch. VIII), pour finir par un examen du célèbre problème de la tombe d'Aménophis Ier (ch. IX) et par des conclusions générales (ch. X).

Tout y est, mais on regrettera qu'un tel appareil n'ait pas abouti à des conclusions plus fermes et plus originales et que l'ouvrage s'en tienne le plus souvent à des vues reçues qu'il ne prend pas la peine de critiquer, quand il ne s'aventure pas, à l'inverse, dans des hypothèses mal assurées.

Ainsi, pour la chronologie du règne d'Aménophis Ier, il prend comme données de base les 20 ans et 7 mois de règne fournis par Manéthon et l'âge de la momie suggéré par Elliot Smith (environ 40 ans), ce qui l'amène à écarter l'idée d'une minorité d'Aménophis Ier durant laquelle aurait régné sa mère (son père serait mort alors qu'il avait 20 ans) et à refuser la date proposée par Cl. Vandersleyen et par moi-même pour le mariage d'Amosis et d'Âhmes Néfertary. Mais s'est-il avisé de la fragilité des indications tirées de l'âge des momies (cf. Wente et Van Siclen III, *Studies in honor of G. R. Hughes*, Chicago 1976, p. 219) et des dates manéthoniennes, a-t-il tiré toutes les conséquences de la mention répétée d'un «premier jubilé» d'Aménophis Ier (cf. dans l'ouvrage p. 75, 80, 81, 82, 84, 94, 108-109, 113): avant de supposer que cette mention n'a aucune portée chronologique, il conviendrait de ouvrir le dossier des dates jubilaires au cours de la 18e dynastie — comme l'ont fait Wente et van Siclen, *op. cit.* p. 219-223) et l'on constaterait qu'il n'existe aucune preuve que le *ḥb sd* ait jamais été anticipé avant l'an 30 (mis à part le cas, tout à fait spécial, du règne d'Akhenaton). Il faudrait aussi s'interroger sur la possibilité d'une corégence Amosis-Aménophis Ier qui, pour n'être pas certaine (cf. Murname, *Ancient Egyptian Coregencies*, Chicago, 1977, p. 114 et notre C.R. dans *CdE* 54 (1979), p. 264) n'en est pas moins probable.

Tout cela rend extrêmement problématique les tentatives de datation plus précise; s'il peut être légitime de voir dans les fêtes ramessides du III *Prt* 19-20 et *I Šmw* 27 le souvenir de la mort et des obsèques du roi, il n'y a aucune vraisemblance pour que les autres dates se rattachent à l'avènement au trône. Tout d'abord, l'auteur est contraint d'imaginer que plusieurs évènements distincts auraient été commémorés: l'accession officielle du roi à la mort de son père, son couronnement, sa première apparition en public, mais cela suppose que l'avènement effectif a pratiquement coïncidé avec la mort d'Amosis, ce qui, comme nous l'avons vu, est loin d'être démontré; de plus, le terme de *ḫꜥ* peut certainement être pris ici dans son sens cultuel (apparition de la barque).

Après ces velléités d'imagination, l'auteur revient, pour ce qui est de la famille d'Aménophis, à des conceptions plus que classiques. Pour lui, il ne fait pas de doute qu'il existe une épouse d'Aménophis appelée Ahhotep (p. 5 59: cette idée reçue a été définitivement infirmée par J. Yoyotte, *Ann. EPHE* 5e section t. 73, Paris 1965-66, p. 82; Ann Macy Roth, *Serapis* 4 (1977-78) p. 31-40), et que Kamosis est le frère aîné d'Amosis (p. 39 — en dépit des conclusions décisives de Cl. Vandersleyen, *LdÄ* s.v. *Kamose*, col. 306-308; depuis: *CdE* 52 (1977), p. 237), que l'Epouse Divine est destinée à transmettre la légitimité dynastique à l'héritier royal (p. 42 — en dépit de la preuve maintes fois faite que toutes les mères royales ne sont pas Divine Epouse et réciproquement). Décidément, les vieilles légendes ont la vie dure!

On louera son effort pour reprendre systématiquement les problèmes généalogiques depuis le début de la dynastie jusqu'à l'avènement de Thoumosis Ier, presque toute la documentation se trouve ainsi rassemblée de façon commode, mais certaines de ses conclusions manquent de rigueur. Les listes ramessides notamment sont sollicitées de manières excessives (p. 61 par exemple), comme si elles répondaient à une logique dynastique sans faille. Le dossier sur la reine Ahmes (p. 61-66) resulte d'un amalgame de trois types de documents:

A — les documents contemporains d'une Epouse Divine Ahmes; nom écrit avec ◡.
B — les documents contemporains de la reine Ahmes, femme de Thoutmosis Ier (jamais Epouse Divine); nom écrit avec ⌒.
C — les mentions ramessides d'une princesse Ahmes (Epouse Divine)

En réalité C ne peut pas servir à poser l'équation A = B, car rien ne prouve que les scribes ramessides n'aient pas déjà fait une confusion entre la célèbre reine mère d'Hatshepsout et une obscure Epouse Divine du début de la dynastie. L'auteur ignore en outre pour B, plusieurs documents:

— les scarabées (8 connus en tout)
— Berlin 14651 = *Festschrift Ägyptisches Museum Berlin*, Berlin, 1974, pl. 23 c.
— CGC 34006 = *Urk.* IV, 80,3.
— Petrie, *Researches in Sinaï*, fig. 148,5; p. 142.
— Arkell, *JEA* 36 (1950), p. 38-39.
— L *D* III,43 a.

Les mêmes à peu-près se retrouvent pour décrire la politique de constructions d'Aménophis Ier. Nous ne citerons que quelques exemples en ce qui concerne Karnak.

L'auteur reconstitue, avec une précision surprenante pour qui connait l'incertitude de ce genre de supposition, les constructions qui s'étendaient au sud-ouest du temple de l'époque. Pour lui, la future allée sud n'existait pas, ce qui lui permet de placer un édifice (8 du plan de la page 73) au nord de la cour de la Cachette, contre l'emplacement du mole sud du futur 3e pylone. Il y place sept chapelles découvertes par Legrain dans la cour de la Cachette, disposées arbitrairement autour d'une cella centrale, avec un avant-porche. Il veut distinguer celles-ci des chapelles de Thoutmosis III construites en grès, mais identiques par la décoration et qui sont encore en place de part et d'autre du batiment central du temple d'Amon (PM II, 92-93). En réalité les blocs des chapelles calcaires d'Amenophis Ier (on peut consulter auj. *Arch. Lacau Phot.* A VI b) ont été découvertes en 2 endroits:

a) le 3e pylone — cf. PM II, 74; Barguet, *Temple d'Amon Rê*, p. 85 (6).
b) la cour de la Cachette — cf. PM II, 134; Barguet, *o.c.*, p. 276.

L'auteur ignore a), si bien qu'il ne connait que les fragments de la cour de la Cachette, où il veut situer à tout prix le premier emplacement des chapelles. De plus il ne tient pas compte de la particularité de la décoration (tous les panneaux sont sur le même modèle: Aménophis Ier est en position d'honneur avec un prêtre qui officie devant lui et une pancarte d'offrande), ce qui semble indiquer qu'elles étaient disposées parallèlement, probablement à l'emplacement où Thoutmosis III les a reconstruites. On est surpris de voir la Chapelle Blanche installée en avant de cet édifice (p. 79-80), perpendiculairement à l'axe de la cour, si bien qu'on est obligé d'imaginer une porte vers l'ouest pour justifier les rampes d'accès est-ouest.

On pourrait continuer et souligner d'autres lacunes dans les chapitres suivants. On appréciera néanmoins la synthèse fournie par l'auteur sur les représentations plastiques du roi, sur les fonctionnaires principaux du règne, sur l'extension exacte des conquêtes d'Aménophis. Pour ces dernières, il combat, et avec juste raison, semble-t-il, la vision admise jusqu'ici (sur la foi principalement des ouvrages de Helck) d'un roi conquérant étendant son empire de l'Euphrate au Haut Nil. Il ne lui attribue que quelques opérations prudentes en Syro-Palestine et sur le Batn-el Hagar. Cette solution cadre bien avec l'impression que nous donne l'ensemble de la documentation, d'un règne assez pacifique, tourné essentiellement vers la reconstruction intérieure, tout spécialement la restauration du culte. C'est là que les conclusions de Fr. J. Schmitz paraissent les plus fermes et les plus constructives.

On regrettera néanmoins que le culte funéraire du roi, si considérable dans les époques suivantes, ne soit envisagé qu'en passant. Les raisons de sa divinisation n'apparaissent pas clairement à la lecture de la conclusion: l'auteur suggère bien que le rôle exceptionnel joué par le roi dans la constitution de la religion égyptienne du Nouvel Empire ait pu jouer un rôle (p. 234), mais il ne s'y arrête guère. Sa paternité à l'égard du célèbre rituel dit «d'Aménophis Ier», celui du culte divin journalier et peut-être d'autres rituels comme celui de l'ouverture de la bouche, n'est nulle part discutée (cf. à ce sujet notre thèse *Ahmes Néfertary* p. 32). L'origine des différents lieux de cultes d'Amenophis Ier dans la nécropole (*pꜣ wbꜣ*, *pꜣ dmi*...) et des images cultuelles qui leur correspondent n'est pas vraiment traité: s'agit-il d'une invention ramesside ou le culte s'est-il imposé dès la mort du roi? C'est une autre histoire qu'il faudra écrire un jour.

Paris, mars 1980 M. GITTON

* * *

Rolf KRAUSS, *Das Ende der Amarnazeit*. Beiträge zur Geschichte und Chronologie des Neuen Reiches. Hildesheim, Gerstenberg Verlag, Pelizaeus-Museum, 1978 (24 cm., 287 pp.) = Hildesheimer Ägyptologische Beiträge, No. 7. DM 39.–. ISBN 3 8067 8036 6.

Le problème d'Hatshepsout a monopolisé l'attention des égyptologues de la fin du siècle dernier et du début de ce siècle. Depuis quelques années, c'est celui d'Amarna qui envahit d'articles les revues spécialisées ou qui suscite des monographies diverses. L'engouement pour Toutankhamon, renforcé par les diverses expositions qui lui ont été consacrées, n'est peut-être pas absolument étranger à ce phénomène.

Or, à part la publication monumentale de Roeder sur les reliefs amarniens d'Hermopolis, les documents nouveaux sont rares, ou provisoirement inaccessibles (ainsi les blocs et talatates extraits du démontage du IXe Pylône de Karnak).

Aussi, traiter du problème général d'Amarna, voire des questions plus ponctuelles qui s'y rattachent (corégence d'Aménophis III et d'Akhenaton; corégence d'Akhenaton avec Smenkhkaré; identité de Smenkhkaré; rôle et existence de la reine Kia; filiation de Toutankhamon; etc.) ne peut constituer qu'une sorte de jeu de puzzle, où les diverses pièces sont connues, mais où il convient de les arranger d'une manière plausible et cohérente; avec cette double difficulté supplémentaire qu'il manque beaucoup de pièces, et que d'autres sont impossibles à placer!

Ceci dit, l'ouvrage de P. Krauss comporte deux parties distinctes, complétées chacune par un nombre considérable d'excursus, qui occupent, matériellement, la place principale du volume. La première seule correspond au titre de couverture, et encore les excursus 9 et 10, justifiés certes par la présence dans beaucoup de noms de la XVIIIe dynastie du morphème *ḫpr*, relève davantage de la sémantique que de l'histoire (pp. 133-165).

La deuxième partie constitue un autre ouvrage ("Beiträge zur Geschichte und Chronologie des Neuen Reiches"), puisqu'il s'agit d'une recherche de chronologie relative et de chronologie absolue qui va de Thoutmès III à Ramsès II (les excursus rattachés à cette partie n'ont que par accident rapport avec la fin de l'époque amarnienne: étude des traditions pseudo-manéthoniennes, ère de Menophrès, Seti Ier selon le Pseudo-Eratosthène).

Ouvrage riche, touffu même, mais où le lecteur, trompé par le titre reste souvent sur sa faim. Car l'auteur n'a pas pris le parti d'établir une sorte d'«état des questions»[1]) (qui, dans l'état actuel de nos connaissances est, pour un essai de synthèse, la seule attitude raisonnable). Il a au contraire choisi une position partisane. Atténuons ce que le terme peut avoir de péjoratif. Krauss a opté délibérément, et souvent avec fort peu de nuances, pour certaines prises de position[2]) (tout en marquant un respect notable pour quelques historiens privilégiés, comme Helck ou Hanke...).

[1]) Comme l'avait fait intelligemment Vandier — que Krauss n'utilise pas — dans le *Journal des Savants*: Toutankhamon, sa famille et son règne, 1967, pp. 65-91.

[2]) Surtout quand elles servent sa thèse: Merytaton aurait régné comme roi à la mort d'Akhenaton.

Le problème de la corégence d'Akhenaton et de Smenkhkaré ne saurait, par exemple, être limité aux documents qui avaient été manifestement faussement interprétés (ce qu'ont relevé plusieurs auteurs), comme la stèle Berlin 17813 de Pa-Se, pour l'écarter sans autre forme de procès. Ou il aurait fallu passer en revue tous les documents qui, à tort ou à raison, ont été invoqués pour défendre cette corégence; même J. R. Harris[3]) dans sa thèse provocatrice identifiant Smenkhkaré à Néfertiti admet que certains documents peuvent impliquer une régence et compromettre son hypothèse. Il est ainsi un peu facile d'écarter le double fragment de stèle (ou de relief mural?) U.C.410 + Caire JE 69959 qui comportent, accolés, les cartouches d'Akhenaton et de Smenkhkaré (dont son nom de trône), sous prétexte que ce document fragmentaire, dont on ignore le reste de la composition, cite, éventuellement représente, aussi la princesse Ankhesenpaaten.

Il en va de même de la corégence d'Aménophis III et d'Akhenaton. Le bloc d'Athribis — pour ne citer que cet exemple — pose tout de même certaines questions auxquelles les partisans de la non-corégence n'ont souvent que faiblement répondu; pas plus qu'on ne signale qu'en l'an 12, Aménophis est représenté vivant à Amarna.

La première partie de l'ouvrage de Krauss est celle à laquelle nous nous attacherons plus particulièrement, non seulement parce qu'elle correspond plus exactement au titre[4]), mais parce que c'est celle qui pose le plus de problématique.

Cette partie est centrée sur ce qu'on peut appeler «les problèmes manéthoniens de la fin de la XVIIIe Dynastie". Il s'agit essentiellement d'apporter une réponse à la présence dans cette liste d'un souverain (d'une reine plus précisément) excédentaire, placée soit immédiatement après Oros-Akhenaton, soit, selon certaines traditions, immédiatement avant Armais-Horemheb. Pour la compréhension de la suite, il n'est peut-être pas inutile de donner cette liste dans sa version la plus ancienne, celle de Josèphe:

Aménophis
Oros (= Oua-en-Ré = Akhenaton)
Akegcherès, «sa fille» (jusque là = Ankh-kheperou-Ré = Smenkhkaré)
Rathotis (= [Nb-kheperou]-Ré Tout [ankhamon] = Toutankhamon
Akegcheres[5]) (Kheper-kheperou-Ré = Aï)
Akegcheres (un autre) = ?[6])
Armaïs (= Horemheb)

Qu'il y ait eu une reine, revêtue de la dignité royale, parmi les hérétiques, nous ne l'avons jamais nié. Nous y avions vu-mais en émettant de sérieuses réserves — Moutnedjemet, dernière héritière des Ahmessides, et future épouse d'Horemheb[7]).

Après s'être débarrassé de la gênante corégence d'Akhenaton et de Smenkhkaré, Krauss étudie l'identité du roi égyptien cité dans les annales hittites sous le nom de Niphururia (ou Nibhururia, selon certains hittitologues). Pour le non-spécialiste, il peut apparaître que Nibhururia correspond mieux à Neb-kheperou-Ré (Toutankhamon) qu'à Nefer-kheperou-Ré-[Oua-en-Ré] (Akhenaton); cette citation provient de la lettre de la veuve d'un roi égyptien décédé qui demande au roi hittite de lui envoyer un fils pour occuper le trône d'Égypte. A première vue, on voit mieux Nefertiti entreprendre une telle démarche qu'une jeune reine d'une quinzaine d'année comme Ankhesenamon. La reine est malheureusement désignée par une périphrase «Daḫamunuzus», dont Federn a montré qu'il s'agissait simplement de la transcription hittite de l'expression égyptienne *t3 ḥmt nswt*: l'épouse royale.

Quelle est l'identité de cette reine? C'est à quoi l'auteur va s'attacher à étudier, dans quelques pages critiques éliminant les candidates qui, pour une raison ou une autre (elles sont parfois discutables) ne sauraient convenir.

Ayant établi que l'Akegcherès qui suit, chez Josèphe, Oros/Akhenaton était Ankht-kheperou-Ré qui ne peut être que Méritaton, il n'en demeure pas moins des questions gênantes dont les réponses peuvent paraître peu satisfaisante. Il faut ainsi qu'Akhenaton soit mort si l'on admet qu'assez rapidement Méritaton-Ankht-kheperou-Ré épousera Smenkhkaré; or les preuves du mariage des personnages du vivant d'Akhenaton ne manquent pas — quand bien même l'on se bornerait à la représentation du jeune couple dans la tombe de Meryré II à Amarna[8]). Un divorce d'Akhenaton avec Méritaton est inimaginable, estime l'auteur. En fait, tout est possible à Amarna. Quelque raison de dogmatique dynastique a pu déterminer ce mariage qui est peut-être resté purement formel[9]).

A notre sens, une corégence Akhenaton/Smenkhkaré est un problème qui reste ouvert, Méritaton étant déjà l'épouse de Smenkhkaré. Au demeurant, Campbell[10]), en ce qui concerne la corégence d'Aménophis III et d'Akhenaton, elle aussi repoussée par Krauss, avait établi une liste de dix-neuf points plaidant en faveur de cette corégence; statistiquement, il est peu vraisemblable qu'ils soient tous faux... Qu'on n'ait pas retrouvé à Amarna des bouchons de jarre frappé d'un double cartouche attestant une corégence (de Smenkhkaré et d'Akhenaton par exemple) n'est qu'une preuve négative. Déjà par le fait (il existe deux bouchons au nom de la «per Ankh-kheperouré») que chaque roi était en quelque sorte propriétaire vigneron à titre individuel[11]).

Suivons cependant Krauss dans sa thèse. Après la mort de Nefertiti (du moins le suppose-t-on, car il est fort peu

[3]) GM IV (1973) pp. 15 ss — Acta or. 35 (1973), 5 ss; id. ib. 36 (1974), 19 s.

[4]) L'honnêteté pousse à préciser qu'en page intérieure de titre il y a l'adjonction «Beiträge zur Geschichte und Chronologie des Neuen Reiches».

[5]) Selon d'autres compilateurs de Manéthon: Acherrès, Achenchersès; Achencheres.

[6]) Selon d'autres traditions inspirées de Josèphe: «sa fille».

[7]) Krauss continue à épouser la thèse de Sethe (ZÄS 42 (1905), pp. 134-5) selon laquelle la sœur de Nefertiti représentée à Amarna s'appelait Moutbenret, et n'avait donc aucun lien avec la Moutnedjemet d'Horemheb. Grâce à l'obligeance de D. T. Martin, nous avons la photographie d'un fragment (de statue?) de la reine d'Horemheb, trouvé dans sa tombe memphite, où le signe *nḏm* a exactement la forme du signe *bnr* des inscriptions de Moutnedjemet à Amarna — mais accompagné cette fois des éléments de lecture *m* et *t*! La cause nous paraît entendue. La princesse amarnienne et la reine d'Horemheb sont la même personne.

[8]) Petrie, Amarna II, pl. 32.

[9]) De la même façon, Akhenaton a épousé Ankhesenpaaton. Les preuves qu'il y ait eu des enfants de ces deux unions sont vagues et problématiques. Il convient de rappeler que plusieurs médecins ont affirmé l'impossibilité pour Akhenaton de procréer.

[10]) Il y a cependant — mais contestées par Harris comme preuves d'une corégence Akhenaton/Smenkhkaré — des empreintes sigillaites affrontant deux personnages royaux (C.o.A. I pl. 10 (6).

[11]) Le mot *pr* semble bien avoir le sens de vignoble dans ce contexte.

question d'elle dans «Das Ende der Amarnazeit»), Méritaton monte sur le trône sous le nom d'Ankht-kheperou-Ré; elle épouse assez rapidement Smenkhkaré (donné comme Toutankhamon — p. 79 — comme fils d'Akhenaton, après l'échec de sa démarche de Dahamanuzus et l'assassinat sur le chemin de l'Égypte du prince hittite Zananza, lorsque devenue veuve elle cherche un consort. Toutankhamon monte sur le trône; pourquoi, puisqu'il y a un prince légitime, cette démarche de Méritaton/Akegcherès auprès de Suppiluiuma?

Méritaton règne peu de temps: une année et quelques semaines (p. 181); nous sommes loin des durées de règne de la tradition manéthonienne!

De plus, où placer dès lors Smenkhkaré, dont l'auteur ne nie pas le règne de trois ans. Il faut naturellement admettre qu'il y a confusion dans la liste de Josèphe et qu'il faut faire «remonter» dans la liste l'un des deux Akegcherès précédant Harmais (p. 251). Mais à manipuler ainsi les listes des compilateurs de Manéthon, on compromet singulièrement la solidité du reste de la thèse. A ne tenir compte ni de durées de règne, ni de l'ordre de succession des souverains, on se sent autorisé à dire — par exemple — que la fameuse Akegcherès féminine peut être n'importe quelle princesse, qu'elle ait épousé ultérieurement un personnage devenant roi — d'Ankhesenamon à Moutnedjemet —, ou non.

Pour le reste, nous nous bornerons à citer le titre des excursus complémentaires à cette partie:

1. Chronologie des campagnes syriennes de Suppiluliuma.
2. Chronologie d'Azirou comme vassal de l'Egypte.
3. Le rôle de Kadesh dans le conflit égypto-hittite à l'époque de Suppililiuma de de Niphhururia-Akhenaton.
4. «Terminus» des archives amarniennes après la mort de Niphhururia-Akhenaton.
5. Problème de Zananza comme successeur au trône.
6. Les cartouches de Smenkhkaré
   (il s'agit là d'une tentative de typologie des différents noms portés par Smenkhkaré. L'auteur ne tente pas d'en déterminer l'emploi; refusant la co-régence, il est évident qu'il ne saurait déterminer qu'entre Smenkhkaré et Ankh-kheperou-Ré, il y a passage de la corégence à l'exercice du pouvoir solitaite).
7. Remarques sur la chronologie et le statut de Nefertiti.
8. Remarques sur les princesses amarniennes.
9. Interprétation du nom royal en trois éléments, spécialement la forme *X.ḫpr(w)-Rʿ*.
10. Différenciation du pluriel *ḫpr.w* et du substantif verbal singulier *ḫprw*.

La deuxième partie est, comme nous l'avons dit, consacrée à des problèmes de chronologie relative et absolue; je laisse le soin aux spécialistes de cette question de juger du bien-fondé des analyses de P. Krauss — avec d'autant plus de facilité que, pour tout avouer, je ne crois pas qu'il soit jamais possible d'établir, pour ce pays, une chronologie absolue avant la XXVIe Dynastie...

L'ouvrage s'achève sur un index, malheureusement très incomplet (voir sous l'item «Nofretete»).

Aussi critique que puisse paraître ce qui précède, il convient tout de même de relever que le travail de P. Krauss, sur bien des points, va alimenter discussions et controverses, et enrichir de nouvelles études la bibliothèque déjà fort fournie de la période amarnienne.

Genève, mai 1980 ROBERT HARI

Wolfgang HELCK, *Die Beziehungen Ägyptens und Vorderasiens zur Ägäis bis ins 7. Jahrhundert v.Chr.* (*Erträge der Forschung* 120.) Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1979 (20 cm., xiv + 355 pp.) = Erträge der Forschung 120. ISBN 3 534 07509 9.

This remarkable work is a cross cultural study of the relations between the Aegean world and the Near East, from c. 3000 B.C. to the mid 7th century B.C. It ably complements the author's earlier *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien*[2] (Wiesbaden, 1971), although the presentation of material and focus of attention are quite different. Helck is mainly concerned with the cultural interconnections in the eastern Mediterranean, and he begins the work with a long introduction on ancient trade and its rationale in the late neolithic period ("dass wir uns den Handel in dieser spätneolithischen Epoche nicht gar zu primitiv vorstellen dürfen", p. 4). He goes on to discuss the evidence of the Tartaria Tablets and the treasure found at el Tod, dated to the Middle Kingdom. However, Helck's intentions are quickly discerned. In this first discourse he stresses the problem of the spiral decoration in Egypt and the Aegean (pp. 21-25). He is opposed to Ward's position, and argues that the Egyptian artistic repertoire was given great impetus by Aegean motifs and designs (eg., spirals on roofs, scarabs, and button seals)[1]).

However, the author interrupts his discussion of early cultural trade to turn to the vexing problem of the Egyptian term *Kftyw* and the lists of foreign place names (pp. 26-37)[2]). By and large, the chapter is a self-standing unit that does not quite fit in with what precedes or what follows. Indeed, this is one of the major difficulties in the work. Each chapter reads as a self-contained entity, separate from the others, as if the work itself were a compilation of thirteen separate articles, all relating to Aegean/Near Eastern interconnections but not otherwise connected with each other. For example, Helck's excellent analysis of the well-known topographical list of Amunhotpe III could well have been published apart, since it is totally unrelated to the other chapters[3]).

Throughout the work, Helck applies a keen historiographic sense to the subject. He notes where, when, and what lists are stereotyped and what are not; he points out the necessity of arguing from well stratified sites and *in situ* objects for a correct understanding of cross cultural interconnections. Sometimes his own ingenuity gets the better of him, as when he states that an early Cretan trade route probably avoided Egypt and went directly to Africa (Marsa Lucch and NW Bardia, p. 41), or when he accepts Evans' dating of Egyptian artifacts found at Knossos[4]). His chronological framework for the beginning

[1]) As also argued by O'Connor, *World Archaeology* 6 (1974) 32-33.

[2]) Unfortunately, the significant work of Laroche, *Syria* 35 (1958) 263-275, regarding the Cilician site of Adana and the Danuna, is missing from Helck's discussion.

[3]) The misunderstanding or misuse of Egyptian topographical lists is all too common among non-Egyptologists (e.g., Merrillees, *AJA* 72 [1972] 291-292). The corrective approach of Priese (*AoF* 1 [1974] 14-19) or Edel (*SAK* 4 [1976] 75-101) should be mentioned. Each list may (e.g., Thutmose III's southern topographical lists which contain traditions from the Old Kingdom, the Middle Kingdom, and the reign of Thutmose I) or may not (e.g., Amunhotpe III's list mentioning Keftiu names or Seti I's northern lists — Edel, *SAK* 3 [1975] 49-72) go back to previous compilations. Hence, a keen historiographical analysis must precede any interpretation.

[4]) The problems with Evans' Minoan chronology are legion. See in particular the much disputed work of Palmer, *The Penultimate Palace*

of Middle Minoan III unfortunately rests upon the evidence of the infamous vase with the cartouche of Chajan found at Knossos by Evans (pp. 48-50), although Helck follows the lower chronology of Wente and van Siclen III when determining the beginning of Late Minoan II (p. 52). He is quick to stress the revolving nature of many artistic motifs and how one must be careful not to overlook Egyptain motifs re-entering Egypt after having been transformed abroad. His main examples are the feminine sphinx, the griffon, the bands of flowers, animal wars, and the flying gallop. Helck notes that Syria, especially North Syria, seems to be the nexus for these connections, and that one must examine the local transformations of Egyptian or Aegean motifs in Syria in order to follow their spread throughout the Eastern Mediterranean.

The author's emphasis on North Syria both as a trade entrepot and a self creative artistic entity is worth examination. When describing the influence of the Near East on Aegean (especially Greek) myths, rituals, popular stories, body armor, geometric patterns on pottery, and alphabet, Helck is on solid ground. The author's own perspective — viewing pottery not as an artistic *raison d'être* for scholarship but as a functional tool in the ancient world — enables him to avoid some of the eccentric arguments that others have made in this field. To the ancients, what a vessel contained was of paramount importance and it is from these vessels, few though they may be (and Helck does not discount the possibility of the reuse of Aegean vessels), that the author argues his points. The dearth of such Aegean vessels in Egypt does not necessarily indicate a cessation in trade, as others have maintained. The depictions of such vessels on the walls of 18th Dynasty tombs must be examined with much caution. Helck is quick to point out that the Egyptians often depicted such "tribute bearing scenes" (really scenes of trade) within a stereotyped mode. That is to say, just as lists of foreign places may be historically specific and accurate but also generalized and traditional, so can such wall scenes be. Thus, the representation of a Cretan as a Hittite or a North Syrian merely illustrates the Egyptian view of such peoples as "Northerners".

Such careful consideration must be made by a scholar to avoid coming to quick and unjustified conclusions. Helck notes the improper use of scarabs as dating material to prove his point. The Thutmose III (*Mn-ḫpr-Rʿ*) scarabs, for example, were manufactured for quite a number of years after that king had died. In like manner, any Sesostris I scarab found abroad was probably of a later date (see p. 94). Some aspects of this work worth stressing are Helck's expert evaluation of Middle Minoan II vessels in Egypt, often dated to the Middle Kingdom. Helck, referring to his earlier work on Egyptian Middle Kingdom artifacts abroad, points out that the earliest context in which these Middle Minoan II vessels can be placed is the 13th Dynasty[5]). A Second Intermediate Period date seems secure in this reviewer's opinion. In addition, Helck argues that the cessation of the representation of Cretans in tomb scenes after the reign of Amunhotpe II is a crucial point. The break is not stylistic, as other foreigners continue to appear in such scenes down to the 18th Dynasty, and therefore a break in Egyptian-Cretan trade around this time (the Mycenaean takeover of Crete) must be argued. Likewise, the numerous Aegean vessels that appear at the close of the 18th Dynasty are indicative of a renewed contact. However, this does not imply that Egyptian artistic motifs, such as are evident in the palaces at Amarna or Malqata, were strongly influenced by this renewed trade (see in particular pp. 81-82 and 91-92). Some of Helck's theories rest on thin ice, as when he tries to identify the language of the Cretan inscriptions (texts in hieroglyphic) found in Egypt (pp. 100-105; although a number of his equations do seem reasonable) or when he stresses the evidence for an "Egyptian Room" at Mycenae as proof of close Egyptian-Mycenaean relations. I also cannot subscribe to his theory (pp. 97-99) that Egyptian expedition leaders (traders) donated alabaster vessels to the local temples when in a foreign land (e.g., Mycenae, Alalaḫ) after completing one half of their voyage (pp. 98-99).

Chapter F of the work concentrates on the evidence for Mycenaean contacts with the Near East. Helck, correctly, doubts the very dubious theory that Cypriote Base Ring I jugs were originally suited for the opium trade (see pp. 109-110)[6]). He cites the break in the appearance of Cypriote and Mycenaean ware in Egypt at the close of the 18th Dynasty and tries to explain the reason for this. If, as Helck argues in more than one place, all trade into and from Egypt was a state monopoly, then the cessation of such trade must be due to government policy — in Egypt, decided by the Pharaoh. Helck traces this cessation of trade to the anti-Amarna feeling of Horemheb (pp. 114-115). However, there is the complication that Cypriote copper trade remained prevalent in the 19th Dynasty and later, as Helck himself notes (pp. 115-124). Why should anti-Amarna feeling be the cause of interruption in one kind of trade (vessel trade, predominantly oil) and not another (copper) between Egypt and Cyprus and Mycenae? This one-sided explanation is neither sufficient nor even necessary. Helck overlooks the importance of Syrian (i.e., Phoenician) trade at this time, although he himself makes note of it on at least one occasion. Could not the trade in oils have been taken over by the coastal cities of Syria at the close of the 18th Dynasty (Horemheb on)? The lack of Cypriote vessels in Egypt in the 19th Dynasty might then be explained in part by the commercial domination of the Syrians, perhaps brought about in part by the higher costs entailed by direct trade between Egypt and the Aegean or Cyprus. Furthermore, Helck fails to take into consideration the international situation. We simply do not know the economic policies of the great empires of the day, or how they developed and changed over a few decades. For example, Cyprus came under the control of the Hittites at least once before the sea invasion of Suppiluliumas II. Could not such a domination have forced a temporary cessation in trade? Or might not the continual warfare between the Hittites and the state of Aḫḫiyawa (15th-14th century B.C.) have forced a rearrangement of trade patterns at the close of Dynasty 18? It does seem more than coincidental that so sudden a change in trade at the close of the Amarna Period occurred at the same time that the Hittites expanded their power for the first time since their Old Kingdom.

Chapter G of the work deals with the Sea Peoples. It is the only historical chapter, narrowly speaking. For the most part, Helck follows his position of 1976, suggesting that the Sea Peoples were freebooters rather than invaders like the Germans during the Late Roman Empire[7]). The author opts for a location on the mainland of Greece for the state of Aḫḫiyawa. (He follows the latest Hittite scholarship by readjusting the texts according to their palaeographic peculiarities.)[8]) Helck regards the collapse of the Hittite Empire and the Mycenaean state (which he equates with Aḫḫiyawa) as a result of these sea robbers. He takes Heracles to be the prototype of the Greek Hero at this time and the representative of the social patterns of the day. According to Helck — who, in this reviewer's opinion, seems to be using a more romantic than historic perspective — the Heracles figure is the archetype of the lower stratum of Mycenaean society (pp. 155-156 and 216). Too often the author's preconceptions go beyond what the available data will allow. In this case, Helck claims that the Greeks were fascinated by sex (p. 157), as revealed by their interpretations of the Trojan Wars (not economic but, according to Helck, a byproduct of the sea robbers).

The remaining chapters deal with Phoenician and Eastern influences upon the Greeks, and the returning Greek influence during the later second millennium and the first millennium B.C. Unfortunately, Helck seems to overly stress his previous volume on the Great Goddess[9]). He connects the various statues of the Great Goddess (whom he assumes to be derived from two basic forms, the psi and the phi figures). In this realm, he shows a decided weakness for the cultural conception of borrowing, and attempts to link together all statuary and other representations of the presumed Great Goddess. I found this part of the work the least structured insofar as the author assumes the diffusionist argument on many an occasion. Whereas he correctly searches for links in North Syrian-early Iron Age connections, some of his assumptions concerning the Great Goddess (for all practical purposes Greek) prejudge the case, and one is left wondering why he has spent so much time on an issue that he has earlier dealt with in length.

In the last chapters (J-L), Helck reveals a tendency to hunt for links in any presumed trade or cultural interconnection. He traces Egyptian motifs to Syria in the second millennium and then on to Greece in the first millennium. In like manner, he notes the diffusion of the alphabet to the Greeks and the intervening steps in the process. (Again, he is on firm ground in noting the economic necessity of such an alphabet and the means by which it came to Greece — i.e., via sea traders). Some quite provocative and interesting political interpretations are presented, such as an attempt to date Urartian influences in Greece by means of the political currents of the day (see pp. 222-225)[10]). Motifs of a literary nature are also covered, and in this area Helck follows the much traveled ground of Otten, Güterbock, and others. Unfortunately, too much emphasis is placed on Oriental influence on the epic tradition of the Greeks, or rather, Helck fails to separate common Indo-European elements in such traditions (which can be labeled Eastern as well: cf. the Hittites, Luwians, Phrygians, Lycians, etc.) from the non-Indo-European literary motifs. Some of the presumed borrowings are dubious, although for the most part this reviewer applauds Helck's concentration on North Syria as a focal point for such connections.

In essence, this work is less provocative than one might at first think. Although the author tends to overstress some of his pet theories (e.g., the Great Goddess), he manages to present a more reasoned account than others working in the area of interconnections have done[11]). Although the work contains a number of slips (some quite amusing) and neither the Akkadian nor the Hittite quotations, this reviewer was dismayed to find, have been normalized, the volume as a whole stands up very well[12]). I was a bit mystified to note that, although Helck's work is devoted to a diffusionist position, in a number of cases he can provide no final proof for such connections. Helck works out all the connections as far as possible, and speculates on the language of many inscriptions that have proved a puzzle (e.g., the four texts in Egypt purported to be Cretan, in which Helck sees parallels with Linear A (pp. 100-105); he also notes parallels between Linear A and Sumerian (pp. 123-125)). On the other hand, Helck is ready to deny seeming interconnections that have been suggested only on the basis of apparent parallels, and enunciates a rule with regard to apparent and real borrowings (p. 221). For Helck, if a motif, literary or artistic, has no earlier parallel in the country (in the case he cites, Greece) and that motif is apparently a new one, and if there is a secondary explanation of the motif (in his case, by the Greeks), then it is probable that the motif in question has been borrowed.

There is little doubt that this work of Helck's is useful and important. Despite the few (in this reviewer's opinion) problems with the book, noted above, it should become a standard text in both its approach and result. For the most part, the links established by Helck are soberly reasoned. The reader not a specialist in some of the areas should be forewarned that many of Helck's abbreviations are unclear, such as referring to Wegner, *Stilent-*

of Knossos, Rome (1969), as well as the present difficulty in relating the Theran explosion with Minoan chronology. Pomerance's recent study, "The Possible Role of Tomb Robbers and Viziers of the 18th Dynasty in Confusing Minoan Chronology", in *Antichità Cretesi* I (= *Festschrift for Prof. Doro Levi*), Catania (n.d.) 21-30, provides more data on Evans' incorrect dating of the Egyptian artifacts found at Knossos. However, I do not subscribe to the author's other arguments. With regard to the evidence for direct trade from Crete to Africa without any Egyptian intermediary, Helck leaves his discussion for a further time — p. 271, note 12.

[5]) Helck's earlier study appeared in *Ugarit Forschungen* 8 (1976) 101-115.

[6]) As oddly presented by Merrillees, *Antiquity* 36 (1962) 287-292.

[7]) "Die Seevölker in den ägyptischen Quellen", in *Jahresbericht des Instituts für Vorgeschichte der Universität Frankfurt A.M. 1976*, Munich (1977) 7-21.

[8]) A position not correctly understood by Muhly, *Historia* 23 (1975) 129-145.

[9]) *Die Grosse Göttin*, Munich/Vienna (1971).

[10]) One would have wished that Muscarella's recent discussion in the *Journal of the Ancient Near Eastern Society of Columbia University* 9 (1977) 31-48, would have been consulted.

[11]) Quite important is Helck's argument for a date earlier than the Ramesside Period for the Cape Gelidonia wreck: pp. 95-96 and p. 285, note 133.

[12]) For example, page 250 presents a wrong transliteration (not normalized) of the verb *zakāru*. Other such problems could be listed.

wicklung (p. 61) instead of Wegner, *MDAIK* 4 (1933) 38-164. Some mistakes in the footnotes also occur, such as Laroche, *Manuel* for Labat, *Manuel* (p. 258) and Bonston for Boston (p. 260)[13]). Thus, even though two useful indices close the work (one is an index of authors), the lack of a complete list of abbreviations is definitely a detriment. The price, too, is a problem, being far too high. Nevertheless, despite any and all of the shortcomings noted here, Helck's *Die Beziehungen Ägyptens und Vorderasiens zur Ägäis bis ins 7. Jahrhundert v.Chr.* should be a standard in the field for many years to come. Significantly, the direction the author has chosen makes his volume more of a complement to the earlier works of Vercoutter and Kantor than an antithesis or a replacement[14]).

Cambridge, Mass., February 1980 — ANTHONY J. SPALINGER

* * *

Raphael GIVEON, *The Impact of Egypt on Canaan*, Iconographical and Related Studies, Freiburg/Schweiz, Universitätsverlag – Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1978 (24 cm., 132 pp.; 73 fig.) = Orbis Biblicus et Orientalis 20, ISBN (Freiburg) 3-7278-0181-6 ISBN (Göttingen) 3-525-53322-5.

Der Staatswerdung Israels geht bereits eine über tausendjährige Einflußnahme ägyptischer Interessen mit wechselnd intensiver Präsenz auf palästinischem Boden voraus. Es ist von vornherein zweifelhaft, daß diese Infiltration ägyptischer Provenienz ohne verbleibende signifikante Spuren entweder einer vermeintlich autarken und autonomen Entwicklung des frühen Israel oder dem Sog späterer Überfremdungen aus dem asiatischen Hinterland gänzlich hätte zum Opfer fallen können. Von der Einwirkung Ägyptens auf die kanaanäische Kulturgeschichte ist grundsätzlich die Kontaktnahme des dynastischen Israel mit dem Pharaonenhof zu unterscheiden, da erstmalig in der salomonischen Zeit ein Austausch der Ambitionen ranggleicher Partner statt einseitiger Beeinflussung zu beobachten ist. Diese Phase ist zugleich der Beginn israelitischer Entwicklungen auf den Bereich Ägyptens hin. Stellt diese Erscheinung noch absolutes Neuland in der Forschungsgeschichte der Beziehungen Ägyptens und Palästinas dar, so ist das Wissen um ägyptische Inspiration des vorisraelitischen und israelitischen Kulturraums keineswegs selbstverständliches Gemeingut vornehmlich der alttestamentlichen Wissenschaft. Nun hat R. Giveon das Verdienst, durch vielfältige Publikationen zum Verhältnis Ägyptens zu Palästina vor und während der israelitischen Präsenz Licht in einen Bereich der Geschichte des Vorderen Orients gebracht zu haben, die immerhin noch vor allem von Untersuchungen zur mesopotamischen und nordwestsemitischen Umwelt und deren Einflußnahme auf Palästina beherrscht zu sein scheint. Die vorliegende Aufsatzsammlung präsentiert streiflichtartig Vorgänge ägyptischer Kontaktnahme auf verschiedenen Ebenen und in wechselnden Dimensionen. Die Beiträge entstammen zum größten Teil hebräischen Arbeiten des Verfassers, zu einem kleinen, aber durchaus repräsentativen Teil einer zum Zweck dieser Zusammenstellung vorgenommenen Neufassung. Von der letztgenannten Gruppe soll in dieser Besprechung insbesondere die Rede sein, da sie gerade den sprachlichen und graphischen Berührungspunkten zwischen dem ägyptischen und semitischen Bereich zwei Aufsätze widmet.

Instruktiv ist bereits die Einführung (S. 9-14), die eine wenn auch knapp gehaltene Geschichte der kulturellen und literarischen Beziehungen zwischen Ägypten und Palästina aus der Sicht des Verf. bietet. Die frühen Relationen aus prähistorischer Zeit und dem Alten Reich werden auf „strong material interests" der Ägypter zurückgeführt, wobei Kanaan nicht zuletzt als „region of transit" zur anderen großen Flußoase in Erscheinung tritt. Die Kontakte im Mittleren Reich führen nach G.s Ansicht u.a. zur Entwicklung einer kanaanäischen Alphabetschrift (protosinaitische Inschriften) als einer „revolutionary method of communication". Die Hyksoszeit bezeugt naturgemäß ein Anwachsen asiatisch-ägyptischer Beziehungen (Siegelkunst), im Neuen Reich kommt dann dank der zahlreichen Expeditionen aus Ägypten aus Ägypten Kulturimport wie zunehmend Imitation auf palästinischem Boden ins Geschäft. Die israelitische Zeit zeigt bereits eine Dominanz dieser „adaptation of Egyptian art". Wie man in Kanaan und Israel Ägyptisch verstand, so kannte man semitische Sprachidiome in Ägypten, ein Aspekt, der nicht klar genug herausgehoben werden kann. Neben der Umprägung ägyptischer Ikonographie in Kanaan und Israel kommt so gerade die literarische Einwirkung ins Bild, die nicht zuletzt in der Bibel einen nachhaltigen Eindruck hinterläßt. Hier begnügt sich G. mit einigen im übrigen (vielleicht zu) gut bekannten Assoziationen biblischer Texte mit ägyptischem Hintergrund, die m.E. der Forschung noch zu weiterem Studium aufgegeben sind.

Gleich in der ersten Untersuchung zu den „Determinatives in the Hieroglyphic Writing of Canaanite Names" (S. 15-21) diskutiert G. eine Kollektion auffälliger Schreibungen von Fremdnamen, die die Kenntnis semitischer Lexeme und deren Semasiologie zu verraten scheinen.

Die eindrucksvolle Sammlung wird mit der Behandlung einiger Personennamen eröffnet, die mit dem Element Baal und dem Sethtier als Determinativ versehen sind. Zu den bekannten Beispielen wie *'pr-b'r*, *mhr-b'r*, *ṯkr-b'r* etc. wird auch *mtr-šm'* gerechnet, obgleich hier eine Zuordnung zu den später diskutierten „false Etymologies" erwogen werden könnte (vgl. auch die Bedenken Edels und Mayrhofers in: *Acta Iranica* 17, 1978, 323, Anm. 34). Als markantes Beispiel für die Kenntnis semitischer Ausdrücke auf ägyptischem Boden erscheint auch der Name der ramessidischen Habazillat, der mit dem Pflanzendeterminativ versehen zu sein scheint, wenngleich eben dieses Zeichen auch zur Wiedergabe der „Rechtfertigungsformel" *m3' ḫrw* Verwendung findet. G. hätte freilich auch darauf hinweisen können, daß der Name anscheinend auch ideographisch als Pflanze (Gattung?) auf einer von Ramses VI. usurpierten Statue Ramses IV. (CG 37331) belegt ist (vgl. dazu J. Monnet, *BIFAO* 63, 1965, 221 bzw. 226),

[13]) See Hanns Goedicke for Hans Goedicke (p. 301, note 32).

[14]) It would be unfair to Helck to compare his scholarly work with the derivative and inaccurate study of Sandars, *The Sea Peoples*, London (1978).

offenbar eine Bestätigung, daß man den Namen wohl als Pflanzennamen zu deuten verstand. G. möchte ferner auch den ramessidischen Namen *jrrm*, den er im Anschluß an Goedicke eher *jdrm* lesen will, mit dem Determinativ „a man with one hand pointing, the other holding a stick over his shoulder" dem bekannten Toponym Adoraim graphisch gleichstellen und als Wiedergabe von *'adar* mit der Endung *-m* verstehen. Eine originäre Identität des Toponyms Adoraim mit dem Personennamen kann nicht als gesichert gelten, da der Ortsname mit der Lokalendung *-ajm* versehen ist (vgl. dazu M. Görg, *BOSt* 29, 1974, 3ff.). Eine „false Etymology" sollte nicht ausgeschlossen werden, da etwa das ugaritische Personennameninventar auch eine Bildung *jd-rm* „(mein) Vater ist erhaben" neben *il-rm* „Gott ist erhaben" kennt (vgl. F. Gröndahl, PTU 89 bzw. 95). Für G.s Deutung mag immerhin die Schreibung mit silbenschließendem *r* sprechen, die er selbst nicht als Kriterium benennt. — Die anschließende Sammlung gilt den Personennamen mit „false Etymologies", in welchem Abschnitt G. aber auch Namen benennt, deren Determinierung nicht nur ein Mißverständnis des semitischen Grundwortes zugunsten eines anderen semitischen Ausdrucks verrät, sondern eine Interpretation mit Hilfe ägyptischen Vokabulars anzeigt. Die auch von G. nicht geklärte Frage nach der Legitimation des Determinativs mit den „inverted legs" z.B. beim Namen *p3-jr* könnte damit zusammenhängen, daß die semitische Präposition *'l* im Kontext der Verba kommen *und* gehen Verwendung finden kann (vgl. Görg, *BOSt* 29, 1974, 65). — Aus der Reihe der Ortsnamen mit in semitischer Richtung deutendem Determinativ sei das Toponym *qrt nḏn* aus der Palästinaliste Tuthmosis III. als Problemfall benannt. G. möchte wegen des Zweigdeterminativs an eine — nach ihm zutreffende — Deutung als „City of Blossom" denken. Y. Aharoni erwägt fragend eine ursprüngliche Identifikation von *nḏn* mit dem Litani(fluß), vgl. *Land of the Bible*, 1968, 147; der Flußname wird indes in pAnast. I 21,1 *nṯn* geschrieben (vgl. dazu zuletzt M. Görg, *JNES* 38, 1979, 200 Anm. 11), so daß G.s Deutung mehr für sich hat. — Wie zu erwarten ist auch eine Reihe von Schreibungen belegt, die „false Etymologies" an den Tag legen. Hier kann G. u.a. auf das merkwürdige Beispiel *ḫrrwtt* (Wb III, 149) aus berufener Kompetenz verweisen, bei welchem Toponym aus dem Bereich des Sinai das ägyptische *ḫrrt* „Blume" mit seinem Determinativ zum Ausdruck eines semitischen *ḫrr* „Wüstenland" herangezogen wird. Damit läge freilich auch hier keine semitische Ableitung vor. Man wird indes grundsätzlich fragen dürfen, ob bei den angeführten Beispielen insgesamt eine etymologische Deutung im strengen Sinn intendiert ist, wenn ein bestimmtes Determinativ gesetzt wird. Vielleicht will der Transkribent, der sich eines ägyptischen Wortes und seines Determinativs bedient, zuweilen wenigstens nur eine graphische oder gar lautliche Identität des Phonembestands mit ägyptischen Wörtern darstellen, ohne eine Ableitung zu fixieren. Auch in den Fällen, die durch das Determinativ die Kenntnis semitischer Wörter mit deren Bedeutung anzeigen, mag nicht unbedingt das Interesse an einer Etymologie maßgebend sein; der Transkribent mag gelegentlich nur seine Kenntnis semitischen Vokabulars demonstrieren wollen. Manche semitische Wörter wie etwa der Name Migdol mögen so sehr in Ägypten heimisch geworden sein, daß es keiner semitischen Sprachkenntnis bedurft hätte, um das „richtige" Determinativ zu setzen.

Eine weitere aufschlußreiche Dokumentation befaßt sich mit den „Ancient Egyptian Mining Centres in South Sinai" (S. 51-60). Hier kommt dem Verfasser insbesondere das Potential eigener Expeditionen zugute, die zur Wiederentdeckung manch teilweise verloren geglaubter Denkmäler und Inschriften geführt haben.

Zunächst wird das Nötige über das seit der 3. Dynastie aufgesuchte Maghara mitgeteilt, das sich nach der „Wiederentdeckung" 1973 in neuem Licht darstellt. So ist ein Duplikat des bekannten Reliefs „Sinai 1" aufgetaucht, ferner wurden die Sinai-Inschriften 18.22.36 wiedergefunden, neue Graffiti entdeckt. Eine Felsinschrift des Sahure vom Wadi Harig, vom Verf. hier nur in Übersetzung und kurzem Kommentar geboten, vgl. aber Abb. 19, findet zusammen mit einer wiederentdeckten Steleninschrift Sesostris I. nunmehr eine ausführliche Behandlung durch Verf. in *BASOR* 226, 61-63 und (mit verbesserten Nachzeichnungen) in *BASOR* 232, 76, wozu E. Edel noch einen Kommentar beisteuert (*BASOR* 232, 77f.) — Neben den hieroglyphischen Inschriften ist im Kontext der semitisch-ägyptischen Beziehungen vor allem das sogenannte protosinaitische Schriftmaterial von Interesse. Diese Inschriften — aus dem Bezirk von Serabit el Hadim — bestehen nach G.s Sicht aus „a restricted repertoire of signs derived from Egyptian hieroglyphs" (56). G. denkt an eine Entwicklung dieser Alphabetschrift im Verlauf der 12. Dynastie. Hier wird freilich noch viel Raum zur Diskussion offenstehen. Zu den bekannten Inschriften sind zwei neue hinzugetreten. Für eine ausführliche Behandlung der Probleme um die Sinaischrift kann jetzt auf A. van den Branden, Nouvel essai du déchiffrement des inscriptions sinaitiques, in: *Bibbia e Oriente* 121, 1979, 155-251, verwiesen werden. — Von den Neuentdeckungen mag die Ergänzung einer Inschrift der Zeit Tuthmosis IV. besondere Erwähnung finden. Zu dem bekannten, aber erst 1977 wiederentdeckten Inschriftenbestand tritt jetzt vor allem ein unterhalb des Textes erkannter Abschnitt mit drei Kolumnen, der offenbar auf einen Boten Bezug nimmt, den G. mit der im Haupttext genannten Prinzessin Wadjet in Verbindung bringen möchte, vgl. jetzt Publikation und Bearbeitung in: Tel Aviv 5, 1978, 170-174. Wie G. allerdings dort selbst bemerkt, ist die Lesung *s3t njswt* „not completely certain", so daß noch offenbleiben muß, ob wirklich ein sonst nicht belegter Prinzessinnenbote bezeugt ist.

Mit diesem Einblick in die materialreiche Dokumentation zweier Teilbereiche im umfassenden Beziehungsfeld Ägypten-Palästina können nur wenige Perspektiven der Aufsatzsammlung Giveons aufgezeigt werden. Die Erkenntnisse des Autors sind eine Fundgrube für alle, die an diesem Sektor der Kommunikation im Alten Orient interessiert sind. Sie ermutigen zugleich zu weiteren Anfragen an das Material, zu weiteren Studien und Reflexionen.

Bamberg, Februar 1980 — MANFRED GÖRG

* * *

Brigitte GRATIEN. *Les Cultures Kerma.* Essai de Classification. Villeneuve-d'Asg, Université de Lille, 1978 (24 cm., 361 pages, 73 figures, 14 tables) = Publications de l'Université de Lille III. Price: 130 francs. ISBN 2 85939 086 3.

In the reconstruction of ancient Sudanese cultural history our great debt to the work of J. Vercoutter and his assistants continues to grow. Vercoutter's important excavations (1962-1969) at the fortress of Mirgissa in Lower Nubia were followed by resumed excavations (1969-....) on the island of Sai in Upper Nubia. Of several cemeteries partly excavated during this work two (SAC 4, and the much larger SKC, of about 11.50 hectares) included many burials characterised by the archaeological features well documented in Reisner's study of the "Egyptian Cemetery" at Kerma, a cemetery now recognised as that of the indigenous rulers of Kush and their subjects during the Second Intermediate Period (cf. the references given in Gratien's *Essai*, 121). The Sai cemeteries however contained burials representing two other archaeological assemblages, studied by Brigitte Gratien in a series of preliminary reports (*Cahiers de recherches de l'Institut de Papyrologie et d'Egyptologie de Lille*, *Etudes sur l'Egypte et le Soudan anciens* = *C.R.I.P.E.L.*, 1-4.) and now in the 331 page *Essai de classification* reviewed here. Gratien convincingly demonstrates that these two assemblages (one successive to the other) span the approximately 600 year gap between Reisner's "Egyptian Cemetery" and the date of ca. 2300 B.C., a period hitherto archaeologically undocumented in Upper Nubia except for some important but unpublished material excavated by Reisner at Kerma (*Essai*, 27, 135, 161; soon to be published by Dows Dunham). This demonstration, the detailed description of the main archaeological features of the three assemblages (occupying about 25% of the *Essai*) and the descriptive gazeteer of sites at which one or more of the assemblages can be recognised (about 30% of the *Essai*) combine to make a contribution of the most fundamental importance to Sudanese archaeology and to the history of Egypto-Nubian relations which it so often reflects. The selection of the cemeteries for excavation and the general organisation of the archaeological strategy involved is yet another example of the historical sensitivity and archaeological skill of Vercoutter, while Gratien demonstrates considerable intelligence and skill in analysing and interpreting the masses of archaeological data thus made available, and in setting them in their broader historical and cultural context. While I do not agree with all her cultural and historical conclusions, the criticisms and alternative hypotheses I offer below themselves reflect the richness of the material she presents and the stimulation provided by her discussion of it.

Gratien's extensive descriptions of the three assemblages (*Essai*, 133-220) leave no doubt that each is archaeologically clearly differentiated from the others. The earliest is called by Gratien *Kerma ancien*, distributed between Kerma and Akasha, and perhaps found also at Lower Nubian sites as far north as Aniba (see my reservations below); its successor, *Kerma moyen*, is found between Kerma and Ukma and dubiously (as Gratien herself emphasises) at some Lower Nubian sites; while the third assemblage, *Kerma classique* occurs as far south as Bugdumbush, near Old Dongola, as far north as Shellal, and even (rarely) at certain Egyptian sites (Abadiyeh, Abydos). The consistent use of the term "Kerma" implies a cultural continuity which I am not sure is justified for the Kerma *ancien* (see below); while a fourth assemblage, *Kerma recent*, strongly Egyptianized, has been identified only in a few tombs in the "North Cemetery" of Sai (*Essai*, 221-222). The relative sequence of the three assemblages and even to some degree their approximate absolute dates are also satisfactorily demonstrated in several ways. There is evidence of the re-use of *ancien* graves during the *moyen* phase, (Cem SKC3B; *C.R.I.P.E.L.*, 4, 108), and for the former being "recouvertes" by graves of the latter (*Essai*, 47; *C.R.I.P.E.L.*, 2, 59); while in SAC 4 *moyen* graves were cut into by *classique* graves or re-used for *classique* phase burials (*C.R.I.P.E.L.* 1, 146ff;). Certain zones of transition within cemeteries in which the evolution of the archaeological characteristics of the next assemblage could be traced were also observed (discussed further below), although in itself of course a zone of transition does not indicate which of the two assemblages involved is the earlier. Each assemblage was associated with imported Egyptian objects which provided chronological criteria; those objects associated with the *ancien* phase are dated by Gratien variously to Late Old Kingdom-First Intermediate Period (*Essai*, 144; 158-159) or the Old and Middle Kingdoms (*ibid.*, 143), while scarabs indicate a Dynasty XIII terminal date for the *moyen* (*ibid.*, 180), which also includes a Middle Kingdom dagger type (*ibid.*, 171). Kerma *classique* Egyptian imports indicate a Dynasty XIII and Second Intermediate Period ("Hyksos") date (*ibid.*, 180, 201, 203, 223). Also chronologically significant are demonstrable archaeological interconnections between the *ancien* and the A- and early C-groups of Lower Nubia (*Essai*, 158, 303-306; 311), and the *moyen* and the C-group (*ibid.*, 309-312), for the relative and to some degree dynastic/absolute chronology of both Lower Nubian assemblages is well-documented (H. A. Nordstrom, *Kush XIV*, 1966, 6-7, on the stratigraphic relationship; for the dynastic/absolute chronology see H. A. Nordstrom, *SJE* 3:1, *Neolithic and A-Group Sites*, 1972, 28-29; M. Bietak, *Studien zur Chronologie der Nubischen C-Gruppe*, 1968, 133-140).

Turning to the more problematical aspects of Gratien's *Essai*, one must note at the outset two serious problems of method which substantially inhibit a full assessment of the value of her work. First, her most important material (that of the great cemetery SKC at Sai, *Essai*, 46) is drawn from a highly selective sampling technique (excavation of areas widely scattered throughout the cemetery) as the preliminary reports in *C.R.I.P.E.L.* 1-4 make clear, supplemented at least once by the systematic collecting of diagnostic surface sherds over a wide area of the cemetery (*C.R.I.P.E.L.* 2, 64-65). In all only about 15% of the total surface area covered by SKC was excavated (cf. Kerma cemetery, of which Reisner excavated about 21%, in itself representing an area approximately 10 times larger than the total excavated area of SKC). Such a technique is often necessary because of the extraordinary expense in time and money required for full excavation, but it inevitably leaves some important questions unanswered; (e.g., see the map of SKC published in *C.R.I.P.E.L.* 3, Fig. 1, p. 44, on which a large area is marked? = unidentified cultural phase). Second, our knowledge of the excavated and collected materials themselves is incomplete, because the *Essai* does not appear in direct conjunction with the detailed record of the excavation results, which are not yet published. The fullest available detail (by no means complete) is to be found in the preliminary reports, in conjunction with which Gratien's *Essai* must be read; the *Essai* does not even include the map of Sai cemetery SKC essential for understanding her discussion of relative chronology (for the map, see especially *C.R.I.P.E.L.* 3, 44; 4, 106). The *Essai* would have been strengthened if certain data not found in these reports but of basic importance had been included. Thus the details of the groups of transitional graves, vital for establishing the gradual transformation of one assemblage into another, might usefully have been published in the *Essai*, as might also have been the simple statistics of the numerical frequency of the examples of the various ceramic types (some impression of the latter can probably be inferred from Tableau I-IV, *Essai*, 232, 234-5, 239; although not for individual types, which are blended together variously in terms of common fabrics, shapes or types of decoration). It is interesting to note that Gratien does not apparently analyse in detail the association and distribution patterns of the main features of each assemblage, as Bietak did with some success for the C-group (Bietak, *op. cit.*; distribution maps throughout the text, and association patterns tabulated Tabelle 1-14, p. 167-180). Only full publication of the material will show if Gratien's material is suitable for such analysis and, if so, whether any refinements of her classificatory system emerge.

With these qualifications in mind, we can turn to Gratien's other, but more debatable conclusions. First, she several times emphasises that the three assemblages — *Kerma ancien*, *moyen* and *classique* — represent successive phases of the same culture; "les traditions et les pratiques sont déjà en germe au Kerma ancien et atteindront leur plein dévelopment et leur apogée au Kerma classique" (*Essai*, 258; see also 223, 244, 273). That in fact *Kerma classique* evolves uninterruptedly out of the *moyen* is I think clearly established by Gratien. There is a well-documented transitional zone in Sai cemetery SKC (SKC 6) which shows the circular/oval grave-pit typical of the *moyen* being transformed into the characteristic rectangular grave-pit of the *classique*, probably because of the introduction of bed burials (*Essai*, 57, 167-169; *C.R.I.P.E.L.* 3, 59-61). Moreover, there are very strong continuities between the *moyen* and *classique* phases in terms of tomb-type (*ibid.*, 163-4 and 188-192), animal sacrifices (*ibid.*, 170 and 197-198), general repertoire of funerary items (*ibid.*, 170 and 199) and in pottery-types (*ibid.*, 208-210, 236).

Parenthetically, it should be noted as unfortunate that Gratien does not bring out the fact that *Kerma classique* is itself subdividable into distinct and successive sub-phases. She does note that Reisner established a relative chronology for the material he published (*Essai*, 30) but later she questions the validity of the chronological differentiations Reisner made for the different types of red polished black-topped beakers (*Essai*, 123, n. 41). These differentiations however were vital in establishing Reisner's relative chronology; and in fact the visually-observable differences between the slenderer types (BKT I-V, typical of one sub-phase) and the wider ones (BKT VI-VIII, typical of another) are quite clear; see Reisner, *Kerma I-III*, 1923, 91-95; and the illustrations in *Kerma IV-V*, 330-352. In addition, one sub-phase has a distinctly larger proportion of the common fabrics "Coarse Red Ware" and "Burnished Coarse Red Ware" (*Kerma IV-V*, 490). Although she does not point this out, Gratien's general conclusions require us to reverse the *sequence* of Reisner's internal chronology of the "Egyptian Cemetery" at Kerma, for the graves he called "latest" are in fact clearly strongly related to *Kerma moyen*, especially through BKT VIII and the "Coarse" wares cited above. On this reversal, see also the important observations of Adams in *Ägypten und Kusch*, *Schriften zur Geschichte und Kultur des Alten Orients* 13, 48-49. The sub-phases in question for the "Egyptian Cemetery" are the earliest, typified by the archaeological material from tumuli KXVIII-XX; a transitional one, typified by tumulus KXVI; and the latest, typified by tumuli KIII, IV and X. It is also noteworthy that while most types of Egyptian imports are perhaps distributed fairly evenly through these three sub-phases, Egyptian seals and scarabs are heavily represented in the later one, indigenous seals predominate in the transitional and both Egyptian and indigenous are very rare in the earliest (see the data, *Kerma IV-V*, 1923, 72-88, pls. 40-42). Gratien does identify at Sai, however, a terminal sub-phase of the *classique* which seems to be later than anything reported by Reisner (*Essai*, 61-2; *C.R.I.P.E.L.* 3, 54-59; see also, C. Bonnet in *Etudes Nubiennes. Bibliotheque d'Études*, LXXVII 1978, 32).

Turning to the relationship between the *ancien* and *moyen* assemblages I believe Gratien tends to minimise (*Essai*, 224f.) differences which are strong enough to indicate a very substantial (although not a total) degree of cultural discontinuity between the *ancien* and *moyen*. First, a convincing and archaeologically well-defined transitional phase linking the two is hard to define, partly because the *ancien* and *moyen* phases conjoin only in large cemeteries (*Essai*, 160), a fact perhaps hinting at some discontinuity, particularly as the strongly related *moyen* and *classique* phases are almost invariably associated together at most sites. It is true that at Sai Gratien located a sector of cemetery SKC (SKC3B) in which *ancien* burials were associated with animal sacrifices, otherwise unknown in the *ancien* but common in the *moyen* (*Essai*, 50-52; *C.R.I.P.E.L.* 4, 107-127). However, the associated pottery appears to have been thoroughly *ancien* in character, except for an increased coarseness (*Essai*, 52; *C.R.I.P.E.L.* 4, 117-125), not in itself a strong link to the *moyen*. Second, the contrasts between the *ancien* and *moyen* on the other hand are in my view striking. *Ancien* graves typically do not have animal sacrifices, and *moyen* do, while the clear division into elite and subordinate graves of the *moyen* is not found in the *ancien* (*Essai*, 256). Characteristic elements of *moyen* funerary equipment are unanticipated in the *ancien* phase (compare *Essai*, 140-143 and 170-172, especially with reference to head-rests, fans and jewellery). *Moyen* pottery is typically coarse in fabric, while finer fabrics are much more frequent in the *ancien* phase (*Essai*, 230 and Tableau I on 232); the frequently occurring bowls bearing a variety of incised and impressed designs of the *ancien* are replaced in the *moyen* largely by a bowl-type (KM4) with a much simpler and monotonous incised

design, and a peculiar and distinctive treatment of the base unparalleled in the *ancien* (*Essai*, 147-156 and 175); and a frequent class of *moyen* jars with incised decoration (KM5) does not seem well anticipated in the *ancien* phase (*Essai*, 175-6 and 152). Moreover, the more distinctive shapes ("formes") of *moyen* red polished black top bowls clearly evolve into characteristic *classique* types (cf. especially KM 9, *Essai* 176, which evolves into Reisner's BKT VII-VIII, cf. *Kerma* IV-V, 1923, figs. 234 and 235, especially VIII-2, -6, -13; BKT VII-VIII are the prototypes of BKT I-VI); in contrast a frequent and distinctive *ancien* "forme" (*Essai*, 234, Tableau I, no. 6) ends abruptly, with no transition into the *moyen* (*contra. Essai*, 236).

Another important differentiation between the *ancien* and *moyen* assemblages is that the former has markedly stronger links with Lower Nubian assemblages, a matter to which Gratien devotes considerable discussion (cf. esp. *Essai*, 297-312). *Ancien* connections between the Lower Nubian A-group (which ended ca. mid Dynasty I) are reasonably seen by Gratien as being in some way an "inheritance" from the A-group, but I do not think she has sufficient evidence to prove her assertions that "Kerma ancien est une civilisation de transition, unique, entre le Groupe A et le Groupe C d'une part en Basse Nubie et entre le Groupe A et Kerma d'autre part du Sud de la deuxième cataracte" (*Essai*, 275) and that "Kerma ancien doit être le prolongement" of the A-group (*ibid.*, 307). In my opinion, the differences between the A-group and *Kerma ancien* are too strong to support this hypothesis and the archaeological material from Saras which stratigraphically falls between the A- and C-groups (A.J. Mills and H.-A. Nordstrom, *Kush XIV*, 6-7; H.-A. Nordstrom, *Kush* XIV, 64-67), upon which Gratien lays emphasis (*Essai*, 306) only links the A-group and *Kerma ancien* through the medium of a single type of decoration (= KA 8a) but provides no indication as to how other distinctive *ancien* types (e.g. KA6, 11) might have evolved out of the A-group.

Ancien links with the early Lower Nubian C-group (Bietak's phases Ia and perhaps b) indisputably show contemporaneity; funerary stelae are virtually identical (*Essai*, 136-139, 311); incised pottery bowls of type KA12 (*Essai*, 155-156) are in some cases identical with C-group examples and, since they differ strongly from the dominant types of *ancien* incised and impressed bowls (cf. KA6, 8, 9) must in my opinion (*contra. Essai*, 311) be imports from the C-group area; and close similarities in jewellery (*Essai*, 311) may be explained in the same way. Egyptian imports also show that the early C-group and *Kerma ancien* are roughly contemporary. In the former, imports date to Dynasty VI and the First Intermediate Period prior to the reign of Nebhepetre Mentuhotep (or thereabouts; see D. O'Connor, *World Archaeology*, 6.1, 29-30; Bietak, *op. cit.*, 133-135); in the *Kerma ancien* some imports at least date to the First Intermediate Period (cf. *Essai*, 145, Fig. 39, two "desert clay" neck sherds with incised and plastic decoration paralleled generally at Qau and Badari, G. Brunton *Qau and Badari* II, 1928, types 91, 92 on pl. XCI; while at Dendereh the types of plastic and incised decoration involved are particularly common in pottery class Qlab, generally assigned to "sequence" I, which is certainly later First Intermediate Period and perhaps approximates to the latter part of Dynasty XI; see R.A. Slater, *The Archaeology of Dendereh in the First Intermediate Period*, Ph.D. dissertation, University of Pennsylvania, 1974, 87, 110-111, 473.) By contrast, *Kerma moyen* shows much weaker links with the C-group phases contemporary with it (*Essai*, 311-312), and although two *moyen* pottery types (KM5 and 6) are reminiscent of contemporary C-group types (*Essai*, 312) the similarity is nothing like as close as, for example, type KA12 and its C-group equivalents.

However, it is clear that *Kerma ancien* as a whole is not culturally identical with the early C-group either. Gratien suggests that the *Kerma ancien*, attested in both Lower and Upper Nubia (Aniba to Kerma), may have been "une civilization unique et identique au Nord et au Sud de la deuxième cataracte" (*Essai*, 275); out of this situation evolved the C-group in Lower and the *Kerma moyen* in Upper Nubia (*ibid.*, 319), the increasing differentiation between the two perhaps due in part to a new ethnic element entering Lower Nubia (*ibid.*, 290). However, in terms of physical anthropology the similarities between the *ancien* phase and later ones, as well as the A- and C-groups, are in fact unknown (cf. *Essai*, 290). More importantly in *Kerma ancien* typical C-group pottery is found associated *with* (not preceding, as if part of an earlier *ancien* sub-phase) dominant pottery types which are not paralleled in the C-group (see the tomb-group published *Essai*, 48). This suggests to me that the immediate cultural origins of the C-group and the *Kerma ancien* were different rather than similar in character.

These complex relationships between the *Kerma ancien* and the C-group seem to me explained by a hypothesis based on historical data which are not discussed by Gratien, namely the Nubian toponyms referred to in Egyptian texts of Dynasty VI. Today, it is generally accepted (e.g. B. Trigger, *Nubia under the Pharaohs*, 1976, 54-60; D. O'Connor, in *Africa in Antiquity I. The Arts of Ancient Nubia and the Sudan. The Essays*, 1978, Figs. 25 and 26) that of these toponyms Wawat, Irtjet and Zetjau occupied C-group Lower Nubia, while Yam was perhaps located in Upper Nubia, and included Kerma. More recent research on my part however has persuaded me that the primary studies on these toponyms (E. Edel, *Ägyptologische Studien, Otto Firchow*, 1955, 62-69; E. Edel, *Orientalia* 36, 133-158) are susceptible to two important modifications. First, the argument that the Old Kingdom expeditions consisted of donkey caravans travelling overland from Memphis to Yam and back to Memphis (E. Edel, *Ägyptologische Studien*, *Otto Firchow*, 63-65) is against common sense; most of the time attested in the texts must represent distances covered between *Elephantine* and Yam, and Yam therefore can be placed considerably further south than Edel suggests, and probably outside of Upper Nubia altogether. Second, the locating of Irtjet and Zetjau in Lower Nubia depends upon the assumption that a rock inscription from the modern Lower Nubian district of Tomas shows that ancient Irtjet included Tomas (E. Edel, *Orientalia* 36, 140-141); however, this part of Lower Nubia has other Old Kingdom inscriptions referring to Wawat, Zetjau and even Yam, (J. Lopez, *R.d'Eg. 19*, 51-52; W. Helck, *SAK I*, 215-217; E. Edel, *ZÄS 97*, 57-59) left apparently by expeditions passing *through* Tomas and contiguous districts, and the inscription therefore is of very uncertain value for fixing the location of Irtjet. An

inscription from Toshka naming Zetjau (W.K. Simpson, *Hekanefer*, 1963, 49-50) is subject to the same reservation. I would argue that Wawat in the Old Kingdom already meant *all* Lower Nubia, and that Irtjet and Zetjau were *Upper Nubian* toponyms, filling for us the gap left in the Old Kingdom "map" if we move Yam to the south. (I shall be developing these points about the locations of Yam, Irtjet and Zetjau further in a soon to be published study). The links between *Kerma ancien* and the early C-group would then reflect the process of political unification between Wawat, Irtjet and Zetjau attested to in Harkhuf (*Urk. I*, 126, 15-127, 10; was Kerma, with its Dynasty VI royal-name vases [*Essai*, 25; Reisner, Kerma I-III, 1923, 30-32] perhaps the location of the princely residence located on the frontier between Irtjet and Zetjau?; see *Urk. I*, 126, 11-14 and E. Edel, *Orientalia* 36, 135, 143-147). Political contact must have been associated with ideological and economic ones, leading to the borrowing of cultural traits (e.g., the funerary stelae) and the exchange of selected artifacts (pottery, jewellery). However, *Kerma ancien*/Irtjet-Zetjau was essentially a different culture from that of the C-group/Wawat, explicitly at least in terms of material culture and implicitly in other areas of culture as well. This kind of conclusion is perhaps hinted at, but not developed further, by another hypothesis of Gratien's, namely that in Lower Nubia the *Kerma ancien* population "mélange à celle qui a précédé le Groupe C" (*Essai*, 275).

The strong cultural discontinuities between *Kerma ancien* and *moyen* can be explained by a related hypothesis. Gratien correctly points out that the Upper Nubian toponyms given in the Middle Kingdom Execration Texts must refer to places or regions in the areas characterised by the *moyen* assemblage (Essai, 287), which was distributed between Ukma, in the Second Cataract, and Kerma. The toponyms in these texts however are quite different from those (i.e., Irtjet, Zetjau and their sub-divisions; on the latter cf. E. Edel, *Ägyptologische Studien*, Otto Firchow, 70) found in this region in the Old Kingdom, which are to be equated with the *ancien* assemblage.

By contrast Wawat survived as a toponym into the New Kingdom, as probably did Yam in the form of Irem (see H.K. Priese, *Altorientalische Forschungen I*, *Schriften zur geschichte und Kultur des alten Orients* II, 7-41, although I do not agree with the *location* he assigns to New Kingdom Irem). The toponymical changes associated with the transition from the *ancien* to the *moyen* phases suggest that there were substantial changes in language, and implicitly in ethnic character, in addition to the already described changes in material culture. This seems to imply a movement of a new population into the area occupied by the *ancien* culture, resulting in either the extermination or expulsion of the bearers of the old culture or, more probably, their amalgamation into a new culture only partially evolving out of the *ancien*.

The hypotheses outlined above seem to me as reasonable as those proposed by Gratien, on the basis of the archaeological evidence as presented by her. Only fuller publication of the details, and continuing excavation of Kerma sites, can lead to resolution.

University Museum
University of Pennsylvania
January, 1980
David O'Connor

* * *

André VILA. *La prospection archéologique de la Vallée du Nil, au sud de la Cataracte de Dal* (*Nubie Soudanaise*), Fascicles 9, 10. Paris, Centre Nationale de la Recherche Scientifique, 1978 (21 × 27, 137 pp., 75 figs; 111 pp., 53 figs.). ISBN Fasc. 9, 2-222-02267-3; Fasc. 10, 2-222-02348-3.

These two new fascicles continue the report of the work in Sudanese Nubia of the Franco-Sudanese survey team led by M. Vila whose earlier activities have already been reviewed in this journal. The new publication describes work carried out from 1972 to 1973 and continues the careful investigation of archaeological remains further up river, dealing with the islands of Arnetta and Nilwatti and the east and west banks of the districts of Abri and Tabaj, the east bank at Koyekka and the west bank at Morka and Hamid.

The area surveyed stretches for slightly over 20 kilometres along the Nile and including both banks and the two islands a total of 124 sites were found and investigated in addition to the large cemetery of Abri-Missiminia to the excavation of which one whole season (1973-74) was devoted and which will be described in later reports. Of these 124 sites thirty four were of the Christian period, many more than of any other period, the next most common being Pharaonic Egyptian for which period fifteen sites were found. This preponderance of Christian sites, already observed in work further north, confirms the view that improved agricultural methods led to increased population. Several of the sites, particularly on the island of Nilwatti, are of very late, perhaps even post-Christian times, being represented by the towers known local as *diffi*, which are a common feature of this part of Nubia. Further south some are still occupied and represent a continuous tradition of the building of fortified residences.

The evidence from Meroitic times is strangely unsatisfactory. The presence of five cemeteries and no occupation sites requires explanation. The graves found in a number of cases contained quite handsome painted pots and do not suggest that the Meroitic occupation was one of a poverty stricken population — they must however have lived in very flimsy buildings since the careful work of M. Vila's team would certainly have found them if built of stone or brick. Perhaps the promised publication of the cemetery at Abri will throw further light on this problem.

This survey remains a model of how such work should be carried out and the promptness of publication is also much to be commended. The information is given briefly but adequately — there is no attempt at explanation of the archaeological phenomena, but that is as it should be. Other scholars will be able to view the whole area with the help of the detailed knowledge provided in these reports when the time for synthesis comes.

Calgary, March 1980
P.L. Shinnie

* * *

Labib HABACHI, *Tavole d'Offerta Are e Bacili da Libagione n. 22001-22067. Catalogo del Museo Egizio di Torino*. Serie II. Volume II, Turin, Edizioni d'Arte Fratelli Pozzo, [1977] (33 cm., 171 p., 67 pls.) =

This volume is one of a series of catalogues that illustrate and publish the broad range of Egyptian objects (many for the first time) in the collection of the Turin Museum. Under the careful scholarship of Labib Habachi, what might have been merely a perfunctory listing of the material has evolved into an elaborate and detailed presentation of each item. In addition to such information as title, provenience, date, material, state of conservation, description, and bibliography, Habachi includes a translation of the inscriptions, if any, and a commentary. The commentary incorporates an exhaustive compilation of known information concerning the specific individual and interpretations regarding historical and religious implications. In some cases, the author provides a genealogy, and he includes helpful and pertinent notes. As is the case with good catalogues, there are clear photographs of each object. In those instances where it is essential, more than one view is included. For purposes of clarity and comparison, Habachi has made sketches of the objects with accompanying transcriptions of the inscriptions. With such information at the immediate disposal of the reader, it is possible to examine quickly the translations and commentaries[1]).

Following the text of the book is a series of indices: concordances, materials, and names. There is, however, no listing of the titles and the individuals who held the offices[2]). The last part of this volume comprises the photographs of the objects.

It is extremely valuable to have available in one source so large a collection of offering tables, stands, libation vessels, and parts thereof[3]); especially since the majority of the objects were excavated. Because many of the items derive from a common provenience, such as Giza, Deir el Medineh, etc., there is the possibility of studying any regional stylistic differences in the development of various types of offering apparati. In addition to the historical and genealogical information provided by the author[4]), the inscriptions themselves serve as an excellent source of material through which one can study the phraseology[5]), orthography[6]), iconography[7]), and palaeography[8]) and determine whether any features are peculiar to this type of object or to its geographic origin.

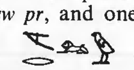
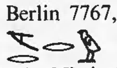
Habachi's dating of table 22022 to the Thirteenth Dynasty provides an example of the rare use of the god Anubis with traditional epithets during that time period[9]). It is noteworthy that redundant determinatives are sometimes used on tables from both the Old and the Middle Kingdoms; the consistency of the practice increases in the New Kingdom[10]). Other such features can be found among the various offering equipment published in this work.

Such additions to our knowledge of the various aspects of the field of Egyptology will doubtless become obvious to all readers of this book. It is to Habachi's credit that our investigations will be made all the easier owing to the clear, thorough, and concise manner in which the material has been presented and to the interpretations, analyses, and suggestions that he has provided. This well-ordered body of new information emphasizes the importance of object archaeology in Egyptology, and it should serve as the impetus and guide for a variety of new studies.

University Museum, University of Pennsylvania, May 1980 — DAVID P. SILVERMAN

* * *

[1]) For example, it is clear that *jrt·n Ḥr n k3·k jw w'b n k3·k* "which Horus has made for your *k3*. May purity belong to your *k3*" was simply omitted from the author's translation of the inscription on table 22054. It is possible that *ḳrs* in 22003 is to be understood as an Old Perfective, *ḳrs(w)*, rather than as a writing for *ḳrst*. (See W. Barta, *Aufbau und Bedeutung der Altägyptischen Opferformel Äg Fo*, 24 [Gluckstadt: J.J. Augustin, 1968], p. 9, n. 18; p. 16, n. 15; and p. 27, n. 1. See also the similar translation of *ḳrs(w)* by S. Curto, *Gli Scavi Italiani a El-Ghiza (1903)* (Rome: Centro per le Antichità e la Storia Dell'Arte del Vicino Oriente, 1963), p. 96.

[2]) Note the title on table 22003, *rḫ nswt smsw pr ḥwt '3t* "King's acquaintance and Elder of the house of the great Mansion". It is also possible that *smsw* refers to both *pr* and *ḥwt '3t*: "Elder of the house; Elder of the great Mansion". See *Porter and Moss* III, part 1 (2nd ed.), p. 177, for the most recent publication of the piece. *W. B.* I, 515: 3, lists only the first part of the title, *smsw pr*, and one of the references for this title, Berlin 7767, whose owner  is similar to that of our piece, 

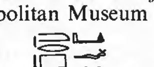
[3]) See also A. Niwinski, [Egyptian Offering Tables from the Middle Kingdom Period in the Collection of the Archaeological Museum in Krakow], *Materialy Archeologiczne* 16 (1976), 125-28.

[4]) For further pieces belonging to a certain Pashed from Deir el Medineh (cf. table 22025), see D. Silverman, "Pashed, the Servant of Amon: A Stelophorous Figure in the Oriental Institute Museum", in *Studies in Honor of George R. Hughes*, ed. by J. Johnson and E.F. Wente (*SAOC* 39; Chicago: Oriental Institute, 1976), pp. 201-207 and especially fig. 46 and p. 202.

[5]) Note that the phrase, *dj·sn ṯtf·tw n·j mw ḥr ḥtp r r3 n js·j r' nb* "May they cause that water be poured out upon the altar at the entrance of my tomb every day", which appears on table 22029, is another example of Barta's Bitte 259 (See Barta, *Opferformel*, p. 157). It is likely that ⟹ should be read rather than ⌐¬ after *prj m* on table 22047, thus conforming with phrases like Barta's Bitte 25 (*ibid.*, p. 165); see also the similar expression on table 22029 inscription A2. On table 22028, Osiris is given the epithet *ḫnty Wn-nfr nswt 'nḫw*. It is possible that *ḫnty* is to be understood as an abbreviated form of *ḫnty jmntjw*, although Habachi has pointed out a few possible parallels (p. 33, n. 1). *Nswt 'nḫw* "king of the living" here can be added to the other references cited in *Belegstellen* II, 328:9 and P. Lacau, *Stèles du Nouvel Empire Catalogue Général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire, 34001-34189* (Cairo: 1909-1957), #34086 and 34095; but these references do not contain either *ḫnty (jmntjw)* or *Wn-nfr*.

[6]) For a Middle and New Kingdom parallel for the incorrect spelling *Srk* for Sokar, See D. Silverman, "Pashed, the Servant of Amon", p. 206, n.d.

[7]) Despite a short text, #22024 provides a good deal of iconographic features of interest. The archer shown here in the title *jmy-r3 mš'* compares with those illustrated by H.G. Fischer in the *Yale University Art Gallery Bulletin* XXIV #2 (Oct. 1958), 28-38 and in "The Archer as Represented in the First Intermediate Period", *JNES* 21 (1962), 50-51. Fischer in *Inscriptions from the Coptite Nome Analecta Orientalia*, 40 (Rome: Pontifical Institute, 1964) notes that the name *Ḥtp-nb·j* (the same as that on #22024) occurs on a stela of the First Intermediate Period (Inscription 36) and on two stelae of the Sixth Dynasty (Inscriptions 2 and 3). He also refers to *Ḥtp-nb·j* in Asiut in *Dendera in the Third Millennium, B.C.* (Locust Valley: J.J. Augustin, 1968), p. 171, n. 726. The droplets of water that come from the libation jar are of iconographic interest and occur also at Dendera during Dynasty IX and later, although earlier examples elsewhere are attested (*ibid.*, p. 197, 781 note). The inclusion of the determinatives for oxen and fowl in the *prj-ḫrw* formula appears in Asiut in Dynasty X (*Siut* III, 70; and IV, 81) and occurs in Upper Egypt no earlier than Dynasty XI (Fischer, *Dendera*, n. 359). Of interest also is the determinative after the name of Khentyamentiu, a standing mummiform figure with the white crown of Upper Egypt. An earlier Memphite example is published by John A. Wilson, "A Group of Sixth Dynasty Inscriptions", *JNES* 13 (1954), p. 249(f), and Pl. 18A. An unpublished instance is a standing mummiform figure wearing the same crown and holding a *w3s*-scepter that appears in a coffin from Farshout, probably of Dynasty XI date, in Boston (03.1631: for the coffin, see W.S. Smith, *Ancient Egypt as Represented in the Museum of Fine Arts, Boston*, pp. 82, 84, fig. 48). Although the Turin figure stands in a shrine, compare the similar figures in the open illustrated in W.M.F. Petrie *Abydos* II (London: Egypt Exploration Fund, 1903), Pl. 23; 3, 6, 7, and 8. I am greatly indebted to Mr. Edward Brovarski of the Museum of Fine Arts, Boston, for pointing out to me the Siut references and parallels for the standing figure.

[8]) Along with the traditional reversals of the signs ⁄\ and ⁄\ on table 22036 (See H.G. Fischer, *The Orientation of Hieroglyphs, Part I: Reversals* [New York: The Metropolitan Museum of Art, 1977], p. 120), the *f* in *prj·f* is also reversed, , and it may be a graphic analogy to *'ḳ* and *prj* (See, however, *ibid.*, p. 111). According to Barta, *Opferformel*, p. 166, this phrase is Bitte 115. There are other interesting reversals among these inscriptions published in this catalogue, such as those on table 22037, where all the words save the initial sign in *šsp* and the phrase *n k3* face toward the left. A similar inscription on the same piece has only the initial sign in *šsp* oriented in the opposite direction. Both statements are uttered by the priest performing libation, and they are placed between the priest and the deceased individual (on the left a male and on the right a female). The inscription (on the left) before the male is oriented for the most part toward the speaker, but it begins in front of the deceased, and it is written, therefore, in retrograde. The inscription (on the right) before the female figure begins in front of her, and, except for the initial sign in *šsp*, is oriented toward the deceased. Other reversals occur, such as that on table 22044, where the right hand column reads from right to left instead of the reverse.

[9]) Note that the text has *ḫnty nṯr* apparently for *ḫnty sḥ nṯr*. See Barta, *Opferformel*, p. 74.

[10]) See H.G. Fischer, "Redundant Determinatives in the Old Kingdom" *MMJ* 8 (1973), p. 24.

G. KUENY/J. YOYOTTE, *Grenoble, Musée des Beaux-Arts, collection égyptienne*. Paris, Éditions de la réunion des musées nationaux, 1979 (24 cm., 220 p., numerous illustrations) = Inventaire des collections publiques françaises vol. 23. ISBN 2.7118.0050.4.

The city of Grenoble has played a very special part in the early development of egyptology. During the first quarter of the last century it formed the residence of the two Champollion brothers who both started their career at the Grenoble Bibliothèque Municipale. The contact with the small collection of Egyptian antiquities then kept in the Cabinet des Antiques of this institution, as well as the influence of Fourier, a former member of Napoleon's Egyptian expedition and afterwards Prefect of Isère, helped to create the scientific climate ultimately resulting in the decipherment of hieroglyphs. Neither was the city's preoccupation with the Egyptian past restricted to this glorious period. Some of the other personalities who carried on this great cultural tradition were the Comte Louis de Saint-Ferriol with his important collection of antiquities acquired in Egypt during his travels of 1841-1842, first exhibited in his Chateau d'Uriage and for the greater part transferred to the municipal museum in 1916, and Antoine Clot-Bey, born in Grenoble and later surgeon of Muhammad Ali. That Grenoble was chosen to receive the 2nd International Congress of Egyptology in 1979 was, therefore, a decision only too justified.

The preparation of a new catalogue of the Grenoble Egyptian collection was, no doubt, greatly stimulated by this election. In view of the scattered and relatively inaccessible character of former catalogues by Champollion, Tresson, Moret, and others, the book has to be welcomed as a very useful addition. Thanks to the efforts of the Honorary Keeper of the collection, Gabrielle Kueny, of Jean Yoyotte who directed the study of inscriptions and the final arrangement of the book, and of their numerous co-operators (among whom Dewachter, Brissaud, Herbin, and Gourlay contributed the most substantial parts), we now have at our disposal a complete inventory of the Egyptian objects in Grenoble, irrespective of the historical or artistic importance attributed to each of them. And of course, in this way the Grenoble collection may be seen to comprise more important pieces besides the stela of the Vizier User, the Kuban stela, the fragments of the sarcophagi of Amenhotep son of Hapu, or the coffin of Psamtik son of Sebarekhy usually associated with it.

This catalogue is the 23rd volume in a series on French art museums, but the first to deal with Egyptian antiquities. It would be most desirable if some of the other Egyptian collections in France enumerated in the preface of the present volume were given the same chance as the Grenoble one, since the result has been an attractive and conveniently arranged book. Still, it is not a book for the layman as one might suppose[1]). The lack of cultural information, of explanations on the function of the various objects, and of a map makes sure the book was meant for the professional reader and thus has to be valued according to scientific criteria. It well conforms to these indeed, with an initial chapter on the history of the collection and its publications; appendixes on uncatalogued items, objects from excavations by Gayet (Antinoopolis, two complete funerary equipments dating to the Roman period) and Weill (Tuna el-Gebel and Zawiyet el-Mayitin) donated by the Société française de Fouilles Archéologiques, and excerpts from Saint-Ferriol's diary; concordances of accession and catalogue numbers; and finally indexes of provenances and names. All this is well-done (how many museums have the courage to account for the objects missing from their collections?).

The main bulk of the volume (p. 19-195) consists of a catalogue of 313 numbers, generally corresponding to single objects. Each one is represented by a small black-and-white photograph. Occasionally more photographs have been added to show details or other sides (a colour reproduction of the coffin of Psamtik adorns the front cover), while a small number of line drawings has been inserted to illustrate two badly legible stelas and some vase forms. As a rule the photography is of excellent quality, but nos. 39, 92, 93, 101, 126, and 234 may be noted as exceptions. Number 10 was printed upside down, while the numbers of 126/127 and 284/285 were exchanged; the left one of the two photographs designated as 311 has to be labelled 312. Owing to the exchange of nos. 126-127

[1]) This demand was partly met by publishing a number of pamphlets such as Y. Gourlay, Musée de Grenoble 1979, Egyptologie, Salle des Temples, comprising excerpts from catalogue nos. 1-4, 6, 16, and 21 of the present volume.

the relative sizes of the photographs are now most confusing. The line drawings do not always comprise all details visible in the photographs (e.g. the decoration of no. 205), which is rather misleading.

The texts describing the various catalogue numbers conform to a fixed pattern: inventory number, former catalogue numbers, and acquisition; material, dimensions, and state of preservation; provenance and date; bibliography; concise description; and finally references to related pieces. The result is a presentation that is both complete and convenient. Yet there are some peculiarities striking by their inconsistency. I suspect the semi-autonomous working-method of the various authors was responsible for the occasional impression of heterogeneity. For instance, the descriptions of the nos. 40, 237, and 238, interesting though they are, are overlong when compared with the standard pattern. One feels that a similar fullness could easily have been accorded to other descriptions, with the same or more justification. On the other hand, the ample descriptions of the remarkable coffins in the Grenoble collection are marvellously clear and detailed; here the departure from the standard is felt as a very wise decision. In principle, short inscriptions have been translated in full, whereas the extensive texts are being paraphrased. This too may be valued as a justified method, as most texts are well-known from other publications. The references to related literature are not very consistent; very detailed indications occur side by side with instances where this section is — undeservedly — missing altogether.

The catalogue part shows a division in ten chapters dealing with separate classes of objects. The arrangement per chapter is roughly chronological, though there are some inconsistencies (e.g. the section on pottery). A rather ill-arranged chapter is the one on vases (VII). Beside the sections on stone vases and pottery a section on canopics occurs that turns out to comprise stone visceral jars and fragments of pottery shabti jars. It would have been much better to include the latter, like the shabti-box no. 100, in the chapter on shabtis. Also, the distribution of bronzes over two chapters (III and VI) is not very satisfactory. One wonders why a full chapter, composed in the same painstaking way characterizing other sections, was allotted to falsifications (IX), treated here before the mummies (X). These, and the nos. 22, 23, and 130 comprising casts and copies, should really have been treated as appendixes rather than as full catalogue numbers.

Of course, the above-mentioned remarks are rather academic in character and do not detract from the outstanding quality of this book. The same pertains to the notes below, where I also take the liberty to add some references to recent literature.

p. 16: The abbreviation *SAeK* for *Studien zur altägyptischen Kultur* is most remarkable.
p. 17: The name of Helck is misspelt throughout the book, and there are more errors in citing foreign languages.
p. 22 left: *Comparer aussi notre n° 2*, read 3.
p. 23 left: As the first explicit mentions of cutting the nose as a punitive measure seem to be posterior to the reign of Thutmosis III (Decree of Horemheb, Nauri Decree), one should be very cautious in connecting the mutilated figure in question with this custom. The reference to the (Late Period) sculptor's model described by Keimer is deceiving: there a representation is concerned where a cut nose was planned from the onset, while here we have to do with a (New Kingdom) relief mutilated afterwards. I do not know of any other relief portrait showing this secondary mutilation, let alone a portrait of Hatshepsut. In free-standing statues a nose damaged on purpose is a regular feature, not as an isolated part of the body however, but in combination with damaged eyes, mouths, and female breasts. I cannot believe a *damnatio memoriae* by order of Thutmosis III is concerned, especially since the cutting of the nose would be a remarkable punishment to a royal person: elsewhere it is practised against persons robbing boats or shifting boundaries.
p. 23 right: *l'angle inférieur à gauche*, read *droite*.
p. 24 left no. 4: There is no question of a solar disc; instead the sign *nb* is clearly visible on the photograph (cf. a similar sign on the left).
p. 25 left no. 6: *sinistroverses*, read *dextroverses*.
p. 26 right no. 9: *sinistroverse*, read *dextroverse*.
p. 26 right no. 10: *Tranche droite* becomes *tranche gauche* after turning the photograph in the right position (see above).
p. 31-33: It is a pity the inscriptions have not been translated in full, since the photograph is far from clear in places.
p. 43 no. 24: *le chef de l'Amet*: I am not so sure the sign *ḥry* is concerned in view of the vertical stroke crossing it. Perhaps we rather have to do with Signlist 0 22 or S 13, though I am unable to suggest a translation.
p. 43 no. 25: The line-drawing does not show a base in the shape of a sledge; I suspect the description was misled by the damage done to the surface in this area.
p. 52 left no. 30: For the title *ḫrp-ḥwwt*, add a reference to R. el-Sayed, Documents relatifs à Saïs et ses divinités, *BdE* LXIX, Cairo 1975, esp. p. 111-112.
p. 54 right no. 33: The most recent literature on *ba*-statues is the Brooklyn exhibition catalogue: S. Wenig, *Africa in Antiquity*, vol. II, p. 88-89 and 227-232.
p. 57 left: In view of the child associated with the woman the statuette had to ensure the deceased's procreation rather than his virility.
p. 59-61 nos. 43-49: References to the studies by Roeder would have been useful here.
p. 66 left no. 54: Other anonymous shabtis with inscriptions showing blank spaces: H.D. Schneider, *Shabtis*, Leiden 1977, vols. II-III nos. 3.2.7.1-3.
p. 68-69: A reference to the Tuna el-Gebel shabtis in Grenoble is found in J.F. and L. Aubert, *Statuettes égyptiennes chaouabtis ouchebtis*, Paris 1974, p. 106.
p. 70-71: The terminology used in this book shows an annoying confusion as far as faience is concerned. This material is referred to both as *faïence* and as "*faïence égyptienne*" (with quotation-marks), whereas I do not understand what else than faience is indicated by *terre cuite émaillée* (nos. 76-78) or *terre vernissée moulée* (no. 164).
p. 71 right: Though the photograph is far from clear, I suspect the title *ỉt-nṯr mry-nṯr* is visible between the designation Osiris and the name.
p. 73 left no. 86: A brief reference to Psamtik is found in G. Vittmann, *Priester und Beamte im Theben der Spätzeit*, Vienna 1978, p. 104 n. 4.
p. 73 right no. 89: I think the connection between the mother's name and a Memphite provenance has to be clarified.

p. 74 left no. 89: I wonder if the second sign of the title is not *wr* rather than *mš*'. Of *sḥḏ* I cannot perceive a trace.
p. 79: A recent article on Ptah-Sokar-Osiris statues is: M.J. Raven, *OMRO* LIX-LX p. 251-296.
p. 82 right: *le directeur des troupeaux* (...) scribe royal *Amenhotep*.
p. 83 left: *La petite colonne gravée à gauche*, read *droite*. Another fragment of Amenhotep's sarcophagi has recently been discovered: B. Peterson, *CdE* LIII p. 222-225.
p. 83 right: Keimer assumes the plants depicted to be ivy rather than convolvulus: L. Keimer, *Die Gartenpflänzen im alten Ägypten*, Hamburg/Berlin 1924, p. 43-45 and Abb. 6; cf. also the exhibition catalogue *Götter und Pharaonen* 1979, no. 59.
p. 90 right: *Au-dessus*, read *Au-dessous*.
p. 96 right: *l'orientation dextroverse*, read *sinistroverse*.
p. 104: *Osiris abydénien*: the falcon in question undoubtedly depicts Sokaris rather than Osiris.
p. 106 right: Another reference is Aubert, *o.c.* 231.
p. 109 left no. 125: *connu du roi*, read *prêtre-sem* (right translation on p. 106 right).
p. 109-110 nos. 126-127: It should have been remarked that both objects are mere fragments, not complete lids in view of their dimensions.
p. 125 left no. 150: The remark about the left arm seems to be wholly spurious; nothing of this kind is visible in the photograph.
p. 130 left no. 167: A recent article on *peseshkefs* is: R. van Walsem, *OmRO* LIX-LX p. 193-249.
p. 130-131 no. 169: I wonder if this object is Nubian in origin. Cf. D. Wildung, "Der widdergestaltige Amun", *Papers Int. Congr. of Or.*, Paris 1973. The material — ivory — could corroborate this assumption.
p. 135 no. 185: *h. 1,5 cm*, read *2,5 cm*.
p. 140 nos. 190-191: Another reference to shabti jars is Schneider, *o.c.*, vol. III fig. 37.
p. 141 right no. 192: For this kind of jugs, see R. Holthoer, New Kingdom pharaonic sites, The pottery, *SJE* vol. 5.1, Stockholm 1977, pls. 20-21 and 53.3.
p. 142 nos. 193-194: See Holthoer, *o.c.*, pls. 41 and 70.
p. 148 right no. 205: Add S. Wenig, *o.c.*, p. 302.
p. 150 right no. 208: Since this specimen is thought to be from Saqqara, add: W.B. Emery, *JEA* LI pl. IV and *JEA* LII pl. II; J.P. Lauer, *Saqqara*, London 1976, pl. 166.
p. 151 left: *213 (...) une partie de la paroi manque*: the photographs, however, show this to be the case with no. 210.
p. 188 no. 286: It should be stressed that the remark concerning the mummified forearm that is said to represent a human foetus is a mere theory without proofs. The Leiden museum is in the possession of a pseudo-mummy accompanied by an 18th-century research account constituting an early example of this theory ("It is thought that this mummy merely served the purpose of a *monumentum sepulcrale* proving that the family also comprised a small child of this size that could not be embalmed because of the multitude and tenderness of the bones"). The real purpose of these pseudo-mummies is not known. Cf. the mummies found in the cavities of Ptah-Sokar-Osiris statues, very rarely consisting of single bones as well (*OMRO* LIX-LX p. 271 and 287, no. 26).

On the whole, this catalogue may be said to meet the requirements of modern egyptology. I am looking forward with eager expectation, therefore, to the other publications resulting from the preparations of this book and announced in its preface and references: Yoyotte's studies on names and prosopographies and his article on the Ptolemaic coffin lids nos. 126-127 (*RdE* XXXII); Herbin's articles on inscribed mummy wrappings (no. 132) and a writing board (no. 248); Gourlay's account of three Memphite stelas (nos. 20, 24, and 25; *BIFAO* LXXIX); and the monographs on mummies and Coptic textiles (the latter not included in the present catalogue).

Rijksmuseum van Oudheden — M.J. Raven
Leiden, January 1980

GRIEKS-ROMEINS EGYPTE

Jean BINGEN. *Le Papyrus Revenue Laws — Tradition grecque et adaptation hellénistique*. Opladen, Westdeutscher Verlag, 1978 (24 cm., 40 pp.) = Vorträge/ Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften: Geisteswiss.; G 231. Price: DM 12.–. ISBN 3-531-07231-5.

Papyrus Revenue Laws (P. Rev.) was first published in 1896 and for the next few decades it was used by ancient historians, especially by Rostovtzeff, as one of the principal arguments in favour of an "économie planifiée" in Ptolemaic Egypt. Since 1939, as Bingen remarks on p. 7, historians of the ancient world have come to see "le fait économique ancien" in a very different light, so that the time is ripe for a reappraisal of P.Rev. Bingen himself is firmly on the side of the new approach — surely rightly — and seeks to show in this book how P. Rev. fits well enough into this approach.

Bingen begins his analysis with a consideration of the physical nature of the text, stressing that it consists of two papyrus rolls and of seven or eight distinct documents. It was only after they had been issued that these originally separate texts were united, a fact which at once severely weakens the case for considering P. Rev. as a code or codification. The text itself he divides into four sections: (1) the farming of taxes, (2) the *apomoira*, (3) the so-called oil monopoly, and (4) the farming out of banks. Of these the first and third are examined in detail, as these are the sections which have been thought to reflect planned economy.

On pp. 12-17 Bingen studies the first section, pointing out that it is not a general law on tax-farming but a document concerned only with the farming of taxes in money. The whole procedure is Greek with the important change that the actual collection is done by royal officials not the farmers. This Bingen sees not as a deliberate act of choice by the Ptolemies, but as the "dégradation naturelle" of an institution which in its pure Greek form was unsuited to an oriental monarchy with a long history of direct collection by government agents. Note here his attractive suggestion (p. 13 n. 18) that in Col. 17.15 we should read ἐκ τοῦ αὐ[τομάτου ἀ]ποκαθιστάτω.

Bingen is equally firm in insisting that we should not see in the oil 'monopoly' a manifestation of an "économie

volontariste ou dirigée"; such notions are an anachronism. Basically the oil monopoly is a fiscal measure, which grew up naturally from the circumstances of third-century Egypt, as a means of ensuring for the King the best use of his land. In particular Bingen seeks to show that the διαγραφὴ τοῦ σπόρου, the fixing of prices, and the control of the work-force can be understood very well in such a framework. He concludes (p. 30): "Ce qui a suscité l'idée que le 'monopole' de l'huile était un prototype d'économie d'État finit par apparaître comme une série d'aspects adventices de l'adaptation difficile de la ferme fiscale à une culture extensive de type oriental".

In his concluding remarks Bingen stresses the importance for the early Ptolemaic economy of the influx of Greek immigrants, independent of spirit and full of dynamic potential. He suggests an analogy can be drawn with the influence in fourth-century Greece of the metics and mercenaries.

The importance of this book is out of all proportion to its modest size. In 1952 Bingen gave us what is likely to remain the definitive text of P. Rev. This was a work which required painstaking care and minute attention to detail. In the present book he shows how his work on P. Rev. has in the intervening years broadened out from this to become a deep and penetrating study, which embraces not just P. Rev. but the whole of the Ptolemaic economy and through it the contemporary Hellenistic world.

Durham, February 1980 — J. David Thomas

KORTE AANKONDIGINGEN

Jean LECLANT (Hrsg.), *Aegypten, Band I. Das Alte und Mittlere Reich.* München, Verlag C.H. Beck, 1979 (8vo., VI + 372 S., 432 Abb.) = Universum der Kunst, Bd. 26. Preis: DM 168.–.

Die aus dem französischen übersetzte Aegypten-Serie im Universum der Kunst stellt die grösste Dokumentation der ägyptischen Kultur dar, die seit mehr als einem Jahrhundert in deutscher Sprache erschienen ist. Die Fülle der Kunstwerke, die von der einmaligen Hochkultur Aegyptens hervorgebracht wurde, wird in drei Bänden dargelegt werden. Der gerade erschienene erste Band umfasst die Kunstgeschichte von der Thinitenzeit, dem Alten und Mittleren Reich bis zur Hyksoszeit. Die behandelte Periode gilt als die Zeit der Pyramiden; diese monumentalen Formen des Königsgrabes bilden daher auch einen Schwerpunkt des Bandes. Aber auch die anderen, einzigartigen Kunstschöpfungen, wie etwa die Königsplastiken des Mittleren Reiches, werden berücksichtigt. Neben diesen Werken bildet der Band aber auch eine beträchtliche Anzahl von weniger — bislang meist nur von den Fachleuten — bekannten „alltäglichen" Hervorbringungen der ägyptischen Kunst bis hin zum Kunsthandwerk ab. Damit bietet er ein abgerundetes Bild von der Kultur der Epoche.

* * *

Georges GOYON, *Die Cheops-Pyramide, Geheimnis und Geschichte.* Bergisch Gladbach, Gustav Lübbe Verlag 1979 (8vo, 272 S., 47 Abb., 123 Zeichnungen) Preis: DM 48,–.

L'architecte Georges Goyon, qui, pendant plus de vingt ans collabora avec Pierre Montet aux fouilles de Tanis, a consacré une partie considérable de ses recherches au problème des pyramides. Dans un essai de synthèse, il présente ici le résumé de ses vues quant aux méthodes employées pour la construction de la grande pyramide de Chéops. Il s'interroge sur la façon dont le travail fut organisé et sur les moyens techniques qui furent mis en œuvre pour hisser les blocs du niveau du sol à leur emplacement definitif. Pour compléter son enquête, il examine soigneusement l'ensemble architectural qui entourait la Grande Pyramide et fournit quelques précisions sur les pillages successifs du monument. L'ouvrage, publié en allemand, a d'abord paru en français sous le titre *Le secret des bâtisseurs des grandes pyramides* (Paris, Pygmalion, 1977).

* * *

Jasper MORE, *The Land of Egypt.* London, B.T. Batsford Ltd., 1980 (8vo, 164 pp., ill.). Price: £ 7.95.

Jasper More, der seit mehr als zwanzig Jahren Parlamentsmitglied ist und etliche Vergnügungsreisen in Aegypten gemacht hat, legt hier zum ersten Mal der breiten Öffentlichkeit die Zusammenfassung seiner Erlebnisse und Einsichten vor. Zunächst gibt er einen Ueberblick über die geschichtlichen Kulturen des Nillandes. Danach führt er den Leser ein in die wichtigsten Ruinenstätten des heutigen Aegyptens und lässt ihn miterleben, wie die antiken Bewohner sie mit Tempeln und riesigen Bauten ausgeschmückt haben, aus denen die Fülle der Kunstwerke unserer Museen hervorgekommen ist. Sechszehn Tafeln mit Photographien zeigen Strassenbilder, Landschaften sowie einzelne Kunstwerke in ihrer archäologischen Umgegend.

ASSYRIOLOGIE

Samuel GREENGUS, *Old Babylonian Tablets from Ishchali and Vicinity.* Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1979 (27 cm., x + 100 pp., 112 pls.) = Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stamboul, 44. Price: fl. 80.–. ISBN 90 6258 044 0.

This volume presents 326 texts of the Old Babylonian period from Diyala sites in cuneiform copies. It includes 24 letters, 64 legal documents, 187 administrative records, some 15 military records of a perhaps unparalleled type listing soldiers by name, rank and location; some miscellaneous texts, and various school texts; a new and improved copy of the Gilgamesh tablet first published by Bauer in *JNES* 16 (1957); a liver omen tablet; and a

treaty, the earliest yet published in Akkadian, between Šadlaš and Nēribtum. There are indexes for personal names, titles and professions, divine names, place names and month names, and there is a brief catalogue of the texts.

In addition to this, the author has collected information on the provenance of the tablets as far as he can, and has grouped many of the tablets into their original archives, connecting them when possible with other Diyala texts that are published elsewhere. He has brought together the scanty historical information, and produced from it a list of no less than 61 Ishchali date formulae with their variants, in alphabetical order, as well as some fragmentary ones and 3 of Samsu-iluna from Khafage. On page 19 he gives an invaluable table of rulers of Ishchali, Eshnunna, Khafage, Harmal, Dhiba'i and elsewhere, and attempts to give their reigns relative to the kings of Babylon, Ashur, and Mari. The uncertain placings are clearly marked with asterisks. In addition to all this, Greengus transliterates and translates ten of the texts, including the treaty.

In general this is an excellent book, supplying the basic material of assyriology in tablet copies as well as the groundwork for further study. The critical remarks that follow are only minor points that do not detract from the book as a whole.

Fig. 1 is a map of all Mesopotamia, reproduced from OIP 78, and misleadingly called "map of the Diyala region". This reviewer would have welcomed a map that showed not only Ishchali and Khafage, but also Tell ed-Dhiba'i and Tell Harmal. On p. 21 note 106 the possible identification of Dhiba'i with Šadlaš is discussed, but there is no reference to the other possible identification, with Uzarzalulu. Despite the objections raised by Reschīd in *Sumer* 23 (1967) the evidence for Uzarzalulu is more direct than that for Šadlaš, and is still accepted by Matoušová-Rajmova in *Sumer* 31 (1975).

The Catalogue of Texts presents some difficulties. The careful work of identifying findspots and grouping into archives is not summarised in the catalogue, where texts are grouped by type of record. Therefore the reader has to scrabble back and forth among the pages of chapters I and II to find scattered information that could so easily have been included in the catalogue. Not all the descriptions of texts are accurate; for example, no. 94 is not just "Silver: ŠU.TI.A" but a receipt of grain and a ram bought for silver; 96 is not "Silver: ŠU.TI.A", but a receipt of wool exchanged for silver. 98-100 are not just memos concerning silver and gold, but records of linseed bought for silver and gold. 101 "Implements: memo of amount, person, destination" in fact seems to be a docket concerning one textile. 109 is described "Silver" although in fact this commodity does not occur in the text. Likewise 111, which lists $BURU_5$ and KU_6 locust and fish (offerings in the form of metal ornaments?) with their metal content and the name of the man in charge, is described too briefly and so misleads the reader. 165 is listed with 165A on p. 9 note 40, but 165A is not copied or listed in the catalogue. Another worrying inconsistency occurs in the case of 245, "perforated bulla with seal", which is described on p. 9 note 40 as an envelope fragment. In the section V "Miscellaneous and Unclassified" on p. 44 there is a misprint of significance: the first of two items with the number 296 should read 295.

Ten texts are edited, with transliteration, translation and notes. In the second, no. 9 on p. 59, the editor has not recognised the vital change of negative that signals an interrogative in line 8, where the copy shows ⸢*la*⸣ (not [*la*]), and similarly in lines 15 and 17; line 19 probably read *a-de-ki-ma*; translate:

"(About) the complete report of S son of Š, the judge, and M son of S — haven't the servants who took it arrived yet? Why has the (free)man Ṭaridum been detained? And (as for) the cattle, which they brought out to deliver to the men, and which we inspected — (why) did they not leave them for them? Did they not leave the 10 rams and 3 cows, of which they spoke, for them? I shall summon (them?) to investigate the case, for my name is in disrepute and controversy, the family is being ruined. Don't let the case be investigated (yet): may the servants make their arrival quickly!"

A small point in no. 91 on p. 69, line 14 read: 1 TÚG SI.SÁ DAM *ar-wi-um*.

No. 305 on p. 71 line 5 probably ⸢^{d}*kù*⸣*-bi ù* ^{d}*awalītum*; line 24 read *i-na ṭu!-up-pí-im šaṭru*. The transliteration should perhaps convey the section rulings of the tablet.

The treaty no. 326, edited on p. 74ff, still contains many problems despite its obvious interest. I do not claim to have solved them, but a few small observations may help towards the next stage of understanding. The copy does not show how much surface on the top of the tablet is damaged; possibly there is room for another line? The opening lines as reconstructed seem very abrupt. Line 11: the *-ma* put at the end of this line surely goes with the line above, for *-ma ù* is an unlikely combination. Lines 12 and 13 perhaps read *lu..lu* rather than *ù..ù*. Line 12 *innakasu*: if this is the correct reading the tense is present/future, so it is not parallel to *innabitu*, as wrongly translated. Line 22 *iš-ku-un*: the traces do not seem to favour *iš*.

The treaty concerns the treatment of the people of Šadlaš and Nēribtum if they are found abroad, presumably in particular if they have entered the other state, and it dictates the terms of their release, extradition and punishment. It also prohibits enlisting each other's AGA.UŠ-soldiers. Fortunately the subscript is preserved, and shows that this proclamation follows the death of a king Yarim-Lim. This is the only piece of evidence for the background against which the treaty may be set.

Dr. Greengus has compiled a substantial and useful book.

Oxford, April 1980. — Stephanie Dalley

* * *

NOORDWEST-SEMITISCH

François BRON, *Recherches sur les inscriptions phéniciennes de Karatepe*. Préface de Maurice Sznycer, Directeur d'Études (Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IVe Section de l'École pratique des Hautes Études); Genève-Paris; Droz-Champion, 1979 (23 cm., VII-234 p.) = II Hautes études orientales, 11).

The present study is the publication of B.'s doctoral dissertation, completed under the direction of M. Sznycer. The book is an attempt to offer a philological and historical (including the religious aspects) commentary on the Phoenician texts (or better "text", since we have only one inscription in three slightly different versions) of Karatepe. This text, the longest Phoenician inscription to be found until now, was discovered, together with its Hieroglyphic Luwian counterpart, by the German archaeologist Helmuth Bossert at Karatepe in 1946; these texts immediately excited the interest of semitists and hittologists (for a bibliography, see p. 192-199 and the notes on p. 1-11)[1]). B.'s study is the first synthesis of research on the Azitiwada[2]) inscription. It is one of the rare publications of this type in the field of Semitic epigraphy and the quality of B.'s study guarantees that his name will not be wiped out from the annals of Phoenician studies.

I will first present the structure of the book and then I will pass on to some criticisms, rectifications and suggestions.

The book opens with a preface by Sznycer (p. I-V) and an introduction by B. (p. VI-VII). The first three chapters (I. "La découverte de Karatepe", p. 1-4; II. "Le site archéologique de Karatepe", p. 5-7; III. "Les inscriptions. Historique des recherches", p. 8-11) retrace the history of the findings of Karatepe and offer a state-of-the-art report on the decipherment of both the Phoenician and the Hittite inscriptions. The fourth chapter ("Etablissement du texte", p. 12-22) is an edition of the Phoenician text (the first version (A) runs over the three columns of the North-East gate, the socles and the statue of a lion at the extremity of the wall; the second version (B)[3]) is to be found on a lion and on an orthostate belonging to the South-East gate; the third version (C) covers the four columns of the firstly discovered statue and its base). The fifth chapter is a translation (p. 23-25), which is followed by a linguistic commentary in chapter VI (p. 26-128). The seventh chapter ("Le phénicien de Karatepe", p. 129-153) is a grammar (including morphology, syntax and vocabulary, but lacking a phonological part) of the Phoenician text. The eighth chapter (p. 154-158) is a palaeographical study of the Phoenician text. Chapters IX ("Problèmes historiques", p. 159-181) and X ("Problèmes d'histoire des religions", p. 182-191) discuss historical questions and problems in the history of Near Eastern religions connected with the Karatepe texts. Then follow a bibliography (p. 192-199), a list of abbreviations (p. 200-204), an extensive lexematic index (including the Phoenician words and personal names and all the non-Phoenician and non-Semitic words cited in the commentary, p. 205-214), an index of the North-Semitic inscriptions (p. 215-221) and of the biblical passages cited in the book (p. 222-224), an index of grammatical terms (p. 224-226) and a general index (p. 227-230). The book ends with a palaeographical table (p. 231), a table of illustrations (p. 232) and a table of contents (p. 233-234).

The book is printed in off-set and uses no Hebrew characters; throughout the book, Roman transliterations are used for words belonging to languages with a non-Roman script (except for Greek words which are *written* within the text). Diacritic signs and the sign for ʿ seem to have been supplied manually (for ʾ a vertical stroke is printed).

The edition of the text has one error on p. 14: A col. III l. 5 must be read *wkl ʾln qrt lʾztwd ʾrk ymm*, as in B II l. 9 (completely identical) and C III l. 19 (partially identical). The translation has one inaccuracy, within B.'s interpretation[4]): the last line on p. 23 "Et les Danouniens, je *les* ai installés là" supposes a suffix which is lacking in A II l. 1 (parallel text in B I l. 12 and C II l. 14).

With regard to chapters VI and VII I will give a detailed comment, following the order of B.'s discussion.

p. 26. I am not so sure that the pronunciation of *ʾnk* at Karatepe was close to that attested by the Tell-El-Amarna letters (*anūki*, which probably stands for *ʾanōki*, possibly with spirantization of *k*). The pronunciation at Karatepe (and at Zenjirli) was probably *ʾanāk*. B. seems to rely here on the traditional chronology of the shift $\bar{a}>\bar{o}$ in Phoenician (cfr. J.H. Kramers, *De semietische talen*, Leiden, 1949, p. 69; S. Moscati ed. *An Introduction to the Comparative Grammar of the Semitic languages. Phonology and Morphology*, Wiesbaden, 1964[1], 1969[2], p. 49, 51; J. Friedrich, *Phönizisch-punische Grammatik*, Rome, 1951, § 78, 80; G. Garbini, *Il semitico di nord-ovest*, Napoli, 1960, p. 61, 64, 67; S. Segert, *A Grammar of Phoenician and Punic*, München, 1976, p. 20, 23; and especially Z.S. Harris, *A Grammar of the Phoenician Language*, New Haven, 1936, p. 24-26, 34-35 and Z.S. Harris, *Development of the Canaanite Dialects: An Investigation of Linguistic History*, New Haven, 1939, nos. 8, 17, 23, 37, 53, on p. 36, 43-45, 50, 61-62, 73 and survey on p. 92-93), which in my opinion must be revised in the light of several transcriptions of proper names which show the conservation of *a*[5]).

---

[1]) Throughout the whole review all page references without further indications are to B.'s book.

[2]) For the vocalization of the name see p. 27-28, 159-163. One should also consult J.D. Hawkins, "Some Historical Problems of the Hieroglyphic Luwian Inscriptions", *An. St*. 29, 1979, p. 153-157 ("Who was Azitawatas?") and id., "Karatepe, A. Inschriften, Geschichte", *Reallexikon der Assyriologie* V, 1980, p. 409-411 (cfr. also I. Winter's survey in *An. St*. 29, 1979, p. 116-151). I would like to thank Prof. Hawkins for sending me the proofs of his 1979 and 1980 publications and for answering my questions about the Hieroglyphic Luwian text. For the reading of the Luwian text of Karatepe, see J.D. Hawkins-A. Morpurgo Davies, "On the Problems of Karatepe: the Hieroglyphic Text", *An. St*. 28, 1978, p. 103-119.

[3]) This version is very fragmentary. In B.'s book all restored forms have been underlined. For technical reasons it was impossible to do the same here. Parallel passages are indicated here by /.

[4]) Different translations implying an interpretation which is not in agreement with that of B. will be proposed together with our comments on B.'s interpretation of the respective words or syntagms.

[5]) E.g. *Ya-ta-na-e-li* (F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician-Punic Inscriptions*, Rome, 1972, p. 267), *Mil-ki-a-ša-pa* (Benz, p. 324, 345), *Aḫi-ya-qa-a-mu* (Benz, p. 404), *Elu-ra-ma*, *Bêl-ra-am*, *Malik-rammu* (Benz, p. 409), *Sa-pa-ṭi-ba-al* (Benz, p. 424). For this last name, see the name *Ša-pa-tá-AN* (H.B. Huffmon, *Amorite Personal Names in the Mari Texts: A Structural and Lexical Study*, Baltimore, 1965, p. 89-90). For the shift $\bar{a}>o$ (and short *a* under stress $>o$), see A. Dotan,

p. 26 n. 5. See F.M. Böhl, *Die Sprache der Amarnabriefe mit besonderer Berücksichtigung der Kanaanismen*, Leipzig, 1909, p. 25.

p. 28 l. 17 (cfr. p. 101). For examples of *brk* used in the simple form see the Aramaic letters of Padua (edition: E. Bresciani, "Papiri aramaici egiziani di epoca persiana presso il Museo Civico di Padova", *RSO* XXXV, 1960, p. 11-24; see also J.A. Fitzmyer, "The Padua Aramaic Papyrus Letters", *JNES* 21, 1962, p. 15-24 and J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions* vol. II, Oxford, 1975, p. 144-145; the form in question is the Pəʿīl participle, Papyrus I line 2) and the Aramaic papyri of Hermopolis (edition: E. Bresciani [and M. Kamil], "Le lettere aramaiche di Hermopoli", *ANL Memorie*, series VIII, 12/5, 1966, p. 357-428; reprinted in J.C.L. Gibson o.c. vol. II, p. 125-143, with bibliography; for the forms of *brk* see pap. I line 2, II 2, III 1, IV 2, V 1, VI 1, VIII 1).

p. 28-30. The problematic expression *hbrk bʿl* cannot be translated as "le béni de Baʿal", the solution which B. finally adopts (see also M. O' Connor, "The Grammar of Getting Blessed in Tyran-Sidonian Phoenician", *RSF* V:1, 1977, p. 5-11, espec. p. 10, who considers the expression to be a false *idafa*; cf. already C.H. Gordon in *JNES* 8, 1949, p. 108-115, p. 112 and T.O. Lambdin, "The Junctural Origin of the West Semitic Definite Article", in H. Goedicke ed. *Near Eastern Studies in Honor of William Foxwell Albright*, Baltimore, 1971, p. 315-333, p. 329 n. 24). The syntactical argument (impossibility of the article with the construct state either of a noun or of a verbal form (see p. 29-30 for the discussion on this point) is too strong, especially if one takes into account the grammatical well-formedness of the inscription (cfr. A I l. 1-2/C I l. 2: *ʿbd bʿl*). I would be inclined to follow Lipiński's proposal ("From Karatepe to Pyrgi. Middle Phoenician Miscellanea", *RSF* II:1, 1974, p. 45-61, p. 46-47; already tentatively suggested by F. Rosenthal in *ANET* 1969[3], p. 653 n. 1, without any argument), and read here a Phoenician transcript of the Sumerian and Akkadian title *abarakku* (fem. *abarakkatu*)[6]), which indicates a political, administrative and religious function. I would thus translate: "I am Azitiwada, majordomo of Baʿal, servant of Baʿal".

p. 32. The translation of the expression *ʾš ʾdr ʾwrk* (A I 2/B I 1/C I 2) as "qu'a rendu puissant Urikki" would imply that Awariku[7]) (I prefer this reading because the Phoenician text has no matres lectiones, so that Urikki would be spelled *ʾrk*) was responsible for (or contributed to) the coming into power of Azitiwada. But several points remain problematic within this view: (1) whatever the nature of the relation between Azitiwada and Awariku (cfr. p. 56-57 and p. 162), the semantics of this expression would be a unique case in North-West Semitic epigraphy (viz. the case of a political leader[8]) stating that he owes his power to another leader); (2) the expression would not be in conformity with Azitiwada's complacency and with the boasting tone of the inscription (cfr. especially A I 16-17/B I 9/C II 5-6; A I 19-21/B I 10-11/C II 9-12); (3) there is no attestation of the piʿʿel of *ʾdr* with the meaning "to render powerful". I would rather interpret the sentence as expressing Azitiwada's independency, and, eventually, his superiority over Awariku ("whom Awariku, king of the Danunites, has exalted/glorified")[9]).

p. 34 l. 3-4. The vowel in the first syllable of the Piʿʿel Perfect is *i* resulting from *a* (*qaṭṭal*>*qiṭṭel*). See Bauer-Leander, *Historische Grammatik der hebräischen Sprache des Alten Testaments*, Halle, 1922 (reprint Hildesheim), p. 325 (§ 45f).

p. 34 n. 1. The primary meaning of the Piʿʿel is a factitive one.

p. 36. Note that the expression of the predicate of the direct object in the construction with *pʿl* has always the preposition *l* in this inscription (*pʿln bʿl ldnnym lʾb wlʾm*). For a different construction with *št*, see Kilamuwa, line 11 (root *šyt*).

p. 37 l. 18. It is preferable to read *ḤWY* instead of *ḤYY* (which is the entry in Jean-Hoftijzer, *Dictionnaire des inscriptions sémitiques de l'ouest*, Leiden, 1965, p. 87) since the old-Phoenician and Ugaritic[10]) root is *ḥwy* (e.g. Donner-Röllig, *Kanaanäische und aramäische Inschriften. Band I: Texte*, Wiesbaden, 1962[1], 1966[2], inscr. 4[2], 10[9]). The index (p. 206) has the correct entry *ḤWY*.

(p. 38 l. 15-18. In my opinion, Röllig's interpretation of Yeḥawmilk l. 2-3 and 7-8 and his translation of *ʾt* as German "zu" are far from satisfactory).

p. 39. *ʾrṣ* (Proto-Semitic *ʾrḍ*) originally seemed to mean "(flat) surface, soil". The word is contained in the Late-Aramaic adverb *milrāʿ* (cfr. J. Levy, *Wörterbuch über die Talmudim und Midraschim*, Berlin, 1924 (reprint Darmstadt 1963), II, p. 527 col. a).

p. 41 l. 7. It is preferable to write the root discussed here as *w/yṣʾ* (P.S. *wḍʾ*); the vocalization of the word *mṣʾ* is

---

"Phoenician $a>o$ shift in some Greek Transcriptions", *UF* 3, 1972, p. 293-297 and P. Swiggers, "Les études phéniciennes: Progrès et perspectives", *Lingua* 50, 1980, p. 381-391, p. 383.

[6]) Cfr. *CAD*, vol. I, p. 31-35 and *AHw* p. 3-4. The word means "steward of the temple; steward of a private or royal household; majordomo". Since the Sumerian word begins with a vowel, the *h* of the Phoenician word must be regarded as purely orthographical. I would read the same forms (fem. and masc.) in the five seals published by A. Lemaire, "Essai sur cinq sceaux phéniciens", *Sem*. 27, 1977, p. 29-40. It should be noted that when the definite article (*h*) precedes the word *hbrk*, the orthographic *h* of *hbrk* is dropped.

[7]) Cfr. E. Laroche, *Les noms des Hittites*, Paris, 1966, p. 199 (no. 1444). For the identification of Awariku and Urikki, see B.'s study, p. 159-169, and I. Winter's and J.D. Hawkins' publications referred to in note 2. Winter and Hawkins ("Who was...", o.c. p. 156) identify Azitiwada with Sanduarri: this seems to be impossible, in my eyes, not only because of the poor phonetic correspondence between the two names, but also because of the palaeography of the text which contradicts a datation around 670 B.C. This low datation is also excluded by the mention of Urikki together with Urpalla of Tuḫana who was a contemporary of Tiglath-pileser III (cfr. the annals of the third year of his reign and the Nimrud tablet).

[8]) It should be noted that Azitiwada never calls himself a king (*mlk*) in this inscription. Was he a vassal (of Awariku) who became independent and who could defend himself against his suzerain because of the geographical situation of Karatepe? See also the publications cited in note 2, which however do not offer convincing results in my eyes.

[9]) Cfr. J. Sanmartín, "Zu ug. *adr* in KTU 1. 17 VI 20-23", *UF* 9, 1977, p. 371-373 (p. 372 n. 2), who does not seem to admit the existence of the Qal of *ʾdr* ("to be mighty") in Phoenician. Sanmartín's references to the Karatepe text are rather imprecise. Moreover his interpretation of Kilamuwa l. 7 is clearly mistaken. I think one must accept the existence of the Qal of *ʾdr* ("to be mighty") in Phoenician. The Qal of *ʾdr* is now attested in the Ebla texts (cfr. G. Pettinato, "Testi cuneiformi del 3. millennio in paleo-cananeo...", *Or*. 44, 1975, p. 361-374, p. 372 n. 91.

[10]) In Ugaritic the roots *ḥwy* and *ḥyy* coexist. Cfr. Gordon *UT*, Grammar p. 90 no. 9.54.

probably *mōṣa'* (when the ' is no longer pronounced the *a* is lengthened; cfr. Hebrew *mōṣā*).

p. 41-42 (*lmmṣ' šmš w'd mb'y*; A I 4-5/B I 3/C I 7-8; A II 2-3/B I 12/C III 1). We have here a stylistic device, viz. the merism (cfr. M. Dahood, *Ugaritic-Hebrew Philology*, Rome, 1965, p. 42, § 13.170, which completes Gordon, *Ugaritic Textbook*, Rome, 1965, where there is no paragraph on the merism). B. could have mentioned J. Krašovec, *Der Merismus im Biblisch-Hebräischen und Nordwestsemitischen*, Rome, 1977 (p. 41-42 and p. 121 for this expression; see also the inscription of Panamuwa II (*KAI* 215[14]).

p. 42 l. 11-12 (cfr. p. 106 l. 16-17). See Segert, *A Grammar*... o.c., p. 130 § 54.211, § 54.211.4 and examples on p. 131 (§ 54.213).

p. 42-43. The problem of *ym*/plural *ymm* and *ymt* (see the Byblos inscriptions) urges the need for a systematical description of the Phoenician texts which would take into account the possibility of dialectal variations.

p. 43 (and p. 105 l. 4-8). *šnt* is also the form of the singular noun in Phoenician (cfr. Eshmunazor line 1). See Gordon, *UT* o.c. *Grammar* p. 52 (no. 8.3.), *pace* M. Boyle, *Infix-t forms in Biblical Hebrew*, Ann Arbor, 1969, p. 34.

p. 43. The original meaning of *n'm* (probably a qutl form) is "agreable thing". One misses here a reference to Ugaritic (see Gordon, *UT* o.c. *Glossary*, p. 445 no. 1665; J. Aistleitner, *Wörterbuch der ugaritischen Sprache*, Berlin, 1963, p. 207-208, no. 1806; and my article "The Phoenician Inscription of Batnu'am", *Orientalia Lovaniensia Periodica*, 11, 1980, p. 111-116, p. 113, note 21).

(p. 44 l. 4. The meaning "contribution" for the word *šb't* in the inscriptions of Mactar is very uncertain; cfr. *DISO* p. 289 l. 29-31).

p. 44 l. 6-8. In Sfire (I A 22, 23, 24) the verb was *yśb'* with *ś*. For the existence of *ś* in Old Aramaic see J. C. L. Gibson, *Textbook*... o.c. vol. II, p. XIX-XX; R. Degen, *Altaramäische Grammatik der Inschriften des 10.-8. Jh. v. Chr.*, Wiesbaden, 1969, p. 36 § 13 (for a more sceptical view, see Segert, *Altaramäische Grammatik*, Leipzig, 1975, p. 84-85, § 3.2.3.5, where *ś* is erroneously described as a "prepalatal sound").

p. 45-46. The discussion on the root *'qr* ("root, offspring") and derived verbs and adjectifs is superfluous, because the word *'qrt* in A I 6/B I 5/C I 10 cannot be linked with the forementioned root. Note the corresponding Luwian word *ga-ru-na-i* (E. Laroche, *Les hiéroglyphes hittites*, vol. I, Paris, 1960, p. 135) in the Hieroglyphic text which in my eyes must be linked with Hebrew *goren* (qutl formation) and Ugaritic *grn* (cfr. Gordon, *UT* o.c. *Glossary*, p. 381 no. 622 and Gordon, "The Poetic Literature of Ugarit", *Or.* 12, 1943, p. 31-75, p. 65 n. 1).

p. 47. The translation "accumuler" for *p'l* is too liberal.

p. 47 l. 18 (and glossary of foreign words p. 213 sub h). The word *ss* occurs in Ugaritic as *s̀sw* and *ssw* (cfr. Gordon *UT* o.c. 3.1. p. 12 and *Glossary* p. 450-451 no. 1780; see also Text 1189 in which the Ugaritic ABC values are written together with the corresponding values of the Mesopotamian syllabary and where *s̀* corresponds to *ZU* and compare with EA 263^{25} which has *zu-ú-zima*).

p. 48-49. For the semantic evolution of *mḥnt* compare with the evolution of Late Aramaic *mšry(t)*.

p. 50 (cfr. p. 104). I am rather sceptical with regard to l. 17-20: "Les deux formes du pluriel 'LM et 'LNM et leurs états construits respectifs ont dû coexister à l'origine, puis la forme plus étoffée 'LNM a subsisté seule en tant que pluriel". Is the evolution not perhaps: first stage: sg. *'l* pl. *'lm*; second stage: new form *'ln* for the sg. with corresponding pl. *'lnm*; third stage: *'lm* can be used as a plural and as a singular, but as the form of the plural it is more and more supplanted by *'lnm*.

p. 51-52 (*mlṣ*). Note that the meaning "to mock, to sneer" (cfr. the Hif'il of *lwṣ* in Hebrew) is not to be excluded here[11].

p. 53 l. 23. Read "araméen ancien" instead of "araméen".

p. 54 (root *trq*): in my eyes, this root must not be merged with the root *trk*.

p. 54 l. 8-9: if there is emphatization, this is due to the phonetic environment and not to a "souci d'expressivité".

p. 55. The (Yif'il of the) verb *ṯn'* is especially used when the object is a stele (*mṣbt*, *mnṣbt*, *nṣb*, *skr*).

p. 55 l. 6-7. It is better to translate *mṣbt* as "stele" (French "stèle"), whereas *skr* (root *ḏkr*) is preferably translated as "memorial" (French "monument commémoratif, stèle mémoriale").

p. 56 l. 1-3. It is not correct to say that *bt* has the figurative sense of "royal house" in Kilamuwa l. 5. It is simply a connotational semantic feature which the context sometimes allows us to add to the focal meaning (Max Black) of *bt* ("house").

p. 58 (and p. 89, p. 166). If *yšb* (A I 11/B I 6/C I 19) has to interpreted as a Yif'il infin. absol.[12]), we must suppose that the (sg.) object is not expressed in the orthography. This would imply that the infinitive absol. did not end in a vowel (cfr. the use of the short forms *-m* in *yrdm* A I 20/B I 11/C II 11-12 and *yšbm* A I 20/B I 11/C II 12 and see below the discussion about the suffixes), but then I don't see how this would go with the form *bny* (A II 11/B I 16/C III 9) where the infinitive absolute is followed by the consonant *y* of the singular suffix. To suppose that the (sg. or pl.) object is not expressed at all, is, from the syntactical point of view, very problematic. The Yif'il of *yšb* (cfr. A I 21-II 1/B I 11-12/C II 13-14 and A II 18/B II 5-6/C III 15-16 and C IV 20 where the object is the preceding *'yt sml h'lm 'š p'l 'ztwd lb'l krntryš*) has always a direct object. It seems thus that both solutions (sg. object not graphically expressed; sg. or pl. object phonetically and graphically omitted) leave us with a problem.

p. 59 l. 8. Add Ugaritic *ks̀'u*.

p. 60 l. 13. Add "phrastique" after "conjonction".

---

[11]) At Ugarit a proper name *mlṣ* (from a root *mlṣ*?) is attested (*PRU* V, 18.293 line 6, p. 38; 19.49 line 7, p. 62).

[12]) According to J. Friedrich, "Zur Interpretation von Satz XVI der phönizisch-bild-hethischen Bilinguis von Karatepe", *Or.* 31, 1962, p. 223-224, the Luwian text must be read as meaning "And I caused it/them (= the posterity of...) to sit upon its/his throne" (cfr. already H. Bossert, "Bild-Luwisches", in *Festschrift J. Friedrich*, Heidelberg, 1959, p. 63). Note that according to Friedrich the direct object is Azitiwada's posterity, whereas P. Meriggi, *Manuale di eteo geroglifico*, Parte II, Roma, 1967, p. 77 and 91, and J.D. Hawkins-A. Morpurgo Davies ("On the...", o.c. p. 107) interpret the direct object as referring to Awariku's posterity. It seems that the Hieroglyphic Luwian text cannot be read otherwise (J.D. Hawkins, private communication), so that the translation of the Phoenician text "I installed myself on the throne" (cfr. *KAI* vol. 2, p. 36 and *DISO* p. 111 l. 54) seems excluded (although it is much more supported by the grammatical facts).

p. 60 l. 15. *šlm* is not a substantive ("santé") in *KAI* 50^2 (first occurrence), but a participle (*šālim*) followed by a personal pronoun. In *KAI* 50^2 (second occurrence) it is also a participle, as correctly recognized by B. this time.

p. 61 (see also p. 109-110). The interpretation and translation of *b'bt p'ln kl mlk* (for a survey of the solutions proposed for this crux, see *DISO* p. 3 l. 16-22 and p. 232 l. 14-23) remain difficult. I am quite sceptical about the existence of a beth essentiae (*pace* S. Segert, *A Grammar* o.c. p. 208 § 66.35). It is preferable to translate *b* as "among, amidst, within (the group of...)"[13]) and to regard *'bt* not as a plurale maiestatis, but as the normal plural (cfr. Hebrew *'ābōt*) meaning "fathers".

p. 62-63. It is possible, if not very probable, that in the Byblos inscriptions (*KAI* 4^{6-7}, *KAI* 10^9) the expression *mlk ṣdq* must be rendered as "legitimate king" (= "king of legitimation") rather than as "righteous king". See also the biblical name *Malkiṣedek* and the Ugaritic expression *aṯt ṣdq* "legitimate wife".

p. 65. Given the geographical situation of Karatepe itself, it could be that *'l gblm* means here "on the heights".

p. 65 (and p. 66 l. 1-2, 3-4). It should be noted that *mqm* also has the meaning of "necropolis" (see Eshmunazor line 4); cfr. M. Dahood, "A Note on Third Person Suffix *-y* in Hebrew", *UF* 4, 1972, p. 163-164, p. 164 (and p. 66 l. 1-4, *mqm* "burial-place"). This meaning must be added to the entry *mqm* in *DISO* p. 165 l. 24ff.

p. 67. For *'gddm* (root *gdd*) see A. Zaborski, "Biconsonantal Verbal Roots in Semitic", *Prace językoznawcze*, CCLXIX, 1971, p. 51-98, p. 61 no. 49.

p. 68. For the two meanings "lord" and "owner, proprietor" of the word *b'l* in the Kilamuwa inscription see line 16 versus lines 11 and 12.

p. 68-69. *'bd* in the expression *'bd kn* (A I 15-16/B I 9/C II 4) is in my opinion not a Perfect nor a substantive, but a participle. That the verbal meaning of the participle is preserved here is shown by the use of the preposition *l* which introduces the noun *bt* governed by *'bd* (cfr. A III 10/C IV 11 where the Imperfect *y'bd* is followed by *l*).

p. 70. (use of *hmt*) see Kilamuwa l. 13.

p. 71 l. 16. Note the rather inaccurate translation of *'rṣ* as "cité".

p. 73 l. 4. *lpny* is very probably to be analysed as *l* + construct state of the dual of *pn* + suffix first person sg.

p. 73 l. 12-13. The Kilamuwa text (l. 4-5) must be read as he stands (*m'š p'lt bl p'l hlpnyhm*), cfr. E. Lipiński, "From Karatepe...", o.c. p. 49-50 and my rectifications of Segert (*A Grammar* o.c. 51.35, 77.3. and section 8) and of *KAI* 24^{4-5} in "Les études..." o.c., p. 386 (Segert's § 43.431. on p. 88 must consequently be deleted).

p. 73 l. 15-19. The suffix in *'ntnm* (A I 20/B I 11/C II 11) perhaps not only refers to the immediately preceding *'rṣt 'zt*, but also to the more remote *'šm r'm b'l 'gddm* (A I 15/B I 8/C II 3). This would make superfluous the explanation of an agreement ad sensum.

p. 73-74. Could there not be a semantic connection between *yrdm* (A I 20/B I 11/C II 11-12) and *'l gblm* (A I 14/B I 8/C II 2)?

p. 76 l. 5. The adverb *šm* does not occur in the inscription of Eshmunazor (in line 5 we have a form of the verb *šym*; in line 18 we have the noun *šm* "name").

p. 77 (*lpnm*). Note the use of the dual in Kilamuwa l. 10 (*hlpnym*).

p. 77-85. This long discussion (and state-of-the art report) of the principal crux of the Karatepe inscription is rounded off with a new segmentation and interpretation[14]): *wbymty 'nk 'št tk lḥdy dl plkm* ("et en mes jours à moi une femme allait seule avec ses fuseaux"), a solution which, in my eyes (partially) fits the context[15]), but which is grammatically unsupported: (1) the expression *lḥd* (= *l* + *ḥd*) with suffix, meaning "alone", is only attested in Late Aramaic[16]); its existence in the Canaanite languages (*pace* *MUSJ* 45, 1969, p. 259-273) is very questionable; (2) the form *tk* is explained here as an Imperfect (Qal) but translated as a Past (French *Imparfait*) without any explanation (I gather that B. considers the Imperfect here to be an expression of a duration in the past). But why do we have the form *tk*? B. surveys here two possible explanations: (A) *tk* is the Imperfect (Qal) from *hwk* (better *hāk*), the solution which he prefers; (B) *tk* < *tlk* (root *hlk*) with assimilation of *l*. I am afraid neither of these explanations will hold: in A II 19 (and possibly in the corrupted C IV 2) we have *ylk* (from *hlk*) with non assimilated *l* (cfr. also *llkt* A II 4/B I 13/C III 3); (3) my third objection against B.'s solution (and also Greenfield's, o.c.) is that in parallel syntactic environments we always find a Perfect: *wkn bymty kl n'm* (A I 5/B I 3/C I 8-9); *wkn bymty bkl gbl 'mq 'dn* (A II 1-2/B I 12/C II 14-15); *wkn bkl ymty šb' wmn'm* (A II 7/B I 14/C III 5); *k bymty kn l'rṣ 'mq 'dn šb' wmn'm* (A II 15-16/B II 2-3/C III 12-13).

Personally I would read the text as follows: *'št tk lḥd ydl plkm* (reading the preposition — originally a noun — *tk* followed by another preposition *l* and by the noun *ḥd* "joy"), "(and in my days) a woman could joyfully work with spindles" ("amidst joy" = "joyfully"; *ydl* is in my view the yif'īl of *dl*, Aramaic — Syriac *dūl*, Akkadian *dâlu*, Arabic *dāla*; cfr. Lipiński o.c. *RSF* II:1, 1974, p. 48 and n. 18).

---

[13]) I would propose the same explanation for *KAI* 124^3.

[14]) In his article "He'arot lᵉktubat Azitiwada", *Eretz-Israel* 14, 1978, p. 74-77 (p. 76), J.C. Greenfield notes the parallel with the Susa text edited by D.O. Edzard (*Textes littéraires de Suse* par R. Labat avec la collaboration de D.O. Edzard, Paris, 1974 (*MDAI*, t. LVII Mission de Susiane, Suse ville royale, vol. XI), p. 9-30, p. 13 p. 18 Sumerian version, p. 19 Akkadian version): Sum. *munus-e* ^{giš}*bal* ^{giš}*girid* ⟨...⟩ *šà-ga-na al-*⟨...⟩; Akk. *sinništu qadu pilakki-ša u kirissi* ⟨...⟩ (line 18; note that lines 14-20 of this text are parallel with *ISET* 1, p. 122 Ni. 2191 (already in Langdon, *BE* 31 n° 54) l. 2-9; p. 121 Ni. 9711 l. 4-10; p. 191 Ni. 9866 recto). Note that the Sumerian text has been written in the syllabic script; I have given here Edzard's reconstruction of the Sumerian version and not the transcription of the syllabic Sumerian text. J.C. Greenfield translates as follows: "in my days a woman can walk alone with (her) spindle(s)" (contrary to B., he translates the Imperfect as a present). It should be pointed out however that: 1. the Akkadian text is not a literal translation of the (unfortunately incomplete) Sumerian text; 2. the incomplete Sumerian text has the *šàgan* element which could point in the direction of an action executed with joy, or a joyful situation or state (especially if one takes into account the *parallellismus membrorum*: Sum. *nita-bi ki-šà-ga-na-šè ì-du*; Akk. *zikar-šu ēmi libbi-šu illaka* "the man among them goes where he likes to go/where the heart tells him to go"); 3. we need a past tense here (cfr. my third objection against B.'s solution). I would like to thank Prof. Lipiński who discussed this passage with me, and Dr. Van Lerberghe for discussing the possible interpretations of the Sumerian text with me.

[15]) The sentence clearly indicates a contrast (the *w apodosios* of *wbymty* has adversative value here) with the foregoing *wbmqmm 'š kn lpnm nšt'm 'š yšt' 'dm llkt drk*.

[16]) See also the construction with preceding *b* in Jewish Palestinian Aramaic (e.g. Palestinian Targum on Exodus 21:3,4: *lblḥdwy*). Note that *lḥd'* means "very" in Jewish Palestinian Aramaic.

p. 85 l. 13. Instead of *hwk* the root must be noted as *hāk*.
p. 87. The suffix *-y* in *'ztwdy* can perhaps be viewed in the light of the West-Semitic toponyms in *-āyīm/āyīn*[17]).
p. 89 (*lbnt* "pour la bâtir" A II 11/B I 16/C III 9). Note that the suffix is not represented in the orthography. The case is exceptional (compare *lšbtnm* A I 17/C II 7 (not in B), *lkny* A II 14/B II 2/C III 11, *ltty* A III 4/B II 8/C III 19) and would constitute a counterexample against Krahmalkov's hypothesis[18]). B.'s explanation (chapter VII, p. 130) — "Parfois le suffixe n'est pas écrit" — shows no effort of morphophonemic solution and his subsequent remarks show a misunderstanding of a fundamental element in Krahmalkov's hypothesis (viz. the vocalic ending of the infinitive construct) to which he adheres on p. 131 n. 5 (see my remarks on p. 130-131).
p. 89 (cfr. p. 58): *bny 'nk* (A II 11/B I 16-17/C III 9). Note that the suffix is written here, and compare with the contrasting use of the short forms *-m* in *yrdm*, *yšbm* and the graphical absence of a suffix in *yšb* (*yrdm* and *yšbm* suppose a non-vocalic ending; for *yšb* see my remarks on p. 58).
p. 91-93. An argument in favour of the interpretation (rejected by B.) of *mtmll ldnny* (A II 16-17 amended/ B II 4/C III 4) as "in my days there was nobody sneering at the Danunites" could be the idea expressed by *mlṣm* (see my remarks on p. 51).
p. 93-94 (*bn*) + entry *b* on p. 205. There is a problem of segmentation here, especially in the light of Krahmalkov's hypothesis. See also the form *bnm* cited on p. 94 (*KAI* 14^{9}). Are the forms *bn/bnm* to be analysed as *b* + suffix or as *bn* + suffix (eventually not written, as is the case with *bn* "in him, in her")? This preliminary problem[19]) is left undiscussed by B. (and unfortunately also by Krahmalkov): but what is then the value of examples with *bn/bnm* in the discussion about the morphophonemic distribution of the suffixes of the third person sg. and pl.?
p. 99. With regard to *zbḥ ymm*: see also Y. Avishur, "Studies of Stylistic Features Common to the Phoenician Inscriptions and the Bible"[20]), *UF* 8, 1976, p. 1-22, p. 20 (compare with 1 Samuel 2:11; 20:6).
p. 100-101. The root for "sheep/ewe" has two variants in the Semitic languages: (1) forms pointing to P.S. *ś* (Hebrew *śe*; Arab. *šā*; Akkad. *ša*; Ugaritic *š*; Old Aram. *š'h*, pl. *š'n*; (2) forms pointing to P.S. *ṯ* (Ugaritic *ṯat*; Aram. *t't'* and also Akkad. *ša*).
p. 105 l. 3 (cfr. p. 25 l. 8-9 and glossary p. 149). B.'s translation of *dr* as "collectivité" does not convince me, in spite of his explanation on p. 121-122 (*dr* denotes a special kind of collectivity, viz. that of family relationship). See also *KAI* 27^{11} and Psalms 29:1; 89:7 (Avishur o.c. p. 19) and G. Cooke, "The Sons of (the) God(s)", *ZAW* 76, 1964, p. 22-47.
p. 105-106. B.'s interpretation of *rš't* as "vieillesse" (cfr. *AION* 35, 1975, p. 545-546) is a valuable contribution to the understanding of the text. I don't see why B. notes the Ge'ez forms *raś'a*, *reś'e*, *reś'at*, *reś'ān* with *ś*: the sound must be noted as *š* in Ge'ez (even if this corresponds to P.S. *ś*[21]). (Also to be corrected in the glossary of foreign words p. 211 sub e).
p. 108 (*yrt*). See R. Degen o.c. § 10, § 11, § 25 on p. 32, 35, 43.
p. 108. For a discussion of the relation between Hebrew *tyrwš* and *yrš* II (cfr. Koehler-Baumgartner, *HAL* p. 421) see O. Loretz, "Hebräisch *tjrwš* und *jrš* in Mi 6,15 und Hi 20,15", *UF* 9, 1977, p. 353-354, who concludes: "Die Existenz eines hebr. *jrš* II *keltern, auspressen* konnte bisher nicht erwiesen werden. Alle Vorbehalte gegen die Erklärung von Mi 6,15 und Hi 20,15 von einem *jrš* II her sind berechtigt und nicht widerlegt" (p. 354).
(p. 108 n. 1. Could *mqny* (*htršm*) in the Carthago inscription — cfr. J.G. Février, "Vir Sidonius", *Semitica* 4, 1951, p. 13-18, p. 15 — mean "property" (and not "owned person, slave")?).
p. 109 l. 5. The Imperfect is used here as a jussive and not as an optative (compare p. 110 l. 9, 18, p. 111 l. 2, p. 124 l. 2). For the optative sense, see the Perfect forms *brk* and *kn* explained on p. 101 l. 8 and ff., and p. 106 l. 16-17.
p. 109-110 (see my remarks on p. 61 and p. 140). The explanation of *b* in *brbm* (A III 9-10/C IV 10-11, not in B) as a beth essentiae invokes a subcategory which in my opinion can be dismissed in the grammar of the Phoenician (and other Semitic) language(s). All the cases of beth essentiae can be reduced to one of the already known uses of *b* (locative, temporal, instrumental, causal[22])).
p. 112. Compare with the construction in Eshmunazor line 12.
p. 113. B.'s rejection of Rosenthal's (*ANET* p. 654 n. 6) and Ginsberg's (*JANES* 5, 1973, p. 140 n. 39) interpretation is not totally convincing. Note that in Aḥiram line 2 we have the conjunction *w* relating *mlk*, *skn* and *tm'*, whereas in the Karatepe text we have *'m mlk... wrzn 'm 'dm 'š šm*, so that there could be a contrast between king and (*w*) prince on the one hand, and the ordinary man ("a man who is just called a man") on the other hand.
p. 114-115 (and p. 127 l. 3-4). B. rightly stresses his reservation to use the term "consecutive perfect" ("parfait converti") for the verbal form *wšt* (A III 14, 16; not in B; C IV 16, 18). But he nevertheless uses the term "puisqu'il est généralement utilisé dans les grammaires". I would like to add the following remarks to this: (1) the so-called consecutive perfect is only used in the Karatepe text with the verb *šyt* (followed by the direct object *šm*); (2) these

[17]) Cfr. C. Fontinoy, "Les noms de lieux en *-ayim* dans la Bible *UF* 3, 1971, p. 33-40. There are many toponyms ending in *-y* attested at Ugarit, e.g. *rkby* (R.S. 18.34.1), *amzy* (R.S. 18.34.6), *ḫpty* (R.S. 18.34.8 and R.S. 18.45.12), *izly* (R.S. 18.36.12), *y'ny* (R.S. 18.36.12), *utly* (R.S. 18.36.14), *ḫlby* (R.S. 18.36.25), *agmy* (R.S. 18.45.11) *yny* (18.45.20), *šmny* (R.S. 18.45.24), *šmngy* (R.S. 18.45.25), *gb'ly* (R.S. 18.73.6), *m'rby* (R.S. 18.73.8), *arny* (R.S. 18.73.10), *hry* (R.S. 18.73.13), *qmy* (R.S. 18.73.16), *gn'y* (R.S. 18.73.26), *'nmky* (R.S. 18.73.38).

[18]) According to this hypothesis, the infinitive construct would have ended in a vowel. But then *lbnt* clearly is an exception. It is my honest conviction that the point has not yet been resolved and that Krahmalkov's hypothesis, notwithstanding its merits, needs revision (cfr. my notes on p. 130-131).

[19]) As shown by Z.S. Harris, *Structural Linguistics* (formerly entitled *Methods in Structural Linguistics*), Chicago, 1951 (1947^{1}), segmentation is the most important descriptive procedure which affects each level of linguistic analysis.

[20]) Note that Azitiwada's name is spelled in three different ways in this article (viz. *Azittawada, Azitawada, Azitawadda*).

[21]) The etymology of the root in question is however far from being clear, as can be gathered from Dillmann's unwarranted references to other Semitic languages (*Lexicon linguae aethiopicae*, Leipzig, 1865, col. 277).

[22]) Even the causal *b* has always a locative connotation. See also D.G. Pardee, "The Preposition in Ugaritic, I and II", *UF* 7, 1975, p. 329-378; 8, 1976, p. 215-322 (esp. p. 311-319).

forms either occur as the second (see A below) or fourth (see B below) verb of a conditional clause, or as the second member of an indirect speech which is itself embedded in a (compound) conditional clause (see C below):
(A) *w'm mlk bmlkm wrzn brznm 'm 'dm 'š 'dm šm 'š ymḥ šm 'ztwd bš'r z wšt šm* (A III 12-14); and *w'm mlk bmlkm wrzn brznm 'm 'dm šm 'š y'mr lmḥt šm 'ztwd bsml 'lm z wšt šm* (C IV 13-16; *wšt* is here on the same level as *y'mr*);
(B) *'m 'p yḥmd 'yt hqrt z wys' hš'r z 'š p'l 'ztwd wyp'l lš'r zr wšt šm 'ly* (A III 14-16);
(C) *'m 'p yḥmd 'yt hqrt z wy'mr 'p'l sml zr wšt šmy 'ly* (C IV 16-18; *wšt* is here on the same level as *'p'l*);
(3) if *št* is a consecutive perfect, why don't we have a consecutive perfect with *wys'* (following *yḥmd* A III 15) or with *yp'l* (which follows *wys'* A III 16) or with *y'mr* (which follows *yḥmd* C IV 17)?

Perhaps the consecutive Perfect is used here to denote the logical (and non reversible) relation between *ymḥ* (or *y'mr lmḥt*) and *št* (A III 12-14; C IV 13-16): to wipe out a name (or to say to do so) and to put another name in its place. The same kind of relation holds between *yp'l/'p'l* (*lš'r*[23]*zr/sml zr*) and *št* (*šm*): to make another gate and to put one's name on it (A III 14-16; C IV 16-18).

It seems preferable not to present the consecutive Perfect as a typical feature of the Karatepe inscription, given the paucity of examples and the particular syntactic context in which they occur[24]).
p. 116 l. 1. The text of Eshmunazor l. 6 (*bdnm*) must not be amended (*pace KAI* II p. 21, followed by B.).
p. 116. Note that Avishur (o.c. p. 9, 18) gives a positive meaning to *yḥmd* and is thus forced to explain the following *w* as expressing an opposition ("even if he has good intentions toward this city, but removes his gate", with loss of a (possible) consecutive idea; also in *ANET* p. 654). I think B.'s translation has to be preferred: "ou si même il convoite cette ville et arrache cette porte".
p. 118 l. 18. It is better to explain the Perfect *mḥ* (A III 18) as an optative (compare *wbrk* and *wkn* explained on p. 101 and 106). The form could also be a singular, agreeing only with the first subject *b'l šmm*.
(p. 119 l. 6. The form *ksy* in Kilamuwa l. 12 is preferably to be read as a Pu''al; cfr. P. Swiggers, "Les études..." o.c., p. 387 note on no. 64.323).
p. 121 (cfr. my remarks on p. 105 l. 3). It is better to translate *dr* as "generation, family". The root is *dār* (and not *DWR*, line 17).
p. 124 l. 15. Add: P.S. *wrḫ* ("moon").
p. 125. The meaning "to decide" for *'mr* is perhaps too strong. In Sfire II C 1-2 it rather has the meaning "to think, to purpose" (cfr. Genesis 20:11; see J.C.L. Gibson, *Textbook* o.c. vol. II, p. 45 n. 1). One of the parallels (Exodus 2:14) quoted by Bron is not convincing: this part of the verse can also be translated as follows: "Do you *say* this (or: do you *speak* so) with the purpose of killing me?" (where the participle *'omēr* would correspond to *wajjomer* of Exodus 2:13).
p. 127 l. 4-5. Note the graphical presence of the suffix in *šmy* ("I will put my name" C IV 18) and contrast with *št 'nk šm* (A II 10/B I 15; A II 18/B II 5/C III 15) and *wšt šm* ("and if he puts his name" A III 16; C IV 16).

The seventh chapter contains a short grammar and a lexicon of the Karatepe text. The grammar has no phonological (synchronic and diachronic-comparative) part, but the morphological and syntactical parts are valuable contributions to the study of the grammar of Phoenician. All cited forms are given with full references to the A text, so that the reader can quite easily check the descriptive statements.
p. 129 l. 12 (verbal suffix first person sg., *nī*). The *n* has nothing to do with the suffix of the first person plural.
p. 130 l. 5-12. One must also reckon with grammatical inconsistencies: in the Eshmunazor inscription for instance we have in l. 14 *'my* ("my mother"; nominative), but in line 15 we have *'m* (same meaning and same function).
p. 130-131 (cfr. p. 58, 89, 93-94). The distribution of the pronominal suffixes of the third person sg. and pl. has been the subject of several studies (cfr. F.M. Cross-D.N. Freedman, "The Pronominal Suffixes of the Third Person Singular in Phoenician", *JNES* 10, 1951, p. 228-230; Ch. Krahmalkov, "Studies in Phoenician and Punic Grammar", *JSS* 15:2, 1970, p. 181-188 (esp. p. 181-185) and id. "The Object Pronouns of the Third Person of Phoenician and Punic", *RSF* II:1, 1974, p. 39-43.

It should be pointed out however that the Karatepe examples do not entirely confirm Krahmalkov's hypothesis:
(1) the infinitive absolute is at times followed by the short suffixes (cfr. Krahmalkov 1970 o.c. p. 183), so that one can assume a consonantal ending for the infinitive absolute (as is done by Krahmalkov), cfr. *yrdm* A I 20/B I 11/ C II 11-12, and *yšbm* A I 20/B I 11/C II 12, but this seems to be contradicted by the form *bny* (A II 11/B I 16/ C III 9) which supposes a vocalic ending;
(2) the infinitive construct is mostly followed by the long suffixes (*lšbtnm* A I 17/C II 7, not in B; *lkny* A II 14/B II 2/ C III 11; *ltty* A III 4/B II 8/C III 19), but the form *lbnt* (A II 11/B I 16/C III 9) is in contradiction with this rule (Krahmalkov 1970 o.c. p. 182);
(3) the form *yšb* (A I 11/B I 6/C I 19) is entirely problematic (cfr. my remarks on p. 58).

It seems thus that this grammatical topic needs further investigation.
p. 131 l. 6-9. If one accepts, as B. does, that the presence (with noun in the genitive case) or absence (with noun in the accusative or nominative case) of third person suffixes follow the same (morphophonological) rules in the Kilamuwa inscription and in the Karatepe text, why not admit the same rules for the first person sg. suffix (p. 130 l. 7-12: "Il semble que, dans un stade archaïque représenté par les inscriptions de Kilamuwa et de Yeḥawmilk, on ait distingué entre un nominatif — accusatif *'abī, "mon père", écrit 'B, et un génitif *'abiya, écrit 'BY. Au stade suivant, dont Karatepe serait le plus ancien exemple, cette distinction s'efface, et le suffixe -Y apparaît à tous les cas")?

[23]) The *l* of *lš'r* is, according to B. (p. 117) — who follows Dunand, Dupont-Sommer, Röllig —, a dittography.

[24]) The question of consecutive tenses (for the consecutive Perfect in Phoenician, see Segert, *A Grammar...*, o.c. p. 194-195, § 64.443, where the first example from Karatepe A III 7/B II 11/C IV 6 is not a consecutive Perfect, but an optative) must be reconsidered in the light of Gibson's remarks (*Textbook*, o.c. vol. II, p. 15 notes on l. 11); see also Cross in *Or.* 37, 1968, p. 447, Delekat in *Or.* 40, 1971, p. 401-409 and W.L. Moran, "The Hebrew Language in its Northwest Semitic Background", in G.E. Wright ed. *The Bible and the Ancient Near East. Essays in Honor of William Foxwell Albright*, Garden City, 1961, p. 54-72, p. 64.

p. 131 l. 18 ("après un infinitif construit"). According to Krahmalkov (1970 o.c. p. 182) the infinitive construct had a vocalic ending.
p. 132 l. 15. I would propose *ze* for the masculine and *zā* for the feminine.
p. 133 l. 3-4. I would propose *hū* for the masculine and *hī* for the feminine.
p. 134 l. 3-18. I think one must admit that nouns accompanied by the demonstrative pronoun (adjectively used) can have the article (*hmskt z*, C IV 3) or not. B.'s explanation "les exceptions apparentes 'M Z (III 8), "ce peuple", 'DM H' (IV 1), "cet homme", 'LM Z (C IV 16), "ce dieu", pourraient être dues à une assimilation de l'article devant des mots commençant par une laryngale" (p. 134 l. 13-16) is contradicted by the form *h'lm* (C III 16; C IV 19).
p. 136 (Qal third person feminine sg.). See Ch. Krahmalkov, "On the Third Feminine Singular of the Perfect in Phoenician — Punic", *JSS* 24:1, 1979, p. 25-28.
p. 137 l. 6 (and p. 138 l. 20-22; form *tk*). See my remarks on p. 78-85.
p. 137 l. 10-13 (and p. 138 l. 8-11). See my remarks on p. 130-131 (infinitive absolute).
p. 137 l. 18. For *brk* in A I 1/B I 1/C I 1 (*hbrk*) see my remarks on p. 28-30.
p. 137 l. 21 (and p. 142 l. 5-6). For *'dr* "il a rendu puissant", see my remarks on p. 32.
p. 139 (formation of the causative). B. seems to ignore here the suggestive article by E. Speiser, "Studies in Semitic Formatives", *JAOS* 56, 1936, p. 22-46, and thus credits Garbini (*Le lingue semitiche*, Napoli, 1972, p. 68-74) with the discovery of the relation between the causative morpheme and the third person pronominal suffix.
p. 140 l. 9 (beth essentiae): see my remarks on p. 61, 109-110 and for *b* or *bn* see my remarks on p. 93-94.

The syntactical part (p. 142-147) has not profited from S. Segert's (*A Grammar* o.c. p. 220-263, chapter 7) insights. B. relies on J. Friedrich-W. Röllig, *Phönizisch-Punische Grammatik*, Rome, 1970, which he completes at times.
p. 142 l. 10-14. The past perfect, expressed by a Perfect verbal form, always occurs in a relative clause
p. 143 l. 1-7: see my remarks on p. 114-115.
p. 143-146. B. gives here a solid argumentation for the occurrence of the infinitive absolute in the Karatepe text. I think one can no longer dismiss this fact (which must also be seen in the light of Ugaritic). This does not mean however that all Hebrew verbal forms without the morpheme of the verbal person should be read (cfr. *Bib.* 37, 1956, p. 271-295) as infinitives absolute ...
p. 147 (conditional sentences): see my remarks on p. 114-115.

The lexicon (p. 148-153) has been carefully compiled and constitutes a valuable contribution to the lexicography of the West-Semitic languages. References are to the A text. The following corrections can be made:
p. 148 l. 23. For *'lm* one should add the translation "dieu" (sg.), which does not occur in the A text, but in C III 16, C IV 16 and C IV 19.
p. 149 l. 10. It is preferable to give the entry *bny* instead of *bn* ("to build"), taking into account the presence of entries such as *ḥwy*, *mḥy*, *'ny*, *qny*.
p. 151 l. 3 (entry MḤY). The reference to A III 18 has been omitted.
p. 153 l. 14. It is better to vocalize *'wrk* as *awariku* instead of *urikki*.

One can add the following lexicographical articles which deal with a word occurring in the Karatepe text (*qrt*, cfr. p. 152 l. 12): H.J. Dreyer, "The Roots *qr*, *'r*, *ġr* and *ṣ/ṭr*, "Stone, Wall, City"", in *De fructu oris sui*. Essays in Honour of Adrianus van Selms, Leiden, 1961, p. 17-25 and F. Zimmerman, "עיר, קיר and Related Forms", in A. A. Neuman-S. Zeitlin eds. *The Seventy-Fifth Anniversary Volume of the Jewish Quarterly Review*, Philadelphia, 1967, p. 582-592.

With regard to the careful palaeographical study, I have only one remark to make: it seems to me that *shin* has not entirely preserved the shape of the ancient Phoenician *shin* (*pace* p. 158): the right side of the letter shows a development when compared with the form of the same letter in the Kilamuwa inscription. B.'s conclusion that the palaeography of the text points to the end of the 8th century is totally justified in my eyes.

The ninth chapter is devoted to a discussion of historical problems, replaced in the context of the Karatepe text. I have already expressed my doubts about B.'s particular interpretation of A I 1/B I 1/C I 2 (cfr. my remarks on p. 32), which he reiterates on p. 162 and p. 169, and about B.'s explanation of A I 11/B I 6/C I 19 (see my remarks on p. 58), used as an argument in the discussion of some historical problems (p. 168).

On p. 170 l. 2 one should not exclude the possibility of a form *Danunāyīm*.

With regard to *mpš* (A I 16/B I 9/C II 4; A II 15/B II 2/C III 12; A III 11/C IV 12, not in B), it would perhaps have been better not to use the Greek form *Mopsos* (with Greek ending; cfr. p. 172 n. 3 and transl. p. 23 l. 21, p. 24 l. 15, 32).

As to B.'s remarks on the use of the Phoenician language in Cilicia (and especially at Karatepe), I agree with B.'s view according to which Phoenician was used as a lingua franca (at least for the official texts). B.'s remarks should be read in the light of P.E. Dion's study, *La langue de Ya'udi*, Waterloo, 1974, a book which B. apparently has not used.
p. 180 l. 2-3. The Kilamuwa inscription has not been discovered before the end of the XIXth century, but only in 1902.
p. 180 l. 17-22. Note that the differences between Ya'udic and Ancient Aramaic are minimal (Dion o.c. p. 338-340).

The last chapter includes some considerations on the divinities mentioned in the Karatepe text (Ba'al, Rašap, Ba'al Šamēm, Šamaš, Yeraḥ) and on the sacrifices. The discussion barely takes into account the Syro-Mesopotamian and Egyptian tradition and has no corresponding iconographical part. B.'s information is not always accurate: on p. 184 the reader is told that Conrad's article (*ZAW* 83, 1971, p. 157-183) is the latest study on Rašap, whereas we dispose of M.K. Schretter, *Alter Orient und Hellas: Fragen der Beinflussung griechischen Gedankengutes aus altorientalischen Quellen, dargestellt an den Göttern Nergal, Rescheph, Apollon*, Innsbruck, 1974 and W.J. Fulco, *The Canaanite God Rešep*, New Haven, 1976[25]).

[25]) Prof. E. Lipiński is currently undertaking an investigation on the cult of Rešep in Egypt and in Syro-Mesopotamia, which includes an exhaustive survey of the iconographical material. There is only one inaccuracy in B.'s brief discussion of the cult of Rešep. The name *ršp ṣprm* (p. 184-185), which can be translated as "Rešep of the goats" or as "Rešep of the birds", is translated by B. as "Rašap des oiseaux", but this translation (though linguistically justified) seems to be contradicted by the Luwian text (formerly read as ^{d}*CERVUS-ī-s*^{2}, and now read as ^{d}*rú-za-sá-há*) and by the whole tradition of the Rešep cult, where no connection with birds or other flying animals can be detected, either in Rešep's epithets or in his iconographical representation.

The material listed here is however interesting and constitutes a valuable contribution to the study of the religious cults in Syro-Mesopotamia and Minor Asia (it is very likely that the publication of the Ebla texts will force us to reconsider several problems in the history of religions of the Ancient Near East).

The bibliography does not include, besides the publications already cited (Avishur, Dion, O'Connor, Segert, ...), the important works of R. Stadelmann, *Syrisch-palästinensischen Gottheiten in Ägypten*, Leiden, 1967 and R.S. Tomback, *A Comparative Semitic Lexicon of the Phoenician and Punic Languages*, Ann Arbor, 1974, and also the following articles: O. Eissfeldt, "Ba'alšamen und Jahwe", *ZAW* 57, 1939, p. 1-31; P. Matthiae, "Note sul dio siriano Rešef", *OA* 2, 1963, p. 27-43 and J.M. Sola-Solé, "HGD 'RŠF y el panteón fenicio-punico de España", *Sefarad* 16, 1956, p. 341-355.

B.'s book is a thorough study of the Karatepe text and contains, next to a series of unequally distributed misprints[26]), several valuable insights. The historical and religious problems require a separate and more elaborated study in the eyes of the present reviewer. B.'s book only yields the fundamental prolegomena to such a study. As to the grammatical part, there are many problems which are left open or which must be reconsidered. But B.'s careful commentary and his index of the Karatepe forms will prove useful to anyone engaged in Phoenician studies and in comparative Semitic grammar. Many problems remain to be (re)considered, let alone be solved, and it is B.'s merit to have thrown new light on some of them. To conclude, the reviewer would like to express his admiration for B.'s stimulating study and the obligation for what he has learned from it.

Leuven, February 5, 1980

P. Swiggers
Belgian National Science
Foundation (N.F.W.O.)

* *
*

[26]) The following words or numbers have to be read on the pages and lines indicated hereafter: p. 23 l. 30 *extrémité*; p. 36 l. 1 *Barrākib*; l. 6 *tout à fait*; l. 17 *C IV 17-18*; l. 19 (*I, 3, 12, III 15*); l. 21 *C IV 17*; p. 41 l. 8 *ḏ*; p. 46 l. 10 *'aqār*; l. 19 Pa'ar; p. 53 l. 22 *ḏ*; p. 58 l. 10 (*I 11, II 17*); p. 59 l. 16 (*I 11, II 9,17*); p. 60 l. 17 *quelque*; p. 62 l. 1 *signifiant*; p. 64 l. 16, 20 + p. 65 l. 6-7 + p. 74 l. 19 + p. 135 l. 22 and p. 136 l. 9, 12: *extrémité(s)*; p. 139 l. 18 *niphal*; p. 143 l. 13 *préformante*; p. 152 l. 10 *extrémité*; p. 153 delete l. 1 which is identical with the last line of p. 152; p. 165 l. 4 + p. 169 l. 5 and p. 170 l. 17 *règne*; p. 184 l. 19 *Rašap-Melqart*; p. 189 l. 14 ŠB'WT (correctly written in the index on p. 212); p. 190 note 4: *Ba'lu*; p. 193 l. 10 *comptes rendus*; p. 195 l. 29 *Lešonenu*; p. 197 l. 24 *GOOSSENS*; p. 230 l. 3 *Tuḫana*.

Harold R. Cohen, *Biblical Hapax Legomena in the Light of Akkadian and Ugaritic*. Missoula, Scholars Press, 1978 (8vo, xvi + 185 pp.) = Society of Biblical Literature, Dissertation Series 37. Price: $ 7.50. ISBN 0 89130 195 X.

This work, originally a doctoral dissertation prepared under the guidance of Moshe Held, deals with *hapax legomena* in biblical Hebrew alone, Aramaic ones are not considered. Cohen begins with an account of the fascination unique forms have held for scholars over more than two millennia, in particular the way biblical examples have been treated. The Massoretes marked every unique form, whether orthographic, grammatical, or lexical, to aid accurate copying. Mediaeval scholars attempted to trace the meanings of unusual words through comparisons within Hebrew and beyond. This leads Cohen to the definition of a *hapax legomenon*. Here he follows the work of L. Zelson in an unpublished Wisconsin dissertation of 1924 and an essay in *Revue Biblique* 36 (1927). *Hapax legomena* are words which cannot be derived from occurring stems, words which occur more than once in parallel passages or a single context, words homonymous with others but only found once. Unique forms explicable from known roots (e.g. *talmîḏ*, 1 Ch. 25:8), and proper names are not included. While this definition may be acceptable for the purposes of Cohen's study, its general validity is questionable. Apart from grammatically or orthographically unique forms, words which occur once, even if readily explicable, are true *hapax legomena*, and their appearance in a passage may be significant for studies of language and literary style, especially if they accompany others that fall within Cohen's stricter definition. Furthermore, *hapax legomena* are mostly accidental; were much more ancient Hebrew literature to be recovered, the number that still stood alone in the Old Testament would probably be reduced. This shows that the study of such words in isolation has a limited value. The author recognizes the role of chance and concentrates on the challenge of understanding that each *hapax* he acknowledges presents to modern scholarship. Cohen's approach is not simply through dictionary equivalents and cognates, but through searching for comparable contexts: 'a biblical word may be truly identified with its alleged etymological equivalent in another Semitic language only if the usage of the biblical word in all its contexts can be shown to correspond to the usage of the proposed etymological equivalent in the other Semitic language' (p. 23). He gives 28 examples with detailed discussion and extensive footnotes, and 60 with less extensive annotation. These 88 constitute 'all the biblical hapax legomena which have reasonably certain cognates in Akkadian and or Ugaritic' (p. 30, n. 34). By this means he has been able to substantiate several equations previously proposed. Thus Akkadian *kalappātu* 'axes', not only provides an explanatory cognate for *kîlāpôṯ* in Psalm 74:6, it is found in one passage paired with 'hatchets' (*akkullī*) just as the Hebrew word is paired with *kaššîl* 'hatchet' (pp. 49, 50).

In handling the matter of cognates, Cohen is to be commended for demanding evidence of comparable usage before accepting an identification. The fact that cognates do not necessarily have identical meanings deserves more study. While it is obvious for well-attested words (e.g.

the verb *'mr*), it is easily overlooked in the quest for explanations of rare ones. One, at least, of Cohen's examples illustrates this well. Genesis 45:17 has the form *ṭ'nw* which may be set beside Akkadian *ṣênu*, 'to load cargo (on a boat), to heap fuel'. In the biblical passage donkeys, not boats, are the means of transport. The more satisfactory comparison, therefore, is with Aramaic *ṭ'n*, 'to load, carry' (p. 127). The light Akkadian sheds on the Hebrew word is feeble!

This example introduces some questions that are not answered. The work is restricted to words that Cohen finds have their closest cognates in Akkadian and Ugaritic. Although 'Annotated Biblical Hapax Legomena Lists' are set out as Appendix II (pp. 107-143), no notes at all are given against words which have soundly established cognates in other languages (so the case of *ṭ'nw* should really be omitted). The curious result is a discussion of the indisputably Persian *'appadnô* of Daniel 11:45 because it occurs also as a loan-word in Akkadian (p. 126), but no comment on the equally good Persian *'ᵃḥašt^erānîm* (Est. 8:10,14) which has not turned up in Akkadian (p. 126). In the Preface promise is held out of another volume, perhaps that will cover the other ancient Semitic languages, Egyptian, and Persian. No explanation for the choice of Akkadian and Ugaritic is offered, and the reviewer finds the collocation artificial, especially as relatively few of the words treated have cognates in both languages. There is a further aspect which is partly involved with the chance nature of *hapax legomena* and is underlined by the last example quoted: no distinction is made between cognates and loan-words or foreign words in Hebrew. Cohen observes that many of the words he lists were probably normal Hebrew terms (e.g. animal names), for which cognates may give explanations. 'One of the most celebrated and certain examples of Ugaritic-Hebrew philology', the elucidation of *št'* in Isaiah 41: 10 through Ugaritic *ṯt'* (and Karatepe *šṯ'*) as 'to fear' is a good illustration (p. 44). Other words were borrowed by Hebrew writers, their single occurrence possibly being their sole occurrence (notably the trade terms in Ezekiel 27). They might be intelligible to the hearers or readers in a multilingual society, but never adopted by other users of Hebrew. Then there are foreign words, like *rab-mag* (Jer. 39: 3, 13, p. 115) which happens to occur less often than the similar *tartān* (2 Kings 18: 17; Isaiah 20: 1) or *rabšāqeh*. These are foreign words and only appear in distinctly foreign contexts. These differences can be helpful in tracing the history of the word, its meaning and its precise phonetic form in biblical Hebrew.

Cohen's listing of *hapax legomena* can be contested, even within his own strict limits. On p. 58, n. 46, he mentions *kawwānîm* which, one could argue, occurs in two passages so similar as to fall within the scope of the study (Jer. 7:18; 44:19). Contrariwise, he excludes *mḥwz* 'port' (Psalm 107:30), a true *hapax*, explained by Akkadian and Ugaritic, 'because there is a strong possibility that the term *mzḥ* in Isa. 23:10 may well be a metathesized form of *mḥwz*' (p. 70, n. 127). Scholars have claimed to find many *hapax legomena* which do not gain a place in Cohen's lists, others, which stand in the Hebrew text are removed by emendation (p. 107, fn.). A list of the latter group, at least, would have been helpful. One wonders what has become of *ḥᵃlāmûṯ* (Job 6:6), even if the reviewer's proposed equation with a cattle food-stuff known at Alalakh is rejected (*Ugarit Forschungen* 1 (1969) 210).

Cognates are not Cohen's only line of approach. Some *hapax legomena*, he contends, can be taken out of this category to be 'reduced to unique forms of known biblical roots' (p. 24), by showing an etymology which is analogous to the etymology of a known word with a suitable meaning in another Semitic language. His first example is *t^ešûrā* in 1 Samuel 9:7. As Akkadian *tāmartu* is derived from *amāru* 'to see' to mean a gift (usually made when entering the presence of a superior), so *t^ešûrā* can be derived from *šwr* 'to see', and given a similar meaning. Since the submission of the thesis in 1975, a similar explanation has been put forward independently by S. M. Paul in *Biblica* 59 (1978) 542-44. An equal danger attends this process as attends the use of cognates: it does not follow that a parallel derivation will bring a parallel meaning. Emphasis on contexts that clearly resemble each other is a safeguard.

Numerous points of interest arise from the studies of individual words, usually carried out with care and a wide range of helpful bibliographic references. It is always satisfying to learn how the ancient text may be more correct than modern scholars have allowed! So the identification of *kms* in Deuteronomy 32:34 with Akkadian *kamāsu* 'to gather' avoids altering the text to *kns*, the reading of the Samaritan Pentateuch, long favoured by textual critics, but which another study has demonstrated to be a verb current in Hebrew only from exilic times (p. 39). Our earlier comment about the types of unique words and their history is relevant to several entries. On p. 47 Cohen re-asserts H. Zimmern's identification of *'šywtyh* in Jeremiah 50:15 with Akkadian *asītu* 'tower'. He wants to re-point the *shīn* as a *sin* to conform to the Akkadian. However, the word is known only from Assyrian where written *s* was spoken as *sh*, and it is very likely to have passed into Hebrew during the period of the Assyrian empire. Sibilant shifts between Semitic languages and dialects cause difficulties in other cases, too. Amos 5:11 has *šbskm* (emended from *bwšskm*), compared with Akkadian *šabāšu* 'to collect tax (on straw)', so Cohen sees the *s* as a reflection of variation in writings of the Akkadian root (occasional forms with second sibilant s are registered), a root of which the original form is 'presently unknown' (p. 95, n. 265). When he deals with *škywt* in Isaiah 2:16, he wants to re-point the *sin* as *shin* to agree with the Ugaritic *ṯkt* (p. 41; p. 71, n. 135). This word is not, so far as is known, an Ugaritic word, but a borrowing from Egyptian, and there is no compelling reason to believe it came into Hebrew from Ugaritic. The Egyptian *ś* might come into Hebrew as *ś* as well as *š*.

The research has been done thoroughly, but there are a few omissions that deserve noting. On p. 118 the word *png* in Ezekiel 27:17 is compared, correctly, with *pannigu* in Akkadian, a type of cake or meal that is mentioned with 'honey' as the Hebrew word is in Ezekiel. The word's origin is unknown, it is attested in Hittite in the mid-second millennium BC, whereas the Akkadian sources are later. In Hittite texts it is found with soup, sweet bread, and crocus, always in the singular, see H. A. Hoffner, *Alimenta Hethaeorum* (= American Oriental Society, 55) (1974) pp. 177-78. To the discussion of *kāḥalt* in Ezekiel 23:40 may be added the occurrence of *kḥl* on a wine decanter of the early seventh century BC from Judah which was published by N. Avigad in *Israel Exploration Journal* 22 (1972) 1-5 and further studied by A. Demsky, *ibid.*, 233-34. Cohen correctly adduces passages from the myth of Nergal and Ereshkigal to illuminate the word for 'ladder' in Genesis 28:12 (*sullām*), unaware of the reviewer's note doing the same in *Expository Times* 78 (1966) 86, 87, where the relevance of ziggurat staircases, which Cohen rejects, was also asserted. Cohen rightly dismisses the literalist comment of von Rad on this verse.

The contribution of this work lies in its careful establishment of several unique words of biblical Hebrew as acceptable forms with intelligible meanings. Its influence should certainly be seen in future commentaries and dictionaries. By the painstaking search for comparable usage it offers a guide for further research and it challenges linguists to investigate the many words that remain inexplicable. We look forward to the promised sequel from Dr Cohen.

Liverpool, January, 1980 A. R. MILLARD

OUDE TESTAMENT

Otto EISSFELDT, *Kleine Schriften*. 6. Band. Herausgeg. von Rudolf Sellheim und Fritz Maass. 1979. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) (24 cm., XVII + 186 S.). Ln. DM 92.–. ISBN 3-16-136282-9.

Dies ist der letzte Band der *Kleinen Schriften* eines der führenden Meister der alttestamentlichen Wissenschaft, der am Ostermontag des Jahres 1973 in Halle an der Saale, der Stadt seines mehr als fünfzig Jahre Wirkens, gestorben ist. Geboren am 1. September 1887 zu Northeim (Hannover), übernahm er im Jahre 1922 das Ordinariat für Altes Testament und Semitische Religionsgeschichte an der Theologischen Fakultät der Universität Halle. Was er für die alttestamentliche Wissenschaft, für die israelitische Religionsgeschichte, für die hebräische, ugaritische und semitische Philologie überhaupt und für noch viel mehr Wissenschaftszweige bedeutet hat und durch seine Schriften noch immer bedeutet, ist kaum in Worten auszudrücken. Eine Würdigung seiner immensen Arbeit werden wir hier nicht wagen. Nur weisen wir auf das Verzeichnis der Schriften dieses grossen Gelehrten hin: 55 Bücher und selbständig erschienene Veröffentlichungen, 282 Aufsätze und Beiträge in Zeitschriften und Sammelwerken (176 wurden in die *Kleinen Schriften* (= *Kl. Schr.*) aufgenommen), 107 Artikel in Lexika, 863 Rezensionen und 338 Analysen von 24 Zeitschriftenreihen, 31 Nachrufe und Würdigungen (22 wurden in den *KlSchr.* wieder abgedruckt), 116 mal wird sein Name als Herausgeber von Serien-, Zeitschriften- und Sammelbänden usw. genannt. Und noch ist das bestimmt nicht alles. Man braucht nur S. VIII dieses 6. Bandes aufzuschlagen, um einen noch detaillierteren Überblick über die ungeheuere Arbeitskraft und -freudigkeit Eissfeldts zu bekommen.

Mit Recht haben die beiden Herausgeber dieses Bandes in ihrem Vorwort in treffenden Worten ihrer Hochachtung für diesen grossen Gelehrten Ausdruck gegeben: „Vorwort-zugleich ein Nachwort" (S. V-XVI). In diesem Nachwort sind auch die drei Ansprachen veröffentlicht, die anlässlich der Trauerfeier in der Laurentius-Kirche zu Halle a/d Saale gehalten wurden (von dem Direktor der Sektion Theologie der Martin-Luther-Universität Eberhard Winkler; von Ordinarius für A. T. Gerhard Wallis und von dem evangelischen Bischof der Kirchenprovinz Sachsen Werner Krusche).

Dieser letzte Band enthält noch zwei Artikel von Eissfeldt: „Kultzelt und Tempel" (aus dem Fs. für Karl Elliger, Neukirchen-Vluyn 1973, S. 51-55) und „Monopol-Ansprüche des Heiligtums von Silo" (= *OLZ* 68 (1973), Sp. 327-333). Weiterhin zeichnet dieser Band sich aus durch sehr nützliche und genaue Verzeichnisse. Nach den „Ergänzungen und Nachträgen zum Verzeichnis der Schriften von Otto Eissfeldt" (= *KlSchr.* 5, S. 222-287) (S. 15-18) folgen ein „Analytischer Index" aller Bände der *KlSchr.* zusammengest. von Marie-Christine Schmidt-Henning, S. 19-95 (!)), ein „Verzeichnis der Stellen" (zusammengest. von Karl-Martin Beyse, S. 96-154), ein „Verzeichnis der Autoren" (ebenfalls von Beyse, S. 155-176). Schliesslich noch ein „Verzeichnis der Abkürzungen" und „Druckfehlerberichtigungen und Nachträge zu den Bänden I-VI" (S. 175-186). Es ist selbstverständlich, dass jeder, der die anderen fünf Bände dieser *KlSchr.* besitzt, sich auch diesen Band erwerben sollte, weil erst dadurch die wichtige Arbeit Eissfeldts bequem erschlossen ist. Wir finden hier Modellverzeichnisse, der Arbeit des unvergesslichen Gelehrten würdig.

Badhoevedorp NL, Ostern 1980 M. J. MULDER

* * *

Kurt GALLING (Herausg.), *Textbuch zur Geschichte Israels*, 3., durchgesehene Auflage. In Verbindung mit Elmar Edel und Riekele Borger, 1979 Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) 1979 (23 cm., XI + 109 S. Mit 4 Karten). Kt. DM 24,–. ISBN 3-16-142361-5.

Dies relativ sehr billige Buch konnte sich ab der ersten Auflage (1950) eines guten Rufes erfreuen. Und mit Recht, sind doch in vorbildlicher Weise in diesem Werk die wichtigsten Texte aus dem alten Orient, die sich auf Israels Geschichte beziehen, zusammengetragen. So ist es ein nützliches Hilfbuch nicht nur für diejenigen, z.B. Studenten, die sich den Kauf von *ANET* nicht unmittelbar leisten können, sondern auch für Wissenschaftler und Lehrer, denen akkadische und ägyptische Texte nicht in der ursprünglichen Sprache zugänglich sind. Sie können hier bequem den Weg zur weiteren Literatur finden. Überdies sind die zahllosen Übersetzungsvorschläge und die oft detaillierten Hinweise auf politische, geographische und andere Einzelheiten auch für Fachleute nicht zu vernachlässigen.

Diese 3. Auflage ist im Vergleich mit der zweiten nur „durchgesehen". Die 2. Auflage (1968) jedoch hat sich in verschiedener Hinsicht von der ersten unterschieden. Diese Unterschiede hat K. Galling, der Herausgeber dieses Textbuches, im „Vorwort" (zur zweiten Auflage (?)) knapp verzeichnet. Verschiedene Texte der ersten Auflage sind

damals ausgeschieden, um neu bekannt gewordenen Dokumenten Platz zu machen. Zum Nachschlagen der ausgeschiedenen Texte wird auf *ANET* oder *AOTzAT* verwiesen. Bei einer Auswahl, die dieses Buch sein will, ist das eine richtige Entscheidung. Leider ist nicht deutlich angegeben, dass, ausser dem Wörtchen „durchgesehen", sich in dieser Auflage fast nichts geändert hat, obwohl sich z.B. die Wissenschaft der Geschichte Israels, um nur diese zu erwähnen, im letzten Jahrzehnt stürmisch entwickelt hat. Es handelt sich dabei nicht in erster Linie um neue inschriftliche oder archäologische Entdeckungen, sondern um Neuinterpretationen vorhandenen Materials. Um nur ein Beispiel zu nennen: Darf man, wie dies S. 60 geschieht, ohne Weiteres sagen, dass es „sicher nicht stimmt", dass Samaria von Sargon II. im Anfang seiner Regierung erobert wurde, weil Salmanassar V. diese Stadt zerstörte (Anm. 2)? Auf derselben Seite wird auch die Mitteilung Sargons II. (Text 30) in Frage gestellt, er hätte in Samaria ihre „Götter" erbeutet (Anm. 1). Ich möchte jedenfalls nicht ohnehin so sicher sagen, es hätte in Samaria keine Götterstatuen gegeben.

Solche Fragen und Anmerkungen sind bei solchen oft subjektiven Interpretationen natürlich immer möglich, und beeinträchtigen auf keine Weise den Wert dieses Textbuches. Sie weisen nur darauf hin, dass zwischen der 2. und 3. Auflage keine eingreifende Revision stattgefunden hat, wie zwischen der 1. und 2. Hoffentlich wird eine neue Revision bei der 4. Auflage durchgeführt, wobei auch die Literaturangaben durchgesehen und die neueste Literatur nachgetragen werden sollte. Dies würde den Wert des Werks noch weiter erhöhen.

Um noch einen Eindruck von der Wichtigkeit dieses Textbuches zu geben, erwähne ich — vielleicht unnötigerweise — einiges aus dem Inhalt. Der erste Text ist die Geschichte des Sinuhe (um 1962 v. Chr.), der fast unverkürzt wiedergegeben ist. Sodann folgt die Erwähnung von Hazor in den Maritexten (18. Jh. v.Chr.). Der dritte Text enthält eine Liste der in Palästina gefundenen Keilschrifttexte des 2. Jts. v.Chr. Bereits diese Aufzählung weist darauf hin, dass die Herausgeber eine ziemlich chronologische Linie in die Anordnung der ausgewählten Texte haben bringen wollen, und diese Linie verfolgen sie bis zum letzten Text (Nr. 56), der Bauinschrift einer Synagoge in Jerusalem (1. Jh. n.Chr.). Die Auswahl der Texte zeigt auch darin eine grosse Verschiedenheit, dass neben akkadischen, ägyptischen, auch kanaanäische (moabitische und hebräische) und aramäische (z.B. aus Elephantine), ja, sogar griechische (z.B. Josephus) Textfragmente aufgenommen sind. Ein ausführliches Register der Orte, moderner Namen, Länder und Staaten usw. machen den Inhalt zugänglich. Dazu kommt dann noch ein Anhang mit vier Karten (zusammengestellt von P. Welten), worauf alle sich im Textbuch findenden modernen Namen angegeben sind. Möge auch weiterhin dies Buch vielen Lesern zum Nutzen werden!

Badhoevedorp NL, Ostern 1980 M. J. MULDER

* * *

Bo REICKE und Leonhard ROST, *Biblisch-Historisches Handwörterbuch*. Vierter Band, Register und Historisch-archäologische Karte Palästinas Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1979 (28 cm., 284 pages). DM 95.00. ISBN 3 525 50156 0.

Le troisième tome de cette brève encyclopédie recensée ici même parut en 1966. Nous avons dit alors l'utilité de ce manuel de caractère historique, concernant la Bible, même si, étant donné sa nature, on ne peut y trouver que des indications rapides, qui ne dispenseront pas de lire les travaux spécialisés plus importants signalés dans les bibliographies. Le tome IV de cette œuvre contient uniquement des index et des cartes facilitant l'utilisation des trois tomes précédents. Après un tableau des abréviations, on trouvera successivement dans ce volume les index des mots hébreux et orientaux, grecs et latins, des realia (Sachregister), des noms de personnes, des noms géographiques. Trois pages sont consacrées aux corrections et additions à apporter aux volumes précédents. Une seconde partie de ce quatrième tome compile tous les noms géographiques contenus dans les deux cartes insérées à la fin sous forme de dépliant. Un sigle composé d'une lettre de l'alphabet et d'un chiffre permet de les situer facilement. Les seuls index au texte du Handwörterbuch contiennent plus de dix mille mots. On sera reconnaissant aux trois personnes qui ont accepté la tâche ingrate de compiler ces index si utiles.

Toulouse, décembre 1979 M. DELCOR

* * *

A. ANGERSTORFER, *Der Schöpfergott des Alten Testaments. Herkunft und Bedeutungsentwicklung des hebräischen Terminus br' (bara) "schaffen"*. Frankfurt am Main/Bern/Las Vegas, Peter Lang, 1979 (21 cm., 225 pp.) = Regensburger Studien zur Theologie 20. Price: sFr. 39.–.

This study is a thesis which has been written under the direction of Prof. Dr. H. Gross (University of Regensburg). Its title is somewhat misleading, for only the theme indicated by the subtitle has been dealt with by the author. The Old Testament concepts of God as creator in general are not considered. The use of the root *br'* in the Semitic languages, its etymology, etc. are treated at great length as is the use of *br'* in the Old Testament. Passages with *br'* in the Old Testament are subjected to detailed investigation by means of the use of text-, literary-, form-, and tradition-criticism, etc., as well as by having reference to an extensive and varied literature. In this way the reader is confronted with a multitude of data which are not directly functional for understanding *br'* and which are readily accessible elsewhere in commentaries and monographs. It is open to question, therefore, whether it was a good idea to publish this thesis in its original form. There are two recent articles on *br'* in the dictionaries *Theologisches Handwörterbuch zum Alten Testament* and *Theologisches Wörterbuch zum Alten Testament*, and in view of this Dr. Angerstorfer would probably have done better to publish (for instance in a journal) only the

essential points of his research, that is to say, those features which in his view correct or expand upon these articles. Two other objections can be raised against this study: 1. As is frequently the case with authors of Old Testament lexicological studies, the writer of this one, too, tries to give a description of the historical development of the term under consideration (see the summary on pp. 222ff. and *passim*). Because of the scarcity of data and uncertainties involved in its dating, however, such efforts are subject to a great deal of risk, and the conclusions drawn are usually too subtle and speculative to be entirely convincing. The utility of such an attempt, therefore, including the one under present consideration, is open to serious question. 2. Guided by his view of the history of development of *br'* and the presupposition that the term is of a very specific nature, the writer presents an "überhöhende" interpretation of it in passages whose context makes it doubtful whether *br'* is indeed used in them in a clearly specific (theological) sense. Let me give a few examples. In connection with the use of *br'* in Ex. 34:10 it is remarked: "Qualifikation der Wunder, der Terminus *br'* hebt sie in unerhörte Höhe" (p. 60) (are the miracles qualified particularly by *br'* or rather by the other words of the sentence?); in connection with Num. 16:30 it is remarked: "Auf der theologischen Textebene handelt es sich um einen neuen und analogielosen Weg in die Unterwelt. Der Terminus *br'* betont weniger die Herstellung dieser Erdspalte als vielmehr die Tatsache, dass Dathan und Abiram 'spurlos' verschwinden, indem sie lebend (ohne vorher gestorben zu sein!) ins Totenreich hinabfahren" (p. 64) and, "Die ursprüngliche Bedeutung des Verbums 'anschneiden, spalten' klingt noch mit: 'eine Erdspalte aufbrechen lassen'. In ihr oder durch sie hindurch verschwinden die Meuterer in die Unterwelt. *br'* dient beim 'Jahwisten' als Terminus technicus göttlicher Machttaten (Ex 34,10), in Num 16,30 klingt im ursprünglichen 'Sitz im Leben' der Gerichtstheophanie die Grundbedeutung des Verbums an" (p. 66); with regard to Amos 4:13 the following observation is made: "*bōrē' rûªḥ* mag die Erschaffung des Windes ausgesagt haben, es findet in der Gerichtstheophanie eine neue Anwendung. Das Verbum artikuliert wie in Num 16,30 göttliches Gerichtshandeln, 'geschaffen' wird das Gerichtsmittel. Der 'Sturm' steht als Metapher für die Zerstörung" (p. 75); with respect to Ez. 28:13,15 it is remarked: "Der hier bewusst gesetzte Terminus *br'* ... scheint in extrem theologischer Verwendung gebraucht..." (p. 113), etc.

In short, this is a typical German study. Aided by hypotheses of German criticism one speculative supposition is established on a previous one.

Amsterdam, February 1980 C. HOUTMAN

* * *

M. J. MULDER, *De Naam van de Afwezige God op de Karmel*; Onderzoek naar de naam van de Baäl van de Karmel in 1 Koningen 18. Leiden, Universitaire Pers, 1979 (8vo, 27 pp.). ISBN 90 602 361 0.

This pamphlet represents the inaugural lecture of the new incumbent of the Leiden professorship in Old Testament Exegesis, the History of Israelite Religion and Israelite Literature given on the 28th of September 1979. Professor Mulder formerly taught at the Vrije Universiteit in Amsterdam and now succeeds Professor P. A. H. De Boer.

Inaugural lectures are usually encased in numerous ceremonial trappings, but at the same time are intended to give some indication to a non-specialist but sophisticated audience of both breadth of learning and sound methodology. The new incumbent of this famous chair has succeeded on both counts.

The account of the struggle of the gods on Carmel occurs within the literary complex of 1 Kgs 17-19:18. M. argues the likelihood of the episode described in 18:21-40 constituting a haggadic tale of independent origin. More particularly he concerns himself with the various identifications that have been proposed for the Baal, in each case arguing against the identification. M. convincingly argues against the widely held suggestion that the Baal of the Carmel legend was the Tyrian Melqart introduced by the strong-willed queen, Jezebel of Sidon.

M's lecture is mainly negative, but that is methodologically not to be deplored. He is fully acquainted with the literature and in few pages presents the problem from various points of view.

It remains to congratulate Professor Mulder warmly for an auspicious beginning to his Leiden position and the University of Leiden for its wise choice.

Toronto, January 1980 JOHN WM WEVERS

* * *

Oswald LORETZ, *Die Psalmen*, Teil II. *Beitrag der Ugarit-Texte zum Verständnis von Kolometrie und Textologie der Psalmen. Psalm 90-150.* 1979, Verlag Butzon & Bercker, Kevelaer. Neukirchener Verlag Neukirchen-Vluyn, 1979 (22 cm., VIII + 522 S.) = Alter Orient und des Alten Testaments, Band 207/2. ISBN 3-7887-0584-1.

Der bekannte Alttestamentler und Ugaritforscher Alfred Loretz legt im vorliegenden Band den zweiten Teil seines Psalmenkommentars vor (Ps. 90-150). Der erste, der den schwierigsten Teil des Psalteriums enthält, soll später erscheinen. Die Arbeit ist kein Kommentar im eigentlichen Sinne, wie der Nebentitel deutlich macht. In einer Einleitung von neun Seiten (S. 1-9) setzt der Verfasser seine Absichten auseinander. Nach ihm besteht der wesentliche Beitrag der Ugarit-Texte zu einem neuen Verständnis der Psalmen „in der Einsicht in die kanaanäische ‚Metrik'" (S. 8). In seinem Buche sucht er besonders diese Metrik zurückzufinden, wobei der Akzent fällt auf was er „Kolometrie" nennt: die Einteilung der einzelnen Verse in *kola*, d.h. in den kleinsten poetischen Einheiten (den Halbteil eines Verses, oder den dritten Teil eines dreiteiligen, nennt er *Kolon*, den Vers selber *Bikolon* oder *Trikolon*; das Wort Stichos möchte er vermeiden).

Loretz ist nicht einverstanden mit Albright und ganz besonders nicht mit Dahood, wo sie nach seiner Meinung

die Vergleichung der Ugaritdichtung mit der des Alten Testamentes in eine falsche Richtung getrieben haben, bzw. auf der verkehrten Ebene betrieben. Die „metrischen" Probleme der ug. und der hebr. Poesie werden von ihnen verkannt (S. 4/8), die Psalmen wesentlich zu früh datiert und der Hauptakzent gelegt auf die Vergleichung und die Parallelen. Während die ug. Texte aus der Zeit von ca. 1375-1195 v.Chr. stammen, datieren sie die ältesten biblischen Gedichte in die Periode 1250-1100 v.Chr. und die Grosszahl der Psalmen in die Zeit von 1000-539 v.Chr. Dieser grosszügigen Frühdatierung des grössten Teiles des atl. Psalters stimmt Loretz mit Recht nicht zu. Auch ist er nicht einverstanden mit dem fast grenzenlosen Vertrauen dass Dahood in den hebräischen Konsonantentext der Psalmen hat, wo gegenüber ein fast ebenso grosses Misstrauen in die überlieferte Vokalisierung steht. Dahood hat sich gerühmt im ganzen Psalter nur acht Veränderungen im Konsonantentext vorgenommen zu haben (Dahood, *Psalms*, III, 1970, S. XXVIII). Diese Haltung möchte Loretz als ein Residuum theologischer (von ihm nicht besonders geschätzten) Theorien über die Heiligkeit und Inspiration der Bibel betrachten (S. 7). Das liegt m.E. nicht auf der Hand, hier wirkt wesentlich der Einfluss Nyberg's (*Studien zum Hoseabuche*, 1935) nach, sowie ein weiter nicht begründetes *a priori*. Nyberg's Buch hat einen wohltuenden Einfluss gehabt, obwohl er und ganz besonders Dahood ihre Auffassung des unveränderten Charakters viel zu weit treiben. Auch sind nur wenige Psalmen so früh anzusetzen dass sie noch in die ugaritische Zeit reichen oder davon nur durch eine verhältnismässig kurze Zeitspanne getrennt sind. Die Blütezeit der nog vorhandenen vorexilischen Psalmen fällt wohl im 8/7 Jahrhundert und die grösste Blütezeit ist wohl die nachexilische. Es ist zwar meistens schwer einen individuellen Psalm zu datieren, aber eine Vergleichung seines Vokabulars, seiner Ausdrucksweise und hier und da auch seiner Ideeën mit datierbaren Texten des AT, wie ich es in meinem Psalmenkommentar (1973-75) getan habe (ganz besonders mit Hilfe der Konkordanz, fast jedes Wort habe ich verglichen) kann doch eine grosse Hilfe sein für die Datierung.

Loretz hat Recht indem er Dahood vorwirft dass biblische Gedichte aus sagen wir 1250-1000, unmöglich heil und gab Jahrhunderte lang überliefert sein können, und dies ist auch jedem deutlich der sie unvoreingenommen studiert. Dazu kommt dass die Bedeutungen die Dahood vielen hebräischen Wörtern ganz neu zuschreibt nach dem Ugaristischen (oder gar anderen semitischen Sprachen), in biblischen Text oft willkürlich oder geradezu unmöglich scheinen. Die hohen Datierungen die er manchen Psalmen gibt halten sehr oft vor der Kritik nicht Stand. Das macht es schwer den wirklichen Beitrag zu schätzen den Dahood und auch Albright auf diesem Gebiete geliefert haben.

Im Hauptteil (S. 15-413) gibt Loretz erst den hebräischen Text in Umschrift, kolometrisch geordnet, wie er es sieht; daneben eine deutsche Übersetzung, ebenfalls kolometrisch. Dabei ist die (wirkliche, nicht die massoretische) Verseinteilung durch Striche angegeben, worauf Bemerkungen zum Text folgen und einiges zur „Textologie"; zu Ps. 90 ist dies: die Einheit des textes; Gattung; Datierung; religiöse Welt; Mose als Verfasser.

Unter „Metrik" versteht Loretz etwas anderes als z.B. Gunkel und viele anderen Psalmförscher. Er verweist auf seinen Artikel „Die Analyse der ugaritischen und hebräischen Poesie mittels Stichometrie und Konsonantenzählung" (in *Ugarit-Forschungen*, 7, 1975, S. 265-269). Es geht nicht mehr um die alten „Hebungen", sondern um die kolometrische Einteilung des Textes und die Länge der Kola. Diese „Metrik", so gesteht er, ist „augenblicklich noch nicht in Regeln formulierbar" (S. 7), aber soviel sei schon deutlich dass die Kola sich innerhalb einer bestimmten Toleranzbreite bewegen „die es z.B. Ausschliesst, dass ein Kolon nur drei-vier oder zwanzig-vierund-zwanzig Konsonanten umfasst" (S. 7/8). Treten in einem Psalm Kola auf, deren Länge, bzw. Kürze, für die ug. Texte ungewöhnlich ist, „dann müsste gefragt werden, ob hier ein neues Phänomen gegeben, oder die Struktur des Textes verkannt worden ist" (S. 8). Soweit Loretz über die „Kolometrie" der Psalmen.

Weil die Einleitung des Buches ausserordentlich kurz gehalten ist (beim 1sten Teil bekommen wir hoffentlich eine längere), will ich im Folgenden zeigen zu welchen Schlüssen der Verfasser in der Behandlung einzelner Psalmen gekommen ist. Als Beispiel nehmen wir zuerst Ps 90, nicht nur weil es der erste Psalm im Buche ist, aber auch weil er ein ganz besonderes Lied ist und zu den herrlichsten des Psalters gehört.

Ps. 90. Loretz glaubt aus der kolometrischen Analyse feststellen zu können, dass das Lied aus folgenden, ursprünglich getrennten Einheiten entstanden ist:

1. Lied über den Gegensatz zwischen dem uralten Gott und dem kurz lebenden Menschen (90,1-6, ohne den Titel); 2. Lied über den Zorn Gottes gegen Israel und Bitte um Sinnesänderung Gottes (90,7-15). Dazu kommen den Sinn betreffende Zusätze in 90,1 (*lānû b^{e}dōr wādōr*); 90,2a (bis zum *atnach*); 90,26 (*'ad-'ôlām*); 90,4-5; 90,10-12; 90,16-17; dann noch hier und da einige Wörter. Die Kolometrie nach ugaritischem Modell hat in diesem, wie es scheint, das letzte Wort.

Die Zuversicht des Verfassers dass er in dieser Weise haarfein die Geschichte und Zusammensetzung des Psalmes ausfasern kann fehlt leider dem Rezensenten. Er stimmt darin zu, dass es hier und da im Psalm schwierige Verse gibt, wobei spätere Überarbeitung, bzw. Rezension (oder soll man nur von „Korruption" reden?), wahrscheinlich scheint aber dass man das ursprüngliche Lied, oder gar die Lieder, so weitgehend restaurieren könne, kann er nicht glauben, auch nicht dass dies möglich ist mit der neuen Methode der Kolometrie.

Loretz betrachtet die Worte *lānû b^{e}dōr wādōr* (V. 1) offensichtlich darum als späterer Zusatz, weil das Kolon zu dem sie gehören, nach ihm viel zu lang ist; dasselbe gilt wohl für *'ad 'ôlam* in V.2; die erste, wunderschöne Hälfte dieses Verses („Ehe die Berge geboren waren, und Du Erde und Welt gebärt hattest") stelle einen Kommentar da, aus dem Bereich der Schöpfungsvorstellungen entnommen, und sei eine „Glossierung" die zur Hervorhebung diene des Gedankens der Ewigkeit Gottes. V.4 „dürfte die (Prosa-)Glosse eines Lesers sein" (S. 20). V.5 spinne den vorhergehenden Gedanken weiter aus. V.10 (die drei ersten Glieder) biege den Gedanken vom Elend des Lebens ins Individuelle ab, während das letzte Kolon wiederum eine Glosse zum gerade vorhergehenden sei. V.11-12 seien ein Zusatz in der Form einer Frage eines Weisheitslehrers, während V.16 ein liturgischer Zusatz sei (nach Briggs) und V.17 eine Verbreiterung des Liedschlusses. Dies alles wird nicht umständlich bewiesen, aber meistens nur ausgesagt. Die hebräische Transskription ist wohl darum beigegeben, damit der Leser sofort sehen kann wie lang jedes Kolon im jetzigen Text ist, worauf er die Verse auf ungefähr gleicher Länge persönlich zuschneiden kann.

In der von Loretz angewendeten Methode finden wir rein subjektive Elemente und ein Postulat. Das Letztere scheint Folgendes zu sein: der Dichter des 90. Psalmes (oder seiner zwei Teile) ist ganz rationell vorgegangen, dazu in Kola ungefähr gleicher Länge, wie im Ugaritischen. Dieses Postulat ist abzulehnen. Das Volk Israel war von alters her literarisch hoch begabt, wie kein anderes Volk im alten Nahen Osten. Die Forderung, dass seine Dichter bis in nachexilischer Zeit immer denselben, im Grunde primitiven, Grundregeln gefolgt haben, ist, ihrer oft hohen Begabung (und den Tatsachen) gegenüber, abzulehnen. Ps. 90 ist ein nachexilisches Gedicht, wie u.A. aus seinem Vokabular hervorgeht, aber schon vor dem Exil hat die schöpferische dichterliche Freiheit die Zwangsjacke gesprengt (im Falle sie die jeh getragen hätte) in die sie moderne Untersucher einsperren möchten. Die „Gattungen" (im Sinne Gunkels) waren schon früh „gemischt", ohne dass die Dichter dafür ein persönliches Gefühl hatten. Man darf dem Dichter von Ps. 90 die dichterliche Form nicht vorschreiben und den Psalm nach dieser Vorschrift beschneiden; man muss von ihm seine Form *lernen*. Gewiss, es gibt hier und da Unebenheiten im Text, wofür es z.Teil keine Lösung gibt. Aber in jedem Fall darf man ein wunderbares Kunstwerk wie Ps. 90 nicht auf einem ugaritischen Prokrustusbett zuschneiden. Man muss es zwar begrüssen dass Loretz eine neue objektive Methode vorschlägt um des Psalmes Schwierigkeiten Herr zu werden, aber das gute Recht dieser Methode sollte zuerst bewiesen werden, und man sollte sie nur anwenden in sofern sie die Freiheit des Dichters (auch des israelitischen aus alter Zeit) nicht beeinträchtigt.

Ps. 118. In diesem Psalm sind nach Loretz mehrere Teile zu einer Liturgie verenigt, in der Einzelstimme und Chöre abwechseln: 1. Hymnus: 118,1-4.29; 2. Danklied eines Einzelnen: a. 118,5-19 (Bericht vor den Toren); b. 118,21-28 (Einzug durch das Tor usw.) 3. Mehere Einschübe: *twb*-Vergleiche: 118,8-9; Vergleichskette mit *sbb*: 118,10-12; ein Danklied: 118,14-16. Die Umrahmnung mit hymnischen Elementen mache das Lied zu einem Anliegen des ganzen Volkes. Einschübe seien auch die Verse 8-12. 14-16.27a (vier Wörter, Anfang). Es ist deutlich dass ein Lied wie dieses leicht Einschübe empfangen konnte, aber *wie* kann man sie *alle* erkennen? Zu V.8-9 sagt Loretz einfach: „Ein illustrierender Einschub ... aus der Weisheitsliteratur". In V.10-12 „spricht der Beter nur von der Hilfe Jahwes, nicht von eigener Tätigkeit, so dass hier ein Einschub vorliegt". Ps. 118 ist ein langes Festlied und in einem solchen Liede wird allerhand gesagt; darum, obwohl es zwischen V.7 und V.8 eine deutliche *incisio* im Texte gibt, liegt doch kein zwingender oder nur *guter* Wahrscheinlichkeitsgrund vor dass hier ein anderer spreche als der ursprüngliche Autor. Darum wird man den Text solange als Einheit *erklären* müssen bis das Gegenteil kann erwiesen werden und dann beiträgt zur Erklärung des Liedes. Dieses hat in gewissem Sinne kaleidoskopischen Charakter, das gehört zu seinem Stil. Dazu gehört es auch dass der ich-sowie der wir-Stil darin beide vorkommen.

Ps. 119. Bei diesem Psalm wird in den Anmerkungen

fortwährend Gunkel zitiert, fast 40 Mal, Deissler, der grosse Kommentator dieses Gedichtes, nur einmal (bei V.112) und bei der Aufzählung der Trikola nach einigen modernen Erklärern, S. 234ff. Es ist abwegig noch immer, nach Gunkel, den Psalm ein „Mischgedicht" zu nennen, aus verschiedenen Gattungen zusammengestellt; der Psalm ist *sui generis* was die „Gattung" betrifft und zeigt wie ganz anders dessen Autor den Begriff „Gattung" verstanden hat (oder was daran bei ihm korrespondierte) als unsere Modernen es tun.

Ps. 132. Auch dieses Lied hat nach Loretz mehrere Zusätze bekommen, die als Einschübe zu betrachten sind; es sind dies besonders die Verse 1.9.10.12.13, während V.1 ursprünglich lautete: „Geschworen hat David dem Jahwe". Die Verse 6-8 seien zitiert aus einem alten Ladelied. Der Psalm wird von Loretz mit Recht für nachexilisch gehalten; er dürfte nach ihm als ein gelehrtes Werk aus Schreiberkreisen anzusehen sein. Er hat mit einer Kultprozession nichts zu tun.

Ps. 110. Nach Loretz ist dieser Psalm entstanden aus einem alten Lied aus vorexilischer Zeit (Inthronisationslied), woran ein messianisch-eschatologischer Zusatz zugefügt worden sei: V. 4-7. Eine nachexilische oder späte nachexilische Entstehungszeit entspreche am Besten den sprachlichen, formalen und inhaltlichen Gegebenheiten. Es gebe einige Einschübe: die Verse 1a.3.7 und einzelne Wörter in V.1b. 2.6. V.6 habe ursprünglich gelautet: „Er wird unter den Völkern richten/voller Leichen ist die ganze Erde". Die Streichung einzelner Wörter wird in diesem Vers wohl vorgenommen weil er in den Augen von L. viel zu lang ist. Wenn der zweite Teil des Psalmes wirklich jung wär, wie sehr gut möglich scheint (diese Möglichkeit habe ich in meinem Kommentar nicht erwogen) ist es ganz unmöglich kolometrische Forderungen zu stellen, wir wissen ja wie es mit der spätjüdischen Dichting in dieser Hinsicht bestellt ist.

Im dritten Teil des Buches (S. 417-506) publiziert der Verfasser Einzeluntersuchungen zu Parallelen zwischen ugaritischen Texten und Psalmen. Manche werden in diesem Teil den wertvollsten des Buches finden, hier spricht der Ugaritforscher. In 24 oft kurzen Paragraphen behandelt der Verfasser Fragen von Wortbedeutung, Grammatik und Ähnliches, aber auch Fragen wie die Textüberlieferung in Ps 29,1-2 = Ps. 96,7-9 (in beiden Psalmen liege eine jeweils sekundäre Textverwendung vor; *eventuelle* Beziehungen zu Ugarit; nicht notwendig ein hohes Alter von Ps. 29,1-2 usw.); das Leben nach dem Tode in Ugarit und Psalmen (S. 462-468; gegen Dahood); die Thronsbesteigungspsalmen (S. 483-492; *JHWH mlk* = Jahwe ist König geworden! „alt und neu gehen in diesen Liedern eine untrennbare Verschmelzung ein", S. 492). Methodisch belangreich sind „Grundzüge einer Textologie der Psalmen" (S. 475-477) in Verbindung mit „Zur These Albright über die Beziehungen zwischen den ugaritischen Texten und den Psalmen" (S. 503-506). Der Sitz im Leben der Psalmen sei nicht statisch, sondern dynamisch zu werten (S. 477), wie die Kolometrie zeige (l.c.). Ein Psalm sei im Laufe der Zeit fortwährend im Wachsen begriffen; seine Entfaltung und Bewahrung verdanke er letztlich der fortwährenden Neuinterpretation (S. 477). Diese Auffassung des Verfassers ist, wie man weiss, keine neue; neu ist in ihr die Verwendung der „Kolometrie" in der Beweisführung. Dass ein Psalm in der lebendigen Kulttradition

Änderungen ausgesetzt war, kann nicht bezweifelt werden, aber Vorsicht! Gerade im Kultus hat ein Text eine oft weitgehende Unveränderlichkeit. Und die Möglichkeit einer fast unbegrenzten Anwendung der „Kolometrie" zur Aufdeckung von Änderungen und Einschüben ist ein m.E. unbewiesenes *Postulat*, dass in gewissem Sinne *ad absurdum* führt, denn wenn die Gleichheit der Kola ein ehernes Gesetz wär, warum die vielen Abweichungen in den Zusätzen?

Loretz schreibt dem Rezensenten zu, dass er, wie z.B. auch Kraus, in seinem Psalmenkommentar den überlieferten Text im Sinne der klassischen Philologie da emendiert wo Entstellungen eingetreten sind um dann den so wiederhergestellten Text grundsätzlich als Einheit zu betrachten (S. 476). So gibt er meine methodische Auffassung nicht genau wieder. Nach meiner Meinung ist es die Aufgabe des Exegeten den Text zu erklären *so wie er jetzt vorliegt*, wobei man nie vergessen soll dass Texterklärung etwas anderes ist als Textgeschichte; die letztere kann man nebenbei studieren, man soll es sogar tun wo es hilft den jetzigen Text besser zu verstehen. Nur da soll man emendieren wo ein Fehler in der Überlieferung ganz klar vorliegt, wo der jetztige Text kaum einen vernünftigen Sinn hat, oder wenn deutlich sinnstörende Fehler vorliegen. So bin ich in meinem Psalmkommentar vorgegangen. Das schliesst aber kein Urteil ein dass der jetzige Text auch der ursprüngliche ist. Den (eventuellen) ursprünglichen Text noch wiederherzustellen ist aber meistens unmöglich, wenn man davon absieht subjektive Kriterien zu verwenden.

Loretz hat in seinem *Die Psalmen II* ein wertvolles Buch geschaffen dass man gerne zur Hand nimmt und studiert. Der Verfasser möge den zweiten (= ersten) Band so bald wie möglich folgen lassen.

Nijmegen, 11 März 1980 J. P. M. VAN DER PLOEG, O.P.

* * *

B. RENAUD, *La formation du livre de Michée. Tradition et actualisation.* Paris, J. Gabalda et Cie, éditeurs, rue Bonaparte 90, 1977 (25 cm., XX + 465 pp.) = Études Bibliques. Prix : 200 Francs fr.

Dans la Bible de Kittel, nouvelle édition par Elliger et Rudolph, le livre de Michée occupe un peu plus de 10 pages, dans l'édition de Snaith seulement 6. Le livre de Renaud, professeur à la faculté de théologie catholique de Strasbourg en compte 485. Ce livre n'est même pas un commentaire et il est, jusqu'à ce moment, la plus longue étude sur le livret du «petit prophète» qui ait vu la lumière. Le commentaire de A. S. van der Woude, paru en 1976 (Nijkerk), que Renaud n'a pu utiliser, compte seulement 293 pages et c'est déjà long.

Dans les pp. 421-423 l'auteur résume les principaux résultats de son labeur dans une «conclusion», à laquelle nous empruntons ce qui suit, souvent dans les mots de l'auteur. Le livre de Michée a été fixé dans sa structure fondamentale aux alentours du 4ᵉ siècle, ayant été soumis à un processus complexe de formation, qui s'étale depuis le 8ᵉ jusqu'au 2ᵉ siècle. Cette histoire pose deux questions : quelle est la part de la tradition orale dans ce processus et quelle est la valeur théologique de cette constante réinterprétation? L'hypothèse d'une rédaction provenant d'un auteur unique qui aurait réuni et réutilisé des éléments antérieurs est à rejeter; les éléments proviennent d'origines diverses, mais leur articulation témoigne d'une intention théologique précise.

M. Renaud a découvert bon nombre de versets rédactionnels, destinés «à engrener les morceaux les uns dans les autres» (p. 421). Les oracles ont d'abord été prononcés de vive voix et ensuite ils ont été transmis oralement pendant de longues années, peut-être pendant deux siècles. Le caractère abimé du 1er chapitre s'explique mieux par une assez longue transmission orale que par la tradition écrite, mais chap. 2,1-4 et chap. 4 font penser, dans leur forme actuelle, qu'ils présentent la teneur même des paroles du prophète. Mich. 4-5 est un livret formé à partir de morceaux anciens et souvent de dates et d'origines différentes; dans une certaine mesure c'est aussi le cas du chap. 7. Généralement parlant on peut dire qu'après l'exil les «relecteurs» travaillent sur des textes écrits. Il y a eu un travail de gloses et de relectures (rédacteur deutéronomiste et retouches antisamaritaines surtout) ainsi que de collationnement et d'édition (rédaction deutéronomiste encore et éditeurs postexiliques surtout). Le travail d'édition révèle une structuration organique et porteuse de sens. L'éditeur final a donné à l'ensemble du livre une portée eschatologique. La «communauté interprétante» (*sic*, p. 422) a respecté en général le texte transmis, à l'exception de certaines gloses, changement de mots, retouches minimes de consonnes et «relectures de relectures» (*sic*, l.c.; 6,16; 1,5c). Mais ce respect n'est pas commandé par un conservatisme figé, braqué sur le passé : le texte reçu de la tradition est actualisé, retouché en fonction de nouveaux besoins dans laquelle se débat une communauté.

Voilà les conclusions que Renaud a formulées et qui résument les résultats de son labeur; elles révèlent aussi la façon dont il a conçu son travail et les méthodes qu'il a employées. L'auteur de cette recension avoue qu'il n'aurait jamais pu produire pareil ouvrage. Il ne l'aurait pas pu parce qu'il lui manque la *foi* que c'est possible. En 1935 H. S. Nyberg, dans ses *Studien zum Hoseabuche*, a porté un coup lourd à une méthode de critique textuelle qui pensait être à même de reconstruire le texte reçu de l'Ancien Testament d'après des critères philologiques formulés par les critiques. La fameuse réunion de Bonn en 1935, dont les résultats ont été publiés dans *Wollen und Werden des Alten Testaments* (BZAW 66, 1936), a marqué un point de revirement pour remettre en honneur l'étude «théologique» de l'Ancien Testament, après une période où la critique littéraire semblait dominer le terrain (le *Lehrbuch der Einleitung in das Alte Testament* de Steuernagel, 1912, jamais réédité en fournit l'exemple effrayant). Tout cela n'a pu empêcher la naissance d'une nouvelle méthode de dépècement du texte biblique à l'aide de l'étude de l'histoire des formes, de la tradition, de la rédaction. On ne saurait nier que par cette nouvelle méthode des résultats puissent être obtenus qui jettent une nouvelle lumière sur le texte sacré. Mais la limite des possibilités est bientôt atteinte et au delà d'elle on se meut tout au plus sur le terrain des pures possibilités, pour ne pas dire des non-impossibilités. Après la dernière guerre, les études du Nouveau Testament ont été envahies et presque occupées

par l'étude de l'histoire des formes. L'Ancien Testament devait suivre, mais là l'occupation est seulement partielle. Après tant de générations de chercheurs il est difficile d'arracher au vieux Livre des secrets qui n'ont pas encore été mis à nu. On prétend le faire quand même, ne craignant pas de s'avancer sur du sable mouvant ou sur un sol glissant. Les résultats obtenus se proportionnent trop souvent à la subjectivité des chercheurs.

L'abbé Renaud s'est mis au travail avec une grande confiance. Il expose l'objectif et la méthode de son livre dans l'introduction, pp. XIV-XX. La dernière (la méthode), il la définierait volontiers «comme une méthode de convergence» (p. XV). Pour se garder contre les risques de la méthode de la *Redaktiongeschichte*, risques que l'auteur n'ignore pas, elle doit mobiliser toutes les ressources à sa disposition pour atteindre son but (l.c.) : «C'est seulement lorsque plusieurs arguments empruntés à des secteurs divers : critique textuelle, philologique, structurelle, étude du genre littéraire ou histoire des traditions, etc. se renforceront l'un l'autre, que l'on sera autorisé à conclure, sinon avec certitude, du moins avec une grande probabilité, à l'existence de modifications rédactionnelles» (l.c.). Ces principes méthodiques ne peuvent être condamnés, il vaut la peine de les appliquer au texte. Mais jusqu'où peut-on aller? C'est toujours de nouveau la grande question et presque dans chaque cas particulier, ou du moins dans la grande majorité des cas, on voit que les chercheurs ont des opinions différentes et qu'il n'y a pas de consentement parmi eux. Il dépend du caractère et des dispositions intellectuelles et morales de chacun s'il fait foi à ce qu'il pense avoir trouvé ainsi et s'il trouve utile de le publier. Certes, on peut être trop craintif dans ce domaine, mais ce n'est pas cela qui se révèle le plus souvent dans les écrits exégétiques. Voilà les questions que je me suis posées et les considérations qui me sont venus à l'esprit en étudiant l'ouvrage de M. Renaud.

Il y a plus. Renaud cède à l'idée moderne de considérer un livre comme celui de Michée comme une œuvre collective, bien qu'il donne «une certaine autorité» à «la médiation des scribes» (p. 422). Une œuvre littéraire est en principe une œuvre personelle, individuelle; elle peut être complexe et avoir plusieurs auteurs et rédacteurs, mais entre «auteur individuel» et «auteur collectif» il y a un abîme.

Prenons comme exemple l'étude de Mich. 5,1-5, texte capital, auquel M. Renaud consacre 36 pages (pp. 219-254). Pour lui il est *certain* que le v. 2 est une glose (à noter que le mot «glose» est souvent employé par les exégètes bibliques dans un sens impropre; *glossa* signifie une courte interprétation d'un texte, souvent interlinéaire, ou une remarque); les vv. 4-5 constitueraient à l'origine un bref oracle indépendant, réutilisé par le rédacteur qui l'a accroché aux versets précédents par le biais de l'insertion «Il nous délivrera» *weḥiṣṣîl* (p. 235). Ainsi, certes, on peut *se figurer* que le texte a pris naissance. Mais les arguments que M. Renaud propose et d'autres avec lui (qu'il réfute ou à qui il se relie, partiellement ou entièrement) sont-ils bien convaincants? Le langage mystérieux des prophètes se prête-t-il à la vivisection intellectuelle à laquelle on le soumet? Renaud ne veut attribuer «les versets indépendants» 5.4-5 à Michée (d'après van der Woude ce sont les adversaires du prophète qui y prennent la parole, o.c., p. 172) : «ce n'est guère là son style, et l'on conçoit mal qu'avec tant d'assurance, presque de l'arrogance, il ait pu placer sa confiance en des moyens aussi humains» (p. 253/4). L'argumentation est purement subjective. Le dernier argument ne vaut pas, puisque le prophète parle de ce qu'on fera avec l'aide de Jahvé et dans sa puissance; le premier n'a aucune valeur dans le cadre d'un si petit ouvrage comme celui du livre de Michée. Renaud n'hésite point de refuser tout ce texte au Michée du 8ᵉ siècle «pour le situer à la fin de l'exil ou plus probablement au début du retour» (p. 246). On entend ici l'écho de vieilles conceptions selon lesquelles l'idée d'un Messie restaurateur du peuple ne se comprend qu'en fonction de la défaite nationale de 586. Pour nous la convergence avec certaines prophéties célèbres d'Isaïe, contemporain de Michée, invite avec insistance de ne pas enlever cette prophétie messianique célèbre au prophète du 8ᵉ siècle qu'à condition qu'on nous propose des arguments objectifs et vraiment convaincants. J'en dis autant de la datation postexilique de Mich. 4,1-5, proposée par M. Renaud (p. 180). Refuser ce texte à Michée, à Isaïe ou à un auteur du 8ᵉ siècle, c'est serrer les idées du prophète-auteur de cet oracle dans un corsage préfabriqué. Il faut que les textes nous *enseignent* la présence et le développement des idées; il ne faut les interpréter (et, par conséquence, dater) d'après certaines idées à nous. Le cas que les textes nous étonnent n'est pas d'argument contre leur authenticité.

Nous pourrions continuer presque *sine fine* pour dire que les conclusions de l'auteur et le degré de certitude avec lequel il nous les propose ne nous convainquent pas. Ce n'est pas dire que l'ouvrage de M. Renaud n'est pas un livre riche en matériaux, riche aussi en traitement des problèmes que pose le texte du livre de Michée. Il sera pendant longtemps un volume indispensable pour tous ceux qui voudront à fond étudier le livre attribué à un prophète, techniquement appelé «petit», mais grand dans l'histoire du salut.

Nimègue, 7 mars 1980 J. P. M. VAN DER PLOEG, O.P.

* * *

R. MASON, *The Books of Haggai, Zechariah and Malachi.* Cambridge/New York/Melbourne, Cambridge University Press, 1977 (20 cm., XII + 168 pp.) = The Cambridge Bible Commentary on the New English Bible ISBN 0 521 08655 8 (cloth) 0 521 08655 0 (paper). Price : £ 7.50 (cloth) £ 3.30 (paper).

The Cambridge Bible Commentary is a series of brief and popular expositions of the books of the Bible in the translation of the New English Bible. It is intended especially for teachers and young people. This volume, however, is also interesting for Old Testament scholars on account of Mason's ideas with respect to the development of the prophetic books under consideration. In his view the books in their final form are the result of a process of reinterpretation of earlier prophecies in editorial circles that gave literary shape to the words of the prophets.

Amsterdam, February 1980 C. HOUTMAN

JUDAICA

David M. RHOADS, *Israel in Revolution 6-74 C.E. A Political History Based on the Writings of Josephus.* Philadelphia. Pa., Fortress Press, 1976 (8vo, VIII + 199 pp., 2 maps). Price: $ 9.95 (cloth), $ 5.95 (paper). ISBN 0 8006 0442 3.

Vf. will die Geschichte des römisch-jüdischen Krieges (66-70 n.Chr.) im Rahmen des angegebenen Zeitraums darstellen und sich dabei an Josephus, die bedeutendste Quelle für dies Geschehen, halten. Da Josephus, obwohl Jude, als Parteigänger der Römer schreibt, will der Autor natürlich die subjektive Tendenz seiner Berichte, seine Polemik und seine Einseitigkeit berücksichtigen. So behandelt er zunächst den Zusammenhang von Leben und Werk des Josephus. Diesem ging es sowohl um das eigene Überleben wie um die Anerkennung seines Volks. Nach seiner Meinung hat Gott den Römern die Weltherrschaft und den Sieg über die Juden wegen deren Sünde verliehen. Diese Erkenntnis habe Josephus als Offenbarung empfunden und als Anlass, Vespasian die zukünftige Kaiserwürde zu prophezeien. Nach seiner Geschichtsdarstellung geht die Revolution von dem fehlgeleiteten Teil des jüdischen Volks aus, während die jüdische Führungsschicht eine friedliche Existenz der Juden unter der römischen Oberherrschaft für möglich gehalten und erstrebt hat. (Kap 1; S. 4-19). Danach wird der historische Hintergrund von der makkabäischen Erhebung bis 6 n.Chr. skizziert, also bis zum Übergang Judäas unter die römische Verwaltung. (Kap. 2; 20-46). Vf. folgt in der Hauptsache auch hier Josephus, fügt aber eigene Interpretationen hinzu. Dem makkabäischen Vorbild sei ein gewisser Einfluss auf die Revolutionäre einzuräumen, es habe vor allem die eschatologischen Erwartungen lebendig erhalten. Nach der Herrschaft des als Tyrann geschilderten Herodes haben sich unterdrückte Gruppen in aufrührerischen Aktionen Luft gemacht. Von den Römern habe man sich eine gerechte Behandelung versprochen. Aber das unter Herodes begünstigte hellenistische Element, die Arroganz und Ungeschicklichkeit der Statthalter habe Reibereien und wachsende Misstimmung begünstigt. Nach dem Vorbild des Josephus werden die jüdischen «*sects*» — ein Ausdruck, der zu Missverständnissen leiten muss — geschildert, wie auch die Einstellung der nur aus späterer anekdotisch-legendärer Überlieferung bekannten Väter des Rabbinismus Hillel und Schammai, die zu den Pharisäern gerechnet werden. Dies trägt nicht viel zum Verständnis der Entwicklung in jener Zeit bei.

Die Darstellung des eigentlichen revolutionären Geschehens findet sich in den Kapiteln 3-5, zunächst der Zeit vor dem Kriege (3; 47-93). Sie beginnt mit dem Aufruhr des Judas von Galiläa i.J. 6 n.Chr. gegen die von den Römern angeordnete Volkszählung. Die Beschreibung seines Anhangs als vierte Philosophie sei tendenziös und unzutreffend. Judas sei nicht der Stifter jener Bewegung, die als Sikarier nach 50 n.Chr. aktiv und als Zeloten zur tragenden Kraft des jüdischen Widerstands wurden. Der Aufstand des Judas sei wirkungslos und kurzlebig gewesen und hätte höchstens durch die Idee der „Freiheit von der Fremdherrschaft" weitergewirkt. Wichtiger sind dem Autor die emotionellen Reaktionen der Volksmasse unter Pilatus und gegenüber Caligulas Forderung, sein Standbild im Tempel aufzurichten. Doch stände dahinter keinerlei Konzept oder Organisation, was für den Vf. offenbar konstitutive Merkmale einer Revolution sind. Auch in der Zeit Agrippas und der darauffolgenden Statthalterschaft über das ganze Heroseserbe (44-66 n.Chr.) stellt Vf. zwar, vor allem seit der Amtszeit des Cumanus (48-52 n.Chr.), Anwachsen der allgemeinen Unzufriedenheit, revolutionärer Umtriebe fest, aber kein bewusst propagiertes revolutionäres Konzept, das Josephus allerdings mit seiner „vierten Philosophie" voraussetzt. Das Auftreten der Römer, ökonomische Schwierigkeiten, allgemeine Unzufriedenheit, aber auch messianische Erwartungen, jüdischer «Eifer» für das Gesetz, selbst in antiheidnischer und antirömischer Form, führen zu einer Verschlechterung des Klimas, sind aber keine Vorbereitung des Krieges. Erst im Winter 68 n.Chr. erscheint eine intransigente Kriegspartei unter der auch in anderem Sinn vorkommenden Bezeichnung „Zeloten" im Gegensatz zu den kompromissbereiten Juden.

Wir haben es hier mit einer „minimalisierenden" Interpretation der Nachrichten des Josephus zu tun, die bewusst absehen will von möglichen Ideologien, traditions- und geistesgeschichtlichen Verbindungen, um sich allein auf die „Quelle" zu konzentrieren. Auf diese Weise bekommt der Leser tatsächlich eine Anzahl unzweifelhafter (?) historischer Wahrheiten zu hören, zu deren Bestätigung häufig die Wendung „*no evidence*" oder „*little evidence*" als Charakterisierung abweichender Meinungen auftaucht. Aber die „*political history*", die der Untertitel verspricht, wird nicht geschrieben. So erscheint der eigentliche Krieg (66-70, resp. 74 n.Chr.) im vierten Kapitel auch unter der Überschrift „Revolutionaries of the War Period: 66-74 C.E." Nacheinander werden darin die Tätigkeiten von nationalen Gruppierungen, und Einzelgestalten beschrieben. Die Zeloten, eine Allianz von Kleinbauern und niederen Priestern, setzen die Abschaffung der Kaiseropfer durch und sind die tragende Kriegspartei, die mit andern Gruppen im Lande koalieren, die dadurch nach Jerusalem kommen. Im dauernden Wechsel der Koalitionen, mit denen sie sich ihrer aristokratisch-konservativen Gegner erwehren, verlieren sie in der Endphase des Kriegs ihre militärische Bedeutung. Die Sikarier stammen aus der sozial unterdrückten Landbevölkerung; sie kämpfen aus ökonomischen Gründen gegen Rom, verlassen aber nach der Ermordung ihres Führers Menahem Jerusalem und setzen sich für die Dauer des Krieges in Masada fest, das die Römer erst 74 n.Chr. erobern. Obwohl stärker terroristisch haben sie für den Krieg keine Bedeutung. Wahrscheinlich waren sie Vertreter eines revolutionären Sozialismus auf biblischer Grundlage (Lev 23; Deut 15) mit messianischen Vorstellungen. Wichtig ist die Rolle des Joh. v. Gischala, dessen Darstellung getrübt wird durch die persönliche Feindschaft mit Josephus. Ursprünglich gehörte er zur „provisorischen Regierung", die eine massvolle Politik zu führen suchte, um eine katastrophale Konfrontation mit den Römern zu verhüten, ging aber dann zur zelotischen Kriegspartei über. Nach dem Zusammenbruch des Widerstands in Galiläa zog er mit 2000 Anhängern nach Jerusalem, wurde aber wegen seiner Gewaltherrschaft von den zunächst mit ihm verbündeten Zeloten, dann aber auch von dem idumäischen Kontingent, das man nach Jerusalem gerufen hatte, verlassen. Bei der Eroberung ergab er sich den Römern, die ihn lebenslang einkerkerten. Neben einer kurzen Beschreibung der Idumäer in Jerusalem skizziert Vf. schliesslich Simon bar Giora, vielleicht nichtjüdischer Abkunft, der vor allen Dingen als fähiger Soldat eine entscheidende Rolle in Jerusalem gespielt hat. Ursprünglich ein Bandenanführer trat er für die Sklavenbefreiung ein, weniger aus religiösen oder sozialen Gründen, wie Vf. meint, sondern aus Gründen militärischer Zucht. Er wurde durch die konservative Führungsgruppe mit Hilfe der Idumäer in die Stadt geholt, um die Zeloten zu überwinden. Er liess sich „wie ein König" verehren, was nach Meinung des Vf.s nicht unbedingt messianische Bedeutung haben muss. Vielleicht galt eine messiasähnliche Verehrung ihm als dem Ideal des heiligen Kriegers, der mit Kraft und Tapferkeit den Gotteswillen erfüllt. Der Krieg gegen die Römer erschien ihm offensichtlich als heilige Aufgabe. Bei der Einnahme Jerusalems 70 n.Chr. wurde er nach Rom geführt und hingerichtet.

Aus diesen Beobachtungen entwickelt Vf. die These, dass der Krieg gegen Rom nicht aus dem Auftreten einer Bewegung entstanden ist, sondern aus dem Zusammenwirken vieler Gruppen, deren Motive untereinander sehr verschieden sind und deren Aktionen sich erst im Verlauf des Krieges vereinigt hätten. Hierfür spreche die Vielfalt und die Uneinigkeit der Gruppen. Die Vielfalt der Motive liessen sich auf diese Weise besser erklären. Ohne auf die manchmal etwas zu scharfsinnigen Einzelinterpretationen einzugehen, muss man sagen, dass hiermit eine Hypothese angeboten wird, die neben andern möglich ist, aber keine Geschichte. Das liegt daran, dass Josephus zwar eine Geschichte des Krieges bietet; da wir aber ihm nicht gut trauen können, müssen wir ihn als Materialsammlung benutzen für eine andere Geschichte des Krieges, die wir anders begründen müssen als er. Hengel und Kreissig haben das getan. Über die Möglichkeit und vor allem über die Berechtigung einer solchen Arbeit denke ich heute nicht mehr so pessimistisch wie vor zehn Jahren, aber immer noch mit Zögern. In jedem Fall können wir mit Josephus als praktisch einziger Quelle allein immer nur Quellenbeobachtungen bringen, aber keine Geschichtsdarstellung.

Das zeigt symptomatisch Kap. 5 „Motives for the war" (150-173), in dem Vf. ziemlich abrupt die Motive der „*moderates*" und danach die der Revolutionäre behandelt. Die Gemässigten sind durch die drei bei Josephus genannten Gruppen vertreten: Die Sadduzäer nahmen aus diplomatischen Gründen am Krieg teil, einerseits um ihre führende Position zu erhalten, andererseits weil auch sie dadurch bessere Möglichkeiten erwarteten entweder eine tatsächliche Befreiung mit Hilfe der Parther, oder wenigstens ein Einlenken der Römer. Die Pharisäer tauchen kaum in Josephus' Kriegsbericht auf, aber angesichts der Bemerkung über sie in Vita 21 muss man sie als Berater hinzugezogen haben in Rechts- und Gesetzesfragen. Josephus polemische Bemerkungen geben Aufschluss über die Motive der Revolutionäre. Während die kriminellen Bezeichnungen, wie „Räuber", „Aufständische", „Tyrannen" usw. allerdings der innerjüdischen Polemik entstammen, sind die Vorwürfe ethisch-religiöser Art Umkehrungen der Ziele der Revolutionäre. Wenn Josephus ihnen Übertretung des Gesetzes, den Römern aber Beschirmung des Gesetzes zuschreibt, lässt das auf Gesetzeserfüllung als Ziel der Revolutionäre schliessen. So kann man auf ein Bewusstsein bei den Revolutionären schliessen, auf Gottes Seite zu sein, oder auf das Ziel, den Tempel von aller Befleckung zu reinigen. Doch scheinen mir diese Ergebnisse zu allgemein, um die Kriegsziele und -motive genauer zu erkennen. Etwaige eschatologische Hoffnungen erwähnt Josephus nicht, ausser dem allerdings wichtigen Orakel, das die Weltherrschaft eines Mannes aus Judäa verheisst. Er bezieht dies im Gegensatz zu den Juden auf Vespasian. Das Verhältnis dieser Bemerkungen zum Vorhergehenden ist mir nicht sehr deutlich.

Als wichtige Resultate seiner Untersuchung gibt Vf. an, dass der Krieg nicht durch eine revolutionäre Gruppe vorbereitet, sondern ein Volkskrieg war, der sich gegen die schlechten Lebensverhältnisse und die Schwierigkeiten mit der Besatzungsmacht richtete. Durch die Entfernung der Römer erwartete man eine Veränderung aller Verhältnisse. Man kämpfte zugleich gegen die herrschende jüdische Aristokratie, weil man sie als Kollaborateure ansah, ohne deren Liquidation keine Befreiung möglich war. Der Machtkampf zwischen den einzelnen Gruppen ging um die Auffüllung des durch den Wegfall der bisherigen Herrschaftsstruktur entstehenden Vakuums. Neben den persönlichen Konkurrenzen bilden die religiösen Ziele ein durchgehendes Motiv.

Reutlingen, 31 Dezember 1979 J. C.H. LEBRAM

* * *

Moshe CARMILLY-WEINBERGER, *Censorship and Freedom of Expression in Jewish History.* New York, Sepher-Hermon Press, Inc. with Yeshiva University Press, 1977 (24 cm., 295 pages). $ 12.50. ISBN 0 87203 070 9.

Censorship of books acquired a bad reputation since the days of the Reformation. Pope Paul IV ordered in 1559 the compilation of the *Index Librorum Prohibitorum*, which listed all the books forbidden for members of the Roman Catholic Church. It is no wonder that not only books, written by Protestant authors, but also Jewish writings made their appearance on the Index. Four years before, in 1555, the same pope published an encyclical letter *Cum nimis absurdum*, in which he ordered the construction of a ghetto for Jews in Rome, following the Venetian example.

From the Talmudic period the Jews knew already a censorship of books in their own communities. The starting-point was always the Torah. The contents of every book, written in the Hebrew language, should be in accordance with the Torah. If not, it could be banned. Books were banned therefore, because they contained incorrect halakhic decisions and explications, or because they were written or published by apostates. The banning of books was frequently used as a weapon in ideological struggles. In the course of nearly twenty centuries some threehundred books came under rabbinic bans.

For lack of a central authority the procedure was cumbersome. When a book was banned, the rabbis sent a letter to the leaders of other communities of the same country, in some cases to other countries, asking them to also ban the book. Sometimes the author was excommunicated by his

own community. In the Netherlands this happened to Spinoza. The excommunication ceremony was held at the synagogue of Amsterdam on July 27, 1656.

In this book of dr Carmilly-Weinberger we have for the first time an authoritative study on this hitherto rather unknown and unexplored subject.

Amstelveen, March 1980 H. MULDER

* * *

Norbert BROX (editor), *Pseudepigraphie in der heidnischen und jüdisch-christlichen Antike*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977 (19 cm., 342 pp.) = Wege der Forschung, Band 184. DM 68,–; price for members of the WB: DM 45,–. ISBN 3 534 07061 5.

Authors' names attached to Jewish and Christian literature of the Hellenistic and Roman periods are often famous and wrong, that is: false. The problem is well-known to students of other literatures and of other fields of human activities; but it has received and deserves special attention where religious and, sometimes, canonical literature is concerned and where the moral and intellectual integrity of the real authors is a point of debate. Both a critical and an apologetic attitude may contribute something to an understanding of the phenomenon.

The volume under consideration is a collection of essays and articles of various kinds by thirteen different authors. One article, by G. Bardy, was translated from the French, four contributions, by Gudeman, Haefner, L. H. Brockington (1953) and Syme, from the English. The translations are, on the whole, well done. However, it may be that many readers would prefer to have the original texts; some of them did suffer.

There is a good bibliography of the subject on pp. 335-342, and the choice of the collection is mostly to be welcomed. Special and illuminating cases are presented in studies by C. F. G. Heinrici (*Zur Charakteristik der literarischen Verhältnisse des zweiten Jahrhunderts*, 1894, dealing with Galen), A. E. Haefner (*A Unique Source for the Study of Ancient Pseudonymity*, 1934, on Salvianus of Marseilles), C. W. Müller (*Die neuplatonischen Aristoteleskommentatoren über die Ursachen der Pseudepigraphie*, 1969, see notably p. 268 on Olympiodorus) and N. Brox (*Zu den persönlichen Notizen der Pastoralbriefe*, 1969). General information is to be found, in abundance, in Alfred Gudeman, *Literary Frauds among the Greeks* (1894), G. Bardy, *Faux et fraudes littéraires dans l'antiquité chrétienne* (1936, one from a series of three articles), in the reprint, on p. 195-263, of Wolfgang Speyer's well-known survey *Religiöse Pseudepigraphie und literarische Fälschung im Altertum* (1965/66), and in R. Syme's talk *Fraud and Imposture* (1972). W. Speyer's concept of 'echte religiöse Pseudepigraphie' is, rightly to my mind, criticized by the editor N. Brox in the most recent contribution: *Zum Problemstand in der Erforschung der altchristlichen Pseudepigraphie* (1973). He also contributed a judicious *Einleitung* and is to be congratulated on an useful and worth-while volume.

Bloemendaal, February 1980 J. SMIT SIBINGA

* * *

Shaye J. D. COHEN, *Josephus in Galilee and Rome. His Vita and Development as a Historian*, Leiden, E. J. Brill, 1979 (25 cm., XVI, 277 S.) = Columbia Studies in the Classical Tradition VIII. Preis: fl. 96.–. ISBN 90 04 05922 9.

In dieser Dissertation von 1975 untersucht Vf. das alte Problem des Verhältnisses zwischen dem Geschichtsschreiber Josephus und der von ihm beschriebenen historischen Wirklichkeit, in der er selbst eine Rolle gespielt hat. Für seine Tätigkeit in Galiläa 66/67 n. Chr. während des jüdischen Kriegs ist er der einzige Zeuge, gibt aber trotzdem in seinem *Bellum Judaicum* (BJ) und seiner *Vita* (V), die seinen Antiquitates *Judaicae* (AJ) angehängt ist, zwei sehr unterschiedliche Berichte. Vf. bietet darüber eine eingehende Übersicht, die folgendermassen zusammengefasst wird: Nach BJ tritt Josephus als der „ideale General" auf, der auf Befehl der Jerusalemer Revolutionsregierung den Krieg gegen die Römer in Galiläa organisiert und seine Pflicht umsichtig und einsatzfreudig erfüllt; nach V aber wurde Josephus nebst zwei anderen Führern durch die Jerusalemer Aristokraten beauftragt, die aufrührerischen Galiläer vom Krieg zurückzuhalten. Zur Beurteilung dieser Quellen untersucht Vf. zunächst die literarischen Beziehungen zwischen BJ und V (Kap. 2 und 3), dann die „tendentious elements" in beiden (Kap. 4 und 5), um zu einer Rekonstruktion des Geschehens in Galiläa zu kommen (Kap. 6). Das Schlusskapitel 7 (Josephus in Rome) will als Conclusion das Verhältnis des Autors zu seiner Vergangenheit bei seiner literarischen Tätigkeit zeigen.

Die Arbeit ist eine eingehende, gewissenschafte Untersuchung, die begründend und umsichtig vorgeht, wobei Vf. die über hundertjährige – allerdings mehr in Einzelpublikationen als in einem breiten Strom bestehende – Forschungsgeschichte manchmal zusammenfasst und oft heranzieht. Allerdings muss man sich fragen, ob ein Leser, selbst mit dem Josephustext in der Hand, wie der Autor es sich vorstellt, solchen Analysen umfangreicher Passagen und ganzer Bücher mit Interesse und aufmerksamen Urteil folgen kann, wenn er nicht selbst die lange Tradition der Literatur über Josephus durch eine neue Dissertation vermehren will. Wenn Vf. meint, dass Kap. 6 und 7 „be of interest to all students of Jewish and classical antiquity", dann mag das vielleicht so sein. Aber eine wissenschaftliche Bereicherung kann das nur werden, wenn der Leser die ausserordentlich solide Methode des Vf. nachvollziehen kann, und ausserdem die vielfachen Warnungen beachtet, dass wir die historische Wirklichkeit hinter den Quellen manchmal garnicht, meistens sehr undeutlich und hypothetisch feststellen können.

Das Hauptinteresse des Vf. ist V zugewandt. Sie ist für ihn die Umarbeitung eines „*hypomnema*" des Josephus, „a dry sketch or outline of the events in Galilee, which Josephus prepared before writing BJ". Da diese gemeinsame Grundlage von BJ und V nur zum Zwecke der literarischen Verarbeitung entworfen war, ist ihr ursprünglicher Umfang und detaillierter Inhalt nicht mehr festzustellen. Anlass und entscheidende Absicht von V ist, wie bekannt, die Tätigkeit des Josephus in Galiläa gegen Justus von Tiberias zu verteidigen, einen jüdischen Autor, der in einer verloren gegangenen Beschreibung des jüdischen Krieges Josephus angegriffen hatte: Josephus Werk sei ungenau; er habe sich in Galiläa gewalttätig betragen und die Stadt Tiberias in den Jahren 66/67 zum Aufstand gegen Rom zwingen wollen. Es waren übrigens schon früher derartige Anklagen gegen Josephus erhoben, und er verteidigt sich nun in V durch die eingangs erwähnte neue Deutung seines Auftrags in Galiläa, was Vf. in seinen Analysen zeigt und für die Einzelinterpretation sorgfältig auswertet. Interessant und originell ist die Hypothese, die die Entstehung der Polemik zwischen Justus und Josephus in einem so späten Zeitpunkt — die V ist um 95 n.Chr erschienen — begründen soll: da Tiberias im Gegensatz zu andern palästinensischen Städten erst zwischen 90 und 100 n.Chr. volle Autonomie und Münzrecht erhalten habe, hätte Justus sich veranlasst gefühlt, eine Geschichtsdarstellung zu verfassen, derzufolge seine Heimatstadt während der Revolte von 66/67 Rom die Treue hätte bewahren wollen, sei aber von dem jüdischen Revolutionsgeneral Josephus gezwungen worden, sich den Aufrührern in Galiläa anzuschliessen. Josephus habe sich in der V gegen den Vorwurf verteidigt und sich zugleich den rabbinischen Kreisen, die gegen Ende des 1. Jh. n.Chr. im palästinensischen Judentum die Führung übernommen hatten, empfehlen wollen. Darum habe er sich als frommer Jude und Pharisäer dargestellt (S. 139 ff.), was aus den Ausführungen über seine Abstammung und seine Erziehung ersichtlich ist, er habe darum auch auf seine römerfreundliche Einstellung hingewiesen. Als Ursache des Krieges sieht er nicht mehr das Versagen der römischen Prokuratoren, das den radikalen Gruppen unter den Juden in die Hände gearbeitet habe, sondern die unabwendbare Verkettung der Umstände, die zwangsläufig zur Katastrophe geführt habe. „Zwang" (ἀνάγκη) und „gegen den eigenen Willen" (ἄκοντες) werden die Schlüsselwörter seiner Geschichtsdeutung.

Abschliessend (Kap. 6. 181-232) will Vf. die tatsächlichen Vorgänge im Galiläa von 66/67 n.Chr. rekonstruieren, weist allerdings auf die eingentlich unüberwindlichen Schwierigkeiten für solch Unternehmen hin, die vor allem aus der Nachlässigkeit und dem Tendenzwechsel des Josephus entstehen. Die Zahl der zum Kriege Entschlossenen sei in Galiläa sicher klein gewesen, zwischen der „Kriegs-" und der „Friedenspartei" habe es zahlreiche Übergänge gegeben. Die Aristokratie sei nicht nur römerfreundlich gewesen, sie habe auch Revolutionäre umfasst. Ausgangspunkt des Kriegs sei die Weigerung der Juden gewesen, Tribut zu bezahlen, und die sich daraus ergebende Beschlagnahme der Tempelgelder durch Florus i.J. 66 n.Chr. Nach der Niederlage des Cestius wurde eine Revolutionregierung gebildet, die Josephus nach Unter-, Johannes von Gischala nach Obergaliläa sandte, um dort den Widerstand zu organisieren. Josephus „Leistungen" bestanden in Überfällen und Guerillatätigkeiten von wenig Bedeutung (200 ff.). Doch war Josephus kein Verräter, wie sein Widerstand in Jotapata beweist (204 ff.). Eine eingehende Untersuchung seines Verhältnisses zu den verschiedenen galiläischen Gruppen zeigt vielerlei Spannungen, die oft weniger politisch, als persönlich bestimmt waren, z.B. die mit Johannes von Gischala. Sowohl in Galiläa, wie später in Rom, spielte die Eitelkeit des Josephus eine Rolle. Der Grund seiner Übergabe an die Römer in Jotapota bleibt dunkel; Vf. meint, dass Josephus sich zu wichtig fand, um zu sterben, und nimmt das prophetische Selbstbewusstsein des Josephus nicht sehr ernst. Auch glaubt er ihm sein Pharisäertum in der Zeit des jüdischen Kriegs nicht.

In diesen vorsichtig ausgedrückten — man nennt das heute „unanfechtbare" — Vermutungen überschreitet Vf. deutlich die Grenzen des Historikers. Man merkt schnell, dass Josephus ihm unsympathisch ist, und manchmal wird seine berechtigte historische Reserve zur Insinuation, die er andern Gestalten, deren Charakter sich nicht so enthüllt hat wie der eines Schriftstellers, nicht so schnell zuschiebt. Auch eine andere Gewohnheit fällt auf, die dies schöne Buch manchmal etwas verunschönt: Vf. kann sehr abwertend über Methoden und Resultate von Wissenschaftlern sprechen, die vor fast hundert Jahren gelebt und gearbeitet haben und die unsere Kenntnisse und unser Instrumentarium, ja unsere — übrigens auch begrenzte — Lebenserfahrung nicht gehabt haben. Indessen wäre seine wertvolle Arbeit, die mit sehr weitgehenden Hypothesen rechnet, ohne die Vorgänger, auch in der Quellenkritik, nicht denkbar. Vf. rechnet sich zu den Forschern, die wie z.B. D. M. Rhoads den jüdischen Aufstand beinahe zu einem „Syndrom" machen, bei dem man nur die Faktoren analysieren kann. Das klingt sehr wissenschaftlich, aber der Historiker will Geschichte schreiben d.h. rekonstruieren. Das Ergebnis ist ein Begreifen, das über die Faktoren hinausgeht.

Leiden, April 1980 J. C. H. LEBRAM

* * *

Johannes WACHTEN, *Midrasch-Analyse. Strukturen im Midrasch Qohelet Rabba*. Hildesheim-New York, Georg Olms, 1978 (21 cm., XII + 346 S.) = Judaistische Texte und Studien, Band 8. DM 44.–. ISBN 3 487 06633 5.

Wie wohl nur wenige literaturwissenschaftliche Begriffe zeichnet sich *Midrasch* durch die Unschärfe seines Gebrauchs aus. Ursprünglich in der jüdischen Traditionsliteratur beheimatet, soll er selbst die Gattung der biblischen bzw. apokryphen Bücher Jona, Esther, Tobit und der evangelischen Kindheitserzählungen abdecken. Sogar in religionspädagogischen Unterrichtshilfen ist diese Verwendung anzutreffen (W. Köper, *Das Buch Jona. Einführung in einen alttestamentlichen Midrasch*. München 1974). Wrights Versuch, den ausufernden Gebrauch durch eine stringente Definition einzudämmen (A. G. Wright, *The Literary Genre Midrash*. Staten Island 1967), war offensichtlich kein durchschlagender Erfolg beschieden. Scharfen Widerspruch erfuhr er z.B. von Le Déaut (R. Le Déaut, Apropos a Definition of Midrash. In: *Interpretation* 25, 1971, S. 259-282). Ja, wenn er Sapientia 11-19 den Gattungsnamen Midrasch zuerkennt, gelingt es ihm nicht einmal selbst, seiner eigenen Definition treu zu bleiben, Midrasch sei Literatur über Literatur, indem er stets von einem biblischen Text ausgehe, um ihn in irgendeiner Weise zu kommentieren.

Aber Wright mußte schon allein deshalb scheitern, weil die Judaistik noch nicht durch eingehende Analyse der unter dem Namen Midrasch umlaufenden Werke sich Klarheit über die Struktur eines Midrasch verschafft hat. Auf dem richtigen Weg zur Lösung des so gestellten Problems befindet sich J. Wachten mit seiner hier anzuzeigenden Untersuchung von *Qohelet rabba*. Legt man

den judaistischen Minimalkonsens zugrunde, der die drei Typen des exegetischen (Vers für Vers behandelnden), homiletischen (bestimmte Perikopen auslegenden) und narrativen (sich um ein Gerüst von Bibelversen rankenden) Midrasch unterscheidet, so verkörpert Qohelet rabba den ersten Typ: einen exegetischen Kommentar zu Qohelet, nicht vor dem 8. Jahrhundert entstanden. Über den Entstehungsraum können nur Mutmaßungen angestellt werden.

Da es trotz seiner offenkundig hohen Wertschätzung immer noch an einer kritischen Edition mangelt, muß Wachten die Überlieferung in Handschriften und Drucken ausführlich diskutieren. Als für seine Arbeit maßgeblichen Text wählt er die von Gerschom Soncino gedruckte Ausgabe *Pesaro 1519*, die er beständig mit den übrigen Überlieferungszweigen vergleicht. Allgemein läßt sich die Methode so charakterisieren, daß er unter betontem Verzicht auf jegliche Schlußfolgerung bei der äußeren Gestalt einsetzt, um dann tiefer eindringend die Grundelemente aufzufinden, die er möglichst durch eine Formel zu beschreiben sucht. Sind sie erst einmal bekannt, so erhofft er sich Einsicht in die Struktur des Ganzen. Der erste Arbeitsgang gilt dem Verhältnis von Text und Auslegung. Von den 222 Versen des Buches Qohelet werden einige nur teilweise, fünfzehn überhaupt nicht ausgelegt. Der Umfang der Auslegung variiert von 1-145 Zeilen pro Vers. Die ungeraden Kapitel werden von ihr ungleich stärker bedacht. Zwar herrscht die Einzelauslegung vor, dennoch findet sich auch die Auslegung von 2-7 Verse umfassenden Versgruppen, die einmal oder in mehreren Durchläufen unter verschiedener Thematik erfolgt. Zweimal umrahmen die auszulegenden Verse die Auslegung, einmal folgt, von Wachten Summierung genannt, die gemeinsame Auslegung des gemeinsam zitierten Textes. Der zweite Arbeitsgang ist den 1237 Zitaten aus andern Büchern gewidmet, die mit Ausnahme von Habakkuk und Haggai alle vertreten sind. Sie treten in der Auslegung als Gruppenzitate (mehrere Verse aus demselben Zusammenhang) und Zitatgruppen (zur Verwendung zusammengestellte Verse verschiedener Herkunft) auf. Die Gruppenzitate gestalten biblische Episoden aus und belegen komplexe oder einfache Sachverhalte. Die Zitatgruppen kommen teils in Texteinheiten von solch regelmäßigem Bau vor, daß dieser durch eine Formel ausgedrückt werden kann, teils in Texten, die keinen regelmäßigen Aufbau erkennen lassen, so daß sich Wachten mit matrizenhafter Darstellung begnügen muß. Der letzte Arbeitsgang verfolgt die Strukturen der literarischen Einheiten, aus denen sich die Auslegung zusammensetzt. Ein Ziel, das in gewisser Weise auch F. Böhl sich gesetzt hat (F. Böhl, Aufbau und literarische Formen des aggadischen Teils im Jelamdenu-Midrasch. Wiesbaden 1977). In der kleinsten, freilich am häufigsten begegnenden Einheit, sozusagen der Grundeinheit, die Wachten als „ZÄH-Struktur" bezeichnet, wird das Auszulegende mit der Auslegung durch das Demonstrativpronomen verknüpft. Einheiten, die Auszulegendes und Auslegung durch *medabber* verbinden oder die Auslegung mit „Rabbi N. N. deutete den Vers bezüglich" einführen, versteht der Vf. als Varianten der ZÄH-Struktur. Kennzeichen der „erzählenden Texte" sind Einleitungsformeln und direkte, oft zum Dialog ausgestaltete Rede. Vom Inhalt her lassen sich biblische und nichtbiblische Haggadot unterscheiden. Wie schon bei der quantitativen Verteilung der Auslegung auf die einzelnen Qoheletkapitel verläuft auch die Verteilung der Haggadot deutlich wellenförmig. Das Schwergewicht der nichtbiblischen Haggadot liegt bei den ungeraden Kapiteln. Zu den erzählenden Texten gehören weiterhin die Gleichnisse. Petiḥa-ähnliche, sie freilich andern Midraschim entnommen (vgl. Böhl, S. 62ff.), und pijjutähnliche Texte beschließen die vorgeführten Einzelstrukturen, deren vollständige Auflistung nicht beabsichtigt ist. Werden Einzelstrukturen zusammengefaßt, dann entstehen Reihungen und Dubletten.

Will der Rezensent nicht Druckfehler sammeln oder an Kleinigkeiten mäkeln, dann bleibt ihm, angesichts der rein synchronisch-deskriptiven Methode, vorläufig nur, das Resultat anzunehmen. Soll die ungeheuren Fleiß verratende Arbeit in der Erforschung des Midrasch kein Torso bleiben, verlangt sie nach Fortsetzung, die zunächst die übrigen exegetischen Midraschim zu untersuchen hätte, dann aber auch die Grenzen der rabbinischen Literatur überschreiten müßte. Unter der Hand kann der Leser dem Buch entnehmen, daß wir in Qohelet rabba nicht das Produkt eines zufälligen Wachstums- oder Redaktionsprozesses vor uns haben, sondern zumindest der Endredaktion ein Bauplan zugrunde lag.

Zornheim, März 1980 GÜNTER MAYER

* * *

M. H. GOSHEN-GOTTSTEIN, ed., *Selections from Maimonides.* An Arabic-Hebrew Reader for philological exercise. Jerusalem, The Hebrew University of Jerusalem. The Faculty of Humanities. Department of Ancient Semitic Languages. Internal Publication, 1978 (in Hebrew) (28 cm., 62 pp.).

Every student of Hebrew literature inevitably now and then comes across the Arabic language. More often than not it is Arabic in its Jewish guise, Judeo-Arabic. The literature in this language received in preceding generations a (perhaps disproportionally) large share of scholarly attention, but nowadays it is, of course, still studied by various groups of specialists, whose range of interest varies from linguistics (translation methods) to poetics, from medicine to philosophy, etc. Nevertheless for the 'average' Hebraist even the slightest access to this language may be barred, if he does not have the wish or the opportunity to start (or revive) a full blown study of Classical Arabic, in order to apply (and restrict) that knowledge in a later stage to his own limited needs. To my knowledge a basic grammar of Judeo-Arabic and a simple dictionary (in Hebrew script), with due attention to the intricacies of spelling but without too much regard for the deviations from Classical Arabic and the question of the dialects, do not exist and are obviously called for. With these tools every Hebraist, without wasting his time in an age of specialisation, could become sufficiently equipped to tackle by himself the heading of a poem, a colophon in a manuscript or a footnote in scholarly work. He would not be dependent on the help of puzzled Arabists, who, in the face of Judeo-Arabic, have their own set of problems, and need not appeal to the specialist, who may not be available at short notice.

The extant introductions to Judeo-Arabic known to me at present [I. Friedländer, *Selections of the Arabic works of Maimonides*, Leiden 1909, repr. 1951; Id., *Arabisch-deutsches Lexicon zum Sprachgebrauch des Maimonides*, Franf.-am-M. 1902; J. Blau, *A Grammar of Mediaeval Judaeo-Arabic*, Jerusalem 1961, ²1980 (Hebr.); Id., *The Emergence and Linguistic Background of Judaeo-Arabic*, London 1965], different in scope though they are, are all conceived from the point of view of the Arabist.

The booklet under review does not meet any of the needs described above. It is a judicious compilation of fragments from Maimonides' Arabic works, accompanied by several medieval Hebrew translations of these fragments, and occasionally also by Maimonides' own Hebrew version taken from his other works. The book is meant for students who want to study the problems of the ancient translators from close up and to witness the emergence of that special kind of Hebrew that would so much influence the history of the language. In order to appreciate what is offered in this book, one should be sufficiently at home in Hebrew as well as Arabic.

For the greater part the texts are taken from previous publications, but additional work is done, esp. in the provision of variants from MSS. Goshen-Gottstein has published a similar compilation in 1964 and previously contributed several articles to the study of Translation Hebrew (*Leshonenu* 15; *Tarbiẓ* 23, 26, 20) and a monograph in 1951. Here in his short introduction he stresses the fact that for all the specialisation that is necessary today, it is useful for a student to be confronted with philological problems of various types.

In this respect the reader will find in this small book a very attractive philological exercise. It is only to be regretted that it is not a contribution to a field of learning already well equipped at various levels, but rather a single, cheap and cheaply executed textbook for private circulation and (officially) not available on the open market. Perhaps its appearance will help to alter the situation.

Leiden, January 1980 A. VAN DER HEIDE

* * *

Jacob HABERMAN, *Maimonides and Aquinas*, A Contemporary Appraisal. New York, Ktav Publishing House, 1979 (24 cm, xx + 289 Seiten). Preis: gebunden $ 17,50. ISBN 0 87068 685 2.

Moses Maimonides (1135-1204), der jüdische Religionsphilosoph aus Córdoba, und Thomas von Aquin (1225-1274), der christliche Theologe, Heilige und Kirchenlehrer des Dominikanerordens, gehören eng zusammen. Beiden geht es um die Verbindung theistischer Religiosität mit wissenschaftlicher Rationalität, um die Synthese der Bibel mit Platon und Aristoteles; dabei ist das Glaubens- und Denkgebäude des heiligen Thomas von Moses Maimonides unmittelbar abhängig. So fehlt es nicht an geistesgeschichtlichen Untersuchungen zum Verhältnis beider; Jacob I. Dienstag hat bedeutsame Forschungsbeiträge zu diesem Thema aus 100 Jahren gesammelt und 1975 vorgelegt (*Studies in Maimonides and St. Thomas Aquinas*, New York 1975). Die Einflüsse des Moses Maimonides auf die christliche Scholastik gehören zu den wenigen Beispielen des Mittelalters für ein positives Verhältnis zwischen Juden und Christen.

Das Buch Jacob Habermans jedoch ist weder, wie man zunächst vielleicht erwarten sollte, ein geistes- oder philosophiegeschichtliches Werk noch ein theologisches oder kirchengeschichtliches. Obgleich Haberman ordinierter Rabbiner ist, geht es ihm nicht eigentlich um die jüdischen Wurzeln des heiligen Thomas oder um die biblischen des Moses Maimonides. Vielmehr ist Habermans Traktat, wie schon der Untertitel verrät, eine zeitgenössische (d.h. moderne) Taxierung der beiden großen Theologen und Philosophen; solche Befragung ist dem promovierten Philosophen Haberman zu einer philosophischen Kampfansage an Maimonides und Thomas geraten. Mit den Methoden moderner philosophischer Analyse geht er ins Gericht mit den beiden mittelalterlichen Vertretern einer Synthese aus Religion und Philosophie.

Nach einem Vorwort von Joseph L. Blau (S. XI-XII), nach Vorrede und „acknowledgments" des Verfassers (S. XIII-XX) und einer kurzen historischen Einführung (S. 1-5) behandelt Haberman zunächst die Synthesen des Maimonides (S. 7-13) und des Aquinaten (S. 15-17), dann die „versuchte Harmonisierung von Glaube und Vernunft" (S. 19-40) sowie (weitere) „Kunstgriffe, den Konflikt zwischen Wissenschaft und Religion zu umgehen" (S. 41-76). Im Gegensatz zu Maimonides und Thomas glaubt der Verfasser, gestützt auf Philosophen aller Jahrhunderte, die "Autonomie von Religion und Philosophie" sei „ihrer Synthese vorzuziehen" (S. 77-83); für solche Trennung tritt er auch im Schlußkapitel („Conclusion and Evaluation", S. 85-117) ein. Ein Epilog (S. 119-147) skizziert, ausgehend vom System Herbert Loewes (*An Unorthodox Defense of Orthodoxy*), Aspekte einer eigenen Religionsphilosophie. Den Band beschließen fünf Exkurse (S. 149-175) sowie Abkürzungsverzeichnis, Anmerkungen, bibliographische Hinweise und ein Register (S. 176-289).

Ob die schonungslose Abrechnung mit dem jüdisch-christlich umgeformten Aristotelismus des Mittelalters wirklich notwendig war, wagt der Rezensent zu bezweifeln. Immerhin ist es ein Verdienst des vorliegenden Buches, Maimonides und Thomas als Gesprächspartner noch einmal ganz ernst genommen zu haben, auch wenn Haberman bezüglich der bezeichnenden Theorien dieser Gesprächspartner zu dem Ergebnis kommt: „We have weighed them in the balance and found them wanting" (S. 85).

Mainz, Mai 1980 OTTO BÖCHER

* * *

Michael M. WINTER, *A Concordance to the Peshitta Version of Ben Sira.* Leiden, E.J. Brill, 1976 (8vo, XII + 656 pp.) = Monographs of the Peshiṭta Institute, vol. II. Price: fl. 96.–. ISBN 90 04 04507 4.

Those who are engaged in the study of the book of Ben Sira have had available two concordances on the text

of the book, one for the Greek text (E. Hatch and H.A. Redpath, *A Concordance to the Septuagint*, Supplement: *Deutero-Canonical Books*, Oxford 1906) and one for the Hebrew text (D. Barthélemy and O. Rickenbacher, *Konkordanz zum Hebräischen Sirach*, Göttingen 1973). Winter has now added to these two concordances a third one, on the Syriac text.

The words are listed according to their roots, with a translation into Latin and English, on pp. 1-25 in this order, from p. 26 with the English first.

The words are classified according to the usual grammatical categories: for verbs form, tense and person, for the nouns number, state, gender, with or without suffix.

The appearance of a concordance raises two questions: *1* Is it accurate? *2* Does it fill a need?

As to the first question, in the random checks I made I found no ommissions, and I am prepared to say that Winter has given us a reliable concordance as far as completeness is concerned. The same checks, however, uncovered a good number of printing and/or spelling mistakes.

In the Introduction the following corrections should be made:

p. VI, line 8 grammatical (two m's); p. VII, l. 3 written (for writtend); l. 6 from below Pococke (with e); l. 4 from b. Woodbrooke (for Woordbrooke; the same mistake on p. VIII, l. 4); p. VIII, l. 3 from b. numbers (with s); l. 2 from b. stands (with s).

The mistakes I noted on some pages of Syriac text are the following:

p. 1, l. 9 [illegible] (with *seyame*; correct on p. 310); l. 11 [illegible] (with [illegible] and *sey.*; correct on p. 319); l. 12 [illegible] (with suffix; correct on p. 599); l. 17 [illegible] (for [illegible]; correct on p. 364); *p. 2*, l. 4 [illegible] (for [illegible]; correct on p. 155); l. 10 [illegible] (with *sey*; correct on p. 476); l. 5 from b. [illegible] (with *sey*; correct on p. 427); *p. 3*, l. 4 [illegible] (with *mim* for *nun*; correct on p. 137); l. 7 [illegible] (for [illegible]; correct on p. 645); *p. 266*, l. 12, 3:23b should be 3:24b (correct on p. 73); *p. 267* last line [illegible] (with *ṭeth*; correct on p. 3).

On p. 10 I happened to notice the misspelling cept (in stand of cepit), and on p. 103 last line Thasaurus (in stead of Thesaurus). According to the Introduction (p. VI) a "consistent rule of procedure" concerning diacritical points will be used. Which rule is meant remains unclear. The writer indicates that the point will be used in cases of ambiguity of the consonantal text. In practice, however, dots are often used when there is no ambiguity because the form is clear in itself, or on the basis of the classification under which it is listed. A few examples are [illegible] (p. 265, l. 4); [illegible] (p. 266, l. 3); [illegible] (p. 266, l. 10); [illegible] (p. 268, l. 4).

One wonders why seyame is retained in a form like [illegible] (p. 268, l. 9). Moreover, when checking the occurrences of the same part of Syriac text against each other one finds easily inconsistencies in the use of dots, e.g. [illegible] with dot on p. 1, l. 9 from b., and without dot on p. 603, l. 9; [illegible] without dot on p. 2, l. 4 and with dot on p. 155, l. 2 from b.; [illegible] with dot on p. 1, l. 20, and without dot on p. 340, l. 11.

On p. 4, l. 2 from b. and on p. 5, l. 3 from b. the abbreviation V. is used, without an indication being given for what it stands for.

The Syriac text is hand-written, not always clearly, let alone beautifully. I am aware that it is rather easy to find fault with details in a work like this. These critical remarks should not detract from the over-all value of this concordance in which the writer has put a tremendous lot of work, for which a word of appreciation is in order. And this leads up to the second question asked above: does it fill a need? The answer is: it certainly does, since a concordance on the Peshiṭta text of the whole Old Testament — though very much desired — is not to be expected in the near feature. In the meantime the writer has given to all students of the book of Ben Sira an indispensable tool for research, which all will be grateful to have available.

Leiden, January 1980 P. B. DIRKSEN

Miscellanea Bibliographica IV

Zuerst kommt in dieser Rubrik eine Arbeit an die Reihe, in der eine Arbeitsgruppe der theologischen Fakultät der „Vrije Universiteit", Amsterdam, eine Probe automatischer Textverarbeitung zum Zweck der Exegese des Alten Testaments vorlegt[1]). Es handelt sich um eine "Komputerkonkordanz" Deuterojesajas (Jes. 40-55). Mit Recht behaupten die Autoren dieser Probe, dass in der Bibelexegese der letzten Jahrzehnte sich die Probleme ändern, weil mehr und mehr den „Sprachcharakter" der biblischen Texte betont wird. Es werden Fragen gestellt an die linguistische und literarische Struktur des Textes. Dies macht Sammlung und Ordnung der verschiedenen sprachlichen Elemente nötig. Es handelt sich nicht mehr zuerst um die Frage nach Wortfrequenzen usw., sondern um die nach Wortkombinationen, stilistischen Phenomenen, syntaktischen Konstruktionen usw. Zur Lösung dieser Fragen reichen „traditionelle" Konkordanzen wie von Mandelkern und Lisowsky fast nicht aus. Aber jetzt kann man den Komputer zu diesem Zweck benutzen[2]). Die Arbeitsgruppe „Informatika" der theol. Fakultät obengenannter Universität hatte bereits einige flexibile Programme auf dem Gebiet hebräischer, griechischer und koptischer Texte aufgestellt, bevor man sich an Bearbeitung des ganzen A.T.s machte, wovon jetzt diese Probe vorliegt. Zweck der Arbeitsgruppe ist die Bildung einer „Datenbank" des grammatisch — syntaktisch vollständig kodierten A.T.s. Vorliegende Modellkonkordanz einer im allgemeinen fest umrissenen literarischen Einheit (Deutjes.) weist einige selektierte Beispiele anlässlich Jes. 40, 1f. auf: A. 2 Imperative in einem Vers (S. 1f.: z.B.: Jes. 40,1,2,26; 41,21; 42,18; 44,23; 45,20,21,22; 46,8 usw.); B. Kombination von *nḥm* und *'m* in einem Vers (S. 3: Jes. 40,1; 49,13; 52,9); C. Selektionen mit *'mr* (S. 4f.); D. Die Kombination *'m* und Jerusalem in einem Vers (S. 6, nur Jes. 52,9); E. Eine der Partikel *kî* folgende Afformativkonjugation in einem Vers (S. 7f.: 33 mal); F. Eine der Partikel *'šr* folgende Präformativkonjugation in einem Vers (S. 9:7 mal); schliesslich folgt eine vollständige Konkordanz zu Jes. 40-55 (S. 10-132). Leider hat man noch eine etwas ungewöhnliche Umschrift der hebräischen Buchstaben verwenden müssen, welche den unmittelbaren Gebrauch dieser Probe etwas erschwert.

E. H. Merrill hat sich mit der Lehre der Prädestination in 1QH beschäftigt[3]). Nach einer Einleitung und einem Kapitel, in dem der Rahmen der „Hodayôt" dargestellt wird, folgt ein kurzes Kapitel, in dem sich eine Exegese ausgewählter Abschnitte der Loblieder findet (1QH I, 7-31; III, 19-25; XV, 12-22). Die Exegese beschränkt sich hauptsächlich auf einige wichtige Stichwörter, wie *rṣwn*, *yṣr*, *rz*, *kwn* usw. In einem vierten Kapitel handelt es sich um Lehrbegriffe in 1QH, die vom Begriff „Prädestination" abhängig sind oder mit ihm in Verbindung stehen. In diesem Kapitel findet man eine Art systematische Auseinandersetzung zu verschiedenen theologischen Gedanken, die in 1QH und deshalb in der Qumrangemeinschaft vorkommen. Schöpfung, Offenbarung, Rettung, Versöhnung, Ethik und Eschatologie passieren Revue. Betrachtet werden u.a. der göttliche Monergismus, das göttliche Vorherwissen, die zwei Geister, der Lehrer der Gerechtigkeit und seine Autorität, die menschliche Natur, Gottes Gnade, der freie Wille des Menschen usw. Alles in allem nimmt der Verfasser eine Art Prädestinationsglaube in der Qumrangemeinschaft an, der an die theologischen Prädestinationsgedanken der holländischen Kontraremonstranten des anfangenden 17. Jahrhunderts erinnert. Im Grunde handelt es sich bei der Prädestination um eine Art Theodizee, und diese Frage hat die Qumrangemeinschaft offensichtlich tief berührt. Merrill hat neben Qumranforschern systematisch interessierten Theologen eine interessante Studie geschenkt.

Die Studie von A. D. Corré, deren Besprechung sich aus verschiedenen Gründen lange verzögert hat, beschäftigt sich einerseits mit der arabischen Dialektologie, andererseits mit einem Abschnitt der jüdischen Kultur[4]). Thema dieser Arbeit ist die biblische Lesung am neunten Tag des Monats Ab, einem der wichtigsten jüdischen Trauertage, an dem man der Zerstörung des ersten und zweiten Tempels gedenkt. Im Morgengottesdienst dieses Tages liest man Jer. 8,13-9,23. In den sephardischen (spanisch-portugiesischen) Synagogen wurde es üblich, diese Bibelverse auf Spanisch zu paraphrasieren. Nachdem die Juden im 15. Jh. aus Spanien nach den arabischen Ländern vertrieben waren, ersetzten sie die spanische durch die arabische Sprache, wobei man die an sich sehr verschiedenen arabischen Mundarten benutzte. Jeder Interpret fühlte sich frei, eigene Einsichten in diese Paraphrasierungen einzufügen. Einige Paraphrasen wurden mit hebräischen Buchstaben in den verschiedenen arabischen Mundarten niedergeschrieben. Wie bekannt schreiben die Araber sonst, ungeachtet ihrer Mundarten, meistens in der klassischen arabischen Sprache. Auf diese Weise sind diese alten Paraphrasen von Jer. 8,13-9,23 eine wichtige Quelle für unsere Kenntnis der arabischen Dialektologie. Nach einer knappen Einleitung folgen die arabischen Texte in hebräischer Schrift, die Varianten, Anmerkungen, Übersetzungen und der hebräische Text.

Badhoevedorp, Ostern 1980 M. J. MULDER

---

[1]) E. Talstra, F. Postma, Mevr. H.A. van Zwet, *Deuterojesaja. Proeve van automatische tekstverwerking ten dienste van de exegese*. Werkgroep Informatika, Theologische Faculteit Vrije Universiteit Amsterdam 1980. IV + 132 S.

[2]) In Kürze wird ein Beispiel des Ergebnisses der Komputerarbeit an grammatisch-syntaktischen Fragen in *Oudtestamentische Studiën* (*OTS*) erscheinen: M.J. Mulder und E. Talstra, „Die Partikel *ken* [Hebr.] im Alten Testament".

[3]) Eugene H. Merrill, *Qumran and Predestination. A theological Study of the Thanksgiving Hymns*, Studies on the Texts of the Desert of Judah (ed. J. van der Ploeg, O.P.) Vol. VIII, Leiden E.J. Brill 1975, XI + 71 S. ISBN 90 04 04265 2.

[4]) Alan D. Corré, *The Daughter of My People. Arabic and Hebrew Paraphrases of Jeremiah 8.13-9.23*, Studies in Semitic Languages and Linguistics (ed. G.F. Pijper) Vol. III, Leiden E.J. Brill 1971, IX + 119 S.

ARABICA-ISLAM

L. KOPF, *Studies in Arabic and Hebrew Lexicography* (*Meḥqarim be-millona'ūt 'aravīt we-'ivrīt*); edited by M. H. Goshen-Gottstein with the assistance of S. Assif, Jerusalem, Magnes Press, The Hebrew University, 1976 (25 cm., 261 + 195 hebr. pp., introduction by Goshen-Gottstein pp. 7-14 or pp. 7-12 hebr.). $ 30.00.

Mr. M. H. Goshen-Gottstein has recently brought together some of Kopf's publications in the above mentioned volume (March 1976).

Kopf was a well-known scholar not only for his publications in the field of Arabic science (especially biology: for instance many zoologic items from his hand are found in the *Encyclopedia of Islam*[2] (Leiden), eg. I pp. 215, 239, 795, 951; II pp. 71, 76, 223, 248, 275, 455), but also for those in the field of lexicography, both Hebrew and Arabic (but mainly Arabic).

During the last period of his life (from the end of the forties until his death, 23 August 1964; he was born in Upper Silesia, 23 Sept. 1917) he worked at the National and University Library at Jerusalem, where he became head of the oriental division. From this period is the bulk of his writings. Between his studies in the two fields, lexicography and biology, there are connections: sometimes Arabic works on zoology, which are mainly based on Aristotelian writings, contain also data from other, e.g. lexico-graphical sources (there are questions of identifications of certain animals, plants etc.). (p. 130)

In one of his articles ("The Bird 'Anūq; A Lexicological Study Concerning Arabic Zoology", in *JRAS* 1956 pp. 157-164; in the present collection pp. 125 sqq) he stresses the unreliability of Arabic lexicography in the zoological field: his conclusions are that the mysterious *'anūq* bird, and likewise the *layl* and *nahār*-bird didn't really exist except in the imagination of the Arabic lexicographers. They came into being by a misinterpretation of proverbs and poetry.

The choice Mr. Goshen-Gottstein has made in this collection are from Kopf's already published articles in reviews and from his hitherto unpublished dissertation. Mr. Goshen-Gottstein stresses Kopf's importance as a lexicographer. From his dissertation (*Arabic Lexicography — its Origin, Development, Sources and Problems*; in Hebrew;) Goshen-Gottstein chose three chapters which Kopf judged in the preface of his dissertation the most important ones, i.e. ch. 11 „The Word-Definitions in the Indigenous Arabic Lexicons"; ch. 8 i, "Scribal Errors and Their Prevention" and ch. 8 k "Free use of Analogy".

Some articles, collected in this volume, are more or less reworkings of his dissertation, such as „Das Arabische Wörterbuch als Hilfsmittel für die Hebräische Lexicographie", from *Vetus Testamentum*, VI, 1956, pp. 286-302, = in the present collection, pp. 229f.; "Religious influences on Medieval Arabic Philology" from *Studia Islamica* V, 1956, pp. 33-59 = in the present collection, pp. 19f.; and "The Treatment of Foreign Words in Mediaeval Arabic Lexicology", from *Scripta Hierosolymitana* IX, 1961, pp. 191-205 = in the present collection pp. 247f.

Kopf's work and especially his dissertation is characterized by Goshen-Gottstein (p. 11) as follows: "one cannot but realize that this is the most comprehensive and profound theoretical study on the problem of classical lexicography". Although "some of the dissertations written since have developed or rectified certain aspects of his work" (and in this connection he quotes a.o. F. Corriente, *Journal of Semitic Studies* 20, 1975, 38ff.; Manfred Ulmann, *Untersuchungen zur Ragaz Poesie*, Wiesbaden, 1966, which has drawn attention to the spurious overrichness of classical dictionaries partly achieved by including 'nonce forms' by Ragazpoets — leaving out alone ghost entries born out of misplaced diacritic points —; and S. Wild, *Das Kitāb al-ʿAin und die Arabische Lexicographie*, Wiesbaden, 1965) "Kopf's work — even after all these works — stands out as a major achievement in the critical analysis of the sources of Arabic lexicography". (p. 12)

About Kopf's efforts to review problems connected with the lexicography of Biblical Hebrew in the light of his knowledge of Arabic sources, Goshen-Gottstein remarks i.a. the following: 'Kopf did not waste his time tracing how bible scholars copied Arabic etymologies from each other. His world was that of the excitement of the first discoverer, and he tried to make his readers participate in his etymological adventures' (p. 11) (e.g. his articles "Arabische Etymologien und Parellelen zum Bibelwörterbuch from Vetus Testamentum" VIII, 1958, pp. 161-215; IX, 1959, pp. 247-287).

Kopf's main ideas about the use of the Arabic dictionaries are to be found in his article "Das Arabische Wörterbuch als Hilfsmittel für die Hebräische Lexicographie".

One of his arguments is the deceitful character of the vocabularies, which are always compilations.

In this regard he had a predecessor in Dozy who was the first to be aware of the fact that an Arabic dictionary should not be based exclusively on the deficient mediaeval Arabic dictionaries (Dozy severely critised Freytag because of his uncritical use of sources, and his lack of method; "Il n'a dépouillé régulièrement aucun livre" he said of him in the preface, p. VI, of his *Supplément aux dictionnaires arabes* I, Leiden-Paris, 1927²), while in recent times we find i.a. Manfred Ullman who confirms Kopf's point of view by expressing the same idea (*Ragaz-Poesie* p. 231; *my translation*): "It is not possible, as Barth and Freytag and Henri Fleisch, *L'Arabe Classique, Esquisse d'un structure linguistique*, Beyrouth 1956, have done, to use Belot as basis for his studies.

Only when one takes in account the linguistic situation which one really comes across can one get reliable and conclusive results... Freytag and Lane reproduce all the words mentioned in the Arabic Lexicons, without indicating if they are really found and to which field of the literature they belong. Thus are represented along with usual forms other forms which seem to be equivalent but which owe their existence only to poetic necessity".

In connection with Ullman we should mention the *Wörterbuch der Klassisch Arabischen Sprache*, which has appeared recently (Wiesbaden 1960 and ff.) and of which M. Ullman is one of the collaborators, which promises to fill the gap in this field.

Kopf was one of the first who had a detailed view about the kinds of deficiencies and mistakes the Arabic lexicons bristle with. "It goes without any doubt, that most medieval Arabic dictionaries lack any linguistic foundation. Arabic lexicography developed in a complicated manner. The method and the tools of the research and the criticism were inadequate and by the juxtaposition of materials derived from different sources they developed a rather complicated network of which the separate threads are not to be distinguished from each other and it is unthinkable to isolate therein the true from the false" (p. 238 *my translation*).

One of his famous examples is from the *Qāmūs*, a vocabulary by Firūzabadī, in which the sources are represented in a very abridged form: the example he cites is the word *kursī* which means "chair". In the *Qāmūs* is also given the meaning: *ʿilm* "knowledge" (p. 238; see also p. 31 *hebr.*, note 17).

This way of giving the meaning of the word *kursī* "knowledge" traces its origin back to the *tafsīr* on the Quranic verse: "His throne extendeth over the heavens and the earth (II:256)". To avoid an anthropomorphic explanation of the passage, some religious tendencies tried to get out of this by explaining it as "knowledge". So this meaning (which was not a real existing meaning) entered the vocabularies, which were compilations of all kinds of poetic *sharḥ*'s, *tafsīr*'s etc.

Other wrong explanations are due to a special context (often a particular verse of poetry) in which the word occurred and the philologist who did not know the word tried to explain it by means of this context without any certitude or system. (p. 46 *hebr.* sqq.) In many cases the given words are explained in a too specific way, while the real signification is a generic one (*loc. cit.*). So Kopf concludes that the mediaeval Arabic dictionaries can not be used at random for comparative purposes. One should first check if a word has ever had the meaning as given in the dictionary.

The dictionaries based on mediaeval Arabic dictionaries such as Golius, Freytag, Lane, Belot lack scientific foundation, although for practical use they were during quite a period the only means and to some extent sufficient for inductive use. With his œuvre Kopf can be situated between Dozy, Fischer, the collaborators at the *Wörterbuch der Klassischen Arabischen Sprache* such as Kraemer, Gätje, Spitaler, Ullman and others. (However, the other recent *Dictionnaire Arabe-Français-Anglais* by R. Blachère, M. Chouémi, C. Dénizeau, Paris, 1967 and ff. is based mainly on mediaeval vocabularies and only to a lesser degree on literary sources). His main concern hereby was the usefulness of the Arabic dictionary for comparative purposes (within the field of Semitic languages). The value of the republication of Kopf's writings lies in the fact that he demonstrated clearly to scholars of Semitic studies the danger of relying any more on dictionaries like Belot (as for instance Von Soden did when he compiled his *Akkadisches Handwörterbuch*; see *Orientalia* 28 (1959) 26 sqq.).

The present book contains a picture of the late L. Kopf, but a complete list of his publications is missing.

Leiden/Amsterdam, 30 januari 1980 — A. Schippers

* * *

F.J. CADORA, *Interdialectal Lexical Compatibility in Arabic*, An Analytical Study of the Lexical Relationships among the Major Syro-Lebanese Varieties, Leiden, E.J. Brill, 1979 (25 cm., x + 115 pp., 1 map) = Studies in Semitic Languages and Linguistics XI. Price: fl. 32.–. ISBN 90 04 06041 3.

Chapter I. The purpose of this study is to characterize the lexical relationships that exist among the major urban Syro-Lebanese varieties of Arabic. (The author prefers the term variety instead of dialect). 18 informants were consulted. Two analytical lists were used for the elicitation of data, the Swadesh and the modified Ferguson-Saʿid lists.

Chapter II. Compatible items have the same meaning in different varieties. On the other hand, synonymous items have the same meaning in one single variety. Compatible items are contrastive, when the two words are different, and non-contrastive, when they are variants of the same original word. In the last case they are cognates. A cognate form in another variety may have a different meaning: then the two cognate items are not compatible. The structural dialectologist collapses two sets, e.g. 'lemons/oranges' into a contrastive compatible system, e.g. one variety has laymūn/burd'ān, another *ḥamiḍ/bᵉrd'ān*. In this way the author can distinguish four major groups of varieties. Lexical evidence delineates major divisions; phonological evidence may be used to delineate subdivisions.

The phonemes of the examined varieties are summarized in chapter III. Also the development of the Koiné phonemes into their modern counterparts is taken into consideration.

In chapter IV it is shown that the lexical relationships establish the close relationship that exist among the Syro-Lebanese varieties. The diagnostic list used for this analysis is the 'Swadesh Basic Vocabulary List'. The urban Syro-

Lebanese varieties constitute a homogeneous unit within the wide context of urban varieties of the Arabic speaking world.

Chapter V gives an analysis of contrastive compatible sets to determine degrees of heterogeneity within the group of Syro-Lebanese varieties, which permit their classification. Here the modified Ferguson-Saʿid List is used. The varieties which are under discussion belong to four groups: The central and Eastern groups, the North-Western group and the South-Western group.

Chapter VI. Conclusions and Outlook. This study has introduced a new lexical concept — compatibility. The variety groups are repeated and discussed. The urban varieties are not as homogeneous as has been maintained, but only constitute an independent linguistic entity vis à vis the rural varieties.

My general impression is that this study, thank to its rigid method, arrives at convincing results.

Ghent, April 1980 — G. Janssens

* * *

Edith AMBROS, *Sieben Kapitel des Šarḥ Kitāb Sībawaihī von Ar-Rummānī in Edition und Übersetzung*; Wien, Verlag des Verbandes der wissenschaftlichen Gesellschaften Österreichs, 1979 = Beihefte zur Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, Band 9. ISBN 3-85369-393-8.

Apart from Ibn Ǧinnī, the discovery of the "Baghdadian" grammarians is a recent one. Several works of al-Zaǧǧāǧī, among them the invaluable *Īḍāḥ fī ʿilal al-naḥw*, have now been published, and the same applies to some smaller works e.g. by Ibn al-Sarrāǧ and to the *Uṣūl al-naḥw* by the same author (ed. ʿA. al-Fatalī (?), vol. I Naǧaf 1973; vol. II Baghdad 1973). Many works, however, are still unpublished, and the two major gaps in our knowledge of 10th century Arabic grammar are probably the large commentaries on Sībawayhi's *Kitāb*, by al-Sīrāfī and by al-Rummānī. One is, therefore, most grateful to Edith Ambros for having published at least part of the latter's *Sharḥ*.

Not much is known about the author of the *Sharḥ*, who died in 384/994; we possess his treatises on the *iʿǧāz al-Qurʾān*, and two smaller treatises concerned with grammar, the *Manāzil al-ḥurūf* and the *Ḥudūd al-naḥw*, edited by Muṣṭafā Ǧawād and Yūsuf Yaʿqūb al-Maskūnī, Baghdad 1969 (this edition was apparently not known to A.). The *Sharḥ* itself has been preserved in two manuscripts, one containing the paragraphs 411 till the end (Österreichische Nationalbibliothek, Wien), the other the paragraphs 75 till the end (Millet Kütüphanesi, Istanbul). It is a pity that precisely the commentary on the first, most important, paragraphs of the *Kitāb* is missing, but still, the remaining paragraphs are interesting enough in themselves. Previously, the only parts of the *Sharḥ* which were available were a non-critical edition of the section on *istithnāʾ* in Māzin Mubārak's *Al-Rummānī al-naḥwī fī dawʾ sharḥihi li-Kitāb Sībawayh* (Dimashq, 1963), and some passages edited by Vera Quittner in her dissertation on al-Rummānī's *Sharḥ* (Das Fragment des Commentars zum Kitāb Sībawajhis von ar-Rummānī. Wien 1955).

A. has edited the paragraphs 411-417, which deal with the following subjects: the hamza, the numerals, the feminine gender, the broken plural, the nomen unitatis. The typical structure of a chapter in the *Sharḥ* is that after the title the author enumerates all pertinent questions on the subject matter of that chapter which he intends to answer, and then proceeds to give those answers. The book under review contains an introduction (1-36), the critical edition of the text (37-91), notes on the edition (93-107), German translation (109-204), notes on the translation (205-242).

The following remarks should only be regarded as suggestions for future publications of the same kind. The book contains a list of terms (to which one could add the interesting expressions *al-ḥurūf al-uṣūl*, 89, 11; 57, 20; and *istighnā'*, 89, 12, cf. Weil, Streitfragen, p. 7, n. 3; p. 31, n. 2), but there is no index of technical terms and paradigms used by al-Rummānī. A. has chosen not to translate the examples adduced by al-Rummānī in his argumentation. It seems, however, worthwhile, in view of the growing interest in the historiography of linguistics, to translate even in such cases, in order to enable other scholars to study Arabic grammatical texts. Translating them, difficult and cumbersome as it may sometimes be, seems to be the only way to promote the field of "exotic" traditions. One has the feeling that the author could tell us a lot more about al-Rummānī than she actually does. The introduction contains some interesting observations about the characteristic reasoning of this grammarian, but surely there is more, e.g. the correlation of frequency mentioned on pp. 174 sqq. of the translation, where al-Rummānī correlates the frequency of plural forms of the noun with their relative ease of pronunciation. This correlation appears to be rather original. The same observation could be made about the notes to the translations: one would like to receive more information and more references to contemporary grammarians. Rummānī is one of the representatives of the logical tradition, at least that is what the indigenous sources claim. The actual text does not, however, show many traces of logical influence, and one feels that only a comparison of this work with that of other grammarians from the same period, e.g. Ibn Ğinnī's *al-Khaṣā'iṣ* or his *Luma'*, could elucidate the question how much truth there is in the accusations leveled at him. Perhaps, references to Mu'tazilite doctrine could have clarified some obscure passages: A. does mention al-Rummānī's Mu'tazilite leanings (p. 266, n. 193), but one misses e.g. a reference on pp. 199-200, where Allāh's creatures are credited rather emphatically with a certain autonomy in their activities.

But, of course, these critical remarks concern only minor flaws, since A. has done a very good job in providing us with what is virtually the first critical edition of part of Rummānī's *Sharḥ*. One can only express the hope that either she, or someone else from the same school, will find the opportunity to publish more of it.

Nijmegen, May 1980 C. H. M. VERSTEEGH

* * *

Fedwa Malti DOUGLAS et Geneviève FOURCADE, *The Treatment by Computer of Medieval Arabic Biographical Data: An Introduction and Guide to the Onomasticum Arabicum*. Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1976 (30 cm., XII + 138 pp.) = Série Onomasticum Arabicum 6. Prix: 20 francs. ISBN 2 222 02037 9.

This publication — which is also available in an earlier French version, "Nouveaux documents sur la mise en ordinateur des données biographiques (= Série Onomasticon Arabicum, 4. Paris 1973) — is in the first place a manual for those who start to work with the international project *Onomasticon Arabicum*: they have to familiarize themselves with its contents and to the finer points of transcription and conventions dictated by it. But it may also be consulted by those who wish to form an idea of the methods used by the *Onomasticon* in order to be able to "read" the listings of the biographical materials which have been computerized by the collaborators of the project.

The introduction (pp. 1-16) contains a historical survey, as well as a list of sources which have been or are being computerized. There follow chapters about the transcription-system used for the computer, and about the abbreviations and conventions used for the *bordereaux*, i.e. the code sheets on which the researcher notes the data found in a biographical source. These same conventions appear in the listings of the biographical data: consequently, someone who wishes to consult a listing must know what is meant by the abbreviations for the rubrics (ISM, IAB, LQB, SGL, MAT etc.), as well as the special signs (%, /, — etc.). Interested scholars will certainly get an insight into the methods and conventions used by the project by reading this introduction.

It would perhaps be a good idea, when a new version of the introduction will have become necessary, to include some practical information about the problems new collaborators inevitably encounter when they start filling in the code sheets, and some suggestions as to how to solve them. It would perhaps also be advisable to include a chapter about the possibilities of research provided by the listings and the results of the computerization. In this chapter, examples could be given of the type of research that is already done with the help of the *Onomasticon Arabicum*. No doubt, the recent discussions within the international project about the introduction of Arabic characters in the computer outprint will necessitate some modifications as well.

Nijmegen, May 1980 C. H. M. VERSTEEGH

* * *

Renato TRAINI, *Sources biographiques des Zaïdites (années 122-1200 h.): lettres alif-ha'*. Paris, Institut de Recherche et d'Histoire des Textes C.N.R.S., 1977 (30 cm., XL + 396 pp.) = Onomasticum Arabicum. Série Listing 2. Prix: 45 francs. ISBN 2 222 02095 6.

This publication — the first of a series of three, and the only one published so far — is the second volume in the series of listings edited by the international *Onomasticon Arabicum* project, and as such a good example of the sort of research that is made possible by the use of automatic storage and retrieval techniques. Its subject matter are the biographies of the Zaydites contained in four biographical lexica, the most important of which is the *Maṭla' al-budūr wa mağmā' al-buḥūr* by Aḥmad ibn Ṣāliḥ Ibn Abī al-Riğāl (d. 1092/1681) (the other three are: Ibrāhīm ibn al-Qāsim al-Shahārī's (d. ± 1153/1740) *Ṭabaqāt al-Zaydiyya: ruwāt al-fiqh wa al-āthār*; Muḥammad ibn 'Alī al-Shawkānī's (d. 1250/1834) *al-Badr al-ṭāli' bi-maḥāsin man ba'da al-qarn al-sābi'*; and Muḥammad ibn Muḥammad al-Ṣan'ānī's (still alive at the time of the publication) *Mulḥaq al-badr al-ṭāli' bi-maḥāsin man ba'da al-qarn al-sābi'*). For the period in question the number of biographies of Zaydites in these lexica is 670 for those whose first name begins with the letters alif-*hā'*. The importance of Traini's publication becomes evident if one considers the fact that — as the author remarks, p. VII — only 6% of the persons mentioned in his sources appear in the standard reference works, such as GAL, GAS, and EI. All biographies have been computerized in accordance with the *Onomasticon Arabicum*-system, (for which Douglas/Fourcade 1976 may be consulted), and the present publication presents us with the results of the research in the form of the listings, i.e. the computer print-out of the data collected.

The introduction (pp. V-XXIV) contains, apart from the bibliographical notes concerning the sources used in the research, some methodological remarks on the use of automatic analysis of these data. There are diagrams illustrating the contribution of Zaydite scholars to Islamic culture in the course of the centuries, and the relative frequency of some proper names, such as Aḥmad, Ibrāhīm and others, in the community of the Zaydites. The author then goes on to cite examples of the use of automatization techniques for this type of research, and he shows that the information which can be obtained through automatic storage and retrieval is manifold. He cites the case of the *nisba*'s, where the relative frequency of e.g. Yemenite *nisba*'s or those related with Kūfa reflects the history of the Zaydite community. A statistic correlation between the rubrics "religion" and "profession" can tell us something about the social status of the Zaydites. Statistics of the cause of death or the places where scholars studied in a given period are relevant for the cultural history of Islam.

It is obvious that the information collected by Traini can also be used by other researchers, in the first place for purposes of identification of persons not mentioned by the standard reference works, but also by selecting special groups among the Zaydites mentioned in the biographies, e.g. by listing those who were grammarians (cf. Traini pp. 367-371): Traini comes up with the names of some 17 grammarians not mentioned by Suyūṭī in his *Bughyat al-wu'āt fī ṭabaqāt al-lughawiyyīn wa al-nuḥāt*. In this way the listings (or the materials not yet published, which are stored in the memory-bank in Paris) can be of invaluable help: it would be next to impossible to check all Zaydite sources in order to select all grammarians. The special listings given by Traini (pp. 277-396) include the Yemenite *nisba*'s, e.g. al-Ḥimyarī, the oriental *nisba*'s, e.g. al-'Irāqī, al-Kūfī; some selected professions (e.g. historians, grammarians), some religious groups (e.g. Mu'tazilites). This information is preceded by the general listing (pp. 1-271).

The only wish one would like to express is that the introduction to the following parts — if these are to be published — be more extensive, so that the author could give us an idea of the difficulties with which he was confronted during his research and of the solutions he has chosen. As one can see in the manual of the *Onomasticon Arabicum* (Douglas/Fourcade 1976), most definitions for the rubrics used in the *dépouillement* of the biographical sources are formal, and one has to adhere to a considerable number of conventions (cf. e.g. p. 55; 69; 83; 91), but on the other hand every author is given a certain measure of freedom to solve the specific problems he meets in his material, and to adopt his own conventions for the data in question. It would be interesting and instructive to know what sort of problems were inherent in the Zaydite materials used by Traini, and to hear how he solved them.

Nijmegen, May 1980 C. H. M. VERSTEEGH

* * *

H. von WISSMANN, «Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Aelius Gallus» (dans: H. TEMPORINI und W. HAASE, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, Bd. 9,1. Berlin-New York, Walter de Gruyter 1976 (pp. 308-544). DM 240.–. ISBN 3 11 006876 1.

L'expédition des troupes romaines conduite par Ælius Gallus en Arabie du Sud, datée de l'an 24 avant notre ère, est un des très rares événements à la suite desquels la civilisation yéménite est entrée en contact direct avec la civilisation de la Méditerranée. C'est peut-être la seule invasion de troupes gouvernementales appartenant à une culture étrangère durant toute la durée de l'histoire ancienne de l'Arabie du Sud. Cet événement a attiré l'attention du monde romain ainsi que les auteurs classiques. Il n'est dès lors pas étonnant que la plupart des données des auteurs classiques sur l'Arabie du Sud ancienne aient des rapports avec cette expédition. L'information a été recueillie au cours de la préparation de l'expédition, ou elle a été obtenue auprès des participants à la campagne. Même les données des auteurs plus anciens comme Eratosthène ont été en général conservées par les auteurs décrivant l'expédition (Strabon, par exemple). H. W. utilise cette particularité des sources dans le livre ici recensé, composé pour un travail d'ensemble «Aufstieg und Niedergang der römischen Welt». Il commence par la description de l'expédition (p. 313-318), puis il étudie la période précédente de l'histoire du Yémen à partir de la naissance de la civilisation sud-arabe (II-VII, p. 318-395); il caractérise ensuite en détail les divers Etats de l'Arabie du Sud à l'époque de la campagne d'Ælius Gallus (VIII-XII, p. 395-420) et au siècle suivant (XIII-XV, p. 428-458). L'ouvrage se termine par une série d'excursus consacrés à divers problèmes de l'histoire et de la géographie historique du Yémen. Le livre contient aussi une série d'index.

Le travail de H. W. se compose d'une série d'essais consacrés à différents problèmes importants[1]), mais qui donnent en somme un exposé complet de l'histoire ancienne du Yémen durant tout le premier millénaire avant notre ère, grâce au tableau chronologique des souverains, qui embrasse la période allant du Xe siècle av. notre ère jusqu'à l'an 85 de notre ère. Le tableau énumère tous les souverains de Saba' connus par les inscriptions, ainsi que la plupart des rois de Ma'īn et des souverains de Qatabān. Pour chaque souverain sont donnés : la date approximative, la liste des mentions dans les textes, et les événements principaux du règne. Le tableau est accompagné de commentaires paléographiques détaillés, basés sur un système original de datation paléographique élaboré par l'auteur.

Le tableau chronologique de H. W. est le résultat d'un immense travail de recherche sur toutes les inscriptions sud-arabes ainsi que sur les données archéologiques et les sources narratives classiques. Le tableau explique et ordonne des faits épars de l'histoire ancienne de l'Arabie du Sud d'une façon plus complète et systématique que n'importe laquelle des tentatives précédentes. Ce schéma chronologique restera pour une longue période la base des recherches historiques.

On peut pour l'instant contester un certain nombre de détails de ce tableau chronologique. De plus, il faut changer les dates de quelques souverains et événements, par exemple celle de l'édification de l'enceinte de la ville de Našq (voir BiOr, 36, 1979, p. 384-385). Mais les jalons des événements principaux de l'histoire de l'Arabie du Sud, contestés depuis longtemps — comme l'identification du roi sabéen contemporain de Sennachérib d'Assyrie ou la date de l'inscription RES 3022 = M 247 mentionnant la guerre entre Maḏay et Miṣr — semblent très convaincants dans leur contexte historique proposé par H. W., plus convaincants en tout cas que les dates de mêmes événements proposées par les autres savants. Il faut accepter de placer avec l'auteur la date des inscriptions les plus anciennes aux IXe-VIIIe siècles av. notre ère, accepter l'identification du roi sabéen Ka-ri-bi-ilu, mentionné par Sennachérib (685 av. notre ère) avec le moukarrib Karib'il Watar fils de Ḏamar'alay (p. 329-330), ainsi que la date de l'inscription minéenne RES 3022 = M 247 en l'an 343 av. notre ère (p. 362-370). La date — 120 av. notre ère — de la formation de l'Etat himyarite et de la désagrégation de Qatabān, semble aussi très probable.

Mais les dates individuelles de souverains déterminés sont parfois incertaines. Par exemple, le refus de H. W. de reconnaître l'existence de deux souverains sabéens nommés Karib'il Watar fils de Ḏamar'alay, semble insuffisamment fondé. On peut distinguer, selon la paléographie et le contenu des textes, Karib'il Watar I, contemporain de Sennachérib, qui a bâti l'enceinte de la ville de 'Ararat (Gl 1567), de Karib'il Watar II, l'auteur des inscriptions RES 3945 et 3946, qui a bâti l'enceinte de la ville de Kutal (RES 4844, 4850, 3948). Il faut dater le dernier de la fin du VIIe siècle av. notre ère. En conséquence, Yada''il Ḏariḥ fils du Sumhu'aly doit être situé, selon la paléographie, après Karib'il II, c'est-à-dire au VIe siècle av. notre ère. Mais ces changements dans les dates des souverains restent dans les limites des étapes paléographiques et chronologiques établies par H. W. : la période archaïque (étape paléographique I et période intermédiaire) va du IXe siècle à 700 av. notre ère; la période classique des moukarrib (étape II et période intermédiaire) se situe de 700 à 400 av. notre ère, et la période «des souverains dont le titre est inconnu» (la période des rois traditionnels) — l'étape III — s'ouvre à partir du commencement du IVe siècle av. notre ère.

On peut dire que le tableau chronologique de H. W. donne des critères assez sûrs pour situer chaque souverain dans sa période historique.

L'étude consacrée aux souverains dont le titre est inconnu (p. 357-360) est extrêmement intéressante. H. W. est le premier à avoir attiré l'attention sur les données d'Agatharchide, selon lesquelles «celui qui règne» sur les Sabéens ne peut quitter le palais «sans se faire lapider par tout le monde» (Agatharchide, § 100). L'auteur place cette situation aux Ve-II^{d} siècles av. notre ère, puisqu'il n'y a pas d'inscriptions des souverains sabéens de cette période, sauf très rares exceptions. H. W. suppose que les fonctions des souverains hors du palais étaient accomplies par des hauts fonctionnaires (p. 358). On peut appuyer cette opinion par les données des inscriptions. Par exemple, les auteurs de CIH 375 = Ja 550 et de RES 4624 sont des commandants des troupes sabéennes en guerre contre Qatabān. De plus, les inscriptions du mur du temple 'Awwām près de Marib montrent que la reconstruction de cette enceinte a été dirigée par le fils d'un roi (Ja 551) et par les fonctionnaires-*qyn* (Ja 552, 555), alors que la construction des temples était une des fonctions principales des moukarrib et des rois sabéens[2]). L'hypothèse de H. W. semble donc bien fondée : elle explique beaucoup de faits connus de l'histoire sabéenne des IVe-IIe siècles av. notre ère.

Il faut noter aussi l'étude consacrée à l'histoire du royaume de Qatabān au II^{d} siècle av. notre ère (p. 455-458), dans laquelle H. W. établit la succession des rois de Qatabān, de Šahr Ġaylan fils de 'Abšibam (200 av. notre ère) jusqu'à Šahr Yagul Yuhargib (125 av. notre ère). La carte jointe à cette étude (p. 375) montre la subdivision interne du royaume de Qatabān en «régions dominantes» (führenden Gaue) : le territoire des «fils de 'Amm» (Qatabān, Radmān, Maḏḥiy, 'Almalik et Yaḥar); «régions extérieures» (untertanigen Gaue) : 'Ausān, Dahasum, Tubanaw; et les «marches subordonnées» (untertanigen Grenzgaue) : Saḥūl et Ḏubḥān[3]). H. W. affirme avec raison que cette division a joué un rôle important au moment de la désagrégation de Qatabān à la fin du II^{d} s. av. notre ère.

Mais il est peu probable que l'Etat himyarite ait été formé des régions de Radmān et Dahasum. Radmān s'est apparemment séparé de Qatabān au Ier siècle de notre

[1]) Quelques-uns de ces essais ont déjà été publiés comme des travaux indépendants : H. von Wissmann, *Über den Inschriftenkomplex an einer Felswand bei einem 'Aṯtar-Tempel im Umkreis von Marib*, *Sammlung E. Glaser*, IX. = SBAW, 298. Wien, 1975; Id., *Über die frühe Geschichte Arabiens und das Entstehen des Sabäerreichs*, *Sammlung E. Glaser*, XIII. SBAW, 301. Wien, 1975; Id., *Die Mauer der Sabäerhauptstadt Maryab*. Istanbul, 1976. Publications de l'Institut historique et archéologique de Stamboul, XXXVIII.

[2]) A. G. Lundin, *Gosudarstvo mukarribov Saba' (Sabeyskiy eponymat)*. Moskva, 1971, p. 152-161, 190-193.

[3]) Sur la subdivision interne de Qatabān voir aussi H. von Wissmann, *Zur Archäologie und Antiken Geographie von Südarabien*. Istanbul, 1968. Publications de l'Institut historique et archéologique de Stamboul, XXIV, p. 94-97.

ère et a conservé son identité comme une partie de l'Etat sabéen; au II^{d} siècle, cette région donne naissance à une dynastie des «rois de Saba' (et ḏū-Raydan)», la dynastie de Wahab'il Yaḥuz. Le noyau de l'Etat himyarite, par contre, était constitué de deux autres régions qatabanites, 'Almalik et Yaḥar, où se situent deux capitales himyarites, Ẓafar et Rada'.

Les nombreux tableaux paléographiques sont très importants. H. W. ne donne pas de tableau normalisé des caractères graphiques, comme le fait J. Pirenne, mais il compose ces tableaux en groupant les graphies des diverses inscriptions placées en ordre chronologique, et il reproduit exactement la graphie individuelle de chaque inscription. Les tableaux les plus intéressants sont le tableau paléographique des inscriptions sabéennes du Ier siècle de notre ère (Fig. 24, p. 447) et celui des inscriptions qatabanites du même siècle (Fig. 25, p. 453). La comparaison des deux tableaux montre la proximité chronologique de la graphie et en même temps les différences locales des graphies respectives de Saba' et de Qatabān.

L'ouvrage ici recensé donne les résultats de plusieurs années de recherches de H. W. dans le domaine de la géographie historique et de l'histoire de l'Arabie du Sud antique. Ce travail montre les possibilités de l'analyse minutieuse et soignée des données éparses et fragmentaires des inscriptions sud-arabes, menée en comparaison avec les données des sources classiques et les matériaux archéologiques. Mais il montre aussi les limites de cette méthode de travail en l'absence d'idées générales. Il est inutile, par exemple, de reconstituer des chaînes généalogiques de souverains pour établir leur succession, alors que les règles de la succession des souverains du Yémen étaient peut-être très éloignées de la succession généalogique[4]).

Institut des Études Orientales — A. G. Loundine
Leningrad, janvier 1980

* * *

Remke KRUK, *Aristoteles Semitico-Latinus; The Arabic Version of Aristotle's "Parts of Animals"*. Book XI-XIV of the Kitab al-Hayawan. A Critical Edition with Introduction and Selected Glossary. Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1979 (26 cm., 96 + 156 pp., 4 facsimiles) = Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks, deel 97. Price: $ 35.00. ISBN 0 7204 8467 7.

In 1971 Professor H.-J. Drossaart Lulofs, who has been directing the publication of the Aristoteles Semitico-Latinus, embarked along with Professor J. Brugman, upon an edition of the Arabic version of Aristotle's zoology, publishing the *De generatione animalium*. Dr Kruk presents us now with a continuation of that project, an edition of the Arabic version of the *De partibus animalium*.

To build up her critical edition, Dr Kruk has not only consulted the three known Arabic manuscripts, but also, when required, has made use of the Greek text (Peck's edition in the Loeb Classical Library, 1968, and Louis' one in Paris, 1956) and of a transcription (based on two manuscripts) of the Latin translation by Michael Scot (d. before 1236 AD) of the Arabic version. Though there are three Arabic manuscripts, Dr Kruk used only two, British Library, Add. Ms. 7511 (L), and Leiden, Ms. Or. 166 (Golius) (G), since the Ms. in Teheran, Majles Library, coll. Ṭabāṭabā'ī no. 1143, turned out to be merely a late copy of L. The photographs of fol. 125 r of L and of p. 413 of the Teheran Ms. illustrate very clearly the reasoning behind this conclusion, showing in the margin of the Teheran Ms. a full line of L that the copyist had skipped and had added in the margin after having discovered his omission. Since L is more complete and better than G, in which the first book and part of the second are missing, L has been selected as the basis for the edition.

The edition has been done carefully, though in consulting the photographs of one page of the two manuscripts used for the edition, I found a couple of inaccuracies. On fol. 125r of L l. 7 (p. 92 in the book), corresponding to Aristotle's 690 a 3, I read لمنفعة and not للمنفعة as indicated on p. 138 of the Arabic edition. Probably the printed text presents an emendation but the apparatus criticus gives only a variant in G and does not indicate the original reading of L, which is also not recorded in the list of less significant variants, p. 88. Again, on l. 16 L has التين (Ar.690a17), which Dr Kruk emended to اللتين without indicating this in the apparatus criticus, but this original reading *is* recorded in the list of less significant variants on p. 88. This second fact and a closer look at this list led me to assume that Dr Kruk did not consider that all departures from the basic manuscript (excepting, of course, what concerns diacritical marks), should be recorded in the apparatus criticus. I regret that Dr Kruk did not indicate all of these departures in the apparatus criticus and that she did not precise in her introduction that she had not done so.

The photographs of one page of each Arabic manuscript and the list of additional variants allow the reader to judge how Dr Kruk handled the tricky question of selecting the significant variants.

There is an interesting glossary of technical terms (Greek-Arabic) and a useful glossary of the Greek words and proper names which were simply transliterated in the Arabic version.

Dr Kruk provides also a selected list, i.e. a list of the *significant* deviations from the Greek. This is certainly useful, but it would have been more pleasant to find at the bottom of each page of the edition a sort of second apparatus criticus giving the differences in the Greek and a third one explaining, for those who read Arabic but no Greek or read Greek but little Arabic, what those differences amount to. Professor Simone Van Riet adopted a similar system in her edition of the *De anima* in the Avicenna Latinus to deal with the differences between the Latin version and the original Arabic[1]). Such a system

[4]) A. G. Lundin, *Prestolonasledie v Katabane*. «Sovetskaya Etnografiya», n° 4, 1978, p. 123-130.

[1]) Avicenna Latinus. Liber de anima seu sextus de naturalibus. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. Van Riet. 2 vol. Louvain, Éditions orientalistes; Leiden, Brill, 1968-1972.

is very attractive but undoubtedly would have made Dr Kruk's book more expensive.

In summary, Dr Kruk's edition is carefully and critically done. Dr Kruk not only edited the text, but also had the patience to extract from the text all kinds of useful informations which could be very helpful for a new edition of the Greek, for a study of the technique of the Arabic translations and for the establishment of technical vocabulary. This book is a scholarly work of great value.

Georgetown University, Washington, April 1980 THÉRÈSE-ANNE DRUART

* * *

Michael ZWETTLER, *The Oral Tradition of Classical Arabic Poetry, Its Character and Implications*. Columbus, Ohio State University Press Sept. 1978 (24 cm., 310 pp.). Price $ 25.00. ISBN 0-8142-0273-X.

In 1928 Milman Parry published his study about the formulaic phrases in the Homeric epithets (*L'épithète traditionelle dans Homère*, Paris, 1928). He became interested in the formulaic nature of these epithets, which are often combined with other formulaic phrases; and tried to prove that the formulaic style of the Homeric poems was the consequence of an oral formulaic technique which the poets used to make a poem extempore. The poet disposed of "building blocks", formulaic elements, traditional patterns, which enabled him to create poems on the spot without memorizing: (M. Parry, *Studies in the epic technique of oral-verse-making*. 1. *Homer and Homeric Style*; 2. *The Homeric Language as the Language of an Oral Poetry*, Harvard Studies in Classical Philology, 41, 43, 1930-32). He also tries to find proofs for his theory about oral composition outside classical literature and with his pupil Albert Bates Lord he studied and collected many oral heroic poems performed by Yugoslav bards.

On the basis of his Homeric and Yugoslav experiences they come to several conclusions about the nature of oral poetry. Their oral-formulaic theory supposes a special technique to improvise poems with the aid of so-called 'formulas'. A formula is defined as 'a group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express a given essential idea'. Owing to the reservoir of formulas at his disposal, the poet does not need to memorize, but he is able to produce a poem in performance. The unlettered poet does not rely on a 'fantastic memory' or on a fixed text, but on this formulaic technique.

The classical work in which is laid down the whole oral formulaic theory with its implications appeared in 1960 by the hand of Lord, entitled *The Singer of Tales*.

From 1960 until now there have been more and more scholars who want to prove the applicability of the Parry-Lord theory in the field of other literatures. As for Arabic literature such efforts were done by J.D. Hyde (*A study of the Poetry of Maymūn ibn Qays al-'A'shā*', an unpublished Princeton University dissertation, 1970, which unfortunately I was not able to consult), by J.T. Monroe ("Oral Composition in Pre-Islamic Poetry" in *Journal of Arabic Literature* III (1972) pp. 1-53) and recently by Michael Zwettler in his *The Oral Tradition of Classical Arabic Poetry, its Character and Implications*, Ohio State University Press, Columbus, Sept. 1978, which is a rewrite of his doctoral thesis.

The author of the present book had published earlier some chapters of his thesis in an article in *J. A.O.S.* 96.2 (1976), entitled: "Classical Arabic Poetry-Folk and Oral Tradition".

As said, the book tries to apply the oral-formulaic theory of Parry and Lord on early Arabic poetry in order to find an answer to the difficult problems originating from the many variants, anachronisms, conventionalizations, misattributions, plagiarisms, confusions, inconsistencies, interpolations, fabrications, etc. which seem so characteristic of this poetry, and which have served many times as an argument to deny the authenticity of the bulk of pre-Islamic poetry. Michael Zwettler's book appears at a time when interest in all kinds of forms of oral poetry is growing.

Indeed, a year before Zwettler's book, two books about oral poetry by Ruth Finnegan came out, a theoretical book and an anthology. (*Oral Poetry, Its Nature, Significance, and Social Context*, Cambridge University Press, 1977a; *Penguin Anthology of Oral Poetry*, Penguin, Harmondsworth, 1977b).

While Michael Zwettler over-emphasizes the universal applicability of the Parry-Lord-theory (if 'judiciously adapted'), Ruth Finnegan puts the emphasis on the diversity between the different traditions of 'oral' poetry. She demonstrates the limitations of the Parry-Lord-theory. She does not even try to give a clear definition of what is the possible difference between an oral poetic tradition and written poetry, realising that such a definition cannot be given. She says: (*Oral Poetry* 1977a, p. 272): "Throughout the book I have rejected the suggestion that there is something peculiar to 'oral poetry' which radically distinguishes it from written poetry in nature, composition, style, social context, or function. This may seem a very negative conclusion. It may also appear perverse that, while rejecting the concept of "oral poetry" as an entirely separate category, I should nonetheless have chosen to write a book about it: and then spent much of it explaining away my title.

But the position is not totally self-contradictory or negative. The rejection of errors — or what seem to me errors — can have its uses: and dubious generalisations about 'oral poetry' have long held away.

To bring some doubts into the open is essential as part of the search after truth and also to combat the idea, still prevalent, that there is some deep and fundamental chasm between those of us who are 'modern', industrial and literate and the supposedly far-different world of non-literate, 'traditional' or 'developing' peoples. Getting rid of this particular model of literature — and of society — will help us, I believe, to understand the continued strength of oral poetry in a world which (for that matter) still contains much illiteracy, and also to recognise its appearance even in the most highly 'literate' and industrial settings as a normal and valued manifestation of human artistic expression and activity.

And then, the suggestion that the oral/written distinction, so far as it exists, is more like a continuum (or perhaps a complex set of continuums) than a sharp break between two separate categories does not mean that it is foolish to concentrate on one end of this continuum rather than the other. In practice, poetry which falls towards the oral end has often been neglected in studies of literature, and a comparative book primarily devoted to the topic is certainly overdue. It is not a contradiction to focus on this aspect, while at the same time insisting that there is no sharp and absolute break between oral and written forms of poetry".

Her vision contrasts with Parry and Lord's, because the latter maintain that to determine if a poem is oral or not is a matter that can be exactly verified: one has only to check if a certain poem contains the necessary percentage of formulas or formulaic sentences or structures and then one can say if the poem is oral or not.

Let us now dwell upon the more detailed elaboration of the application of the Parry-Lord theory to early Arabic poetry given by Zwettler in his book. The first chapter of the book, entitled *Oral Tradition and Traditional Texts: Questions of Application*, has a general character. Various theories often formulated on the basis of data from other literatures are treated here (because of the universal pretention of the Oral-formulaic theory, which the author professes repeatedly, cf. p. 5: "Indeed, "orality" has been demonstrated, not only in other Greek poetry such as Hesiod, the Homeric Hymns, Delphic oracular utterances, and the fragments of Panyassis, but also in areas as diverse as Old and Middle English poetry, medieval French and German epics, Old Testament verse, Babylonian and Hittite epic, Toda ritual songs, Coorg dance songs, Spanish and English ballads, and more", and cf. pp. 217-218); and also additions to Lord's and Parry's observations about Homeric verses made by Russo and Nagler. Russo and Nagler extend the notion of formulaicness. Along with verbatim repetition of phrases formulaicness can mean also phonetic, syntactic verbal rhythmic and ideational resemblances or corresponsions. Thus application of the Parry-Lord theory to early Arabic poetry would signify that the stereotyped repetitions or 'traditional features' of this poetry would have a sufficient explanation. It is also the solution of other problems, like the question of the literary plagiarism (the so-called *sariqāt*) in early Arabic poetry and the question of its authenticity, which occupied the minds of scholars like Ahlwardt, Margoliouth and Ṭaha Ḥusayn in recent times, but also early Arabic philologists like Ibn Sallām al-Jumaḥi who already thought in terms of '*ne varietur*' texts and who regretted the abundance of variants, alternations, misattributions and the general corruption of the tradition (See p. 12; pp. 203, 204).

The author does not agree with Lord when the latter takes for impossible a transitional stage between 'oral' and 'written' culture. Lord's distinction between an oral and a written text is also considered by the author as misleading just as the distinction between performance cum composition and oral performance from a memorized text. Nor does the author think that literacy in the sense of "ability to write" is the 'vast cultural change to develop a new kind of poetic' that Lord considered it.

But he follows Parry and Lord in using two criteria which should distinguish oral-traditional texts from texts composed in writing: a) a wide repertoire of phrases, phrase-patterns etc. that recur from poem to pome within a given corpus of poetry and b) a large measure of substantive variation from one version or rendition of a poem to another.

The Parry-Lord theory, the author concludes, can give a correct insight in what were called until now corrupt transmitted texts of classical Arabic poems, '*if judiciously adapted*'.

The second chapter deals with the "Oral Tradition of Classical Arabic Poetry". First the author examines whether the early Arabic poetry conforms to Lord's three criteria, i.e. 1). formulaic techniques, 2). few enjambments, 3). well established themes for rapid composition.

The author refers to appendix A, where he takes as an example the *mu'allaqah* of Imru'ul-Qays and tests it for formulaicness. Formulaicness is conceived in the widest sense: 'identical or similar wordgroups, corresponsional phonetic or syntactic phrases, appearance of like syntactical or grammatical units in the same metrical position'.

The conception of 'thrift' and 'economy' used by Parry and Lord in their investigations of Homeric poetry does not seem suitable for early Arabic poetry. The formulaicness in early Arabic poetry is to be demonstrated 'in its own terms'.

One of the most important aspects of the 'oral-formulaic' theory is the calculation of the percentage of formulaicness.

Our author makes three kinds of calculations to test the formulaicness of the *qaṣīda* of Imru'ul-Qays: the first table takes only into account verbal formulaic material (the real formulas); the second table only syntactic or structural formulaic material; the third table both verbal formulaic material and syntactic or structural formulaic material (combined formulaic material).

The author divides the *qaṣīda* of Imru'ul-Qays in several passages and gives for every passage the percentages in the three tables.

The formulaicness of the whole poem appears to be 38,9 percent. That is higher than that of the Chanson de Roland!

The Arabic philologists, theorists and critics haven't understood this formulaic practice: they come with accusations of plagiarism, where only the use of the same identical formulas is concerned.

In the second part (B) of the second chapter the author deals with the rare occurrence of enjambement in early Arabic poetry. There are several kinds of enjambement described by Parry and Lord and also occurring in early Arabic poetry. (A sinologist said to me in connection with Lord's theory about enjambment that it is very strange to pretend to formulate — as Lord did — an a priori universal theory without taking into account the linguistic context: the Chinese language has e.g. a paratactic structure, in which there is no possibility of *enjambment*. In addition to this he mentioned the fact that in the Chinese early-Tang period (618-713) there existed a *written* court poetry, which structurally fits very well with Lord's principles, but which was decidly not oral! *rev.*)

In the third part (C) of the second chapter the author discusses the relation between thematic structures and wording of the *qaṣīda*: 'the well established themes for rapid composition'.

Basing himself i.a. on conclusions of Bloch, the author believes that "the *qaṣīda*'s major thematic divisions ( ) may well have existed at one time as separate genres". (p. 81) This corresponds with Lord's theory about the song-

structure: he quotes his *Singer of Tales*: "the units within this whole, the themes, have a semi-independent life of their own. The theme in oral poetry exists at one and the same time in and for itself and for the whole song".

In the fourth part (D) of the second chapter the apprenticeship of the oral poet is discussed. The concept of *'rāwī'* 'transmitter', seems to correspond in a way to that of the apprentice poet such as Lord conceived it.

The third chapter deals with "The Classical 'Arabīya as the language of Oral Poetry". The oral-formulaic theory also made some observations concerning the language of the oral poetry. In his study *The Homeric Language as the Language of an Oral Poetry*, Parry professes that oral poetic language has four basic elements: 'the archaic, the new, the foreign, and the artificial'. This is so by nature, because there is not the stabilising factor of a text.

These four basic elements are not aimed at because of their effect, but only for metrical reasons.

In the second part (B) of the third chapter the author deals with some characteristics of early Arabic poetic language, which show its intertribal nature; he dwells upon the occurrence of archaisms in it, the difference between the poetic language and the spoken languages, the introduction of anomalies and anachronisms under metrical pressure.

The different dialects of the Arabian peninsula constituted for the poet a rich source on which he could draw, without regard to the tribe he belonged to. The interdialectical nature of the Classical *'Arabiyya* was also recognized very early by the Arabic philologists.

The archaic and dialectal element, which were absorbed in the language of Arabic poetry, were so because of their function in prosodic context.

The same function had the many synonyms which were used for animals while often words with a specific sense were used in the generic sense as synonyms of other words, also for prosodic needs.

In the third part (C) of the third chapter the author discusses the question of the *'i'rāb*, the case-endings.

It has been always a problem, to what extent the case-endings occurred only in the Classical *'Arabīya* and how far they existed also in the spoken vernaculars. Generally moslem tradition thought that *'i'rāb* was found in the Quraysh-dialect and also in the dialects of some Bedouin tribes, notably in the dialects of the Najd and the eastern part of the Arabian peninsula. Just in the initial phase of the philological activities of the Arabs (II/V century) there were many anecdotes about the linguistic superiority of the Bedouins: especially their correct use of case-endings.

According to Vollers the language of the Bedouins of the eastern part of Arabia had case-endings and was the same as the poetical language. He considered that the Qoran was revealed first in the language of Hijaz without case-endings, and later on bedouinized and provided with case-endings. Geier did not agree with the latter, but he also equated the poetic language with the spoken language. He could not believe in a special language for poetry because that would imply a separate artistic poetic language, and he considered Bedouins too primitive to have one.

Nöldeke considered the classical *'Arabīya* a living language, as the language of the Bedouins, and he believed that the Qoran was revealed with *'i'rāb*. He was also of the opinion, that *'i'rāb* existed in the spoken Arabic of the VII century, while at Mecca the *'Arabīya* had already begun to devolve "into the later Vulgärsprache" (quoted on p. 119).

The view of the author is different. The language with *'i'rāb* was the language of the poetry and was not spoken. The Qoranic language was the same language as the language of oral poetry. The author refers to Kahle who refutes decisively Nöldeke's opinion that *'i'rāb* would have existed in the spoken language of the Bedouins. The author considers the Qoran in its written form one of the first attempts to render as well as possible in writing the sounds of the oral poetic language, but that writing was based on the current spoken language at Mecca, and served "for everyday as well as commercial purposes" (Wehr quoted on p. 123). This is the explanation for the divergence between scripture and Classical Arabic language.

The author considers it wrong to take the anecdotes about the linguistic superiority of the Bedouins at face value. The Bedouins, according to him, did not speak a language with case endings. They did so only in cases of 'non-casual utterances' (such as poetry). In the question of *'i'rāb* Fleisch, Blau and Fück have opinions opposite to the author. Fleisch, Blau and Fück believed that the *'i'rāb* was still in full flower in the Bedouin dialects. In the polemics between Blau and Corriente the author takes the latter's side. Corriente stresses the low functional yield of case-endings in Classical Arabic language.

Diem's study of the case endings in Arabic in connection with the proper names in Nabatean inscriptions confirms the author in his opinion that the case-system in Arabic dialects had already disappeared. The stories of the Arabic philologists about the existence of a case-system in the Bedouin languages have their origin probably in the fact that some Bedouins were *ruwāt*, transmitters of poetry, and could therefore be considered as masters of Classical Arabic. An example from the comment on the *Naqā'iḍ* shows that not every Bedouin was so conscious about correct declension. (*The Naka'iḍ of Jarir and al-Farazdak*, Ed. A.A. Bevan, 3 vols., Leiden, E.J. Brill, 1905-12, p. 1026, l. 5-6).

In the fourth part of the third chapter the author analyzes the reproaches of Mohammad's contemporaries that the prophet should be only a *kāhin* (soothsayer) or a *shā'ir* (poet). The ground for these reproaches may have been the fact that the prophet used the same language as the soothsayers and poets, a flectional oral poetic language. Thus he propagated the *'Arabīya*, the intertribal poetic language which united the Arabic nation. The fixation of the Qoran in writing is one of the first attempts to represent orthographically the oral poetic language. Although at the time of the prophet writing was much more widely spread than thought some years ago, it is doubtful if there was any question of composing in writing.

The fixation of the Qoran changes this situation.

The latter poetry deviates from the original Bedouin ideal so much that the disparity between earlier poetry and later poetry was clearly felt.

The deviations from the old oral pattern perhaps came into being under the influence of a theory of variation which prevailed in a later period, in which written poetry was composed.

The Bedouins were (and have remained until today) the most faithful cultivators of oral poetry.

In the fifth part of the third chapter the author once more takes up the opinion of Parry and Lord, that the oral poetic language is not a language but a dictation, which the poet inherited from his master as a part of the traditional technique for the making of non-written verse.

While the poems themselves are in a state of continuing transformation, the dictation is fixed and transmitted from generation to generation without any change.

The Qoran changed this original situation, because the hitherto unwritten, but only heard, language now becomes written.

The fourth chapter is entitled 'Variations and Attributions'.

The characteristic of early Arabic poetry is fluidity and multiformity. Many scholars did not see the real oral character which implies fluidity and multiformity.

Therefore they had doubts about the authenticity of the poetry. But there are also orientalists who did recognize the characteristics of oral poetry. They knew that variant readings and divergences are common in such poetry. They believe that early Arabic poetry, like the French ballad or the Spanish romances, 'lives through variants', or in the words of Bräunlich: (translation by Zwettler on p. 190) 'Even those Arabists who have not been especially concerned with early Arabic poetry are aware that scarcely a single verse which is transmitted in several places is to be found with the same form in these various citations'. This fact Bräunlich sees as the result of oral tradition. Blachère also recognizes the multiform and unstable transmission of poetry. He considers variation as something inherent in every piece of poetry, from the origin. He also believes this to be the result of oral transmission.

In the first part of the fourth chapter (that consists of five parts A to E) the author investigates the different recensions of 'Imru'ul-Qays' poem (twelve). He comes to the conclusion, that between the recensions there is difference not only in sequence, but also in the number of verses.

It is not possible to reconstruct an archetype on the basis of different recensions, as western scholars are accustomed to do.

In the second part (B) the problem of attribution is dealt with: to which poet can a certain poem be ascribed? The author dwells upon the inadequate theories of plagiarism later developed by the Arabic philologists.

The social role which is imposed on a poet is especially decisive for the fact of whether a traditional poem is anonymous or not. The early Arabic poets had an important social role, and therefore they were not anonymous like early French and Spanish poets. Non-anonymity in the case of an oral traditional poet would by no means signify a conception of 'propriété littéraire'.

To know the name of the author of a certain poem only became important in the first centuries of Arabic philology. The latter grew under the influence of the science of *Ḥadīth*, a philological activity from which it borrowed its method. Part C deals with variations existing in the wording of certain verse segments. By variations is not meant scribal variants (or variants due to grammatical corrections of philologists), but here we are concerned with variants which alternate with each other in the fluid state of the poem. It is no use proceeding here on the basis of the western science of manuscripts.

The author shows that variations in Imru'ul-Qays' *Mu'allaqah* are not to be attributed to one origin, but each has its own value within a particular context.

In the fourth part (D) the author discusses the fact that in early Arabic poems there seem to be two different kinds of passages (referring also to the *Kitāb al-'Umdah*). There are more 'traditional' passages (like the *nasīb*) and more 'individual' passages.

The author rejects Batesons opinion that carefully reworking and tuning and a high degree of stylistic regularity and verbal patterning are incompatible with oral composition. On the contrary, other oral literatures show such complexity also.

He also refutes Batesons argument where she rejects the applicability of the oral formulaic theory to early Arabic poetry. He stresses the point that one should 'judiciously adapt' the theory to the particular circumstances of pre- and early Arabic culture and Arabic poetry.

Concluding he says (in E) that the fluidity in an oral poem is more important than its precise words. The early Arabic philologists had no eye for the fluidity of early Arabic poetry and the role of improvisation in an oral poetry. 'Abu'Ubayda considered improvisation and fluidity as fraud by the Bedouins.

Finally the author concludes that the following characteristics of many oral traditions are also characteristics of early Arabic poetry: (p. 255): 'Stability of the essential thematic structure, variation of many thematic and verbal details, recurrence of longer and shorter linebuilding phrases and constructions from poem to poem or poet to poet, conservation and lack of selfconscious originality, small regard for literary proprietorship, preservation of non-vernacular, archaic, and often anomalous linguistic features'.

Referring to Naglers words, the author expresses his desire to come to a 'coherent aesthetic theory' in order to understand 'the special nature of oral poetry' or at least to find out 'if such a theory could be validly framed at all'.

As a reviewer of this book I should not refrain from attempting a judgement about its main point, the question of the possible application of the oral formulaic theory to early Arabic poetry and some other questions of detail which are touched upon by the author during his argumentation. As regards the main question, it was not by chance that I quoted a large part from the conclusion of Ruth Finnegan's book on the nature of oral poetry (see above). Ruth Finnegan's study has amply demonstrated not only the uselessness and vanity of a sharp dichotomy between two cultures, a written and an oral one, but she showed also the different kinds of orally rendered poetry there exist in different cultures: differences in content, length, methods of composition, performance, memorisation etc.

This is not the place to discuss the value of the Parry-Lord theory as such, but it is clear that one should take into consideration Ruth Finnegan's findings.

One of the questions that arise in this connection is

the usefulness of the dichotomy between oral culture and written culture.

The author does not have such an extreme point of view as Lord has when the latter does not admit the possibility of a transitional stage between 'oral' and 'written' culture. Though admitting the existence of writing at the same time as the flourishing of the oral poetry, he does not admit that poets of that time compose their odes in writing, as writing in his view is mainly used for commercial purposes.

Occasional exceptions like 'Adi ibn Zayd or other 'scribal poets' (he quotes in this connection Nāṣir ad-Dīn al-'Asad, *Maṣādir ash-shi'r al-jāhilī*, Cairo, Dar al-Ma'ārif, 1962, pp. 113-118) require special consideration: "If they did actually *write* their poems, then formulaic analysis might indicate this fact. Unfortunately the preliminary research necessary for such a "negative check" is wholly lacking to Arabists at this stage" (p. 186 note 150).

Still the author retains the opinion that a dichotomy between early "oral" and later "written" poetry is justified. He tries to find support for his point of view in the Arabic tradition, in which, he asserts, the disparity between earlier poetry and later poetry was clearly felt. In fact, in the later poetry there is felt a deviation from formal, thematic and linguistic "standards" and this is connected with the so-called battle of the Ancients and Moderns, but the question is whether these "standards" are really derived from ancient "oral" poetry, and if the clearcut distinction between Ancients and Moderns is a real one (or perhaps a polemic one) and, above all, if this distinction is a consistent one. (Besides: why should the linguistic, stylistic etc. differences between the "ancient" poets themselves be left out of consideration?).

The solution for this problem furnished by Zwettler's oral-traditional theory should be supported more in detail, and compared with other results, if such an oral-traditional theory can ever be proved at all other than by way of supposition.

One of the great differences between "oral" and "written" poetry should be the different esthetic conceptions of the two kinds of poetry. The author disagrees with Bateson when she denies that the Parry-Lord theory can be applied to early Arabic poetry. (M.C. Bateson, *Structural Continuity in Poetry*; *A Linguistic Study in Five Pre-Islamic Arabic Odes*, Paris and The Hague, 1970, pp. 33-35). He feels that to maintain, as she does, that "Arabic poetry while not stressing originality of content or imagery, does stress form for form's sake and verbal complexity and conciseness" (p. 35) is to "apply retro-actively to pre- and early Islamic poetry criteria established and prescribed only many generations afterwards". (p. 217).

So Bateson admits at least a consciousness of originality in form (= wording) and verbal complexity. Within the oral-traditional theory however, the dictation is a fixed one, consisting of formulaic expressions from the stock which the poet has at his disposal; there is no originality in it. The poet chooses his words (archaisms, strange words etc.) only for prosodic, not for esthetic reasons.

The reviewer can not refrain from the impression that in the Arabic tradition we could find some support for Bateson's view. Already in the early poetry we find the phenomenon of *mu'āraḍah* (competition by making a poem with almost the same, but better, wordings — e.g. this is the case between 'Alqamah and 'Imru'ul-Qays in the description of a horse, cf. Ahlwardt, *The Divans of the Six Ancient Arabic Poets*, London 1870, 'Imru'ul-Qays no. 4; 'Alqamah, no. 1). It is clear that in these cases the poets are competing with each other in rendering the best form and wordings, although using nearly the same expressions. The same situation may exist in the case of the *Naqā'iḍ* (polemic and responsory poems).

The phenomena *mu'āraḍah* and *naqā'iḍ* exist also in later Arabic poetry. The divergence between Bateson and Zwettler makes the reviewer conscious of how many painstaking efforts are still to be made in the field of the esthetica of Arabic literature, which is the more difficult in view of the fact that respectable Arabic theorists like Ibn al-'Athīr (d. 1239) sometimes lack any insight in the nature of Arabic poetry (cf. e.g., *al-Mathal as-Sa'ir*, Cairo, 1939, II, p. 372 where he speaks about plagiarism where polemic poems between Jarīr and Farazdaq are concerned; other theorists, mentioned by Ibn Rashīq, *Kitab al-'Umdah*, Cairo, 1955², II, p. 289, considered a line of poetry 'Imru'ul-Qays and Ṭarafah had in common, as 'a coincidence of thoughts'!).

The major indicator of "orality" of a certain poem is according to the oral-formulaic theory its degree of formulaicness. So it seems justified to me again to take up the ideas about formulaicness and to discuss these.

Originally the notion of formula must have been a very clear one: under certain metrical conditions Homeric poetry used a certain epitheton for one of the heroes or gods with the exclusivity of other epitheta which were used in other metrical conditions. This notion was then extended to wordgroups of frequent occurrence. It was defined as: 'a group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express a given essential idea'.

Later on was also created the related notion of formulaicness. Formulaicness was a very much wider and vaguer notion than formula: identical or similar wordgroups, corresponsional phonetic or syntactic phrases, appearance of like syntactical or grammatical units in the same metrical position'. Formulaicness has within the oral formulaic theory a crucial function: the percentage of formulaicness in a poem can prove the orality of it. If the number of formulas and formulaic expressions in a certain poem remains under a certain percentage, then they suggest that the poem belongs to 'written' culture; if above the percentage, then it is 'oral'. One can have two objections against this method:

— formulaicness is an inexact and vague notion and can be extended to all lingual utterances, provided that we use them under metrical conditions. Are 'in the house' and 'on the mouse' formulaic? They are identical or similar wordgroups, corresponsional phonetic and syntactic phrases, like syntactical and grammatical units in the same metrical position.

[Besides: the Parry-Lord theory does not take into account the linguistic context: "The most characteristic feature of the Arabic language is that the great majority of its words are built up from (or can be analyzed down into) roots each of which consists of three consonants and by varying the three vowels and adding prefixes, infixes, and suffixes, according to certain patterns, the actual words are produced" cf. Farhat J. Ziadeh and R. Bayly Winder, *An Introduction to Modern Arabic*. Princeton, New Jersey, 1957, p. 20. We have to keep this in mind, when we judge Arabic poetry, cf. the line of Abu Tammām (no 'oral' Poet!):

15. *fa-ṣanī'atun / tusdā wa-khaṭ / bun yu'talā*
wa-'azīmatun / tukfā wa-jur / ḥun yu'assā

cf. *Diwān*, ed. 'Azzām, *Dhakhā'ir at-'Arab*, Cairo, 1964-65, II p. 265; cf. also J.E. Bencheikh, *Poétique arabe*, Paris, 1975, pp. 245 ff.]

— It is not right to use for such an inexact matter as (early) poetry (of which not the whole corpus has come down to us) arithmetic notions like percentages. What do we use as smallest quantity: a syllable which is part of a formulaic expression? For how much a syllable counts which is part of a formula with respect to a syllable which is part of a formulaic expression?

The only criterion to determine a formula is that the same words under the same metrical conditions are found more than once. So the more poems we study, the more formulas we find, the greater is the percentage of formulaicness. So orality depends on our assiduity in finding formulas and extending the definition of formulaicness, so that we find formulaic expressions everywhere and get a percentage of 100% formulaicness (Also the word *wa-*, which signifies 'and', is a formula). To determine orality in this way is no less than a kind of circular argument and in this way we will certainly find that the whole corpus of Arabic poetry is oral, from Jarīr to 'Abu Nuwās, from 'Abu Nuwās to al-Mutanabbi.

But to make the discussion less abstract, let us look at some examples given by the author. These examples are not always convincing.

Thus Zwettler gives as examples of "striking syntactic patterns" i.a. the two following (p. 52):

wa-ẓalla ṣiḥābī yastawūna bi-na'matin

(and my companions were grilling a sheep) from the *Diwān* of Imru'ul-Qays 30:33 (Ed. Dhakh'ir al-'Arab, 1964) and

fa-ẓalla-l-'akuffu yakhtalifna bi-ḥānidhin

(and the hands followed each other with a person who grilled) from the *Diwān* of]Alqamah 1:41 (Ed. Ahlwardt, *Six Poets*).

These two examples (two of the five) are from two poets, Imru'ul-Qays and 'Alqamah respectively, who according to the legend of the arbitration of 'Umm Jundub, are closely linked, and so these lines are less convincing as a proof for those who keep in mind the Arabic tradition about these two poets.

Moreover, is should be emphasized that 'Imru'ul-Qays and his poetry in his time were 'more famous than the sun', and we could ask ourselves if 'Imru'ul-Qays has not been imitated on a large scale by the younger poets of his time and afterwards. With respect to the passage *fa-ẓālla-l-'adhārā* (*Mu'allaqah I.Q.*, line 12), we find e.g. another imitation by a poet of some humorous lines in which he speaks about women, who, in his youth, were gleaning his black hair (*fa-ẓālla-'adhārā* etc., see Abu Tammām, *Ḥamāsah*, with the comment of Marzūqī, ed. Aḥmad 'Amīn, Cairo, 1951-53, p. 1863 (IV); *id.* with the comm. of Tibrīzi, Cairo, 1913, II, p. 412).

Although the reviewer does not accept the basic points of Zwettler's theory, he is aware of the fact that Zwettler's study is a useful contribution to the study of pre-Islamic poetics and Arabic poetics in general. If maybe he is not convinced by the suggestive schemes, graphs, lines, etc., he is convinced more and more of the relatively highly conventional (better than "collective") character of Arabic poetry, including pre-Islamic poetry.

The reviewer does not admit the *necessary* connection of formulaicness with 'orality' or 'oral culture' (he does admit that sometimes formal characteristics as described by Lord are really present in some oral literatures; however, from this he can not conclude that the presence of these characteristics would *necessarily* imply 'orality'; see also the remarks about Chinese court poetry above), but he is conscious of the fact that the notion of 'formula' (if not too extended) can still be a useful one in future research.

But there is another very useful thing in this book. That is Zwettler's conclusion about the fluidity and multiformity of the poems in pre-Islamic times.

I agree with Zwettler that it is better not to think in terms of '*ne varietur*' — texts and to consider the abundance of variants as inherent in a poetry which is by nature fluid and multiform.

I do not think, however, that we have to connect such a fluidity and multiformity exclusively with orality.

I agree with Zwettler that editors of poetry like Ahlwardt and Nöldeke (with partly romantic, partly philological preconceptions) did not understand the true nature of pre-Islamic poetry (its multiformity) and were many times unjustified in judging this poetry unauthentic and spurious.

I think that we have to do here with a universal problem: in a number of literatures we have the problem of 'variants' (which seem not to be scribal variants), especially in the early periods. The problem exists not only in ancient Arabic literature, but also in European medieval literatures.

The problem lies in the fact that it is impossible for us to reconstruct an archetype on the basis of different readings in which medieval poems have come to us.

In the case of early Arabic poetry, western scholars were frustrated in their attempts to give a fixed and secure ('*ne varietur*'-)text of the poems they edited.

Their explanation for the instability they met in early Arabic poems, was that the majority of this poetry was to be considered spurious. In this respect they had the same judgement as some of their medieval Arabic colleagues, who in many cases did not understand the true nature of the poetry they studied, which is clear i.a. from their unjustified accusations of plagiarism.

Zwettler has been useful to confront us with this aspect of early poetry which is not only true of Arabic poetry, but also of other mediaeval poetry.

In this review are discussed some points of Zwettler's book which I thought to be of particular interest to the student of pre-Islamic poetry. Many other points of the book (e.g. about the linguistic situation in pre-Islamic times) we will not try to discuss here: we leave it to others. We limit ourselves to admitting that they are sometimes interesting.

Regarding the whole book we conclude, that, although we are not convinced of the truth of Zwettler's theory, his book has the merit of being a further incentive (after studies in the same field done by i.a. Bräunlich, von Grünebaum, Jacobi, Bateson) to arrive at an aesthetic theory about pre-Islamic poetry.

Leiden/Amsterdam, January 1980 A. SCHIPPERS

* * *

Sabri MOUSSA, *Seeds of Corruption*. Translated by Mona N. Mikhail. Boston, Houghton Mifflin Company, 1979 (21 cm., XII + 169 pp.).

Sami BINDARI, *The House of Power*. Translated by Sami Bindari and Mona St. Leger. Boston, Houghton Mifflin Company, 1980 (21 cm., VIII + 216 pp.).

Seeds of Corruption is a translation of *Fasād al-amkinna* a prize-winning novel by Sabrī Mūsā, published for the first time in the periodical *Sabāḥ al-Khayr*, 1969-1970, and then in bookform in 1973 and 1976, according to information provided by the author in the 1976 edition. It was awarded the encouragement prize of Egypt in 1974 and with the Pegasus Prize for Literature in 1977. This last prize was established by Mobil in 1976, a special leaflet says, "to provide international recognition to authors of merit writing in languages other than English. The Prize is awarded on a country by country basis, with special consideration given to a culture and its literature which deserve wider appreciation in the U.S."

The author, Ṣabrī Mūsā, in full Ṣabrī Muḥammad Ḥasan Mūsā, was born 19 March 1932, in the city of Damyāṭ in the northern part of the Delta. He studied art, became a drawing-master at an elementary school, but he left this profession after two years to devote himself to journalism. From 1952 onward he worked at the desks of *Magalla al-Taḥrīr*, *Magalla al-Risāla al-gadīda* and *magalla Ṣabāḥ al-Khayr*; He worked in Baghdad from 1976 to 1979 as director of the branch office of *Rūz al-Yūsuf* and then became the vice-editor of *Ṣabaḥ al-Khayr*.

Sabri Musa published his first volume of short stories, *al-Qamīṣ*, in 1958. It was followed by the novella *Ḥādith al-niṣf mitr*, in 1961. In 1964 he published his first travel story, *Fī 'l-ṣakhrā'* and another volume of stories *Ḥikāyāt Ṣabrī Mūsā*. Critics considered this last volume of stories to represent a development of the old Arab style of story-telling and the western style. Sabri Musa published another travel story, *Fī 'l-buḥayrāt*, in 1965, and two volumes of short stories, *Waghan li-ẓuhr*, 1966, and *Masrū' qatl gāra*, 1967. Then followed the novel *Fasād al-amkinna*. The novel, *al-Sayyid min ḥaql al-Sibānkh* (the Man in the Spinach field) and a volume of portraits *Ādam dhū al-alf wagh* are being printed.

His fame, however, derives to quite some extent from his activities as a scenario writer for Egyptian films. Among these scenario's are Yaḥā Ḥaqqī's *Qandīl Umm Hāshim*, his own *Ḥādith al-niṣf mitr* and scenario's directly written by himself.

Other prizes he won are the State prize for scenario's in 1968 and the Medal of the Republic for Arts and Sciences, first degree, in 1976.

As regards the novel the critics are unanimous in their opinion that it represents a new stage in Egyptian novel writing being a novel about life in the desert. It consists in fact of a number of stories around a mining project which was eventually abandonned, leaving one person on the site who had reached the point of insanity in his attachment to the place.

An important aspect of the novel is the interaction between miners and bedouins culminating in the story of the bedouin 'Issa who runs off with the result of two years of hard work, an ingot of gold of about one kilo, to show it the legendary ancestor of the tribe, Koka Lawanka, intending to return it to the miners. Another story tells of the death of three bedouins who were trying to deepen an old abandonned well, of the fruitless efforts the miners and the bedouin are spending to obtain permission for the burial, and of the burial itself. A third story relates of the obsession of a fisherman to take revenge on the mermaid who lured his brother and two of his cousins to the deep. He believes a dead sea-cow to be a mermaid which he brings in triumph to the village. There his triumph is changed into deep humilitation when the king orders him to unite in matrimony with this captive.

The main story tells of Nicola, the man without a homeland, who marries in Italy and then goes to al-Darhīb with his Italian friend, to explore an old gold-mine. The man who can settle nowhere, settles in this dessert and in due time his daughter comes to live with him. The gold-mine project is abandonned for a talc-mine, which becomes a prospering enterprise and which brings the king and his retinue as visitors. The king's valet invites Nicola's daughter to join the king's hunting party with no other object than to procure an attractive maiden to the king. The daughter becomes pregnant her father, Nicola, inmagining that he himself is the father of the child. Shortly after the birth he steals his grandson from its cradle to feed it the jackals and then disappears into the mines. The daughter searches and finds him in an abandonned alley. He causes a rockslide when he tries to escape and thereby traps his daughter in the mine. From that day on he is standing naked in the burning sun awaiting the moment to be turned into rock like the legendary bedouin ancestor Koka Lawanka.

The translation of Mona N. Mikhail offers good reading. It must be said, however, that the translation is rather free. Sentences have been left out or were altered. Paragraphs were condensed or were cut out altogether. Shifts of meaning do occur and sometimes new meanings were added. Some of these changes seem to have been made to polish the coarser parts of the novel, other changes seem to reflect ideological motives, and still other changes seem to have been made without any motive. "A narrow path" (page 8) becomes "a curving passageway" (p. 4f translation) for instance. The author's fondness of the repetition of a certain word in a cluster of sentences is not followed by the translator. A close translation of the Arabic runs as follows: "He wipes the dusty sweat that is flowing from his dusty naked body with his big dusty hand. Dust fills his pores" (p. 10). The translator has rendered these sentences with "... and wipes away the dusty sweat that covers his body" (p. 7).

Another repetition is broken up by the translator in such a way that the wordplay of the original is lost. Three times the adjective *fārigh* is repeated in connection with a bottle and then the substantive *farāgh* is used defining the place as an "emptiness" where bottles cannot be anything but empty: "He took the liquor bottle and found it empty. He had taken it yesterday and also had found it empty and he would take it again after a while and find it empty ... How would liquor come to this emptiness" (p. 11). The translator uses "desolation". (p. 7).

The translator may be suspected of having expurgated the original in the following lines: "She told him that one blow on the back of her father's head would be sufficient. It would relieve the old man of all his suffering and leave them with enough capital" (p. 13). A close rendering of the Arabic text would run as follows: "(She told him) that a blow on the back of his head would harm nobody — it would give the old man rest from all his earthly worries as he would go to the eternal presence of the Lord accompanied by their prayers and recognition of his merits and it would put them at ease since it would leave them a substantial sum of money" (p. 15).

The translation has skipped the paragraph which relates of Nicola's obsession that he was the father of his own grandchild and that he had killed both the child and his daughter (p. 11). This obsession is at the bottom of his madness which stretches out over the whole of the novel. The author therefore was right in informing the reader at an early stage of the novel and not just when Nicola's obsession of being the father of the child is exposed as imaginary.

The translator has added some romantic colouring inventing sentences or parts of sentences when describing the thoughts of a bedouin about the huts of the miners and their work: "He wondered how they could stay all day in the mines and then return to these huts. He was equally astonished by the predatory attitude of the men toward the mountains themselves — mountains that for him seemed as inviolate as eternity itself" (p. 18). The first of these two sentences should have been translated as follows: "What astonished him most after that was the sort of work the inhabitants of those shacks performed ... in the hollows of the mountains to which he belonged". The second sentence of the translation is pure invention. The translator also depends on her own invention when she writes: "Even though he was young, he was shrewd enough to see the difference between Nicola and the other Westerners. Unlike the others who came to take, Nicola impressed Issa as one who came to stay" (p. 17). A litteral translation would run: "From that time onwards Issa began to observe those strangers and watch all their doings with assiduity" (p. 19).

It is difficult not to suspect the translator of a social bias when she writes: "the workers ... ate only what the overseers left them" (p. 17), whereas the Arabic text says: "*kāna al-'ummāl ... ya'kulūna ma yuṣallib 'ūdahum faqaṭ taḥt aḥmālihim al-thaqīla*" (the workers ... ate only what would strengthen their bodies under the heavy loads). The Arabic text, it is true, tells of a discrepancy between the luxury food of the overseers and the simple food for the workers, but there is no mention of the left-overs of the richer tables being the food of the workers, nor of any shortage of food as far as the workers are concerned.

The following sentence might also come under the heading social bias: "What attracted them to the hard work was the special wages: two piasters a day". (p. 18). The Arabic text runs: "... ten piasters per day whereas they all came from the land where a man's labour was sold at one or two piasters" (p. 19).

The above remarks are only a selection of what I noted down during my perusal of the first two chapters. A similar selection could be made regards any part of the book. I am well aware of the fact that there is a difference between literary appreciation in Egypt and in the United States, but I do not think that all the changes the translator made can be justified on this count. A close translation probably would not have stood a lesser chance on the American market than the present translation and it would have done more justice to the author.

The House of Power (*al-Sarāya* in Arabic) is the first novel of Sami Bindari, a physician in Alexandria, who is heading the geneology and obstetrics department of a maternity hospital, according to information kindly provided by the publisher in a special leaflet. The novel was first published in 1971 and was awarded the Pegasus Prize for Literature together with *Fasād al-Amkinna* by Sabri Musa. I did not succeed in meeting the author during my short stay in Egypt in February-March 1980, nor did I succeed in acquiring the Arabic original, nor in collecting reliable biographical or bibliographical material concerning this author. The only information I was able to collect was that the author has not published any other work of fiction up till now. It seemed unfair to me, however, to postpone a review of this translation until such time as I would have collected the necessary information.

The novel tells of the life in a small agricultural village where the people are suppressed by the administrators and the foremen of the estate, the only provider of work and income. Next to this society exists another, bedouin, society, where human dignity is preserved. It must be added, however, that this bedouin society is not without a scoundrel. The hero is a schoolboy who is forced to seek work at the estate after the sudden death of his father. Amidst humiliations and suffering he becomes acquainted with a bedouin girl and a bedouin boy, who eventually secures the protection of the bedouin chief for him. The leaders of the estate try to reach him and to disturb his security accusing him of a theft, but they fail. During his stay with the bedouin the boy loses both his friend from the village and his bedouin friend, the first in an accident and the second through the savagery of another bedouin. The novel has a happy ending in so far as the hero becomes an independent farmer marrying the daughter of the bedouin chief.

Judging from the translation, which was made by the author himself and by Mona St. Leger, the story is well told. It certainly deserves attention outside the Arabic language area.

Leiden, August 1980 C. NIJLAND

* * *

M. C. HUDSON, ed., *The Arab Future: Critical Issues.* Washington DC, Center for Contemporary Arab Studies, Georgetown University, 1979 (23 cm., VI + 104 p.) = CCAS Studies in Arab Development, paper, $ 5.00. ISBN 0-932568-01-7.

This is a set of papers read at a symposium at Georgetown University, April 1977, and revised afterwards. Except for the editor, all contributors are Arab (three Palestinians, two Syrians, one Egyptian; all but two affiliated to the host institution; all but one U.S.-based). The subject matter is divided over cultural (Constantine K. Zurayk, Mohamed Rabie), economic (Ibrahim M. Oweiss, George T. Abed), and political (Halim Barakat, Michael C. Hudson, Hisham Sharabi) trends; the social ones suffering the not unusual neglect. The editor calls the perspective

of Sharabi and Barakat radical, that of the others liberal (both terms no doubt in their particular U.S. meaning).

In some of the papers, notably chapters 1 and 5, transformation appears as a guiding concept. Successfully promulgated by the linguist N. Chomski, this notion is about as serviceable, for given purposes, as the concept of modernization, peddled some two decades ago by such writers as D. Lerner, now at a discount (p. 65), who at least had looked at the region. That someone of the intellectual standing of Zurayk should want to keep up with the Joneses in this regard gives pause to the reader.

The consensus of the papers seems to rest in an ambiguity — by no means necessarily a bad thing in itself, and less so in the perspective of traditional Arab thought models. They read like a fairly critical yet purposely positive self-presentation of Arabs to a U.S. audience. At the same time they express concern, indeed bewilderment, in face of the cultural, economic and political problems identified — given, moreover, an oil miracle that failed to take effect.

That this should occasion incidental contradictions, not always on lesser matters, between and even within papers, is perhaps understandable, though not necessarily condonable. There is more cause for concern in two other features shared, more or less, by all papers. These are speculative essays, and they speculate in a pronouncedly verbal manner. Besides, the expression they give to Arab self-awareness is steeped in U.S. thought patterns and theory models. At no point is there a purposive attempt to discern between the basics of the modern and post-modern Western and the contemporary Arab civilizations, in an effort to use comparison towards mutual clarification. At many points, the probe into collective selfhood is pre-empted by the ambiguities that customarily confound the confrontation with the West. Between the two features, there is mutually reinforcing effect that can hardly improve the achievement.

These papers succeed in globally identifying some of the issues currently marking the Arab scene. They are rather less successful in analyzing these issues, let alone demonstrating credible prospects. The main value of this booklet is that it provides a fair and clear barometer reading of the mood of some of the expatriate Arab intellectuals in the U.S. whose identification has remained Arab notwithstanding all acculturation pressures. The reader less interested in this topic than in that announced in the title of the book may have to look elsewhere to find his interest satisfied.

Cairo, March 2, 1980 C. A. O. van Nieuwenhuijze

* * *

Nikolaos Van DAM. *The Struggle for Power in Syria: Sectarianism, Regionalism and Tribalism in Politics 1961-1978*. London, Crown Helm Ltd. 1979 (pp. 147). Price £ 7.95.

This monograph is the English version of a revised and updated doctoral dissertation presented to the university of Amsterdam. The author is a staff member of the African and Middle Eastern Affairs department of the Netherlands Ministry of Foreign Affairs. His main sources for this study were Ba'th party documents, biographies, memoirs and polemical writings, the Arabic press, radio broadcasts, and personal interviews. Among the difficulties encountered by the author in his research were the partial and biased sources, the secretive character of the Ba'th party, and the sensitivity in speaking about sectarianism in politics. He was nevertheless successful in his description and analysis of how the Syrian minorities—especially the Muslim ones: Alawis, Druzes and Ismailis — gained power, and how and why their leaders struggled among themselves until the victory of Hafez al-Asad in what was known as the "corrective coup" of November 1970. The author also showed a competent and intelligent familiarity with the leaders of the Ba'th party after 1961, their positions in the regional and national commands of the party, their sectarian, professional and regional identities, their rivalries, intrigues and quarrels and the effect of factionalism on the stability of the country.

In his first introductory chapter, the author described the factors that contributed to sectarian, regional and tribal loyalties by mentioning the compact religious and ethnic groups and by showing how these groups sometimes overlap with socio-economic categories. He gave exaggerated and sometimes incorrect notions about the Syrian population by quoting such writers as Michael Van Dusen and Moshe Maoz on the strength of the Arab identity in contrast to the Syrian identity of the Syrians, the independence of the Alawi and Druze regions under the French mandate, the strength of local loyalties, and the existence of parties on a regional basis. The author then proceeded in the following four chapters, in a well-documented narrative, to explain how the minorities rose in the Syrian armed forces and in the Ba'th party, how the sectarian polarization occurred in the armed forces between Sunnis and religious minorities, how the Druze officers were purged as separate power blocs, and how the struggle for power occurred within the Alawi community between the forces of Salah Jedid and Hafez al-Asad. He ended in the sixth chapter with a statistical analysis of the sectarian and regional factionalism in the Syrian political elite. The author believes that the coup of March 8, 1963 that brought the Ba'th party to power was a turning point in modern Syrian history because of the changes in the ruling elite, the rise of heterodox Muslim communities and people from the poor rural areas to power, and the change between Sunni and non-Sunni Muslims, and between urban and rural peoples. As far as these changes are concerned, one can indeed speak of a turning point although many aspects of Syrian politics and life have remained unchanged, and the changes themselves continue to be challenged or modified.

The statistical analysis in the author's sixth chapter is supported by the seven tables (pp. 125-129) that show mostly the regional and sectarian representation in the Syrian cabinets after 1942, as well as the sectarian and regional background of the military members of the Ba'th regional commands. The marked difference in the Syrian cabinets is the rise of the Alawi representation from the average 2.4 per cent in the 1942-63 period to the average 9.4 per cent in the 1963-76 period; but this was not so much at the expense of the Sunni representation (which went only from 83.2 to 77.1 per cent) as at that of the Christian minority which went down from an average of 11.1 per cent before 1963 to 6 per cent in the 1963-76 period. More remarkable than cabinet representation has been the military membership of the Syrian regional command where the Alawi officers represented 37.7 per cent in the 1963-76 period and the Sunni officers only 43.4 per cent, and where the populous Damascus district is represented by 8.8 per cent while that of Latakia is represented by 25.9 per cent. In the tables 1-3 the author mentions the districts — by which he evidently means the mohafazats — but he does not mention the district of al-Jazirah while he includes Idlib and Qunaytarah which became districts long after 1942. He also does not explain what he means by "non-Syrian" and "unknown" in the list of districts (pp. 125-127). Moreover, the author's notion that the political entity of Syria within its present boundaries was formed in January 1942 (p. 102 n. 1) is incorrect. The Syrian entity of today, in addition to the Sanjak of Alexandretta, existed since the beginning of the French mandate in 1920 in spite of the administrative autonomy of the sanjak and of the Alawi and Jabal Druze districts.

In the three Appendices A, B and C (pp. 104-124) the author gave the translation of some significant Ba'th documents: the first relates to the Ba'thist view of the danger of sectarianism, the second includes confessions about sectarianism in the army units of Hama in 1966, and the third is taken from "the party's crisis and the 23 February movement" and analyzes the relation between the Ba'th party and the armed forces. The author does not indicate what is meant by "tribalism" which occurs in the title of the monograph and throughout its pages. If what he means is family solidarity, perhaps the term "clannishness" is more appropriate. The monograph ends with a bibliography of Arabic and non-Arabic titles some of which are hardly related to the topic, whereas other books which are directly related, such as the present writer's second volume of "Revolutions and Military Rule in the Middle East", are not mentioned.

Among the few errors and omissions in this book are the following: Bitar and Aflaq, the co-founders of the Ba'th, were not from the lower middle class (p. 31) but strictly from the Damascene middle class; in the preface, notes 3 and 5 have no relation to the text; the mention of the Qatana insurrection of 1957 and the Kiswe congress of 1965 (p. 124) should have been accompanied by some explanation on the two events; the fact that native Damascenes were few in the Ba'th party should have been explained by a brief mention of the existing parties and their successful struggle for independence, the people's suspicion of the Ba'th as a leftist opportunist and unpopular movement until it united with the Arab Socialist party of Akram Hourani in 1953, and exploited its alliance with Nasser after 1955 and with the army officers; the author should have emphasized the contrast between the basic principles of secularism and the non-sectarian character of the Ba'th, and what he related about the sectarian struggle for power. The author had difficulty with the vocalization of some Arabic words and names such as Dir'a (p. 19) which should be Dar'a; Arif al-Nakdi (p. 30) which should be al-Nakadi; al-Thuknāt (p. 136) which should be al-Thakanāt. On p. 112 the expression "Wa Ardak" was translated "by your Day of Judgment", while the correct translation is "by your family honour".

In spite of these errors and omissions, the author's monograph of some 103 pages of text and notes is one of the most complete and informative studies about the role of sectarianism and regionalism in the struggle for political power in Syria under the Ba'th regime. It also constitutes a very conscientious effort to explain one of the aspects of the involvement of the military in politics in general, as well as the instability caused by the petty quarrels and intrigues of Ba'th party factions in particular.

University of California, Santa Barbara, February 1980 George M. Haddad

[A second, revised, edition has been published meanwhile, London, Croon Helm Ltd., 1981 (22.5 cm, 169 pp.). ISBN 0-7099-2601-4. Price: £ 10.95 h.c., (The editor).]

* * *

Arnold H. GREEN, *The Tunisian Ulama, 1873-1915*; Social Structure and Response to Ideological Currents. Leiden, E. J. Brill, 1978 (25 cm., VIII + 324 pp.) = Social, economic and political studies of the Middle East, vol. XXII. Price: fl. 96.–. ISBN 90 04 05687 4.

This study is an original contribution to the knowledge of Tunisian history and society. The importance of this book lies not in that it gives many new facts or deals with a rather unknown period. The significance of Green's study is the point of view he has chosen. For it is not the Tunisian rulers or the European consuls that play the leading part, but a relatively small group of Tunisians, the Ulama. In the period he deals with he finds a total of no more than 128 persons, many of whom have never played a clearly influential part in the political and cultural life of the Tunisian capital. As Green himself explains, this small number indicates the limited framework of his study. He can not be reproached for this: the material he used, may be said to be extremely refractory, and interviews with the relatives of the Ulama concerned have certainly not resulted in the solution of all the author's questions. The results however are laudable. After having studied the book the reader is well-informed of the position of the Ulama in social life, of their power and powerlessness, and of their reactions to the changes that took place in society. The reader becomes very much aware of the fact that the Ulama, who at first sight formed a closed community, were in fact no community at all. The position of each of them in the group influenced to a very high extend the attitude towards the changes in society.

The book begins with a preliminary survey of recent studies of the position of the Ulama in other parts of the Ottoman Empire. Then the first part (pp. 23-100) gives an analysis of the Tunisian Ulama. One of the author's most important conclusions is that the Ulama could not afford to do without the Beys, because in giving away jobs the latter's influence was of crucial importance on the material welfare and consequently on the social status. In spite of this the Ulama possessed a certain autonomy vis-à-vis the government, which took into account their

position and wishes, and avoided, if possible, an open confrontation with them. About the fact that this was in the Bey's interest too, the author is rather vague (e.g. p. 56: "Should the religious leaders (= the Ulama) lose their standing and influence in the people's eyes by appearing totally subservient to the Bey, the latter might be the ultimate loser"). Green is more explicit about power within the group of 128 Ulama. The dynasties had and kept the upperhand but permitted provincial newcomers into their ranks, though the latter had to be content with the less attractive functions.

The second part of this study (pp. 103-229) is more descriptive and clearly of a more historical nature. Green's subdivision of the Ulama provides the possibility to shed light on the relationship between tendency to reform and place within the group. Those who advocated changes were Maliki from the provinces, whose position was very weak, while the more conservative Hanafis maintained close relations with the secular authorities. In this respect it is rather surprising that in 1881, when the French took over the real power, no break erupted. Up to 1910 the group of reformers was on the whole the same as at the time of Khayr al-Din.

About that time the picture changed by a number of contributory factors: a new, modernist educated elite had arrived on the scene, the result of the liberal policy of the French authorities. This group of "Jeunes Tunisiens", for a long time sympathetic toward the French, became more and more critical, especially when the Young Turks took over in Istanbul and the Italians conquered Libya. The relation between the "Jeunes Tunisiens" and the majority of the Ulama, the conservatives, was quite moderate, also because the latter considered themselves and certainly not the modernists to be the mouthpiece of the population. Another factor was that the intolerant colons began forcing the French liberals to adopt a defensive attitude, which caused the authorities to seek the support of the conservative Ulama, which they ultimately gained. This also explains why nationalism in Tunisia is not so clearly religious as it was in Morocco and Algeria. Here neo-orthodox reformism became the basis of nationalism in which the Ulama played a prominent part, whereas in Tunisia most of them chose the side of the Beylic government and the French authorities.

These are some of the main lines Green touches upon.

The deliberately limited scope of this study leaves the reader with a number of questions. Thus he learns almost nothing about the opinions of the Ulama in the province, of the reactions of the population to the events and of the fact that the Ulama were occasionally the mouth-piece of the population for the authorities. These critical remarks however are marginal notes to this original study of a small influential group which had much difficulty in separating general and personal interests and found it hard to find the answer to the demands of a new era.

Haarlem, March 1979 G. S. van Krieken

* * *

Daniel GOLDSTEIN, *Libération ou annexion, aux chemins croisés de l'histoire tunisienne (1914-1922)*. Tunis, Maison Tunisienne de l'Édition, 1978 (24 cm., 536 pp.).

This thesis, on which the author got his doctor's degree in Zürich in 1977, rightly bears the sub-title "On the crossroads of Tunisian history". For in those years the French authorities who held power in the Protectorate, had indeed to choose between two possibilities, either of safeguarding the interests of the colonists or meeting the wishes of the Tunisians. Many colonists would like Tunisia to become a second Algeria, an overseas dominion of the French Republic. For the Tunisians themselves independence was the ultimate goal. In a short introduction the writer gives a survey of the several reactions of the native community on the foreign authorities and modern civilisation. They have been described for the Maghreb as a whole by Abdallah Laroui and for Tunisia in particular by Leon Carl Brown. Five hundred pages further on, Goldstein convincingly argues that Laroui lays too much stress on the break between the pre-colonial and the colonial community. He then is also able to describe more in detail Brown's view of the situation by pointing out that Tunisian nationalism in the first few years after 1918 was definitely not reactionary in its rejection of assimilation. Rejection was especially fostered by religious reform, and so its leaders could get into contact with traditionally trained groups. This is also the reason why the echo of the nationalistic aspiration of the Destour was as great as it was.

The description itself is based on extensive research in the record offices in Paris and Tunis as well as on conversation with eye-wittnesses of the period. And so Goldstein was able to give an elaborate and detailed survey of the developments in those years. The 'Jeunes Tunisiens' and their striving for assimilation, the Djellaz incident and its consequences are given due attention, as well as the economic situation and modernization from which the colonists rather than the Tunisians themselves profited.

The war years are dealt with fervently and in great detail. It is clearly outlined why the panislamic propaganda, which was wilingly spread by some Tunisians who had migrated to Istanbul, had little influence on a population that did not want to get involved in the war. The advantages for France of this "hinterland", where the rebellion in the distant south made only a skin deep impression, are also explained.

The period after 1918, when several missions tried to draw the attention of Paris to the interests of Tunisia, the appearance in public of Thaalbi and the reactions on the latter's pamphlet "La Tunisie martyre", come under revue.

The political complications in Tunisia itself, where in 1922 the Bey threatened to resign if the nationalistic aspirations were not met with, and the instantaneous reaction of the Résident Général, are described in detail. The ultimate result of all these efforts was a reform which actually was not a reform at all. For even though the participation of Tunisians in representative bodies was enlarged, yet the hegemony of the French colonists remained unimpaired.

France had chosen, not for annexation, it is true, but definitely against letting Tunisian nationalism grow.

In this dissertation the author does not give as yet unknown facts which would throw an entirely new light on the events of those years. However, thanks to his careful investigations he is able to put forward many details for a better understanding and so he gives a firm base to his final conclusions.

Compared to Mustapha Kraïems "Nationalisme et Syndicalisme en Tunisie, 1918-1929 (Tunis, 1976)" it is clear that Goldstein is more accurate in his historiography. One objection is the bulky size which does not make it easy for the reader to stick to the subject on first reading. An index of persons and subjects would have been most welcome, but the publisher apparently did not wish to take the trouble. He even thought it superfluous to correct the proofs, so that the book is teeming with printer's errors.

To conclude briefly: a good study deserving a more careful editing.

Haarlem, January 1980 G. S. van Krieken

IRAN

Mary BOYCE, *A Word-List of Manichaean Middle Persian and Parthian*. Téhéran-Liège, Bibliothèque Pahlavi, 1977. Diffusion: E.J. Brill, Leiden (25 cm., IV + 172 pp.) = Acta Iranica Troisième Série: Textes et Mémoires, Vol. II. Supplement. ISBN 9004 05606 8.

The book under review is a companion volume of "A Reader in Manichaean Middle Persian and Parthian" (*Acta Iranica 9*, 1975) by the same author: one of the leading contemporary authorities on Middle Iranian. The modest title "Word-List" insted of "Dictionary" has been chosen by the author primarily for that reason that only the vocabulary of her "Reader" had been included into it — a complete dictionary of Western Middle Iranian of the Turfan texts being still in preparation —, but it also refers to the fact that no etymologies had been given and the entries consist solely of the original words in transliteration (following the principles described in the "Reader" on pp. 14-18), of transcriptions giving the presumed phonetic forms, abbreviations of languages (Pe. — Middle Persian, Pth. — Parthian, c. — common) and of the meanings in English. Entries containing present stems of verbs give also the past participles, though the latter ones are also listed separately (usually with a cross-reference); most common idiomatic expressions and idiom-like compound verbs are explained in entries containing the main element of them, e.g. Parthian *z'nwg nyspy-* "bend the knee" is included into the verbal entry, and M. Persian expression *pd nyš'n 'g* "like" is listed under the nominal entry *nyš'n* "sign".

There is no need to stress how much this book will facilitate the study of the texts of the "Reader": Prof. Boyce has rendered a great service to all students of Middle Iranian. Also the reverse index (pp. 107-172), prepared by Dr. Zwanziger will be of invaluable help to everybody working on morphological analysis of these not yet fully explored languages. As long as no real dictionary of Middle Persian and Parthian exists this "Word-list" is the best substitute available.

University of Leuven, April 1980 W. Skalmowski

* * *

Margaret COOL ROOT, *The King and Kingship in Achaemenid Art*. Essays on the Creation of an Iconography of Empire. Leiden, E.J. Brill, 1979 (25 cm., 360 pp., 72 pls.) = Acta Iranica 19, troisième série, Textes et Mémoires, vol. 9. ISBN 9004 05836 2.

The book under review is an expanded version of a doctoral dissertation on archeology (presented in 1976 at Bryn Mawr College). The aim of the author has been to review all the known monuments of the Achaemenid art (VI-IV BC) representing various aspects of the royal authority in order to find the basic, unifying idea which permeates this artistic activity. The author is convinced that such an idea actually existed: she stresses the fact that all Achaemenid art, from the monumental reliefs down to coins and seals was always connected with the power of state and she believes that it was always influenced by the ideals and attitudes of the king and his advisers. Its purpose was to create "the image of kingship which /the king/ wished to be surrounded by" and the author defines it as the "image of piety, control and harmonious order" (p. 2).

The structure of the book is seemingly loose, but the exposition follows a firmly established plan: after a discussion of the main points of methodology and of limits of the subject there follows a detailed catalogue of monuments which serve as material for the investigation, presented in a series (chapters III-VIII) of essays, which analyze the most important pictorial formulations of this ancient imperial propaganda. The author does not deny the obvious foreign influences on the Achaemenid art — especially those of the Egyptian and Assyrian models — but she assumes that the Iranian planners have consciously chosen such motives and symbols, as suited best their main purpose, i.e. to convey to the viewer the intended image of the King and the Empire. The detailed examination of even such "personalized" reliefs as the procession of imprisoned rebels in Behistun or the "portrait" of Dareios in Naqsh-i Rustam leads the author to conclusion that Achaemenid art was more concept-oriented than personal, that its message had more to do with *pre*scribing than *de*scribing and that its concern was less the actual reality and more the royal "dreams in stone". Godlike, ever-victorious king, close to Ahuramazda and high above the population in the everlasting Pax Persiana: that is how the Achaemenids viewed themselves, or — at least — as Dr. Root views their views.

University of Leuven, April 1980 W. Skalmowski

* * *

Mary BOYCE, *A Persian Stronghold of Zoroastrianism* based on the Ratanbai Katrak Lectures 1975. Oxford, Clarendon Press, 1977 (22 cm., xv, 284 S. with 8 Plates). £ 8.50. ISBN 0 19 826531 X.

Nur wenigen Iranisten bot sich die Gelegenheit eines längeren Aufenthaltes bei den gegenwärtigen Erben Zarathustras in Iran. Martin Haug war einer der ersten und einflußreichsten bei den nach Indien ausgewanderten „Parsen" (vgl. M. Boyce, *Zoroastrians*, 1979, S. 202f.). Der Ertrag solcher „Feldforschungen" ist stets von erheblichem Gewicht, nicht nur für die Forschung als solche, sondern auch für das Bild, das sich der Forscher selbst von seinem Gegenstand gemacht hat — er muß es dadurch oft ändern, revidieren. Die Begegnung mit einer lebendigen Tradition und ihren Trägern, also einer Lebenswelt, die man vorher nur „aus Büchern" kannte, bedeutet immer einen Einschnitt im Leben des Forschers (der Rezensent hat dies selbst bei seinen Mandäerarbeiten erlebt). Man kann daraus aber auch verstehen, daß manche Orientalisten derartige Begegnungen (die mitunter schokkierend sein können) umgehen oder für unnötig halten. Kein geringerer als Theodor Nöldeke gehörte dazu, auch Hans Heinrich Schaeder. Einen Vorwurf kann man ihnen daraus keinesfalls machen; dies bleibt der Entscheidung des einzelnen überlassen und ist auch von den Möglichkeiten und Umständen abhängig. Über Sinn, Zweck und Erfolg muß die Wissenschaft selbst befinden. So ist auch im Falle des einjährigen Aufenthalts von Frau Professor Mary Boyce im Jahre 1963/64 bei den iranischen Zoroastriern, den Yazdi, festzustellen, daß es offenbar für sie eine Erfahrung bedeutete, die sich in ihrem Bild vom Zoroastrismus sehr deutlich bemerkbar macht (vgl. die Liste ihrer Publikationen im vorliegenden Buch, S. 272f., und die durch ihre Ausgewogenheit und Geschlossenheit eindrucksvolle Monographie „Zoroastrians", wo ein Drittel der Geschichte dieser Religion nach dem Einbruch des Islams im Iran bis zur Gegenwart gewidmet ist). Es ist ihr bewußt geworden, daß Traditionen fester und langlebiger sind als man gemeinhin annimmt und daß durchaus bei den heutigen Zoroastriern noch für das Verständnis der uralten (awestischen) Überlieferung zu lernen ist (auch wenn sicherlich die Erwartungen beschränkt bleiben müssen).

Der ausführliche Bericht, den Frau Boyce in diesen (auch von ihrem Lehrer W. B., Henning einmal gehaltenen) Ratanbai Katrak-Vorlesungen von ihrem Aufenthalt gibt, ist aber zugleich ein echtes „document humain". Niemand hat in jüngster Zeit offenbar ein solch gutes Verhältnis zu den Yazdi gefunden wie sie. Man wird unwillkürlich an Lady Drowers ähnliche Rolle bei den Mandäern erinnert. Als Gast einer zoroastrischen Familie lebte sie 12 Monate in Sharīfābād-e Ardekān, einem kleinen, abgeschiedenem Dorf im Norden von Yazd, dieser Provinz, die neben Kermān, zum Hort der letzten Zarathustrier Irans geworden ist. Frau Boyce spürte aber auch bereits den Wandel, der sich durch die Moderne (bes. in Gestalt der Stadt und ihrer Anziehungskraft, bes. Teherans) abzuzeichnen begann, und hat durch ihre Aufzeichnungen ohne Zweifel dazu beigetragen, bald nicht mehr greifbare Verhältnisse festzuhalten (Rez. fühlt sich dabei wiederum an die ähnliche Situation der irakischen Mandäer erinnert.) Wie mag es den Gemeinden heute nach dem Erstarken der muslimischen Macht in Iran gehen? Sie profitierten vom größeren Interesse des Šāh am alten vorislamischen Iran als am muslimischen; er garantierte ihnen mehr Schutz als in den früheren Jahrhunderten.

In 10 Kapiteln breitet Frau B. ihre Erlebnisse, Beobachtungen und Feststellungen aus, begleitet von historischen Reflexionen und tiefer Achtung für das nicht einfache religiöse Leben der zoroastrischen Gläubigen, die zu der streng orthodoxen Richtung gehören. Auf 8 Tafeln finden sich dazu Abbildungen. Leider vermißt man eine Karte, die die besuchten Orte verzeichnet.

Das 1. Kapitel (1-28) bringt einen kurzen historischen und zeitgeschichtlichen Abriß zur Lage der zoroastr. Gemeinden in Yazd und Kermān. Charakteristisch für die Situation ist die Tatsache, daß 1930 noch ca. 200 Priester in Yazd tätig waren, 1964 nur noch 10, darunter auch kein Oberpriester (Dastūrān dastūr) mehr. Sharīfābād selbst war ein Refugium geblieben, weshalb es sich für die Forschungen besonders eignete (14ff.). In den weiteren Abschnitten wird ausführlich über das religöse Leben berichtet: über die Gebetspraxis, den Festkalender (30ff.), die Reinheitsriten, den sog. „Feuerkult" (Kap. 4, 68-91), die Übergabe des heiligen Gürtels (*kōštī*) an die Jungen und Mädchen (Kap. 10, 237-240). Viel Raum wird den zahlreichen Reinigungssitten und -zeremonien gewidmet (Kap. 5, 92-138), auch der umfangreichen *barešnom*-Zeremonie (111ff.), dann den Sühne- und Trostzeremonien für Lebende und Verstorbene (Kap. 8, 186-211), darunter den an den beiden bei Sharīfābād befindlichen Daḫmas stattfindenden (192ff.). Die Riten für Verstorbene finden nach uraltem Brauch unter Anwesenheit eines Hundes statt (*sagdīd!*) und enthalten auch „blutige Opfer", die die indischen Parsen längst beseitigt haben (157f.). Einen großen Anteil im Leben der Zoroastrier nehmen die Feste ein; sie sind ein besonderer Ausdruck des Gemeinschaftsleben (was für den ganzen Orient gilt). Leider ist der Festkalender durch mehrfache Reformen (bes. im 3. Jh.) und durch äußere Einflüsse und Akkomodationen durcheinander geraten, so daß es z.B. zwei Neujahrfeste gibt: das (nationale) „profane" *Nō Rūz* im Frühjahr (März/April) und das „religiöse" oder traditionelle am 6. Farvardīn, d.h. am Ende des zehntägigen" Allerseelen-" oder Jahresendfestes (früher *Hamaspathmaēdaya*; heute *Pangī*), genannt „großes *Nō Rūz* (gegenüber dem „kleinen" am 1. Farvardīn) oder *Havzorū* (229). M. Boyce gibt darüber in den Kapiteln 7 und 9 anschauliche Informationen (164ff., 212-235). Im Rahmen des „großen Pangī" (*pangī mas*) werden e.A. Adonisgärtchen angefertigt, d.h. schnellwachsender Pflanzensamen in Kästchen soll Auferstehung und ewiges Leben symbolisieren (251f.). Geschildert wird auch das *Aštād Rūz* im *Āzar-Māh*, d.i. das Fest am 100. Tag vor dem „großen *Nō Rūz*", das einst ein Mittwinterfest gewesen ist (176ff.), gefeiert wird es am Tempel des *Mihr Ized* (179f.). Ein bislang wenig beachteter Zug sind die Wallfahrten (*ḥağğ*) zu den zahlreichen heiligen Stätten oder „Schreinen", genannt *pīr*, *bar-e Mihr* oder *ma'bad* (die volkstümlichen Umschreibungen machen keinen Unterschied zwischen „Feuertempel" oder „Schrein", 81f.). Abgesehen von den alten Feueraltären, von denen sich in Sharīfābād ein *Ātaš-Bahrām* (*Varahrām*)-Feuer befindet, neben einem eigenen Feueraltar für Laien (76), und den Verehrungsstätten für die Yazatas (*izeds*), einschließlich Ohrmazds (!) und der 6 Amahraspands (89f.), von denen hier nur noch der für Mithra (*Šāh Mihr Ized*) und Tištriya (*Šāh Teštar Ized*) existiert, weil eine auf die spätparthische Zeit zurückgehende ikonklastische Bewegung viele derartige Schreine beseitigte oder durch Feueraltäre ersetzt hat (81ff.), finden sich in der Umgebung des kleinen Fleckens eine ganze Reihe von vermutlich alten Höhenheiligtümern. Sie illustrieren, wie Frau B. annimmt, bis heute die bereits von Herodot geschilderte Sitte der Perser, ihre Götter auf Bergen anzubeten (Kap. 10, 240-270). Es sind pavillonartige Gebäude auf Bergkuppen, oft neben einem Teich oder einer Baumgruppe, behütet von einem „Wächter" (*khādem*). Entsprechend dem Kalender erfolgen zu ihnen Wallfahrten der Gemeinde mit dem Zweck, Gesundheit und religiöse Verdienste zu erhalten. Gebetsrezitationen und Schafsopfer (*qurbān*) sind die dabei die wichtigsten Zeremonien. Einige dieser Pīrs sind sekundär und unter islamischen Einfluß mit der sassanidischen Geschichte, bes. mit deren Ende, verknüpft worden: so ist das "Heiligtum der Lady von Pars" (*Pīr-e Banū Pārs*) dem Verschwinden der Frau des letzten Sassanidenherrschers Yezdegird III. gewidmet (249f.; dazu näher M. Boyce im *BSOAS* 30, 1967, 30ff.), und *Seti Pīr*, das einzige derartige Heiligtum in der Ebene, ist mit der Mutter dieser Banū Pārs verbunden (266ff.). Bei einigen ist dagegen deutlich ein alter Anāhīta-Kult dahinter nachweisbar (250, 255f.). Zu den altertümlichsten Stätten gehören *Pīr-e Nāreke* (262ff.) und *Pīr-e Nārestān* (268f.). An anderen Orten gibt es recht bescheidene „Pīrs", die Gewässern gewidmet sind (82f.) oder sie sind erst in jüngster Zeit zu Ehren von Yazatas (Izeds) neu errichtet worden (82). Es ist sicherlich nicht abwegig hinter dieser Seite des zoroastrischen Kultes einen alten Zug iranischer, vielleicht sogar indogermanischer Religiosiät, zu erblicken.

Das anschauliche Buch ist mit einer kurzen Bibliographie und zwei Indices (Namen und Sachen) versehen (271-84). Zur Literatur sind jetzt noch die beiden Artikel von F. M. Kotwal und J. W. Boyd, Some notes on the Parsī Bāj of Mihragan, in: *Journal of Mithraic Studies* I, 1976, 187-192, und The Zoroastrian *paragnā* ritual, in: ebd. II, 1977, 18-52, nachzutragen.

Mary Boyce hat mit bewundernswerter Geduld und persönlichen Opfern den letzten Vertretern der alten iranischen Religion Zarathustras eine Aufmerksamkeit zuteil werden lassen, die nicht nur dem Ethos bester okzidentaler Wissenschaftstradition verpflichtet ist, sondern auch ein Zeugnis humanistischen, toleranten Geistes an den Tag gelegt. Die Orientalistik, vor allem die Iranistik, kann ihr dafür nur Anerkennung und Dank zollen.

Leipzig im März 1980 KURT RUDOLPH

* * *

J. DUCHESNE-GUILLEMIN (éd.), *Études mithraiques*. Téhéran-Liège, Bibliothèque Pahlavi, 1978. Diffusion: Leiden, E.J. Brill (25 cm., vi + 563 pp., 1 frt., 32 pls.) = Acta Iranica. Première Série, Actes du Congrès (A.I. 17). Prix: fl. 80.–. ISBN 9004 05689 0.

Après le succès du premier Congrès des études mithriaques à Manchester en Angleterre en 1971, dont les Actes ont seulement été publiés en 1975[1]), on a organisé un second Congrès à Téhéran. Ce congrès de 1975 a donc eu lieu avant les événements tragiques dont nous devons être les témoins aujourd'hui après la chute du gouvernement impérial de l'Iran. Le frontispice des Actes, parus en 1978, sous la présidence de S. Exc. Shodjaeddin Shafa, jadis Vice-Ministre de la Cour Impériale et du Prof. J. Duchesne-Guillemin, Directeur de la Bibliothèque Pahlavi à Téhéran-Liège, montre combien de savants intéressés par le culte de Mitra et de Mithra ont bien voulu accepter l'invitation à faire un voyage difficile mais gratuit dans la capitale de l'Empire iranien. Cette fois la nouvelle Society of Mithraic Studies, auquel on pourrait adhérer seulement avec une déclaration de recommandation de deux savants-professeurs et dont deux membres du Comité étaient à peine connus par leurs publications, l'a jugé tout à fait nécessaire de mettre une partie de la science des religions antiques à la disposition d'un système politique. Personellement j'ai déploré et même protesté contre une telle méthode encore que celle-ci, hélas, devienne de plus en plus une habitude normale; on a déjà sacrifié complètement aux intentions politiques toute la section «*bêta*», laissons au moins à part la section «*alpha*». On peut déplorer que de tels problèmes fondamentaux doivent parfois diviser les savants.

Seuls deux membres du Comité organisateur, constitué de six personnes, ont présenté une étude au Congrès. Le savant éminent qui est M. Jacques Duchesne-Guillemin traite le thème compliqué de l'Iran et la Grèce en Commagène, tandis que Richard N. Frye consacre une étude courte mais substantielle à Mithra dans l'archéologie iranienne. Sur ce dernier thème aussi M.R. Ghirshman a fait une communication (non reproduite); M. Friedrich Karl Dörner s'occupe également de Mithra en Commagène, qu'il connaît par de longues années de fouilles dans ce royaume[2]), considéré parfois comme province de transition du culte mithriaque de l'Orient vers l'Occident, à tort, comme je crois, parce que jusqu'à ces jours on n'a pas trouvé à Nemrud Dagh ni à Arsameia le moindre trace de mystères et d'un vrai Mithréum datant de ce période[3]). C'est à cette même conclusion qu'arrive aussi M. Duchesne-Guillemin (p. 199): «the origin of the Mithra mysteries remain shrouded in mystery».

Le Congrès a été consacré pour la plus grande partie à Mithra en Orient et spécialement en Iran. Ainsi M. Ugo Bianchi fait une étude approfondie mais parfois très hypothétique[4]) sur Mithra et la question du monothéisme

---

[1]) J.R. Hinnells (*ed.*), *Mithraic Studies* I-II, Manchester 1975; *cf.* le c.r. de Kurt Rudolph dans *OLZ* LXXIV (4), 1979, 310-320, et déjà U. Bianchi dans *Journal of Mithraic Studies*, 1, 1976, 77-94; H. Lavagne, «Pour une problématique nouvelle des recherches sur la religion de Mithra» dans *MEFRA* 1975, 1131-1142.

[2]) F.K. Dörner, *Kommagene, ein wiederentdecktes Königreich*, Gundholzen-Böblingen 1967[2]; F.K. Dörner-Theresa Goell, *Arsameia am Nymphaios*, Berlin 1963; idem, «Kommagene» dans *Antike Welt* 6, 1975, 1-89; *cf.* aussi H. Dörrie, «Der Königskult des Antiochos vom Kommagene im Lichte neuer Inschriften-Funde» dans *Abh. Ak. Wiss. Göttingen, philil.-hist. Klasse* 3. Folge, Nr. 60, Göttingen 1964, 5-236; H. Waldmann, *Die Kommagenischen Kultreformen unter König Mithradatis V. Kallinikos und seinem Sohn Antiochos I.* (EPRO 34), Leiden 1973.

[3]) M.J. Vermaseren, *Mithriaca* IV (EPRO 16), Leiden 1978, 28.

[4]) Voir p.e. le p. 22: «Probably, something in the Indo-Iranian (Proto-Aryan) nature of the *daēvas* turned these into demons in the Iranian space; something which was also proper to Indra, in opposition to Mit(h)ra. Most probably, the divarcation of the destinies of Mithra

iranien. D'autres études sur Mit(h)ra dans la littérature indo-iranienne sont de Hanns-Peter Schmidt qui donne un résumé du *status quaestionis* (Mitra-«alliance») avec la bibliographie complète; d'autres conférences furent encore consacrées à ce sujet: ainsi celles de Giulio Bonfante, «The Name of Mithra», de Rüdiger Schmitt, «Die theophoren Eigennamen mit altiranische Miθra» et de Paul Thieme, «Mithra in the Avesta». D'autres études sont plus restreintes et donc plutôt destinées surtout aux spécialistes des langues orientales: Alexander Diez, «Baga and Miθra in Sogdiana; Helmut Humbach, «Miθra in India and the Hinduized Magi»; Jean Kellens, «Caractères différentiels du Mihr Yašt», tandis que Jean Puhvel a fait une recherche plus générale sur Mitra comme divinité indo-européenne.

Il y a aussi des auteurs qui, en parlant de Mithra en Orient, s'occupent plutôt des aspects du dieu dans les différentes provinces orientales et plus spécialement en Syrie et aux environs. Ainsi Mademoiselle Susan B. Downey a prêté une attention spéciale aux représentations de Mithra tauroctone dans cette province. Cet étude n'apporte guère des nouveautés, après la publication, traduite en anglais (!) de l'article de Franz Cumont (en français) et commenté par E.D. Francis dans les Actes du premier Congrès[5]. Mais d'un autre côté l'auteur remarque (p. 148), à propos des dieux équestres: «Gods who ride on horse or camel back are, however, very prominent in Syrian religion, especially in the more rural areas. In Syria, the rider god from Hama, who has sometimes been called Mithras *Ephippos*, is simply a more northern representative of the desert rider god type». Han J.W. Drijvers consacre précisément une étude à la question de Mithra à Hatra et il est donc intéressant de citer sa conclusion fondamentale et exacte (p. 183): «All these parallels make it clear that the stele from Hama does not represent a hunting solar god identified with Mithra, but is instead an image of a divine horse-riding escort who belongs to the Arab population of the Syrian desert. A Mithraic interpretation is therefore absolutely excluded». Mais pendant le même Congrès Madame Marcelle Duchesne-Guillemin, qui s'efforce actuellement de découvrir d'autres représentations de Mithra équestre et chasseur, parle (p. 202) du «cavalier solaire du relief de Hama» et se fonde sur cette représentation e.a. pour identifier une petite statuette en bronze, acquise par le Musée Paul Getty à Malibu (Californie) lors d'une vente de Sotheby (?) montrant Mithra cavalier. L'identification d'un cavalier en costume oriental, qui tient (selon l'auteur) une patère d'où s'écoule la libation, avec Mithra reste donc très douteuse[6]. Nous venons de voir qu'ici il faut être prudent(e). Une question analogue se pose en Allemagne, où jadis F. Behn[7]) après la découverte (en 1926, donc avant le Nazisme) du grand relief de Dieburg, dont un côté représente Mithra chasseur, a suggéré une identification de Mithra avec Wodan. Ce problème est repris par Madame Hilda Ellis Davidson[8]). Des relations entre le Mithraïsme et la religion nordique subsistent sans doute jusque dans la période carolingienne, comme a demontré M.K. Hauck[9]) dans plusieurs publications sur les bractéates, mais elles restent lointaines.

M. Michael P. Speidel a étudié les relations entre «Parthia and the Mithraism of the Roman Army», tandis que M. Jalaladdin Imam-Jomeh traite d'un Mithréum supposé à Takht-e-Solaiman, mais l'auteur lui-même (p. 258) cite une expression de M. Rex E. Witt[10]) que «at such conferences [the participants] have to agree to disagree». Aussi il ne faut pas oublier l'avertissement de R.N. Frye (voyez aussi *supra*), que «the western Mithras, of course, was an Iranian god by origin although not one Mithras temple has been found on Iranian soil, nor is one likely to be found[11])».

M. John A. Boyle démontre la persistance du culte de Mithra en Arménie dans le folklore; M. Robert J. Bull[12]) publie les premiers résultats des fouilles américains à Caesarea maritima en Israel. Il est intéressant de noter que dans ce Mithréum romain (troisième siècle) de la province de Syria Palestina, on n'a pas seulement trouvé un relief circulaire de Mithra tauroctone, mais aussi des peintures divisées en plusieurs panneaux que l'on peut comparer avec la décoration du Mithréum de Capoue (S. Maria Capua Vetere)[13]). M. Bull en a promis une publication ultérieure dans la collection des EPRO; dans cette même Série on attend les publications des sanctuaires mithriaques de Marino[14]), de S. Stefano Rotondo à Rome[15]), de Trieste[16]), de Riegel[17]), de Königshoffen et

and Indra in the Iranian space was caused by the personal characteristics of these two gods and their functions in the pantheon and in cosmogony, already in Indo-Iranian times. This was probably due to some kind of violence, implicit in Indra's nature, as well as in the cosmogonical deeds of this deity, very different from the nature and deeds of Mit(h)ra».

[5]) Proceedings of the First International Congress of *Mithraic Studies* I, 151-214.

[6]) *Cf.* maintenant H.-P. Schmidt, «Mithras the Horseman and Revanta the Lord of the Horses» dans *Some Aspects of Indo-Iranian Literary and Cultural Tradition*, Delhi 1977, 132-158. A l'occasion du Congrès sur la Sotériologie dans les cultes orientaux, dont les actes seront publiés dans les EPRO, Madame M.D.-G. a fait une autre tentative d'identification avec Mithra à propos d'une statuette en bronze du Musée du Louvre.

[7]) Fr. Behn, *Das Mithrasheiligtum zu Dieburg* (Römisch-Germanische Forschungen I), Berlin-Leipzig 1928, 46; idem, «Der reitende Mithas» dans *Festschrift Walter Baetke*, Weimar 1966, 46-49; *cf.* C. Clemen, «Mithrasmysterien und germanische Religion» dans *ARW* 34, 1937, 217-266.

[8]) Voir aussi P. Gelling-Hilda R. Ellis Davidson, *The Chariot of the Sun*, London 1969.

[9]) K. Hauck, *Goldbrakteaten aus Sievern*, München 1970; et toute une série d'études *Zur Ikonologie der Goldbrakteaten* I-VII, *cf. Geschichte in der Gesellschaft. Festschrift für Karl Bosl*, Stuttgart 1974, 93 n. 3; *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*², II *s.v.* Bildenkmäler, 575-598.

[10]) R.E. Witt dans *Mithraic Studies* II, 355.

[11]) R.N. Frye, *The Heritage of Persia*, London 1962, 158; voir aussi son article dans *Mithraic Studies* I, 67.

[12]) *Cf.* R.J. Bull dans *Hadashot Archeologroth* 47, 1973, 7-9.

[13]) M.J. Vermaseren, *Mithriaca* I (EPRO 16), Leiden 1971.

[14]) Dans *Mithriaca* III (EPRO 16), Leiden 1981. Voyez déjà H. Lavagne, «Le Mithréum de Marino» dans *CRAI* 1974, 191-201.

[15]) Voir déjà Elisa Lissi Caronna, «Ausgrabungen unter der Kirche S. Stefano Rotondo» dans *Korrespondenzblatt* 83, 1976, 72-81; *eadem*, «La rilevanza storico-religiosa del materiale mitriaco da S. Stefano Rotondo» dans U. Bianchi (*ed.*), *Mysteria Mithrae* (EPRO 80), Leiden 1979, 205-212; S. Panciera, «Il materiale epigrafico dallo scavo di S. Stefano Rotondo» dans *Mysteria Mithrae*, 87-108; sur le Mithracisme sur le Célius: *Mithriaca* IV (EPRO 16), Leiden 1978.

[16]) Le Mithréum trouvé à S. Giovanni di Duino près de Trieste sera publié par Mario Mirabello Roberti et ses élèves. Voyez maintenant *Ann. ép.*, 1976, n°s 261-263.

[17]) Ce Mithréum sera publié par B. Cämmerer et E. Schwertheim; à voir déjà Ph. Filtzinger-D. Planck-B. Cämmerer, *Die Römer in Baden-Württemberg*, Stuttgart 1976, 464-465; W. Lentz-W. Schlosser, «Ein Gnomon aus einem Südwestdeutschen Mithräum» dans *Hommages à Maarten J. Vermaseren* II (EPRO 68), Leiden 1978, 590-608; le même

Mackwiller[18]). Les Congrès dont la spécialisation est certaine tendent aussi bientôt à traiter des sujets trop particuliers. Ainsi Madame Eleonore Dörner a étudié le bonnet phrygien (article *deus pileatus*); M. Marcel LeGlay met l'accent sur l'iconographie de la scène de la *dexiosis* = *dextrarum iunctio*, qui rappelle immédiatement la signification de Mithra = «contract»; M. Henri Lavagne décrit l'importance de la grotte dans le Mithriacisme en Occident et M. Alexandru Popa l'iconographie mithriaque d'Apulum (= Alba Iulia en Roumanie).

Il y a quelques conférences encore que je voudrais mentionner. D'abord celle de M. Per Beskow sur les routes du Mithriacisme et l'autre de M. Hubertus von Gall sur «The Lion-Headed and the Human-Headed God in the Mithraic Mysteries». Ici de nouveau les thèmes sont plus ou moins doublés par d'autres études comme celles de M. John Hansman, «A Suggested Interpretation of the Mithraic Lion-Man Figure» et de M. Ernest Will («Origine et nature du Mithriacisme»), d'ailleurs bien connu par son livre sur les reliefs cultuels[19]). M. Beskow répète (p. 7) que le Mithra des mystères et de la religion iranienne «are very different, and that the one cannot immediately be derived from the other. The burden of proof rests with those scholars who believe in a direct Iranian origin». Dans ce contexte l'auteur cherche surtout à tracer les caractéristiques du Mithriacisme dans les régions diverses de l'Empire romain et il donne beaucoup d'attention au royaume du Bosphore[20]). Quelques conclusions de l'auteur sur la valeur douteuse du texte de Plutarque[21]) concernant l'introduction des mystères mithriaques par les pirates ciliciens ou des textes de Pline et Cassius Dion[22]) sur la visite de Tiridate à Néron (66 apr. J.C.) sont corroborés par la contribution substantielle de M. Edwin M. Yamauchi (spécialement pp. 553-555) intitulée «Mithraism and pre-Christian Gnosticism».

La question la plus épineuse reste toujours «Mithra, rival du Christ?». Selon M. Marcel Simon[23]), qui comme Maître dans ce domaine a entrepris de répondre sommairement à cette question, «il est difficile en définitive d'admettre que Mithra ait été le rival le plus redoutable du Christ. Le nombre impressionnant, et sans cesse croissant, des monuments mithriaques de toute nature qui nous sont parvenus ne doit pas faire illusion. Il faut, pour en mesurer exactement l'importance et du même coup situer Mithra lui-même à sa vraie place dans la lutte contre l'Église chrétienne, ne pas les considérer isolément, mais les mettre en regard des vestiges laissés par toutes les autres formes du paganisme. C'est seulement dans ce cadre plus vaste qu'ils prennent leur signification véritable» (p. 477). Je crois que nous arriverons lentement, dès que les grands *corpora* sur les cultes orientaux auront été publiés, à dresser des cartes topographiques de ces mouvements au milieu des autres cultes régionaux et locaux et que nous pourrons aussi mieux tracer les relations réciproques de tous ces cultes avec le Christianisme, mais en observant toujours bien, avec l'aide des données littéraires et épigraphiques, les diverses périodes et stages de leurs développements. C'est du moins la tâche qui, après beaucoup d'autres monographies, pourra être réalisée, surtout par moyen de la collection des EPRO: une stricte collaboration internationale n'est pas seulement désirée mais même absolument obligée surtout dans ces temps où nos études sont menaçées et déjà complètement absorbées par l'intéresse strictement matériel pour les études «*bêta*». Et chacun comprendra peut-être également combien de spécialités sont nécessaires pour comprendre une seule spécialité, dans ce cas Mit(h)ra.

En conclusion, le premier Congrès, organisé à Manchester, et le troisième Congrès, à Rome[24]), étaient plus importants, parce que plus développés que le second à Téhéran. Dans les trois cas il faut davantage savoir gré aux savants et aux éditeurs, qui ont rendu possible la publication des actes, qu'à des relations politico-culturelles dont les contracts sont toujours soussignés par les Ministres officiels. Mais on a écrit souvent que Pline l'Ancien moralise trop!

Amsterdam, Février 1980. MAARTEN J. VERMASEREN

* * *

Henry CORBIN, *Spiritual Body and Celestial Earth. From Mazdean Iran to Shī'ite Iran.* Translated from the French by Nancy Pearson. Princeton, University Press, 1977 (25 cm., XVIII, 351 S.) = Bollingen Series XVI 2. $ 23.50. ISBN 0 691 09937 5.

Wenig bekannt sein dürfte, daß der 1979 viel zu früh verstorbene französische Orientalist und Philosoph (er selbst nannte sich „philosopher-orientalist") Henry Corbin von Haus aus protestantischer (lutherischer) Theologe war, was er auch nie verleugnet hat. Sein wahres „Eintauchen" in die iranisch-islamische Geisteswelt hat zu keiner Zeit zu einer Bekehrung zum Islam geführt, wie es die Legende wissen will. Daran ist nichts wahr, schreibt Jean Brun in dem Artikel „Un missionaire protestant:

objet est interpreté comme «Kultschwert» par E. Schwertheim dans son article sur «Mithras, seine Denkmäler und sein Kult» dans *Antike Welt* 10, 1979 (Sondernummer), spécialement pp. 72-74.

[18]) Ces Mithréa seront publiés de nouveau par J.-J. Hatt et R. Turcan. Voir après les publications de R. Forrer et CIMRM II, n°s 1329-1375: J.-J. Hatt, *Strasbourg Musée archéologique. Sculptures antiques régionales*, Paris 1964.

[19]) E. Will, *Le relief cultuel gréco-romain*, Paris 1955. J'espère pouvoir revenir dans *Mithriaca* V sur cet étude de M.H. von Gall et à celle de M.J.R. Hinnells, «Reflections on the Lion-headed Figure in Mithraism» dans *Monumentum H.S. Nyberg* I = Acta Iranica, Téhéran-Liège 1975, 333-369.

[20]) W. Blawatsky-G. Kochelenko, *Le culte de Mithra sur la côte septentrionale de la Mer Noire* (EPRO 8), Leiden 1966; V.F. Gajdukevič, *Das Bosporanische Reich*, Berlin 1971; N.A. Frolova, *The Coinage of the Kingdom of Bosporus AD 69-238* (BAR 56), Oxford 1979. Pour l'importance de la numismatique, voir dans ces *Actes* la contribution de David W. Mac Dowall, Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans, pp. 305-315.

[21]) Plut., *Pomp.*, XXIV,7 *cf.* R. Turcan, *Mithras Platonicus* (EPRO 47), Leiden 1975, 1 n. 2 avec bibl.; E.D. Francis dans *Mithraic Studies* I, 207-210; C.M. Daniels dans *Mithraic Studies* II, 250; mais il ne faut pas oublier les témoignages indirects; *cf.* Cumont dans *CRAI* 1945, 418; Vermaseren, *Mithrasdienst in Rome*, 21.

[22]) Pline, *NH.*, XXX, 6, 17; Dion Cassius, LXIII,5,1-7; *cf.* Suet., *Nero*, 13; Fr. Cumont, «L'iniziazione di Nerone da parte di Tiridate» dans *Riv. Fil.* LXI, 1933, 154.

[23]) Voyez aussi son livre magistral *La civilisation de l'Antiquité et le Christianisme*, Paris 1972; L. Vidman, «Isis, Mithras und das Christentum» dans *Das Korpus der griechischen-christlichen Schriftsteller*, Berlin 1977, 237-242.

[24]) U. Bianchi (*ed.*), *Mysteria Mithrae* (EPRO 80), Leiden 1979.

Henry Corbin" (*Revue d'histoire et de phil. relig.* 59, 1979, 187-200) und fährt fort: „Henry Corbin war Protestant. Er hat gebeten, daß Professor Stauffer der Begräbniszeremonie vorstand, die in der Eglise de l'Oratoire zu Paris stattfand; er hat selbst einen Auszug aus Psalm 27 für diesen Zweck ausgewählt..." (ebd. 198 A.33; es handelte sich um die Verse 4u.5). Wohl vertraut mit der deutschen Sprache hat sich Corbin um die Übersetzung deutscher Literatur (u.a. J.G. Hamann) verdient gemacht und dabei erstmalig Martin Heidegger ins Französische übersetzt (*Qu'est-ce que la Metaphysique*? 1938), ebenso Arbeiten von Karl Barth und Karl Jaspers. Sein Interesse erstreckte sich auf Luther, Kierkegaard, Dilthey, Brentano, Husserl, Bultmann. Stark beeinflußten ihn deutsche Mystiker, angefangen von Meister Eckhart und Tauler bis zu J. Böhme; die sog. lutherische Mystik mit ihren theosophischen Grundideen wirkte sich bis in seine letzten Arbeiten aus. So erklärt sich vieles, was ihn für die übliche Orientalistik recht seltsam erscheinen ließ und seinen Büchern, vor allem seine zusammenfassenden mehrbändigen Geschichten der islamischen und iranischen Philosophie, eine Sonderstellung einräumt. Es ist eine Botschaft, die uns Corbin darin vermitteln möchte. Man hat bei der Lektüre „oft den Eindruck einer Predigt zuzuhören" (so R. Macuch, *ThLZ* 101, 1976, 497). Dies gilt auch für das anzuzeigende Werk, das kein neues ist, sondern die englische Übersetzung von *Terre céleste et corps de résurrection: de l'Iran mazdéen a l'Iran shî'ite*, Paris 1960, darstellt. Der erste Teil, „Spiritual Body and Celestial Earth" (3-50), erschien auch in einer ersten Fassung bereits 1953 im *Eranos-Jahrbuch* 22, 97-194, so daß hier nicht weiter darauf eingegangen werden braucht. C. richtet sich an weite, aufgeschlossene Kreise, wie sie das 18. Jh. unter dem „honnête homme" besaß. Die Kontinuität iranischen Denkens vom alten, zoroastrischen zum muslimisch-schiitischen Iran geht für C. nicht im Vordergründigen vor sich, sondern in einer verborgenen Bewußtseinsgeschichte, die er stellenweise mit Hilfe der Jung'schen Archetypen-Psychologie beschreibt. Es ist die Welt der Bilder und Symbole, die er vor uns ausbreitet, in diesem Fall die von einer Überwelt und Endzeithoffnung, die Welt der Gesichte (Visionen), wie sie Mystiker und erleuchtete Philosophen (C. verweist ausdrücklich auch auf Schwenckfeld, Böhme, Oetinger) allerorts beschreiben, im Iran allerdings eine eigene Struktur und Funktion besitzen. C. ist der Meinung, daß der schiitisch-iranische Islam eine eigene Gestalt besitzt, die er „schiitische Gnosis" oder „Theosophie" nennt und die sich vom üblichen legalistischen Islam unterscheidet (XI). Daß sie Teil der islamischen Mystik, des Sūfītums ist, hebt er vielfach hervor. Der Rückbezug der Bilderwelt in den Zoroastrismus (Mazdaismus) ist dabei weniger historisch i.e.S. gemeint als vielmehr i.S. einer Analogie der Beziehung (XIV), einer Identität der Funktion in einem übergreifenden Zusammenhang mystisch-theosophischen Denkens und Schreibens. Konkret handelt es sich um die Themen des Paradieses (der Var des Yima, Ērān-vēj und die neue Erde Hurqālyā, der mystischen Physiologie und Geographie („Geosophie"), der Gestalt der verkörperten Erde (Spenta Armaiti, Sophia, Fāṭima). Die Quellen für den islamischen Abschnitt (51-105) bietet C. im 2. Teil des Buches (109-268) in Auszügen aus 11 Autoren, zu denen er einleitend kurze Bemerkungen macht (109 ff). Es handelt sich um: Šihābuddīn Jahjā Sūhrawardī (gest. 1191), Muḥjīddīn b. ʿArabī (gest. 1240), Dā'ud Qaiṣarī (gest. 1350), ʿAbd al-Karīm Ǧīlī (gest. 1403), Šamsuddin Muḥammad Lāhīǧī (gest. 1465), Ṣadruddīn Muḥammad Šīrāzī, gen. Mullā Ṣadrā (gest. 1640), ʿAbd ar-Razzāq Lāhīǧī (gest. 1662), Muhsin Faiẓ Kāšānī (gest. 1680), Š. Aḥmad Aḥsā'ī (gest. 1826), Begründer der Šaiḫī-Schule, Š. Ḥāǧǧ Muḥammad Karīm Ḫān Kirmānī (gest. 1870), Š. Abū'l Qāsim Ḫān Ibrāhīmī gen. Sarkār Āġā (geb. 1896). Dieser Teil ist sicherlich der wertvollste und wird auch in der englisch-sprachigen Welt willkommen sein, da er teilweise erstmalig übersetzte Stücke aufweist. Auch wer den Ausführungen im 1. Teil nicht immer zu folgen vermag, wird sich durch die Lektüre der Quellenauszüge (obwohl sie nicht direkt aus dem Original stammen, sondern durch das Französische gefiltert sind) ein eigenes Bild von der beeindruckenden Konstanz schiitisch-mystischer Theologie vom 12. bis ins 20. Jh. machen können, die ja, wie wir spätestens jetzt wissen, auch revolutionäre Ideen freisetzen kann (das Zerrbild einer bloßen quietistischen Mystik ist ein längst veraltetes Mittel unhistorischer, rationalistischer Hegemonie). Unter diesem Aspekt ist die englische Ausgabe des Buches zu begrüssen, noch dazu, wo sich in ihm außer dem Literaturverzeichnis (333-341) noch ein ausführlicher Index (343-351) befindet.

Leipzig, im Februar 1980 — KURT RUDOLPH

* * *

Benedikt REINERT, *Ḫāqānī als Dichter. Poetische Logik und Phantasie.* Berlin & New York, Walter de Gruyter, 1972 (8vo, VIII + 120 pp.) = Studien zur Sprache, Geschichte und Kultur des islamischen Orients, N.F., Bd. 4. DM 38.–. ISBN 3 11 002481 0.

It is not difficult to believe the author of the present book when, in his preface, he says that it has undergone "Proteus-like transformations". Even the first part of the title, "Ḫāqānī als Dichter", may be taken to refer to an earlier conception of this work. As the text now stands, in all its intricate formalization, it characterizes the Persian poet Khāqānī (d. 1199) in an indirect way only. Reinert's exceedingly learned study is not comparative, neither qualitatively nor quantitatively. Furthermore, it avoids all diachronic argumentation.

The sub-title, "poetic logic and imagination", gives a more apt description of the work. One might say that it pushes the limits of logic far into the region of what more intuitive studies would call the poet's imagination. Using a prohibitive apparatus of formal logic, the theory of sets and algebraic expressions, the author endeavours to analyse the structure of poetic imagery, relying especially on the *Dīvān* of Khāqānī for his examples. The algebraic formalization, necessitating ten pages of "Symbolverzeichnis", no doubt dismays most traditional orientalists. This could perhaps have been avoided if the author had shown at least a minimum of pedagogic ambition, e.g. by writing out in words the reading of the various formulae. Gernot Windfuhr, in his review of Reinert's book (*ZDMG*, 135, 1975, pp. 408-413), in an instructive way demonstrates how this could be done.

The best advice to those who find the algebraic expressions incomprehensible is probably to skip over them. The text is, or should be, coherent also without them. However, the introduction of a vast and to a great extent newly contrived terminology in combination with a quite tortuous German style makes also the non-algebraic text difficult of access. On the whole, the argumentation of the author is extremely complicated. It is, no doubt, based on a solid knowledge of classical Arabic-Persian rhetoric and a thorough understanding of the unusually variegated Persian language employed by a *poeta doctus* like Khāqānī. On the other hand, it ignores much of the general discussion of the linguistic aspects of rhetoric and prosody, as has already been pointed out in the reviews by Gernot Windfuhr (*op. cit.*, esp. p. 411) and Frithiof Rundgren (*Islam*, 53, 1975, pp. 320-322).

The pivot of Reinert's terminological system is the concept "Bezug", which designates a connection between two elements (words, concepts) through at least one common aspect (e.g. a quality). Furthermore, Reinert distinguishes between various types of "Bezug": "Sekundärbezug", "Aspektbezug", "unechter (mystischer) Bezug", "Gleichwertbezug", etc. (cf. the useful terminological index, pp. 94-95). Of special importance is the "gerichteter Bezug", which designates a directed connection from image (Bild/Bezugssubjekt) to theme (Thema/Bezugsobjekt). Here the author notes (p. 5) that the relation between the set of available images and the set of available themes may be used as a criterium of style. Thus he suggests that for Khāqānī and the contemporary type of *poeta doctus*, characteristically, the real part of the set of images fully includes the real part of the set of themes, the latter, however, being considerably smaller than the former. This simply means that every theme can also be used as an image but many images cannot be used as themes.

The realisation of the abstract "Bezug"-structures is systematized in groups and sub-groups of presentational forms (pp. 7-15). These relations may be summarized as follows: theme (explicit; when implicit, image becomes metaphor) equals (resembles) image (explicit or implicit) through a certain aspect (explicit or implicit). Reinert's model and code system is presented in a simplified and somewhat reorganized form in the review by Windfuhr (*op. cit.*, pp. 409 ff.). At times Reinert's terminology is transparent, as in the case of the apt term "elliptic personification" (p. 18). At times, however, it is rather opaque, as when this "elliptic personification" is regarded as a special case of a "chemical imaginary structure" (depending on a "poetic identification of image and theme", pp. 18-21). It is typical that suggestive terms like "physikalische und chemische Imaginärstrukturen" are explained as to their reference but not as to their justification.

The second chapter (pp. 23-38) treats the so called "conceptual harmony" or "harmony of common images" (*tanāsub*, *murā'āt an-naẓir*), which means that a number of images ("Bezugssubjekte") are connected with one definite concept or conceptual sphere, chosen freely by the poet. Here the author distinguishes between two main types: the "punctual" and the "organic". The latter is the more regulated, in so far as it requires an empiric connection also between the elements on the image level, so that the image elements are at least as closely linked together as the theme elements.

In this rigidly systematized book, it is something of a relief to notice that, in the following chapter, the author ventures outside the confines of his strictly defined topic, the semantic structure of poetic imagery. This chapter (pp. 39-50) is called "Laut- und Positionsentsprechungen" and gives a more traditional but still inventive treatment of rhetorical figures like sound harmony, word repetition and various forms of "inner and outer duality" (homonymy, inversion of sounds, etc.). This is followed by a weighty chapter (pp. 51-73), where the author again draws on his special combination of logical/algebraic formalization and a complicated new terminology. It is concerned with the hyperbole, the central or even notorious rhetorical figure in classical Persian poetry. (Still I doubt that the passage from ʿArūḍī's *Čahār maqāla* on the art of making the big appear small and the small big, adduced by the author (p. 51), specifically refers to the hyperbole.)

Primarily, the author distinguishes between two types of hyperboles: static and dynamic. In the former case, the object (theme) is deformed through a subject (image), and in the latter the object (theme) is deformed through association with an empirically impossible effect, "Hyperbolische Steigerung durch Schilderung der Wirkung", in Hellmut Ritter's terminology (cf. *Über die Bildersprache Niẓāmīs*, Berlin und Leipzig 1927, p. 36). On this simple basis, the author builds an ingenious analysis of various types of hyperboles. It remains uncertain to the reviewer, however, if this inventory is exhaustive or represents an optimal logical order.

In this chapter, as in the following on the "fantastic aetiology" (pp. 74-79), the author approaches a decisive point in his analysis: the border between poetical logic and fantasy. The term "fantastic aetiology", as coined by Hellmut Ritter (cf. *op. cit.*, p. 40), so to speak represents the inverse of the dynamic hyperbole. While, in the latter figure, the theme is connected with an empirically impossible effect, here the theme is presented as the effect of an empirically impossible cause. Although the author points out that the "fantastic aetiology" presents "phantasma problems" similar to those of the causal hyperbole but partly solves them differently and even introduces three "phantasma dimensions" (p. 77) based on the free choice of the respective elements linked by a "fantastic connection", one misses some kind of clear-cut conclusion on this most interesting topic. As a matter of fact, one misses a general conclusion to the whole book, because it ends here, more abruptly than it started.

One of the peculiarities of this book, which undoubtedly treats Persian poetry, is that very few Persian words occur in it. The rather sparse examples are given in German translation only, and in the discussion of the rhetorical figures Persian or Arabic words are used only reluctantly. This may depend on the theoretic ambitions of the author but it contributes much to the inaccessibility of his book. On the other hand his comments on the verses quoted, when he cares to make such, betray a wealth of knowledge. In her review (*OLZ*, 70, 1975, coll. 174-177), Annemarie Schimmel concentrates on this material, finding only a few minor errors (e.g. the mistaken colours of the pistachio on p. 6, and the missing reference to the *murġ-i bismil*, the sacrificed bird, on p. 12).

As long as it is uncertain how far this imposing theoretic model will be used and completed by the author himself

and by others, it would be unwise to venture any kind of evaluation of Reinert's book. No doubt he has furthered the study of Persian poetic rhetoric by the introduction of a number of useful terms and by the underlying analytical refinement. This has been testified to by the judgment of a connoisseur like J. C. Bürgel (*OLZ*, 71, 1976, col. 328). But it will certainly take time until this bold attempt at reproducing the whole structure of poetic expression in the framework of formal logic has been fully understood and put to a true test by the proponents of Persian studies. Finally, it should be noticed that Reinert himself has applied his analytical model on a wider material, both synchronically and diachronically, in his contribution "Probleme der vormongolischen arabisch-persischen Poesiegemeinschaft und ihr Reflex in der Poetik" to the 3rd Giorgio Levi Della Vida Conference volume (*Arabic poetry*, ed. G. E. von Grunebaum, Wiesbaden 1973, pp. 71-105).

Copenhague, April 1980 BO UTAS

* * *

BIO-BIBLIOGRAPHIES DE 134 SAVANTS. Leiden, E. J. Brill, 1979 (25 cm., VIII + 571 pp.) = Acta Iranica 20. quatrième Série, Répertoires, Vol. 1. ISBN 9004059415.

The intention of the editors of this volume P. Lecoq, J. Kellens and J. Duchesne-Guillemin — was to provide the scholarly world with a "Who is who" of contemporary Iranian Studies; it is not their fault, if this collection of biographical notes and bibliographies of the representatives of this field is not as complete and as exhaustive as it could be wished. The reason for it is explained in the short introduction as follows: "... entière liberté a été laissée aux auteurs, à qui fut simplement demandé un bref curriculum suivi d'une bibliographie aussi détaillée qu'ils la vaudraient. Certains n'ont pas répondu à nos appels répétés".

Still some 90% of professional Iranists working in this domain in the seventies (several persons from among those included have unfortunately died in the meantime) are represented by their bio-bibliographies: usually a short note containing the important points of the professional career followed by a list of publications; the languages used are the four congress-languages plus Persian. In certain cases (as e.g. that of Prof. H. W. Bailey) only those positions are mentioned which appeared after the publication of a previous bibliography in some easily accessible source (BSOAS 33 in the mentioned case). Not all the participants included reviews of books into their lists and also the scope of subject-matters of listed books and articles varies: some authors have obviously included full bibliographies, whereas others have chosen only positions connected with Iranian linguistics, philology, history and archeology, leaving their contributions in other fields unmentioned. For these reasons the book under review cannot be regarded as the definitive guide in the contemporary world of Iranian Studies. On the other hand it is a usefull collection of otherwise not easily procurable informations and as such it should find its way within the reach of everybody who is in any way connected with or interested in the Iranian Studies.

At the end of the volume (pp. 563-571) the reader will find the full list of publications of the 19 preceding volumes of *Acta Iranica* in the alphabetic order of names of their authors.

University of Leuven, April 1980 W. SKALMOWSKI

* * *

Annette DESTRÉE, *Les fonctionnaires belges au service de la Perse (1898-1915).* Téhéran-Liège, Bibliothèque Pahlavi, Diffusion: E. J. Brill, Leiden, 1976 (25 cm., XII + 374 pp., 4 maps) = Acta-Iranica, 3. Série, Textes et Mémoires, Volume VI.

This detailed but extremely readable account covering 17 crucial years in the endavours of a group of Belgians trying to reform, organize and/or develop certain domains of Persian financial administration (chiefly: duties and tax collection) and postal services is to a great extent based on hitherto unpublished archive materials and for this reason it is an original and valuable contribution to the history of Qajar Persia. The period described is especially interesting because it coincides with the stormy time of the Persian Revolution. The Belgian civil servants hired by the Persian Government did not form any official mission but went to Persia as private persons, their only link with the Belgian Ministry of Finances (in which most of them had previously worked) being a sort of permanent leave of absence; some of them stayed in Persia for more than 20 years. Inspite of the unpolitical character of their functions they have been continuously confronted with problems of political order not only because their work interfered with the vested interests of various local *clique*'s but also because it became involved into complicated relations between the foreign powers interested in Persia (Great Britain and Russia in the first place). The book gives more than the history of individual careers of the Belgian administrators — though the presentation is organized around the two most prominent among them: J. Naus (period 1898-1907) and J.J. Mornard (period 1908-1914) — and the description of the state of affairs in the domains directly connected with their work: it is also a wide panorama of diplomatic and political life in Persia in the described period, but a panorama seen — as it were — from inside. Although Belgian herself the author is objective and unbiased: her account is neither a criticism of an "undercover colonialist venture", nor an unrestrained praise of her coutrymen. It seems that they were what they appear in the final account: brave, capable and hardworking professionals. In her concluding appraisal the author points out that this "Belgian presence" was beneficial for Persia: it seriously contributed to its modernization and — probably the greatest merit — it prepared a whole generation of efficient and continuity-conscious Persian civil servants.

University of Leuven, April 1980 W. SKALMOWSKI

ETHIOPIA

Bairu TAFLA, *A Chronicle of Emperor Yohannes IV (1872-89).* Wiesbaden, Steiner Verlag, 1977 (25 cm., 199 p.) = Äthiopistische Forschungen, Band 1. DM 88. ISBN 3-515-02304-6.

This chronicle sheds light on a complex and interesting period in Ethiopian history. It covers more than the period of the reign of Yohannes IV; it describes the preceding period extensively, i.e. the last part of the reign of Emperor Theodore II, culminating in the tragic suicide of this admirable but at the same time fear-inspiring person (p. 79).

During the reign of Theodore II, Abba Bazbez Kasa, the future Yohannes IV, had been appointed 'bālāmbārās' (a military title), after a time of imprisonment. From this rather insignificant position, Kasa worked his way up to the position of 'dağāzmāč' of the North Ethiopian Tigre area. Kasa started his rebellion and attacked Theodore's chiefs in Tigre; his partner in these activities was Gwabaze, who found himself supported by troops from Central Ethiopia. Emperor Theodore felt threatened and proclaimed that 'he who follows Kasa shall lose his wealth; his house shall be searched, and his hands and feet shall be cut with the sword' (p. 73). Nevertheless Kasa continued his rebellion against the central power. He acted as a guide for the English troops that came to deliver their fellow-Englishmen, imprisoned by Theodore at the fortress of Maqdalā. Theodore, unwilling to surrender, committed suicide. The chronicle quotes Theodore's last speech and gives a detailed description of his death (p. 76-81).

After Theodore's death Ethiopia went through a four-year period of confusion; three rival contenders aspired to the Imperial throne, to wit Gwabaze, Menelik and Kasa. Kasa's ally Gwabaze had established his position firmly in Central Ethiopia and had even adorned himself with the imperial crown, assuming the name Takla Giyorgis. He was, however, not an 'anointed' Emperor, so he asked Kasa to send the Metropolitan Atenatewos to him, in order to have himself anointed (p. 95). Kasa, who had expansionist aspirations himself, did not want to hand over the Metropolitan to Gwabaze, and in consequence a war broke out between Kasa and Gwabaze. After Kasa's success in the battle against Gwabaze (p. 99-115) the main hindrance to the Imperial throne had been eliminated. Also the rebellious Gallas and Gwabaze's brother submitted themselves. Kasa was crowned as Emperor Yohannes IV; the chronicle provides us with a long description of the coronation ceremonies (p. 127-143). After some time Yohannes IV crowned Menelik II and made him king of Shoa; he made Takla Haymanot king of Gojjam and Kaffa (p. 153). On his deathbed Yohannes appointed his son Rās Mangašā as his successor, who however was to be superseded by Menelik II.

In 1885 the Mahdists of the Sudan had occupied some towns along the western border of Ethiopia; from there they attacked Gondar in Central Ethiopia in 1889 (p. 155). Yohannes IV made an attempt to give military support to the inhabitants of Gondar and met his death on the battlefield. In the mind of the Tigreans Yohannes IV is still remembered as the one and only Tigrean Emperor in the long chain of Amharas.

The pious and monkish way of life of this Emperor is emphasized thoughout the chronicle. His religious character found expression in church building activities; also he is said to have abstained from carnal lusts and to have developed the habit of distributing his wealth.

As an annex to the chronicle the reader will find 26 letters in Amharic, written by the Emperor; 25 of them deal with the difficulties in sending money to the Ethiopian monastery in Jerusalem (162-189); one letter was dispatched to Queen Victoria and shows the Emperor's distress about the Italian intrusion: 'Is it by your permission that the Italians have come? They are going to snatch away my country. I am puzzled by it'. (p. 161).

Bairu Tafla edited an important Ethiopian historical source. The reign of Emperor Yohannes IV in particular has been a rather neglected period in Ethiopian history. Zewde Gabre Sellasie recognized the importance of this chronicle and frequently quotes from it in his excellent study: *Yohannes IV of Ethiopia, a political biography*, Oxford 1975. This study together with the Geez and Amharic chronicles mentioned in Bairu Tafla's edition constitutes the core for the study of the reign of Emperor Yohannes IV. Out of the available chronicles (see the 'Introduction' p. 15-21) Bairu Tafla did certainly choose a most interesting one.

As for the technicalities of this edition: the Geez text is reproduced on the lefthand page and an excellent translation in English on the opposite page. Sometimes the Geez text is difficult to read (e.g. p. 122), due to the fact that this chronicle is extant only as a photocopy. Notes are added to the translation at the bottom of the page and often contain interesting 'inside' information, as can be expected from an Ethiopian scholar. Genealogical tables of Theodore II, Takla Giyorgis II, Yohannes IV, Takla Haymanot and Menelik II have been inserted between the introduction and the text and translation. The absence of an index is a serious but perhaps not irreparable lack in this otherwise excellent edition.

Leiden University, May 1980 H. J. STROOMER

VARIA

Richard KLEIN (Hrsg.), *Julian Apostata.* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978 (20 cm., VI + 531 S.) = Wege der Forschung, Band 509. ISBN 3 534 07315 0.

Die Einleitung dieser schönen Auswahl hätte auch den Titel „Kaiser Julian im Wandel der Jahrhunderte" haben können. Von den Christen geschmäht, von der Aufklärung bis zu Bidez gepriesen, wird Julian jetzt mit mehr Zurückhaltung betrachtet. Der Originalbeitrag von Gerhard Wirth „Julians Perserkrieg, Kriterien einer Katastrophe" ist davon ein ausgezeichnetes Beispiel und versucht diese oft unergründliche Persönlichkeit mittels des Verfahrens, das die moderne Psychologie an die Hand gibt, zu durchschauen- gewiss nicht immer zu Gunsten des Kaisers!

In der Einleitung wird auch Rechenschaft von der Auswahl der in diesem Band enthaltenen Arbeiten abgelegt:

Der Herausgeber hat eine möglichst breite Skala von Themen und einen möglichst intensiven Zugang zu den einzelnen Bereichen bieten wollen. Und das ist ihm gelungen! Allein ich frage mich, warum er die Beiträge in rein chronologischer Reihenfolge geordnet hat; Nun fängt die Auswahl mit einer an sich wertvollen Abhandlung von Theodor Büttner-Wobst „Der Tod des Kaisers Julian" an während fast am Ende ein Aufsatz von Frank D. Gilliard über das Geburtsdatum von Julian aufgenommen ist. Vielleicht um die Entwicklung in den Untersuchungen zu zeigen? Der Beitrag von Wirth könnte in diese Richtung weisen. Während Dominique Conduché in seinem Aufsatz „Ammianus Marcellinus und der Tod Julians" alle bekannte Daten darüber nochmals in eine Reihe setzt, kommt er m.E. keinen Schritt weiter, was auch für Büttners schon genannten Aufsatz gilt, der jedoch sehr lesenswerte Bemerkungen über die Mythenbildung um Julian bietet.

Wirth dagegen kommt mit einer neuen Annahme: Kraft scharfsinniger psychologischer Erwägungen weist er auf die Möglichkeit hin, dass Julian absichtlich seinen Panzer nicht angezogen habe und so mit Fleiss in seinen schwierigsten Umständen den Heldentod gesucht habe. Jedoch sicher ist hier nichts, wie fast immer bei diesem Kaiser. Sogar nicht im Bereich der Ikonographie. In seinem „Einige Porträts des Kaisers Julian Apostata" versucht Andreas Alföldi u.m. mittels numismatischen und ikonographischen Materials eine Antwort auf die Frage: „Wie sah Julian aus" zu geben und ein Jahr später bemerkt Pierre Lévêque, dass er nicht alle Schlussfolgerungen mitvollziehen kann, z.B. betriffs des sogenannten Porträts von Acerensa und einer Gemme aus Bergkristall des Cabinet de Médailles in der Nationalbibliothek („Neue Porträts des Kaisers Julian").

Aber fest steht, dass Julian eine ungeheure Arbeitskraft und einen vortrefflichen Verstand gehabt hat. Man lese nur Roberto Andreottis „Kaiser Julians Gesetzgebung und Verwaltung": In der sehr kurzen Regierungszeit von kaum zwanzig Monaten erliess er ungefähr achtzig gesetzgeberische Massnahmen ausgezeichneter Qualität in fast allen Bereichen, besonders im Bereich der Staatsfinanzen und der Finanzen der Munizipien. Dass diese nicht immer den erwünschten Erfolg gehatten haben, daran ist oft eine verzögernde Kraft der Bureaukratie Schuld und ein passiver Widerstand, in den sich manchmal religiöser Hass mischte. Dennoch war Julians Gesetzgebung nicht antichristlich, sondern ganz einfach nicht christlich, und man darf sie nicht anachronistisch nennen, da beinahe eine Hälfte des Imperiums heidnisch war.

Dass die Religionspolitik keine Politik der Verfolgung war, wenn auch in der Praxis Missbräuche durch den kurzsichtigen Eifer von Beamten und auch Ungerechtigkeiten von seiten des Imperators selbst vorgekommen sind, weil er durch die wachsende und scharfe Opposition der Christen erbittert war, tritt auch in dem Beitrag von B. Carmon Hardy „Kaiser Julian und sein Schulgesetz" deutlich ans Licht: Julian weist auf die Notwendigkeit wissenschaftlicher und geistlicher Integrität hin und das Fehlen solcher Identifikation bei Lehrern und anderen Menschen, die zwar „die homerischen Helden preisen, aber sich weigern sie nachzuahmen", veranlasste Julian gegen diese zu Felde zu ziehen; Geister, die zwischen entgegengesetzten Verpflichtungen von Kirche und Staat hin- und hergerissen wurden, waren für ihn gefährliche Elemente in dem auf Nachahmung beruhenden antiken Bildungssystem, das er befürwortete.

Dieser Band enthält dreiundzwanzig Beiträge. Diese alle zu besprechen ist zu viel. Darum genüge die Erklärung, dass dieser Band m.E. den vielseitigsten Blick auf das Phänomen Julian bietet.

Velp, 1980 E. J. Jonkers

* * *

Gregory NAGY, *Comparative Studies in Greek and Indic Meter*. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1974 (8vo, xxii + 335 pp.) = Harvard Studies in Comparative Literature, 33. $ 7.95.

The author's aim is to lend support to Meillet's theory (*Les origines indo-européennes des mètres grecs*, 1923) regarding the common origin of Greek and Indic verse rhythm, by demonstrating the cognation of the metrical context of two cognate phrases, namely κλέος ἄφθιτον en *śrávа(s) ákṣitam*.

In his assumptions regarding common origin as well as the evolution of verse rhythms as such, Nagy goes even further than Meillet himself. What he presents as a corroborative illustration, appears in fact to be a highly conjectural extension of Meillet's theory. This review, which restricts itself to Nagy's views on Greek verse, is obliged to conclude that Meillet's theory has not been rendered more convincing as a result of this book. At the same time, it raises the question once again as to how far the methods of Indo-European comparative linguistics can be used to deepen our understanding of Greek verse and its origin.

We know the phrase κλέος ἄφθιτον as a formula in the epic hexameter. The Indic counterpart is found in the isosyllabic verses of the *Rig-Veda*. In order to make the metric cognation of the two phrases acceptable, Nagy traces the verses in which they occur back to a single common source. He bases his case on two assumptions concerning the evolution of verse rhythm as such: 1. that verses evolve from an unshaped to a shaped state; and 2. that in the process of this evolution, phrases of a specific rhythmic pattern are the most significant preliminary stages of verses with a specific rhythmic structure.

Re 1.: this first assumption embodies a remarkable conception of rhythmic patterns namely, that if various comparable patterns recur at successive intervals, it is fair to speak of a genetic-historic development. The metric scheme, as distilled from a collection of verses of a specific type in our possession, acquires thereby the status of a self-developing organism, the various stages of which reveal a genetic link.

Re 2.: the second assumption, namely the historic priority of phrases over verse rhythm embodies the following proposition: "If (the) principle of isosyllabism arose from artificially generalizing phrases with the same number of syllables, then the principle of arranging shorts and longs in a predictable order could have arisen from artificially generalizing phrases which end in the same natural rhythm." (p. 144). The traditional phrases may subsequently disappear.

In fact, certainty can only exist in relation to the emergence of the 'most developed' stage. Nagy himself finds only one trace of the kind of phrase on which his theory is based, namely the epic formula. This boils down to the fact that poetry which *is* fashioned by phrases, is not (no longer?) based on the principle of isosyllabism; whereas in isosyllabic Indic poetry, one can speak of phrases but not of formulae in the way the latter are known from the Greek epic. The link between Indic phrases and epic formulae is, therefore, no more than conjectural. Besides, even assuming that there is a definite link between isosyllabism and the use of phrases, this theory can at most explain the origin of the principle of response, but not the preference for one specific rhythm over another.

What remains to us of Greek poetry does not increase the probability of the assumed historic course of events. In (isosyllabic) lyric poetry, no formulae are encountered at all. The example of Sappho (44 LP) quoted by Nagy is a good example of how a lyric poem can be connected up with the phraseology of the epos by deliberate stylistic choice.

In order to make the common Indo-European origin acceptable, Nagy then proceeds to postulate 1. a preliminary stage, known to us neither directly nor indirectly, of isosyllabic poetry which is supposed to have made use of phrases and 2. a generative principle that can explain the evolution of the various verse forms from this 'archetype' and from each other.

Re 1.: To restrict ourselves to the Greek: the lyric poetry known to us is supposed to have a primitive (lyric) stage in common with the hexameter, which provides a genetic explanation for the use of phrases in the hexameter, whilst the same usage is supposed to have disappeared in the course of the history of the (Aeolian) lyric.

This conjectural prehistory of (Aeolian) lyric and epic hexameter contains two inherent contradictions:

— the epic formulae known to us are intelligible and functional in orally improvised narrative poetry but not in lyric poetry, where, according to Nagy, they intrinsically belong;

— the possibilities for adapting formulae arranged in systems are functional in verses of a specific rhythmic form but not in verses which depend exclusively upon the principle of isosyllabism. Or in other words: the characteristics of the hypothetical primitive stage (formal isosyllabic lyric poetry) are internally contradictory and the characteristics of the epic poetry in our possession are incompatible with its conjectural prehistory.

Re 2.: The development of the dactylic hexameter from an earlier isosyllabic stage has, according to Nagy, been rendered possible by a. the (specifically Greek) regularization of the double-short, b. internal expansion and c. loss of the isosyllabic characteristic. The first two hypothetical processes are tied up with the assumed priority of phrase over rhythm. In the isosyllabic stage, the rhythms of phrases with two shorts were generalized in Greek and the insertion of phrases in shaped metric patterns led to the internal expansion of the verse schema. The question why certain phrases, in this case those with double-shorts, should have had this rhythm-forming effect is unanswered (*cf.* Nagy p. 148: "I cannot guess how it was that some early εὑρετής might have hit upon the pher[3d] meter as a suitable vehicle for epic diction. Nor does it matter so much, perhaps.").

The third hypothesis on the basis of which Nagy can allot the dactylic hexameter a *pher*[3d] as 'archetype' is all too ingenious. The assumed prototype consists of sixteen syllables, the result of *pher* plus three internal expansions, whereas the dactylic hexameter may consist of up to seventeen syllables. The explanation given is that the first foot is *actually* a vestige of the primitive isosyllabic stage, an Aeolic 'basis' so to speak (⏒⏒, later – –, then also – ⏑ ⏑); but whereas the second to fifth feet developed the freedom to replace – ⏑ ⏑ with – –, the first foot underwent the converse development. As attestation for this state of affairs, Nagy notes that a word-ending after a spondaic first foot is avoided less frequently than in other places. Although this phenomenon could possibly be ascertained statistically, a rhythmical explanation seems to be the more obvious one.

To conclude, we give one more typical example of Nagy's somewhat naïve enthusiasm: we are expected to see the start of internal expansion in the iambic trimeter where "the middle component is overtly neither an opening nor a closing: it is simply a iamb, which may be perceived simply as an insertion between two other iambs." (p. 39).

Leiden, March 1980 M. van Raalte
C. M. J. Sicking

* * *

J. TEIXIDOR, *The Pagan God. Popular Religion in the Greco-Roman Near East*. Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1977 (8vo, xii + 192 p.). $ 12.50. ISBN 0 691 07720 5.

The notion that the Divine is pluriform by no means implies that all gods or divine powers are equally powerful and meet on equal terms. On the contrary, polytheism is hardly, if ever, attended by the notion of equality or even democracy among the gods. Religious imagination has moulded the notion of considerable differences in rank and power among the gods, and often it is thought that the world of the gods is ruled in a more or less monarchic fashion by a supreme Divinity. This may be a dominating deity ruling like a *primus inter pares* as a Father Zeus or Iupiter Optimus Maximus, or an original highest god, sometimes faded into a *deus otiosus*, who keeps aloof from this world and from human destiny. There occurs also, as a fruit of religious or philosophical reflection, a tendency to consider the multitude of gods and divine powers as a manifestation of a single all-embracing divinity.

Such notions may lead to emphasizing the importance of the one supreme deity by whose predominance the other gods recede into the background. Such henotheistic tendencies occur in Antiquity among others in Egypt, in the Greco-Roman world[1]) and in India. Teixidor has shown in the book under review that such a henotheistic trend can also be discerned among the Semitic peoples of

[1]) Cp. e.g. H. S. Versnel, 'Van onderen...', *Lampas* 12, 1979, 13 v.

the Ancient Near East, in Phoenicia, Syria, Northern Arabia and in the caravan city of Palmyra[2]), a cross-roads of peoples, cultures and religions, to whose religious history he recently contributed a special monograph[3]). He has unearthed the indications for such a trend from evidence which is not readily accessible to anybody, ranging from circa 500 B.C. to 200 A.D., especially archaeological finds and inscriptions, with which subject T. is very conversant: he is the author of the 'Bulletin d'épigraphie sémitique' in *Syria* since 1967. Thereby he has put all students of ancient religions heavily in his debt.

Teixidor thinks that "monotheism had always been latent among the Semites" (13) and that "in the second half of the first millenium B.C. a certain monotheistic spirit permeated Near Eastern inscriptions" (13). He discerns "a trend" (although no more than a trend (cp. p. 161)) "toward monotheism, namely toward the exclusion of other gods' existence" (17). Whereas popular religious practice in the Near East seemingly "remained practically unchanged in Greco-Roman times" (6), "in general, myths seem to have lost their relevance among the Semites of the last centuries of the first millennium B.C." (146; cp. 152ff.). At the same time the trend towards monotheism originated "in theological thought to which the political unity of the Near East under Persians and Greeks gave an adequate frame" (15). "In the Near East of Greco-Roman times this trend facilitated the spread of Judaism, Christianity, and Islam" (17). Thus, the author subscribes to the wide-spread idea that the way for the great monotheistic religions has been paved by developments in ancient political, cultural and religious history, not in the last place by a growing tendency to keep aloof from traditional religion and to consider all things divine as emanating from an all-embracing divinity. Rightly T. does not contend that this trend was the origin of monotheism; he only says that the henotheistic[4]) trend elaborated by him *facilitated* the spread of monotheistic religions, for this monotheism as such is more deeply rooted in the past of the Jewish people. But we cannot even prove that this henotheistic trend really facilitated the spread of, for instance, Christianity: There have been quite a lot of henotheistic trends in history, but few of them have been followed by the spread of a downright monotheism. Though, quite understandably, preachers of monotheism often linked up, in argument, with henotheistic trends or utterances, as St Paul did in Athens in his famous Areopagus speech. But what *did* very clearly favour the spread of monotheism was the growing universality of religious cults in Hellenistic times: Isis and Sarapis were not confined to Egypt, Zeus and Dionysus were no longer preeminently Greek gods, and the universalistic conception of JHWH promoted Jewish proselytism. In my opinion, the author should have laid more emphasis on this trend to universalism and on the waning of particularism in Hellenistic religiosity.

Some more remarks:

The exposition about Baal Shamin as the chief god of the Phoenicians (26ff.) is very illuminating.

[2]) The author restricts the "Greco-Roman Near East" of his subtitle practically to the later Roman provinces Syria and Arabia.

[3]) *The Pantheon of Palmyra* (EPRO 79), Leyde 1980.

[4]) I prefer this term, because speaking of monotheistic trends suggests that these trends are bound to develop into clear-cut monotheism.

According to T. the Baal of Mount Carmel was not an obscure local deity but the powerful Canaanite Baal (56); see now also M.J. Mulder, *De naam van de afwezige god op de Karmel*, Leiden 1979.

The evidence for a "comprehensive notion of the divine" among Northern Arabs (76) seems rather weak.

The fact that the Nabataeans in 312 B.C. wrote to Antigonus in "Syrian" characters (Diod. 19,96,1) does not prove that the Nabataeans "had already abandoned their local dialect and accepted Aramaic as their local language" (77). They may not have possessed, in 312 B.C., a sufficient knowledge of Greek, but they certainly had a working-knowledge of Aramaic, which had been the administrative and commercial *lingua franca* of the Persian empire; that does not, however, imply that they had abandoned their own dialect.

The discussion of the anonymous god, "whose name is blessed for ever", to whom altars had been dedicated in Palmyra (122ff.) is very valuable.

On p. 157 the author remarks that whereas the significance of a name was of great importance in the ancient Near East and many names there are theophors, the first Christians "do not seem to have been much concerned with the theological meaning of names". He gives two reasons, the tradition to continue names in a family, and indifference concerning the "worldly" name of an individual, because his or her real name was "Christian". With the first argument I readily agree, the latter is too sophisticated and does not convince me. The importance attached to the name "Christian" is a confession of faith, but does not help to distinguish an individual person from others. Beside the strong traditionalism in the giving of names in the Greco-Roman world, it should be kept in mind that a great part of the early Christians were converts, and I suggest that they retained their original names as a preservation of their individual identity, in the same way as many Greeks after having obtained Roman citizenship not only retained their original Greek names as *cognomen* but, except in official use, normally only mentioned their original Greek name. Thus Plutarch never mentions his Roman *nomen gentile*, Mestrius, which occurs only on an official inscription in Delphi, and the *nomen gentile* of his equally famous contemporary Dio of Prusa is not even known with certainty[5]). In retaining their original names the early Christians retained not only their personal identity but also their responsabilities, their duties and their rights.

Huizen (N.H.), March 1980 G.J.D. AALDERS H.Wzn.

* * *

[5]) Cp. C.P. Jones, *The Roman World of Dio Chrysostom*, Cambridge (Mass.) 1978, 7; P. Desideri, *Dione di Prusa*, Messina-Firenze 1978, 455.

Antonie WLOSOK (Hrsg.), *Römischer Kaiserkult*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978 (20 cm., x + 556 S., 4 Tafeln) = Wege der Forschung, Band 372. ISBN 3 534 06078 4.

Eine Fülle von Kentnissen ist in diesen Band zusammengetragen. Achtundzwanzig Abhandlungen konzentrieren sich besonders um Alexander den Grossen und Caesar, und weiter um Augustus und Konstantin den Grossen.

In seiner Einführung setzt der Herausgeber auseinander was er unter Kaiserkult versteht: Die Vielfalt der Kulte und Erscheinungsformen religiöser Kaiserverehrung, der gemeinsam ist, das — aus welchem Grunde auch immer — einem Menschen, zu Lebzeiten oder nach seinem Tod, wie einem Gotte kultische Verehrung erwiesen wurde.

Dann werden die verschiedenen Aspekte und Probleme dieses Kultes besprochen, wobei manchmal auf Beiträge in diesem Bande referiert wird. Dann folgen vier allgemein orientierende Abhandlungen, deren besonders die von Otto Weinreich („Antikes Gottmenschentum") die Aufmerksamkeit auf sich lenkt. Fesselnd wird der Entwicklungsgang, der vom manabegabten Gottkönig der alten Zeit bis zum späten Kaiserkult herabgeführt.

Äusserst scharfsinnig, aber bisweilen vielleicht auch ein wenig einseitig, ist der ausführliche Aufsatz von Elias Bickermann („Die römische Kaiserapotheose") und von Martin P. Charlesworth („Einige Beachtungen zum Herrscherkult, besonders in Rom") ergänzen und korrigieren hier und da diese Abhandlung.

Der zweite Abschnitt („Alexander und die hellenistischen Könige") umfasst fünf Abhandlungen, deren „Alexander der Grosse und die absolute Monarchie" von Eduard Meyer die Ansicht abgibt, dass die Erhebung des absoluten Herrschers zum Gotte vielmehr auf griechischem Boden erwachsen sei. Allerdings sind es orientalische Formen, die von Alexander ergriffen wurden. „Zur Entstehung des hellenistischen Königskultes" von Ulrich Wilcken schliesst sich dieser Ansicht an und behandelt u.a. welche Umstände Alexander auf den Gedanken gebracht haben mögen, gerade in Susa die Forderung der Apotheose an die Griechen zu stellen. Weiter weist er darauf hin, dass ägyptische Einflüsse von der Entstehung des hellenistischen Herrscherkultes fernzuhalten sind.

Der Beitrag von J.P. Balsdon, „Die „Göttlichkeit" Alexanders" scheint mir einigermassen anzufechten zu sein, wenn versucht wird zu beweisen, dass es nicht ganz sicher sei, dass Alexander selbst 324 von Susa aus Anweisungen an die griechischen Städte sandte, ihm göttliche Ehren zu beweisen.

Christian Habicht («Die Bedeutung des städtischen Kultes") kommt zu der m.E. sehr bedeutenden Schlussfolgerung, dass der städtische Kult des lebenden Menschen nicht sosehr Symptom eines Wandels der religiösen Anschauungen als vielmehr der politischen Verhältnisse ist, und daher primär ein allgemein historisches und nur sekundär ein religionsgeschichtliches Phänomen.

Über Caesar sind acht Abhandlungen aufgenommen, deren „Zum Herrscherkult bei Julius Caesar" von Joseph Vogt fesselnd schildert, wie im Kult des *divus Julius* hellenistische und römische Motive zusammen flossen und dazu beitrugen, die Einheit der antiken Welt im Reich Caesars zu befestigen.

In dem Abschnitt über Augustus weist A.D. Nock („Die Einrichtung des Herrscherkultes") darauf hin, dass Rom keinen bodenständigen Herrscherkult besass, und dass die Idee der Heroisierung oder Vergöttlichung auf grund von Verdiensten von Ennius eingeführt worden war: Viele Römer hatten im Osten göttliche Ehren empfangen, die ihnen wegen ihrer Ungewöhnlichkeit vielleicht mehr bedeuteten als den hellenistischen Herrschern, deren Stelle sie eingenommen hatten.

Dieser Auseinandersetzung schliesst sich „Augustus und der Kaiserkult im Osten" von G.W. Bowersock sehr gut an. Beschrieben wird, wer also einen eigenen Kult empfing. Und das ist erstaunlich! Sogar mussten von den Kaisern derartigen Ehren-bezeichnungen Zügel angelegt werden.

Höchst interessant ist in diesem Abschnitt auch der Originalbeitrag von Andreas Alföldi „Die zwei Lorbeerbäume des Augustus". Anlässlich des 34. Kapitels der *Res gestae*: „An meinen Türpfosten wurden von Staats wegen zwei Lorbeerbäume angebracht" fragte der Autor sich was diese Lorbeerbäume besagten und was sie mit der souveränen Herrschermacht zu tun haben. Er bildet die Theorie heraus, dass die geheiligte Rolle jenes baumpaares in dem halbdunkel der Vorzeit, veranlasst durch Vorstellungen der Magie und des Aberglaubens — es haftet noch an ihnen das *adorandum et tremendum* der okkulten Kräfte, die die Häuptlinge der Vorzeit über ihre Untertanen erhoben hatten — aufgekommen ist. Am Palasteingang des Augustus wurde das Baumpaar neu potenziert: Aus einem Machtssymbol sind diese Bäume nach langer Entwicklung zu Kultobjecten geworden.

In seinem Beitrag „Konstantin der Grosse und der Kaiserkult" stellt Ioannis Karayannopulos fest, dass Konstantin sich immer mehr vom Heidentum entfernte und dem Christentum sich näherte. Er gibt viele Beispiele, die diese Wandlung bestätigen und zwar sowohl solche die die Haltung des Menschen Konstantin zum Christentum ausdrücken, wie auch solche, die sich aus seinen politischen Massnahmen ergeben.

Ich habe nur einen Griff aus dem vielen Guten, das dieses inhaltsreiche Buch bietet tun können, aber hoffe gezeigt zu haben, dass niemand, Gelehrter oder Laie, der sich in den Problemen des Kaiserkultes vertiefen will, an diesem Buch vorübergehen kann.

Velp, 1980 E.J. JONKERS

KORTE AANKONDIGING

Boudewijn DEHANDSCHUTTER, *Martyrium Polycarpi. Een literair-kritische studie*. Leuven, Universitaire Pers Leuven, 1979 (24,5 cm; 296 pp.) = Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, LII. Price: 950 BFr.

This book is a revised edition of a doctoral dissertation on the martyrdom of Polycarp, a literary critical study, written in Dutch, with a summary in English (p. 273-281). The author first gives a critical examination of the text tradition, including Eusebius, HE IV 15, and gives a new critical edition of the Greek text differing in 35 points from the standard-text of K. Bihlmeyer (p. 112-

127). He rejects the interpolation hypotheses (conclusions on p. 150ff.), studies the literary form of this text and concludes that it is a real letter. This has some consequences for the traditional classification of the Christian martyrs acts. He pleads for the authenticity of this martyrium which he places between 156 and 160 A.D. The book concludes with a fresh translation in Dutch, a list of allusions to the New Testament and Indexes. — H. Conzelmann, "Bemerkungen zum Martyrium Polykarps" (= Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Phil.-hist. Klasse 1978, no. 2) apparently came too late to be used by the author.

* * *

Augustin GEORGE et Pierre GRELOT, *Introduction à la Bible, Edition Nouvelle*, Tome III. *Introduction critique au nouveau Testament*, Volume III. *Les épîtres apostoliques*. Tournai, Desclée éditeurs, 1977 (22 cm., 336 pp.). Prix: 590 F. ISBN 2 7189 0085 7. Vol. IV, *La tradition johannique*. (22 cm., 327 pp.), price 590 F. Vol. V, *L'achèvement des Écritures*. (22 cm., 234 pp.). price 470 F.

The third part of the *Introduction à la Bible* (1959), now completely rewritten, has been published in five separate books.

The first volume, *Au seuil de l'ère chrétienne* (1976), gave an orientation in the world of the New Testament; vol. II, *L'annonce de l'Evangile* (1976) discussed the synoptic gospels and Acts. We now have the last three volumes, viz. *Les épîtres apostoliques* (III), covering the life and epistles of Paul (by M. Carrez, J.M. Cambier and C. Perrot) and the other epistles except those written by John (by J. Cantinat and A. Vanhoye); furthermore *La tradition johannique* (IV), on Revelation (by M. E. Boismard), the Johannine epistles and the Fourth Gospel (by E. Cothenet); finally *L'achèvement des Écritures* (V), on the origin and place of the New Testament writings in the life of the Early Church (by. P. Grelot), and on the apocrypha (by C. Bigaré).

In volumes III and IV, of each NT writing a literary and theological analysis are given; the most extensive being that of the Fourth Gospel, by E. Cothenet. The bibliography appears in the footnotes and at the end of each book. The last volume surveys the whole material from a different angle. They all give a quick orientation in the recent positions in New Testament scholarship, as seen from a Roman Catholic point of view.

MEDEDELING

Committee for the Third International Congress of Egyptology (1982)

For the first time, the Canadian members of International Egyptologists will host the 3rd International Congress on Egyptology. The Congress will be held from September 5-12, 1982 at the Skyline Hotel in Toronto, Canada.

It is expected that between 700 and 800 delegates will attend the Congress which is held every three years.

The meeting is still in its planning stages but todate two themes have been developed: "Archaeology of Egypt" on which 32 reports will be given on current activities; the second theme "Egyptian Philology" will have 32 papers which will include linguistics, inscriptions and literature.

There will also be an opportunity for delegates to present their own papers at the Congress. The topics will range from Pharaonic history — History of Art and Architecture — The Mediterranean World — Graeco-Roman Egypt.

6 Glencairn Avenue
Toronto, Ontario, Canada M4R 1M5
Telephone (416) 487-9604

ONTVANGEN BOEKEN

ALGEMEEN

Erlanger Ortsnamen Kolloquium. Ortsnamen als Ausdruck von Kultur und Herrschaft. Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1980 (24 cm., 187 S., 4 Karten) = Beiträge zur Namensforschung, N.F., Beiheft 18.

Johann Jakob Stamm, Beiträge zur hebräischen und altorientalischen Namenkunde zu seinem 70. Geburtstage herausgegeben von Ernst Jenni und Martin A. Klopfenstein. Freiburg, Schweiz. Universitätsverlag, Göttingen, Vandenhoeck und Rupprecht, 1980 (24 cm., XVI + 262 S.) = Orbis Biblicus et Orientalis 30. ISBN 3 7278 0229 4 (Universitätsverlag).

EGYPTOLOGIE

Dieter Arnold, The Temple of Mentuhotep at Deir el-Bahari from the Notes of Herbert Winlock by Dieter Arnold. New York, the Metropolitan Museum, 1979 (36 cm., XVI + 74 pp., 53 pls.) = Publications of the Metropolitan Museum of Art, Egyptian Expedition, vol. 21.

E.S. Bogoslovsky, "Slugi" faraonov, borov i častnych lic («Serviteurs» des pharaons, des dieux et des particuliers). Moskva, Izdatelstvo "Nauka", 1979 (in-8°, 236 pp.).

Dorothy J. Crawford, Jan Quaegebeur, Willy Clarysse, Studies on Ptolemaic Memphis. Leuven, Katholieke Universiteit, 1980 (24 cm., XVI + 144 pp., 1 map) = Studia Hellenistica, no. 24. BF. 650.

Rosalie David, The Macclesfield Collection of Egyptian Antiquities. Warminster, Aris & Phillips, 1980 (26 cm., II + VIII + 77 pp., 32 pls.) = Modern Egyptology Series. ISBN 0 85668 129 6.

Said Amer el-Fikey, The Tomb of the Vizier Rē'-Wer at Saqqara. Warminster, Aris & Phillips, 1980 (30 cm., VIII + 55 pp., 23 pls.) = Egyptology Today, no. 4. ISBN 0 85668 158 X.

Erhart Graefe, Studien zu den Göttern und Kulten im 12. und 10. oberägyptischen Gau. Freiburg, Dr. Erhart Graefe, 1980 (8vo, 64 S.).

Peter Grossmann, Elephantine II. Kirche und spätantike Hausanlagen im Chnumtempelhof. Beschreibung und typologische Untersuchung. Mainz, Philipp von Zabern, 1980 (36 cm., 118 S., 29 Tafeln). ISBN 3 8053 0383 1. Preis: DM 150.–.

Horst Jaritz, Elephantine III. Die Terrassen vor den Tempeln des Chnum und der Satet. Architektur und Deutung. Mit einer Bearbeitung der griechischen und demotischen Inschriften von der Brüstung der Chnumtempel-Terrasse von Herwig Maehler und Karl-Theodor Zauzich. Mainz, Philipp von Zabern, 1980 (36 cm., 106 S., 51 Tafeln, 2 Pläne) = Archäologische Veröffentlichungen 32. DAI. Abteilung Kairo. ISBN 3 8053 0441 2. Preis: DM 150.–.

Naguib Kanawati, Governmental Reforms in Old Kingdom Egypt. Warminster, Aris & Phillips, 1980 (21 cm., X + 163 pp.). ISBN 0 85668 168 7. Price: £ 8.–.

K.A. Kitchen, Ramesside Inscriptions. Historical and Biographical III:10-13. Oxford, Blackwell's, 1980 (29 cm., pp. 289-416). ISBN 0 903563 34 7; 35 5; 36 3; 47 9. Price: £ 2.00 per issue.

Kölner Papyri (P. Köln), Band 3. Bearbeitet von Bärbel Kramer, Michael Erler, Dieter Hagedorn und Robert Hübner. Opladen, Westdeutscher Verlag, 1980 (25 cm., 218 S., 34 Tafeln) = Abhandlungen der rheinisch-westfälischen Akademie der Wissenschaften. Sonderreihe Papyrologica Coloniensia, Vol. VII. ISBN 3 531 09911 6. Preis: DM 56.–.

Jean Leclant (Hrsg.), Ägypten II. Das Grossreich. 1560-1070 v.Chr. München, C.H. Beck, 1980 (28 cm., VI + 360 S., 1 Falttafel) = Universum der Kunst, Band 27. ISBN 3 406 03027 0.

Marie-Thérèse Lenger, Corpus des ordonnances des Ptolémées (C. Ord. Ptol.). Réimpression de l'édition princeps (1964) corrigée et mise à jour par M.-Th. Lenger. Bruxelles, Palais des Académies, 1980 (25 cm., XXIV + 418 pp., 2 pls.) = Académie Royale de Belgique. Mémoires de la Classe des Lettres, Collection in-8°. 2e série, T. LXIV, fasc. 2, 1980.

Miriam Lichtheim, Ancient Egyptian Literature. A Book of Readings. Vol. III: The Late Period. London, Los Angeles, University of California Press, 1980 (24 cm., XIV + 228 pp.). ISBN 0 520 03882 7. Price: £ 8.75, $ 18.00.

George M. Parássoglu, The Archive of Aurelius Sakaon. Papers of an Egyptian Farmer in the Last Century of Theadelphia. Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 1978 (28 cm., XX + 266 pp., 15 pls.) = Papyrologische Texte und Abhandlungen, Band 23. ISBN 3 7749 1470 2.

Josep Padró i Parcerisa, Egyptian-type Documents from the Mediterranean Littoral of the Iberian Peninsula before the Roman Conquest. I. Introductory Survey. Leiden, E.J. Brill, 1980 (24 cm., XXXVII + 74 pp., 5 maps, 28 pls., frontispiece) = Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain. ISBN 90 04 06133 9/ 90 04 06139 8. Price: Hfl. 60.–.

G. Perepelkin, The Secret of the Gold Coffin. Moskou, "Nauka" Publishing House, 1978 (20 cm., 167 pp.)

J.J. Perepelkin, Kêje i Semneh-ke-rê. K ischodu solnčepoklonničeskogo perevorota v Egipte (Kiya et Sèmenkhkarē'. La fin de l'hérésie solaire en Égypte). Moskva, Izdatelstvo "Nauka" (20 cm., 310 pp.).

Hermann Alexander Schlögl, Der Gott Tatenen. Nach Texten und Bildern des Neuen Reiches. Freiburg (CH), Universitätsverlag, Göttingen, Vandenhoeck & Rupprecht, 1980 (24 cm., 204 S., 12 Tafeln) = Orbis Biblicus et Orientalis, 29. ISBN 3 7278 0228 6 (Universitätsverlag), 3 525 53335 7 (Vandenhoeck & Rupprecht).

Peter L. Shinnie & Rebecca Bradley, The Capital of Kush 1. Berlin, Akademie Verlag, 1980 (24 cm., XVII + 317 pp., 46 pls., 8 folders) = Meroitica 4. Preis: 78 M.

David P. Silverman, Interrogative Constructions with *JN* and *JN-JW* in Old and Middle Egyptian. Malibu, Undena Publications, 1980 (28 cm., IV + VI + 144 pp.) = Bibliotheca Aegyptia, Vol. I. ISBN 0 89003 060 X (softbound), Price: $ 10.50; 089003 061 8 (hardbound), Price: $ 14.00.

Henri Wild, La tombe de Néfer-Hotep (I) et Neb-Néfer à Deir el Médîna [no. 6] et autres documents les concernant. II. Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1979 (36 cm., IV pp., 35 pls.) = Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, T. 103/2.

Alain-Pierre Zivie, La tombe de Pached à Deir el-Médineh [No. 3]. Le Caire, Institut français d'archéologie orientale 1979 (36 cm., VI + 146 pp.) = Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, T. 99.

ASSYRIOLOGIE

Bendt Alster (ed.), Death in Mesopotamia. Papers read at the XXVIe Rencontre assyriologique internationale, 1980. Copenhagen, Akademisk Forlag, 1980 (22 cm., 302 pp., 16 pls.) = Mesopotamia. Copenhagen Studies in Assyriology, Vol. 8. ISBN 87 500 1946 5. Price: 150.–. D. Crowns.

Richard Caplice, Introduction to Akkadian. Rome, Biblical Institute Press, 1980 (27 cm., X + 126 pp.) = Studia Pohl. Series Maior, no. 9. Price: $ 15.00.

Brigitte Croneberg, Répertoire géographique des textes cunéiformes, Band III: Die Orts- und Gewässernamen der altbabylonischen Zeit, unter Benutzung der Sammlungen von J.-R. Kupper und W.F. Leemans und unter Mitarbeit von M. Stol bearbeitet. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1980 (24 cm., XLII + 331 S., 1 Karte) = Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients, Reihe B (Geisteswissenschaften) Nr. 7/3. ISBN 3 88226 086 6. Preis: DM 48.–.

David B. Weisberg, Texts from the Time of Nebuchadnezzar. Including 21 plates by Raymond P. Dougherty. New Haven & London, Yale University Press, 1980 (30 cm., xxvi + 90 pp., 154 pls.) = Yale Oriental Series. Babylonian Texts, Vol. XVII. ISBN 0 300 02338 3. Price: £ 18.90.

HETHITOLOGIE

Hans G. Güterbock and Harry A. Hoffner (Eds.), The Hittite Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago. Vol. 3, fasc. 1. Chicago, The Oriental Institute, 1980 (28 cm., xxxii + 96 pp.). ISBN 0 918986 27 3.

Erich Neu, Studien zum endungslosen „Lokativ" des hethitischen. Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität, 1980 (21 cm., 56 S.) = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge und Kleinere Schriften, 23. ISBN 3 85124 554 7. Preis: öS 160.–.

Erich Neu, Althethitische Ritualtexte in Umschrift. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1980 (24 cm., xxiv + 252 S., 2 Tafeln) = Studien zu den Bogazköy-Texten, Heft 25. ISBN 3 447 02042 3. Preis: DM 80.–.

Johann Tischler, Hethitisches etymologisches Glossar. Mit Beiträgen von Günter Neumann. Lieferung 3. Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität, 1980 (23 cm., ii + 600 S.) = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 20. ISBN 3 85 124 537 7.

PUNICA-SYRIACA

Giovanni Garbini, I fenici storia e religione. Napoli, Istituto Universitario Orientale, 1980 (24 cm., x + 244 pp.) = Istituto Universitario Orientale. Seminario di Studi Asiatica, Series Minor 11.

Hellmut Ritter (†), Ṭūrōyo, die Volkssprache der syrischen Christen des Ṭūr ʿAbdîn. B. Wörterbuch, das Autorenmanuskript zum Druck in Faksimile gebracht von Rudolf Sellheim. Beirut, Orient Institut der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979 (25 cm., 24 + 590 S.). ISBN 3 515 03299 1. Preis: DM 56.–.

OUDE TESTAMENT-Hebreeuws

John Barton, Amos's Oracles against the Nations. A Study of Amos 1.3-2.5. Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (22 cm., x + 83 pp.) = Society of Old Testament Study. Monograph Series no. 6. ISBN 0 521 22501 9. Price: £ 7.50.

Bruno Chiesa, The Emergence of Hebrew Biblical Pointing. The Indirect Sources. Bern, Verlag Peter Lang, 1979 (21 cm., vi + 86 pp.) = Judentum und Umwelt, Band 1. ISBN 3 8204 6419 0.

J. A. Emerton (Ed.), Prophecy. Essays presented to Georg Fohrer on his Sixty-Fifth Birthday, 6 September 1980. Berlin, Walter de Gruyter, 1980 (24 cm., viii + 202 pp.). ISBN 3 11 007761 2. Price: DM 92.–.

Erhard S. Gerstenberger, Der bittende Mensch. Bittritual und Klagelied des Einzelnen im Alten Testament. Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag, 1980 (23 cm., x + 195 S.) = Wissenschaftliche Monographien zum Alten und Neuen Testament, Band 51. ISBN 3 7887 0612 0.

Norman Golb, The Problem of the Origin and Identification of the Dead Sea Scrolls. Philadelphia, American Philosophical Society, 1980 (29 cm., ii + 24 pp.) = Reprinted from The Proceedings of the American Philosophical Society, febr. 1980, No. 1, vol. 124, pp. 1-24.

Hebrew Union College Annual, Vol. 50. Cincinnati, Hebrew Union College, 1979 (24 cm., x + 337 pp., 32 pls.). ISSN 0360 9049. Price: $ 15.00.

A. A. MacIntosh, Isaiah XXI, A Palimpsest. Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (22 cm., xii + 156 pp.). ISBN 0 521 22943 X. Price: £ 15.50.

Abraham Malamat and Israel Eph'al, The Age of the Monarchies. Political History, Vol. 4-1. Jerusalem, Massada Press, 1979 (27 cm., xviii + 386 pp.) = The World History of the Jewish People. First Series: Ancient Times. Price: $ 39.00.

Abraham Malamat (Ed.) and Israel Eph'al (Associate ed.), The Age of the Monarchies: Culture and Society, Volume Four-II. Jerusalem. Massada Press Ltd., 1979 (27 cm., xviii + 340 pp., 43 photographs on plates) = The World History of the Jewish People. First Series: Ancient Times.

Eckhard von Nordheim, Die Lehre der Alten. I. Das Testament als Literaturgattung im Judentum der hellenistisch-römischen Zeit. Leiden, E. J. Brill, 1980 (25 cm., viii + 254 S.) = Arbeiten zur Literatur und Geschichte des hellenistischen Judentums, No. 13. ISBN 90 04 06053 7. Preis: Hfl. 80.–.

ARCHEOLOGIE

Acta Praehistorica et Archaeologica, herausgegeben für die Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, das Ibero-Amerikanische Institut Preussischer Kulturbesitz Berlin, Die Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz Berlin, von Adriaan von Müller, Gerdt Kutscher, Stephan Waetzoldt, Band 9/10. Berlin, Verlag Volker Spies, 1978/9 (27 cm., vi + 383 S.). ISBN 3 88435 001 1. Preis: DM 250.–.

Leila Badre, Les figurines anthropomorphiques en terre cuite à l'âge du bronze en Syrie. Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1980 (28 cm., xxvi + 439 pp., 3 dépliants, 1 carte).

Baghdader Mitteilungen, Band 11. Deutsches Archäologisches Institut Abteilung Baghdad. Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1980 (26 cm., 122 S., 16 Tafeln, 1 Karte) = Sigel der Baghdader Mitteilingen, BaM 11. ISBN 3 7861 1265 7. ISSN 0418 9698. Preis: DM 58.–.

Mark A. Brandes, Siegelabrollungen aus den archaischen Bauschichten in Uruk-Warka. 2 Teile. Wiesbaden, Franz Steiner verlag, 1979 (24 cm., Teil I: xii + 233 S., Teil II: v + 64 S., 32 Tafeln) = Freiburger altorientalische Studien, Band 3. ISBN 3 515 02591 X. Preis: DM 78.–.

Hans Günter Conrad und Beno Rothenberger, Antikes Kupfer im Timna-Tal. 4000 Jahre Bergbau und Verhüttung in der Arabah. Bochum, Vereinigung der Freunde von Kunst und Kultur im Bergbau, Institute of Mining and Metal in the Biblical World (The Arabah-Expedition — Museum Haaretz — Tel Aviv), 1980 (30 cm., 236 S., 34 Beilagen) = Der Anschnitt, Beiheft 1. Veröffentlichungen aus dem Deutschen Bergbau-Museum Bochum, Nr. 20. ISBN 3 921533 18 X.

Jean-Pierre Darmon, Nymfarum Domus. Les pavements de la maison des Nymphes à Néapolis (Nabeul, Tunisie) et leur lecture, avec un frontispiece, 90 planches et un plan. Leiden, E. J. Brill, 1980 (25 cm., ii + xxxiv + 270 pp.) = Études Préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire Romain, T. 75. ISBN 90 04 05978 4. Prix: Hfl. 200.–.

Henri-Paul Francfort, Les palettes du Gandhāra. Paris, Diffusion de Boccard, 1979 (28 cm., iv + 104 pp., 58 pls.) = Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan, tome 23.

Maurits N. van Loon (ed.), Korucutepe. Final Report on the Excavations of the Universities of Chicago, California (Los Angeles) and Amsterdam in the Keban Reservoir, Eastern Anatolia 1968-1970. Vol. 3. Amsterdam, New York, Oxford, North Holland Publishing Company, 1980 (29 cm., x + 318 pp., 117 pls.) = Studies in Ancient Civilization. ISBN 0444 85284 0. Price: Hfl. 350.–.

Edith Porada (Ed.), Ancient Art in Seals. Essays by Pierre Amiet, Nimet Özgüç and John Boardman. Princeton, N. J., Princeton University Press, 1980 (24 cm., xx + 133 pp.) = The Franklin Jasper Walls Lectures. ISBN 0 691 03951 8. Price: $ 25.00.

Denise Schmandt-Besserat (Ed.), Ancient Persia. The Art of an Empire. Malibu, Undena Publications, 1980 (28 cm., x + 96 pp., 36 pls.) = Invited Lectures on the Middle East at the University of Texas at Austin, Vol. 4. ISBN 0 89003 039 1 (Hard cover), price: $ 18.50; ISBN 0 89003 040 5 (Paper cover), Price: $ 14.50.

ARABICA-ISLAM

A. F. L. Beeston, The Epistle on Singing-Girls of Jāḥiẓ. Warminster, Aris & Phillips, 1980 (21 cm., vi + 67 + 29 pp.) = Approaches to Arabic Literature, no. 2. ISBN cloth 0 85668 165 2, price: £ 7.50, $ 18.75; ISBN paper 0 85668 1814, Price: £ 4.50, $ 12.50.

Jacques Berque, Les Arabes. Troisième édition. Texte refondu et augmenté. Paris, Sindbad, 1980 (23 cm., 192 pp.) = La Bibliothèque arabe. Collection l'Actuel. ISBN 2 7274 0043 8.

B. C. Bloomfield (Ed.), Middle East Studies and Libraries. A Felicitation Volume for Professor J. D. Pearson. London, Mansell Publishing, 1980 (25 cm., xii + 231 pp., 1 frontispiece). ISBN 0 7201 1512 4. Price: £ 21.50.

F. Corriente, Grammatica Arabe. Madrid, Instituto Hispano Arabe de Cultura, 1980 (24 cm., 397 pp.). ISBN 84 7472 017 6.

Patricia Crone, Slaves on Horses. The Evolution of the Islamic Polity. Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (23 cm., x + 302 pp.). ISBN 0521 22961 8.

Hans Daiber, Aetius Arabus. Die Vorsokratiker in arabischer Überlieferung. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1980 (24 cm., x + 823 S.) = Akademie der Wissenschaften und der Literatur. Veröffentlichungen der orientalischen Kommission, Band 33. ISBN 3 515 03163 4. Preis: DM 65.–.

Ulrich Haarmann und Peter Bachmann (Hrsgs.), Die islamische Welt zwischen Mittelalter und Neuzeit. Festschrift für Hans Robert Roemer zum 65. Geburtstag. Beirut, Orient Institut der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979 (25 cm., xvi + 702 S.) = Beiruter Texte und Studien, Band 22. ISBN 3 515 01845 X, ISSN 0067 4931, Preis: DM 98.–.

Al-Ḥasan bin Ṭalāl, al-Quds. Dirāsah qānūniyyah. ʿAmmān, Longman — Lağnah al-Nashr, 1980 (21 cm., 4 + 74 pp.). Price: £ 2.95.

HRH Crown Prince Hassan bin Talal, A Study on Jerusalem. London, New York, Longman in association with the Publishing Committeee, Amman, Jordan, 1979 (21 cm., ii + 62 pp.). ISBN 0 582 78316 X (cased), 78315 1 (paperback).

Rosemarie Höll, Die Stellung der Frau im zeitgenössischen Islam. Dargestellt am Beispiel Marokkos. Bern, Verlag Peter Lang, 1979 (21 cm., 249 S.) = Heidelberger Orientalistische Studien, Band 1. ISBN 3 8204 6373 9.

Ṭāhā Ḥusein, The Call of the Curlew. Translated into English by A. B. As-Safi. Leiden, E. J. Brill, 1980 (20 cm., viii + 130 pp.) = Arabic Translation Series of the Journal of Arabic Literature, Vol. 5. ISBN 90 04 06197 5. Price: Hfl. 32.–.

Felix Klein-Franke, Die klassische Antike in der Tradition des Islam. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980 (20 cm., x + 181 S.) = Erträge der Forschung, Band 136. ISBN 3 534 08062 9.

Jacob M. Landau, Ergun Özbudun, Frank Tachau (Editors), Electoral Politics in the Middle East. Issues, Voters and Elites. London, Croom Helm, Stanford, Hoover Institution Press, Stanford University, Calif., 1980 (22 cm., x + 335 pp.). ISBN 0 7099 0454 1. Price: £ 19.95.

Fernando Valderrama Martinez, Glosario Español-Arabe y Arabe-Español de las 2.500 voces y expresiones mas usadas en la diplomacia, la politica y las reuniones internacionales. Madrid, Instituto Hispano-Arabe de Cultura, 1980 (21 cm., 334 pp.). ISBN 84 7472 019 2.

Yûḥannâ Ibn Mâsawayh (Jean Mesue), Livre des axiomes médicaux (Aphorismi). Edition du texte arabe et des versions latines avec traduction française et lexique par Danielle Jacquart et Gérard Troupeau. Genève, Librairie Droz, 1980 (22 cm., vi + vi + 368 pp.) = Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IVe section de l'École Pratique des Hautes Études. II. Hautes Études Orientales 14.

Otto Mazal, Kultur des Islam. Ausstellung der Handschriften und Inkunabelsammlung der Österreichischen Nationalbibliothek. Prunksaal 12. Juni bis 11. Oktober 1980. Wien, Hollinek Verlag, 1980 (24 cm., 284 S., 46 Tafeln). ISBN 3 85119 185 4.

Hannes Möhring, Saladin und der Dritte Kreuzzug. Aiyubidische Strategie und Diplomatie im Vergleich vornehmlich der arabischen mit den lateinischen Quellen. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1980 (24 cm., XII + 250 S., 2 Karten) = Frankfurter Historische Abhandlungen, Band 21. ISBN 3 515 02895 1. Preis: DM 58.–.

S. Naqqāsh, Yawma ḥabalat wa ağhaḍat al-dunyā. Qiṣṣaṣ 'Irāqīya. Petah Tiqva, Israel, Samīr Naqqāsh, 1980 (24 cm., 226 pp.).

Samir Naqqāsh, Al-Ğunūḥ wa al-insiyāb wa masraḥīyatān ukhrayān. Petah Tiqva, Israel, Samīr Naqqāsh, 1980 (24 cm., 173 pp.).

Maxime Rodinson, La fascination de l'Islam. Les étapes du regard occidental sur le monde musulman. Les études arabes et islamiques. Paris, François Maspéro, 1980 (18 cm., 160 pp.) = PCM Petite Collection Maspéro 243. ISBN 2 7071 1190 2.

Archibald G. Walls and Amal Abul-Hajj, Arabic Inscriptions. A Handlist and Maps. London, World of Islam Festival Trust, Scorpion Publications Ltd., 1980 (30 cm., 33 pp., 4 maps, 3 figs. on plates). ISBN 0 905035 28 3. Price: £ 5.50.

Ursula Weisser, Das „Buch" über das Geheimnis der Schöpfung von Pseudo-Apollonios von Tyana. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1980 (24 cm., XL + 258 S.) = Ars medica, Abt. 3, Arabische Medizin, Band 2. ISBN 3 11 007333 1. Preis: DM 180.–.

Najib M. Zakka, Amin ar-Rihani. Penseur et homme des lettres libanais. Étude sur la littérature arabe contemporaine. Lille, Université de Lille III, 1979 (24 cm., 271 pp.). ISBN 2 85939 142 8.

ZUID EUROPA

Mathias Bernath (Hrsg.), Historische Bücherkunde Südosteuropa. Band I, Mittelalter, Teil 2. München, Oldenbourg Verlag, 1980 (25 cm., IV + XVIII-XXVI, 673-1683) = Südosteuropäische Arbeiten, 76/2. ISBN 3 486 49841 X.

F. de Jong, Names, Religious Denominations and Ethnicity of Settlements in Western Thrace. A Supplement to the „Ortsnamenkonkordanz der Balkanhalbinsel". Leiden, E.J. Brill, 1980 (21 cm., XXIV + 27 pp.). ISBN 90 04 06227 0. Price: Hfl. 15.–.

TURCICA

Andreas Tietze, Mustafa Ali's Counsel for Sultans of 1581. Edition, Translation, Notes, I. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1979 (30 cm., 188 S., 72 Tafeln) = Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften, 137. Band. Forschungen zur islamischen Philologie und Kulturgeschichte, Band VI. ISBN 3 7001 0288 7.

IRANICA

Gerhard Doerfer und Semih Tezcan, Wörterbuch des Chaladsch. Dialekt von Charrab. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1980 (25 cm., 232 S.) = Bibliotheca Orientalis Hungarica, XXVI. ISBN 963 05 1842 2. Preis: $ 20.00.

Eckhart Ehlers, Iran. Grundzüge einer geographischen Landeskunde. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980 (22 cm., XXXII + 596 S., 11 Karten, 8 Tafeln) = Wissenschaftliche Länderkunden, Band 18. ISBN 3 534 06211 6.

Yann Richard, Le Shi'isme en Iran. Imam et révolution. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1980 (23 cm., 135 pp.) = Initiation à l'Islam. Prix: F 68.–.

VARIA

Hans Bielenstein, The Bureaucracy of Han Times. Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (24 cm., X + 262 pp.) = Cambridge Studies in Chinese History, Literature and Institutions. ISBN 0 521 22510 8. Price: £ 16.50.

The Cambridge History of China, Volume II. Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2, edited by John K. Fairbank and Kwang-Ching Liu. Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (24 cm., XX + 754 pp.). ISBN 0 521 22029 7.

Henry Danielson, Ādiśeṣa. The Essence of Supreme Truth (Paramārthasāra). Sanskrit text with translation and notes. Leiden, E.J. Brill, 1980 (19 cm., X + 87 pp.) = Religious Texts Translation Series, NISABA, Vol. 10. ISBN 90 04 06173 8. Price: Hfl. 28.00.

Wolfram Euler, Indogermanisch-griechische Gemeinsamkeiten der Nominalbildung und deren indogermanische Grundlagen. Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, 1979 (21 cm., 282 S.) = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 30. ISBN 3 85 124 550 4. Preis: öS. 840.–.

Hans-Werner Goetz, Die Geschichtstheologie des Orosius. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980 (21 cm., VIII + 180 S.) = Impulse der Forschung, Band 32. ISBN 3 534 08325 3.

Bernhard Limper, Die Mongolen und die christlichen Völker des Kaukasus. Eine Untersuchung zur politischen Geschichte Kaukasiens im 13. und beginnenden 14. Jahrhundert. Köln, Bernhard Limper, 1980 (21 cm., 490 S., 1 Faltkarte, 6 Falttafeln) = Inaugural Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades der Philosophischen Fakultät der Universität zu Köln.

Manfred Mayrhofer, Zur Gestaltung des etymologischen Wörterbuches einer „Grosscorpus-Sprache", mit je einem Anhang von Vasilij Ivanovič Abaev sowie von Karl Hoffmann und Eva Tichy. Wien, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980 (24 cm., 58 S.) = Österreichische Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 386. Band, Veröffentlichungen der Kommission für Linguistik und Kommunikationsforschung, Heft 11. ISBN 3 7001 0341 7. Preis: DM 14.–.

Joseph Needham, Science and Civilisation in China. Volume 5: Chemistry and Chemical Technology, Part IV: Spagyrical Discovery and Invention: Apparatus, Theories and Gifts. Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (25 cm., XLVIII + 772 pp.). ISBN 0 521 08573 X.

Thomas M. Scheerer, Ferdinand de Saussure. Rezeption und Kritik. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980 (20 cm., X + 222 S.) = Erträge der Forschung, Band 133. ISBN 3 534 08129 3.

Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit. Kolloquium vom 8. bis 10. April 1974. Köln, Rheinland-Verlag, Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 1980 (27 cm., VIII + 365 S. 1 Karte) = Beihefte der Bonner Jahrbücher, Band 40. ISBN 3 7927 0431 5.